

RÉCITS D'UNE TANTE

MÉMOIRES

DE LA

COMTESSE DE BOIGNE

NÉE D'OSMOND

PUBLIÉS INTÉGRALEMENT D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

I

Versailles. — L'Émigration.
L'Empire. — La Restauration de 1814.

PARIS

ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS

100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ

1921

Mémoires de la comtesse de Boigne

Adèle d'Osmond



Émile-Paul Frères, Éditeurs, Paris, 1921

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

RÉCITS D'UNE TANTE

MÉMOIRES
DE LA
COMTESSE DE BOIGNE
NÉE D'OSMOND

PUBLIÉS INTÉGRALEMENT D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

PARIS

ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS

100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ

1921

- [Tome I](#) *Versailles. — L'Émigration. — L'Empire. — La Restauration de 1814.*
- [Tome II](#) *1815. — L'Angleterre et la France de 1816 à 1820.*
- [Tome III](#) *De 1820 à 1830.*
- [Tome IV](#) *Fragments.*
- [Tome V](#) *Fragments. — Correspondance inédite.*
— *Index général alphabétique.*

R É C I T S D ' U N E T A N T E

M É M O I R E S
D E L A
C O M T E S S E D E B O I G N E
N É E D ' O S M O N D

PUBLIÉS INTÉGRALEMENT D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

I

*Versailles. — L'Emigration.
L'Empire. — La Restauration de 1814.*

PARIS

ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ
1921

T A B L E D E S M A T I È R E S

Pages.

[AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.](#)

[INTRODUCTION.](#)

AU LECTEUR S'IL Y EN A.

PREMIÈRE PARTIE

VERSAILLES

CHAPITRE I

Origine de ma famille. — Mon grand-père : aventure de sa jeunesse. — Mariage de mon grand-père. — Envoi de ses fils en Europe. — Mes grands-oncles. — Étiquettes de Cour. — Jeunesse de mon père. — Famille de ma mère. — Mariage de mon père. — Ma mère a une place à la Cour. — Mes parents s'établissent à Versailles. — Ma naissance. — Anciens usages de la Cour. — Le roi Louis XVI. — La Reine. — Madame de Polignac. — Monsieur, comte de Provence. — Monseigneur le comte d'Artois. — Madame, comtesse de Provence. — Madame la comtesse d'Artois. — Madame Élisabeth. — Les princes de Chio.

CHAPITRE II

Vie de Versailles. — Séjours de campagne. — Hautefontaine. — Frascati. — Esclimont. — La princesse de Rohan-Guéméné. — Cour de Mesdames, filles de Louis XV. — Madame Adélaïde. — Madame Louise. — Madame Victoire. — Bellevue. — Vie des princesses à Versailles. — Souper chez Madame. — Coucher du Roi. — La duchesse de Narbonne. — Anecdote sur le masque de fer. — Anecdote sur monsieur de Maurepas. — Le vicomte de Ségur. — Le marquis de Créqui. — Le comte de Maugiron. — La duchesse de Civrac.

CHAPITRE III

Mon enfance. — Belle poupée. — Bonté du Roi. — Commencement de la Révolution. — Ouverture des États généraux. — Départ de monsieur le comte d'Artois. — Le 6 octobre 1789. — Voyage en Angleterre. — Madame Fitzherbert. — Boucles du prince de Galles. — Séjour à la campagne. — Princesses d'Angleterre.

CHAPITRE IV

Retour en France. — Position de mon père en 1790. — Aventure pendant un voyage en Corse. — Séjour aux Tuileries. — Rencontre de la Reine, scène touchante. — Départ de Mesdames. — Fuite de Varennes. — Récit de la Reine. — Louis XVI désapprouve l'émigration. — Acceptation de la Constitution. — Opinions de mon père. — Il donne sa démission. — Bonté du Roi pour lui. — Départ de France et arrivée à Rome. — L'abbé d'Osmond massacré à Saint Domingue. — Le vicomte d'Osmond rejoint l'armée des princes.

DEUXIÈME PARTIE

ÉMIGRATION

CHAPITRE I

Séjour à Rome. — Querelles dans l'intérieur de Mesdames. — Société de ma mère. — L'abbé Maury. — Le cardinal d'York. — La croix de Saint-Pierre. — Madame Lebrun. — Séjour d'Albano. — Arrivée à Naples. — La reine de Naples et les princesses ses filles. — Parti pris de quitter l'Italie. — Lady Hamilton. — Ses attitudes. — Bermont. — Passage du Saint-Gothard. — Mademoiselle à Constance. — Arrivée en Angleterre.

CHAPITRE II

Séjour en Yorkshire. — Sir John Legard. — Son mariage. — Lady Legard. — Caractère de sir John Legard. — Son influence sur la jeunesse. — Ses opinions politiques. — Mademoiselle Legard. — Monsieur Brandling. — Séjour en Westmoreland. — Mon éducation. — Départ de mes parents pour Londres. — Je vais les y rejoindre. — Promenade avant mon départ. — Encore Bermont. — Bizarrerie de sa conduite.

CHAPITRE III

Séjour à Londres. — Mon portrait à quinze ans. — Ma manière de vivre. — Monsieur de Calonne. — Âpreté d'un légiste. — Société des émigrés. — Les prêtres français. — Mission de monsieur de Frotté. — Le baron de Roll. — L'évêque d'Arras. — Le comte de Vaudreuil. — La marquise de Vaudreuil. — Madame de la Tour. — Le capitaine d'Auvergne. — L'abbé de La Tour. — Madame de Serant-Walsh. — Monsieur le duc de Bourbon. — La société créole.

CHAPITRE IV

Concerts du matin. — Le général de Boigne. — Mon mariage. — Caractère de monsieur de Boigne. — Les princes d'Orléans. — Monsieur le comte de Beaujolais. — Monsieur le duc de Montpensier. — Monsieur le duc d'Orléans. — Tracasseries domestiques. — Voyage en Allemagne. — Hambourg. — Munich. — Retour à Londres. — Histoire de lady Mary Kingston.

CHAPITRE V

Voyage en Écosse. — Alnwick. — Burleigh. — La marquise d'Exeter. — Départ de monsieur de Boigne. — Monsieur le duc de Berry. — Ses sentiments patriotiques. — La comtesse de Polastron. — L'abbé Latil. — Mort de la duchesse de Giiche. — Mort de madame de Polastron. — L'abbé Latil. — Supériorité de

monsieur le comte d'Artois sur le prince de Galles. — Société de lady Harington. — Lady Hester Stanhope. — La Grassini. — Dragonetti. — La tarentelle. — Viotti.

CHAPITRE VI

Querelle parmi les évêques. — *Les treize*. — Mort de la comtesse de Rothe. — Regrets de l'archevêque de Narbonne. — Réponse du comte de Damas. — Pozzo di Borgo. — Sa rivalité avec Bonaparte. — Édouard Dillon. — Calomnies sur la reine Marie-Antoinette. — Duel. — Un mot du comte de Vaudreuil. — Pichegru. — Les Polignac. — Mort de monsieur le duc d'Enghien. — Je quitte l'Angleterre.

TROISIÈME PARTIE

L'EMPIRE

CHAPITRE I

Départ d'Angleterre. — Arrivée à Rotterdam. — Monsieur de Sémonville. — Séjour à la Haye. — Camp de Zeist. — Douaniers français. — Anvers. — Monsieur d'Argout. — Monsieur d'Herbouvillle. — Monsieur Malouet. — Arrivée à Beauregard.

CHAPITRE II

Mes opinions. — La duchesse de Châtillon. — La duchesse de Laval, le duc de Laval. — La famille de Rohan. — La princesse Berthe de Rohan. — La princesse Charles de Rochefort. — La princesse Herminie de Rohan. — Scène pénible. — Mon premier bal à Paris. — L'amiral de Bruix, sa mort. — Paroles de l'Empereur. — La princesse Serge Gallitzin. — La duchesse de Sagan. — Monsieur de Caulaincourt. — Scène entre la princesse de La Trémoille et monsieur d'Aubusson. — La duchesse de Chevreuse.

CHAPITRE III

Je m'habitue à la Société de Paris. — Arrivée de mes parents en France. — Madame et mademoiselle Dillon. — Je donne des plumes à l'impératrice Joséphine. — Société de Saint-Germain. — Madame Récamier. — Premiers bains de mer.

CHAPITRE IV

Le général de Boigne s'établit en Savoie. — Le cardinal Maury. — Madame de Staël. — Séjour à Aix. — Benjamin Constant. — Dîner à Chambéry. — Coppet. — Madame Rocca.

CHAPITRE V

Plaisirs à Coppet. — Exil de Mathieu de Montmorency et de madame Récamier. — Madame de Chevreuse. — Sa conduite à la Cour impériale. — Son exil. — Sa mort. — Madame de Balbi. — Le comte de Romanzow. — Bal à l'occasion du mariage du grand-duc de Bade. — Costume de l'Empereur. — Singulière conversation. — Formes de la Cour impériale. — Bal à l'occasion de la naissance du roi de Rome. — L'impératrice Marie-Louise. — L'Empereur veut être gracieux.

CHAPITRE VI

La duchesse de Courlande. — La comtesse Edmond de Périgord. — Monsieur de Talleyrand. — Le cardinal Consalvi. — Fêtes de mariage de l'Empereur. — Mon oncle, l'évêque de Nancy, nommé archevêque de Florence. — Triste résultat de cette nomination. — Résistance d'Alexis de Noailles. — Brevets de sous-lieutenant. — Madame du Cayla. — Jules de Polignac.

CHAPITRE VII

Esprit des émigrés rentrés. — L'Empereur et le roi de Rome. — Les idéalistes. — Monsieur de Chateaubriand. — Une amie de Chateaubriand. — Les *Madames*. — La duchesse de Lévis. — La duchesse de Duras. — La duchesse de Châtillon. — Le comte et la comtesse de Ségur.

CHAPITRE VIII

Derniers temps de l'Empire. — Gardes d'honneur. — Situation des esprits. — Illusions de parti. — Désorganisation des armées. — Les Alliés s'approchent. — Les autorités quittent Paris. — Bataille de Paris. — Capitulation. — Retraite des troupes françaises.

QUATRIÈME PARTIE

RESTAURATION DE 1814

CHAPITRE I

Mes opinions en 1814. — Dispositions du parti royaliste. — Arrivée du premier officier russe. — Message du comte Nesselrode. — Prise de la cocarde blanche. — Aspect du boulevard. — Entrée des Alliés. — Dîner chez moi. — Déclaration des Alliés. — Conseil chez le prince de Talleyrand. — Le marquis de Vérac. —

Réunion chez monsieur de Morfontaine. — Attitude des officiers russes. — Bivouac des cosaques aux Champs-Élysées.

CHAPITRE II

Billet du prince de Talleyrand. — Craintes des Alliés. — Représentation à l'Opéra. — Représentation aux Français. — Fautes du parti royaliste. — Visite du général Pozzo di Borgo. — L'empereur Alexandre. — Sa noble conduite. — Brochure de monsieur de Chateaubriand. — Son effet. — Sa réception par l'empereur Alexandre. — Récit fait par monsieur de Lescour. — Il se dément.

CHAPITRE III

Le maréchal Marmont. — Bataille de Paris. — Séjour à Essonnes. — Mot du général Drouot. — Le maréchal Marmont entre en pourparlers avec les Alliés. — Arrivée des maréchaux à Essonnes. — Ils viennent à Paris. — Conférence chez l'empereur Alexandre. — Le maréchal Marmont apprend que son corps d'armée quitte Essonnes malgré ses ordres. — Son chagrin. — Intrépidité de sa conduite à Versailles. — Erreur de sa conduite. — Lettre du général Bordesoulle. — Réponse donnée aux maréchaux. — Conduite du maréchal Ney. — Dangers courus à notre insu. — Sauvegarde envoyée chez moi. — Pêche russe. — Bonhomie des cosaques. — Formation d'une garde d'honneur. — Intrigues qui en résultent.

CHAPITRE IV

Te Deum russe. — Mission à Hartwell. — Entrée de Monsieur. — On prend la cocarde blanche. — Le lieutenant général du royaume. — Le duc de Vicence. — Le général Owarow. — L'empereur Alexandre à la Malmaison et à Saint-Leu. — Première réception de Monsieur. — Représentation à l'Opéra. — Attitude du parti émigré.

CHAPITRE V

Le Roi part d'Angleterre. — Visite de l'empereur Alexandre à Compiègne. — Son mécontentement. — Monsieur de Talleyrand est mal reçu. — Costume étranger de madame la duchesse d'Angoulême. — Déclaration de Saint-Ouen. — Son succès. — Entrée du Roi. — Attitude de la vieille garde. — Maintien des princes. — Encore l'Opéra.

CHAPITRE VI

Première réception du Roi et de Madame. — Costume et étiquette de la Cour pendant la Restauration. — Arrivée de monsieur le duc d'Angoulême et de monsieur le duc de Berry. — Bal chez sir Charles Stewart. — Le duc

de Wellington. – Le grand-duc Constantin. – Dispositions de monsieur le duc de Berry. – Préventions contre monsieur de Talleyrand. – Jalousie du comte de Blacas. – Mon père refuse l'ambassade de Vienne. – Sagesse du cardinal Consalvi

CHAPITRE VII

Séance royale. Nomination de pairs. – Mon père accepte l'ambassade de Turin. – Motifs qui le décident. – Madame et mademoiselle de Staël. – Monsieur de La Bédoyère. – Maladie de Monsieur. – Le chevalier de Puységur. – Le pavillon de Marsan. – Maintien des dames anglaises. – La comtesse de Nesselrode. – La princesse Wolkonski. – Mon frère obtient un grade. – La comtesse de Chatenay.

CHAPITRE VIII

Madame la duchesse douairière d'Orléans. – Madame de Follemont. – Monsieur le duc d'Orléans. – Mademoiselle. – Madame la duchesse d'Orléans. – Scène à Hartwell. – Monsieur le duc d'Orléans refuse une place à mon frère. – Monsieur de Talleyrand part pour le congrès de Vienne. – Madame de Talleyrand. – La princesse de Carignan. – Les deux princes de Carignan.

APPENDICES

I. Note du marquis d'Osmond pour être remise à l'archevêque de Sens, en mai 1788.

II. Acte de mariage de madame de Boigne.

III. Lettres adressées en 1799 par madame de Boigne à ses parents, le marquis et la marquise d'Osmond.

IV. Lettre de madame de Boigne à son oncle, mgr. d'Osmond, évêque de Nancy, (1805).

V. Lettre de madame de Boigne au général de Boigne (1812).

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

La publication des *Mémoires de la comtesse de Boigne* a fait l'objet d'un long procès dont le jugement, rendu en première instance à Paris le 28 juillet 1909, fut confirmé en Cour d'Appel le 28 février 1911 et ratifié définitivement par un arrêt de la Cour de Cassation du 26 février 1919.

Les héritiers de madame de Boigne, née d'Osmond, n'auraient probablement pas entrepris cette publication ou auraient, tout au moins, estimé préférable de l'ajourner encore ; mais, puisqu'elle a été faite, certains scrupules deviennent sans valeur. Maintenant que leurs droits sont reconnus, rétablis, ils tiennent à ce que cette publication soit reprise, dans l'intérêt même de la science historique, mais à ce qu'elle soit faite, cette fois, sans suppressions ni modifications de texte, conformément à la volonté de l'auteur qui, dans son testament du 25 mai 1862, laissait à ses héritiers le soin de publier « un manuscrit en trois volumes intitulé *Récits d'une tante* » quand et comment ils le jugeraient à propos, mais « à la seule condition de ne rien changer ».

Cette condition se trouvait d'autant plus aisément réalisable qu'aucune retouche n'était nécessaire pour l'impression. Ce fut madame de Boigne elle-même qui divisa son œuvre en huit parties dont elle traça les titres, subdivisant ensuite chaque partie en chapitres dont elle rédigea les sommaires. Elle écrivit d'abord la huitième partie de ses mémoires, la plus importante comme étendue puisqu'elle dépasse le quart du manuscrit, la plus importante également au point de vue historique car, les événements qu'elle groupe sous le titre d'ensemble de *Fragments*, elle les relatait au moment même avec le plus grand soin et en indiquant minutieusement comment, dans quelles conditions elle se trouvait ainsi renseignée. Ce fut ensuite qu'elle songea à revenir sur le passé, à rapporter les événements déjà lointains demeurés présents à son souvenir ou qu'elle avait entendu raconter par des personnes lui semblant dignes de confiance. C'est ainsi que, dans la première partie, avec la crainte de manquer parfois à sa

précision habituelle, elle relate, bien des années après, des faits ou de simples épisodes survenus pendant son enfance et, parfois même, avant sa naissance.

Certains lecteurs éprouveront de l'étonnement et peut-être du regret en constatant l'absence de toute annotation. Les érudits tiennent justement aux notes que Sainte-Beuve qualifiait de « livre d'en bas » et qu'Henri Houssaye appréciait au point d'affirmer que « ce livre d'en bas est le répondant du livre d'en haut ». Mais les *Mémoires de la comtesse de Boigne* n'ont pas besoin d'un « répondant ». D'autre part, nous n'avions pas à dépasser notre tâche modeste d'éditeurs. De plus, si les notes biographiques nous paraissaient sans grand intérêt, des notes critiques nous auraient semblé plus qu'inutiles et véritablement déplacées, comme l'ont signalé plusieurs historiens en analysant ces *Mémoires*.

Les appréciations de madame de Boigne sont nombreuses, diverses et jamais déguisées. Il faut se rappeler qu'elle est née le 19 février 1781, pendant les derniers beaux jours de la brillante et majestueuse Cour de Versailles, qu'elle a grandi hors de France pendant la tourmente révolutionnaire, qu'elle est rentrée à Paris pour assister aux grands événements de l'Empire et s'y trouver parfois mêlée, qu'elle a vieilli pendant la période incertaine de la Restauration pour mourir le 6 mai 1866, pendant l'épanouissement du second Empire. Ayant, au cours de sa longue existence, connu les divers régimes de gouvernement, avec quelques transformations pour chacun d'eux, et malgré une instinctive préférence pour le régime de sa première jeunesse, malgré son respect de la tradition, ses impressions se modifièrent nécessairement et ses appréciations aussi. Elle le reconnaît, le signale à plusieurs reprises et, notamment, en ces termes : « Dans tout le cours de ces récits, j'ai cherché à me garder de présenter les événements tels que la suite me les a fait juger et à les montrer sous l'aspect où on les envisageait dans le moment même ». Sans prétendre parvenir à l'impartialité, elle s'est donc efforcée de l'approcher dans la mesure où elle le croyait possible. S'il est permis de ne pas adopter toutes ses appréciations qu'elle ne songeait pas à tempérer par de l'indulgence, on ne peut lui savoir mauvais gré d'exprimer nettement ses préférences.

Elle n'a pas seulement rédigé ses mémoires, elle a composé des romans ; elle a, enfin, beaucoup écrit et pendant toute sa vie. Il serait certainement

fort intéressant de rechercher, réunir et publier sa correspondance.

À défaut de cette correspondance, nous en donnons quelques fragments et nous ajoutons à ce premier volume un groupe de lettres qu'elle adressait à ses parents plusieurs mois après un mariage hâtivement conclu, en dehors de toute sentimentalité. Ces lettres, jusqu'alors inédites, feront connaître le tendre attachement de madame de Boigne pour ses parents, avec une préférence pour le marquis d'Osmond, se plaisant à le suivre et à le seconder dans ses fonctions diplomatiques ; elles révéleront sa sollicitude presque maternelle pour son jeune frère Rainulphe dont la santé délicate causait de fréquent soucis ; elles laisseront deviner sa résignation correcte et sa patience souriante auprès du général de Boigne, ses désillusions et ses souffrances en même temps que son goût pour la politique. Ces lettres permettront enfin de constater que, aimant à penser, à réfléchir, à écrire avant même d'avoir vingt ans, la comtesse de Boigne, dès sa jeunesse, préparait inconsciemment l'œuvre de sa maturité, et cette œuvre, loin de constituer une « causerie de vieille femme, un ravaudage de salon », devait donner à son nom une véritable célébrité, lui assurer une des premières places parmi les mémorialistes.

Je n'avais jamais pensé à donner un nom à ces pages décousues lorsque le relieur auquel je venais de les confier s'informa de ce qu'il devait inscrire sur le dos du volume. Je ne sus que répondre. *Mémoires*, cela est bien solennel ; *Souvenirs*, madame de Caylus a rendu ce titre difficile à soutenir et de récentes publications l'ont grandement souillé. « J'y songerai » répondis-je. Préoccupée de cette idée, je rêvai pendant la nuit qu'on demandait à mon neveu quels étaient ces deux volumes à agrafes. « Ce sont des récits de ma tante. » Va pour les *récits de ma tante*, m'écriai-je, en m'éveillant ; et voilà comment ce livre a été baptisé :

RÉCITS D'UNE TANTE

AU LECTEUR, S'IL Y EN A

Au commencement de 1835, j'ai éprouvé un malheur affreux ; une enfant de quatorze ans que j'élevais depuis douze années, que j'aimais maternellement, a péri victime d'un horrible accident. La moindre précaution l'aurait évité ; les plus tendres soins n'ont pas su le prévenir. Je ne me relèverai jamais d'un coup si cruel. À la suite de cette catastrophe, les plus tristes heures de mes tristes journées étaient celles que j'avais été accoutumée à employer au développement d'une intelligence précoce dont j'espérais bientôt soutenir l'affaiblissement de la mienne.

Quelques mois après l'événement, en devisant avec un ami dont la bonté et l'esprit s'occupaient à panser les plaies de mon cœur, je lui racontai un détail sur les anciennes étiquettes de Versailles : « Vous devriez écrire ces choses-là, me dit-il ; les traditions se perdent, et je vous assure qu'elles acquièrent déjà un intérêt de curiosité. » Le besoin de vivre dans le passé, quand le présent est sans joie et l'avenir sans espérance, donna du poids à ce conseil. J'essayai, pour tromper mes regrets, de me donner cette tâche pendant les pénibles moments naguère si doucement employés ; parfois il m'a fallu piocher contre ma douleur sans la pouvoir soulever ; parfois aussi j'y ai trouvé quelque distraction. Les cahiers qui suivent sont le résultat de ces efforts : ils ont eu pour but de donner le change à des pensées que je pouvais mal supporter.

Mon premier projet, si tant est que j'en eusse un, était uniquement de retracer ce que j'avais entendu raconter à mes parents sur leur jeunesse et la Cour de Versailles. L'oisiveté, l'inutilité de ma vie actuelle m'ont engagée à continuer le récit de souvenirs plus récents ; j'ai parlé de moi, trop peut-être, certainement plus que je n'aurais voulu ; mais il a fallu que ma vie servît comme de fil à mes discours et montrât comment j'ai pu savoir ce que je raconte.

Il y avait déjà bien du papier griffonné, d'une façon à peu près illisible, lorsqu'une personne au goût de laquelle j'ai confiance m'a fait une sorte de violence pour en prendre connaissance : elle m'a fortement engagée à en faire faire une copie et à la revoir. Pour la copie, c'était facile ; quant à la *revoir*, c'est tout à fait inutile ; je ne sais pas écrire ; à mon âge je n'apprendrai pas le métier et, si je voulais essayer de rédiger des phrases, je perdrais le seul mérite auquel ces pages puissent aspirer, celui d'être écrites sans aucune espèce de prétention et tout à fait de premier jet. S'il m'avait fallu faire une recherche quelconque ailleurs que dans ma mémoire, j'y aurais bien vite renoncé ; je n'ai voulu qu'une distraction et non pas un travail.

Si donc mes neveux jettent jamais un coup d'œil sur ces écritures, ils ne doivent pas d'attendre à trouver *un livre*, mais seulement une causerie de vieille femme, un ravaudage de salon ; je n'y mets pas plus d'importance qu'à un ouvrage de tapisserie. Je me suis successivement servi de ma plume pour laisser reposer mon aiguille et de mon aiguille pour reposer ma plume, et mon manuscrit arrivera à mes héritiers comme un vieux fauteuil de plus.

N'ayant consulté aucun document, il y a probablement beaucoup d'erreurs de dates, de lieux, peut-être même de faits ; je n'affirme rien si ce n'est que je crois sincèrement tout ce que je dis. Je professe peu de confiance dans une impartialité absolue, mais je pense qu'on peut prétendre à une parfaite sincérité : on est *vrai* quand on dit ce qu'on croit.

En recherchant le passé, j'ai trouvé qu'il y avait toujours du bien à dire des plus mauvaises gens et du mal des meilleurs ; j'ai tâché de ne pas faire la part d'après mes affections ; je conviens que cela est assez difficile ; si je n'y ai pas réussi, je puis assurer en avoir eu l'intention.

Les temps devenant plus calmes, peut-être sera-t-il assez curieux d'observer comment, dans ceux où j'ai vécu, la force des circonstances m'a toujours entraînée à être une personne de parti, tandis que, par instinct, par goût et par raisonnement, j'avais horreur de l'esprit de parti et que je jugeais assez sainement des fautes et des ridicules où il conduit.

J'espère que mes neveux seront à l'abri de cette fausse situation : je le souhaite pour eux, pour mon pays, pour le monde qui aurait bien besoin d'un peu de repos. Quant à moi, j'en jouirai probablement depuis longtemps

avant que l'oisiveté de quelque matinée pluvieuse ou de quelque longue soirée d'automne porte peut-être quelqu'un à ouvrir ce volume destiné à la bibliothèque de Pontchartrain.

Chatenay, juin 1837.

NOTA DE 1860

La mort, la cruelle mort a changé toutes mes prévisions. Ce manuscrit sera déposé dans la bibliothèque du château d'Osmond, département de l'Orne, lieu du berceau de mes ancêtres et de ma sépulture.

À MON NEVEU

RAINULPHE D'OSMOND

« I pray you when you shall these deeds relate
« Speak of me as I am : nothing extenuate
« Nor set down aught in malice. »

Othello — SHAKESPEARE.

De si grands événements ont occupé la vie de la génération qui vous a précédé et l'ont tellement absorbée que les traditions de famille seraient

perdues dans ce vaste océan si quelque vieille femme comme moi ne recherchait dans ses souvenirs d'enfance à les reproduire.

Je vais tâcher d'en réunir quelques-uns à votre usage, mon cher neveu.

PREMIÈRE PARTIE

VERSAILLES

PREMIÈRE PARTIE

VERSAILLES

CHAPITRE I

Origine de ma famille. — Mon grand-père : aventure de sa jeunesse. — Mariage de mon grand-père. — Envoi de ses fils en Europe. — Mes grands-oncles. — Étiquettes de Cour. — Jeunesse de mon père. — Famille de ma mère. — Mariage de mon père. — Ma mère a une place à la Cour. — Mes parents s'établissent à Versailles. — Ma naissance. — Anciens usages de la Cour. — Le roi Louis XVI. — La Reine. — Madame de Polignac. — Monsieur, comte de Provence. — Monseigneur le comte d'Artois. — Madame, comtesse de Provence. — Madame la comtesse d'Artois. — Madame Élisabeth. — Les princes de Chio.

Gianoni, dans son *Histoire de Naples*, vous apprendra la plus brillante des prétentions de votre famille ; Moréri vous expliquera les droits que vous avez à vous croire descendant de ces heureux aventuriers normands, conquérants de la Pouille, droits aussi bien fondés que sont la plupart de ces antiques prétentions de famille. La cathédrale de Salisbury renferme les restes d'un de ses archevêques, saint Osmond, auquel nous rattachons aussi des souvenirs, et le comté de Sommerset a pour armes le vol qui forme les vôtres et qu'il tient de son seigneur Osmond, compatriote de Guillaume le Conquérant. Ces armes furent données par le duc de Normandie à son gouverneur, Osmond, qui l'avait enlevé aux vengeances de Louis d'Outremer.

La branche anglaise est éteinte depuis longtemps, mais le nom est resté familier au pays et se retrouve perpétuellement dans les poètes et les romans. La branche normande s'est appauvrie par les partages égaux ; les aînés des trois dernières générations qui ont précédé celle de mon père n'ont eu que des filles, et même en si grand nombre qu'elles ont fait de très misérables alliances. Aussi une de mes grand'tantes, chanoinesse de Remiremont, répondit-elle à monsieur de Sainte-Croix, mari de sa sœur, qui lui demandait si elle n'avait jamais regretté de ne s'être point mariée : « Non, mon frère, mesdemoiselles d'Osmond sont en habitude de faire de très mauvais mariages. » Voilà tout ce que je vous dirai de notre famille.

Si, à l'époque où vous entrerez dans le monde, vous attachez quelque prix à ces souvenirs nobiliaires, vous retrouverez plus facilement des traces de ces temps éloignés que des détails intimes de ce qui s'est passé depuis une centaine d'années. D'ailleurs, je ne suis pas très habile moi-même à ces récits. Je n'ai jamais attaché un grand prix aux avantages de la naissance ; ils ne m'ont point été contestés comme fille ; je n'y ai aucun droit comme femme, et peut-être cette situation toute nette m'a empêchée de m'en occuper autant que beaucoup d'autres. Je ne veux donc vous raconter que les détails qui me reviendront à la mémoire, sur ce que j'ai su ou vu personnellement, sans prétendre y mettre une grande suite, et seulement comme des anecdotes qui acquerront de l'intérêt pour vous par mes rapports avec les personnages mis en jeu : ce sera une sorte de ravaudage dont la sincérité fera tout le prix.

Mon grand-père était marin. Fort jeune encore, il commandait pendant la guerre de 1746 une corvette, et fut chargé d'escorter un convoi de Rochefort à Brest. Une tempête effroyable dispersa les bâtiments et envoya le sien de relâche à la Martinique, où il arriva fort désemparé. Mon grand-père trouva la colonie en grande liesse, en festins, en illuminations. Dès qu'il débarqua, on lui demanda s'il apportait des dépêches pour Son Altesse :

« Quelle altesse ?

— Le duc de Modène.

— Je n'en ai pas entendu parler. »

On vint le chercher de la part de Son Altesse ; il fut conduit dans l'appartement que le commandant avait cédé à un très bel homme, chamarré d'ordres et de cordons, ayant des formes très imposantes : « Comment se fait-il, chevalier d'Osmond, que vous n'ayez pas de dépêches pour moi ? Votre vaisseau n'est donc pas celui qu'on doit m'expédier ? » Mon grand-père expliqua qu'il était parti de Rochefort avec la destination de Brest et la circonstance de son arrivée à la Martinique.

Le prince, alors, le combla de bontés et lui intima l'ordre de repartir sur-le-champ avec ses dépêches. La corvette n'était pas en état de reprendre la mer ; heureusement, il se trouvait une petite goélette dans le port. Le prince en donna le commandement à mon grand-père, l'autorisa à abandonner sa corvette et, lui montrant une lettre par laquelle il chargeait monsieur de Maurepas de le nommer capitaine de vaisseau, il lui expliqua qu'il était, *par alliance*, cousin germain du Roi. Il lui cédait ses états de Modène, ce qui était un grand secret ; en échange, on lui offrait la souveraineté de l'île de la Martinique ; il n'avait voulu y consentir qu'après avoir pris connaissance de sa nouvelle résidence ; il en était fort content et il expédiait mon grand-père avec la ratification du traité, attendu à Versailles avec une si vive impatience que le porteur de cette bonne nouvelle pouvait aspirer à toutes sortes de faveurs. En conséquence, il ajouta, par post-scriptum à sa lettre, la demande de la croix de Saint-Louis en outre de la nomination de capitaine de haut bord pour le chevalier d'Osmond. Mon grand-père lui parla d'un vaisseau dont le capitaine devait être changé :

« Ce vaisseau vous plaît-il ?

— Assurément.

— Eh bien, je vous en donne le commandement. Je vais écrire à Maurepas que j'en fais une condition. »

Du reste, le duc de Modène était entouré d'une Cour et d'une Maison qu'il avait amenées avec lui : grand chambellan, grand écuyer, valet de chambre, etc. Toute la colonie, depuis le gouverneur jusqu'au moindre nègre, était à ses ordres ; et mon grand-père, qui avait commencé par être fort incrédule au moment de son arrivée, finit par être convaincu qu'un homme qui donnait des grades et des croix était un véritable souverain. Il partit, forçant de voiles au risque de se noyer, fit une traversée extrêmement

rapide, se jeta dans un canot dès qu'il vit la terre, monta un bidet de poste et arriva sans un moment de repos chez monsieur de Maurepas, à Versailles. Trouvant le ministre sorti, il ne voulut pas quitter l'hôtel sans l'avoir vu : on le plaça dans un cabinet pour attendre. Un vieux valet de chambre, intéressé par son agitation et sa charmante figure, lui fit donner quelque chose à manger ; il dévora, puis la fatigue et la jeunesse l'emportèrent, il s'assit dans un fauteuil et s'endormit profondément.

Le ministre rentra. Personne ne songea au chevalier d'Osmond. En déshabillant son maître le soir, le valet de chambre lui parla de ce jeune officier de marine si empressé de le voir. Monsieur de Maurepas n'en avait aucune nouvelle. On s'informe ; on le cherche et on le trouve dormant sur son fauteuil. Il se réveille en sursaut, s'approche du ministre, lui remet un gros paquet.

« Monseigneur, voilà le traité signé.

— Quel traité ?

— Celui de la Martinique.

— De la Martinique ?

— C'est le prince de Modène qui m'a expédié.

— Le prince de Modène ? ah ! je commence à comprendre ; allez vous coucher, achevez votre nuit et revenez demain matin. »

Le ministre rit fort du rêve du jeune officier qui le continuait même en lui parlant ; mais, à mesure qu'il lisait ces étranges dépêches, il crut rêver à son tour ; toutes les autorités de l'île étaient sous la même illusion et le *prince* lui-même avait écrit le plus sérieusement du monde sous son caractère emprunté. La lettre qu'il avait montrée à mon grand-père était dans le paquet.

Le lendemain matin, monsieur de Maurepas le reçut avec une grande bonté, lui apprit que son duc de Modène était un aventurier qui, probablement, avait voulu se débarrasser de lui. Il était, au reste, peu extraordinaire qu'un jeune homme eût partagé une opinion si bien établie dans la colonie ; il l'absolvait donc du tort d'avoir quitté sa corvette. Le vaisseau auquel Son Altesse l'avait promu était déjà donné, mais, eu égard à la recommandation de *son cousin germain*, et plus encore parce qu'il était

un fort bon officier, le Roi lui donnait le commandement d'une frégate à bord de laquelle monsieur de Maurepas espérait qu'il mériterait bientôt la croix. Mon grand-père, tout honteux et bien dégrisé de ses rêves de fortune, s'en retourna à Brest, fort content pourtant de s'être si bien tiré de l'abandon de sa corvette. Quant au duc de Modène, il s'était tellement lié dans ses honneurs usurpés qu'il ne put s'évader ; il fut arrêté à la Martinique, reconnu pour escroc et envoyé aux galères.

Quelques années plus tard, mon grand-père ayant été à Saint-Domingue, y épousa une mademoiselle de La Garenne, un peu son alliée (leurs deux mères étaient des demoiselles de Pardieu) et qui passait pour énormément riche. Elle avait, en effet, de superbes habitations, mais si grevées de dettes et en si mauvais état qu'il fallut que mon grand-père quittât le service et s'établît dans la colonie pour chercher à y remettre quelque ordre. Diverses circonstances malheureuses l'y retinrent et il n'en est jamais sorti. Dans le courant de quelques années, il expédia successivement en Europe six garçons ; le dernier envoi fut malheureux. L'enfant, assis sur un câble roulé sur le pont, fut lancé à la mer dans une manœuvre qui nécessitait l'emploi de ce câble et s'y noya.

Les cinq autres étaient arrivés à leur destination. Le premier était mon père, le marquis d'Osmond, puis venait l'évêque de Nancy, puis le vicomte d'Osmond, puis l'abbé d'Osmond, massacré à Saint-Domingue pendant la Révolution, puis enfin le chevalier d'Osmond, qui périt lieutenant de vaisseau dans la guerre d'Amérique.

Tous ces enfants étaient reçus paternellement par un frère de mon grand-père, alors comte de Lyon et bientôt après évêque de Comminges. L'aîné de cette génération, le comte d'Osmond, n'avait selon l'usage de la famille que des filles de sa femme, mademoiselle de Terre, et, selon l'usage aussi, ces filles se marièrent très mal. Elles achevèrent d'enlever au nom d'Osmond tout l'antique patrimoine de la famille, entre autres le Ménil-Froger et Médavy qui lui appartenaient depuis l'an mil et tant.

Ce comte d'Osmond était chambellan de monseigneur le duc d'Orléans, le grand-père du roi Louis-Philippe, et dans la plus grande intimité du Palais-Royal, surtout de la mère du Roi qui le traitait avec une affection toute filiale. Les mémoires du temps le citent pour ses distractions, ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût très aimable, de bonne compagnie et fort

serviable. J'aurai l'occasion d'en reparler. Je viens de dire qu'il était chambellan du grand-père du Roi ; il ne l'aurait pas été du fils, voici pourquoi : ce sont de ces détails de Cour qui paraissent déjà ridicules à notre génération, mais dont la tradition se perd et qui, par cela même, acquièrent un intérêt de curiosité.

Le roi Louis XV avait conservé à monseigneur le duc d'Orléans, désigné sous le nom du *gros duc d'Orléans*, petit-fils du Régent, le rang de premier Prince du sang auquel il n'avait plus de droit ; mais, comme il n'y avait dans la branche aînée que des fils du Dauphin prenant le rang de Fils de France, on avait accordé cette faveur au duc d'Orléans. Or, la Maison honorifique du *premier Prince du sang* était nommée et payée par le Roi et les gens de qualité ne faisaient aucune difficulté d'y entrer. Chez les autres Princes du sang, le premier gentilhomme et le premier écuyer étaient seuls nommés et payés par le Roi : un homme de la Cour ne pouvait accepter que ces places auprès d'eux.

À la mort du gros duc d'Orléans, son fils sollicita vivement la continuation du rang de premier Prince du sang. La naissance des enfants de monseigneur le comte d'Artois se trouvait un motif de refus et, la Cour étant peu disposée à faire ce que souhaitait monsieur le duc d'Orléans, il ne put réussir. Il aurait donc été forcé de chercher des commensaux dans une autre classe que ceux de son père et cette circonstance le décida, sous prétexte de réforme, à ne point nommer sa Maison et à rompre toute espèce de représentation ; elle n'a pas peu contribué à la mauvaise humeur qui l'a jeté dans les malheurs où il a trouvé une mort trop méritée.

Je reviens à notre famille. Mon grand-père avait aussi une sœur qui résidait avec son frère, l'évêque de Comminges, à Allan, dans les Pyrénées. Elle y épousa un monsieur de Cardaillac, homme fort considéré dans le pays, propriétaire d'un très joli château et portant un nom aussi ancien que ces montagnes. Il est éteint maintenant et ce n'est pas la faute de notre tante, car, en trois années de mariage, elle avait eu sept enfants : deux, deux, et trois. L'évêque de Comminges était à Paris lors de cette dernière couche et, au moment où il en apprit la nouvelle, une femme qui se trouvait présente lui dit : « Monseigneur, écrivez vite qu'on vous garde le plus beau. » Cette même madame de Cardaillac dégringola du haut en bas d'un précipice, entraînée par la chute d'une charrette chargée de pierres de taille ;

elle arriva au fond dans cette étrange compagnie. On la croyait en morceaux. Elle en fut quitte pour une fracture de la jambe et a eu encore plusieurs enfants depuis.

Mon père et mes oncles furent élevés avec le plus grand soin et sous les yeux de l'évêque de Comminges ; le meilleur collège de Paris les reçut. Ils y étaient sous la surveillance personnelle d'un précepteur, homme de beaucoup d'esprit, mais qui, pour toute instruction, leur administrait des coups de pied dans le ventre. Le résultat fut que, lorsque, à quatorze ans, on mit un uniforme sur le corps de mon père, il eut enfin le courage d'annoncer à l'évêque que, depuis six ans, il était parfaitement malheureux et ne savait rien du tout. Cette révélation profita à ses frères ; quant à lui, on lui fit enfourcher un bidet de poste et on l'envoya rejoindre son régiment à Metz. Heureusement il ne prit pas goût à la vie de café, et, pendant les premières années passées dans les garnisons, il fit tout seul cette éducation que l'évêque croyait pieusement aussi excellente qu'elle était dispendieuse.

Ayant atteint l'âge de dix-neuf ans, son père lui envoya de Saint-Domingue un cadeau de deux mille écus, en dehors de sa pension, pour s'amuser pendant le premier semestre qu'il devait passer à son goût et, par conséquent, à Paris. Le jeune homme employa cet argent à se rendre à Nantes et à y prendre son passage sur le premier bâtiment qu'il trouva pour donner ses moments de liberté à son père et faire connaissance avec lui, car il avait quitté Saint-Domingue depuis l'âge de trois ans. Cet aimable empressement acheva de le mettre en pleine possession du cœur paternel, et le père et le fils se sont toujours adorés. Quant à ma grand'mère, c'était une franche créole pour laquelle ses enfants n'ont jamais eu qu'une affection de devoir.

Plusieurs années s'écoulèrent ; mon père suivit sa carrière militaire, passant ses hivers à Paris chez son oncle et dans la société très intime du Palais-Royal où il était traité, à cause du comte d'Osmond, comme un enfant de la maison. Il fut nommé lieutenant-colonel du régiment d'Orléans aussitôt que son âge permit qu'il profitât de la bienveillance du prince, et madame de Montesson, déjà mariée à monseigneur le duc d'Orléans, le comblait de bontés. Il donnait toujours une grande partie du temps dont il pouvait disposer à l'évêque de Comminges ; il l'accompagna aux eaux de Barèges (en 1776). Ils y rencontrèrent madame et mademoiselle Dillon,

dont l'évêque devint presque aussi amoureux que son neveu. Il engagea ces dames à venir à Allan, château situé dans les Pyrénées et résidence des évêques de Comminges, où il voulait absolument que le mariage fût célébré tout de suite, afin que sa jolie nièce vînt faire les honneurs de sa maison, et s'établît dès l'hiver à Paris. Mais mon père ne voulut pas se marier sans le consentement du sien, et la cérémonie fut remise au printemps.

Il me faut maintenant parler de la famille de ma mère. Monsieur Robert Dillon, des Dillon de Roscomon, était un gentilhomme irlandais catholique, possesseur d'une jolie fortune ; pour l'augmenter, et dans la nullité où étaient condamnés les catholiques, un sien frère fut chargé de la faire valoir dans le négoce. Monsieur R. Dillon avait épousé une riche héritière dont il eut une seule fille, lady Swinburne. Devenu veuf, il épousa miss Dicconson, la plus jeune de trois sœurs, belles comme des anges, que leur père, gouverneur du prince de Galles, fils de Jacques II, avait élevées à Saint-Germain. Lors du mariage, leurs parents étaient rentrés en Angleterre et établis chez eux en Lancashire, dans une très belle terre.

Monsieur Dillon et sa charmante épouse se fixèrent en Worcestershire, et c'est là où ma mère et six enfants aînés sont nés. Mais le frère, chargé des affaires en Irlande, vint à mourir et on s'aperçut qu'il les avait très mal gérées. Monsieur Dillon fut obligé de s'en occuper lui-même. Les plus importantes étaient avec Bordeaux : il se décida à s'y rendre et emmena sa famille ; il s'y plut ; sa femme, élevée en France, la préférait à l'Angleterre. Il prit une belle maison à Bordeaux, acheta une terre aux environs et y menait la vie d'un homme riche, lorsqu'un jour, en sortant de table, il porta la main à sa tête en s'écriant : « Ah ! ma pauvre femme, mes pauvres enfants ! », et il expira.

Son exclamation était bien justifiée. Il laissait madame Dillon, âgée de trente-deux ans, grosse de son treizième enfant, dans un pays étranger, sans un seul parent, sans aucune liaison intime que l'excessive jalousie de son mari n'aurait guère tolérée. Cet isolement excita l'intérêt, lui suscita des protecteurs. Ses affaires, dont elle n'avait aucune notion, furent éclaircies, et, pour résultat, on découvrit que monsieur Dillon vivait sur des capitaux qui touchaient à leur fin et qu'elle restait avec treize enfants et pour tout bien une petite terre, à trois lieues de Bordeaux, qui pouvait valoir quatre mille livres de rente.

Madame Dillon était encore belle comme un ange, très aimable et très sage ; ses enfants étaient aussi d'une beauté frappante ; toute cette nichée d'amours intéressa. On s'occupa d'une famille si abandonnée. Tout le monde voulut venir à son secours : tant il y a, que, sans avoir jamais quitté ses tourelles de Terrefort, ma grand'mère y soutint noblesse et trouva le secret d'élever treize enfants, de les établir dans des positions qui promettaient d'être très brillantes, lorsque la Révolution arrêta toutes les carrières. À l'époque dont je parle, il ne lui restait plus qu'une fille à marier ; elle était belle et aimable, mais elle n'avait pas un sol de fortune.

La noce de mon père étant fixée au printemps, l'évêque partit pour Paris. À peine arrivé, et ne se trouvant plus sous le charme de l'enchanteresse, on n'eut pas de peine à lui faire comprendre que ce mariage n'avait pas le sens commun, que mon père devait profiter de son nom et de sa position pour faire un mariage d'argent. Il n'avait pas de fortune en Europe ; celle des colonies était précaire et, les partages y étant égaux, il n'aurait jamais un revenu suffisant pour épouser une femme qui n'avait rien ; l'évêque, en les recevant chez lui, ne leur donnait qu'un secours temporaire ; mademoiselle Dillon, d'ailleurs, pouvait être une bonne demoiselle, mais ne procurait aucune alliance dans le pays. Le comte d'Osmond surtout, qui était très fier de son neveu et le croyait appelé à tout, s'élevait fort contre ce qu'il appelait *lui mettre la corde au col*.

L'évêque fut assez facilement ramené à partager ces idées. Sur ces entrefaites, survint la réponse de Saint-Domingue, toute approbative. Mon père, qui n'était pas dans la confidence de ce qui se passait, arriva de sa garnison pour prendre les derniers ordres de son oncle avant de se rendre à Bordeaux. Il apprit que l'évêque avait changé d'avis et ne voulait plus entendre parler de ce mariage ; il avait déjà cessé d'écrire à Terrefort. Il y eut une scène fort vive entre mon père et l'évêque qui lui dit que le jeune ménage ne devait plus s'attendre à trouver un asile chez lui.

Mon père informa le sien de ce changement survenu dans les dispositions de son oncle, et écrivit à mademoiselle Dillon la situation où il se trouvait. Elle prit sur elle de rompre entièrement toute relation, lui rendit sa parole, retira la sienne, et puis se prit à vouloir en mourir de chagrin, en véritable héroïne de roman. Mon père avait été un peu blessé d'une décision contre laquelle il n'osait guère s'élever, les avantages qu'il avait à offrir étant fort

diminués par la mauvaise humeur de l'évêque. Mais, ayant appris par hasard l'état de désespoir de mademoiselle Dillon qu'on croyait mourante, il rendit plus de justice à la noblesse des sentiments qui avaient dirigé sa conduite. Il reçut la réponse de son père : elle était aussi tendre qu'il pouvait la désirer ; il lui confirmait son approbation, lui disait d'accomplir son mariage puisque son bonheur y était attaché, et lui promettait de fournir aux besoins de son ménage, dût-il être obligé de faire les plus grands sacrifices. Il lui annonçait l'expédition de barriques de sucre estimées vingt mille francs pour les premiers frais d'établissement.

Armé de cette lettre, mon père partit à franc étrier, força toutes les consignes, arriva jusqu'à mademoiselle Dillon, et, huit jours après, elle était sa femme.

Aussitôt qu'elle fut complètement rétablie, il la ramena à Paris ; l'évêque refusait toujours de les voir. Le comte d'Osmond, qui avait apporté les plus fortes objections à ce mariage, du moment qu'il fut fait, ne fut plus occupé qu'à en diminuer les inconvénients. Il présenta ma mère au Palais-Royal, comme il aurait pu le faire de sa belle-fille, et elle y fut bientôt impatronisée. Madame de Montesson s'en engoua, et aurait voulu qu'elle fût attachée à madame la duchesse de Chartres, mais le comte d'Osmond s'y refusa formellement. Il ne lui convenait pas que la femme de son neveu fût dame d'une princesse qui n'était pas *famille royale* ; et, d'ailleurs, il s'apercevait que madame de Montesson voulait l'accaparer et il ne lui voulait pas l'attitude de complaisante auprès d'elle.

L'archevêque de Narbonne (Dillon) avait été un peu choqué des objections faites par les d'Osmond à un mariage avec une fille de son nom, qu'il reconnaissait pour proche parente. Il se porta aussi protecteur actif des nouveaux époux, les attira à la campagne chez lui, dans une terre en Picardie, nommée Hautefontaine, où il menait une vie beaucoup plus amusante qu'épiscopale. Ma mère y eut les plus grands succès ; elle était extrêmement belle, avait très grand air, même un peu dédaigneux et elle savait se laisser adorer à perfection ; au reste, toutes ces adorations, elle les rapportait à mon père, objet d'une passion qui l'a accompagné dans toute sa vivacité jusqu'au tombeau. L'arrivée de cette belle personne et tout le romanesque attaché à son mariage fit un petit événement à la Cour dans un temps où il n'y en avait guère de grands ; elle fut présentée par madame de

Fleury qui, comme mademoiselle de Montmorency, était parente de mon père et, par madame Dillon, nièce de l'archevêque. Elle fut extrêmement admirée.

Peu de mois après, par l'influence réunie de l'archevêque de Narbonne et du comte d'Osmond, ma mère fut nommée dame de madame Adélaïde, fille de Louis XV. Madame la duchesse de Chartres ne sut aucunement mauvais gré au comte d'Osmond de cet arrangement ; mais madame de Montesson s'en tint pour fort offensée, et en est restée presque brouillée avec mes parents, et surtout avec le comte d'Osmond, dont l'intimité avec madame la duchesse de Chartres ne fut que plus grande. C'était un sentiment tout paternel sur lequel personne n'a jamais glosé, quoique monsieur le duc de Chartres l'appelât en plaisantant *le mari de ma femme*. Il est mort au commencement de la Révolution, malheureusement pour cette princesse à laquelle il aurait probablement épargné bien des malheurs et des fautes. Je me le rappelle comme un grand homme maigre, l'air fort noble, et portant des vestes très riches couvertes de tabac. Je l'aimais beaucoup, quoiqu'il me préférât mon frère et qu'il me remplît toujours les yeux de tabac quand il se baissait pour m'embrasser ; aussi j'avais soin de les fermer tout en accourant à lui, ce qui l'amusait beaucoup.

Mon père avait une très grande répugnance au séjour de la Cour ; ainsi que tous les gens qui n'en ont pas l'habitude, il s'y trouvait dépaycé et tout à fait à son désavantage. Il était alors un homme extrêmement agréable de formes, remarquablement aimable, fort bon militaire, aimant beaucoup son métier et adoré dans son régiment. Ma mère avait le goût des princes et l'instinct de la Cour ; sa place la forçait à aller passer une semaine sur trois à Versailles. Cette séparation de mon père leur était fort pénible à tous deux, et la modicité de leur fortune rendait ce double ménage onéreux.

Ma mère décida mon père à s'établir tout à fait à Versailles ; cela était raisonnable dans leur position, mais peu usuel lorsqu'on n'avait pas de grandes charges. Mon père m'a souvent dit que rien ne lui avait plus coûté dans sa vie, et que c'était le plus grand sacrifice qu'il eût fait à ma mère. Il est certain que ses goûts, ses habitudes, sa haute raison, son indépendance de caractère s'accommodaient peu du métier de courtisan. Mais, sous Louis XVI, il était, sauf quelques formes d'étiquette, très facile à faire, et

l'honnête homme en lui dominait tellement le Roi qu'il appréciait bien vite les qualités semblables aux siennes.

C'est bientôt après l'installation de mes parents à Versailles que je vins au monde. Ma mère était déjà accouchée d'un enfant mort, de sorte que je fus accueillie avec des transports de joie et qu'on me pardonna d'être fille. Je ne fus pas emmaillotée, comme c'était encore l'usage, mais vêtue à l'anglaise et nourrie par ma mère au milieu de Versailles. J'y devins bien promptement la poupée des princes et de la Cour, d'autant plus que j'étais fort gentille et qu'un enfant, dans ce temps-là, était un animal aussi rare dans un salon qu'ils y sont communs et despotes aujourd'hui.

Mon père se fit des habitudes à Versailles et finit par se réconcilier à la vie qu'on y menait.

Le samedi soir et le dimanche c'était tout à fait la Cour, avec toute sa représentation. La foule y abondait. Tous les ministres, tout ce qu'on appelait *les charges*, c'est-à-dire le premier capitaine des gardes de service, le premier gentilhomme de la chambre de service, le grand écuyer, la gouvernante des Enfants de France et la surintendante de la Maison de la Reine, donnaient à souper le samedi et à dîner le dimanche. Les arrivants de Paris y étaient priés. Les personnes qui avaient des maisons se les enlevaient presque.

Il y avait aussi une table d'honneur servie aux frais du Roi au grand commun, mais aucun homme de la Cour n'aurait voulu y paraître ; et si, par un grand hasard, on n'avait été prié dans aucune des maisons que j'ai citées, on aurait plutôt mangé un poulet de chez le rôtiisseur que d'aller s'asseoir à cette table regardée comme secondaire, quoique originairement elle eût été instituée pour les seigneurs de la Cour et que, jusque vers le milieu du règne de Louis XV, on y allât sans difficulté. Mais alors les charges ne tenaient pas maison et dînaient à la table du grand commun. Maintenant, elle était occupée par les titulaires de places qui constituaient une sorte de subalternité et qui classaient dans une position d'où il était impossible de sortir tant qu'on était à la Cour : c'étaient ceux qui recevaient des ordres de personnes n'ayant pas le titre de *Grand*. Ainsi, le gentilhomme ordinaire de la chambre, prenant les ordres du premier gentilhomme, était très subalterne, tandis que le premier écuyer, prenant les ordres du *grand* écuyer, était un homme de la Cour ; mais les écuyers, qui recevaient l'ordre de lui,

rentraient dans la classe subalterne qui formait une ligne de démarcation impossible à franchir. Rien n'en donnait la facilité, à ce point, par exemple, que monsieur de Grailly, étant écuyer, trouvait toutes les portes des gens de la Cour fermées.

Ces habitants secondaires du château de Versailles y avaient une coterie à part dont madame d'Angivillers, la femme de l'intendant des bâtiments, était l'impératrice. Leur société était fort agréable, fort éclairée ; on s'y amusait extrêmement, mais un homme de la Cour n'aurait pas pu y aller habituellement. Mon père l'avait souvent regretté. On y rencontrait les artistes, les savants, les hommes de lettres, enfin toutes les personnes, non courtisans, que leurs affaires ou leurs plaisirs attiraient à Versailles.

Monsieur le prince de Poix, amoureux d'une femme de chambre de la Reine (c'étaient de très belles dames de la plus haute bourgeoisie), se mit à aller souvent dans cette société, sous prétexte que sa place de gouverneur de Versailles le forçait à des rapports fréquents avec l'intendant d'Angivillers. Cela fut trouvé fort mauvais, mais cependant quelques jeunes gens s'y glissèrent avec lui ; ils en rapportèrent des notions très satisfaisantes sur les grâces des femmes et l'amabilité des hommes. Cela aurait probablement fait planche. Les femmes de la Cour y apportaient une vive et colère opposition.

Lorsque mes parents s'établirent à Versailles, les officiers des gardes du corps y étaient en seconde ligne. On les appelait les *messieurs bleus*. Depuis fort peu de temps, ils portaient l'uniforme, et je crois même que les capitaines des gardes n'en avaient pas encore avant la Révolution. Ils étaient en habit habillé, et ne se distinguaient que par une grande canne noire à pomme d'ivoire. La reine Marie-Antoinette fit venir les officiers des gardes du corps à ses bals, et, par là, changea leur situation ; cependant ils ne dînaient jamais avec la famille royale. Ainsi, je me rappelle très bien qu'à Bellevue, chez Mesdames, l'officier des gardes du corps de service ne dînait pas à la table des princesses. Cela était tellement de rigueur que monsieur de Béon, mari d'une des dames de madame Adélaïde, dînait à la deuxième table lorsqu'il était de service, et, le lendemain, venait s'asseoir à côté de sa femme, à la table des princesses. Mais c'était une innovation, et ce manque à l'étiquette avait été une grande concession des bonnes princesses. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que les évêques se trouvaient dans le même prédicament, et ne mangeaient ni avec le Roi, ni

avec les princes de la famille royale. On ne m'a jamais expliqué les motifs de cette exclusion.

Parmi les étiquettes, il y en avait une avec laquelle mon père n'a jamais pu se réconcilier et que je lui ai entendu souvent raconter, c'était la manière dont on était invité à ce qu'on appelait le *souper dans les cabinets*. Ces soupers se composaient de la famille royale et d'une trentaine de personnes priées. Ils se donnaient dans l'intérieur du Roi, dans des appartements si peu vastes qu'on couvrait le billard de planches pour y poser le buffet, et que le Roi était forcé de hâter sa partie pour faire place au service.

Les femmes étaient averties le matin ou la veille ; elles portaient un costume antique, tombé en désuétude pour toute autre circonstance, la robe à plis et les barbes tombantes. Elles se rendaient à la petite salle de comédie où une banquette leur était réservée. Après le spectacle, elles suivaient le Roi et la famille royale dans les cabinets.

Pour les hommes, leur sort était moins doux. Il y avait deux banquettes vis-à-vis celle des femmes invitées. Les courtisans qui aspiraient à être priés s'y plaçaient. Pendant le spectacle, le Roi, qui était seul dans sa loge, dirigeait une grosse lorgnette d'opéra sur ces bancs, et on le voyait écrire au crayon un certain nombre de noms. Les seigneurs qui avaient occupé ces banquettes (cela s'appelait se présenter pour les cabinets) se réunissaient dans une salle qui précédait les cabinets. Bientôt après, un huissier, un bougeoir à la main et tenant le petit papier écrit par le Roi, entr'ouvrait la porte et proclamait un nom ; l'heureux élu faisait la révérence aux autres et entrait dans le saint des saints. La porte se rouvrait, on en appelait un autre et ainsi de suite jusqu'à ce que la liste fût épuisée. Cette fois, l'huissier repoussait la porte avec une violence d'étiquette. À ce bruit, chacun savait que ses espérances étaient trompées et s'en allait toujours un peu honteux, quoiqu'on sût bien d'avance qu'il y aurait bien plus de candidats que d'appelés. Ma mère m'a dit qu'elle avait été des années à déterminer mon père à aller s'asseoir sur ces banquettes et, quoique à la fin il y allât de temps en temps et qu'il fût assez souvent nommé, cependant cela lui était toujours extrêmement désagréable. Il a vu tel homme venir dix ans de suite de Paris tout exprès pour entendre cette porte se refermer avec fracas sur ses prétentions, sans que jamais elle se soit ouverte pour lui. Trop de persévérance impatientait peut-être le Roi, ou bien il s'habitua à voir ces

figures sans les prier, comme les princes s'accoutument facilement à toujours adresser la même question aux mêmes personnes.

Les bals de la Reine étaient bien entendus ; les personnes présentées étaient prévenues qu'ils avaient lieu ; venait qui voulait, et beaucoup de gens voulaient parce qu'ils étaient charmants. Ils étaient donnés dans des maisons de bois qu'on établissait sur la terrasse de Versailles et qui y restaient pendant tout le carnaval ; mais ces bals aussi, malgré la grâce charmante de la Reine, étaient une occasion d'impopularité pour la Cour.

L'accroissement des fortunes dans la classe intermédiaire y avait amené toutes les formes et toutes les habitudes de la meilleure compagnie, et, malgré l'absurde ordonnance qui obligeait de faire des preuves de noblesse pour être officier, tout ce qui avait de la fortune et de l'éducation entraînait au service. La noblesse et la finance vivaient donc en intimité et en camaraderie en garnison et dans toutes les sociétés de Paris ; les bals de Versailles ramenaient la ligne de démarcation de la façon la plus tranchée. Monsieur de Lusson, jeune homme d'une charmante figure, immensément riche, bon officier, vivant habituellement dans la meilleure compagnie, eut l'imprudence d'aller à un de ces bals ; on l'en chassa avec une telle dureté que, désespéré du ridicule dont il restait couvert dans un temps où le ridicule était le pire des maux, il se tua en arrivant à Paris. Cela parut tout simple aux gens de la Cour, mais odieux à la haute bourgeoisie.

La finance n'a pas seule fourni des victimes aux bals de la Reine. Monsieur de Chabannes, d'une illustre naissance, beau, jeune, riche, presque à la mode, y faisant son début, eut la gaucherie de se laisser glisser en dansant et la niaiserie de s'écrier : *Jésus Maria*, en tombant. Jamais il ne put se relever de cette chute ; le sobriquet lui en est resté à toujours ; il en était désespéré. Il a été faire la guerre en Amérique, s'y est assez distingué, mais il est revenu *Jésus Maria* comme il y était allé. Aussi le duc de Guines disait-il à ses filles le jour de leur présentation à la Cour : « Souvenez-vous que, dans ce pays-ci, les vices sont sans conséquences, mais qu'un ridicule tue. »

Monsieur de Lafayette ne succomba pourtant pas sous l'épithète de *Gilles le Grand* que monsieur de Choiseul lui avait décernée à son retour d'Amérique. Il inspira, au contraire, tant d'enthousiasme que la société se chargea de lui préparer des succès auprès de madame de Simiane à laquelle

il avait rendu des hommages avant son départ. Elle passait pour la plus jolie femme de France, et n'avait jamais eu d'aventure. Tout le monde la jeta dans les bras de monsieur de Lafayette, tellement que, peu de jours après son retour, se trouvant ensemble dans une loge à Versailles pendant qu'on chantait un air de je ne sais quel opéra : « L'amour sous les lauriers ne trouve pas de cruelles », on leur en fit l'application d'une façon qui montrait clairement la sympathie et l'approbation de ce public privilégié.

J'ai entendu raconter à ma mère que sa sœur, la présidente de Lavie, étant venue faire un voyage à Paris, elle lui avait procuré une banquette pour voir en bayeuse le bal de la Reine ; elle causait avec elle ; la Reine s'approcha et lui demanda qu'elle était cette belle personne :

« C'est ma sœur, madame.

— A-t-elle vu les salles ?

— Non, madame, elle est en bayeuse, elle n'est pas présentée.

— Il faut les lui montrer, je vais emmener le Roi. »

Et, en effet, avec sa gracieuse bonté, elle prit le Roi sous le bras et l'emmena dans les autres pièces pendant que ma tante visitait la salle de bal. La Reine avait l'intention d'être fort obligeante, mais le président de Lavie prit la chose tout autrement. Il était d'une race fort antique, très entiché de sa noblesse, un fort gros personnage à Bordeaux où un président au Parlement jouait un grand rôle ; il fut indigné qu'il fallût que le Roi et la Reine sortissent d'un salon pour que sa femme y entrât. Il retourna à Bordeaux plus frondeur qu'il n'en était parti ; il fut nommé député et se montra très révolutionnaire ; l'humiliation de la noblesse de Cour lui souriait.

Les vanités blessées ont fait plus d'ennemis qu'on ne croit.

L'étiquette adoptée pour les fêtes extraordinaires et les voyages nous paraîtrait insoutenable aujourd'hui. On venait s'inscrire, cela s'appelait ainsi, c'est-à-dire qu'hommes et femmes se rendaient chez le premier gentilhomme de la chambre. On y écrivait son nom de sa propre main : sur cette liste se faisait le choix des invitations, en éliminant ceux qui ne devaient pas être priés, de façon que la non-invitation avait la disgrâce d'un refus. Madame la Dauphine aurait voulu faire revivre cette étiquette pendant la Restauration, pour les spectacles, assez rares, de la Cour. Mais

cela n'a jamais pu reprendre, et personne n'a voulu s'astreindre à aller inscrire son nom avec la chance d'obtenir un refus. On trouvait beaucoup moins désagréable de n'être pas prié que d'être repoussé.

Pour les voyages, les usages variaient selon les résidences. À Rambouillet, où le Roi n'allait que pour peu de jours et seulement avec des hommes, on était reçu comme chez un riche particulier, parfaitement servi et défrayé de tout. À Trianon, où la Reine n'a fait aussi que de rares et courts voyages, avec très peu de monde, c'était de même. À Marly, on était logé, meublé et nourri. Les invités à résidence étaient distribués à diverses tables, tenues par les princes et princesses dans leurs pavillons respectifs, aux frais du Roi. Ensuite on se rendait au grand salon, où c'était tout à fait la Cour.

À Fontainebleau, les invités n'obtenaient qu'un appartement avec les quatre murailles ; il fallait s'y procurer meubles, linge, etc., et s'ingénier pour y vivre. À la vérité, comme tous les ministres et toutes les charges y avaient leurs maisons, et que les princes tenaient une table pour les personnes qui les accompagnaient, on trouvait facilement à se faire prier à dîner et à souper. Mais personne ne s'inquiétait de vous que pour le logement. Quand le château était plein, et une très grande partie était en si mauvais état qu'elle était inhabitable, les invités ou plutôt les admis, car on s'était fait inscrire, étaient distribués dans la ville ; leur nom était écrit à la craie sur la porte, comme à une étape.

Je ne sais si ces logements étaient payés, mais les avantages que ces voyages rapportaient à Fontainebleau étaient assez grands pour que les habitants ne se plaignissent pas de cette servitude. Tout le monde sait que nulle part la Cour de France ne se montrait plus magnifique qu'à Fontainebleau. C'était sur son petit théâtre que se donnaient les premières représentations les plus soignées, et il était presque admis que les intrigues ministérielles se dénouaient à Fontainebleau pour continuer apparemment l'existence historique de cette belle résidence. Le dernier voyage a eu lieu en 1787. Malgré l'inhospitalité apparente qui les accompagnait, ils coûtaient très cher à la Couronne ; et le Roi, toujours prêt à sacrifier ses propres goûts, quoique ce séjour lui fût très agréable, y renonça. Il était plus aimable à Fontainebleau qu'ailleurs ; il y faisait plus de frais.

Cet excellent prince avait grand'peine à vaincre une timidité d'esprit, jointe à des formes d'une liberté grossière, fruit des habitudes de son enfance, qui lui donnait de grands désavantages auprès de ceux qui ne voyaient en lui que cette rude écorce. Avec la meilleure intention d'être obligeant pour quelqu'un, il s'avavançait sur lui jusqu'à le faire reculer à la muraille ; si rien ne lui venait à dire, et cela arrivait souvent, il faisait un gros éclat de rire, tournait sur les talons et s'en allait. Le patient de cette scène publique en souffrait toujours, et, s'il n'était pas habitué de la Cour, sortait furieux et persuadé que le Roi avait voulu lui faire une espèce d'insulte. Dans l'intimité, le Roi se plaignait amèrement de la façon dont il avait été élevé. Il disait que le seul homme pour qui il éprouvât de la haine était le duc de La Vauguyon, et il citait à l'appui de ce sentiment des traits de basses courtisannies adressées à ses frères et à lui, qui justifiaient ce sentiment. Monsieur avait moins de répugnance pour la mémoire du duc de La Vauguyon.

Monsieur le comte d'Artois partageait celle du Roi. Il était par son heureux caractère, par ses grâces, peut-être même par sa légèreté, le benjamin de toute la famille ; il faisait sottise sur sottise ; le Roi le tançait, lui pardonnait, et payait ses dettes. Hélas ! celle qu'il ne pouvait pas combler, c'est la déconsidération qu'il amassait sur sa propre tête et sur celle de la Reine !

Le Roi ne jouait jamais qu'au trictrac et aux petits écus ; il disait à un gros joueur qui faisait un jour sa partie : « Je conçois que vous jouiez gros jeu, si cela vous amuse ; vous, vous jouez de l'argent qui vous appartient, mais, moi, je jouerais l'argent des autres. » Et, pendant qu'il tenait des propos de cette nature, monsieur le comte d'Artois et la Reine jouaient un jeu si énorme qu'ils étaient obligés d'admettre dans leur société intime tous les gens tarés de l'Europe pour trouver à faire leur partie. C'est de cette malheureuse habitude, car ce n'était une passion ni pour l'un ni pour l'autre, que sont venues toutes les calomnies qui ont abreuvé la vie de notre malheureuse Reine de tant de chagrins, même avant que les malheurs historiques eussent commencé pour elle.

Qui aurait osé accuser la reine de France de se vendre pour un collier, si on ne l'avait pas vue autour d'une table chargée d'or et aspirant à en gagner à ses sujets ? Sans doute, elle y attachait au fond peu de prix ; mais, quand

on joue, on veut gagner et il est impossible d'éviter l'extérieur de l'âpreté. D'ailleurs, les princes, accoutumés à ce que tout leur cède, sont presque toujours mauvais joueurs, et c'est une raison de plus pour eux d'éviter le gros jeu. Mais, si la Reine n'aimait pas le jeu, pourquoi jouait-elle ? Ah ! c'est qu'elle avait une autre passion, celle de la mode. Elle se paraît pour être à la mode, elle faisait des dettes pour être à la mode, elle jouait pour être à la mode, elle était esprit fort pour être à la mode, elle était coquette pour être à la mode. Être la jolie femme la plus à la mode lui paraissait le titre le plus désirable ; et ce travers, indigne d'une grande reine, a été la seule cause des torts qu'on a si cruellement exagérés.

La Reine voulait être entourée de tout ce que la Cour offrait de jeunes gens les plus agréables ; elle acceptait les hommages qu'ils offraient à la femme, bien plus volontiers que ceux adressés à la souveraine. Il en résultait que le jeune homme futile était traité avec plus de faveur et de distinction que l'homme grave et utile au pays. L'envie et la jalousie étaient alertes à calomnier ces inconséquences. La plus coupable, sans doute, était la permission que la Reine donnait à cette troupe de jeunes imprudents de lui parler légèrement du Roi, et de faire sur ses formes grossières des plaisanteries auxquelles elle-même avait le tort réel de prendre part.

Le trop grand désir de plaire l'entraînait aussi dans des fautes d'un autre genre qui lui faisaient des ennemis. Elle avait un très grand crédit, elle était bien aise qu'on le sût, et elle aimait à en user ; mais elle n'entraînait jamais sérieusement dans les affaires, et ce crédit n'était exploité que comme un moyen de succès dans la société. Elle voulait disposer des places, et elle avait la mauvaise habitude de promettre la même à plusieurs personnes. Il n'y avait guère de régiment dont le colonel ne fût nommé sur la demande de la Reine, mais, comme elle s'était engagée pour la première vacance à dix familles, elle faisait neuf mécontents et trop souvent un ingrat. Quand aux histoires que les libelles ont racontées sur *ses amours*, ce sont des calomnies. Mes parents, bien à portée de voir et de savoir ce qui se passait dans l'intérieur, m'ont toujours dit que cela n'avait aucun fondement.

La Reine n'a eu qu'un grand sentiment et, peut-être, une faiblesse. Monsieur le comte de Fersen, suédois, beau comme un ange et fort distingué sous tous les rapports, vint à la Cour de France. La Reine fut coquette pour lui comme pour tous les étrangers, car ils étaient *à la mode* ;

il devint sincèrement et passionnément amoureux ; elle en fut certainement touchée, mais résista à son goût et le força à s'éloigner. Il partit pour l'Amérique, y resta deux années pendant lesquelles il fut si malade qu'il revint à Versailles, vieilli de dix ans et ayant presque perdu la beauté de sa figure. On croit que ce changement toucha la Reine ; quelle qu'en fût la raison, il n'était guère douteux pour les intimes qu'elle n'eût cédé à la passion de monsieur de Fersen.

Il a justifié ce sacrifice par un dévouement sans bornes, une affection aussi sincère que respectueuse et discrète ; il ne respirait que pour elle, et toutes les habitudes de sa vie étaient calculées de façon à la compromettre le moins possible. Aussi cette liaison, quoique devinée, n'a jamais donné de scandale. Si les amis de la Reine avaient été aussi discrets et aussi désintéressés que monsieur de Fersen, la vie de cette malheureuse princesse aurait été moins calomniée.

Madame de Polignac lui a été bien plus fatale. Ce n'est pas que ce fût une méchante personne, mais elle était indolente et peu spirituelle ; elle intriguait par faiblesse. Elle était sous la domination de sa belle-sœur, la comtesse Diane, ambitieuse, avide autant que désordonnée dans ses mœurs, qui voulait accaparer toutes les faveurs pour elle et pour sa famille, et, tyrannisée par son amant, le comte de Vaudreuil, homme aussi léger qu'immoral, et qui, par le moyen de la Reine, mettait le trésor public au pillage pour lui et les compagnons de ses désordres. Il faisait des scènes à madame de Polignac quand ses demandes souffraient quelque retard. La Reine trouvait la favorite en larmes et s'occupait sur-le-champ de les tarir. Quand à ce qui regardait sa propre fortune, madame de Polignac se bornait, sans rien demander, à accepter nonchalamment les faveurs préparées par les intrigues de la comtesse Diane, et la pauvre Reine vantait son désintéressement. Elle y croyait, et l'aimait sincèrement ; l'abandon de la confiance, de son côté, avait été sans limite pendant quelques années.

La nomination de monsieur de Calonne y avait mis quelque restriction ; il était de l'intimité de madame de Polignac, et la Reine ne voulait pas qu'un membre du conseil du Roi fût pris dans ce sanhédrin. Elle s'en était expliquée hautement, mais la coterie, préférant à tout l'agrément d'avoir un contrôleur général à sa disposition, fit valoir auprès de monsieur le comte d'Artois les facilités que lui-même y trouverait. Et ce fut par son moyen que

monsieur de Calonne fut nommé, malgré la répugnance de la Reine. Elle en conserva du mécontentement ; cela la refroidit pour madame de Polignac, et tous les empressements de monsieur de Calonne échouèrent à se concilier ses bontés. Cependant, il lui répondait un jour où elle lui adressait une demande : « Si ce que la Reine désire est possible, c'est fait ; si c'est impossible, cela se fera. » En dépit de paroles si *gouvernementales*, la Reine n'a jamais pardonné.

S'il avait des inconvénients, ce désir de plaire n'était pas sans quelques avantages ; il rendait la Reine charmante ; dès qu'elle pouvait oublier le rôle de *femme à la mode* qui l'absorbait, elle était pleine de grâces et de dignité. Il aurait été facile d'en faire une princesse accomplie, si quelqu'un avait eu le courage de lui parler raison. Mais ses entours vérifiaient le mot du poète anglais :

All who approach them, their own ends pursue.

Dans l'intérieur de sa famille, la Reine était très aimée et très aimable, et n'était occupée qu'à raccommoder les petites tracasseries qui s'y élevaient. Elle était, hélas ! trop la confidente des sottises de monsieur le comte d'Artois et lui procurait l'indulgence du Roi qui, tout à fait sous son charme, l'aurait adorée, si *la mode* lui avait permis de le souffrir.

Monsieur, courtisan ambitieux et sournois, n'aimait point la Reine. Il prévoyait que, le jour où elle deviendrait moins futile, elle s'emparerait de l'espèce d'importance sérieuse à laquelle il aspirait, et il craignait de se compromettre en montrant trop clairement le désir. Il vivait assez en dehors des affaires, tout en se préparant la réputation d'un homme capable de s'en mêler utilement.

Monsieur le comte d'Artois débutait alors à cette fatale destinée qui devait perdre sa famille et son pays. Il n'avait que les goûts et les travers des jeunes gens de son temps, mais il les montrait sur un théâtre assez élevé pour les rendre visibles à la foule ; et la valeur, cette ressource banale des hommes du monde, ne les couvrait pas assez.

Au siège de Gibraltar, où il avait eu la fantaisie d'assister, il avait eu une attitude déplorable, au point que le général qui y commandait avait pris le parti de faire prévenir dans les batteries anglaises, et l'on ne tirait pas quand le prince visitait les travaux. On a dit que c'était à son insu, mais ces

choses-là se savent toujours quand on ne préfère pas les ignorer. Je sais qu'on fit des reproches à monsieur de Maillebois ; il répondit : « Mais cela valait encore mieux que la grimace qu'il faisait le premier jour. » La ridicule parade de son duel avec monsieur le duc de Bourbon fut une nouvelle preuve d'une disposition que le reste de sa conduite n'a que trop confirmée.

Madame, femme de Monsieur, avait beaucoup d'esprit et une certaine grâce dans les manières, malgré une très remarquable laideur. Elle avait, pendant les premières années, fait très bon ménage avec Monsieur. Mais, depuis qu'il s'était attaché à madame de Balbi, il n'allait presque plus chez Madame, et elle s'en consolait dans l'intimité de ses femmes de chambre, et, ose-t-on le dire, par la boisson portée au point que le public pouvait s'en apercevoir.

Sa sœur, madame la comtesse d'Artois, était encore beaucoup plus laide et parfaitement sotte, maussade et disgracieuse. C'est auprès des gardes du corps qu'elle allait chercher des consolations des légèretés de son mari. Une grossesse qui parut un peu suspecte, et dont le résultat fut une fille qui mourut en bas âge, décida monsieur le comte d'Artois à ne plus donner prétexte à l'augmentation de sa famille, déjà composée de deux princes.

Malgré cette précaution, une nouvelle grossesse de madame la comtesse d'Artois la força de faire sa confidence à la Reine, pour qu'elle sollicitât l'indulgence du Roi et du prince. La Reine, fort agitée de cette commission, fit venir le comte d'Artois, s'enferma avec lui, et commença une grande circonlocution avant d'arriver au fait. Son beau-frère était debout devant elle, son chapeau à la main. Quand il sut ce dont il s'agissait, il le jeta par terre, mit ses deux poings sur ses hanches pour rire plus à son aise, en s'écriant :

« Ah ! le pauvre homme, le pauvre homme, que je le plains ; il est assez puni.

— Ma foi, reprit la Reine, puisque vous le prenez comme cela, je regrette bien les battements de cœur avec lesquels je vous attendais ; venez trouver le Roi et lui dire que vous pardonnez à la comtesse d'Artois.

— Ah ! pour cela, de grand cœur. Ah ! le pauvre homme, le pauvre homme. »

Le Roi fut plus sévère, et le coupable présumé fut envoyé servir aux colonies. Mais, comme le disait madame Adélaïde à ma mère, en lui racontant cette histoire le lendemain : « mais, ma chère, il faudrait y envoyer toutes les compagnies. » Madame la comtesse d'Artois alla aux eaux, je crois ; en tout cas, il ne fut pas question de l'enfant.

Madame Élisabeth ne jouait aucun rôle à la Cour avant la Révolution. Depuis, elle a mérité le nom de sainte et de martyre. Sa Maison avait été inconvenablement composée. La comtesse Diane de Polignac, le scandale personnifié, était sa dame d'honneur, et on lui avait attaché comme dame madame de Canillac, qui avait donné lieu au duel entre monsieur le comte d'Artois et monsieur le duc de Bourbon. Son intimité avec monsieur le comte d'Artois était connue, mais honorée par un grand désintéressement. Elle l'aimait pour lui, n'avait aucune fortune, vivait dans la plus grande médiocrité, voisine de l'indigence, sans daigner accepter de lui le plus léger cadeau. Il y avait une sorte de distinction dans cette conduite, mais il n'en était pas moins inconcevable de la mettre auprès d'une jeune princesse, quoique ce ne fût pas une personne immorale.

Le goût de la Cour de France pour les étrangers fut exploité d'une façon assez singulière par deux illustres Grecs, chassés de leur patrie par les vexations musulmanes. Le prince de Chio et le prince Justiniani, son fils, descendant en ligne directe des empereurs d'Orient, vinrent demander l'hospitalité à Louis XVI au commencement de son règne. Il la leur accorda noble et grande, telle qu'il convenait à un roi de France. En attendant que les réclamations qu'il faisait au Sérail pour la restitution de ses biens eussent été admises, le prince de Chio fut prié d'accepter une forte pension, le prince Justiniani entra au service de France en prenant le commandement d'un beau régiment.

Ces princes grecs vivaient depuis quelques années de la munificence royale ; ils étaient bien accueillis dans la meilleure compagnie à Paris et à Versailles. Leur accent et un peu d'étrangeté dans leurs manières complétaient leurs droits à tous les succès. Un jour où, pour la centième fois, ils dînaient chez le comte de Maurepas, celui-ci vit le prince de Chio, placé à côté de lui, pâlir et se troubler.

« Vous souffrez, prince ?

— Ce n'est rien, cela passera ».

Mais son indisposition augmenta tellement qu'il dut sortir de table et qu'il appela son fils pour l'accompagner. Monsieur de Maurepas avait passé les dix années de son exil dans sa terre de Châteauneuf, en Berry. Lorsqu'il s'en éloigna, il y laissa comme concierge un de ses valets de chambre ; celui-ci, venu par hasard à Versailles, avait servi à table et se trouva le lendemain dans la chambre de son maître lorsqu'il donna l'ordre d'aller savoir des nouvelles du prince de Chio. Monsieur de Maurepas lui vit étouffer un accès de rire en regardant ses camarades :

« Qu'est-ce qui te fait rire, Dubois ?

— Monsieur le comte le sait bien... C'est le prince de Chio.

— Et pourquoi t'amuse-t-il tant ?

— Ah, monsieur le comte se moque de moi... il le connaît bien.

— Certainement, je le vois tous les jours.

— Est-ce que vraiment monsieur le comte ne le reconnaît pas ?... mais c'est impossible !...

— Ah ça, tu m'impatientes avec tes énigmes ; voyons, que veux-tu dire ?

— Mais monsieur le comte, le prince de Chio, c'est Gros-Guillot.

— Qu'appelles-tu Gros-Guillot ?

— Mais Gros-Guillot, je ne conçois pas que monsieur le comte ne se le rappelle pas... il est pourtant venu assez souvent travailler au château... Gros-Guillot qui habitait la petite maison blanche près du pont... et puis son fils... ah ! monsieur le comte ne peut pas avoir oublié petit Pierre, qui était si gentil, si éveillé, celui que Madame la comtesse voulait toujours pour tenir la bride de son âne... ah ! je vois que monsieur le comte les remet bien à présent. Moi je les ai reconnus tout de suite, et Gros-Guillot m'a bien reconnu aussi. »

Monsieur de Maurepas imposa silence à son homme ; mais une fois sur la voie, on découvrit promptement que les héritiers de l'empire d'Orient étaient tout bonnement deux paysans du Berry qui mystifiaient à leur profit le roi de France, son gouvernement et sa Cour depuis plusieurs années. Comment avaient-ils conçu cette idée, d'où venaient-ils, où sont-ils allés ?

Je l'ignore absolument, je ne sais que cet épisode de la vie de ces deux intelligents aventuriers.

CHAPITRE II

Vie de Versailles. — Séjours de campagne. — Hautefontaine. — Frascati. — Esclimont. — La princesse de Rohan-Guéméné. — Cour de Mesdames, filles de Louis XV. — Madame Adélaïde. — Madame Louise. — Madame Victoire. — Bellevue. — Vie des princesses à Versailles. — Souper chez Madame. — Coucher du Roi. — La duchesse de Narbonne. — Anecdote sur le Masque de fer. — Anecdote sur monsieur de Maurepas. — Le vicomte de Ségur. — Le marquis de Créqui. — Le comte de Maugiron. — La duchesse de Civrac.

Du dimanche au samedi, on vivait à Versailles dans une tranquillité horriblement ennuyeuse aux personnes qui s'arrachaient à leur société ordinaire pour venir, très mal établies, y faire leur service. Mais elle n'était pas sans intérêt pour les gens décidément établis ; c'était, en quelque sorte, une vie de château dont le commérage portait sur des objets importants. La plupart ne savaient pas s'occuper du sort du pays en suivant l'intrigue qui éloignait monsieur de Malesherbes ou amenait monsieur de Calonne aux affaires. Mais les esprits éclairés, comme celui de mon père, s'y intéressaient autrement qu'à une querelle sur la musique ou une rupture entre J.-J. Rousseau et la maréchale de Luxembourg, ce qui était alors les grands événements de la société.

Personne ne songeait à la politique générale. Si on en faisait, c'était sans s'en douter et par un intérêt privé de fortune ou de coterie. Les cabinets étrangers nous étaient aussi inconnus que celui de la Chine le peut être aujourd'hui. On trouvait mon père un peu pédant de ce qu'il s'occupait des affaires de l'Europe et lisait la seule gazette qui en rendît quelque compte. Madame Adélaïde lui demanda un jour :

» Monsieur d'Osmond, est-il vrai que vous recevez la *Gazette de Leyde* ?

— Oui, madame.

— Et vous la lisez ?

— Oui, madame.

— C'est incroyable. »

Malgré cet *incroyable* travers, madame Adélaïde avait fini par aimer beaucoup mon père ; et, dans les dernières années qui précédèrent la Révolution, il était perpétuellement chez elle, sans lui être personnellement attaché. Le comte Louis de Narbonne, son chevalier d'honneur, ami intime de mon père, était enchanté qu'il voulût bien, sans titre et sans émolument, tenir fréquemment la place à laquelle il lui était plus commode d'être peu assidu.

Ma mère était une espèce de favorite. J'ai dit qu'elle m'avait nourrie : au lieu de lui donner un congé pendant le temps de cette nourriture, madame Adélaïde l'autorisa à m'amener à Bellevue ; il fallut lui donner un appartement à part pour ce tripotage d'enfant. Mon père était à son régiment. Madame Adélaïde désira qu'elle s'établît à Bellevue pour tout l'été. Soit qu'elle s'y ennuyât, soit instinct d'habileté de Cour, ma mère s'y refusa, et cet établissement n'eut lieu que longtemps après.

Pendant les premières années du séjour de mes parents à Versailles, ils partageaient leur été entre les habitations de monsieur le duc d'Orléans, Sainte-Assise et le Raincy, Hautefontaine appartenant à l'archevêque de Narbonne, Frascati à l'évêque de Metz, et Esclimont au maréchal de Laval.

J'ai tort de dire que Hautefontaine appartenait à l'archevêque de Narbonne : il était à sa nièce, madame de Rothe, fille de sa sœur, lady Forester. Elle était veuve d'un général Rothe ; elle avait été assez belle, était restée fort despote, et faisait les honneurs de la maison de son oncle avec lequel elle vivait depuis de longues années dans une intimité fort complète qu'ils prenaient peu le soin de dissimuler.

L'archevêque avait huit cent mille livres de rentes de biens du clergé. Il allait tous les deux ans à Narbonne passer quinze jours, et présidait les États à Montpellier pendant six semaines. Tout ce temps-là, il avait une grande existence, très épiscopale, et déployait assez de capacité administrative dans la présidence des États. Mais, le jour où ils finissaient, il remettait ses papiers dans ses portefeuilles pour n'y plus penser jusqu'aux États suivant, non plus qu'aux soins de son diocèse.

Hautefontaine était sa résidence accoutumée. Madame de Rothe en était propriétaire, mais l'archevêque y tenait sa maison. Il avait marié son neveu, Arthur Dillon, fils de lord Dillon, à mademoiselle de Rothe, fille unique et sa petite-nièce. Elle était fort jolie femme, très à la mode, dame de la Reine, et avait une liaison affichée avec le prince de Guéméné qui passait sa vie entière à Hautefontaine. Il avait établi, dans un village des environs, un équipage de chasse qu'il possédait en commun avec le duc de Lauzun et l'archevêque auquel son neveu, Arthur, servait de prête-nom.

Il y avait toujours beaucoup de monde à Hautefontaine ; on y chassait trois fois par semaine. Madame Dillon était bonne musicienne ; le prince de Guéméné y menait les virtuoses fameux du temps ; on y donnait des concerts excellents, on y jouait la comédie, on y faisait des courses de chevaux, enfin on s'y amusait de toutes les façons.

Le ton y était si libre que ma mère m'a raconté que souvent elle en était embarrassée jusqu'à en pleurer. Dans les premières années de son mariage, elle s'y voyait en butte aux sarcasmes et aux plaisanteries de façon à s'y trouver souvent assez malheureuse, mais le patronage de l'archevêque était trop précieux au jeune couple pour ne le pas ménager. Un vieux grand vicaire, car il y en avait au milieu de tout ce joyeux monde, la voyant très triste un jour lui dit : « Madame la marquise, ne vous affligez pas, vous êtes bien jolie et c'est déjà un tort ; on vous le pardonnera pourtant. Mais, si vous voulez vivre tranquille ici, cachez mieux votre amour pour votre mari ; l'amour conjugal est le seul qu'on n'y tolère pas. »

Il est certain que tous les autres étaient fort libres de se déployer ; mais c'était cependant avec de certaines bienséances convenues dont personne n'était dupe, mais auxquelles on ne pouvait manquer sans *se perdre*, ainsi que cela s'appelait alors. Il y avait des protocoles établis, et il fallait être bien grande dame, ou s'être fait une position à part, par impudence ou par supériorité d'esprit, pour oser y manquer. Madame Dillon n'était pas dans ces catégories, et elle gardait dans le désordre de si bonnes manières que ma mère m'a souvent dit : « En arrivant à Hautefontaine, on était sûr qu'elle était la maîtresse du prince de Guéméné, et, lorsqu'on y avait passé six mois, on en doutait. »

En tout, dans cette société, les gestes étaient aussi chastes que les paroles l'étaient peu. Un homme qui aurait posé sa main sur le dos d'un fauteuil

occupé par une femme aurait paru grossièrement insolent. Il fallait une très grande intimité pour se donner le bras à la promenade, et cela n'arrivait guère, même à la campagne. Jamais on ne donnait ni le bras ni la main pour aller dîner ; jamais un homme ne se serait assis sur le même sofa, mais, en revanche, les paroles étaient libres jusqu'à la licence.

À Hautefontaine, par respect pour le caractère du maître du château, on allait à la messe le dimanche. Personne n'y portait de livre de prières ; c'était toujours des volumes d'ouvrages légers, et souvent scandaleux, qu'on laissait dans la tribune du château à l'inspection des frotteurs, libres de s'en édifier à loisir.

Je suis entrée dans ces détails au sujet de Hautefontaine, parce que je les sais avec certitude. Je ne prétends pas dire que tous les archevêques de France menassent pareille vie, mais seulement que cela pouvait avoir lieu sans nuire essentiellement à la considération. Tout ce qu'il y avait de plus grand, de plus brillant, de plus à la mode à la Cour ; tout ce qu'il y avait de plus élevé, de plus distingué dans le clergé, ne manquait pas d'aller à Hautefontaine et de s'en trouver très honoré. L'évêque de Montpellier (je ne sais pas son nom de famille) était le seul qui, par sa haute vertu, imposât un peu à l'archevêque ; et, lorsque cet évêque suivait la chasse en calèche, l'archevêque disait à ses camarades chasseurs : « Ah ça, messieurs, il ne faudra pas jurer aujourd'hui. » Dès que l'ardeur de la chasse l'emportait, il était le premier à piquer des deux et à oublier la recommandation.

Au reste, nos prélats n'étaient pas les seuls en Europe qui réunissent les goûts sylvains à ceux de la bonne chère. Voici ce que me racontait, il y a peu de jours, le comte Théodore de Lameth :

Pour posséder des bénéfices ecclésiastiques, il fallait que les chevaliers de Malte fussent tonsurés. Les évêques de France se prêtaient mal volontiers à cette cérémonie, parce que le crédit des chevaliers enlevait au clergé une partie considérable de ses biens. Théodore de Lameth, étant chevalier de Malte et capitaine de cavalerie à l'âge de vingt ans, avait bonne chance et meilleure volonté d'obtenir un bénéfice. Il cherchait à se faire tonsurer et rencontrait des difficultés. Se trouvant en garnison à Strasbourg, il négocia en Allemagne et obtint, pour une modique rétribution, que l'évêque souverain de Paderborn lui rendit le service auquel les prélats, ses compatriotes, répugnaient. La veille du jour fixé, il débarqua chez l'évêque,

à Paderborn. Le vin de Champagne, les gais propos, firent accueil au capitaine de cavalerie et rendirent le souper des plus animés. Le lendemain, il se présenta à l'église vêtu de son uniforme, recouvert d'une chappe tombante, pour laisser voir l'épaulette et la contre-épaulette, et retroussée sur la garde de l'épée ; il tenait le surplis tout plié sur son bras. Ses cheveux, qu'on portait alors noués en queue, flottaient sur ses épaules.

Il trouva l'évêque devant l'autel, entouré d'un nombreux clergé. La cérémonie se conduisit avec beaucoup de décence, de pompe et de magnificence. L'évêque s'empara d'une paire de grands ciseaux d'une main et, de l'autre, de la totalité des cheveux du néophyte. Le jeune homme trembla ; il se vit écourté de façon à n'oser plus retourner à la garnison. Mais, à mesure que l'antienne se prolongeait, l'évêque laissait glisser les cheveux entre ses doigts, jusqu'à ce qu'il n'en resta plus que deux ou trois dont il coupa le bout. Au moment où la cérémonie s'achevait, le nouveau tonsuré se mit à genoux pour recevoir la bénédiction épiscopale, et fut fort étonné de recueillir ces paroles dites à voix basse dans l'instant le plus solennel : « Allez ôter votre uniforme, venez vite chez moi ; nous prendrons une tasse de chocolat, et nous irons courre un chevreuil. » Belle conclusion et digne de l'exorde.

Le récit de cette cérémonie étrange, fait très gaiement par un homme de quatre-vingt-deux ans, m'a paru retracer d'une manière amusante les mœurs du temps de sa jeunesse.

La princesse de Guéméné, gouvernante des Enfants de France, ne pouvait découcher de Versailles sans une permission écrite toute entière de la main du Roi. Elle n'en demandait jamais que pour aller à Hautefontaine ; c'était par suite de cette urbanité de mœurs qui faisait que l'époque rendait toujours des soins particuliers à la femme du choix.

Cette vie si brillante et si peu épiscopale fut interrompue par la mort de madame Dillon et par le dérangement des affaires de l'archevêque. Il se trouva criblé de dettes malgré ses énormes revenus, et Hautefontaine fut abandonné quelques temps avant la Révolution. Ma mère n'y allait plus aussi fréquemment depuis ma naissance. On n'y voulait pas d'enfants ; cela rentrait trop dans l'esprit bourgeois de famille.

Frascati, résidence de l'évêque de Metz, était situé aux portes de cette grande ville. L'évêque était alors le frère du maréchal de Laval. Il s'était passionné, en tout bien tout honneur, pour sa nièce, la marquise de Laval, comme lui Montmorency. Il l'ennuyait à mourir en la comblant de soins et de cadeaux, et elle ne consentait à lui faire la grâce d'aller régner dans la magnifique résidence de Frascati que lorsque ma mère pouvait l'y accompagner : ce à quoi elle fut d'autant plus disposée pendant quelques années que la garnison de mon père se trouvait en Lorraine.

L'évêque avait un état énorme et tenait table ouverte pour l'immense garnison de Metz et pour tous les officiers supérieurs qui y passaient en se rendant à leurs régiments. Cette maison ecclésiastico-militaire était bien plus sévère et plus régulière que celle de Hautefontaine. Cependant, pour conserver le cachet du temps, tout le monde savait que madame l'abbesse du chapitre de Metz et monsieur l'évêque avaient depuis bien des années des sentiments forts vifs l'un pour l'autre, mais cette liaison, déjà ancienne, n'était plus que respectable.

L'intimité de ma mère avec la marquise de Laval la menait souvent à Esclimont, chez son beau-père le maréchal. Là, tout était calme ; on y menait une vie de famille. Le vieux maréchal passait son temps à faire de la détestable musique dont il était passionné, et sa femme, parfaitement bonne et indulgente, quoique très minutieusement dévote, à faire de la tapisserie.

La marquise de Laval, en sortant des filles Sainte-Marie, était entrée dans cet intérieur ; elle y avait puisé des principes dont le bruit du monde la distrayait un peu sans altérer ses sentiments. Elle s'était liée avec un dévouement sans borne à ma mère et, par suite, à mon père dont elle était parente, et était heureuse de retrouver chez eux les principes qu'elle appréciait, avec moins d'ennui et de rigueur de mœurs qu'à Esclimont où l'on était enchanté de lui voir une pareille liaison.

À Versailles, la maison de la princesse de Guéméné était la plus fréquentée par mes parents. Elle les comblait de bontés ; mon père avait quelque alliance de famille avec elle. C'était une très singulière personne ; elle avait beaucoup d'esprit, mais elle l'employait à se plonger dans les folies des illuminés. Elle était toujours entourée d'une multitude de chiens auxquels elle rendait une espèce de culte, et prétendait être en communication, par eux, avec des esprits intermédiaires. Au milieu d'une

conversation où elle était remarquable par son esprit et son jugement, elle s'arrêtait tout court et tombait dans l'extase. Elle racontait quelquefois à ses intimes ce qu'elle y avait appris et était offensée de recueillir des marques d'incrédulité. Un jour, ma mère la trouva dans son bain, la figure couverte de larmes :

« Vous êtes souffrante, ma princesse !

— Non, mon enfant, je suis triste et horriblement fatiguée, je me suis battue toute la nuit... pour ce malheureux enfant (en montrant monsieur le Dauphin), mais je n'ai pu vaincre, ils l'ont emporté ; il ne restera rien pour lui, hélas ! et quel sort que celui des autres ! »

Ma mère, accoutumée aux aberrations de la princesse, fit peu d'attention à ces paroles ; depuis elle s'en est souvenue et me les a racontées.

La Reine venait beaucoup chez madame de Guéméné, mais moins constamment qu'elle n'a fait ensuite chez madame de Polignac. Madame de Guéméné était trop grande dame pour se réduire au rôle de favorite. Sa charge l'obligeait à coucher dans la chambre de monsieur le Dauphin. Elle s'était fait arranger un appartement où son lit, placé contre une glace sans tain, donnait dans la chambre du petit prince. Lorsque ce qu'on appelait le *remuer*, c'est-à-dire l'emmaillotage en présence des médecins, avait eu lieu le matin, on tirait des rideaux bien épais sur cette glace, et madame de Guéméné commençait sa nuit ; jusque-là, après s'être couchée fort tard, elle avait passé son temps à lire et à écrire. Elle avait une immense quantité de pierreries qu'elle ne portait jamais, mais qu'elle aimait à prêter avec ostentation. Il n'y avait pas de cérémonie de Cour où les parures de madame de Guéméné ne représentassent.

L'été, elle dînait souvent dans sa petite maison de l'avenue de Paris. On y amenait les Enfants. Un jour où ils repartaient escortés des gardes du corps, quelqu'un s'avisa de s'étonner de tout cet étalage pour un maillot ; madame de Guéméné reprit très sèchement : « Rien n'est plus simple quand je suis sa gouvernante. »

Madame, fille du Roi, qu'on désignait sous le titre de la « petite Madame », avait déjà une physionomie si triste que les personnes de l'intimité l'appelaient *Mousseline la sérieuse*.

La princesse de Guéméné a supporté avec un courage admirable les revers de fortune amenés par la banqueroute inouïe du prince de Guéméné. Mes parents allèrent la voir dans un vieux château que son père, le prince de Soubise, lui avait prêté. Elle y vivait dans une médiocrité voisine de la pénurie, et ils l'y trouvèrent, s'il est possible, plus grande dame que dans les pompes de Versailles. Elle fut très sensible à cette visite ; la foule n'était plus chez elle.

La Reine, empressée de donner la place de la princesse à madame de Polignac, s'était montrée plus sévère qu'elle ne l'aurait été dans d'autres circonstances. La démission de madame de Guéméné avait été acceptée avec joie et sa retraite hâtée avec une sorte de dureté. Ma mère, qui lui portait un attachement filial, en fut extrêmement affligée et n'a jamais été chez madame de Polignac. Disons tout de suite, à l'honneur de la Reine, que, loin de lui en vouloir, elle ne l'en a que mieux traitée.

La petite Cour de Mesdames en formait une à part : on l'appelait la vieille Cour. Les habitudes y étaient fort régulières. Les princesses passaient tout l'été à Bellevue où leurs neveux et nièces venaient sans cesse leur demander à dîner familièrement et sans être attendus. Le coureur qui les précédait de quelques minutes les annonçait. Lorsque c'était le coureur de Monsieur, depuis Louis XVIII, on avertissait à la bouche, et le dîner était plus soigné et plus copieux. Pour les autres, on ne disait rien, pas même pour le Roi qui avait un gros appétit mais n'était pas à beaucoup près aussi gourmand que son frère. La famille royale, à Bellevue, dînait avec tout ce qui s'y trouvait, les personnes attachées à Mesdames, leurs familles, quelques commensaux ; en général cela formait de vingt à trente personnes.

Madame Adélaïde, sans comparaison, la plus spirituelle des filles de Louis XV, était commode et facile à vivre dans l'intérieur, quoique d'une extrême hauteur. Lorsqu'il arrivait à un étranger de l'appeler *Altesse Royale*, elle se courrouçait, faisant tancer l'introducteur des ambassadeurs, même le ministre des affaires étrangères, et s'entretenait longtemps de l'incroyable négligence de ces messieurs, Elle voulait être *Madame*, et n'admettait pas que les Fils de France prissent l'Altesse Royale.

Elle avait l'horreur du vin dont elle ne buvait jamais, et les personnes qui se trouvaient placées près d'elle à table se détournaient d'elle pour en boire. Ses neveux avaient toujours cet égard. Si on y avait manqué, elle n'aurait

rien dit, mais on ne se serait plus trouvé dans son voisinage à table et la dame d'honneur vous aurait indiqué de vous éloigner de la princesse. En ménageant quelques-unes de ses susceptibilités, et surtout en ne crachant pas par terre, ce qui la provoquait presque à des brutalités, rien n'était plus doux que son commerce.

Madame Adélaïde était l'aînée de cinq princesses. Elle n'avait pas voulu se marier, préférant son état de Fille de France. Elle avait tenu la Cour jusqu'à la mort du roi Louis XV. Elle avait été l'amie et le conseil du Dauphin, son frère, et sa mémoire lui a toujours été bien chère ; elle en parlait sans cesse comme de la plus vive affection de son cœur. Une de ses sœurs, madame Infante, régnait assez tristement à Parme ; une autre, madame Louise, était carmélite. Des cinq princesses, celle-là semblait sans comparaison, la plus mondaine. Elle aimait passionnément tous les plaisirs, était fort gourmande, très occupée de sa toilette, avait un besoin extrême des recherches inventées par le luxe, l'imagination assez vive, et enfin une très grande disposition à la coquetterie. Aussi, lorsque le Roi entra dans la chambre de madame Adélaïde pour lui annoncer que madame Louise était partie dans la nuit, son premier cri fut : « Avec qui ? ».

Les trois sœurs restantes ne pardonnèrent jamais à madame Louise le secret qu'elle avait fait de ses intentions, et, quoiqu'elles allassent la voir quelquefois, c'était sans plaisir et sans intimité. Sa mort ne leur fut point un chagrin.

Il n'en fut pas ainsi de celle de madame Sophie. Mesdames Adélaïde et Victoire la regrettèrent vivement et l'intimité des deux sœurs en serait devenue encore plus tendre si les deux dames d'honneur, mesdames de Narbonne et de Civrac, n'avaient mis tous leurs soins à les séparer, sans pouvoir jamais les désunir.

Madame Victoire avait fort peu d'esprit et une extrême bonté. C'est elle qui disait, les larmes aux yeux, dans un temps de disette où on parlait des souffrances des malheureux manquant de pain : « Mais, mon Dieu, s'ils pouvaient se résigner à manger de la croûte de pâté ! »

À Bellevue, on vivait tous ensemble, on se réunissait pour dîner à deux heures, à cinq chacun rentrait chez soi jusqu'à huit. On retournait au salon et, après le souper, la soirée se prolongeait selon qu'on s'amuse plus ou

moins. Il venait du monde de Paris et de Versailles ; on faisait un loto ainsi qu'après le dîner. On aurait peine à croire qu'à ce loto les comptes étaient rarement exacts et que, dans une pareille réunion, plusieurs personnes étaient notées pour être la cause de ces mécomptes. Il y avait, entre autres, un saint évêque qui était le plus aumônier des hommes, une vieille maréchale, enfin assez de monde pour que ma mère m'ait dit qu'elle s'était décidée à jouer sur les mêmes numéros, sous prétexte de faire des nœuds, de sorte que tout le monde savait son jeu d'avance. Après le loto, les princesses et leurs dames travaillaient dans le salon, et la liberté y était assez grande.

À Versailles, c'était une toute autre vie. Mesdames entendaient la messe chacune de leur côté : madame Adélaïde à La Chapelle, madame Victoire, plus tard, dans son oratoire. Elles se réunissaient chez l'une ou chez l'autre pendant la matinée, mais tout à fait dans leur intérieur et dînaient tête-à-tête. À six heures, le jeu de Mesdames se tenait chez madame Adélaïde ; c'est alors qu'on leur faisait sa cour. Souvent les princes et princesses assistaient à ce jeu ; c'était toujours le loto. À neuf heures, toute la famille royale se réunissait pour souper chez Madame, femme de Monsieur. Ils y étaient exclusivement entre eux et ne manquaient que bien rarement à ce souper. Il fallait des raisons positives, autrement cela déplaisait au Roi. Monsieur le comte d'Artois lui-même, que cela ennuyait beaucoup, n'osait guère s'en affranchir. Là, on racontait les commérages de Cour, on discutait les intérêts de famille, on était fort à son aise et souvent fort gai, car, une fois séparés des entours qui les obsédaient, ces princes, il faut le dire, étaient les meilleures gens du monde. Après le souper, chacun se séparait.

Le Roi allait *au coucher*. Ce qu'on appelait *le coucher* avait lieu tous les soirs à neuf heures et demie.

Les hommes de la Cour se réunissaient dans la chambre de Louis XIV (qui n'était pas celle où couchait Louis XVI). Je crois que toute personne présentée y avait accès. Le Roi y arrivait d'un cabinet intérieur, suivi de son service. Il avait les cheveux roulés et avait ôté ses ordres. Sans faire attention à personne, il entrait dans la balustrade du lit ; l'aumônier de jour recevait des mains d'un valet de chambre le livre de prières et un grand bougeoir à deux bougies ; il suivait le Roi dans l'intérieur de la balustrade, lui donnait le livre et tenait le bougeoir pendant la prière qui était courte. Le

Roi rentrait dans la partie de la chambre occupée par les courtisans ; l'aumônier remettait le bougeoir au premier valet de chambre ; celui-ci le portait à la personne désignée par le Roi et qui le tenait pendant tout le temps que durait le coucher. C'était une distinction fort recherchée ; aussi dans tous les salons de la Cour, la première question faite aux personnes arrivant du coucher était : « Qui a eu le bougeoir ? » et le choix, comme il arrive partout et en tout temps, se trouvait rarement approuvé.

On ôtait au Roi son habit, sa veste et enfin sa chemise ; il restait nu jusqu'à la ceinture, se grattant et se frottant, comme s'il avait été seul, en présence de toute la Cour et souvent de beaucoup d'étrangers de distinction. Le premier valet de chambre remettait la chemise à la personne la plus qualifiée, aux princes du sang, s'il y en avait de présents ; ceci était un droit, et non pas une faveur. Lorsque c'était une personne de sa familiarité, le Roi faisait souvent de petites niches pour la mettre, l'évitait, passait à côté, se faisait poursuivre et accompagnait ces charmantes plaisanteries de gros rires qui faisaient souffrir les personnes qui lui étaient sincèrement attachées. La chemise passée, il mettait sa robe de chambre ; trois valets de chambre défaisaient à la fois la ceinture et les genoux de la culotte, elle tombait jusque sur les pieds ; et c'est dans ce costume, ne pouvant guère marcher avec de si ridicules entraves, qu'il commençait, en traînant les pieds, la tournée du cercle.

Le temps de cette réception n'était rien moins que fixé ; quelquefois elle ne durait que peu de minutes, quelquefois près d'une heure ; cela dépendait des personnes qui s'y trouvaient. Quand il n'y avait pas de *releveurs*, ainsi que les courtisans appelaient entre eux les personnes qui savaient faire parler le Roi, cela ne durait guère plus de dix minutes. Parmi les *releveurs*, le plus habile était le comte de Coigny : il avait toujours soin de découvrir la lecture actuelle du Roi et savait très habilement amener la conversation sur ce qu'il prévoyait devoir le mettre en valeur. Aussi le *bougeoir* lui arrivait-il fréquemment, et sa présence offusquait les personnes qui désiraient que le *coucher* fût court.

Quand le Roi en avait assez, il se traînait à reculons vers un fauteuil qu'on lui avançait au milieu de la pièce, s'y laissait aller pesamment en levant les deux jambes ; deux pages à genoux s'en emparaient simultanément, déchaussaient le Roi et laissaient tomber les souliers avec

un bruit qui était d'étiquette. Au moment où il l'entendait, l'huissier ouvrait la porte en disant : « Passez, messieurs. » Chacun s'en allait et la cérémonie était finie. Toutefois, la personne qui tenait le bougeoir pouvait rester si elle avait quelque chose de particulier à dire au Roi. C'est ce qui explique le prix qu'on attachait à cette étrange faveur.

On reprenait le chemin de Paris ou celui des divers salons de Versailles où on avait laissé les femmes, les évêques, les gens non présentés et souvent les parties suspendues. Il y avait beaucoup de pratiques d'antichambre dans cette vie de Cour et de places auxquelles toute la noblesse de France aspirait.

C'est au coucher qu'un soir monsieur de Créqui, s'étant appuyé contre la balustrade du lit, l'huissier de service lui dit :

« Monsieur, vous *profanisez* la chambre du Roi »

« Monsieur, je *préconerai* votre exactitude, » reprit l'autre aussitôt. Cette prompte repartie eu grand succès.

La Reine, en sortant de chez Madame, allait chez madame de Polignac ou chez madame de Lamballe, le samedi ; Monsieur, chez madame de Balbi ; Madame dans son intérieur avec des femmes de chambre ; monsieur le comte d'Artois dans le monde de Versailles, ou chez des filles à Paris ; madame la comtesse d'Artois, dans son intérieur avec des gardes du corps ; et, enfin, Mesdames, chez leurs dames d'honneur respectives.

Madame de Civrac tenait à madame Victoire un salon fort convenablement rempli de gens de la Cour. Madame de Narbonne n'ajoutait guère au service de la princesse que des commensaux ; son humeur arrogante ne lui permettait pas d'autres relations. On a publié, dans des libelles du temps, que le comte Louis de Narbonne était fils de madame Adélaïde ; cela est faux et absurde, mais il est vrai que la princesse a fait à ses travers des sacrifices énormes. Cette madame de Narbonne, si impérieuse, était soumise à tous les caprices du comte Louis. Lorsqu'il avait fait des sottises et qu'il manquait d'argent, elle avait une humeur insupportable qu'elle faisait porter principalement sur madame Adélaïde ; elle lui rendait son intérieur intolérable. Au bout de quelques jours, la pauvre princesse rachetait à prix d'or la paix de sa vie. Voilà comment monsieur de Narbonne se trouvait nanti de sommes énormes qu'il se

procurait, sans prendre la moindre peine, et qu'il dépensait aussi facilement. Du reste, c'était le plus aimable et le moins méchant des hommes, mauvais sujet sans s'en douter et seulement par gâterie.

Madame Adelaïde sentait le poids du joug et en gémissait, quand elle osait. Un soir où ma mère la reconduisait chez elle et où madame de Narbonne avait été plus maussade que de coutume, elle fit le projet de ne pas retourner chez elle le lendemain ; et, se complaisant dans cette idée, composa un roman sur ce que madame de Narbonne dirait, sur la manière dont elle-même agirait, le caractère qu'elle déploierait, etc.

« Vous ne répondez pas, madame d'Osmond, vous avez tort ; je suis faible, je suis Bourbon, j'ai besoin d'être menée, mais je ne suis jamais traître.

— Je ne soupçonne pas même Madame d'indiscrétion ; mais je sais que, demain, elle sera un peu plus gracieuse que de coutume vis-à-vis de madame de Narbonne pour la venger de cette légère infidélité de pensée.

— Hélas ! je crains bien que vous n'ayez raison. »

Et, en effet, le lendemain, une explication provoquée par la princesse amena une demande d'argent ; il fut donné ; madame de Narbonne fut charmante le soir. La bonne princesse, cherchant à voiler sa faiblesse, dit en se retirant à ma mère que madame de Narbonne lui avait fait des excuses de la grognerie de la veille ; elle n'ajouta pas comment elle l'avait calmée, mais c'était le secret de la comédie. Le comte Louis était le premier à en rire, et cela simplifiait sa position ; car dans ce temps, tout travers, tout vice, toute lâcheté, franchement acceptés et avoués avec des formes spirituelles, étaient assurés de trouver indulgence.

La princesse devait être reconduite de chez madame de Narbonne chez elle, dans l'intérieur du château, par sa dame de service. Souvent elle en dispensait, surtout quand il faisait froid, parce qu'elle allait toujours à pied et que les dames circulaient habituellement dans les corridors et les antichambres en chaise à porteurs. Ces chaises étaient fort élégantes, dorées, avec les armes sur les côtés. Celles des duchesses avaient le dessus couvert en velours rouge, et elles pouvaient avoir des porteurs à leur livrée ; les autres dames avaient des porteurs attitrés, mais avec la livrée du Roi, ce

qu'on appelait, en termes de Cour, des *porteux* bleus, car c'est porteux qu'il fallait dire.

Pendant presque toute une année, madame Adélaïde avait pris l'habitude de faire entrer ma mère et souvent mon père chez elle, en sortant de chez madame de Narbonne. Elle prenait goût à des conversations plus sérieuses. Mais la dame d'honneur fut avertie, la princesse grondée, et elle avoua tout franchement qu'elle n'osait plus.

C'est dans une de ces causeries qu'elle raconta à mon père l'échec reçu par sa curiosité au sujet du Masque de fer. Elle avait engagé son frère, monsieur le Dauphin, à s'enquérir au Roi de ce qui le concernait pour le lui dire. Monsieur le Dauphin interrogea Louis XV. Celui-ci lui dit : « Mon fils, je vous le dirai, si vous voulez, mais vous ferez le serment que j'ai prêté moi-même de ne divulguer ce secret à personne. »

Monsieur le Dauphin avoua ne désirer le savoir que pour le communiquer à sa sœur Adélaïde, et dit y renoncer. Le Roi lui répliqua qu'il faisait d'autant mieux que ce secret, auquel il tenait parce qu'on le lui avait fait jurer, n'avait jamais été d'une grande importance et n'avait plus alors aucun intérêt. Il ajouta qu'il n'y avait plus que deux hommes vivants qui en fussent instruits, lui et monsieur de Machault.

La princesse apprit aussi à mon père comment monsieur de Maurepas s'était fait ministre.

À la mort de Louis XV, ses filles, qui l'avaient soigné pendant sa petite vérole, devaient, selon l'inexorable étiquette, être séparées du nouveau Roi. Celui-ci, à qui son père le Dauphin avait recommandé de toujours prendre les conseils de sa tante Adélaïde, lui écrivit pour lui demander à qui il devait confier le soin de ce royaume qui lui tombait sur les bras. Madame Adélaïde lui répondit que monsieur le Dauphin n'aurait pas hésité à appeler monsieur de Machault. On expédia un courrier à monsieur de Machault.

Nouveau billet du Roi : Que fallait-il décider pour les funérailles ? quelles étaient les étiquettes ? à qui s'adresser ? Réponse de madame Adélaïde : Personne n'était plus propre par ses souvenirs et ses traditions que monsieur de Maurepas à se charger de ces détails. Le courrier pour monsieur de Machault n'était pas encore parti. La terre de monsieur de Machault est à trois lieues au delà de Pontchartrain, par des chemins alors

affreux. On le chargea de remettre en passant la lettre pour monsieur de Maurepas.

Le vieux courtisan, ennuyé de son exil, arriva immédiatement. Le Roi l'attendait avec impatience ; il le fit entrer dans son cabinet. Pendant qu'il s'entretenait avec lui, on vint avertir que le conseil était assemblé. L'usage voulait que chaque ministre fût averti chaque fois par l'huissier. Le manque de cette formalité fermait l'entrée du conseil ; c'était l'équivalent d'un renvoi. L'huissier du conseil, voyant monsieur de Maurepas dans cette intimité avec le nouveau Roi et sachant qu'il avait été mandé, le regarda en hésitant ; le Roi ne dit rien, mais se troubla. Monsieur de Maurepas salua comme s'il avait reçu le message ; le Roi passa sans oser lui dire adieu. Monsieur de Maurepas suivit, s'assit au conseil et gouverna la France pendant dix ans.

Lorsque monsieur de Machault arriva, quelques heures après, la place était prise. Le Roi lui dit quelques lieux communs, lui adressa des compliments et le laissa repartir. Madame Adélaïde s'affligea, se plaignit, mais elle et son neveu étaient Bourbon, comme elle disait, et n'avaient assez d'énergie, ni pour résister aux volontés des autres, ni pour s'y associer pleinement.

Si Thoiry avait été en deça de Pontchartrain, peut-être n'y aurait-il pas eu de révolution en France. Monsieur de Machault était un homme sage, qui aurait su tirer meilleur parti des vertus de Louis XVI que le courtisan spirituel, mais léger et immoral, auquel il confia son sort. Ce n'est pas que monsieur de Maurepas ne fût l'homme qui convient le mieux aux goûts, si ce n'est aux besoins du moment.

J'ai dit que, dans ce temps, avec de *l'esprit*, on faisait tout passer ; l'esprit jouait alors le rôle qu'on accorde au *talent* aujourd'hui. Je veux rapporter quelques-unes des anecdotes que j'ai entendu raconter à ma mère qui poussait la moralité jusqu'à la pruderie, sans que, bien des années après, ces faits lui parussent autre chose qu'un malice spirituelle.

Le vicomte de Ségur, l'homme le plus à la mode de ce temps, faisait d'assez jolis petits vers de société dont sa position dans le monde était le plus grand mérite. Monsieur de Thiard, impatienté et peut-être jaloux de ses succès, fit à son tour une pièce de vers où il conseillait à monsieur de Ségur

d'envoyer ses ouvrages au confiseur, ayant, disait-il, prouvé qu'il avait tout juste l'esprit qu'on peut mettre dans une pastille. Monsieur de Ségur affecta de rire de cette épigramme, mais résolut de s'en venger.

Or, il y avait en Normandie une madame de Z..., très belle personne, habitant son château, y vivant décemment avec son mari et jouissant d'une assez grande considération, malgré ses rapports avec monsieur de Thiard qu'on disait fort intimes et qui duraient depuis plusieurs années. Celui-ci passait pour l'aimer passionnément. Le vicomte profita de son crédit ; son père était ministre de la guerre, fit envoyer son régiment en garnison dans la ville voisine du château de madame de Z..., joua son rôle parfaitement, feignit une passion délirante et, après des assiduités qui durèrent plusieurs mois, parvint à plaire et enfin à réussir.

Bientôt madame de Z..., se trouva grosse ; son mari était absent et même monsieur de Thiard. Elle annonça au vicomte son malheur. La veille encore, il lui témoignait le plus ardent amour ; mais, ce jour-là, il lui répondit que son but était atteint, qu'il ne s'était jamais soucié d'elle. Seulement, il avait voulu se venger du sarcasme de monsieur de Thiard, et lui montrer que son esprit était propre à autre chose qu'à faire des distiques de confiseur. En conséquence, il lui baisait les mains, elle n'entendrait plus parler de lui. En effet, il partit sur-le-champ pour Paris, racontant son histoire à qui voulait l'entendre.

Madame de Z..., honnie de son mari, déshonorée dans sa province, brouillée avec monsieur de Thiard, mourut en couches. Monsieur de Z..., fut obligé de reconnaître ce malheureux enfant que nous avons vu dans le monde, madame Léon de X..., et que l'esprit d'intrigue qu'elle possédait rendait bien digne de son père. Jamais le vicomte de Ségur n'a pu s'apercevoir qu'une pareille aventure, dont il se vantait tout haut, choquât qui que ce soit.

Voici un autre genre :

Monsieur de Créqui sollicitait une grâce de la Cour, et, en conséquence, faisait la sienne à monsieur et à madame de Maurepas. Une de ses obséquiosités était de faire chaque soir la partie de la vieille et très ennuyeuse madame de Maurepas ; aussi elle le soutenait vivement, et ses importunités avaient crédit sur monsieur de Maurepas. Le jour même où la

grâce fut obtenue, monsieur de Créqui vint chez madame de Maurepas. Madame de Flamarens, nièce de madame de Maurepas et qui faisait les honneurs de la maison, offrit une carte à monsieur de Créqui, comme à l'ordinaire. Celui-ci, s'inclinant répondit avec un sérieux de glace : « Je vous fais excuse, je ne joue jamais. » Et, en effet, il ne fit plus la partie de madame de Maurepas. Cette bassesse, couverte par le piquant de la forme, ne blessa point, et personne n'en riait de meilleur cœur que le vieux ministre.

Monsieur de Maugiron était colonel d'un superbe régiment, mais il avait l'horreur, ou plutôt l'ennui de tout ce qui était militaire, et passait pour n'être pas très brave. Un jour, à l'armée, les grenadiers de France où il avait anciennement servi, chargèrent dans une circonstance assez dangereuse. Monsieur de Maugiron se mit volontairement dans leurs rangs, et se conduisit de façon à se faire remarquer. Le lendemain, à dîner, les officiers de son régiment lui en firent compliment : « Mon Dieu, messieurs, vous voyez bien que, lorsque je veux, je m'en tire comme un autre. Mais cela me paraît si désagréable et surtout si bête que je me suis bien promis que cela ne m'arriverait plus. Vous m'avez vu au feu ; gardez-en bien la mémoire, car c'est la dernière fois. »

Il tint parole. Quand son régiment chargeait, il se mettait de côté, souhaitait bon voyage à ses officiers et disait bien haut : « Regardez donc ces imbéciles qui vont se faire tuer. » Malgré cela, monsieur de Maugiron n'était pas un mauvais officier ; son régiment était bien tenu, se conduisait toujours à merveille dans toutes les affaires, et ce bizarre colonel y était aimé et même considéré.

C'est à lui que sa femme, très spirituelle personne, écrivait cette fameuse lettre :

« Je vous écris parce que je ne sais que faire et je finis parce que je ne sais que dire.

« SASSENAGE DE MAUGIRON,
« bien fâchée de l'être. »

On ne savait pas se refuser une repartie spirituelle. Le maréchal de Noailles s'était très mal montré à la guerre, et sa réputation de bravoure en

était restée fort suspecte. Un jour où il pleuvait, le Roi demanda au duc d'Ayen si le maréchal viendrait à la chasse. « Oh ! que non, Sire, mon père craint l'eau comme le feu. » Ce mot eut le plus grand succès.

Je n'ai voulu rapporter ces divers faits, faciles à multiplier, que pour prouver combien dans ces temps qu'on nous représente plus moraux que les nôtres, dans ces temps où la société était, disait-on, un tribunal dont tout le monde ressortissant, l'esprit et surtout l'impudence suffisaient pour éviter les sentences qu'elle aurait portées probablement contre des torts moins spirituellement affichés.

J'ai dit que madame de Civrac était dame d'honneur de madame Victoire. Sa vie est un roman.

Mademoiselle Monbadon, fille d'un notaire de Bordeaux, avait atteint l'âge de vingt-cinq ans. Elle était grande, belle, spirituelle et surtout ambitieuse. Elle fut recherchée en mariage par un hobereau du voisinage qui s'appelait monsieur de Blagnac. Il était garde du corps. Cet homme était pauvre, fort rustre, incapable d'apprécier son mérite, mais désirait partager une très petite fortune qu'elle devait hériter de son père. La personne qui traitait le mariage fit valoir la naissance de monsieur de Blagnac ; il était de la maison de Durfort. Mademoiselle Monbadon se fit apporter les papiers et, satisfaite de cette inspection, épousa monsieur de Blagnac.

Ajoutant un léger bagage au portefeuille où elle enferma les parchemins généalogiques, elle s'embarqua dans la diligence, avec son mari, et arriva à Paris. Sa première visite fut pour Chérin ; elle lui remit ses papiers, le pria de les examiner scrupuleusement. Quelques jours après, elle revint les chercher et obtint l'assurance que la filiation de monsieur de Blagnac avec la branche de Durfort-Lorge était complètement établie. Elle s'en fit délivrer le certificat, et commença à se faire appeler Blagnac de Civrac. Elle écrivit au vieux maréchal de Lorge pour lui demander une entrevue. Elle lui dit très modestement n'être qu'en passant à Paris ; elle croyait que son mari avait l'honneur de lui appartenir. De si loin que ce pût être, c'était un si grand honneur, un si grand bonheur qu'elle ne voulait pas retourner dans l'obscurité de sa province sans l'avoir réclamé. Si elle osait pousser sa prétention jusqu'à être reçue une fois par madame la maréchale, sa reconnaissance serait au comble. Le maréchal se laissa prendre à ces paroles doucereuses, sans trop reconnaître la parenté sur laquelle elle

n'insista pas. Elle fut admise à faire une visite. Elle s'y conduisit adroitement. Elle obtint la permission de revenir pour prendre congé, elle revint. Le départ était retardé, elle revint encore. Elle ne partit pas du tout. Bientôt la maréchale en raffola ; assise sur un petit tabouret à ses pieds, elle travaillait à la même tapisserie et devint habituée de la maison. Le mari ne paraissait guère. Un jour, son crédit étant déjà établi, elle entendit parler légèrement de l'état de garde du corps ; elle leva la tête avec une mine étonnée. Quand elle fut seule avec les de Lorge, elle dit : « Monsieur le maréchal, j'ai peur que, dans notre ignorance provinciale, nous ne soyons coupables d'un grand tort envers vous, puisqu'un de vos parents est garde du corps. Cela est donc inconvenant ? » Monsieur de Lorge répondit amicalement, mais en déclinant doucement la parenté. « Mon Dieu, dit-elle, je n'entends rien à tout cela, mais je vous apporterai les papiers de mon mari. » En effet, elle porta les papiers bien en règle et le certificat de Chérin. Il n'y avait rien à dire contre ; et d'ailleurs on n'en avait plus envie.

Le mari fut retiré des gardes du corps, placé dans un régiment et envoyé en garnison. La femme eut un petit entresol à l'hôtel de Lorge. Le maréchal de Lorge n'avait pas de fils. Le maréchal de Duras n'en avait qu'un qui déjà promettait d'être un détestable sujet. La grossesse de madame de Blagnac commença à être soignée ; le petit tabouret devint un fauteuil. Bientôt on ne l'appela plus que madame de Civrac, second titre de la branche de Lorge. Enfin, au bout de peu de mois, elle était si bien impatronisée dans la maison qu'elle y disposait de tout, mais en conservant toujours les égards les plus respectueux pour monsieur et madame de Lorge. Les Duras partagèrent l'engouement qu'elle inspirait.

Lorsque la maison de madame Victoire fut formée, elle fut nommée une de ses dames ; bientôt elle devint sa favorite, puis sa dame d'honneur. Elle fut, à cette occasion, nommée duchesse de Civrac.

Elle avait toujours conservé les meilleurs rapports avec son mari qu'elle comblait de marques de considération, mais qui était trop butor pour pouvoir en tirer parti quand il était présent. Elle réussit à le faire nommer ambassadeur à Vienne ; il eut la bonne grâce d'y mourir promptement. C'est la seule preuve d'intelligence qu'il eût donné de sa vie. Il la laissa mère de trois enfants, un fils, depuis duc de Lorge et héritier de la fortune

de cette branche des Durfort, et deux filles, mesdames de Donissan et de Chastellux.

Madame de Civrac, aussi habile que spirituelle, dès qu'elle fut parvenue à cette haute fortune, voulut patroniser à son tour. Elle se fit la protectrice de la ville de Bordeaux. Tout ce qui en arrivait était sûr de trouver appui auprès d'elle, et elle réussit par là à changer la situation de sa propre famille. Les Monbadon devinrent petit à petit messieurs de Monbadon. Son neveu entra au service, fut nommé colonel et finit par être presque un seigneur de la Cour. C'est après ce succès, dans l'apogée de sa grandeur, qu'elle se trouvait aux eaux des Pyrénées. On y reçut une liste de promotions de colonels. Madame de Civrac s'étendit fort sur l'inconvenance des choix. Une vieille grande dame de province lui répondit : « Que voulez-vous, madame la duchesse, chacun a *son badon* ! »

Tout avait réussi à l'ambitieuse madame de Civrac, mais elle était insatiable. Déjà fort malade, elle croyait avoir amené à un terme prochain le mariage de son fils, le duc de Lorge, avec mademoiselle de Polignac dont la mère était alors toute-puissante, et y mettait pour condition la place de capitaine des gardes pour ce fils tout jeune encore. Au moment de conclure, madame de Gramont, également intrigante, alla sur ses brisées. Elle avait auprès de la Reine le mérite d'avoir été exilée par Louis XV pour une insolence faite à madame Dubarry. Ses prétentions étaient soutenues par les Choiseul ; la Reine donna la préférence à son fils et fit pencher la balance.

Madame de Civrac apprit subitement que le jeune Gramont, sous-lieutenant dans un régiment, était arrivé à Versailles, qu'il était créé duc de Guiche, capitaine des gardes, et que son mariage avec mademoiselle de Polignac était déclaré. Elle en eut une telle colère que son sang s'enflamma, et, en quarante-huit heures, elle expira d'une maladie qui n'annonçait pas une terminaison aussi rapide. Madame Victoire, très affligée de cette perte, promit à la mère de nommer madame de Chastellux sa dame d'honneur. Madame de Donissan était déjà sa dame d'atours.

Cette madame de Donissan, qui vit encore à l'âge de quatre-vingt-douze ans, est la mère de madame de Lescure. Toutes deux ont acquis une honorable et triste célébrité dans la première guerre de la Vendée à laquelle elles ont pris la part la plus active, sans sortir du caractère de leur sexe. Les mémoires de madame de Lescure sur ces événements racontent d'une façon

aussi touchante que véridique la gloire et les malheurs de cette campagne. Ils ont été rédigés par monsieur de Barante, sur les récits de madame de Lescure (devenue madame de La Rochejaquelein), pendant qu'il était préfet du Morbihan.

CHAPITRE III

Mon enfance. — Belle poupée. — Bonté du Roi. — Commencement de la Révolution. — Ouverture des États généraux. — Départ de monsieur le comte d'Artois. — Le 6 octobre 1789. — Voyage en Angleterre. — Madame Fitzherbert. — Boucles du prince de Galles. — Séjour à la campagne. — Princesses d'Angleterre.

J'ai été littéralement élevée sur les genoux de la famille royale. Le Roi et la Reine surtout me comblaient de bontés. Dans un temps où, comme je l'ai déjà dit, les enfants étaient mis en nourrice, puis en sevrage, puis au couvent, où, vêtus en petites dames et en petits messieurs, il ne paraissaient que pour être gênés, maussades et grognons, avec mon fourreau de batiste et une profusion de cheveux blonds qui ornaient une jolie petite figure, je frappais extrêmement. Mon père s'était amusé à développer mon intelligence, et l'on me trouvait très sincèrement un petit prodige. J'avais appris à lire avec une si grande facilité qu'à trois ans je lisais et débitais pour mon plaisir et même, dit-on, pour celui des autres, les tragédies de Racine.

Mon père se plaisait à me mener au spectacle à Versailles. On m'emmenait après la première pièce pour ne pas me faire veiller, et je me rappelle que le Roi m'appelait quelquefois dans sa loge pour me faire raconter la pièce que je venais de voir. J'ajoutais mes réflexions qui avaient ordinairement grand succès. À la vérité, au milieu de mes remarques littéraires, je lui disais un jour avoir bien envie de lui demander une faveur, et, encouragée par sa bonté, j'avouais convoiter deux des plus petites pendeloques des lustres pour me faire des boucles d'oreilles, attendu qu'on devait me percer les oreilles le lendemain.

Je me rappelle, par la joie que j'en ai ressentie, une histoire de la même nature. Madame Adélaïde, qui me gâtait de tout son cœur, me faisait dire un jour un conte de fée de mon invention. La fée avait donné à la princesse un

palais de diamants, avec les magnificences qui s'ensuivent, et enfin, pour les combler toutes, l'héroïne avait trouvé dans un secrétaire d'escarboucle un trésor de *cent six francs*. Madame Adélaïde fit son profit de cette histoire, et, après avoir mis toute la grâce possible à en obtenir la permission de ma mère, elle me fit trouver dans mon petit secrétaire, qui n'était pourtant pas d'escarboucle, cent pièces de six francs, avec un papier sur lequel était écrit *cent six francs pour Adèle*, ainsi qu'il en avait été usé pour la princesse du conte. Je ne suis pas bien sûre que je susse compter jusqu'à cent, mais je me rappelle encore mon saisissement à cette vue.

Mes parents avaient fini par passer tout l'été à Bellevue ; ma chambre était au rez-de-chaussée, sur la cour. Madame Adélaïde faisait journellement de très grandes promenades pour aller inspecter ses ouvriers. Elle m'appelait en passant ; on me mettait mon chapeau, j'escaladais la fenêtre et je partais avec elle, sans bonne. Elle était toujours suivie d'un assez grand nombre de valets et d'une petite carriole attelée d'un cheval et menée à la main, dans laquelle elle n'entrait jamais mais que j'occupais souvent. Cependant, j'aimais encore mieux courir auprès d'elle et lui faire ce que j'appelais la conversation. J'avais pour rival et pour ami un grand barbet blanc, extrêmement intelligent, qui était aussi des promenades. Quand il se trouvait un peu de boue dans le chemin, on le mettait dans un grand sac de toile et deux hommes attachés à son service le portaient. Pour moi, j'étais très fière de savoir choisir mon chemin sans me crotter comme lui.

Rentrés au château, je disputais à *Vizir* sa niche de velours rouge qu'il me laissait plus volontiers usurper qu'il ne m'abandonnait les gaufres qu'on écrasait pour nous sur le parquet. Souvent, la bonne princesse se mettait à quatre pattes et courait avec nous pour rétablir la paix ou pour obtenir le prix de la course. Je la vois encore avec sa grande taille sèche, sa robe violette (c'était l'uniforme de Bellevue) à plis, son bonnet à papillon, et deux grandes dents, les seules qui lui restassent. Elle avait été très jolie mais, à cette époque, elle était bien laide et me paraissait telle.

Madame Adélaïde me fit faire à grands frais une magnifique poupée, avec un trousseau, une corbeille, des bijoux, entre autres une montre de Lépine que j'ai encore, et un lit à la duchesse où j'ai couché à l'âge de sept ans, ce qui donne la proportion de la taille. L'inauguration de la poupée fut une fête pour la famille royale. Elle vint dîner à Bellevue. En sortant de

table, on m'envoya chercher. Les deux battants s'ouvrirent, et la poupée arriva traînée sur son lit et escortée de tous ses accessoires. Le Roi me tenait par la main :

« Pour qui est tout cela, Adèle ?

— Je crois bien que c'est pour moi, Sire. »

Tout le monde se mit à jouer avec ma nouvelle propriété. On voulut me faire remplacer la poupée dans le lit, et la Reine et madame Élisabeth, à genoux des deux côtés, s'amuserent à le faire, avec des éclats de joie de leur habileté à tourner les matelas. Hélas ! les pauvres princesses ne pensaient guère que, bien peu d'années après, c'était en 1788, elles seraient réduites à faire leur propre lit. Combien une prophétie pareille eût paru extravagante !

Tous ces souvenirs me sont encore présents : non que j'attachasse aucun prix aux grandeurs des personnes, j'y étais trop accoutumée, mais parce qu'elles me gâtaient beaucoup et me procuraient toutes les douceurs et les petits plaisirs auxquels les enfants sont sensibles.

Je rencontrais souvent le Roi dans les jardins de Versailles et, du plus loin que je l'apercevais, je courais toujours à lui. Un jour, je manquai à cette habitude ; il me fit appeler. J'arrivai tout en larmes.

« Qu'avez-vous ma petite Adèle ?

— Ce sont vos vilains gardes, Sire, qui veulent tuer mon chien, parce qu'il court après vos poules.

— Je vous promets que cela n'arrivera plus. »

Et, en effet, il y eut une consigne donnée avec ordre de laisser courir le chien de mademoiselle d'Osmond après le gibier.

Mes succès n'étaient pas moins grands auprès de la jeune génération. Monsieur le Dauphin, mort à Meudon, m'aimait extrêmement et me faisait sans cesse demander pour jouer avec lui, et monsieur le duc de Berry se faisait mettre en pénitence parce qu'au bal il ne voulait danser qu'avec moi. Madame et monsieur le duc d'Angoulême me distinguaient moins.

Les malheurs de la Révolution mirent un terme à mes succès de Cour. Je ne sais s'ils ont agi sur moi dans le sens d'un remède homéopathique, mais il est certain que, malgré ce début de ma vie, je n'ai jamais eu l'intelligence du courtisan, ni le goût de la société des princes. Les événements étaient

devenus trop sérieux pour qu'on pût s'amuser des gentilleses d'un enfant ; 1789 était arrivé.

Mon père ne se méprit pas sur la gravité des circonstances. La cérémonie de l'ouverture des États généraux fut solennelle et accompagnée de magnificences qui attirèrent à Versailles des étrangers de toutes les parties de l'Europe. Ma mère, parée en grand habit de Cour, fit prévenir mon père qu'elle allait partir. Ne le voyant pas arriver, elle entra chez lui, et le trouva en robe de chambre.

« Mais dépêchez-vous donc, nous serons en retard.

— Non, car je n'y vais pas ; je ne veux pas aller voir ce malheureux homme abdiquer. »

Le soir, Madame Adélaïde parlait du beau coup d'œil de la salle. Elle s'adressa à mon père pour quelques questions de détail ; il lui répondit qu'il l'ignorait.

« Où étiez-vous donc placé ?

— Je n'y étais pas, Madame.

— Vous étiez-donc malade ?

— Non, Madame.

— Comment, lorsqu'on est venu de si loin pour assister à cette cérémonie, vous ne vous êtes pas donné la peine de traverser une rue.

— C'est que je n'aime pas les enterrements, Madame, et pas plus celui de la monarchie que les autres.

— Et moi, je n'aime pas qu'à votre âge on se croie plus habile que tout le monde. »

Et la princesse tourna les talons.

Il ne faudrait pas conclure de ceci que mon père ne voulût aucune concession. Au contraire, il était persuadé que l'esprit du temps en demandait impérieusement, mais il les désirait faites avec un plan concerté d'avance ; il les voulait larges et données, non pas arrachées. Il voyait ouvrir les États généraux avec une mortelle angoisse, parce que, initié aux vagues volontés de chacun, il savait que personne n'avait fixé le but auquel il devait s'arrêter, soit en exigences, soit en concessions. De plus, il n'avait

point confiance en monsieur Necker. Il le croyait disposé à placer le Roi sur une pente, sans avoir l'intention de l'y précipiter, mais avec l'orgueilleuse pensée que lui seul pouvait l'arrêter, et qu'ainsi il se rendait nécessaire.

La colère de Madame Adélaïde n'attendit pas longtemps les événements pour se calmer.

Un jour, j'étais à jouer chez les petites de Guiche ; on vint me chercher beaucoup plus tôt que de coutume. Au lieu du domestique ordinairement chargé du soin de me porter, je trouvai le valet de chambre de confiance de mon père. J'avais une bonne anglaise qui parlait mal français ; on lui remit un billet de ma mère. Pendant qu'elle le lisait, je rentrai dans la chambre de mes petites compagnes et déjà tout y était sans dessus dessous : on pleurait et on commençait des paquets. On m'enveloppa dans une pelisse ; le valet de chambre me prit dans ses bras, et, au lieu de me ramener chez mes parents, il m'installa avec ma bonne chez un vieux maître d'anglais qui habitait une petite chambre au quatrième dans un quartier éloignée.

La nuit suivante, on vint me chercher, et je fus menée à la campagne où je restai plusieurs jours sans nouvelles de personne. J'étais déjà assez âgée pour souffrir beaucoup de cet exil. C'était lors des troubles du mois de juin et à l'époque du départ de monsieur le comte d'Artois, de ses enfants et de la famille Polignac. À mon retour, je trouvais l'aînée des petites de Guiche partie et sa sœur cachée chez les parents de sa bonne. Le motif de tout cet émoi pour nous autres enfants avait été le bruit répandu que *le peuple*, comme on appelait dès lors une poignée de misérables, était en route pour venir enlever les enfants des nobles et en faire des otages. Il m'était resté un grand effroi de cette séparation et, lorsque les événements du 6 octobre arrivèrent, je n'étais occupée que de la crainte d'être renvoyée de la maison.

Mes parents logeaient près du château mais dans la ville ; les appartements qu'on donnait au château étaient trop incommodes pour les personnes établies tout à fait à Versailles. Je ne sais qui vint avertir mon père, pendant qu'il était à table, des bruits trop fondés qui commençaient à circuler. Il se rendit tout de suite au château ; ma mère devait aller l'y rejoindre à l'heure du jeu de Mesdames. Mais, bientôt après son départ, les rues de Versailles furent inondées de gens effroyables à voir, poussant des cris effrénés auxquels se joignait le bruit des coups de fusil dans

l'éloignement. Tout ce qu'on pouvait saisir de leurs discours était encore plus effrayant que leur aspect.

Les communications avec le château furent interrompues. La nuit venue, ma mère s'établit dans une chambre sans lumière et, collée contre la jalousie fermée, tâchait de deviner par les propos qu'elle pouvait surprendre les événements qui se passaient. J'étais sur ses genoux ; je finis par m'endormir. On me coucha sur un sofa pour ne pas me réveiller, et elle se décida à aller elle-même chercher des renseignements, donnant le bras à ce même valet de chambre dont j'ai déjà parlé.

Elle se rendit successivement à plusieurs grilles du château sans pouvoir pénétrer. Enfin, elle trouva en faction un homme de la garde nationale qui la reconnut. Il lui dit : « Retournez chez vous, madame la marquise, il ne faut pas que vous soyez vue dans la rue. Je ne peux pas vous laisser entrer ; ma consigne est trop stricte. D'ailleurs, vous n'y gagneriez rien, vous seriez arrêtée à chaque porte. Vous n'avez point à craindre pour ce qui vous intéresse, mais il ne restera pas un garde du corps demain matin. »

Ceci se disait à neuf heures du soir, avant que les massacres furent commencés, et cependant c'était un homme fort doux et fort modéré, comme on le voit à son discours, qui était dans cet horrible secret et qui n'en était nullement révolté, tant l'esprit de vertige était dans toutes les têtes. Ma mère ne reconnut pas cet homme alors ; elle a su depuis que c'était un marchand de bas. Elle revint chez elle, consternée comme on peut croire, cependant un peu moins désolée qu'au départ, car les bruits de la rue disaient tout égorgé au château.

À minuit, mon père arriva. Je fus réveillée par le bruit et par la joie de le revoir, mais elle ne fut pas longue. Il venait nous dire adieu et prendre quelque argent. Il donna l'ordre de seller ses chevaux et de les mener par un détour gagner Saint-Cyr. Son frère, l'abbé d'Osmond, qui l'accompagnait, devait aller avec eux l'y attendre.

Ces messieurs s'occupèrent de changer leur costume de Cour pour en prendre un de voyage. Mon père chargea des pistolets. Pendant ce temps, ma mère cousait tout ce qu'on avait pu trouver d'or dans la maison dans deux ceintures qu'elle leur fit mettre. Tout cela fut l'affaire d'une demi-heure et ils partirent. Je voulus me jeter au cou de mon père ; ma mère m'en

arracha avec une brusquerie à laquelle je n'étais pas accoutumée, je restai confondue. La porte se ferma, et alors je la vis tomber à genoux dans une explosion de douleur qui absorba toute mon attention ; je compris qu'elle avait voulu épargner à mon père la souffrance inutile d'être témoin de notre affliction. Cette leçon pratique m'a fait un grand effet et, dans aucune occasion de ma vie depuis, je ne me suis laissée aller à des démonstrations qui pussent aggraver le chagrin ou l'anxiété des autres.

J'ai entendu raconter à mon père qu'arrivé sur la terrasse de l'Orangerie, où était le rendez-vous, il se promena longtemps seul ; survint un homme enveloppé d'un manteau. Ils s'évitèrent d'abord, puis se reconnurent ; c'était le comte de Saint-Priest, alors ministre, homme de sens et de courage. Ils continuèrent longtemps leur promenade ; personne ne venait, l'heure s'avancait. Inquiets et étonnés, ils ne savaient que penser sur la cause qui retardait le départ projeté du Roi et qui devait se rendre dans la nuit même à Rambouillet. Ils n'osaient se présenter dans les appartements avec leur costume de voyage ; non seulement c'était contraire à l'étiquette, mais, dans cette circonstance, ç'aurait été une révélation.

Monsieur de Saint-Priest, qui logeait au château, se décida à rentrer chez lui, changer de costume ; il donna rendez-vous à mon père dans un endroit écarté. Celui-ci l'y attendit longtemps, enfin il arriva : « Mon cher d'Osmond, allez-vous-en chez vous rassurer votre femme : le Roi ne part plus. » Et, lui serrant la main : « Mon ami, monsieur Necker l'emporte ; le Roi, la monarchie sont également perdus. »

Le départ du Roi pour Rambouillet avait été décidé, mais les ordres pour les voitures avaient été transmis avec les nombreuses formes usitées dans l'habitude. Le bruit s'en était répandu. Les palefreniers avaient hésité à atteler, les cochers à mener. La populace s'était ameutée devant les écuries et refusait de laisser sortir les voitures. Monsieur Necker, averti, était venu chapitrer le Roi que les difficultés matérielles du transport avaient arrêté plus encore que ses discours, et on s'était décidé à rester. Aller à Rambouillet sur un cheval de troupe, lui qui faisait vingt lieues à cheval à la chasse, lui aurait paru une extrémité à laquelle il était impossible de songer. Et là, comme à Varennes, les chances de salut ont été perdues par ces habitudes princières qui, pour la famille royale de France, étaient une seconde nature. Mon père, obligé de rentrer chez lui pour changer d'habits,

ne retourna pas au château cette nuit-là et ne fut pas témoin des horreurs qui s'y commirent.

Aussitôt que le consentement donné par le Roi à sa translation à Paris eut ouvert les portes du château, ma mère se rendit auprès de sa princesse. Elle trouva les deux sœurs, mesdames Adélaïde et Victoire, dans leur chambre au rez-de-chaussée, tous les volets fermés et une seule bougie allumée. Après les premières paroles, elle leur demande pourquoi elles attristaient encore volontairement une si triste journée : « Ma chère, c'est pour qu'on ne nous vise pas comme ce matin, » répondit madame Adélaïde avec un calme et une douceur extrêmes. En effet, le matin on avait tiré dans toutes leurs fenêtres ; les vitres d'aucune n'étaient entières.

Ma mère resta auprès d'elles jusqu'au moment du départ. Elle voulait les accompagner mais Mesdames s'y refusèrent obstinément et n'acceptèrent cette marque de dévouement que de leurs dames d'honneur, madame la duchesse de Narbonne et madame de Chastellux. Elles suivirent jusqu'à Sèvres la triste procession qui emmenait le Roi ; là, elles prirent le chemin de Bellevue. Mes parents allèrent les y rejoindre le lendemain.

Néanmoins, la fermentation ne se calmait pas. À Versailles, l'agitation était extrême, les menaces contre ma mère, atroces. On disait que Madame Adélaïde menait le Roi, que ma mère menait Madame Adélaïde et qu'ainsi elle était à la tête des aristocrates. Cela devint tellement violent qu'au bout de trois jours le danger était réel, et nous partîmes pour l'Angleterre.

J'ai peu de souvenir de ce voyage. Je me rappelle seulement l'impression que me causa l'aspect de l'Océan. Tout enfant que j'étais, je lui vouai dès lors un culte qui ne s'est pas démenti. Ses teintes grises et vertes ont toujours un charme pour moi, auquel les belles eaux bleues de la Méditerranée ne m'ont pas rendue infidèle.

Nous débarquâmes à Brighton. Le hasard y fit retrouver à ma mère madame Fitzherbert qui se promenait sur la jetée. Quelques années avant, fuyant les empressements du prince de Galles, elle était venue à Paris. Ma mère, qui était sa cousine, l'y avait beaucoup vue. Depuis, la bénédiction d'un prêtre catholique ayant sanctifié ses rapports avec le prince sans les rendre légaux, elle vivait avec lui dans une intimité à laquelle tous deux affectaient de donner les formes les plus conjugales. Ils habitaient, en

simples particuliers, une petite maison à Brighton. Mes parents y furent accueillis avec empressement, et cette circonstance les engagea à y passer quelques jours.

Je me rappelle avoir été menée un matin chez madame Fitzherbert : elle nous montra le cabinet de toilette du prince ; il y avait une grande table toute couverte de boucles de souliers. Je me récriai en les voyant et madame Fitzherbert ouvrit, en riant, une grande armoire qui en était également remplie ; il y en avait pour tous les jours de l'année. C'était l'élégance du temps, et le prince de Galles était le plus élégant des élégants. Cette collection de boucles frappa mon imagination enfantine et, pendant longtemps, le prince de Galles ne s'y représentait que comme le propriétaire de toutes ces boucles.

Mes parents furent très fêtés en Angleterre. Les français y allaient rarement dans ce temps ; ma mère était une jolie femme à la mode, sa famille la combla de prévenances. Nous allâmes passer les fêtes de Noël chez le comte de Winchilsea, dans sa belle terre de Burleigh. Il me semble que toute cette existence était très magnifique, mais j'étais trop accoutumée à voir de grands établissements pour en être frappée.

La mère de lord Winchilsea, lady Charlotte Finch, était gouvernante des princesses d'Angleterre. Je vis les trois plus jeunes chez elle plusieurs fois. Elles étaient beaucoup plus âgées que moi et ne me plurent nullement. La princesse Amélie m'appela *little thing*, ce qui me choqua infiniment. Je parlais très bien anglais, mais je ne savais pas encore que c'était un terme d'affection.

CHAPITRE IV

Retour en France. — Position de mon père en 1790. — Aventure pendant un voyage en Corse. — Séjour aux Tuileries. — Rencontre de la Reine ; scène touchante. — Départ de Mesdames. — Fuite de Varenne. — Récit de la Reine. — Louis XVI désapprouve l'émigration. — Acceptation de la Constitution. — Opinions de mon père. — Il donne sa démission. — Bonté du Roi pour lui. — Départ de France et arrivée à Rome. — L'abbé d'Osmond massacré à Saint-Domingue. — Le vicomte d'Osmond rejoint l'armée des princes.

Au mois de janvier 1790, mon père retourna en France. Trois mois après, nous l'y rejoignîmes. J'ai oublié de dire qu'il avait quitté l'armée, en 1788, pour entrer dans la carrière diplomatique. Préalablement, il avait été colonel du régiment de Barrois infanterie, en garnison en Corse. Il y allait tous les ans.

Un de ces voyages donna lieu à un épisode bien peu important alors, mais qui est devenu piquant depuis. Il était à Toulon logé chez monsieur Malouet, intendant de la marine et son ami, attendant que le vent changeât et lui permit de s'embarquer, lorsqu'on lui annonça un gentilhomme corse demandant à le voir. Il le fit entrer ; après quelques politesses réciproques, ce monsieur lui dit qu'il désirait retourner le plus promptement possible à Ajaccio, que, la seule felouque qui fût dans le port étant nolisée par mon père, il le priait de permettre au patron de l'y laisser prendre son passage :

« Cela m'est impossible, monsieur, la felouque est à moi, mais je serai très heureux de vous y offrir une place.

— Mais, monsieur le marquis, je ne suis pas seul, j'ai mon fils avec moi et même ma cuisinière que je ramène.

— Hé bien, monsieur, il y aura une place pour vous et votre monde. »

Le Corse se confondit en remerciements. Le vent changea au bout de quelques jours pendant lesquels il vint fréquemment voir mon père. On

s'embarqua. Lorsqu'on servit le dîner, auquel mon père invita les passagers composés de quelques officiers de son régiment et des deux Corses, il chargea un officier, monsieur de Belloc, d'appeler le jeune homme, vêtu de l'habit de l'École militaire, qui lisait au bout du bateau. Celui-ci refusa. Monsieur de Belloc revint irrité, il dit à mon père :

« J'ai envie de le jeter à la mer, ce petit surnois, il a une mauvaise figure. Permettez-vous, mon colonel ? »

— Non, dit mon père en riant, je ne permets pas, je ne suis pas de votre avis, il a une figure de caractère ; je suis persuadé qu'il fera son chemin. »

Ce petit surnois, c'était l'empereur Napoléon. Et, cette scène, Belloc me l'a racontée dix fois : « Ah ! si mon colonel avait voulu me permettre de le jeter à la mer, ajoutait-il en soupirant, il ne culbuterait pas le monde aujourd'hui ! » (Il est inutile d'avertir que ce propos d'émigré se tenait longtemps après.)

Le lendemain de l'arrivée à Ajaccio, monsieur Buonaparte le père, accompagné de toute sa famille, vint faire une visite de remerciements à mon père. C'est de ce jour qu'ont commencé ses relations avec Pozzo di Borgo. Mon père rendit une visite à madame Buonaparte. Elle habitait à Ajaccio une petite maison des meilleures de la ville, sur la porte de laquelle était écrit en coquilles d'escargot : *Vive Marbeuf*. Monsieur de Marbeuf avait été le protecteur de la famille Buonaparte. La chronique disait que madame Buonaparte en avait été fort reconnaissante. Lors de la visite de mon père, elle était encore une très belle femme : il la trouva dans sa cuisine, sans bas, avec un simple jupon attaché sur une chemise, occupée à faire des confitures. Malgré sa beauté, elle lui parut digne de son emploi.

Après avoir été chargé d'une commission relative aux Hollandais réfugiés en 1788, mon père fut nommé ministre à la Haye, et il était dans cette situation lors de notre séjour en Angleterre. Une querelle entre le prince d'Orange et l'ambassadeur de France avait fait décider à la Cour de Versailles qu'elle n'enverrait plus qu'un ministre en Hollande. La République ne voulait recevoir qu'un ambassadeur. Cette tracasserie empêchait mon père de se rendre à son poste ; il prenait d'autant plus patience qu'il espérait arriver par là au rang d'ambassadeur qu'il n'aurait pu avoir d'emblée.

La ville de Versailles avait fait des réflexions sur le dommage que lui causait l'absence de la Cour. L'effervescence s'était calmée, et elle regrettait les tristes journées d'octobre. Au retour de ma mère, elle fut on ne saurait mieux accueillie par ceux-là mêmes qui déblatéraient le plus contre elle à son départ ; toutefois nous n'y restâmes pas longtemps. Nous commençâmes par aller passer l'été à Bellevue ; et nous habitâmes, l'hiver suivant, un appartement dans le pavillon de Marsan, aux Tuileries.

J'ai parfaitement présente une scène de cet été. Je n'avais pas vu la Reine depuis bien des mois. Elle vint à Bellevue sous l'escorte de la garde nationale ; j'étais élevée dans l'horreur de cet habit. La Reine, je crois, était déjà à peu près prisonnière, car ce monde ne la quittait jamais. Toujours est-il que, lorsqu'elle m'envoya chercher, je la trouvai sur la terrasse entourée de gardes nationaux. Mon petit cœur se gonfla à cet aspect et je me mis à sangloter. La Reine s'agenouilla, appuya son visage contre le mien et les voila tous deux de mes longs cheveux blonds, en me sollicitant de cacher mes larmes. Je sentis couler les siennes. J'entends encore son « *paix, paix, mon Adèle* » ; elle resta longtemps dans cette attitude.

Tous les spectateurs étaient émus, mais il fallait l'incurie de l'enfance pour oser le témoigner dans ces moments où tout était danger. Je ne sais si cette scène fut rapportée, mais la Reine ne revint plus à Bellevue, et c'est la dernière fois que je l'ai vue autrement que de loin pendant mon séjour aux Tuileries. J'ai conservé de ce moment une impression qui est encore très vive. Je peindrais son costume. Elle était en *Pierrot de linon* blanc, brodé en branches de lilas de couleur, un fichu bouffant, un grand chapeau de paille dont les larges rubans lilas flottant se rattachaient par un gros nœud à l'endroit où le fichu croisait.

Pauvre princesse, pauvre femme, pauvre mère, à quel affreux sort elle était réservée ! Elle se croyait bien malheureuse alors, ce n'était que le commencement de ses peines ! Son fils, le second Dauphin, l'avait accompagnée à Bellevue, et il jouait avec mon frère dans le sable. Les gardes nationaux se mêlaient à ces jeux, et les deux enfants étaient trop jeunes pour en être gênés. Je ne m'en serais pas approchée pour l'empire du monde. Je restai près de la Reine qui me tenait par la main. On m'a dit depuis qu'elle s'était crue obligée d'expliquer à sa suite que le premier

Dauphin m'aimait beaucoup, qu'elle ne m'avait pas vue depuis sa mort et que c'était là le motif de notre mutuelle sensibilité.

Loin de se calmer, la Révolution devenait de plus en plus menaçante. Le Roi, qui formait le projet de quitter Paris, désirait en éloigner ses tantes. Elles demandèrent à l'Assemblée nationale et obtinrent la permission d'aller à Rome. Avant de partir, elles s'établirent à Bellevue.

Mon père avait été nommé ministre à Pétersbourg en remplacement de monsieur de Ségur (1790). Le rapport public du ministre portait que ce choix avait été fait parce que l'impératrice Catherine ne consentirait pas à recevoir un envoyé *patriote*. Cette circonstance devait finir par rendre la position de mon père très dangereuse. Cependant il ne pensait pas à s'éloigner mais il voulait que sa femme et ses enfants quittassent la France. Aussitôt que Mesdames auraient franchi la frontière, ma mère devait les suivre.

La veille du jour fixé pour le départ de Mesdames, mon père, qui passait sa vie dans les groupes, y recueillit que l'on ne voulait plus les laisser s'éloigner. Les orateurs démagogues prêchaient une croisade contre Bellevue, à l'effet d'aller chercher *les vieilles* et de les ramener à Paris : on ne pouvait avoir trop d'otages, etc. La foule obéissante prenait déjà le chemin de Bellevue.

Mon père retourna vite aux Tuileries, fit mettre des bottes à son valet de chambre, nommé Bermont, dont j'aurai encore à parler, le mena chez la princesse de Tarente, qui logeait au faubourg Saint-Germain et avec laquelle il était fort lié, fit seller un de ses chevaux, et envoya Bermont par la plaine de Grenelle et le chemin de Meudon prévenir Mesdames qu'il fallait qu'elles partissent sur l'heure même.

Les ordres n'étaient donnés que pour quatre heures du matin ; il en était dix du soir. Les gens de Mesdames murmuraient ; un grand nombre aurait désiré que le voyage n'eût pas lieu. Bermont se rendit aux écuries ; on n'attela pas. Il revint trouver Madame Adélaïde, lui dit qu'il n'y avait pas un moment à perdre, que lui-même avait entendu les hurlements de la colonne qui s'avancait de l'autre côté de la Seine. Enfin, Mesdames consentirent à monter dans la voiture de monsieur de Thiange qui se trouvait par hasard dans la cour. Alors leurs gens se décidèrent, les voitures

de voyage avancèrent. À peine la dernière sortait-elle par la grille de Meudon que la grille du côté de Sèvres fut assaillie par la multitude. Elle fut bientôt forcée : on entra dans le château qui fut mis au pillage, mais Mesdames avaient échappé au danger.

On a accusé le comte Louis de Narbonne de le leur avoir fait courir, parce que, chevalier d'honneur de Madame Adélaïde, il devait l'accompagner et préférait rester à Paris. Mon père a toujours regardé cette assertion comme une de ces absurdes calomnies que l'esprit de parti invente contre les gens qui ne partagent pas ses passions. Au reste, mon père était prévenu pour le comte Louis, il l'aimait tendrement ; leur affection était mutuelle, et les opinions politiques avaient peine à les désunir. Le comte Louis disait : « Je suis la passion honteuse de d'Osmond, vainement il se débat contre ; et, moi, je ne m'accoutumerai jamais à le voir dans le parti des bêtes ». Ils se rencontraient rarement mais, quand ils se voyaient, c'était toujours avec amitié.

Mesdames furent arrêtées en route. Rendues à la liberté par un décret de l'Assemblée, elles poursuivirent leur route. Nous commençâmes la nôtre qui s'effectua sans accident, et nous rejoignîmes Mesdames à Turin.

Établie à Rome, ma mère y passa quelques mois dans une vive inquiétude sur les dangers où mon père était exposé. Il vint nous rejoindre au printemps de l'année 1792, quelques mois après la fuite de Varennes. Voici ce que je lui ai entendu raconter depuis :

Le Roi avait formé le projet de s'éloigner de Paris pour se rendre dans une ville de guerre dont la garnison fût fidèle. Monsieur de Bouillé, commandant dans l'Est, était chargé de préparer les lieux, puis de faire les dispositions du voyage. Mon père était dans la confiance. Il devait, sous prétexte de se rendre à son poste en Russie, quitter Paris, s'arrêter à la frontière, venir rejoindre le Roi où il serait et prendre ses derniers ordres pour la rédaction d'une lettre ou manifeste qu'il devait porter aux Cours du Nord, en leur expliquant la position du Roi qui, échappé des mains des factieux, se trouvait en situation de faire appel à tout ce qui était fidèle en France. Le Roi demandait surtout aux Cours étrangères de ne reconnaître d'autre autorité que la sienne et de ne point traiter avec les princes émigrés. Il existait déjà entre le château des Tuileries et le conseil de monsieur le comte d'Artois la plus vive animadversion.

Mon père pressait monsieur de Montmorin de l'expédier, mais les paresseuses lenteurs de ce ministre, qui n'était pas dans le secret, retardaient son départ. Il n'osait partir sans ses instructions dans la crainte d'inspirer des soupçons. Le jour fixé pour la fuite approchait ; enfin on lui promit que ses lettres de créance seraient prêtes le lendemain.

Il se promenait aux Champs-Élysées ; il vit passer la voiture du Roi revenant de Saint-Cloud. La Reine se pencha en dehors de la portière et lui fit des signes de la main. Il ne les comprit pas alors, mais ils lui furent expliqués lorsque, le lendemain matin, son valet de chambre lui apprit, en entrant chez lui, le départ de la famille royale. Il avait été avancé de quarante-huit heures parce qu'un changement de service parmi les femmes de monsieur le Dauphin aurait fait arriver une personne dont on se méfiait.

Mon père n'avait pas vu la Reine depuis cette décision et n'avait pu être averti ; au reste, il n'aurait pu partir sans les instructions du ministre. Il vit donc sa mission manquée et ne s'occupa plus que du moyen d'aller rejoindre le Roi, lorsqu'il le saurait à Montmédy. Cette préoccupation ne l'empêcha pas de courir toute la matinée. Il trouva la ville dans la stupeur. Les démagogues étaient dans l'effroi ; les royalistes n'osaient encore témoigner leur joie. Tous gardaient le silence et personne n'agissait. Bientôt arriva le courrier porteur de la nouvelle de l'arrestation ; alors la ville fut assourdie des cris et des vociférations de toute la canaille qu'on put recruter. Les jacobins reprirent leur audace et les honnêtes gens se cachèrent.

Ce fut de sa fenêtre du pavillon de Marsan que mon père vit arriver l'horrible escorte qui ramenait au château, à travers le jardin, les illustres prisonniers. Ils furent une heure et demie à se rendre du pont tournant au palais. À chaque instant, le peuple faisait arrêter la voiture pour les abreuver d'insultes et avec l'intention d'arracher les gardes du corps qu'on avait garrottés sur le siège. Cependant cet affreux cortège arriva sans qu'il y eût de sang répandu ; s'il en avait coulé une goutte, probablement tout ce qui était dans ce fatal carrosse eût été massacré. Tous s'y attendaient et s'y étaient résignés.

Aussitôt qu'il fut possible de pénétrer jusqu'aux princes, mon père y arriva. La Reine lui raconta les événements avec autant de douceur que de magnanimité, n'accusant personne et ne s'en prenant qu'à la fatalité du mauvais succès de cette entreprise qui pouvait changer leur destin.

Il y a bien des relations de ces événements, mais l'authenticité de celle-ci, recueillie de la bouche même de la Reine, me décide à retracer les détails qui me sont restés dans la mémoire parmi ceux que j'ai entendu raconter à mon père.

La voiture de voyage avait été commandée par madame Sullivan (depuis Madame Crawford) que monsieur de Fersen y avait employée pour une de ses amies, la baronne de Crafft. C'était pour cette même baronne, sa famille et sa suite qu'on avait obtenu un passeport parfaitement en règle et un permis de chevaux de poste. La voiture avait été depuis plusieurs jours amenée dans les remises de madame Sullivan. Elle se chargea du soin d'y placer les effets nécessaires à l'usage de la famille royale.

On aurait désiré que les habitants des Tuileries se dispersassent, mais ils ne voulurent pas se séparer. Le danger était grand, et ils voulaient, disaient-ils, se sauver ou périr ensemble. Monsieur et Madame, qui consentirent à partir chacun de leur côté arrivèrent sans obstacle. À la vérité, ils ne cherchèrent que la frontière la plus voisine ; et le Roi, ne devant pas quitter la France, n'avait qu'une route à suivre. On avait pris beaucoup de précautions, mais la dernière manqua.

La berline de la baronne de Crafft devait être occupée par le Roi, la Reine, madame Élisabeth, les deux enfants et le baron de Viomesnil. Deux gardes du corps en livrée étaient sur le siège. Madame de Tourzel ne fut informée du départ qu'au dernier moment. Elle fit valoir les *droits de sa charge* qui l'autorisaient à ne jamais quitter monsieur le Dauphin. L'argument était péremptoire pour ceux auxquels il était adressé, et elle remplaça monsieur de Viomesnil dans la voiture. Dès lors, la famille royale n'avait avec elle personne en état de prendre un parti dans un cas imprévu. Ce n'étaient pas de simples gardes du corps, quelques dévoués qu'ils fussent, qui assumeraient cette responsabilité. Cette décision fut connue trop tard pour qu'on y pût remédier.

Le jour et l'heure arrivés, le Roi et la Reine se retirèrent comme de coutume et se couchèrent. Ils se relevèrent aussitôt, s'habillèrent de vêtements qu'on leur avait fait parvenir, et partirent seuls des Tuileries. Le Roi donnait le bras à la Reine ; en passant sous le guichet, les boucles de ses souliers s'accrochèrent, il pensa tomber. La sentinelle l'aida à se soutenir, et s'informa s'il était blessé. La Reine se crut perdue. Ils passèrent.

En traversant le Carrousel, ils furent croisés par la voiture de monsieur de Lafayette ; les flambeaux portés par ses gens éclairèrent l'auguste couple. Monsieur de Lafayette avança la tête ; ils eurent l'inquiétude d'être reconnus, mais la voiture continua sa course. Enfin, ils atteignirent le coin du Carrousel. Monsieur de Fersen les suivait de loin ; il hâta le pas, ouvrit la portière d'une voiture de remise où madame de Tourzel et les deux Enfants étaient déjà placés. Monsieur le Dauphin était vêtu en fille ; c'était le seul déguisement qui eût été adopté. On attendit quelques minutes madame Élisabeth. Sa sortie du palais avait éprouvé des difficultés. Une fille de garde-robe dévouée lui donnait le bras.

Le marquis de Briges était le cocher de cette voiture ; le comte de Fersen monta derrière. On sortit heureusement de la barrière. La voiture de voyage ne se trouva pas au dehors, comme il était convenu. On attendit plus d'une heure ; enfin, on reconnut qu'on s'était trompé de barrière. Le lieu proposé d'abord pour le rendez-vous avait été changé ; on avait négligé de prévenir monsieur de Briges.

Afin de ne point repasser les barrières, il fallut faire un assez long détour pour gagner celle où se trouvait la voiture de poste. Elle y était, en effet, mais il y avait eu beaucoup de temps perdu. Les illustres fugitifs s'y établirent promptement. Ce fut dans ce moment que monsieur de Fersen remit à un des gardes du corps, qui n'en avait pas, ses pistolets sur lesquels son nom était gravé et qui ont été trouvés à Varennes.

Aucun accident ne retarda la marche ; les postillons, bien payés, sans exagération, menaient rapidement. En voyant Charles de Damas à son poste, les voyageurs se flattèrent que les retards apportés à leur départ n'auraient pas de suites fâcheuses ; ils commencèrent à prendre quelque sécurité. Il faisait une chaleur extrême ; monsieur le Dauphin en souffrait beaucoup. On baissa les jalousies qu'on tenait levées et, en arrivant au relais de Sainte-Menehould, on oublia de tirer les stores du côté du Roi et de la Reine, placés vis-à-vis l'un de l'autre.

Leurs figures, et surtout celle du Roi, étaient les plus connues. Le Roi aperçut un homme, appuyé contre les roues de la voiture qui le regardait attentivement. Il se baissa sous prétexte de jouer avec ses enfants et dit à la Reine de tirer le store dans quelques instants, sans se presser. Elle obéit, mais, en se relevant, le Roi vit le même homme appuyé sur la roue de

l'autre côté de la voiture et le regardant attentivement. Il tenait un écu à la main et semblait confronter les deux profils ; mais il ne disait rien.

Le Roi dit : « Nous sommes reconnus, serons-nous trahis ? C'est à la garde de Dieu. »

Cependant, on achevait d'atteler. L'homme restait appuyé sur la roue, dans un profond silence ; il ne l'abandonna qu'au moment où elle se mit en mouvement. Lorsqu'ils eurent quitté le relais de Sainte-Menehould, les pauvres fugitifs crurent avoir échappé à ce nouveau danger, et le Roi dit qu'il faudrait s'occuper de découvrir cet homme pour le récompenser, car certainement il les avait reconnus, que lui le retrouverait entre mille. Hélas, il était destiné à le revoir.

Que se passe-t-il dans la tête de ce Drouet, car c'était lui : eut-il un moment de pitié, un moment d'hésitation, ou bien, Sainte-Menehould n'était qu'un tout petit hameau, craignait-il de ne pouvoir amener assez de monde pour arrêter la voiture ? Je ne sais, mais, bientôt après, il monta à cheval et prit la route de Clermont dont il était maître de poste et où il comptait précéder les voyageurs.

Il en était très près, et s'étonnait de n'avoir pas encore atteint la voiture, lorsqu'il rencontra des postillons de retour :

« La voiture a-t-elle encore beaucoup d'avance ? cria-t-il.

— Nous n'avons pas vu de voiture.

— Comment ! » et il dépeignit la voiture.

« Elle n'est pas sur cette route, mais j'ai vu, de la hauteur, une berline sur celle de Varennes ; c'est peut-être cela. »

Drouet n'en douta pas. En effet, à l'embranchement de la route de Clermont et de celle de Varennes, les gardes du corps avaient fait suivre cette dernière aux postillons. Ils avaient fait quelque légère difficulté sur ce que le relais était plus long et qu'on aurait dû avertir à la poste ; mais ils avaient passé outre et menaient si bon train que Drouet eut peine à les atteindre.

Qu'on suppose l'alarme des voyageurs en reconnaissant l'homme de la roue sur un cheval couvert d'écume. Il fit de vifs reproches aux postillons de mener si vite dans un relais si long, leur ordonna de ralentir le pas en les

menaçant de les dénoncer au maître de poste de Sainte-Menehould, et lui-même prit les devants. On n'osait pas trop presser les postillons ; d'ailleurs, on espérait encore éviter le danger.

Un relais, préparé par les soins de monsieur de Bouillé, devait être placé avant l'entrée de Varennes. Il était nécessaire de passer le pont situé à la sortie de la petite ville, mais on ne ferait que la traverser. Et, comme il y avait une escorte avec les chevaux de voiture, on pouvait se flatter de ne pas trouver d'obstacle. Le jour tombait. Le relais qui devait être au bas de la montée de Varennes ne s'y trouva pas. On l'espérait en haut ; il n'y était pas davantage. Les gardes du corps frappèrent la glace :

« Que faut-il faire ?

— Aller, répondit-on. »

On arriva à la poste. La nuit était close ; il n'y avait pas, disait-on, de chevaux à l'écurie. Les postillons refusèrent de doubler la poste sans faire rafraîchir leurs chevaux. Pendant qu'on parlementait, la Reine vit passer des dragons portant leurs selles sur leurs dos. Elle espéra que le détachement et le relais allaient enfin paraître ; mais les chevaux de voiture étaient placés à une extrémité de la ville, ceux des dragons à une autre, et le pont les séparait.

On vint presser les voyageurs de quitter la voiture et de faire reposer les enfants pendant que les postillons feraient rafraîchir les chevaux de poste. Ils craignirent d'exciter les soupçons en persistant dans leur premier refus ; ils entrèrent dans une maison, mais déjà ils étaient dénoncés et reconnus. Une charrette, renversée sur le pont, ferma la communication au détachement de dragons ; le tocsin sonna ; et lorsque le duc de Choiseul, qui s'était égaré dans des chemins de traverse et qui se fiait aux précautions ordonnées à Varennes, y arriva, il n'était plus temps de sauver le Roi autrement qu'en le plaçant ainsi que sa famille sur des chevaux de troupe et en prenant au galop le chemin d'un gué. Cela ne pouvait se faire que de vive force et en tirant des coups de pistolet. Monsieur de Choiseul le proposa, le Roi s'y refusa ; il dit qu'il ne consentirait jamais à faire couler une goutte de sang français. La Reine n'insista pas ; mais il était clair dans son récit qu'elle aurait adopté la proposition de monsieur de Choiseul. Au

reste, elle dit à mon père que, du moment où le relais avait manqué, elle n'avait plus eu d'espoir et avait compris qu'ils étaient perdus.

Malheureusement, le comte de Bouillé avait confié l'important poste de Varennes à son fils, le comte Louis de Bouillé. Il s'y conduisit avec une légèreté et une incurie sans exemple. Sans la faiblesse paternelle de monsieur de Bouillé, qui lui fit donner cette mission à un homme de vingt ans, il est probable que la Révolution aurait pris une autre marche ; peut-être même n'en serait-il sorti que de salutaires améliorations à la Constitution française.

Ce Drouet, que tout à l'heure le pauvre Roi pensait à récompenser, se présenta comme un maître insolent vis-à-vis de la famille éplorée. Bientôt elle fut en butte à tous les outrages. Je ne me rappelle pas d'autres détails, si ce n'est que la Reine se louait des procédés de Barnave, pendant le cruel retour, surtout en les comparant à ceux de monsieur de Latour-Maubourg.

J'ai dit que le Roi était fort opposé aux démarches que monsieur le comte d'Artois faisait en son nom. Cette opposition ne diminua pas après la réunion de Monsieur à son frère, et les prisonniers des Tuileries furent en complète hostilité avec les chefs de Coblenz.

La Reine, avec l'approbation du Roi, entretenait une correspondance dont le baron de Breteuil, alors à Bruxelles, était le principal agent, et qui avait pour premier but d'éloigner les cabinets étrangers de prêter les mains aux intrigues des princes. On se cachait pour cela de madame Élisabeth qui penchait pour les opinions de ses frères, de façon que, même dans l'intérieur de ce triste château, la confiance n'était pas complète.

Mon père était l'intermédiaire de la correspondance de la Reine avec monsieur de Breteuil. Il portait ses lettres chez monsieur de Mercy ; et, quelquefois, lorsqu'on craignait d'exciter l'attention par des visites trop fréquentes, c'était Bermont qui allait les recevoir des mains de la Reine. Mon père a eu la certitude qu'une somme de soixante mille francs lui avait été offerte pour livrer ces papiers. S'il avait remis une de ces lettres de la Reine qu'il savait porter, certes il aurait pu la vendre bien cher.

La situation de la famille royale devenait de jour en jour plus intolérable. Le Roi consentit enfin à reconnaître et à jurer la Constitution. Que ceux qui l'accusent de faiblesse se mettent à sa place avant de le condamner. Mon

père ne se l'est jamais permis ; mais il a fortement désapprouvé le plan suivi par lequel il devait apporter tous les obstacles possibles à la Constitution qu'il venait d'accepter :

« Puisque vous l'avez jurée, Sire, disait-il, il faut la suivre loyalement, franchement, l'exécuter en tout ce qui dépend de vous.

– Mais elle ne peut pas marcher.

– Hé bien, elle tombera, mais il ne faut pas que ce soit par votre faute. »

Dans ces nouveaux prédicaments, mon père blâma hautement la correspondance de la Reine avec Bruxelles. Elle eut l'air de l'écouter, de se ranger à son avis ; mais elle se cacha seulement de lui, et trouva un autre agent, sans pourtant lui en savoir mauvais gré, ni lui retirer sa confiance sur d'autres points.

Ces pauvres princes ne voulaient suivre complètement les avis de personne, et cependant accueillaient et acceptaient en partie tous ceux qu'on leur donnait. Il en résultait dans leur conduite un décousu qui se traduisait aisément en fausseté aux yeux de leurs ennemis et en lâcheté vis-à-vis de leurs soi-disant amis des bords du Rhin ; car, il ne faut pas l'oublier, Coblenz a été aussi fatal et presque aussi hostile à Louis XVI que le club des Jacobins.

La mission que mon père avait dû remplir, si la fuite du Roi avait réussi, était annulée par l'arrestation de Varennes. Il demanda à Sa Majesté la permission de donner sa démission du poste de Pétersbourg. Dans son opinion, le Roi, ayant accepté la Constitution, ne devait se servir que de ce qu'on appelait *les patriotes*, de gens qui avaient la réputation aussi bien que la volonté d'y être attachés. Mon père, aristocrate prononcé, tel raisonnable qu'il pût être, n'était plus qu'un embarras, et il témoigna l'intention d'aller rejoindre ma mère à Rome.

Le Roi l'y autorisa, en ajoutant que, lorsque le temps des honnêtes gens et des sujets fidèles serait revenu, il saurait où le retrouver. Il le remercia de ne point faire le projet d'aller à Coblenz. La Reine surtout insista beaucoup pour qu'il prît la route de l'Italie :

« Vous êtes à nous, monsieur d'Osmond ; nous voulons vous conserver. »

Le bon sens du Roi avait compris tout le danger de l'émigration comme elle existait en Allemagne, et mon père partageait trop ses opinions pour être tenté de s'y rendre. Au reste, il aurait été probablement mal reçu, car tous ceux qui, au risque de leur vie, se dévouaient au service du Roi, étaient regardés de fort mauvais œil par les princes ses frères, surtout par monsieur le comte d'Artois qui, à cette époque, prenait l'initiative. Le caractère plus cauteleux de Monsieur l'a tenu dans la réserve tant que le Roi a vécu.

Mon père resta encore quelque temps à Paris. Dans la dernière entrevue qu'il eut avec le Roi, celui-ci lui donna le brevet d'une pension de douze mille francs sur sa cassette.

« Je ne suis pas bien riche, lui dit-il, mais vous n'êtes pas bien avide ; nous nous retrouverons peut-être dans des temps où je pourrais mieux user de votre zèle et le récompenser plus dignement. »

L'état de la santé de ma mère, qui devenait plus alarmant, décida enfin mon père à s'arracher de ces Tuileries où il ne voulait pas rester et qu'il ne pouvait quitter. Il arriva à Rome au printemps de l'année 1792.

À la tristesse que lui donnaient les événements politiques, se joignit celle qui résultait de la perte de son frère, l'abbé d'Osmond, jeune homme de la plus belle espérance. Il s'était rendu à Saint-Domingue en 1790, dans la pensée d'y conserver nos propriétés et d'y préparer une retraite à notre famille, si la France devenait inhabitable. Au commencement de l'insurrection de Saint-Domingue, il joua le rôle le plus honorable ; mais, tombé entre les mains des nègres, il fut inhumainement massacré.

Mon père avait retenu le vicomte d'Osmond à la tête du régiment (de Neustrie), qu'il commandait à Strasbourg, tant qu'il était resté en France. Mais, après son départ, le vicomte, accompagné de tous les officiers de son régiment, alla rejoindre l'armée des princes.

DEUXIÈME PARTIE

ÉMIGRATION

DEUXIÈME PARTIE

ÉMIGRATION

CHAPITRE I

Séjour à Rome. — Querelles dans l'intérieur de Mesdames. — Société de ma mère. — L'abbé Maury. — Le cardinal d'York. — La Croix de Saint-Pierre. — Madame Lebrun. — Séjour d'Albano. — Arrivée à Naples. — La reine de Naples et les princesses ses filles. — Parti pris de quitter l'Italie. — Lady Hamilton. — Ses attitudes. — Bermont. — Passage du Saint-Gothard. — Mademoiselle à Constance. — Arrivée en Angleterre.

Je passerai rapidement sur le séjour que nous fîmes en Italie. Je n'en conserve qu'un léger souvenir ; je me rappelle seulement avoir entendu faire des récits sur les bisbilles de la petite Cour de Mesdames qui, même alors, me semblaient d'un extrême ridicule. Les querelles des deux dames d'honneur étaient poussées au point de diviser le petit nombre de Français alors à Rome. On était du parti Narbonne ou du parti Chastellux, et on se détestait cordialement.

L'attitude de mes parents se trouvait forcée par l'honneur que ma mère avait d'appartenir à Madame Adélaïde ; les Chastellux le reconnurent et ils restèrent en bons termes. Les enfants Chastellux vivaient en intimité avec moi, ainsi que Louise de Narbonne, petite-fille de la duchesse. Toutefois, pour ne pas faire de jaloux, nous étions tous également exclus de la présence des princesses.

Je n'ai pas vu madame Adélaïde trois fois pendant le séjour à Rome ; à la vérité, j'avais un peu passé l'âge où l'on s'amuse d'un enfant comme d'un petit chien. Malgré les querelles domestiques dont elles étaient témoins et victimes, jamais leurs entours ne sont parvenus à désunir les deux vieilles princesses. Elles sont mortes à peu de jours l'une de l'autre, ayant toujours vécu dans la plus tendre union. Madame Victoire avait une grande admiration pour sa sœur qui le lui rendait en affection.

La faible santé de ma mère la retenait habituellement chez elle. Chaque soir, il s'y réunissait quelques personnes, au nombre desquelles les plus assidues étaient les prélats Caraffa, Albani, Consalvi, et enfin l'abbé Maury, alors le coryphée du parti royaliste. Toutes ces personnes étaient spirituelles et distinguées. Je m'accoutumais à prendre goût à leur conversation. J'étais très gâtée par elles, et principalement par l'abbé Maury et le prélat Consalvi.

L'abbé Maury, en butte à toutes les haines, à toutes les intrigues romaines pour l'éloigner de la pourpre à laquelle la faveur du pape Pie VI l'appelait et y donnant sans cesse prise par ses inconvenances, fit un rude noviciat. Il venait raconter ses douleurs à ma mère ; elle le consolait et l'encourageait, tout en le grondant. Le pape le nomma archevêque de Nicée, et l'envoya nonce au couronnement de l'empereur Léopold, ce qui lui assurait le chapeau.

Au retour, il me donna la confirmation et, à cette occasion, une très belle topaze dont l'Empereur lui avait fait cadeau avec plusieurs autres pierres précieuses.

Depuis que j'ai été témoin de l'excès fabuleux de son avarice, je ne conçois pas comment il a pu se dessaisir de ce bijou. Peut-être cette passion n'était pas arrivée au développement que nous lui avons connue.

Monsignor Consalvi a eu une réputation européenne ; j'en reparlerai plus tard.

Le cardinal d'York, dernier rejeton des malheureux Stuart, habitait Rome. Ma mère était petite fille du gouverneur de son père ; à ce titre, il l'accueillit avec une bonté extrême.

Il l'engagea à venir chez lui à Frascati, l'été, et, l'hiver, il exigeait qu'elle et mon père allassent fréquemment dîner chez lui. On le trouvait dans un

grand palais peu meublé, sans feu nulle part, un capuchon sur la tête, deux grosses houppelandes sur le corps, les pieds sur une chaufferette et les mains dans un manchon. Ses convives auraient volontiers adopté le même costume, car on gelait chez lui. Par excès de bonté pour ma mère, il faisait allumer quelques lattes de bois dans un quatrième salon, et il prétendait qu'à cette distance, sa respiration en était gênée. Notez qu'il avait du charbon allumé sous les pieds. Mais il faut bien conserver quelque chose de la royauté, ne fût-ce qu'une manie ! Ses gens l'appelaient : Votre Majesté. Les commensaux, plus relevés, évitaient toute appellation, ce que l'emploi de la troisième personne dans l'italien rend plus facile. Il ne parlait que cette langue et un peu d'anglais si mauvais qu'on avait peine à le comprendre, ce qui lui déplaisait extrêmement.

Toute sa tendresse se portait sur Consalvi qu'il traitait comme un fils ; il ne pouvait se passer un moment d'*Ercole*, ainsi qu'il l'appelait à chaque instant, et le pauvre *Ercole* en était souvent bien ennuyé.

Le cardinal était alors furieux contre sa belle-sœur, la comtesse d'Albany, qui avait accepté une pension de la Cour de Londres ; il en parlait avec une fort belle dignité royale très blessée. Depuis, lui-même a eu recours à la munificence anglaise. Tant il est vrai qu'en temps de révolution il est bien difficile de préciser d'avance ce à quoi on peut être amené. Certainement, à cette époque, le cardinal croyait de bonne foi qu'il aimerait mieux mourir que de se voir sur la liste des pensionnaires de l'Angleterre, et pourtant il a sollicité d'y être placé.

Je me rappelle une aventure qui fit du bruit à Rome. Monsieur Wilbraham Bootle, jeune anglais, distingué par sa position sociale, sa figure, son esprit, et possesseur d'une immense fortune, y devint amoureux d'une miss Taylor qui était jolie, mais n'avait aucun autre avantage à apporter à son époux. Cependant monsieur Wilbraham Bootle brigua ce titre et obtint facilement son consentement. Le jour du mariage était fixé. À un grand dîner chez lord Camelford, on parla d'une ascension faite le matin à la croix posée sur le dôme de Saint-Pierre. La communication de la boule à la croix était extérieure. Monsieur Wilbraham Bootle dit que, sujet à des vertiges, il ne pourrait pas faire l'entreprise d'y arriver, et que rien au monde ne le déciderait à la tenter.

« Rien au monde, dit miss Taylor.

– Non, en vérité.

– Quoi, pas même si je vous le demandais ?

– Vous ne me demanderiez pas une chose pour laquelle j'avoue franchement ma répugnance.

– Pardonnez-moi, je vous le demande ; je vous en prie ; s'il le faut, je l'exige. »

Monsieur Wilbraham Bootle chercha à tourner la chose en plaisanterie, mais miss Taylor insista, malgré les efforts de lord Camelford. Toute la compagnie prit rendez-vous pour se trouver le surlendemain à Saint-Pierre et assister à l'épreuve imposée au jeune homme. Il l'accomplit avec beaucoup de calme et de sang-froid. Lorsqu'il redescendit, la triomphante beauté s'avança vers lui, la main étendue ; il la prit, la baisa, et lui dit :

« Miss Taylor, j'ai obéi au caprice d'une charmante personne. Maintenant, permettez-moi, en revanche, de vous offrir un conseil : quand vous tiendrez à conserver le pouvoir, n'en abusez jamais. Je vous souhaite mille prospérités ; recevez mes adieux. »

Sa voiture de poste l'attendait sur la place de Saint-Pierre ; il monta dedans et quitta Rome. Miss Taylor eut tout le loisir de regretter sa sottise exigence. Dix ans après, je l'ai revue encore fille ; j'ignore ce qu'elle est devenue depuis.

Je voyais souvent madame Lebrun ou plutôt sa fille. Elle était une de mes camarades de jeu. Madame Lebrun, très bonne personne, était encore jolie, toujours assez sottise, avait un talent distingué, et possédait à l'excès toutes les petites minauderies auxquelles son double titre d'artiste et de jolie femme lui donnait droit. Si le mot de *petite maîtresse* n'était pas devenu d'aussi mauvais goût que les façons qu'on lui prête, on pourrait le lui appliquer.

Le cardinal Corradini, oncle de Consalvi, possédait à Albano une petite maison qu'il prêta à ma mère et où nous passâmes deux étés. Je conserve un assez faible souvenir de ce ravissant pays, mais un très vif du plaisir que j'avais à y monter sur l'âne du jardinier.

Vers le commencement de 1792, arriva à Rome sir John Legard avec sa femme, miss Aston, cousine germaine de ma mère. Cette relation de famille

amena promptement une grande intimité. Les ressources que mes parents avaient apportées de France s'épuisaient. Un seul quartier de la pension donnée par le Roi avait été payé. Le chevalier Legard leur demanda de l'accompagner à Naples, et de retourner ensuite avec lui dans son manoir de Yorkshire où il leur offrait la plus généreuse et la plus amicale hospitalité. Mes parents acceptèrent de passer avec lui quelque temps à Naples, sans s'engager au delà. Le chevalier Legard n'insista pas.

Nous restâmes dix mois à Naples. Ma mère fut très accueillie et fort goûtée par la Reine qui lui faisait conter la Cour de France et tout ce commencement de la Révolution, si intéressant pour elle et comme reine et comme sœur.

J'étais admise auprès des princesses ses filles, et c'est là où a commencé ma liaison, si j'ose me servir de cette expression, avec la princesse Amélie, depuis reine des Français. Nous parlions français et anglais, nous lisions ensemble, j'allais passer des journées avec elle à Portici et à Caserte. Elle me distinguait de toutes ses autres petites compagnes. J'étais moins en rapport avec ses sœurs, quoique nous fussions presque aussi souvent ensemble.

Cependant, après madame Amélie, j'aimais aussi madame Antoinette, depuis princesse des Asturies. Quant à madame Christine, qui est devenue reine de Sardaigne, nous l'excluons de tous nos plaisirs auxquels, quoique plus âgée, elle aurait volontiers pris part. Les deux princesses aînées, l'Impératrice et la grande-duchesse de Toscane, étaient mariées à cette époque.

Il y avait beaucoup d'étrangers à Naples, et je crois qu'on s'y amusait ; pour moi, comme de raison, je ne prenais que peu de part à ces gaietés. On me menait quelquefois à l'Opéra. J'étais déjà une bonne musicienne, et je commençais à avoir une assez belle voix dont Cimarosa s'était enthousiasmé. Il ne donnait pas de leçons, mais il venait fréquemment me faire chanter et m'avait donné un maître qu'il dirigeait.

Le moment de quitter Naples approchait. Le chevalier Legard demanda derechef à mes parents de le suivre en Angleterre. Les communications avec Saint-Domingue, dont on espérait encore quelques secours, y étaient plus faciles. Mon père avait conservé en Hollande tout son mobilier

d'ambassade dont on pouvait tirer quelque parti. Enfin, et au pis aller, sir John Legard offrait chez lui, avec toute la délicatesse possible, une retraite honorable. Pendant les dix mois que nous avons passés à Naples, il avait comblé mes parents de toutes les marques d'amitié. En restant en Italie, nous devions tomber incessamment à la charge de Mesdames. Elles-mêmes commençaient à se trouver dans la gêne, et leurs entours ne verraient pas volontiers une nouvelle famille s'installer dans leur commensalité.

Toutes ces réflexions décidèrent mes parents à accepter les offres pressantes du chevalier Legard, après en avoir obtenu l'agrément de Madame Adélaïde. Elle consentit à leur départ, en ajoutant que, s'ils ne trouvaient pas à s'établir en Angleterre, tant qu'elle aurait un morceau de pain, elle le partagerait avec eux. La reine de Naples essayer de conserver ma mère à Naples ; elle lui offrit même une petite pension, mais alors on espérait encore dans ses propres ressources. La Reine, d'ailleurs, passait pour capricieuse, et la faveur de Lady Hamilton commençait. Cette Lady Hamilton a eu une si fâcheuse célébrité que je crois devoir en parler.

Monsieur Greville, entrant un jour dans sa cuisine, vit au coin de la cheminée une jeune fille n'ayant qu'un pied chaussé, parce qu'elle raccommodeait le gros bas de laine noire destiné à couvrir l'autre. En levant les yeux, elle lui montra une beauté céleste. Il découvrit qu'elle était la sœur de son palefrenier. Il n'eut pas grand'peine à lui faire monter l'escalier et à l'établir dans son salon. Il vécut avec elle quelque temps, lui fit apprendre un peu à lire et à écrire.

Le feu s'étant mis dans les affaires de ce jeune homme très dérangé, il se trouva obligé de quitter Londres subitement. En ce moment, son oncle, sir William Hamilton, ministre d'Angleterre à Naples, s'y trouvait en congé. Il lui raconta que son plus grand chagrin était la nécessité d'abandonner une jeune créature fort belle qu'il avait chez lui et qui allait se trouver dans la rue. Sir William lui promit d'en avoir soin.

En effet, il alla la chercher au moment où les huissiers l'expulsaient de chez monsieur Greville, et bientôt il en devint éperdument amoureux. Il l'emmena en Italie. Je ne sais quel rôle elle joua auprès de lui, mais, au bout de quelques années, il finit par l'épouser. Jusque-là, il semblait la traiter avec une affection paternelle qui convenait à son âge et lui avait permis,

jusqu'à un certain point, de la présenter dans le monde peu difficile de l'Italie.

Cette créature, belle comme un ange et qui n'avait jamais pu apprendre à lire et à écrire couramment, avait pourtant l'instinct des arts. Elle profita promptement des avantages que le séjour d'Italie et les goûts du chevalier Hamilton lui procurèrent. Elle devint bonne musicienne, et surtout se créa un talent unique, dont la description paraît niaise, qui pourtant enchantait tous les spectateurs et passionnait les artistes. Je veux parler de ce qu'on appelait les *attitudes* de lady Hamilton.

Pour satisfaire au goût de son mari, elle était habituellement vêtue d'une tunique blanche ceinte autour de la taille ; ses cheveux flottaient ou étaient relevés par un peigne, mais sans avoir la forme d'une coiffure quelconque. Lorsqu'elle consentait à donner une représentation, elle se munissait de deux ou trois schalls de cachemire, d'une urne, d'une cassolette, d'une lyre, d'un tambour de basque. Avec ce léger bagage et dans son costume classique, elle s'établissait au milieu d'un salon. Elle jetait sur sa tête un schall qui, traînant jusqu'à terre, la couvrait entièrement, et, ainsi cachée, se drapait des autres. Puis elle le relevait subitement, quelquefois elle s'en débarrassait tout à fait, d'autres fois, à moitié enlevé, il entraînait comme draperie dans le modèle qu'elle représentait. Mais toujours elle montrait la statue la plus admirablement composée.

J'ai entendu dire à des artistes que, si on avait pu l'imiter, l'art n'aurait rien trouvé à y changer. Souvent elle variait son attitude et l'expression de sa physionomie. « Passant du grave au doux, du plaisant au sévère », avant de laisser retomber le schall, dont la chute figurait une espèce d'entr'acte.

Je lui ai quelquefois servi d'accessoire pour former un groupe. Elle me plaçait dans la position convenable et me drapait avant d'enlever le schall qui, nous enveloppant, nous servait de rideau. Mes cheveux blonds contrastaient avec ses magnifiques cheveux noirs dont elle tirait grand parti. Un jour, elle m'avait placée à genoux devant une urne, les mains jointes, dans l'attitude de la prière. Penchée sur moi, elle semblait abîmée dans sa douleur ; toutes deux nous étions échevelées. Tout à coup, se redressant et s'éloignant un peu, elle me saisit par les cheveux d'un mouvement si brusque que je me retournai avec surprise et même un peu d'effroi, ce qui me fit entrer dans l'esprit de mon rôle, car elle brandissait un poignard. Les

applaudissements passionnés des spectateurs artistes se firent entendre avec les exclamations de : *Bravo la Médée !* Puis, m'attirant à elle, me serrant sur son sein en ayant l'air de me disputer à la colère du ciel, elle arracha aux mêmes voix le cri de : *Viva la Niobé !*

C'est ainsi qu'elle s'inspirait des statues antiques et que, sans les copier servilement, elle les rappelait aux imaginations poétiques des Italiens par une espèce d'improvisation en action. D'autres ont cherché à imiter le talent de lady Hamilton ; je ne crois pas qu'on y ait réussi. C'est une de ces choses où il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule. D'ailleurs, pour égaler son succès, il faut commencer par être parfaitement belle de la tête aux pieds, et les sujets sont rares à trouver.

Hors cet instinct pour les arts, rien n'était plus vulgaire et plus commun que lady Hamilton. Lorsqu'elle quittait la tunique antique pour porter le costume ordinaire, elle perdait toute distinction. Sa conversation était dépourvue d'intérêt, même d'intelligence. Cependant il fallait bien qu'elle eût une sorte de finesse à ajouter à la séduction de son incomparable beauté, car elle a exercé une entière domination sur les personnes qu'elle a eu intérêt à gouverner : son vieux mari d'abord qu'elle a couvert de ridicule, la reine de Naples qu'elle a spoliée et déshonorée, et lord Nelson qui a souillé sa gloire sous l'empire de cette femme, devenue monstrueusement grasse et ayant perdu sa beauté.

Malgré tout ce qu'elle s'était fait donner par lui, par la reine de Naples et par sir William Hamilton, elle a fini par mourir dans la détresse et l'humiliation aussi bien que dans le désordre. C'était, à tout à prendre, une mauvaise femme et une âme basse dans une enveloppe superbe.

La reine de Naples avait eu beaucoup de peine à consentir à la recevoir. Ma mère avait été employée par sir William à obtenir cette faveur. Mais elle ne tarda pas à s'emparer de l'esprit de la Reine. Il est indubitable que les cruelles vengeances exercées à Naples, sous le nom de la Reine et de lord Nelson, ont été provoquées, on peut même dire commandées par Lady Hamilton. Elle leur persuadait mutuellement que chacun d'eux les exigeait. Ma mère en fut d'autant plus désolée qu'elle était fort attachée à la reine Caroline avec laquelle elle est restée en correspondance très suivie, et à qui elle a eu dans la suite de grandes obligations.

J'ai déjà parlé plusieurs fois du valet de chambre de mon père, Bermont. Lorsque notre départ pour l'Angleterre fut décidé, mon père voulu le placer à Naples chez le général Acton. Il y aurait été à merveille ; il s'y refusa absolument. Il avait épousé depuis plusieurs années une femme qui avait été successivement ma bonne et celle de mon frère, lorsqu'on m'avait remise à une anglaise. Il en avait eu des enfants restés en France. Il dit à mon père qu'il ne voulait pas se séparer de nous.

« Mais, mon pauvre Bermont, je ne peux pas garder un valet de chambre.

– C'est vrai, monsieur le marquis, mais il vous faut un muletier. Vous allez acheter des mules pour faire le voyage ; il faut bien quelqu'un pour les soigner et les conduire, hé bien, ce quelqu'un ce sera moi. »

Mon père, touché jusqu'aux larmes, ne put qu'accepter ce dévouement. Les mules furent achetées par lui avec autant de zèle que d'intelligence. Il les menait en cocher, et un jeune nègre, venu tout enfant des habitations de mon père, servait de postillon à une berline occupée par mon père, ma mère, leurs deux enfants, la femme de Bermont et une jeune négresse particulièrement attachée à mon service et dont j'aurai à reparler.

Les ressources de mon père n'étaient pas encore complètement épuisées. Il avait été décidé qu'il voyagerait avec le chevalier Legard à frais communs, et, depuis ce moment, la tête de ce dernier travaillait incessamment pour arriver à faire ce voyage au meilleur marché possible. De là, l'invention de l'achat de mules, quinteuses et odieuses bêtes qui ont donné mille embarras, et un système de lésinerie dans tous les détails qui ont rendu ce voyage insupportable et quelquefois dangereux.

Par exemple, le chevalier ne voulut pas laisser démonter les voitures, ni prendre des guides et des chevaux du pays pour traverser le Saint-Gothard, et nous pensâmes tous y périr. Montée sur une petite mule napolitaine qui n'avait jamais porté ni vu de la neige, j'ai traversé la montagne, conduite par mon pauvre père, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux à chaque pas, et à travers une tourmente effroyable. Je me rappelle que mes larmes gelaient sur mon visage. Je ne disais rien pour ne pas augmenter l'inquiétude que je voyais peinte sur celui de mon père.

« Tiens ta bride, mon enfant.

– Je ne peux plus, papa. »

Et, en effet, mes gants de peau, d'abord mouillés et glacés ensuite, avaient fini par me geler les doigts ; il fallut me les frotter avec de la neige. Mon père les enveloppa avec la jaquette d'un homme qui se trouvait là, et nous continuâmes notre route. Arrivés à l'hospice, le temps s'était un peu éclairci. Nos bagages envoyés devant étaient à Urseren ; nous n'aurions pu changer nos vêtements trempés. Mon père trouva le chevalier à la porte, causant avec un religieux qui le pressait de s'arrêter.

« Qu'en dites-vous, marquis ?

– Ma foi, puisque le vin est tiré, il vaut autant le boire dit mon père.

– Certainement, reprit le candide religieux, certainement, messieurs ; il y en a déjà deux bouteilles sur la table, et si cela ne suffit pas, nous en avons encore. »

Cette réponse me fit beaucoup rire et donna le change à mes souffrances. Dans la première jeunesse, il y a tant d'élasticité qu'on reprend bien vite la force avec la gaieté. Malgré les deux bouteilles toutes préparées, nous continuâmes notre route. La tourmente n'existait pas de ce côté de la montagne. Mon père causait avec moi, m'expliquait les avalanches que nous voyions tomber, et la descente me parut aussi agréable que la montée m'avait été pénible.

Nous passâmes quelques jours à Lausanne, puis à Constance, où le vieil évêque de Comminges s'était établi. J'y aperçus de loin Mademoiselle. On venait de l'enlever à madame de Genlis. Elle ne voyait personne, et était regardée avec une espèce de répulsion par toute cette coterie d'émigrés installés à Constance. Après avoir descendu le Rhin en bateau, nous arrivâmes à Rotterdam. Mon père alla à La Haye pour prendre les caisses qui y étaient déposées. Nous nous embarquâmes, arrivâmes à Harwich et prîmes directement la route du Yorkshire.

CHAPITRE II

Séjour en Yorkshire. — Sir John Legard. — Son mariage. — Lady Legard. — Caractère de sir John Legard. — Son influence sur la jeunesse. — Ses opinions politiques. — Mademoiselle Legard. — Monsieur Brandling. — Séjour en Westmoreland. — Mon éducation. — Départ de mes parents pour Londres. — Je vais les y rejoindre. — Promenade avant mon départ. — Encore Bermont. — Bizarrerie de sa conduite.

Il est temps de peindre plus en détail nos hôtes. Le caractère du chevalier Legard figurerait admirablement dans un roman.

C'était un composé de ce qu'il y a de plus disparate. Né avec l'esprit le plus fin, le goût le plus délicat, l'imagination la plus vive, le besoin de toutes les communications intellectuelles, il avait passé, par goût, toute sa jeunesse dans la retraite d'une gentilhommière du Yorkshire avec les associés les plus vulgaires. Il y avait contracté les habitudes d'une tyrannie domestique dont sa femme était la première victime. Il lui faisait porter la peine d'un genre de vie dont elle était la cause bien innocente.

Madame Aston, mère de deux filles pauvres et d'un fils très riche, selon l'usage du pays, était une jeune veuve très sémillante à l'époque où sir John Legard, officier aux gardes, fit la cour à l'aînée des filles. Il n'y pensait plus guère lorsqu'il apprit que la seconde épousait monsieur Hedges et que l'aînée se tenait pour engagée avec lui. Il eut une explication où il lui représenta que sa fortune le forcerait à habiter exclusivement ses terres et qu'il ne voulait pas demander un si énorme sacrifice à une fille élevée dans le plus grand monde de Londres. Ma pauvre cousine ne comprit pas ce langage et accepta une main qu'on ne lui offrait plus qu'à regret.

Sir John quitta l'armée et s'établit en Yorkshire. Peut-être cette retraite aurait-elle été moins austère si madame Hedges n'avait commencé bien promptement à tenir la conduite plus que légère qui a tant fait parler d'elle.

Lady Legard fut punie des torts de sa sœur par la sévérité toujours croissante de son mari. Elle était la meilleure femme du monde, mais la compagne la moins faite pour partager la retraite d'un homme distingué, non qu'elle n'eût assez de connaissances, mais la vie ne lui apparaissait jamais que sous son aspect le plus matériel.

Elle n'avait d'autre autorité dans la maison que celle de commander le dîner, et ce travail lui prenait chaque jour une bonne partie de la matinée. Une fois par semaine, de telle heure à telle heure, ni plus ni moins, elle faisait sa correspondance. Sa montre consultée, elle quittait une page commencée, prenait son rouet, remettant sa lettre à huitaine. Une autre heure appelait une promenade d'un nombre fixe de tours, toujours dans la même allée. Elle mesurait la quantité d'ourlets qu'elle devait accomplir dans un temps donné, et attachait de l'importance à achever cette tâche à la minute fixée. Son mari l'appelait milady *Pendule*, et il avait raison.

Hé bien, cette femme ainsi faite aimait le plaisir, le monde et surtout la toilette. Dès qu'elle trouvait la moindre occasion de satisfaire ses goûts, elle s'y livrait. Elle n'aurait pas osé demander des chevaux pour aller se promener, encore moins pour faire une visite ; mais, lorsque son mari lui disait d'une voix bien solennelle « Milady, il est convenable que vous alliez à tel château des environs », son cœur bondissait de joie. « Certainement, sir John, bien volontiers », et elle allait préparer ses atours. S'il s'agissait d'un dîner et qu'il y eût moyen de mettre trois épingles de diamants, ses seuls bijoux, sa satisfaction était au comble. Elle retrouvait ses impressions de vingt ans que, depuis vingt autres années, la sévérité de son mari tenait sous un éteignoir de plomb.

Il était toujours désobligeant, souvent dur pour elle. Elle était uniformément douce, mais n'avait pas l'air d'attacher le moindre prix à ses mauvais procédés. Je suis persuadée que, si elle les avait ressentis, si son aspect n'avait pas été impassible, soit qu'il fut bien ou mal pour elle, il avait trop d'âme pour persister dans une conduite qui, même avec ces excuses, était fort répréhensible.

Le chevalier Legard, n'ayant pas d'enfants et ne trouvant à exercer pleinement ni sa sensibilité, ni même sa sévérité vis-à-vis d'une femme toujours immobile, s'entourait de jeunes filles de ses parentes, parmi lesquelles je faisais nombre, quoique beaucoup plus enfant.

Nous en avions une peur effroyable, mais nous l'adorions toutes. Un regard un peu moins sévère était une récompense que nous apprécions comme un triomphe. Quand, au bonsoir qu'il nous disait ordinairement, il ajoutait : « bonsoir, Adèle » ; et, une ou deux fois, dans de grandes occasions ; « bonsoir, mon amour (my love) », je ressentais un bonheur inexprimable.

Nous savions parfaitement que rien ne lui échappait, qu'il n'y avait pas un bon mouvement de notre cœur qu'il ne devinât et dont il ne nous tint compte. À la vérité, l'habitude qu'il s'était faite de toujours siéger en jugement sur le genre humain l'entraînait assez fréquemment dans des erreurs ; mais il avait la persuasion d'être juste, nous le sentions et lui en tenions compte. La justice est un grand moyen de domination vis-à-vis de la jeunesse.

Je n'étais pas une de ses favorites ; il me trouvait de l'orgueil. Il est convenu depuis que ce n'était que de la fierté. Placée dans une situation où je pensais que son autorité sur moi pourrait s'exercer de façon à blesser mes parents, je me tenais dans une grande réserve et ne m'exposais guère à ses reproches, mais je n'en étais pas moins sensible à son approbation. Il prenait chaque jour une prise de tabac après le dîner. Une fois, quelqu'un lui en demanda :

« J'ai oublié ma tabatière », dit-il.

Une de mes compagnes offrit de l'aller chercher.

« Merci, Adèle y est allée ».

Je revins, en effet, apportant la tabatière. J'avais aperçu le mouvement qu'il avait fait un instant avant en la cherchant.

« Ah ! vous aviez raison, sir John, dit milady. Adèle y est allée, vous le saviez donc ?

– Oui, je le savais. »

Et ce : *je le savais*, m'est resté gravé dans la mémoire comme une des paroles les plus flatteuses qu'on m'ait jamais adressées. Quel moyen d'éducation qu'une telle influence si on n'en abusait pas !

Il était martyrisé par la goutte et, pendant l'hiver surtout, cloué sur un fauteuil où il souffrait avec un courage admirable. Lorsqu'il avait la liberté

de ses mains, il manœuvrait très adroitement son fauteuil dans toute la maison, mais souvent il était réduit à avoir besoin d'assistance même pour tourner les pages de son livre et c'était à qui de nous lui rendrait ce service. Quelquefois, pour nous témoigner sa reconnaissance, il lisait tout haut. Il préférait Shakespeare qu'il rendait admirablement, et accompagnait ses lectures de commentaires très intéressants. C'est à lui que je dois mon goût pour la littérature anglaise et le peu de connaissance que j'en ai acquise.

L'été, il retrouvait de la santé ; son adresse et son agilité devenaient incroyables. Il avait été très beau dans sa jeunesse, mais il était devenu fort gros et paraissait plus vieux que son âge, du moins à mes yeux.

Il aimait passionnément la musique. J'avais une belle voix ; il n'aurait jamais voulu me demander de chanter pour ne pas me donner d'amour-propre. Quelquefois il entraînait dans la pièce où j'étudiais, sous un prétexte quelconque, en me disant : « *Go on, child* » (Continuez, enfant). J'avais très soin de choisir les morceaux qui lui plaisaient le plus ; et, lorsque je m'apercevais que le livre restait devant lui sans être lu ou le papier sans que sa plume y eût rien tracé, j'en ressentais une joie tout à fait dépourvue de cette vanité qu'il craignait de m'inspirer.

Il était très *Pitt* plutôt que *Tory*. Il représentait parfaitement *the independent country gentleman*. Il n'aimait pas beaucoup la noblesse, méprisait les gens à la mode, détestait les parvenus. Il était passionnément attaché à son pays et avait tous les préjugés et les prétentions des Anglais sur leur suprématie au-dessus de toutes les autres nations. Il aimait le Roi parce que c'était celui de l'Angleterre, et l'Église parce que ses rigides principes de morale s'y associaient, plutôt qu'il n'était royaliste et religieux.

J'ai passé deux ans à boire tous les jours un demi-verre de vin de Porto au dessert après ce toast : *Old England for ever the King and constitution and our glorious revolution*. Probablement cette dernière phrase datait du moment où la famille des Legard avait renoncé aux principes jacobites.

Leurs pères avaient joué un rôle parmi *les cavaliers*. Je le croirais d'autant plus volontiers que sir John avait une très vieille tante, restée fille, qui ne venait jamais dîner chez lui à cause de ce toast. Elle habitait une petite ville des environs, Beverley, rendait beaucoup à son neveu, comme chef de la famille, mais avait deux grands griefs contre lui, en outre du

toast : l'un d'avoir renoncé à l'habitation du manoir seigneurial, devenu trop grand pour sa fortune et qui était en mauvais état ; l'autre, de ne pas maintenir la prononciation gutturale du G, dans son nom qu'elle prétendait d'origine normande, Lagarde. Quant à elle, elle le disait toujours ainsi.

Elle me caressait beaucoup, et nous découvrîmes un beau jour que c'était à cause de mon sang normand. Sir John lui préparait un nouveau chagrin : non content d'avoir quitté son castel pour résider dans une plus petite habitation, il abandonna sa province.

Malgré leur amour exalté de leur patrie, les anglais tiennent singulièrement peu à leur *endroit*, s'il est permis de se servir de ce terme. Ils s'éloignent sans regret du lieu que leurs parents, ou eux-mêmes, ont habité longuement pour aller chercher une résidence qui s'accorde avec leurs goûts du moment, soit pour la chasse, la pêche, les courses sur terre ou sur l'eau, l'agriculture, ou toute autre fantaisie qu'ils appellent une *poursuite*, et qui les absorbe tant qu'elle dure.

J'ai connu un monsieur Brandling qui a quitté un beau château où il était né et avait été élevé, un voisinage où il était aimé, estimé, qui lui plaisait, pour aller s'établir à cinquante milles de là, dans une maison louée, au milieu du plus vilain pays, uniquement parce que ses palefreniers pouvaient y promener ses chevaux tous les matins, sur une commune dont la pelouse offrait dix milles de parcours, sans qu'ils eussent à poser le sabot sur une toise de chemin raboteux. Ce motif lui avait paru suffisant pour enlever sa femme, qu'il aimait beaucoup, au voisinage de sa famille et des relations de toute sa vie. De son côté, elle n'a jamais songé à se trouver molestée par cette décision qui n'a paru ni bizarre, ni contestable à personne. Si je ne me trompe, ce sont là des traits de mœurs qui font connaître un pays.

Pendant son séjour de quelques mois en Suisse, le chevalier Legard avait pris pour le lac de Genève et les promenades sur l'eau un goût qui le persuada qu'un lac était nécessaire à son existence. Il acheta quelques arpents de terre sur les bords du lac de Winandermere, dans le Westmoreland, et se décida à y bâtir une maison. En attendant, il en loua une dans les environs où il transporta ses pénates, et nous l'y suivîmes.

Je dois dire que, pendant deux années, cet homme d'un caractère si impérieux, d'une humeur si intraitable, non seulement ne laissa pas

échapper un mot qui pût être désagréable à mon père, mais encore vécut avec lui dans les formes de la plus aimable déférence. À la vérité, il l'aimait tendrement, mais il était presque aussi gracieux pour ma mère qu'il n'aimait pas autant, et qui froissait souvent ses susceptibilités.

La haute générosité de son caractère l'emportait sur son humeur et, s'il avait été plus rigide pour moi, c'était par système d'éducation. Au reste, il avait réussi jusqu'à un certain point, car, lorsque j'ai quitté sa maison hospitalière, à plus de quatorze ans, je ne croyais aucunement avoir le moindre avantage à apporter dans le monde.

Mon père, dans le temps de cette retraite, s'était exclusivement occupé de mon éducation. Je travaillais régulièrement huit heures par jour aux choses les plus graves. J'étudiais l'histoire, je m'étais passionnée pour les ouvrages de métaphysique. Mon père ne me les laissait pas lire seule, mais il me les permettait sous ses yeux. Il aurait craint de voir germer des idées fausses dans ma jeune cervelle si ses sages réflexions ne les avaient pas arrêtées. Par compensation peut-être, mon père, dont, au reste, c'était le goût, ajoutait à mes études quelques livres sur l'économie politique qui m'amusaient beaucoup. Je me rappelle que les rires de monsieur de Calonne, lorsque l'année suivante, à Londres, il me trouva lisant un volume de Smith, *Wealth of nations*, dont je faisais ma récréation, furent pour moi le premier avertissement que ce goût n'était pas général aux filles de quinze ans.

Ma mère, menacée d'une maladie du sein, dut aller consulter à Londres et le résultat de cette consultation fut qu'il fallait rester près des médecins. Sa famille se cotisa pour lui en fournir les moyens. Lady Harcourt, son amie, et lady Clifford, sa cousine, se chargèrent de ces arrangements. La reine de Naples, avec qui elle était toujours restée en correspondance, exigea qu'elle ne s'éloignât pas des secours de l'art et lui envoya trois cents louis, en la prévenant que, chaque année, l'ambassadeur de Naples lui en remettrait autant. Ses parents lui complétèrent cinq cent livres sterling avec lesquels il était possible de végéter à Londres.

Mon père revint en Westmoreland chercher mon frère et moi qui y étions restés.

Je ne puis m'empêcher de raconter ici une circonstance qui me frappa vivement. Le chevalier Legard, désolé de la perspective de se trouver seul avec sa femme, était encore plus maussade pour elle que de coutume, et j'en étais indignée, car elle était aussi bonne pour moi qu'il était en elle de l'être pour qui que ce fût. Un soir, nous étions toutes deux dans un petit char à bancs qu'il menait. Il y avait, de l'autre côté du lac, un effet de soleil tellement admirable que j'en étais frappée et je voyais bien que le chevalier l'était aussi. Il étouffait du besoin d'en parler. Enfin il s'adressa à lady Legard et, la regardant de son œil si intelligent, il s'écria avec enthousiasme :

« Quel glorieux coucher du soleil !

– Je ne serais pas étonnée qu'il plût demain, » reprit-elle.

Il se retourna sans mot dire, mais comme s'il eût marché sur une torpille. Tout enfant que j'étais, je compris combien ces deux êtres étaient mal assortis et, dans ce moment, ma pitié était bien plus vive pour le tyran que pour la victime.

Me voici arrivée à un fait si étrange dans le cœur humain qu'il faut bien que je le rapporte. Ce Bermont, que j'ai laissé muletier improvisé, ayant reçu à Rome, des prélats amis de mon père, une médaille inscrite : *Au fidèle Bermont*, à peine arrivé en Angleterre, fut pris, disait-il, de la maladie du pays. Il changea à vue d'œil ; enfin il prévint mon père qu'il ne pouvait plus tenir à son anxiété sur le sort de ses enfants, qu'il fallait qu'il allât les voir en France. La mort de Robespierre rendait ce projet praticable. Mon père lui dit :

« Eh bien, allez, mon cher, vous savez ce qui me reste, en voilà le quart ; vous reviendrez nous trouver quand vous serez rassuré, si vous ne trouvez pas à mieux faire.

– Merci, monsieur le marquis, je n'ai pas besoin d'argent, j'ai ce qu'il me faut ».

Et il partit. Bermont avait gagné à la loterie, quelques années avant la Révolution, une somme de mille écus qu'il avait placée sur mon père. Il en avait exactement reçu les intérêts qu'il avait soin d'ajouter chaque trimestre à ses gages. Le livre de compte où cela était porté restait entre ses mains. Il

l'emporta, ainsi que le peu d'objets de valeur qui restaient à mon père. On ne s'en aperçut pas de longtemps.

Lorsque mon père revint nous chercher, il avait laissé ma mère seule à Londres avec sa jeune négresse. Un soir, elle l'appelle en vain. On s'agite, on la cherche ; enfin, on découvre qu'elle est partie avec Bermont, revenu de France exprès pour l'enlever. Il en était devenu amoureux fou, et avait conduit cette intrigue sous les yeux de sa femme, sans qu'elle s'en doutât.

Peu de temps après, à Londres, deux hommes entrèrent dans le salon où je travaillais à côté de ma mère, couchée sur un canapé. Mon père nous faisait la lecture. Ces deux hommes venaient l'arrêter à la requête de Bermont ; on le mit dans un fiacre et on l'emmena en prison. On se figure notre désolation. Il fallait se procurer des répondants. Ma mère, qui n'avait pas quitté sa chaise longue depuis trois mois, se mit en quête d'en trouver ; elle y réussit au bout de quelques heures. Cependant mon père passa la nuit dans la maison d'arrêt.

Bermont réclamait les mille écus, plus les intérêts et ses gages, ainsi que ceux de sa femme depuis la sortie de France. Cela faisait une assez grosse somme pour de pauvres émigrés. Les livres de compte, qui auraient fait foi de l'exactitude avec laquelle il avait été payé, étaient en sa possession. Les gens de loi surmontèrent la répugnance de mon père, et obtinrent qu'il nierait la dette en totalité. Pour établir celle des mille écus, Bermont n'avait d'autre preuve que les intérêts constamment payés. Il lui fallut la fournir, en renonçant à une partie notable de ses demandes et en établissant sa mauvaise foi ; mais il n'avait plus rien à perdre vis-à-vis de lui-même et des autres.

Il se conduisit avec une insolence et une dureté dont rien ne peut donner l'idée, et il osa se trouver à l'audience vis-à-vis de son ancien maître qu'il avait fait traîner en prison, sans avoir même l'air troublé. Expliquera qui pourra cette bizarre anomalie.

Cet homme, pendant vingt-cinq ans de dévouement et de fidélité dans les circonstances les plus compromettantes, a-t-il joué un rôle dont il comptait obtenir récompense et, cet espoir échappant, est-il entré dans son naturel ? Ou bien ce naturel a-t-il changé tout à coup, et le vice a-t-il pris possession d'un cœur jusque-là honnête ? Cela m'est impossible à décider. Sa pauvre

femme fut dans le désespoir. En outre de ses torts, elle pleurait son infidélité.

Pour en finir de cette aventure, je dirai qu'il emmena la jeune négresse à Dôle où il fit des spéculations qui ne réussirent pas. Il l'abandonna avec deux enfants. Elle chercha à travailler pour les faire vivre. N'y pouvant réussir, elle les prit un soir par la main et les déposa à l'hôpital. On fut quelques jours sans la revoir. Enfin on entra chez elle : elle s'était laissée mourir de faim, n'ayant plus un sou ni une harde dont elle pût se défaire.

Elle n'avait jamais porté de plainte, ni demandé de secours à personne. Seulement, en remettant ses enfants à l'hôpital, elle les avait recommandés vivement et, en s'en allant, elle s'était écriée : « Ceux-ci ne sont pas coupables, et Dieu est juste. » Cette pauvre fille, qui était aussi belle que l'admettait sa peau d'ébène, avait une âme fort distinguée et méritait un meilleur sort.

CHAPITRE III

Séjour à Londres. — Mon portrait à quinze ans. — Ma manière de vivre. — Monsieur de Calonne. — Âpreté d'un légiste. — Société des émigrés. — Les prêtres français. — Mission de monsieur de Frotté. — Le baron de Roll. — L'évêque d'Arras. — Le comte de Vaudreuil. — La marquise de Vaudreuil. — Madame de La Tour. — Le capitaine d'Auvergne. — L'abbé de La Tour. — Madame de Serant-Walsh. — Monsieur le duc de Bourbon. — La société créole.

Forcée de me retrouver souvent en scène dans ce que j'aurai à raconter, il faut bien que je dise comment j'étais alors.

Plus sérieusement et plus solidement instruite que la plupart des jeunes personnes de mon âge, avec un goût assez fin et des connaissances variées dans la littérature de trois langues que je parlais avec une égale facilité, j'avais la plus profonde ignorance de ce qu'on appelle le monde où je me sentais au supplice.

Sans être belle, j'avais une figure agréable. Des yeux petits, mais vifs et très noirs, animaient un teint remarquable, même en Angleterre. Des lèvres bien fraîches, de très jolies dents, une quantité énorme de cheveux d'un blond cendré ; le col, les épaules, la poitrine bien ; le pied petit. Mais tout cela me rassurait bien moins que je n'étais inquiétée par des bras rouges et des mains qui se sont toujours ressenties d'avoir été gelées au passage du Saint-Gothard ; j'en étais mortellement embarrassée.

Je ne sais quand je m'avisai de découvrir que j'étais jolie, mais ce ne fut que quelques temps après mon arrivée à Londres et très vaguement. Les exclamations des dernières classes du peuple, dans la rue, m'avertirent les premières : « Vous êtes trop jolie pour attendre », me disait un charretier en rangeant ses chevaux. — « Vous ne serez jamais comme cette jolie dame si vous pleurez », assurait une marchande de pommes à sa petite fille. — « Que Dieu bénisse votre joli visage, il repose à voir », s'écriait un portefaix, en passant à côté de moi, etc.

Au reste, il est exactement vrai que ces hommages, comme tous les autres, ne m'ont frappée que lorsqu'ils m'ont manqué. Je ne sais si toutes les femmes sentent de même, mais je n'en ai tenu compte qu'à mesure qu'ils échappaient. Les premiers qui fuient sont les admirations des passants, puis ceux qu'on entend en traversant les antichambres, puis ceux qu'on recueille dans les lieux publics. Quant aux hommages de salon, pour peu qu'on ait un peu d'élégance, on vit assez longtemps sur sa réputation.

Pour en revenir à ma jeunesse, j'étais d'une si excessive timidité que je rougissais toutes les fois qu'on m'adressait la parole ou qu'on me regardait. On ne plaint pas assez cette disposition. C'est une vraie souffrance, et je la poussai à un tel point que souvent les larmes me suffoquaient, sans qu'elles eussent d'autre motif qu'un excès d'embarras que rien ne justifiait.

Avec cette disposition, je me résignais facilement à ne jamais quitter la ruelle du lit de ma mère qui avait fini par le garder presque continuellement. Je ne sortais que rarement pour me promener, et toujours avec mon père. Mes récréations étaient de jouer aux échecs avec un vieux médecin ou d'entendre causer quelques hommes qui venaient voir mon père.

De ce nombre était monsieur de Calonne ; il prit goût à notre intérieur où il finit par passer sa vie. J'écoutais avec avidité ses récits, faits avec autant d'intérêt que de grâce, lorsque je m'aperçus que le même événement était raconté par lui tout à fait différemment, et, bientôt, qu'il ne disait presque jamais la vérité. Avec cet exclusif apanage de la première jeunesse, je le pris alors dans le plus profond mépris et à peine si je daignais l'écouter.

Il était difficile d'être plus aimable, meilleur enfant, plus léger et plus menteur. Avec prodigieusement d'esprit et de capacités, il ne faisait jamais que des fautes et des sottises. Tant qu'elles étaient à faire, il n'écoutait ni représentation, ni conseil ; il courait, tête baissée, s'y précipiter. Mais aussi, dès qu'elles étaient accomplies, même avant d'en éprouver les inconvénients, il les prévoyait tous, s'accusait, se condamnait et abandonnait le parti qu'il avait pris avec une docilité qui n'était comparable qu'à son entêtement de la veille.

Il était, à l'époque dont je parle, brouillé avec tout le monde (même avec monsieur le comte d'Artois, pour lequel il s'était ruiné), criblé de dettes, vivant sous la protection de l'ambassade d'Espagne à laquelle il s'était fait

attacher pour éviter d'être arrêté, et aussi gai, aussi entrain que s'il avait été dans la plus douce situation du monde.

Voici, à ce propos, une petite aventure qui donne une idée de l'avidité des gens de loi en Angleterre. On affiche à l'hôtel de ville la liste des personnes qui, attachées aux différentes légations, sont à l'abri de l'arrestation pour dettes. L'Espagne était alors en querelle avec l'Angleterre. L'ambassadeur était parti ; cependant la liste restait affichée, mais pouvait être enlevée à chaque instant. Monsieur de Calonne allait assez fréquemment à la cité pour s'en assurer. Un jour, il rencontra un légiste, beau monsieur qu'il avait quelquefois vu dans le monde.

« Que faites-vous donc dans ce quartier lointain ? »

Monsieur de Calonne le lui expliqua.

« Ne vous donnez pas la peine de venir, je passe dans cette salle tous les jours pour me rendre au tribunal ; je vous promets d'y regarder et de vous avertir s'il survenait quelque changement. »

Monsieur de Calonne se confondit en remerciements et n'y pensa plus. Des mois se passèrent et, depuis longtemps, il n'avait plus d'inquiétude à ce sujet. Il eut une petite affaire à laquelle il employa son obligé ami. Lorsqu'il reçut la note des frais, il trouva « *item* pour avoir examiné si le nom de monsieur de Calonne restait sur la liste de la légation d'Espagne, quinze schellings ; *item*, etc. » La somme se montait à deux cents livres sterling. Monsieur de Calonne fut furieux, mais il fallut payer ou plutôt ajouter cette somme à celle de ses autres dettes.

Je n'ai jamais mené la vie de l'émigration, mais je l'ai vue d'assez près pour en conserver des souvenirs qu'il est bien difficile de coordonner tant ils sont disparates. Il y a à louer jusqu'à l'attendrissement dans les mêmes personnes dont la légèreté, la déraison, les vilenies révoltent.

Des femmes de la plus haute volée travaillaient dix heures de la journée pour donner du pain à leurs enfants. Le soir, elles s'attifiaient, se réunissaient, chantaient, dansaient, s'amusaient la moitié de la nuit, voilà le beau. Le laid, c'est qu'elles se faisaient des noirceurs, se dénigrant sur leur travail, se plaignant que l'une eût plus de débit que l'autre, en véritables ouvrières.

Le mélange d'anciennes prétentions et de récentes petitessees était dégoûtant.

J'ai vu la duchesse de Fitz-James, établie dans une maison aux environs de Londres et conservant ses grandes manières, y prier à dîner tout ce qu'elle connaissait. Il était convenu qu'on mettrait trois schellings sous une tasse placée sur la cheminée, en sortant de table. Non seulement, quand la société était partie, on faisait l'appel de ces trois schellings, mais encore, lorsque, parmi les convives, il y avait eu quelqu'un à qui on croyait plus d'aisance, on trouvait fort mauvais qu'il n'eût pas déposé sa demi-guinée au lieu de trois schellings, et la duchesse s'en expliquait avec beaucoup d'aigreur. Cela n'empêchait pas qu'il n'y eût une espèce de luxe dans ces maisons.

J'ai vu madame de Léon et toute cette société faire des parties très dispendieuses où elles allaient coiffées et parées sur l'impériale de la diligence, au grand scandale de la bourgeoisie anglaise qui n'y serait pas montée. Ces dames fréquentaient le parterre de l'Opéra où il ne se trouvait guère que des filles et où leur maintien ne les en faisait pas assez distinguer.

Les mœurs étaient encore beaucoup plus relâchées qu'avant la Révolution, et ces formes, qui donnaient un vernis de grâce à l'immoralité, n'existaient plus. Monsieur le comte Louis de Bouillé, arrivant ivre dans un salon, s'asseyait auprès de la duchesse de Montmorency, attirait madame la duchesse de Châtillon de l'autre côté et disait à une personne qui l'engageait à se retirer : « hé bien, quoi ! qu'a-t-on à dire, ne suis-je pas sur mes terres ? » et il posait ses deux mains sur ces dames.

Ce ton n'était pas exclusivement réservé à monsieur de Bouillé. Presque tout le monde vivait en ménage, sans que l'Église eût été appelée à bénir ces alliances. Les embarras de fortune, la nécessité de s'associer pour vivre, servaient de motif aux uns, de prétexte aux autres. Et puis, d'ailleurs, pourvu qu'on *pensât bien*, tout était pardonné. Il n'y avait pas d'autre intolérance, mais celle-là était complète. J'ai vu tout cela, mais pourtant ce n'était pas parmi le grand nombre.

La masse des émigrés menait une vie irréprochable ; et il faut bien que cela soit, car c'est de leur séjour prolongé en Angleterre que date le changement d'opinion du peuple anglais en faveur du peuple français.

Quant aux opinions politiques, c'était partout le comble de la déraison ; et même ceux des émigrés qui menaient la vie la plus austère étaient les plus absurdes. Toute personne qui louait un appartement pour plus d'un mois était mal notée ; il était mieux de ne l'avoir qu'à la semaine, car il ne fallait pas douter qu'on ne fût toujours à la veille d'être rappelé en France par la contre-révolution.

Mon père avait fait un bail de trois ans pour la petite maison que nous habitions dans le faubourg de Brompton ; cela lui aurait fait tort s'il avait eu quelque chose à perdre. Mais sa désapprobation de l'émigration armée, et surtout son attachement bien connu pour le roi Louis XVI et la Reine, la fidélité qu'il portait à leur mémoire, étaient des crimes qu'on ne lui pardonnait pas plus que la sagesse avec laquelle il jugeait les extravagances du moment.

Je l'entendais souvent en causer avec l'évêque de Comminges (son frère auquel l'ancien évêque de Comminges avait cédé son siège en 1786), et tous les deux déploraient l'aveuglement du parti auquel les circonstances les forçaient d'appartenir.

Il ne serait pas juste, en parlant de l'émigration, de passer sous silence la conduite du clergé. Elle a été de nature à se concilier l'estime et la vénération du peuple anglais, bien peu disposé en faveur de prêtres papistes. Chaque famille bourgeoise avait fini par avoir son abbé français de prédilection qui apprenait sa langue aux enfants et souvent assistait les parents dans leurs travaux.

Réunis par chambrée, quelques-uns de ces bonnes gens s'étaient fait de petites industries à l'aide desquelles ils vivaient et venaient au secours des plus vieux ou des infirmes. Malgré le désir qu'ils auraient peut-être eu d'exercer le prosélytisme, ils ont été assez sages pour qu'aucune réclamation ne s'élevât à cet égard, et je n'ai pas souvenance qu'il y ait eu aucun genre de plainte portée contre un prêtre pendant tout le temps qu'a duré leur exil.

Cette conduite leur avait attiré une vénération dont on a vu des résultats touchants. Par exemple, ceux qui étaient chargés d'approvisionner leurs petites colonies se rendaient le vendredi à Billingsgate, leur schelling à la main, et c'était à qui des vendeurs de poisson remplirait leur panier. Ils

avaient la délicatesse, remarquable dans des gens de cette espèce, de recevoir le schelling en donnant du poisson pour la valeur de dix ou douze. Aussi les prêtres français s'émerveillaient du bon marché. Cette singulière transaction commerciale s'est renouvelée tous les vendredis pendant des années ; les gens de Billingsgute avaient l'idée qu'elle leur portait bonheur.

La malheureuse expédition de Quiberon avait eu lieu depuis longtemps, avec des circonstances déplorables pour tout ce qui y avait pris part. Le séjour de l'île d'Yeu sera à jamais la honte de la haute émigration. Monsieur de Vauban n'en a fait qu'un trop fidèle récit.

Monsieur de Frotté, le frère du général, vint à Londres. Sa mission était d'avertir monsieur le comte d'Artois que la Vendée était perdue s'il ne s'y présentait un prince. Je ne sais qui l'amena chez ma mère ; il y venait assez souvent. Sa négociation traînait en longueur, on l'amusait de bonnes paroles ; enfin, il exigea une réponse catégorique, en annonçant la nécessité de son départ.

Je le vis arriver chez ma mère, comme un homme désespéré. Son indignation était au comble ; voici qu'il nous raconta :

Monsieur le comte d'Artois l'avait reçu, entouré de ce qu'il appelait son conseil, l'évêque d'Arras, le comte de Vaudreuil, le baron de Roll, le chevalier de Puységur, monsieur du Theil et quelques autres, car ils étaient huit ou dix (notez bien que la tête de monsieur de Frotté, qui partait le lendemain, dépendait du secret). Monsieur de Frotté rapporta l'état de la Vendée et les espérances qu'elle présentait. Chacun fit ses objections ; il y répondit. On concéda que la présence de monsieur le comte d'Artois était nécessaire au succès. Vinrent ensuite les difficultés du voyage. Il les leva. Puis combien Monseigneur aurait-il de valets de chambre, de cuisiniers, de chirurgiens, etc., etc. (il n'était pas encore question d'aumôniers à cette époque). Tout fut débattu et convenu. Monsieur le comte d'Artois était assez passif dans cette discussion et paraissait disposé à partir. Monsieur de Frotté dit en terminant :

« Je puis donc avertir mon frère que Monseigneur sera sur la côte à telle époque.

— Permettez, un moment, dit le baron de Roll avec son accent allemand, permettez, je suis capitaine des gardes de monsieur le comte d'Artois et, par

conséquent, responsable vis-à-vis du Roi de la sûreté de Monseigneur. Monsieur de Frotté répond-il que Monseigneur n'a aucun risque à courir ?

— Je réponds que nous serons cent mille à nous faire tuer avant qu'il tombe un cheveu de sa tête. Je ne puis répondre de plus.

— Je m'en rapporte à vous, messieurs, est-ce là une sécurité suffisante pour hasarder Monseigneur ? puis-je y consentir ? » reprit le baron.

Tous affirmèrent que *non* ; assurément, que c'était impossible. Monsieur le comte d'Artois leva la séance en disant à monsieur de Frotté qu'il lui souhaitait un bon voyage et que c'était bien à regret qu'il renonçait à une chose que lui-même devait reconnaître impraticable.

Monsieur de Frotté, atterré d'abord, donna un coup de poing sur la table et s'écria, en jurant, « qu'ils ne méritaient pas que tant de braves gens s'exposassent pour eux. » C'était en sortant de cette scène qu'il arriva chez nous ; il en était encore tellement ému qu'il ne put s'en taire. Il nous raconta ces détails avec une chaleur et une éloquence de colère et d'indignation qui me frappèrent vivement et que je me suis toujours rappelées.

C'est probablement à la suite des communications qu'il fit à son frère que celui-ci écrivit la fameuse l'ettre à Louis XVIII : « La lâcheté de votre frère a tout perdu » Eh bien ! cela est exagéré. Monsieur le comte d'Artois, sans doute, n'avait pas de ces bravoures qui cherchent le danger ; mais, si ses entours l'avaient encouragé au lieu de l'arrêter, il aurait été trouver monsieur de Frotté, comme il est resté à Londres.

Ah ! ne soyons pas trop sévères pour les princes. Regardons autour de nous ; voyons quelle influence la puissance, les succès, exercent sur les hommes ! Le ministre, depuis quelques mois au pouvoir, la jolie femme, le grand artiste, l'homme à la mode, ne sont-ils pas sous le joug de la flatterie ? Ne se croient-ils pas bien sincèrement des êtres à part ? Si quelques instants d'une fugitive adulation amènent si promptement ce résultat, comment s'étonner que des princes, entourés depuis le berceau de l'idée de leur importance privilégiée, se livrent à toutes les aberrations dérivant de la folie de se croire eux-mêmes des êtres à part dont la conservation est le premier besoin de chacun ? Je suis persuadée que c'est très consciencieusement que monsieur le comte d'Artois représentait à

monsieur de Frotté l'impossibilité de hasarder la *sûreté de Monseigneur*, et que cet argument lui paraissait péremptoire pour tout le monde.

Quand nous disons aux princes que nous sommes trop heureux de mourir pour leur service, cela nous paraît une forme, comme le « très humble serviteur » au bas d'une lettre ; mais eux le prennent fort au sérieux et trouvent qu'en effet c'est un véritable bonheur. Est-ce tout à fait leur faute ? Non, en conscience ; c'est celle de tout ce qui les approche, dans tous les temps et sous tous les régimes.

Aucune des personnes qui entouraient monsieur le comte d'Artois ne se souciait d'une expédition aventureuse dont les chances, bien incertaines devaient amener des fatigues et des privations assurées. Le baron de Roll était, de plus, dans cette circonstance, l'organe de madame de Polastron. Sa tendresse réelle et mal entendue pour monsieur le comte d'Artois ne lui inspirait des craintes que pour sa sûreté et jamais pour sa gloire.

L'évêque d'Arras, arrogant et violent, tranchant du premier ministre et tout occupé des intrigues qu'il tramait contre la cour de Louis XVIII (car les deux frères étaient en hostilité ouverte et leurs agents cherchaient partout à se déjouer mutuellement), l'évêque d'Arras aurait craint par-dessus tout une entreprise qui aurait nécessairement retiré l'influence de ses mains pour la donner aux militaires, d'autant qu'alors le prince était fort éloigné de toute prédilection pour les prêtres. À la vérité, l'évêque d'Arras ne l'était guère.

Monsieur de Vaudreuil, que nous avons vu l'amant despote de la toute-puissante duchesse de Polignac, était devenu le mari soumis d'une jeune femme, sa cousine, qu'il avait épousée depuis l'émigration et dont la conduite peu mesurée aurait pu épuiser sa patience, s'il s'en était aperçu.

J'ai beaucoup vu le comte de Vaudreuil à Londres, sans avoir jamais découvert la distinction dont ses contemporains lui ont fait honneur. Il avait été le coryphée de cette école d'exagération qui régnait avant la Révolution, se passionnant pour toutes les petites choses et restant froide devant les grandes. À l'aide de l'argent qu'il puisait au trésor royal, il s'était fait le Mécène de quelques tous petits Virgiles qui le louaient en couplets. Chez madame Lebrun, il se pâmait devant un tableau, et protégeait les artistes. Il vivait familièrement avec eux et gardait ses grands airs pour le salon de madame de Polignac, et son ingratitude pour la Reine dont je l'ai entendu

parler avec la dernière inconvenance. En émigration et devenu vieux, il ne lui restait plus que le ridicule de toutes ses prétentions et l'inconsidération de voir les amants de sa femme fournir à l'entretien de sa maison par des cadeaux qu'elle était censée gagner à la loterie.

Ce n'était pas dans sa propre famille que madame de Vaudreuil aurait acquis les habitudes d'une grande délicatesse. Sa mère, vieille provençale, ne manquait pas d'une espèce d'habileté, ne lui en donnait pas l'exemple. En voici un trait entre mille.

Pendant la campagne des Princes, un homme de ses amis, partant pour l'armée, lui remit une bourse contenant deux cents louis.

« Si je vis, lui dit-il, je vous les redemanderai. Si je meurs, je vous prie de les remettre à mon frère. »

L'ami revint sain et sauf. Son premier soin dut d'accourir chez madame de Vaudreuil. Elle ne lui parla pas du dépôt. Un peu de timidité empêcha le jeune homme de prendre l'initiative. Enfin il se décida, au bout de plusieurs visites, à le réclamer.

« Hélas, mon bon ami, s'il en reste, il n'en reste guère, » dit-elle, avec son accent provençal.

Et, sans le moindre embarras, elle lui remit la bourse où il ne se trouvait plus qu'une douzaine de louis. On conçoit qu'une telle personne ne donnât pas des principes bien sévères à ses filles ; aussi toutes en ont profité.

L'une d'elles, madame de La Tour, avait suivi son mari à Jersey où le corps auquel il appartenait était en garnison. À cette époque, le gouverneur de l'île était un d'Auvergne, capitaine de la marine anglaise, qui avait la prétention de descendre de la maison de Bouillon, au moins du côté gauche. Monsieur d'Auvergne se lia très particulièrement à madame de La Tour, qui fit les honneurs de la maison du gouverneur. Les officiers, par malice, l'appelèrent entre eux madame de La Tour d'Auvergne ; mais elle accepta le nom et, dès lors, elle, son mari, ses beaux-frères, ses enfants, tous quittèrent le surnom de Paulet pour prendre celui d'Auvergne.

De là, et appuyant cette prétention de quelques papiers que le capitaine d'Auvergne, mort sans enfants, lui a laissé, elle a établi en France, lorsqu'elle y est rentrée, une branche de La Tour d'Auvergne qui n'a

d'autres droits que ceux que j'ai énoncés et qui pourtant s'est fait une existence qui finit par ne lui être plus contestée.

Elle fut fort assistée dans cette entreprise par son beau-frère, l'abbé de La Tour, extrêmement intrigant. Dans un temps dont je parlerai, il était le secrétaire intime et le séide de l'évêque d'Arras, et tonnait contre tous les émigrés qui rentraient en France. Un beau matin, il disparut sans avertir personne, et quinze jours après nous apprîmes que le Premier Consul l'avait nommé titulaire de l'évêché d'Arras. Les fureurs de son patron et prédécesseur furent poussées jusqu'à la frénésie contre *ce misérable prestolet*. Il ne le désignait plus autrement.

Il y aurait bien des pages à écrire sur cette famille Vaudreuil, mais elles seraient peu amusantes et encore moins édifiantes. Il faut pourtant excepter madame de Serant-Walsh, la fille aînée, personne de mérite, qui a été une des premières dames de l'impératrice Joséphine. Elle était très remarquablement instruite, assez spirituelle, et l'Empereur se plaisait à causer avec elle, dans le temps où il causait encore. Elle et madame de Rémusat lui ont souvent fait arriver des vérités utiles pour lui et pour les autres.

Les créanciers de monsieur le comte d'Artois devinrent plus importuns, et il fut obligé d'aller rechercher la protection des murs du palais d'Holyrood, à Edimburg, où ils ne pouvaient l'atteindre. Il y séjourna jusqu'à ce qu'un bill du parlement anglais eut décidé que les dettes contractées à l'étranger ne pourraient entraîner prise de corps.

Il ne resta de prince à Londres que monsieur le duc de Bourbon qui a péri si misérablement à Saint-Leu, fin trop digne de sa vie. Son père, s'étant aperçu qu'il entendait le bruit des balles sans s'y plaire, l'avait expulsé de l'armée de Condé où, entre deux générations de héros, il soutenait bien mal le beau nom de Condé. Ce n'était pas un mauvais homme ; il était doux et facile dans son intérieur. Peut-être son inconduite tenait-elle principalement à une timidité organique qui lui rendait insupportable l'existence de prince ; il n'était à son aise que dans les classes assez peu élevées pour qu'il n'y trouvât aucun respect. Son goût vif pour les femmes, se trouvant réuni à sa répugnance pour les salons, le jetait dans une vie des moins honorables.

Lorsqu'il se trouvait forcé, par quelques circonstances impossibles à éviter, à se trouver en bonne compagnie, il y souffrait visiblement. Il avait pourtant une belle figure, fort noble, et ses façons, quoique froides et embarrassées, avaient de la distinction. Une liaison intime avec la jeune comtesse de Vaudreuil le mit pendant quelques mois dans le monde, mais il y était toujours mal à son aise.

Il allait un peu plus volontiers qu'ailleurs dans ce qu'on appelait la société créole. Elle était composée de personnes dont les habitations n'avaient pas été assez dévastées pour être détruites entièrement. Les négociants de Londres leur faisaient, à intérêts bien onéreux, de petites avances dont ils ont fini par n'être pas payés. Cette classe de créoles était alors la moins malheureuse parmi les émigrés. Une certaine madame de Vigné en était la plus riche. Elle tenait une espèce d'état, appelait monsieur le duc de Bourbon *le voisin*, parce qu'il demeurait dans sa rue, et était suffisamment vulgaire pour le mettre à son aise.

C'est elle qui répondait à un anglais qui lui demandait si elle était créole :

« Oui, monsieur, et des bonnes, car je roule. »

Paroles que l'anglais fut obligé de se faire expliquer. Sa fille, très jolie et très aimable, était l'objet des prétentions de tout ce que l'émigration avait de plus distingué ; mais elle fit la difficile, les moulins des habitations cessèrent de *rouler*, et elle fut trop heureuse d'épouser le consul d'Angleterre à Hambourg. Mademoiselle de La Touche, fille de madame Arthur Dillon, et mademoiselle de Kersaint, toutes deux riches de possessions à la Martinique, avaient été plus avisées. La première épousa le duc de Fitz-James, l'autre, le duc de Duras. J'ai été par la suite très liée avec toutes deux, et j'aurai à en reparler.

CHAPITRE IV

Concerts du matin. — Le général de Boigne. — Mon mariage. — Caractère de monsieur de Boigne.
— Les princes d'Orléans. — Monsieur le comte de Beaujolais. — Monsieur le duc de Montpensier. Monsieur le duc d'Orléans. — Tracasseries domestiques. — Voyage en Allemagne. — Hambourg. — Munich. — Retour à Londres. — Histoire de lady Mary Kingston.

Je ne raconterai pas le roman de ma vie, car chacun a le sien et, avec de la vérité et du talent, on peut le rendre intéressant, mais le talent me manque. Je ne dirai de moi que ce qui est indispensable pour faire comprendre de quelles fenêtres je me suis trouvée assister aux spectacles que je tenterai de décrire, et comment j'y suis arrivée. Pour cela, il me faut entrer dans quelques détails sur mon mariage.

La santé de ma mère donnant moins d'inquiétude, elle chercha à m'amuser. Elle avait retrouvé à Londres Sappio, ancien maître de musique de la reine de France. Il était venu chez elle, m'avait fait chanter, s'était passionné de mon talent et le cultivait avec d'autant plus de zèle qu'il s'en faisait grand honneur. Sa femme, très gentille petite personne, était bonne musicienne. Nos voix s'unissaient si heureusement que, lorsque nous chantions ensemble à la tierce, les vitres et les glaces en vibraient. Je n'ai jamais vu cet effet se renouveler qu'entre mesdames Sontag et Malibran. Il avait un mérite très grand, surtout pour les artistes, parce que cela est rare. Sappio en amenait souvent chez ma mère ; ils prirent l'habitude d'y venir de préférence le dimanche matin, et cela finit par composer une espèce de concert improvisé d'artistes et d'amateurs. Les assistants s'y multiplièrent, la mode s'en mêla et, au bout de quelques semaines, ma mère eut toute la peine du monde à écarter la foule de chez elle.

Un monsieur Johnson, que nous voyions quelquefois, lui demanda la permission de lui amener un nouveau débarqué de l'Inde ; il connaissait

encore peu de monde et désirait se mettre en bonne compagnie. Il vint, il s'en alla sans que nous y fissions grande attention.

Plusieurs semaines se passèrent. Il revint faire une visite, dit qu'une entorse l'avait empêché de se présenter plus tôt et pressa tellement ma mère de venir dîner chez lui le lendemain qu'après avoir fait une multitude d'objections elle y consentit. Il n'y avait que la famille O'Connell et la mienne. Notre hôte pria monsieur O'Connell de venir le voir de bonne heure le jour suivant et le chargea de me demander en mariage.

J'avais seize ans. Je n'avais jamais reçu le plus léger hommage, du moins je ne m'en étais pas aperçue. Je n'avais qu'une passion dans le cœur, c'était l'amour filial. Ma mère se désolait dans la crainte de voir s'épuiser les ressources précaires qui soutenaient notre existence. La reine de Naples, chassée de ses États, lui mandait qu'elle ne savait pas si elle pourrait continuer la pension qu'elle lui faisait. Ses lamentations me touchaient encore moins que le silence de mon père et les insomnies gravées sur son visage.

J'étais sous ces impressions lorsque monsieur O'Connell arriva chargé de me proposer la main d'un homme qui annonçait vingt mille louis de rente, offrait trois mille louis de douaire et insinuait que, n'ayant pas un parent, ni un lien dans le monde, il n'aurait rien de plus cher que sa jeune femme et sa famille. On me fit part de ces propositions.

Je demandai jusqu'au lendemain pour répondre, quoique mon parti fût pris sur-le-champ. J'écrivis un billet à madame O'Connell pour la prier de m'inviter à déjeuner chez elle, ce qui lui arrivait quelquefois, et de faire avertir le général de Boigne de m'y venir trouver. Il fut exact au rendez-vous ; et là je fis la faute insigne, quoique généreuse, de lui dire que je n'avais aucun goût pour lui, que probablement je n'en aurais jamais, mais que, s'il voulait assurer le sort et l'indépendance de mes parents, j'aurais une si grande reconnaissance que je l'épouserais sans répugnance. Si ce sentiment lui suffisait, je donnais mon consentement ; s'il prétendait à un autre, j'étais trop franche pour le lui promettre, ni dans le présent, ni dans l'avenir. Il m'assura ne point se flatter d'en inspirer un plus vif.

J'exigeai que cinq cents louis de rente fussent assurés, par un contrat qui serait signé en même temps que celui de mon mariage, à mes parents.

Monsieur O'Connell se chargea de le faire rédiger. Monsieur de Boigne dit qu'alors il ne me donnerait plus que deux mille cinq cents louis de douaire. J'arrêtai les représentations que monsieur O'Connell voulut faire, en rappelant les paroles dont il avait été porteur. Je coupai court à toute discussion et je retournai chez moi pleinement satisfaite.

Ma mère était un peu blessée que je l'eusse quittée dans un moment où il s'agissait de mon sort. Je lui racontai ce que j'avais fait ; elle et mon père, quoique fort touchés, me conjurèrent de bien réfléchir. Je leur assurai que j'étais parfaitement contente, et cela était vrai dans ce moment. J'avais tout l'héroïsme de la première jeunesse. J'avais mis ma conscience en repos en disant à cet homme que je croyais bien que je ne l'aimerais jamais. Je me sentais sûre de remplir les devoirs que j'allais contracter, et d'ailleurs, tout était absorbé par le bonheur de tirer mes parents de la position dont ils souffraient. Je ne voyais que cela et je ne sentais même pas que ce fût un sacrifice. Très probablement, à vingt ans, je n'aurais pas eu ce courage, mais, à seize ans, on ne sait pas encore qu'on met en jeu le reste de sa vie. Douze jours après, j'étais mariée.

Le général de Boigne avait quarante-neuf ans. Il rapportait de l'Inde, avec une immense fortune faite au service des princes mahrattes, une réputation honorable. Sa vie était peu connue, et il me trompa sur tous ses antécédents : sur son nom, sur sa famille, sur son existence passée. Je crois qu'à cette époque, son projet était de rester tel qu'il se montrait alors.

Il avait offert quelques hommages à une belle personne, fille d'un médecin. Elle les avait reçus avec peu de bienveillance, ou avec une coquetterie qu'il n'avait pas comprise. Ce fut en sortant de chez elle qu'il se rappela tout à coup la jeune fille qui lui était apparue comme une vision quelques semaines avant. Il voulut prouver à la dédaigneuse beauté qu'une plus jeune, plus jolie, mieux élevée, autrement née, pouvait accepter sa main. Il l'offrit, et je la reçus pour le malheur de tous deux.

S'il était entré une seule pensée de personnalité dans mon cœur en ce moment, si les séductions de la fortune m'avaient souri un instant, je crois que je n'aurais pas eu le courage de soutenir le sort que je m'étais fait. Mais je me dois cette justice que, tout enfant que j'étais, aucun sentiment futile n'approcha mon esprit, et que je me vis entourer de luxe sans en ressentir la moindre joie.

Monsieur de Boigne n'était ni si mauvais ni si bon que ses actions, prises séparément, devaient le faire juger. Né dans la plus petite bourgeoisie, il avait été longtemps soldat. J'ignore encore par quelle route il avait cheminé de la légion irlandaise au service de France jusque sur l'éléphant d'où il commandait une armée de trente mille cipayes, formée par ses soins pour le service de Sindiah, chef des princes mahrattes auxquels cette force, organisée à l'européenne, avait assuré la domination du nord de l'Inde.

Monsieur de Boigne avait dû employer beaucoup d'habileté et de ruses pour quitter le pays en emportant une faible partie des richesses qu'il y possédait et qui pourtant s'élevait à dix millions. La rapidité avec laquelle il avait passé de la situation la plus subalterne à celle de commandant, de la détresse à une immense fortune, ne lui avait jamais fait éprouver le frottement de la société dont tous les rouages l'étonnaient. La maladie dont il sortait l'avait forcé à un usage immodéré de l'opium qui avait paralysé en lui les facultés morales et physiques.

Un long séjour dans l'Inde lui avait fait ajouter toutes les jalousies orientales à celles qui se seraient naturellement formées dans l'esprit d'un homme de son âge ; mais, par-dessus tout, il était doué du caractère le plus complètement désobligeant que Dieu ait jamais accordé à un mortel. Il avait le besoin de déplaire comme d'autres ont celui de plaire. Il voulait faire sentir la suprématie qu'il attachait à sa grande fortune et il ne pensait jamais l'exercer que lorsqu'il trouvait le moyen de blesser quelqu'un. Il insultait ses valets ; il offensait ses convives ; à plus forte raison sa femme était-elle victime de cette triste disposition. Et, quoiqu'il fût honnête homme, loyal en affaires, qu'il eût même dans ses formes grossières une certaine apparence de bonhomie, cependant cette disposition à la désobligeance, exploitée avec toute l'aristocratie de l'argent, la plus hostile de toutes, rendait son commerce si odieux qu'il n'a jamais pu s'attacher un individu quelconque, dans aucune classe de la société, quoiqu'il ait répandu de nombreux bienfaits.

À l'époque de mon mariage, il était assez avare mais fastueux, et, si j'avais voulu, j'aurais pu disposer plus que je ne l'ai fait de sa fortune. Je crois qu'une femme plus âgée, plus habile, un peu artificieuse, mettant un grand prix aux jouissances que donne l'argent et ayant en vue ce testament dont il parlait perpétuellement et que je lui ai vu faire et refaire cinq ou six

fois, aurait pu tirer beaucoup meilleur parti pour elle et pour lui de la situation où j'étais. Mais que pouvait y faire la petite fille la plus candide et la plus fière qui puisse exister ! Je passais d'étonnements en étonnements de toutes les mauvaises passions que je voyais se dérouler devant moi. Ces absurdes jalousies, exprimées de la façon la plus brutale, excitaient ma surprise, ma colère, mon dédain.

Nous avions un assez grand état, des dîners très bons et fréquents, de magnifiques concerts où je chantais. Monsieur de Boigne était, de temps en temps, bien aise de montrer qu'il avait fait l'acquisition d'une jolie machine bien harmonisée. Puis, la jalousie orientale le reprenant, il était furieux que j'eusse été regardée, écoutée, surtout admirée ou applaudie, et il me le disait en termes de corps de garde.

Ces concerts étaient assez à la mode ; tout ce qu'il y avait de plus distingué en anglais et en étrangers y assistait. Les princes d'Orléans y vinrent souvent ; ils dînaient aussi chez moi, mais toujours en princes. Leurs façons excluaient la familiarité. J'étais trop imbuë des sentiments de haine que les royalistes portaient à leur père pour ne point éprouver de la prévention contre eux ; cependant il était impossible de ne pas rendre hommage à la dignité de leur attitude. Seuls de tous nos princes, ils ne recevaient aucun secours des puissances étrangères.

Retirés tous trois dans une petite maison à Twickenham, aux environs de Londres, ils y vivaient de la manière la plus modeste, mais la plus convenable. Monsieur de Montjoie, leur ami, composait toute leur Cour et remplissait les fonctions de gentilhomme de la chambre, dans les occasions rares où il fallait quelque forme d'étiquette.

Malgré mes premières répugnances, je m'aperçus bientôt que monsieur le duc de Montpensier était aussi aimable qu'il était instruit et distingué. Il aimait passionnément les arts et la musique. Monsieur le duc d'Orléans la tolérait par affection pour son frère. Rien n'était plus touchant que l'union de ces deux princes, et la tendresse qu'ils portaient à monsieur le comte de Beaujolais.

Celui-ci ne répondait pas à leurs soins. Il était léger, inconséquent, inoccupé, et, lorsqu'il a pu s'émanciper sur le pavé de Londres, il est tombé dans tous les travers d'un jeune homme à la mode. Malgré sa charmante

figure, sa tournure distinguée, il avait pris de si mauvaises façons qu'il avait perdu l'attitude des gens de bonne compagnie ; et, lorsqu'on l'apercevait à la sortie de l'Opéra, on évitait de le rencontrer, craignant de le trouver dans un état complet d'ivresse. Les excès et la boisson amenèrent une maladie de poitrine pendant laquelle monsieur le duc d'Orléans le soigna comme la mère la plus tendre, sans pouvoir le sauver. Mais j'anticipe sur les événements. À l'époque dont je parle, monsieur le comte de Beaujolais était encore sous la domination de ses frères, et l'on ne connaissait de lui qu'un extérieur qui prévenait en sa faveur.

Monsieur le duc de Montpensier était laid, mais si parfaitement gracieux et aimable, ses manières étaient si nobles que sa figure s'oubliait bien vite. Monsieur le duc d'Orléans, avec une figure assez belle, n'avait aucune distinction, ni dans la tournure, ni dans les manières. Il ne paraissait jamais complètement à son aise. Sa conversation, déjà fort intéressante, avait un peu de pédanterie pour un homme de son âge. Enfin il n'avait pas l'heur de me plaire autant que son frère avec lequel j'aurais fort aimé à causer davantage, si j'avais osé.

Après dix mois d'une union très orageuse, monsieur de Boigne me proposa un matin de me ramener à mes parents. J'acceptai et fus reçue avec joie. Mais ce n'était pas le compte du reste de ma famille, ni de ma société, qui voulaient exploiter le millionnaire et se souciaient fort peu que j'en payasse les frais.

Ce fut alors que je me trouvai victime et témoin de la plus odieuse persécution. Je lui reproche surtout de m'avoir, avant l'âge de dix-sept ans, arraché toutes les illusions avec lesquelles j'étais si bénévolement entrée dans le monde dix mois avant.

Monsieur de Boigne n'eut pas plus tôt lâché sa proie qu'il la regretta. Alors mes parents et ce qu'il y avait de plus distingué dans l'émigration se mirent à sa solde. L'un se chargeait de m'espionner, l'autre d'interroger mes gens. Celui-ci avait du crédit à Rome et ferait casser mon mariage. Celui-là trouverait des nullités dans le contrat, etc. etc. On faisait des parties chez lui où j'étais déchirée ; on inventait des noirceurs ; on les exprimait en prose et en vers qu'on lui vendait à beaux deniers comptants. Enfin tout le monde s'acharnait contre une enfant de dix-sept ans que, la veille, on comblait d'adulations.

Monsieur de Boigne lui-même en fut assez promptement révolté ; il ferma sa bourse et sa maison. J'ai vu plus tard entre ses mains des morceaux d'éloquence contre moi, des preuves de vils services offerts. Il avait eu soin de conserver le nom des personnes, les sommes demandées et payées. Ces noms étaient de nature à réjouir son orgueil plébéien, et c'était encore une taquinerie qu'il exerçait en me les montrant.

L'impossibilité d'amener monsieur de Boigne à faire aucun arrangement qui m'assurât un peu de tranquillité, ses promesses de changer de conduite à mon égard, le chagrin que j'éprouvai de l'injustice du public qui, trompé par des agents à ses gages, me donnait tous les torts me décidèrent à le rejoindre au bout de trois mois.

Je n'entrerai plus dans aucun détail sur mon ménage. Il suffit de savoir que, désespéré et croyant m'adorer lorsque nous étions séparés, ennuyé de moi et me prenant en haine lorsque nous étions réunis, il m'a quittée *pour toujours* cinq ou six fois. Toutes ces séparations étaient accompagnées de scènes qui ont empoisonné ma jeunesse, si mal employée que je l'ai traversée sans m'en douter et l'ai trouvée derrière moi sans en avoir joui.

Nous fîmes, cette année 1800, un voyage en Allemagne. Je passai un mois à Hambourg où l'émigration régnait sous le sceptre de madame de Vaudémont. Quelque niaisement innocente que je fusse encore, les scandales de cette coterie étaient tellement saillants que je ne pouvais m'empêcher de les voir, et j'en fus révoltée. Je le fus aussi du relâchement des idées royalistes. Altona était comme une espèce de purgatoire où les personnes qui méditaient de rentrer en France venaient se préparer à l'abjuration de leurs principes exclusifs. Accoutumée à un autre langage, il me semblait entendre des hérésies. À la vérité, j'allai de là à Munich, peuplé alors des restes de l'armée de Condé, et j'y trouvai l'exagération poussée à un point d'extravagance qui me confondit dans un autre sens. Je m'accoutumai dès lors à n'être de l'avis de personne et inventai le *juste milieu* à mon usage.

Je me rappelle avoir entendu soutenir à Munich qu'il ne fallait consentir à rentrer en France qu'avec la condition que l'on rétablirait les châteaux, même les mobiliers, tels qu'ils étaient lorsqu'on les avait quittés. Quant à la restitution des biens, des droits, de toutes les prétentions, cela ne souffrait pas un doute. Peut-être ces vœux remplis auraient-ils encore donné des

désappointements, car les émigrés s'étaient tellement accoutumés à répéter qu'ils avaient perdu cent mille livres de rente qu'ils avaient fini par se le persuader à eux-mêmes. Il n'y avait pas de mauvaise gentilhommière qui ne se représentât à leurs regrets comme un château.

Je traversai le Tyrol qui me parut, selon l'expression du prince de Ligne, le plus beau corridor de l'Europe. Nous fîmes une pointe jusqu'à Vérone, pour voir des sœurs de monsieur de Boigne dont il m'avait célé l'existence jusque-là, et nous revînmes à Londres où j'eus le bonheur de retrouver mon père et ma mère dont ce voyage m'avait éloignée.

Si je ne m'étais promis de ne plus entrer dans ces détails, j'aurais un long récit à faire de tout ce que les mauvaises façons de monsieur de Boigne me firent souffrir. C'est à dessein que je me sers du mot *façons*, car c'était plus de la forme que du fond de ses procédés que j'avais à me plaindre. Mais il faut y avoir passé pour savoir combien ces maussaderies, dont chacune séparément ne pèse pas un fétu, peuvent rendre la vie insoutenable.

Mes tracasseries d'intérieur ne m'absorbaient pas tellement qu'il ne me restât des larmes pour le triste sort de ma meilleure amie. Chère Mary, ton historien n'a pas besoin d'habileté ; il suffit d'être véridique et je le serai !

Lady Kingston était devenue une riche héritière par la mort d'un frère. Ce frère avait laissé un fils qu'un mariage tardif n'avait pu légitimer. La mère, personne intéressante, était morte en couches d'un second enfant qui n'avait pas vécu. Le père de lady Kingston n'avait jamais voulu reconnaître le mariage de son fils, ni l'enfant qu'il avait laissé en le léguant à l'amitié de sa sœur, lady Kingston. Cette sévérité était portée à un tel point que, pendant la vie du vieillard, lady Kingston était forcée de dissimuler l'intérêt qu'elle portait au jeune orphelin. Elle le faisait soigneusement élever. Dès qu'elle fut maîtresse de sa fortune, elle assura le sort du jeune Fitz-Gerald auquel son propre père avait déjà laissé le peu dont il pouvait disposer, le fit entrer dans l'armée, le patronna, facilita son mariage avec une jeune personne destinée à une belle fortune, et, ce qui est bien rare en Angleterre, établit ce jeune ménage dans une maison que les comtes de Kingston possédaient à Londres et n'habitaient point. Lord Kingston, homme sauvage et atrabilaire, ne quittait guère ses terres d'Irlande où il vivait en despote.

Lady Kingston avait beaucoup d'enfants. Les plus jeunes étaient des filles. Le soin de leur éducation l'amena plusieurs années de suite à Londres où le ménage Fitz-Gerald lui formait un intérieur agréable. La femme était douce et prévenante, le mari, son ami, son fils, son frère. Les petites Kingston s'élevaient sur ses genoux.

Lady Mary, l'aînée, était une des personnes les plus charmantes que j'aie jamais rencontrées. Elle atteignait sa dix-septième année ; sa mère souhaitait la mener dans le monde, elle refusait de l'y suivre. Elle aimait mieux continuer ses études avec ses sœurs. Son seul plaisir était la promenade à pied ou à cheval, quelquefois en carriole. Lady Kingston n'y apportait jamais aucun obstacle, pourvu que le colonel Fitz-Gerald consentît à l'accompagner. Cette habitude était prise depuis nombre d'années, mais lady Kingston avait oublié de remarquer que l'enfant était devenue une fille charmante et que le protecteur n'avait pas trente ans...

Quand on aura compulsé tous les portraits de héros de roman pour en extraire l'idéal de la perfection, on sera encore au-dessous de ce qu'il y aurait à dire du colonel Fitz-Gerald. Sa belle figure, sa noble tournure, sa physionomie si douce et si expressive n'étaient que l'annonce de tout ce que son âme contenait de qualités admirables. Il était colonel dans les gardes, adoré des subalternes aussi bien que de ses camarades.

Mary venait souvent passer de longues matinées et même des soirées avec moi. C'était presque toujours Fitz-Gerald qui lui servait de chaperon ; sa mère était dans le monde, ses sœurs avec les gouvernantes. Le colonel avait la bonté de l'amener et de venir la rechercher, bien souvent en carriole. Dès que nous étions seules, elle avait toujours quelque nouveau trait à me raconter sur les vertus du colonel ; elle ne me parlait que de lui. J'étais trop jeune et trop innocente pour le remarquer. Je trouvais très simple qu'elle vantât en Fitz-Gerald des qualités qui paraissaient, en effet, admirables. J'aimais beaucoup lady Mary. J'étais flattée qu'elle préférât notre petite retraite de Brompton-Row à tout ce que Londres présentait de plus brillant où sa position l'appelait. Les plaintes, moitié sérieuses, moitié en plaisanteries, qu'en portait lady Kingston augmentaient ma reconnaissance et ma tendresse pour Mary.

Le colonel, sans être musicien, avait une très belle voix. Nous le faisons chanter avec nous, et c'étaient des joies et des rires lorsqu'il manquait un

dièse ou estropiait une syllabe italienne ; il jurait alors qu'il nous forcerait à ne chanter que du gaélique, pour avoir sa revanche. Lady Mary s'y prêtait d'autant meilleure grâce qu'elle y réussissait admirablement, et ils chantaient ensemble des mélodies irlandaises dans la plus grande perfection.

Hélas ! plût au ciel que ces soirées si douces et qui n'avaient d'autres témoins que mon père et ma mère eussent été aussi innocentes pour ces pauvres jeunes gens que pour moi ! Je suis persuadée que la passion de Mary a précédé celle qu'elle a inspirée au colonel. Elle ne s'en doutait pas, et lui n'a pas prévu le danger qu'ils couraient.

Lady Kingston fut rappelée subitement en Irlande par la maladie d'un de ses fils. Ne voulant pas exposer lady Mary, dont la santé était un peu altérée, à la fatigue d'un voyage rapide, elle partit seule, chargeant le colonel de lui amener Mary plus à loisir. C'est dans ce fatal voyage qu'ils succombèrent tous deux à la passion qui les dominait. Je dis *tous deux*, car je crois fermement que Fitz-Gerald n'était pas plus le séducteur de Mary qu'elle n'avait eu l'idée de l'entraîner à ce coupable abus de confiance.

Il resta en Irlande pendant le séjour qu'y fit lady Kingston et ne revint à Londres qu'avec elle et sa fille. Mon mariage eut lieu pendant cette absence. Mary et moi nous écrivions, mais la correspondance avait cessé de sa part. À son retour à Londres, elle ne voulait voir personne, je ne pus arriver jusqu'à elle. J'étais sur le continent lorsque les alarmes que donnaient son dépérissement et sa profonde tristesse décidèrent sa mère à l'envoyer prendre l'air et se distraire chez son amie, lady Harcourt.

Un matin, Lady Mary ne parut pas à déjeuner ; on la chercha sans la trouver ; son chapeau et son shall au bord de la rivière donnèrent de l'inquiétude qu'elle ne s'y fût jetée ; mais un ouvrier l'avait vue, à cinq heures, monter dans une voiture de poste. Douze heures après, lady Harcourt, avec la rigueur de son zèle méthodiste, l'avait fait afficher avec son nom et son signalement sur tous les murs et dans toutes les gazettes. Ma mère lui reprochant cette cruelle publicité :

« Ma chère, lui répondit-elle, à chacun suivant ses œuvres ; elle a failli, la morale veut qu'elle en porte la peine. »

Hélas ! pauvre Mary, l'incurie des uns, la sévérité, la cruauté des autres, tout conspirait à ta perte !

On croyait Fitz-Gerald absent pour des affaires du régiment ; on sut bientôt qu'il avait prétexté ce motif. Lady Kingston, toujours dans le plus complet aveuglement, l'ayant envoyé chercher à la première nouvelle de la fuite de Mary, on ne le trouva pas.

Plusieurs jours se passèrent. Lord Kingston et ses fils, fors les aînés de Mary, arrivèrent d'Irlande ; ils se mirent à la recherche des fugitifs. On apprit enfin qu'un monsieur et son fils devaient s'embarquer dans la Tamise pour l'Amérique. On suivit ces traces, et on trouva Fitz-Gerald et Mary, au moment où celle-ci venait de prendre des vêtements d'homme pour se mieux déguiser.

Quand lord Kingston entra dans la pièce où ils étaient, tous deux se couvrirent le visage de leurs mains. Mary se laissa emmener sans que ni elle, ni lui répondissent autre chose aux injures dont on les accablait que : « Je suis très coupable. » Lady Mary fut ramenée chez sa mère ; on ne lui permit pas de la voir. Son père et ses frères se firent ses implacables geôliers. Elle ne chercha pas à nier un état de grossesse déjà visible. Elle ne se défendait en aucune façon, convenait de ses torts, mais avec une dignité calme et froide.

Elle obtint de voir madame Fitz-Gerald et s'attendrit beaucoup avec elle, en lui recommandant d'aller au secours de son mari. Celle-ci ne demandait pas mieux ; elle l'aurait reçu à bras ouverts. Elle s'annonça comme porteur des paroles de Mary. Mais, en la remerciant avec effusion, il lui répondit que, sa vie ne pouvant plus être utile au bonheur de personne, il la consacrait à la malheureuse victime qu'il avait entraînée dans le précipice. Il lui devait la triste consolation de savoir que les larmes de sang qu'il versait sur son sort ne tariraient jamais.

Longtemps après la catastrophe, madame Fitz-Gerald m'a montré cette correspondance, car elle ne s'en tint pas à une seule démarche, et la pauvre femme n'avait d'invectives que pour les persécuteurs de Mary et de Fitz-Gerald.

Dans ses préparatifs de départ, il avait fait entrer toutes les précautions pour assurer le sort de sa femme ; il les compléta, envoya sa démission au

général en chef, et se retira dans un petit village aux environs de Londres. Avant le départ de Mary, il lui avait fait remettre par madame Fitz-Gerald un petit billet ouvert où il lui donnait son adresse et où il lui disait que, dans cette retraite, il attendrait toute sa vie les ordres qu'elle pourrait avoir à lui donner, mais ne chercherait aucune communication avec elle qui pût aggraver sa position.

Lady Mary fut emmenée dans une résidence abandonnée que son père possédait en Connaught, sur les bords de l'Atlantique, dans un pays presque sauvage, et remise aux soins de deux gardiens dévoués à lord Kingston.

Son frère appela Fitz-Gerald en duel ; celui-ci reçut trois fois le feu de son adversaire, le rendant très exactement. Mais on s'aperçut qu'il trouvait le moyen d'extraire la balle de son pistolet ; il fut forcé d'en convenir. Il ne voulait pas, disait-il, ajouter aux torts qu'il avait déjà envers lady Kingston, et tirer en l'air aurait arrêté le duel dont il espérait la mort. Il n'y avait nulle possibilité de continuer ce système de vengeance devant témoins. On en prépara un autre.

Mary approchait du moment où elle devait mettre au monde un être sur le sort duquel on l'effrayait sans cesse. Les menaces la trouvaient impassible pour elle-même, mais non pour son enfant. La femme qui la gardait fit mine de s'adoucir. Elle s'offrit à sauver le pauvre innocent, si quelqu'un pouvait s'en charger, dès qu'elle l'aurait fait sortir du château. Elle saurait bien tromper jusque-là la surveillance de mylord. Mary n'avait que Fitz-Gerald pour providence. La femme promit de faire passer une lettre. Mary écrivit à Fitz-Gerald d'envoyer une personne sûre au village voisin pour enlever leur enfant.

La lettre fut soumise à l'inspection de lord Kingston. Il connaissait assez Fitz-Gerald pour être sûr qu'il ne se fierait qu'à lui-même d'un pareil soin. En effet, il arriva seul, à pied, déguisé, dans le lieu qu'on lui avait indiqué. Le lendemain, au point du jour, lord Kingston et ses deux fils entrèrent dans la chambre où il gisait sur un misérable grabat. On dit qu'on lui offrit un pistolet ; ce qu'il y a de sûr c'est que, dans cette chambre il périt. La lettre de Mary, trouvée sur lui ainsi qu'une miniature d'elle, furent apportées à la malheureuse, toutes couvertes du sang de la victime ; et ses frères se vantèrent de la ruse qui avait employé sa main pour faire tomber leur vengeance sur la tête de Fitz-Gerald.

Lady Mary Kingston accoucha d'un enfant mort et devint folle tellement furieuse qu'il fallut user de force vis-à-vis d'elle. Ces accès étaient entremêlés d'une espèce d'imbécillité apathique, mais la vue d'un membre de sa famille ramenait les crises de violence. Le public avait commencé par être irrité de l'ingratitude de Fitz-Gerald ; il finit par être indigné de la conduite de la famille Kingston, dès avant cette dernière catastrophe.

Quant à madame Fitz-Gerald, elle criait vengeance de tous côtés, et aurait voulu la poursuivre. Mais lord Kingston était trop absolu en Connaught pour qu'on eût trouvé un seul témoignage contre lui, et cette déplorable affaire n'avait déjà fait que trop de victimes. Elle fut assoupie. Au reste, si lord Kingston et ses fils évitèrent l'échafaud, ils n'en furent pas moins honnis dans leur pays ; et je ne serais pas étonnée qu'elle eût contribué à la longue résidence qu'un d'eux, le colonel Kingston, a fait à l'étranger. On a inventé bien des romans moins tragiques que cette triste scène de la vie réelle.

CHAPITRE V

Voyage en Écosse. — Alnwick. — Burleigh. — La marquise d'Exeter. — Départ de monsieur de Boigne. — Monsieur le duc de Berry. — Ses sentiments patriotiques. — La comtesse de Polastron. — L'abbé Latil. — Mort de la duchesse de Guiche. — Mort de madame de Polastron. — L'abbé Latil. — Supériorité de monsieur le comte d'Artois sur le prince de Galles. — Société de lady Harington. — Lady Hester Stanhope. — La Grassini. — Dragonetti. — La tarentelle. — Viotti.

Bientôt après mon retour à Londres, monsieur de Boigne m'emmena en Écosse. Il aimait à m'éloigner de ma famille. Nous nous arrêtâmes en Westmoreland, chez sir John Legard. Il fut aussi affectueux qu'aimable pour moi. J'eus grande joie de le revoir.

En Écosse, je fus accueillie comme l'enfant de la maison chez le duc d'Hamilton. Je passai du temps chez lui, et j'assistai avec ses filles aux courses d'Édimbourg et à toutes les fêtes auxquelles elles donnèrent lieu. On s'avisa de trouver que je ressemblais à un portrait de la reine Marie-Stuart, conservé au palais d'Holyrood. Les gazettes le dirent, et cette ressemblance, vraie ou fausse, me valut un succès tellement populaire qu'à la course et dans les lieux publics j'étais suivie par une foule qui, je l'avoue, ne m'était pas trop importune. Parmi les remarques que j'entendais faire, il perçait toujours un amour très vif pour *our porr queen Mary*.

Nous allâmes de château en château, très fêtés partout. Les Écossais sont hospitaliers. D'ailleurs j'avais été à la mode à Édimbourg, et qui n'a pas vécu dans la société sérieuse des insulaires britanniques ne sait pas l'importance de ce mot magique *la mode*. Monsieur de Boigne fut moins maussade que de coutume. L'aristocratie, lorsqu'elle était accompagnée de la fortune et de l'entourage d'une grande existence, lui imposait un peu, et il me ménageait parce qu'il me voyait accueillie par elle. À tout prendre, ce voyage a été un des plus agréables moments de ma jeunesse.

En revenant par le Northumberland, nous nous arrê tâmes à Alnwick, cette habitation des ducs de Northumberland si belle et si historique. Ils ont eu le bon goût de la conserver telle qu'elle était, ce qui n'en fait pas une résidence très commode par la distribution, malgré le luxe de chaque pièce en particulier. Autrefois, les ducs de Northumberland sonnaient une grosse cloche pour avertir qu'ils étaient à Alnwick et que leur *hall* était ouvert aux convives qui pouvaient prétendre à s'asseoir à leur table. Cette forme d'invitation a été remplacée par d'autres habitudes. Cependant la cloche est encore sonnée une fois par an, le lendemain de l'arrivée du duc à Alnwick, et tel est le respect des anglais pour les anciens usages que tous les voisins à dix milles à la ronde ne manquent pas de se rendre à cette invitation qu'on n'appuie d'aucune autre. Malgré l'égalité que professe la loi anglaise, c'est le pays du monde où l'on se prête le plus volontiers au maintien des coutumes féodales ; elles plaisent généralement. Au reste, je ne sais pas si la cloche d'Alnwick tinte encore, depuis trente ans que je l'ai entendue.

Nous nous arrê tâmes dans la magnifique résidence de lord Exeter, bâtie par le chancelier Burleigh, sous le règne d'Élisabeth, et qui a conservé son nom. Lord Exeter venait de se remarier, tout était en fête au château. On ne pensait plus à la première lady Exeter. Sa vie avait été un singulier roman.

Le dernier lord Exeter avait pour héritier son neveu, monsieur Cecil, qui, après la vie la plus mondaine, se trouvait, à trente ans, blasé sur tout. Il avait une belle figure, de l'esprit, des talents, mais il s'ennuyait. Son oncle le pressait vainement de se marier. Il avait trop vu le monde, il avait été joué par trop de femmes, trompé trop de maris pour vouloir augmenter le nombre des dupes ; bref, il s'était fait *excentrique*. C'était alors l'état des hommes à la mode usés et blasés, et l'origine première des dandys.

Dans cette disposition, il était parti un matin tout seul de Burleigh Hall, avec un chien, un crayon et un album pour toute escorte, allant faire la tournée pittoresque du pays de Galles. Son voyage se trouva abrégé. Arrivé dans un village à une trentaine de milles de Burleigh, il fut retenu par les charmes d'une jeune paysanne, fille d'un petit fermier de l'endroit. Elle était belle et sage. La femme du pasteur l'avait prise en affection et avait soigné son éducation. Elle était l'ornement du village qui s'en faisait honneur. L'éloge de Sarah Hoggins était dans toutes les bouches.

La tête de monsieur Cecil se monta. Son cœur fut touché par cette beauté villageoise ; il voulut lui plaire. Il se dit peintre mais ajouta qu'ayant quelques petits capitaux, il s'établirait volontiers comme fermier, si elle consentait à devenir sa compagne. Il acheta une ferme aux environs et se maria sous son véritable nom de Cecil.

Dix années s'écoulèrent. Madame Cecil s'occupait du faire-valoir. Sous prétexte de vendre ses croquis et de recevoir des commandes, monsieur Cecil faisait de fréquentes absences. Il rapportait toujours quelque peu d'argent qui servait à augmenter le bien-être de madame Cecil et lui conservait la prééminence dans le village, mais toujours dans la ligne de son état de petite fermière. Trois enfants naquirent, et elle ne se doutait guère de la position sociale de leur père.

Enfin, lord Exeter, le plus fier des hommes, qui n'aurait jamais pardonné une telle alliance, mourut. Monsieur Cecil, marquis d'Exeter, revint au village. Il y passa quelques jours. Les soins ruraux n'exigeant pas en ce moment la présence de sa femme, il lui proposa un petit voyage d'amusement ; elle y consentit avec joie. Où n'en aurait-elle pas trouvé avec Cecil ? Il loua un gros cheval ; on le chargea d'une selle et d'un *pilion* sur lequel la fermière monta en croupe derrière son mari, suivant la manière dont les personnes de cette classe se transportaient alors. Cecil montra à sa femme plusieurs belles habitations qu'elle admirait fort. Enfin, le troisième jour, ils arrivèrent à Burleigh ; il entra dans le parc :

« Est-ce que le passage en est permis ? lui demanda-t-elle.

— Oui, à nous. Il m'est venu la fantaisie de vous faire maîtresse de ce parc. Qu'en pensez-vous ?

— Mais j'accepte très volontiers.

— Et le château vous plairait-il ?

— Assurément. »

Ils traversèrent tout le parc, en causant de cette sorte ; à la fin, elle lui dit :

« Mais prenez garde, Cecil ; ceci passe la plaisanterie ; nous approchons trop de la maison, on va nous renvoyer.

— Oh ! que non, ma chère, on ne nous renverra pas. »

Ils s'arrêtèrent à la porte du château. Une haie de valets y étaient rangés.

« Voilà, leur dit-il, lady Exeter, votre maîtresse : obéissez-lui comme à moi...

— Oui, mylord. »

En entrant dans le vestibule, Sarah, qui croyait rêver, fut rappelée à elle-même par ses trois enfants, élégamment vêtus, qui se jetèrent à son cou. Elle tomba dans les bras de son mari.

« Ma chère Sarah, voilà le plus beau jour de ma vie.

— Ah ! j'étais bien heureuse », s'écria-t-elle.

On voudrait en rester là de cette notice, mais la vérité en exige la fin. Monsieur Cecil avait trouvé sa femme adorable tant qu'au village elle avait été la première. Transportée sur un autre théâtre, elle perdit sa confiance et ses grâces naïves : empruntée, mal à son aise, elle devint gauche et ridicule. Elle n'avait plus cette fraîcheur de beauté qui aurait peut-être expliqué une folie. Les belles dames, qui regrettaient la brillante situation qu'elle leur enlevait, la poursuivirent de leurs moqueries.

Lord Exeter commença par en être offensé, puis fâché, puis affligé, puis embarrassé. Il ne l'engagea plus à l'accompagner dans le monde ; il la négligea. Il était encore bien aise de la retrouver dans son intérieur où elle s'était réfugiée, mais elle n'y était guère mieux placée. Elle ne savait pas même commander à ses gens. Privée des occupations qui absorbaient la plus grande partie de son temps, le peu de littérature qui autrefois lui était une récréation ne suffisait pas à l'employer. Le moindre billet à écrire lui était un supplice dans la crainte de manquer aux usages. Lord Exeter donna à ses filles une belle gouvernante pour qu'elles fussent autrement que leur mère. Cela était naturel et même raisonnable, mais les petites et la mère en souffraient également.

Le changement de vie attaqua d'abord les enfants ; elles se flétrirent et tombèrent malades. Bref, en moins de trois ans, l'heureuse fermière, devenue une grande dame, mourut de chagrin, d'un cœur brisé, selon l'expression anglaise, sans qu'au fond lord Exeter eût eu de mauvais procédés, mais seulement par la force des choses. Tant il est vrai qu'on ne brave pas impunément les lois et les usages imposés par la société aux différentes classes qui la composent.

Peu de temps après mon retour à Londres, monsieur de Boigne m'apprit qu'il avait vendu la maison que nous habitions, et il m'emmena dans un hôtel garni. Il m'annonça son intention de quitter l'Angleterre et de m'y laisser chez mes parents.

Au fond, cela me convenait, mais pourtant j'étais désolée de devenir une troisième fois la fable du public. Il était parti l'hiver précédent un jour de concert où nous avions cinq cents personnes invitées ; cela avait été raconté et commenté dans toutes les gazettes aussi bien que dans tous les salons. Je n'avais plus la confiance de croire à la bienveillance générale, et je sentais combien ma position serait difficile. Aussi, quoiqu'il m'en coûtât, j'offris de le suivre. Il s'y refusa positivement, mais, cette fois, nous nous séparâmes sans être brouillés et en conservant une correspondance.

Il me laissa dans une situation de fortune très modeste, mais suffisante pour vivre décemment dans le monde où j'étais reçue. Il eut même le bon procédé de me donner un ordre illimité sur son banquier, en m'indiquant seulement la somme que je ne devais pas excéder et que je n'ai jamais dépassée.

Cette phase de ma vie dura deux années qui ont été les plus tranquilles dont je conserve le souvenir. Je menais modérément la vie du monde ; j'avais un intérieur doux où j'étais adorée. Mon père était dans toute la force de son intelligence et de sa santé, et s'occupait continuellement de mon frère et de moi. Nous avons repris nos lectures et nos études et menions une vie très rationnelle. Mon frère avait une très belle voix. Nous faisions beaucoup de musique.

Il s'y réunissait souvent d'autres amateurs, au nombre desquels je ne dois pas négliger de nommer monsieur le duc de Berry. Il était établi à Londres où il menait une vie bien peu digne de son rang et encore moins de ses malheurs. Sa société la plus habituelle était celle de quelques femmes créoles. Il s'y permettait des inconvenances qu'on lui rendait en familiarités. Du moins ceci se passait entre français ; mais il s'était engoué d'une mauvaise fille anglaise qu'il menait aux courses dans sa propre voiture, qu'il accompagnait au parterre de l'Opéra où il siégeait à côté d'elle.

Quelquefois, quand la foule le bousculait par trop, il lui prenait un accès de vergogne et il venait se réfugier dans ma loge ou dans quelque autre. Mais nous entendions à la sortie la demoiselle qui appelait « Berry, Berry », pour faire avancer *leur voiture*.

Monsieur le duc de Berry était souvent déplacé dans ses discours aussi bien que dans ses actions, et se livrait à des accès d'emportement où il n'était plus maître de lui. Voilà le mal qu'il y a à en dire. Avec combien de joie je montrerai le revers de la médaille.

Monsieur le duc de Berry avait beaucoup d'esprit naturel, il était aimable, gai, bon enfant. Il contait d'une manière charmante : c'était un véritable talent, il le savait et, quoique prince, il attendait naturellement des occasions sans les chercher. Son cœur était excellent : il était libéral, généreux, et pourtant rangé. Avec un revenu fort médiocre, qu'il recevait du gouvernement anglais, et des goûts dispendieux, il n'a jamais fait un sol de dettes. Tant qu'il avait de l'argent, sa bourse était ouverte aux malheureux aussi largement qu'à ses propres fantaisies ; mais, lorsqu'elle était épuisée, il se privait de tout jusqu'au moment où elle devait se remplir de nouveau.

Il ne partageait pas en politique les folies de l'émigration. Je l'ai vu s'indigner de bonne foi contre les gens qui excusaient la tentative faite sur le Premier Consul par la machine infernale. Je me rappelle entre autre une boutade contre monsieur de Nantouillet, son premier écuyer, à cette occasion. Il était en cela bien différent d'autres émigrés. Le comte de Vioménil, par exemple, cessa de venir chez ma mère, avec laquelle il était lié depuis nombre d'années, parce que j'avais dit que la machine infernale me semblait une horrible conception. Le futur maréchal racontait à tout son monde qu'on ne pouvait s'exposer à entendre de pareils propos, et l'auditoire partageait son indignation.

Monsieur le duc de Berry était resté très français. Nous apprîmes un soir, dans le salon de lady Harington, où se trouvait le prince de Galles, les succès d'une petite escadre française dans les mers de l'Inde. Monsieur le duc de Berry ne pouvait pas cacher sa joie ; je fus obligée de le catéchiser pour obtenir qu'il la retînt dans des limites décentes au lieu où il était. Le lendemain, il arriva de bonne heure chez nous :

« Hé bien, mes gouvernantes, j'ai été bien sage hier soir, mais je veux vous embrasser ce matin en signe de joie. »

Il embrassa ma mère et moi, et puis se prit à sauter et à gambader en chantant :

« Ils ont été battus, ils ont été battus ; nous les battons sur l'eau comme sur terre ; ils sont battus. Ah ! mes gouvernantes, laissez-moi dire, nous sommes seuls ici !... »

On ne peut nier qu'il n'y eût de la générosité dans cette joie d'un succès hostile à tous ses intérêts personnels. Monsieur le duc de Berry était le seul des princes de sa Maison qui éprouvât cet amour de la patrie. Seul aussi il avait le goût des arts qu'il cultivait avec assez de succès. Malgré ses travers, il était honnête homme. Je crois qu'il aurait été un souverain très dangereux, mais pourtant il était de toute sa famille le plus capable de générosité. J'ai répugnance à le dire, mais je crains qu'il ne fût pas brave. Je ne le conçois pas, car cette qualité semblait faite exprès pour lui, et il lui échappait sans cesse des expressions et des sentiments que n'aurait pas désavoués Henri IV. Si donc il a montré de la faiblesse, ce qui n'est guère douteux, il faut que ce soit le résultat de la déplorable éducation de nos princes. Toutefois, son frère, moins distingué que lui sous tous les autres rapports, a échappé à cette triste fatalité.

Le bill sur les dettes faites à l'étranger étant passé, et monsieur le comte d'Artois s'ennuyant à Édimbourg autant que ses entours, il revint s'établir à Londres. Mais il s'était passé de grands changements autour de lui pendant le dernier séjour en Écosse. Monsieur le comte d'Artois était, depuis bien des années, très attaché à madame de Polastron. Elle l'aimait passionnément, mais non pas pour sa gloire ; et c'est à l'influence exercée par elle qu'il faut en partie attribuer le rôle peu honorable que le prince a joué pendant le cours de la Révolution. Publiquement établie chez lui, cette liaison était tellement affichée qu'elle avait cessé de faire scandale.

Lors de son arrivée à Holyrood, monsieur le comte d'Artois, qui n'était rien moins que religieux, fut très importuné du zèle avec lequel les catholiques d'Ecosse se mettaient en frais de lui procurer des messes et des offices. À je ne sais quelle grande fête, il fut obligé, par leurs prévenances, de faire une vingtaine de milles pour passer cinq ou six heures à la chapelle

d'un grand seigneur du pays. Ennuyé à mort de cette sujétion, il voulut avoir un aumônier. Madame de Polastron écrivit à madame de Laage de lui chercher un prêtre pour dire la messe, d'une classe assez inférieure pour qu'il ne pût avoir prétention à l'entrée du salon, l'intention de Monseigneur étant qu'il mangeât avec ses valets de chambre.

Madame de Laage s'adressa à monsieur de Sabran. Il lui dit :

« J'ai votre affaire, un petit prêtre, fils d'un concierge de chez moi. Il est jeune, point mal de figure ; je ne le crois difficile en aucun genre, et il n'y aura pas à se gêner avec lui. »

On expliqua à l'abbé Latil ce dont il s'agissait ; il accepta avec joie, et on l'emballa dans le coche pour Édimbourg où il s'établit sur le pied convenu.

La duchesse de Guiche, après quelques aventures, avait fini par s'attacher plus sérieusement à monsieur de Rivière, simple écuyer du Roi. La liberté de l'émigration l'avait rapproché d'elle ; il lui était fort dévoué. Elle quitta la Pologne où elle était près de son père, le duc de Polignac, vint à Londres, fut envoyée en France par monsieur le comte d'Artois pour lier une intrigue avec le Premier Consul, échoua, retourna en Allemagne, repassa à Londres, et finalement arriva à Holyrood, déjà fort souffrante. Le mal empira ; monsieur de Rivière accourut.

Mais l'abbé Latil n'avait pas perdu son temps ; il s'était emparé de la confiance de la duchesse, et la dominait entièrement. Monsieur de Rivière ne fut admis qu'à partager la conversion opérée dans l'esprit de la malade ; il entra dans tous ses sentiments, renonça à ceux qui pouvaient lui déplaire, et fut le premier à adopter cette vie de dévotion puérile et mesquine qui est devenue le type de la petite Cour de monsieur le comte d'Artois.

Madame de Guiche, assistée de l'abbé Latil, fit une fin exemplaire. Madame de Polastron, témoin de la mort de sa cousine, en fut profondément touchée et dès lors remit son cœur et sa conscience entre les mains de l'abbé Latil ; c'était encore secrètement. Monsieur le comte d'Artois n'était pas dans cette confidence et même, tout en regrettant la duchesse de Guiche, il se moquait des momeries, disait-il, qui avaient accompagné sa fin et des patenôtres de Rivière.

Tel était l'intérieur du prince lorsqu'il arriva à Londres. L'état de madame de Polastron, attaquée de la poitrine, empira. Elle se livra à toutes

les fantaisies dispendieuses qui accompagnent cette maladie. Les revenus ne suffisant pas, monsieur du Theil, intendant de monsieur le comte d'Artois, inventa une façon d'augmenter les fonds. Il arrivait fréquemment des émissaires de France. On choisissait un des projets les plus spécieux ; on annonçait un mouvement prochain, en Vendée ou en Bretagne, à l'aide duquel on obtenait quelques milliers de livres sterling du gouvernement anglais. On en donnait deux ou trois cents à un pauvre diable qui allait se faire fusiller sur la côte, et les fantaisies de madame de Polastron dévoraient le reste. Je ne sais pas si le prince entraînait dans ces tripotages ; mais, du moins, il les tolérait et n'a pu les ignorer, car cette manœuvre s'étant répétée jusqu'à trois fois en peu de mois, monsieur Windham la découvrit et s'en expliqua vivement avec lui. C'est par monsieur Windham lui-même que j'en ai eu directement connaissance. Au reste, ce n'était pas un secret. Les émigrés, en Angleterre, s'étaient accoutumés à regarder l'argent anglais comme de légitime prise, par tous les moyens.

Madame de Polastron s'éteignait graduellement. Monsieur le comte d'Artois passait sa journée seul avec elle. Les maisons de location à Londres sont trop petites pour qu'ils pussent loger ensemble, mais ils habitaient la même rue. Chaque jour, à midi, son capitaine des gardes l'accompagnait jusqu'à la porte de madame de Polastron, frappait et, lorsqu'elle était ouverte, le quittait. Il venait le reprendre à cinq heures et demie pour dîner, le ramenait à sept heures jusqu'à onze. Ces longues matinées et ces longues soirées se passaient en tête à tête. Madame de Polastron, qui ne pouvait parler sans fatigue, se fit faire des lectures pieuses, d'abord par le prince, puis elle le fit soulager dans ce soin par l'abbé Latil.

Les commentaires se joignirent au texte. Monsieur le comte d'Artois était trop affligé pour ne pas prêter une attention respectueuse aux paroles qui adoucissaient les souffrances de son amie ; elle lui prêchait la foi avec l'onction de l'amour. Il entraînait dans tous ses sentiments, et elle en avait tellement la conviction qu'au moment de sa mort elle prit la main du prince et, la remettant dans celle de l'abbé, elle lui dit :

« Mon cher abbé, le voilà. Je vous le donne, gardez-le, je vous le recommande. »

Et puis, s'adressant au prince :

« Mon ami, suivez les instructions de l'abbé pour être aussi tranquille que je le suis au moment où vous viendrez me rejoindre. »

Il y avait plusieurs personnes dans sa chambre lors de cette scène, entre autres le chevalier de Puységur qui me l'a racontée. Elle fit des adieux affectueux à tout ce monde, prêcha ses valets, ne dit pas un mot du scandale qu'elle avait donné au monde. Elle s'endormit ; le prince et l'abbé restèrent seuls avec elle. Peu de temps après, elle s'éveilla, demanda une cuillerée de potion et expira.

L'abbé ne perdit pas un instant, il entraîna monsieur le comte d'Artois à l'église de King-Street, l'y retint plusieurs heures, le fit confesser et, le lendemain, lui donna la communion. Depuis ce moment, il le domina au point qu'en le regardant seulement, il le faisait changer de conversation.

Il avait cessé de manger avec les valets de chambre depuis le départ d'Édimbourg ; mais ce fut alors seulement qu'il prit place à la table du prince dont le ton changea complètement. De très libre qu'il avait été, il devint d'un rigorisme extrême ; et monsieur de Rivière, qui s'en abstenait par scrupule, y revint et y tint le premier rang. Monsieur le comte d'Artois, toujours un peu embarrassé de son changement, lui savait un gré infini d'avoir été son précurseur et d'être entré par la même porte dans la voie qu'ils suivaient avec la même ferveur.

Avant que la maladie de madame de Polastron absorbât entièrement monsieur le comte d'Artois, il allait quelquefois dans le monde. Je l'y rencontrais, surtout chez lady Harington où je passais ma vie. Il s'y trouvait souvent avec le prince de Galles, et, malgré la différence de leur position, c'était le prince français qui avait tout l'avantage. Il était si gracieux, si noble, si poli, si grand seigneur, si naturellement placé le premier sans y songer que le prince de Galles n'avait l'air que de sa caricature. En l'absence de l'autre, on ne pouvait lui refuser de belles manières ; mais c'étaient des manières, et, en monsieur le comte d'Artois, c'était la nature même du prince. Sa figure aussi, moins belle peut-être que celle de l'anglais, avait plus de grâce et de dignité ; et la tournure, le costume, la façon d'entrer, de sortir, tout cela était incomparable.

Je me rappelle qu'une fois où monsieur le comte d'Artois venait d'arriver et faisait sa révérence à lady Harington, monsieur le duc de Berry, qui se

trouvait à côté de moi, me dit :

« Comme on est heureux pourtant d'être beau prince comme cela ; ça fait la moitié de la besogne. »

C'était une plaisanterie, mais au fond, il avait raison. Certainement, à cette époque, monsieur le comte d'Artois était l'idéal du prince, plus peut-être que dans sa grande jeunesse. Il n'allait guère alors dans la société française. Il recevait les hommes de temps en temps, et donnait quelques dîners. Le jour de l'An, le jour de la Saint-Louis, de la Saint-Charles, les femmes s'y faisaient écrire. Il renvoyait des cartes à toutes et faisait en personne des visites à celles qu'il connaissait. Je l'ai vu ainsi trois ou quatre fois chez ma mère, mais fort à distance. Nous n'allions pas chez madame de Polastron et cela ne se pardonnait guère.

J'ai parlé du salon de lady Harington. C'était le seul où on se réunît fréquemment, non pas tout à fait sans y être invité, mais d'une manière plus sociable que les raouts ordinaires. Lady Harington faisait trente visites dans la matinée, et laissait à la porte des femmes l'engagement à venir le soir chez elle. Chemin faisant, elle traversait plusieurs fois Bond Street, et y ramassait les hommes qui s'y promenaient. Cette manœuvre se renouvelait trois à quatre fois par semaine, et le fond de la société, étant toujours le même, finissait par former une coterie. Mon instinct de sociabilité française me poussait à y donner la préférence sur les grandes assemblées que je trouvais dans d'autres maisons. Lady Harington me comblait de prévenances et je me plaisais fort chez elle.

C'est là où je m'étais assez liée avec lady Hester Stanhope qui, depuis, a joué un rôle si bizarre en Orient. Elle débutait à cette célébrité par une originalité assez piquante. Lady Hester était fille de la sœur de monsieur Pitt que les bizarres folies de son mari, lord Stanhope, avaient fait mourir de chagrin. Ces mêmes folies avaient jeté la fille aînée dans les bras de l'apothicaire du village voisin du château de lord Stanhope. Monsieur Pitt, pour éviter le même sort à lady Hester, l'avait prise chez lui. Elle faisait les honneurs de la très mauvaise maison que le peu de fortune avec laquelle il s'était retiré des affaires lui permettait de tenir ; et, dans ce moment d'oisiveté, il s'était établi le chaperon de sa nièce, restant avec une complaisance infinie jusqu'à quatre et cinq heures du matin à des bals où il s'ennuyait à la mort. Je l'y ai souvent vu, assis dans un coin, et attendant

avec une patience exemplaire qu'il convînt à lady Hester de terminer son supplice.

Je ne parlerai pas de ce qui a décidé lady Hester à s'expatrier. J'ai entendu dire que c'était la mort du général Moore, tué à la bataille de la Corogne ; mais cela s'est passé après mon départ, et je ne raconte que ce que j'ai vu ou crois savoir d'une manière positive. À l'époque dont je parle, lady Hester était une belle fille d'une vingtaine d'années, grande, bien faite, aimant le monde, le bal, les succès de toute espèce, pas mal coquette, ayant le maintien fort décidé, et une bizarrerie assez piquante dans les idées. Cela ne passait pas pourtant les bornes de ce qu'on appelle de l'originalité. Pour une Stanhope (ils sont tous fous), elle était la sagesse même.

J'ai fait dans ce même temps bien souvent de la musique avec madame Grassini. C'est la première chanteuse qui ait été reçue à Londres précisément comme une personne de la société. Elle ajoutait à un grand talent une extrême beauté ; beaucoup d'esprit naturel lui servait à adopter le maintien sortable à tous les lieux où elle se trouvait. Le duc d'Hamilton la fit entrer dans l'intimité de ses sœurs. Le comte de Fonchal, ambassadeur de Portugal, lui donnait des fêtes charmantes où tout le monde voulait aller. Non seulement elle était invitée aux concerts, mais à toutes les réunions de société et même de coterie. Actrice excellente, sa méthode de chanter était admirable. Elle a mis à la mode des voix de contralto qui ont à peu près expulsé du théâtre celles de soprano, seules appréciées jusque-là. Le premier grand talent qui se trouvera posséder une voix de cette dernière nature amènera une nouvelle révolution.

Le musicien le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré, c'est Dragonetti. Il était alors à l'apogée du prodigieux talent avec lequel il avait maîtrisé, assoupli, apprivoisé, on pourrait dire, cet immense et grossier instrument qu'on appelle une contrebasse, au point de le rendre enchanteur. Il tirait de ces trois gros câbles dont il est monté et qu'il faut toucher à pleine main des sons ravissants, et était parvenu à une exécution qui tient du prodige.

Je me souviens qu'à la suite d'un grand concert donné par le comte de Fonchal, la foule s'étant écoulée, nous restâmes en petit comité pour le souper. On parla de danses nationales, de la tarentelle. La fille de l'ambassadeur de Naples la dansait très bien, je l'avais dansée autrefois. On

nous pressa de l'essayer. Viotti s'offrit à la jouer, mais il savait mal l'air. Dragonetti le lui indiqua. Nous commençâmes notre danse. Viotti jouait, Dragonetti accompagnait. Bientôt nous fûmes essoufflées, et les danseuses s'assirent. Viotti termina son métier de ménétrier en improvisant une variation charmante. Dragonetti la répéta sur la contrebasse. Le violon reprit une variation plus difficile, l'autre l'exécuta avec la même netteté. Viotti s'écria :

« Ah ! tu le prends comme cela ! nous allons voir. » Il chercha tous les traits les plus difficiles que Dragonetti reproduisit avec la même perfection. Cette lutte de bonne amitié se continua, à notre grande joie, jusqu'au moment où Viotti jeta son violon sur la table en s'écriant :

« Que voulez-vous, il a le diable au corps ou dans sa contrebasse ! »

Il était dans un transport d'admiration. Dragonetti n'a eu ni prédécesseur, ni, jusqu'à présent, d'imitateur.

CHAPITRE VI

Querelles parmi les évêques. — *Les treize*. — Mort de la comtesse de Rothe. — Regrets de l'archevêque de Narbonne. — Réponse du comte de Damas. — Pozzo di Borgo. — Sa rivalité avec Bonaparte. — Édouard Dillon. — Calomnies sur la reine Marie-Antoinette. — Duel. Un mot du comte de Vaudreuil. — Pichegru. — Les Polignac. — Mort de monsieur le duc d'Enghien. — Je quitte l'Angleterre.

La société de l'émigration française fut mise en commotion par les résultats du Concordat. Les évêques, qui, jusque-là, avaient vécu en bon accord, se divisèrent sur la question des démissions demandées par le Pape. L'évêque de Comminges, mon oncle, et l'évêque de Troyes, Barral, furent les chefs de ceux qui se soumirent. Les autres étaient sous la guidance de l'archevêque de Narbonne, Dillon, et de l'évêque d'Uzès, Béthizy. L'aigreur et les haines étaient au comble. Les non-démissionnaires avaient la majorité à Londres. Ils étaient treize et s'appelaient fièrement *les treize*.

Madame de Rothe, qui avait conservé toute sa violence dans son âge très avancé, ne les désignait jamais autrement. Elle faisait des scènes à mon père parce qu'il approuvait le parti pris par son frère et le disait hautement. Il n'avait guère d'imitateurs ; quelques-uns auraient volontiers été de son avis, mais ils n'osaient pas en convenir. Ceux des émigrés se disposant à rentrer en France étaient les plus violents dans leurs propos, afin de dissimuler leurs projets, et, pendant qu'ils faisaient leurs paquets, n'en criaient que plus fort contre les déserteurs de la veille et tout ce qui se passait en France. Dans cette disposition, toute idée, toute démarche, toute parole raisonnable, soulevaient des tempêtes.

Les évêques démissionnaires avaient originairement eu le projet, après avoir obéi au Pape, de s'en tenir là et de ne point rentrer en France. Mais on leur rendit la vie si dure qu'ils ne purent y tenir, et cette position donna grande force aux arguments d'une lettre par laquelle monsieur Portalis les

engageait à venir au secours de l'Église. Après la première fureur occasionnée par leur départ, les passions se calmèrent, et les treize, n'étant plus une majorité puisque la minorité avait quitté la place, devinrent moins violents. L'archevêque de Narbonne et madame de Rothe reprirent leurs habitudes de confiance intime avec mon père. Il leur était fort attaché.

Je ne puis m'empêcher de raconter la mort de madame de Rothe. Elle était au dernier degré d'une longue et douloureuse maladie dont une complète dissolution du sang était la suite. Elle avait toujours caché ses souffrances à l'archevêque pour ne pas l'inquiéter, et constamment fait les honneurs de son salon pour qu'il ne ressentît aucun changement autour de lui, aucun ennui. Le dernier jour de sa vie, elle dit à mon père de venir dîner avec eux. Leurs commensaux ordinaires, des évêques, devaient aller à Wanstead chez monsieur le prince de Condé, et elle n'avait pas la force de parler longtemps assez haut pour être entendue par l'archevêque, devenu très sourd. On servit des huîtres ; elle les aimait. L'archevêque insista pour qu'elle en mangeât ; elle eut la complaisance d'en essayer une, puis elle dit à mi-voix à mon père qu'elle tutoyait :

« D'Osmond, empêche-le de beaucoup manger. Je crains que son dîner ne soit troublé. »

Ensuite elle remit la conversation sur les sujets qui pouvaient intéresser l'archevêque, disant un mot de temps en temps. Au dessert, l'archevêque avait l'habitude de passer un instant dans sa chambre. Dès qu'il y fut entré :

« Ah ! s'écria-t-elle, j'attendais ce moment. D'Osmond, ferme la porte sur lui, tourne la clef, sonne.

Un domestique vint :

« Il faut que Guillaume aille chez monsieur l'archevêque, et l'occupe de façon à l'empêcher de rentrer ici. »

Tout ceci fut dit avec beaucoup de vivacité ; reprenant plus bas et s'adressant à mon père :

« À son âge, les émotions ne valent rien, et cela va finir.

— Ne faudrait-il pas envoyer chercher votre médecin ?

— Mon ami, le médecin est bien inutile ; mais envoie vite chercher un prêtre, c'est plus convenable pour monsieur l'archevêque. »

Dix minutes après le moment où elle avait fait fermer la porte sur lui, elle avait cessé de respirer ; et l'archevêque est toujours resté persuadé qu'elle était morte de mort subite, se portant à merveille. Je lui ai souvent entendu dire :

« Ce m'est une grande consolation de penser qu'elle n'a ni souffert, ni prévu sa fin. »

Voilà un genre de dévouement dont un cœur de femme est seul capable.

L'archevêque aimait madame de Rothe : elle lui était nécessaire, il perdait une habitude de cinquante années ; il la regrettait sincèrement. Il vint passer chez nous la journée de l'enterrement. En arrivant, il était très affecté ; cependant il se remit, déjeuna de bon appétit. Après le déjeuner, il trouva un volume de Voltaire, traînant sur une table. Il se mit à parler de ses rapports avec lui, de ses brouilleries, de ses raccommodements, puis de ses ouvrages, de ceux qui avaient fait le plus d'effet à leur apparition. Bref, il nous récita un chant tout entier de *la Pucelle*, poème dont il avait orné sa mémoire épiscopale. Voilà comment les hommes savent regretter les personnes qui leur ont consacré leur vie tout entière. Cela s'appelle alternativement de la force d'âme ou de la résignation, suivant les circonstances.

Vers cette époque, j'étais un jour chez madame du Dresnay. Monsieur de Damas (connu sous le nom de Damas jaune), attaché à monsieur le prince de Condé, y fit une diatribe de la dernière violence sur les émigrés qui rentraient en France. Madame du Dresnay, qui pourtant n'est revenue qu'en 1814 mais qui avait trop d'esprit pour approuver ces impertinences, lui dit fort sèchement :

« Monsieur de Damas, quand on est comme vous élégamment vêtu, qu'on a un cabriolet qui vous attend à ma porte, qu'on est logé, nourri, soigné comme vous à Wanstead, on n'a pas le droit de crier *tolle* contre des pauvres gens qui vont chercher ailleurs le pain dont ils manquent ici.

— Mais, madame, c'est bien leur faute. Ne savez-vous pas ce que le Roi a fait pour eux ?

— Non, en vérité.

— Mais, madame, il leur a permis de travailler sans déroger. »

Je l'ai entendu de mes oreilles, entendu.

J'ai oublié de dire qu'avant mon mariage, je voyais beaucoup Pozzo, chez mes parents. Depuis, la vaste jalousie de monsieur de Boigne, qui embrassait la nature entière, y compris mon père et mon chien, m'avait séquestrée de toutes relations sociales, et je n'avais vu le monde que comme une lanterne magique. D'ailleurs, Pozzo avait fait un long séjour à Vienne où il avait accompagné lord Minto, son patron et son ami. Cette liaison s'était formée à l'époque où lord Minto, alors sir Gilbert Elliot, avait été vice-roi de Corse, et où Pozzo était son conseil et son ministre. Il avait aussi des rapports très intimes avec mon oncle, Édouard Dillon. Celui-ci commandait un régiment irlandais, au service de l'Angleterre, qui occupait la Corse.

Lorsque les forces britanniques évacuèrent l'île, Pozzo fut obligé de la quitter, le parti français ayant pris le dessus. Je crois qu'il s'agissait peu du parti français ou anglais dans le cœur de Pozzo à cette époque, mais seulement de celui que Bonaparte ne suivait pas. Les deux cousins s'étaient tâtés. À une liaison intime de jeunesse, avait succédé une haine fondée sur l'ambition. Ils ne pensaient alors qu'à dominer dans leur île, et ils avaient promptement découvert qu'ils ne pouvaient y réussir qu'en devenant vainqueur l'un de l'autre.

Je crois bien que Pozzo n'appela les anglais que parce que Bonaparte se déclara révolutionnaire. Depuis, Pozzo est devenu peut-être réellement absolutiste, mais, à cette époque, il était très libéral et plutôt républicain. Je lui ai entendu faire des morceaux sur *la Patria et les Castagnes* qui étaient fort dans mes goûts, mais qui ne ressemblent guère aux principes de la sainte alliance.

Pozzo se rendait justice en se sentant le rival du Bonaparte d'alors. Mais cette idée, une fois entrée dans sa tête corse, il n'a pu l'en déloger et il s'est regardé comme le rival du vainqueur de l'Italie, du Premier Consul et même de l'empereur Napoléon. Il avait trop d'esprit pour montrer ouvertement cette pensée, mais elle fermentait dans sa cervelle et s'en échappait en haine la plus active. Il aurait été jusqu'au fond des enfers chercher des antagonistes à Bonaparte et l'a toujours poursuivi avec une persévérance à laquelle son esprit des plus distingués et de rares talents ont donné une influence que sa situation sociale ne devait pas faire prévoir.

À cette époque, il était constamment chez nous, passant alternativement du découragement et de la plus profonde tristesse à des espérances exagérées et à des accès de gaieté folle, mais toujours spirituel, intéressant, amusant, éloquent même. Son langage, un peu étrange et rempli d'images, avait quelque chose de pittoresque et d'inattendu qui saisissait vivement l'imagination, et son accent étranger contribuait même à l'originalité des formes de son discours. Il était parfaitement aimable. Son manque de savoir-vivre n'avait pas encore l'aplomb que les succès lui ont donné. Et puis, on était moins choqué de voir un petit Corse manquer aux usages reçus que lorsqu'il a déployé ses habitudes grossières dans la pompe des ambassades.

Édouard Dillon le mit en rapport avec monsieur le comte d'Artois. Pozzo l'apprécia bien vite, et, tandis que le prince croyait s'être assuré un agent, Pozzo ne vit en lui qu'un instrument dont il se servirait dans l'intérêt de son ambition et surtout de ses haines, s'il le pouvait. Mais cet instrument lui paraissait bien peu incisif, et il s'expliquait avec une grande amertume sur le peu de parti qu'il y avait à en tirer.

Édouard Dillon, dont je viens de parler, était le frère de ma mère. Il avait été longtemps connu sous le nom du beau Dillon. La chronique du temps l'a désigné comme un des amants que la calomnie a donnés à la Reine. Voici sur quel fondement on avait fondé cette histoire.

Édouard Dillon était très beau, très fat, très à la mode. Il était de la société intime de madame de Polignac, et probablement adressait à la Reine quelques-uns de ces hommages qu'elle réclamait comme jolie femme. Un jour, il répétait chez elle les figures d'un quadrille qu'on devait danser au bal suivant. Tout à coup, il pâlit et s'évanouit à plat. On le plaça sur un sofa, et la Reine eut l'imprudence de poser sa main sur son cœur pour sentir s'il battait. Édouard revint à lui. Il s'excusa fort de sa sottise indisposition et avoua que, pour ne pas manquer à l'heure donnée par la Reine, il était parti de Paris sans déjeuner, que, depuis les longues souffrances d'une blessure reçue à la prise de Grenade, ces sortes de défaillances lui prenaient quelquefois, surtout quand il était à jeun. La Reine lui fit donner un bouillon, et les courtisans, jaloux de ce léger succès, établirent qu'il était au mieux avec elle.

Ce bruit tomba vite à la Cour, mais fut confirmé à la ville lorsque, le jour de la Saint-Hubert, on le vit traverser Paris dans le carrosse à huit chevaux de la Reine. Il était tombé de cheval et s'était recassé le bras à la chasse. La voiture de la Reine était seule présente ; elle ordonna qu'on y transportât mon oncle et revint, comme de coutume, dans celle du Roi, car la sienne n'y était que d'étiquette. Il est très probable que beaucoup des histoires qu'on a faites sur le compte de la pauvre Reine n'avaient pas des fondements plus graves.

Mon oncle avait eu un duel qui avait fait une sorte de bruit. Soupant chez un des ministres, un provincial dont j'oublie le nom, lui dit à travers la table :

« Monsieur Dillon, je vous demanderai de ces petits pots, à quoi sont-ils ? »

Édouard, qui causait avec sa voisine, répondit sèchement :

« À l'avoine.

— Je vous renverrai de la paille », reprit l'autre qui ignorait que les petits pots à l'avoine étaient un mets à la mode.

Édouard n'interrompit pas sa causerie ; mais, après le souper, le rendez-vous fut pris pour le lendemain assez tard, parce qu'il ne se dérangeait pas volontiers le matin. L'antagoniste arriva chez lui à l'heure indiquée. Sa toilette n'était pas finie ; il lui en fit des excuses, l'acheva avec tout le soin et les petites recherches imaginables. Tout en y travaillant, il lui dit :

« Monsieur, si vous n'avez pas affaire d'un autre côté, je préférerais que nous allassions au bois de Vincennes. Je dîne à Saint-Maur, et je vois que je n'aurai guère que le temps d'arriver.

— Comment, monsieur, vous comptez...

— Indubitablement, monsieur, je compte dîner à Saint-Maur après vous avoir tué, je l'ai promis hier à madame de... »

Cet aplomb de fatuité imposa peut-être au pauvre homme, tant il y a qu'il reçut un bon coup d'épée et que mon oncle alla dîner à Saint-Maur où l'on n'apprit que le lendemain, et par d'autres, le duel et le colloque. On ne peut se dissimuler que ce genre d'impertinence n'ait assez de grâce.

À l'époque dont je parle, 1803, Édouard avait dépouillé depuis longtemps toutes les prétentions du jeune homme et il était devenu tout à fait naturel et bon garçon. Une anglaise lui ayant demandé ce qu'était devenu le beau Dillon, il répondit avec un sérieux extrême :

« Il a été guillotiné. »

Il avait suffisamment d'esprit naturel et infiniment de savoir-vivre. Je n'ai jamais vu avoir de meilleures et de plus grandes manières. Il avait été attaché à monsieur le comte d'Artois comme gentilhomme de la Chambre depuis la première formation de sa maison, et restait dans une assez grande intimité, quoiqu'il ne fût pas son commensal. Le régiment de la brigade irlandaise qu'il avait commandé avait réclamé tous ses soins pendant quelques années. Depuis, il les avait confiés à son frère Franck Dillon, son lieutenant-colonel. Il avait épousé une créole de la Martinique dont la fortune, considérable alors, lui permettait d'avoir une assez bonne maison à Londres. Monsieur le comte d'Artois y dînait quelquefois, et les autres princes très fréquemment.

Je m'y suis trouvée un jour, en 1804, avec assez de monde dont le comte de Vaudreuil faisait partie ; Bonaparte venait de se déclarer empereur, trompant ainsi les espérances que les émigrés avaient voulu se forger de ses projets bourbonnistes. Chacun devisait de toutes les chances qu'il perdait par cette imprudence. Les uns pensaient qu'il aurait pu être maréchal de France, d'autres, chevalier des ordres, quelques-uns allaient même jusqu'à dire connétable ! Enfin, monsieur de Vaudreuil, se levant et se tournant le dos à la cheminée, en retroussant les basques de son habit, nous dit d'un ton doctoral :

« Savez-vous ce que tout cela me prouve ? c'est que, malgré la réputation que nous travaillions à faire à ce Bonaparte, c'est au fond un gredin très maladroît ! »

Je me dispense des commentaires.

À la paix d'Amiens, monsieur de Boigne était allé en France et me pressait de l'y rejoindre. En outre que je ne m'en souciais guère, je croyais avoir de bonnes raisons pour me tenir éloignée d'un pays destiné à de nouvelles catastrophes. Nous savions qu'on y préparait un bouleversement et que Pichegru était à la tête de cette intrigue. Ce n'est pas de sa part que

venaient les indiscretions ; il se conduisait avec prudence et adresse. Il vivait presque seul, faisant souvent de courtes absences pour donner le change, et, lorsque les oisifs commençaient à s'en occuper, il reparaisait tout à coup ayant fait une course toute simple et qui dénotait le mieux un homme inoccupé.

Un jour, il partit tout de bon pour sa dangereuse expédition ; malheureusement pour lui, il devait être suivi par messieurs de Polignac. Ceux-ci agirent différemment. Ils firent cent visites d'adieux, prirent congé de tout le monde, en se chargeant de commissions pour Paris, montrant la liste des personnes qui les attendaient et qui, probablement, ne s'en doutaient point. Ce n'était pas dans la pensée que leur voyage, d'après cette publicité, parut sans conséquence ; du tout, ils avouaient partir en secret. C'était leur façon de conspirer.

La veille de leur départ, je dînai avec eux à la campagne chez Édouard Dillon. Il fallait, pour en revenir, traverser une petite lande ou commune. Messieurs de Polignac étaient à cheval ; ils firent station sur la commune, et s'amuserent à arrêter les voitures qui y passèrent pendant une heure ; la mienne fut du nombre. Ils demandaient la bourse ou la vie et s'éloignaient ensuite avec des éclats de rire, disant que c'était un avant-goût du métier qu'ils allaient faire. Le lendemain, cette espièglerie était la nouvelle et la joie de toute leur société. Ces niaiseries ne vaudraient pas la peine d'être rapportées si elles ne montraient d'avance le caractère de ce Jules de Polignac, si fatal au trône et à lui-même. Quoique bien jeune alors, tout l'honneur de cette conduite lui appartient. Son frère Armand, aussi bête que Jules est sot, a toujours été mené par lui.

Nous ne tardâmes pas à apprendre l'arrestation de ces conspirateurs à liste et, bientôt après, la triste fin de monsieur le duc d'Enghien. Son père en fut, il faut le dire, atterré ; il l'apprit d'une façon horrible. Monsieur le duc de Bourbon était censé habiter Wanstead, très magnifique château que monsieur le prince de Condé avait loué aux environs de Londres car, tout en se battant très bien à l'armée dite de Condé, Son Altesse n'y avait pas négligé ses affaires pécuniaires et était sans comparaison le plus riche des princes émigrés.

Son fils, ne pouvant s'astreindre à la vie régulière de Wanstead, était habituellement à Londres, dans un petit appartement, avec un seul valet qui

lui était attaché depuis son enfance. L'heure de son déjeuner était arrivée et passée. Il sonna Gui, une fois, deux fois. Sans réponse, il descendit dans sa petite cuisine et trouva Gui, les deux coudes sur la table, la tête dans ses mains ; les yeux en larmes, et une gazette devant lui. À l'approche de son maître, il leva la tête et se jeta sur la gazette pour la cacher. Monsieur le duc de Bourbon ne le lui permit pas, et y lut la triste nouvelle de l'assassinat de son fils.

Deux heures après, lorsque monsieur le prince de Condé arriva, il le trouva encore dans cette cuisine, dont Gui n'avait pu l'arracher, et où il ne voulait laisser entrer aucun autre. Monsieur le prince de Condé l'emmena à Wanstead. Les soins de madame de Reuilly, sa fille naturelle que madame de Monaco, devenue princesse de Condé, élevait, contribuèrent à le calmer. Cette douleur excessive, accompagnée d'accès de fureur et de cris de vengeance, est le plus beau moment de la vie de monsieur le duc de Bourbon, et je me plais à le retracer.

Quant à l'émigration en général et aux princes en particulier, l'impression de cet événement fut singulièrement fugitive. Seulement, par respect pour monsieur le prince de Condé, monsieur le comte d'Artois décida que le deuil, qui ne devait être que de cinq jours, serait porté à neuf, et il crut faire une grande concession.

Monsieur le prince de Condé en jugea de même, car il vint en personne à Londres pour remercier monsieur le comte d'Artois. La nouvelle arriva le lundi. Monsieur le duc de Berry s'abstint d'aller le mardi à l'Opéra, mais il y reparut à la représentation suivante, le samedi.

Le procès de Moreau étant fini et la tranquillité n'ayant pas été troublée en France, je me décidai à me rendre aux invitations réitérées de monsieur de Boigne. Ma position était très fautive, je le sentais. L'importance des tracasseries qui me rendaient la vie insupportable diminuait à mes propres yeux dans l'éloignement, et je n'avais pas de bonnes raisons à me donner à moi-même pour me refuser à obéir à des ordres que monsieur de Boigne avait le droit de donner. Il venait de faire l'acquisition d'une charmante habitation, Beauregard, à quatre lieues de Paris, et m'engageait à venir l'y trouver. Mes parents promettaient de me rejoindre, si je pouvais obtenir leur radiation, et cela acheva de me décider.

TROISIÈME PARTIE

L'EMPIRE

TROISIÈME PARTIE

L'EMPIRE

CHAPITRE I

Départ d'Angleterre. — Arrivée à Rotterdam. — Monsieur de Sémonville. — Séjour à la Haye. — Camp de Zeist. — Douaniers français. — Anvers. — Monsieur d'Argout. — Monsieur d'Herbouville. — Monsieur Malouet. — Arrivée à Beauregard.

Je m'embarquai à Gravesend, au mois de septembre 1804, à bord d'un bâtiment hollandais frété pour Rotterdam. Il se trouva chargé d'huile de baleine. Nous essuyâmes un orage violent ; la mer devint fort grosse ; le bateau resta fort petit. La lame passait dessus ; elle arrivait dans ma cabine, après avoir lavé les tonneaux d'huile de poisson, y apportant une odeur infecte, et aggravait encore les horreurs de la traversée. Elle fut longue, car mon patron, très ignorant probablement, manqua l'embouchure de la Meuse et nous n'arrivâmes à la Brielle que le quatrième jour.

La guerre rendait les communications difficiles ; il fallait saisir l'occasion d'un bâtiment de commerce. Les paquebots réguliers n'allaient qu'à Husum, sur la côte de Suède. La traversée était rude ; et le voyage de terre, très pénible, aurait été presque impraticable pour une jeune femme seule. Les papiers de notre patron portaient son arrivée d'Emden ; c'était une fraude convenue, elle ne trompait personne. J'entendis le chef des douaniers qui vinrent à bord demander à ceux qui inspectaient le navire pendant que lui examinait les papiers :

« Cela vient du Grand-Emden ?

— Oui, monsieur, du Grand-Emden.

— C'est bon. »

Et il rendit les papiers au patron sans autre commentaire ; *le Grand-Emden*, dans leur argot, c'était *Londres*, Je débarquai sans trop de tracasseries de la douane ; j'envoyai chez le banquier auquel j'étais adressée et où je devais trouver, avec des lettres de monsieur de Boigne, les passeports nécessaires pour continuer ma route ; il n'avait rien reçu.

Me voilà donc tout à fait seule dans un pays étranger, sans appui et sans conseils. J'écrivis à Paris à deux de mes oncles qui devaient s'y trouver avec monsieur de Boigne. En attendant, je ne savais que devenir ; ma situation à Rotterdam avait une apparence aventurière qui me déplaisait fort. Certainement, si les communications avaient été plus faciles, je serais retournée au *Grand Emden*.

Le banquier me conseilla d'aller à la Haye voir monsieur de Sémonville qui, tout-puissant, pourrait faciliter mon voyage. Je me rappelle que cet homme répondit aux craintes que je lui exprimais sur l'interruption de toute communication avec l'Angleterre où je laissais des intérêts si chers :

« Ne vous tourmentez pas, madame, c'est impossible : on pourra essayer de comprimer le commerce de la Hollande avec l'Angleterre ; mais ce ne pourra être que pour bien peu de jours, il reprendra son cours comme l'eau reprend son niveau et cela ne durera jamais une semaine. »

Malgré sa perspicacité commerciale, il n'avait pas prévu qu'il se trouverait une main assez ferme pour maintenir pendant des années cette machine hydraulique qu'il déclarait impossible pour une semaine. À la vérité, elle a fini par faire explosion.

Aussitôt que ma voiture put être préparée, je me rendis à la Haye. J'écrivis à monsieur de Sémonville pour lui demander un rendez-vous ; il envoya sur-le-champ monsieur de Canouville me dire qu'il allait venir chez moi. Les façons de monsieur de Canouville m'effarouchèrent un peu. Sous prétexte qu'il était mon cousin et peut-être aussi parce que j'étais jeune, jolie et seule, il prit un petit ton de plaisanterie et de légèreté qui, par les mêmes raisons, me déplurent extrêmement ; et je gravai sur mon agenda que tous les jeunes gens de la France révolutionnaire étaient familiers, avantageux, ridicules et impertinents. Je m'y attendais bien ; j'allais

sûrement trouver monsieur de Sémonville impérieux, arrogant, insolent et alors toutes mes sages prévoyances de vingt ans seraient accomplies.

Monsieur de Sémonville arriva ; il était dans la douleur. La maladie de madame Macdonald avait appelé madame de Sémonville à Paris et, la veille, on avait reçu nouvelle de la mort de la jeune femme. Monsieur de Sémonville me témoigna le regret de ne pouvoir chercher à me rendre agréable une maison remplie de deuil. Tout-puissant en Hollande, son pouvoir ne s'étendait pas au delà ; il ne pouvait me donner des passeports que jusqu'à Anvers où il me faudrait en attendre de Paris. Il m'engageait à rester à la Haye de préférence, se mettant au reste de sa personne tout à fait à mes ordres. La conversation se prolongea, il me parla de *Monsieur* ; je pensai qu'il entendait par là Louis XVIII et je répondis que le Roi n'était pas en Angleterre, croyant faire acte de courageuse manifestation de mes principes royalistes.

« Je le sais bien, reprit avec douceur Monsieur de Sémonville, je parle de son frère, *Monsieur*. »

Je restai confondue, car, en Angleterre, personne n'avait jamais inventé d'appeler le comte d'Artois *Monsieur*, et c'était la première fois que ce nom lui était donné devant moi. Dans la suite de notre entrevue, monsieur de Sémonville me parla de la fin tragique de monsieur le duc d'Enghien avec une douleur qui faisait singulièrement contraste avec l'incurie que j'avais laissée de l'autre côté du canal. Je commençais à éprouver quelque hésitation dans mes idées si bien arrêtées une heure avant. Cependant, je m'en tirai en me disant que monsieur de Sémonville était une anomalie avec le reste de ses compatriotes. Quant à moi, je ne sais trop ce que j'étais, anglaise je crois, mais certainement pas française.

J'avais vu à Londres et retrouvé pendant la traversée un monsieur de Navaro, portugais allant en Russie. Il porta à la femme du ministre de Portugal une lettre de recommandation que j'avais pour son mari, et lui raconta ma position isolée. Une heure après, la bonne madame de Bezerra vint à mon auberge, s'empara de moi, m'emmena dîner chez elle, puis au spectacle dans la loge diplomatique. Le lendemain, elle me promena partout ; dès lors je devins l'objet des prévenances de toute la société de la Haye. Il faudrait savoir à quel point le corps diplomatique s'y ennuyait pour

apprécier avec quelle joie il vit tomber au milieu de lui une jeune femme qui lui apportait une espèce de distraction.

Le comte de Stackelberg, mélomane enragé, avait bien vite découvert que j'étais bonne musicienne. C'était à qui me ferait chanter ; et, me trouvant complètement oiseau de passage à la Haye, je sifflais tant qu'on voulait. Je n'ai jamais eu tant de succès. J'avais le bon sens de voir que cela tenait au cadre où je me trouvais beaucoup plus qu'à mon mérite ; cependant, je compris que je ne devais pas prolonger cette vie trop longtemps. Je m'arrachai inhumainement aux adorations des représentants de toute l'Europe pour aller faire une tournée à Amsterdam et dans le reste de la Hollande.

Trois ou quatre des jeunes attachés annoncèrent le projet de m'escorter ; je m'y opposai sérieusement, et ma bonne amie Bezerra leur fit comprendre que cela me déplaisait beaucoup. C'est pendant ce séjour à la Haye que j'ai fait avec le comte de Nesselrode une connaissance qui, par la suite, est devenue une véritable amitié.

Je m'arrêtai à Harlem pour acheter des jacinthes. On me proposa d'entendre l'orgue ; n'ayant rien à faire j'y consentis. J'entrai dans l'église ; j'y étais seule ; l'organiste était caché. La musique la plus ravissante commença ; l'artiste était habile, l'instrument magnifique ; il forme des échos, en chœur, qui se répondent entre eux des divers points de l'église. Je n'étais pas dans l'habitude d'entendre de la musique religieuse ; j'y pleurai, j'y priai de toute mon âme. Enfin, je ne sais si cela tenait à ma disposition, mais je n'ai guère éprouvé d'impression plus profonde et, sauf les heures qui ont été inscrites sur mon cœur par le malheur, il en est peu dans ma vie dont je conserve un souvenir plus vif que celle passée dans la cathédrale d'Harlem.

Je restai trois jours à Amsterdam ; j'allai faire les visites convenues, à Brock, à Zaandam, etc. Monsieur Labouchère me donna à dîner ; j'y vis des messieurs et des dames, hollandais et hollandaises. On me montra beaucoup de curiosités. On me parla de bien d'autres, ce qui n'empêcha pas que je ne fusse charmée de quitter cette ville. Malgré son grand commerce, elle m'a paru horriblement triste. Je m'arrêtai à Utrecht ; j'y pris une voiture du pays pour aller voir l'établissement morave et le camp que le général Marmont commandait dans la plaine de Zeist. Je trouvai que ces frères si heureux

dans le conte de madame de Genlis, dont ma mémoire gardait un souvenir d'enfance, avaient l'air pâles, tristes et ennuyés. J'achetai quelques babioles, et il s'éleva une querelle entre eux. L'un affirmait que les objets de son travail avaient une supériorité que l'autre lui contestait. Je partis peu édifiée. En revanche, je le fus beaucoup de l'aspect du camp français. Je venais d'en visiter en Angleterre, et ils étaient loin de présenter un spectacle aussi brillant et aussi animé ; cependant les soldats français avaient moins bonne mine individuellement et n'étaient pas si bien vêtus.

Je vis passer la calèche du général Marmont où était sa femme très parée, coiffée en cheveux et sans fichu. Les postillons avaient des vestes couvertes de galons d'or ; la calèche était dorée, mais malpropre et mal attelée. Tout cela me parut en total un équipage fort ridicule, y compris madame la générale. Je m'en amusai ; c'était bien comme je l'avais prévu.

Après une absence de dix jours, je revins à la Haye ; j'y trouvai des lettres de mes oncles. Monsieur de Boigne, ayant mal calculé le moment de mon arrivée, était parti pour la Savoie. On m'annonçait que je trouverais mes passeports à Anvers. Je passai une soirée chez madame de Bezerra pour prendre congé de la société de la Haye ; monsieur de Sémonville y vint ainsi que toutes les autorités hollandaises et, le lendemain, je partis.

On m'avait fait peur de la sévérité des douaniers, et j'étais d'autant plus effrayée d'avoir affaire à des commis français que mes rapports avec ceux de l'Allien-Office, au moment de mon départ d'Angleterre, m'avaient paru fort désagréables. Or, si les anglais étaient malhonnêtes, qu'avais je à attendre de commis français ? Monsieur de Sémonville m'avait bien donné une lettre de recommandation, mais cependant le cœur me battait en arrivant au premier poste français.

On me pria très poliment d'entrer dans le bureau ; j'y fus suivie par mes femmes. Ma voiture était censée venir de Berlin. Comme anglaise, elle aurait été confisquée ; mais, en qualité d'allemande, elle passait en payant un droit considérable. Pendant que je l'acquittais, les jeunes gens de la douane admiraient cette voiture, qui était très jolie :

« C'est une voiture de Berlin, dit le chef.

— Oui, monsieur, regardez plutôt c'est écrit sur tous les ressorts. »

Je devins rouge comme un coq en suivant leurs regards et en voyant imprimé sur le fer : *Patent London*. Ils se prirent à sourire, et je payai la somme convenue pour ma voiture *allemande*. Pendant que le chef enregistrait et me délivrait les certificats, un autre s'occupait de mon passeport et me faisait un signalement très obligeant mais qui me tenait assez mal à mon aise. Le chef s'en aperçut, et, levant à moitié les yeux de dessus son papier :

« Mettez jolie comme un ange ; ce sera plus court et ne fatiguera pas tant madame. »

Un employé subalterne avait à moitié ouvert une des bâches de la voiture, sans même la descendre ; je lui glissai deux louis dans la main ; un des commis rentra un instant après et me les remit en me disant avec la plus grande politesse :

« Madame, voilà deux louis que vous avez laissé tomber par mégarde. »

Je les repris, un peu honteuse. Enfin tout semblait terminé à ma plus grande satisfaction lorsqu'ils s'avisèrent que le fouet de mon courrier était anglais. Ils me montrèrent *London* écrit sur le bout d'argent dont il était orné ; sans doute je l'avais acheté dans quelque endroit où les marchandises anglaises étaient admises, mais, en France, elles étaient prohibées et leur devoir ne leur permettait d'en laisser passer aucune. Nous gardâmes tous notre sérieux à cette dernière scène du proverbe. Ils me souhaitèrent un bon voyage et je partis très étonnée d'avoir trouvé une si obligeante et si spirituelle urbanité là où je ne m'attendais qu'à des procédés grossiers jusqu'à la brutalité. Je suis entrée dans ces détails pour montrer jusqu'à quel point les émigrés, qui avaient le droit de se croire les plus raisonnables, étaient encore absurdes dans leurs idées sur la France et, au fond, lui étaient hostiles.

Arrivée à Anvers, je trouvai à l'auberge un billet de monsieur d'Herbouville, alors préfet, qui m'annonçait avoir mes passeports. J'étais proche parente de sa femme ; il avait donné l'ordre de le prévenir du moment où je serais à Anvers. J'étais à peine établie dans ma chambre d'auberge que j'y vis entrer un grand dadais de cinq pieds dix pouces répétant au plus pointu d'une voix de fausset bien aiguë :

« Apollinaire, c'est Apollinaire, je suis Apollinaire, » et faisant à coudes ouverts des révérences jusqu'à terre.

Je fus quelques instants à reconnaître le jeune d'Argout que j'avais beaucoup vu quelques années avant à Londres où son oncle (qui était aussi le mien, ayant épousé une sœur de mon père) s'occupait de son éducation avec un soin auquel il a répondu. C'est lui qui, depuis, s'est élevé par un mérite incontestable accompagné d'une disgrâce et d'une gaucherie qu'il déployait alors dans toute leur naïveté. Il m'en donna une nouvelle preuve le lendemain matin. Il m'accompagna à la cathédrale d'Anvers et, malgré toutes mes supplications, il monta jusqu'au haut du clocher toujours à reculons, en me donnant la main, ce qui n'était pas plus commode pour moi que pour lui. Il exerçait alors une petite place dans les droits réunis dont il faisait vivre sa mère. Depuis, il est devenu préfet, pair, enfin ministre. Il est homme de talent, de cœur et très honnête ; mais son esprit est presque aussi gauche que ses manières.

Monsieur d'Herbouville vint après ; je le trouvai froid et emprunté ; il avait récemment été fort compromis par la reconnaissance bavarde de quelques émigrés auxquels il avait rendu service, et se tenait sur la réserve. Il m'engagea à dîner.

La meilleure de mes visites fut celle de monsieur Malouet, vieil ami de mon père et préfet maritime à Anvers. Monsieur Malouet, qui avait été un constitutionnel de 89, terme de réprobation, s'il en fut, dans l'émigration, n'en était pas moins resté fort lié avec mon père et je le voyais perpétuellement chez lui. Il n'y avait pas bien longtemps qu'il avait quitté Londres et il ne savait pas trop comment je verrais un préfet de la République ou plutôt du Consulat. Rassuré à cet égard par la joie que j'éprouvai à trouver un visage de connaissance pour la première fois depuis un mois, il me fit signe de me taire, alla ouvrir toutes les portes, examina bien s'il n'y avait personne aux écoutes, les referma soigneusement, m'avança une chaise au milieu de la chambre, en prit une à côté de moi et puis me demanda à voix bien basse des nouvelles de mon excellent père, ajoutant :

« Voyez-vous, mon enfant, il ne faut pas se compromettre. »

Il me posa une règle de conduite, sur ce que je ne devais point faire, point dire à Paris, toujours pour ne pas me compromettre, qui avait fini par me mettre la terreur dans le cœur, après avoir commencé par me donner envie de rire, d'autant que ses préceptes étaient appuyés d'exemples les plus alarmants :

« Mais ce pays est donc tout à fait inhabitable, ne pus-je m'empêcher de m'écrier ?

— Chut, chut, voilà une affreuse imprudence. »

Il retourna examiner les portes, mais ne voulut plus s'exposer à pareille incartade. Il prit congé de moi en me disant qu'il était plus prudent de ne pas me revoir, que d'Herbouville l'avait engagé à dîner mais qu'il ne voulait pas courir le risque de se laisser aller à me faire quelque question imprudente. Il n'y avait pas grand danger, c'était plutôt mes paroles que les siennes qu'il avait à craindre ; toujours est-il qu'il me laissa fort troublée. On n'échappe pas à son sort. Quelques années plus tard, monsieur Malouet, devenu conseiller d'État, se trouva, malgré ses prudentes précautions, compromis par ses relations avec le baron Louis et fut exilé par l'Empereur.

Je trouvai, chez monsieur d'Herbouville, sa famille et quelques commensaux. Ils étaient de beaucoup meilleure composition que je ne m'y attendais d'après les discours de monsieur Malouet. Il avait pourtant réussi à me mettre mal à mon aise ; je craignais un peu pour moi et beaucoup pour les autres à qui ma présence pouvait être si dangereuse. Cependant, je dois dire que même monsieur Malouet et surtout les d'Herbouville avaient trouvé le moyen de parler en termes de regret, de douleur, de réprobation de cette mort de monsieur le duc d'Enghien, si bien oubliée par l'émigration. Partout, dans toutes les classes et principalement parmi les gens attachés au gouvernement, je l'ai trouvée une plaie encore toute saignante à mon retour en France.

J'arrivai sans autre incident au château de Beauregard, ayant tourné Paris. Monsieur de Boigne n'était pas encore de retour de Savoie ; je m'y installai comme seule maîtresse de ce beau lieu. J'y pleurai bien à mon aise pour en prendre possession, le 2 novembre 1804, jour des Morts, par un brouillard froid et pénétrant qui ne permettait pas de voir à trois pieds devant soi. Je me trouvai le soir enfermée dans une pièce dont mes mains,

accoutumées aux serrures anglaises, ne savaient pas ouvrir les portes, et sans sonnettes. Elles avaient été proscrites comme aristocrates pendant la Révolution, et monsieur de Boigne n'avait pas songé à en faire remettre. J'éprouvai un sentiment d'abandon et de désolation qui me glaça jusqu'au fond de l'âme, et je ne pense pas que je me fusse crue dans un pays plus sauvage sur les bords de la Colombia.

Le lendemain matin, j'envoyai chercher un serrurier. Il m'assura qu'il allait arranger *provisoirement* une sonnette en attendant qu'elle pût être *organisée définitivement*. Quel diantre de pays est donc cela où les serruriers parlent la langue de l'Athénée et où les chevaux sont attelés avec des ficelles ? Ma pauvre cervelle de vingt ans, livrée pour la première fois à ses propres forces, était toute renversée par la diversité des impressions que je recevais ; aussi, j'ai conservé une multitude de souvenirs très vifs de ce voyage.

CHAPITRE II

Mes opinions. — La duchesse de Châtillon. — La duchesse de Laval, le duc de Laval. — La famille de Rohan. — La princesse Berthe de Rohan. — La princesse Charles de Rochefort. — La princesse Herminie de Rohan. — Scène pénible. — Mon premier bal à Paris. — L'amiral de Bruix, sa mort. — Paroles de l'Empereur. — La princesse Serge Galitzin. — La duchesse de Sagan. — Monsieur de Caulaincourt. — Scène entre la princesse de la Trémoille et monsieur d'Aubusson. — La duchesse de Chevreuse.

Je ne voulus pas assister aux fêtes du couronnement ; mon héroïsme royaliste en aurait trop souffert. Nous nous amusions dans notre oisive nullité par mille brocards. Un seul était assez piquant ; on disait que le manteau impérial restait flottant parce que l'Empereur n'avait pas su passer la Manche. En dépit de mes préjugés, je n'avais pu me défendre d'une exaltation très sincère pour le Premier Consul. J'admirais en lui le conquérant et le faiseur de bulletins. Personne ne m'avait expliqué son immense mérite de législateur et de *tranquilliseur* des passions ; je n'étais pas en état de l'apprécier à moi seule. Je me serais, je crois, volontiers enthousiasmée pour lui si j'avais vécu dans une autre atmosphère.

À Londres, ma pauvre mère avait souvent pleuré de chagrin en me voyant si *mal penser* ; elle prétendait que je montais la tête de mon frère pour Bonaparte. Il est certain que, voyant nos princes de près et le Premier Consul de loin, tous mes vœux étaient pour lui ; la mort du duc d'Enghien avait été une impression aussi fugitive en moi qu'en ceux avec lesquels je me trouvais alors. Toutefois, malgré cette velléité d'admiration pour l'Empereur, je tenais par mille préjugés à ce qu'on appelait l'ancien régime ; et mon éducation toute anglaise me rendait, par intuition, de la secte qui, depuis, a été appelée libérale. Voilà, autant que je puis le démêler à présent, le point où j'en étais à mon arrivée en France. Monsieur de

Boigne, ce que je ne conçois guère, n'était pas du tout révolutionnaire et, sur ce seul point de la politique, nous étions à peu près d'accord.

Nous allâmes à la fin de décembre nous établir à Paris ; j'y passai trois mois, les plus ennuyés de ma vie. La société de Paris est tellement exclusive qu'il n'y a nulle place pour ceux qui y débudent, et, avant de s'être formé une coterie, on y est complètement isolé. D'ailleurs, la crainte des scènes que monsieur de Boigne me faisait à propos de tout et de rien me tenait dans une réticence qui ne facilitait pas les rapports de sociabilité. Je trouvais de temps en temps une vieille femme qui se rappelait m'avoir vue teter à Versailles, ou une autre qui me racontait mes gentillesse de Bellevue, mais tout cela ne me récréait pas infiniment.

Je fus très tendrement accueillie par la princesse de Guéméné (celle dont j'ai déjà parlé) ; elle me fut utile et serviable autant que peut l'être une personne qui ne quitte pas son lit et voit peu de monde.

La duchesse de Châtillon, en revanche, m'était insupportable ; elle me retenait des heures entières à me chapitrer sur une multitude de choses où ses conseils étaient aussi inutiles que surannés, commençant et finissant toujours ses sermons par ces mots :

« Ma petite reine, comme j'ai l'honneur de vous appartenir. »

Ce qui voulait dire en bon français :

« Tenez-vous pour très honorée que je veuille bien reconnaître la parenté entre nous, » et je ne m'y sentais nullement disposée.

Elle habitait, dans son magnifique hôtel de la rue du Bac, une grande pièce qu'elle appelait son cabinet, meublée avec beaucoup de luxe antique et fournie de huit à dix pendules qui toutes marquaient le temps d'un ton et d'un mouvement différents. Une superbe cage dorée, suspendue en guise de lustre, était occupée par des oiseaux chantant à pleine gorge. Tout ce cliquetis, avec la basse obligée de la voix monotone et sans timbre de la duchesse, me prenait sur les nerfs et rendait ces visites insupportables. Je n'en sortais jamais sans faire vœu de n'y plus retourner, vœu que j'aurais infailliblement accompli si mes lettres de Londres n'eussent souvent porté des compliments à madame de Châtillon.

Cette duchesse de Châtillon était fille de la duchesse de Lavallière, rivale de la maréchale de Luxembourg, toutes deux si belles et si galantes. La fille

aussi avait été l'une et l'autre. Le cadre de la glace, dans ce cabinet où elle me faisait de si longues homélies, était incrusté des portraits de tous ses amants. N'en sachant plus que faire, elle avait inventé de les utiliser comme mobilier. Le nombre en était considérable et cela formait une très jolie décoration. Elle avait été esprit fort, mais était devenue prude et dévote. Avec elle a fini la maison de Lavallière et, avec ses deux filles, les duchesses de la Trémoille et d'Uzès, celle de Coligny-Châtillon ; ce sont deux noms éteints.

La marquise, devenue duchesse, de Laval, ancienne amie de ma mère et ma marraine, me traitait avec une bonté toute maternelle. Elle était aussi simple que madame de Châtillon était pleine d'emphase et ne me faisait pas valoir la parenté. Aussi j'allais très volontiers dans la cellule du couvent de Saint-Joseph où elle vivait dans les pratiques d'une dévotion aussi minutieuse qu'indulgente. Elle donnait tout ce qu'elle avait aux pauvres, et son costume se ressentait tellement de cette pénurie qu'un jour, à l'église, un homme lui frappa sur l'épaule pour lui payer sa chaise :

« Vous vous trompez, monsieur, reprit doucement la duchesse ; ce n'est pas moi, c'est cette autre dame ».

Le mot dame a, dans cette situation, quelque chose qui m'a toujours touchée.

Le duc de Laval était impatienté de la position de sa femme. Après avoir vainement tenté de lui donner de l'argent qui ne faisait que traverser sa bourse, il prit le parti de lui louer un appartement décent, de payer sa modique dépense et même sa toilette sur laquelle cependant il n'obtint guère d'amélioration. S'il avait exigé un costume convenable à son état dans le monde, il l'aurait désolée ; elle voulait pouvoir aller à pied toute seule, dans la boue, visiter les églises et les pauvres sans être remarquée. Quoiqu'elle ne fût pas jolie, elle avait été dans sa jeunesse la femme la plus élégante et la plus magnifique de la Cour de France ; son oncle, l'évêque de Metz, payait tous ses mémoires et elle dépensait quarante mille francs pour sa toilette. Jamais changement n'avait été plus complet, et peut-être aurait-elle mieux fait d'éviter les deux extrêmes. Telle qu'elle était devenue, elle était fort considérée de son mari et adorée de ses enfants.

Ce mari est un caractère réellement original, chose rare en tout pays, plus rare en France, plus rare encore dans la classe où il est né. Depuis son entrée dans le monde, il a toujours vécu magnifiquement des profits de son jeu sans que sa considération en ait souffert. Jamais il n'a eu l'air d'aller plus qu'un autre homme de son rang dans les lieux où l'on jouait ; jamais il n'a recherché ce qu'on appelle une bonne partie ; cependant il comptait sur cent mille écus de rente en fonds de cartes, comme il aurait compté sur un revenu en terres. Il était le plus beau joueur et le plus juste qu'on pût rencontrer ; la décision du duc de Laval aurait fait loi dans toute l'Europe sur un coup douteux.

Il avait été bon officier et on prétendait qu'il avait le coup d'œil militaire. Il s'était assez distingué pendant la campagne des princes où il avait eu le malheur de voir tuer sous ses yeux son second fils, Achille, le seul de ses enfants qu'il ait jamais aimé. Lors du licenciement de cette armée, il se conduisit vis-à-vis de son corps avec une paternelle générosité qui ne fut imitée par personne, et lui mérita la plus haute estime.

Dans le cours ordinaire de la vie, il professait l'égoïsme jusqu'à l'exagération. Il rencontrait sa belle-fille à pied dans la rue un jour où il commençait à pleuvoir, n'affectait pas même de ne l'avoir point remarquée, et lui disait le soir :

« Caroline, vous avez dû être horriblement mouillée ce matin ; je vous aurais bien fait monter dans ma voiture, mais j'ai craint l'humidité si on ouvrait la portière. »

Il y en aurait mille à citer de cette force ; ses enfants l'aimaient pourtant, et tout le monde lui rendait. Il faisait beaucoup de visites ; c'était chez lui un système de conduite ; il prétendait que c'était le meilleur moyen pour qu'on ne dise pas autant de mal de vous, qu'on ménage toujours un peu les gens qui peuvent entrer pendant qu'on en parle.

Tous les *ana* sont remplis de ses coq-à-l'âne ; par une singulière disposition de son esprit il ne pouvait se mettre dans la tête la véritable acception des mots. Il ne péchait pas par l'idée, mais par l'expression. Ainsi il parlait d'être fouetté aux quatre coins de la cour *ovale* ; il était monté à cheval pour arriver *currente calamo* ; il recevait une lettre *anonyme*, signée de tous les officiers de son régiment, et tant d'autres bévues rapportées

partout. Voici une de ses plus jolies erreurs et des moins connues. On discutait à quel point Zeuxis et Apelle étaient contemporains ; le duc de Laval, assis à souper à côté du duc de Lauzun, lui dit :

« Lauzun, qu'est-ce que c'est que ça, contemporain ?

— Des gens qui vivent en même temps : toi et moi, nous sommes contemporains.

— Allons donc, tu te fiches de moi ! est-ce que je suis peintre, moi ? »

Dans la société intime, le duc de Lauzun passait pour arranger les histoires du duc de Laval avec lequel il était très lié. Un jour, il voulut le trouver mauvais ; le duc de Lauzun lui répondit :

« Tu te fâches, Laval, hé bien, c'est bon, je ne t'en ferai plus et tu verras ce que tu y perdras. »

Il avait raison, car les *mots* du duc de Laval lui donnaient une sorte de célébrité. On a comparé son esprit à une lanterne sourde qui n'éclairait qu'en dedans ; cela est assez ingénieux car, s'il a dit beaucoup de balourdises, il n'a jamais fait une sottise.

Son fils aîné, Adrien, devenu depuis duc de Laval, est un homme de bonne compagnie. Son nom, plus que son mérite, l'a poussé pendant la Restauration à des emplois où il n'a pas montré suffisamment de capacité, mais il est pourtant fort au-dessus de la réputation de nullité qu'on a voulu lui faire. Le désir de prolonger les goûts de la jeunesse au delà du terme raisonnable l'a exposé à quelques ridicules. Il a eu le malheur de perdre son fils unique, le dernier de cette branche de Montmorency-Laval. Son frère Eugène est le plus désagréable personnage qu'on puisse rencontrer ; il cache sous une dévotion puérile et intolérante l'égoïsme le plus déhonté.

J'avais entendu la comtesse de Vaudreuil dire « nous autres jolies femmes », mais il était réservé à Eugène de Montmorency, je crois, d'inventer l'expression de « nous autres saints », et je l'ai entendu s'en servir. Son cousin Mathieu avait une dévotion toute différente ; j'aurai occasion d'en parler plus tard.

La princesse de Guéméné avait quatre enfants, le duc de Montbazon, marié à mademoiselle de Conflans, le prince Louis de Rohan qui a été le premier des nombreux maris de l'aînée des filles du duc de Courlande (elle

a fini par s'appeler la duchesse de Sagan et ne plus changer de nom aussi souvent que d'époux), le prince Victor de Rohan, et la princesse Charles de Rohan-Rochefort.

Je me liai assez intimement avec la princesse Berthe, fille du duc de Montbazou ; elle était revenue en France avec sa mère pour soigner les derniers moments de la marquise de Conflans et, quoique déjà mariée à son oncle Victor, Berthe, par des motifs de fortune, passait pour fille. Elle était très aimable, spirituelle, bonne, agréable sans être jolie ; elle me plaisait extrêmement et probablement notre liaison serait devenue de l'amitié sans son départ pour la Bohême où elle s'est établie. Sa tante, la princesse Charles de Rohan-Rochefort, proclamait dans sa jeunesse le projet de montrer au monde un spectacle qu'il n'avait jamais vu, celui d'une princesse de Rohan honnête femme. Mais il était réservé à la nièce de l'accomplir et la pauvre princesse Charles, au contraire, est tombée dans tous les désordres imaginables. Si d'avoir été la femme d'un misérable est une excuse, elle lui est complètement acquise ; le prince Charles est fort au delà d'un mauvais sujet.

Je rencontrais souvent chez la princesse de Guéméné la princesse Charles avec ses filles. L'aînée était affreusement laide et commune, mais la meilleure personne du monde ; elle souffrait horriblement des embarras où sa mère se mettait et qu'elle dissimulait le plus possible à la princesse de Guéméné. Je me rappelle une petite circonstance à laquelle je ne pense jamais sans éprouver une sorte de frisson.

J'avais eu du monde chez moi. Le lendemain matin, je m'habillais pour sortir ; un de mes gens me dit qu'une femme demandait à me parler : « C'est bon, je la verrai en sortant » ; une demi-heure se passe. En traversant l'antichambre pour monter en voiture, je vois assise sur une banquette, avec de gros souliers tout crottés et une espèce de servante à côté d'elle, la princesse Herminie de Rohan. Je tombai à la renverse ; je l'entraînai dans ma chambre et me confondis en excuses. Hélas ! elle était plus confuse que moi : elle était pâle et tremblante, sa main froide serrait convulsivement la mienne. Elle me raconta que sa mère avait joué la veille chez moi, que, n'ayant pas d'argent, elle avait emprunté cinq louis à mes gens, que le désir de les rendre tout de suite lui en avait fait hasarder cinq autres qu'elle avait dû leur demander aussi. Bref, elle leur devait vingt louis

dont elle me priait d'être caution, aimant mieux me les devoir qu'à des valets. N'osant pas me faire ce récit, elle en avait chargé la pauvre Herminie qui en était dans un état digne de pitié. On peut croire que la mienne ne lui manqua pas ; je la consolai de mon mieux, en ayant l'air de penser que cette petite somme me serait promptement remboursée ; et, en parlant bien vite d'autre chose, je l'emmenai avec moi faire une visite à sa grand'mère ; en la ramenant chez elle j'eus le bonheur de l'y déposer un peu remise. Mais sa souffrance m'est toujours restée dans l'esprit comme une des plus pénibles qu'un cœur haut placé puisse éprouver ; le sien semblait fait pour la sentir dans toute son amertume. Sa laideur et sa mauvaise tournure lui avaient fait subir le séjour de l'antichambre.

Sa seconde sœur était assez belle, et la troisième, Gasparine, depuis princesse de Reuss, alors enfant, était charmante. Elles avaient aussi deux frères qui sont devenus de bons sujets et se sont établis en Bohême auprès de leurs oncles. Leur famille a cherché, à juste titre, à les éloigner également de père et mère.

Après la mort de madame de Guéméné, la princesse Charles tomba dans un si épouvantable désordre qu'elle même se retira de la société.

La première fois que j'allai au bal à Paris, ce fut à l'hôtel de Luynes ; je crus entrer dans la grotte de Calypso. Toutes les femmes me parurent des nymphes. L'élégance de leurs costumes et de leurs tournures me frappa tellement qu'il me fallut plusieurs soirées pour découvrir qu'au fond j'étais accoutumée à voir à Londres un beaucoup plus grand nombre de belles personnes. Je fus très étonnée ensuite de trouver ces femmes, que je voyais si bien mises dans le monde, indignement mal tenues chez elles, mal peignées, enveloppées d'une douillette sale, enfin de la dernière inélégance. Cette mauvaise habitude a complètement disparu depuis quelques années ; les françaises sont tout aussi soignées que les anglaises dans leur intérieur et parées de meilleur goût dans le monde.

J'étais curieuse de voir madame Récamier. On m'avertit qu'elle était dans un petit salon où se trouvaient cinq ou six autres femmes ; j'entrai et je vis une personne qui me parut d'une figure fort remarquable ; elle sortit peu d'instant après, je la suivis. On me demanda comment je trouvais madame Récamier :

« Charmante, je la suis pour la voir danser.

— Celle-là ? mais c'est mademoiselle de La Vauguyon ; madame Récamier est assise dans la fenêtre, là, avec cette robe grise. »

Lorsqu'on me l'eut indiquée, je vis en effet qu'une figure qui m'avait peu frappée était parfaitement belle. C'était le caractère définitif de cette beauté, qu'on peut appeler fameuse, de le paraître toujours davantage chaque fois qu'on la voyait. Elle se retrouvera probablement sous ma plume ; notre liaison a commencé bientôt après et dure encore très intime.

Mon oncle, l'évêque de Comminges, devenu évêque de Nancy, était alors à Paris. Il aurait fort désiré que j'entrasse dans la Maison de l'impératrice qu'on formait en ce moment, et me faisait valoir la liberté qu'une place à la Cour me donnerait vis-à-vis de monsieur de Boigne. En outre que cela répugnait à mes opinions, mes goûts m'ont toujours éloignée de la servitude, de quelque nature qu'elle puisse être ; je n'aimerais pas à être attachée à une princesse en aucun temps et sous aucun régime. Il revint plusieurs fois à la charge sans succès. À la manière dont il m'en parlait, comme d'une chose qui n'attendait que mon approbation, je crois qu'il en avait mission, mais je n'en ai jamais éprouvé de désagrément. Quoi qu'on ait pu dire, lorsque les refus se faisaient convenablement, modestement et sans éclat, ils n'avaient point de suite fâcheuse ; il n'y a guère eu de forcés que ceux qui ont voulu l'être.

Nous perdîmes dans ce temps un de nos cousins, l'amiral de Bruix. C'était un homme dont l'esprit et le talent valaient mieux que la moralité. Il avait joué un grand rôle sous le Directoire, et soutenu, seul, l'honneur de la marine, pendant toute la Révolution, il passait pour avoir outrageusement volé durant son ministère ; toutefois, il est mort sans le sol. Quoiqu'il eût été des plus actifs au dix-huit brumaire, il était tombé dans la disgrâce de l'Empereur à la suite d'un séjour à Boulogne. L'Empereur avait voulu faire exécuter, malgré l'amiral, une manœuvre où il avait péri beaucoup de monde ; celui-ci s'en était plaint très fortement. Mais ce qui l'avait perdu c'est un propos tenu dans une réunion des grands dignitaires qui voulaient élever une statue au nouvel empereur. On discutait sur le costume ; l'amiral, impatienté des flagorneries qu'il écoutait depuis deux heures, s'écria :

« Faites-le tout nu ; vous aurez plus de facilité à lui baiser le derrière. »

On était accoutumé à ses boutades, mais celle-ci fut rapportée et déplut extrêmement. On épia une occasion de mécontentement. Sur quelques dépenses un peu hasardées, il fut mandé à Paris, assez mal traité ; la colère se joignit à une maladie de poitrine déjà commencée, et il mourut dans un état de détresse qui allait, malgré tout l'entourage du luxe, jusqu'à manquer d'argent pour acheter du bois. Il faut rendre justice à qui il appartient : Ouvrard lui devait une grande partie de sa fortune ; apprenant sa position, il envoya la veille de sa mort cinq cents louis en or à madame de Bruix. Ce n'était sûrement pas la centième partie de ce que l'amiral lui avait laissé gagner, mais il était mourant et disgracié et ce trait fait honneur à Ouvrard.

L'amiral de Bruix professait l'athéisme comme un philosophe du dix-huitième siècle ; sa femme, dans les mêmes principes, n'avait pas voulu laisser approcher un prêtre ; il mourut dans la nuit. Mon oncle, l'évêque de Nancy, fut chargé par la veuve d'en porter la nouvelle à l'Empereur. Il se rendit au lever. L'Empereur l'écouta avec l'air de l'affliction, puis, prenant la parole :

« Au moins, monsieur l'évêque, avons-nous la consolation qu'il soit mort dans des sentiments chrétiens ? A-t-il reçu les secours de la religion ? »

Mon oncle resta confondu ; il ne sut que balbutier une négative très embarrassée. L'Empereur le regarda sévèrement et tourna brusquement le dos. Les paroles de l'habile comédien ne tombèrent pas à terre ; aucun grand dignitaire ne prêcha plus à l'athéisme, et tous les évêques cherchèrent à obtenir des *fins édifiantes* des membres de leur famille. Toutefois, il ne voulait pas dégoûter mon oncle et, la première fois qu'il le revit, il le traita fort bien.

Parmi les étrangers de distinction qui se trouvaient à Paris lors de mon arrivée, la princesse Serge Galitzin et la duchesse de Sagan étaient les plus remarquables.

La princesse Serge, jolie, piquante, bizarre, semblait à peine échappée de ses steppes natifs et avait toutes les allures d'un poulain indompté. Elle avait trouvé, dans je ne sais quel vieux château, un portrait en émail dont elle avait la tête tournée ; elle avait repoussé le mari qu'on lui avait donné parce qu'il n'y ressemblait pas ; elle portait ce portrait chéri à son col et courait l'Europe pour en chercher l'original. On m'a raconté que, chemin

faisant, elle s'est fréquemment contentée de ressemblances partielles à ce type imaginaire et que, trouvant tantôt les yeux, tantôt la bouche ou le nez de son sylphe, elle a été contrainte à diviser sa passion entre nombreuse compagnie. Lorsque je l'ai connue, elle était encore dans toute la grâce sauvage de sa recherche primitive.

La duchesse de Sagan portait alors le nom de son premier mari, Louis de Rohan ; elle était belle, avait l'air très distinguée, et les façons de la meilleure compagnie ; elle excellait dans le talent des femmes du Nord d'allier une vie très désordonnée avec des formes nobles et décentes. Toutes les filles de la duchesse de Courlande sont éminemment grandes dames.

À la fin de ce carnaval, je fus invitée avec toute la terre à un grand bal chez madame Récamier, alors à l'apogée de sa beauté et de sa fortune. La société y était composée des illustrations du nouvel empire, Murat, Eugène Beauharnais, les maréchaux, etc., d'un grand nombre de personnes de l'ancienne noblesse, d'émigrés rentrés, des sommités de la finance et de beaucoup d'étrangers. J'y fus témoin d'un fait singulier dans un monde aussi mêlé. L'orchestre joua une valse ; de nombreux couples la commencèrent ; monsieur de Caulaincourt s'y joignit avec mademoiselle Charlot, la beauté du jour. À l'instant même, tous les autres valseurs quittèrent la place et ils restèrent seuls. Mademoiselle Charlot se trouva mal, ou en fit le semblant, ce qui interrompit cette malencontreuse danse. Monsieur de Caulaincourt était pâle comme la mort. On peut juger par là à quel point le meurtre de monsieur le duc d'Enghien était encore vif dans les esprits et combien les calomnies (et c'en était je crois) étaient généralement accueillies contre monsieur de Caulaincourt.

On me raconta (mais ce n'est qu'un ouï-dire) que, lorsque l'Empereur forma sa maison, monsieur de Caulaincourt, sortant du cabinet, annonça à ses camarades du salon de service qu'il venait d'être nommé grand écuyer. On s'empressa de lui faire compliment ; Lauriston seul se taisait.

« Tu ne me dis rien, Lauriston ?

— Non.

— Est-ce que tu ne trouves pas la place assez belle ?

— Pas pour ce qu'elle coûte.

— Qu'entends-tu par ces paroles ?

— Tout ce que tu voudras. »

On s'interposa entre eux, cela n'eut pas de suite ; mais Lauriston, jusque-là une espèce de favori, fut éloigné de l'Empereur et ne revint à Paris que longtemps après. Je n'affirme pas cette anecdote ; elle fut crue par nous dans le temps mais il n'y a rien de si mal informé que les oppositions. J'ai eu occasion de m'en assurer en vivant intimement depuis avec des gens aux affaires sous le gouvernement impérial. Ils m'ont prouvé l'absurdité d'une quantité de choses que j'avais crues pieusement pendant de longues années. Aussi je ne demande confiance que pour ce que je sais positivement.

Par exemple, j'assistai à une étrange scène chez une madame Dubourg où la société de l'ancien régime se réunissait souvent alors. Monsieur le comte d'Aubusson venait d'être nommé chambellan de l'Empereur. Ces nominations nous déplaisaient fort et nous le témoignions avec des formes plus ou moins acerbes. La princesse de La Trémoille trouva bon de traiter très durement monsieur d'Aubusson avec qui elle était liée et qu'elle voyait habituellement ; il lui demanda ce qu'il avait fait pour mériter ses rigueurs :

« Je pense que vous le savez, monsieur.

— Non, en vérité, madame. J'ai beau consulter mes souvenirs et pourtant je les reprends de haut, car c'est depuis le moment où j'ai dû vous faire expulser des casernes où vous veniez débaucher les soldats de mon régiment. »

La princesse resta pétrifiée d'abord ; ensuite elle eut des attaques de nerfs et des cris de fureurs. Malgré la partialité de l'auditoire, les rieurs furent contre elle. Il était avéré qu'étant princesse de Saint-Maurice, et fort patriote au commencement de la Révolution, elle s'était fait chasser des casernes où elle allait prêcher l'insubordination aux soldats.

Quoique nous fussions très insolents, nous n'étions pas très braves, et, après cette scène qui fit du bruit, dont Fouché parla et pour laquelle madame de la Trémoille fut mandée à la police, nous fûmes en général fort polis pour les nouveaux chambellans. Il n'y avait guère que madame de Chevreuse qui se permit des incartades ; mais elle était si bizarre, si inconséquente en tout genre que cela passait pour un caprice de plus.

Quoique rousse, elle était extrêmement jolie, très élégante, pleine d'esprit, gâtée au delà de l'expression par sa belle-mère, et elle tenait dans

la société une place tout à part qu'elle exploitait jusqu'au mauvais goût. Le duc de Laval l'appelait la fournisseuse du faubourg Saint-Germain. Il avait raison ; elle avait des façons de parvenir et abusait des avantages de sa position pour commander des hommages et distribuer des impertinences à quiconque voulait s'y soumettre. Toutefois, elle savait être très gracieuse quand il lui plaisait et, comme ma maison lui était agréable, je n'ai jamais eu à éprouver le plus petit caprice de sa part, si ce n'est à Grenoble l'année de sa mort. J'en parlerai plus tard.

CHAPITRE III

Je m'habitue à la société de Paris. — Arrivée de mes parents en France. — Madame et mademoiselle Dillon. — Je donne des plumes à l'impératrice Joséphine. — Société de Saint-Germain. — Madame Récamier. — Premiers bains de mer.

Dans les premiers temps de l'Empire, la société de l'opposition à Paris était fort agréable. Une fois que j'eus fait mon noviciat et me fus entourée d'une coterie, je m'y plus extrêmement.

Chacun commençait à retrouver un peu de bien-être et de tranquillité ; on ne voulait plus les exposer, de sorte que les opinions politiques se montraient assez calmes. On était divisé en deux grands partis : les gens du gouvernement et ceux qui n'y prenaient aucune part. Mais ceux-ci, et j'étais des plus hostiles, se bornaient à des propos, à des mauvaises plaisanteries quand les portes étaient bien fermées ; car, sans professer hautement le code de monsieur Malouet, on s'y rangeait au fond. Quelques sévérités exercées, de temps en temps, sur les plus intempestifs tenaient tout le monde en respect. Il en résultait plus d'urbanité dans les rapports.

Les existences n'étaient pas encore classées ; peu de gens étaient établis, et les personnes qui avaient une maison ouverte à la ville ou à la campagne trouvaient facilement à y réunir une société très agréable. Je fus de ce nombre, dès le second hiver. Cela dura trois ou quatre ans ; au bout de ce temps, les désertions devinrent plus communes, la grande majorité de la noblesse se rattacha à l'Empire, et le mariage de l'archiduchesse acheva d'enlever le reste. On pouvait dès lors compter les femmes qui n'allaient pas à la Cour. Le nombre en était petit et, si les prospérités de l'Empereur avaient continué quelques mois de plus, il aurait été nul.

Mon oncle avait obtenu d'autant plus facilement la radiation de mon père de la liste des émigrés qu'il n'avait pas de biens à réclamer en France. Il

vint, avec ma mère et mon frère Rainulphe, me retrouver vers le milieu de 1805. Ils s'établirent chez moi, à Paris et à Beauregard. Je souhaitais fort que mon frère, dont l'existence n'était nullement assurée et dépendait de la mienne, entrât au service. Ma mère s'y opposait ; mon père restait neutre, il savait que sa décision entraînerait celle de son fils et il ne voulait pas l'influencer. Il fut présenté à l'Empereur, qui le traita assez bien, et fort accueilli par l'impératrice Joséphine ; elle désira l'avoir pour écuyer, ou au moins l'attacher en cette qualité à son gendre, le prince Louis.

Mon frère aurait préféré entrer dans l'armée, mais il fallait commencer par être soldat. Les Maisons des princes étaient un moyen d'arriver d'emblée à être officier. On commençait par les suivre à la guerre sans caractère, et, pour peu qu'on se conduisît passablement, on était bien vite promu à un grade. Ma mère pleura, mon frère hésita, on tergiversa, bref la place fut donnée à un autre. Dans l'hiver suivant, Rainulphe se lia intimement avec une belle dame que les aventures de Blaye ont rendue depuis un personnage presque historique. Madame d'Hautefort et sa société étaient dans le dernier degré de l'exaltation contre l'Empire ; mon frère adopta leurs idées et, dès lors, toute pensée de service fut abandonnée.

Je ne puis m'empêcher de raconter une petite circonstance qui confirme ce qui a été souvent dit de la futilité et de la légèreté de l'impératrice Joséphine. Madame Arthur Dillon, seconde femme du Dillon qui avait épousé mademoiselle de Rothe et qui a péri général des armées de la Convention, était une créole de la Martinique, cousine de l'Impératrice, qui la voyait souvent et qui aimait surtout beaucoup sa fille, Fanny Dillon. Nous étions dans une grande intimité avec toute cette famille. Madame de Fitz-James, fille de madame Dillon, d'un autre lit, était ma meilleure amie. Madame Dillon, étant établie chez moi à Beauregard, alla faire une visite à Saint-Cloud ; l'Impératrice la leurrerait de l'espoir de faire faire à Fanny un grand mariage. Au retour, elle me demanda si je voulais lui faire le sacrifice d'une plume de héron. Monsieur de Boigne en avait rapporté quelques-unes de l'Inde et me les avait données.

Le marchand de modes, Leroi, était venu le matin chez l'Impératrice en apporter une très médiocre, Madame Dillon avait dit que j'en avais de bien plus belles et aussitôt Sa Majesté avait eu une fantaisie extrême de les obtenir. Nous étions encore à table qu'un homme à cheval, à la livrée de

l'Empereur, arrivait pour demander si la plume était accordée. Il n'y avait pas trop moyen de la refuser ; je la donnai et madame Dillon l'expédia.

Le lendemain, nouveau message et billet impérial. Leroi trouvait la plume admirable mais elle était montée à l'indienne ; pour faire un beau panache il en faudrait une seconde. Je donnai la seconde. Le lendemain, madame Dillon alla à Saint-Cloud. Au retour, elle m'annonça avec un peu d'embarras qu'une troisième compléterait l'aigrette. Je donnai la troisième en annonçant que je n'en avais plus à offrir. Troisième billet contenant un hymne de joie et de reconnaissance.

Quelques jours après, madame Dillon me dit que l'Impératrice faisait monter une parure de très beaux camées qu'elle voulait me donner. Je la priai de m'éviter ce cadeau en lui représentant que les plumes avaient été données à elle, madame Dillon, et non offertes à l'Impératrice. Après une nouvelle visite à Saint-Cloud, elle m'assura avoir vainement essayé de faire ma commission. L'Impératrice avait paru tellement blessée qu'il lui avait été impossible d'insister. La parure me serait remise sous peu de jours.

Mon frère alla faire sa cour le dimanche suivant. L'Impératrice le chargea de me remercier, vanta la beauté la rareté des plumes, et lui dit :

« Je n'ai rien d'autre rare à lui offrir ; mais je la prierai d'accepter quelques pierres auxquelles leur travail antique donne du prix. »

Mon frère s'inclina. À son retour à Beauregard, il n'eut rien de plus pressé que de me raconter cette conversation ; nous tîmes conseil de famille pour savoir comment je recevrais cette faveur. De refuser il n'était pas possible ; nous convenions même, malgré nos préventions, que le choix du cadeau était de très bon goût. Écrirai-je ? demanderai-je une audience pour remercier ? Cela entraînerait-il la nécessité d'une présentation ?

Tout cela me donnait une inquiétude et une agitation que j'aurais pu m'épargner, car, depuis ce jour, je n'ai entendu parler de rien, ni de plumes, ni de pierres, ni de quoi que ce soit. Des personnes qui connaissaient bien l'impératrice ont pensé que, lorsque l'écrin lui a été reporté, elle a trouvé son contenu si joli qu'elle n'a pas eu le courage de s'en séparer dans le premier moment de la fantaisie. Un mois après, elle l'aurait donné très volontiers, mais le moment était passé.

Mon grand-oncle, l'ancien évêque de Comminges, était établi à Saint-Germain. Sa maison servait de centre à une réunion de vieux émigrés ; ils y avaient rapporté à peu de chose près les extravagances dont j'avais été édifiée pendant mon séjour à Munich. Cependant l'influence napoléonienne se faisait sentir jusque dans cette arche sainte. Les deux battants de la porte du salon de mon oncle ne s'ouvraient que pour deux personnes ; seules aussi elles avaient la prérogative d'y être annoncées à haute voix, par son vieux valet de chambre. C'étaient madame la maréchale de Beauvau, et *madame Campan*.

Cette dernière se donnait de grands airs à mourir de rire. Un soir, elle voulut m'accabler de ses bontés ; je m'y montrai peu sensible, et je ne pus m'empêcher de rire à part moi de la réprimande que mon oncle crut devoir m'adresser à ce sujet. L'idée que madame Campan obtenait de temps en temps un mot de bonté de l'Empereur avait fait de cette maîtresse de pension un personnage important, même aux yeux des gens les plus hostiles au gouvernement, tant le prestige de la puissance était grand à cette époque.

Je fis connaissance à Saint-Germain avec madame de Renouard, plus connue sous le nom de Buffon. Elle était la preuve qu'il n'y a point de position à laquelle un noble caractère ne puisse donner de la dignité. Maîtresse de monsieur le duc d'Orléans pendant toutes les horreurs de la Révolution, elle les avait traversées en alliant un dévouement entier pour le prince avec une haine hautement affichée pour les crimes dont elle était témoin et pour leurs auteurs. Il est inouï qu'elle n'ait pas été victime de sa franchise ; il paraît qu'elle avait inspiré du respect à ces monstres eux-mêmes.

Elle resta fidèle à la mémoire de monsieur le duc d'Orléans et s'occupa, au péril de ses jours, des affaires de ses fils qu'elle avait contribué à faire échapper de la prison de Marseille. Elle leur confia un enfant qu'elle avait eu : il fut élevé par eux à l'étranger sous le nom de chevalier d'Orléans ; il mourut fort jeune.

Une anecdote peu connue, c'est que monsieur de Talleyrand eut fort le désir d'épouser madame de Buffon. Sa tante, la vicomtesse de Laval, s'employa vivement à cette négociation, sans pouvoir vaincre sa répugnance à devenir la femme d'un évêque. Elle était tombée dans une grande pénurie. Un suisse, monsieur Renouard de Bussière, homme très

agréable, lui adressa ses hommages qu'elle accepta. Leur union ne fut pas longue ; il mourut lui laissant un fils. Lorsque je l'ai connue, elle était veuve et vivait dans une retraite absolue, uniquement occupée de cet enfant ; elle a eu le bonheur de pouvoir le recommander à monsieur le duc d'Orléans avant de mourir.

Ce prince professait, à juste titre, une grande reconnaissance pour madame de Renouard et a toujours protégé son fils. Des anciens rapports de mes parents avec sa famille leur firent forcer la solitude de madame de Renouard. Lorsqu'elle était à son aise, elle était très spirituelle, parfaitement aimable et très intéressante sur ce qu'elle avait vu mais dont elle parlait rarement et mal volontiers. Elle conservait des restes de beauté et surtout d'agrément.

Madame Récamier vint passer quelques jours chez moi à Beauregard où je recevais beaucoup de monde. Je lui rendis sa visite à Clichy ; elle y était dans la complète sécurité d'une prospérité établie, lorsque, peu de jours après, éclata la banqueroute de son mari. Quoique je n'eusse avec elle que des rapports de société assez froids, ce n'était pas le cas d'y renoncer ; j'allai la voir avec empressement. Je la trouvai si calme, si noble, si simple dans cette circonstance, l'élévation de son caractère dominait de si haut les habitudes de sa vie que j'en fus extrêmement frappée. De ce moment date l'affection vive que je lui porte et que tous les événements que nous avons traversés ensemble n'ont fait que confirmer.

On a fait bien des portraits de madame Récamier sans qu'aucun, selon moi, ait rendu les véritables traits de son caractère ; cela est d'autant plus excusable qu'elle est très mobile. Madame Récamier est le véritable type de la femme telle qu'elle est sortie de la main du Créateur pour le bonheur de l'homme. Elle en a tous les charmes, toutes les vertus, toutes les inconséquences, toutes les faiblesses. Si elle avait été épouse et mère, sa destinée aurait été complète, le monde aurait moins parlé d'elle et elle aurait été plus heureuse. Ayant manqué cette vocation de la nature, il lui a fallu chercher des compensations dans la société. Madame Récamier est la coquetterie personnifiée ; elle la pousse jusqu'au génie, et se trouve un admirable chef d'une détestable école. Toutes les femmes qui ont voulu l'imiter sont tombées dans l'intrigue et dans le désordre, tandis qu'elle est toujours sortie pure de la fournaise où elle s'amusait à se précipiter. Cela ne

tient pas à la froideur de son cœur ; sa coquetterie est fille de la bienveillance et non de la vanité. Elle a bien plus le désir d'être aimée que d'être admirée. Et ce sentiment lui est si naturel qu'elle a toujours un peu d'affection et beaucoup de sympathie à donner à tous ses adorateurs en échange des hommages qu'elle cherche à attirer ; de sorte que sa coquetterie échappe à l'égoïsme qui l'accompagne d'ordinaire et n'est pas positivement aride, si je puis m'exprimer ainsi. Aussi, a-t-elle conservé l'attachement de presque tous les hommes qui ont été amoureux d'elle. Je n'ai vu personne, au reste, si bien allier un sentiment exclusif avec tous les soins de l'amitié rendus à un cercle assez nombreux.

Tout le monde a fait des hymnes sur son incomparable beauté, son active bienfaisance, sa douce urbanité ; beaucoup de gens l'ont vantée comme très spirituelle. Mais peu de personnes ont su découvrir, à travers la facilité de son commerce habituel, la hauteur de son cœur, l'indépendance de son caractère, l'impartialité de son jugement, la justesse de son esprit. Quelquefois je l'ai vue dominée, je ne l'ai jamais connue influencée. Dans sa première jeunesse, madame Récamier avait pris de la société où elle vivait une façon de minauderie affectée qui nuisait même à sa beauté, mais surtout à son esprit. Elle y renonça bien vite en voyant un autre monde qu'elle était faite pour apprécier. Elle se lia intimement avec madame de Staël, et acquit auprès d'elle l'habitude des conversations fortes et spirituelles où elle tient toute la part qui convient à une femme, c'est-à-dire la curiosité intelligente et qu'elle sait exciter autour d'elle par l'intérêt qu'elle y porte. Ce genre de récréation, le seul que rien ne remplace, quand une fois on y a pris goût, ne se trouve qu'en France, et qu'à Paris. Madame de Staël le disait bien, dans les amères douleurs que lui causait son exil.

L'attrait de madame Récamier pour les notabilités a commencé sa liaison avec monsieur de Chateaubriand. Depuis quinze ans, elle lui a dévoué sa vie. Il le mérite par la grâce de ses procédés ; le mérite-t-il par la profondeur de son sentiment ? c'est ce que je n'oserais affirmer. Toujours est-il qu'elle lui est aussi agréable qu'utile, que toutes ses facultés sont employées à adoucir les violences de son amour-propre, à calmer les amertumes de son caractère, à chercher pâture à sa vanité et distraction à son ennui. Je crois qu'il l'aime autant qu'il peut aimer quelque chose, car elle cherche à se faire *lui* autant qu'il est possible.

J'eus en 1806 une maladie si bizarre que cela m'engage à en parler. Chaque jour un violent mal de tête annonçait un frisson suivi d'une grande chaleur et d'une légère transpiration, enfin un accès de fièvre bien caractérisé. Seulement, pendant la chaleur de la fièvre, mon pouls, au lieu de s'accélérer, diminuait de vitesse d'une façon très marquée et reprenait le nombre de ses pulsations lorsque l'accès était tombé. Je ne pouvais manger rien, quoi que ce soit ; je dépérissais à vue d'œil.

Les bains de mer m'avaient réussi en Angleterre ; j'avais fantaisie d'en essayer ; les médecins y consentirent plus qu'ils ne m'y encouragèrent. Il fallut me porter dans ma voiture ; je fus cinq jours à faire le chemin et j'arrivai à Dieppe mourante. Huit jours après, je me promenais sur le bord de la mer et je repris ma santé avec cette rapidité de la première jeunesse.

Depuis vingt-cinq ans, ma voiture était la seule qui fût entrée à Dieppe ; nous y fîmes un effet prodigieux. Chaque fois que nous sortions il y avait foule pour nous voir passer, et mes équipages surtout étaient examinés avec une curiosité inconcevable. La misère des habitants était affreuse. L'*anglais*, comme ils l'appelaient, et pour eux c'était pire que le diable, croisait sans cesse devant leur port vide. À peine si un bateau pouvait de temps en temps s'esquiver pour aller à la pêche, toujours au risque d'être pris par l'étranger ou confisqué au retour si les lunettes des vigies l'avaient aperçu s'approchant d'un bâtiment.

Quant aux ressources que Dieppe a trouvées depuis dans la présence des baigneurs, elles n'existaient pas à cette époque. Mon frère me fit arranger une petite charrette couverte ; on me procura à grand'peine et à grand frais, malgré la misère, un homme pour mener le cheval jusqu'à la lame et deux femmes pour entrer dans la mer avec moi. Ces préparatifs excitèrent la surprise et la curiosité à tel point que, lors de mes premiers bains, il y avait foule sur la grève. On demandait à mes gens si j'avais été mordue d'un chien enragé. J'excitais une extrême pitié en passant ; il semblait qu'on me menait noyer. Un vieux monsieur vint trouver mon père pour lui représenter qu'il assumait une grande responsabilité en permettant un acte si téméraire.

On ne conçoit pas que des habitants des bords de la mer en eussent une telle terreur. Mais alors les dieppois n'étaient occupés qu'à s'en cacher la vue, à se mettre à l'abri des inconvénients qu'ils en redoutaient, et elle n'était pour eux qu'une occasion de souffrance et de contrariété. Il est

curieux de penser que, dix ans plus tard, les baigneurs arrivaient par centaines, qu'un établissement était formé pour leur usage et qu'on se plongeait dans la mer sous toutes les formes sans produire aucun étonnement dans le pays.

J'ai voulu constater combien l'usage des bains de mer, devenu si général, était récent en France, car Dieppe a été le premier endroit où on en ait pris.

CHAPITRE IV

Le général de Boigne s'établit en Savoie. — Le cardinal Maury. — Madame de Staël. — Séjour à Aix. — Benjamin Constant. — Dîner à Chambéry. — Coppet. — Monsieur Rocca.

Ma vie a été si monotone pendant les dix années de l'Empire et j'ai pris si peu part aux grands événements que je n'ai guère de jalons pour fixer les époques. Je me bornerai à placer pêle-mêle, et sans égard aux dates, les divers souvenirs de ce temps qui ont rapport aux personnages de quelque importance, ou qui peindraient les mœurs du monde où je vivais exclusivement.

Monsieur de Boigne avait entrepris de bâtir en Savoie, où il avait acheté une propriété. Il avait commencé par y passer quelques semaines chaque été ; bientôt il y resta des mois. Enfin, séduit par l'immense importance que sa fortune hors de pair lui donnait dans sa patrie, il y fixa son séjour et il en est devenu le bienfaiteur. Beauregard se trouva alors une trop grande habitation pour le revenu qu'il m'avait laissé. Il fut mis en vente, acheté par le prince Aldobrandini Borghèse et je transportai mes pénates dans un petit manoir situé dans le village de Châtenay, près de Sceaux. La naissance de Voltaire dans cette maison lui donne prétention à quelque célébrité. Ce déplacement n'eut lieu qu'en 1812.

J'ai fait mention de mes rapports avec le cardinal Maury. Il fit précéder sa rentrée en France d'une lettre très servile adressée à l'Empereur ; celui-ci ne manqua pas de la rendre publique. Cette circonstance donna lieu à un assez joli mot d'une femme d'esprit, ancienne amie du cardinal. Il trouva son portrait chez elle.

« Je vous sais bien bon gré, lui dit-il, d'avoir conservé cette vieille gravure.

— J'y ai toujours été fort attachée, Monseigneur, et j'y tiens d'autant plus aujourd'hui qu'elle est avant la lettre. »

Dès que nous sûmes le cardinal à Paris, mon père fut le voir et l'engagea à venir dîner à Beauregard. Il accepta avec empressement et, le dimanche suivant, nous vîmes débarquer d'une immense berline italienne sept personnes : c'étaient son frère, ses neveux, ses nièces, un abbate, enfin toute une maisonnée. Il me dit naïvement que, sortant de chez lui, il avait voulu faire l'économie du dîner d'auberge pour tout ce monde. J'avais conservé un souvenir très reconnaissant des bontés dont il comblait mon enfance ; je ne puis exprimer à quel point je fus désappointée en le revoyant. Sa figure, son ton, son langage tout était à l'avenant et aurait choqué dans un caporal d'infanterie. Il faisait des contes d'un goût effroyable.

Je me rappelle que, pendant ce premier dîner, il nous fit le récit d'une aventure arrivée dans son diocèse de Montefiascone. La scène était dans un couvent, les nonnes, leur confesseur, un grand vicaire envoyé pour recueillir les plaintes portées mutuellement, y tinrent un langage tel que l'histoire aurait plus convenablement figuré aux veillées d'un corps de garde que dans la bouche d'un cardinal. Je fus bien étonnée de le trouver ainsi ; mes parents partageaient ma surprise. Il était tout autre lorsqu'ils l'avaient connu à Rome, quoiqu'il n'eût pas, même alors, les formes de la bonne compagnie. Son frère nous dit qu'à la suite d'une violente maladie le moral avait été atteint.

Tout le monde s'en aperçut bientôt. Sa gourmandise et son avarice en firent le plastron des plaisanteries de société, et il a mené à Paris une vie honteuse et bafouée. Cette sordide avarice était poussée à un tel point que, lorsqu'il quitta son logement loué pour entrer à l'archevêché, il resta trois heures à grelotter dans sa chambre, attendant que les cendres de son unique foyer fussent assez refroidies pour les emporter avec lui, ne voulant pas, disait-il, laisser ce profit au propriétaire.

Un jour, il sortait de chez lui avec mon père ; à moitié de l'escalier, il lui dit :

« Remontons ; vous m'avez distrait et j'ai négligé ma précaution accoutumée. »

Ils entrèrent dans sa chambre ; mon père lui vit ôter une petite marmite de devant le feu et l'enfermer dans une armoire dont il prit la clef :

« Voyez-vous, mon cher ami, quand je sors j'enferme mon pot au feu ; ces gredins-là seraient capables de prendre mon bouillon et d'y fourrer de l'eau. »

Je cite ces traits parce que mon père a été témoin de tous les deux, mais toute sa vie en était remplie. Il était constaté que, lorsqu'il n'était pas prié à dîner, il faisait son repas de petits gâteaux qu'on servait dans les soirées. Mais aussi, lorsqu'il était assis à la table d'un autre, il mangeait avec autant d'avidité que de malpropreté. Il est triste de penser qu'un homme, qui a joué un rôle important et qui avait eu un esprit remarquable, ait pu être amené, par des vices aussi bas, à un tel état d'indignité.

Dans les premiers temps, il venait souvent chez moi. Il avait entrepris de rallier mon père au gouvernement, et quelquefois ils causaient ensemble sur les avantages et les inconvénients du régime impérial. Le jour où le décret sur les prisons d'État parut dans le *Moniteur*, mon père lui disait que de pareilles lois méritaient d'être discutées publiquement :

« Ah bien oui, s'écria le cardinal, qu'il laisse parler et écrire, il ne sera pas là dans trois mois.

— C'est ce que je pensais et n'osais pas dire », reprit mon père.

Il y avait assez de monde ; le cardinal fut très embarrassé et inquiet de s'être compromis. Depuis ce temps, il vint plus rarement chez moi, et bientôt plus du tout. Il y avait quelques années que je ne l'avais vu lors de la Restauration.

J'allais souvent en Savoie. À mon premier voyage je m'arrêtai à Lyon. Monsieur d'Herbouville en était préfet et c'était un motif pour y séjourner. Je logeai à l'hôtel de l'Europe où j'arrivai tard. Le lendemain matin le valet d'auberge me dit que madame de Staël était dans la maison et demandait si je voudrais la recevoir :

« Assurément, j'en serai enchantée, mais je la préviendrai ».

Cinq minutes après, elle entra dans ma chambre escortée de Camille Jordan, de Benjamin Constant, de Mathieu de Montmorency, de Schlegel, d'Elzéar de Sabran et de Talma. J'étais fort jeune ; cette grande célébrité et ce singulier cortège m'imposèrent d'abord. Madame de Staël m'eut bientôt mise parfaitement à mon aise. Je devais aller faire des courses pour voir Lyon ; elle m'assura que cela était tout à fait inutile, que Lyon était une très

vilaine ville entre deux très belles rivières, qu'en sachant cela j'étais aussi habile que si j'avais passé huit jours à la parcourir. Elle resta toute la matinée dans ma chambre y recevant ses visites, m'enchantant par sa brillante conversation. J'oubliai préfet et préfecture. Je dînai avec elle. Le soir, nous allâmes voir Talma dans *Manlius*, il jouait pour elle plus que pour le public, et il en était récompensé par les transports qu'elle éprouvait et qu'elle rendait communicatifs.

En sortant du spectacle, elle remonta en voiture pour retourner à Coppet. Elle avait rompu son exil, au risque de tout ce qui lui en pouvait arriver de désagréable, pour venir assister à une représentation de Talma.

C'est ainsi que ce météore m'est apparu pour la première fois ; j'en avais la tête tournée. Au premier abord, elle m'avait semblé laide et ridicule. Une grosse figure rouge, sans fraîcheur, coiffée de cheveux qu'elle appelait pittoresquement arrangés, c'est-à-dire mal peignés ; point de fichu, une tunique de mousseline blanche fort décolletée, les bras et les épaules nus, ni châle, ni écharpe, ni voile d'aucune espèce : tout cela faisait une singulière apparition dans une chambre d'auberge à midi. Elle tenait un petit rameau de feuillage qu'elle tournait constamment entre ses doigts. Il était destiné, je crois, à faire remarquer une très belle main, mais il achevait l'étrangeté de son costume. Au bout d'une heure, j'étais sous le charme et, pendant son intelligente jouissance du débit de Talma, en examinant le jeu de sa physionomie, je me surpris à la trouver presque belle. Je ne sais si elle devina mes impressions, mais elle a toujours été parfaitement bonne, aimable et charmante pour moi.

Je la rencontrai l'année suivante à Aix, en Savoie, où j'étais établie aux eaux avec madame Récamier. Ce fut sous prétexte de l'y venir voir qu'elle rompit encore son exil de Coppet et arriva à Aix. J'y fus témoin presque oculaire de scènes bien déplorables, où deux beaux génies employèrent plus d'esprit que Dieu n'en a peut-être jamais départi à aucun autre mortel à se tourmenter mutuellement.

Tout le monde sait les rapports qui ont longtemps existé entre madame de Staël et Benjamin Constant. Madame de Staël conservait le goût le plus vif pour son esprit, mais elle en avait d'autres passagers qui dominaient fréquemment celui-là. Dans ces occasions, Benjamin voulait se brouiller ;

alors elle se rattachait à lui plus fortement que jamais et, après des scènes affreuses, ils se raccommodaient.

C'était pour peindre cette situation qu'il disait qu'il était fatigué d'être *toujours nécessaire et jamais suffisant*. Il avait conservé longtemps l'espoir d'épouser madame de Staël. Sa vanité et son intérêt l'y portaient autant que son sentiment, mais elle s'y refusait obstinément. Elle prétendait le retenir à son char, et non s'atteler à celui de Benjamin. D'ailleurs, elle tenait beaucoup trop aux distinctions sociales pour échanger le nom de Staël-Holstein pour celui de Constant. Jamais personne n'a été plus esclave de toutes les plus puériles idées aristocratiques que la très libérale madame de Staël

Dans un voyage que Benjamin Constant fit en Allemagne, il rencontra une madame la comtesse de Magnoz, née comtesse d'Hardenberg. C'était bien autre chose que mademoiselle Necker ! Elle s'amouracha de lui et voulut l'épouser. Je crois que le désir de montrer à madame de Staël qu'une personne *chapitrable* ne dédaignait pas son alliance fut pour beaucoup dans le consentement qu'il y donna.

Madame de Staël eut connaissance de ce projet, et entra dans de telles fureurs qu'il n'osa pas l'accomplir ouvertement. Il se maria pourtant secrètement ; sa femme l'accompagna jusqu'à Lyon. Là, elle fit semblant de boire un peu de quelque drogue qui lui procura de grands vomissements et déclara qu'elle s'empoisonnerait pour de bon s'il ne renonçait pas à madame de Staël en avouant son mariage. D'un autre côté, celle-ci promettait de se poignarder s'il prenait ce parti.

Tel était l'état des choses lorsque Benjamin Constant et madame de Staël se réunirent à Aix sous la médiation de madame Récamier. Les matinées se passaient en scènes horribles, en reproches, en imprécations, en attaques de nerfs. C'était un peu le secret de la comédie. Nous dînions en commun, comme cela se pratique aux eaux. Petit à petit, pendant le repas, les parties belligérantes se calmaient. Un mot fin ou brillant en amenait un autre. Le goût mutuel qu'ils avaient à jouer ensemble de leur esprit prenait le dessus et la soirée se passait d'une manière charmante, pour recommencer le lendemain les fureurs de la veille.

Le traité fut enfin signé. En voici les bases : madame de Staël écrivait à *madame Constant*, reconnaissant ainsi le mariage ; mais il ne serait avoué pour le public que trois mois après son départ pour l'Amérique, où alors elle avait l'intention réelle de se rendre. Cette concession du cœur à la vanité ne m'a jamais paru bien touchante.

Benjamin, tout en cédant aux cris, en fut blessé. Au reste, madame de Staël ne partit pas, et le mariage fut reconnu, mais assez longtemps après. Je crois que madame de Staël avait eu le désir de se ménager la puissante distraction dont lui était l'esprit de monsieur Constant, et de l'emmener en Amérique. Peut-être même pensait-elle à la possibilité de l'épouser, une fois au delà de l'Atlantique, et son mariage avec une autre lui fut d'autant plus sensible en ce moment. Il existait un lien bien cher entre eux. Il ne manquait pas de prendre des façons tout à fait paternelles avec la jolie enfant qui avait l'indiscrétion de rappeler tous ses traits.

Je me souviens particulièrement d'une des journées de cette époque. Nous allâmes tous dîner chez monsieur de Boigne à Buissonrond, près de Chambéry. Il avait réuni ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville, y compris le préfet ; nous étions une trentaine. Madame de Staël était à côté du maître de la maison, le préfet vis-à-vis, à côté de moi. Elle lui demanda à travers la table ce qu'était devenu un homme qu'elle avait connu sous-préfet, il lui répondit qu'il était préfet et très considéré.

« J'en suis bien aise, c'est un fort bon garçon ; au reste, ajouta-t-elle négligemment, j'ai généralement eu à me louer de cette classe d'employés ».

Je vis mon préfet devenir rouge et pâle ; je sentis mon cœur battre jusque dans mon gosier. Madame de Staël n'eut pas l'air de s'apercevoir qu'elle eût dit une impertinence et, au fond, ce n'était pas son projet.

J'ai cité cette circonstance pour avoir l'occasion de remarquer une bizarre anomalie de cet esprit si éminemment sociable, c'est qu'il manquait complètement de tact. Jamais madame de Staël ne faisait entrer la nature de son auditoire pour quelque chose dans son discours et, sans la moindre intention d'embarrasser, encore moins de blesser, elle choisissait fréquemment les sujets de conversation et les expressions les plus hostiles aux personnes auxquelles elle les adressait.

Je me rappelle qu'une fois, devant beaucoup de monde et en présence de monsieur de Boigne, elle m'interpella pour me demander si je croyais possible qu'une femme pût se bien conduire lorsqu'elle n'avait aucun rapport de goût, aucune sympathie avec son mari, insistant sur cette proposition de manière à m'embarrasser cruellement.

Une autre fois, je l'ai vue tenir madame de Caumont sur la sellette devant vingt personnes et, continuant vis-à-vis de la galerie une discussion commencée entre elles, établir qu'une femme qui n'était pas pure et chaste ne pouvait être bonne mère. La pauvre madame de Caumont souffrait à en mourir. Madame de Staël en aurait été désolée si elle s'en était aperçue, mais elle était emportée par ses arguments très éloquents et très spécieux, il faut en convenir.

Comment, dira-t-on, elle oubliait donc sa propre conduite ? Non, du tout, mais elle se regardait comme un être à part, auquel son génie permettait des écarts inexcusables aux simples mortels.

Ce peu d'égards pour les sentiments des autres lui a fait bien plus d'ennemis qu'elle n'en méritait.

Je reviens au dîner de Buissonrond ; nous étions au second service et il se passait comme tous les dîners ennuyeux, au grand chagrin des convives provinciaux, lorsque Elzéar de Sabran, voyant leur désappointement, apostropha madame de Staël du bout de la table en lui demandant si elle croyait que les lois civiles de Romulus eussent conservé aussi longtemps leur influence à Rome, sans les lois religieuses de Numa. Elle leva la tête, comprit l'appel, ne répondit à la question que par une plaisanterie et partit de là pour être aussi brillante et aussi aimable que je l'aie jamais vue. Nous étions tous enchantés et personne plus que le préfet, monsieur Finot, homme d'esprit.

On lui apporta une lettre *très pressée* ; il la lut et la mit dans sa poche. Après le dîner, il me la montra : c'était l'ordre de faire reconduire madame de Staël à Coppet par la gendarmerie, de brigade en brigade, à l'instant même où il recevrait la lettre. Je le conjurai de ne pas lui donner ce désagrément chez moi ; il m'assura n'en avoir pas l'intention, ajoutant avec un peu d'amertume : « Je ne veux pas qu'elle change d'opinion sur les *employés de ma classe*. »

Je me chargeai de lui faire savoir qu'il était temps de retourner à Coppet, et lui, se borna à donner injonction aux maîtres de poste de ne fournir de chevaux que pour la route directe. Elle avait eu quelque velléité d'une course à Milan.

Nous montâmes, pour retourner à Aix, dans la berline de madame de Staël, elle, madame Récamier, Benjamin Constant, Adrien de Montmorency, Albertine de Staël et moi. Il survint un orage épouvantable : la nuit était noire, les postillons perdaient leur chemin ; nous fûmes cinq heures à faire la route au lieu d'une heure et demie. Lorsque nous arrivâmes, nous trouvâmes tout le monde dans l'inquiétude ; une partie de notre bande, revenue dans ma calèche, était arrivée depuis trois heures. Nous fûmes confondus et de l'heure qu'il était et de l'émoi que nous causions ; personne dans la berline n'y avait songé. La conversation avait commencé, il m'en souvient, dans l'avenue de Buissonrond, sur les lettres de mademoiselle de l'Espinasse, qui venaient de paraître, et l'enchanteresse, assistée de Benjamin Constant, nous avait tenus si complètement sous le charme que nous n'avions pas eu une pensée à donner aux circonstances extérieures.

Le surlendemain, elle partit de grand matin pour Coppet dans un état de désolation et de prostration de force qui aurait pu être l'apanage de la femme la plus médiocre.

J'ai été bien souvent depuis à Coppet ; je m'y plaisais extrêmement, d'autant plus que j'y étais fort gâtée. Madame de Staël me savait un gré infini d'affronter les dangers de son exil, et s'amusait à me faire babiller sur la société de Paris où elle était toujours de cœur.

Elle avait si prodigieusement d'esprit que le trop-plein en débordait au service des autres ; et si, après avoir causé avec elle, on sortait dans l'admiration pour elle, ce n'était pas aussi sans être assez content de soi-même. On sentait qu'on avait paru dans toute sa valeur ; il y avait de la bienveillance aussi bien que du désir de s'amuser dans le parti qu'elle tirait de chacun. Elle a dit quelque part que la supériorité s'exerçait bien mieux par l'approbation que par la critique, et elle mettait cette maxime en action. Il n'y avait si sot dont elle ne parvînt à tirer quelque parti (du moins en passant), pourvu qu'on eut un peu d'usage du monde, car elle tenait éminemment aux formes. Elle accablait les provinciaux et surtout les

génévois de la plus dédaigneuse indifférence ; elle ne se donnait pas la peine d'être impertinente, mais les tenait pour non-avenus.

Je me suis trouvée dans une grande assemblée à Genève où elle était attendue ; tout le monde était réuni à sept heures. Elle arriva à dix heures et demie avec son escorte accoutumée, s'arrêta à la porte, ne parla qu'à moi et aux personnes qu'elle avait amenées de Coppet, et repartit sans être seulement entrée dans le salon. Aussi était-elle détestée par les génévois, qui pourtant étaient presque aussi fiers d'elle que de leur lac. Être reçu chez madame de Staël faisait titre de distinction à Genève.

La vie de Coppet était étrange. Elle paraissait aussi oisive que décousue ; rien n'y était réglé ; personne ne savait où on devait se trouver, se tenir, se réunir. Il n'y avait de lieu attribué spécialement à aucune heure de la journée. Toutes les chambres des uns et des autres étaient ouvertes.

Là où la conversation prenait, on plantait ses tentes et on y restait des heures, des journées, sans qu'aucune des habitudes ordinaires de la vie intervînt pour l'interrompre. Causer semblait la première affaire de chacun. Cependant, presque toutes les personnes composant cette société avaient des occupations sérieuses, et le grand nombre d'ouvrages sortis de leurs plumes le prouve. Madame de Staël travaillait beaucoup, mais lorsqu'elle n'avait rien de mieux à faire ; le plaisir social le plus futile l'emportait toujours. Elle aimait à jouer la comédie, à faire des courses, des promenades, à réunir du monde, à en aller chercher et, avant tout, à causer.

Elle n'avait pas d'établissement pour écrire ; une petite écritoire de maroquin vert, qu'elle mettait sur ses genoux et qu'elle promenait de chambre en chambre, contenait à la fois ses ouvrages et sa correspondance. Souvent même celle-ci se faisait entourée de plusieurs personnes ; en un mot, la seule chose qu'elle redoutât c'était la solitude, et le fléau de sa vie a été l'ennui. Il est étonnant combien les plus puissants génies sont sujets à cette impression et à quel point elle les domine. Madame de Staël, lord Byron, monsieur de Chateaubriand en sont des exemples frappants, et c'est surtout pour échapper à l'ennui qu'ils ont gâté leur vie et qu'ils auraient voulu bouleverser le monde.

Les enfants de madame de Staël s'élevaient au milieu de ces étranges habitudes auxquelles ils semblaient prendre part. Il faut bien cependant

qu'ils eussent des heures de retraite, car ce n'est pas avec ce désordre qu'on apprend tout ce qu'ils savaient, plusieurs langues, la musique, le dessin, et qu'on acquiert une connaissance approfondie des littératures de toute l'Europe.

Au reste, ils ne faisaient que ce qui était dans leurs goûts. Ceux d'Albertine étaient très solides ; elle s'occupait principalement de métaphysique, de religion et de littérature allemande et anglaise, très peu de musique, point de dessin. Quant à une aiguille, je ne pense pas qu'il s'en fût trouvé une dans tout le château de Coppet. Auguste, moins distingué que sa sœur, ajoutait à ses occupations littéraires un talent de musique extrêmement remarquable. Albert, que madame de Staël avait elle-même qualifié de *Lovelace d'auberge*, dessinait très bien, mais il faisait tache, dans le monde où il vivait, par son incapacité. Il a été tué en duel, en Suède, en 1813.

Madame de Staël jugeait ses enfants de la hauteur de son esprit et toute sa prédilection était pour Albertine. Celle-ci conservait beaucoup de naïveté et de simplicité malgré les expressions qu'elle employait dans son enfance. Je me rappelle qu'ayant été grondée par sa mère, ce qui n'arrivait guère, on la trouva tout en larmes.

« Qu'avez-vous donc, Albertine ?

— Hélas ! on me croit heureuse, et j'ai des abîmes dans le cœur. »

Elle avait onze ans, mais elle parlait ce que j'appelais Coppet. Ces exagérations y étaient tellement la langue du pays que, lorsqu'on s'y trouvait, on l'adoptait. Il m'est souvent arrivé en partant de chercher le fond de toutes les belles choses dont j'avais été séduite pendant tant d'heures et de m'avouer à moi-même, en y réfléchissant, que cela n'avait pas trop le sens commun. Mais, il faut en convenir, madame de Staël était celle qui se livrait le moins à ce pathos. Quand elle devenait inintelligible, c'était dans des moments d'inspiration si vraie qu'elle entraînait son auditoire et qu'on se sentait la comprendre. Habituellement, son discours était simple, clair et éminemment raisonnable, au moins dans l'expression.

C'est à Coppet qu'à pris naissance l'abus du mot *talent* devenu si usuel dans la coterie doctrinaire. Tout le monde y était occupé de *son talent* et même un peu de celui des autres. « Ceci n'est pas dans la nature de votre

talent. — Ceci répond à mon talent. — Vous devriez y consacrer votre talent. — J'y essaierai mon talent, etc., etc. », étaient des phrases qui se retrouvaient vingt fois par heure dans la conversation.

La dernière fois que je vis madame de Staël en Suisse, sa position était devenue bien fausse. Après avoir donné à la ville de Genève le spectacle de scènes déplorables par une passion qu'elle s'était crue pour un bel américain, monsieur O'Brien, elle s'était renfermée à Coppet où elle était dans la douleur de son départ.

Un jeune sous-lieutenant, neveu de son médecin Boutigny, revint très blessé d'Espagne. On désira lui faire prendre l'air de la campagne ; madame de Staël dit à Boutigny d'envoyer le petit Rocca chez elle. Il avait été à l'école avec ses fils ; elle le reçut avec bonté. Il était d'une figure charmante ; elle lui fit raconter l'Espagne et toutes les horreurs de ce pays ; il y mit la naïveté d'une âme honnête. Elle l'admira, le vanta ; le jeune homme, ivre d'amour-propre, s'enthousiasma pour elle ; car il est très vrai que la passion a été toute entière de son côté. Madame de Staël n'a éprouvé que la reconnaissance d'une femme de quarante-cinq ans qui se voit adorée par un homme de vingt-deux. Monsieur Rocca se mit à lui faire des scènes publiques de jalousie, et cela compléta son triomphe. Lorsque je la trouvai à Genève, monsieur Rocca était en plein succès et, il faut bien l'avouer, complètement ridicule. Elle en était souvent embarrassée.

Madame de Staël, qui ne prenait rien froidement, avait un goût extrême à me faire chanter ; probablement elle avait grondé monsieur Rocca du peu de plaisir qu'il témoignait à m'entendre. Un soir, qu'après avoir chanté, j'étais debout derrière le piano à causer avec quelques personnes, monsieur Rocca, qui se servait encore d'une béquille, traversa le salon et, par-dessus le piano, me dit très haut et de son ton traînant et nasillard :

« Madâame, madâame, je n'entendais pas ; madâame de Boigne, votre voix, elle va à l'âame. »

Et puis de se retourner et de repartir en béquillant. Madame de Staël était assise près de là ; elle s'élança vers moi et me prenant le bras :

« Ah ! dit-elle, la parole n'est pas son langage. »

Ce mot m'a toujours frappée comme le cri douloureux d'une femme d'esprit qui aime un sot.

Déjà madame de Staël se plaignait de sa santé et cette liaison avait des suites qui, je crois, ont fort contribué à la mort de madame de Staël. Elle a souffert horriblement pendant cette fatale grossesse dont le secret a été gardé admirablement. Ses enfants l'ont crue pieusement et sincèrement atteinte d'une hydropisie. Espionnée, comme elle l'était, par une police si prodigieusement active, il est incroyable que son secret n'ait pas été découvert. Elle a reçu comme à son ordinaire, se disant seulement malade, et, aussitôt après ses couches, elle a fui le lieu où elle avait tant souffert et qui lui était devenu insupportable, sans y laisser aucune trace de l'événement qui s'y était passé.

Certes, avec la vive impatience que l'Empereur conservait contre madame de Staël, il aurait été bien pressé de le publier s'il en avait eu le moindre soupçon. Mais le secret resta fidèlement gardé et les apparences complètement sauvées, ce qui prouve (pour le dire en passant) que beaucoup d'esprit sert à tout.

Sans doute, elle aurait pu épouser monsieur Rocca, mais c'est la dernière extrémité où elle aurait voulu se réduire. Elle ne s'y est résignée que sur son lit de mort, et aux instantes supplications de la duchesse de Broglie, après qu'elle lui eut révélé l'existence du petit Rocca.

Monsieur et madame de Broglie, ainsi qu'Auguste de Staël, employèrent alors autant de soins à donner un héritier légitime de plus à leur mère que des gens moins délicats en auraient mis à l'éviter. J'ai lieu de croire que cette circonstance de la vie de sa mère a contribué à jeter madame de Broglie dans le méthodisme où elle est tombée.

Quant à monsieur Rocca, après avoir suivi madame de Staël partout, dans la situation la plus gauche et que son dévouement passionné pouvait seul lui faire tolérer, car elle en était ennuyée et embarrassée quoiqu'elle fût touchée de son sentiment, il a fini par mourir de douleur six mois après l'avoir perdue, justifiant ainsi la faiblesse dont il avait été l'objet par l'excès de sa passion.

Au reste, c'était ainsi que madame de Staël l'expliquait. Elle était d'autant plus charmée d'inspirer un grand sentiment à l'âge qu'elle avait atteint que sa laideur lui avait toujours été une cause de vif chagrin. Elle avait pour cette faiblesse un singulier ménagement ; jamais elle n'a dit

qu'une femme était laide ou jolie. Elle était selon elle, privée ou *douée d'avantages extérieurs*. C'était la locution qu'elle avait adoptée, et on ne pouvait dire, devant elle, qu'une personne était laide sans lui causer une impression désagréable.

Je me suis laissée aller à conter longuement les rapports que j'ai eus avec madame de Staël. Je ne sais s'ils la feront mieux connaître, mais ils m'ont rappelé des souvenirs qui me sont précieux. Il est impossible de l'avoir rencontrée et d'oublier le charme de sa société. Elle était, à mon sens, bien plus remarquable dans ses discours que dans ses écrits. On se tromperait fort si on croyait qu'ils eussent rien de pédantesque ou d'apprêté. Elle parlait chiffon avec autant d'intérêt que constitution et si, comme on le dit, elle avait fait un art de la conversation, elle en avait atteint la perfection, car le naturel semblait seul y dominer.

Elle s'occupait suffisamment de ses affaires pécuniaires pour ne pas les laisser souffrir. Avec les apparences d'un grand abandon dans ses habitudes journalières, elle avait beaucoup d'ordre dans sa fortune qu'elle a plutôt augmentée que dérangée.

L'exil a été pour elle un chagrin affreux et, il faut en convenir, sous l'empereur Napoléon, l'exil était accompagné de toutes les petites vexations qui peuvent le rendre insupportable ; personne ne s'épargnait à vous les faire sentir. C'est le frein qui a exercé le plus d'influence sur la partie de la société dès lors désignée par l'appellation de *faubourg Saint-Germain*. J'ai connu plusieurs des personnes exilées ; elles étaient de goûts, d'habitudes de fortunes, de positions différents ; toutes exprimaient un désespoir qui servait d'avertissement salutaire. Aussi était-on scrupuleusement prudent à cette époque.

CHAPITRE V

Plaisirs à Coppet. — Exil de Mathieu de Montmorency et de madame Récamier. — Madame de Chevreuse. — Sa conduite à la Cour impériale. — Son exil. — Sa mort. — Madame de Balbi. — Le comte de Romanzow. — Bal à l'occasion du mariage du grand-duc de Bade. — Costume de l'Empereur. — Singulière conversation. — Formes de la Cour impériale. — Bal à l'occasion de la naissance du roi de Rome. — L'impératrice Marie-Louise. — L'Empereur veut être gracieux.

J'ai toujours reproché à madame de Staël d'avoir entraîné ses amis dans ces malheurs de l'exil qu'elle sentait si vivement.

Pendant l'été de 1808, Coppet avait été très brillant ; le prince Auguste de Prusse y avait fait un long séjour. Il était fort amoureux de madame Récamier. Plusieurs étrangers et encore plus de Français s'étaient groupés autour de la brillante et spirituelle opposition de madame de Staël. Cette société, en se séparant, avait été répandre dans toute l'Europe les mots et les pensées dont elle stigmatisait le gouvernement impérial. Le prince Auguste les avait rapportés en Prusse où l'on était fort disposé à les accueillir. On s'était donné rendez-vous à Coppet pour l'été suivant. L'Empereur, informé de ce qui s'y passait, avait éprouvé une recrudescence de colère contre madame de Staël et décidé que ces réunions ne se renouvelleraient pas.

Il annonça ses intentions assez hautement pour que les amis de madame de Staël en fussent prévenus, entre autres madame Récamier et Mathieu de Montmorency. Tous deux m'en parlèrent ; nous convînmes que, même dans l'intérêt de madame de Staël, il fallait laisser passer cette bourrasque, s'abstenir d'aller à Coppet et faire oublier l'été précédent par la tranquillité de celui qui commençait.

Mathieu et madame Récamier écrivirent une lettre en commun dans ce sens qu'ils confièrent à monsieur de Châteaueux, car dans ce temps on n'aurait pas osé écrire ainsi par la poste. La colère de madame de Staël

n'eut pas la même prudence ; elle chargea le courrier le plus prochain d'une réponse pleine de douleur et de reproches, elle finissait par cette phrase :

« Jusqu'à présent, je ne connaissais que les roses de l'exil ; il était réservé aux personnes que j'aime le plus de m'en faire apercevoir les épines, ou plutôt de me plonger un poignard dans le cœur en me prouvant que je ne leur suis plus qu'un objet d'effroi et de repoussement. »

Madame Récamier et monsieur de Montmorency n'hésitèrent pas ; ils partirent. Mathieu précéda de douze heures à Coppet l'ordre d'exil qui l'envoyait à Valence.

Madame Récamier n'était pas encore arrivée ; Auguste de Staël courut à sa rencontre, la trouva dans le Jura, l'engagea à rétrograder dans l'espoir que l'ordre, ne l'ayant pas trouvée à Coppet, serait peut-être révoqué. Elle reprit la route de Paris accompagnée d'une jeune cousine qu'elle élevait depuis plusieurs années et dont le père occupait un petit emploi à Dijon. En y arrivant, elle le trouva à la porte de l'auberge ; il lui expliqua en quelques mots que, plein de reconnaissance pour ses anciennes bontés, il ne pouvait, *sans se compromettre*, laisser sa fille auprès d'une personne exilée et la lui enleva. Madame Récamier continua sa route seule ; elle arriva chez elle, à Paris, à minuit. Monsieur Récamier frémit de la voir :

« Mon Dieu, que faites-vous ici ? vous devriez être à Châlons, remontez vite en voiture.

— Je ne puis, j'ai passé deux nuits, je meurs de fatigue.

— Allons, reposez-vous bien ; je vais demander les chevaux de poste pour cinq heures du matin. »

Madame Récamier partit, en effet ; elle alla chez madame de Catelan qui lui prodigua toutes les consolations de l'amitié et l'accompagna à Châlons avec un dévouement on peut dire héroïque ; car on voit quel effroi la qualification d'exilé inspirait aux âmes communes.

Au positif pourtant, cet exil si redouté se bornait à l'exclusion du séjour de Paris et d'un rayon de quarante lieues à la ronde. Dans le premier moment, on désignait un lieu spécial, mais cela s'adoucissait bientôt, et, hors Paris et ses environs, l'Empire entier était ouvert. Mais le prestige de la puissance impériale était si grand qu'ayant eu le malheur de lui déplaire on était exposé partout à des vexations journalières.

Le sort de madame de Staël fut encore aggravé ; non seulement elle fut exilée à Coppet même, mais il fallait une permission expresse du préfet pour aller l'y voir. C'est à cause de ces nouvelles difficultés que, sous prétexte, de santé, elle obtenait quelquefois l'autorisation de faire de petits séjours à Genève et que je l'y ai trouvée ainsi que je l'ai raconté plus haut.

Madame Récamier fut à Châlons, puis à Lyon, puis enfin elle alla en Italie où elle était encore à la chute de l'Empire.

L'exil me ramène naturellement à parler d'une de ses victimes. La jeune, jolie et extravagante madame de Chevreuse. J'ai déjà dit qu'elle tenait une place tout à part dans ce qu'on appelait alors la société de *l'ancien régime*. L'Empereur n'admettait aucune notabilité qui n'émanât pas de lui et, quoique le duc de Luynes fût sénateur et rendit de grands hommages au chef de l'État, l'attitude indépendante de sa belle-fille fut remarquée et déplut. Nommée dame de l'impératrice, elle refusa ; l'Empereur insista ; elle fut mandée chez lui ; il combattit moitié sérieusement, moitié en riant, toutes les excuses qu'elle lui présenta. Toutefois, il alla jusqu'à la menacer de rendre sa famille responsable de ses caprices. Elle pouvait consulter les murs de Dampierre, ils lui diraient qu'ils n'appartenaient aux Luynes que par la confiscation ; il serait prudent, selon lui, de ne pas oublier le précédent.

Madame de Chevreuse se vit forcée à accepter. On ne peut nier qu'à la suite de cette contrainte l'Empereur ne fût tout à fait gracieux pour elle ; il mettait une sorte de coquetterie à chercher à la gagner. Quant à elle, elle était, en revanche, parfaitement maussade, même pour lui, mais surtout pour l'impératrice Joséphine et pour ses compagnes qu'elle accablait de son dédain. Non qu'il n'y en eût d'aussi grandes dames qu'elle, mais parce qu'elle les soupçonnait d'avoir moins de répugnance à leur position de dames du palais. Elle ne faisait son service qu'à la dernière extrémité, après avoir épuisé tous les prétextes. Elle ne paraissait jamais au château quand elle pouvait s'en dispenser ; tranchons le mot, elle était fort impertinente.

Tant que le duc de Luynes vécut, il maintint une sorte de convenance autour de lui ; mais, après sa mort, madame de Chevreuse, qui dominait entièrement sa belle-mère et son mari, fit mille extravagances. Je me rappelle, entre autres, qu'un jour de grande soirée à l'hôtel de Luynes, elle établit la partie de monsieur de Talleyrand vis-à-vis d'un buste de

Louis XVI placé sur une console et entouré de candélabres et d'une multitude de vases remplis de lis formant comme un autel. Elle nous menait tous voir cet arrangement avec une joie de pensionnaire. Quoique je fusse presque aussi vive qu'elle dans mes opinions, cependant ces niches me paraissaient puériles et dangereuses, je le lui dis :

« Que voulez-vous ! le « petit misérable » (c'est ainsi qu'elle appelait toujours le *grand Napoléon*) me victime, je me venge comme je peux. »

Elle réussit à se faire prendre en haine par toute la Cour ; l'Empereur la défendait encore. Lorsque les vieux souverains d'Espagne arrivèrent en France, après les événements de Madrid, on leur donna dans le premier moment un service d'honneur. Madame de Chevreuse eut ordre de se rendre auprès de la reine Charlotte ; elle refusa par écrit, disant que c'était bien assez d'être esclave et qu'elle ne voulait pas être geôlière. La dame d'honneur, madame de La Rochefoucauld, à laquelle cette réponse était adressée, la porta à l'Empereur, et l'ordre d'exil en fut la conséquence.

Il semblerait qu'après avoir tout fait pour le provoquer, madame de Chevreuse dût le supporter avec courage. Mais il en fut tout autrement : le premier moment d'exaltation passé, elle en fut accablée. Et il n'y a pas de démarche, de protestation, de supplique qu'elle n'ait essayées pour rentrer en grâce. À mesure que ses espérances diminuaient, sa santé s'altérait et elle a fini par mourir de chagrin la troisième année de son exil. Elle avait successivement habité Luynes, Lyon, Grenoble, portant partout avec elle cette humeur capricieuse qui a fait le malheur de sa vie.

Sans être son amie, j'avais des relations assez intimes avec elle. Me sachant en Savoie pendant son séjour à Grenoble, elle m'écrivit combien elle regrettait que les difficultés qui entouraient les déplacements d'une personne exilée l'empêchassent de me venir voir. Je lui répondis que j'irais à Grenoble. En effet, je pris cette route qui me faisait faire quarante lieues de plus en quittant Chambéry. Je prévins madame de Chevreuse du jour de mon arrivée ; la vieille duchesse de Luynes m'attendait à mon auberge. Madame de Chevreuse était tellement malade qu'il lui était impossible de me venir voir, ni même de me recevoir, mais ma visite lui ferait grande joie le lendemain matin.

Une heure après, étant à la fenêtre, je vis passer dans une calèche, très parée, couverte de rouge et je crois de blanc, une espèce de fantôme qui me parut celui de madame de Chevreuse. Je demandai au valet d'auberge qui c'était, il me dit :

« C'est madame de Chevreuse qui se rend au spectacle ; elle y va tous les jours. »

Je trouvai son procédé envers moi étrange ; toutefois, elle était trop malheureuse pour que je voulusse le lui témoigner. Le lendemain, la pauvre madame de Luynes vint me dire que madame de Chevreuse n'avait pas dormi, qu'elle reposait en ce moment, mais qu'elle me verrait sûrement le soir ; je lui exprimai mes regrets de ne pouvoir prolonger mon séjour, je demandai mes chevaux et je partis. Le fait était que madame de Chevreuse répugnait à montrer son effroyable changement à une personne qui ne l'avait pas revue depuis les temps de sa brillante prospérité.

En outre de l'exil, madame de Chevreuse avait un chagrin qui avait empoisonné sa vie. Elle était horriblement rousse ; elle était persuadée que personne ne s'en doutait, et c'était une constante préoccupation, tellement que, deux heures avant sa mort, ses cheveux ayant un peu crû pendant sa dernière maladie, elle se fit raser et ordonna qu'on jetât les cheveux au feu devant elle pour qu'il n'en restât aucune trace.

Ses enfants ayant l'indiscrétion d'avoir des cheveux d'un rouge ardent, elle les avait pris en horreur et ne pouvait les envisager. Avec une quantité de travers qui venaient d'un grain de folie héréditaire, cultivée par la gâterie de madame de Luynes, madame de Chevreuse avait des qualités, le cœur très haut placé, et des locutions originales, sans être prétentieuses, pour dire des choses communes de la vie qui la rendaient toujours piquante et souvent fort aimable quand elle le voulait.

C'est la seule personne qui ait été *forcée* d'entrer à la Cour impériale. Aussi celles qui avaient envie d'y arriver ne manquaient pas de la citer pour prouver que ce sort était inévitable. Rien pourtant n'était si facile en se tenant sur la réserve. Les exils aussi, à part deux ou trois, occasionnés par des vengeances particulières, ne tombaient que sur des personnes d'une hostilité criarde et tracassière qui devenaient incontinent souples et suppliantes.

Madame de Balbi a fait exception à cette règle. Exilée de Paris par une méprise évidente, elle n'a jamais voulu permettre qu'on fît la plus petite démarche pour l'expliquer, ni pour demander grâce. Elle est allée tranquillement s'établir à Montauban, y a vécu dans la meilleure intelligence avec les autorités, évitant par là les tracasseries qu'elles auraient pu lui susciter, et y est restée jusqu'à la Restauration, avec autant de calme que de dignité, ayant moins souffert de l'exil que les personnes qui s'agitaient pour le faire finir.

On m'a bien souvent demandé dans ce temps-là :

« Comment n'êtes-vous pas exilée ? »

— Mais c'est que je ne cours pas après, répondais-je, et que je n'en ai pas peur. »

En effet, ma maison était une de celles où on parlait le plus librement ; je voyais beaucoup de monde de toutes les couleurs, j'étais polie pour tous. Mes opinions étaient connues, mais pas aigrement professées. Et, surtout, nous n'intriguions pas avec des conspirateurs subalternes, agents soldés de trouble et de désordre, pour lesquels mon père avait un mépris qu'il m'avait communiqué.

Le corps diplomatique venait beaucoup chez moi, le comte Tolstoï et le comte de Nesselrode y passaient leur vie, ainsi que les Semffts et le comte de Metternich. Mais, lorsqu'ils furent remplacés par messieurs les princes de Schwarzenberg, de Kourakin, etc., ce nouveau corps diplomatique s'éloigna d'une façon marquée de l'opposition et se donna exclusivement à la Cour impériale.

Les formes obséquieuses des étrangers pour les nouvelles grandeurs faisaient notre risée. Je me rappelle que le vieux comte de Romanzow, chancelier de Russie, s'excusant un soir d'arriver tard chez moi, me dit qu'il avait été retenu parce que monseigneur l'archichancelier lui avait fait l'honneur de le nommer pour faire sa partie. Pour nous qui n'avions jamais imaginé d'appeler cet homme autrement que Cambacérès, tout court, ce langage était on ne peut plus étrange. Mais cela s'établissait petit à petit et, si l'Empire avait duré quelques années de plus, nous l'aurions adopté à notre tour, ainsi que nous l'avions déjà fait pour la famille impériale.

Mes relations les plus directes avec la Cour étaient par Fanny Dillon. L'Empereur avait pris l'engagement de la marier. Elle ne lui laissait pas oublier cette promesse ; la façon naïve dont elle la lui rappelait l'amusait. Cependant, il la faisait languir terriblement. Les mariages de mesdemoiselles de Beauharnais et de Tascher avec le grand-duc de Bade et le prince régnant d'Aremberg avaient fort exalté ses prétentions. Elle avait pourtant daigné se résigner à épouser le prince Alphonse Pignatelli, cadet de la maison d'Egmont. Je ne sais si ce mariage se serait accompli, mais la mort enleva le prétendu. Depuis, l'impératrice Joséphine lui parla successivement du prince Aldobrandini qu'on ferait roi de Portugal, du duc de Medina-Sidonia ; elle eut un moment d'inquiétude au sujet du prince de Neufchâtel. Enfin, pendant le printemps de 1808, elle m'avait entretenue de la crainte d'être forcée à épouser le prince Bernard de Saxe-Cobourg qu'elle trouvait un peu trop tudesque.

Au milieu de l'été, sa sœur, madame de Fitz-James, expira dans mes bras, d'une longue maladie, suite des chagrins que son mari lui avait causés. Il s'avisa de la regretter amèrement et sincèrement, je crois, lorsqu'il n'était plus temps de la sauver. Sa dernière parole fut pour me recommander sa mère ; je l'emmenai à Beauregard avec Fanny. Ce même jour, l'Impératrice arrivait de Marsac ; malgré son deuil, Fanny alla le surlendemain à Saint-Cloud. Elle en revint désespérée ; l'Impératrice lui avait nommé le général Bertrand comme l'époux que l'Empereur lui destinait.

La chute était grande et elle en sentait la profondeur. Elle était toute en larmes lorsque l'Empereur entra chez l'Impératrice. Elle osa lui reprocher de l'avoir trompée dans ses espérances et, s'animant par degré, elle arriva à lui dire :

« Quoi, Sire, Bertrand ! Bertrand ! singe du Pape en son vivant ! »

Ce mot scella son sort ; l'Empereur lui dit sèchement :

« Assez, Fanny », et sortit de l'appartement.

L'Impératrice s'engagea à tâcher de le ramener à d'autres idées ; elle-même trouvait Bertrand trop peu important pour épouser une parente qu'elle protégeait spécialement. Elle lui promit une réponse pour la fin de la semaine. La pauvre Fanny passa l'intervalle dans les larmes. Elle retourna à Saint-Cloud, se disant décidée à refuser le Bertrand, coûte que coûte ; sa

mère l'y encourageait fort. Elle revint l'ayant accepté, et toute réconciliée avec son sort.

L'Impératrice lui avait montré de grandes places en perspective et le nom de Bertrand caché sous un duché. Le soir, elle n'était plus occupée qu'à chercher le titre qui sonnerait le mieux à l'oreille et que pourtant elle n'a jamais obtenu. J'ai toujours pensé que c'était une taquinerie de l'Empereur en souvenir du *singe du Pape*.

L'entrevue eut lieu à Beauregard ; madame Dillon ne voulut pas y assister et j'en eus la charge. Jamais une fiancée plus maussade, plus mal attifée ne s'est présentée à un futur époux. Le général n'en fut pas rebuté ; et, un mois, jour pour jour, après la mort de madame de Fitz-James, madame Dillon accompagnait son autre fille à l'autel avec une répugnance qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Le mariage civil eut lieu chez moi, à Paris, et la noce à Saint-Leu, chez la reine de Hollande. J'y fus invitée, mais je trouvai un prétexte pour m'en dispenser.

Il faut rendre justice à Bertrand ; c'était un homme fort borné, mais très honnête. Il a été bon mari et bon gendre ; nous avons toujours conservé les meilleurs rapports ensemble. On dit qu'il avait de la capacité dans son arme. L'Empereur était bon juge et le distinguait, mais je crois que son vrai mérite était un dévouement aveugle et sans bornes d'aucune espèce.

Les courses de Fanny Dillon à Saint-Cloud se faisaient avec mes chevaux et mes gens. Un jour, où un fourrier du palais les faisait ranger, mon cocher lui dit :

« Mon Dieu, je me mettrai où vous voudrez, je n'y tiens pas, nous ne venons jamais ici pour notre compte. »

Dans notre sot esprit de parti, cette impertinence nous charma.

Elle me rappelle un propos d'une sentinelle, tenu quelques années après, dans un moment où la Cour impériale était encombrée de souverains. Le fonctionnaire, s'adressant à un cocher de remise arrêté dans la cour des Tuileries, lui cria :

« Holà, ôte-toi ! Si ton maître n'est pas roi, tu ne peux pas stationner là. »

L'Empereur n'avait pas répugnance à cette histoire, car, parmi ces rois qu'on traitait ainsi, il y en avait de *vrais*.

J'ai souvent vu l'empereur Napoléon au spectacle et passer en voiture, mais seulement deux fois dans un appartement.

La ville de Paris donna un bal à l'occasion du mariage de la princesse de Bade. L'Empereur voulut le rendre, et des billets pour un bal aux Tuileries furent adressés à beaucoup de personnes non présentées. Nous fûmes quelques jeunes femmes à en recevoir sans avoir assisté à celui de l'Hôtel de Ville. Conseil tenu, nous convînmes devoir nous y rendre.

On dansait dans la galerie de Diane et dans la salle des Maréchaux. Le public y était parqué suivant la couleur des billets ; le mien me fixa dans la galerie de Diane. On ne circulait pas ; la Cour se transporta successivement d'une pièce dans l'autre. L'Impératrice, les princesses, leurs dames, leurs chambellans, tout cela très paré, entra à la suite de l'Empereur et vint se placer sur une estrade préparée d'avance. Après avoir regardé danser une espèce de ballet, l'Empereur en descendit seul et fit la tournée de la salle, s'adressant exclusivement aux femmes. Il portait son costume impérial (auquel il a promptement renoncé), la veste, la culotte en satin blanc, les souliers blancs à rosettes d'or, un habit de velours rouge fait droit à la François I^{er} et brodé en or sur toutes les coutures, le glaive, éclatant de diamants, par-dessus l'habit ; des ordres, des plaques, aussi en diamants, et une toque avec des plumes tout autour relevée par une ganse de diamants. Ce costume pouvait être beau dessiné, mais, pour lui qui était petit, gros et emprunté dans ses mouvements, il était disgracieux. Peut-être y avait-il prévention ; l'Empereur me parut affreux, il avait l'air du roi de carreau.

Je me trouvais placée entre deux femmes que je ne connaissais pas. Il demanda son nom à la première, elle lui répondit qu'elle était *la fille à Foacier*.

« Ah ! » fit-il, et il passa.

Selon son usage, il me demanda aussi mon nom ; je le lui dis :

« Vous habitez à Beauregard ? »

— Oui, Sire.

— C'est un beau lieu, votre mari y fait beaucoup travailler, c'est un service qu'il rend au pays et je lui en sais gré ; j'ai de la reconnaissance pour tous les gens qui emploient les ouvriers. Il a été au service anglais ? »

Je trouvai plus court de répondre que oui, mais il reprit :

« C'est-à-dire pas tout à fait. Il est savoyard, n'est-ce pas ? »

— Oui, Sire.

— Mais vous, vous êtes française, tout à fait française ; nous vous réclamons, vous n'êtes pas de ces droits auxquels on renonce facilement. »

Je m'inclinai.

« Quel âge avez-vous ? »

Je le lui dis.

« Et franche par-dessus le marché ! vous avez l'air bien plus jeune. »

Je m'inclinai encore ; il s'éloigna d'un demi-pas, puis revenant à moi, parlant plus bas et d'un ton de confidence :

« Vous n'avez pas d'enfants ? Je sais bien que ce n'est pas votre faute, mais arrangez-vous pour en avoir, croyez-moi, pensez-y, je vous donne un bon conseil ! »

Je restai confondue ; il me regarda un instant, en souriant assez gracieusement, et passa à ma voisine.

« Votre nom ? »

— *La fille à Foacier.*

— Encore une fille à Foacier ! » et il continua sa promenade.

Je ne puis exprimer l'excès de dédain aristocratique avec lequel cet : *Encore une fille à Foacier*, sortit des lèvres impériales. Le nom qui, non plus que les personnes, ne s'est jamais représenté à moi depuis, est resté gravé dans mon souvenir avec l'inflexion de cette voix que j'entendais pour la première et la dernière fois.

Après avoir fait sa tournée, l'Empereur se rapprocha de l'Impératrice et toute la troupe dorée s'en alla sans se mêler le moins du monde à la plèbe. À neuf heures du soir, tout était fini ; les invités pouvaient rester et danser, mais la Cour était retirée. Je suivis son exemple, singulièrement frappée des façons impériales. J'avais vu d'autres monarques, mais aucun traitant aussi cavalièrement le public.

Plusieurs années après, j'assistai comme beyeuse à un bal donné à l'occasion du baptême du roi de Rome. Je crois que c'est la dernière fête

impériale. Elle avait lieu aux Tuileries dans la salle du spectacle. La Cour y assistait seule ; les personnes non présentées obtenaient des billets pour les loges. Nous y étions allées une douzaine de femmes de l'opposition et nous étions forcées de convenir que le coup d'œil était magnifique. C'était la seule fois que j'aie vu une fête où les hommes fussent en habit à la française. Les uniformes étaient proscrits ; nos vieux militaires avaient l'air emprunté, mais les jeunes, et surtout monsieur de Flahaut, rivalisaient de bonne grâce avec Archambault de Périgord. Les femmes étaient élégamment et magnifiquement parées.

L'Empereur, suivi de son cortège, traversa la salle en arrivant, pour se rendre à l'estrade qui occupe le fond. Il marchait le premier et tellement vite que tout le monde, sans excepter l'Impératrice, était obligé de courir presque pour le suivre. Cela nuisait à la dignité et à la grâce, mais ce frou-frou, ce pas de course, avaient quelque chose de conquérant qui lui seyait. Cela avait grande façon dans un autre genre.

Il paraissait bien le maître de toutes ces magnificences. Il n'était plus affublé de son costume impérial ; un simple uniforme, que lui seul portait au milieu des habits habillés, le rendait encore plus remarquable et parlait plus à l'imagination que ne l'auraient pu faire toutes les broderies du monde. Il voulut être gracieux et obligeant, et me parut infiniment mieux qu'à l'autre bal. L'impératrice Marie-Louise était un beau brin de femme, assez fraîche, mais un peu trop rouge. Malgré sa parure et ses pierreries, elle avait l'air très commun et était dénuée de toute physionomie. On exécuta un quadrille dansé par les princesses et les dames de la Cour dont plusieurs étaient de nos amies. Je vis là la princesse Borghèse qui me parut la plus ravissante beauté que j'eusse jamais envisagée ; à toutes ses perfections elle joignait l'aspect aussi candide, l'air aussi virginal qu'on puisse le désirer à la jeune fille la plus pure. Si on en croit la chronique, personne n'en eut jamais moins le droit.

L'Empereur aimait assez que les femmes qu'il voulait attirer à sa Cour eussent occasion d'en voir les pompes. Il jetait des coups d'œil obligeants sur les loges ; il resta longtemps sous la nôtre, évidemment avec intention. Au reste, il avait déjà trop de *notre monde* pour devoir se soucier beaucoup de ce qui restait en dehors.

CHAPITRE VI

La duchesse de Courlande. — La comtesse Edmond de Périgord. — Monsieur de Talleyrand. — Le cardinal Consalvi. — Fêtes du mariage de l'Empereur. — Mon oncle, l'évêque de Nancy, nommé archevêque de Florence. — Triste résultat de cette nomination. — Résistance d'Alexis de Noailles. — Brevets de sous-lieutenant. — Madame du Cayla. — Jules de Polignac.

Quoique, pendant les années qui s'étaient écoulées entre ces fêtes dont je viens de parler, les deux sociétés de l'ancien et du nouveau régime fussent habituellement séparées, elles se rencontraient chez les ambassadeurs et chez les étrangers. Je me rappelle avoir vu toute la Cour impériale à un très magnifique bal donné par la duchesse de Courlande. Elle s'était établie à Paris à l'occasion du mariage de sa fille cadette avec le comte Edmond de Périgord. Je ne sais si la passion de la duchesse de Courlande pour le prince de Talleyrand a précédé ou suivi cette union.

Madame Edmond, devenue un personnage presque historique sous le nom de duchesse de Dino, était, à peine au sortir de l'enfance, excessivement jolie, prévenante et gracieuse ; déjà la distinction de son esprit perçait brillamment. Elle possédait tous les agréments, hormis le naturel ; malgré l'absence de ce plus grand des charmes de la jeunesse, elle me plaisait beaucoup. Sa mère, toute occupée de ses propres aventures, avait laissé le soin de son éducation à un vieux professeur jésuite qui en avait fait un écolier très accompli et très instruit.

Le ciel l'avait créée jolie femme et spirituelle, mais la partie morale, l'éducation pratique et d'exemple avaient manqué, ou plutôt ce qu'une intelligence précoce avait pu lui faire apercevoir autour d'elle n'était pas de nature à lui donner des idées bien saines sur les devoirs qu'une femme est appelée à remplir. Peut-être aurait-elle échappé à ces premiers dangers si son mari avait été à la hauteur de sa propre capacité et qu'elle eût pu l'aimer et l'honorer. Cela était impossible ; la distance était trop grande entre eux.

J'insiste sur ces réflexions parce que je suis persuadée que, quelque supériorité qu'on apporte dans le monde, la conduite qu'on y tient est presque toujours le résultat des circonstances environnantes. Telle femme qui a beaucoup fait parler d'elle eût été, autrement placée, chaste épouse et bonne mère de famille. Je crois à l'éducation du manteau de la cheminée. Lorsqu'on a passé son enfance à entendre les principes d'une saine morale, simplement professés, et à les voir sans cesse mettre en pratique, il se forme autour d'une jeune personne un réseau d'adamant dont elle ne sent ni le poids ni la force mais qui devient comme une seconde nature. Il faut un rare degré de perversité pour chercher à en rompre les mailles. Ayons de l'indulgence pour celles qui sont livrées aux séductions du monde sans être pourvues de cette défense.

Je viens de prononcer le nom de monsieur de Talleyrand, mais je ne me hasarderai pas à en parler. Je ne chercherai pas à estomper un caractère qui appartient au burin de l'histoire ; ce sera elle qui pèsera les torts de l'homme privé avec les services de l'homme d'État et fera pencher la balance.

Dans ces barbouillages où je m'amuse à faire repasser devant moi comme des ombres chinoises, sans suite et sans ordre, les différents souvenirs que ma mémoire me retrace, je m'arrête plus volontiers aux petites circonstances qui m'ont paru assez piquantes pour être restées dans ma pensée et ne sont pas assez importantes pour être rappelées ailleurs. Les personnages historiques ne sont dans mon domaine que par leurs rapports personnels avec moi, ou lorsque j'ai recueilli sur eux des détails circonstanciés de la vérité desquels je me tiens assurée. À cette époque, je me trouvais précisément dans la situation du public et du public malveillant, vis-à-vis du prince de Bénévent ; plus tard, j'aurai peut-être occasion de parler du prince de Talleyrand. Nous verrons, si j'arrive à ce temps.

Les cardinaux dispersés dans toute la France eurent la permission ou plutôt l'ordre de se réunir à Paris à l'époque du mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse. Consalvi se trouva du nombre ; il vint descendre chez nous et ne nous quitta guère pendant son court séjour. Je fus bien frappée de la lucidité et de la clarté de son esprit en nous expliquant une position que la théologie et la politique rendaient si complexe. Il désirait sincèrement pouvoir, dans l'intérêt de la religion, complaire aux vœux de l'Empereur et

pourtant les canons de l'Église s'y opposaient si formellement qu'il n'y pouvait arriver.

Si j'ai bien compris alors, ce n'est pas seulement la forme dans laquelle le mariage de Joséphine était cassé qui faisait les difficultés mais encore la situation personnelle de l'Empereur. Il était excommunié *vitando*, ce qui n'empêchait pas qu'il pût recevoir les sacrements ni qu'un prêtre pût les lui administrer pour nécessité, seulement les autres ecclésiastiques ne pouvaient y assister. Aussi les cardinaux étaient-ils prêts à siéger au bal ou à telle autre fête, mais le banc réservé pour eux à la cérémonie où on administrait le *sacrement* du mariage resta vide.

Je crois que, si cela eût dépendu uniquement du cardinal Consalvi, il eût cherché quelque accommodement. Mais plusieurs de ses collègues étaient plus chauds et moins raisonnables que lui ; et la situation de tout détenteur du patrimoine de Saint-Pierre est si positivement spécifiée comme excommunié *vitando* par les lois de l'Église qu'il n'y avait pas moyen de les éluder dès qu'elles étaient invoquées.

De son côté, l'Empereur voulait l'emporter de haute lutte ; sa fureur en voyant inoccupé le banc des cardinaux fut excessive. Quelques-uns furent envoyés dans des forteresses, d'autres, et Consalvi fut du nombre, obligés de retourner dans les villes fixées pour leur exil. Je ne me rappelle plus si c'est à ce moment ou avant qu'ils eurent la défense de porter les bas et la calotte rouge, d'où leur est venue l'appellation de *cardinaux noirs* qui les a distingués pendant tout le cours de ces querelles dogmatico-politiques.

Le court séjour que le cardinal Consalvi fit à Paris renoua fortement les liens d'amitié qui existaient entre nous et, si mes souvenirs d'enfance avaient été froissés en retrouvant le cardinal Maury, je fus en revanche enchantée de son collègue. Mon opposition au régime impérial était certainement fort entachée d'esprit de parti, cependant j'ai toujours été accessible aux raisonnements qui portaient un caractère d'impartialité. Et j'étais touchée et édifiée de voir le cardinal Consalvi, dans sa position d'homme persécuté, parler avec tant de douceur, se lamenter des violences où il se trouvait entraîné et chercher de si bonne foi les moyens de les éviter.

Il eut plusieurs conférences avec le ministre des cultes ; il offrait des tempéraments dont j'ai oublié les détails et qu'il nous racontait heure par heure, mais l'Empereur ne voulait entendre à aucun. Le public resta persuadé que l'absence des cardinaux tenait uniquement à ce qu'ils n'admettaient pas le divorce ; je crois que c'est une erreur.

Je n'assistai pas plus aux fêtes du mariage que je n'avais fait à celles du couronnement. Je faisais honneur à mes répugnances politiques de ce peu de curiosité, mais j'ai découvert depuis que ma paresse y avait la plus grande part. Je trouve que la peine qu'il faut se donner surpasse de beaucoup le plaisir qu'on aurait, et le récit des fêtes suffit complètement à ma satisfaction ; je le lis le lendemain dans mon fauteuil en me réjouissant d'avoir échappé à la fatigue.

Je ne vis que les illuminations ; ce sont sans comparaison les plus belles que je me rappelle. L'Empereur, auquel les grandes idées ne manquaient guère, eut celle de faire construire en toile le grand arc de l'Étoile tel qu'il existe aujourd'hui, et ce monument improvisé fit un effet surprenant. Je crois que c'est le premier exemple de cette sage pensée, adoptée maintenant, d'essayer l'effet des constructions avant de les établir définitivement. L'arc de l'Étoile obtint les suffrages qu'il méritait.

Mon oncle, l'évêque de Nancy, assista au Concile des évêques de France réunis à Paris, à l'effet de statuer sur les différends existants avec le Pape, et qui n'eut aucun résultat. Mon oncle y tint une conduite fort épiscopale mais pourtant assez gouvernementale pour que l'Empereur en fût très content. Il lui donna une triste marque de sa satisfaction, quelque temps après, en le nommant archevêque de Florence.

Il avait fait beaucoup de bien à Nancy ; il y jouissait de la plus haute considération et il s'y plaisait extrêmement. Abandonner une telle résidence, où il était établi régulièrement et canoniquement, pour aller prendre violente possession, malgré le clergé et le Pape, d'un diocèse italien était une lourde calamité et attirait sur sa tête ces haines cléricales qui ne pardonnent jamais.

Il arriva à Paris désespéré ; mon père, qui l'aimait tendrement, entra complètement dans sa situation. Ils en causèrent longuement et, après avoir pesé les inconvénients entre déplaire à l'Empereur et rompre avec les gens

de sa robe, ils conclurent qu'il ne fallait pas assumer seul cette responsabilité. L'évêque de Nantes, du Voisin, et l'archevêque de Tours, Barral, avaient été promus à des sièges importants en Italie qui se trouvaient dans le même prédicament que celui de Florence. Mon oncle décida que l'acceptation de l'archevêque de Tours ne suffisait pas, mais que celle de l'évêque de Nantes entraînerait la sienne.

Monsieur du Voisin passait pour habile théologien, et il était le prélat le plus considéré de toute l'Église gallicane. Mon père approuva ce parti ; mon oncle, après l'avoir annoncé au ministre des cultes, alla faire sa cour à l'Empereur qui le reçut très bien. Les trois prélats désignés se réunirent plusieurs fois. Mon oncle logeait avec nous. Il nous raconta un matin que l'évêque de Nantes venait de partir pour Nantes, après un refus formel ; qu'en conséquence, il allait se rendre à Saint-Cloud avec le ministre des cultes pour y porter son propre refus. Monsieur de Barral n'avait encore aucune décision arrêtée.

L'évêque donna l'ordre de charger sa voiture de voyage pour retourner le lendemain à Nancy. Il resta longtemps à causer avec mon père et moi, récapitulant toutes les excellentes raisons qui rendaient le parti qu'il avait pris irrévocable. Il revint tard ; à dîner, on parla de chapeaux de paille, l'évêque me dit avec un sourire forcé :

« Ma petite, j'espère que vous me chargerez de vos commissions, je crois que c'est en Toscane qu'on fait les plus beaux. »

Mon père et moi échangeâmes un regard de surprise. L'évêque prit, en effet, le lendemain de grand matin la route de Nancy, mais c'était pour y faire ses paquets et se rendre à Florence. Nous évitâmes de concert toute explication. Quand un homme de talent et de conscience agit ainsi contre son propre jugement et que le parti est pris, il n'y a rien à dire. Je n'en ai jamais su davantage. L'Empereur l'avait-il intimidé ou séduit ? Je l'ignore, ni l'un ni l'autre n'étaient faciles avec un homme dont l'esprit était aussi distingué que la haute raison. Le fait s'est passé précisément comme je le raconte.

Au retour de Florence, en 1814, la décision prise avait trop mal réussi pour qu'il fût opportun de revenir sur le passé. Elle a éventuellement causé la mort de mon oncle, car les haines du parti émigré et de l'esprit prêtre se

sont réunies dans toute leur âcreté pour semer d'amertume le reste de sa vie. Et, malgré la haute considération dont il jouissait à Nancy où il retourna, elles ont tiré assez de fiel de ce malheureux séjour à Florence pour le tourmenter à un tel point que sa santé y a succombé. S'il était resté à Nancy, aucune des tribulations qu'on lui a suscitées n'aurait pu avoir lieu, et il aurait trouvé dans les papes des protecteurs au lieu d'antagonistes offensés et voulant se venger. Mais résister à la volonté de l'Empereur, quelque bon motif qu'on eût, semblait dans ce temps une espèce de démence ; lui-même cherchait à établir cette pensée.

Alexis de Noailles reçut un brevet de sous-lieutenant pour se rendre à l'armée ; il déclara que sa volonté était de ne point servir ; on insista, il résista. On l'arrêta, on le traîna en prison, il résista encore. L'Empereur avait bonne envie de l'envoyer à Charenton. On obtint à grand'peine qu'il restât à Vincennes. Enfin, ne pouvant vaincre son opposition et craignant peut-être que cette folie ne devînt contagieuse, l'Empereur le fit relâcher en lui ordonnant de quitter l'empire où il ne voulait pas de ce *conspirateur de sacristie*. Et, content de l'affubler de ce sobriquet ironique, il lui ouvrit les portes de la prison en lui fermant celles de la patrie. C'est la seule personne qui, à ma connaissance, ait résisté à l'Empereur, comme madame de Chevreuse est la seule qui ait été forcée de prendre une place à la Cour impériale.

Alexis de Noailles n'avait pas été le seul à recevoir un brevet de sous-lieutenant ; il y en avait eu une douzaine d'envoyés, en même temps, aux jeunes gens dont les familles faisaient le plus de tapage de leur opposition. Ils avaient été expédiés à la suite d'un bal costumé donné par madame du Cayla, où l'on déploya assez de magnificence pour que le bruit en parvînt aux oreilles de l'Empereur. Il voulait bien que les personnes en dehors de son gouvernement végétassent en paix et en tranquillité, mais, dès qu'on cherchait à se faire remarquer en quelque genre que ce fût, il fallait qu'on se rattachât à son gouvernement ; il n'admettait aucune distinction qui n'émanât de lui.

Au reste, il jugea bien en cette circonstance car, à l'exception d'Alexis, tous ces sous-lieutenants, violemment improvisés, devinrent de fort zélés soutiens de la couronne impériale. Je ne sais si déjà, à cette époque,

madame du Cayla était avec le duc de Rovigo dans les liaisons intimes que la prodigieuse ressemblance de son fils a constatées.

Depuis qu'elle s'est donnée en spectacle au public par ses relations avec Louis XVIII, mille histoires scandaleuses ont surgi sur son compte. Je n'en avais jamais entendu parler ; elle était aussi agréable qu'on le peut être avec un teint horriblement gâté, assez spirituelle, fort désireuse de plaire. Elle vivait mal avec un mari plus que bizarre, mais était pleine de tendresse et de soins pour sa belle-mère dont elle était adorée.

Si j'avais été interrogée sur son compte à cette époque, je l'aurais représentée comme une jeune femme d'une très bonne conduite, même un peu prude et affichant une grande piété. Je me souviens qu'une fois où elle avait dansé dans un quadrille le mardi gras, elle se fit remplacer pour le répéter le samedi suivant quoique les sept autres femmes ne fissent aucune difficulté d'y reparaître.

Madame du Cayla soignait extrêmement les vieilles dames de la société de sa belle-mère et les évêques ou gens de la petite Église. Nous croyions qu'elle suivait son goût ; elle a prouvé depuis que l'esprit d'intrigue et le besoin de se faire prôner l'inspiraient. Elle ne manquait jamais de faire maigre et de jeûner avec ostentation, ce qui était beaucoup plus remarquable sous l'Empire que sous la Restauration. Peu de gens alors affichaient des pratiques extérieures, et on continuait les bals sans scrupule pendant les deux premières semaines du carême, mais on n'aurait pas passé la mi-carême.

Je me souviens que le comte de Palfy ayant eu la mauvaise pensée de donner un bal le vendredi saint, deux femmes seulement, même de la Cour impériale, s'y rendirent.

Ceci ramène ma pensée à la conversion de Jules de Polignac. Je n'ai jamais pu croire à la sincérité de sa dévotion et voici sur quoi se fonde mon incrédulité.

Il y avait à Lyon une riche héritière dont la mère était sous l'influence des prêtres de la petite Église : on appelait ainsi les opposants au Concordat. Le mariage de cette jeune fille fut arrangé par eux avec Alexis de Noailles, alors le coryphée de cette secte. Il se rendit à Lyon pour le conclure et, en

une semaine, réussit à déplaire si complètement à la fille et à la mère que le mariage fut rompu.

Jules de Polignac, retenu à Vincennes par la grâce spéciale de l'Empereur, car il n'avait été condamné qu'à trois années de prison expirées depuis longtemps, se flattait que la clémence impériale se laisserait de cette arbitraire aggravation de peine, et il avait l'espoir de sortir de prison. Adrien de Montmorency soignait fort amicalement les prisonniers de Vincennes.

On parlait un soir chez moi de la rupture du mariage d'Alexis de Noailles :

« Pardi, dit Adrien, je viens de le raconter à Jules. Je lui ai dit que, s'il était aussi bon catholique que royaliste, il serait bien aisé d'arranger ce mariage pour lui. L'auréole de Vincennes déciderait tout de suite en sa faveur. »

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que nous apprîmes que Jules tournait à la dévotion de la manière la plus édifiante. Les distractions très peu orthodoxes qu'il avait recherchées jusque-là furent repoussées, ses intimités changées. Enfin il s'établit une révolution si complète dans ses sentiments et dans ses habitudes que le directeur, qu'il avait choisi parmi les prêtres les plus en évidence de la petite Église, put mander à ses coreligionnaires de Lyon que monsieur Jules de Polignac était l'homme suivant leur cœur. Les négociations pour le mariage furent entamées et assez avancées pour faire croire à leur succès dès qu'il sortirait de Vincennes ; mais l'Empereur arriva à la traverse et par autorité fit épouser la riche héritière à monsieur de Marbeuf.

Ce fut dans ce temps qu'il lui prit la fantaisie de marier à son choix toutes les filles qui avaient au-dessus de cinquante mille francs de rente. Cette inquisition de famille n'a pas peu contribué à l'impopularité où il a fini par atteindre. Il admettait cependant la résistance. Les d'Aligre en sont un exemple. Monsieur d'Aligre était chambellan ; l'Empereur lui fit demander sa fille pour monsieur de Caulaincourt ; il feignit d'accepter avec joie. Mais, peu de jours après, il vint dire, avec l'air de l'affliction, que mademoiselle d'Aligre avait une répugnance invincible à la personne du duc de Vicence.

L'Empereur n'insista pas. Monsieur d'Aligre se crut sauvé, mais, apprenant peu de temps après que monsieur de Faudas, le frère de la duchesse de Rovigo, allait lui être proposé pour gendre, il bâcla en huit jours de temps le mariage de sa fille avec monsieur de Pomereu, sous prétexte qu'elle lui donnait la préférence sur tous les prétendants. L'Empereur bouda un peu monsieur d'Aligre, mais celui-ci, n'ayant rien à en attendre, se sentait plus indépendant que beaucoup d'autres.

Quant à Jules, il conserva son odeur de sainteté qu'il ne put exploiter qu'à la Restauration. Il est resté prisonnier jusqu'en 1814.

CHAPITRE VII

Esprit des émigrés rentrés. — L'Empereur et le roi de Rome. — Les idéalistes. — Monsieur de Chateaubriand. — Les *Madames*. — La duchesse de Lévis. — La duchesse de Duras. — La duchesse de Châtillon. — Le comte et la comtesse de Ségur.

Je ne puis jamais me rappeler sans honte les vœux antinationaux que nous formions et la coupable joie avec laquelle l'esprit de parti nous faisait accueillir les revers de nos armées. J'ai lu depuis le portrait que Machiavel fait des *Fuori inciti*, et c'est la rougeur sur le front que j'ai dû en avouer la ressemblance. Les émigrés de tous les temps et de tous les pays devraient en faire leur manuel ; ce miroir les ferait reculer devant leur propre image. Sans doute, nos sentiments n'étaient pas communs à la majorité du pays, mais je crois que les masses étaient devenues profondément indifférentes aux succès militaires.

Lorsque le canon nous annonçait le gain de quelque brillante bataille, un petit nombre de personnes s'en affligeait, un nombre un peu plus grand s'en réjouissait, mais la population y restait presque insensible. Elle était rassasiée de gloire et elle savait que de nouveaux succès entraînaient de nouveaux efforts. Une bataille gagnée était l'annonce d'une conscription, et la prise de Vienne n'était que l'avant-coureur d'une marche sur Varsovie ou sur Presbourg. D'ailleurs, on avait peu de foi à l'exactitude des bulletins, et leur apparition n'excitait guère d'enthousiasme. L'Empereur était toujours accueilli beaucoup plus froidement à Paris que dans toutes les autres villes.

Pour rendre hommage à la vérité, je dois dire cependant que, le jour où le vingt-sixième coup de canon annonça que l'Impératrice était accouchée d'un garçon, il y eut dans toute la ville un long cri de joie qui partit comme par un mouvement électrique. Tout le monde s'était mis aux fenêtres ou sur les portes ; pour compter les vingt-cinq premiers, le silence était grand, le vingt-sixième amena une explosion. C'était le complément du bonheur de

l'Empereur, et on aime toujours ce qui est complet. Je ne voudrais pas répondre que les plus opposants n'aient pas ressenti en ce moment un peu d'émotion.

Nous inventâmes une fable sur la naissance de cet enfant qu'on voulut croire supposé. Cela n'avait pas le sens commun. L'Empereur l'aimait passionnément et, dès que le petit roi put distinguer quelqu'un, il préféra son père à tout. Peut-être l'amour paternel l'aurait porté à être plus avare du sang des hommes.

J'ai entendu raconter à monsieur de Fontanes qu'un jour où il assistait au déjeuner de l'Empereur, le roi de Rome jouait autour de la table ; son père le suivait des yeux avec une vive tendresse, l'enfant fit une chute, se blessa légèrement, il y eut grand émoi. Le calme se rétablit, l'Empereur tomba dans une sombre rêverie, puis l'exprimant tout haut sans s'adresser directement à personne :

« J'ai vu, dit-il, le même boulet de canon en emporter vingt d'une file. »

Et il reprit avec monsieur de Fontanes l'affaire dont sa pensée venait d'être distraite par des réflexions dont on suit facilement le cours. Au reste, les mécomptes commençaient pour lui et contribuèrent peut-être à ces retours philanthropiques.

Je n'en finirais pas si je voulais raconter tous les on-dit sur l'Empereur mais, comme ils ne m'arrivaient qu'à travers le prisme de l'opposition, je m'en méfie moi-même. Si ce prisme montrait pourtant les objets sous de fausses couleurs, du moins il les grandissait, car j'ai été étonnée de trouver combien les hommes, qui semblaient à nos yeux devoir être aussi grands que les actions auxquelles Napoléon les employait, se sont trouvés médiocres et petits quand il a cessé de les soutenir. Un de ses plus grands talents était de découvrir de son regard d'aigle la spécialité de chacun, de l'y appliquer et, par là, d'en tirer tout le parti possible.

Les seules personnes contre lesquelles il eût une répugnance invincible, c'étaient les véritables libéraux, ceux qu'il appelait les *idéalistes*. Quand une fois un homme était affublé par lui de ce sobriquet, il n'y avait plus à en revenir ; il l'aurait volontiers envoyé à Charenton et le regardait comme un fléau social. Hélas ! nous forcera-t-on à convenir que le génie gouvernemental de Bonaparte l'inspirait juste et que ces esprits rêveurs du

bonheur des nations, fort respectables sans doute, ne sont point applicables, qu'ils ne servent qu'à exciter les passions de la multitude en les flattant et à amener la désorganisation de la société ? Je ne le pensais pas alors, et la répugnance de l'Empereur pour les *idéalistes*, dont j'aurais volontiers fait mes oracles, me paraissait un grand tort.

Au nombre de ces *idéalistes*, il rangeait monsieur de Chateaubriand. C'était une erreur. Monsieur de Chateaubriand n'a aucune faiblesse pour le genre humain ; il ne s'est jamais occupé que de lui-même et de se faire un piédestal d'où il puisse dominer sur son siècle. Cette place était difficile à prendre à côté de Napoléon, mais il y a incessamment travaillé. Ses mémoires révéleront au monde à quel point, avec quelle persévérance et quel espoir de succès. Il y a réussi en ce sens qu'il s'est toujours fait une petite atmosphère à part dont il a été le soleil. Dès qu'il en sort, il est saisi de l'air extérieur d'une façon si pénible qu'il devient d'une maussaderie insupportable ; mais, tant qu'il y reste plongé, on ne saurait être meilleur, plus aimable et distribuer ses rayons avec plus de grâce. J'ai un véritable goût pour le Chateaubriand de cette situation, l'autre est odieux.

S'il s'était borné à être auteur, ainsi que sa nature si éminemment artiste l'y poussait, à part quelques amertumes nées des critiques de ses ouvrages, on n'aurait connu de lui que ses bonnes et aimables tendances. Mais l'ambition d'être un homme d'État l'a entraîné dans d'autres régions où ses prétentions mal accueillies ont développé en lui une foule de mauvaises passions et jeté sur son style des flots de bile qui rendront la plupart de ses écrits inlisibles lorsque le temps lui aura préparé des lecteurs impartiaux.

Monsieur de Chateaubriand a éminemment le tact des dispositions du moment. Il devine l'instinct du public et le caresse si bien qu'écrivain de parti il a pourtant réussi à être populaire. Il lui est fort égal pour cela de changer du tout au tout, d'encenser ce qu'il a honni, de honnir ce qu'il a encensé. Il a deux ou trois principes qu'il habille selon les circonstances, de façon à les rendre presque méconnaissables, mais avec lesquels il se tire de toutes les difficultés et prétend être toujours profondément conséquent. Cela lui est d'autant plus facile que son esprit, qui va jusqu'au génie, n'est gêné par aucune de ces considérations morales qui pourraient arrêter. Il n'a foi en rien au monde qu'en son talent, mais aussi c'est un autel devant lequel il est dans une prosternation perpétuelle. En parlant de la Restauration et de la

révolution de 1830, si je conduis ces notes jusque-là, j'aurai souvent occasion de le trouver sur mon chemin.

Pendant l'Empire, il ne m'apparaissait que comme un homme de génie et de conscience, persécuté parce qu'il se refusait à encenser le despotisme, et pour avoir donné sa démission de ministre en Valais à l'occasion de la mort du duc d'Enghien.

Le Génie du Christianisme, *l'Itinéraire à Jérusalem*, le poème des *Martyrs*, récemment publiés, justifiaient notre admiration. Je trouvais bien l'enthousiasme de quelques dames un peu exagéré, mais pourtant je m'y associais jusqu'à un certain point. Je me rappelle une lecture des *Abencérages* faite chez madame de Ségur. Il lisait de la voix la plus touchante et la plus émue, avec cette foi qu'il a pour tout ce qui émane de lui. Il entraînait dans les sentiments de ses personnages au point que les larmes tombaient sur le papier ; nous avions partagé cette vive impression et j'étais véritablement sous le charme. La lecture finie on apporta du thé :

« Monsieur de Chateaubriand voulez-vous du thé ?

— Je vous en demanderai. »

Aussitôt un écho se répandit dans le salon :

« Ma chère il veut du thé.

— Il va prendre du thé.

— Donnez-lui du thé.

— Il demande du thé ! »

Et dix dames se mirent en mouvement pour servir l'Idole. C'était la première fois que j'assistais à pareil spectacle et il me sembla si ridicule que je me promis de n'y jamais jouer de rôle. Aussi, quoique j'aie été dans des relations assez constantes avec monsieur de Chateaubriand, je n'ai point été enrôlée dans la compagnie de *ses madames*, comme les appelait madame de Chateaubriand, et ne suis jamais arrivée à l'intimité, car il n'y admet que les véritables adoratrices.

Lorsqu'en 1812 nous quittâmes Beauregard pour nous installer à Châtenay, monsieur et madame de Chateaubriand étaient établis à la Vallée-aux-Loups, à dix minutes de chez moi. L'habitation créée par lui était charmante et il l'aimait extrêmement. Nous voisinions beaucoup ; nous le

trouvions souvent écrivant sur le coin d'une table du salon avec une plume à moitié écrasée, entrant difficilement dans le goulot d'une mauvaise fiole qui contenait son encre. Il faisait un cri de joie en nous voyant passer devant sa fenêtre, fourrait ses papiers sous le coussin d'une vieille bergère qui lui servait de portefeuille et de secrétaire et, d'un bond, arrivait au-devant de nous avec la gaieté d'un écolier émancipé de classe.

Il était alors parfaitement aimable. Je n'en dirai pas autant de madame de Chateaubriand ; elle a beaucoup d'esprit, mais elle l'emploie à extraire de tout de l'aigre et de l'amer. Elle a été bien nuisible à son mari, en l'excitant sans cesse à l'irritation et en lui rendant son intérieur insupportable. Il a toujours eu de grands égards pour elle sans pouvoir obtenir la paix du coin du feu.

J'ai dit qu'elle avait de l'esprit, cela est incontestable. Cependant (et il faut l'avoir vu pour se le persuader) son orgueil bourgeois est blessé de la réputation littéraire de monsieur de Chateaubriand ; il lui semble que c'est déroger ; et, pendant la Restauration, elle voulait, avec la plus extravagante passion, des titres et des places de Cour pour compenser ces vulgaires succès. Elle affichait hautement la prétention de n'avoir jamais lu une ligne de ce que son mari avait fait publier ; mais, comme elle lui dit sans cesse qu'un pays qui a la gloire de le posséder et qui ne se fait pas gouverner par lui est un pays maudit et qu'elle le lui prouve par certains passages de *l'Apocalypse* dont elle a fait l'étude la plus approfondie, il lui pardonne le dédain pour son mérite en faveur du dévouement à ses prétentions.

Ce que ce ménage a englouti d'argent, sans avoir jamais eu l'apparence d'un état, serait une nouvelle preuve entre mille des inconvénients du désordre. Au reste, monsieur de Chateaubriand convient lui-même que rien ne lui paraît insipide comme de vivre d'un revenu régulier quel qu'il soit.

Il veut toucher des capitaux, les gaspiller, sentir la pénurie, avoir des dettes, se faire nommer ambassadeur, dissiper en fantaisies les appointements destinés à défrayer sa maison, quitter sa place et se trouver plus gêné, plus endetté que jamais, abandonner une situation où il a vingt-cinq chevaux dans son écurie et avoir le plaisir de refuser une invitation à dîner sous prétexte qu'il n'a pas de quoi payer un fiacre pour l'y mener, enfin éprouver des sensations variées pour se *désennuyer*, car, au bout du compte, c'est là le but et le grand secret de sa vie.

Malgré ce chaos d'existence auquel monsieur de Chateaubriand associe, sans ressentir le moindre scrupule, les personnes qui lui sont dévouées, il est d'un commerce agréable et facile. Hormis qu'il bouleverse votre vie, il est disposé à la rendre fort douce. De temps en temps même, il lui prend des velléités de faire des sacrifices aux personnes qui l'aiment, mais c'est trop contre sa nature pour qu'il y tienne longtemps.

Ainsi, après s'être laissé suivre à Rome par madame de Beaumont, quoique cela l'importunât, il l'y a tracassée et elle y est morte presque isolée. Ainsi, après avoir changé toute sa vie, s'être jeté dans le monde pour y faire rentrer madame de Z..., il l'a vue devenir folle sans lui donner un soupir. Ainsi il a à peine consenti à tracer un article bien froid dans une gazette pour honorer les cendres de madame de Duras qui, pendant douze ans, n'avait vécu que pour lui.

Je pourrais ajouter bien des noms à cette liste, car Monsieur de Chateaubriand a toujours eu la plus grande facilité à se laisser adorer sans se mettre en peine des chagrins qu'il doit causer. De toutes ses amies, celle qui a tenu le plus de place dans son cœur est, je crois, madame C..., de X..., devenue duchesse de Z... L'histoire de cette pauvre femme se rattache aux mœurs qui existaient avant la Révolution et que, dans les derniers temps, on aurait voulu nous faire regretter.

Mademoiselle de Y..., aussi charmante et aussi accomplie qu'on puisse imaginer une jeune personne, épousa en 1790, grâce à l'immense fortune à laquelle elle était destinée, C... de X..., fils aîné du prince de ***. Sans avoir la distinction d'esprit de sa femme, il n'en manquait pas, était parfaitement beau et encore plus à la mode. Le nouveau ménage fit sensation lors de sa présentation aux Tuileries, malgré la gravité des événements à cette époque.

Bientôt les orages révolutionnaires les séparèrent, Monsieur de X... émigra ; sa femme, grosse, resta dans sa famille dont incessamment elle partagea les malheurs. Elle l'accompagna dans les prisons où elle fut l'ange tutélaire de ses parents, entre autres de la vieille maréchale de Z..., la grand'mère de son mari. Elle la servit comme une fille et comme une servante jusqu'au jour où l'échafaud l'arracha à ses soins. Elle vit périr son propre père et consola sa mère, enfin elle réunit sur sa tête l'admiration et la vénération de toutes les personnes renfermées avec elle.

Dès que les prisons s'ouvrirent, son premier vœu fut d'aller rejoindre son jeune mari pour lequel elle ressentait l'amour le plus tendre. Quitter la France n'était pas chose facile ; cependant, à force de courage et d'intelligence, elle parvint à se faire jeter par un bateau sur la plage d'Angleterre. Sa fille, confiée à un patron américain, l'y avait précédée de quelques heures. Ayant cette enfant dans ses bras, elle vint heurter à la porte de son mari.

C... de X..., était alors attaché par l'empire de la mode au char de madame Fitz-Herbert. Elle avait au moins quarante-cinq ans, mais le plaisir d'être le rival du prince de Galles, qui n'en dissimulait pas son mécontentement, la paraît de tous les charmes aux yeux de monsieur de X..., et il vit arriver sa gracieuse compagne avec une vive impatience. Sous prétexte d'économie, il s'empressa de la conduire dans une petite chaumière au nord de l'Angleterre. Elle ne s'en plaignit pas tant qu'il l'habita avec elle. Mais bientôt des affaires l'appelèrent à Londres ; ses séjours y devinrent fréquents, s'y prolongèrent, enfin il s'y établit.

Il était intimement lié avec monsieur du L... de V..., jeune homme beaucoup moins beau, mais infiniment plus aimable et plus agréable que monsieur de X... Il lui montrait, en se plaignant de l'ennui qu'elles lui causaient, les lettres tendres et tristes de sa jeune femme. Monsieur du L... lui reprochait l'abandon où il la laissait, ajoutant qu'il mériterait bien qu'il lui arrivât malheur :

« Tu appelles cela malheur ; le plus beau jour de ma vie serait celui où je me verrais débarrassé de ses doléances. »

Monsieur du L... finit par offrir à C... de X... de chercher à le délivrer de l'amour de sa femme. Ce dévouement fut accepté avec transport. Les deux amis se rendirent ensemble à la chaumière ; peu de jours après C... de X... partit laissant monsieur du L... passer tout seul auprès d'une femme de vingt ans, triste et délaissée, les longues journées de l'hiver.

Elle était aussi aimable que jolie, pleine de talents et d'esprit. Monsieur du L..., qui avait déjà la tête montée par ses lettres, en devint passionnément amoureux et n'eut pas de peine à jouer le rôle auquel il s'était engagé. Il avertit soigneusement le mari de ses progrès et, au bout de plusieurs mois, de son succès. Celui-ci annonça alors le projet d'une visite

aux deux solitaires. Madame de X..., réveillée du doux rêve où elle s'abandonnait par la pensée de voir arriver l'époux qu'elle avait offensé, se livra à une douleur immodérée. Monsieur du L... essaya vainement de la calmer ; enfin il se décida à lui raconter le pacte immoral à l'aide duquel il avait réussi et lui apporta en preuve sa correspondance.

Madame de X... avait encore à cette époque l'âme noble et pure ; elle se sentit révoltée d'avoir été trahie d'une façon si odieuse, elle resta anéantie sous cette horrible révélation. Dès le lendemain, elle prit avec son enfant la route de Yarmouth, annonçant qu'elle retournait chercher un asile dans les bras de sa mère. Son mari fut enchanté d'en être débarrassé. Monsieur du L... courut après elle, la rattrapa avant qu'elle fût embarquée, l'apaisa, l'accompagna et obtint son pardon. Mais l'illusion de l'amour était détruite pour elle. Monsieur du L... a été puni de sa coupable transaction par un sentiment vrai et passionné qui, depuis lors, a fait le malheur de sa vie.

Madame de X..., l'imagination salie et le cœur froissé par la conduite de deux hommes qu'elle avait aimés, arriva à Paris au moment des saturnales du Directoire et n'y prit qu'une part trop active. Elle-même a pris la peine de la rédiger en ce peu de mots :

« Je suis bien malheureuse ; aussitôt que j'en aime un, il s'en trouve un autre qui me plaît davantage. » Ses choix furent aussi honteux par leur qualité que par leur nombre. Elle était tombée dans un tel désordre que son attachement pour monsieur de Chateaubriand fut presque une réhabilitation.

Cette liaison était dans toute sa vivacité lorsque monsieur de Chateaubriand partit pour la Terre Sainte ; les deux amants se donnèrent rendez-vous à la fontaine des Lions de l'Alhambra. Madame de X..., n'avait garde de manquer une entrevue si romanesque. Elle s'y trouva au jour indiqué. Pendant l'absence de monsieur de Chateaubriand, elle avait laissé tromper ses inquiétudes par les soins assidus du colonel L... Tandis qu'elle attendait le pèlerin de Jérusalem à Grenade, elle y apprit la mort du colonel. De sorte que, lorsque monsieur de Chateaubriand arriva, préparant des excuses pour son retard et des hymnes sur l'exactitude de sa bien-aimée, il trouva une femme en longs habits de deuil et pleurant avec un extrême désespoir la mort d'un rival heureux en son absence. Tout le voyage en Espagne se passa de cette façon, monsieur de Chateaubriand mêlant le rôle de consolateur à celui d'adorateur.

Il place à cette époque son refroidissement pour madame de X... Toutefois, leur liaison dura encore longtemps.

La publication de l'*Itinéraire* donna un nouveau lustre au talent populaire de monsieur de Chateaubriand et augmenta le désir que plusieurs personnes avaient de le voir. Il en profita pour replacer madame de X... dans une meilleure situation. Il établit que, par elle seule, on arriverait à lui et fit trêve à sa sauvagerie. Il faut lui en tenir compte, car c'était uniquement dans l'intérêt de madame de X... On lui rendit des soins pour attirer monsieur de Chateaubriand. Comme elle était charmante dès qu'on se mettait en rapport avec elle, elle plaisait par son propre mérite.

Elle fut un instant dans l'intimité d'une coterie, composée de mesdames de Duras, de Bérenger, de Lévis, etc. Mais, bientôt, elle-même s'en ennuya ; elle s'en retira volontairement et rentra dans l'intérieur de son cabinet où des occupations sérieuses se mêlaient à des talents de premier ordre pour employer son temps. Elle vécut de cette sorte jusqu'à la Restauration. Nous la vîmes, à cette époque, se précipiter dans le tourbillon du monde ; couverte d'atours couleur de roses, elle dansa à un grand bal. Son mari, qui n'avait jamais cessé de la voir, négocia une réconciliation avec elle. Elle prit le titre de duchesse de Z...

On lui proposa un appartement à l'hôtel de X... ; on parlait même d'une grossesse qui donnait l'espoir d'un frère à sa fille mariée depuis plusieurs années. Chacun remarquait les manières bizarres de madame de Z... Les Cents-Jours arrivèrent ; la terreur s'empara d'elle, son étrangeté augmenta. On chercha pendant quelques mois à la dissimuler, il fallut enfin la reconnaître et la séquestrer. À l'époque où j'écris, elle est depuis vingt ans renfermée et n'a jamais recouvré la raison. Tel a été le sort d'une des personnes les plus heureusement douées que la nature ait jamais formées. Je ne puis m'empêcher de croire qu'elle valait mieux que la vie qu'elle a menée.

Sans ce fatal voyage d'Angleterre qui l'a rendue toute blessée, toute désillusionnée aux désordres de Paris pendant le temps du Directoire, peut-être n'aurait-elle pas suivi une aussi mauvaise voie. J'ai lieu de penser que son mari a plus d'une fois regretté sa propre conduite, et le sacrifice qu'il avait fait à ce faux dieu de la galanterie qui régnait encore à l'époque où il est entré dans le monde. Il n'a pu se dissimuler qu'il était le premier auteur

des torts de sa femme. Monsieur de Chateaubriand avait certainement conçu la pensée de la relever à ses propres yeux et à ceux du monde. Mais il est incapable de s'occuper avec persévérance du sort d'un autre ; il est trop absorbé par la préoccupation de lui-même.

C'est lorsque madame de X... rentra dans sa retraite que se forma décidément le corps des *madames*. Les principales étaient les duchesses de Duras, de Lévis, et madame de Béranger ; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Ces trois dames avaient chacune leur heure ; monsieur de Chateaubriand était reçu à huis clos, et Dieu sait quelle vie on lui faisait quand il donnait à l'une d'elles quelques-unes des minutes destinées à l'autre.

Elles étaient tellement enorgueillies de leur succès que leur portier avait ordre de tenir leur porte close en avertissant que c'était l'heure de monsieur de Chateaubriand, et on assure que la consigne était souvent prolongée pour se donner meilleur air. Ces dames se faisaient entre elles des scènes qui servaient à divertir la galerie ; mais, chaque soir, toutes reprenaient leur bonne humeur et s'en allaient faire la cour la plus assidue à madame de Chateaubriand qu'elles comblaient de soins et de prévenances.

Un jour où elle était un peu enrhumée, elle prétendait avoir reçu cinq bouillons pectoraux dans la même matinée, accompagnés des plus charmants billets dont elle faisait l'exhibition en se moquant de ces dames très drôlement, mais, au fond, sans aucun mécontentement, car ces hommages de fort grandes dames ne lui déplaisaient pas.

On dit que madame de Lévis obtint des succès assez complets ; madame de Duras en périssait de jalousie ; madame de Béranger en prit son parti en s'entourant d'autres illustrations. Les *madames* du second ordre ne portaient pas leurs prétentions si haut. Les personnes admises à la familiarité de madame de Lévis la trouvaient aimable et jolie : elle était laide et maussade vue à une distance que je ne me suis jamais sentie tentée de franchir.

Madame de Duras était fille de monsieur de Kersaint, le conventionnel. Sa mère et elle avaient passé dans leur habitation de la Martinique les années de la tourmente révolutionnaire. En amenant à Londres une grande fille de vingt-deux ans, point jolie, madame de Kersaint trouva son mariage

à peu près convenu d'avance avec le duc de Duras, réduit à un état de pénurie qui le mettait dans la dépendance, assez durement imposée, du prince de Poix son oncle. La fortune de mademoiselle de Kersaint, sans être très considérable, se trouvait fort à la convenance de monsieur de Duras. À peine débarquée il l'épousa, et elle l'adora pendant longtemps.

Monsieur de Duras était premier gentilhomme de la chambre du Roi ; le service se faisait par années et, pendant les commencements de l'émigration, les titulaires ne manquaient pas de se rendre à leur poste. Monsieur de Duras avait déjà fait son service une fois près de Louis XVIII ; son année revenait peu de temps après son mariage. Monsieur de Duras partit de Londres, avec sa femme, pour se rendre à Mitau. Arrivé à Hambourg, il y reçut un avis officiel portant que le Roi consentait à recevoir monsieur de Duras au droit de sa charge, malgré son mariage, mais que la fille d'un conventionnel ne pouvait s'attendre à être admise auprès de madame la duchesse d'Angoulême. Madame de Duras était formellement exclue de Mitau. Malgré quelques ridicules, monsieur de Duras est homme d'honneur : il n'hésita pas à reconduire sa femme à Londres et à y rester auprès d'elle.

Madame de Duras se sentit fort ulcérée. J'ai toujours pensé qu'elle avait puisé dans cette insulte l'indépendance de sentiment qui a honoré son caractère dans la suite. Après un séjour de quelques années en Angleterre, le ménage Duras revint en France où il ramena deux petites filles, les seuls enfants qu'il ait eus.

Madame de Duras s'aperçut enfin de la supériorité qu'elle avait sur son mari et le lui fit sentir avec une franchise qui amena des dissensions. Au temps de sa passion, innocente autant qu'extravagante pour monsieur de Chateaubriand, elle cherchait une distraction à ses ennuis domestiques. Madame de Duras n'avait dans sa jeunesse aucun agrément, mais elle avait beaucoup d'esprit, le cœur haut placé et une véritable distinction de caractère. Plus le théâtre où elle a été placée s'est élevé, plus sa valeur réelle a été révélée. Je l'avais devinée depuis longtemps.

Madame de Bérenger avait épousé, étant mademoiselle de Lannois, le duc de Châtillon-Montmorency que ce beau nom fit périr misérablement. Il était à Yarmouth, prêt à s'embarquer sur un paquebot ; le vent changea, il dut attendre. Le capitaine de la frégate *la Blanche*, apprenant qu'un duc de

Montmorency était à l'auberge, lui offrit un passage sur sa frégate. Elle allait porter l'argent des subsides à Hambourg ; *la Blanche* se perdit corps et biens à l'entrée de l'Elbe ; le duc de Châtillon fut noyé. Sa veuve jouit quelque temps de sa liberté. Pour faire une fin, elle épousa le moins aimable de ses adorateurs, Raymond de Bérenger. Elle avait un esprit sérieux et fort distingué, mais pas assez supérieur pour se mettre au niveau des simples mortels. J'en avais grand'peur.

Au nombre des adoratrices de monsieur de Chateaubriand se trouvait, mais sans prétention sur son cœur, madame Octave de Ségur.

Quoique ce soit un peu anticiper sur les événements, son histoire est si romanesque que je veux la raconter.

Mademoiselle d'Aguesseau épousa par amour son cousin germain, Octave de Ségur. Pendant le temps du Directoire, le jeune ménage jouit d'un bonheur complet. Vivant chez leurs parents, ils fournissaient à leurs dépenses personnelles en traduisant des romans anglais. Ils avaient déjà trois garçons dont l'éducation commençait à les occuper, lorsque Octave fut nommé sous-préfet par le Premier Consul. Sa femme le suivit à Soissons.

Le comte de Ségur, leur père, se rallia au gouvernement devenu impérial ; il fut nommé grand maître des cérémonies, et madame Octave dame du palais de l'impératrice Joséphine. Dès lors le bonheur intérieur fut troublé ; les longues absences forcées par le service de madame de Ségur développèrent dans Octave la jalousie que son cœur passionné recélait à son insu. Étienne de Choiseul devint, fort à tort assure-t-on, l'objet de son inquiétude. Il était, comme Orosmane, « cruellement blessé, mais trop fier pour se plaindre ».

Madame Octave suivit l'Impératrice à Plombières ; son mari obtint un congé pour aller passer quelques jours auprès d'elle. Il arriva le soir ; il faisait un clair de lune magnifique. Madame Octave ne l'attendait pas ; elle était dehors, son mari la suivit. Elle se promenait avec Étienne de Choiseul. Il ne se découvrit pas, quitta Plombières sans avoir parlé à personne et ne retourna pas à Soissons. On le chercha partout vainement ; on ne put en avoir aucune nouvelle. Au bout d'un an, madame Octave reçut par la poste un billet timbré de Boulogne et portant ces mots :

« Je pars, chère Félicité, je vais affronté un élément moins agité que ce cœur qui ne battra jamais que pour vous. »

Ce billet était fermé par un cachet qu'elle lui avait donné et qui portait : *Friendship, esteem and eternal love*.

Philippe de Ségur partit immédiatement pour Boulogne, mais il ne put trouver aucune trace de son frère. Il était pourtant à bord d'une des péniches où Philippe le cherchait, mais il jouait si parfaitement son rôle de soldat qu'aucun de ses camarades ne soupçonna son travestissement. Il suivit la grande armée en Allemagne ; plusieurs années s'écoulèrent ; un second billet fut remis chez madame de Ségur, il portait seulement les paroles gravées sur le cachet, écrites de la main d'Octave.

Ce fut le seul signal de son existence. Après s'être désespérée, madame Octave avait fini par se laisser consoler, par partager même des sentiments vifs qu'elle inspira. Ses trois fils n'en étaient pas moins son premier intérêt ; elle veillait sur eux avec la tendresse la plus éclairée.

Octave, ayant été fait prisonnier et mené dans une petite ville au fond de la Hongrie, n'y apprit que fort tard la nouvelle de la mort d'Étienne de Choiseul, tué à la bataille de Wagram. Il eut alors le désir de revoir sa patrie. Ses démarches pour obtenir sa liberté n'eurent pas un succès assez prompt pour que les événements ne les devançassent pas ; la paix les rendit inutiles, et il revint en France en 1814.

Sa femme fut désolée de ce retour qui rompait une liaison à laquelle elle tenait depuis plusieurs années. Soit qu'Octave en fût averti à son arrivée, soit qu'il se craignît lui-même, il voulut rester avec sa femme sur le pied de la simple amitié, réservant pour ses fils la chaleur de son cœur. Il la traitait avec une politesse grave qui ne se démentait jamais. Madame Octave, piquée au jeu par ces procédés, sentit se rallumer une passion que son mari éprouvait en secret. Elle employa vis-à-vis de lui toutes les ressources de la coquetterie :

« Prenez garde, Félicité, lui disait-il quelquefois, c'est ma vie que vous jouez. »

Enfin, il se laissa séduire et se livra à un sentiment qui avait toujours régné exclusivement dans son cœur. Quelques mois de bonheur le dédommagèrent de longues années de souffrances. Madame Octave suivit

son mari et son fils aîné dans la garnison où tous deux servaient dans le même régiment. Malheureusement, il s'y trouvait aussi un jeune officier, camarade du fils, qui l'amena chez sa mère. Octave s'en offusqua, à trop juste titre, il faut l'avouer. Il obtint de changer de régiment, et voulut que madame Octave quittât la garnison. Sous prétexte que son fils y restait, elle voulut y passer l'hiver ; Octave s'y opposa, il y eut une scène assez vive entre eux. Pour la première fois et la seule fois, il lui adressa quelques reproches fondés sur les soins qu'elle avait pris pour le ramener à elle.

Il revint seul à Paris, loua un appartement tel qu'il savait devoir lui convenir le mieux, s'occupa à l'arranger avec les soins les plus conformes à ses goûts. Il l'engagea plusieurs fois à s'y rendre ; elle s'y refusa constamment. Enfin il lui écrivit que, si elle n'était pas à Paris avant six heures tel jour, elle s'en repentirait toute sa vie. Elle n'arriva pas, et, à neuf heures, Octave se précipita dans la Seine. On le retrouva les mains fortement jointes ; il nageait parfaitement, mais, décidé à périr, la volonté l'avait emporté sur l'instinct qui porte à se sauver.

Madame Octave fut abîmée de douleur et de remords ; elle se retira dans un couvent. Je l'ai vue dans sa cellule ; elle y était fort touchante. Les sollicitations de ses fils, qui, malgré leur tendresse excessive pour leur père, lui sont restés tout dévoués, l'ont ramenée dans le monde où elle mène une vie assez retirée. Mais elle y est moins bien encadrée pour l'imagination que dans la cellule de son couvent.

Dans un siècle où il y a si peu de passions désintéressées, celle d'Octave mérite certainement d'être remarquée. Il était d'une figure charmante et très aimable quand il pouvait vaincre la timidité et l'embarras que sa première aventure, déjà bizarre, lui causait toujours. Sa femme, sans être très jolie, était parfaitement séduisante ; elle était aussi très attachante, car, malgré les cruels événements de sa triste vie, elle a conservé des amies dévouées parmi les femmes de la conduite la plus exemplaire.

CHAPITRE VIII

Derniers temps de l'Empire. — Gardes d'honneur. — Situation des esprits. — Illusions de parti. — Désorganisation des armées. — Les Alliés s'approchent. — Les autorités quittent Paris. — Bataille de Paris. — Capitulation. — Retraite des troupes françaises.

Je ne parlerai pas plus de la désastreuse retraite de Moscou que des glorieuses campagnes qui l'avaient précédée. Je n'ai sur tous ces événements que des renseignements généraux. Je n'écris pas l'histoire, mais seulement ce que je sais avec quelques détails certains. Lorsque les affaires publiques seront à ma connaissance spéciale, je les dirai avec la même exactitude que les anecdotes de société.

La chute de l'Empire s'approchait et nous avions la sottise de n'en être pas épouvantés ; à la vérité, la main ferme et habile du grand homme avait comme étouffé les passions anarchiques. Mais pouvait-on prévoir les calamités qui accompagneraient la chute de ce colosse ? Tous les esprits sensés devaient frémir ; quant à nous, avec cette incurie des gens de parti, nous nous réjouissions.

Il est pourtant juste de dire notre excuse. Le joug de Bonaparte devenait intolérable ; son alliance avec la maison d'Autriche avait achevé de lui tourner la tête. Il n'écoutait que des flatteurs ; toute contradiction lui était insupportable. Il en était arrivé à ce point qu'il ne supportait plus la vérité, même dans les chiffres.

L'arbitraire de son despotisme se faisait sentir jusqu'au foyer domestique. J'ai déjà dit sa fantaisie de marier les filles ; la mesure des gardes d'honneur vint à son tour atteindre les fils des familles aisées. Elle tombait sur les jeunes gens de vingt-cinq à trente ans qui, ayant échappé ou satisfait à la conscription, devaient se croire libérés. Évidemment, ils n'avaient pas de goût pour la carrière militaire puisqu'ils ne l'avaient pas suivie dans un

temps où tout y appelait. La plupart étaient établis et mariés ; c'était une calamité imprévue qui bouleversait leur existence. Les préfets avaient l'ordre de la diriger principalement sur les familles qu'on croyait mal disposées pour le gouvernement. On laissait entrevoir assez clairement que l'Empereur voulait avoir entre les mains un certain nombre d'otages contre le mauvais vouloir. C'était, pour le coup, une idée renouvelée des grecs ; car on prêtait à l'Empereur d'avoir rappelé qu'Alexandre en avait agi ainsi avec les macédoniens, avant de s'enfoncer dans l'Asie. Cette légion fut formée au milieu des larmes, des imprécations et des haines de tous les éléments les plus propres à ressentir de la désaffection contre le pouvoir impérial. Elle rejoignit l'armée, pour la première fois, en Saxe en 1813, assista à la désastreuse bataille de Leipsick, subit la pénible retraite de Hanau, fut détruite par la maladie des hôpitaux à Mayence. On la licencia, mais elle eut à se reformer immédiatement.

Les gardes d'honneur servirent pendant la campagne de France en 1814 et furent écrasés à l'affaire de Reims. Certes, si jamais troupe a souffert, c'est celle-là ! Elle ne pouvait même embellir ses souvenirs de la mémoire d'un succès. Hé bien ! elle a été la plus longuement fidèle à Napoléon. Elle n'a pris que tard et difficilement la cocarde blanche et a revu les Cent-Jours avec joie ; ceux qui la composaient sont restés longtemps impérialistes. Après cela, établissez des principes et tirez des conséquences ! Il n'en est pas moins vrai que, malgré l'ardeur belliqueuse si promptement développée dans ces jeunes gens récalcitrants, la levée des gardes d'honneur a, plus qu'aucune autre mesure, contribué à la haine qui surgissait en tout lieu contre Bonaparte et qui commençait à s'exhaler en paroles hardies.

Je me rappelle que monsieur de Châteaueux (l'auteur des lettres de Saint-James), absent de Paris depuis deux ans, y arriva au commencement de 1814. Sa première visite en débarquant fut chez moi. Il y entendit un langage si hostile qu'il m'a raconté depuis avoir eu grand empressement d'en sortir ; pendant toute la nuit, il ne rêva que donjons et Vincennes, quoiqu'il eût fait un ferme propos de ne plus fréquenter une société si imprudente.

Le lendemain, il poursuivit le cours de ses visites, et il fut tout étonné de trouver partout, jusque dans la bourgeoisie et dans les boutiques, les mêmes dispositions et les mêmes libertés de langage. Cela ne nous frappait pas

parce que ce changement s'était établi graduellement et généralement. On le retrouvait jusqu'à la table du ministre de la police où l'abbé de Pradt disait qu'il y avait un émigré qu'il était temps de rappeler en France et que c'était *le sens commun*.

Monsieur de Châteaueux était médusé de nos discours ; c'était pourtant un habitué de Coppet, accoutumé à entendre de vives paroles d'opposition.

Le désordre était complet parmi les gens du gouvernement. J'allais quelquefois chez madame Bertrand ; son mari était grand maréchal du palais. Un matin, j'y vis arriver un officier venant de l'armée de l'Empereur, puis un autre expédié par le maréchal Soult, puis un envoyé du maréchal Suchet : tous rapportaient les événements les plus désastreux. La pauvre Fanny était au supplice. Enfin, pour couronner l'œuvre, se présenta un employé en Illyrie. Il entreprit de nous raconter la façon dont il avait été traqué dans toute l'Italie et la peine qu'il avait eue à rejoindre la frontière de France. Elle ne put y tenir plus longtemps, et leur dit avec une extrême vivacité :

« Messieurs, vous êtes tous dans l'erreur ; on a reçu cette nuit même les meilleures nouvelles de partout, et l'Empereur est parfaitement content de ce qui se passe de tous les côtés. »

Chacun se regarda avec étonnement ; pour moi il m'était clair que cette phrase était à mon adresse ; je souris et laissai le champ libre à des lamentations probablement fort tristes lorsqu'ils furent entre eux.

S'ils se faisaient des illusions, les nôtres n'étaient pas moins absurdes. Nous nous figurions que les puissances étrangères travaillaient dans l'intérêt de nos passions, et quiconque voulait nous éclairer à cet égard nous paraissait décidément un traître. Nous avions établi que le prince de Suède, Bernadotte, était l'agent le plus actif de la restauration bourbonnienne. Nous l'avions placé à Bruxelles, entouré des princes français, et nous n'en voulions pas démordre.

Un soir, monsieur de Saint-Chamans vint nous dire que le colonel de Saint-Chamans, son frère, arrivant de Bruxelles à l'instant même, assurait que ni Bernadotte, ni nos princes, ni pas un soldat étranger n'était entré en Belgique, et que les suédois étaient je ne sais où derrière le Rhin. Non seulement nous ne le crûmes pas, non seulement nous soupçonnâmes la

véracité du colonel, mais nous fûmes tellement courroucés contre monsieur de Saint-Chamans que peu s'en fallut que nous ne le regardassions comme un faux frère. Il eut à subir de grandes froideurs, comme un homme suspect !

Voilà la candeur et la justice des factions. Assurément nous étions de très bonne foi. Quand je me rappelle avoir partagé des impressions si déraisonnables, cela me rend bien indulgente pour les illusions et les exigences des gens de parti. Je suis seulement étonnée qu'à force de les remarquer en soi, ou dans les autres, on ne s'en corrige pas un petit, et je ne comprends guère l'intolérance dans ceux qui, comme nous, ont traversé une série de révolutions.

Il faut pourtant reconnaître, comme excuse à nos folies, que nous étions contraints à deviner la vérité à travers les relations officielles qui, presque toujours, la déguisaient.

L'Empereur s'était accoutumé à penser que le pays n'avait aucun droit à s'enquérir des affaires de l'Empire, qu'elles étaient siennes exclusivement et qu'il n'en devait compte à personne. Ainsi, par exemple, la bataille de Trafalgar n'a jamais été racontée à la France dans un récit officiel ; aucune gazette, par conséquent, n'en a parlé et nous ne l'avons sue que par voies clandestines. Quand on escamote de pareilles nouvelles, on donne le droit aux mécontents d'inventer des fables au nombre desquelles se trouvait cette armée suédoise et bourbonnienne que nous avions rêvée en Belgique.

Les événements se pressaient : les ennemis craignaient de marcher sur Paris ; ils étaient effrayés de cette pensée. Nous qui aurions dû la redouter, nous l'accueillions de tous nos vœux. La désorganisation du gouvernement sautait aux yeux. De malheureux conscrits remplissaient les rues ; rien n'avait été préparé pour les recevoir. Ils périssaient d'inanition sur les bornes ; nous les faisons entrer dans nos maisons pour les reposer et les nourrir. Avant que le désordre en vînt là, ils étaient reçus, habillés et dirigés sur l'armée en vingt-quatre heures. Ces pauvres enfants y arrivaient pour y périr sans savoir se défendre.

J'ai entendu raconter au maréchal Marmont qu'à Montmirail, au milieu du feu, il vit un conscrit tranquillement l'arme au pied :

« Que fais-tu là ? pourquoi ne tires-tu pas ?

— Je tirerais bien comme un autre, répondit le jeune homme, si je savais charger mon fusil. »

Le maréchal avait les larmes aux yeux en répétant les paroles de ce pauvre brave enfant qui restait ainsi au milieu des balles sans savoir en rendre.

À mesure que le théâtre de la guerre se rapprochait, il était plus difficile de cacher la vérité sur l'inutilité des efforts gigantesques faits par Napoléon et son admirable armée ; le résultat était inévitable. J'en demande bien pardon à la génération qui s'est élevée depuis dans l'adoration du *libéralisme* de l'Empereur, mais, à ce moment, amis et ennemis, tout suffoquait sous sa main de fer et sentait un besoin presque égal de la soulever. Franchement, il était détesté ; chacun voyait en lui l'obstacle à son repos, et le repos était devenu le premier besoin de tous.

Abbiamo la pancia piena di liberta, me disait un jour un postillon de Vérone en refusant un écu à l'effigie de la liberté. La France, en 1814, aurait volontiers dit à son tour : *Abbiamo la pancia piena di gloria*, et elle n'en voulait plus.

Les Alliés ne s'y trompaient pas ; ils savaient bien démêler dans cette fatigue le motif de leurs succès, mais ils craignaient qu'elle ne fût pas assez complète pour leur sécurité. Afin de relever l'esprit public, on fit arriver le courrier chargé de remettre des drapeaux et les épées des généraux russes faits prisonniers à la bataille de Montmirail au milieu d'une parade au Carrousel où assistait l'Impératrice. Le temps de ces fantasmagories était passé, et d'ailleurs la poussière du courrier n'était pas assez vieille pour rassurer les Parisiens.

Le dimanche 25 mars, nous vîmes partir, après la parade, un magnifique régiment de cuirassiers arrivant de l'armée d'Espagne ; ils allaient rejoindre celle de l'Empereur et suivaient le boulevard vers trois heures. J'ai peu vu de troupes dont l'aspect m'ait plus frappée.

Dès le matin du lendemain, il en reparut isolément aux barrières de Paris, se dirigeant sur les hôpitaux, eux et leurs chevaux plus ou moins blessés, et leurs longs manteaux blancs souillés et couverts de sang. Il était évident qu'on se battait bien près de nous. J'en rencontrai plusieurs en allant me

promener au Jardin des Plantes. Le contraste avec leur apparence de la veille serrait le cœur.

Au bout de deux heures, nous revînmes, ma mère et moi, le long des boulevards. Ce peu de temps avait suffi pour changer leur aspect ; ils étaient couverts jusqu'à l'encombrement par la population des environs de Paris. Elle marchait pêle-mêle avec ses vaches, ses moutons, ses pauvres petits bagages. Elle pleurait, se lamentait, racontait ses pertes et ses terreurs, et, comme de raison, disposait à l'irritation contre ce qui paraissait plus heureux. On ne pouvait aller qu'au pas ; les injures n'étaient pas épargnées à notre calèche ; je n'avais pas besoin de cela pour commencer à trouver que la guerre était fort laide à voir de si près.

Nous rentrâmes sans accident, mais un peu effrayées et profondément émues. Le bruit lointain du canon ne tarda pas à se faire entendre ; nous sûmes que, dans les ministères et chez les princes de la famille impériale, on faisait des paquets. Dès que la nuit fut tombée, les cours des Tuileries se remplirent de fourgons ; on parla du départ de l'Impératrice ; personne n'y voulait croire.

Nous passâmes toute cette journée du lundi dans une grande anxiété et au milieu des bruits les plus contradictoires ; chacun avait une nouvelle *sûre* qui détruisait celle tout aussi *sûre* qu'un autre venait d'apporter.

Le lendemain, à cinq heures du matin, tout le monde fut également et bruyamment averti par la fusillade et le canon que Paris était attaqué vigoureusement et de trois côtés. On apprit, en même temps, le départ de l'Impératrice, de la Cour et du gouvernement impérial.

Nous habitions une maison de la rue Neuve-des-Mathurins. Des fenêtres les plus hautes, on voyait parfaitement Montmartre, et, vers la fin de la matinée, nous assistâmes à la prise de cette position. Les obus passaient par-dessus nous. Quelques-uns arrivèrent jusque sur le boulevard et mirent en fuite les belles dames, en plumes et en falbalas, qui s'y promenaient à travers les blessés qu'on rapportait des barrières et les secours d'armes, d'hommes et de munitions qu'on y envoyait.

Beaucoup de personnes quittèrent Paris. Je n'avais aucun désir de m'en éloigner et, comme mon père trouvait les routes, au milieu d'une pareille confusion, plus dangereuses que la ville, il autorisait notre séjour.

Eugène d'Argout, mon cousin, qui, blessé à la bataille de Leipsick, n'avait pu faire la campagne de France, se chargea de nos préparatifs de sûreté. Il commença par les provisions, fit acheter de la farine, du riz, quelques jambons, enfin tout ce qui était nécessaire pour passer plusieurs jours renfermés. Ensuite il fit éteindre tous les feux, fermer tous les volets et donner le plus possible l'air inhabité à la maison. De plus, il fit traîner une grosse charrette de fourrage, arrivée le matin de la campagne, sous la voûte, avec le projet de la pousser contre la porte cochère si la ville était forcée. Puis il déclara à tous les gens que ceux qui seraient dehors ne rentreraient pas que le calme ne fût rétabli.

Eugène avait fait toutes les guerres depuis dix ans et avait vu prendre bien des villes. Il disait que les plus faibles obstacles suffisaient pour arrêter le soldat, toujours pressé, dans la crainte de se voir interdire le pillage par ses chefs.

On venait, de moment en moment, nous raconter ce qu'on pouvait apprendre dans les environs. Quand le canon se taisait d'un côté, il recommençait de l'autre. Tantôt le bruit se rapprochait, tantôt il s'éloignait, selon que les positions étaient prises ou qu'on en attaquait de nouvelles. Ce que nous craignions le plus c'était l'arrivée de l'Empereur ; nous ignorions où il était.

Alexandre de la Touche, le fils de madame Dillon, habitait les Tuileries chez sa sœur, madame Bertrand ; il vint le matin me supplier de quitter Paris, je m'y refusai absolument. Bientôt après, nous apprîmes les hostilités suspendues et les négociations entamées pour une capitulation. Il revint et se mit positivement à genoux devant ma mère et moi pour nous décider, nous conjurant de lui permettre de faire atteler nos chevaux. Nous lui représentâmes que ce n'était pas le moment de partir puisque le danger était conjuré.

« Il ne l'est pas, il ne l'est pas, ah ! si je pouvais vous dire ce que je sais ! mais j'ai donné ma parole ; partez, partez, je vous en supplie, partez. »

Nous résistâmes et il nous quitta en pleurant, allant rejoindre sa mère et sa sœur qui l'attendaient pour monter en voiture. Cette insistance de monsieur de la Touche m'est revenue à la mémoire lorsque, quelques jours après, on a dit que l'Empereur avait donné l'ordre de faire sauter les

magasins à poudre. Certainement il croyait savoir un secret qui devait entraîner des calamités.

Je n'oublierai jamais la nuit qui succéda à cette journée si animée. Le temps était superbe, le clair de lune magnifique, la ville était parfaitement calme ; nous nous mîmes à la fenêtre, ma mère et moi. Un bruit attira notre attention, c'était un très petit chien qui mangeait un os, assez loin de nous. De temps en temps seulement, le silence était interrompu par les qui-vive des patrouilles des Alliés, se répondant en faisant leurs rondes, sur les hauteurs qui nous dominaient. Ce son étranger fut le premier qui me fit sentir que j'avais un cœur français ; j'éprouvai un sentiment très pénible ; mais nous étions trop sous l'impression de la crainte du retour de l'Empereur pour qu'il pût être durable.

Les places, les rues étaient remplies par l'armée française ; elle bivouaquait sur le pavé, en tristesse, en silence. Rien n'était beau comme son attitude ; elle n'exigeait, ne demandait, n'acceptait même rien. Il semblait que ces pauvres soldats ne se sentissent plus de droits sur des habitants qu'ils n'avaient pas pu défendre. Cependant, huit mille hommes, sous le commandement du duc de Raguse, engagés pendant dix heures, avaient laissé à quarante-cinq mille étrangers treize mille de leurs morts à ramasser. Aussi, les Alliés ne pouvaient-ils croire, les jours suivants, au peu de troupes qui avaient défendu Paris.

L'histoire fera justice de la sotte méchanceté des passions qui ont accusé le maréchal Marmont d'avoir livré la ville, et rétablira cette brillante affaire de Belleville au rang qu'elle doit occuper dans les fastes militaires.

Je vais entrer dans le récit de la Restauration. Jetée par ma position dans l'intimité de beaucoup de gens influents, j'ai vu depuis ce temps les événements de plus près. Je ne sais si je les rendrai avec impartialité ; c'est une qualité dont tout le monde se vante et qu'au fond personne ne possède. On est plus ou moins influencé, fort à son insu, par sa position et son entourage. Du moins, je parlerai avec indépendance et dirai la vérité telle que je la crois. Je ne puis m'engager à davantage.

QUATRIÈME PARTIE

RESTAURATION DE 1814

QUATRIÈME PARTIE

RESTAURATION DE 1814

CHAPITRE I

Mes opinions en 1814. — Dispositions du parti royaliste. — Arrivée du premier officier russe. — Message du comte de Nesselrode. — Prise de la cocarde blanche. — Aspect du boulevard. — Entrée des Alliés. — Dîner chez moi. — Déclaration des Alliés. — Conseil chez le prince de Talleyrand. — Le marquis de Vérac. — Réunion chez monsieur de Morfontaine. — Attitude des officiers russes. — Bivouac des cosaques aux Champs-Élysées.

Il serait assurément fort peu intéressant pour un autre de connaître mes opinions personnelles en 1814. Mais c'est une recherche qui m'amuse de me rendre ainsi compte de moi-même aux différentes époques de ma vie et d'observer les variations qui les ont marquées.

J'avais perdu en grande partie mon anglomanie ; j'étais redevenue française, si ce n'est politiquement, du moins socialement ; et, comme je l'ai dit déjà, le cri des sentinelles ennemies m'avait plus affectée que le bruit de leur canon. J'avais éprouvé un mouvement très patriotique, mais fugitif. J'étais de position, de tradition, de souvenir, d'entourage et de conviction royaliste et légitimiste. Mais j'étais bien plus antibonapartiste que je n'étais bourbonnienne ; je détestais la tyrannie de l'Empereur que je voyais s'exercer.

Je considérais peu ceux de nos princes que j'avais vus de près. On m'assurait que Louis XVIII était dans d'autres principes. L'extrême animosité qui existait entre sa petite Cour et celle de monsieur le comte

d'Artois pouvait le faire espérer. J'avais quitté l'Angleterre avant que les vicissitudes de l'exil l'y eussent amené, et je me prêtais volontiers à écouter les éloges que ma mère faisait du Roi, malgré le tort qu'il avait, à ses yeux, d'être un constitutionnel de 1789.

C'était sur ce tort même que se fondaient mes espérances ; car, en me recherchant bien, je me retrouve toujours aussi libérale que le permettent les préjugés aristocratiques qui m'accompagneront, je crains, jusqu'au tombeau.

Les combinaisons de la société politique en Angleterre n'ont jamais cessé de me paraître ce qu'il y a de plus parfait dans le monde. L'égalité complète et réelle devant la loi qui, en assurant à chaque homme son indépendance, lui inspire le respect de soi-même, d'une part, et, de l'autre, les grandes existences sociales qui créent des défenseurs aux libertés publiques et font de ces patriciens les chefs naturels du peuple lequel leur rend en hommage ce qu'il en reçoit en protection, voilà ce que j'aurais désiré pour mon pays ; car je ne conçois la liberté, sans licence, qu'avec une forte aristocratie. C'est ce que personne, ni le peuple, ni la bourgeoisie, ni la noblesse, ni le Roi, n'ont compris. L'égalité chez nous est une maladie de la vanité. Sous prétexte de cette égalité, chacun prétend à s'élever et à dominer, sans vouloir reconnaître que, pour conserver des inférieurs, il faut consentir à admettre, sans regret, des supérieurs.

Le mercredi 31 mars, pour renouer le fil de mon discours, dès sept heures du matin, monsieur de Glandevèse était chez nous. Il venait consulter mon père sur la convenance de prendre la cocarde blanche. Un immense nombre de personnes, disait-il, y étaient disposées. Mon père l'engagea à calmer leur zèle pendant quelques heures ; il ne fallait pas qu'une pareille tentative échouât. Il était donc prudent d'attendre le moment où les Alliés feraient leur entrée, c'est-à-dire jusqu'à midi.

Monsieur de Glandevèse et mon frère allèrent porter ces paroles aux différentes réunions. Mon père, de son côté, apprit bientôt que le maréchal Moncey, commandant de la garde nationale de Paris, était parti dans la nuit après avoir fait appeler le duc de Montmorency, commandant en second, et lui avoir fait remise de toute son autorité. Mon père se rendit chez le duc de Laval, dans l'espoir qu'il pourrait décider son cousin à se déclarer pour la cause que nous voulions voir triompher.

Il était dix heures, à peu près. Nous étions, ma mère et moi, à une fenêtre d'entresol, lorsque nous vîmes venir de loin un officier russe, suivi de quelques cosaques. Arrivé tout près de nous, il demanda où demeurerait madame de Boigne ; en même temps, il leva la tête et je reconnus le prince Nikita Wolkonski, une de mes anciennes connaissances. Il me vit en même temps, sauta à bas de son cheval, entra dans la maison ; son escorte s'établit dans la cour, et deux cosaques se placèrent en vedette en avant de la porte cochère qui resta ouverte. J'ai toujours considéré comme une marque de la frayeur qu'inspirait encore au peuple le gouvernement impérial qu'elle eût pu vaincre la badauderie parisienne dans cette circonstance.

Malgré la curiosité que devaient inspirer ces cosaques (les premiers que l'on eût vus dans Paris), pendant une heure que dura la visite du prince Wolkonski, non seulement il ne se fit pas de rassemblement devant la porte, mais les passants ne s'arrêtèrent pas un instant. Et, s'ils avaient été plus religieux, ils se seraient volontiers signés pour exorciser le danger d'avoir seulement entrevu un spectacle qui leur semblait compromettant.

Le prince Wolkonski, comme on peut croire, fut reçu avec joie. Il me dit tout de suite que le comte de Nesselrode l'avait chargé de venir chez nous nous porter l'assurance de toute espèce de sécurité et de protection, et puis demander à mon père quelles étaient les espérances raisonnables et possibles de notre parti, l'empereur Alexandre arrivant sans aucune décision prise. Nous envoyâmes chercher mon père chez le duc de Laval. Le prince Nikita lui répétait ses questions, lorsque mon cousin, Charles d'Osmond, encore presque enfant, entra dans la chambre tout essoufflé, criant, pleurant d'enthousiasme.

« La voilà, la voilà, disait-il ; elle est prise, prise sans opposition ! »

Et il nous montrait son chapeau orné d'une cocarde blanche. Il venait du boulevard, et allait y retourner. Mon père, en s'adressant à Wolkonski, lui dit :

« Je ne saurais, prince, vous faire une meilleure réponse ; vous voyez ce que ces couleurs excitent d'amour, de zèle et de passion.

— Vous avez raison, monsieur le marquis, je vais faire mon rapport de ce que j'ai vu et j'espère, dans ma route, en recevoir partout la confirmation ».

Le prince Wolkonski m'a dit depuis qu'ayant gagné la barrière par les rues, il n'avait trouvé sur son chemin que des démonstrations de tristesse et d'inquiétude et pas une de joie et d'espérance. Je pense qu'il fit son rapport complet, car certainement l'empereur Alexandre entra dans Paris avec la même irrésolution où il était le matin.

Nous allâmes, ma mère et moi, nous placer dans l'appartement de madame Récamier. Elle était alors à Naples, mais monsieur Récamier conservait sa maison dans la rue Basse-du-Rempart. Nous nous trouvions à un premier, tout à fait au niveau du boulevard, dans la partie la plus étroite de la rue. Mon père, en nous y installant, nous fit promettre de ne donner aucun signe qui pût paraître une manifestation d'opinion et de ne recevoir aucunes visites qui pussent attirer l'attention. Il pensait que ces ménagements étaient dus à l'hospitalité et aux sentiments très modérés de monsieur Récamier.

Bientôt nous vîmes passer sur le pavé du boulevard un groupe de jeunes gens portant la cocarde blanche, agitant leurs mouchoirs, criant : Vive le Roi. Mais qu'il était peu considérable ! J'y reconnus mon frère. Ma mère et moi échangeâmes un regard douloureux et inquiet ; nous espérâmes encore qu'il s'augmenterait. Il n'osait pas s'avancer au delà de la rue Napoléon (depuis rue de la Paix) ; il allait de là à la Madeleine, puis retournait sur ses pas. Nous le revîmes jusqu'à cinq fois sans pouvoir nous faire l'illusion qu'il eût en rien grossi. Notre anxiété devenait de plus en plus cruelle.

Il était certain que, si cette levée de boucliers restait sans effet, tous ceux qui s'y étaient prêtés seraient perdus ; et, au fond, cela était juste. Ce sentiment était peint dans les yeux de tous ceux qui voyaient passer ces pauvres jeunes gens à cocarde blanche. Ils n'inspiraient pas de colère, point de haine, encore moins d'enthousiasme. Mais on les regardait avec une espèce de pitié, comme des insensés et des victimes dévouées. Plusieurs passants montraient de l'étonnement, mais personne ne s'opposait à leur action ni ne les molestait en aucune façon.

Enfin, à deux heures, l'armée alliée commença à défiler devant nous. Les tourments que j'éprouvais depuis le matin étaient trop intimes pour que mon patriotisme trouvât place dans mon cœur, et j'avoue que je n'éprouvai que du soulagement.

À mesure que la tête de la colonne approchait, quelques cocardes blanches honteuses sortaient des poches, se plaçaient sur les chapeaux et se pavanaient sur les contre-allées, mais c'était encore bien peu nombreux, quoique le mouchoir blanc que les étrangers portaient tous à leur bras, en signe d'alliance, eût été tout de suite pris par la population pour une manifestation bourbonnienne.

Notre fidèle escorte de jeunes gens entourait les souverains, criant à tue-tête et se multipliant, le plus qu'elle pouvait, par son zèle et son activité. Les femmes ne se ménageaient pas ; les mouchoirs blancs s'agitaient et les acclamations partaient aussi des fenêtres. Autant les souverains avaient trouvé Paris morne, silencieux et presque désert jusqu'à la hauteur de la place Vendôme, autant il leur parut animé et bruyant depuis là jusqu'aux Champs-Élysées.

Faut-il avouer que c'était dans ce lieu que la faction antinationale s'était donné rendez-vous pour accueillir l'étranger et que cette faction était composée principalement de la noblesse ? Avait-elle tort ? avait-elle raison ? Je ne saurais le décider à présent ; mais, alors, notre conduite me paraissait sublime. Pour beaucoup, elle était fort désintéressée, si toutefois l'esprit de parti peut jamais être considéré comme désintéressé ; pour tous elle était ennoblie par le danger personnel.

Toutefois, même au milieu de nos haines et de nos engouements du moment, je trouvais parfaitement stupide et inconvenante la conduite de Sosthène de La Rochefoucauld, allant, avec autorisation de l'empereur Alexandre, mettre la corde au col de la statue de l'empereur Napoléon pour la précipiter du haut de la colonne. Rendons tout de suite la justice aux jeunes gens de la hardie promenade du matin qu'ils se refusèrent à cette sottise entreprise, et que Sosthène ne trouva pour l'accompagner que des Maubreuil, des Sémallé et autres aventuriers de cette espèce.

J'ai oublié de dire que le comte de Nesselrode m'avait fait avertir par le prince Nikita qu'il me demandait à dîner pour ce jour-là. J'avais engagé le prince à venir aussi. J'aperçus sur le boulevard quelques personnes que j'étais bien aise de réunir à ces messieurs ; mais, fidèle à la promesse donnée à mon père, j'allai moi-même dans la rue pour le leur proposer. Je ne me rappelle positivement que de monsieur de Chateaubriand, d'Alexandre de Boisséglin et de Charles de Noailles.

Nous étions tous réunis lorsque le prince Wolkonski et un de ses camarades, Michel Orloff, arrivèrent : ils m'apportèrent un billet de monsieur de Nesselrode. En s'excusant de ne pouvoir venir, il m'envoyait à sa place un papier qui, disait-il, obtiendrait facilement son pardon, en attendant que lui-même vînt le chercher le soir. C'était la déclaration qu'on allait afficher et qui annonçait l'intention des Alliés de ne traiter ni avec l'Empereur, ni avec aucun individu de sa famille. Elle était le résultat de la conférence tenue chez monsieur de Talleyrand au moment où l'empereur Alexandre y était arrivé. Il l'avait commencée par ces mots :

« Hé bien ! nous voilà dans ce fameux Paris ! C'est vous qui nous y avez amenés, monsieur de Talleyrand. Maintenant il y a trois partis à prendre : traiter avec l'empereur Napoléon, établir la Régence ou rappeler les Bourbons.

— L'Empereur se trompe, répondit monsieur de Talleyrand ; il n'y a pas trois partis à prendre, il n'y en a qu'un à suivre et c'est le dernier qu'il a indiqué. Tout puissant qu'il est, il ne l'est pas assez pour choisir. Car, s'il hésitait, la France, qui attend ce salaire des chagrins et des humiliations qu'elle dévore en ce moment, se soulèverait en masse contre l'invasion, et Votre Majesté Impériale n'ignore pas que les plus belles armées se fondent devant la colère des peuples.

— Hé bien ! reprit l'Empereur, voyons donc ce qu'il y a à faire pour atteindre votre but ; mais je ne veux rien imposer, je ne puis que céder aux vœux exprimés du pays.

— Sans doute, Sire ; il ne faut que les mettre dans la possibilité de se faire entendre. »

Ce dialogue me fut rapporté, le lendemain même, par un des assistants au conseil.

Le comte de Nesselrode vint le soir ; je laisse à penser s'il fut bien accueilli. Nous avions si souvent fait de l'antibonapartisme, je ne dirai pas *avec*, il est trop diplomate, mais *devant* lui, qu'il n'avait pas besoin de s'informer de nos dispositions du moment.

Je ne puis me refuser à rappeler une petite malice qui m'a amusée dans le temps, et surtout depuis 1830, où monsieur de Vérac s'est trouvé légitimiste tellement inébranlable. Pour atteindre à cette immutabilité, il avait

commencé par être chambellan de Napoléon et des plus empressés. Ayant appris que des officiers russes dînaient chez moi, il y vint le soir afin de leur demander un laissez-passer pour aller, au camp des Alliés, voir monsieur de Langeron, son parent et son ami. Pendant que ces messieurs causaient, il s'approcha de moi et me dit tout bas, et d'un ton de voix émue :

« Et l'Empereur ? a-t-on de ses nouvelles ? Que fait-il ? Sait-on où il est ? »

Je le compris très bien, mais j'affectai de me tromper, et je lui répondis également tout bas :

« Il loge chez monsieur de Talleyrand ».

Monsieur de Vérac fut complètement déconcerté ; mais le plaisant c'est qu'il n'osa jamais relever ma méprise et expliquer de quel Empereur il s'informait. C'est la seule petite vengeance que j'ai exercée contre la chambellanerie impériale.

Le comte de Nesselrode causa longtemps avec mon père des choses et des personnes. Entre autres, il lui demanda s'il croyait qu'on dût laisser la police à monsieur Pasquier. Mon père lui répondit qu'elle ne pouvait être dans des mains plus habiles et plus probes, que, s'il consentait à en rester chargé, on devait regarder son accession comme une bonne fortune et qu'on pouvait se fier entièrement à sa parole.

Je ne me souviens plus si c'est ce soir-là ou le lendemain qu'il y eut une réunion royaliste chez monsieur de Mortefontaine ; elle envoya une députation chez l'empereur Alexandre pour exprimer ses vœux. Je me rappelle seulement que mon père en revint harassé, dégoûté, désolé ; toutes les folies de l'émigration et de la plus sotte opposition s'y étaient montrées triomphantes. On ne parlait que de victoire, que de vexation, que de vengeance contre ses compatriotes, tandis qu'on était suppliant aux pieds d'un souverain étranger, dans sa propre patrie. Sosthène de La Rochefoucauld était déjà un des grands coryphées de ce charivari d'absurdités.

Mon salon ne désemplissait pas ; tous les jeunes gens qui avaient été les camarades de mon frère dans la promenade du boulevard y passaient ; et, quoique ce fût une bien faible armée pour amener un changement de dynastie, cela suffisait pour faire foule dans de petits appartements, d'autant

que les gens de ma société habituelle y venaient, aussi bien que les étrangers.

Je ne puis assez vanter la parfaite convenance des officiers russes dans cette circonstance ; ils n'étaient occupés qu'à nous combler de prévenances et de grâces et à relever notre situation à nos propres yeux ; ils n'avaient que des paroles d'éloges et d'admiration pour notre brave armée. Il ne leur est pas échappé un propos qui pût blesser ou offenser un français, de quelque parti qu'il fût. Telle était la volonté de leur maître ; elle a été scrupuleusement suivie et sans qu'il parût leur coûter.

C'était toujours avec un ton de déférence qu'ils parlaient de la France. Peut-être était-ce la meilleure manière de rehausser leurs succès ; mais il y avait de la grandeur à concevoir cette idée. Elle ne pouvait entrer que dans une âme généreuse. Celle de l'empereur Alexandre l'était beaucoup à cette époque. Il n'avait pas encore atteint l'âge ou l'exercice du pouvoir absolu et une maladie héréditaire qui se développe gâte l'heureux naturel des souverains de la Russie et les rend le fléau du monde.

À ce commencement du printemps de 1814, il faisait un temps magnifique ; tout Paris était dehors. Il n'y a dans cette ville ni bataille, ni occupation, ni émeute, ni trouble d'aucun genre qui puisse exercer d'influence sur la toilette des femmes. Le mardi, elles se promenaient empanachées sur les boulevards, au milieu des blessés, et affrontant les obus. Le mercredi, elles étaient venues voir défiler l'armée alliée. Le jeudi, elles portaient leurs élégants costumes au bivouac des cosaques dans les Champs-Élysées.

C'était un singulier spectacle pour les yeux et pour les esprits que ces habitants du Don suivant paisiblement leurs habitudes et leurs mœurs au milieu de Paris. Ils n'avaient ni tentes, ni abri d'aucune espèce ; trois ou quatre chevaux étaient attachés à chaque arbre et leurs cavaliers assis près d'eux, à terre, causaient ensemble d'une voix très douce en accents harmonieux. La plupart cousaient : ils raccommodaient leurs hardes, en taillaient et en préparaient de neuves, réparaient leurs chaussures, les harnais de leurs chevaux ou façonnaient à leur usage leur part du pillage des jours précédents. C'étaient cependant les cosaques réguliers de la garde, et, comme ils ne faisaient que rarement le service d'éclaireurs, ils étaient moins heureux à la maraude que leurs frères, les cosaques irréguliers.

Leur uniforme était très joli : le large pantalon bleu, une tunique en dalmatique également bleue, rembourrée à la poitrine et serrée fortement autour de la taille par une large ceinture de cuir noir verni, avec des boucles et ornements en cuivre très brillants, qui portaient leurs armes. Ce costume semi-oriental et leur bizarre attitude à cheval, où ils sont tout à fait debout, l'élévation de leur selle les dispensant de plier les genoux, les rendaient un objet de grande curiosité pour le badaud de Paris. Ils se laissaient approcher très facilement, surtout par les femmes et les enfants qui étaient positivement sur leurs épaules.

J'ai vu des femmes prendre leur ouvrage dans leurs mains pour mieux examiner comment ils travaillaient. De temps en temps, ils s'amusaient à faire une espèce de grognement ; les curieuses reculaient épouvantées. Alors ils poussaient des cris de joie et faisaient des éclats de rire auxquels prenaient part celles qu'ils avaient alarmées. Ils se laissaient moins approcher par les hommes ; mais ils ne les éloignaient que par un geste calme et doux de la main accompagné d'un mot qui, probablement, répondait à *Au large*, de nos sentinelles. Il est évident que personne ne s'exposait à braver cette consigne. Elle n'était pas complètement rigoureuse, car, si un homme se trouvait avec des femmes ou des enfants, ils n'y faisaient pas attention.

Il y avait bonne raison pour qu'ils se tinssent près de leurs chevaux, car jamais, sous aucun prétexte, ils ne faisaient un pas. Dès qu'ils n'étaient pas assis par terre, ils étaient à cheval. Pour circuler dans l'intérieur du bivouac d'un bout à l'autre, ils montaient à cheval. Et on les voyait aussi tenant leur lance d'une main et une cruche ou une gamelle ou même un verre de l'autre, aller faire les affaires de leur petit ménage.

Je dis un verre, parce que j'en ai vu un se lever tranquillement, monter à cheval, prendre sa lance, se pencher jusqu'à terre pour y ramasser une gourde, aller à trente pas de là prendre de l'eau dans un baquet qui était environné d'une garde, boire son eau et revenir à son poste avec sa gourde vide, descendre de cheval, replacer sa lance dans le faisceau et reprendre son travail.

Ces habitudes nomades nous semblaient si étranges qu'elles excitaient vivement notre curiosité, et nous la satisfaisions d'autant plus volontiers que nous étions persuadés que nos affaires allaient au mieux. Le succès de

parti nous déguisait l'amertume d'un bivouac étranger aux Champs-Élysées. Je dois cette justice à mon père qu'il ne partageait pas cette impression et que je ne pus jamais le décider à venir voir ce spectacle qu'il s'obstinait à trouver encore plus triste que curieux.

CHAPITRE II

Billet du prince de Talleyrand. — Craintes des Alliés. — Représentation à l'Opéra. — Représentation aux Français. — Fautes du parti royaliste. — Visite du général Pozzo di Borgo. — L'empereur Alexandre. — Sa noble conduite. — Brochure de monsieur de Chateaubriand. — Son effet. — Sa réception par l'empereur Alexandre. — Récit fait par monsieur de Lescour. — Il se dément.

Ce fut dans cette soirée du jeudi que monsieur de Nesselrode me dit :

« Voulez-vous voir les documents sur lesquels nous avons hasardé la marche sur Paris ?

— Assurément.

— Tenez, les voilà ».

Et il tira de son portefeuille un très petit morceau de papier déchiré et chiffonné sur lequel il y avait écrit en encre sympathique : « Vous tâtonnez comme des enfants quand vous devriez marcher sur des échasses. Vous pouvez tout ce que vous voulez ; veuillez tout ce que vous pouvez. Vous connaissez ce signe ; ayez confiance en qui vous le remettra. »

Je ne crois pas me tromper d'un mot : ce billet, écrit par monsieur de Talleyrand, après la retraite des Alliés de Montereau, leur arriva près de Troyes, et les instructions données au porteur de cette singulière lettre de créance influèrent beaucoup sur la décision qui ramena les Alliés sur Paris. Toutefois, ce qui les décida, c'est que la retraite était plus facile, pour quitter la France, par la Flandre que par la Champagne déjà épuisée, désolée, irritée et prête à se soulever contre eux.

Les étrangers étaient bien plus inquiets et bien plus étonnés de leur séjour dans Paris que nous ; ils n'étaient ni aveuglés par l'esprit de parti, ni désillusionnés sur le prestige qu'inspirait le nom de l'empereur Napoléon. Les prodiges de la campagne de France ne leur permettaient pas de croire à la destruction si complète et si réelle de l'armée, et ils s'attendaient à la voir

surgir sous les pavés. Ce sentiment se découvrait dans toutes leurs paroles, et ils avaient le bon sens de se laisser peu rassurer par les nôtres dont ils appréciaient la futilité sur bien des points.

Toutefois, nous avions raison en leur assurant que le pays était si dégoûté, si fatigué, si affamé de tranquillité, si rassasié de gloire qu'il avait complètement fait scission avec l'Empereur et ne demandait que de la sécurité. Il n'y a jamais eu un moment où le sentiment patriotique eut moins de force en France ; peut-être l'Empereur, par ses immenses conquêtes, l'avait-il affaibli en prétendant l'étendre. Nous ne voyions guère des compatriotes dans un français de Rome ou de Hambourg. Peut-être aussi, et je le crois plus volontiers, le système de déception qu'il avait adopté dégoûtait-il la masse du pays. Les bulletins ne parlaient jamais que de nos triomphes, l'armée française était toujours victorieuse, l'armée ennemie toujours battue, et pourtant, d'échec en échec, elle était arrivée des rives de la Moskowa à celles de la Seine.

Personne ne croyait aux relations officielles. On s'épuisait à chercher le mot de l'énigme, et les masses cessaient de regarder avec autant d'intérêt les événements qu'il fallait deviner. Ce n'était plus la *chose publique* que celle dont on n'avait point de relation exacte et dont il était défendu de s'enquérir. L'Empereur avait tant travaillé à établir que c'était *ses* affaires et non les *nôtres* qu'on avait fini par le prendre au mot. Et, quoi qu'on en ait pu penser et dire depuis quelques années, en 1814, tout le monde, sans en excepter son armée et les fonctionnaires publics, était tellement fatigué qu'on n'aspirait qu'à se voir soulager d'une activité qui avait cessé d'être dirigée par une volonté sage et raisonnée. La toute-puissance l'avait enivré et aveuglé ; peut-être n'est-il pas donné à un homme d'en supporter le poids.

Le duc de Raguse m'a une fois expliqué ses relations avec l'Empereur en une phrase qui est en quelque sorte applicable à la nation entière :

« Quand il disait : *Tout pour la France*, je servais avec enthousiasme ; quand il a dit : *la France et moi*, j'ai servi avec zèle ; quand il a dit : *Moi et la France*, j'ai servi avec obéissance ; mais quand il a dit : *Moi sans la France*, j'ai senti la nécessité de me séparer de lui. »

Eh bien ! la France, en était là ; elle ne trouvait plus qu'il représentât ses intérêts ; et, comme tous les peuples, encore plus que les individus, sont ingrats, elle oubliait les immenses bienfaits dont elle lui était redevable et l'accablait de ses reproches. À son tour, la postérité oubliera les aberrations de ce sublime génie et ses petitesesses. Elle poétisera le séjour de Fontainebleau ; elle négligera de le montrer, après ses adieux si héroïques aux aigles de ses vieux bataillons, discutant avec la plus vive insistance pour obtenir quelque mobilier de plus à emporter dans son exil, et elle aura raison. Quand une figure comme celle de Bonaparte surgit dans les siècles, il ne faut pas conserver les petites obscurités qui pourraient ternir quelques-uns de ses rayons ; mais il faut bien expliquer comment les contemporains, tout en étant éblouis, avaient cessé de trouver ces rayons vivifiants et n'en éprouvaient plus qu'un sentiment de souffrance.

Le vendredi, de bonne heure, monsieur de Nesselrode nous fit dire que les souverains iraient à l'Opéra. Aussitôt voilà nos gens en campagne pour avoir des loges et nous y trouver en force. Les fleuristes furent mises en réquisition pour nous fournir des lis ; nous en étions coiffées, bouquetées, guirlandées. Les hommes avaient la cocarde blanche à leur chapeau. Jusque-là tout était bien. J'ai la rougeur sur le front de devoir raconter comme française l'attitude que nous eûmes à ce spectacle.

D'abord, nous commençâmes par applaudir l'empereur Alexandre et le roi de Prusse à tout rompre ; ensuite, les portes de nos loges restèrent ouvertes et, plus il pouvait y entrer d'officiers étrangers, plus nous étions foulées, plus nous étions contentes. Il n'y avait pas un sous-lieutenant russe ou prussien qui n'eût le droit et un peu la volonté de les encombrer. J'avais deux ou trois généraux étrangers dans la mienne qui trouvaient cette familiarité moins charmante et qui les repoussaient à mon grand chagrin. Cependant j'avais lieu d'être un peu consolée par leur présence même et par la visite des ministres russes et du prince Auguste de Prusse, que je connaissais d'ancienne date.

Un moment avant l'arrivée des souverains dans la loge impériale, des jeunes gens *français*, des *nôtres*, étaient venus voiler d'un mouchoir l'aigle qui surmontait les draperies qui la décoraient. À la fin du spectacle, ces mêmes jeunes gens la brisèrent et l'abattirent à coups de marteau au bruit de nos vifs applaudissements. J'y pris part comme les autres gens de mon

parti. Cependant je ne puis dire que ce fut en sûreté de conscience ; je sentais quelque chose qui me blessait, sans trop savoir le définir. Sans doute, ces démonstrations avaient un sous-entendu, c'était la chute de Bonaparte, le retour présumé de nos princes que nous inaugurons ; mais cela n'était pas assez clair.

Je n'éprouvai aucun sentiment de réticence, deux jours après, à la Comédie Française, lorsqu'un homme étant sorti de dessus le théâtre, un grand papier à la main, l'attacha avec des épingles au rideau et, en se reculant, nous laissa voir les trois fleurs de lis remplaçant l'aigle, ceci était net. L'enthousiasme fut au comble et l'empereur Alexandre, en se levant dans sa loge et applaudissant lui-même, prenait un engagement formel.

On chanta en son honneur de mauvais couplets sur l'air d'*Henry IV* dont le dernier vers était : « Il nous rend un Bourbon. » Nouvel enthousiasme ; tout le monde fondait en larmes. Cette soirée ne me pèse pas sur la conscience ; mais je crois que celle de l'Opéra était tout au moins une grande faute.

Les partis se persuadent trop facilement qu'ils sont *tout le monde*. Nous aurions pu nous convaincre l'avant-veille que nous n'étions qu'une fraction minime dans la nation, et pourtant nous allions de gaieté de cœur affronter les sentiments honorables du pays et blesser cruellement ceux de l'armée. Cet aigle, qu'elle avait portée victorieuse dans toutes les capitales de l'Europe, nous semblions l'offrir en holocauste aux habitants de ces mêmes capitales qui, peut-être, ne nous honoraient guère de cette apparence de sentiments antinationaux.

Sans doute, ce n'était pas plus notre but que notre pensée, mais, assurément, il ne fallait pas beaucoup de malveillance pour l'expliquer ainsi. Le parti abattu pouvait sincèrement en être persuadé et il n'est pas étonnant qu'une pareille conduite ait engendré ces longues haines qui ont tant de peine à s'éteindre. C'est bien à regret que je l'avoue, mais le parti royaliste est celui qui a le moins l'amour de la patrie pour elle-même ; la querelle qui s'est élevée entre les diverses classes a rendu la noblesse hostile au sol où ses privilèges sont méconnus, et je crains qu'elle ne soit plus en sympathie avec un noble étranger qu'avec un bourgeois français. Des intérêts communs froissés ont établi des affinités entre les classes et brisé les nationalités.

Ce vendredi, jour de l'Opéra, nous étions à dîner, la porte de la salle à manger s'ouvrit avec fracas et un général russe s'y précipita en valsant tout autour de la table et chantant :

« Ah ! mes amis, mes bons amis, mes chers amis. »

Notre première pensée à tous fut qu'il était fou, puis mon frère s'écria :

« Ah ! c'est Pozzo. »

C'était lui, en effet. Les communications étaient tellement difficiles, sous le régime impérial, que, malgré l'intimité qui existait entre nous, nous ignorions même qu'il fut au service de la Russie. Lui n'avait su où nous trouver que peu d'instant avant celui où il arrivait avec tant d'empressement. Il nous accompagna à l'Opéra et, depuis ce temps, je n'ai guère été un jour sans le voir, au moins une fois. Il a été un des moyens par lesquels j'ai été initiée dans les affaires, non que je m'en mêlasse, mais il trouvait en moi sûreté, intérêt, discrétion, et il se plaisait à *sfoggursi*, comme il disait, auprès de moi. Je m'y prêtais d'autant plus volontiers que j'ai toujours aimé à faire de la politique *en amateur*.

Je trouve que, lorsqu'on n'est pas assez heureusement organisé pour s'occuper exclusivement et religieusement du sort futur qui doit nous être éternel, ce qu'il y a de plus digne d'intérêt pour un esprit sérieux c'est l'état actuel des nations sur la terre.

Mes relations russes m'avaient appris qu'en sortant, le 4, du Théâtre-Français, où il avait applaudi l'inauguration des fleurs de lis, l'empereur Alexandre devait monter en voiture pour se rendre au quartier général de l'armée. Le général Pozzo restait accrédité auprès du gouvernement provisoire, c'est-à-dire devait lui communiquer les ordres d'Alexandre. Les précautions prises dans cette circonstance par les Alliés pour assurer leur retraite sans repasser par Paris prouvent combien ce fantôme d'armée qu'ils allaient trouver devant eux leur causait encore d'effroi et l'influence qu'exerçait sur eux le grand nom de Napoléon.

En France, il ne pouvait plus rien. Aucune sympathie ne s'y attachait. Il avait eu beau appeler les normands et les bretons au secours des bourguignons et des champenois et ressusciter ainsi les anciens noms de provinces, ces fantasmagories, où naguère il était aussi heureux qu'habile, avaient perdu leur prestige avec celui de la victoire ; et le breton ne s'était

pas senti plus électrisé que l'habitant du Finistère. Soit qu'ils ignorassent cette disposition, soit qu'ils craignissent le réveil, toujours est-il que ce n'était pas sans un effroi continu, avec redoublements, que les étrangers se voyaient dans la capitale de la France.

La nouvelle de négociations entamées entre le prince de Schwarzenberg et le maréchal Marmont suspendit le départ de l'empereur de Russie. On ne peut s'empêcher de reconnaître que la conduite sage, modérée, généreuse de ce souverain justifiait l'enthousiasme que nous lui montrions. Il était alors âgé de trente-sept ans, mais il paraissait plus jeune. Une belle figure, une plus belle taille, l'air doux et imposant tout à la fois, prévenaient en sa faveur ; et la confiance avec laquelle il se livrait aux Parisiens, allant partout sans escorte et presque seul, avait achevé de lui gagner les cœurs. Il était adoré de ses sujets.

Je me rappelle, quelques semaines plus tard, être arrivée au spectacle au moment où il entra dans sa loge. La porte en était gardée par deux grands colosses de sa garde, se tenant dans la rigueur du maintien militaire et n'osant se déranger pour essuyer leur visage tout inondé de larmes. Je demandai à un officier russe ce qui les mettait en cet état :

« Ah ! me répondit-il négligemment, c'est que l'Empereur vient de passer et probablement ils ont réussi à toucher son vêtement. »

Un pareil bonheur était si grand qu'ils ne savaient l'exprimer que par des pleurs d'attendrissement. J'ai souvent vu l'Empereur, j'ai même eu l'honneur de danser la polonaise avec lui sans en pleurer de bonheur comme ses gardes. Mais j'étais assez frappée de sa supériorité pour regretter vivement que nos princes lui ressemblassent si peu. Ce n'est que quelques années plus tard que la mysticité a développé en lui une disposition soupçonneuse qui a fini par être portée jusqu'à la démence. Tous les mémoires contemporains s'accorderont à reconnaître en lui deux hommes tout à fait différents selon l'époque où ils en parleront ; l'année 1814 a été l'apogée de sa gloire.

La brochure de monsieur de Chateaubriand, *Bonaparte et les Bourbons*, imprimée avec une rapidité qui ne répondait pas encore à notre impatience, parut. Je me rappelle l'avoir lue dans des transports d'admiration et avec des torrents de larmes dont j'ai été bien honteuse lorsqu'elle m'est retombée

sous la main, quelques années plus tard. L'auteur a fait si complètement le procès à ce factum de parti par l'encens qu'il a brûlé sur l'autel de Sainte-Hélène qu'il l'a jugé plus sévèrement que personne. Forcée d'avouer combien j'étais associée à son erreur, j'aurais bien mauvaise grâce à lui en faire un crime.

Les étrangers, moins aveuglés que nous, sentaient toute la portée de cet ouvrage, et l'empereur Alexandre particulièrement s'en tint pour offensé. Il n'oubliait pas avoir vécu dans la déférence de l'homme si violemment attaqué. Monsieur de Chateaubriand se rêvait déjà un homme d'État ; mais personne que lui ne s'en était encore avisé. Il mit un grand prix à obtenir une audience particulière d'Alexandre.

Je fus chargée d'en parler au comte de Nesselrode. Il l'obtint. L'Empereur ne le connaissait qu'en sa qualité d'écrivain ; on le fit attendre dans un salon avec monsieur Étienne, auteur d'une pièce que l'Empereur avait vue représenter la veille. L'Empereur, en traversant ses appartements pour sortir, trouva ces deux messieurs ; il parla d'abord à Étienne de sa pièce, puis dit un mot à monsieur de Chateaubriand de sa brochure qu'il prétendit n'avoir pas encore eu le temps de lire, prêcha la paix entre eux à ces messieurs, leur assura que les gens de lettres devaient s'occuper d'amuser le public et nullement de politique et passa sans lui avoir laissé l'occasion de placer un mot. Monsieur de Chateaubriand lança un coup d'œil peu conciliateur à Étienne et sortit furieux.

Le comte de Nesselrode, qui en était pourtant fâché, ne pouvait s'empêcher de rire un peu en racontant les détails de cette entrevue. Je n'ai jamais su au juste si cette assimilation avec Étienne était une malice ou une erreur de l'Empereur. Monsieur de Chateaubriand avait cependant pris quelques précautions pour l'éviter. Dès le lendemain de l'entrée des Alliés, il s'était affublé d'un uniforme de fantaisie par-dessus lequel un gros cordon de soie rouge, passé en bandoulière, supportait un immense sabre turc qui traînait sur tous les parquets avec un bruit formidable. Il avait certainement beaucoup plus l'apparence d'un capitaine de forbans que d'un pacifique écrivain ; ce costume lui valut quelques ridicules, même aux yeux de ses admirateurs les plus dévoués.

Je ne sais plus quel jour de cette semaine aventureuse un de mes parents m'assura connaître un officier qui disait avoir reçu, le jour de la bataille de

Paris, l'ordre, apporté par monsieur de Girardin, de faire sauter le dépôt de poudre des Invalides. Cela se répéta dans mon salon et parvint aux oreilles de monsieur de Nesselrode ; il me demanda si je pouvais savoir le nom de cet officier et obtenir des détails sur cette aventure. J'appelai la personne qui l'avait racontée. Elle répéta que monsieur de Lescour, officier d'artillerie commandant aux Invalides, avait été appelé le mardi soir à la brume, à la grille de l'hôtel, qu'il y avait trouvé monsieur le comte Alexandre de Girardin à cheval et couvert de poussière, qu'il lui avait donné l'ordre formel, de la part de l'Empereur, de faire sauter les poudres ; que monsieur de Lescour n'ayant pu retenir un mouvement d'horreur, monsieur de Girardin lui avait dit :

« Est-ce que vous hésitez, monsieur ? »

Lescour, craignant alors qu'un autre ne fût chargé de la fatale commission, s'était remis, et avait répondu :

« Non, mon général, je n'hésite jamais à obéir à mes chefs. »

Que, sur cette réponse, monsieur de Girardin était reparti au galop. On offrait, au reste, de m'amener monsieur de Lescour le lendemain matin. Monsieur de Nesselrode me pria d'y consentir. Le duc de Maillé, présent à ce récit, se rappela avoir vu monsieur de Girardin sur le pont Louis XVI, le jour et à l'heure indiqués, passant à cheval très vite et avoir été étonné de lui voir tourner à droite, en effet, du côté des Invalides.

Monsieur de Lescour vint chez moi le lendemain ; j'avais préalablement reçu un billet du comte de Nesselrode qui me demandait de le lui envoyer. Il y alla, fut présenté à l'empereur Alexandre, reçut force compliments et la croix de Sainte-Anne. Il revint chez moi dans des transports de joie et de reconnaissance. Il me parut un homme fort simple et fort véridique.

Quelques jours après, la princesse de Vaudémont, sa protectrice, le tança vertement d'avoir publié cette affaire. On le mena déjeuner chez madame de Vintimille. Mesdames de Girardin et Greffulhe, ses nièces, s'y trouvèrent ; elles pleurèrent beaucoup. Le général Clarke, auquel Lescour était accoutumé d'obéir comme ministre de la guerre, lui reprocha de s'être vendu à *l'ennemi*. On l'entoura, on le pressa ; on voulut obtenir de lui un démenti. Il n'y consentit pas tout à fait, mais on l'amena à signer une déclaration où, en confirmant avoir reçu l'ordre verbal d'un officier

supérieur, il ajoutait que le jour était tellement tombé qu'il n'était pas sûr de l'avoir reconnu et pouvait bien s'être trompé en le nommant. En sortant de là, il vint chez moi me raconter ce qu'il avait fait.

« Monsieur de Lescour, lui dis-je, vous vous êtes perdu. Quand on avance des faits d'une pareille gravité, il faut en être tellement sûr qu'aucune circonstance ne puisse faire varier sur le moindre détail, et c'en est un bien important que celui sur lequel vous vous êtes rétracté. Je comprends que cela doit donner de grands doutes sur votre véracité, et les personnes qui ont arraché ce désaveu à votre faiblesse seront les premières à en profiter pour vous inculper.

Le pauvre homme en convenait et était au désespoir ; le résultat que je lui avais annoncé ne tarda pas. Il fut promptement établi que monsieur de Lescour était un misérable aventurier qui avait inventé toute cette fable pour se faire un sort ; on lui donna vite une petite place à Cette où on l'envoya. Monsieur de Girardin ne tarda pas à être en faveur auprès de nos princes et le pauvre Lescour a été persécuté par lui. Je ne l'ai jamais revu et je ne sais ce qu'il est devenu.

Il est généralement convenu de repousser cette circonstance comme fausse. Cependant, quand je rapproche ce récit du départ précipité de madame Bertrand, exécuté sur un ordre de son mari, des sollicitations passionnées de monsieur de La Touche pour nous faire partir ce même jour, de la visite rapide et silencieuse de monsieur de Girardin à l'état-major où il se contenta de prendre connaissance de la capitulation avant de retourner à Juvisy où l'Empereur l'attendait, et enfin de la rencontre que monsieur de Maillé en fit sur le pont et du chemin qu'il lui vit prendre, qui, assurément, n'était pas celui d'un homme très pressé de se rendre à Fontainebleau, j'avoue que je suis assez portée à croire à la véracité de monsieur de Lescour et à le regarder comme une victime sacrifiée par sa propre faiblesse à l'intérêt des autres.

CHAPITRE III

Le maréchal Marmont. — Bataille de Paris. — Séjour à Essonne. — Mot du général Drouot. — Le maréchal Marmont entre en pourparlers avec les Alliés. — Arrivée des maréchaux à Essonne. — Ils viennent à Paris. — Conférence chez l'empereur Alexandre. — Le maréchal Marmont apprend que son corps d'armée quitte Essonne malgré ses ordres. — Son chagrin. — Intrépidité de sa conduite à Versailles. — Erreur de sa conduite. — Lettre du général Bordesoulle. — Réponse donnée aux maréchaux. — Conduite du maréchal Ney. — Dangers courus à notre insu. — Sauvegarde envoyée chez moi. — Pêche russe. — Bonhomie des cosaques. — Formation d'une garde-d'honneur. — Intrigues qui en résultent.

J'arrive, avec répugnance, à ce que l'histoire ne pourra s'empêcher d'appeler la défection du maréchal Marmont. Sans doute, elle la dépouillera de toutes les calomnies qu'on y a jointes, mais l'attachement sincère que je lui porte me force à m'affliger qu'une action, très défendable en elle-même, ait été conçue par un homme pour lequel la seule pensée en était un tort. Il est exactement vrai que le maréchal n'est coupable que d'être entré en négociation avec le prince de Schwarzenberg à l'insu de l'Empereur. Mais il était trop personnellement attaché à Napoléon, il en avait été comblé de trop de bontés, il en avait reçu trop de grâces pour qu'il ne fût pas dans son rôle, peut-être dans son devoir, de rester exclusivement lié à sa fortune. Lui-même l'a si bien senti que cette circonstance de sa vie a exercé depuis la plus fâcheuse influence sur ses actions et l'a rendu bien malheureux, lorsque le premier moment de l'excitation a été passé.

J'ai eu lieu de m'occuper des détails de cette affaire ; j'ai été chargée d'en faire rédiger une relation, et j'ai cherché la vérité avec d'autant plus de soin que je ne voulais pas qu'on pût l'opposer à aucun des faits qui seraient rapportés. Ces documents ont été réunis et remis, en 1831, à monsieur Arago qui disait vouloir les publier. Mais, comme cela arrive quelquefois, le courage lui a manqué pour s'occuper d'un ami proscrit par les passions

populaires. Toutefois, voici ce qui est resté démontré pour moi, comme la plus exacte vérité, sur cet événement.

L'empereur Napoléon vint visiter l'armée de Marmont campée à Essonne ; il donna de grands éloges à toute sa conduite dans l'affaire de Paris où il avait encore tenu l'ennemi en échec quatre heures après avoir reçu l'ordre du roi Joseph de capituler. Il promit pour le corps d'armée les récompenses et les grades demandés par le maréchal. Ensuite il entra avec lui dans les détails de ses plans, sur ce qu'il y avait à faire ultérieurement. Il lui donna l'ordre de marcher dans la nuit avec ses dix mille hommes pour reprendre poste sur les hauteurs de Belleville :

« Sire, je n'ai pas quatre mille hommes en état de marcher. »

L'Empereur passa à autre chose, puis, un instant après, revint à parler des dix mille hommes. Le maréchal répéta qu'il n'en avait pas quatre mille sous ses ordres, ce qui n'empêcha pas l'Empereur de disposer de cinq mille hommes sur une route, de trois sur une autre, en en laissant deux avec l'artillerie, comme si les dix mille hommes existaient ailleurs que dans sa volonté.

Ce n'était pas tout à fait une aberration ; il avait adopté cette tactique dans toute la campagne de France, et elle lui avait réussi. Il n'aurait pas osé demander à des corps aussi faibles qu'ils l'étaient effectivement les prodiges qu'il en attendait, et, en ayant l'air d'y compter, il les obtenait. Après qu'il eut achevé de développer son plan à Marmont, celui-ci lui demanda où et comment il passerait la Marne. L'Empereur se frappa le front :

« Vous avez raison, c'est impossible ; il faut songer à un autre moyen d'entourer Paris. Pensez-y de votre côté ; avertissez-moi de tout ce que vous apprendrez. Attendez de nouveaux ordres. »

L'Empereur retourna à Fontainebleau. Le maréchal Marmont resta confondu de l'idée d'*entourer Paris*, gardé par deux cent mille étrangers qui en attendaient journellement deux cent mille autres, avec une trentaine de mille hommes, tout au plus, dont l'Empereur pouvait disposer. Il prévoyait l'anéantissement des restes de cette pauvre armée et peut-être la destruction de la capitale, si, comme l'Empereur l'espérait, il réussissait à y faire éclater quelques démonstrations hostiles à l'armée alliée. Ce n'était pas la première

fois que les projets de l'Empereur lui avaient paru disproportionnés, jusqu'à la folie, avec les moyens qui lui restaient.

Le soir de la bataille de Champaubert, les chefs de corps qui y avaient pris part soupaient chez l'Empereur ; chacun mangeait un morceau à mesure qu'il arrivait. Ils étaient encore cinq ou six à table, au nombre desquels se trouvaient Marmont et le général Drouot.

L'Empereur se promenait dans la chambre et faisait une peinture de situation dans laquelle il établissait qu'il était plus près des bords de l'Elbe que les Alliés de ceux de la Seine. Il s'aperçut du peu de sympathie que ses paroles trouvaient parmi les maréchaux ; chacun regardait dans son assiette sans lever les yeux.

Alors, s'approchant du général Drouot, et lui frappant sur l'épaule :

« Ah ! Drouot, il me faudrait dix hommes comme vous !

— Non, Sire, il vous en faudrait cent mille. »

Cette noble réponse coupa court au plan de campagne.

Le duc de Raguse était sous le poids de ses souvenirs et de bien pénibles impressions, lorsque arriva près de lui monsieur de Montessuis. Il avait été son aide de camp et était resté dans sa familiarité, quoique devenu très exalté royaliste. Il lui apportait les documents et proclamations publiés dans Paris : la déchéance de l'Empereur par le Sénat, les ordres du gouvernement provisoire et enfin des lettres de plusieurs personnes ralliées à ce gouvernement qui engageaient le maréchal à suivre leur exemple : le général Dessolles, son ami intime, monsieur Pasquier, dont il connaissait l'honneur et la probité, étaient du nombre. On lui faisait valoir l'importance de donner sur-le-champ une force armée quelconque au gouvernement provisoire, afin qu'il pût siéger au conseil des étrangers d'une façon plus honorable ; et on lui insinuait plus bas que cette même force permettrait de faire des conditions à la famille que le sort semblait rappeler au trône de ses ancêtres.

Montessuis faisait sonner bien haut le nom de Monk et le rôle de sauveur de la Patrie. Il montrait au maréchal la France le bénissant des institutions qu'elle lui devrait et l'armée le reconnaissant pour son protecteur. De l'autre côté, il se rappela les paroles extravagantes de l'Empereur, il conçut

la funeste pensée de le sauver malgré lui et eut la faiblesse de s'en laisser séduire.

Cependant il rassembla les chefs de corps, plus nombreux que la force de son armée ne le comportait ; il leur soumit les propositions qu'on lui faisait, et la position où ils se trouvaient. Tous, à l'exception du général Lussot, opinèrent pour se soumettre au gouvernement nouveau. Monsieur de Montessuis fut chargé d'établir des communications avec le quartier général du prince de Schwarzenberg. Il y eut des projets proposés des deux côtés, mais rien d'écrit.

Tel était l'état des choses lorsque les maréchaux envoyés de Fontainebleau pour demander la Régence, arrivèrent à Essonnes. Je tiens le reste des détails du maréchal Macdonald qui, après me les avoir racontés, a pris la peine de les dicter, lorsque je recherchais des renseignements exacts pour la notice dont monsieur Arago s'était chargé.

Les maréchaux n'avaient point, quoi qu'on ait dit, l'ordre de l'Empereur de s'associer le maréchal Marmont. Ils s'arrêtèrent chez lui en attendant le laissez-passer qu'ils avaient fait demander au quartier général des Alliés, alors établi au château de Chilly, au-dessus de Longjumeau. Ils lui racontèrent le motif de leur voyage à Paris. Marmont leur confia dans tous ses détails sa position vis-à-vis du prince de Schwarzenberg : il pouvait recevoir à chaque instant l'acceptation des demandes faites par lui. Mais il dit à ses collègues qu'il se désistait de toute démarche personnelle jusqu'à ce que le sort de celle qu'ils allaient tenter fût décidé. Ils convinrent qu'il irait visiter ses postes et qu'il se rendrait introuvable jusqu'à leur retour, qu'alors, et suivant leur succès, ils décideraient entre eux ce qu'il conviendrait de faire et agiraient en commun.

Le maréchal Ney remarqua que peut-être ce commencement de négociation avec un des maréchaux, en donnant l'espoir de désunir les chefs des différents corps, éloignerait l'acceptation de la Régence qu'ils allaient demander, qu'il vaudrait mieux que le maréchal Marmont les accompagnât pour prouver leur accord. Les autres adoptèrent cet avis, et le duc de Raguse ne fit aucune difficulté de les suivre.

Avant de partir et devant eux, il donna jusqu'à trois fois l'ordre aux chefs de corps qu'il laissait à Essonnes de ne pas bouger avant son retour ; il le

promettait pour la matinée du lendemain. Le laissez-passer n'arrivait pas de Chilly ; les maréchaux impatients du retard se présentèrent aux avant-postes et se firent mener au quartier général de l'avant-garde, à Petit-Bourg, où ils espéraient se faire donner une escorte. Ils entrèrent dans le château ; le duc de Raguse, qui n'avait pas de pouvoir de l'Empereur, resta dans la voiture. Mais le prince de Schwarzenberg, qui se trouvait aux avant-postes, apprenant par des subalternes qu'il était là, l'envoya prier de descendre. Il eut un moment d'entretien avec lui. Il lui dit que ses propositions avaient été envoyées à Paris et qu'elles étaient acceptées.

Le maréchal lui répondit que sa position était changée, que ses camarades étaient chargés d'une communication à laquelle il s'associait entièrement et que tout ce qui s'était passé entre eux jusque-là devait être regardé comme nul et non avenu. Le prince de Schwarzenberg lui assura comprendre parfaitement son scrupule, et ils entrèrent ensemble dans le salon, à l'étonnement des autres maréchaux. Le duc de Raguse leur raconta ce qui venait de se passer entre lui et le prince de Schwarzenberg et combien il se sentait soulagé par cette explication. Il les accompagna chez l'empereur Alexandre et fut celui qui parla le plus vivement en faveur du roi de Rome et de la Régence. Il n'y avait pas grand mérite car, assurément, c'était bien leur propre cause que les maréchaux plaidaient en ce moment.

À cette conférence impérialiste, l'empereur Alexandre en fit succéder une avec les membres du gouvernement provisoire et les gens les plus compromis dans le mouvement royaliste. Il discuta contre les Bonaparte dans la première et contre les Bourbons dans la seconde, se persuadant qu'il agissait avec grande impartialité. Après le conseil, qui se prolongea jusqu'au point du jour, il fit rentrer les envoyés de Fontainebleau, leur dit qu'il devait consulter ses alliés, et les remit à neuf heures du matin pour obtenir une réponse. On a prétendu qu'il avait déjà connaissance du mouvement d'Essonne ; cela paraît impossible. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'en donna aucun avertissement, et tous les beaux discours qu'on a prêtés à lui et aux autres maréchaux vis-à-vis de Marmont sont complètement faux.

Les maréchaux se rendirent chez le maréchal Ney pour y attendre l'heure fixée par l'Empereur. Ils y déjeunaient lorsqu'on vint avertir le maréchal Marmont qu'on le demandait ; il sortit un instant, rentra pâle comme la mort ; le maréchal Macdonald lui demanda ce qu'il y avait :

« C'est mon aide de camp qui vient m'avertir que les généraux veulent mettre mon corps d'armée en mouvement ; mais ils ont promis de m'attendre et j'y cours pour tout arrêter. »

Pendant ces rapides paroles, il rattachait son sabre et prenait son chapeau. L'aide de camp était Fabvier : il racontait qu'à peine les maréchaux avaient quitté Essonne, l'empereur Napoléon avait fait demander Marmont ; un second, puis un troisième message l'avaient mandé à Fontainebleau, ce dernier portait l'ordre au général commandant de se rendre chez l'Empereur si le maréchal était encore absent.

Les généraux, inquiets de leur position, se persuadèrent que l'Empereur avait eu connaissance des paroles échangées avec l'ennemi. La crainte s'était emparée d'eux et ils avaient cherché leur salut personnel dans l'exécution du mouvement que Marmont avait formellement défendu en partant pour Paris. Le maréchal se jeta dans une calèche qui se trouvait tout attelée dans la cour du maréchal Ney. À la barrière, on lui refusa le passage ; il fallut retourner à l'état-major de la place ; on le renvoya au gouverneur de la ville. Bref, il perdit assez de temps à se procurer un passeport pour qu'il arrivât un second aide de camp, le colonel Denis. Il annonça que, malgré la parole donnée à Fabvier de l'attendre, les chefs avaient mis la troupe en route dès qu'il avait été parti, que lui, Denis, l'avait accompagnée jusqu'à la Belle-Épine, qu'elle y avait pris la route de Versailles où elle devait être près d'arriver, le mal était fait et irréparable.

Le maréchal Marmont resta à Paris ; il y apprit la fureur de son corps d'armée lorsqu'il avait su pour quelle cause il se trouvait à Versailles. Il s'y rendit immédiatement ; la troupe en était déjà partie, en pleine révolte pour retourner à Fontainebleau. Il courut après elle, l'arrêta, la harangua, la persuada et la ramena à Versailles, ayant fait en cette circonstance une des actions les plus énergiques, les plus difficiles et les plus hardies qui se puissent tenter.

Voilà la vérité exacte que j'ai pu recueillir en constatant tous les faits sur la *défection de Marmont*. On voit qu'elle se borne à avoir entamé des négociations à l'insu de l'Empereur.

Pour être complètement impartiale, j'avouerai qu'il a eu d'autres torts. Le maréchal Marmont est le type du soldat français ; bon, généreux, brave,

candide, il est mobile, vaniteux, susceptible de s'enthousiasmer et le moins conséquent des hommes. Il agit toujours suivant l'impulsion du moment, sans réfléchir sur le passé, sans songer à l'avenir. Il se trouva placé sur un terrain où tout ce qui l'entourait applaudissait à l'action dont on le supposait l'auteur et lui en vantait l'importance. Partout il était salué du nom de Monk ; on lui affirmait, en outre, que la résolution de ne transiger d'aucune sorte avec l'Empire était prise dès le premier jour, que la proclamation du 30 en faisait foi, que la démarche des maréchaux ne pouvait donc avoir de succès. Lui, d'une autre part, se disait que ses généraux n'avaient fait qu'exécuter ce qu'il leur avait proposé dans des circonstances restées les mêmes, puisque la Régence avait été refusée, qu'ainsi il serait peu généreux de les désavouer, etc. Enfin, à force de raisons, bonnes ou mauvaises, il en vint à se persuader qu'il devait assumer la responsabilité sur sa tête.

La convention avec le prince de Schwarzenberg fut rédigée le lendemain matin, signée, *antidatée* et envoyée au *Moniteur*. Non content de cela, le maréchal reçut une députation de la Ville de Paris qui le remerciait du service qu'il avait rendu. Il l'accueillit, et la harangue aussi bien que la réponse furent mises au *Moniteur*. Enfin il se donna, avec grand soin, toutes les apparences d'une trahison qu'il n'avait pas commise et à laquelle sa présence au milieu des maréchaux ajoutait un caractère de perfidie.

Il ne lui resterait aucune preuve de la vérité du récit que je viens de faire si le hasard n'avait pas fait que, cherchant dans ses papiers, après la révolution de 1830, son aide de camp, monsieur de Guise, le même qui rédigea, en 1814, la *convention antidatée* avec le prince de Schwarzenberg, trouvât derrière un tiroir de secrétaire une vieille lettre toute chiffonnée. C'était celle par laquelle le général Bordesoulle lui annonçait le départ des troupes d'Essonne, en lui demandant excuse d'avoir agi contrairement aux ordres qu'il avait donnés et lui expliquant que les appels trois fois réitérés de l'Empereur l'y avaient décidé.

Quoique le maréchal Marmont ait cruellement souffert des calomnies répandues sur son compte, une fois que l'enivrement où on le tenait fut cessé, il n'avait plus pensé à cette lettre et il en avait complètement oublié l'existence. Cela seul suffit à le peindre. Probablement ce document sera publié ; je l'ai lu bien des fois.

Les maréchaux, chargés des propositions de Fontainebleau, se présentèrent à neuf heures chez l'empereur Alexandre qui refusa de traiter sur tout autre pied que l'abdication pure et simple de Napoléon. Il fit valoir la défection qui commençait à s'établir dans l'armée française comme un argument péremptoire. Les maréchaux, qui en étaient restés sur la première nouvelle apportée par Fabvier, protestèrent de la fidélité de l'armée. L'Empereur sourit et leur dit que le corps de Marmont était en pleine marche pour se rendre à Versailles. Les maréchaux partirent sans avoir revu leur camarade Marmont. Ils ne trouvèrent plus trace de son corps d'armée sur la route de Fontainebleau.

Je me suis étendue sur ce récit, d'abord parce que les faits en ont été dénaturés par l'esprit de parti, ensuite parce que je crois que personne ne les sait mieux que moi. Dans l'intention que j'ai déjà indiquée, j'ai réuni tous les témoignages et tous les documents, et j'ai pris le soin de voir comment ils pouvaient coïncider entre eux pour ne rien avancer qui pût être disputé avec quelque ombre de fondement. Peut-être ai-je une connaissance plus nette et plus claire de cette affaire que le maréchal lui-même qui a commencé par la croire sincèrement un sujet d'éloge et ne s'est aperçu de son erreur que lorsqu'il a été assailli d'atroces calomnies. Il a eu le nouveau tort de trop les mépriser.

Les chefs qui ont agi de violence contre l'Empereur à Fontainebleau, voyant le torrent de l'opinion populaire retourner en faveur du grand homme dont les malheurs rappelaient le génie, cherchèrent à cacher leur action derrière celle du duc de Raguse. L'amour-propre national préféra crier à la trahison plutôt que d'avouer des défaites, et il fut très promptement établi dans l'esprit du peuple que le duc de Raguse avait vendu et livré successivement Paris et l'Empereur. L'un était aussi faux que l'autre.

Les maréchaux, de retour à Fontainebleau, arrachèrent par la violence l'abdication de l'Empereur ; le maréchal Ney s'empressa d'en donner avis aux Alliés, et, au retour des envoyés de Fontainebleau à Paris, le maréchal Macdonald m'a raconté que les autres furent très étonnés d'entendre le comte de Nesselrode remercier Ney de son *importante communication*.

Il est temps de revenir à ce qui se passait de notre côté. Le lundi, je ne vis personne d'instruit des événements, mais, le mardi matin, on vint chanter

victoire chez moi. Pozzo me raconta que la journée de la veille avait été bien hasardeuse. L'Empereur était entouré de gens qui commençaient à s'effrayer de la situation d'une armée dans une ville comme Paris. Les rapports des provinces occupées n'étaient point rassurants. Les populations, opprimées par les malheurs inhérents à la guerre, étaient prêtes à se soulever. Tout ce qui était autrichien n'avait d'oreille que pour écouter ces récits et de langue que pour les répéter.

Le prince de Schwarzenberg commençait à se reprocher la proclamation dont Pozzo lui avait escamoté la signature ; évidemment il ne voulait pas prendre la responsabilité du séjour prolongé à Paris. Il s'agissait de disposer, en l'absence de l'empereur d'Autriche, du sort de sa fille et du sceptre de son petit-fils. Le roi de Prusse était, au su de tout le monde, complètement soumis à la volonté d'Alexandre ; c'était donc d'elle seule que dépendaient de si grandes résolutions. On ne peut s'étonner qu'il fût agité ni blâmer ses hésitations. Elles furent telles que Pozzo crut la partie perdue pendant la fin du jour et la moitié de la nuit.

Le duc de Vicence, qui avait jusque-là vainement sollicité une audience, en obtint une fort longue. Celle des maréchaux ne le fut pas moins ; toutefois, l'impression qu'ils avaient pu faire sur l'empereur Alexandre fut victorieusement combattue par les personnes qui composaient le gouvernement provisoire et son conseil. On fit valoir à l'Empereur qu'on ne s'était autant compromis que sur un engagement signé de son nom. S'il revenait aujourd'hui sur la promesse de ne traiter, ni avec Napoléon, ni avec sa famille, le sort de tous les gens qui s'étaient confiés à sa parole devenait l'exil ou l'échafaud. Cette question de générosité personnelle eut beaucoup de prise sur lui.

Il était, a-t-il dit depuis, déjà décidé lorsqu'il renvoya les maréchaux à neuf heures du matin pour donner une réponse ; il le laissa deviner à Pozzo et au comte de Nesselrode ; peut-être même à monsieur de Talleyrand. Mais il ne voulut pas s'expliquer nettement avant de s'être donné l'air de consulter le roi de Prusse et le prince de Schwarzenberg.

Le mardi matin, toute hésitation avait disparu et nous l'apprîmes en même temps que les dangers que nous avions courus. Ces dangers étaient réels et personnels, car, à la façon dont nous étions compromis, nous n'avions d'autre parti à prendre que de nous mettre à la suite des bagages

russe si les Alliés avaient remis le gouvernement entre les mains des bonapartistes. La Régence n'aurait été, au fond, qu'une transition pour revenir promptement au régime impérial.

Mes gens de Châtenay accoururent tout éplorés me dire qu'ils ne savaient plus que devenir : le maire était en fuite, l'adjoint caché dans mon enclos. Les premiers jours, ma maison avait été occupée par un état-major qui, ayant trouvé la cave bonne, avait emporté tout le vin qu'il n'avait pas eu le temps de boire et l'avait laissée complètement à sec, ce qui ne mettait pas les nouveaux arrivés de bonne humeur. Les détachements de toute arme, de toute nation s'y succédaient et excitaient la terreur des habitants du village ; ils avaient déjà appris à leurs dépens que les bavarois et les wurtembourgeois étaient les plus redoutables.

Mes relations russes me procurèrent facilement des sauvegardes. Le prince Wolkonski me donna deux cosaques de la garde pour les établir à Châtenay et un sous-officier pour les installer. J'y allai moi-même avec eux ; ma calèche se trouvait ainsi escortée par ces habitants des steppes ; oserai-je avouer que cela m'amusaient assez. J'admirais l'assistance qu'ils prêtaient à leurs petits chevaux en montant les côtes : ils appuyaient leur longue lance à terre, la plaçaient sous leur aisselle ou la tenaient à deux mains, comme un aviron, et poussaient dessus, la remplaçant en avant à mesure qu'ils avançaient, à peu près comme on se sert en bateau d'un aviron.

Je trouvais mes gens dans la consternation ; ils avaient adopté la cocarde blanche pour travailler plus paisiblement dans le jardin qui longeait la route de Choisy à Versailles. Mais, ce matin-là même, cette décoration avait pensé les faire sabrer par des troupes françaises ; c'était le corps de Marmont se rendant à Versailles. Quoique je ne me pique pas de grandes connaissances stratégiques, je ne comprenais pas comment elles se trouvaient dans les lignes des troupes alliées. Cela me parut étrange et ne me fut expliqué qu'à mon retour à Paris.

Mes petits cosaques étaient munis d'une pancarte couverte de cachets et de signatures à l'aide de laquelle ils exorcisaient tous les démons qui, sous cinquante uniformes différents, se présentaient à nos portes. L'un d'eux parlait un peu allemand, les autres l'appuyaient en russe qu'ils prodiguaient avec un degré de loquacité qui semblait étonner les soldats allemands

presque autant que moi. Mais la pancarte décidait toujours la discussion en leur faveur ; je les vis fonctionner plusieurs fois pendant le séjour de quelques heures que je fis à Châtenay.

J'y appris qu'en outre du vin mes hôtes avaient emporté toutes les couvertures, un assez grand nombre de matelas pour coucher leurs blessés et tous les lits de plumes, c'est-à-dire ils les avaient éventrés, en avaient secoué les plumes et, se trouvant ainsi possesseurs de grands sacs de coutil, ils étaient entrés en foule dans la pièce d'eau et les avaient remplis à la main du poisson qu'elle contenait. Ce singulier genre de pêche m'a paru assez drôle pour être rapporté. Il est juste de dire qu'on a pillé seulement les maisons abandonnées par leurs gardiens et qu'on a incendié que celles où l'on a tenté une puérile résistance.

J'établis mes cosaques chez mon jardinier ; sa femme en avait bien peur ; on avait fait au peuple les contes les plus effrayants. Le premier soir, tandis qu'elle préparait leur souper, son enfant encore au berceau se réveilla et se mit à crier ; les cosaques parlèrent entre eux, l'un d'eux s'avança vers l'enfant, la pauvre mère tremblait, il le tira du lit, l'établit sur ses genoux devant le feu, lui réchauffa les pieds dans ses mains, ses camarades lui firent des mines et des discours, l'enfant leur sourit, et dès ce moment ils s'établirent ses bonnes. Lorsque j'y retournai, la semaine suivante, ils disaient :

« Madame Marie, bon femme. »

Et elle leur jetait son enfant dans les bras lorsqu'elle voulait vaquer aux soins du ménage.

Ils joignaient au goût pour les maillots celui des fleurs. Ils se promenaient des heures entières devant la serre, regardant à travers les vitres et, lorsque le jardinier leur donnait un bouquet, ils le remerciaient avec toutes les formes de la plus vive satisfaction, mais ils ne touchaient à rien. Leur protection s'étendait sur tout le village, et, dès qu'un détachement s'en approchait, le cri de *cosaques* passait de bouche en bouche. Jour et nuit ils étaient prêts à y répondre, aussi n'y eut-il aucune déprédation arrivée à Châtenay depuis leur installation. Pour le dire en passant, ce service rendu à la commune m'a valu, pendant les Cents-Jours, une dénonciation de quelques-uns de mes voisins.

Mon père, je le dois avouer, ne souffrait peut-être pas assez de voir la cocarde tricolore abaissée mais, dès qu'il s'agissait du drapeau blanc, tout son patriotisme se réveillait avec exaltation. L'idée de voir monsieur le comte d'Artois faire son entrée dans Paris, uniquement entouré d'étrangers, le révoltait ; il conçut la pensée de former une espèce de garde nationale à cheval, composée de nos jeunes gens. Il en parla au comte de Nesselrode qui obtint l'assentiment de son impérial maître. Le gouvernement provisoire l'adopta lorsqu'elle était déjà en train.

Mon frère fut le premier qui alla inscrire son nom chez Charles de Noailles. Mon père l'avait indiqué à lui et à ses camarades comme le plus convenable pour être leur capitaine ; Charles de Noailles en fut enchanté et on ne peut plus reconnaissant ; sa fille et lui vinrent remercier mon père avec effusion. Mais, dès le lendemain, la guerre était au camp. Nous n'étions pas encore émancipés et déjà les ambitions de place se déployaient, et déjà les intrigues des courtisans agitaient leur esprit.

Ce fut Charles de Damas et les siens qui donnèrent le signal. Quoique intimement liés avec les Noailles, ils s'élevèrent hautement contre le choix fait de Charles de Noailles, recherchèrent avec zèle tous les méfaits de son père, le prince de Poix, au commencement de la Révolution et cabalèrent pour empêcher qu'on ne se fît inscrire chez lui. Cela ralentit un peu le zèle ; mais pourtant on finit par réunir cent cinquante jeunes gens qui s'équipèrent, s'armèrent, se montèrent en quatre jours de temps et furent prêts avant l'entrée de Monsieur.

À dater de ce moment, les seigneurs de l'ancienne Cour n'ont plus été occupés que de leurs intérêts de fortune et d'avancement, que de faire dominer leurs prétentions sur celles des autres ; et ils ont été un des grands obstacles à la dynastie qu'ils voulaient consacrer.

N'établissons pas que ces sentiments soient exclusifs à cette classe ; ils appartiennent probablement à tous les hommes qui touchent au pouvoir. J'ai vu une seconde révolution faite par la bourgeoisie et, ainsi que dans celle dont le récit m'occupe en cet instant, dès le cinquième jour tous les sentiments généreux et patriotiques étaient absorbés par l'ambition et les intérêts personnels. Si nous savions au juste ce qu'il en a coûté à la volonté puissante de l'Empereur pour dominer les prétentions militaires après le

dix-huit Brumaire, il est probable que nous retrouverions le même esprit d'intrigue et d'égoïsme.

CHAPITRE IV

Te Deum russe. — Mission à Hartwell. — Entrée de Monsieur. — On prend la cocarde blanche. —
Le lieutenant général du royaume. — Le duc de Vicence. — Le général Owarow. —
L'empereur Alexandre à la Malmaison et à Saint-Leu. — Première réception de Monsieur. —
Représentation à l'Opéra. — Attitude du parti émigré.

Le dixième jour de leur entrée, les étrangers se réunirent sur la place Louis XV pour y chanter un *Te Deum*. Je vis ce spectacle de chez le prince Wolkonski, logé au ministère de la marine. Je n'en souffris pas tant qu'il n'y eut que le mouvement de troupes et de monde sur la place ; mais (apparemment que les sons exercent plus d'influence sur mon âme que le spectacle des yeux), lorsque le silence le plus solennel s'établit et que le chant religieux des popes grecs se fit entendre, bénissant ces étrangers arrivés de tous les points pour triompher de nous, la corde patriotique, touchée quelques jours avant par les *qui-vive* des sentinelles, vibra de nouveau dans mon cœur plus fortement, d'une manière moins fugitive. Je me sentis honteuse d'être là, prenant ma part de cette humiliation nationale et, dès lors, je cessai de faire cause commune avec les étrangers.

J'aurais pu être rassurée cependant par la société qui se trouvait dans la galerie de l'hôtel de la Marine. Elle était remplie par les femmes de généraux et de chambellans de l'Empire, leurs chapeaux couverts de fleurs de lis encore plus que les nôtres.

Ce jour-là, monsieur de Talleyrand pressa fort mon père de se rendre à Hartwell et d'y être porteur des paroles du gouvernement provisoire. Il refusa péremptoirement ; cela me parut tout simple. J'étais si fort imbue de l'idée qu'il ne voudrait rien accepter ; je lui avais si souvent entendu répéter que, lorsqu'on avait été vingt-cinq ans éloigné des affaires, on n'était plus propre à les faire que je ne formais aucun doute sur sa volonté d'en rester éloigné. Aussi, lorsque, dans les premières semaines, on le désignait comme

devant être ministre du Roi, je souriais et me croyais bien sûre qu'il repousserait toute offre quelconque.

Charles de Noailles fut envoyé, sur son refus. Je ne sais s'il crut l'avoir emporté sur lui et s'accusa, fort gratuitement, d'un mauvais procédé, mais, depuis lors, il n'a plus été à son aise, ni familièrement avec nous. Au retour d'Angleterre, il prit le titre de duc de Mouchy.

Lorsque, depuis, mon père a consenti à rentrer dans les affaires, j'ai regretté qu'il n'eût pas accepté cette commission. Un homme sage, modéré, raisonnable et bon citoyen y aurait été plus propre qu'un homme exclusivement courtisan comme Charles de Noailles. Au reste, mon père n'était pas de l'étoffe dont on fait les favoris ; son crédit, s'il en avait eu, aurait été de peu de durée, et il n'aurait pu rien faire de mieux, en ce moment, que d'inspirer la déclaration de Saint-Ouen. Elle était déjà bien nécessaire, lorsqu'elle parut, pour réparer le mal causé par Monsieur. Ce pauvre prince a toujours été le fléau de sa famille et de son pays.

Je n'ai pas cherché à dissimuler le peu de considération que tout ce que j'avais vu et su de Monsieur m'avait donné pour son caractère ; cependant, l'enthousiasme est tellement contagieux que, le jour de son entrée à Paris, j'en éprouvai toute l'influence. Mon cœur battait, mes larmes coulaient, et je ressentais la joie la plus vive, l'émotion la plus profonde.

Monsieur possédait à perfection l'extérieur et les paroles propres à inspirer de l'exaltation ; gracieux, élégant, débonnaire, obligeant, désireux de plaire, il savait joindre la bonhomie à la dignité. Je n'ai vu personne avoir plus complètement l'attitude, les formes, le maintien, le langage de Cour désirables pour un prince. Ajoutez à cela une grande urbanité de mœurs qui le rendait charmant dans son intérieur et le faisait aimer par ceux qui l'approchaient. Il était susceptible de familiarité plus que d'affection, et avait beaucoup d'amis intimes dont il ne se souciait pas le moins du monde.

Peut-être faut-il en excepter monsieur de Rivière. Encore, lorsqu'il eut ouvertement affiché la dévotion et qu'il n'eut plus à s'épancher exclusivement avec lui, leur liaison cessa d'être aussi tendre, jusqu'au moment où la nomination de monsieur de Rivière à la place de gouverneur de monsieur le duc de Bordeaux la ranima. C'était derechef dans un but de

dévotion. Il s'agissait alors de consolider le pouvoir de la Congrégation dont tous deux faisaient partie. Mais ceci appartient à une autre époque.

Monsieur avait couché, la veille de son entrée à Livry, dans une petite maison appartenant au comte de Damas. C'est là que la garde nationale à cheval, nouvellement improvisée, alla l'attendre. Il employa toutes ses grâces à la séduire, et il n'en fallait pas tant dans la disposition où elle était, et lui distribua quelques pièces de ruban blanc qu'elle porta passé à la boutonnière. C'est l'origine de cet ordre du Lis que la prodigalité avec laquelle on l'a donné a promptement rendu ridicule. Mais, dans le premier moment et assaisonné de toutes les cajoleries de Monsieur, il avait charmé nos jeunes gens qui, en ramenant leur prince au milieu de leur petit escadron, étaient ivres de joie, de royalisme et d'amour pour lui.

Monsieur, de son côté, avait tant de bonheur peint sur la figure, il paraissait si plein du moment présent et si complètement dépouillé de tout souvenir hostile ou pénible, que son aspect devait inspirer confiance au joli mot que monsieur Beugnot a fabriqué pour lui dans le récit donné par le *Moniteur* :

« Rien n'est changé, il n'y a qu'un français de plus. »

Depuis plusieurs jours, on discutait vivement pour savoir si l'armée garderait la cocarde tricolore ou si elle prendrait officiellement la cocarde blanche. Le duc de Raguse réclamait avec chaleur la parole, à lui donnée, qu'elle conserverait le drapeau consacré par vingt années de victoires. L'empereur Alexandre, protecteur de toutes les idées généreuses, appuyait cette demande. Elle était activement combattue de tous ceux qui, par intérêt ou par passion, voulaient une contre-révolution ; le choix de la cocarde était le signal du retour des anciens privilèges ou de la conservation des intérêts créés par la Révolution.

Monsieur de Talleyrand, trop homme d'état pour ne pas apprécier l'importance de cette question, aurait certainement, s'il avait été libre de la juger, décidé en faveur des couleurs nouvelles. Mais il connaissait nos princes et leurs entours ; il savait combien ils tenaient aux objets extérieurs. Il était trop fin courtisan pour vouloir les heurter ; il attachait le plus grand prix à conquérir leur bienveillance, et, rappelant ses vieux souvenirs, il était redevenu l'homme de l'Œil de Bœuf. Il amusa le duc de Raguse par de

bonnes paroles, de fausses espérances. Pendant ce temps, il décida le vieux maréchal Jourdan à faire prendre la cocarde blanche à Rouen, sur l'assertion que les soldats de Marmont la portaient. Une fois adoptée par un corps d'armée, la question était tranchée.

Cependant, le duc de Raguse fut du petit nombre d'officiers qui allèrent au-devant de Monsieur avec la cocarde tricolore ; on ne le lui a jamais pardonné. Cette démonstration, qui ne lui ramena pas les bonapartistes, lui aliéna la nouvelle Cour. Elle prouve sa bonne foi, et combien dans toutes ses actions il est conduit par ce qui frappe son imagination mobile comme devoir du moment. Quelques officiers étaient sans aucune cocarde, la majorité portait la cocarde blanche.

Au commencement de la matinée, presque toute la garde nationale, qui bordait la haie, avait les couleurs tricolores. Petit à petit elles disparurent et, au moment où Monsieur passa, s'il n'y avait que peu de cocardes blanches parmi elle, il n'y en avait guère plus de tricolores.

Avant de quitter ce sujet des cocardes, je ne puis m'empêcher de rapporter que, de la terrasse de madame Ferrey où j'avais été voir passer le cortège, nous aperçûmes monsieur Alexandre de Girardin se rendant à la barrière avec une cocarde blanche large comme une assiette. Monsieur Ferrey tressaillit et nous raconta que, le matin même, il l'avait rencontré sur la route d'Essonne. Tous deux étaient à cheval. Monsieur de Girardin venait de Fontainebleau. Il entama une diatribe si violente contre la lâcheté des Parisiens, la trahison des officiers ; sa fureur contre les alliés, sa haine contre les Bourbons s'exhalèrent d'une voix si haute et en termes si offensants, qu'arrivé près des postes étrangers, monsieur Ferrey avait arrêté son cheval et lui avait signifié l'intention de se séparer de lui, ce qu'il avait jusque-là vainement essayé en changeant d'allure. Monsieur Ferrey n'en croyait pas ses yeux en le voyant trois heures après affublé de cette énorme cocarde blanche.

L'histoire ne racontera que trop les fautes commises par Monsieur dans ces jours où, lieutenant général du royaume, il envenima toutes les haines, excita tous les mécontentements, et surtout, montra un manque de patriotisme qui scandalisa même les étrangers.

Le comte de Nesselrode m'en dit un mot, le jour où il s'était montré si libéral à céder nos places fortes que l'empereur Alexandre fut obligé de l'arrêter dans ses générosités antifrançaises. Pozzo poussait de gros soupirs, et s'écriait de temps en temps :

« Si on marche dans cette voie, nous aurons fait à grand'peine de la besogne qui ne durera guère. »

L'empereur Alexandre se mit en tête de raccommoder le duc de Vicence, qu'il aimait beaucoup, avec la famille royale. La part que l'opinion, à tort je crois, lui faisait dans le meurtre de monsieur le duc d'Enghien le rendait odieux à nos princes. Monsieur refusa de l'admettre chez lui. L'Empereur, offensé de cette résistance, voulut le forcer à le rencontrer : il pria Monsieur à dîner. Non seulement le duc de Vicence s'y trouvait, mais l'Empereur s'en occupa beaucoup et affecta de le rapprocher de Monsieur.

Le dîner fut froid et solennel ; Monsieur se sentait blessé ; il se retira en sortant de table fort mécontent et laissant l'Empereur furieux. Il se promenait dans la chambre, au milieu de ses plus familiers, faisait une diatribe sur l'ingratitude des gens pour lesquels on avait reconquis un royaume au prix de son sang pendant qu'ils ménageaient le leur et qui ne savaient pas céder sur une simple question d'étiquette. Quand il se fut calmé, on lui observa que Monsieur était peut-être plus susceptible précisément parce qu'il se trouvait sous le coup de si grandes obligations, que ce n'était d'ailleurs pas une question d'étiquette mais de sentiment, qu'il croyait le duc de Vicence coupable dans l'affaire d'Ettenheim :

« Je lui ai dit que non.

— Sans doute, l'opinion de l'Empereur devrait être d'un grand poids pour Monsieur, mais le public n'était pas encore éclairé et on pouvait excuser sa répugnance en songeant que monsieur le duc d'Enghien était son proche parent. »

L'Empereur hâta sa marche :

« Son parent... son parent... ses répugnances... »

Puis, s'arrêtant tout court et regardant ses interlocuteurs :

« Je dîne bien tous les jours avec Owarow ! »

Une bombe tombée au milieu d'eux n'aurait pas fait plus d'effet. L'Empereur reprit sa marche ; il y eut un moment de stupeur, puis il parla d'autre chose. Il venait de révéler le motif de sa colère. On comprit l'insistance qu'il mettait depuis cinq jours à faire admettre monsieur de Caulaincourt par Monsieur.

Le général Owarow passait pour avoir étranglé l'empereur Paul de ses deux énormes pouces qu'il avait, en effet, d'une grosseur remarquable, et Alexandre était choqué de voir nos princes refuser de faire céder leurs susceptibilités à la politique, quand lui en avait sacrifié de bien plus poignantes. On conçut, du reste, que toute discussion cessa à ce sujet et Pozzo courut chez Monsieur lui dire qu'il fallait recevoir le duc de Vicence. Celui-ci n'en abusa pas : il alla une fois chez le lieutenant général et ne s'y présenta plus.

Cette discussion, que d'amers souvenirs rendirent toute personnelle à l'empereur Alexandre, l'éloigna des Tuileries et le rapprocha des grandeurs bonapartistes. Déjà, avec un empressement qui partait d'un cœur généreux et d'un esprit faux, il avait couru à la Malmaison porter des paroles affectueuses encore plus que protectrices. Après cette scène du dîner, il alla à Saint-Leu et l'accueil qu'il recevait des gens qu'il détrônait le touchait d'autant plus qu'il le comparait à ce qu'il appelait l'ingratitude des autres. La visite à Compiègne acheva cette impression ; nous y arriverons bientôt.

Monsieur reçut les femmes. Tout ce qui voulut s'y présenter, jusqu'à mademoiselle Montansier, vieille directrice de théâtre qui, dans la jeunesse du prince, avait été complaisante pour ses amours ; mais la joie sincère de la plupart d'entre nous couvrait, du reste, ce manque d'étiquette.

Les salons des Tuileries virent réunir les personnes séparées jusque-là par les opinions les plus exagérées. Nous fîmes de grands frais pour les dames de l'Empire. Elles furent blessées de nos avances dans un lieu où elles étaient accoutumées à régner exclusivement et les traitèrent d'impertinences. Dès qu'elles ne se sentirent plus seules, elles se crurent brimées ; cette impression était excusable de leur part. De la nôtre pourtant, l'intention était bonne ; nous étions trop satisfaites pour n'être pas sincèrement bienveillantes. Mais il y a une certaine aisance, un certain laisser aller dans les formes des femmes de grande compagnie qui leur donnent facilement l'air d'être chez elles partout et d'y faire les honneurs.

Les autres classes s'en trouvent souvent choquées ; aussi les petites et les jalousies bourgeoises se réveillèrent-elles sous les corsages de pierreries.

Monsieur réussit mieux que nous. Il fut charmant pour tout le monde, dit à chacun ce qu'il convenait, tint merveilleusement cette Cour hétéroclite, y parut digne avec bonhomie et enchantait par ses gracieuses façons.

Il y eut une représentation solennelle à l'Opéra, où assistèrent les souverains alliés ; ils s'étaient mis tous trois (car l'empereur François était arrivé avant Monsieur) dans une grande loge au fond de la salle. Monsieur occupait celle du Roi où les armes de France remplaçaient l'aigle si inconvenablement abattue. Il alla faire une visite aux souverains étrangers pendant le premier entr'acte ; ils la lui rendirent pendant le second.

Il n'y eut de très remarquable ce soir-là que l'admirable convenance du public, le tact avec lequel il saisit toutes les allusions de la scène et s'associa à toutes les actions de la salle. Par exemple, lorsque Monsieur alla voir les souverains, tout le monde se leva en gardant le silence ; mais, lorsqu'ils lui rendirent sa visite, il y eut des applaudissements à tout rompre, comme pour les remercier de cet hommage à notre Prince. Le Parisien rassemblé a les impressions singulièrement délicates.

Plus on était avant dans les affaires, plus on attendait le Roi avec impatience. Chaque jour les entours du lieutenant général l'entraînaient de plus en plus à prendre l'attitude de chef d'un parti ; et, si l'empereur Alexandre n'avait été là pour arrêter cette tendance, nous aurions vu tous les propos de Coblenz mis en action.

Les vieux officiers de l'armée de Condé, les échappés de la Vendée, sortirent de dessous les pavés, persuadés qu'ils étaient conquérants et voulant se donner l'attitude de vainqueurs. Cette prétention était naturelle. Habités depuis vingt-cinq ans à regarder leur cause comme associée à celle des Bourbons, en voyant se relever leur trône ils se persuadèrent avoir triomphé. D'un autre côté, les serviteurs de l'Empire, accoutumés à dominer, s'accommodaient mal de ces prétentions intempestives.

Un homme qui avait gagné ses épaulettes en assistant au gain de cent batailles était révolté de voir sortir d'un bureau de tabac ou de loterie un autre homme ayant épaulettes pareilles et voulant prendre le haut du pavé sur lui, entrant de préférence dans ces Tuileries, naguère exclusivement à lui

et aux siens et, à son tour, interpellé de : *mon vieux brave*, par la puissance qui l'habitait.

Il aurait fallu être très habile et très impartial pour ménager ces transitions, et Monsieur n'était ni l'un ni l'autre. Au surplus, il était presque impossible de satisfaire à des exigences si naturelles et si disparates.

CHAPITRE V

Le Roi part d'Angleterre, — Visite de l'empereur Alexandre à Compiègne. — Son mécontentement.
— Monsieur de Talleyrand est mal reçu. — Costume étranger de madame la duchesse d'Angoulême. — Déclaration de Saint-Ouen. — Son succès. — Entrée du Roi. — Attitude de la vieille garde. — Maintien des princes. — Encore l'Opéra.

Enfin la goutte du Roi lui permit de quitter Hartwell. Son voyage à travers l'Angleterre fut accompagné de toutes les fêtes imaginables ; le prince Régent le reçut à Londres avec une magnificence extrême. Pozzo fut envoyé par l'empereur Alexandre pour le complimenter ; il le trouva à bord du yacht anglais où le Roi l'accueillit comme un homme auquel il avait les plus grandes obligations. Il l'accompagna jusqu'à Compiègne et, continuant sa route, vint rendre compte de sa mission à l'Empereur.

Celui-ci partit aussitôt pour faire visite à Louis XVIII, avec l'intention de passer vingt-quatre heures à Compiègne. Il y fut reçu avec une froide étiquette. Le Roi avait recherché, dans sa vaste mémoire, les traditions de ce qui se passait dans les entrevues des souverains étrangers avec les rois de France, pour y être fidèle.

L'Empereur, ne trouvant ni abandon ni cordialité, au lieu de rester à causer *en famille* comme il le comptait, demanda au bout de peu d'instant à se retirer dans ses appartements. On lui en fit traverser trois ou quatre magnifiquement meublés et faisant partie du plain-pied du château. On les lui désignait comme destinés à Monsieur, à monsieur le duc d'Angoulême, à monsieur le duc de Berry, tous absents ; puis, lui faisant faire un véritable voyage à travers des corridors et des escaliers dérobés, on s'arrêta à une petite porte qui donnait entrée dans un logement fort modeste : c'était celui du gouverneur du château, tout à fait en dehors des grands appartements. On le lui avait destiné.

Pozzo, qui suivait son impérial maître, était au supplice ; il voyait à chaque tournant de corridor accroître son juste mécontentement. Toutefois, l'Empereur ne fit aucune réflexion, seulement il dit d'un ton bref :

« Je retournerai ce soir à Paris ; que mes voitures soient prêtes en sortant de table. »

Pozzo parvint à amener la conversation sur ce singulier logement et à l'attribuer à l'impotence du Roi.

L'Empereur reprit que madame la duchesse d'Angoulême avait assez l'air d'une *House-keeper* pour pouvoir s'en occuper. Cette petite malice, que Pozzo fit valoir, le dérida et il reprit la route du salon un peu moins mécontent ; mais le dîner ne répara pas le tort du logement.

Lorsqu'on avertit le Roi qu'il était servi, il dit à l'Empereur de donner la main à sa nièce et passa devant de ce pas dandinant et si lent que la goutte lui imposait. Arrivé dans la salle à manger, un seul fauteuil était placé à la table, c'était celui du Roi. Il se fit servir le premier ; tous les honneurs lui furent rendus avec affectation et il ne distingua l'Empereur qu'en le traitant avec une espèce de familiarité, de bonté paternelle. L'empereur Alexandre la qualifia lui-même en disant qu'il avait l'attitude de Louis XIV recevant à Versailles Philippe V, s'il avait été expulsé d'Espagne.

À peine le dîner fini, l'Empereur se jeta dans sa voiture. Il y était seul avec Pozzo ; il garda longtemps le silence, puis parla d'autre chose puis enfin s'expliqua avec amertume sur cette étrange réception. Il n'avait été aucunement question d'affaires, et pas un mot de remerciement ou de confiance n'était sorti des lèvres du Roi ni de celles de Madame. Il n'avait pas même recueilli une phrase d'obligeance. Aussi, dès lors, les rapports d'affection auxquels il était disposé furent rompus.

L'Empereur fit et rendit des visites d'étiquette, intima des ordres par ses ministres ; mais toutes les marques d'amitié, toutes les formes d'intimité, furent exclusivement réservées pour la famille Bonaparte.

Cette conduite de l'empereur Alexandre n'a pas peu contribué à amener le retour de l'empereur Napoléon l'année suivante. Beaucoup de gens crurent, et les apparences y autorisaient, qu'Alexandre regrettait ses œuvres et s'était rattaché à la dynastie nouvelle. Il se plaisait à répéter sans cesse que toutes les familles royales de l'Europe avaient prodigué leur sang pour

faire remonter celle des Bourbons sur trois trônes, sans qu'aucuns d'eux y eût risqué une égratignure.

Cette visite à Compiègne, sur les détails de laquelle je ne puis avoir aucune espèce de doute, prouve à quel point le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Certainement le roi Louis XVIII avait beaucoup d'esprit, un grand sens, peu de passion, point de timidité, grand plaisir à s'écouter parler et le don des mots heureux. Comment n'a-t-il pas senti tout ce qu'il pouvait tirer de ces avantages, dans sa position, vis-à-vis de l'Empereur ? Je ne me charge pas de l'expliquer. Quant à Madame, elle n'avait pas assez de distinction dans l'esprit pour comprendre que, dans cette circonstance, la réception la plus affectueuse était la plus digne.

Les entours du Roi se trouvaient presque tous faisant de l'étiquette pour la première fois. Ils avaient un zèle de néophytes et, malgré leurs noms féodaux, toute la morgue et l'insolence de parvenus.

L'empereur Alexandre ne fut pas la seule personne revenue mécontente de sa visite à Compiègne. Monsieur de Talleyrand, auquel le Roi devait le trône, fut froidement reçu par lui, tout à fait mal par Madame, et le Roi évita de lui parler d'affaires avec une telle affectation qu'après un séjour de quelques heures il repartit, comme un courtisan ayant fait sa cour à Versailles ; fort embarrassé de n'avoir, en sa qualité de ministre et de chef de parti, aucune parole à rapporter à ses collègues et à ses associés.

Les maréchaux de l'Empire furent mieux accueillis. Le Roi trouva le moyen de placer à propos quelques mots par lesquels il montrait savoir les occasions où ils s'étaient particulièrement illustrés, et indiqua qu'il ne séparait pas ses intérêts de ceux de la France : ceci était bien et habile. Toutes les caresses furent pour quelques vieilles femmes de l'ancienne Cour qui coururent à Compiègne. Malgré leur âge, elles furent effarouchées du costume de Madame ; elle était mise à l'anglaise.

La longue séparation entre les îles Britanniques et le continent avait établi une grande différence dans les vêtements. Avec beaucoup de peine elles décidèrent Madame à renoncer à ce costume étranger pour le jour de son entrée à Paris. Elle s'obstina à le garder jusque là et l'a longtemps conservé lorsqu'elle n'était pas en représentation. C'est encore une de ses fiertés mal entendues. La pauvre princesse a tant de dignité dans le malheur

qu'il faut bien lui pardonner quelques erreurs dans la prospérité. Nous fûmes appelées, ma mère et moi, au conseil féminin sur la toilette qu'on lui expédia à Saint-Ouen.

Le Roi y séjourna deux jours. Tous les gens marquants s'y rendirent. Mon père fut du nombre et très bien reçu par le Roi. Madame, malgré l'intime bonté avec laquelle elle l'avait vu traiter par la Reine sa mère, n'eut pas l'air de le reconnaître.

Mon père revint personnellement content de sa visite, mais fâché de la nuée d'intrigants qui s'agitaient autour de cette Cour nouvelle. Les uns établissaient leurs prétentions sur ce qu'ils avaient *tout fait*, les autres sur ce qu'ils n'avaient *rien fait* depuis vingt-cinq ans.

Je n'ai aucune notion particulière sur la manière dont s'élabora ce qu'on a appelé la déclaration de Saint-Ouen, si différente de celle d'Hartwell, dont nous avons toujours nié l'authenticité mais qui n'était que trop réelle. Tout ce que je sais, c'est que monsieur de Vitrolles la rédigea et qu'elle me combla de satisfaction. Je voyais réaliser ma chimère, mon pays allait jouir d'un gouvernement représentatif vraiment libéral, et la légitimité y posait le sceau de la durée et de la sécurité. Je l'ai dit, j'étais plus libérale que bourbonnienne. J'en eus la preuve alors, car, malgré les accès d'enthousiasme épidémiques auxquels je m'étais livrée depuis quelque temps, la déclaration de Saint-Ouen me causa une joie d'un tout autre aloi.

Bien des gens s'agitèrent immédiatement pour faire modifier cette déclaration. Je n'oserais dire aujourd'hui que, pour tous, ce fût dans des idées rétrogrades ; il pouvait y avoir de la sagesse à la trouver trop large en ce moment. Peut-être les concessions du pouvoir allaient-elles au delà du besoin actuel du pays. Son éducation constitutionnelle n'était pas encore faite ; il était accoutumé à sentir constamment la main du gouvernement qui l'administrait. En lui lâchant trop promptement la bride, on pouvait craindre que ce coursier, encore mal dressé, ne s'emportât. L'expérience m'a appris à apprécier les inquiétudes de cette nature ; mais, à l'époque de la déclaration de Saint-Ouen, j'étais trop jeune pour les concevoir et ma satisfaction était pleine de confiance.

Nous allâmes voir l'entrée du Roi d'une maison dans la rue Saint-Denis. La foule était considérable. La plupart des fenêtres étaient ornées de

guirlandes, de devises, de fleurs de lis et de drapeaux blancs.

Les étrangers avaient eu la bonne grâce, ainsi que le jour de l'entrée de Monsieur, de consigner leurs troupes aux casernes. La ville était livrée à la garde nationale. Elle commençait dès lors cette honorable carrière de services patriotiques si bien parcourue depuis ; elle avait déjà acquis l'estime des Alliés et la confiance de ses concitoyens. Les yeux étaient reposés par l'absence des uniformes étrangers. Le général Sacken, gouverneur russe de Paris, paraissait seul dans la ville. Il y était assez aimé, et on sentait qu'il veillait au maintien des ordres donnés à ses propres troupes.

Le cortège avait pour escorte la vieille garde impériale. D'autres raconteront les maladresses commises à son égard avant et depuis ce moment, tout ce que je veux dire c'est que son aspect était imposant mais glaçant. Elle s'avavançait au grand pas, silencieuse et morne, pleine du souvenir du passé. Elle arrêta du regard l'élan des cœurs envers ceux qui arrivaient. Les cris de *Vive le Roi !* se taisaient à son passage ; on poussait de loin en loin ceux de *Vive la garde, la vieille garde !* mais elle ne les accueillait pas mieux et semblait les prendre en dérision. À mesure qu'elle défilait, le silence s'accroissait ; bientôt on n'entendit plus que le bruit monotone de son pas accéléré, frappant sur le cœur. La consternation gagnait et la tristesse contagieuse de ces vieux guerriers donnait à cette cérémonie l'apparence des funérailles de l'Empereur bien plus que l'avènement du Roi.

Il était temps que cela finît. Le groupe des princes parut. Son passage avait été mal préparé ; cependant il fut reçu assez chaudement mais sans l'enthousiasme qui avait accompagné l'entrée de Monsieur.

Les impressions étaient-elles déjà usées ? Était-on mécontent de la courte administration du lieutenant général, ou bien l'aspect de la garde avait-il seul amené ce refroidissement ? Je ne sais, mais il était marqué.

Monsieur était à cheval, entouré des maréchaux, des officiers généraux de l'Empire, de ceux de la maison du Roi et de la ligne. Le Roi était dans une calèche, toute ouverte, Madame à ses côtés ; sur le devant, monsieur le prince de Condé et son fils, le duc de Bourbon.

Madame était coiffée de la toque à plume et habillée de la robe lamée d'argent qu'on lui avait expédiées à Saint-Ouen, mais elle avait trouvé moyen de donner à ce costume parisien l'aspect étranger. Le Roi, vêtu d'un habit bleu, uni, avec de très grosses épaulettes, portant le cordon bleu et la plaque du Saint-Esprit. Il avait une belle figure, sans aucune expression quand il voulait être gracieux. Il montrait Madame au peuple avec un geste affecté et théâtral. Elle ne prenait aucune part à ces démonstrations, restait impassible et, dans son genre, faisait la contre-partie de la garde impériale. Toutefois ses yeux rouges donnaient l'idée qu'elle pleurait. On respectait son silencieux chagrin, on s'y associait et, si sa froideur n'avait duré que ce jour-là, nul n'aurait pensé à la lui reprocher.

Le prince de Condé, déjà presque en enfance, et son fils, ne prenaient aucune part apparente à ce qui se passait et ne figuraient que comme images dans cette cérémonie. Monsieur, seul, y était tout à fait à son avantage. Il portait une physionomie ouverte, contente, s'identifiait avec la population, saluait amicalement et familièrement comme un homme qui se trouve chez lui et au milieu des siens. Le cortège se terminait par un autre bataillon de la garde qui renouvelait l'impression produite précédemment par ses camarades.

Je dois avouer que, pour moi, la matinée avait été pénible de tous points et que les habitants de la calèche n'avaient pas répondu aux espérances que je m'étais formées. On m'a dit que Madame, en arrivant à Notre-Dame, s'était effondrée sur son prie-Dieu d'une façon si gracieuse, si noble, si touchante, il y avait tant de résignation et de reconnaissance tout à la fois dans cette action qu'elle avait fait couler des larmes d'attendrissement de tous les yeux. On m'a dit aussi qu'en débarquant aux Tuileries, elle avait été aussi froide, aussi gauche, aussi maussade qu'elle avait été belle et noble à l'église.

À cette époque, Madame, duchesse d'Angoulême, était la seule personne de la famille royale dont le souvenir existât en France.

La jeune génération ignorait ce qui concernait nos princes. Je me rappelle qu'un de mes cousins me demandait ces jours-là si monsieur le duc d'Angoulême était le fils de Louis XVIII et combien il avait d'enfants. Mais chacun savait que Louis XVI, la Reine, madame Élisabeth avaient péri sur l'échafaud. Pour tout le monde, Madame était l'orpheline du Temple et sur

sa tête se réunissait l'intérêt acquis par de si affreuses catastrophes. Le sang répandu la baptisait fille du pays.

Il avait tant à réparer envers elle ! Mais il aurait fallu accueillir ces regrets avec bienveillance : Madame n'a pas su trouver cette nuance ; elle les imposait avec hauteur et n'en acceptait les témoignages qu'avec sécheresse. Madame, pleine de vertus, de bonté, princesse française dans le cœur, a trouvé le secret de se faire croire méchante, cruelle et hostile à son pays. Les français se sont crus détestés par elle et ont fini par la détester à leur tour. Elle ne le méritait pas et, certes, on n'y était pas disposé. C'est l'effet d'un fatal malentendu et d'une fausse fierté. Avec un petit grain d'esprit ajouté à sa noble nature, Madame aurait été l'idole du pays et le palladium de sa race.

Peu de jours après son entrée, le Roi alla à l'Opéra. On donnait *Œdipe*. Il recommença ses pantomimes vis-à-vis de madame la duchesse d'Angoulême, non seulement à l'arrivée, mais encore aux allusions fournies par le rôle d'Antigone. Tout cela avait un air de comédie et, quoique le public cherchât le spectacle dans la loge plus que sur le théâtre, les démonstrations du Roi n'eurent pas de succès ; elles semblaient trop affectées. La princesse ne s'y prêtait que le moins possible. Elle était ce jour-là mieux habillée et portait de beaux diamants. Elle fit ses révérences avec noblesse et de très bonne grâce ; elle paraissait à son aise dans cette grande représentation comme si elle y avait vécu, aussi bien qu'elle y était née. Enfin, sans être ni belle, ni jolie, elle avait très grand air et c'était une princesse que la France n'était pas embarrassée de présenter à l'Europe. Monsieur partageait son aisance et y joignait l'apparence de la joie et de la bonhomie. Pendant tous ces premiers moments, il était le plus populaire de ces princes, aux yeux du public. Les personnes initiées aux affaires le voyaient sous un autre aspect.

CHAPITRE VI

Première réception du Roi et de Madame. — Costume et étiquette de la Cour pendant la Restauration. — Arrivée de monsieur le duc d'Angoulême et de monsieur le duc de Berry. — Bal chez sir Charles Stewart. — Le duc de Wellington. — Le grand-duc Constantin. — Dispositions de monsieur le duc de Berry. — Préventions contre monsieur de Talleyrand. — Jalousie du comte de Blacas. — Mon père refuse l'ambassade de Vienne. — Sagesse du cardinal Consalvi.

Le Roi reçut les femmes, d'abord celles anciennement présentées, puis nous autres le lendemain. Il me traita avec une bonté particulière, m'appelant sa petite Adèle, me parlant de Bellevue et me disant des douceurs. Il m'a toujours distinguée toutes les fois que je lui ai fait ma cour, quoique j'allasse peu aux Tuileries.

En arrivant chez Madame, sa dame d'honneur, madame de Sérent, me demanda mon nom. Comme elle était fort sourde elle voulait me le faire répéter, Madame lui dit de son ton bref et sec :

« Mais c'est Adèle. »

Je fus très flattée de cette espèce de reconnaissance ; cela n'alla pas plus loin. Elle m'adressa une de ces questions oiseuses à l'usage des princes et qui ne supposait aucun précédent entre nous. Mes rapports avec Madame n'ont jamais été sur un autre pied.

C'est ce même jour, je crois, que la maréchale Ney ayant été faire sa cour, Madame l'appela *Aglaé*. La maréchale en fut excessivement choquée. Elle y vit une réminiscence du temps où, sa mère étant femme de chambre de la Reine, elle avait été admise auprès de Madame. Je suis persuadée, au contraire, que Madame avait eu l'intention de lui témoigner grande politesse, ainsi qu'à moi lorsqu'elle me désignait sous le nom d'Adèle. Mais le peu d'aménité de son ton, son parler bref, son geste brusque, son regard froid, tout s'opposait à ce que ses paroles parussent jamais obligeantes. Quelques personnes m'ont dit que, dans son intimité, ces

façons maussades disparaissaient ; je n'ai jamais eu l'honneur d'y être admise.

Ces premières réceptions passées, on s'occupa à régler le costume et l'étiquette. Madame en fit une affaire des plus sérieuses. Cette préoccupation sévère, dans un pareil moment, de la longueur des barbes et de la hauteur des mantilles me parut une puérilité peu digne de la position.

Il fallait choisir un habit de cour. Madame désirait revenir aux paniers comme à Versailles ; la révolte fut tellement générale qu'elle céda. Mais on ajouta au costume impérial tout le *paraphernalia* de l'ancien, ce qui faisait une singulière disparate. Ainsi on attacha à nos coiffures grecques ces ridicules barbes, et on remplaça l'élégant chérusque qui complétait un vêtement copié de Van Dyck par une lourde mantille et une espèce de plastron plissé. Dans les commencements, Madame tenait à ce que cela fût strictement observé. Un modèle déposé chez ses marchandes devait être exactement [suivi] ; elle témoignait mécontentement à qui s'en écartait. Depuis, madame la duchesse de Berry s'étant affranchie de cette servitude, on avait suivi son exemple. Les barbes devenues très larges avaient pris l'apparence d'un voile et n'étaient pas sans grâce ; la mantille, en revanche, était arrivée à un degré d'exiguïté qui n'écrasait plus la toilette.

Ce point fixé, il restait à établir l'étiquette du local et ceci était de la compétence du Roi. C'est avec l'assistance du duc de Duras, principalement, que ce travail fut accompli, et qu'on établit les *honneurs de la salle du Trône* pour remplacer les *honneurs du Louvre*. Monsieur de Duras, plus *duc* que feu monsieur de Saint-Simon, tenait excessivement à ce que les distinctions attachées à ce titre fussent établies de la façon la plus marquée, et il inventa ce moyen. Monsieur et Madame le désapprouvèrent hautement, et la séparation entre les dames ne fut jamais établie chez eux.

La nouvelle étiquette charma les duchesses et excita la colère des autres, surtout des vieilles dames de l'ancienne Cour. Il faut convenir que les précautions avaient été toutes prises pour rendre la distinction aussi choquante que possible pour celles qui y attachaient quelque importance. On arrivait par la salle des Maréchaux qui alors servait de salle des gardes et donnait sur l'escalier, on traversait le salon bleu à peine éclairé. Nous autres, restions dans le salon de la Paix qui ne l'était guère davantage. Les duchesses, continuant leur route, entraient dans la salle du Trône qui, seule,

était éclatante de lumières. Un des battants de la porte qui y donnait accès restait ouvert ; un huissier s'y tenait pour refuser passage à qui n'avait pas droit. Il fallait voir la figure des anciennes dames de la Cour toutes les fois qu'une de ces heureuses du jour traversait le salon de la Paix et *leur passait sur le corps*. C'était une fureur constamment renouvelée et un texte journellement exploité en paroles qui m'ont souvent divertie. Les pauvres duchesses étaient en butte à bien des sarcasmes ; je laisse à penser comme on arrangeait celles de l'Empire.

Le moment où la porte se fermait annonçait l'entrée du Roi dans la salle du Trône. Il en faisait le tour en s'adressant aux duchesses, aux personnes *titrées*, ainsi que cela se disait exclusivement d'elles. Ensuite il se plaçait devant la cheminée, avec son service autour de lui, tantôt assis, tantôt debout, selon que la goutte le rendait plus ou moins impotent. La porte se rouvrait et nous entrions en procession, tournant tout court à droite, longeant le trône et arrivant devant lui où nous nous arrêtions pour faire une grande révérence.

Lorsqu'il ne nous adressait pas la parole, ce qui arrivait à neuf femmes sur dix, on continuait le défilé et on sortait par la porte donnant dans le salon qui précède la galerie de Diane et qui se désignait comme cabinet du conseil. Lorsque le Roi nous parlait, cela n'allait guère au delà de deux ou trois phrases pour les mieux traitées ; il terminait l'audience par une petite inclination de tête à laquelle nous répondions par une seconde grande révérence et nous suivions la route tracée par nos devancières.

À travers la galerie de Diane et en descendant l'escalier, nous arrivions chez Madame. Comme elle parlait beaucoup plus longuement que le Roi et à tout le monde, il y avait encombrement à sa porte. On finissait cependant avec un peu d'intelligence, et beaucoup de coups de coude, par entrer dans son salon. Elle était debout, placée presque à la hauteur des portes, sa dame d'honneur près d'elle, le reste de son service au fond de la chambre. Elle seule, quoique très parée, était sans manteau de cour. Au bout de très peu de temps elle reconnaissait tout le monde, sans aucune assistance de la dame d'honneur. On s'arrêtait devant elle ; elle disait à chacun ce qui convenait. Le ton seul manquait aux paroles ; avec un peu plus d'aménité elle aurait très bien tenu sa Cour. Lorsque le petit signe de tête annonçait que la conversation, beaucoup plus inégalement prolongée que par le Roi, était

finie, on faisait la révérence et on passait chez monsieur le duc d'Angoulême.

On tombait sur lui toujours à l'improviste. Dans son disgracieux embarras, il ne savait pas rester à une place fixe. La gaucherie de ses paroles répondait à celle de sa personne ; il faisait souffrir ceux qui s'intéressaient à la famille, et pourtant, si ce prince avait succédé directement à son oncle, il est bien probable que la Restauration aurait duré paisiblement. J'aurai souvent occasion de parler de lui.

À la sortie de chez monsieur le duc d'Angoulême, nous nous trouvions dans le vestibule du pavillon de Flore, c'est-à-dire dans la rue, car, alors, il était pavé, et tout ouvert, sans portes ni fenêtres, aux intempéries de la saison. On ne permettait pas le passage par les appartements. Il nous restait le choix de traverser les souterrains des cuisines et les galeries ouvertes, ou de reprendre nos voitures pour gagner le pavillon de Marsan. Dans le premier cas, il fallait faire le trajet sans châte ni pelisse ; l'étiquette n'en admettait pas dans le château. Dans le second, il nous fallait aller chercher nos gens jusque dans la place ; on ne les laissait pas arriver plus près. Les courtisans chargés de régler ces formes n'avaient en rien pensé au *confort* des personnes appelées à en user.

Arrivées au pavillon de Marsan, on montait chez Monsieur toujours parfaitement gracieux, obligeant et ayant l'art de paraître tenir sa Cour pour son plaisir et en s'y amusant. Puis on redescendait au rez-de-chaussée où monsieur le duc de Berry, sans grâce, sans dignité, mais avec une spirituelle bonhomie, recevait avec aisance. Au reste, je ne puis bien juger de sa manière de *prince*, car il a toujours eu avec moi des habitudes de familiarité. Son père et lui avaient rapporté d'Angleterre l'usage du *shake-hand*. Monsieur le duc de Berry l'avait conservé pour les anciennes connaissances, et je crois que Monsieur n'y a renoncé tout à fait qu'en montant sur le trône. Mais, passé les premiers jours, il ne m'honorait plus de cette distinction devenue rare.

À coup sûr cette réception était mal arrangée car on n'en sortait jamais qu'ennuyée, fatiguée, mécontente. J'étais des bien traitées et pourtant je n'y allais qu'en rechignant, le plus rarement qu'il m'était possible. C'était une véritable corvée ; il fallait changer l'heure de son dîner, s'enharnacher d'une toilette incommode et qu'on ne pouvait produire ailleurs, être aux

Tuileries à sept heures, y attendre une heure à *voir passer les duchesses*, comme nous disions, se heurter à la porte de Madame, s'enrhumer dans les corridors extérieurs, malgré la précaution que nous prenions de nous envelopper la tête et les épaules dans notre bas de robe, ce qui nous faisait des figures incroyables, et enfin éprouver au pavillon de Marsan les mêmes difficultés à retrouver nos gens. Pour peu qu'ils ne fussent pas très intelligents, on les perdait souvent dans ces pérégrinations ; et, comme les hommes étaient complètement exclus des réceptions, on voyait de pauvres femmes parées, courant après leur voiture jusqu'au milieu de la place. Il faut ajouter à tous ces désagréments celui d'être trois heures sur nos jambes. C'est à ce prix que nous achetions l'honneur d'être dix secondes devant le Roi, une minute devant Madame et à peu près autant chez les princes. La proportion n'y était pas.

Les personnes chargées des cérémonies de Cour devraient mettre quelque soin à les rendre commodes ; la Restauration et ses serviteurs ne s'en sont jamais occupés. On a voulu renouveler les anciennes traditions, sans penser au changement de local et à celui des usages.

Par exemple, une femme à Versailles était toujours suivie de deux laquais, souvent de trois, et d'une chaise à porteurs qui la menait jusque dans les antichambres. Certainement les difficultés de communication n'étaient pas les mêmes pour elle avec de pareilles habitudes. Nos mères ne manquaient jamais de nous le rappeler, après avoir fait une diatribe sur la façon dont les duchesses *leur passaient sur le corps*, ainsi qu'elles s'exprimaient. Elles ne pouvaient s'y résigner ; elles nous racontaient qu'à Versailles on ne s'apercevait jamais des privilèges des titrées. Les duchesses n'avaient d'autre prérogative que de pouvoir s'asseoir au dîner du Roi, ce qui leur arrivait rarement, parce qu'il fallait, pour lors, assister à tout le repas et qu'il était plus commode de ne faire que passer.

À la vérité elles étaient assises au grand couvert, mais les dames non titrées n'y allaient pas, de sorte que la différence du traitement n'était jamais marquée. Ces dames oubliaient dans leur humeur que les voitures des duchesses entraient dans une cour réservée, que leurs chaises à porteurs suivies de trois laquais, au lieu de deux, et couvertes d'un velours rouge, entraient dans la seconde antichambre, et autres prérogatives de cette importance qui ressemblaient fort à celle d'attendre l'arrivée du Roi dans la

salle de réception mais que l'habitude rendait moins désagréables à nos mères. La seule chose que j'aie jamais enviée aux dames de la salle du Trône était l'avantage d'expédier plus promptement l'ennuyeuse corvée de ces réceptions. Elles avaient lieu pour le Roi toutes les semaines ; les princes ne recevaient qu'une fois par mois.

Je reviens à 1814. Sir Charles Stewart, frère de lord Castlereagh et commissaire anglais près l'armée des Alliés, donna un magnifique bal. Les souverains y assistèrent. L'Empereur et le roi de Prusse y dansèrent plusieurs polonaises, si cela se peut appeler danser.

On tient une femme par la main et on se promène au pas cadencé quelques instants avec elle. Puis on en change. Ordinairement ce sont les femmes, je crois, qui abandonnent les cavaliers ; mais ici c'étaient les princes qui prenaient l'initiative pour pouvoir faire politesse à plus de monde. Pendant la promenade, ils parlaient constamment à leur dame ; et, comme l'empereur Alexandre était fort grand et très sourd, quand la femme était petite il se tenait courbé, ce qui était plus obligeant que gracieux.

C'est au milieu de ce bal que parut pour la première fois à Paris le duc de Wellington. Je le vois encore y entrer, ses deux nièces, lady Burgersh et miss Pole, pendues à ses bras. Il n'y eut plus d'yeux que pour lui, et, dans ce bal, pavé de grandeurs, toutes s'éclipsèrent pour faire place à la gloire militaire. Celle du duc de Wellington était brillante, pure et accrue de tout l'intérêt qu'on portait depuis longtemps à la cause de la nation espagnole.

Ce fut à ce même bal que le grand-duc Constantin, après le départ de l'empereur Alexandre, demanda une valse. Il commençait à la danser lorsque sir Charles Stewart fit taire l'orchestre et lui demanda de jouer une anglaise désirée par lady Burgersh aux pieds de laquelle il était enchaîné.

Le chef d'orchestre hésita, regarda le grand-duc et continua la valse.

« Qui a osé insister pour faire jouer cette valse ? demanda sir Charles.

— C'est moi, répondit le grand-duc.

— Je commande seul chez moi, monseigneur. Jouez l'anglaise. »

Le grand-duc se retira fort courroucé et fut suivi de tous les russes. Cela fit grand bruit et il fallut que les autorités s'en mêlassent pour raccommoder cette sottise. C'est, je crois, le début des impertinences dont sir Charles a

semé le monde sous le nom de lord Steward et qu'il continue sous celui de marquis de Londonderry.

Les deux princes, neveux du Roi, étaient arrivés successivement à Paris au milieu de tant d'événements sans que cela fit grand effet. Monsieur le duc de Berry avait alors le désir de vivre sociablement. Il fit quelques visites et vint chez moi. Je lui arrangeai plusieurs soirées avec de la musique ; il s'y amusait de très bonne grâce et montrait naïvement et spirituellement sa joie de la situation où il se trouvait replacé.

Toutefois, le manque de convenance, inhérent à sa nature, se faisait sentir de temps en temps. Je me rappelle lui avoir parlé une fois pour Arthur de la Bourdonnais, jeune et bon officier qui avait servi sous l'Empereur et qui souhaitait lui être attaché ; il m'écoutait avec intérêt et bienveillance, puis, tout à coup élevant la voix :

« Est-il gentilhomme ?

— Certainement, monseigneur.

— En ce cas je n'en veux pas ; je déteste les gentilshommes. »

Il faut convenir que c'était une bizarre assertion au milieu d'un salon rempli de la noblesse de France et, en outre, cela n'était pas vrai. Il s'était dit, avec son bon esprit, qu'il ne fallait pas être exclusif et qu'il était appelé à être le prince populaire de sa famille ; et, avec son irréflexion habituelle, il avait ainsi choisi le terrain d'une profession de foi, mal rédigée en tous lieux. Je le connaissais assez pour ne pas répliquer ; il aurait amplifié sur le texte si je l'avais relevé.

Monsieur le prince de Condé ouvrit sa maison ; on s'y rendit avec empressement. Ce vieux guerrier parlait à toutes les imaginations. Il avait perdu la mémoire et faisait sans cesse des erreurs, quelquefois, assez plaisantes, et dont la malignité des spectateurs tirait parti. On a dit dans le temps qu'il y avait intention de sa part, mais je ne le crois pas. Monsieur le duc de Bourbon aurait fait les honneurs du palais s'il avait su s'y prendre, mais il y avait apporté toute sa timide gaucherie d'émigration. Il présentait alors madame de Reuilly comme sa fille et réclamait de toutes les femmes qu'il connaissait *leurs bontés pour elle*. C'était sa phrase banale et que je lui ai entendue répéter à vingt personnes dans la même soirée. On était au reste fort disposé à les accorder, *ces bontés*, car madame de Reuilly était

parfaitement aimable et elle avait le maintien, les formes et la conduite d'une femme de la meilleure compagnie.

Nous nous aperçûmes promptement que les grands services rendus par monsieur de Talleyrand offusquaient monsieur de Blacas. Lui seul gouvernait le Roi et il ne voulait admettre aucun partage à cet empire. Les préventions de la famille royale, peut-être justifiées par la conduite précédente du prince de Talleyrand, mais que les événements récents auraient dû effacer, ne servaient que trop bien les vues du favori. Tout le monde vit bientôt ce que Monsieur de Talleyrand lui-même avait reconnu dès sa visite à Compiègne. Des obligations, trop publiques pour être niées, gênaient le Roi, et il n'avait de crédit et de force à espérer qu'en les puisant au dehors des Tuileries. Il ne chercha pas à se faire l'homme de la France, car, elle aussi, avait de trop grandes préventions contre lui, mais il essaya de se rendre indispensablement nécessaire par son influence sur les étrangers.

Dans son désir de s'émanciper du contrôle de monsieur de Talleyrand, monsieur de Blacas aurait voulu se faire une clientèle des gens un peu distingués du pays. Plus modéré, moins exclusif que les autres émigrés rentrés avec le Roi, loin de faire à mon père un tort de n'avoir pas adopté les passions de l'émigration, il sentait tout le prix d'un royaliste dévoué, sage, connaissant et jugeant sainement l'état des esprits en France où il était revenu depuis dix ans. Il aurait fort voulu l'attacher à sa fortune, mais mon père, incapable d'entrer dans aucune cabale, était sincèrement rallié à monsieur de Talleyrand depuis sa conduite à l'entrée des Alliés, et reçut froidement les avances de monsieur de Blacas.

C'était pendant le temps de ces caresses ostensibles du favori que chaque jour on m'annonçait la nomination de mon père à quelque ministère ; je ne m'en inquiétais guère, persuadée qu'aucune place ne le ferait consentir à perdre sa liberté. Je ne puis dire l'étonnement que j'éprouvai lorsqu'un jour il vint nous dire qu'on lui proposait l'ambassade de Vienne et qu'il nous fit valoir beaucoup de raisons pour l'accepter. Cependant il nous trouva si récalcitrantes, ma mère et moi, qu'il se rabattit à nous dire que la seule ambassade qu'il ne refuserait pas était celle de Londres.

Du moment qu'il fut constaté pour moi qu'il y avait une place qu'il ne refuserait pas, je compris qu'il les accepterait toutes, que peut-être même il finirait par les solliciter. Je dis à ma mère que nous ne devons plus chercher

à exercer une influence qui ne ferait que gêner mon père ; elle fut d'autant plus facile à persuader qu'elle-même n'avait pas de répugnance pour une *grande ambassade*.

Le cardinal Consalvi ne laissa pas d'exercer quelque influence sur la décision de mon père ; il avait une haute estime pour ses talents, sa probité, sa sagacité, et il désirait vivement lui voir prendre de l'influence. Leurs âges étaient semblables ; le cardinal n'admettait pas que ce fût celui où l'ambition se devait arrêter, et lui-même fournissait la preuve de l'utilité qu'une saine judiciale pouvait exercer, car, dans ces premiers moments, il arrêta toutes les extravagances longuement méditées par le clergé resté à l'étranger. Il venait fréquemment chez moi sans y être constamment établi comme à son dernier séjour ; les affaires le réclamaient.

Je n'ai rien à rabattre de l'opinion que je m'étais formée de sa capacité et de sa sagesse. Quelque temps après, il se rendit à Londres, pendant le séjour que les souverains alliés faisaient dans cette capitale ; et, grâce à l'esprit de convenance qui dirigeait ses actions, il réussit à y conserver toute la dignité de sa position et de son caractère, sans choquer les habitudes du pays où le peuple conservait encore des préventions extrêmement hostiles au papisme.

CHAPITRE VII

Séance royale. Nomination de pairs. — Mon père accepte l'ambassade de Turin. — Motifs qui le décident. — Madame et mademoiselle de Staël. — Monsieur de La Bedoyère. — Maladie de Monsieur. — Le chevalier de Puysegur. — Le pavillon de Marsan. — Maintien des dames anglaises. — La comtesse de Nesselrode. — La princesse Wolkonski. — Mon frère obtient un grade. — La comtesse de Chatenay.

Après avoir livré au public la déclaration de Saint-Ouen, il s'agissait de formuler une charte ; mais, soit que les réflexions fussent venues, soit qu'on eût adopté celles qui avaient été suggérées, on commençait à trouver les concessions bien larges.

Monsieur de Talleyrand, dans son discours au Roi, avait dit élégamment que les *barrières étaient des appuis* ; la Cour craignait qu'elles ne fussent des obstacles. En supposant qu'il fût sage de ne pas inonder de trop de liberté un pays tenu depuis longtemps sous une sévère contrainte, c'était en tout cas une grande faute de nommer, pour rédiger la charte, trois hommes qui professaient hautement leur répugnance pour un gouvernement représentatif : le chancelier Dambray, monsieur Ferrand et l'abbé de Montesquiou.

Ils se sont vantés alors et ont avoué depuis qu'elle n'était, à leurs yeux, qu'un moyen transitoire pour arriver à l'ancien régime ou plutôt à la monarchie absolue. Car les institutions créées par le temps, les usages et les mœurs, qui formaient des obstacles insurmontables à l'arbitraire, avaient été emportées dans la tourmente révolutionnaire. Quoi qu'il en soit de leurs intentions, la France prit leur œuvre au sérieux, et elle l'a bien prouvé.

Malgré mon peu de goût pour les cérémonies, je voulus assister à la séance royale où la charte fut promulguée. Mon libéralisme fut courroucé de la manière dont on avait atténué les engagements de Saint-Ouen. La charte me sembla une mystification. Cette impression fut bien loin d'être générale ; chacun n'était occupé qu'à y chercher l'article qu'il pouvait

utiliser à son profit. Je fus peu édifiée de mes compatriotes à cette occasion. Le Roi fut reçu à merveille. La cérémonie était belle, mais elle manquait de ce sérieux et de ce recueillement religieux avec lesquels un grand peuple aurait dû recevoir les tables de la loi. On était principalement occupé des nouveaux costumes, des nouvelles figures et des anciens usages redevenus nouveaux par une longue désuétude.

Lorsque le Roi termina son discours, bien fait et prononcé d'une voix imposante, par les mots de *mon chancelier vous dira le reste*, un sourire presque bruyant circula dans toute la salle. Après la lecture de la charte, monsieur Dambray fit celle de la liste des pairs ; il commença par les ducs et pairs de l'ancien, puis du nouveau régime. Arrivant aux pairs sénateurs, il lut entre autres les noms de *monsieur le comte Cornet*, *monsieur le comte Cornudet* avec un ton si parfaitement dénigrant et impertinent que j'en fus scandalisée et ne pus m'empêcher de dire à mes voisins :

« Voilà une singulière façon de se faire des partisans ! Ces gens auxquels on accorde une grâce considérable sont, par ce ton seul, dégagés de la reconnaissance. »

On ne fit que six nouveaux pairs, au nombre desquels se trouvait le comte Charles de Damas, déjà nommé commandant d'une des compagnies rouges de la maison du Roi. Aussi, quelques jours après, la comtesse Charles de Damas, qui a été depuis dans l'opposition ultra la plus forcenée, me disait-elle :

« Je vois des gens qui trouvent à redire à ce qui se passe ; quant à moi, comme je suis convaincue que le Roi a beaucoup plus d'esprit et de jugement que moi et qu'il est mieux placé pour voir ce qui est bien, dès qu'il a énoncé une volonté, je l'adopte sans un instant d'hésitation. »

Je me suis rappelé cette phrase parce que je me suis donné le plaisir de la lui rétorquer textuellement en 1815, lorsqu'elle était si furieuse qu'on ne fit pas périr tous les bonapartistes sur le seul cri de haro.

La charte promulguée, les souverains étrangers partirent.

Avant l'arrivée du Roi, Monsieur avait, en sa qualité de lieutenant général du royaume, envoyé dans les provinces des commissaires chargés de pouvoirs fort importants. Ils devaient se faire rendre compte par les autorités, examiner l'état du pays, en juger l'esprit et indiquer les mesures

propres à le calmer. Cette commission aurait pu être utile ; mon père fut désigné pour en faire partie. Par une erreur typographique le nom de son frère, le vicomte d'Osmond, fut porté sur la liste du *Moniteur*, et mon père mit d'autant plus de zèle à l'y faire maintenir que les collègues désignés en même temps, se composant pour la plupart des entours immédiats de Monsieur, lui indiquaient que la besogne serait mal et légèrement faite. Tout modeste qu'il était, il fut assez blessé de voir qu'on avait eu l'idée de le placer sur une pareille liste.

Monsieur de Talleyrand lui expliqua que, lorsque son nom y avait été porté, il comptait qu'elle serait tout autrement composée et de gens auxquels il serait possible de confier des pouvoirs larges et véritables. Depuis les choix faits par Monsieur, on n'avait, au contraire, été occupé qu'à les limiter. Dans toutes les occasions, monsieur de Talleyrand a été on ne saurait mieux pour mon père. Leur connaissance datait de leur première jeunesse ; et, quoiqu'ils eussent suivi une route bien différente et que leurs rapports eussent été interrompus pendant vingt-cinq ans, cependant il a toujours fait grand état de la capacité et de la loyauté de mon excellent père.

Mes prévisions sur le changement survenu dans ses dispositions furent bientôt justifiées ; car, après avoir refusé d'aller à Vienne, il accepta l'ambassade de Turin. Malgré sa haute raison et son jugement supérieur, au milieu de cette curée de places, il n'avait pu s'empêcher de retrouver quelques vellétés d'ambition.

Monsieur de Talleyrand lui montra Turin comme menant promptement à Londres, attendu que monsieur de la Châtre était incapable de s'y maintenir ; et, ce qui eut encore plus d'influence, il ajouta que Turin, étant regardé comme ambassade de famille, assurait de droit le cordon bleu. Or, mon père a toujours désiré cette décoration par-dessus toute chose, tant les idées conçues au début de la vie laissent de fortes traces dans les esprits les plus distingués ! Être chevalier de l'ordre lui semblait la plus belle chose du monde. Indubitablement, si monsieur de Talleyrand avait été ministre, à la première promotion il y aurait été compris.

Il faut que je raconte encore un trait qui confirme combien les impressions de jeunesse restent gravées dans l'esprit. Mon père avait été nommé commissaire français pour régler les limites après le traité de paix. Cette besogne était peu agréable ; il le sentait vivement. Ses collègues, les

princes Rozamowski, le comte Wittgenstein y mettaient des formes charmantes ; le baron de Humboldt et sir Charles Stewart déguisaient leurs exigences en phrases polies. Mais le fond de ces transactions roulait sur le droit du plus fort, ce qui est toujours un terrain très pénible pour le plus faible. Mon père s'en tira aussi bien que les circonstances le permettaient. Le Roi le vit plusieurs fois et lui témoigna sa satisfaction.

Lorsqu'il fut question de l'ambassade de Turin, cela n'alla pas tout droit. Ma mère était furieuse, moi très désolée, mon frère contrarié ; enfin mon père se décida à céder à nos vœux. Il alla chez le Roi et lui représenta qu'ayant refusé l'ambassade de Vienne il serait trop inconséquent d'accepter celle de Turin. Le Roi lui répondit que cela était bien différent, qu'il comprenait sa résistance pour Vienne mais que le roi de Sardaigne était *son beau-frère* ; et ce singulier argument parut concluant à mon père. Le Roi, qui tenait à le décider, lui ayant dit qu'il était disposé à lui accorder ce qui pouvait lui être agréable comme grâce et marque de contentement et de satisfaction, mon père inventa de lui demander l'entrée du cabinet, ce qui veut dire, la permission de lui faire sa cour les jours de réception dans une salle plutôt que dans une autre.

C'est nanti de ces deux résultats d'une longue conférence que mon père revint, très enchanté, nous dire qu'il n'avait pu résister plus longtemps aux ordres du Roi. Ce n'est que plus tard, et après qu'il eut accepté, que monsieur de Talleyrand prit des engagements pour Londres et le cordon bleu.

Je ne puis assez répéter que mon père est l'homme du sens le plus droit et de l'esprit le moins susceptible de petitesse que j'aie jamais rencontré, et pourtant il cédait là à des séductions qui n'auraient exercé aucune influence sur lui s'il avait eu vingt-cinq ans de moins. Quant à moi, je marchais d'étonnement en étonnement sans faire de progrès dans l'art du courtisan.

Cette nomination nous ramena de la campagne où nous avions été nous reposer d'un hiver et d'un printemps si agités. Ma mère avait fait une chute qui l'empêchait de remuer, de sorte que tous les embarras des préparatifs de départ tombèrent sur moi. Ces soins matériels, joints au chagrin de quitter mes amis et mes habitudes, m'absorbèrent tellement que je ne m'occupai guère des affaires publiques et qu'elles se présentent moins nettement à ma

mémoire. Mais je retrouve encore quelques faits particuliers dans mes souvenirs.

Madame de Staël arriva peu après le Roi. Son bonheur de se retrouver à Paris était encore accru par la joie qu'elle éprouvait à se parer de la jeune beauté de sa charmante fille.

Malgré des cheveux d'une couleur un peu hasardée et quelques taches de rousseur, Albertine de Staël était une des plus ravissantes personnes que j'aie jamais rencontrées, et sa figure avait quelque chose d'angélique, de pur et d'idéal que je n'ai vu qu'à elle. Sa mère en était heureuse et fière ; elle pensait à la marier ; les prétendants ne tardèrent pas à se présenter.

Madame de Staël avait coutume de dire, depuis son enfance, qu'elle saurait bien forcer sa fille à faire un mariage d'inclination ; et je crois bien qu'elle a employé l'empire qu'elle avait sur elle à diriger son choix sur un duc et pair, riche et grand seigneur. C'est encore par des qualités plus personnelles que le duc de Broglie a justifié la préférence qui lui fut accordée ; au reste, j'anticipe sur les événements, car ce mariage n'eut lieu que l'année suivante.

La haine qu'elle portait à Bonaparte avait rendu madame de Staël très royaliste ; elle s'émerveillait elle-même de n'être pas dans l'opposition. Toutefois, la supériorité de son esprit ne lui permettait pas de tomber dans notre absurde intolérance. Je la voyais souvent. Chez moi, je lui entendais tenir un langage selon mon cœur ; mais, chez elle, j'étais souvent scandalisée des propos de son cercle. Elle admettait toutes les opinions et tous les langages, quitte à se battre à outrance pour la cause qu'elle soutenait ; mais elle finissait toujours par une passe à armes courtoises, ne voulant priver son salon d'aucun des tenants de ce genre d'escrime qui pouvait y apporter de la variété.

Elle aimait toutes les notabilités, celles de l'esprit, celles du rang, celles même fondées sur la violence des opinions. Pour des gens qui, comme moi, vivaient dans les idées rétrécies de l'esprit de parti, cela paraissait très choquant ; et je suis souvent sortie de son salon indignée des discours qu'on y tenait et disant, suivant notre expression de coterie, que c'était *par trop fort*.

Nous allâmes lui dire adieu peu de jours avant de partir pour Turin. Un jeune homme appuyé sur son fauteuil tonnait d'une façon si hostile contre le gouvernement royal, se montrait si passionnément bonapartiste que madame de Staël, après avoir vainement tâché de ramener sa haineuse éloquence au ton de la plaisanterie, fut obligée, malgré sa tolérance habituelle, de lui imposer silence. C'était l'infortuné La Bédoyère. S'il avait continué à tenir la conduite qu'indiquaient ses propos, il n'y aurait pas de reproches à lui faire. Mais, peu de semaines après, vaincu par les sollicitations de la famille de sa femme, il consentit à se laisser nommer colonel au service de Louis XVIII et l'année n'était pas révolue qu'il avait payé à la plaine de Grenelle le prix sanglant de la plus coupable trahison.

Monsieur tomba dangereusement malade et son état causa l'inquiétude la plus vive à tout ce qui s'appelait royaliste ; je la partageai très sincèrement. Il fut rendu à nos vœux ; hélas ! ce n'était ni pour son bonheur, ni pour le nôtre ! Il passa le temps de sa convalescence à Saint-Cloud. Nous y allâmes de Châtenay lui faire notre cour ; il fut très gracieux et très causant ; il nous montrait les élégances de Saint-Cloud avec grande satisfaction. Il disait en riant qu'on ne pouvait pas accuser Bonaparte d'avoir laissé détériorer le mobilier. La longue privation de ces magnificences royales les lui faisait apprécier davantage.

Je rencontrai à Saint-Cloud le chevalier de Puységur. Je l'avais laissé à Londres, quelques années auparavant, le plus aimable, le plus agréable et le plus sociable des hommes. Nous étions fort liés ; je me faisais grande joie de le voir. Je retrouvai un personnage froid, guindé, désobligeant, silencieux, enfin une telle métamorphose que je n'y comprenais plus rien. Je me retirai, embarrassée d'empressements qui n'avaient obtenu aucun retour. J'appris, quelques jours après, qu'en outre de l'anglomanie, qui lui avait fait prendre en dégoût tout ce qui était français, il était dominé par le chagrin de montrer une figure vieillie. Il avait perdu toutes ses dents et, jusque-là, il avait vainement tenté d'y suppléer. Un ouvrier plus adroit lui rendit par la suite un peu plus de sociabilité ; mais il ne reprit pas la grâce de son esprit et resta maussade et grognon. Il ne vint pas chez moi, mais je le voyais souvent chez mon oncle Édouard Dillon.

Un jour où lord Westmeath, qui s'occupait d'agriculture, avait été le matin à Saint-Germain, il nous demanda comment on nourrissait le bétail

aux environs de Paris. Il trouvait faible la proportion des pâturages. Nous nous mettions en devoir de lui expliquer que, sur d'autres routes, il en trouverait davantage, mais le chevalier nous arrêta tout court :

« Vous avez raison, mylord, il n'y a pas de pâturages, les horribles vaches mangent des chardons dans les fossés ; et, d'ailleurs, on ne saurait découvrir les prairies en France parce que l'herbe n'y est pas verte.

— Comment, l'herbe n'est pas verte, et de quelle couleur est-elle ?

— Elle est brune.

— Quand elle est brûlée du soleil.

— Non, toujours. »

Je ne pus m'empêcher de rire et de dire :

« Voilà un singulier renseignement donné à un étranger par un français. »

Le chevalier reprit aigrement :

« Je ne suis pas français, madame, je suis du pavillon de Marsan. »

Hélas ! il disait vrai et, dans cette boutade humoriste, se trouve le texte de toute la conduite de la Restauration, de toutes ses fautes, de tous ses malheurs.

Le chevalier de Puységur est l'homme que j'ai vu le plus complètement affecté du regret d'avoir perdu les avantages d'une très agréable figure. On accuse les femmes de cette petitesse ; mais aucune, que je sache, ne l'a portée à ce point. Il était devenu complètement insupportable, et les jeunes gens qui avaient entendu vanter ses bonnes façons, son esprit et sa grâce en recherchaient vainement quelque trace. Son âpreté était devenue extrême ; il aurait voulu accaparer toutes les faveurs, et il faut savoir gré à Monsieur d'avoir supporté ses exigences en souvenir d'un ancien et, je crois, sincère dévouement.

Nota. — Bien des années plus tard, et au delà de l'époque où je compte arrêter ces écrits, en avril 1832, pendant le plus fort de la désastreuse épidémie du choléra, j'arrivai un matin chez la duchesse de Laval ; le duc de Luxembourg, son frère, et le duc de Duras s'y trouvaient. Je venais de recueillir de la bouche du baron Pasquier, qui y avait assisté, le récit de la mort de monsieur Cuvier, tombé victime du fléau qui décimait la capitale. Il avait témoigné à cet instant suprême de toute la hauteur de son immense

distinction intellectuelle et d'une force d'âme conservée jusqu'au dernier soupir sans exclure la sensibilité. Mon narrateur était profondément ému et m'avait fait partager son impression.

J'arrivai chez la duchesse toute pleine de mon sujet et je répétais les détails que je venais d'apprendre. Les deux ducs écoutaient négligemment. Enfin monsieur de Luxembourg se penchant vers monsieur de Duras lui demanda à mi-voix :

« Qu'est-ce que c'est que ce monsieur Cuvier ?

— C'est un de ces *monsieur* du jardin du Roi », reprit l'autre.

L'illustre Cuvier est un des *monsieur* du jardin du Roi ! Je demeurai confondue. Hélas ! hélas ! me disais-je, que de pareils propos dans la bouche des capitaines des gardes, des gentilshommes de la chambre, des intimes du roi de France expliquent tristement le voyage de Cherbourg ! L'Europe nous enviait la gloire de posséder Cuvier, et la Cour des Tuileries ignorait jusqu'à son existence. Les deux ducs étaient du pavillon de Flore, comme monsieur de Puységur du pavillon de Marsan. —

Nous avons vu arriver successivement un assez grand nombre de femmes anglaises. J'ai déjà dit combien leur costume paraissait étrange ; mais je fus encore bien plus étonnée de leur maintien. Les dix années qui venaient de s'écouler, sans aucune communication avec le continent, leur avaient fait chercher l'initiative de leurs modes dans leurs propres colonies.

Elles avaient transporté dans nos climats les manières abandonnées et les habitudes du tropique, entre autres ces grands divans carrés sur lesquels on est couché plutôt qu'assis, et où femmes et hommes sont étendus pêle-mêle. Les grandes dames avaient conservé une certaine tradition de l'urbanité de mœurs des femmes françaises et s'étaient persuadées qu'elle était accompagnée de *façons libres*. Or, c'est ce qu'il y a de plus facile à imiter et, comme elles n'avaient plus l'original sous les yeux, elles s'étaient fait un type imaginaire qui nous étonnait fort.

Rien n'est plus éloigné de la vérité que cette idée adoptée par la plupart des écrivains anglais sur les femmes françaises. Elles ont en général de l'aisance de conversation, mais, dans aucun pays, le maintien n'est plus calme et plus sévère ; et, même avant la Révolution, lorsque les mœurs

étaient beaucoup moins bonnes, les formes extérieures étaient encore plus rigoureuses.

Il est commun chez nous de voir des femmes qui passent pour légères conserver dans le monde un ton parfait ; je ne sais si la morale y gagne, mais la société en est certainement plus agréable. Les anglaises semblaient, au contraire, avoir jeté leur bonnet par-dessus les moulins. Je me rappelle avoir vu dans le salon de monsieur de Talleyrand, où toutes les femmes, selon l'usage des salons ministériels d'alors, étaient rangées sur des fauteuils régulièrement espacés le long du mur, une petite mistress Arbuthnot, jeune et jolie femme, qui affichait dès lors ses prétentions au cœur du duc de Wellington, quitter le cercle des dames, se réunir à un groupe formé exclusivement par des hommes, s'appuyer contre une petite console, y poser les deux pouces, s'élancer dessus très lestement et y rester assise avec les jambes ballantes que de fort courtes jupes ne couvraient guère plus bas que les genoux.

Bientôt, une colonie entière de dames anglaises vint nous apprendre que les façons de mistress Arbuthnot ne lui étaient pas exclusivement réservées.

Je vis souvent, mais sans y prendre grand goût, madame de Nesselrode ; celle-là était suffisamment froide et guindée assurément. Elle avait beaucoup d'esprit et préludait à la domination exclusive qu'elle a depuis exercée sur son mari. Elle était jalouse de tout ce qu'elle pouvait craindre avoir quelque influence sur son esprit et, à ce titre, elle m'honora d'une assez grande dose de malveillance.

La princesse Zénéide Wolkonski éprouvait un autre genre de jalousie toute orientale ; elle ne permettait pas même à son mari d'envisager une femme. Dès qu'elle fut arrivée à Paris, elle l'enferma sous clef. Quelques mois avant, dans un accès de frénésie jalouse, elle s'était mordu la lèvre de manière à en emporter un assez gros morceau. La cicatrice était encore rouge et nuisait à sa beauté qui était pourtant réelle. Je ne sais pourquoi j'avais trouvé grâce devant elle et elle permettait au pauvre Nikita de venir chez moi. L'Europe a depuis retenti des querelles et des folies de ce couple extravagant.

Mon frère commençait à sentir l'inconvénient de n'avoir aucune carrière et regrettait vivement d'avoir cédé aux instigations de sa coterie. Ma mère

en était d'autant plus affligée qu'elle se sentait coupable de l'avoir influencé dans cette décision. Elle se détermina à demander une audience à madame la duchesse d'Angoulême. Cette princesse fut extrêmement bonne et aimable pour elle. Elle lui parla de son père, il était rare qu'elle en prît l'initiative, et, ce qui était plus rare encore, elle lui parla de son mari. Elle regrettait que son extrême timidité lui donnât une gaucherie qui empêchait d'apprécier un mérite réel qui pourtant, selon elle, ne manquerait pas de se découvrir à la longue. Elle montra pour lui une tendresse excessive.

Au reste, elle promit de s'occuper du sort de mon frère et, en effet, peu de jours après, il reçut le brevet de chef d'escadron. C'était un abus et un de ceux qui ont le plus aliéné l'armée et irrité le pays. Mais il était devenu si général parmi les gens avec lesquels nous vivions qu'il aurait été impossible de se montrer sans cette épaulette qu'on n'avait aucun droit raisonnable de demander.

Mon père était tellement blessé de cette folie qu'il n'avait pas voulu solliciter pour son fils. Ma mère n'entra pas dans cette idée gouvernementale. Mon frère fut enchanté d'obtenir un grade et moi de le lui voir.

La répugnance de Madame à parler de ses parents me rappelle une circonstance assez bizarre. La comtesse de Chatenay avait été souvent menée par sa mère, la comtesse de La Guiche, chez Madame, lorsque toutes deux étaient encore enfants. Madame s'en souvint et la traita avec une familière bonté ; elle la reçut plusieurs fois en particulier. Un matin elle lui dit :

« Votre père est mort jeune ? »

— Oui, Madame.

— Où l'avez-vous perdu ? »

Madame de Chatenay hésita un moment puis reprit :

« Hélas ! Madame, il a péri sur l'échafaud pendant la Terreur. »

Madame fit un mouvement en arrière, comme si elle avait marché sur un aspic ; un instant après, elle congédia madame de Chatenay ; et, à dater de ce jour, non seulement elle ne lui a pas conservé ses anciennes bontés mais elle la traitait plus mal que personne et évitait de lui parler toutes les fois

que cela était possible. Je ne cherche pas à expliquer le sentiment qui lui dictait cette conduite, car je ne le devine pas ; je me borne à être fidèle narrateur.

CHAPITRE VIII

Madame la duchesse douairière d'Orléans. — Monsieur de Follemont. — Monsieur le duc d'Orléans. — Mademoiselle. — Madame la duchesse d'Orléans. — Scène à Hartwell. — Monsieur le duc d'Orléans refuse une place à mon frère. — Monsieur de Talleyrand part pour le congrès de Vienne. — Madame de Talleyrand. — La princesse de Carignan. — Les deux princes de Carignan.

Aussitôt après la Restauration, madame la duchesse d'Orléans douairière quitta Barcelone et s'établit à Paris. Elle accueillit mes parents avec ses anciennes et familières bontés. Nous y allions souvent ; son âge ne laissait aucune place au scandale dont son entourage aurait pu faire naître la pensée.

Elle était totalement subjuguée par un nommé Rozet, ancien conventionnel, auquel elle croyait devoir la vie et qui l'avait accompagnée en Espagne. Il exploitait sa reconnaissance de toutes les manières et, sous le nom de Follemont qu'il avait pris, il était tellement le maître chez elle qu'on le dit son mari. Mais plus tard, nous vîmes surgir une petite vieille madame de Follemont dont il était l'époux depuis trente ans.

Quoi qu'il en soit, la princesse était complètement sous sa tutelle. Elle n'avait d'autre volonté que la sienne et le comblait de soins exagérés et puérils jusqu'au ridicule. Il était excessivement gourmand et elle s'inquiétait, tout à travers la table, de lui faire renvoyer la langue d'une carpe ou la queue d'un brochet. Elle lui arrangeait elle-même son café, s'occupait de préparer sa partie et de le faire asseoir du côté où il ne venait aucun vent, « c'est la place de monsieur de Follemont », disait-elle, et elle faisait lever quiconque s'y serait placé. Enfin, elle usait de ses droits de princesse pour rendre ostensibles des attentions poussées jusqu'à la niaiserie. Racontant, au reste, dix fois par jour les services que monsieur de Follemont lui avait rendus au péril de ses jours, circonstance fort contestée par les personnes alors en France mais que la bonne duchesse croyait sincèrement.

Tout ce qui composait la Maison honorifique était bien forcé de se plier à la suprématie de monsieur de Follemont, mais c'était en clabaudant contre lui et d'autant plus que, tout en dépensant beaucoup d'argent, il tenait l'établissement sur le pied le plus bourgeois et le moins agréable aux commensaux. Je ne crois pas cependant qu'il volât madame la duchesse d'Orléans. Il administrait mal parce qu'il n'avait aucune idée de conduire un pareil revenu et ne savait pas tenir, ce qui aurait dû être, un grand état. Mais il n'avait pas d'enfant ; il regardait les biens de madame la duchesse d'Orléans comme son propre patrimoine et ne songeait pas à en rien soustraire. Il n'a laissé aucune fortune. Sa veuve a eu besoin d'une faible pension que monsieur le duc d'Orléans lui a continuée après la mort de sa mère.

On comprend que le genre de vie de madame la duchesse d'Orléans n'attirait pas beaucoup la foule : il était pénible pour les personnes attachées de cœur à cette princesse et à sa maison. Mes parents étaient de ce nombre. Mon père persista longtemps à y aller souvent, mais, petit à petit ; il n'y eut plus de place que pour les courtisans de monsieur de Follemont. Quelque attachement qu'on eût pour la princesse, ce rôle n'était pas admissible.

Je fus présentée à madame la duchesse de Bourbon. Je ne saurais dire par quel hasard je n'y suis jamais retournée depuis cette première visite. Cela est d'autant moins explicable qu'elle recevait tous les jours et avait une maison très agréable.

Monsieur le duc d'Orléans vint faire une course à Paris ; il se raccommoda ostensiblement avec sa mère. La présence de monsieur de Follemont avait causé précédemment une rupture complète entre la mère et les enfants. Il fit sa cour au Roi, donna des ordres pour faire arranger le Palais-Royal, tout à fait inhabitable à cette époque, rentra en possession de ses biens et retourna en Sicile pour y chercher sa famille, composée alors de madame la duchesse d'Orléans, de Mademoiselle et de trois enfants : monsieur le duc de Chartres et les princesses Louise et Marie. Madame la duchesse d'Orléans était grosse du duc de Nemours.

Dix années avant, j'avais laissé en Angleterre trois princes d'Orléans ; il n'en restait plus qu'un. Né avant que la vie, plus que libre, menée par leur père lui eût gâté le sang, l'aîné était d'une santé robuste. Monsieur le comte de Beaujolais, ayant ajouté les excès de sa propre jeunesse aux excès

paternels, succomba le premier. Ses deux frères le soignèrent avec la plus vive tendresse et l'accompagnèrent à Malte sans pouvoir le sauver. Monsieur le duc d'Orléans était destiné à un chagrin plus intime encore. Son frère chéri, cette véritable moitié de lui-même, le duc de Montpensier, aussi bon, aussi aimable, aussi gracieux qu'il était distingué, mourut d'une maladie étrange qui supposait un vice dans le sang.

Monsieur de Montjoie aussi, le fidèle ami de ces princes, leur compagnon dans toutes les vicissitudes de leur vie aventureuse, fut tué à la bataille de Friedland. On a dit que le boulet qui l'emporta était parti d'une batterie commandée par son frère, officier d'artillerie dans le corps d'armée bavarois. Ces sortes d'événements n'inspirent pas la même horreur dans les familles allemandes et suisses que dans les nôtres. On y est accoutumé à voir des frères servant diverses puissances et exposés à se trouver opposés l'un à l'autre.

Mademoiselle avait quitté la France avec madame de Genlis ; elles s'étaient réfugiées dans un couvent.

Après la catastrophe de la mort de son père et madame sa mère étant en prison, la famille réclama la jeune princesse. Elle fut violemment arrachée à madame de Genlis et confiée aux soins de madame la princesse de Conti, sa grand'tante. Celle-ci, pleine d'esprit, l'appréciait, l'aimait, mais n'avait pas le courage de la protéger suffisamment pour lui éviter les persécutions auxquelles elle était en butte de toute l'émigration. On voulait lui arracher, sous forme de lettre au Roi, une profession de foi où elle renierait son père et désavouerait ses frères. On pourrait trouver dans cette lutte, qui dura trois années de la première jeunesse de Mademoiselle, l'explication de son caractère, de ses vertus tout à elle et de ce vernis d'amertume qui se montre parfois. Elle suivit sa tante en Hongrie où elles séjournèrent quelque temps.

Madame la duchesse d'Orléans, échappée aux prisons de Paris, s'établit à Barcelone. Elle ne fit aucune démarche pour se rapprocher de sa fille ; mais, après la mort de la princesse de Conti, elle fut obligée de lui ouvrir un asile. Mademoiselle y eut tellement à souffrir des inconcevables procédés de monsieur de Follemont qu'elle dut s'en plaindre à ses frères. Ils allèrent la chercher à Barcelone ; la comtesse Mélanie de Montjoie fut mise auprès d'elle et ne l'a plus quittée.

On traitait alors le mariage de monsieur le duc d'Orléans avec la princesse Amélie de Naples. Elle avait précédemment été destinée à monsieur le duc de Berry. Cette alliance était au moment de se conclure à Vienne pendant le séjour que la reine de Naples y fit avec ses filles. Mais monsieur le duc de Berry, alors amoureux d'une des demoiselles de Montboissier, se permit des plaisanteries inconvenantes et publiques sur le peu d'agrément qu'il trouvait à la jeune princesse. Ces propos arrivèrent à la Reine. Elle lui écrivit une lettre de dignité, de noblesse et pourtant de bonté pour lui, dans laquelle elle retirait sa parole et rompait tous les engagements pris pour sa fille. Elle en envoya la copie à ma mère ; je l'ai lue plusieurs fois.

Je n'ai aucun détail positif sur ce qui s'est passé en Sicile après le mariage de monsieur le duc d'Orléans. Je sais seulement que ma mère y assista et que, monsieur de Follemont ayant réussi à la brouiller avec toute sa famille, elle retourna avec lui à Barcelone.

Il y eut des querelles entre les Anglais et la Cour ; les Siciliens prirent parti. La Reine fut mécontente de son gendre ; il dut quitter le palais et se retirer à la campagne avec sa famille. Bientôt après, les Anglais eurent lieu de penser que la Reine négociait avec l'empereur Napoléon pour les exterminer dans l'île et renouveler les Vêpres Siciliennes. Je ne sais quel degré de confiance il faut attacher à cette accusation, mais elle servit de prétexte pour faire expulser la Reine de la Sicile. Elle conçut le projet de se rendre à Vienne par Constantinople et mourut en route avant d'y arriver. La nouvelle en parvint au moment même où monsieur le duc d'Orléans installait sa famille au Palais-Royal.

Madame la duchesse d'Orléans voulut bien conserver le souvenir de nos rapports d'enfance et m'accueillit avec une bonté qui renouvela l'affection que je lui portais et qui, depuis, s'est accrue chaque jour, en lui voyant exercer toutes les vertus, ornées de toutes les grâces qui peuvent les décorer.

Madame la duchesse d'Orléans n'était pas jolie ; elle était même laide, grande, maigre, le teint rouge, les yeux petits, les dents mal rangées ; mais elle avait le col long, la tête bien placée, très grand air. Elle supportait bien la parure, avait bonne grâce avec beaucoup de dignité ; et puis, de ses petits yeux, sortait un regard, émanation de cette âme si pure, si grande, si noble, un regard si varié, si nuancé, si bon, si encourageant, si excitant, si

reconnaissant que, pour moi, j'en trouverais tout sacrifice suffisamment payé. Je suis persuadée que madame la duchesse d'Orléans doit une partie de la fascination qu'elle exerce sur les gens les plus hostiles à l'influence de ce regard.

Elle fut bien accueillie à la Cour des Tuileries, monsieur le duc d'Orléans médiocrement, Mademoiselle très froidement. Il n'y avait jamais eu aucun rapprochement avec elle, même par lettre je crois ; et madame la duchesse d'Angoulême ne pouvait dissimuler la répugnance qu'elle éprouvait pour le frère et la sœur.

J'ai entendu raconter à mon oncle Édouard Dillon qu'il se trouvait à Hartwell lors de la première visite que monsieur le duc d'Orléans y fit. Elle avait été longuement négociée et Madame avait eu peine à y consentir. Il arriva de meilleure heure qu'on ne l'attendait, un dimanche comme on sortait de la messe. Madame le rencontra en traversant le vestibule ; elle était suivie de tout ce qui habitait le château. En apercevant le prince, elle devint extrêmement pâle, ses jambes fléchirent, la parole expira sur ses lèvres ; il s'avança pour la soutenir, elle le repoussa. Il fallut l'asseoir ; elle se trouva presque mal ; on s'empressa autour d'elle et on la conduisit dans ses appartements.

Monsieur le duc d'Orléans, profondément blessé, peiné, embarrassé, resta seul avec mon oncle ; il n'y avait rien à dissimuler, il lui parla avec amertume de cette scène et lui témoigna un vif désir de repartir sur le champ. Édouard lui montra l'inconvénient d'un tel esclandre et s'offrit à aller de sa part prendre les ordres du Roi. Le Roi, qui était auprès de sa nièce, fit dire au prince que c'était une incommodité à laquelle Madame était fort sujette, qu'elle allait mieux et qu'il n'y paraîtrait pas au dîner. Peu d'instants après, il reçut monsieur le duc d'Orléans dans son cabinet. Je ne sais ce qui se passa entre eux. Au dîner, Madame fit bonne contenance et parla même à monsieur le duc d'Orléans de ces *palpitations* auxquelles elle était sujette, ce qui n'était pas vrai. Le prince fut très satisfait, on peut le croire, de remonter en voiture sitôt après le dîner.

Ces sortes de scènes laissent des traces qui ne s'oublient ni de part ni d'autre.

La répugnance ostensible de Madame pour monsieur le duc d'Orléans s'affaiblit avec le temps, mais elle ne put ni vaincre ni dissimuler celle que lui inspirait Mademoiselle. En revanche, il s'établit une amitié sincère et mutuelle entre elle et madame la duchesse d'Orléans. Madame l'appelait ordinairement, en en parlant, *ma vraie cousine*.

Mon père aurait désiré que mon frère fût attaché à la maison d'Orléans où son nom lui donnait d'anciens droits de famille. Les bontés de madame la duchesse d'Orléans pour moi me permettaient de lui en parler. Quoique en grand deuil de sa mère, elle me recevait souvent ; elle promit de s'en occuper. Mais elle me répondit, peu de jours après, que monsieur le duc d'Orléans avait plus d'engagements qu'il n'était possible qu'il eût jamais de places à sa disposition. Ce n'était pas tout à fait la vérité. La voici :

Monsieur le duc d'Orléans se trouvait déjà entouré de deux ou trois personnes, de ce qu'on appelait encore l'ancien régime ; et, loin de chercher à en augmenter le nombre, il voulait compléter sa Maison de gens d'un autre ordre et tenant aux intérêts révolutionnaires. Il avait le coup d'œil assez juste pour comprendre qu'il y avait grand intérêt à les ménager ; sa conduite a toujours tendu à opérer ce mélange. C'eût été une idée profondément habile dans les princes de la famille royale ; était-elle sans inconvénient dans le prince du sang qui se séparait ainsi de leur politique ? C'est ce que je n'oserais affirmer.

Il est certain que, dès le premier jour, monsieur le duc d'Orléans, sans conspirer contre eux, j'en ai la ferme conviction, a évité de s'assimiler à leurs allures et que toute son attitude a été celle d'un homme bien aise qu'on le croie dans l'opposition.

Monsieur de Talleyrand était bien près de suivre la même route.

S'il avait eu autant de considération dans le pays qu'il y avait d'importance, il n'aurait pas hésité ; mais la Restauration était trop son ouvrage pour qu'il osât s'en séparer à l'occasion de griefs personnels. Rebuté par tous les dégoûts dont l'abreuvait le château, il désira s'éloigner et se nomma lui-même pour assister au congrès de Vienne où la grandeur des négociations et la présence des souverains justifiaient celle du ministre des affaires étrangères.

J'allais souvent chez monsieur de Talleyrand. Son salon était très amusant. Il ne s'ouvrait qu'après minuit, mais alors toute l'Europe s'y rendait en foule ; et, malgré l'étiquette de la réception et l'impossibilité de déranger un des lourds sièges occupés par les femmes, on trouvait toujours à y passer quelques moments amusants ou au moins intéressants, ne fût-ce que pour les yeux.

Madame de Talleyrand, assise au fond de deux rangées de fauteuils, faisait les honneurs avec calme ; et les restes d'une grande beauté décoraient sa bêtise d'assez de dignité.

Je ne puis me refuser à raconter une histoire un peu leste, mais qui peint cette courtisane devenue si grande dame.

Mon oncle Édouard Dillon, connu dans sa jeunesse sous le nom de beau Dillon, avait eu, en grand nombre, les succès que ce titre pouvait promettre. Madame de Talleyrand, alors madame Grant, avait jeté les yeux sur lui. Mais, occupé ailleurs, il y avait fait peu d'attention. La rupture d'une liaison à laquelle il tenait le décida à s'éloigner de Paris pour entreprendre un voyage dans le Levant ; c'était un événement alors, et le projet seul ajoutait un intérêt de curiosité à ses autres avantages.

Madame Grant redoubla ses agaceries. Enfin, la veille de son départ, Édouard consentit à aller souper chez elle au sortir de l'Opéra. Ils trouvèrent un appartement charmant, un couvert mis pour deux, toutes les recherches du métier que faisait madame Grant. Elle avait les plus beaux cheveux du monde ; Édouard les admira. Elle lui assura qu'il n'en connaissait pas encore tout le mérite. Elle passa dans un cabinet de toilette et revint les cheveux détachés et tombant de façon à en être complètement voilée. Mais c'était Ève, avant qu'aucun tissu n'eût été inventé, et avec moins d'innocence, *naked and not ashamed*. Le souper s'acheva dans ce costume primitif. Édouard partit le lendemain pour l'Égypte. Ceci se passait en 1787.

En 1814, ce même Édouard, revenant d'émigration, se trouvait en voiture avec moi ; nous nous rendions chez la princesse de Talleyrand où je devais le présenter. « Il y a un contraste si plaisant, me dit-il, entre cette visite et celle que j'ai faite précédemment à madame de Talleyrand, que je ne puis résister à vous raconter ma dernière et ma seule entrevue avec elle. »

Il me fit le récit qu'on vient d'entendre. Nous étions tous deux amusés, et curieux du maintien qu'elle aurait vis-à-vis de lui. Elle l'accueillit à merveille et très simplement ; mais, au bout de quelques minutes, elle se mit à examiner ma coiffure, à vanter mes cheveux, à calculer leur longueur et, se tournant subitement du côté de mon oncle placé derrière ma chaise :

« Monsieur Dillon, vous aimez les beaux cheveux ! »

Heureusement nos yeux ne pouvaient se rencontrer, car il nous aurait été impossible de conserver notre sérieux.

Au reste, madame de Talleyrand ne conservait pas ses naïvetés uniquement à son usage ; elle en avait aussi pour celui de monsieur de Talleyrand. Elle ne manquait jamais de rappeler que telle personne (un autre de mes oncles par exemple, Arthur Dillon) était un de ses camarades de séminaire. Elle l'interpellait à travers le salon pour lui faire affirmer que l'ornement qu'il aimait le mieux était une croix pastorale en diamant dont elle était parée. Elle répondit à quelqu'un qui lui conseillait de faire ajouter de plus grosses poires à des boucles d'oreilles de perle :

« Vous croyez donc que j'ai épousé le Pape ! »

Il y en aurait trop à citer. Monsieur de Talleyrand opposait son calme imperturbable à toutes ses bêtises, mais je suis persuadée qu'il s'étonnait souvent d'avoir pu épouser cette femme.

J'étais chez madame de Talleyrand le jour du départ de monsieur de Talleyrand et je lui vis apprendre que madame de Dino, alors la comtesse Edmond de Périgord, accompagnait son oncle à Vienne. Le rendez-vous avait été donné dans une maison de campagne aux environs de Paris. Un indiscret le raconta très innocemment.

Madame de Talleyrand ne se trompa pas sur l'importance de cette réunion si secrètement préparée ; elle ne put cacher son trouble ni s'en remettre. Ses prévisions n'ont pas été trompées ; depuis ce jour, elle n'a pas revu monsieur de Talleyrand, et bientôt elle a été expulsée de sa maison.

Monsieur de Blacas redoubla de soins et de grâce pour mon père après le départ de monsieur de Talleyrand, mais il ne lui convenait nullement d'entrer dans la cabale qui se formait sous ses yeux.

Nous voyions souvent, depuis nombre d'années, la princesse de Carignan, nièce du roi de Saxe. Elle avait épousé, au commencement de la Révolution, le prince de Carignan, alors éloigné de la Couronne, mais prince du sang reconnu. Elle avait adopté les idées révolutionnaires et y avait entraîné son mari, dépourvu de l'intelligence la plus commune. Elle était restée veuve et ruinée avec deux enfants et avait successivement porté ses réclamations dans les antichambres du Directoire, du Consulat et de l'Empire.

Il convenait à l'Empereur de les accueillir ; elle reprit son titre de princesse, et il partagea les biens, non vendus, de la maison de Carignan, entre son fils et celui du comte de Villefranche, oncle du feu prince de Carignan. Il l'avait eu d'un mariage contracté en France avec une demoiselle Magon, fille d'un armateur de Saint-Malo. La princesse de Lamballe, sa sœur, en avait été désolée, courroucée, et la Cour de Sardaigne n'avait jamais reconnu cette union.

La princesse de Carignan, saxonne, avait de son côté épousé secrètement un monsieur de Montléard dont elle avait plusieurs enfants qu'elle cachait très soigneusement ainsi que ses grossesses. Elle n'avouait que les deux Carignan. L'aîné était, en 1812, une grande belle fille de quinze ans, très simple, très naturelle, très bonne enfant. Le fils, dont l'enfance avait été négligée jusqu'à l'abandon, après avoir polissonné à Paris avec tous les petits garçons du quartier, était depuis quelques mois dans une pension à Genève où le roi de Sardaigne l'avait fait réclamer pour l'établir à Turin. Il était devenu un personnage important. Le Roi n'ayant que des filles et son frère étant sans enfants, le prince de Carignan se trouvait héritier présomptif de la Couronne.

Le duc de Modène, frère de la reine de Sardaigne, et marié à sa fille aînée, aurait trouvé plus simple de voir changer l'ordre de succession. L'Autriche appuyait ses prétentions ; les opinions révolutionnaires des parents et la conduite que la princesse de Carignan avait continué à tenir militaient contre le jeune prince de Carignan ; mais il était de la maison de Savoie et c'était un grand titre aux yeux du Roi. Le faire reconnaître et proclamer hautement était une des affaires les plus importantes de la mission confiée à mon père. La France a le plus grand intérêt à ce que l'Autriche n'ajoute pas le Piémont aux États qu'elle gouverne en Italie.

La princesse de Carignan désirait obtenir la permission d'aller à Turin avec sa fille. On consentait bien à recevoir et même à garder la jeune princesse, mais toutes les portes étaient barricadées contre la mère. Dès qu'elle sut la nomination de mon père, elle ne sortit plus de chez nous, ayant à chaque heure quelque nouveau motif à faire valoir pour obtenir la médiation de l'ambassadeur qui était disposé à s'occuper très activement des affaires du prince mais point du tout à obtenir le retour de la princesse dont la présence n'aurait été qu'un embarras continuel pour son fils et pour la France qui se déclarait en sa faveur.

L'autre Carignan (Villefranche) avait épousé mademoiselle de La Vauguyon, et cette famille s'agitait aussi pour faire admettre sa légitimité par la Cour de Turin. On arguait d'un acte du feu Roi qui, à l'article de la mort, avait dû reconnaître le mariage disproportionné du comte de Villefranche.

Mon père n'était pas toujours libre d'écouter ces minutieuses explications. J'en subissais ma bonne part et je préludais ainsi à l'ennui qui m'attendait à Turin.

Nous partîmes au commencement d'octobre.

APPENDICES

APPENDICES

I

NOTE DU MARQUIS D'OSMOND, POUR ÊTRE REMISE À L'ARCHEVÊQUE DE SENS, EN MAI 1788.

J'ai souvent, dans ces écritures, indiqué mon père comme n'étant aucunement séduit par les utopies du jeune et brillant groupe des Talleyrand, des Lauzun, des Lameth, des Narbonne, des Loménie, des Choiseul, etc..., avec lesquels il vivait intimement, et de son opposition hostile aux démolisseurs de 1789. Toutefois, son bon esprit lui faisait admettre la nécessité de grandes concessions aux tendances du siècle, et la perspicacité de son jugement lui indiquait la guerre comme un moyen dérivatif à la fièvre révolutionnaire bouillonnant dans les veines de la France : le très bon état de l'année devait la faire espérer heureuse. Cet expédient réussit presque toujours dans notre belliqueuse patrie. Mon père y voyait un moyen de salut à la condition d'employer le calme comparatif qui en pourrait résulter à créer immédiatement des institutions de nature à satisfaire aux besoins réels du pays, venant d'en haut et fortifiant sans détruire. Je lui ai souvent entendu soutenir cette thèse pendant l'émigration vis-à-vis de ce qu'on appelait alors les constituants : les Lally, les Monier, les Malouet, etc., ceux enfin que les émigrés purs qualifiaient de scélérats et mon père de très honnêtes gens s'étant trompés. Ils en convenaient bien alors ; ils admettaient son système praticable et en étaient bien aux regrets, mais, hélas ! il était trop tard. Les générations actuelles préfèrent peut-être le grand coup de balai de 1789, mais celle qui subissait la révolution en était moins charmée.

Je fais transcrire ici ^[1] une note toute entière de la main de mon père, dans la pensée qu'un volume a moins de chance de s'égarer qu'une feuille

de papier. Elle constate quelles étaient ses opinions au mois de mai 1788. Elle a été remise à l'archevêque de Sens, avec quel insuccès, l'histoire le sait. Ce cardinal du XVIII^e siècle était esprit fort mais très petit génie, et pourtant l'opinion publique l'avait imposé au Roi comme premier ministre. En lisant ce document, il ne faut pas perdre un instant de vue sa date.

Lorsque, dans un siècle éclairé, les sottises du gouvernement l'ont réduit à la nécessité de permettre les dissertations sur les droits du peuple, on ne peut pas se flatter que le résultat soit à l'avantage de l'autorité ; elle doit alors prévoir les sacrifices auxquels elle sera forcée et poser des bornes qui, en exaltant la reconnaissance publique, arrête toute discussion.

En matière de constitution, il sera toujours impossible de s'entendre : quand les partis opposés établiront leurs prétentions sur des faits, chacun en citera en sa faveur. Comme tous les peuples de la terre ont sans cesse été ballottés par les passions des hommes intéressés à les diriger en sens contraires, il n'y a point de nation dans les annales de laquelle on ne trouve à justifier, en même temps, et les entreprises du despotisme et les folles démarches de l'enthousiasme républicain. Pour les gens de bonne foi, quelle que soit leur robe, les citations, les exemples ne sont rien. Dans le XVIII^e siècle, on n'a plus le droit de commander aux hommes qu'en se soumettant avec eux à l'empire éternel de la raison. Je sais qu'on n'admet pas généralement ces principes ; cependant ce sont les véritables et leur application aux circonstances dans lesquelles se trouve la France peut seule la préserver des malheurs dont elle est menacée. Je le dis avec d'autant plus de franchise que rien ne me paraît plus intimement lié que la gloire du Roi au bonheur de la Nation et la gloire de la Nation au bonheur du Roi.

Il faut se hâter ; on a déjà perdu des moments précieux ; l'esprit de parti fait des progrès rapides ; les têtes s'enflamment ; n'osant pas dire positivement les choses, on dispute sur les mots ; on se rallie aux prétentions parlementaires : le gouvernement ne doit pas s'y tromper ; ce n'est qu'un prétexte. Le peuple peut être conduit à des révoltes dont il ignore le motif sans en prévoir l'effet, mais l'opinion qui le dirige n'attache aucun prix à l'existence des Parlements ; elle veut des États Généraux qui assurent à la Nation le droit imprescriptible de consentir l'impôt et aux citoyens une liberté individuelle protégée par les lois. Roi au bonheur de la Nation et la gloire de la Nation au bonheur du Roi.

Les grands intérêts politiques étant devenus la matière de toutes les conversations, on entend sans cesse parler de l'Angleterre, de sa constitution, la comparer avec ce que nous pouvons devenir,

mettre en parallèle les deux Rois réduits à la liste civile ; cependant rien n'est plus ridicule que cette comparaison. La position géographique de la France ne lui permet pas d'être soumise au régime anglais ; elle lui impose la nécessité d'avoir une armée de deux cents mille hommes, circonstance qui, seule (sans entrer dans de grands détails et planant sur les idées intermédiaires), met une extrême différence entre les magistrats souverains de ces deux Nations. Roi au bonheur de la Nation et la gloire de la Nation au bonheur du Roi.

En France, l'autorité que doit conserver le Roi est une sûreté. La portion du peuple qui peut s'exprimer est trop éclairée pour faciliter aux grands le moyen de marcher à l'aristocratie ; la noblesse a trop besoin des places et des faveurs de la Cour pour laisser restreindre au delà de certaines bornes les facilités que le Roi a de se l'attacher par ses bienfaits ; le clergé aurait trop à se défendre de l'esprit philosophique uni au républicain pour ne pas s'opposer à tout ce qui pourrait anéantir l'autorité royale. L'étendue de l'Empire, le génie de la Nation, l'habitude, tout nous lie au système d'une monarchie limitée ; nous ne pourrions nous en éloigner que par les convulsions d'une guerre civile, et je doute que ce fut à l'avantage de nos neveux.

Un Roi, un peuple, une noblesse, un clergé ne sont pas incompatibles. Nous pouvons, en conciliant leurs intérêts, obtenir de la raison toute seule ce qui a coûté à nos voisins des siècles de malheurs. Le ministère actuel laissera-t-il échapper l'occasion de commander à la postérité une reconnaissance éternelle ?

M. l'archevêque de Sens a déjà trop tardé. Cependant il trouvera une excuse dans la persuasion où sont les gens sensés qu'il faut longtemps préparer l'esprit des Rois pour les déterminer à un sacrifice de la moindre portion de cette autorité absolue que la flatterie les accoutume à tant apprécier. Si le principal ministre conserve sa place, il est temps de parler franchement, de calmer l'effervescence que produit le désir de la liberté qu'on peut raisonnablement souhaiter. Il est surtout temps d'imposer silence au dépit de la magistrature, à la haine des envieux et aux clabauderies de courtisans qui, sans savoir positivement ce qu'ils veulent, crient toujours contre tout ce qui se fait. Les passions, sous le masque de l'intérêt public, pousseront le peuple à une résistance plus embarrassante que l'insurrection qui s'annonce déjà dans quelques provinces si le Roi, en avançant l'époque des États Généraux, ne manifeste pas clairement, irrévocablement les intentions louables dont M. l'archevêque l'a animé.

Souvent, à une certaine distance, on juge mal les objets moyennant quoi je pourrais bien me tromper, mais, de la position où je suis, il me semble que, pour tout calmer, pour tout réparer, le Roi devrait appeler près de sa personne ou une cour plénière ou des députés des assemblées provinciales

ou les présidents de ces assemblées, enfin un corps quelconque auquel il put adresser l'équivalent du discours qui suit :

« Messieurs, je vous ai mandés pour vous faire connaître mes volontés d'une manière si précise qu'à l'avenir elles ne puissent plus être mal interprétées. Le besoin de mon cœur, autant que le malheur des circonstances, m'avait dès long-temps déterminé à m'environner de l'amour de mes peuples en assemblant les États Généraux de mon royaume. Je ne balançais plus que sur l'époque à laquelle je devais les convoquer lorsque mes ministres consultés pensèrent qu'en fixant l'année 1792 pour les réunions d'une assemblée nationale chacun des membres destinés à la composer pouvait, en se formant dans les assemblées provinciales, en s'appropriant les lumières de son siècle, s'élever à la hauteur des grands intérêts qui doivent être discutés. Ils pensèrent qu'alors tous concourraient plus utilement au projet que j'ai formé de régénérer l'empire français sur les bases de sa constitution.

« J'annonçai les États Généraux pour 1792. Des corps qui ont cherché à se rendre nécessaires ont paru douter de la pureté de mes intentions ; leurs arrêts, pleins de chaleur et de fiel, ont occasionné des mouvements qui ont troublé l'ordre public ; ils tendaient à altérer la confiance des peuples, le plus précieux apanage des Rois français. Cette colonne de la monarchie qui l'a soutenue au milieu des crises des plus violentes sera inutilement ébranlée lorsque le jour de la raison, éclairant les souverains comme leurs sujets, leur a démontré qu'ils ne peuvent avoir qu'un seul et même intérêt.

« Quoique des États Généraux, assemblés à l'époque précédemment indiquée, pussent promettre de plus grands avantages, cependant je cède au désir que témoigne la Nation de me faire connaître ses besoins et je me rends d'autant plus facile que je suis moi-même pressé de lui prouver que digne, au moins par quelques vertus, de commander au premier peuple de la terre, je ne regarderai jamais comme des sacrifices tout ce qui pourra contribuer à son bonheur et à sa gloire. Mon principal ministre vous expliquera dans ses détails le plan que j'ai cru devoir adopter pour la formation des États Généraux. Leur première convocation ne provoquera probablement pas le bien que nous désirons tous avec une égale ardeur ; mais la seconde, selon les circonstances plus rapprochée que les suivantes, consacrera pour toujours les principes invariables sur lesquels il est temps de fixer l'opinion.

« Pour terminer les affaires qui vous intéressent, il serait heureux de jouir d'une profonde tranquillité, mais il ne convient point aux Français qu'elle soit accompagnée de crainte.

« Les peuples, jaloux des avantages dont nous jouissons, chercheront à profiter des divisions qu'ils s'exagèrent pour nous attaquer avec succès si notre réunion franche et loyale ne commande pas le respect qui nous est dû.

« La dernière révolution opérée en Hollande par les armées prussiennes jointes aux intrigues de l'Angleterre a singulièrement dérangé la balance politique de l'Europe. Les influences de cet événement m'imposent l'obligation de rendre à la République la liberté d'effectuer les engagements qu'elle a contractés envers moi. *Demain, mon armée se porte sur la Hollande.* J'ai tout lieu de croire que cette démarche indispensable ne sera le motif d'aucune guerre. Cependant, si (contre les apparences) l'injustice nous contraignait à prendre la voie des armes, j'appellerais mes enfants ; nous redoublerions d'énergie et (en soumettant cordialement les principes de notre constitution au flambeau des lumières amoncelées par les siècles tandis que nous forcerions nos ennemis à solliciter la paix) nous porterions au plus haut degré la gloire du nom français. »

(Note ajoutée par la comtesse de Boigne.)

On trouve dans les *Mémoires* de l'empereur Napoléon, publiés en 1825, des pages qui ont une complète analogie de vues avec les idées émises dans la note écrite par M. le marquis d'Osmond, en mai 1788, pour être remise à M. l'archevêque de Sens. On pourra en juger par les passages suivants :

« Les patriotes virent également que les négociations de la France avec la Prusse s'étaient ressenties de la mollesse qui caractérisait alors le Cabinet de Versailles, endormi dans l'insouciance des plaisirs sur le bord de l'abîme qui devait bientôt l'engloutir. Qui sait ce qui serait arrivé si la France, fidèle à son honneur et à sa politique, eut soutenu hautement par une grande démonstration militaire l'amitié qu'elle devait aux Provinces Unies ? Elle donnait peut-être le signal d'une guerre où elle eut entraîné une partie de l'Europe ; elle aurait sauvé la liberté de son alliée et probablement échappé elle-même à sa révolution... » (t. VI, p. 135 ; éd. de 1825).

« C'était le parti qu'aurait dû prendre Louis XVI dont le royaume était déjà agité : il eut peut-être détourné les esprits des intérêts naissants ; il eut forcé, en faisant marcher une armée sur la frontière du nord, l'Angleterre et la Prusse à traiter avec lui de l'indépendance de la République de Hollande. Par cette conduite à la fois juste et politique, il aurait inspiré du respect à ses propres sujets, à ses alliés, à ses ennemis. » (t. VI, p. 143 ; éd. de 1825).

1. ↑ Cette note, avec son commentaire par madame de Boigne, se trouve à la fin du manuscrit des *Mémoires*.

II

ACTE DE MARIAGE D'ADÈLE D'OSMOND AVEC LE GÉNÉRAL DE BOIGNE.

(Extrait des registres des actes de mariage de la chapelle
française de Londres.)

L'an mil sept cent quatre vingt dix huit, le onzième jour du mois de juin, Nous, soussigné, Antoine Eustache Osmond, évêque de Comminges en France, de présent résidant à Londres, en vertu de la permission à nous accordée par monseigneur Douglas, évêque de Centurie et vicaire apostolique de Londres, avons donné la bénédiction nuptiale, après avoir demandé et obtenu leur consentement mutuel, à messire Benoit de Boigne, originaire de Chambéry en Savoie, fils majeur de messire Jean-Baptiste de Boigne et de demoiselle Hélène de Cabet, absents, et à demoiselle Louise Éléonore Charlotte Adélaïde Osmond, fille mineure de messire René Eustache, marquis d'Osmond et de dame Éléonore Dillon, marquise d'Osmond, présents et consentants audit mariage, et en présence de messire François, Emmanuel duc d'Uzès, de messire Anne Joachim Montagut, marquis de Bouzoles, de messire Charles Alexandre de Calonne et du général Daniel O'Connell, lesquels tous de ce requis ont signé avec nous.

III

LETTRES ADRESSÉES EN 1799 PAR MADAME DE BOIGNE AU MARQUIS ET À LA MARQUISE D'OSMOND, 11, BEAUMONT-STREET, LONDRES.

de Ramsgate, mercredi, 6 août.

Je suis bien fâchée mais point inquiète de n'avoir pas de lettres aujourd'hui ; la poste de demain m'apportera, j'espère, de meilleures nouvelles que celles d'hier. Vous me recommandez de me ménager, ma chère maman ; permettez-moi de vous donner le même conseil, vous en avez, au moins, autant besoin. Je viens d'aller à Sandwich à cheval et je suis fatiguée à mort, cependant ma promenade m'a fort amusée. Nous avons rencontré sept bataillons des *Guards* qui venaient s'embarquer ici ; nous en avons vu qui étaient au bivac, d'autres campés, d'autres pliant bagages, d'autres enfin en marche ; ceux-là s'embarquent dans ce moment sous mes fenêtres, ce qui n'est pas un très joli spectacle. Il y a un embargo depuis trois jours dans le port même sur les bateaux de pêcheurs, ce qui afflige vivement le général Dalrympe à ce qu'il m'a confié hier. Rainulphe a la tête tournée : il ne rêve que cheval et soldat ; mais, quoiqu'il travaille peu, je ne regarde pas ceci comme du temps perdu ; il est bien employé pour sa santé et sa mine fait plaisir à voir. Je suis excédée, aussi je remettrai l'expédition de ma lettre à demain.

Jeudi. — L'abbé vous ayant écrit hier, j'ai indulgé ma paresse ou plutôt un mal horrible aux reins en m'arrêtant, car je n'en pouvais plus. Je suis bien mieux aujourd'hui mais bien fâchée d'être obligée de suspendre mes bains qui me renforcent et me délassent ; je les reprendrai le plus tôt possible. Il fait un temps affreux, ce qui me décide à remettre ma promenade à cheval parce que je ne veux pas courir le risque d'être mouillée. Sur la route de Sandwich, hier, j'ai vu des moulins d'une construction extraordinaire ; j'ai demandé ce que c'était et on m'a dit que c'était des moulins à sel. Nous sommes descendus de cheval et nous sommes entrés dans la manufacture où un homme très poli nous a expliqué tous les procédés qui ne sont pas très compliqués mais qui m'ont intéressée. Vous voyez que je profite de vos conseils. — Je lis maintenant, pour la première fois, les lettres de lord Chesterfield : j'y trouve du bon et du mauvais ; surtout il me semble qu'elles n'étaient pas propres à l'impression car bien des choses qu'on peut tolérer comme conseils particuliers deviennent immorales quand on les érige en maximes générales. Je suis occupée à en traduire quelques-unes qui ne sont que des précis historiques très bien faits d'époques ou d'associations particulières. — J'ai vu

hier madame O'Connell : j'ai passé une heure chez elle ; je vais lui envoyer vingt pounds pour commencer à acquitter mes dettes ; elle m'a chargée de vous dire mille amitiés. J'ai écrit lundi à madame Brandling et à lady Wilmot ; je donne quelques *hints* à la première sur notre rapprochement, mais je ne parle à Lucy de rien de ce qui s'est passé ; assurément, il serait fort à désirer que le public pût l'oublier. Monsieur Cruise est ici ; je ne l'ai pas encore vu, ce qui m'étonne. — Je n'ai point encore de lettre aujourd'hui, non plus que l'abbé, ce qui m'afflige et m'inquiète beaucoup. Je voudrais pourtant bien avoir des nouvelles de papa. Je vous ai quittée tout-à-l'heure pour attendre l'arrivée de la poste et j'en ai employé l'intervalle à écrire à madame Théobus et un billet à madame O'Connell en lui envoyant un billet de vingt pounds, mais monsieur de B. l'a vu et absolument voulu mettre à la place un draft de cent pounds : j'en suis bien aise en ce que je craignais qu'un retard pût gêner les O'Connell. — Quand mes souliers seront faits, vous me les enverrez avec quelques robes blanches, des bas, etc... car je m'aperçois qu'il ne me reste que la place de vous embrasser l'un et l'autre et je remettrai les commissions à demain. Sûrement, si papa était plus mal, vous m'auriez fait écrire.

vendredi, 9 août.

Voilà deux lettres de vous, mon cher papa ; celle de mardi avait été envoyée par *mistake* je ne sais où. J'imagine que celle écrite mercredi à l'abbé l'y aura suivie, car je vois le même *mistake* écrit sur une lettre adressée au Général. D'après cela, cher papa, il me semble qu'il vaudra mieux dorénavant ajouter *Kent* à l'adresse. — Je commençais à être bien inquiète de n'avoir pas de nouvelles ; mais ce que dit le docteur me rassure un peu quoique je voudrais que vous ne négligeassiez aucune des précautions qu'on vous indique, car cette maladie dont vous êtes menacé me tourne la tête. — J'ignore comment on sait à Londres ce qui se passe ici, assurément ce n'est pas par moi, car je vous assure que je suis bien vos conseils en gardant sur tout ce qui me regarde le silence le plus entier ; d'ailleurs, avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrais rien dire puisqu'il est vrai que je ne vois personne du tout. Au reste, je ne le désire pas, car, si ce n'était que je suis loin de maman et de vous, je ne regretterais que peu la société. Je m'occupe, je monte à cheval, je me promène, enfin je remplis très bien ma journée. — Monsieur de Boigne est très bien pour moi, mieux même que les premiers jours ; je lui sais aussi extrêmement bon gré de sa manière vis-à-vis de l'abbé et de Rainulphe, qui est parfaite. « Mandez à votre papa, me disait-il hier, que je suis le plus heureux des hommes et que cela va très bien. » Je n'ose pas, il m'a défendu de parler même à lui de mon intérieur. Cependant, je prends sur moi de faire *sa commission*. — Mon appétit est fort diminué et il m'est impossible de dormir, à mon grand désespoir, car je n'espère pas reprendre des forces avant d'avoir recouvré le sommeil. — J'ai coupé mes cheveux en petit garçon et je suis totalement défigurée, mais

cela m'est plus commode et ils seront revenus avant peu : j'avertis maman pour sa consolation que je les ai coupés *quarrés*. — Je vous ai mandé hier que monsieur de B. avait payé les cent louis que madame O'Connell m'avait prêtés ; il m'a aussi avancé trente louis de mon pin money que je lui rembourserai à mon retour à Londres ; ainsi, vous voyez que je suis à flot et que, si maman a des mémoires à moi, elle peut les garder jusqu'à ce que j'arrive, attendu que je peux les payer. — J'imagine que nous saurons incessamment la destination des malheureux qui s'embarquent ici : quarante transports remplis d'hommes ont mis à la voile depuis hier ; ils ont été aux Dunes pour se réunir à leur escorte ; voilà tout ce que je sais de cette expédition dont vous saurez probablement l'exécution longtemps avant nous. — Je ne sais pas ce que maman entend par ce qu'elle a fait pour nous procurer les gazettes, mais, si cela n'est pas possible, j'y renonce. — Je prie maman de m'envoyer, en même temps que mes souliers, quelques robes blanches, celles dont elle sait que je préfère la forme, des bas de soie blanche et des fichus. — Je ne comptais pas vous écrire aujourd'hui, mais voilà mon papier presque rempli et, d'ailleurs, je ne veux pas vous laisser dans l'opinion que je n'ai pas reçu vos lettres, car l'abbé a fermé la sienne de si bonne heure que la poste n'était pas encore arrivée. — Il fait un temps déplorable : depuis trois jours, la pluie n'a cessé qu'une heure ce matin ; j'en ai profité pour monter à cheval. — Monsieur de Boigne est très souffrant. Il vient de se jeter sur son lit pendant une heure et il dit qu'il est mieux. — J'embrasse maman et vous bien tendrement. L'abbé et Rainulphe se portent très bien et je suis très contente de la mine du dernier que j'espère que vous trouverez *impaved*. — Le Général me charge de vous mander qu'il ne négligera rien pour mériter de plus en plus votre bonne opinion. — Mille amitiés à Édouard et à Émilie. Vous ne me parlez pas de la santé de monsieur de Calonne à laquelle je ne suis pas assez ingrate pour ne pas m'intéresser vivement ; faites lui mille tendres compliments pour moi. Adieu.

samedi, 10 août.

Je vous mandais hier que monsieur de Boigne était très souffrant. Il se plaint encore plus aujourd'hui et il a certainement beaucoup de fièvre. Je ne sais qu'en penser : il se croyait mieux ce matin quoiqu'il eut passé une nuit cruellement agitée, mais le redoublement est très violent. J'ai voulu l'engager à voir un médecin ; il l'a refusé, mais, s'il n'est pas mieux demain, j'insisterai. Peut-être même retournerons-nous à Londres. Au surplus, j'espère que ce ne sera qu'une fièvre éphémère ; il l'attribue à la fatigue d'avoir été à Sandwich l'autre jour. Monsieur de Boigne n'a pas voulu que je renonçasse à ma promenade ce matin et je suis montée à cheval avec Rainulphe et John. — On

embarque en ce moment de la cavalerie et, sachant que ma lettre ne peut pas partir aujourd'hui, je vous quitte pour aller voir.

Dimanche, 10 heures. — Madame O'Connell partant ce matin, elle vous portera cette lettre. Je n'ai su son départ qu'hier et je comptais vous écrire longuement hier au soir, mais mon malade ne m'a pas permis de le quitter. Il a eu la fièvre extrêmement fort toute la journée ; elle a un peu baissé pendant la nuit. Il n'y a pas de médecin ici et j'ai envoyé John à Margate porter un billet à la duchesse de Fitz-James pour la prier de nous procurer le médecin qui a soigné le duc. — Monsieur de B. est mieux ce matin ; il a encore la fièvre et beaucoup de mal à la gorge. — L'abbé devait vous écrire, mais le paresseux n'en a rien fait. Si je n'en ai pas le temps, il vous donnera de mes nouvelles demain. — Je suis assez bien, quoique très fatiguée. J'imagine que je n'aurai pas beaucoup de repos aujourd'hui, car l'abbé croit qu'il y aura un redoublement. — Adieu, chère maman, je vous embrasse ainsi que mon bien aimé papa.

lundi, 12 août.

Vous avez tort, cher papa, de vous affliger, car, en vous parlant de mon manque d'appétit, j'entendais seulement qu'il était diminué ; quant au sommeil, vous savez qu'il n'est jamais revenu et il n'est pas plus mauvais qu'à l'ordinaire. — Vous recevrez aujourd'hui par les O'Connell une lettre dans laquelle je vous rends compte de l'état de monsieur de Boigne : il est très bien aujourd'hui et le redoublement que nous craignions hier n'a été que très peu marqué. Le docteur Slater (qui est venu de Margate, envoyé par madame de Fitz-James) a dit que ce n'était rien, et, dans le fait, je crois que, dès demain, le Général pourra reprendre son train de vie habituel. S'il se sent assez de force pour entreprendre cette course, nous comptons aller mercredi à Deal pour y passer la journée et voir la flotte de l'expédition dont le rendez-vous est aux Dunes. On continue d'embarquer tous les jours hommes et chevaux, ce qui n'est pas fort curieux. Les chevaux sont amenés sur le *pier*, *alongside* du transport, hissés à bord avec une machine parfaitement semblable à celle dont on se sert pour charger les bateaux en Hollande. — Monsieur de Boigne dit qu'il n'a prêté la Gazette à personne, et il vous prie ainsi que moi de faire dire à Georges de nous l'envoyer ; il ne conçoit pas pourquoi il l'a refusée et, en tout cas, *il la veut*. Je vous remercie de nous envoyer le Pelletier et le Mallet du Pan que le Général dit n'avoir pas prêté non plus. — Vous me dites qu'on *dit* beaucoup de choses : je le crois, mais je serais bien curieuse d'en savoir davantage. Madame de Martinville, j'imagine, joue la satisfaction ? Au surplus, cela m'est assez égal maintenant ; je crois que monsieur de Boigne la connaît assez pour faire avorter tous ses mauvais desseins et rendre sa méchanceté impuissante ; ce

n'est pas qu'elle n'ait poussé l'astuce et la fausseté jusqu'au point de lui faire croire à son repentir ; c'est une vilaine femme ! Je serais bien aise aussi de savoir ce que *ces dames* comptent faire de moi ; je sais qu'il y a quelque temps elles disaient qu'*elles feraient quelque chose de moi* ; en ont-elles toujours aussi bonne opinion et leur intention est-elle toujours de travailler à m'*improuver* ? Je crains qu'elles ne me trouvent un sujet bien rétif et, en conscience, je n'ai pas un vif désir de profiter de leurs leçons. Au surplus, je suivrai vos instructions en ne témoignant aucuns ressentiments de toutes les injures dont on m'a accablée dans cette société ; je pardonnerai tout, jusqu'à l'ingratitude. Assurément, j'en ai été assez dédommée par les bontés de mes amis et les hommages dont m'ont comblée tant d'anglais que je connaissais à peine. — Comment maman a-t-elle pu croire nécessaire de me dire que je ne m'étais pas acquittée envers les O'Connell en leur rendant l'argent qu'ils m'avaient prêté ? elle me connaît donc bien peu ! — J'ai repris mes bains depuis hier. Je vais monter à cheval ; peut-être pousserai-je ma promenade jusque chez les duchesses. Le docteur Slater m'a dit que le duc de Fitz-James serait, à ce qu'il croyait, bientôt parfaitement rétabli : il a la goutte aux pieds, ce qui est, dit-on, fort heureux. — Adieu pour le moment.

Me voilà revenue, après avoir fait une très jolie promenade, mais sans avoir rempli mon dessein d'aller chez la duchesse de Fitz-James ; j'ai changé d'avis en entrant dans Margate ; j'irai demain sans faute. — Adieu, cher papa, j'embrasse du plus tendre de mon cœur les habitants de Beaumont-street ; mille tendresses à Émilie, Édouard et Arthur. — Y a-t-il quelques nouvelles ? nous vivons ici comme des Ostrogoths. — J'espère que la *bonne famille* n'aura pas été fatiguée de son voyage et que madame O'Connell aura couru moins de dangers qu'en venant. — Adieu, papa, encore un baiser.

mardi, 13 août.

Je suis extrêmement fâchée que ce pauvre William ait perdu sa place ; je le serais encore plus si je pouvais me le reprocher en rien. Assurément, j'ai toujours eu raison d'en être parfaitement contente. La personne qui m'a demandé son caractère avait vu monsieur de Boigne pendant que j'étais à cheval, et il paraît que William avait dit qu'il était anglais et qu'il avait servi le Général quatorze mois. Monsieur de Boigne a nié ces deux choses et a reconnu son goût pour la boisson ; du reste, dans ce que j'ai écrit, j'ai rendu justice à l'intelligence et à l'activité de William, voilà ce qui en est : je serais fâchée que vous m'accusassiez de légèreté dans une chose qui peut déterminer le sort d'un malheureux dont je n'ai qu'à me louer. Si William peut se procurer une autre place, il me trouvera toujours prête à dire tout le bien que je pense de lui ; quelque chose qu'il en coûte, jamais je ne sacrifierai un autre à ma tranquillité. — L'ouragan d'hier a cessé, mais l'orage m'a fait un mal

affreux et je suis aujourd'hui à peine en état de tenir ma plume : sans maladie quelconque, j'ai eu un mal aux nerfs horrible ; ce matin j'étais en si mauvaise disposition que mon bain m'a fait un très mauvais effet, mais je veux vous écrire parce que la poste ne part pas demain. Je suis bien *anxious* aussi de voir ma petite Georgine ; sa mère doit recevoir une lettre de moi aujourd'hui, mais apparemment que je dois m'en prendre à la poste, car je n'en ai pas d'elle. — Adieu, bonne maman, ma tête tourne tant que je m'arrête. Dites à William qu'il n'a rien fait pour me déplaire, que j'en suis parfaitement contente, que, s'il a perdu sa place, je n'y suis pour rien et enfin que je suis disposée à faire tout en mon pouvoir pour lui en procurer une autre.

samedi, 17 août.

Je suis presque fâchée d'avoir expédié ma lettre d'hier, car j'étais si souffrante qu'elle a dû s'en ressentir et, peut-être, vous inquiéter. J'hésitais à savoir si je me baignerais ce matin, mais le temps a fixé mes incertitudes attendu que le coup de vent de jeudi n'est rien en comparaison de celui d'aujourd'hui : je crois, en vérité, que tous les vaisseaux des Dunes vont nous arriver ; le port est un vrai chaos ; les bâtiments se brisent, chassent sur leurs ancres, heurtent contre le *pier* ; enfin, c'est absolument la *sortie de l'Opéra*. — Voilà la poste et une lettre de vous, cher papa. Vous vous trompez, la mer n'était guère plus forte jeudi que le dimanche où vous m'avez fait baigner, c'était le vent qui occasionnait le danger, s'il y en avait toutefois. Je suis presque tentée de ne me baigner que lundi, car, hier, la mer encore troublée par l'orage de la veille m'a paru désagréable et, je crois, m'a fait mal ; les mêmes causes existant, j'appréhende les mêmes effets pour demain ; il me semble que ce raisonnement est conséquent ! — Pourquoi serait-il question de ce lait d'ânesse ? tout au plus, je n'aurais pu en prendre qu'une fois ; vous m'aviez dit d'attendre l'été et il n'a duré que vingt-quatre heures ; est-ce ma faute ? plaisanterie à part, mandez-moi ce que je dois faire à ce sujet. Je dors infiniment mieux depuis quelques jours, mais, en revanche, je mange extrêmement peu ; au surplus, vous savez que, dans le temps où je jouissais de la meilleure santé, mon appétit a toujours été inégal. — Pourquoi ne me dites-vous pas quels doivent être nos futurs *gouvernants* ? c'est méchanceté pure, assurément, et vous avez d'autant plus de tort que je me trouve dans le cas de faire ma cour à tous ces grands personnages. — Monsieur de Maillé est à mourir de rire quand il raconte la manière dont monsieur de Puyieux s'y prend pour faire croire qu'il y a des dessous de cartes qu'on ne sait pas et que, s'il n'est pas de la première expédition, c'est qu'on garde les bonnes têtes pour la seconde, etc... Le comte Étienne suit-il Monsieur ? — Je viens de recevoir une lettre d'Amélie toute bonne comme elle. — Je vous remercie, cher papa, de m'envoyer les ouvrages de l'abbé Delisle ; je n'ai pas encore

lu les Georgiques et, d'après leur réputation, je crois qu'elles me feront grand plaisir. — Monsieur Cruise a dîné chez moi hier ; il m'a prié de le rappeler à votre souvenir.

Dimanche 18. — J'ai pris mon grand parti : je me suis baignée ce matin et je m'en trouve très bien ; ainsi je suis bien aise d'avoir vaincu l'espèce de répugnance que m'a causé la mer qui, au surplus, n'a pas encore repris son assiette ordinaire. Nous allons demain à Deal et nous ne serons de retour que mardi au plus tôt ; ainsi, il est possible que vous n'ayiez pas de lettres de nous et je vous avertis de n'en être pas inquiet. — Nous avons été hier à Margate où j'ai vu une mousseline de demi-deuil qui m'a paru jolie et que maman recevra par le premier stage ; la rayure serait trop grande pour moi, mais elle sera très bien pour elle. — Merci, cher papa, de votre lettre ; quant au petit sermon, je tâcherai d'en faire mon profit et, si je ne réussis pas, cher papa, n'en accusez que mon étoile et ne vous fatiguez pas de la combattre ; assurément, vos sermons, si je ne les méritais pas, me seraient bien chers. — Il fait un temps affreux, pour changer ; je ferai mon possible cependant pour monter à cheval entre deux ondées. — Je suis bien fâchée de la maladie de cette pauvre madame Gauthier ; faites bien des amitiés pour moi au docteur en lui disant la part que je prends à son inquiétude. — Adieu, mes chers amis, Adèle et Rainulphe se réunissent pour vous embrasser l'un et l'autre. — Remerciez madame O'Connell de l'aimable lettre qui vient de me parvenir.

mercredi, 21 août.

Nous avons fait une tournée charmante, chère maman ; le temps nous a servis à souhait ainsi que les circonstances. D'ici à Deal, la campagne est très belle ; quant à la ville, elle est assez laide et singulièrement puante ; la vue de la rade, au surplus, dédommage bien les voyageurs. De Deal à Douvres, le pays est vilain et la ville lui ressemble, mais, ce qui m'a delighted, *c'est la vue du camp de Banham Downe qui est composé de vingt mille hommes et situé dans une campagne charmante.* On ne permet pas de passer les lignes, ainsi nous n'avons pu voir aucun des détails du camp, mais le grand chemin le borde pendant l'espace de trois ou quatre milles au bout desquels se trouve le *ground*. À Canterbury, nous avons vu toute la ville en mouvement à l'occasion des courses qui commençaient hier. La cathédrale *is well worth seeing* ; l'entrée du chœur est ménagée avec beaucoup d'art et la *perspective en est sublime*. Les deux choses qui m'ont le plus frappée sont une espèce de chaise curule qu'on prétend avoir servi au sacre des anciens rois de Kent pendant l'heptarchie et l'endroit où Thomas Becket a été assassiné. Rainulphe, un peu honteux de ne pas savoir l'histoire de ce saint tandis qu'un enfant de sept ans qui se trouvait là paraissait en être parfaitement instruit, m'a promis de la lire hier soir et je ne doute pas qu'elle ne demeure à jamais gravée dans sa mémoire. On

a enlevé les pierres précieuses incrustées dans le tombeau de Becket, ce qui l'a fort défiguré. — Le pauvre abbé a été bien malade pendant la matinée du lundi. Nous avons fait cette excursion avec nos chevaux, l'abbé, le Général et moi en voiture, Rainulphe sur son poney. Nous avons laissé, comme ils ont dû vous le mander, mon frère et l'abbé à Canterbury ; demain, monsieur de Boigne et moi devons partir en poste à midi, dîner à Canterbury, aller aux courses et ramener nos déserteurs. De peur qu'on ne fatigue trop Rainulphe, nous lui avons laissé son poney, arrangement dont il s'est facilement consolé. Vous n'avez pas d'idée comme il est gentil à cheval avec son petit habit de hussard ! Il a fait vingt-deux milles lundi sans être fatigué et sans qu'il fût possible de le faire entrer dans la voiture où nous avons fait mettre un tabouret pour l'asseoir en cas de mauvais temps ou de fatigue : c'est un aimable enfant. — En arrivant hier, ma chère maman, j'ai trouvé votre lettre et le paquet dont je vous accuse la réception. Je suis charmée que vous soyiez à Twickenham ; mille amitiés à vos hôtes ; dites à Émilie et à Georgine que je les prie de vous égayer un peu en attendant notre retour qui, de nécessité, ne peut être fort éloigné. Si ce n'était le désir de vous revoir, je ne le souhaiterais pas beaucoup, car je me trouve très bien ici, loin des caquets et des méchants. Monsieur de Boigne s'accommode aussi mieux que je n'aurais cru du genre de vie que nous menons : il est assez monotone, car je n'ai pas fait une seule connaissance. Je vois, dans les gazettes, que Ramsgate est très gaie, mais je ne m'en douterais pas. — Je prie papa, s'il entend parler d'un cheval de femme bien doux et surtout charmant, de penser à moi : monsieur de Boigne désire m'en donner un qui réunisse toutes ces qualités, et le prix lui est indifférent. — J'attendrai la poste pour fermer ma lettre. — Depuis que je me suis interrompue, je viens de lire un livre et d'apprendre une cinquantaine de vers des Géorgiques ; vous savez comme j'aime les beaux vers, je suis enthousiasmé. — Merci, cher papa, de la lettre ; tu verras par la mienne que je n'ai pas vu les cinq ports, parce que Winchelsea est trop éloigné. — Adieu, chers amis, j'écirai probablement demain, mais, si je n'en ai pas le temps, ne soyez pas inquiets.

jeudi, 22 août.

Je suis furieuse. Imaginez vous qu'il fait un temps affreux et que nous allons faire trente cinq milles par une pluie battante ; ce sera affreux, et le terrain désert ! Si ce n'était nos voyageurs que nous devons ramener, je crois que je n'irais pas ; mais les chevaux sont commandés, tout est prêt, ainsi *I must take my chance*, mais je crains bien que notre course soit bien désagréable. — Je me suis baignée ce matin ; si j'en crois mes *feelings*, cela me fait plus de mal que de bien, car, à présent, la mer m'inspire une grande répugnance ; il est vrai que je crois à ce que cela tient à ce que j'ai manqué

de m'estropier la dernière fois : mes jambes s'étaient embarrassées dans l'escalier et j'ai couru risque de les casser. — Si vous voyez le duc de Maillé, demandez lui s'il a pensé à la lunette qu'il devait nous envoyer. — Vous ne m'avez pas dit s'il était convenable que j'écrivisse à mesdemoiselles Hamilton's, où elles sont et quel est le nom de l'ainée. — Un capitaine d'un brick venant de la côte de France prétend que les conscrits qu'on voulait envoyer en Hollande contre les anglais ont refusé de marcher et qu'il y a eu beaucoup de tapage à Amiens. Madame d'Osmond y est-elle revenue ? j'en serais fâchée pour elle. — Voilà votre lettre, ma bien chère maman : ce que vous me dites de lady Camelford me déchire le cœur ; mon pauvre cher papa, que je ne suis-je là pour le soigner ! — Vous avez tort de vous inquiéter sur la santé de Rainulphe ; je ne l'ai pas trouvé affaibli et il a toujours très bonne mine ; vous avez vu par ma lettre d'hier qu'il était de la partie et que nous l'allons reprendre aujourd'hui. Je ne peux pas donner à papa des détails sur les cinq ports et, quant à Warncor Castle, c'est un vieux chateau-fort dans lequel on n'entre pas et qui est situé dans une plaine aride à un mille de Deal ; le prédécesseur de monsieur Pitt y a fait bâtir trois ou quatre chambres qui sont les seules habitables ; vous voyez que le sujet ne prête guère à une description pompeuse. Adieu, mes bons amis ; amitiés à ceux qui vous entourent. Il faut que j'aille passer une robe, car il est tard. Il me semble que le temps se met au beau.

vendredi, 23 août.

La journée d'hier s'est passée beaucoup mieux que je ne le croyais. Par un temps couvert mais doux, nous nous sommes embarqués à midi et demie et, en moins de deux heures, nous sommes arrivés à Canterbury. Les abbés et Rainulphe nous attendaient au Kingshead où nous les avons chargés de nous commander à diner. Rainulphe était bien, à ce qu'on m'a dit, depuis deux jours ; cependant je lui ai trouvé moins bonne mine. Ayant absolument interdit le cheval à mon Rainulphe, précaution dont je me réjouis infiniment attendu que la foule était très considérable, nous sommes montés tous les quatre en voiture à quatre heures et avons été au Race Ground, distant de cinq mille. Nous avons mis Rainulphe et l'abbé à terre et, la voiture s'étant mise en ligne, le Général et moi sommes restés dedans. Un des chevaux appartient à monsieur Ladbroke : en faveur de notre ancienne connaissance,

j'ai parié pour lui et j'ai gagné quinze louis à monsieur de Boigne. Du reste, ces courses sont les moins belles possibles : deux seuls chevaux en ont fait les frais ; mais ce qui fait bien voir le génie de la nation est la manière dont les *bets* se font. Figurez-vous que, dans un charivari, un bruit épouvantable, dès qu'un homme a dit *done* à la proposition d'un étranger, il se croit engagé à tout jamais. Je suis charmé d'avoir vu le coup d'œil, car il est magnifique. Cette plaine, couverte de voitures, de chevaux, de piétons et qui domine un pays enchanté, offre un spectacle vraiment rare. Enfin la journée m'aurait paru très agréable si nos postillons ne s'étaient pas avisés de *run a race* aussi, et un malheureux homme s'étant fourré entre deux, les deux roues de la voiture *ennemie* lui ont passé sur le corps. Cet horrible accident qu'heureusement je n'ai pas vu mais dont j'ai entendu le bruit m'a fait un mal affreux. J'ignore ce qu'est devenu ce malheureux, attendu que nos postillons ne se sont pas souciés d'arrêter. De retour à Canterbury, Rainulphe a voulu monter sur son poney, mais, au bout de quelques milles, la nuit baissant, nous l'avons repris avec nous, et, Richard conduisant le poney, nous sommes arrivés ici vers dix heures, bien fatigués, mais assez amusés. — Sans doute, mon cher papa, il me faut un groom et un groom prudent, mais c'est surtout un joli cheval que je désire ; cependant je vous serais obligée à chercher tous les deux. Monsieur de Boigne a écrit à monsieur Angels au même sujet ; seulement il lui recommande de lui chercher un cheval pour lui et un autre de suite qu'il désirerait tous les deux noirs ; ainsi, si vous voyez pareilles bêtes, pensez à nous : il vous en prie ainsi que moi. — Je ne conçois pas que la mousseline, mise au stage lundi au soir, ne soit pas encore parvenue ; je verrai ce qu'on peut faire la dessus. — Monsieur de Boigne vient d'aller à la librairie ; j'ai des raisons particulières pour désirer que vous fassiez la commission que je vous ai donnée hier avant mon retour à Londres ; je ne veux pas avoir l'air d'y avoir influé. — Monsieur de Boigne a reçu une réponse de la dame qui est un chef d'œuvre d'artifice : elle trouve le moyen de tourner toutes les injures qu'il lui a dites en autant de compliments. L'abbé vous en parle en détail ; pourquoi ne lui mandez-vous pas si vous approuvez ou non ma petite vengeance ? — Adieu, mon cher papa, je ne pourrai pas causer avec toi demain ; ainsi j'embrasse maman et toi pour deux jours. Adieu ; je finis vite pour cacheter ma lettre.

dimanche, 25 août.

Je n'ai pas pu faire votre commission vis-à-vis de monsieur Cruise parce qu'il n'est plus ici, mais je vous avertis, qu'il est à Londres ce matin et je crois que c'est pour peu de jours ; ainsi plus tôt on le consultera et moins on courra risque de le manquer. — Dites à monsieur de Calonne que je suis bien fâchée de n'avoir pas pu exécuter sa commission et d'une manière plus satisfaisante et faites lui tous mes plus tendres compliments. — Je vous prie, mon cher papa, de prendre la charge entière de m'acheter un cheval ; quant aux deux autres dont je vous parlais dans ma dernière lettre, je vous engage seulement à avoir la bonté de me mander si vous entendez parler de pareils chevaux ; quant au groom, je vous prie d'en arrêter un si vous en trouvez que vous jugiez devoir me convenir ; il doit, pour le moment, au moins, soigner trois chevaux. — Je voudrais bien, mon cher papa, que vous ne négligeassiez pas votre santé ; vous savez combien elle est nécessaire à notre bonheur ; vous voyez que je sais rétorquer les arguments et, assurément, c'est avec vérité. Maman me mande aussi qu'elle est bien souffrante ; au surplus, j'espère m'informer en personne de la santé de tous les deux de mardi en huit au plus tard. Je me flatte que vous serez à Londres pour me *well come*. Je crois que vous me trouverez engraisée ; mais j'avertis maman que je suis presque noire, quoique j'aie toujours porté un immense *shade* vert dont le reflet me rend horrible. — Je suis bien fâchée du désappointement que doit éprouver Monsieur après avoir annoncé son départ d'une manière aussi authentique ; ce retard doit fort lui déplaire. Je m'attendais au ministre de la Guerre, mais j'avoue que l'ambassadeur en Angleterre m'a plaisamment surprise. Au surplus ! par le temps qui court... — Nous avons, à sa grande joie, je crois, rencontré hier monsieur Gauthier dans un landau très élégant ; il avait précédemment demandé à Rainulphe des nouvelles de la *chère sœur* ; son séjour ici me fait présumer que sa femme est mieux, et j'en suis charmée. — Je ferai la commission que vous me donnez, ma chère maman, mais je crois que je ferais bien de vous apporter vos mantelets moi-même, attendu qu'il ne vaut guère la peine de les envoyer par le stage afin qu'ils parviennent deux ou trois jours plus tôt ; donnez moi vos ordres à ce sujet. — À propos, je suis fâchée pour maman qu'elle perde Martha, parce que son service lui était agréable ; mais il faut

avouer qu'honnête fille, du reste, elle a un caractère terrible. C'est donc une nouvelle querelle, car Negri et elles étaient, je crois, raccommodées quand nous avons quitté Londres ? — J'ai fait, contre monsieur de Boigne, le pari d'apprendre par cœur cinq cents vers des Géorgiques d'ici à samedi ; il m'a fait les conditions tellement dures que j'ai presque peur de perdre ; d'abord, il ne me donne que quinze fautes et les plus légères (la loi pour les lois, par exemple, sont regardées comme telles) ; enfin, j'essaierai ; je suis bien sûre de savoir les vers, mais, les répéter sans fautes, c'est plus difficile. — Je ne vous écrirai pas demain parce que nous allons faire une seconde course à Douvres dont nous n'avons pas vu le château. — Si vous pouvez me lire, ce ne sera pas sans travail au moins, car mon papier est si mauvais que je suis obligée de tracer trois fois chaque lettre. J'attendrai la poste pour cacheter la mienne. — Prenez le groom *by all means* ; monsieur de Boigne donnera 63 guinées, mais il tient à ce que soit Angels qui choisisse ses deux animaux ; pour le mien, je m'en rapporte à vous et, pour le prix, la réponse du Général est que... le cheval soit bien joli. Quand est-ce que monsieur de Latouche pourra me céder son homme ? le plus tôt sera le mieux. — Adieu, cher papa.

Nous nous passerons très bien de lunette pour le peu de jours que nous avons à passer à Ramsgate. Adieu, je suis pressée. Rainulphe est bien depuis deux jours ; il s'est baigné ce matin.

mercredi, 28 août.

Merci, chère maman, voilà votre lettre de mardi, et il y a deux jours que je ne vous ai écrit, lundi parce que nous avons été en course toute la journée, hier parce que j'avais un mal de tête fou. — Je vous assure, ma chère maman, que vous avez tort de ne pas vouloir venir chez moi car les procédés de monsieur de Boigne pour moi ne pourraient que vous faire le plus grand plaisir, et je crois que sa manière vis-à-vis de votre Adèle est de nature à ne plus permettre aux oisifs curieux de se mêler de notre intérieur ; je commence même à espérer que les *serpents* auront peine à se glisser entre nous ; il en est un cependant dont l'adresse et la souplesse me font craindre la venue ; vous devinez quelle est cette vipère. — Je suis fâchée aussi que vous perdiez Martha puisque son service vous convenait, mais cependant j'étais bien sûre que vous ne balanceriez pas ; d'ailleurs, il me

semble qu'elle doit être facile à remplacer ; une femme de chambre qui ne sait ni coiffer ni habiller n'est pas un sujet bien rare. — Je serai bien obligée à papa de s'occuper de mon *dada* ; nous serons à Londres mardi et je serais fâchée d'être obligée d'interrompre longuement mes courses à cheval qui, je crois, me font grand bien. Je suis obligée par un gros rhume de cerveau de renoncer aux bains pour quelques jours ; je n'en prendrai plus, je crois, d'ici à mon départ, au moins je n'imagine pas que le *sort* me le permette. Quant à la noirceur de mon visage, attendez-vous à tout ce qu'il y a de pis ; mais je vous assure que je n'ai ni boutons, ni taches de rousseur et mon col, loin d'être halé, ce me semble, est blanchi. — La seconde expédition se prépare ; il y a eu un beau charivari hier dans le port ; tous les vaisseaux ont *run foul of one another* et la plupart se sont endommagés, ce qui pourtant ne retarde pas l'embarquement. — J'ai renoncé à mon pari : lundi soir, je savais toute l'épisode d'Aristée qui contient 286 vers et monsieur de Boigne a voulu racheter son pari pour la moitié de la somme annoncée ; j'y ai consenti, attendu que cette manière de tâche me fatiguait extrêmement. — Quand revenez-vous à Londres ? Votre maison est-elle arrangée ? — Informez-vous, chère maman, si Damiani accompagne passablement ; s'est-il décidé à quitter Londres ? je ne doute pas que, s'il donne des leçons, il soit bien aise de m'avoir pour écolière ; aucun de ces messieurs n'aime les commençantes. — J'ai demandé mes chevaux pour aller à Margate rendre à madame Morgan une visite qu'elle m'a faite il y a peu de jours. Mademoiselle Plowden est chez elle, et je suis bien aise de lui témoigner ma reconnaissance pour tous les soins dont sa famille m'a comblée. — Je sais bien qu'il serait poli d'écrire aux nouvelles ladys, mais, dans l'ignorance où je suis de toutes les *attending circumstances*, cela m'est impossible. — Il me semble que, dans ce pays-ci, l'usage n'est pas de donner des certificats ; on attend qu'on vous demande le caractère d'un valet. Quand William aura trouvé une place, qu'il me fasse écrire, je répondrai ; un certificat ne lui servirait à rien. — Rendez à la jolie Caliste trois *bezottes* pour celle qu'elle m'envoie. Adieu, chère maman ; j'embrasse père et mère.

jeudi, 29 août.

Je vous remercie, mon cher papa, des soins que vous vous donnez pour faire mes commissions et, qui plus est, je ne vous en demande pas pardon, mais je voudrais bien avoir mon cheval et surtout qu'il soit joli et bien doux car je n'ai pas la prétention de devenir écuyer mais seulement de me promener sagement sur un joli cheval. Dites, je vous prie, à monsieur Lessée de s'en occuper et, s'il en trouve un, je voudrais que vous l'essayassiez vous-même. — Je suis bien aise que vous ayiez parlé de moi à l'abbé Delisle ; je sais qu'il devait aller chez monsieur de Boigne et je me flatte que, pour lui au moins, je ne serai pas un objet de terreur quoique, probablement, d'après la société où il vit, il soit prévenu contre moi, ma hauteur et mon impolitesse. Je m'efforcerai de lui prouver que ces dames s'écartent parfois du chemin de la vérité ; au surplus, elles pourraient bien *rechanger* d'opinion car elles virent de bord facilement quoique gauchement, ah, docteur, pour un docteur d'esprit !... j'en reviens à mon opinion : le suffrage de certaine personne m'avilirait dans ma propre estime. — Mon rhume est resté très fidèlement dans ma tête jusqu'à présent, et je prends les plus grandes précautions pour qu'il ne voyage pas jusque dans ma poitrine, car, comme vous, je craindrais beaucoup une maladie quelconque qui se fixerait maintenant dans cette partie, quoique je ne sente plus du tout de douleur dans la poitrine. — Il me semble que notre bon oncle nous annonce la décision du roi de Prusse depuis trop longtemps pour que je puisse y croire ; avec cela, les succès toujours croissant des Alliés pourraient bien le décider à s'unir à eux. Ne craint-on pas que la flotte rentrée à Brest n'en sorte pour attaquer l'Irlande ? il me semble que cela est fort à redouter ; on a beau la bloquer, elle s'est déjà esquivée plus d'une fois. — On fait la moisson dans ce pays-ci, et je doute que la pluie y soit favorable ; cependant, ce matin, j'ai pris un épi point remarquable pour sa grosseur et j'y ai compté 22 grains ; ce produit m'a paru énorme. Cette culture qui m'a paru nouvelle et que maman dit être de la prairie artificielle est de la graine pour les oiseaux et forme une grande partie de la récolte de l'île de Thanet ; il y en a énormément d'ici à Canterbury. — Je prêche bien Rainulphe, mais il faut avouer que c'est en pure perte : il a une horreur pour le travail qu'il aura bien de la peine à vaincre ; du reste, il est impossible d'avoir plus de tact et d'esprit. Il a eu le talent de se camper par terre hier et de s'écorcher la figure ; il s'est baigné ce matin, et, depuis qu'il a pu reprendre ses bains, je trouve qu'il a meilleure mine. — Je viens de faire

une assez longue course à cheval, et je suis bien fatiguée ; aussi, pour aujourd'hui, je m'arrête après avoir embrassé père et mère. Dites à Émilie, à Édouard, à Arthur mille amitiés de ma part et caressez ma petite Georgine en attendant que je puisse exécuter ma commission moi-même. Adieu encore.

vendredi, 30 août.

Je suis bien fâchée, mon cher papa, que vous ayiez manqué l'achat du cheval de £ 65 ; quant à celui de trois cents guinées, il doit, en effet, posséder des qualités qui ne seraient d'aucun prix pour moi ; la manière dont vous me parlez du cheval de soixante-dix guinées ne me tente pas beaucoup, attendu que je tiens beaucoup à la figure du cheval que je monterai et que vous ne semblez pas en être fort content. Monsieur Angels n'a pas répondu à monsieur de Boigne ; ainsi j'imagine qu'il n'a pas encore rempli sa commission. — Je vois dans la Gazette que le régiment de Dillon a eu ordre de s'embarquer à Lisbonne, mais on ne parle pas du lieu de sa destination ; va-t-il dans l'Inde ? Il me semble qu'Édouard le désirerait, et je crois que cela lui serait plus avantageux que si son régiment était employé sur le continent, ce qui me paraîtrait de beaucoup le séjour le plus fâcheux. — La société, je vois, n'a pas les mêmes succès que mon amie Suwarow, il me semble que cette campagne ne lui est pas favorable et je lui conseillerais même de ne plus faire de grandes entreprises cette année, car elle paraît destinée à subir des désappointements. — Plaisanterie à part, je suis très fâchée que les bruyants préparatifs du départ de Monsieur n'enfantent qu'un voyage à Guilford ; qu'en dit l'ambassadeur de Sa Majesté près la Cour de Londres ? Si on eut chargé monsieur le comte de La Tour d'une telle place, il aurait *lavé la tête* à monsieur Pitt et peut-être même à Sa Majesté l'Empereur. Il faut avouer que nous avons bien de quoi former un brillant et surtout raisonnable gouvernement sans oublier le nouvel instituteur de la Ferme générale que j'ai encore vu hier. À propos de la société française, car, si je la quittais une fois, je ne serais peut-être pas tentée d'y revenir, monsieur de Boigne m'a raconté l'histoire très simple de ces douze pots de confitures commandés par ladite dame et dont il a seulement défendu à Georges de recevoir le paiement, et, en conscience, il faut qu'on n'ait guère le mot pour rire car je ne vois rien de moins propre à

exciter la gaité ni même l'ironie. — Vous avez eu bien raison, cher papa ; c'est mardi que nous ferons notre entrée dans la capitale où l'on est bien les maîtres de se moquer de nous tant que l'on voudra car nous avons pris le parti, très sage selon moi, de ne pas même faire semblant de nous en apercevoir, et vogue la galère ! — J'aurai encore deux lettres de vous, j'espère, mais vous n'en recevrez plus qu'une de moi car la poste ne part pas demain. S'il fait beau, peut-être irai-je à un déjeuner public qu'on dit être un très joli coup d'œil. — Je vais aller rendre à madame Butler, sœur de lady Clifford, une visite qu'elle m'a faite avant-hier ; à propos, j'ai vu les Morgan qui m'ont beaucoup parlé de vous ; vous croyez bien que ce sujet de conversation ne m'a pas aisément fatiguée. — Adieu, mon cher papa, ma chère maman ; je vous embrasse l'un par l'autre.

dimanche, 1^{er} septembre.

Je n'ai pas encore commencé une lettre depuis que je vous ai quittés, mes chers amis, avec autant de plaisir que celle ci : c'est la dernière que vous recevrez de moi et je me flatte qu'elle me précédera de peu. Nous serons à Londres mardi vers cinq heures et je me flatte du moins que, si vous ne voulez pas venir nous recevoir à Portland place, je pourrai aller vous embrasser dans Beaumont square. Nos chevaux sont partis ce matin : demain nous coucherons à Sittingbourne. — Merci, cher papa de vos conseils dont j'espère bien profiter ; mon insouciance pour l'opinion du cercle peu nombreux qui m'a *accablée* de sa *désapprobation* ne se jugera que par mon extrême mais froide politesse. À la place de ces dames cependant, j'avoue que je serais mal à mon aise, d'autant plus que j'ai raison de croire que le plan d'aller chez le Général sans se soucier des intentions de madame de Boigne ne conviendra nullement : au surplus, nous verrons. Je gouvernerai à la lame et j'espère que je n'aurai pas passé six semaines au bord de la mer sans faire des progrès en ce genre. — Nous avons été hier à Dandelion : c'est un assez joli jardin, c'est-à-dire un grand tapis vert entouré d'arbres très beaux, commandant une superbe vue de la mer et situé à un mille de Margate. J'y ai trouvé les Morgan avec qui nous sommes promenés pendant la demi-heure que j'ai passée dans ce jardin qui contenait environ trois à quatre cents personnes dont la plupart ne paraissait pas *very fashionable* ; au surplus, c'est un joli coup d'œil. — Je

ne sais pas un mot de ce que j'écris, car monsieur de Boigne est là qui fait ses comptes et, depuis une heure, la chambre ne désemplit pas de cuisiniers, de laquais : c'est un tintamarre, un charivari, des deux et deux font cinq (car c'est ainsi que l'on compte à Ramsgate) qui me rendent folle, et si folle que, vous embrassant tendrement tous les deux, je vais prendre le parti de sortir de la chambre. Adieu, mes bons et chers amis.

Yarmouth ; vendredi, 22 novembre

On me dit qu'il est tard, ce que j'ignorais, et, comme la poste part à une heure, je ne voudrais pour rien au monde que vous fussiez sans lettre de moi aujourd'hui. J'ai été malade toute la nuit et me suis levée tard ; d'ailleurs, je ne crois pas que je fusse en état d'écrire bien longuement. Vous avez dû remarquer que je ne reçois vos lettres qu'après le départ des miennes. Je n'ai pas montré celle d'hier : d'abord on n'avait pas vu celle à laquelle elle était une réponse et puis je craignais une scène que je ne me sentais pas en état de supporter. — Adieu, mes bons amis ; on me presse ; vous voyez que nous ne sommes pas partis. — Le vent, après un moment d'hésitation, a repris son ancien poste. Ne soyez pas inquiète, chère maman ; ce que j'éprouve n'a rien d'alarmant.

samedi, 22 novembre.

J'ignore si vous avez pu lire le peu de lignes que je vous écrivis hier, ma chère maman : une migraine affreuse m'empêchait de voir ce que je faisais. J'espère vous faire parvenir ce que j'écris maintenant dans le courant de la journée demain. Je ne conçois pas par quel hasard vous vous êtes trouvée sans lettre de moi, attendu que je n'ai pas manqué un seul jour à vous donner de mes nouvelles. Si la lettre que je vous écrivais mercredi est égarée, cela ne fait pas grand chose ; je serais plus fâchée que vous ne reçussiez pas celle de jeudi. Je suppose bien que, quel que soit l'accident qui ait empêché mon *non-sens* de vous parvenir, il ne se répétera pas deux jours de suite. Pardonnez moi, ma bonne maman ; je suis devenue comme Bartholo : « il n'y a point de passant, il n'y a point de hasard dans le

monde ». Avouez que, si j'ai de la défiance, j'y suis bien autorisée. Mon Dieu, que je voudrais n'avoir pas vu tout ce qui m'entoure depuis un an ! Ah ! il ne faut pas voir des révolutions particulières ou générales quand on veut pouvoir croire aux vertus du genre humain ! Chaque fois qu'on me fait la révérence maintenant, j'en cherche la raison, et une funeste expérience me fait souvent trouver des motifs que, sans elle, j'eusse longtemps cherchés en vain. Je nourris ma bête ici de toutes les réflexions tristes qu'inspire ma position passée, présente et à venir. Je récapitule et mets en ordre dans ma mémoire toutes les *kindnesses* que j'ai éprouvées depuis l'absurde fagot débité sur ma conduite vis-à-vis la comtesse C. de Boncherolles jusqu'au nécessaire de £ 400, et je vois que, depuis lors, on a toujours sù *doser* les méchancetés de manière à me faire continuellement de la peine, mais aussi je me promets bien que, si jamais je suis assez heureuse pour voir mes entours mépriser autant que moi leurs rugissements et qu'ils n'aient plus d'influence sur ma paix domestique, les mégères de toutes les espèces, de toutes les nations crieront en vain et qu'il ne sera plus au pouvoir de vils et vénals calomniateurs de m'affliger de quelque manière qu'ils s'y prennent et quelques chers même qu'ils aient été à mon cœur. Voilà cependant ce qui m'a le plus coûté (les chagrins domestiques exceptés) ; quelle leçon pour l'amour-propre ! Quoi, des personnes que mille liens plus sacrés les uns que les autres devaient attacher à moi, qui semblaient m'aimer avec tendresse et abandon, ce n'était pas Adèle, chère maman, ce n'était pas votre Adèle qui leur inspirait ce sentiment ? c'était... et, quand ma manière a changé, quand, outrée de leur conduite peu noble, peu délicate, le froid de la politesse a remplacé la chaleur de l'amitié, l'indifférence qu'ils avaient pour ma personne était portée à un tel point qu'ils avaient l'air même de ne pas apercevoir un changement qui m'avait coûté tant de larmes ! Ah, maman, remerciez pour moi les bons, les excellents amis qui m'ont un peu raccommodée avec ce méchant monde ; dites leur bien qu'en quelque partie du monde que mon étoile me conduise, jamais je n'oublierai leurs tendres soins, leurs bontés si touchantes. Que vous dirai-je à vous, mes plus que tout ? je vous *worship* tous les jours de ma vie comme mes bons anges. J'implore à mon aide toutes les vertus que vous avez cherché à semer dans mon âme ; je me rappelle tous les sermons du bon papa, je cherche à en profiter, mais, quand je le vois malheureux, persécuté, toute ma misanthropie revient, la raison n'a plus d'empire sur

moi et je me laisse aller au désespoir qu'inspire la vue de la vertu succombant sous les efforts du vice. — Bonaparte est-il toujours un gredin, un polisson, ou bien est-ce le plus grand homme qui ait jamais existé ? je n'ignore pas qu'il n'y a pas de milieu et je serais bien aise de connaître l'opinion du club Belzunce en cas que je sois destinée à voir quelques uns des habitants d'Angl'Altona. — Adieu, ma bien chère maman ; je vous embrasse tous l'un par l'autre.

dimanche, 26 novembre ; six heures du matin.

C'est dans mon lit que je vous écris, mon cher papa, pendant qu'on arrange mes paquets car on nous dit que tous les passagers sont à bord depuis une heure et qu'on n'attend plus que nous. Voilà donc mon sort décidé ; si ces maudites voitures n'avaient pas été à bord, nous serions à Londres à l'heure qu'il est. Je pars le cœur navré ; le détail que vous me donnez de la santé de maman n'est pas fait pour me rassurer... Ah, mon Dieu ! — Mon cher Rainulphe, reçois les tendres caresses de ta sœur, rends-les à tes adorés parents et tâche de leur faire oublier Adèle. J'embrasse le bon abbé de tout mon cœur. Vous recevrez une lettre de moi aujourd'hui.

IV

LETTRE DE MADAME DE BOIGNE À L'ÉVÊQUE DE NANCY.

Beauregard, le 17 octobre 1805.

Personne ne veut parler, agir ni même conseiller, mon cher évêque ; il faut donc que ce soit moi qui décide ou, du moins, qui propose. Je vous envoie une lettre que je reçus l'été dernier et où nos rôles à tous sont indiqués : papa se renferme dans le système de neutralité qu'il a adopté ; Rainulphe, raisonnable comme un homme de trente ans, se déclare incapable de déterminer sur une cause qu'il connaît à peine ; il s'abandonne, dit-il, à ma tendresse vraiment maternelle. Quoique je pusse aussi repousser toute décision, je calcule que ce ne serait pas la manière d'avancer une affaire aussi importante pour nous tous et sur laquelle il n'y a pas de temps à perdre. Nous avons résolu d'attendre votre arrivée ; mais elle est si incertaine et vos courses peuvent être si intéressantes que je prends le parti de vous écrire et de soumettre mes idées à votre meilleur jugement. Je commence par vous dire qu'elles sont entièrement de moi, que, moyennant cela, j'ignore si et comment elles sont praticables, que, du reste, le jeune homme est parfaitement raisonnable, qu'il sent sa position, qu'il veut, et d'une *volonté ferme*, la changer et qu'il est bien résigné aux désagréments de tous les genres de commencements. — Je crois que, d'après l'éducation que Rainulphe a reçue, la carrière diplomatique est celle qui s'ouvrirait pour lui avec le plus d'avantages. Il me semble que *nous* (c'est *vous* et *moi*), nous avons espoir qu'il serait protégé. L'ardeur d'une petite tête de dix-huit ans le pousserait à embrasser l'état militaire, mais tous les avantages qu'il peut avoir disparaîtraient dans cette situation, et il convient lui-même qu'il a la vue trop basse pour pouvoir se distinguer dans les grades supérieurs ; il faudrait donc borner son ambition à faire manœuvrer une compagnie et, si je ne m'aveugle pas, il peut la pousser beaucoup plus loin. — Me voilà donc bien décidément préférant la carrière diplomatique ; il s'agit à présent de la manière d'y entrer : cette petite péninière qui travaille sous les yeux du ministre des Relations extérieures

me paraîtrait une entrée fort désirable. Je sais bien que cela n'exempte pas de la conscription, mais, s'il ne s'agissait que d'un sacrifice d'argent pour se faire remplacer et qu'aucune défaveur ne s'ensuivit, nous nous soumettrions à en courir les risques. Peut-être pourrait-il aller passer quelques mois à Fontainebleau en y payant la pension et en sortir à la demande du ministre qui consentirait à s'en charger. Cela aurait l'avantage de le mettre à portée d'embrasser la carrière militaire s'il ne réussissait pas dans la carrière diplomatique ; mais, si ce séjour à Fontainebleau se prolongeait pendant longtemps, il est trop jeune pour ne pas y perdre une partie des avantages qui, je crois, le rendent propre à se distinguer dans l'état que je désire lui voir suivre. Vous savez comme moi, mon cher évêque, que les goûts de papa ont dû le porter à donner à mon frère une éducation qui le mette à portée de réussir dans cette carrière ; c'est un enfant de la balle que monsieur de Talleyrand protégera personnellement, j'en suis sûre, quand il le connaîtra. Des talents de société qui ont quelque valeur, parce que Rainulphe n'y attache aucune importance, deviendraient nuis absolument pour un militaire et peuvent lui procurer quelque agrément dans une autre situation. Tout, en un mot, me confirme dans le désir que je vous exprimais l'année dernière. Voilà, mon cher évêque, le résultat de mes constantes sollicitudes ; je ne doute pas que je les fasse approuver autour de moi si elles ont votre approbation. Vous êtes à même aussi de savoir comment il faut s'y prendre et de diriger les démarches. Les rigueurs de Fontainebleau n'effraient pas Rainulphe qui est fort décidé à faire ce qu'il faut pour réussir.

Nous sommes tous bien tendrement occupés des inquiétudes de cette pauvre Rosalie ; nous avons vu Eugène, il est fort joli garçon et *très, très bien* ; j'espère avoir de ses nouvelles par mon mari que je suppose devoir le rencontrer à Lyon. J'ai mandé à Rosalie combien j'étais contente de monsieur de Boigne sous le rapport qui m'intéresse le plus ; il continue à être très bien par écrit. — Joseph et sa femme sont partis, il y a une heure, pour Villennes après avoir passé quelques jours ici ; leurs affaires s'arrangent beaucoup mieux qu'ils ne l'avaient espéré ; monsieur de Gilbert en sera pour ses mauvais procédés. — Le bon oncle se porte toujours mieux que ses neveux, grands et petits. — Bonjour, mon cher évêque, la coterie de

Beauregard se réunit pour embrasser le frère et la sœur. Ne nous oubliez pas auprès de monsieur d'Argoult, s'il est avec vous.

V

LETTRE DE MADAME DE BOIGNE AU GÉNÉRAL DE BOIGNE.

Paris, 24 novembre 1812.

Vous me répondez toujours avec tant de dureté, mon cher ami, toutes les fois que je vous parle de moi, et cette dureté m'est si pénible que, quoique sous le même toit, je préfère vous écrire à m'exposer à une discussion qui dégénère toujours en personnalités offensantes qui ne servent qu'à nous aigrir mutuellement l'un contre l'autre, au lieu de remplir le but que je me suis toujours proposé qui serait, au contraire, de concilier, autant que possible, les différends qui se sont élevés entre nous. — Lors de votre arrivée ici, j'ai cru devoir vous faire part de ce que je désirais que vous fissiez pour moi ; il m'a paru que cette manière simple et loyale était celle qui devait régner entre nous et qui convenait le mieux à nos caractères. — Depuis, vous avez obtempéré à une partie de mes demandes, vous vous êtes refusé aux autres ; je ne reviens pas là-dessus, je sais parfaitement que je n'ai d'autres droits à faire valoir que ceux donnés par l'honnêteté et la délicatesse. Aujourd'hui, je vois les apprêts de votre départ et, quoique je ne souscrive pas à l'obligeant désir que vous m'avez exprimé de ne plus me revoir, cependant je sens que, pour le moment, ma présence à Buissonrond serait aussi incommode pour vous qu'inconvenante pour moi. Ainsi, je ne puis fixer un terme à cette absence que je m'empresserai d'abrégier dès que vous m'en témoignerez le plus léger désir ; mais, avant qu'elle commence, je souhaiterais savoir quelles sont vos intentions relativement à ma position pécuniaire : je ne prétends élever aucune difficulté ni même en discuter avec vous, mais vous ne pouvez trouver extraordinaire que je veuille savoir vos projets et qu'avant de les connaître je soumette quelques réflexions à votre jugement. — Quoique vous m'ayez toujours promis d'améliorer mon sort à la vente de Beauregard, les circonstances actuelles font que je ne demande aucune augmentation à la somme à laquelle vous aviez fixé ma dépense il y a quinze mois ; mais je vous représenterai que, si vous en

diminuez une partie, non seulement mon sort ne serait pas amélioré, mais il serait fort empiré, et vous le comprendrez facilement si vous voulez calculer que l'entretien et les charges de Chatenay, en y mettant la plus stricte économie, ne peut pas être estimé à moins de six mille francs ; ajoutez à cela le revenu de Beauregard que vous estimiez huit mille francs dans mon revenu et qui peut se calculer à six, ensuite les frais de déménagement qui s'élèveront au moins à deux mille francs et vous verrez que, même en me continuant la totalité des 50 m. frs que vous aviez assignés aux frais de mon établissement, je serai bien plus mal à mon aise cette année que la précédente, et qu'il me faudra même chercher le moyen de faire quelque économie, car je suis arrivée au premier octobre avec cent dix francs en caisse ; il est vrai que le loyer de cette maison était payé pour six mois, mais il y avait d'autres dépenses telles que médecin, apothicaire, etc. qui devaient compenser cette différence. — Voilà, mon cher ami, les réflexions que je désirais vous soumettre et que je vous prie de peser avec bonté et sagesse ; je crois que vous penserez qu'avec la charge de deux maisons qui s'élève à 13 m. frs au moins, le revenu que je souhaite que vous me confirmiez n'est pas exagéré : vous l'avez jugé raisonnable et vous l'avez fixé vous-même il y a quinze mois. Je ne vois pas en quoi j'aurais mérité depuis qu'il fut retranché, et, quant à votre position pécuniaire, elle est plutôt améliorée depuis ce temps, d'abord par la vente de Beauregard et puis par le change qui est un peu moins mauvais qu'à cette époque. — Au reste, mon cher ami, je le répète, je m'en remets à votre volonté ; tout ce que je veux c'est d'éviter une discussion pénible. J'aime à croire que votre décision sera telle que je la demande et, j'ose le croire, que l'honnêteté et la délicatesse la dictent. — J'en causerai volontiers avec vous si vous voulez mettre de côté les réflexions et les personnalités offensantes, de manière à ce qu'une discussion amicale ne dégénère pas en querelle, mais, si vous ne voulez pas faire cet effort, je vous demande de me répondre quelques lignes par écrit. — Bonsoir, mon cher général, vous croyez être entouré de gens qui vous veulent plus de bien que moi, et vous êtes dans une grande erreur. Un jour, bientôt peut-être, ces personnes-là vous montreront ce qu'elles valent, et alors, comme toujours, vous retrouverez et vous jugerez peut-être avec moins d'injustice celle qui est et qui sera toujours votre plus fidèle et votre meilleure amie.

R É C I T S D ' U N E T A N T E

M É M O I R E S
D E L A
C O M T E S S E D E B O I G N E
N É E D ' O S M O N D

PUBLIÉS INTÉGRALEMENT D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

II

*1815. — L'Angleterre et la France.
de 1816 à 1820.*

PARIS

ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ
1921

TABLE DES MATIÈRES

CINQUIÈME PARTIE

1815

CHAPITRE I

Séjour en Piémont. — Restauration de 1815. — Passage à Lyon. — Marion. — Arrivée à Turin. — Dispositions du Roi. — Son gouvernement. — Le cabinet d'ornithologie. — Le comte de Roburent. — Les *Biblietto regio*. — La société. — Le lustre. — Les loges. — Le théâtre. — L'Opéra. — Détail de mœurs. — Le marquis del Borgo.

CHAPITRE II

Les visites à Turin. — Le comte et la comtesse de Balbe. — Monsieur Dauzère. — Le prince de Carignan. — Le corps diplomatique. — Le général Bubna. — Ennui de Turin. — Aspect de la ville. — Appartements qu'on y trouve. — Réunion de Gênes au Piémont. — Dîner donné par le comte de Valse. — Jules de Polignac.

CHAPITRE III

Révélation des projets bonapartistes. — Voyage à Gênes. — Expérience des fusées à la congrève. — La princesse Grassalcowics. — L'empereur Napoléon quitte l'île d'Elbe. — Il débarque en France. — Officier envoyé par le général Marchand. — Déclaration du 13 mars. — Mon frère la porte à monsieur le duc d'Angoulême. — La duchesse de Lucques

CHAPITRE IV

La princesse de Galles. — Fête donnée au roi Murat. — Audience de la princesse. — Notre situation est pénible. — Message de monsieur le duc d'Angoulême. — Inquiétudes pour mon frère. — Marche de Murat. — Il est battu à Occhiobello. — L'abbé de Janson. — Henri de Chastellux

CHAPITRE V

Retour à Turin. — Monsieur de La Bédoyère. — Marche de Cannes. — L'empereur Napoléon. — Exposition du Saint-Suaire. — Retour de Jules de Polignac. — Il est fait prisonnier à Montmélian. — Prise d'un régiment à Aiguebelle. — Conduite du général Bubna. — Haine des piémontais contre les autrichiens. — Espérances du roi de Sardaigne

CHAPITRE VI

Réponse de mon père au premier chambellan du duc de Modène. — Conduite du maréchal Suchet à Lyon. — Conduite du maréchal Brune à Toulon. — Catastrophe d'Avignon. — Expulsion des français résidant en

Piémont. — Je quitte Turin. — État de la Savoie. — Passage de Monsieur à Chambéry. — Fête de la Saint-Louis à Lyon. — Pénible aveu. — Gendarmes récompensés par l'Empereur. — Les soldats de l'armée de la Loire. — Leur belle attitude

CHAPITRE VII

Madame de La Bédoyère. — Son courage. — Son désespoir. — Sa résignation. — La comtesse de Krüdener. — Elle me fait une singulière réception. — Récit de son arrivée à Heidelberg. — Son influence sur l'empereur Alexandre. — Elle l'exerce en faveur de monsieur de La Bédoyère. — Saillie de monsieur de Sabran. — Pacte de la Sainte-Alliance. — Soumission de Benjamin Constant à madame de Krüdener. — Son amour pour madame Récamier. — Sa conduite au 20 mars. — Sa lettre au roi Louis XVIII

CHAPITRE VIII

Exigences des étrangers en 1815. — Dispositions de l'empereur Alexandre au commencement de la campagne. — Jolie réponse du général Pozzo à Bernadotte. — Conduite du duc de Wellington et du général Pozzo. — Étonnement de l'empereur Alexandre. — Séjour du Roi et des princes en Belgique. — Énergie d'un soldat. — Obligeance du prince de Talleyrand. — Le duc de Wellington dépouille le musée. — Le salon de la duchesse de Duras. — Mort d'Hombert de La Tour du Pin. — Chambre dite introuvable. — Démission de monsieur de Talleyrand. — Mon père est nommé ambassadeur à Londres. — Le duc de Richelieu. — Révélation du docteur Marshall. — Visite au duc de Richelieu. — Désobligeante réception. — Son excuse.

CHAPITRE IX

Nobles adieux de l'empereur Alexandre au duc de Richelieu. — Sentiments patriotiques du duc. — Ridicules de monsieur de Vaublanc. — Arrivée de mon père à Paris. — Procès du maréchal Ney. — Son exécution. — Exaltation du parti royaliste. — Procès de monsieur de La Valette. — Madame la duchesse d'Angoulême s'engage à demander sa grâce. — On l'en détourne. — Démarches faites par le duc de Raguse. — Il fait entrer madame de La Valette dans le palais. — Sa disgrâce. — Fureur du parti royaliste à l'évasion de monsieur de La Valette.

CHAPITRE X

Fêtes données par le duc de Wellington. — Monsieur le duc d'Angoulême. — Refus d'une grande-duchesse pour monsieur le duc de Berry. — On se décide pour une princesse de Naples. — Traitement d'une ambassadrice d'Angleterre. — Faveur de monsieur Decazes. — Monsieur de Polignac refuse de prêter serment comme pair. — Mot de monsieur de Fontanes. — Séjour de la famille d'Orléans en Angleterre. — Demande de madame la duchesse d'Orléans douairière au marquis de Rivière.

SIXIÈME PARTIE

L'ANGLETERRE ET LA FRANCE (1816 à 1820)

CHAPITRE I

Retour en Angleterre. — Aspect de la campagne. — Londres. — Concert à la Cour. — Ma présentation. — La reine Charlotte. — Égards du prince régent pour elle. — La duchesse d'York. — La princesse Charlotte de Galles. — Miss Mercer. — Intrigue déjouée par le prince Léopold de Saxe-Cobourg. — La marquise d'Hertford. — Habitudes du prince régent. — Dîners à Carlton House.

CHAPITRE II

Le corps diplomatique. — La comtesse de Lieven. — La princesse Paul Esterhazy. — Vie des femmes anglaises. — Leur enfance. — Leur jeunesse. — Leur âge mûr. — Leur vieillesse. — Leur mort. — Sort des veuves.

CHAPITRE III

Indépendance du caractère des anglais. — Dîner chez la comtesse Dunmore. — Jugement porté sur lady George Beresford. — Salon des grandes dames. — Comment on comprend la société en Angleterre et en France. — Bal donné chez le marquis d'Anglesey. — Lady Caroline Lamb. — Mariage de monsieur le duc de Berry. — Réponse du prince de Poix.

CHAPITRE IV

La famille d'Orléans à Twickenham. — Espionnage exercé contre elle. — Division entre le roi Louis XVIII et monsieur le duc d'Orléans à Lille en 1815. — Intérieur de Twickenham. — Mots de la princesse Marie. — La comtesse de Vérac. — Naissance d'une princesse d'Orléans. — La comtesse Mélanie de Montjoie. — Le baron de Montmorency. — Le comte Camille de Sainte-Aldegonde. — Le baron Athalin. — Monsieur le duc de Bourbon. — La princesse Louise de Condé.

CHAPITRE V

Lord Castlereagh. — Lady Castlereagh. — Cray Farm. — Dévouement de lady Castlereagh pour son mari. — Accident et prudence. — Soupers de lady Castlereagh. — Partie de campagne chez lady Liverpool. — Ma toilette à la Cour de la Reine. — Beauté de cette assemblée. — Baptême de la petite princesse d'Orléans. — La princesse de Talleyrand. — Elle consent à se séparer du prince de Talleyrand. — La comtesse de Périgord. — La duchesse de Courlande. — La princesse Tyszkiewicz. — Mariage de Jules de Polignac.

CHAPITRE VI

Ordonnance qui casse la Chambre. — Réflexion de la vicomtesse de Vaudreuil à ce sujet. — Négociation avec les ministres anglais. — Opposition du duc de Wellington. — Embarras pour fonder le crédit. — Mon retour à Paris. — Exaltation des partis. — Brochure de monsieur Guizot. — Regrets d'une femme du parti ultra-royaliste. — Monsieur Lainé qualifié de bonnet rouge. — Grieffs des royalistes. — Licenciement des corps de la maison du Roi. — Le colonel Pothier et monsieur de Girardin. — Les quasi-royalistes. — Soirée chez madame de Duras. — La coterie dite *le château*. — Monsieur de Chateaubriand veut quitter la France. — Il vend le Val du Loup au vicomte de Montmorency. — Propos tenu par le prince de Poix à monsieur Decazes.

CHAPITRE VII

Négociations pour un emprunt. — Ouvrard va en Angleterre. — Il amène monsieur Baring chez mon père. — Conférence avec lord Castlereagh. — Arrivée de messieurs Baring et Labouchère à Paris. — Espérances trompées. — Dîner chez la maréchale Moreau. — Brochure de Salvandy. — Influence du général Pozzo sur le duc de Wellington. — Soirée chez la duchesse d'Escars. — Monsieur Rubichon. — L'emprunt étant conclu, l'opposition s'en plaint.

CHAPITRE VIII

Madame la duchesse de Berry. — La duchesse de Reggio. — Le mariage de mon frère avec mademoiselle Destillières est convenu. — Scène aux Tuileries. — Le Roi en est malade. — Le *Manuscrit de Sainte-Hélène*. — Lectures chez mesdames de Duras et d'Escars. — Succès de cette publication apocryphe.

CHAPITRE IX

Monsieur de Villèle. — Intrigue de Cour pour ramener monsieur de Blacas. — La duchesse de Narbonne. — Martin et la sœur Récolette. — Arrivée de monsieur de Blacas. — Déjeuner aux Tuileries. — La petite chienne de Madame. — Sagesse de monsieur le duc d'Angoulême. — Agitation des courtisans. — Trouble de monsieur Molé. — Bonne contenance de monsieur Decazes. — Délais multipliés de monsieur de Blacas. — Il est congédié par le Roi.

CHAPITRE X

Faveur de monsieur Decazes. — Son genre de flatterie. — Affaires de Lyon. — Le duc de Raguse apaise les esprits. — Discours de monsieur Laffitte. — Monsieur le duc d'Orléans revient à Paris. — Histoire inventée sur ma mère. — Ma colère. — Arrivée de toute la famille d'Orléans. — Déjeuner au Palais-Royal. — Calomnies absurdes.

CHAPITRE XI

Tom Pelham. — Inauguration du pont de Waterloo. — Dîner à Claremont. — Maussaderie de la princesse Charlotte. — Son obligeance. — Un nouveau caprice. — Conversation avec elle. — Mort de cette princesse. — Affliction générale. — Caractère de la princesse Charlotte. — Ses goûts, ses habitudes. — Suicide de l'accoucheur. — Singulier conseil de lord Liverpool. — Maxime de lord Sidmouth.

CHAPITRE XII

Le roi de Prusse veut épouser Georgine Dillon. — Rupture de ce mariage. — Désobligeance du roi Louis XVIII pour les Orléans. — Il la témoigne en diverses occasions. — Irritation qui en résulte. — Le comte de La Ferronnays. — Son attachement pour monsieur le duc de Berry. — Madame de Montsoreau et la layette. — Scène entre monsieur le duc de Berry et monsieur de La Ferronnays. — Irritation de la famille royale. — Madame de Gontaut nommée gouvernante. — Conseils du prince Castelcicala. — Madame de Noailles.

CHAPITRE XIII

Je refuse d'aller chez une devineresse. — Aventure du chevalier de Mastyns. — Élections de 1817. — Le parti royaliste sous l'influence de monsieur de Villèle. — Le duc de Broglie et Benjamin Constant. — Monsieur de Chateaubriand appelle l'opposition de gauche *les libéraux*. — Mariage de mon frère. — Visite à Brighton. — Soigneuse hospitalité du prince régent. — Usages du pavillon royal. — Récit d'une visite du Régent au roi George III. — Déjeuner sur l'escalier. — Le grand-duc Nicolas à Brighton.

CHAPITRE XIV

Je fais naufrage sur la côte entre Boulogne et Calais. — Effet de cet accident. — Excellent propos de Monsieur. — Singulière conversation de Monsieur avec Édouard Dillon. — La loi de recrutement. — Les pairs ayant des charges chez le Roi votent contre le ministère. — Réponse de monsieur Canning à ce sujet. — Le Pape et monsieur de Marcellus.

CHAPITRE XV

Coup de pistolet tiré au duc de Wellington. — On trouve l'assassin. — Agitation dans les esprits. — Ténèbres à la chapelle des Tuileries. — Le duc de Rohan à Saint-Sulpice. — Ses ridicules. — Le duc de Rohan se fait prêtre. — Une aventure à Naples. — Faveur du prince de Talleyrand. — Bal chez le duc de Wellington. — Testament de la reine Marie-Antoinette. — Mort de la petite princesse d'Orléans, née à Twickenham. — Mort de monsieur le prince de Condé. — Son oraison funèbre.

CHAPITRE XVI

Mort de madame de Staël. — Effet de son ouvrage sur la Révolution. — Je retourne à Londres. — Agents du parti ultra. — Présentation de la note secrète. — Le Roi ôte le commandement des gardes nationales à Monsieur. — Fureur de Jules de Polignac. — Conspiration du bord de l'eau. — Congrès d'Aix-la-Chapelle. — Le duc de Richelieu obtient la libération du territoire.

CHAPITRE XVII

Le comte Decazes veut changer de ministère. — Intrigues contre le duc de Richelieu. — Il donne sa démission. — Le général Dessolle lui succède. — Mariage de monsieur Decazes. — Le comte de Sainte-Aulaire. — Mon père demande à se retirer. — Il est remplacé par le marquis de La Tour-Maubourg. — Le Roi est mécontent de mon père. — Mes idées sur la carrière diplomatique. — Une journée de pairs. — Monsieur de Barthélemy.

CINQUIÈME PARTIE

1 8 1 5

CINQUIÈME PARTIE

1 8 1 5

CHAPITRE I

Séjour en Piémont. — Restauration de 1815. — Passage à Lyon. — Marion. — Arrivée à Turin. — Dispositions du Roi. — Son gouvernement. — Le cabinet d'ornithologie. — Le comte de Roburent. — Les *Biglietto regio*. — La société. — Le lustre. — Les loges. — Le théâtre. — L'Opéra. — Détails de mœurs. — Le marquis del Borgo.

J'ai toujours pensé que, pour conserver de la dignité à son existence, il fallait la diriger dans le sens d'une principale et persévérante affection et que le dévouement était le seul lien de la vie des femmes. N'ayant été, de fait, ni épouse ni mère, je m'étais entièrement donnée à l'amour filial. Quelque répugnance que j'eusse à la carrière que mon père venait de reprendre, à la résidence où on l'envoyait, et malgré ma complète indépendance de position, je ne me rappelle pas avoir éprouvé un instant d'hésitation à le suivre. Ce souvenir, placé à une distance de vingt années, m'est doux à retrouver.

Nous nous arrê tâmes trois jours à Lyon. Je me rappelle une circonstance de ce séjour dont je fus très touchée. Ma femme de chambre, qui était lyonnaise, me pria de lui donner quelques heures de liberté pour aller voir un ancien ami de son père. Le lendemain, pendant que je faisais ma toilette, on vint la demander. Elle avait fait appeler des marchands d'étoffes pour moi et s'informa si c'était eux qui attendaient ; on lui répondit que c'était une vieille paysanne n'ayant qu'un bras.

« Oh ! fit-elle, c'est la bonne Marion ? c'est bien beau, son bras, allez, madame ! Ma mère nous l'a souvent fait baiser avec respect. » Cette phrase excita ma curiosité, et j'obtins le récit suivant :

« Madame sait que mon père était libraire du Chapitre et vendait principalement des livres d'église, ce qui le mettait en relation avec les ecclésiastiques. Parmi eux, monsieur Roussel, curé de Vériat, venait le plus à la maison ; mon père allait souvent chez lui et ils étaient très amis.

« Lors de la Terreur, tous deux furent arrêtés et jetés dans la même prison. Marion, servante de monsieur Roussel, et bien attachée à son maître, quitta le village de Vériat, et vint à Lyon pour se rapprocher de lui. Ma mère lui donna un asile chez nous où, comme Marion, nous étions très inquiets et très malheureux, manquant de pain encore plus que d'argent et ayant bien de la peine à trouver de quoi manger. Cependant Marion parvenait, à force d'industrie, à se procurer chaque jour un petit panier de provisions qu'elle réussissait ordinairement à faire arriver jusqu'à monsieur Roussel.

« Un matin où elle avait été brutalement repoussée, sa persévérance à réclamer l'entrée de la prison ayant impatienté un des sans-culottes qui était de garde, il s'avisa de dire qu'assurément son panier contenait une conspiration contre la République et voulut s'en emparer. Marion, prévoyant le pillage de son pauvre dîner, voulut le défendre. Alors un de ces monstres, un peu plus tigre que les autres, s'écria : « Hé bien ! nous allons voir », et il abattit d'un coup de sabre le bras qui tenait le panier. Les éclats de rire accueillirent cette action. La pauvre Marion, laissant sa main et la moitié de son avant-bras sur le pavé de la prison, serra sa plaie sanglante dans son tablier et revint chez nous. Ma mère lui donna les premiers soins, tandis qu'on alla chercher un chirurgien pour la panser. Elle montra une force et un courage prodigieux. Bientôt après, ma mère la vit chercher un autre panier et le remplir de nouvelles provisions.

« Que faites-vous là, Marion ?

« — Eh bien donc, j'arrange le dîner pour monsieur.

« — Mais, Marion, vous ne pensez pas retourner là-bas.

« — Eh ! il n'y pas déjà tant si loin. »

« Enfin, quoi qu'on lui pût dire, elle partit, mais rentra au bout d'une minute.

« Vous voyez bien, Marion, que vous n'étiez pas en état d'aller, lui dit ma mère, en lui avançant une chaise.

« — Si fait bien ! merci ; mais, madame Vernerel, je voudrais que vous m'arrangiez ce linge roulé au bout du bras pour y donner la longueur, parce que, si monsieur s'apercevait qu'il manque, cela pourrait lui faire de la peine et qu'il en a déjà bien assez, le pauvre cher homme. »

« Ma mère, touchée jusqu'aux larmes, obéit à Marion. Celle-ci fit à monsieur Roussel l'histoire d'un panaris au doigt qui expliquait son bras en écharpe. Elle ne cessa pas un seul jour ses pieux soins ; il n'apprit qu'à sa sortie de prison la perte de son bras. »

On peut croire que j'éprouvai un vif désir de voir l'admirable Marion. J'entrai dans la chambre où elle se trouvait, apportant un petit cadeau d'œufs frais et de fromage à la crème pour sa chère enfant, comme elle appelait mademoiselle Louise. C'était une vieille paysanne, grande, maigre, ridée, halée jusqu'au noir, mais encore droite et conservant l'aspect de la force.

Je la questionnai sur l'aventure qu'on venait de me raconter et j'eus la satisfaction qu'elle ne se doutait pas avoir été sublime. Elle paraissait presque contrariée de mon admiration et n'était occupée qu'à se disculper d'avoir trompé monsieur le Curé.

« Mais, disait-elle, c'est qu'il est si bête, ce brave homme, à se faire du mal, à se tourmenter pour les autres ! »

Et, comme je la rassurais de mon mieux sur ce pieux mensonge :

« Au fait, monsieur le Curé m'a dit depuis qu'il m'aurait défendu de revenir s'il avait su cette drôlerie, reprit-elle en regardant son bras ; ainsi j'ai bien fait tout de même de le tromper », et elle partit d'un éclat de rire de franche gaieté.

Mademoiselle Louise me dit : « Et Marion, madame, n'en fait pas moins bien le ménage et la bonne soupe que j'ai mangée hier. »

Marion sourit à ces paroles flatteuses, mais, hochant la tête « Ah ! dame, non, ma chère enfant ; je ne suis pas si habile qu'avant, mais ce pauvre cher homme du bon Dieu, ça ne s'impatiente jamais. » J'ai regretté de n'avoir

pas vu monsieur Roussel. L'homme « assez bête », comme disait Marion, pour inspirer un pareil dévouement devait être bien intéressant à connaître.

Nous arrivâmes à Turin au moment où la société y était le plus désorganisée. Le Roi n'avait rapporté de Cagliari qu'une seule pensée ; il y tenait avec l'entêtement d'un vieil enfant : il voulait tout rétablir comme en *Novant-ott*. C'était sa manière d'exprimer, en patois piémontais, la date de 1798, époque à laquelle il avait été expulsé de ses États par les armées françaises.

Il en résultait des conséquences risibles : par exemple, ses anciens pages reprenaient leur service à côté des nouveaux nommés, de sorte que les uns avaient quinze ans et les autres quarante. Tout était à l'avenant. Les officiers, ayant acquis des grades supérieurs, ne pouvaient rester dans l'armée qu'en redevenant cadets. Il en était de même dans la magistrature, dans l'administration, etc. C'était une confusion où l'on se perdait. La seule exception à la loi du *Novant-ott* et, là, le bon Roi se montrait très facile, était en faveur de la perception des impôts : ils étaient triplés depuis l'occupation des français, et Sa Majesté sarde s'accommodait fort bien de ce changement.

Le Roi avait ramené tous les courtisans qui l'avaient suivi à Cagliari pendant l'émigration. Aucun n'était en état de gouverner un seul jour. D'une autre part, l'empereur Napoléon avait, selon son usage, écrémé le Piémont de tous les gens les plus distingués et les avait employés dans l'Empire, ce qui, aux yeux du Roi, les rendait incapable de le servir. L'embarras était grand.

On alla rechercher un homme resté en dehors des affaires mais qui ne manquait pas de moyens, le comte de Valse, enfermé depuis nombre d'années dans son château du val d'Aoste. Il y avait conservé bon nombre de préjugés et d'idées aristocratiques et contre-révolutionnaires, mais pourtant c'était un libéral en comparaison des arrivants de Sardaigne. Il lui fallait encore les ménager, et je crois qu'il a bien souvent rougi des concessions qu'il était obligé de faire à leur ignorance.

Dans sa passion pour revenir au *Novant-ott*, le Roi voulait détruire tout ce qui avait été créé par les français et, entre autres, plusieurs collections scientifiques. Un jour, on lui demanda grâce pour celle d'ornithologie qu'il

avait visitée la veille et dont il semblait ravi ; il entra dans une grande colère, dit que toutes ces innovations étaient œuvres de Satan... Ces cabinets n'existaient pas en *Novant-ott*, et les choses n'en allaient pas plus mal... Il n'était nul besoin d'être plus habile que ses pères... Sa verve épuisée, il ajouta qu'il n'admettrait d'exception que pour les oiseaux ; ils lui plaisaient, il voulait qu'on en prît grand soin. La partie sarde du Conseil approuva l'avis du Roi. Monsieur de Valse et monsieur de Balbe se turent en baissant les yeux. La destruction du cabinet d'ornithologie et la conservation de celui des oiseaux passa à l'immense majorité.

Ces niaiseries, dont je ne rapporterai que celle-là mais qui se renouvelaient journellement, rendaient le gouvernement ridicule, et, lorsque nous arrivâmes à Turin, il était dans le plus haut degré de déconsidération. Depuis, l'extrême bonhomie du Roi lui avait rendu une sorte de popularité, et la nécessité l'avait forcé, de son côté, à tempérer les dispositions absurdes rapportées de Cagliari. Il fallait en revenir aux personnes dont le pays connaissait et appréciait le mérite, lors même qu'elles n'auraient pas passé vingt-cinq années de leur vie dans l'oisiveté.

Monsieur de Valse avait bien un peu de peine à s'associer des gens avec lesquels il avait été longtemps en hostilité : peut-être même craignait-il que les répugnances, une fois complètement surmontées, on ne trouvât parmi ceux qui avaient servi l'Empereur des capacités supérieures à la sienne. Cependant, comme il était homme d'honneur et voulant le bien, il engageait le Roi à confier les places importantes aux personnes en état de les faire convenablement et chaque jour apportait quelque amélioration aux premières extravagances.

L'absence de la Reine, restée en Sardaigne, rendait le Roi plus accessible aux conseils de la raison. Cependant elle avait délégué son influence à un comte de Roburent, grand écuyer et espèce de favori dont l'importance marquait dans cette Cour. C'était le représentant de l'émigration et de l'ancien régime, avec toute l'exagération qu'on peut supposer à un homme très borné et profondément ignorant. Je me rappelle qu'un jour, chez mon père, on parla du baptême que les matelots font subir lorsqu'on passe la ligne ; mon père dit l'avoir reçu ; monsieur de Roburent reprit avec un sourire gracieux : « Votre Excellence a passé sous la ligne ; vous avez donc été ambassadeur à Constantinople ? »

Il y avait alors trois codes également en usage en Piémont ; l'ancien code civil, le code militaire qui trouvait moyen d'évoquer toutes les affaires, et le code Napoléon. Selon que l'un ou l'autre était favorable à la partie protégée par le pouvoir, un *Biglietto regio* enjoignait de s'en servir ; cela se renouvelait à chaque occasion. À la vérité, si cette précaution était insuffisante, un second *Biglietto regio* cassait le jugement et, sans renvoyer devant une autre cour, décidait le contraire de l'arrêt rendu. Mais il faut l'avouer, ceci n'arrivait guère que pour les gens tout à fait en faveur.

Il y eut une aventure qui fit assez de bruit pendant notre séjour. Deux nobles piémontais de province avaient eu un procès qui fut jugé à Casal. Le perdant arriva en poste à Turin, parvint chez monsieur de Roburent et lui représenta que ce jugement était inique, attendu qu'il était son cousin. Monsieur de Roburent comprit toute la force de cet argument et obtint facilement un *Biglietto regio* en faveur du cousin. Trois jours après, arrive l'autre partie, apportant pour toute pièce à consulter une généalogie prouvant qu'il était, aussi, cousin de monsieur de Roburent et d'un degré plus rapproché. Celui-ci l'examine avec grand soin, convient de l'injustice qu'il a commise, descend chez le Roi, et rapporte un second *Biglietto regio* qui rétablit le jugement du tribunal. Tout cela se passait sans mystère ; il ne fallait en mettre un peu que pour en rire, quand on était dans une position officielle comme la nôtre.

L'intolérance était portée au point que l'ambassade de France devint un lieu de réprobation. On ne pardonnait pas à notre Roi d'avoir donné la Charte, encore moins à mon père de l'approuver et de proclamer hautement que cette mesure, pleine de sagesse, était rendue indispensable par l'esprit public en France.

Ces doctrines subversives se trouvaient tellement contraires à l'esprit du gouvernement sarde que, ne pouvant empêcher l'ambassadeur de les professer, on laissait entrevoir aux piémontais qu'il valait mieux ne point s'exposer à les entendre.

Les *Purs* étaient peu disposés à venir à l'ambassade. Ceux qui, ayant servi en France, avaient des idées un peu plus libérales, craignaient de se compromettre, de sorte que nous ne voyions guère les gens du pays qu'en visite de cérémonie. Il n'y avait pas grand'chose à regretter.

La société de Turin, comme celle de presque toutes les villes d'Italie, offre peu de ces honnêtes médiocrités dont se compose le *monde* dans les autres contrées. Quelques savants et des gens de la plus haute distinction, plus nombreux peut-être qu'ils ne sont ailleurs, y mènent une vie retirée, pleine d'intérêt et d'intelligence. Si on peut pénétrer dans cette coterie ou en faire sortir quelques-uns des membres qui la composent, on est amplement payé des soins qu'il a fallu se donner pour atteindre à ce but, mais cela est fort difficile. En revanche, la masse dansante et visitante est d'une sottise, d'une ignorance fabuleuses.

On dit que, dans le sud de l'Italie, on trouve de l'esprit naturel. Le Piémont tient du nord pour l'intelligence et du midi pour l'éducation. En tout, ce pays est assez mal partagé. Son climat, plus froid que celui de France en hiver, est plus orageux, plus péniblement étouffant que l'Italie en été ; et les beaux-arts n'ont pas franchi les Apennins pour venir jusqu'à lui : ils seraient effarouchés par l'horrible jargon qu'on y parle ; il les avertirait bien promptement qu'ils ne sont point dans leur patrie.

Tout le temps de mon séjour à Turin, j'ai entendu régulièrement chaque jour, pendant ce qu'on appelait l'avant-soirée où mon père recevait les visites, discuter sur une question que je vais présenter consciencieusement sous toutes ses faces.

Le prince Borghèse, gouverneur du Piémont sous l'Empereur, avait fait placer un lustre dans la salle du grand théâtre. C'était, il faut tout dire, une innovation. Il offrit de le donner, il offrit de le vendre, il offrit de le faire ôter à ses frais, il offrit d'être censé le vendre sans en réclamer le prix, il offrit d'accepter tout ce que le Roi en voudrait donner, il offrit enfin qu'il n'en fût fait aucune mention... Je me serais volontiers accommodée de ce dernier moyen. Lorsque j'ai quitté Turin au bout de dix mois, il n'y avait pas encore de parti pris, et la société continuait à être agitée par des opinions très passionnées au sujet du lustre ; on attendait l'arrivée de la Reine pour en décider.

La distribution des loges avait, pour un temps, apporté quelque distraction à cette grande occupation. J'étais si peu préparée à ces usages que je ne puis dire avec quel étonnement j'appris qu'aux approches du carnaval le Roi s'était rendu au théâtre, avec son confesseur, pour décider à qui les loges seraient accordées. Les gens *bien pensants* étaient les mieux

traités. Cependant, il fallait ajouter aux bonnes opinions la qualité de grand seigneur pour en avoir une aux premières et tous les jours. La première noblesse était admise aux secondes, la petite noblesse se disputait les autres loges avec la haute finance. Toutefois, pour avoir un tiers ou un quart de loge aux troisièmes, il fallait quelque alliance aristocratique.

Pendant que cette liste se formait, Dieu sait quelles intrigues s'agitaient autour du confesseur et à combien de réclamations sa publication donna lieu ! Cela se comprend cependant en réfléchissant que tous les amours-propres étaient mis en jeu d'une façon dont la publicité était révélée chaque soir pendant six semaines. On s'explique aussi la fureur et la colère des personnes qui, depuis vingt ans, vivaient sur le pied d'égalité avec la noblesse et qui, tout à coup, se voyaient repoussées dans une classe exclue des seuls plaisirs du pays.

Ce qui m'a paru singulier, c'est que la fille noble qui avait épousé un roturier (il faut bien se servir de ces mots, ils n'étaient pas tombés en désuétude à Turin) était mieux traitée dans la distribution des loges que la femme d'un noble qui était elle-même roturière. Je suppose que c'était dans l'intérêt des filles de qualité qui n'ont aucune espèce de fortune en Piémont. Je le crois d'autant plus volontiers que j'ai entendu citer comme un des avantages d'une jeune fille à marier qu'elle apportait le droit à une demi-loge.

Quand la liste, revue, commentée, corrigée, fut arrêtée, on expédia une belle lettre officielle, signée du nom du Roi et cachetée de ses armes, qui prévit que telle loge, en tout ou en partie, vous étant désignée, vous pouviez en envoyer chercher la clef. Pour l'obtenir alors, il fallait payer une somme tout aussi considérable qu'à aucun autre théâtre de l'Europe. De plus, il fallait faire meubler la loge, y placer des tentures, des rideaux, des sièges, car la clef ne donnait entrée que dans un petit bouge vide avec des murailles sales. C'était une assez bonne aubaine pour le tapissier du Roi.

Ces frais faits, on achète encore à la porte (pour un prix assez modique, à la vérité) le droit d'entrer au théâtre, de sorte que l'étranger qu'on engage à venir au spectacle est forcé de payer son billet. Malgré, ou peut-être à cause de toutes ces formalités, l'ouverture du grand Opéra fut un événement de la plus haute importance. Dès le matin, toute la population était en agitation, et la foule s'y porta le soir avec une telle affluence que, malgré toutes les

prérogatives des ambassadeurs, nous pensâmes être écrasées, ma mère et moi en y arrivant.

La salle est fort belle, le *lustre* y était demeuré *provisoirement* et l'éclairait assez bien, mais les véritables amateurs de l'ancien régime lui reprochaient de ternir l'éclat de la *couronne* (On appelle *la couronne* la loge du Roi.) C'est un petit salon qui occupe le fond de la salle, est élevé de deux rangs de loges sur une largeur de cinq à peu près, extrêmement décoré en étoffes et en crépines d'or et brillamment éclairé en girandoles de bougies. Avant l'innovation du lustre, la salle ne recevait de lumière que de la loge royale. Celle de l'ambassadeur de France était de tout temps vis-à-vis de la loge du prince de Carignan et la meilleure possible. On aurait bien été tenté de l'ôter à l'ambassadeur d'un Roi constitutionnel, mais pourtant on n'osa pas, mon père ayant fait savoir qu'il serait forcé de le trouver mauvais. Cela ne se pouvait autrement, d'après l'importance qu'on y attachait dans le pays.

Le spectacle était comme par toute l'Italie : deux bons chanteurs étaient entourés d'acolytes détestables, de sorte qu'il n'y avait aucun ensemble. Mais cela suffisait à des gens qui n'allaient au théâtre que pour y causer plus librement. On écoutait deux ou trois morceaux, et le reste du temps on bavardait comme dans la rue ; le parterre, debout, se promenait lorsqu'il n'était pas trop pressé. Un ballet détestable excitait des transports d'admiration ; les décorations étaient moins mauvaises que la danse.

Les jeunes femmes attendent l'ouverture de l'Opéra avec d'autant plus d'empressement qu'elles habitent toujours chez leur belle-mère et que, tant qu'elles la conservent, elles ne reçoivent personne chez elles. En revanche, la loge est leur domicile et, là, elles peuvent admettre qui elles veulent. Les hommes de la petite noblesse même s'y trouvent en rapport avec les femmes de la première qui ne pourraient les voir dans leurs hôtels. On entend dire souvent : « Monsieur un tel est un de mes *amis de loge* ». Et monsieur un tel se contente de ce rapport qui, dit-on, devient quelquefois assez intime, sans prétendre à passer le seuil de la maison. L'usage des *cavaliers servants* est tombé en désuétude. S'il en reste encore quelques-uns, ils n'admettent plus que ce soit à titre gratuit et, hormis qu'elles sont plus affichées, les liaisons n'ont pas plus d'innocence qu'ailleurs.

L'usage en Piémont est de marier ses enfants sans leur donner aucune fortune. Les filles ont une si petite dot qu'à peine elle peut suffire à leur dépense personnelle, encore est-elle toujours versée entre les mains du beau-père ; il paye la dépense du jeune ménage, mais ne lui assure aucun revenu.

J'ai vu le comte Tancrède de Barolle, fils unique d'un père qui avait cinq cent mille livres de rente, obligé de lui demander de faire arranger une voiture pour mener sa femme aux eaux. Le marquis de Barolle calculait largement ce qu'il fallait pour le voyage, le séjour projeté et y fournissait sans difficulté. Sa belle-fille témoignait-elle le désir de voir son appartement arrangé : architectes et tapissiers arrivaient, et le mobilier se renouvelait magnifiquement ; mais elle n'aurait pas pu acheter une table de dix louis dont elle aurait eu la fantaisie. Permission plénière de faire venir toutes les modes de Paris ; le mémoire était toujours acquitté sans la moindre réflexion. En un mot, monsieur de Barolle ne refusait rien à ses enfants, que l'indépendance. J'ai su ces détails parce que madame de Barolle était une française (mademoiselle de Colbert) et qu'elle en était un peu contrariée, mais c'était l'usage général. Tant que les parents vivent, les enfants restent *fils de famille* dans toute l'étendue du terme, mais aussi, dans la proportion des fortunes, on cherche à les en faire jouir.

Le marquis de Barolle, dont je viens de parler, était sénateur et courtisan fort assidu de l'Empereur. Pendant un séjour de celui-ci à Turin, le marquis lui fit de vives représentations sur ce qu'il payait cent vingt mille francs d'impositions.

« Vraiment, lui dit l'Empereur, vous payez cent vingt mille francs ?

— Oui, sire, pas un sol de moins, et je suis en mesure de le prouver à Votre Majesté, voici les papiers.

— Non, non, c'est inutile, je vous crois ; et je vous en fais bien mon compliment. »

Le marquis de Barolle fut obligé de se tenir pour satisfait.

Le charme que les dames piémontaises trouvent au théâtre les y rend très assidues, mais cela n'est plus d'obligation comme avant la Révolution. Quand une femme manquait deux jours à aller à l'Opéra, le Roi envoyait

s'enquérir du motif de son absence et elle était réprimandée, s'il ne le jugeait pas suffisant.

En tout, rien n'était si despotique que ce gouvernement soi-disant paternel, surtout pour la noblesse. À la vérité, il la dispensait souvent de payer les dettes qu'elle avait contractées envers les roturiers (ce qui, par parenthèse, rendait les prêts tellement onéreux que beaucoup de familles en ont été ruinées) ; mais, en revanche, il décidait de la façon dont on devait manger son revenu. Il disait aux uns de bâtir un château, aux autres d'établir une chapelle, à celui-ci de donner des concerts, à cet autre de faire danser, etc. Il fixait la résidence de chacun dans la terre ou dans la ville qui lui convenait. Pour aller à l'étranger, il fallait demander la permission particulière du Roi ; il la donnait difficilement, la faisait toujours attendre et ne l'accordait que pour un temps très limité. Un séjour plus ou moins long dans la forteresse de Fénestrelle aurait été le résultat de la moindre désobéissance à l'intérieur. Si on avait prolongé l'absence à l'étranger au delà du temps fixé, la séquestration des biens était de droit sans autre formalité.

Le marquis del Borgo, un des seigneurs piémontais les plus riches, souffrait tellement de rhumatismes qu'il s'était établi à Pise, ne pouvant supporter le climat de Turin. Lorsque le roi Charles Amédée fit construire la place Saint-Charles, un *Biglietto regio* enjoignit au marquis d'acheter un des côtés de la place et d'y faire une façade. Bientôt après un nouveau *Biglietto regio* commanda un magnifique hôtel dont le plan fut fourni, puis vint l'ordre de le décorer, puis de le meubler avec une magnificence royale imposée pièce par pièce. Enfin, un dernier *Biglietto regio* signifia que le propriétaire d'une si belle résidence devait l'habiter, et la permission de rester à l'étranger fut retirée. Le marquis revint à Turin en enrageant, s'établit dans une chambre de valet, tout au bout de son superbe appartement qu'il s'obstina à ne jamais voir mais qui était traversé matin et soir par la chèvre dont il buvait le lait. C'est la seule femelle qui ait monté le grand escalier tant que le vieux marquis a vécu. Ses enfants étaient restés dans l'hôtel de la famille.

J'ai vu sa belle-fille établie dans celui de la place Saint-Charles ; il était remarquablement beau. C'est elle qui m'a raconté l'histoire des *Biglietto regio* du marquis et de la chèvre. Elle était d'autant plus volontiers hostile

aux formes des souverains sardes qu'elle-même, étant fort jeune et assistant à un bal de Cour, la reine Clotilde avait envoyé sa dame d'honneur, à travers la salle, lui porter une épingle pour attacher son fichu qu'elle trouvait trop ouvert.

La marquise del Borgo, sœur du comte de Saint-Marsan, était spirituelle, piquante, moqueuse, amusante, assez aimable. Mais elle nous était d'une faible ressource ; elle se trouvait précisément en position de craindre des rapports un peu familiers avec nous.

La conduite des dames piémontaises est généralement assez peu régulière. Peut-être, au surplus, les étrangers s'exagèrent-ils leurs torts, car elles affichent leurs liaisons avec cette effronterie naïve des mœurs italiennes qui nous choque tant. Quant aux maris, ils n'y apportent point d'obstacle et n'en prennent aucun souci. Cette philosophie conjugale est commune à toutes les classes au delà des Alpes. Je me rappelle à ce propos avoir entendu raconter à Ménageot (le peintre), que, dans le temps où il était directeur des costumes à l'Opéra de Paris, il était arrivé un jour chez le vieux Vestris et l'avait trouvé occupé à consoler un jeune danseur, son compatriote, dont la femme, vive et jolie figurante, lui donnait de noires inquiétudes. Après toutes les phrases banales appropriées à calmer les fureurs de l'Othello de coulisse, Vestris ajouta dans son baragouin semi italien :

« Et *pouis*, vois-tou, ami, dans *noutre* état les *cournes* c'est *coumme* les dents : quand elles poussent, cela fait *oun* mal *dou diavolo*... *pou* à *pou* on s'*accoutoume*, et *pouis*... et *pouis*... on finit par manger avec. »

Ménageot prétendait que le conseil avait prospéré assez promptement.

CHAPITRE II

Les visites à Turin. — Le comte et la comtesse de Balbe. — Monsieur Dauzere. — Le prince de Carignan. — Le corps diplomatique. — Le général Bubna. — Ennui de Turin. — Aspect de la ville. — Appartements qu'on y trouve. — Réunion de Gênes au Piémont. — Dîner donné par le comte de Valse. — Jules de Polignac.

Tant que dure la saison de l'Opéra, on ne fait ni ne reçoit de visites : c'est un d'autant plus grand bénéfice qu'à Turin l'usage n'admet que celles du soir. Les palais sont sans portier et les escaliers sans lumière. Le domestique qui vous suit est muni d'une lanterne avec laquelle il vous escorte jusqu'au premier, second, troisième étage d'une immense maison dont le propriétaire titré habite un petit coin, le reste étant loué, souvent à des gens de finance. On doit arriver en personne à la porte de l'appartement, rester dans sa voiture et envoyer savoir si on y est passé pour une impertinence. Cependant les dames reçoivent rarement. Le costume dans lequel on les trouve, l'arrangement de leur chambre, aussi bien que de leur personne, prouve qu'elles ne sont pas préparées pour le monde. Il faut excepter quelques maisons ouvertes, les del Borgo, les Barolle, les Bins, les Mazin, etc.

Comme nous ne suivions pas fort régulièrement le théâtre, nous restions assez souvent le soir chez nous en très petit comité. Monsieur et madame de Balbe faisaient notre plus grande ressource. Le comte de Balbe était un de ces hommes distingués que j'ai signalés plus haut : des connaissances acquises et profondes en tout genre ne l'empêchaient pas d'être aimable, spirituel, gai et bon homme dans l'habitude de la vie. L'Empereur l'avait placé à la tête de l'Université. La confiance du pays l'avait nommé chef du gouvernement provisoire qui s'était formé entre le départ des français et l'arrivée du Roi. Il s'y était tellement concilié tous les suffrages qu'on n'avait pas osé l'expulser tout à fait et il était resté directeur de l'instruction

publique, avec entrée au conseil où, cependant, il n'était appelé que pour les objets spéciaux, tels que les cabinets d'ornithologie. Il était fort au-dessus de la crainte puérile de montrer de la bienveillance pour nous, et nous le voyions journellement. Sa femme était française, très vive, très bonne, très amusante ; elle était cousine de monsieur de Maurepas, avait connu mes parents à Versailles et s'établit tout de suite dans notre intimité.

La famille des Cavour y était aussi entrée. Ceux-là se trouvaient trop compromis pour avoir rien à ménager ; la mère avait été dame d'honneur de la princesse Borghèse et le fils maréchal du palais et l'ami du prince. La sœur de sa femme avait épousé un français qui a certainement résolu un grand problème. Monsieur Dazère, directeur de la police générale pendant toute l'administration française, en satisfaisant pleinement ses chefs, était parvenu à se faire tellement aimer dans le pays qu'il n'y eut qu'un cri lorsque le Roi voulut l'expulser comme les autres français employés en Piémont. Il est resté à Turin, bien avec tout le monde ; il a fini par avoir une grande influence dans le gouvernement et, depuis mon départ, j'ai entendu dire qu'il y jouait un principal rôle.

Nous voyions aussi, mais avec moins d'intimité, la comtesse Mazin, personne d'un esprit fort distingué ; elle avait été élevée par son oncle, l'abbé Caluzzo, dont le nom est familier à tous les savants de l'Europe. Voilà, avec le corps diplomatique, ce qui formait le fond de notre société.

Le prince de Carignan était bien content lorsque son gouverneur l'amenait chez nous. À peine échappé d'une pension à Genève, où il jouissait de toute la liberté d'un écolier, on l'avait mis au régime d'un prince piémontais, et cependant on hésitait à le proclamer héritier de la Couronne. Il était dans les instructions de mon père d'obtenir cette reconnaissance ; il y travaillait avec zèle, et le jeune prince, le regardant comme son protecteur, venait lui raconter ses doléances.

Une des choses qui l'affligeait le plus était les précautions exagérées qu'on prenait de sa santé, aussi bien que de son salut, et les sujétions qu'elles lui imposaient. Par exemple, il ne pouvait monter à cheval que dans son jardin, entre deux écuyers, et sous l'inspection de son médecin et de son confesseur.

Ce confesseur suivait toutes les actions de sa vie ; il assistait à son lever, à son coucher, à tous ses repas, lui faisait faire ses prières et dire son bénédicité ; enfin il cherchait constamment à exorciser le démon qui devait être entré dans l'âme du prince pendant son séjour dans ces deux pays maudits, Paris et Genève. Au lieu d'obtenir sa confiance pourtant, il était seulement parvenu à lui persuader qu'il était son espion et qu'il rendait compte de toutes ses actions et de toutes ses pensées au confesseur du Roi, qui l'avait placé près de lui. Mon père l'encourageait à la patience et à la prudence, tout en compatissant à ses peines. Il comprenait combien un jeune homme de quinze ans, élevé jusque-là dans une liberté presque exagérée (sa mère s'en occupait très peu) devait souffrir d'un changement si complet.

Le prince était fort aimé de son gouverneur, monsieur de Saluces ; il avait confiance en lui et en monsieur de Balbe, un de ses tuteurs. Quand il se trouvait chez mon père, et qu'il n'y avait qu'eux et nous, il était dans un bonheur inexprimable. Il était déjà très grand pour son âge et avait une belle figure. Il habitait tout seul l'énorme palais de Carignan qu'on lui avait rendu. Il n'était pas encore en possession de ses biens, de sorte qu'il vivait dans le malaise et les privations ; encore avait-on peine à solder les frais de sa très petite dépense.

Au reste, le Roi n'avait guère plus de luxe. Le palais était resté meublé, mais le matériel de l'établissement, appartenant au prince Borghèse, avait été emporté par lui ; de sorte que le Roi n'avait rien trouvé en arrivant ; et, pendant fort longtemps, il s'est servi de vaisselle, de linge, de porcelaine, de chevaux, de voitures empruntés aux seigneurs piémontais. J'ignore comment les frais s'en seront soldés entre eux.

La négociation pour la reconnaissance du prince de Carignan était terminée ; mais l'influence de l'Autriche et les intrigues du duc de Modène, gendre du Roi, empêchaient toujours de la publier. Par un hasard prémédité, un jour de Cour, la voiture de mon père se trouva en conflit avec celle du prince de Carignan ; mon père tira le cordon, et donna le pas au prince. L'ambassadeur de France l'avait de droit sur le prince de Carignan. Cette concession qui l'annonçait héritier de la Couronne, fit brusquer la déclaration que le Roi désirait personnellement et le prince en eut une extrême reconnaissance.

Ce point gagné, la France ayant intérêt à conserver le trône dans la maison de Savoie, mon père se mit en devoir de faire admettre la légitimité de l'autre Carignan, fils du comte de Villefranche. Il fit rechercher soigneusement l'acte que le confesseur du feu Roi lui avait arraché à ses derniers moments. Malheureusement, on le retrouva. Il portait que le Roi consentait à reconnaître le mariage de *conscience*, contracté par son cousin, le comte de Villefranche, sans que, de cette reconnaissance, il pût jamais résulter aucun droit pour la femme de prendre le titre et le rang de princesse, ni que les enfants de cette union pussent élever une prétention quelconque à faire valoir, sous quelque prétexte que ce pût être, leur naissance étant et demeurant illégitime.

Après la trouvaille de ce document réclamé à grands cris par la famille La Vauguyon, il fallut se taire, au moins pour quelque temps. Cependant mon père avait derechef entamé cette négociation pendant les Cent-Jours et, si monsieur de Carignan s'était rendu à Turin, au lieu de prendre parti pour l'empereur Napoléon, à cette époque ses prétentions auraient été très probablement admises. Le roi de Sardaigne, personnellement, craignait autant que nous l'extinction de la maison de Savoie.

Le corps diplomatique se composait de monsieur Hill, pour l'Angleterre, homme de bonne compagnie, mais morose et valétudinaire, sortant peu d'un intérieur occulte qui rendait sa position assez fausse ; du prince Koslovski, pour la Russie, plein de connaissances et d'esprit, mais tellement léger et si mauvais sujet qu'il n'y avait nulle ressource de société de ce côté. Les autres légations étaient encore inoccupées, mais l'Autriche était représentée par le comte Bubna, général de l'armée d'occupation laissée en Piémont. Sa position était à la fois diplomatique et militaire. Il est difficile d'avoir plus d'esprit, de conter d'une façon plus spirituelle et plus intéressante. Il avait récemment épousé une jeune allemande, d'origine juive, qui n'était pas reçue à Vienne. Cette circonstance lui faisait désirer de rester à l'étranger. Madame Bubna, jolie et ne manquant pas d'esprit, était la meilleure enfant du monde. Elle passait sa vie chez nous. Elle ne s'amusait guère à Turin ; cependant elle était pour lors très éprise de son mari qui la traitait comme un enfant et la faisait danser une fois par semaine aux frais de la ville de Turin ; car, en sa qualité de militaire, le diplomate était défrayé de tout, et ne se faisait faute de rien.

Il avait été envoyé plusieurs fois auprès de l'empereur Napoléon, dans les circonstances les plus critiques de la monarchie autrichienne, et racontait les détails de ces négociations d'une manière fort piquante. Je suis bien fâchée de ne pas me les rappeler d'une façon assez exacte pour oser les rapporter ici. Il parlait de l'Empereur avec une extrême admiration et disait que les rapports avec lui étaient faciles d'homme à homme, quoiqu'ils fussent durs d'empire à empire. À la vérité, Napoléon appréciait Bubna, le vantait et lui avait donné plusieurs témoignages d'estime. Une approbation si prisee était un grand moyen de séduction. Tant il y a que je suis restée bien souvent jusqu'à une heure du matin à entendre Bubna raconter son Bonaparte.

Mon ami Bubna avait la réputation d'être un peu pillard. La manière dont il exploitait la ville de Turin, en pleine paix, n'éloigne pas cette idée ; aussi désirait-il maintenir l'occupation militaire le plus longtemps possible. Mon père, au contraire, prêtait assistance aux autorités sardes qui cherchaient à s'en délivrer. Mais cette opposition dans les affaires, qu'il avait trop de bon sens pour ne pas admettre de situation, n'a jamais altéré nos relations sociales. Elles sont restées toujours intimes et amicales. Les troupes autrichiennes furent enfin retirées et le comte Bubna demeura comme ministre, en attendant l'arrivée du prince de Stahrenberg qui devait le remplacer.

Je suis peut-être injuste pour les piémontais en déclarant la ville de Turin le séjour le plus triste et le plus ennuyeux qui existe dans tout l'univers. J'ai montré les circonstances diverses qui militaient à le rendre désagréable pour tout le monde et particulièrement pour nous à l'époque où je m'y suis trouvée. Si on ajoute à cela que c'était après les deux années si excitantes, si animées, si dramatiques de 1813 et 1814, passées au centre même du théâtre où les événements avaient le plus de retentissement, que je suis venue tomber dans cette résidence si monotone et si triste pour y entendre quotidiennement discuter sur l'affaire du lustre, on comprendra que je puisse ressentir quelques préventions injustes contre elle.

La ville de Turin est très régulière ; ses rues sont tirées au cordeau, mais les arcades, qui ornent les principales, leur donnent l'air d'être désertes, les équipages n'étant pas assez nombreux pour remplacer l'absence des piétons. Les maisons sont belles à l'extérieur. Un Vénitien disait que, chez lui, les personnes portaient des masques et qu'ici c'était la ville. Cela est

fort exact, car ces façades élégantes voilent en général des masures hideuses où se trouvent des dédales de logements, aussi incommodément distribués que pauvrement habités. On est tout étonné de trouver la misère installée sous le manteau de ces lignes architecturales. Au reste, il est difficile d'apprécier leur mérite dans l'état où on les laisse. Sous le prétexte qu'elles peuvent un jour avoir besoin de réparations et que l'établissement de nouveaux échafaudages nuirait à la solidité, on conserve tous les trous qu'ils ont originairement occupés dans la première construction, de sorte que tous les murs, le palais du Roi compris, sont criblés de trous carrés. Chacun de ces trous sert d'habitation à une famille de petites corneilles qui forment un nuage noir dans chaque rue et font un bruit affreux dans toute la ville. Pour qui n'y est pas accoutumé, rien n'est plus triste que l'aspect et les cris de cette volatile.

Rentré chez soi, les appartements qu'on peut se procurer ne compensent pas les ennuis du dehors. Si peu d'étrangers s'arrêtent à Turin qu'on trouve difficilement à s'y loger. Les beaux palais sont occupés par les propriétaires ou loués à long bail, et le corps diplomatique a beaucoup de peine à se procurer des résidences convenables. Quant au confortable, il n'y faut pas songer.

Mon père avait pris la maison du marquis Alfieri, alors ambassadeur à Paris, parce qu'on lui avait assuré qu'elle était distribuée et arrangée à la française. Il est vrai qu'elle n'avait pas l'énorme *salla* des palais piémontais et qu'il y avait des fenêtres vitrées dans toutes les pièces. Mais, par exemple, la chambre que j'habitais, précédée d'une longue galerie stuquée, sans aucun moyen d'y faire du feu et meublée en beau damas cramoisi, était *pavée*, non pas dallée comme une cuisine un peu soignée, mais pavée en pierres taillées comme les rues de Paris. À la tête de mon lit, une porte communiquait, par un balcon ouvert, avec la chambre de ma femme de chambre. Ma mère n'était guère mieux et mon père encore plus mal, car sa chambre était plus vaste et plus triste.

Le ministre d'Angleterre avait un superbe palais d'une architecture très remarquable et très admirée, le palais Morozzi ; celui-là était en pleine possession de la *salla* dont les piémontais font tant de cas. Elle tenait le milieu de la maison du haut en bas, de façon qu'au premier on ne communiquait que par des galeries extérieures que l'architecte avait eu bien

soin de tenir ouvertes pour qu'elles fussent suffisamment légères. Le pauvre monsieur Hill avait offert de les faire vitrer à ses frais, mais la ville entière s'était révoltée contre ce trait de barbarie britannique. Pour éviter d'affronter ces passages extra-muros, il avait fini par se cantonner dans trois petites pièces en entresol, les seules échauffables. Cela était d'autant plus nécessaire que l'hiver est long et froid à Turin. J'y ai vu, pendant plusieurs semaines, le thermomètre entre dix et quinze degrés au-dessous de zéro, et les habitants ne paraissaient ni surpris ni incommodés de cette température, malgré le peu de précaution qu'ils prennent pour s'en garantir.

Le congrès de Vienne fit cadeau au roi de Sardaigne de l'État de Gênes. Malgré la part que nous avons prise à cet important accroissement de son territoire, il n'en restait pas moins ulcéré contre la France de la détention de la Savoie. Ce qu'il y a de singulier c'est que le roi Louis XVIII en était aussi fâché que lui et avait le plus sincère désir du monde de la lui rendre. Il semblait qu'il se crût le recéleur d'un bien volé. Mon père ne partageait pas la délicatesse de son souverain et tenait fort à ce que la France conservât la partie de la Savoie que les traités de 1814 lui avaient laissée.

Lorsque les députés de Gênes vinrent faire hommage de leur État au roi de Sardaigne, il leur fit donner un dîner par le comte de Valse, ministre des affaires étrangères. Le corps diplomatique, y fut invité. Ce dîner fut pendant quinze jours un objet de sollicitude pour toute la ville. On savait d'où viendrait le poisson, le gibier, les cuisiniers. Le matériel fut réuni avec des soins et des peines infinies, en ayant recours à l'obligeance des seigneurs de la Cour, et surtout des ambassadeurs. L'accord qui se trouvait entre les girandoles de celui-ci et le plateau de celui-là fournit un intérêt très vif à la discussion de plusieurs soirées. Enfin arriva le jour du festin ; nous étions une vingtaine. Le dîner était bon, magnifique et bien servi. Malgré l'étalage qu'on avait fait et qui me faisait prévoir un résultat ridicule, il n'y eut rien de pareil. Monsieur de Valse en fit les honneurs avec aisance et en grand seigneur. L'ennui et la monotonie sous laquelle succombent les habitants de Turin leur fait saisir avec avidité tout ce qui ressemble à un événement. C'est l'unique occasion où j'aie vu aucuns des membres du corps diplomatique priés à dîner dans une maison piémontaise.

Les étrangers, comme je l'ai déjà dit, s'arrêtent peu à Turin ; il n'y a rien à y voir, la société n'y retient pas et les auberges sont mauvaises.

Nous vîmes Jules de Polignac passer rapidement, se rendant à Rome. Il y était envoyé par Monsieur. Je crois qu'il s'agissait de statuer sur l'existence des jésuites et surtout de la Congrégation qui, déjà, étendait son réseau occulte sur la France, sous le nom de la petite Église. Elle était en hostilité avec le pape Pie VII, n'ayant jamais voulu reconnaître le Concordat, ni les évêques nommés à la suite de ce traité. Elle espérait que la persécution qu'elle faisait souffrir aux prélats à qui le Pape avait refusé l'investiture pendant ses discussions avec l'Empereur compenserait sa première désobéissance. On désirait que le Pape reconnût les évêques titulaires des sièges avant le Concordat et non démissionnaires comme y ayant conservé leurs droits. Jules allait négocier cette transaction. Le Pape fut probablement très sage car, à son retour de Rome, il en était fort mécontent ; il avait pourtant obtenu d'être créé prince romain, cela ne présentait pas de grandes difficultés. Il prolongea son séjour à Turin pendant assez de temps. Les jésuites commençaient à y être puissants ; il les employa à se faire nommer chevalier de Saint-Maurice. Je n'ai jamais pu comprendre qu'un homme de son nom, et dans sa position, ait eu la fantaisie de posséder ce petit bout de ruban.

L'ordre de l'*Annonciade* est un des plus illustres et des plus recherchés de l'Europe ; il n'a que des *grands colliers*. Ils sont *excellences*. Le roi de Sardaigne fait des *excellences*, comme ailleurs le souverain crée des ducs ou des princes ; seulement ce titre n'est jamais héréditaire. Quelques places, aussi bien que le collier de l'Annonciade, donnent droit à le porter. Il entraîne toutes les distinctions et les privilèges qu'on peut posséder dans le pays. Je conçois, à la rigueur, quoique cela ne soit guère avantageux pour un étranger, qu'on recherche un pareil ordre ; mais la petite croix de Saint-Maurice, dont les chevaliers pavent les rues, m'a semblé une singulière ambition pour Jules. Au reste, quand on a bien voulu, s'appelant monsieur de Polignac, devenir *prince du Pape*, il n'y a pas de puérile vanité qui puisse surprendre. Cela ne l'empêchait pas de concevoir de très grandes ambitions.

Quelque accoutumés que nous fussions à ses absurdités, il trouvait encore le secret de nous étonner. Les jeunes gens de l'ambassade restaient ébahis des thèses qu'il soutenait, il faut le dire, avec une assez grande facilité d'élocution ; il n'y manquait que le sens commun.

Un jour, il nous racontait qu'il désirait fort que le Roi le nomme ministre, non pas, ajoutait-il, qu'il se crût plus habile qu'un autre, mais parce que rien n'était plus facile que de gouverner la France. Il ne ferait au Roi qu'une seule condition : il demanderait qu'il lui assurât pendant dix ans les portefeuilles des affaires étrangères, de la guerre, de l'intérieur, des finances et surtout de la police. Ces cinq ministères remis exclusivement entre ses mains, il répondait de tout, et cela sans se donner la moindre peine. Une autre fois, il disait que, puisque la France était en appétit de constitution, il fallait lui en faire une bien large, bien satisfaisante pour les opinions les plus libérales, la lire en pleine Chambre, et puis, la posant sur la tribune, ajouter :

« Vous avez entendu la lecture de cette constitution ; elle doit vous convenir ; maintenant il faut vous en rendre dignes. Soyez sages pendant dix ans, nous la promulguerons, mais chaque mouvement révolutionnaire, quelque faible qu'il soit, retardera d'une année cet instant que nous aussi, nous appelons de tous nos vœux. » Et, en attendant *Io el rey*, s'écriait-il en frappant sur un grand sabre qu'il traînait après lui, car, en sa qualité d'aide de camp de Monsieur, quoiqu'il n'eût jamais vu brûler une amorce ou commandé un homme, il était le plus souvent qu'il lui était possible en uniforme.

On parlait un soir du mauvais esprit qui régnait en Dauphiné et on l'attribuait au grand nombre d'acquéreurs de biens d'émigrés :

« C'est la faute du gouvernement, reprit Jules ; j'ai proposé un moyen bien simple de remédier à cet embarras. J'en garantissais l'infailibilité ; on ne veut pas l'employer.

— Quel est donc ce moyen ? lui demandai-je.

— J'ai offert de prendre une colonne mobile de dix mille hommes, d'aller m'établir successivement dans chaque province, d'expulser les nouveaux propriétaires et de replacer partout les anciens avec une force assez respectable pour qu'on ne pût rien espérer de la résistance. Cela se serait fait très facilement, sans le moindre bruit, et tout le monde aurait été content.

— Mais, mon cher Jules, pas les acquéreurs que vous expropriez, au moins ?

— Mon Dieu ! si, parce qu'ils seront toujours inquiets ! »

Ces niaiseries ne vaudraient pas la peine d'être racontées sans la déplorable célébrité qu'a si chèrement acquise le pauvre prince de Polignac. Je pourrais en faire une bien longue collection, mais cela suffit pour montrer la tendance de cet esprit si étroit.

CHAPITRE III

Révélation des projets bonapartistes. — Voyage à Gênes. — Expérience des fusées à la congrève. — La princesse Grassalcowics. — L'empereur Napoléon quitte l'île d'Elbe. — Il débarque en France. — Officier envoyé par le général Marchand. — Déclaration du 13 mars. — Mon frère la porte à monsieur le duc d'Angoulême. — Le Pape. — La duchesse de Lucques.

Mon père avait été chargé de veiller sur les actions des bonapartistes, répandus en Italie, et sur leurs communications avec l'île d'Elbe. Il avait employé à ce service un médecin anglais, nommé Marshall, que le prince régent d'Angleterre faisait voyager en Italie pour recueillir des renseignements sur la conduite, plus que légère, de la princesse sa femme.

Ce Marshall avait, en 1799, porté la vaccine en Italie ; il s'était trouvé à Naples lors des cruelles vengeances exercées par la Cour ramenée de Palerme sur les vaisseaux de l'amiral Nelson. Il était jeune alors et, justement indigné du spectacle hideux de tant d'horreurs, il avait profité de son caractère d'anglais et de l'accès que lui procurait sa position de médecin pour rendre beaucoup de services aux victimes de cette réaction royaliste. Il était resté depuis lors dans des rapports intimes avec le parti révolutionnaire et fort à même de connaître ses projets sans participer à ses trames.

Une nuit du mois de janvier 1815, il arriva chez mon père très secrètement et lui communiqua des documents qui prouvaient, de la manière la moins douteuse, qu'il se préparait un mouvement en France et que l'empereur Napoléon comptait prochainement quitter l'île d'Elbe et l'appuyer de sa présence. Mon père, persuadé de la gravité des circonstances, pressa Marshall de faire ses communications au gouvernement français. Il se refusa à les donner à aucun ministre. Les cabinets de tous, selon lui, étaient envahis par des bonapartistes, et il craignait pour sa propre sûreté.

Monsieur de Jaucourt remplaçait par intérim monsieur de Talleyrand et ne répondait à aucune dépêche ; la correspondance se faisait par les bureaux, elle était purement officielle. Mon père n'aurait su à quel ministre adresser Marshall qui, d'ailleurs, ne consentait à remettre les pièces qu'il s'était procurées qu'au Roi lui-même. Il se vantait d'être en relations personnelles avec le prince régent ; il semblait que la grandeur de ses commettants relevât à ses yeux le métier assez peu honorable auquel il se livrait. L'importance des révélations justifiait ses exigences. Mon père lui donna une lettre pour le duc de Duras ; il fut introduit par celui-ci dans le cabinet de Louis XVIII, le 22 janvier. Le Roi fit remercier mon père du zèle qui avait procuré des renseignements si précieux ; mais ils ne donnèrent lieu à aucune précaution, pas même à celle d'envoyer une corvette croiser autour de l'île d'Elbe. L'incurie à cette époque a été au delà de ce que la crédulité de la postérité pourra consentir à se laisser persuader.

Je viens de dire que mon père n'avait pas reçu de dépêches du ministre des affaires étrangères ; j'ai tort. Il en reçut une seule, pour lui demander des truffes de Piémont pour le Roi ; elle était de quatre pages et entraînait dans les détails les plus minutieux sur la manière de les expédier et les faire promptement et sûrement arriver.

À la vérité, le prince de Talleyrand le faisait tenir suffisamment au courant de ce qui se passait au Congrès ; mais sa résidence à Vienne empêchait qu'il pût donner, ni peut-être savoir, des nouvelles de France.

Vers la fin de février, la Cour se rendit à Gênes pour y recevoir la Reine qu'on attendait de Sardaigne. Le corps diplomatique l'y suivit. Nous laissâmes la vallée de Turin et celle d'Alexandrie sous la neige qui les recouvrait depuis le mois de novembre, et nous arrivâmes au haut de la Bocchetta. On ne passe plus par cette route. La montagne de la Bocchetta a cela de remarquable qu'elle ne présente aucun plateau et la voiture n'a pas encore achevé son ascension que les chevaux qui la traînent ont déjà commencé à descendre. Au moment de l'année où nous nous trouvions, cette localité est d'autant plus frappante qu'on passe immédiatement du plein hiver à un printemps très avancé. D'un côté, la montagne est couverte de neige, les ruisseaux sont gelés, les cascades présentent des stalactites de glace ; de l'autre, les arbres sont en fleur, beaucoup ont des feuilles, l'herbe est verte, les ruisseaux murmurent, les oiseaux gazouillent, la nature entière

semble en liesse et disposée à vous faire oublier les tristesses dont le cœur était froissé un quart de minute avant. Je n'ai guère éprouvé d'impression plus agréable.

Après quelques heures d'une course rapide à travers un pays enchanté, nous arrivâmes à Gênes le 26 février. Les rues étaient tapissées de fleurs ; nulle part je n'en ai vu cette abondance ; il faisait un temps délicieux : j'oubliai la fatigue d'un voyage dont le commencement avait été pénible.

En descendant de voiture, je voulus me promener dans ces rues embaumées, si propres, si bien dallées, et dont le marcher était bien autrement doux que celui de ma chambre pavée de Turin. Je les trouvai remplies d'une population gaie, animée, affairée, qui faisait contraste avec le peuple sale et ennuyé que je venais de quitter. Les femmes, chaussées de souliers de soie, coiffées de l'élégant *mezzaro*, me charmèrent et les enfants me parurent ravissants. Tout le beau monde de Gênes se trouvait aussi dans la rue ; au bout de cinq minutes nous étions entourés de quarante personnes de connaissance. Je sentis subitement soulever de dessus mes épaules le manteau de plomb que le séjour de Turin y fixait depuis six mois. Ma joie fut un peu calmée par les cent cinquante marches qu'il fallut gravir pour arriver à un beau logement, dans un grand palais qu'on avait retenu pour l'ambassadeur de France.

Pendant le séjour que j'ai fait à Gênes, la hauteur des appartements et l'importunité, sans exemple partout ailleurs, des mendiants sont les seules choses qui m'aient déplu. Je ne répéterai pas ce que tout le monde sait de la magnificence et de l'élégance des palais. Je ne parlerai pas davantage des mœurs du pays que je n'ai pas eu occasion d'observer, car, peu de jours après notre arrivée, les événements politiques nous condamnèrent à la retraite, et j'ai à peine entrevu la société.

Les génois ne prenaient guère le soin de dissimuler leur affliction de la réunion au Piémont et la répugnance qu'ils avaient pour le Roi. Peu d'entre eux allaient à la Cour, et ceux-là étaient mal vus par leurs compatriotes. Leur chagrin était d'autant plus sensible qu'ils avaient cru un moment à l'émancipation.

Lord William Bentinck, séduit par les deux beaux yeux de la *Louise Durazzo* (comme on dit à Gênes), avait autorisé par son silence, si ce n'est

par ses paroles, le rétablissement de l'ancien gouvernement pendant son occupation de la ville. Les actes par lesquels le congrès de Vienne disposa du sort des génois leur en parurent plus cruels à subir. Maître pour maître, ils préférèrent un grand homme au bon roi Victor ; et, s'il fallait cesser d'être génois, ils aimaient encore mieux être français que piémontais. La sentence de Vienne les avait rendus bonapartistes enragés, et c'est surtout des rivières de Gênes que partaient les correspondances pour l'île d'Elbe.

L'armée anglaise, avant de remettre la ville aux autorités sardes, avait dépouillé les établissements publics et tout enlevé du port, jusqu'aux chaînes des galériens. Cette avanie avait fort exaspéré le sentiment de nationalité des génois.

Le lendemain de notre arrivée, nous fûmes conviés à aller assister à une représentation qu'un commodore anglais donnait au Roi. Il s'agissait de lui montrer l'effet des fusées à la congrève, invention nouvelle à cette époque. Nous nous rendîmes tous à pied, par un temps admirable, à un petit plateau situé sur un rocher à quelques toises de la ville et d'où l'on jouissait d'une vue magnifique. Une mauvaise barque, amarrée si loin qu'à peine on pouvait l'apercevoir à l'œil nu, servait de but. La brise venait de mer et nuisait à l'effet des fusées, mais elle rafraîchissait l'air et le rendait délicieux. Le spectacle était animé sur la côte et brillant dans le port qu'on apercevait sur la droite, rempli de vaisseaux pavoisés.

Le tir fut interrompu par la crainte que deux petite bricks, affalés par le vent, pussent être atteints. Évidemment ils ne voulaient pas aborder ; ils manœuvraient pour s'élever en mer, y réussirent, et on recommença à tirer. D'après toutes les circonstances qui sont venues depuis à notre connaissance, il est indubitable que ces deux bricks transportaient Bonaparte et sa fortune aux rivages de Cannes. Combien le hasard d'une de ces fusées, en désamarrant ces bâtiments, aurait pu changer le destin du monde !

Le commodore donna un élégant déjeuner sous une tente, et on se sépara très satisfaits de la matinée.

Je me rappelle que la princesse Krassalkowitz vint achever la journée chez nous. J'étais liée avec elle depuis longtemps ; elle s'embarquait le lendemain pour Livourne. Nous causions le soir de la fadeur des

événements, de l'ennui des gazettes : valait-il la peine de vivre pour attendre quinze jours un misérable protocole du congrès de Vienne ? Moitié sérieusement, moitié en plaisanterie, nous regrettions les dernières années si agitées mais si animées ; l'existence nous paraissait monotone, privée de ces grands spectacles. Ma mère reprit :

« Voilà bien des propos de jeunes femmes ; oh ! mesdames, ne tentez pas la Providence ! Quand vous serez aussi vieille que moi, vous saurez que les moments de calme, que vous avez l'enfantillage d'appeler d'ennui, ne durent jamais longtemps. »

Aussi lorsque, trois jours après, la princesse revint à Gênes, n'ayant pu débarquer à Livourne et retournant en toute hâte à Vienne, elle arriva chez nous se cachant le visage, et disant :

« Ah ! chère ambassadrice, que vous aviez raison ; je vous demande pardon de mes folies, j'en suis bien honteuse. »

J'aurais pu partager ses remords, car j'avais pris part à la faute.

Nous assistions à un concert lorsqu'on vint chercher mon père ; un courrier l'attendait ; il était expédié par le consul français à Livourne et annonçait le départ de Bonaparte de Porto-Ferraio. Mon père s'occupait tout de suite d'en donner avis. Il expédia une estafette à Vienne à monsieur de Talleyrand, une autre à Paris, et fit partir un secrétaire de légation pour porter cette nouvelle à Masséna, et, chemin faisant, prévenir toutes les autorités de la côte. Cette précaution fut déjouée par la célérité de l'Empereur. Peu d'heures après son départ de Gênes, monsieur de Château traversait le bivouac de Cannes déjà abandonné, quoique les feux brûlassent encore. Nous avions passé la nuit à copier les lettres et les dépêches qui furent confiées à ces différents courriers ; il n'y avait qu'une partie de la chancellerie à Gênes où on ne s'attendait pas à de telles affaires.

L'émoi fut grand le lendemain matin. On ne doutait pas que l'Empereur ne dût débarquer sur quelque point de l'Italie et se joindre aux troupes de Murat qui armait depuis quelque temps. Les autrichiens n'étaient pas en mesure de s'y opposer, et le général Bubna, fort inquiet, reprochait aux piémontais l'empressement qu'ils avaient eu de faire abandonner leur territoire par les allemands avant d'avoir eu le temps de créer une armée nationale. Le comte de Valse, de son côté, prétendait que, les frais de

l'occupation absorbant tous les revenus de l'État, on ne pouvait rien instituer tant qu'elle durait.

Lord William Bentinck arriva à tire d'aile. Chacun se regardait, s'inquiétait, s'agitait ; on s'accusait mutuellement, mais l'incertitude du lieu où débarquerait l'Empereur ne permettait de prendre aucun parti, ni de donner aucun ordre. Le général Bubna fut le premier instruit de sa marche ; dès lors, autrichiens, anglais et piémontais, tout se rassura et crut avoir du temps devant soi.

Bubna demanda à faire entrer ses troupes en Piémont. Monsieur de Valse s'y refusant obstinément, il fut réduit à les faire cantonner sur les frontières de Lombardie ; aussi déclara-t-il formellement que, si l'armée napolitaine s'avancait, il resterait derrière le Pô, en laissant le Piémont découvert. Le cabinet sarde tint bon ; il ne tarda même pas à admettre l'étrange pensée de pouvoir s'établir dans un état de neutralité vis-à-vis de Napoléon et de Murat. Les rapports avec mon père se ressentirent plus tard de cette illusion. L'ambassadeur sarde fut le seul qui ne rejoignit pas le roi Louis XVIII à Gand.

Monsieur de Château revint porteur des plus belles promesses de Masséna. Il avait vu arrêter madame Bertrand, arrivant de l'île d'Elbe, et il avait trouvé partout autant d'enthousiasme pour monsieur le duc d'Angoulême que d'indignation contre l'Empereur. Cela était vrai en Provence et dans ce moment. Des nouvelles bien différentes étaient portées sur l'aile des vents. On apprenait avec une rapidité inouïe, et par des voies inconnues, les succès et la marche rapide de Bonaparte.

Un matin, un officier français, portant la cocarde blanche, se présenta chez mon père et lui remit une dépêche du général Marchand, tellement insignifiante qu'elle ne pouvait pas avoir motivé son envoi. Il était fort agité et demandait une réponse immédiate, son général ayant fixé le moment du retour. Mon père l'engagea à s'aller reposer quelques heures. Tandis qu'il cherchait le mot de cette énigme, d'autant moins facile à deviner que le bruit s'était répandu que le général Marchand avait reconnu l'Empereur, le général Bubna entra chez lui en lui disant :

« Mon cher ambassadeur, je viens vous remercier du soin que vous prenez de payer le port de mes lettres. Je sais qu'on vous demande

cinquante louis pour celle que voici. Elle est du général Bertrand qui m'écrit, par ordre de Napoléon, pour me charger d'expédier sur-le-champ par estafette ces autres dépêches à Vienne pour l'Empereur et pour Marie-Louise. Moi, qui ne suis jamais très pressé, j'attendrai tranquillement une bonne occasion ; qu'allez-vous faire de votre jeune homme ? »

Mon père réfléchit un moment, puis il pensa que, s'il le faisait arrêter, ce serait trop grave. Il l'envoya chercher à son auberge, lui intima l'ordre de partir sur-le-champ, en le prévenant que, s'il laissait au gouvernement sarde le temps d'apprendre la manière dont il avait franchi la frontière, il serait arrêté comme espion, et qu'il ne pourrait pas le réclamer.

L'officier eut l'imprudence de dire qu'il lui faudrait s'arrêter à Turin où il avait des lettres à remettre. Mon père lui conseilla de les brûler et lui donna un passeport qui indiquait une route qui l'éloignait de Turin. Je n'ai plus entendu parler de ce monsieur qui eut l'audace, après cette explication, de réclamer de mon père les cinquante louis que le général Marchand, dans sa lettre ostensible, l'avait prié de lui remettre pour les frais de son voyage. Bubna garda le secret suffisamment longtemps pour assurer la sécurité du courrier. Elle aurait été fort hasardée en ce moment ; car les vellétés pacifiques du cabinet sarde n'existaient pas alors, et ses terreurs sur les dispositions bonapartistes des piémontais étaient en revanche très exaltées.

La déclaration du 13 mars fut expédiée à mon père par monsieur de Talleyrand, aussitôt qu'elle eut été signée par les souverains réunis à Vienne. Il la fit imprimer en toute hâte, et, trois heures après son arrivée, mon frère se mit en route pour la porter à monsieur le duc d'Angoulême. Il le trouva à Nîmes. La rapidité avait été si grande qu'elle nuisit presque à l'effet et fit douter de l'authenticité de la pièce. Monsieur le duc d'Angoulême garda mon frère auprès de lui, le nomma son aide de camp, et bientôt après l'envoya en Espagne pour demander des secours qu'il n'obtint pas. Au surplus, si on les avait accordés, ils seraient arrivés trop tard.

Dans le plan que je me suis fait de noter les plus petites circonstances qui, à mon sens, dessinent les caractères, je ne puis m'empêcher d'en rapporter une qui peut sembler puérile.

Mon frère avait donc apporté à monsieur le duc d'Angoulême un document d'une importance extrême. Il avait fait une diligence qui prouvait

bien du zèle. Sur sa route, il avait semé partout des exemplaires de la déclaration sans s'informer de la couleur des personnes auxquelles il les remettait, ce qui n'était pas tout à fait sans danger. Monsieur le duc d'Angoulême le savait et semblait fort content de lui. Il l'engagea à déjeuner. Rainulphe, ayant fait l'espèce de toilette que comportait la position d'un homme qui vient de faire cent lieues à franc étrier, s'y rendit. À peine à table, les premiers mots de monsieur le duc d'Angoulême furent :

« Quel uniforme portez-vous là ?

— D'officier d'état-major, monseigneur.

— De qui êtes-vous aide de camp ?

— De mon père, monseigneur.

— Votre père n'est que lieutenant général ; pourquoi avez-vous des aiguillettes ? Il n'y a que la maison du Roi et celle des princes qui y aient droit... ; on les tolère pour les maréchaux... ; vous avez tort d'en porter.

— Je ne savais pas, monseigneur.

— À présent vous le savez, il faut les ôter tout de suite. En bonne justice, cela mériterait les arrêts, mais je vous excuse ; que je ne vous en voie plus. »

On comprend combien un jeune homme comme était alors Rainulphe se trouva déconcerté par une pareille sortie faite en public. Dans les moments où s'il s'animait sur les petites questions militaires jusqu'à se monter à la colère, monsieur le duc d'Angoulême se faisait l'illusion d'être un grand capitaine.

Le roi de Sardaigne annonça qu'il allait faire une course à Turin ; ses ministres et le général Bubna l'accompagnèrent. Le ministre d'Angleterre resta à Gênes ainsi que mon père qui s'y tenait plus facilement en communication avec monsieur le duc d'Angoulême et le midi de la France.

Bientôt nous vîmes arriver toutes les notabilités que les mouvements de l'armée napolitaine repoussaient du sud de l'Italie. Le Pape fut le premier ; on le logea dans le palais du Roi. Je ne l'avais pas vu depuis le temps où il était venu sacrer l'empereur Napoléon ; nous allâmes plusieurs fois lui faire notre cour. Il causait volontiers et familièrement de tout. Je fus surtout touchée de la manière digne et calme dont il parlait de ses années de

proscription, sans avoir l'air d'y attacher ni gloire ni mérite, mais comme d'une circonstance qui s'était trouvée malheureusement inévitable, s'affligeant que son devoir l'eût forcé à imposer à Napoléon les torts de sa persécution. Il y avait dans tous ses discours une noble et paternelle modération qui devait lui être inspirée d'en haut, car, sur tout autre sujet, il n'était pas à beaucoup près aussi distingué. On sentait que c'était un homme qui recommencerait une carrière de tribulation, sans qu'elle pût l'amener à l'amertume ni à l'exaltation. Le mot *sérénité* semblait inventé pour lui. Il m'a inspiré une bien sincère vénération.

Bientôt après, il fut suivi par l'infante Marie-Louise, duchesse de Lucques, plus connue sous le titre de reine d'Étrurie. Gênes étant comblée de monde et ne pouvant trouver un logement convenable, elle s'installa dans une chambre d'auberge dont, à l'aide de quelques paravents, on fit un dortoir pour toute la famille. Elle paraissait faite pour habiter ce taudis ; je n'ai jamais rien vu de plus ignoble que la tournure de cette princesse, si ce n'est ses discours. Elle était Bourbon : il nous fallait bien lui rendre des hommages, mais c'était avec dégoût et répugnance.

Elle traînait à sa suite une fille, aussi disgracieuse qu'elle, et un fils si singulièrement élevé qu'il pleurait pour monter sur un cheval, se trouvait mal à l'aspect d'un fusil, et qu'ayant dû un jour entrer dans un bateau pour passer un bac il en eut des attaques de nerfs. La duchesse de Lucques assurait que les princes espagnols avaient tous été élevés précisément comme son fils. Mon père tâcha de la raisonner à ce sujet, mais ce fut sans autre résultat que de se faire prendre en grippe par elle.

CHAPITRE IV

La princesse de Galles. — Fête donnée au roi Murat. — Audience de la princesse. — Notre situation est pénible. — Message de monsieur le duc d'Angoulême. — Inquiétudes pour mon frère. — Marche de Murat. — Il est battu à Occhiobello. — L'abbé de Janson. — Henri de Chastellux.

Monsieur Hill nous arriva un matin avec une figure encore plus triste que de coutume ; sa princesse de Galles était en rade. Sous prétexte de lui céder son appartement, il l'abandonna aux soins de lady William Bentinck, se jeta dans sa voiture et partit pour Turin. Lady William en aurait bien fait autant s'il lui avait été possible. La princesse Caroline s'établit chez monsieur Hill.

Le lendemain, nous vîmes apparaître dans les rues de Gênes un spectacle que je n'oublierai jamais. Dans une sorte de phaéton, fait en conque marine, doré, nacré, enluminé extérieurement, doublé en velours bleu, garni de crépines d'argent, traîné par deux très petits chevaux pies, menés par un enfant vêtu en amour d'opéra, avec des paillettes et des tricots couleur de chair, s'étalait une grosse femme d'une cinquantaine d'années, courte, ronde et haute en couleur. Elle portait un chapeau rose avec sept ou huit plumes roses flottant au vent, un corsage rose fort décolleté, une courte jupe blanche qui ne dépassait guère les genoux, laissait apercevoir de grosses jambes couvertes de brodequins roses ; une écharpe rose, qu'elle était constamment occupée à draper, complétait le costume.

La voiture était précédée par un grand bel homme monté sur un petit cheval pareil à l'attelage, vêtu précisément comme le roi Murat auquel il cherchait à ressembler de geste et d'attitude, et suivie par deux palefreniers à la livrée d'Angleterre, sur des chevaux de la même espèce. Cet attelage napolitain était un don de Murat à la princesse de Galles qui s'exhibait sous ce costume ridicule et dans ce bizarre équipage. Elle se montra dans les rues de Gênes pendant cette matinée et celles qui suivirent.

La princesse était dans tout le feu de sa passion pour Murat ; elle aurait voulu l'accompagner dans les camps. Il avait dû user d'autorité pour la faire partir. Elle n'y avait consenti qu'avec l'espérance de décider lord William Bentinck à joindre les forces anglaises aux armes napolitaines. Elle ne s'épargnait pas dans les demandes, les supplications, les menaces à ce sujet. On peut juger de quel poids tout cela était auprès de lord William qui, au reste, partit le surlendemain de son arrivée.

Elle était aussi fort zélée bonapartiste. Cependant elle témoignait bien quelque crainte que l'Empereur ne compromit le *Roi*, comme elle appelait exclusivement Murat. Elle s'entoura bien vite de tout ce qui était dans l'opposition à Gênes et en fit tant, qu'au bout de quelques jours, le gouvernement sarde la fit prier de chercher un autre asile.

Pendant le dernier carnaval, qu'elle venait de passer à Naples, elle avait inventé de faire donner un bal de souscription à Murat par les anglais qui s'y trouvaient. La scène se passait dans une salle publique. Au moment où Murat arriva, un groupe, formé des plus jolies anglaises costumées en déesses de l'Olympe, alla le recevoir. Minerve et Thémis s'emparèrent de lui et le conduisirent sur une estrade dont les rideaux s'ouvrirent et montrèrent aux spectateurs un groupe de génies, parmi lesquels figurait une Renommée sous les traits d'une des jolies ladies Harley. Elle tenait un grand tableau. La Gloire, représentée par la princesse, plus ridiculement vêtue encore que les autres, s'avança légèrement, enleva une plume de l'aile de la Renommée et inscrivit, en grandes lettres d'or, sur le tableau qu'elle soutenait, le nom des diverses batailles où Murat s'était signalé. Le public applaudissait en pâmant de rire ; la reine de Naples haussa les épaules. Murat avait assez de bon sens pour être impatienté, mais la princesse prenait cette mascarade au sérieux comme une ovation glorieuse pour l'objet de sa passion et pour elle qui savait si dignement l'honorer. J'ai entendu faire la relation de cette soirée à lady Charlotte Campbell, celle des dames de la princesse qui l'a abandonnée la dernière. Elle pleurait de dépit en en parlant, mais son récit n'en était que plus comique. Il fallait avoir l'héroïne sous les yeux pour en apprécier pleinement le ridicule.

C'était pour tromper le chagrin que lui causait sa séparation d'avec Murat que la princesse de Galles avait inventé de faire habiller un de ses gens, qui le rappelait un peu, précisément comme lui. Ce portrait animé était

Bergami, devenu célèbre depuis, et qui déjà (assurait le capitaine du bâtiment qui l'avait amené de Livourne) usurpait auprès de sa royale maîtresse tous les droits de Murat, aussi bien que son costume ; mais cela ne passait encore que pour un mauvais propos de marin.

Il fallut bien aller rendre les hommages, dus à son rang dans l'almanach, à cette princesse baladine. Elle nous détestait dans l'idée que nous étions hostiles au *Roi* ; elle se donna la petite joie d'être fort impertinente.

Nous y allâmes avec lady William Bentinck, le jour et l'heure fixés par elle. Elle nous fit attendre longtemps ; enfin nous fûmes admises sous un berceau de verdure où elle déjeunait vêtue d'un peignoir tout ouvert et servie par Bergami. Après quelques mots dits à ma mère, elle affecta de ne parler qu'anglais à lady William. Elle fut un peu déconcertée de nous voir prendre part à cette conversation, dont elle pensait nous exclure, et se rabattit à ne parler que des vertus, des talents royaux et militaires de Murat. Bientôt après, elle donna audience à mon père et entama un grand discours sur les succès infaillibles de Murat, sa prochaine jonction avec l'armée de l'empereur Napoléon et les triomphes qui les attendaient. Mon père se prit à rire.

« Vous vous moquez de moi, monsieur l'ambassadeur ?

— Du tout, madame, c'est Votre Altesse Royale qui veut me faire prendre le change par son sérieux. De tels discours, tenus par la princesse de Galles à l'ambassadeur de France, sont trop plaisants pour qu'elle exige que je les écoute avec gravité. »

Elle prit l'air très offensé et abrégé l'entrevue. Nous n'étions aucuns tentés de la renouveler. Elle prétendit que mon père avait contribué à lui faire donner l'ordre de partir ; rien n'était plus faux. Si le gouvernement avait été stimulé par quelqu'un, c'était plutôt par lady William Bentinck qui en était fort importunée. Lord William et monsieur Hill s'étaient soustraits à cet ennui.

Nous étions dans un état cruel. Rien n'est plus pénible que de se trouver à l'étranger, avec une position officielle, au milieu d'une pareille catastrophe, lorsqu'il faut montrer une sérénité qu'on n'éprouve pas. Personne n'entrait dans nos sentiments de manière à nous satisfaire. Les uns proclamaient les succès assurés de Bonaparte, les autres sa chute rapide devant les alliés et

l'humiliation des armes françaises. Il était bien rare que les termes fussent assez bien choisis pour ne pas nous froisser. Aussi, dès que les événements, par leur gravité irrécusable, nous eurent délivrés du tourment de jouer la comédie d'une sécurité que nous n'avions pas conservée un seul instant, nous nous renfermâmes dans notre intérieur, d'où nous ne sortîmes plus.

Le marquis de Lur-Saluces, aide de camp de monsieur le duc d'Angoulême, arriva porteur de ses dépêches. Le prince chargeait mon père de demander au roi de Sardaigne le secours d'un corps de troupes qui serait entré par Antibes pour le rejoindre en Provence. Il venait d'obtenir un succès assez marqué au pont de la Drôme où, surtout, il avait déployé aux yeux des deux armées une valeur personnelle qui l'avait très relevé dans les esprits. Il sentait le besoin et la volonté d'agir vigoureusement. Quand une fois monsieur le duc d'Angoulême était tiré de sa funeste préoccupation d'obéissance passive, il ne manquait pas d'énergie. Il était moins nul que certaines niaiseries, dont on ferait un volume, donneraient lieu de le croire. C'était un homme très incomplet, mais non pas incapable.

Mon père fit préparer une voiture et partit avec monsieur de Saluces pour Turin. Nous avons appris par celui-ci l'envoi de mon frère en Espagne. Peu de jours après, le *Moniteur* contenait des lettres interceptées de monsieur le duc d'Angoulême à madame la duchesse d'Angoulême ; elles disaient que le jeune d'Osmond en était porteur. Nous eûmes tout lieu de craindre qu'il eût été arrêté ; cette vive inquiétude dura vingt-sept jours.

Les communications avec le Midi furent interrompues ; nous ne savions ce qui s'y passait que par les gazettes de Paris qui parvenaient irrégulièrement. C'est de cette façon que nous apprîmes la défaite de monsieur le duc d'Angoulême, la convention faite avec lui et enfin son départ de Cette. Le nom de mon frère ne se trouvait nulle part ; nous finîmes par recevoir des lettres de lui, écrites de Madrid. Il allait le quitter pour rejoindre son prince qu'il croyait en France et qu'après un long circuit il retrouva à Barcelone.

Monsieur le duc d'Angoulême avait eu le projet d'envoyer mon frère auprès de Madame, ainsi qu'il le lui disait dans sa lettre, puis il avait changé d'idée et l'avait expédié au duc de Laval, ambassadeur à Madrid. C'était là ce qui nous avait occasionné une inquiétude si grande et si justifiée dans ce premier moment de guerre civile où il était impossible de prévoir quel serait

le sort des prisonniers et la nature des vengeances exercées de part et d'autre. La suite a prouvé que les colères étaient épuisées aussi bien que les passions et qu'il ne restait des premiers temps de la Révolution que la valeur et les intérêts personnels.

Murat avançait en Italie si rapidement que, déjà, on emballait à Turin. Nous avions bien le désir, ma mère et moi, d'aller y rejoindre mon père ; il s'y refusait de jour en jour. La question d'économie devenait importante et se joignait à celle de sécurité pour ne pas faire un double voyage dans ce moment d'incertitude.

Les demandes de monsieur de Saluces avaient été plus que froidement accueillies par le gouvernement sarde. Elles n'auraient pu avoir de succès effectif, puisque la nouvelle de la catastrophe et de l'embarquement du prince arrivèrent promptement après. Mais, dès lors, mon père remarqua l'accueil embarrassé que lui fit le ministre et aperçut une disposition à écarter l'ambassadeur des affaires, tout en comblant le marquis d'Osmond de politesses.

Comme, dans le même temps, on repoussait tout secours autrichien ou anglais, il restait évident qu'on espérait négocier séparément et se maintenir en position de faire valoir sa neutralité à l'Empereur, s'il réussissait à s'établir. Bubna riait beaucoup de cette politique ; il appelait le roi Victor *l'Auguste allié de l'empereur Napoléon*. Mon père n'était pas en situation d'en rire, mais lui aussi croyait à cette préoccupation du cabinet sarde.

Murat, ayant été battu à Occhiobello par les armées autrichiennes, cessa d'avancer, et nos arrêts furent levés. On annonça officiellement que l'arrivée de la reine de Sardaigne était remise indéfiniment ; nous retournâmes à Turin.

Avant de quitter Gênes, je veux parler de deux individus que nous y vîmes passer. Le premier était l'abbé de Janson. Ayant appris le départ de l'île d'Elbe sur la côte de Syrie, où il se trouvait pèlerin de Jérusalem, il avait été si bien servi par les vents et par son activité qu'il était arrivé à Gênes dans un temps presque incroyable. Il n'y resta que deux heures pour s'informer des événements, retroussa sa soutane, enfourcha un bidet de poste et courut joindre monsieur le duc d'Angoulême.

Cet abbé, en costume ecclésiastique, parut fort ridicule aux soldats ; mais lorsque, au combat du pont de la Drôme, on le vit allant jusque sous la mitraille relever les blessés sur ses épaules, leur porter des consolations et des secours de toute espèce, avec autant de sang-froid qu'un grenadier de la vieille garde, *le curé* (comme ils l'appelaient) excita leur enthousiasme au plus haut degré. L'abbé de Janson a depuis mis ce zèle au service de l'intrigue ; on ne peut que le regretter. Devenu évêque de Nancy et un des membres le plus actif de la Congrégation si fatale à la Restauration, il s'est fait tellement détester qu'à la Révolution de 1830 il a été expulsé de sa ville épiscopale.

L'autre personne dont je veux noter le passage à Gênes est Henri de Chastellux. Âgé de 24 ou 25 ans, maître d'une fortune considérable, il était attaché à l'ambassade de Rome. Ce fut là qu'il apprit la trahison de son beau-frère, le colonel de La Bédoyère. Il en fut d'autant plus consterné qu'il aimait tendrement sa sœur et qu'il comprenait combien elle devait avoir besoin de consolation et de soutien, dans une pareille position, au milieu d'une famille aussi exaltée en royalisme que la sienne. Il obtint immédiatement un congé de son ambassadeur et, après avoir rangé ses papiers, fait ses malles, emballé ses livres et ses effets, il se jeta dans la carriole d'un voiturin avec lequel il avait fait marché pour le mener en vingt-sept jours à Lyon.

Les révolutions ne s'accommodent guère de cette allure. En arrivant à Turin, monsieur de Chastellux fut informé qu'il ne pouvait continuer sa route. Il vint à Gênes consulter mon père sur ce qu'il lui restait à faire. Il fut décidé qu'il irait rejoindre monsieur le duc d'Angoulême ; mon père lui dit qu'il le chargerait de dépêches. En effet, deux heures après, un secrétaire alla les lui porter ; il le trouva couché sur un lit, lisant Horace.

« Quand partez-vous ?

— Je ne sais pas encore. Je n'ai pas pu m'arranger avec les patrons qu'on m'a amenés, j'en attends d'autres.

— Vous n'allez pas par la Corniche ?

— Non, je compte louer une felouque. »

Le secrétaire rapporta les dépêches qu'on expédia par estafette.

Henri de Chastellux s'embarqua le lendemain matin ; mais, ayant fait son arrangement pour coucher à terre toutes les nuits, il n'arriva à Nice que le cinquième jour. Il y recueillit des bruits inquiétants sur la position de monsieur le duc d'Angoulême, attendit patiemment leur confirmation et, au bout de dix à douze jours, nous le vîmes reparaître à Gênes, n'ayant pas poussé sa reconnaissance au delà de Nice.

Cette singulière apathie dans un jeune homme qui ne manque pas d'esprit et que sa situation sociale et ses relations de famille auraient dû stimuler si vivement dans cette circonstance, comparée à la prodigieuse activité d'un homme dont la robe aurait semblé l'en dispenser, nous parut un si singulier contraste que nous en fûmes très frappés et que j'en ai conservé la mémoire.

Mon père s'était mis en correspondance plus active avec le duc de Narbonne, ambassadeur à Naples, le duc de Laval, ambassadeur à Madrid, et le marquis de Rivière qui commandait à Marseille. Il leur faisait passer les nouvelles qui lui arrivaient de l'Allemagne et du nord de la France. La légation de Turin se trouvait fort dégarnie de secrétaires et d'attachés ; mon père, en partant de Gênes, me chargea de ces correspondances. Cela se bornait à expédier le bulletin des nouvelles qui nous parvenaient, en distinguant celles qui étaient officielles des simples bruits dont nous étions inondés. Plusieurs de ces lettres furent interceptées et quelques-unes, je crois, imprimées dans le *Moniteur*.

La malveillance s'est saisie de cette puérile circonstance pour établir que je *faisais l'ambassade*. L'impatience que j'ai conçue de cette sottise m'a tenue volontairement dans l'ignorance des affaires diplomatiques que mon père a dû traiter depuis lors, et probablement plus que je ne l'aurais été sans cette ridicule invention. Car, je crois l'avoir déjà dit, la politique m'amuse ; j'en fais volontiers *en amateur*, pour occuper mon loisir ; et, comme je n'ai jamais eu le besoin de parler des affaires qu'on me confie, mon père me les aurait communiquées si je l'avais souhaité.

CHAPITRE V

Retour de Turin. — Monsieur de La Bédoyère. — Marche de Cannes. — L'empereur Napoléon. — Exposition du Saint-Suaire. — Retour de Jules de Polignac. — Il est fait prisonnier à Montmélian. — Prise d'un régiment à Aiguebelle. — Conduite du général Bubna. — Haine des piémontais contre les autrichiens. — Espérances du roi de Sardaigne.

Nous continuâmes à mener en Piémont la vie retirée que nous avions adoptée à Gênes. Mon père ne voulait rien changer à l'état ostensible de sa maison, mais les circonstances permettaient de réformer toutes les dépenses extraordinaires et la prudence l'exigeait. Notre seule distraction était de faire chaque jour de charmantes promenades dans la délicieuse colline qui borde le Pô, au delà de Turin, et s'étend jusqu'à Moncalieri.

Ce serait une véritable ressource si les chemins étaient moins désagréables ; même à pied, il est difficile et très fatigant d'y pénétrer. Les sentiers qui servent de lit aux torrents, dans la saison pluvieuse, sont à pic et remplis de cailloux roulants. Le marcher en est pénible jusqu'à être douloureux, aussi les dames du pays ne s'y exposent-elles guère. On est dédommagé de ses peines par des points de vue admirables sans cesse variés et une campagne enchantée.

Nous apprîmes successivement les détails circonstanciés de ce qui s'était passé à Chambéry et à Grenoble. Tous les récits s'accordaient à montrer monsieur de La Bédoyère comme le plus coupable. Je prêtais d'autant plus de foi à la préméditation dont on l'accusait que je l'avais entendu, avant mon départ de Paris, tenir hautement les propos les plus bonapartistes et les plus hostiles à la Restauration.

La famille de sa femme (mademoiselle de Chastellux) avait commis la faute de le faire entrer presque de force au service du Roi ; il avait eu la faiblesse d'accepter. Je ne voudrais pas préciser à quelle époque cette

faiblesse était devenue de la trahison, mais il est certain que, lorsque à la tête de son régiment où il était arrivé depuis peu de jours, il se rendait de Chambéry à Grenoble, il dit à madame de Bellegarde, chez laquelle il s'arrêta pour déjeuner, qu'il ne formait aucun doute des succès de l'empereur Napoléon et qu'il les désirait passionnément. Au moment où il montait à cheval, il lui cria : « Adieu, madame, dans huit jours je serai fusillé ou maréchal d'Empire. »

Il paraissait avoir entraîné le mouvement des troupes qui se réunirent à l'Empereur et abusé de la faiblesse du général Marchand, entièrement dominé par lui. La reconnaissance de l'Empereur pour le service rendu ne fut pas portée à si haut prix qu'il l'avait espéré, mais ses prévisions ne furent que trop tristement accomplies dans l'autre alternative.

Il était impossible de n'être pas frappé de la grandeur, de la décision, de l'audace dans la marche et de l'habileté prodigieuse déployées par l'Empereur, de Cannes jusqu'à Paris. Il est peu étonnant que ses partisans en aient été électrisés et aient retrempé leur zèle à ce foyer du génie. C'est peut-être le plus grand fait personnel accompli par le plus grand homme des temps modernes ; et ce n'était pas, j'en suis persuadée, un plan combiné d'avance. Personne n'en avait le secret complet en France ; peut-être était-on un peu plus instruit en Italie. Mais l'Empereur avait beaucoup livré au hasard ou plutôt à son génie. La preuve en est que le commandant d'Antibes, sommé le premier, avait refusé d'admettre les aigles impériales. Leur vol était donc tout à fait soumis à la conduite des hommes qu'elles rencontreraient sur leur route, et la belle expression du vol de *clocher en clocher*, quoique justifiée par le succès, était bien hasardée. L'Empereur s'était encore une fois confié à son étoile et elle lui avait été fidèle, comme pour servir de flambeau à de plus immenses funérailles.

En arrivant à Paris, il apprit la déclaration de Vienne du 13 mars ; il subit en même temps les froideurs et les réticences de la plupart des personnes qui, dans l'ordre civil, lui avaient été le plus dévouées. Son instinct gouvernemental comprit tout de suite que ces gens-là représentaient le pays beaucoup plus que les militaires. Peut-être aurait-il été tenté de le gouverner par le sabre, si ce sabre n'avait pas dû trouver un emploi plus que suffisant dans la résistance à l'étranger. Il ne pouvait donc écraser les idées constitutionnelles, si rapidement écloses en France, qu'en lâchant le frein

aux passions populaires qui, sous le nom de liberté ou de nationalité, amènent promptement la plus hideuse tyrannie.

Rendons justice à l'Empereur ; jamais homme au monde n'a eu plus l'horreur de pareils moyens. Il voulait un gouvernement absolu, mais réglé et propre à assurer l'ordre public, la tranquillité et l'honneur du pays. Dès que sa position lui fut complètement dévoilée, il désespéra de son succès, et le dégoût qu'il en conçut exerça peut-être quelque influence sur le découragement montré par lui lors de la catastrophe de Waterloo.

J'ai lieu de croire que, bien peu de jours après son arrivée aux Tuileries, il cessa de déployer l'énergie qui l'avait accompagné depuis l'île d'Elbe. Peut-être, s'il avait retrouvé dans ses anciens serviteurs civils le même enthousiasme que dans les militaires, il aurait mieux accompli la tâche gigantesque qu'il s'était assignée ; peut-être aussi était-elle impossible.

Je retournai à Turin. Le Pape nous y avait précédés ; sa présence donna lieu à une cérémonie assez curieuse, à laquelle nous assistâmes.

Le Piémont possède le Saint-Suaire. La chrétienté attache un tel prix à cette relique que le Pape en a seul la disposition. Elle est enfermée dans une boîte en or, renfermée dans une de cuivre, renfermée..., enfin il y en a sept, et les sept clefs qui leur appartiennent sont entre les mains de sept personnes différentes. Le Pape conserve la clef d'or. Le coffre est placé dans une magnifique chapelle d'une superbe église, appelée du Saint-Suaire. Des chanoines, qui prennent le même nom, la desservent. La relique n'est exposée aux regards des fidèles que dans les circonstances graves et avec des cérémonies très imposantes. Le Pape envoie un légat tout exprès, chargé d'ouvrir le coffre et de lui rapporter la clef.

La présence du Saint-Père à Turin et l'importance des événements inspirèrent le désir de donner aux soldats, à la population et au Roi la satisfaction d'envisager cette précieuse relique.

Malgré les espérances que le gouvernement sarde conservait, *in petto*, d'obtenir de tous les côtés la reconnaissance de sa neutralité, il avait levé rapidement des troupes considérables et très belles sous le rapport des hommes. On réunit les nouveaux corps sur la *place du château*, et, après que le Pape eut béni leurs jeunes drapeaux, on procéda au déploiement du Saint-Suaire.

Le Roi et sa petite Cour, les catholiques du corps diplomatique, les chevaliers de l'Annonciade, les autres excellences, les cardinaux et les évêques étaient seuls admis dans la pièce où se préparait la cérémonie. Nous n'étions pas plus de trente, ma mère, madame Bubna et moi seules de femmes ; aussi étions-nous parfaitement bien placées.

Le coffre fut apporté par le chapitre qui en a la garde. Chaque boîte fut ouverte successivement, le grand personnage qui en conserve la clef la remettant à son tour, et un procès-verbal constatant l'état des serrures longuement et minutieusement rédigé. Ceci se passait comme une levée de scellé, et sans aucune forme religieuse, seulement le cardinal qui ouvrait les serrures récitait une prière à chaque fois.

Lorsqu'on fut arrivé à la dernière cassette, qui est assez grande et paraît toute brillante d'or, les oraisons et les genuflexions commencèrent. Le Pape s'approcha d'une table où elle fut déposée par deux des cardinaux ; tout le monde se mit à genoux, et il y eut beaucoup de formes employées pour l'ouvrir. Elles auraient été mieux placées dans une église que dans un salon où cette pantomime, vue de trop près, manquait de dignité.

Enfin le Pape, après avoir approché et retiré ses mains plusieurs fois, comme s'il craignait d'y toucher, tira de la boîte un grand morceau de grosse toile maculée. Il la porta, accompagné du Roi qui le suivait immédiatement et entouré des cardinaux, sur le balcon où il la déploya. Les troupes se mirent à genoux aussi bien que la population qui remplissait les rues derrière elles. Toutes les fenêtres étaient combles de monde ; le coup d'œil était beau et imposant.

On m'a dit qu'on voyait assez distinctement les marques ensanglantées de la figure, des pieds, des mains et même de la blessure sur le saint Linceul. Je n'ai pu en juger, me trouvant placée à une fenêtre voisine de celle où était le Pape. Il l'exposa en face, à droite et à gauche ; le silence le plus solennel dura pendant ce temps. Au moment où il se retira, la foule agenouillée se releva en poussant de grandes acclamations ; le canon, les tambours, les vivats annoncèrent que la cérémonie était finie. Rentré dans le salon, on commença les oraisons.

Le Saint-Père eut la bonté de nous faire demander, par le cardinal Pacca, si nous voulions faire bénir quelque objet et le faire toucher au Saint-Suaire.

N'ayant pas prévu cette faveur, nous n'étions munies d'aucun meuble convenable. Cependant nous donnâmes nos bagues et de petites chaînes que nous portions au col. Le Pape n'y fit aucune objection et nous jeta un coup d'œil plein d'aménité et de bonté paternelle. Nous venions de le voir souvent à Gênes. Lui seul et le cardinal, qu'il avait dû nommer légat exprès pour l'occasion, avaient le droit de toucher au Saint-Suaire même. Ils eurent assez de peine à le replier, mais personne ne pouvait leur offrir assistance.

La première boîte fermée, le Pape en prit la clef, puis les cardinaux la placèrent dans la seconde enveloppe. Cette cérémonie faite, le Pape, le Roi et les personnes invitées passèrent dans une pièce où on avait préparé un déjeuner ou plutôt des rafraîchissements, car il n'y avait pas de table mise. Les deux souverains y distribuèrent leurs politesses. On attendit que la clôture de tous les coffres fût terminée et que les chanoines eussent repris processionnellement le chemin de l'église, puis chacun se retira.

Je ne me rappelle pas si Jules de Polignac assistait à cette cérémonie, mais, vers ce temps, il arriva porteur de pleins pouvoirs de Monsieur, nommé par le roi Louis XVIII lieutenant général du royaume. Il prétendait être en mesure de lever une légion française, à cocarde blanche, sur le territoire sarde, mais le gouvernement ne voulut du tout y consentir. Il obtint à grand'peine la permission de s'établir sur la frontière pour surveiller de plus près les relations qu'il conservait dans le Midi. Il s'installa chez un curé des Bauges. Il était en correspondance presque journalière avec mon père et lui racontait toutes les pauvretés imaginables.

Les renseignements que mon père recevait d'ailleurs lui faisaient prévoir des hostilités prochaines. Il avertit Jules de prendre garde à sa sûreté ; celui-ci répondit, en date du 15 juin, qu'il était sûr d'être averti au moins dix jours avant l'ouverture de la campagne qui ne pouvait pas commencer avant quatre ou cinq semaines. En le remerciant de sa sollicitude, il le pria d'être en pleine sécurité, car il était sûr d'être informé plus tôt et mieux que personne.

Le même courrier apportait une lettre du curé (car c'étaient toujours des curés !) de Montmélian qui avertissait mon père qu'après avoir porté sa lettre à la poste, Jules était revenu au presbytère pour prendre son cheval, qu'au moment où il mettait le pied à l'étrier la maison avait été investie par une compagnie de soldats français, entrés dans la ville sans coup férir, et

que Jules avait été fait prisonnier. Le curé en était d'autant plus inquiet que la selle portait des sacoches remplies d'une correspondance qui compromettait Jules et tous ses affiliés.

Le curé avait fait porter sa lettre, à travers les montagnes, à un bureau non encore occupé ; cependant celle de Jules, timbrée de Montmélian, arriva également. C'est encore une occasion où l'imprévoyance dont ce pauvre monsieur de Polignac paraît si éminemment doué lui a été fatale. Elle est toujours accompagnée d'une confiance en lui-même poussée à un degré fabuleux. Comme il joint à cette outrecuidance une grande témérité, un courage très remarquable, souvent éprouvé, rien ne l'avertit du danger ; il s'y précipite en aveugle. Mais il faut lui rendre cette justice, qu'une fois arrivé, il le considère sans faiblesse et subit les conséquences de ses fautes avec une force d'âme peu commune.

Nous fûmes consternés en le sachant prisonnier. La douceur de ses mœurs, l'urbanité de son langage le rendent fort attachant dans la vie privée. J'oubliai alors que je l'accusais toujours d'être conduit par l'ambition et de faire du prie-Dieu un marchepied pour ne plus me rappeler que l'homme facile et obligeant avec lequel j'étais liée depuis notre mutuelle enfance, et je pleurai amèrement sur son sort. Il était impossible de prévoir comment la politique de l'Empereur l'engagerait à traiter les prisonniers dans la catégorie de Jules, et lui surtout, que la Restauration avait arraché à la captivité du régime impérial, se trouvait dans un prédicament tout à part et périlleux.

Mon père se mit fort en mouvement pour se procurer de ses nouvelles ; il fut longtemps sans pouvoir y réussir. Toutefois, il obtint une déclaration de tous les ministres, résidant à Turin, qui annonçait des repréailles de la part de leurs souverains si monsieur de Polignac était traité autrement qu'en prisonnier de guerre. Le cabinet sarde fut le plus récalcitrant, mais consentit enfin à signer le dernier.

Ces démarches se trouvèrent inutiles. Le maréchal Suchet se souciait peu de s'illustrer par cette conquête. Il fit mettre monsieur de Polignac au fort Barraux, lui conseilla de se tenir parfaitement tranquille et eut l'air de l'y oublier, tout en l'y faisant très bien traiter. On lui manda de l'envoyer à Paris ; il n'en tint compte. Je ne sais s'il aurait pu prolonger longtemps cette bienveillante indifférence, mais les événements marchèrent vite.

Le gouvernement piémontais avait si complètement partagé la sécurité de Jules qu'au même moment où les français s'emparaient de Montmélian un autre corps, traversant la montagne, enlevait à Aiguebelle un beau régiment piémontais qui faisait tranquillement l'exercice avec des pierres de bois à ses fusils. Ce qu'il y a de plus piquant dans cette aventure c'est que la même chose était arrivée, au même lieu et de la même façon, au début de la guerre précédente.

L'émoi fut grand à Turin. On nomma vite monsieur de Saint-Marsan ministre de la guerre, quoiqu'il eût servi sous le régime français. On réclama les secours autrichiens avec autant de zèle qu'on en avait mis à les refuser jusque-là. Mais le général Bubna déclara à monsieur de Valse que'il fallait porter la peine de son obstination ; il l'avertissait depuis longtemps que les hostilités étaient prêtes à éclater et que les négociations occultes et personnelles avec le gouvernement français, pour établir sa neutralité, seraient sans succès. Il n'avait pas voulu le croire ; maintenant il le prévenait formellement que, si les français s'étaient emparés du Mont-Cenis avant qu'il pût l'occuper, ce qui lui paraissait fort probable, il retirerait ses troupes en Lombardie et abandonnerait le Piémont.

À la suite de cette menace, il déploya une activité prodigieuse pour la rendre vaine. C'était un singulier homme que ce Bubna. Grand, gros, boiteux par une blessure, paresseux lorsqu'il n'avait rien à faire, il passait les trois quarts des journées, couché sur un lit ou sur la paille dans son écurie, à fumer le plus mauvais tabac du plus mauvais estaminet. Quand il lui plaisait de venir dans le salon, il y était, sauf l'odeur de pipe, homme de la meilleure compagnie, conteur spirituel, fin, caustique, comprenant et employant toutes les délicatesses du langage. Les affaires civiles ou militaires le réclamaient-elles ? Il ne prenait plus un moment de repos ; et ce même Bubna qui avait passé six mois sans quitter, à peine, la position horizontale, serait resté soixante-douze heures à cheval sans en paraître fatigué.

Il me fit la confidence qu'il exagérât un peu ses inquiétudes et la rigueur de ses projets pour se venger de monsieur de Valse et de ses hésitations. Comme j'étais très indignée contre celui-ci de la façon dont il s'éloignait de l'ambassadeur de France, je goûtais fort cette espièglerie. Mon père, avec son éminente sagesse, ne partageait pas cette joie ; il approuvait monsieur

de Valse d'avoir réussi à éviter à son pays quelques semaines de l'occupation autrichienne. Il compatissait au désir d'un petit royaume de chercher à obtenir un état de neutralité, tout en croyant ce résultat impossible.

Il est certain que la résistance apportée par le cabinet à la rentrée des autrichiens sur le territoire piémontais compensa, aux yeux des habitants, beaucoup des torts qu'on reprochait au gouvernement. La population les avait pris en haine et ils lui avaient enseigné à regretter les troupes françaises : « Les français, disait-elle, nous pressuraient beaucoup, mais ils mangeaient chez nous et avec nous ce qu'ils prenaient, au lieu que les allemands prennent plus encore et emportent tout. »

Cela était vrai de l'administration aussi bien que des chefs et des soldats. Elle faisait venir d'Autriche jusqu'aux fers des chevaux, n'achetait rien dans les pays occupés ; mais, en revanche, emportait tout, même les gonds et les verrous des portes et fenêtres dans les casernes que les troupes abandonnaient. Les fourgons qui suivent un corps autrichien évacuant un pays *allié* sont curieux à voir par leur nombre fabuleux et par la multitude d'objets de toute espèce qu'ils contiennent pêle-mêle. Ces convois excitaient la colère des peuples italiens, victimes de ce système de spoliation générale.

La nouvelle de l'entrée en campagne sur la frontière de Belgique et de la bataille de Ligny livrée le 16 nous parvint avec une grande rapidité à travers la France et à l'aide du télégraphe qui l'avait apportée à Chambéry. Mais il fallut attendre l'arrivée d'un courrier régulier pour nous conter celle de Waterloo. Après celle-là, celles que nous étions contraints à appeler les bonnes nouvelles se succédèrent aussi rapidement que les mauvaises trois mois avant. Il fallait bien s'en réjouir, mais ce n'était pas sans saignement de cœur.

Le roi de Sardaigne avait la tête tournée de voir le corps piémontais entrer en France avec l'armée autrichienne, et se croyait déjà un conquérant. Sa magnanimité se contentait du Rhône pour frontière. Il donnait bien quelques soupirs à Lyon, mais il se consolait par l'idée que c'était une ville *mal pensante*.

J'ai déjà dit qu'il était très accessible ; il recevait tout le monde, était fort parlant, surtout dans ce moment d'exaltation. Il n'y avait pas un moine, ni un paysan qu'il ne refût pour leur raconter ses projets militaires.

Étant duc d'Aoste, il avait fait une campagne dans la vallée de Barcelonnette et avait conservé une grande admiration pour l'agilité et le courage de ses habitants : aussi voulait-il aller prendre Briançon, par escalade, à la tête de ses *Barbets*, comme il les appelait. Il développa ce plan au général Frimont lorsqu'il passa pour prendre le commandement en chef de l'armée autrichienne. Bubna, présent à cette entrevue, racontait à faire mourir de rire l'étonnement calme de l'alsacien Frimont cherchant vainement ses yeux pour découvrir ce qu'il pensait de ces extravagances et obligé par sa malice à y répondre seul. Heureusement le Roi se laissa choir d'une chaise sur laquelle il était grimpé pour prendre d'assaut une jarre à tabac placée sur une armoire. Il se fit assez de mal, se démit le poignet, et Briançon fut sauvé.

Le physique de ce pauvre prince rendait ses rodomontades encore plus ridicules. Il ressemblait en laid à monsieur le duc d'Angoulême. Il était encore plus petit, encore plus chétif ; ses bras étaient plus longs, ses jambes plus grêles, ses pieds plus plats, sa figure plus grimaçante ; enfin il atteignait davantage le type du singe auquel tous deux aspiraient. Il souffrit horriblement de son poignet qui fut mal remis par une espèce de carabin ramené de Sardaigne. Rossi, un des plus habiles chirurgiens de l'Europe, était consigné au seuil du château pour l'avoir franchi sous le gouvernement français. Toutefois, la douleur se fit sentir ; au bout de dix à douze jours, Rossi fut appelé, le poignet bien remis et le Roi soulagé.

CHAPITRE VI

Réponse de mon père au premier chambellan du duc de Modène. — Conduite du maréchal Suchet à Lyon. — Conduite du maréchal Brune à Toulon. — Catastrophe d'Avignon. — Expulsion des français résidant en Piémont. — Je quitte Turin. — État de la Savoie. — Passage de Monsieur à Chambéry. — Fête de la Saint-Louis à Lyon. — Pénible aveu. — Gendarmes récompensés par l'Empereur. — Les soldats de l'armée de la Loire. — Leur belle attitude.

Les forfanteries du Roi et des siens, tout absurdes qu'elles étaient, portaient pour nous un son fort désagréable. Quelques semaines plus tard, mon père eut occasion d'en relever une d'une manière très heureuse. Le duc de Modène vint voir son beau-père ; il y eut à cette occasion réception à la Cour. Mon père s'y trouva auprès d'un groupe où le premier chambellan de Modène professait hautement la nécessité et la facilité de partager la France pour assurer le repos de l'Europe. Il prit la parole et du ton le plus poli :

« Oserai-je vous prier, monsieur le comte, de m'indiquer les documents historiques où vous avez puisé qu'on peut disposer de la France comme s'il s'agissait du duché de Modène ? »

On peut croire que le premier chambellan resta très décontenancé. Cette boutade, qui contrastait si fort avec l'urbanité habituelle de mon père, eut grand succès à Turin où on détestait les prétentions de l'allemand, duc de Modène.

Les événements de Belgique arrêterent la marche des armées françaises en Savoie, et laissèrent le temps aux autrichiens de réunir à Chambéry des forces trop considérables pour pouvoir leur résister. L'occupation de Grenoble, où on ne laissa que des troupes piémontaises, acheva d'enorgueillir ces conquérants improvisés, et je ne sais si le chagrin l'emportait sur la colère en pensant à nos canons tombés entre les pattes des *Barbets* du Roi. Quoique le fort Barraux tînt toujours, on avait eu soin d'en

laisser évader Jules de Polignac qui rejoignit le quartier général de Bubna et assista à l'attaque de Grenoble.

Ces souvenirs sont très pénibles pour y revenir volontiers ; j'aime mieux raconter deux faits qui, selon moi, honorent plus nos vieux capitaines qu'un de ces succès militaires qui leur étaient si familiers. Ils prouvent leur patriotisme.

Les Alliés admettaient que, partout où ils trouveraient le gouvernement du roi Louis XVIII reconnu avant leur arrivée, ils n'exerceraient aucune spoliation. Mais aussi toutes les places où ils entreraient par force ou par capitulation devaient être traitées comme pays conquis et le matériel enlevé : Dieu sait s'ils étaient experts à tels déménagements ; Grenoble en faisait foi.

L'avant-garde, sous les ordres du général Bubna, s'approchait de Lyon. Monsieur de Corcelles, commandant la garde nationale, se rendit auprès du général, lui offrit de faire prendre à la ville la cocarde autrichienne ou la cocarde sarde, toutes enfin plutôt que la cocarde blanche. Mon ami Bubna, qui, tout aimable qu'il était, n'avait pas une bien sainte horreur pour le bien d'autrui, était trop habile pour autoriser les *patriotiques* intentions de monsieur de Corcelles, mais il ne les repoussa pas tout à fait. Il lui dit que de si grandes décisions ne s'improvisaient pas ; il n'avait point d'instructions à ce sujet, mais il en demanderait. Sans doute, il ne serait pas impossible que la maison de Savoie portât le siège de son royaume à Lyon, tandis que le Piémont pourrait se réunir à la Lombardie. C'était matière à réflexion ; en attendant il ne fallait rien brusquer, et il conseillait *tout simplement* de garder la cocarde tricolore. L'armée autrichienne ferait son entrée le lendemain matin, et il serait temps de discuter ensuite les intérêts réciproques.

Monsieur de Corcelles retourna à Lyon et courut rendre compte de sa démarche et de sa conversation au maréchal Suchet. Celui-ci le traita comme le dernier des hommes, lui dit qu'il était un misérable, un mauvais citoyen, que, quant à lui, il aimerait mieux voir la France réunie sous une main quelconque que perdant un seul village. Il le chassa de sa présence, lui ôta le commandement de la garde nationale, fit chercher de tout côté Jules de Polignac, monsieur de Chabrol, monsieur de Sainneville (l'un préfet, l'autre directeur de la police avant les Cent-Jours), les installa lui-même

dans leurs fonctions et ne s'éloigna qu'après avoir fait arborer les couleurs royales. Bubna les trouva déployées le lendemain à son grand désappointement, mais il n'osa pas s'en plaindre.

Au même temps, les mêmes résultats s'opérèrent à Toulon avec des circonstances un peu différentes. Le maréchal Brune y commandait. La garnison était exaltée jusqu'à la passion pour le système impérial et la ville partageait ses sentiments. Un matin, à l'ouverture des portes, le marquis de Rivière, l'amiral Ganteaume et un vieil émigré, le comte de Lardenoy, qui était commandant de Toulon pour le Roi, suivis d'un seul gendarme et portant tous quatre la cocarde blanche, forcèrent la consigne, entrèrent au grand trot dans la place et allèrent descendre chez le maréchal avant que l'étonnement qu'avait causé leur brusque apparition eût laissé le temps de les arrêter. Ils parvinrent jusque dans le cabinet où le maréchal était occupé à écrire. Surpris d'abord, il se remit immédiatement, tendit la main à monsieur de Rivière qu'il connaissait, et lui dit :

« Je vous remercie de cette preuve de confiance, monsieur le marquis, elle ne sera pas trompée. »

Les nouveaux arrivés lui montrèrent la déclaration des Alliés, lui apprirent qu'un corps austro-sarde s'avancait du côté de Nice et qu'une flotte anglaise se dirigeait sur Toulon. Dans l'impossibilité de le défendre d'une manière efficace, puisque toute la France était envahie et le Roi déjà à Paris, le maréchal, en s'obstinant à conserver ses couleurs, coûterait à son pays l'immense matériel de terre et de mer contenu dans la place ; les Alliés n'épargneraient rien ; ils se hâtaient pour arriver avant qu'il eût reconnu le gouvernement du Roi. Ces messieurs, se fiant à son patriotisme éclairé, étaient venus lui raconter la situation telle qu'elle était et lui juraient sur l'honneur l'exactitude des faits.

Le maréchal lut attentivement les pièces qui les confirmaient, puis il ajouta :

« Effectivement, messieurs, il n'y a pas un moment à perdre. Je réponds de la garnison ; je ne sais pas ce que je pourrai obtenir de la ville. En tout cas, nous y périrons ensemble, mais je ne serai pas complice d'une vaine obstination qui livrerait le port aux spoliations des anglais. »

Il s'occupa aussitôt de réunir les officiers des troupes, les autorités de la ville et les meneurs les plus influents du parti bonapartiste. Il les chapitra si bien que, peu d'heures après, la cocarde blanche était reprise et le vieux Lardenoy reconnu commandant.

Le marquis de Rivière était homme à apprécier la loyauté du maréchal et à en être fort touché. Il l'engagea à rester avec eux dans le premier moment d'effervescence du peuple passionné du Midi. Le maréchal Brune persista à vouloir s'éloigner ; peut-être craignait-il d'être accusé de trahison par son parti. Quel que fût son motif, il partit accompagné d'un aide de camp de monsieur de Rivière ; il le renvoya se croyant hors des lieux où il pouvait être reconnu et recourir quelque danger. On sait l'horrible catastrophe d'Avignon et comment un peuple furieux et atroce punit la belle action que l'histoire, au moins, devra consigner dans une noble page. On voudrait pouvoir dire que la lie de la populace fut seule coupable ; mais, hélas ! il y avait parmi les acteurs de cette horrible scène des gens que l'esprit de parti a tellement protégés que la justice des lois n'a pu les atteindre. C'est une des vilaines taches de la Restauration.

La conduite des maréchaux Suchet et Brune m'a toujours inspiré d'autant plus de respect que je n'ai pu me dissimuler qu'elle n'aurait pas été imitée par des chefs royalistes. Il y en a bien peu d'entre eux qui n'eussent préféré remettre leur commandement, au risque de pertes immenses pour la patrie, entre les mains de l'étranger, à faire replacer eux-mêmes le drapeau tricolore, et, s'il s'en était trouvé, notre parti les aurait qualifiés de traîtres.

Dans les premiers jours de mars, le roi de Sardaigne avait publié l'ordre de chasser tous les français de ses États. Les rapides succès de l'Empereur lui imposèrent trop pour qu'il osât l'exécuter ; mais, dès que sa peur fut un peu calmée par le gain de la bataille de Waterloo, il donna des ordres péremptaires et trouva des agents impitoyables. Des français, domiciliés depuis trente ans, propriétaires, mariés à des piémontaises, furent expulsés de chez eux par les carabiniers royaux, conduits aux frontières comme des malfaiteurs, sans qu'on inventât seulement d'articuler contre eux le moindre reproche. Les femmes et les enfants vinrent porter leurs larmes à l'ambassade ; nous en étions assaillis. Nous ne pouvions que pleurer avec eux et partager leur profonde indignation.

Mon père faisait officieusement toutes les réclamations possibles. Ses collègues du corps diplomatique se prêtaient à les appuyer et témoignaient leur affliction et leur désapprobation de ces cruelles mesures, mais rien ne les arrêtait. Enfin, mon père reçut un courrier du prince de Talleyrand pour lui annoncer que le gouvernement du roi Louis XVIII était reconstitué. Il se rendit aussitôt chez le comte de Valse et lui déclara que, si ces persécutions injustifiables continuaient contre les sujets de S. M. T. C., il demanderait immédiatement ses passeports, qu'il en préviendrait sa Cour et était sûr d'être approuvé.

Cette démarche sauva quelques malheureux qui avaient obtenu un sursis, mais la plupart étaient déjà partis ou au moins ruinés par cette manifestation intempestive de la peur et d'une puérile vengeance exercée contre des innocents.

Cette circonstance acheva de m'indisposer contre les gouvernements absolus et arbitraires. La maladie du pays m'avait gagnée à tel point que je ne respirais plus dans ce triste Turin. J'éprouvais un véritable besoin de m'en éloigner, au moins pour un temps. Je me décidai à venir passer quelques semaines à Paris où j'étais appelée par des affaires personnelles.

Mon père consentit d'autant plus facilement à mon départ qu'il désirait lui-même avoir, sur ce qui se passait en France, des renseignements plus exacts que ceux donnés par les gazettes. Les dépêches étaient rares et toujours peu explicites ; ma correspondance serait détaillée et quotidienne. J'étais faite à me servir de sa lunette ; il ne pouvait avoir un observateur qui lui fût plus commode.

J'ai dit que mon frère avait rejoint son prince à Barcelone ; il y séjourna et l'accompagna à Bourg-Madame. Monsieur le duc d'Angoulême l'envoya porter ses dépêches au Roi dès qu'il le sut à Paris. Le Roi le renvoya à son neveu ; il lui fallut traverser deux fois l'armée de la Loire, ce qui ne fut pas sans quelque danger, à ce premier moment. Toutefois, il remplit heureusement sa double mission et obtint pour récompense la permission de venir embrasser ses parents. J'attendis son arrivée et, après avoir passé quelques jours avec lui, je le précédai sur la route de Paris où il devait venir me rejoindre promptement.

Je quittai Turin, le 18 août, jour de la Sainte-Hélène, après avoir souhaité la fête à ma mère pour laquelle mon absence n'avait pas de compensation et qui en était désolée. Elle devait, le lendemain, accompagner mon père à Gênes où, pour cette fois, la Reine arriva sans obstacles. Elle débarqua de Sardaigne avec un costume et des façons qui ne rappelaient guère l'élégante et charmante duchesse d'Aoste dont le Piémont conservait le souvenir. Elle s'y est fait détester, je ne sais si c'est avec justice ; je n'ai plus eu de rapports personnels avec ce pays et on ne peut s'en faire une idée un peu juste qu'en l'habitant. Il y a toujours une extrême réticence dans les récits qu'en font les piémontais.

Je m'arrêtai quelques jours à Chambéry. J'y appris les circonstances exactes de la trahison des troupes et surtout celle de monsieur de La Bédoyère. Il était évident qu'il travaillait d'avance son régiment et que les événements de Grenoble avaient été rien moins que spontanés.

Les esprits étaient fort échauffés en Savoie. L'ancienne noblesse désirait ardemment rentrer sous le sceptre de la maison de Savoie. La bourgeoisie aisée ou commerçante, tous les industriels voulaient rester français. Les paysans étaient prêts à crier : « Vive le Roi sarde ! » dès que leurs curés le leur ordonneraient. Jusqu'alors les vœux, les craintes et les répugnances s'exprimaient encore tout bas ; on se bornait à se détester cordialement de part et d'autre.

Peu avant les Cent-Jours, Monsieur avait fait un voyage dans le Midi, sa grâce et son obligeance lui avaient procuré de grands succès. À Chambéry, il logea chez monsieur de Boigne et le traita avec bonté. Le lendemain, avant de partir, le duc de Maillé lui remit de la part du prince six croix d'honneur, à distribuer dans la ville. Monsieur de Boigne n'avait pas fait de mauvais choix ; mais, cela dépendait de lui. Les diplômes avaient été remplis des noms qu'il indiquait, sans autre renseignement.

Il paraît que, dans tout ce voyage, Monsieur payait ainsi son écot à ses hôtes. On a cru que la prodigalité avec laquelle on a semé la croix d'honneur en 1814 avait un but politique et qu'on voulait la discréditer. Je ne le pense pas ; seulement elle n'avait aucun prix aux yeux de nos princes et ils la donnaient comme peu de valeur. On conçoit à quel point cela devait irriter les gens qui avaient versé leur sang pour l'obtenir.

C'est par cette ignorance du pays, plus que par propos délibéré, que les princes de la maison de Bourbon choquaient souvent, sans s'en douter, les intérêts et les préjugés nationaux nés pendant leur longue absence. Ils ne se donnaient pas la peine de les apprendre ni de s'en informer, bien persuadés qu'ils se tenaient d'être rentrés dans leur patrimoine. Jamais ils n'ont pu comprendre qu'ils occupaient une place, à charge d'âmes, qui imposait du travail et des devoirs.

J'arrivai à Lyon le 25 août. Avec l'assistance de la garnison autrichienne, on y célébrait bruyamment la fête de la Saint-Louis. La ville était illuminée ; on tirait un feu d'artifice ; la population entière semblait y prendre part. On se demandait ce qu'était devenue cette autre foule qui, naguère, avait accueilli Bonaparte avec de si grands transports. J'ai assisté à tant de péripéties dans les acclamations populaires que je me suis souvent adressé cette question. Je crois que ce sont les mêmes masses, mais diversement électrisées par un petit noyau de personnes exaltées, qui changent et sont entraînées dans des sens différents ; mais la même foule est également de bonne foi dans ses diverses palinodies.

Me voici arrivée à une confession bien pénible. Je pourrais l'épargner, puisqu'elle ne regarde que moi et qu'un sentiment intime ; mais je me suis promis de dire la vérité sur tout le monde ; je la cherche aussi en moi. Il faut qu'on sache jusqu'où la passion de l'esprit de parti peut dénaturer le cœur.

En arrivant à l'hôtel de l'Europe, je demandai les gazettes ; j'y lus la condamnation de monsieur de La Bédoyère et j'éprouvai un mouvement d'horrible joie. « Enfin, me dis-je, voilà un de ces misérables traîtres puni ! » Ce mouvement ne fut que passager ; je me fis promptement horreur à moi-même ; mais, enfin, il a été assez positif pour avoir pesé sur ma conscience. C'est depuis ce moment, depuis le dégoût et le remords qu'il m'inspire, que j'ai abjuré, autant qu'il dépend de moi, les passions de l'esprit de parti et surtout ses vengeances.

Je pourrais, à la rigueur, me chercher une excuse dans tout ce que je venais d'apprendre à Chambéry sur la conduite de monsieur de La Bédoyère, dans les tristes résultats que sa coupable trahison avait attirés, dans l'aspect de la patrie déchirée et envahie par un million d'étrangers ; mais rien n'excuse, dans un cœur féminin, la pensée d'une sanglante vengeance, et il faut en renvoyer l'horreur à qui il appartient, à l'esprit de

parti, monstre dont on ne peut trop repousser les approches quand on vit dans un temps de révolution et qu'on veut conserver quelque chose d'humain.

Je passai deux jours à Lyon où se trouvaient réunies plusieurs personnes avec lesquelles j'étais liée parmi les français et les étrangers. On me donna les détails des événements de Paris. Les avis étaient divers sur le rôle qu'y avait joué Fouché, mais tout le monde s'accordait à dire qu'il était entré dans le conseil de Louis XVIII à la sollicitation de Monsieur, excité par les plus exaltés du parti émigré. C'est à Lyon que me furent racontés les faits que j'ai rapportés sur la conduite du maréchal Suchet. J'appris aussi une circonstance qui me frappa.

Lorsque Monsieur fit cette triste expédition, au moment du retour de l'île d'Elbe, il fut obligé de quitter la ville par la route de Paris, tandis que toute la garnison et les habitants se précipitaient sur celle de Grenoble au-devant de Napoléon. Deux gendarmes, seuls de l'escorte commandée, se présentèrent pour accompagner sa voiture. Le lendemain, ils furent dénoncés à l'Empereur. Il les fit rechercher et leur donna de l'avancement. On ne peut nier que cet homme n'eût l'instinct gouvernemental.

Mon séjour à Lyon avait été forcé ; il fallait attendre que la route fût *libre*, c'est-à-dire complètement occupée par des garnisons étrangères. Je conserve encore le passeport à l'aide duquel j'ai traversé notre triste patrie dans ces jours de détresse. Il est curieux par la quantité de *visas*, en toutes langues, dont il est couvert.

Si ces formalités étaient pénibles, les routes offraient un spectacle consolant pour un cœur français, malgré son amertume. C'était la magnifique attitude de nos soldats licenciés. Réunis par bandes de douze ou quinze, vêtus de leur uniforme, propres et soignés comme un jour de parade, le bâton blanc à la main, ils regagnaient leurs foyers, tristes mais non accablés et conservant une dignité dans les revers qui les montrait dignes de leurs anciens succès.

J'avais laissé l'Italie infestée de brigands créés par la petite campagne de Murat. Le premier groupe de soldats de la Loire que je rencontrai, en me rappelant ce souvenir, m'inspira un peu de crainte ; mais, dès que je les eus envisagés, je ne ressentis plus que l'émotion de la sympathie. Eux-mêmes

semblaient la comprendre. Les plus en avant des bandes que je dépassais me regardaient fixement comme pour chercher à deviner à quoi j'appartenais, mais les derniers me saluaient toujours. Ils m'inspiraient ce genre de pitié que le poète a qualifiée de *charmante* et que la magnanimité commande forcément quand on n'a pas perdu tout sentiment généreux.

Je ne pense pas qu'il y ait quelque chose de plus beau dans l'histoire que la conduite générale de l'armée et l'attitude personnelle des soldats à cette époque. La France a droit de s'en enorgueillir. Je n'attendis pas le jour de la justice pour en être enthousiasmée et, dès lors, je les considérais avec respect et vénération. Il est bien remarquable en effet, que, dans un moment où plus de cent cinquante mille hommes furent renvoyés de leurs drapeaux et rejetés, sans état, dans le pays, il n'y eut pas un excès, pas un crime commis dans toute la France qui pût leur être imputé. Les routes restèrent également sûres ; les châteaux conservèrent leur tranquillité ; les villes, les bourgs et les villages acquirent des citoyens utiles, des ouvriers intelligents, des chroniqueurs intéressants.

Rien ne fait plus l'éloge de la conscription que cette noble conduite des soldats qu'elle a produits ; je la crois unique dans les siècles. J'étais ennemie des soldats de Waterloo. Je les qualifiais, à juste titre, de traîtres depuis trois mois, mais je n'eus pas fait une journée de route sans être fière de mes glorieux compatriotes.

CHAPITRE VII

Madame de La Bédoyère. — Son courage. — Son désespoir. — Sa résignation. — La comtesse de Krüdener. — Elle me fait une singulière réception. — Récit de son arrivée à Heidelberg. — Son influence sur l'empereur Alexandre. — Elle l'exerce en faveur de monsieur de La Bédoyère. — Saillie de monsieur de Sabran. — Pacte de la Sainte-Alliance. — Soumission de Benjamin Constant à madame de Krüdener. — Son amour pour madame Récamier. — Sa conduite au 20 mars. — Sa lettre au roi Louis XVIII.

Comme pour me faire mieux sentir l'horreur du cruel sentiment que j'avais éprouvé au sujet de monsieur de La Bédoyère, je trouvai Paris encore tout ému de ses derniers moments.

Lorsqu'en 1791, le comte et la comtesse de Chastellux avaient suivi madame Victoire à Rome, deux de leurs cinq enfants (Henri et Georgine) étaient restés en France où leur grand'mère les avait élevés dans la retraite absolue d'un petit château de Normandie. À sa mort, Georgine alla rejoindre, en Italie, ses parents qui bientôt revinrent à Paris. Elle ne put jamais vaincre l'extrême timidité née de la solitude où elle avait vécu jusqu'à dix-huit ans. Elle y avait connu Charles de La Bédoyère ; les terres de leurs mères se trouvaient situées dans le même canton. La petite voisine inspira dès l'enfance une affection qu'elle partagea. Elle devint très jolie et monsieur de La Bédoyère très amoureux. Henry de Chastellux, dont il avait été le camarade de collège, encouragea ce sentiment. Les La Bédoyère, dans l'espoir de fixer leur fils, s'en réjouirent ; les Chastellux y consentirent et, peu de temps avant la Restauration, le mariage eut lieu.

Charles de La Bédoyère faisait des dettes, aimait le jeu, les femmes, et surtout la guerre. Du reste, il était bon enfant, spirituel, gai, loyal, franc, généreux, promettait de se corriger de tous ses travers et comptait de bonne foi y réussir. Tel qu'il était, Georgine l'adorait ; mais c'était à si petit bruit, elle était si craintive de paraître et de se montrer qu'on pouvait vivre avec

elle des mois entiers sans découvrir ses sentiments. C'est sans comparaison la personne la plus modestement retirée en elle-même que j'aie jamais rencontrée.

Au retour de Bonaparte, elle se désola du rôle que son mari avait joué. Quoique à peine relevée de couches, elle quitta sa maison, se réfugia chez ses parents et, lorsqu'il arriva à la suite de l'Empereur, elle refusa de le voir. Les événements ayant amené une prompt réaction, elle reprit ses relations avec lui dès qu'il fut malheureux et chercha à dénaturer sa fortune pour lui procurer des moyens d'évasion. Elle comptait le rejoindre avec leur enfant. Je crois que c'est pour compléter ces arrangements qu'il revint à Paris où il fut arrêté.

Aussitôt, cette femme si timide devint une héroïne. Les visites, les prières, les supplications, les importunités, rien ne lui coûtait. Elle alla solliciter sa famille d'employer son crédit, de lui prêter son assistance ; personne ne voulut l'accompagner ni faire aucune démarche. Privée de tout secours, elle ne s'abandonna pas elle-même. Elle heurta à toutes les portes, força celles qu'on refusait de lui ouvrir, parvint jusqu'à madame la duchesse d'Angoulême sans pouvoir l'attendrir, et déploya partout un courage de lion.

Ayant tout épuisé, elle eut recours à madame de Krüdener. Cette dernière visite lui ayant offert un faible rayon d'espoir, la pauvre jeune mère, portant son enfant dans ses bras, courut à l'abbaye pour le communiquer à son mari. Elle trouva la place encombrée de monde : un fiacre environné de troupes était arrêté devant la porte de la prison ; un homme y montait. Un cri affreux se fit entendre ; elle avait reconnu monsieur de La Bédoyère. La scène n'était que trop expliquée. L'enfant tomba de ses mains ; elle se précipita dans la fatale voiture, et perdit connaissance. Charles la reçut dans ses bras, l'embrassa tendrement, la remit aux soins d'un serviteur fidèle qui, déjà, s'était emparé de l'enfant et, profitant de son évanouissement, fit fermer la portière de la voiture. Sa fin ne démentit pas le courage qu'il avait souvent montré sur les champs de bataille. Madame de La Bédoyère fut ramenée chez elle sans avoir repris le sentiment de sa misère.

À dater de ce moment, elle est rentrée dans sa timidité native. Pendant longtemps elle a refusé de voir sa famille. Elle ne lui pardonnait pas son cruel stoïcisme.

Vingt années se sont écoulées au moment où j'écris, et sa tristesse ne s'est pas démentie un seul jour. En revanche, ses sentiments royalistes se sont exaltés jusqu'à la passion. Le sang de la victime sacrifiée à la Restauration lui a semblé un holocauste qui devait en assurer la durée et la gloire. Elle a élevé son fils dans ces idées ; pour elle, la légitimité est une religion.

J'ai déjà dit avec quelle pacifique lenteur son frère Henry avait habitude de voyager. Je ne sais où il se trouvait lors de la catastrophe. Mais son absence ayant permis à Georgine d'espérer qu'il l'aurait assistée dans ces affreux moments, s'il avait été à Paris, elle avait reporté sur lui toute la tendresse qui n'était pas absorbée par son fils et sa douleur. Ce n'est qu'au mariage d'Henry avec mademoiselle de Duras (à l'occasion duquel il prit le nom de duc de Rauzan) qu'elle consentit à revoir sa famille. Elle a toujours vécu dans la retraite la plus austère.

Le nom de madame de Krüdener s'est trouvé tout à l'heure sous ma plume ; mes rapports avec elle ne sont venus qu'un peu plus tard, mais je puis aussi bien les rapporter ici.

Je fus menée chez elle par madame Récamier. Je trouvais une femme d'une cinquantaine d'années qui avait dû être extrêmement jolie. Elle était maigre, pâle ; sa figure portait la trace des passions ; ses yeux étaient caves mais très beaux, son regard plein d'expression. Elle avait cette voix sonore, douce, flexible, timbrée, un des plus grands charmes des femmes du Nord. Ses cheveux gris, sans aucune frisure et partagés sur le front, étaient peignés avec une extrême propreté. Sa robe noire, sans ornement, n'excluait cependant pas l'idée d'une certaine recherche. Elle habitait un grand et bel appartement dans un hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Les glaces, les décorations, les ornements de toute espèce, les meubles, tout était recouvert de toile grise ; les pendules elles-mêmes étaient enveloppées de housses qui ne laissaient voir que le cadran. Le jardin s'étendait jusqu'aux Champs-Élysées ; c'était par là que l'empereur Alexandre, logé à l'Elysée-Bourbon, se rendait chez madame de Krüdener à toutes les heures du jour et de la nuit.

Notre arrivée avait interrompu une espèce de leçon qu'elle faisait à cinq ou six personnes. Après les politesses d'usage qu'elle nous adressa avec aisance et toutes les formes usitées dans le grand monde, elle la continua.

Elle parlait sur la foi. L'expression de ses yeux et le son de sa voix changèrent seuls lorsqu'elle reprit son discours. Je fus émerveillée de l'abondance, de la facilité, de l'élégance de son improvisation. Son regard avait tout à la fois l'air vague et inspiré. Au bout d'une heure et demie, elle cessa de parler, ses yeux se fermèrent, elle sembla tomber dans une sorte d'anéantissement ; les adeptes m'avertirent que c'était le signal de la retraite. J'avais été assez intéressée. Cependant je ne comptais pas assister à une seconde représentation. Elles étaient à jour fixe. Je crus convenable d'en choisir un autre pour laisser mon nom à la porte de madame de Krüdener. À ma surprise, je fus admise, elle était seule.

« Je vous attendais, me dit-elle, *la voix* m'avait annoncé votre visite ; j'espère de vous, mais pourtant... j'ai été trompée si souvent !! »

Elle tomba dans un silence que je ne cherchai pas à rompre, ne sachant pas quel ton adopter. Elle reprit enfin et me dit que *la voix* l'avait prévenue qu'elle aurait dans la ligne des *prophétesses* un successeur qu'elle formerait et qui était destinée à aller plus près qu'elle de la divinité ; car elle ne faisait qu'*entendre*, et celle-là verrait !

La voix lui avait annoncé que cette prédestinée devait être une femme ayant conservé dans le grand monde des mœurs pures. Madame de Krüdener la rencontrerait au moment où elle s'y attendrait le moins et sans qu'aucun précédent eût préparé leur liaison. Ses rêves, qu'elle n'osait appeler des visions (car, hélas ! elle n'était pas appelée à *voir*) la lui avaient représentée sous quelques-uns de mes traits. Je me défendis avec une modestie très sincère d'être appelée à tant de gloire. Elle plaida ma cause vis-à-vis de moi-même avec la chaleur la plus entraînante et de manière à me toucher au point que mes yeux se remplirent de larmes. Elle crut avoir acquis un disciple, si ce n'est un successeur, et m'engagea fort à revenir souvent la voir. Pendant cette matinée, car sa fascination me retint plusieurs heures, elle me raconta comment elle se trouvait à Paris.

Dans le courant de mai 1815, elle se rendait au sud de l'Italie où son fils l'attendait. Entre Bologne et Sienne, les souffrances qu'elle ressentit l'avertirent qu'elle s'éloignait de la route qu'il lui appartenait de suivre. Après s'être débattue toute une nuit contre cette vive contrariété, elle se résigna et revint sur ses pas. Le bien-être immédiat qu'elle éprouva lui indiqua qu'elle était dans la bonne voie. Il continua jusqu'à Modène, mais

quelques lieues faites sur la route de Turin lui rendirent ses anxiétés ; elles cédèrent dès qu'elle se dirigea sur Milan.

En arrivant dans cette ville, elle apprit qu'un cousin, son camarade d'enfance, aide de camp de l'empereur Alexandre, était tombé dangereusement malade en Allemagne. Voilà la volonté de *la voix* expliquée ; sans doute elle est destinée à porter la lumière dans cette âme, à consoler cet ami souffrant. Elle franchit le Tyrol, encouragée par les sensations les plus douces. Elle se rend à Heidelberg où se trouvaient les souverains alliés ; son cousin était resté malade dans une autre ville. Elle s'informe du lieu et part le lendemain matin n'ayant vu personne.

Mais à peine a-t-elle quitté Heidelberg que son malaise se renouvelle et plus violemment que jamais. Elle cède enfin et, au bout de quelques postes, elle reprend la route de Heidelberg. La tranquillité renaît en elle ; il lui devient impossible de douter que sa mission ne soit pour ce lieu ; elle ne la devine pas encore. L'empereur Alexandre va faire une course de quelques jours et le tourment qu'elle éprouve pendant son absence lui indique à qui elle est appelée à faire voir la lumière. Elle se débat vainement contre la volonté de *la voix* ; elle prie, elle jeûne, elle implore que ce calice s'éloigne d'elle : *la voix* est impitoyable, il faut obéir.

La comtesse de Krüdener ne me raconta pas par quel moyen elle était arrivée dans l'intimité de l'Empereur mais elle y était parvenue. Elle avait inventé pour lui une nouvelle forme d'adulation. Il était blasé sur celles qui le représentaient comme le premier potentat de la terre, l'Agamemnon des rois, etc., aussi ne lui parla-t-elle pas de sa puissance mondaine, mais de la puissance mystique de ses prières. La pureté de son âme leur prêtait une force qu'aucun autre mortel ne pouvait atteindre, car aucun n'avait à résister à tant de séductions. En les surmontant, il se montrait l'homme le plus vertueux et conséquemment le plus puissant auprès de Dieu. C'est à l'aide de cette habile flatterie qu'elle le conduisait à sa volonté. Elle le faisait prier pour elle, pour lui, pour la Russie, pour la France. Elle le faisait jeûner, donner des aumônes, s'imposer des privations, renoncer à tous ses goûts. Elle obtenait tout de lui dans l'espoir d'accroître son crédit dans le ciel. Elle indiquait plutôt qu'elle n'exprimait, que *la voix* était Jésus-Christ. Elle ne l'appelait jamais que *la voix* et avec des torrents de larmes elle avouait que les erreurs de sa jeunesse lui interdisaient à jamais l'espoir de

voir. Il est impossible de dire avec quelle onction elle peignait le sort de celle appelée à *voir* !

Sans doute, en lisant cette froide rédaction, on dira : c'était une folle ou bien une intrigante. Peut-être la personne qui portera ce jugement aurait-elle été sous le charme de cette brillante enthousiaste. Quant à moi, peu disposée à me passionner, je me méfiai assez de l'empire qu'elle pouvait exercer pour n'y plus retourner que de loin en loin et ses jours de réception ; elle y était moins séduisante que dans le tête-à-tête.

J'ai quelquefois pensé que monsieur de Talleyrand, se sentant trop brouillé avec l'empereur Alexandre pour espérer reprendre une influence personnelle sur lui, avait trouvé ce moyen d'en exercer. Il est certain que la comtesse de Krüdener était très favorable à la France pendant cette triste époque de 1815 ; et, quand elle avait fait passer plusieurs heures en prières à l'empereur Alexandre pour qu'un nuage découvert par elle sur l'étoile de la France s'en éloignât, quand elle lui avait demandé d'employer à cette œuvre la force de sa médiation dans le ciel, quand elle lui avait assuré que *la voix* l'annonçait exaucé, il était bien probable que si, à la conférence du lendemain, quelque article bien désastreux pour la France était réclamé par les autres puissances, l'Empereur, venant au secours du suppliant, appuierait ses prières mystiques du poids de sa grandeur terrestre.

Ce n'était pas exclusivement pour les affaires publiques que madame de Krüdener employait Alexandre. Voici ce qui arriva au sujet de monsieur de La Bédoyère. Sa jeune femme, comme je l'ai dit, vint supplier la comtesse de faire demander sa grâce par l'empereur Alexandre. Elle l'accueillit avec autant de bienveillance que d'émotion et promit tout ce qui lui serait *permis*. En conséquence, elle s'enferma dans son oratoire. L'heure se passait ; l'Empereur la trouva en larmes et dans un état affreux. Elle venait de livrer un long combat à *la voix* sans en obtenir la permission de présenter la requête à l'Empereur. Il ne devait prendre aucun parti dans cette affaire, hélas ! Et la sentence était d'autant plus rigoureuse que l'âme de monsieur de La Bédoyère n'était pas en état de grâce. L'exécution eut lieu.

Alors, madame de Krüdener persuada à l'Empereur qu'il lui restait un grand devoir à remplir. Il fallait employer en faveur de ce malheureux, qu'il avait fait le sacrifice d'abandonner aux vengeances humaines, l'influence de sa puissante protection près de Dieu. Elle le retint huit heures d'horloge

dans son oratoire, priant, agenouillé sur le marbre. Elle le congédia à deux heures du matin ; à huit, un billet d'elle lui apprenait que *la voix* lui avait annoncé que les vœux de l'Empereur étaient exaucés. Elle écrivit en même temps à la désolée madame de La Bédoyère, qu'après avoir passé quelques heures en purgatoire, son mari devait à l'intercession des prières de l'Empereur une excellente place en paradis, qu'elle avait la satisfaction de pouvoir le lui affirmer, bien persuadée que c'était le meilleur soulagement à sa douleur.

J'avais eu connaissance de cette lettre et du transport de douleur, poussé presque jusqu'à la fureur, qu'elle avait causé à Georgine. J'interrogeai avec réticence madame de Krüdener à ce sujet ; elle l'aborda franchement et me raconta tout ce que je viens de répéter.

Je me rappelle une scène assez comique dont je fus témoin chez elle. Nous nous y trouvâmes sept ou huit personnes réunies un matin. Elle nous parlait, de son ton inspiré, des vertus surnaturelles de l'empereur Alexandre et elle vantait beaucoup le courage avec lequel il renonçait à son intimité avec madame de Narishkine, sacrifiant ainsi à ses devoirs ses sentiments les plus chers et une liaison de seize années.

« Hélas ! s'écria Elzéar de Sabran (avec une expression de componction inimitable), hélas ! quelquefois, en ce genre, on renonce plus facilement à une liaison de seize années qu'à une de seize journées ! »

Nous partîmes tous d'un éclat de rire, et madame de Krüdener nous en donna l'exemple ; mais bientôt, reprenant son rôle, elle se retira au bout de la chambre comme pour faire excuse à *la voix* de cette incongruité.

Quel que fût le motif qui dirigeât madame de Krüdener (et pour moi je la crois enthousiaste de bonne foi) elle était parvenue à jouer un rôle très important. Après avoir protégé la France dans tout le cours des négociations pour la paix, elle a été la véritable promotrice de la Sainte-Alliance. Elle a accompagné l'Empereur au fameux camp de Vertus, et la déclaration que les souverains y ont signée, appelée dès lors le pacte de la Sainte-Alliance, a été rédigée par Bergasse, autre illuminé dans le même genre, sous ses yeux et par ses ordres. Les russes et les entours de l'Empereur étaient fort contrariés du ridicule qui s'attachait à ses rapports avec madame de

Krüdener, et le comte de Nesselrode me reprocha, avec une sorte d'impatience, d'avoir été chez cette intrigante, comme il la qualifiait.

Au nombre de ses adeptes les plus ardents semblait être Benjamin Constant. Je dis *semblait*, parce qu'il a toujours été fort difficile de découvrir les véritables motifs des actions de monsieur Constant. Elle le faisait jeûner, prier, l'accablait d'austérités, au point que sa santé s'en ressentit et qu'il était horriblement changé. Sur la remarque qui lui en fut faite, madame de Krüdener répondit qu'il lui était bon de souffrir, car il avait beaucoup à expier, mais que le temps de sa probation avançait. Je ne sais si c'est précisément *la voix* que Benjamin cherchait à se concilier, ou s'il voulait s'assurer la protection spéciale de l'Empereur, car à cette époque sa position en France était si fausse qu'il pensait à s'expatrier.

Madame Récamier avait trouvé dans son exil la fontaine de Jouvence. Elle était revenue d'Italie, en 1814, presque aussi belle et beaucoup plus aimable que dans sa première jeunesse. Benjamin Constant la voyait familièrement depuis nombre d'années, mais tout à coup il s'enflamma pour elle d'une passion extravagante. J'ai déjà dit qu'elle avait toujours un peu de sympathie et beaucoup de reconnaissance pour tous les hommes amoureux d'elle. Benjamin puisa amplement dans ce fonds général. Elle l'écoutait, le plaignait, s'affligeait avec lui de ne pouvoir partager un sentiment si éloquemment exprimé.

Il était à l'apogée de cette frénésie au moment du retour de Napoléon. Madame Récamier en fut accablée ; elle craignait de nouvelles persécutions. Benjamin, trop enthousiaste pour ne pas adopter l'impression de la femme dont il était épris, écrivit, sous cette influence, une diatribe pleine de verve et de talent contre l'Empereur. Il y annonçait son hostilité éternelle. Elle fut imprimée dans le *Moniteur* du 19 mars. Louis XVIII abandonna la capitale dans la nuit.

Quand le pauvre Benjamin apprit cette nouvelle, la terreur s'empara de son cœur qui n'était pas si haut placé que son esprit. Il courut à la poste : point de chevaux ; les diligences, les malles-postes, tout était plein ; aucun moyen de s'éloigner de Paris. Il alla se cacher dans un réduit qu'il espérait introuvable. Qu'on juge de son effroi lorsque, le lendemain, on vint le chercher de la part de Fouché. Il se laisse conduire plus mort que vif. Fouché le reçoit très poliment et lui dit que l'Empereur veut le voir sur-le-

champ. Cela lui paraît étrange ; cependant il se sent un peu rassuré. Il arrive aux Tuileries, toutes les portes tombent devant lui.

L'Empereur l'accoste de la mine la plus gracieuse, le fait asseoir et entame la conversation en lui assurant que l'expérience n'a pas été chose vaine pour lui. Pendant les longues veilles de l'île d'Elbe, il a beaucoup réfléchi à sa situation et aux besoins de l'époque ; évidemment les hommes réclament des institutions libérales. Le tort de son administration a été de trop négliger les publicistes comme monsieur Constant. Il faut à l'Empire une constitution et il s'adresse à ses hautes lumières pour la rédiger.

Benjamin, passant en une demi-heure de la crainte d'un cachot à la joie d'être appelé à faire le petit Solon et à voir ainsi s'accomplir le rêve de toute sa vie, pensa se trouver mal d'émotion. La peur et la vanité s'étaient partagé son cœur ; la vanité y demeura souveraine. Il fut transporté d'admiration pour le grand Empereur qui rendait si ample justice au mérite de Benjamin Constant ; et l'auteur de l'article du *Moniteur* du 19 était, le 22, conseiller d'État et prôneur en titre de Bonaparte.

Il se présenta, un peu honteux, chez madame Récamier ; elle n'était pas femme à lui témoigner du mécontentement. Peut-être même fut-elle bien aise de se trouver délivrée de la responsabilité qui aurait pesé sur elle s'il avait été persécuté pour des opinions qui étaient d'entraînement plus que de conviction. Les partis furent moins charitables. Les libéraux ne pardonnèrent pas à Benjamin son hymne pour les Bourbons et la légitimité, les impérialistes ses sarcasmes contre Napoléon, les royalistes sa prompte palinodie du 19 au 21 mars et le rôle qu'il joua à la fin des Cent-Jours lorsqu'il alla solliciter des souverains étrangers un maître quelconque pourvu que ce ne fût pas Louis XVIII.

Toutes ces variations l'avaient fait tomber dans un mépris universel. Il le sentait et s'en désolait. C'était dans cette disposition qu'il s'était remis entre les mains de madame de Krüdener. Était-ce avec un but mondain ou seulement pour donner le change à son imagination malade ? c'est ce que je n'oserais décider. Il allait encore chercher des consolations auprès de madame Récamier ; elle le traitait avec douceur et bonté. Mais, au fond, il lui savait mauvais gré de l'article inspiré par elle et cette circonstance avait été la crise de sa grande passion.

Je n'ai jamais connu personne qui sût, autant que madame Récamier, compatir à tous les maux et tenir compte de ceux qui naissent des faiblesses humaines sans en éprouver d'irritation. Elle ne sait pas plus mauvais gré à un homme vaniteux de se laisser aller à un acte inconséquent, pas plus à un homme peureux de faire une lâcheté qu'à un goutteux d'avoir la goutte, ou à un boiteux de ne pouvoir marcher droit. Les infirmités morales lui inspirent autant et peut-être plus de pitié que les infirmités physiques. Elle les soigne d'une main légère et habile qui lui a concilié la vive et tendre reconnaissance de bien des malheureux. On la ressent d'autant plus vivement que son âme, aussi pure qu'élevée, ne puise cette indulgence que par la source abondante de compassion placée par le ciel dans ce sein si noblement féminin.

Quelques semaines plus tard, Benjamin Constant conçut l'idée d'écrire à Louis XVIII une lettre explicative de sa conduite ; la tâche était malaisée. Il arriva plein de cette pensée chez madame Récamier et l'en entretint longuement. Le lendemain, il y avait du monde chez elle ; elle lui demanda très bas :

« Votre lettre est-elle faite ?

— Oui.

— En êtes-vous content ?

— Très content, je me suis presque persuadé moi-même. »

Le Roi fut moins facile à convaincre. Je crois, sans en être sûre, que cette lettre a été imprimée. Il n'y a que le parti royaliste assez bête pour tenir longtemps rigueur à un homme de talent. Au bout de peu de mois, Benjamin Constant était un des chefs de l'opposition.

CHAPITRE VIII

Exigences des étrangers en 1815. — Dispositions de l'empereur Alexandre au commencement de la campagne. — Jolie réponse du général Pozzo à Bernadotte. — Conduite du duc de Wellington et du général Pozzo. — Étonnement de l'empereur Alexandre. — Séjour du Roi et des princes en Belgique. — Énergie d'un soldat. — Obligeance du prince de Talleyrand. — Le duc de Wellington dépouille le musée. — Le salon de la duchesse de Duras. — Mort d'Hombert de la Tour du Pin. — Chambre dite introuvable. — Démission de monsieur de Talleyrand. — Mon père est nommé ambassadeur à Londres. — Le duc de Richelieu. — Révélation du docteur Marshall. — Visite au duc de Richelieu. — Désobligeante réception. — Son excuse.

Je reviens à mon arrivée à Paris. Quelque disposée que je fusse à partager la joie que causait le retour du Roi, elle était empoisonnée par la présence des étrangers. Leur attitude y était bien plus hostile que l'année précédente : vainqueurs de Napoléon en 1814, ils s'étaient montrés généreux ; alliés de Louis XVIII en 1815, ils poussèrent les exigences jusqu'à l'insulte.

La force et la prospérité de la France avaient excité leur surprise et leur jalousie. Ils la croyaient épuisée par nos longues guerres. Ils la virent, avec étonnement, surgir de ses calamités si belle et encore si puissante qu'au congrès de Vienne monsieur de Talleyrand avait pu lui faire jouer un rôle prépondérant. Les cabinets et les peuples s'en étaient également émus et, l'occasion d'une nouvelle croisade contre nous s'étant représentée, ils prétendaient bien en profiter. Mais leur haine fut aveugle, car, s'ils voulaient abaisser la France, ils voulaient en même temps consolider la Restauration. Or, les humiliations de cette époque infligèrent au nouveau gouvernement une flétrissure dont il ne s'est point relevé et qui a été un des motifs de sa chute. La nation n'a jamais complètement pardonné à la famille royale les souffrances imposées par ceux qu'elle appelait *ses alliés*. Si on les avait qualifiés d'ennemis la rancune aurait été moins vive et moins longue.

Ce sentiment, fort excusable, était pourtant très injuste. Assurément Louis XVIII ne trouvait aucune satisfaction à voir des canons prussiens braqués sur le château des Tuileries. L'aspect des manteaux blancs autrichiens, fermant l'entrée du Carrousel pendant qu'on dépouillait l'Arc de Triomphe de ses ornements, ne lui souriait point. Il ne lui était pas agréable qu'on vînt, jusque dans ses appartements, enlever les tableaux qui décoraient son palais. Mais il était forcé de supporter ces avanies et de les dévorer en silence. D'autre part, c'est à sa fermeté personnelle qu'on doit la conservation du pont d'Iéna que Blücher voulait faire sauter, et celle de la colonne de la place Vendôme que les Alliés voulaient abattre et se partager. Il fut assisté dans cette dernière occurrence par l'empereur Alexandre. Ce souverain toujours généreux, malgré son peu de goût pour la famille royale et la velléité qu'il avait conçue au commencement de la campagne de ne point l'assister à remonter sur le trône, employa cependant son influence dans la coalition à adoucir les sacrifices qu'on voulait nous imposer.

Je n'ai jamais bien su quel avait été son projet lors de la bataille de Waterloo. Peut-être n'en avait-il pas d'arrêté et se trouvait-il dans ce vague dont Pozzo avait montré les inconvénients d'une manière si piquante au prince royal de Suède en 1813. Quoique par là je revienne sur mes pas, je veux rappeler cette circonstance.

Pendant la campagne de Saxe, Pozzo et sir Charles Stewart avaient été envoyés en qualité de commissaires russe et anglais à l'armée suédoise. Les Alliés craignaient toujours un retour de Bernadotte en faveur de l'Empereur Napoléon. Il se décida enfin à entrer en ligne et prit part à la bataille de Leipsig ; la déroute de l'armée française fut complète. Aussitôt l'esprit gascon de Bernadotte se mit à battre les buissons et à rêver le trône de France pour lui-même. Il entama une conversation avec Pozzo sur ce sujet : n'osant pas l'aborder de front, il débuta par une longue théorie dont le résultat arrivait à prouver que le trône devait appartenir au plus digne et la France choisir son roi.

« Je vous remercie, monseigneur, s'écria Pozzo.

— Pourquoi, général ?

— Parce que ce sera moi !

— Vous ?

— Sans doute ; je me crois le plus digne. Et comment me prouvera-t-on le contraire ? En me tuant ? D'autres se présenteront... Laissez-nous tranquilles avec votre *plus digne* ! Le plus digne d'un trône est, pour la paix du monde, celui qui y a le plus de droits. »

Bernadotte n'osa pas pousser plus loin la conversation mais ne l'a jamais pardonnée à Pozzo.

Sous une autre forme, celui-ci donna la même leçon à son impérial maître en 1815. En apprenant la victoire de Waterloo, l'empereur Alexandre enjoignit au général Pozzo, qui se trouvait auprès du duc de Wellington, de s'opposer à la marche de l'armée et de chercher à gagner du temps afin que les anglais n'entrassent pas en France avant que les armées austro-russe et prussienne se trouvassent en ligne. Selon lui, Louisj XVIII devait attendre en Belgique la décision de son sort.

À la réception de cette dépêche, Pozzo éprouva le plus cruel embarras. Il savait la malveillance de l'Empereur pour la maison de Bourbon. Elle se trouvait encore accrue par la découverte d'un projet d'alliance, entre la France, l'Angleterre et l'Autriche, conclu pendant le congrès de Vienne par monsieur de Talleyrand dans des vues hostiles à la Russie.

La copie de ce traité, oubliée dans le cabinet du Roi, avait été envoyée par monsieur de Caulaincourt à l'empereur Alexandre pendant les Cent-Jours. Il n'y avait pas attaché grande importance, croyant que c'était une invention de Napoléon pour le détacher de l'alliance ; mais une seconde copie du traité ayant été trouvée dans les papiers enlevés à monsieur de Reinhard, il ne put conserver de doutes, et cette nouvelle cause de mécontentement s'étant jointe à tout ce qu'il reprochait dès l'année précédente au Roi, il était peu enclin à souhaiter son rétablissement. Aussi n'avait-il pas témoigné de répugnance à écouter les négociateurs envoyés de Paris, et il était difficile de prévoir ce qui pourrait en résulter.

Pozzo n'était *brin Russe* et avait grand envie de s'arranger en France une patrie à son goût, en y conservant un souverain qui lui avait des obligations personnelles. Il hésita quelque peu, puis alla trouver le duc de Wellington :

« Je viens vous confier le soin de ma tête, lui dit-il ; voilà la dépêche que j'ai reçue, voici la réponse que vous y avez faite. »

Il lui lut ce qu'il mandait à l'Empereur des dispositions du duc de Wellington qui persistait à avancer immédiatement sur Paris et à conduire Louis XVIII avec lui.

« Voulez-vous, ajouta-t-il, avoir fait cette réponse et tenir cette conduite, malgré les objections que je suis censé vous adresser ? »

Le duc lui tendit la main.

« Comptez sur moi ; la conférence a eu lieu précisément comme vous la rapportez.

— Alors, reprit Pozzo, il n'y a pas un moment à perdre, il faut agir en conséquence. »

Personne ne fut mis dans la confidence. Les petites intrigues s'agitèrent autour du Roi. Monsieur de Talleyrand bouda. Il avait un autre plan qui avait des côtés spécieux, mais dont le but principal était de se tenir personnellement éloigné de l'empereur Alexandre. Il ne savait pas la prise des papiers de monsieur Reinhard, mais il craignait toujours quelque indiscretion. Pozzo ne se fiait pas assez à lui pour lui raconter la véritable situation des affaires. Le duc le décida à rejoindre le Roi qui, de son côté, consentit à se séparer de monsieur de Blacas.

On arriva à Paris à tire d'aile et le Roi fut bombardé à l'improviste dans le palais des Tuileries, selon l'expression pittoresque de Pozzo quand il fait ce récit.

À peine ce but atteint, il se jette dans une calèche et court au-devant de l'Empereur. Ses logements étaient faits à Bondy ; Pozzo brûle l'étape et continue sa route. Il trouve l'Empereur à quelques lieues au delà : il est venu lui apprendre que Paris est soumis et le palais de l'Élysée prêt à le recevoir. L'Empereur le fait monter dans sa voiture. Pozzo lui fait un tableau animé de la bataille de Waterloo, donne une grande importance à la manœuvre de Blücher, raconte l'entrée en France, la facilité de la marche, la cordialité de la réception, l'impossibilité de s'arrêter quand il n'y a pas d'obstacles, et enfin le parti pris par le duc d'occuper Paris.

L'Empereur écoutait avec intérêt.

« Maintenant, dit-il, il s'agit de prendre un parti sur la situation politique. Où avez-vous laissé le Roi ?

— Aux Tuileries, Sire, où il a été accueilli avec des transports universels.

— Comment Louis XVIII est à Paris ! Apparemment que Dieu en a ainsi ordonné. Ce qui est fait est fait, il n'y a plus à s'en préoccuper ; peut-être est-ce pour le mieux. »

On comprend combien cette résignation mystique soulagea l'ambassadeur. Malgré la confiance absolue qu'il avait dans la loyauté du duc de Wellington, il ne laissait pas que d'être fort tourmenté de la façon dont l'Empereur prendrait les événements ; car, tout libéral qu'était l'autocrate, il n'oubliait pas toujours ses possessions de Sibérie lorsqu'il se croyait mal servi.

L'Empereur continua sa route et vint coucher à l'Élysée. Il ne conserva de mécontentement que contre monsieur de Talleyrand et monsieur de Metternich. L'autrichien est parvenu à en triompher ; le français y succomba peu après.

Mon oncle Édouard Dillon avait accompagné le Roi en Belgique. Il me raconta toutes les misères du départ, du voyage et du séjour à l'étranger. Monsieur et son fils, le duc de Berry, avaient laissé dans les boues d'Artois le peu de considération militaire que la pieuse discrétion des émigrés aurait voulu leur conserver. La maison du Roi avait été congédiée à Béthune avec une incurie et une dureté inouïes ; plusieurs de ses membres cependant avaient trouvé le moyen de franchir la frontière. Ils étaient venus à leurs frais et volontairement à Gand former une garde au Roi qui recevait leurs services avec aussi peu d'attention qu'aux Tuileries.

Monsieur de Bartillat, officier des gardes du corps, m'a dit qu'il avait été à Gand, qu'il y avait commandé un assez grand nombre des gardes de sa compagnie, réunis de pur zèle, sans que jamais ni lui ni eux eussent obtenu une parole du Roi, ni pu deviner qu'ils étaient remarqués. Je crois que les princes craignaient de se compromettre, vis-à-vis de leurs partisans et de prendre des engagements, dans le cas où la nouvelle émigration se prolongerait.

Parlerai-je de ce camp d'Alost, commandé par monsieur le duc de Berry, et si déplorablement levé au moment où la bataille de Waterloo était engagée ? Le duc de Wellington s'en expliqua cruellement et publiquement vis-à-vis du prince auquel il reprochait la rupture d'un pont.

Monsieur le duc de Berry s'excusa sur des rapports erronés qui lui faisaient croire la bataille perdue.

« Raison de plus, monseigneur ; quand on se sauve il ne faut pas rendre impossible la marche de braves gens qui peuvent être obligés de faire une retraite honorable ! »

J'aime mieux raconter la farouche énergie d'un soldat. Édouard Dillon avait été chargé par le Roi, après la bataille de Waterloo, de porter des secours aux blessés français recueillis dans les hôpitaux de Bruxelles. Il arriva près d'un lit où on venait de faire l'amputation du bras à un sous-officier de la garde impériale. Pour réponse à ses offres, il lui jeta le membre sanglant qu'on venait de couper.

« Va dire à celui qui t'envoie que j'en ai encore un au service de l'Empereur. »

L'un de mes premiers soins, en arrivant à Paris, avait été d'aller chez monsieur de Talleyrand. J'étais chargée par mon père de lui expliquer très en détail la situation pénible où se trouvaient les français en Piémont. Je m'en acquittai assez mal ; je n'ai jamais été à mon aise avec monsieur de Talleyrand. Il m'accueillit pourtant très gracieusement et, lorsque je lui annonçai que, vers la fin du mois, je prendrais ses ordres pour Turin, il m'engagea à ne pas presser mes paquets. Je compris qu'il s'agissait d'une nouvelle destination pour mon père, mais je n'osai pas m'en informer.

J'ai toujours eu une extrême timidité vis-à-vis des gens en place, et je ne puis les supporter que lorsque j'ai la certitude morale de n'avoir jamais rien à leur demander. Tant que mon père était employé, je me trouvais dans une sorte de dépendance qui m'était pénible vis-à-vis d'eux, malgré la bienveillance qu'ils me témoignaient.

Notre héros, le duc de Wellington, se fit l'exécuteur des spoliations matérielles imposées par les Alliés. Sous prétexte que les anglais n'avaient rien à réclamer en ce genre, il trouva généreux d'aller de ses mains triomphantes décrocher les tableaux de nos musées. Ceci ne doit pas être pris comme une forme de rhétorique, c'est le récit d'un fait. On l'a vu sur une échelle, donnant lui-même l'exemple. Le jour où l'on descendit les chevaux de Venise de dessus l'arc du Carrousel, il passa la matinée perché sur le monument, vis-à-vis les fenêtres du Roi, à surveiller ce travail. Le

soir il assista à une petite fête donnée par madame de Duras au roi de Prusse. Nous ne pouvions cacher notre indignation ; il s'en moquait et en faisait des plaisanteries. Il avait tort pourtant ; notre ressentiment était légitime et plus politique que sa conduite. Les étrangers étaient présentés comme alliés ; ils avaient été accueillis comme tels ; leurs procédés retombaient sur la famille régnante.

La conduite du duc donnait le signal aux impertinences des sous-ordres. Le sang bout encore dans mes veines au propos que j'entendis tenir à un certain vulgaire animal du nom de Mackenzie, intendant ou, comme cela s'appelle en anglais, *payeur* de l'armée. On parlait sérieusement et tristement de la difficulté qu'éprouverait la France à acquitter les énormes charges imposées par les étrangers.

« Ah bah, reprit-il avec un gros rire, on crie un peu puis cela s'arrange. Je viens de Strasbourg ; j'y ai passé le jour même où le général prussien avait frappé une contribution qu'on disait énorme, on avait payé. Eh bien ! tout le monde dînait. »

Je l'aurais tué d'un regard.

Le duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre, se trouvait d'année (de toutes les places de la Cour, c'était la seule dont le service ne se fit pas par trimestre) ; madame de Duras logeait aux Tuileries. Liée avec elle d'ancienne date et n'ayant pas d'établissement en ce moment, je passais ma vie chez elle. Sa situation la forçait à recevoir de temps en temps beaucoup de monde, mais journellement son salon n'était ouvert qu'à quelques habitués. On y causait librement et plus raisonnablement qu'ailleurs. Probablement les discours que nous tenions nous étonneraient maintenant. S'ils nous étaient répétés, nous les trouverions extravagants, mais c'étaient les plus sages du parti royaliste.

Madame de Duras avait beaucoup plus de libéralisme que sa position ne semblait en comporter. Elle admettait toutes les opinions et ne les jugeait pas du haut de l'esprit de parti. Elle était même accessible à celles des idées généreuses qui ne compromettaient pas trop sa position de grande dame dont elle jouissait d'autant plus vivement qu'elle l'avait attendue plus longtemps.

Elle ne se consolait pas de l'exclusion donnée à monsieur de Chateaubriand au retour de Gand. Son crédit l'y avait fait ministre de l'intérieur du Roi fugitif, et elle ne comprenait pas comment le Roi rétabli ne confirmait pas cette nomination. Il en résultait un vernis d'opposition dans son langage dont je m'accommodais très bien. Sa fille, la princesse de Talmont, ne partageait pas sa modération ; son exaltation était extrême, mais elle était si jeune et si jolie que ses folies même avaient de la grâce. Elle avait épousé à quinze ans, en 1813, le seul héritier de la maison de La Trémoille. Aussi Adrien de Montmorency disait-il que c'étaient des noces historiques et que sa grossesse serait un événement national. Les fastes du pays n'ont pas eu à le recorder ; monsieur de Talmont est mort en 1815 sans laisser d'enfant. Le duc de Duras s'écriait le jour de l'enterrement :

« Il est bien affreux de se trouver veuve à dix-sept ans quand on est condamnée à ne pouvoir plus épouser qu'un prince souverain. » La princesse de Talmont a dérogé à cette nécessité, mais c'est contre la volonté de son père et même de sa mère.

La mort du prince de Talmont n'avait été un chagrin pour personne, mais notre coterie fut profondément affectée par la catastrophe arrivée dans la famille La Tour du Pin.

Hombert de La Tour du Pin-Gouvernet avait atteint l'âge de vingt-deux ans. Il était fort bon enfant et assez distingué, quoique une charmante figure et un peu de gâterie de ses parents lui donnassent l'extérieur de quelque fatuité. Dans ce temps de désordre où on *s'enrôlait dans les colonels*, suivant l'expression chagrine des vieux militaires, Hombert avait été nommé officier d'emblée et le maréchal duc de Bellune l'avait pris pour aide de camp. On ne peut nier que ces existences de faveur ne donnassent beaucoup d'humeur aux camarades dont les grades avaient été acquis à la pointe de l'épée.

Hombert eut une discussion sur l'ordre de service avec un de ceux-ci ; le jeune homme y mit un ton léger, l'autre fut un peu grognon ; cela n'alla pas très loin. Toutefois, par réflexion, Hombert conçut quelque scrupule. Le lendemain matin, il entra chez son père et lui raconta exactement ce qui s'était passé ; seulement il eut soin, dans le récit, de faire jouer son propre rôle par Donatien de Sesmaisons, un autre de ses camarades. Il ajouta qu'il était chargé par lui de consulter son père sur la convenance de donner suite

à cette affaire. Monsieur de La Tour du Pin l'écoula attentivement et lui répondit :

« Ma foi, ce sont de ces choses qu'on ne se soucie guère de conseiller.

— Vous pensez donc, mon père, qu'ils doivent se battre ?

— Cela n'est pas indispensable et, si Donatien avait servi, cela se terminerait tout aussi bien par une poignée de main ; mais il est tout nouvellement dans l'armée, le capitaine a beaucoup fait la guerre ; vous savez la jalousie qui existe contre vous autres. À la place de Donatien, je me battrais. »

Hombert quitta la chambre de son père pour aller écrire un cartel. La réponse ne se fit pas attendre. L'engagement était pris de se trouver à midi au bois de Boulogne.

Avant que la famille se réunît au déjeuner, Hombert annonça à son père qu'il était témoin de Donatien. Son trouble était visible. Il combla sa mère de caresses. Il insista pour qu'elle lui arrangeât elle-même sa tasse de thé. Elle s'y prêta, en riant de cette exigence. Sa sœur Cécile était dans l'habitude de le plaisanter sur l'importance qu'il attachait à une certaine boucle de cheveux retombant sur son front ; elle entama cette taquinerie de famille :

« Hé bien, Cécile, pour te prouver que ce n'est pas ce à quoi je tiens le plus au monde, comme tu prétends, j'y renonce, je te la donne, prends-la. »

Cécile fit semblant de s'approcher avec des ciseaux. Hombert ne sourcilla pas. Elle se contenta de lui baiser le front.

« Va, mon bon Hombert, cela me ferait autant de peine qu'à toi. »

Hombert se leva, la serra contre son cœur et s'éloigna pour cacher son trouble. Madame de La Tour du Pin lui reprocha sa sensiblerie qui les jetait tous dans la mélancolie. Monsieur de La Tour du Pin, croyant être dans le secret d'Hombert, l'aidait à cacher son agitation. Hombert sorti, Cécile trouva sur son panier à ouvrage la boucle de cheveux, elle s'écria :

« Ah ! maman, décidément Hombert renonce à la fatuité, voyez quel beau sacrifice ! Au fond, j'en suis bien fâchée. »

La mère et la fille échangèrent leurs regrets, mais sans concevoir d'alarmes. Monsieur de La Tour du Pin, inquiet pour Donatien, alla se

promener dans les Champs-Élysées. Bientôt il aperçut ce même Donatien dont les regards sinistres lui révélèrent un malheur. Hélas ! c'était lui qui était le témoin. Hombert avait reçu une balle au milieu du front, à l'endroit même récemment ombragé par cette mèche de cheveux devenue une si précieuse relique. Il était mort. Monsieur de La Tour du Pin avait condamné son fils le matin.

Le premier aide de camp du maréchal, homme de poids, avait voulu arranger cette affaire sur le terrain ; Hombert avait été récalcitrant. Cependant les motifs de la querelle étaient si légers que l'accommodement allait se faire, presque malgré lui, lorsqu'il se servit malheureusement d'une expression de coterie en disant que l'humeur de son adversaire lui avait paru *insensée*, tant il avait peu l'intention d'offenser. Entendant, par le mot *insensée*, peu rationnelle, l'antagoniste s'écria :

« Quoi ? vous m'appellez un insensé ! »

Hombert haussa les épaules. Deux minutes après, il avait cessé de vivre. Monsieur de La Tour du Pin ne s'est jamais relevé d'un coup si affreux. On peut même dire que sa raison en a été altérée.

Je ne chercherai pas à peindre le désespoir de cette famille désolée ; nous partageâmes son chagrin, et le salon de madame de Duras, où elle était dans la grande intimité, en fut longuement assombri.

Les élections de 1815 se firent dans un sens purement royaliste ; la noblesse y siégeait en immense majorité. C'est la meilleure chance qu'elle ait eue, depuis quarante ans, de reprendre quelque supériorité en France. Si elle s'était montrée calme, raisonnable, généreuse, éclairée, occupée des affaires du pays, protectrice de ses libertés, en un mot, si elle avait joué le rôle qui appartenait à l'aristocratie d'un gouvernement représentatif, dans ce moment où elle était toute-puissante, on lui en aurait tenu compte et le trône aurait trouvé un appui réel dans l'influence qu'elle pouvait exercer. Mais cette Chambre, que dans les premiers temps le Roi qualifia d'*introuvable*, se montra folle, exagérée, ignorante, passionnée, réactionnaire, dominée par des intérêts de caste. On la vit hurlant des vengeances et applaudissant les scènes sanglantes du Midi. La gentilhommerie réussit à se faire détester à cette occasion, comme dix ans

plus tard elle a achevé sa déconsidération dans la honteuse discussion sur l'indemnité des émigrés.

Les députés, en arrivant, n'étaient pas encore montés au point d'exagération où ils parvinrent depuis. Toutefois, Fouché tomba devant leurs inimitiés, même avant l'ouverture de la session. Ils montrèrent aussi de grandes répugnances pour monsieur de Talleyrand. Peut-être aurait-il osé les affronter s'il avait été soutenu par la Cour. Mais Monsieur se laissait dire tout haut par le duc de Fitzjames : « Hé bien, monseigneur, le vilain boiteux va donc la danser ? » et approuvait du sourire ce langage contre un homme qui, deux fois en douze mois, avait remis la maison de Bourbon sur le trône.

De son côté, le roi Louis XVIII trouvait de si grands services bien pesants et ressentait le sacrifice qu'il avait dû faire en éloignant le comte de Blacas. Par-dessus tout, l'empereur Alexandre, de protecteur zélé qu'il était de monsieur de Talleyrand en 1814, était devenu son ennemi capital. Il céda devant tant d'obstacles réunis ; il offrit une démission qui fut acceptée avec plus d'empressement peut-être qu'il n'avait compté.

Le soir, j'allai chez lui ; il s'approcha de moi, et me dit que le dernier acte de son ministère avait été de nommer mon père à l'ambassade de Londres.

En effet, la nomination, quoique signée Richelieu, avait été faite par monsieur de Talleyrand. Il la demandait au Roi dès 1814, mais le comte de La Châtre avait été premier gentilhomme de Monsieur, comte de Provence ; il avait promesse de conserver cette place chez le Roi et, comme il l'ennuyait à mourir, Sa Majesté Très Chrétienne aimait mieux avoir un mauvais ambassadeur à Londres qu'un serviteur incommode aux Tuileries. Il finit pourtant par céder. Malgré les immenses avantages faits à monsieur de La Châtre nommé pair, duc, premier gentilhomme de la chambre, avec une forte pension sur la Chambre des pairs et une autre sur la liste civile, il conçut beaucoup d'humeur de ce rappel.

Mon père reçut, avec sa nomination, une lettre du duc de Richelieu qui le mandait à Paris. Il ne voulait cependant pas quitter Turin avant que le sort de nos compatriotes ne fût définitivement fixé. Cette affaire l'y retint quelques semaines. Ce fut dans cet intervalle que je me trouvai dans des rapports fort désagréables avec monsieur de Richelieu.

Dès la première soirée que j'avais passée chez madame de Duras, j'y vis entrer un grand homme d'une belle figure ; ses cheveux gris contrastaient avec un visage encore assez jeune. Il avait la vue très basse et clignait les yeux avec une grimace qui rendait sa physionomie peu obligeante. Il était en bottes et mal tenu avec une sorte d'affectation, mais, sous ce costume, conservait l'air très grand seigneur. Il se jeta sur un sofa, parla haut, d'une voix aigre et glapissante. Un léger accent, des locutions et des formes un peu étrangères me persuadèrent qu'il n'était pas français. Cependant son langage et surtout les sentiments qu'il exprimait repoussaient cette idée. Je le voyais familier avec tous mes amis. Je me perdais en conjectures sur cet inconnu si intime : c'était le duc de Richelieu, rentré en France depuis mon départ.

L'impression qu'il m'a faite à cette première rencontre n'a jamais varié. Ses formes m'ont toujours paru les plus désagréables, les plus désobligeantes possibles. Son beau et noble caractère, sa capacité réelle pour les affaires, son patriotisme éclairé lui ont acquis mon suffrage, je dirais presque mon dévouement, mais c'était un succès d'estime plus que de goût.

Le docteur Marshall, dont j'ai déjà fait mention, arriva un matin chez moi. Il m'apportait une lettre. Elle était destinée à Fouché, alors en Belgique, et contenait, disait-il, non seulement des détails sur une trame qui s'ourdissait contre le gouvernement du Roi, mais encore le chiffre devant servir aux correspondances. Il ne voulait confier une pièce si importante qu'à mon père et, en son absence, à moi. Ses pas étaient suivis et, s'il s'approchait des Tuileries ou d'un ministère, il aurait tout à craindre.

Malgré le peu de succès de ses révélations (qui, pourtant, je crois, lui avaient été bien payées) il voulait encore rendre ce service au Roi, d'autant qu'il connaissait l'attachement que le prince régent lui portait. Je le pressai en vain de s'adresser au duc de Duras ; comme la première fois, il s'y refusa formellement. « La lettre, me dit-il, était cachetée de façon à réclamer l'adresse des plus habiles pour l'ouvrir. J'en ferais ce que je voudrais, rien s'il me plaisait mieux ; il viendrait la reprendre le lendemain matin. » Il sortit, la laissant sur ma table.

Je me trouvai fort embarrassée avec cette pièce toute brûlante entre les mains. Je la vois encore d'ici. Elle était assez grosse, sans enveloppe

quoiqu'elle contint évidemment plus d'une feuille. Cachetée d'un pain blanc sortant à moitié en dehors du papier sur lequel étaient tracés à la plume trois J de cette façon :



Je savais l'importance attachée par mon père aux documents procurés naguère par Marshall. Il n'y avait pas de conseil à demander dans une occasion qui, avant tout, prescrivait le secret. Après mûre réflexion, je pris mon parti. J'allai aux Tuileries ; je fis prier le duc de Duras de venir me parler ; il descendit et monta dans ma voiture. Je lui racontai ce qui était arrivé et lui donnai la lettre pour le Roi.

Le Roi était à la promenade et ne rentrerait pas de plusieurs heures. Il trouva plus simple que nous allassions la porter au duc de Richelieu. J'y consentis. Le duc de Richelieu nous reçut plus que froidement et me dit qu'il n'avait personne dans ses bureaux qui eût l'habitude ni le talent d'ouvrir les lettres. Je me sentis courroucée. Je lui répondis qu'apparemment ce talent-là ne se trouvait pas plus facilement dans ma chambre, que ma responsabilité était à couvert, que je n'avais pas cru pouvoir me dispenser de remettre ce document en mains compétentes. Ce but était rempli et, lorsque l'homme qui n'avait pas voulu être nommé viendrait le lendemain, je lui dirais qu'elle était restée chez un ministre du Roi. Monsieur de Richelieu voulut me la rendre ; je me refusai à la reprendre et nous nous séparâmes également mécontents l'un de l'autre.

Deux heures après, monsieur d'Herbouville (directeur des postes à cette époque) me rapporta cette lettre avec des hymnes de reconnaissance ; elle avait été ouverte et son importance reconnue. Monsieur Decazes, ministre de la police, vint deux fois dans la soirée sans me trouver.

Le lendemain matin, ma femme de chambre, en entrant chez moi, me dit que monsieur d'Herbouville attendait mon réveil ; c'était pour me dire combien les renseignements de la veille avaient fait naître le désir de se mettre en rapport direct avec l'homme qui les avait procurés. Monsieur Decazes me pria d'y employer tous les moyens.

Marshall arriva à l'heure annoncée ; je m'acquittai du message dont j'étais chargée. Il fit de nombreuses difficultés et finit cependant par indiquer un lieu où on pourrait le rencontrer *par hasard*. Je crois que, par toutes ces précautions, il voulait augmenter le prix soldé de ses révélations. Je ne l'ai jamais revu, mais je sais qu'il a été longtemps aux gages de la police.

Il avait une superbe figure, une élocution facile et tout à fait l'air d'un *gentleman*. C'était, du reste, une véritable espèce. Je me rappelle un trait de caractère qui me frappa. Il m'avait annoncé que le cachet de la lettre serait fort examiné par la personne à laquelle il devait la remettre. Lorsque je la lui rendis, il me fit remarquer que la queue des J tracés sur le pain à cacheter en dehors du papier avait été maculée par l'opération de l'ouverture.

« Il me faudra, ajouta-t-il, avoir recourt aux grands moyens. »

Je lui demandai quels ils étaient.

« Je remettrai la lettre au grand jour, près d'une fenêtre, et je ne quitterai pas la personne des yeux, tout en lui parlant d'autre chose, que la lettre ne soit pas décachetée. Elle n'osera pas l'examiner pendant que je la tiendrai de cette sorte en arrêt. Cela m'a toujours réussi. »

Ce honteux aveu d'une telle expérience me fit chair de poule et me réconcilia presque avec la maussade brusquerie dont monsieur de Richelieu m'avait accueillie la veille. Elle trouvait aussi son excuse dans les abominables intrigues qui l'entouraient. Les noms ne pouvaient avertir sa confiance, car, malheureusement, les délations d'amateurs ne manquaient pas dans la classe supérieure ; et, par excès de zèle, on se faisait espion, parfois au service de ses passions, parfois à celui de ses intérêts.

Monsieur de Richelieu éprouvait pour ces viles actions ces haines vigoureuses de l'homme de bien. Étranger à la société, il ne pouvait apprécier les caractères. Il m'avait fait l'injustice de me ranger dans la catégorie des femmes à trigauderie. J'en fus excessivement froissée et me tins à distance de lui. De son côté, il fut éclairé et fâché, je crois, de son injustice, mais il était trop timide et n'avait pas assez d'usage du monde pour s'en expliquer franchement. Nos relations se sont toujours senties de ce mauvais début. J'étais de son parti à bride abattue, mais peu de ses amies

et point de sa coterie. Nous nous rencontrions tous les jours sans jamais nous adresser la parole.

Les formes acerbes du duc de Richelieu lui ont souvent valu des ennemis politiques parmi les personnes, qu'on me passe cette fatuité, moins raisonnables que moi.

CHAPITRE IX

Nobles adieux de l'empereur Alexandre au duc de Richelieu. — Sentiments patriotiques du duc. — Ridicules de monsieur de Vaublanc. — Arrivée de mon père à Paris. — Procès du maréchal Ney. — Son exécution. — Exaltation du parti royaliste. — Procès de monsieur de La Valette. — Madame la duchesse d'Angoulême s'engage à demander sa grâce. — On l'en détourne. — Démarches faites par le duc de Raguse. — Il fait entrer madame de La Valette dans le palais. — Sa disgrâce. — Fureur du parti royaliste à l'évasion de monsieur de La Valette.

Monsieur de Talleyrand s'est quelquefois vanté de s'être retiré pour ne pas signer le cruel traité imposé à la France. Le fait est qu'il a succombé sous les malveillances accumulées que j'ai déjà signalées.

Monsieur de Richelieu était porté aux affaires par l'empereur Alexandre, et, quelque dures qu'aient été les conditions qu'on nous a fait subir, elles l'auraient été beaucoup plus avec tout autre ministre. Aussitôt la nomination de monsieur de Richelieu, l'autocrate s'était déclaré hautement le champion de la France. Aussi, lorsque à son départ il distribua des présents aux divers diplomates, il envoya à monsieur de Richelieu une vieille carte de France, servant à la conférence et sur laquelle étaient tracées les nombreuses prétentions territoriales élevées par les Alliés et que leurs représentants comptaient bien exiger. Il y joignit un billet de sa main portant que la confiance inspirée par monsieur de Richelieu avait seule évité ces énormes sacrifices à sa patrie. Ce cadeau, ajoutait l'Empereur, lui paraissait le seul digne de son noble caractère et celui que, sans doute, il apprécierait le plus haut. Un tel don honore également le souverain qui en conçoit la pensée et le ministre qui mérite de l'inspirer.

Malgré ce succès que monsieur de Richelieu n'était pas homme à proclamer et qui n'a été su que longtemps après, son cœur vraiment français saignait de ce terrible traité. Le son de voix avec lequel il en fit lecture à la Chambre, le geste avec lequel il jeta le papier sur la tribune après ce pénible

devoir accompli sont devenus historiques et ont commencé à réconcilier tout ce qui avait de l'âme dans le pays à un choix qui d'abord apparaissait comme un peu trop russe.

Rien au monde n'était plus injuste ; monsieur de Richelieu était français, exclusivement français, nullement émigré et point du tout plus aristocrate que les circonstances ne le permettaient. Il était, dans le meilleur sens des deux termes, libéral et patriote. Pendant ce premier ministère, il éprouvait l'inconvénient de ne point connaître les personnes et, pour un ministre prépondérant, cela est tout aussi nécessaire que de savoir les affaires. Cette ignorance lui fit accepter sans opposition, un collègue donné par Monsieur. C'était monsieur de Vaublanc. Il ne tarda pas à déployer une sottise si délicieusement ridicule qu'il aurait fallu en pâmer de rire s'il n'avait pas trouvé de l'appui chez les princes et dans la Chambre. Toutes les absurdités étaient contagieuses dans ces parages.

Monsieur de Vaublanc chercha promptement à fomenter une intrigue contre monsieur de Richelieu ; elle fut déjouée par le crédit des étrangers.

Ce fut vers ce temps que Monsieur donna à monsieur de Vaublanc un grand cheval blanc. Il posait dessus, dans le jardin du ministère de l'intérieur, pour la statue de Henri IV, personne, selon lui, ne se tenant à cheval dans une égale perfection. Si ses prétentions s'étaient bornées là, on s'en serait facilement accommodé ; mais il les réunissait toutes, portées à une exagération sans exemple et manifestées avec une inconvenance incroyable dans sa naïveté.

Quoiqu'elle soit peu digne, même de la macédoine que j'écris, je ne puis me refuser à rapporter une saillie qui a toujours eu le don de me faire sourire. Le bœuf gras se trouva petit et maigre cette année ; on le remarquait devant madame de Puisieux : « Je le crois bien, s'écria-t-elle, la pauvre bête aura trop souffert des sottises de son neveu le Vaublanc. »

C'est cette même madame de Puisieux qui, voyant monsieur de Bonnay, d'une pâleur excessive, se verser un verre d'orgeat, l'arrêta en lui disant : « Ah, malheureux ; il allait boire son sang ! »

Si nous avons vécu dans un temps moins fécond en grands événements, les mots de madame de Puisieux auraient autant de célébrité que ceux de la fameuse madame de Cornuel.

Mon père avait terminé, tant bien que mal, l'affaire relative aux français domiciliés en Piémont, et remis, pour satisfaire au traité de Paris, le reste de la Savoie au roi de Sardaigne.

Le roi Louis XVIII en était aussi joyeux aux Tuileries qu'on pouvait l'être à Turin. Son ambassadeur ne partageait pas cette satisfaction et ce dernier acte de ses fonctions lui fut si désagréable qu'il refusa, même avec un peu d'humeur, le grand cordon qui lui fut offert à l'occasion de cette restitution. À la vérité, mon père espérait alors l'ordre du Saint-Esprit et, si les préjugés de sa jeunesse le lui faisaient désirer avec trop de vivacité, ils lui inspiraient, en revanche, un grand dédain pour toutes les décorations étrangères.

À son arrivée, monsieur de Richelieu le combla de marques de confiance. Les préparatifs qu'il lui fallut faire pour se rendre à Londres le retinrent assez longtemps pour avoir le malheur d'être appelé à siéger au procès du maréchal Ney.

Je ne prétends pas entrer dans le détail de cette déplorable affaire. Elle nous tint dans un grand état d'anxiété. Pendant les derniers jours du jugement, les pairs et tout ce qui leur appartenait reçurent des lettres menaçantes. Il est à peu près reconnu que la pairie devait condamner le maréchal. On a fort reproché au Roi de ne lui avoir pas fait grâce. Je doute qu'il le pût ; je doute aussi qu'il le voulût.

Quand on juge les événements de cette nature à la distance des années, on ne tient plus assez compte des impressions du moment. Tout le monde avait eu peur, et rien n'est aussi cruel que la peur. Il régnait une épidémie de vengeance. Je ne veux d'autre preuve de cette contagion que les paroles du duc de Richelieu en envoyant ce procès à la Cour des pairs. Puisque ce beau et noble caractère n'avait pu s'en défendre, elle devait être bien générale, et je ne sais s'il était possible de lui refuser la proie qu'elle réclamait, sans la pousser à de plus grands excès.

Nous avons vu plus tard un autre Roi s'interposer personnellement entre les fureurs du peuple et les têtes qu'elles exigeaient. Mais d'abord, ce Roi-là, selon moi, est un homme fort supérieur, et puis les honnêtes gens de son parti appréciaient et encourageaient cette modération. Il risquait une émeute populaire ; sa vie pouvait y succomber, mais non pas son pouvoir.

En 1815, au contraire, c'était, il faut bien le dire, les honnêtes gens du parti, les princes, les évêques, les Chambres, la Cour, aussi bien que les étrangers, qui demandaient un exemple pour effrayer la trahison. L'Europe disait : Vous n'avez pas le droit d'être généreux, de faire de l'indulgence au prix de nos trésors et de notre sang.

Le duc de Wellington l'a bien prouvé en refusant d'invoquer la capitulation de Paris. La grâce du maréchal était dans ses mains, bien plus que dans celles de Louis XVIII. Ajoutons que la peine de mort en matière politique se présentait alors à tous les esprits comme de droit naturel, et n'oublions pas que c'est à la douceur du gouvernement de la Restauration que nous devons d'avoir vu croître et se répandre aussi généralement les idées d'un libéralisme éclairé.

Je ne prétends en aucune façon excuser la frénésie qui régnait à cette époque. J'ai été aussi indignée alors que je le serais à présent de voir des hommes de la société prodiguer libéralement leurs services personnels pour garder le maréchal dans la chambre de sa prison, y coucher, dans la crainte qu'il ne s'évadât, d'autres s'offrir volontairement à le conduire au supplice, les gardes du corps solliciter comme une faveur et obtenir comme récompense la permission de revêtir l'uniforme de gendarme pour le garder plus étroitement et ne lui laisser aucune chance de découvrir sur le visage d'un vieux soldat un regard de sympathie.

Tout cela est odieux, mais tout cela est vrai. Et je veux seulement constater que, pour faire grâce au maréchal Ney, il fallait plus que de la bonté, il fallait un grand courage. Or, le roi Louis XVIII n'était assurément pas sanguinaire, mais il avait été trop constamment, trop exclusivement prince pour faire entrer dans la balance des intérêts la vie d'un homme comme d'un grand poids.

Au reste, ce pauvre maréchal, dont on a fait un si triste holocauste aux passions du moment et que d'autres passions ont pris soin depuis d'entourer d'auréole, s'il avait vécu, n'aurait été pour les impérialistes que le traître de Fontainebleau, le transfuge de Waterloo, le dénonciateur de Napoléon. Aux yeux des royalistes, la culpabilité de sa conduite était encore plus démontrée.

Mais ses torts civils se sont effacés dans son sang et il n'est resté dans la mémoire de tous que cette intrépidité militaire si souvent et si récemment employée, avec une vigueur surhumaine, au service de la patrie. La sagesse populaire a dit : « Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » J'établirais plus volontiers qu'en temps de révolution les morts seuls reviennent.

Je me souviens qu'un jour, pendant le procès, je dînais chez monsieur de Vaublanc. Mon père arriva au premier service, sortant du Luxembourg et annonçant un délai accordé à la demande des avocats du maréchal. Monsieur de Vaublanc se leva tout en pied, jeta sa serviette contre la muraille en s'écriant :

« Si messieurs les Pairs croient que je consentirai à être ministre avec des corps qui montrent une telle faiblesse, ils se trompent bien. Encore une pareille lâcheté et tous les honnêtes gens n'auront plus qu'à se voiler le visage. »

Il y avait trente personnes à table dont plusieurs députés, tous faisaient chorus. Il ne s'agissait pourtant que d'un délai légal, impossible à refuser à moins de s'ériger en chambre ardente. On comprend quelle devait être l'exaltation des gens de parti lorsque ceux qui dirigeaient le gouvernement étaient si cruellement intempestifs.

Mon père et moi échangeâmes notre indignation dès que nous fûmes remontés en voiture ; si nous l'avions exprimée dans la maison, on nous aurait lapidés. Nous étions déjà classés au nombre des *gens mal pensants* ; mais ce n'est qu'après l'ordonnance du 5 septembre qu'il fut constaté que je *pensais comme un cochon*. Ne riez pas, mes neveux, c'est l'expression textuelle de fort grandes dames, et elles la distribuaient largement.

Je rencontrais partout le duc de Raguse, et surtout chez madame de Duras où il venait familièrement. J'éprouvais contre lui quelques-unes des préventions généralement établies et, sans avoir jamais aimé Napoléon, je lui savais mauvais gré de l'avoir trahi. Les étrangers bien informés de cette transaction furent les premiers à m'expliquer combien la loyauté du maréchal avait été calomniée. Je remarquai, d'un autre côté, à quel point, malgré les insultes dont l'abreuvait le parti bonapartiste, il restait fidèle à ses anciens camarades.

Il les soutenait toujours fortement et vivement dès qu'ils étaient attaqués, les louait volontiers sans aucune réticence et se portait le protecteur actif et zélé de tous ceux qu'on molestait. Cela commença à m'adoucir en sa faveur et à me faire mieux goûter un esprit très distingué et une conversation animée et variée, mérites qu'on ne pouvait lui refuser. Le jour approchait où mon affection pour lui devait éclore.

Monsieur de La Valette, fort de son innocence et persuadé qu'aux termes de la loi il n'avait rien à craindre, se constitua prisonnier. Il aurait été acquitté sans un document dont voici la source : le vieux monsieur Ferrand, directeur de la poste, avait été saisi d'une telle terreur le jour du retour de l'Empereur qu'il n'osait plus rester ni partir. Il demanda à monsieur de La Valette, son prédécesseur sous l'Empereur, de lui signer un permis de chevaux de poste. Celui-ci s'en défendit longtemps, enfin il céda aux larmes de madame Ferrand et, pour calmer les terreurs du vieillard, il mit son nom au bas d'un permis fait à celui de monsieur Ferrand, dans son cabinet, et entouré de sa famille pleine de reconnaissance.

C'est la seule preuve qu'on pût apporter qu'il eût repris ses fonctions avant le terme que fixait la loi. Je suppose que la remise de cette pièce aura beaucoup coûté à la famille Ferrand ; j'avoue que ce dévouement royaliste m'a toujours paru hideux. Monsieur de Richelieu en fut indigné. Il avait d'ailleurs horreur des persécutions, et, plus il s'aguerrissait aux affaires, plus il s'éloignait des opinions de parti. Ne pouvant éviter le jugement de monsieur de La Valette, il s'occupa d'obtenir sa grâce s'il était condamné.

De son côté, monsieur Pasquier, quoique naguère garde des sceaux, alla témoigner vivement et consciencieusement en sa faveur. Monsieur de Richelieu demanda sa grâce au Roi. Il lui répondit qu'il n'osait s'exposer aux fureurs de sa famille mais que, si madame la duchesse d'Angoulême consentait à dire un mot en ce sens, il la lui accorderait avec empressement. Le duc de Richelieu se rendit chez Madame et, avec un peu de peine, il obtint son consentement. Il fut convenu qu'elle demanderait la grâce au Roi le lendemain après le déjeuner. Il en fut prévenu.

Lorsque le duc de Richelieu arriva chez le Roi, le lendemain, le premier mot qu'il lui dit fut :

« Hé bien ! ma nièce ne m'a rien dit, vous aurez mal compris ses paroles.

— Non, Sire, Madame m’a promis positivement.

— Voyez-la donc et tâchez d’obtenir la démarche, je l’attends si elle veut venir. »

Or, il s’était passé un immense événement dans le palais des Tuileries ; car, la veille au soir, on y avait manqué aux habitudes. Chaque jour après avoir dîné chez le Roi, Monsieur descendait chez sa belle-fille à huit heures ; à neuf heures il retournait chez lui. Monsieur le duc d’Angoulême allait se coucher et Madame passait chez sa dame d’atour, madame de Choisy. C’était là où se réunissaient les plus purs, c’est-à-dire les plus violents du parti royaliste.

Le soir en question, Madame les trouva au grand complet. Ils avaient eu vent du projet de grâce. Elle avoua être entrée dans ce complot, et dit que son beau-père et son mari l’approuvaient. Aussitôt les cris, les désespoirs éclatèrent. On lui montra les dangers de la couronne si imminents après un pareil acte que, chose sans exemple, elle monta dans la voiture d’une personne de ce sanhédrin et se rendit au pavillon de Marsan où elle trouva Monsieur également chapitré par son monde et fort disposé à revenir sur le consentement qui lui avait été arraché.

Il fut résolu que Madame ne ferait aucune démarche et que, si le ministre et le Roi voulaient se déshonorer, du moins le reste de la famille royale n’y tremperait pas. Voilà à quoi tenait le silence de Madame. Monsieur de Richelieu obtint une audience, mais la trouva inébranlable. Elle était trop engagée. C’est de ce moment qu’a daté leur mutuelle répugnance l’un pour l’autre.

Monsieur de Richelieu vint rendre compte au Roi.

« Je l’avais prévu ; ils sont implacables, dit le monarque en soupirant ; mais, si je les bravais ; je n’aurais plus un instant de repos. »

Tandis que ceci se passait chez les princes, on était venu demander au duc de Raguse ce qu’il consentirait à faire en faveur de monsieur de La Valette. « Tout ce qu’on voudra », avait-il répondu. Il se rendit d’abord auprès du Roi, qui lui fit ce que lui-même appelait son *visage de bois*, le laissa parler aussi longtemps qu’il voulut, sans donner le moindre signe d’intérêt et le congédia sans avoir répondu une parole.

Le maréchal comprit que monsieur de La Valette était perdu. Ignorant les démarches vainement tentées auprès de Madame, il n'espéra qu'en elle. Il courut avertir madame de La Valette qu'il fallait avoir recours à ce dernier moyen. Mais ce danger avait été prévu, tous les accès lui étaient fermés ; elle ne pouvait arriver jusqu'à la princesse.

Le maréchal, qui était de service comme major général de la garde, la cacha dans son appartement et, pendant que le Roi et la famille royale étaient à la messe, il força toutes les consignes et la fit entrer dans la salle des Maréchaux par où on ne pouvait éviter de repasser. Madame de La Valette se jeta aux pieds du Roi et n'en obtint que ces mots : « Madame, je vous plains. »

Elle s'adressa ensuite à madame la duchesse d'Angoulême et saisit sa robe ; la princesse l'arracha avec un mouvement qui lui a été souvent reproché depuis et attribué à une haineuse colère. Je crois que cela est parfaitement injuste. Madame avait engagé sa parole ; elle ne pouvait plus reculer. Probablement son mouvement a été fait avec sa brusquerie accoutumée ; mais je le croirais bien plutôt inspiré par la pitié et le chagrin de n'oser y céder que par la colère. Le malheur de cette princesse est de n'avoir pas assez d'esprit pour diriger son trop de caractère : la proportion ne s'y trouve pas.

La conduite du maréchal fut aussi blâmée parmi les courtisans qu'approuvée du public. Il reçut ordre de ne point reparaître à la Cour et partit pour sa terre. L'officier des gardes du corps qui lui avait laissé forcer la consigne fut envoyé en prison.

Ces [faits] préalables connus, on s'étonnera moins du long cri de rage qui s'éleva dans tout le parti lorsqu'on apprit l'évasion de monsieur de La Valette. Le Roi et les ministres furent soupçonnés d'y avoir prêté les mains. La Chambre des députés rugissait, les femmes hurlaient. Il semblait des hyènes auxquelles on avait enlevé leurs petits. On alla jusqu'à vouloir sévir contre madame de La Valette, et l'on fut obligé de la faire garder quelque temps en prison pour laisser calmer l'orage. Monsieur Decazes, fort aimé jusque-là des royalistes, commença à leur inspirer une défiance qui ne tarda guère à devenir de la haine.

Quoique le gouvernement n'eût en rien facilité la fuite de monsieur de La Valette, je pense qu'au fond il en fut charmé. Le Roi partagea cette satisfaction. Il rappela assez promptement le duc de Raguse et le traita bien au retour. Mais le parti fut moins indulgent et on lui montra autant de froideur qu'il trouvait d'empressement jusque-là. J'en excepte toujours madame de Duras ; elle faisait bande à part dans ce monde extravagant. Si elle se passionnait, ce n'était jamais que pour des idées généreuses, et la défaveur du maréchal était un mérite à ses yeux. Malgré cette disposition de la maîtresse de la maison, l'isolement où il se trouvait souvent dans son salon le rapprocha de moi, et nous causions ensemble. Mais ce n'est que lorsque sa conduite à Lyon eut achevé de le brouiller avec le parti ultra-royaliste qu'il vint se réfugier dans la petite coterie qui s'est formée autour de moi et dont il a été un des piliers jusqu'à ce que de nouveaux orages aient encore une fois bouleversé son aventureuse existence.

J'aurai probablement souvent occasion d'en parler dorénavant.

CHAPITRE X

Fêtes données par le duc de Wellington. — Monsieur le duc d'Angoulême. — Refus d'une grande-duchesse pour monsieur le duc de Berry. — On se décide pour une princesse de Naples. — Traitement d'une ambassadrice d'Angleterre. — Faveur de monsieur Decazes. — Monsieur de Polignac refuse de prêter serment comme pair. — Mot de monsieur de Fontanes. — Séjour de la famille d'Orléans en Angleterre. — Demande de madame la duchesse d'Orléans douairière au marquis de Rivière.

Mon père partit pour Londres dans le commencement de 1816 ; ma mère l'y suivit. Je ne les rejoignis qu'au printemps.

Les étrangers s'étaient retirés dans les diverses garnisons qui leur avaient été assignées par le traité de Paris. Le duc de Wellington seul, en sa qualité de généralissime de toutes les armées d'occupation, résidait à Paris et nous en faisait les honneurs à nos frais. Il donnait assez souvent des fêtes où il était indispensable d'assister. Il tenait à avoir du monde et, notre sort dépendant en grande partie de sa bonne humeur, il fallait supporter ses caprices souvent bizarres.

Je me rappelle qu'une fois il inventa de faire de la Grassini, alors en possession de ses bonnes grâces, la reine de la soirée. Il la plaça sur un canapé élevé dans la salle de bal, ne quitta pas ses côtés, la fit servir la première, fit ranger tout le monde pour qu'elle vît danser, lui donna la main et la fit passer la première au souper, l'assit près de lui, enfin lui rendit les hommages qui d'ordinaire ne s'accordent guère qu'aux princesses. Heureusement, il y avait quelques grandes dames anglaises à partager ces impertinences, mais elles n'étaient pas obligées de les subir comme nous et leur ressentiment ne pouvait être comparable.

En général, le carnaval fut très triste, et cela était convenable de tout point. Nos princes n'allaient nulle part. Monsieur le duc de Berry se

trouvait tout à fait éclipsé par son frère ; la différente conduite tenue par eux pendant les Cent-Jours justifiait cette position. Cependant monsieur le duc d'Angoulême montrait des vellétés de modération qui commençaient à déplaire, et le parti dévot ne lui pardonnait pas son éloignement pour la politique du confessionnal.

Le caractère de monsieur le duc d'Angoulême est singulièrement difficile à peindre. C'est une réunion si bizarre et si disparate qu'on peut, à diverses époques de sa vie, le représenter comme un prince sage, pieux, courageux, conciliant, éclairé, ou bien comme un bigot imbécile et presque stupide, en disant également la vérité. À mesure que les circonstances se présenteront, je le montrerai tel que nous l'avons vu ; mais il faut commencer, pour le comprendre, par admettre qu'il a toujours été dominé par la pensée de l'obéissance illimitée due au Roi. Plus il était près de la couronne, plus, selon lui, il en devait l'exemple.

Tant que Louis XVIII a vécu, cette passive obéissance était un peu modifiée, au moins pour la forme, par celle qu'il accordait à Monsieur ; mais, lorsque l'autorité de père et de roi a été concentrée en Charles X, elle n'a plus connu de bornes et nous avons été témoins des tristes résultats qu'elle a amenés.

On s'occupait de marier monsieur le duc de Berry ; déjà en 1814, il en avait été question. L'empereur Alexandre avait désiré lui voir épouser sa sœur ; la manière dont elle avait été repoussée lui avait donné beaucoup d'humeur. Monsieur le duc de Berry souhaitait cette alliance, mais le Roi et Monsieur trouvaient la maison de Russie trop peu ancienne pour donner une mère aux fils de France.

Madame la duchesse d'Angoulême partageait cette manière de voir. De plus, elle redoutait une belle-sœur à laquelle ses rapports politiques auraient donné une existence indépendante et avec laquelle il aurait fallu compter. Elle craignait aussi une princesse personnellement accomplie qui aurait pu rallier autour d'elle les personnes distinguées par leur esprit pour lesquelles Madame a toujours éprouvé une répugnance instinctive, quelles qu'aient été leurs couleurs.

La princesse de Naples, née Bourbon, appartenant à une petite Cour, n'ayant reçu aucune éducation, réunit tous les suffrages de la famille. Elle

fut imposée à monsieur le duc de Berry qui ne s'en souciait nullement. Monsieur de Blacas fut chargé de cette négociation qui n'occupa pas longuement ses talents diplomatiques.

Dans le même temps, on conçut l'idée de marier Monsieur. Cela était assez raisonnable, mais Madame l'en dissuada le plus qu'elle put. Elle aurait trop souffert à voir une autre princesse tenir la Cour et prendre le pas sur elle ; et Monsieur, qui l'aimait tendrement, n'eût-il pas eu d'autres motifs, n'aurait pas voulu lui donner ce chagrin.

Cela me rappelle un mot heureux de Louis XVIII. Il était goutteux, infirme, dans un état de santé pitoyable. Un jour où il parlait sérieusement à Monsieur de la convenance de se marier, celui-ci lui dit en ricanant et d'un ton un peu goguenard :

« Mon frère, vous qui prêchez si bien, pourquoi ne vous mariez-vous pas vous-même ?

— Parce que je ferais des aînés, mon frère, » reprit le Roi très sèchement.

Monsieur se tint pour battu.

L'intérieur des Tuileries n'était ni confiant, ni doux ; cependant, à cette époque, le Roi causait avec les siens des affaires publiques ; la rupture n'était pas encore complète.

L'ambassadeur d'Angleterre, sir Charles Stuart, épousa lady Élisabeth Yorke, fille de lord Hardwick. La présentation de la nouvelle ambassadrice donna lieu, pour la première fois depuis la Restauration, à ce qu'on appelle en terme de Cour un *traitement*. Nous fûmes appelées, une douzaine de femmes la plupart titrées, à nous trouver chez madame la duchesse d'Angoulême à deux heures. La situation de mon père en Angleterre me valut cette distinction.

Nous étions toutes réunies dans le salon de Madame, lorsqu'un huissier vint avertir madame de Damas, qui remplaçait sa mère, madame de Sérent, dans le service de dame d'honneur, que l'ambassadrice arrivait. Au même instant, Madame, qui probablement, selon ses habitudes, guettait à sa fenêtre, entra par une autre porte magnifiquement parée et, comme nous, en robe de Cour. Elle avait eu à peine le temps de nous dire bonjour et de s'asseoir que madame de Damas rentra conduisant l'ambassadrice accompagnée de la dame qui l'avait été quérir, des maîtres des cérémonies,

et de l'introducteur des ambassadeurs qui restèrent à la porte. Madame se leva, fit un ou deux pas au-devant de l'ambassadrice, reprit son fauteuil et la fit placer sur une chaise *à dos* préparée à sa gauche. Les dames titrées s'assirent derrière, sur des pliants, et nous autres nous nous tîmes debout. Cela dura assez longtemps : Madame soutint le dialogue à elle toute seule.

Lady Élisabeth, jeune et timide, était trop embarrassée pour rien ajouter aux monosyllabes de ses réponses et j'admirais la manière dont Madame exploita l'Angleterre et la France, l'Irlande et l'Italie d'où arrivait lady Élisabeth pour remplir le temps qu'allongeait outre mesure la marche lente et pénible du Roi.

Enfin il entra ; tout le monde se leva ; le silence le plus profond régna. Il l'interrompit, quand il fut vers le milieu de la chambre, pour dire sans sourciller, du ton le plus grave et d'une voix sonore, la niaiserie convenue depuis le temps de Louis Louis XIV : « Madame, je ne vous savais pas en si bonne compagnie. » Madame lui répondit une autre phrase, probablement également d'étiquette, mais que je ne me rappelle pas. Ensuite le Roi adressa quelques paroles à lady Élisabeth. Elle ne lui répondit pas plus qu'à Madame. Le Roi resta debout ainsi que tout le monde ; au bout de peu de minutes, il se retira.

Alors on s'assit, pour se relever immédiatement à l'entrée de Monsieur. « Ne devrai-je pas dire que je ne vous savais pas en aussi bonne compagnie ? », dit-il, en souriant ; puis, s'approchant gracieusement de lady Élisabeth, il lui prit la main et lui fit un compliment obligeant. Il refusa d'accepter un siège que Madame lui offrit, mais fit asseoir les dames et resta bien plus longtemps que le Roi.

Les dames se levèrent à sa sortie, puis se rassirent pour se relever de nouveau à l'entrée de monsieur le duc d'Angoulême ; pour cette fois, les premiers compliments passés, il prit une chaise *à dos* et fit la conversation. Il semblait que la timidité de l'ambassadrice lui donnât du courage. Je ne conserve aucune idée d'avoir vu monsieur le duc de Berry à cette cérémonie. Je ne sais s'il s'en dispensait ordinairement ou s'il en était absent par accident. J'ignore aussi comment cela s'est passé depuis pour madame la duchesse de Berry. Je n'ai pas eu d'autre occasion d'assister à pareilles réceptions.

La sortie de monsieur le duc d'Angoulême fut accompagnée du lever et du *rassied* comme les autres ; je ne pus m'empêcher de penser aux génuflexions du vendredi saint. Au bout de quelques minutes, la dame d'honneur avertit l'ambassadrice qu'elle était à ses ordres. Madame lui fit une phrase sur la crainte de la fatiguer en la retenant plus longtemps, et elle s'en alla, escortée comme à son arrivée. Elle remonta dans les carrosses du Roi, accompagnée de la dame qui l'avait été chercher. Sa voiture à six chevaux et en grand apparat suivait à vide. Madame s'entretint avec nous un instant de la nouvelle présentée et rentra dans son intérieur à ma grande satisfaction, car j'étais depuis deux heures sur mes jambes et j'en avais assez de mes honneurs. Cependant il fallut assister au dîner ou *traitement*.

L'ambassadrice revint à cinq heures. Cette fois, elle était accompagnée de son mari et de quelques dames anglaises de distinction. Toutes les françaises qui avaient assisté à la réception étaient invitées ; il y avait aussi des hommes des deux pays.

Le premier maître d'hôtel, alors le duc des Cars, et la dame d'honneur de Madame firent les honneurs du dîner qui était très bon et magnifique, mais sans élégance comme tout ce qui se passait à la Cour des Tuileries. Immédiatement après, chacun fut enchanté de se séparer et d'aller se reposer de toute cette étiquette. Les hommes étaient en uniforme, les femmes très parées mais point en habit de Cour.

De Roi, de princesses, de princes, il n'en fut pas question ; seulement j'aperçus derrière un paravent Madame et son mari qui, avant de monter dîner chez le Roi, s'amusaient à regarder la table et les convives.

Je n'ai jamais pu concevoir comment, lorsque les souverains étrangers reçoivent constamment et familièrement à leur table les ambassadeurs de France, ils consentaient à subir, en la personne de leurs représentants, l'arrogance de la famille de Bourbon. Ne pas inviter les ambassadeurs chez soi n'était déjà pas trop obligeant, mais les faire venir avec tout cet appareil et cet *in fiochi* dîner à l'office m'a toujours paru de la dernière impertinence. Sans doute cet *office* était fréquenté par des gens de bonne maison ; mais enfin c'était une seconde table dans le château, car, apparemment, celle du Roi était la première.

Le festin ne se passait pas même dans l'appartement du premier maître d'hôtel où cela aurait pu avoir l'apparence d'une réunion de société ; les pièces étaient trop petites et il logeait trop haut. On se réunissait dans la salle d'attente de l'appartement de Madame et on dînait dans l'antichambre de monsieur le duc d'Angoulême, de manière qu'on semblait relégué dans les pièces extérieures, comme lorsqu'on prête un local à ses gens pour une fête qu'on leur donne. Je concevrais que les vieilles étiquettes de Versailles et de Louis XIV eussent pu continuer sans interruption, mais je n'imagine pas qu'on ait osé inventer de les renouveler.

Louis XVIII y tenait extrêmement et, sans l'état de sa santé et l'espèce d'humiliation que lui causaient ses infirmités, nous aurions revu les levers et les couchers avec toutes leurs ridicules cérémonies.

Monsieur en avait moins le goût et, à son avènement au trône, il a continué l'usage établi par son frère de borner le coucher à une courte réception des courtisans ayant les entrées et les chefs de service qui venaient prendre le mot d'ordre. On ne disait plus : *je vais au coucher*, mais *je vais à l'ordre*. Cela était à la fois plus digne et plus décent que ces habitudes de l'ancienne Cour dont le pauvre Louis XVI donnait chaque soir le spectacle.

C'était à *l'ordre* que les personnes de la Cour avaient occasion de parler au Roi sans être obligées de solliciter une audience. Aussi la permission d'aller à *l'ordre* était-elle fort prisée par les courtisans de la Restauration.

Le favoritisme de monsieur Decazes s'établissait de plus en plus ; monsieur de Richelieu y poussait de toutes ses forces. Pourvu que le bien se fit, il lui était bien indifférent par quel moyen et il n'était pas homme à trouver une mesure sage moins sage parce qu'elle s'obtenait par une autre influence que la sienne. Il était très sincèrement enchanté que monsieur Decazes prit la peine de plaire au Roi et le voyait y réussir avec une entière satisfaction. Je crois, à vrai dire, que monsieur Decazes avait le bon sens de ne s'en point targuer vis-à-vis de ses collègues. Il mettait son crédit en commun dans le Conseil, mais, vis-à-vis du monde, il commençait à déployer sa faveur avec une joie de parvenu qui lui valait quelques ridicules.

Le Roi, qui avait toujours eu besoin d'une idole, partageait ses adorations entre lui et sa sœur, madame Princeteau, bonne petite personne, bien bourgeoise, qu'il avait fait venir de Libourne pour tenir sa maison et qui était fort gentille jusqu'à ce que les fumées de l'encens lui eussent tourné la tête.

On a fait beaucoup d'histoires sur son compte ; j'ignore avec quel fondement. Ce que je sais, c'est qu'elle paraissait uniquement dévouée à son frère ; et, si elle a eu un moment de crédit personnel, elle le lui a rapporté tout entier.

Pendant ce premier hiver de faveur, la maison de monsieur Decazes était très fréquentée. La fuite de monsieur de La Valette avait bien apporté un léger refroidissement ; toutefois les plus chauds partisans de l'ancien régime y allaient assidument. On espérait se servir de monsieur Decazes pour maintenir le Roi dans *la bonne voie*. La vanité du ministre l'aurait assez volontiers poussé dans la phalange aristocratique qui, vers cette époque, prit le nom d'*ultra*, si ses exigences n'étaient devenues de jour en jour plus grandes. Quant au monarque, il inspirait toujours beaucoup de méfiance.

Monsieur Lainé avait remplacé monsieur de Vaublanc dont les folies avaient comblé la mesure. Dans cette circonstance, monsieur de Richelieu, selon son usage, avait, en ayant raison dans le fond, mis les formes contre lui et l'avait chassé d'une façon qui fournissait au parti qu'il représentait quelque prétexte de plaintes. Au reste, les fureurs de monsieur de Vaublanc furent si absurdes qu'il se noya dans le ridicule.

Le jour où le nom de son successeur parut dans le *Moniteur*, je crus devoir aller faire une visite chez monsieur de Vaublanc. Je ne m'attendais pas à être reçue ; je fus admise quoique je n'eusse aucun rapport intime avec lui et les siens. La porte était ouverte à tout venant ; il était au milieu de ses paquets de ministre et de particulier, mêlant les affaires d'État et de ménage de la façon la plus comique. Un de ses commensaux vint lui raconter que son ministère serait partagé entre trois personnes :

« Trois, répondit-il sérieusement, trois, ce n'est pas assez ; ils ne peuvent pas me remplacer à moins de cinq. »

Il énuméra sur ses doigts les cinq parties du ministère de l'intérieur qui réclament la vie entière de tout autre homme mais que lui menait facilement toutes cinq de front, sans que rien fût jamais en retard ; et il nous fit faire l'inventaire de ses portefeuilles pour que nous pussions témoigner que tout était à jour. Je n'ai jamais assisté à scène plus bouffonne, d'autant que la plupart des assistants lui étaient aussi étrangers que moi.

Je n'entrerais pas dans le récit des extravagances du parti à la Chambre : elles sont trop importantes pour que l'histoire les néglige ; mais je ne puis m'empêcher de raconter une histoire qui m'a amusée dans le temps.

Un vieux député de pur sang qui, comme le roi de Sardaigne, voulait rétablir l'ancien régime de tous points, réclamait journellement et à grands cris nos *anciens supplices*, comme il disait. Un collègue un peu plus avisé lui représenta que, sans doute, cela serait fort désirable mais qu'il ne fallait pas susciter trop d'embarras au gouvernement du Roi et qu'il n'était pas encore temps.

« Allons, mon ami, reprit le député en soupirant, vous avez peut-être raison, remettons la potence à des temps plus heureux ! »

On ne saurait assez dire combien ce mot : *Il n'est pas encore temps*, qui se trouvait sans cesse dans la bouche des habiles du parti royaliste en 1814 et 1815, a fait d'ennemis à la royauté et l'influence qu'il a eue sur les Cent-Jours. Peut-être ne l'employaient-ils que pour calmer les plus violents des leurs, mais les antagonistes y voyaient une de ces menaces vagues, d'autant plus alarmantes qu'elles sont illimitées, et les chefs des diverses oppositions ne manquaient pas de l'exploiter avec zèle.

D'autres petites circonstances se renouvelaient sans cesse pour inspirer des doutes sur la bonne foi de la Cour.

Jules de Polignac fut créé pair ; il refusa de siéger. Il ne pouvait, disait-il, lui, catholique, prêter serment à une charte reconnaissant la liberté des cultes. Le Roi nomma une commission de pairs pour l'arraisonner. Monsieur de Fontanes en était, et je me rappelle qu'un jour où on lui demandait si leurs conférences avaient réussi, il répondit avec un air de componction :

« Je ne sais ce qui en résultera ; mais je sais qu'il faut tenir sa conscience à deux mains pour ne pas céder aux sentiments si nobles, si éclairés, si

entraînants que je suis appelé à écouter. »

Pour moi qui connaissais la logique de Jules, j'en conclus seulement que monsieur de Fontanes croyait ce langage de mise dans le salon, très royaliste, où il le tenait. Jules finit par céder et prêta serment ; mais, pendant toute cette négociation qui dura longtemps, il était ostensiblement caressé par Madame et par Monsieur, quoique ce prince eût prêté le serment que Jules refusait. Toutefois la Congrégation, qui l'avait excité au refus, craignit de s'être trop avancée. Elle voulait se faire connaître sans se trop compromettre. Jules reçut ordre de reculer.

Monsieur le nomma publiquement adjudant général de la garde nationale, et lui confia, secrètement, la place de ministre de la police du gouvernement occulte, car son existence remonte jusqu'à cette époque, quoiqu'elle n'ait été révélée que plus tard, et qu'il n'ait été complètement organisé qu'après la dissolution de la Chambre introuvable.

Le séjour prolongé de la famille d'Orléans en Angleterre n'était pas entièrement volontaire. On avait contre elle de fortes préventions au palais des Tuileries, et le cabinet commençait à les partager. Presque tous les mécontents invoquaient le nom de monsieur le duc d'Orléans, et la conduite toujours un peu méticuleuse de ce prince semblait justifier plus de défiance qu'elle n'en méritait réellement.

Monsieur de La Châtre, courtisan né, favorisait des soupçons qu'il savait plaire au Roi.

Telle était la situation des affaires lorsque je quittai Paris pour me rendre à Londres. En ma qualité de chroniqueur des petites circonstances, il me revient à l'esprit ce qui se passa devant moi le jour où j'allai prendre congé de madame la duchesse d'Orléans douairière. Je la trouvai très préoccupée et fort agitée dans l'attente du marquis de Rivière. Il partait le lendemain pour son ambassade de Constantinople. La princesse lui avait écrit deux fois dans la matinée pour s'assurer sa visite. Monsieur de Rivière, mandé chez le Roi, ne pouvait disposer de lui-même. Sa femme était là, promettant à madame la duchesse d'Orléans qu'il viendrait dès qu'il sortirait des Tuileries, sans pouvoir calmer son anxiété. Enfin il arriva. La joie que causa sa présence fut égale à l'impatience avec laquelle il était attendu.

La princesse expliqua qu'elle avait un très grand service à lui demander : monsieur de Follemont prenait du café plusieurs fois par jour ; il était fort difficile et n'en trouvait que rarement à son goût. Madame la duchesse d'Orléans attachait un prix infini à ce que l'ambassadeur de France à Constantinople s'occupât de lui procurer le meilleur café de moka fourni par l'Orient.

Le marquis de Rivière entra avec la patience exercée d'un courtisan dans tous les détails les plus minutieux, enfin il ajouta :

« Madame veut-elle me dire combien elle en veut ?

— Mais, je ne sais pas... beaucoup... le café se garde-t-il ?

— Oui, madame, il s'améliore même.

— Eh bien, j'en veux beaucoup... une grande provision.

— Je voudrais que madame me dît à peu près la quantité ?

— Mais... mais, j'en voudrais bien douze livres. »

Nous partîmes tous d'un éclat de rire. Elle aurait dit, tout de même, douze cent mille livres.

Malgré l'émigration, elle n'avait acquis aucune idée de la valeur des choses ou de l'argent. Les femmes de son âge, avant la Révolution, conservaient une ignorance du matériel de la vie qui aujourd'hui nous paraît fabuleuse. Il n'était pas même nécessaire d'être princesse. Madame de Preninville, femme d'un fermier général immensément riche, s'informant de ce qu'était devenu un joli petit enfant, fils d'un de ses gens, qu'elle voyait quelquefois jouer dans son antichambre, reçut pour réponse qu'il allait à l'école.

« Ah ! vous l'avez mis à l'école, et combien cela vous coûte-t-il ?

— Un écu par mois, madame.

— Un écu ! C'est bien cher ! J'espère au moins qu'il est bien nourri ! »

J'entendais révoquer en doute, il y a quelques jours, que madame Victoire pût avoir eu la pensée de nourrir le peuple de croûte de pâté pendant une disette. Pour, moi, j'y crois, d'abord parce que ma mère m'a dit que madame Adélaïde en plaisantait souvent sa sœur qui avait horreur de la croûte de pâté, au point d'éprouver de la répugnance à en voir servir, et puis

parce que j'ai encore vu et su tant de traits de cette ingénuité vraie et candide sur la vie réelle que cela m'étonne beaucoup moins que la génération nouvelle.

SIXIÈME PARTIE

L'ANGLETERRE ET LA FRANCE

1816-1820

SIXIÈME PARTIE

L'ANGLETERRE ET LA FRANCE

1816-1820

CHAPITRE I

Retour en Angleterre. — Aspect de la campagne. — Londres. — Concert à la Cour. — Ma présentation. — La reine Charlotte. — Égards du prince régent pour elle. — La duchesse d'York. — La princesse Charlotte de Galles. — Miss Mercer. — Intrigue déjouée par le prince Léopold de Saxe-Cobourg. — La marquise d'Hertford. — Habitudes du prince régent. — Dîners à Carlton House.

Après une absence de douze années, je revis l'Angleterre avec un vif intérêt. J'y retrouvais le charme des souvenirs. Je rentrais dans la patrie de ma première jeunesse ; chaque détail m'était familier et pourtant suffisamment éloigné de ma pensée journalière pour avoir acquis le piquant de la nouveauté. C'était un vieil ami, revenu de loin, qu'on retrouve avec joie et qui rappelle agréablement le temps jadis, ce temps où la vie, chargée de moins d'événements, se porte plus légère et laisse, avec plus de regrets peut-être, un penser bien plus doux à repasser dans la mémoire.

Je fus très frappée de l'immense prospérité du pays. Je ne crois pas qu'elle fût sensiblement augmentée ; mais l'habitude m'avait autrefois blasée sur l'aspect qu'il présente au voyageur et l'absence m'y avait rendue plus attentive.

Ces chemins si bien soignés, sur lesquels des chevaux de poste, tenus comme nos plus élégants attelages, vous font rouler si agréablement, cette

multitude de voitures publiques et privées, toutes charmantes, ces innombrables établissements qui ornent la campagne et donnent l'idée de l'aisance dans toutes les classes de la société, depuis la cabane du paysan jusqu'au château du seigneur, ces fenêtres de la plus petite boutique offrant aux rares rayons du soleil des vitres dont l'éclat n'est jamais terni par une légère souillure, ces populations si propres se transportant d'un village à un autre par des sentiers que nous envierions dans nos jardins, ces beaux enfants si bien tenus et prenant leurs ébats dans une liberté qui contraste avec le maintien réservé du reste de la famille, tout cela m'était familier et pourtant me frappait peut-être plus vivement que si c'eût été la première fois que j'en étais témoin.

Je fis la route de Douvres à Londres par un beau dimanche du mois de mai et dans un continuel enchantement. Il s'y mêlait de temps en temps un secret sentiment d'envie pour ma patrie. Le Ciel lui a été au moins aussi favorable ; pourquoi n'a-t-elle pas acquis le même degré de prospérité que ses voisins insulaires ?

Lorsque les chevaux de poste, suspendant leur course rapide, prirent cette allure fastidieuse qu'ils affectent dans Londres, que l'atmosphère lourde et enfumée de cette grande ville me pesa sur la tête, que je vis ses silencieux habitants se suivant l'un l'autre sur leurs larges trottoirs comme un cortège funèbre, que les portes, les fenêtres, les boutiques fermées semblèrent annoncer autant de tristesse dans l'intérieur des maisons que dans les rues, je sentis petit à petit tout mon épanouissement de cœur se resserrer et, lorsque je descendis à l'ambassade, mon enthousiasme sur l'Angleterre avait déjà reçu un échec.

Quelque prodigieuse que soit la prospérité commerciale de Londres et le luxe qu'on y déploie dans toutes les classes de la société, je crois que son aspect paraîtra bien moins remarquable à un étranger que celui du reste de l'Angleterre. Cette grande cité, composée de petites maisons pareilles et de larges rues tirées au cordeau, toutes semblables les unes aux autres, est frappée de monotonie et d'ennui. Aucun monument ne vient réveiller l'attention fatiguée. Quand on s'est promené cinq minutes, on peut se promener cinq jours dans des quartiers toujours différents et toujours pareils.

La Tamise, aussi bien que son immense mouvement qui attacherait un caractère particulier à cette capitale du monde britannique, est soigneusement cachée de toute part. Il faut une volonté assez intelligente pour parvenir à l'apercevoir, même en l'allant chercher.

On a pu voir partout des rues qui ressemblent à celles de Londres, mais je ne crois pas qu'aucun autre pays puisse donner idée de la campagne en Angleterre. Je n'en connais point où elle soit autant en contraste avec la ville. On y voit un autre ciel ; on y respire un autre air. Les arbres y ont un autre aspect ; les plantes s'y montrent d'une autre couleur. Enfin c'est une autre population, quoique l'habitant du Northumberland ou du Devonshire soit parfaitement semblable à celui du promeneur de Piccadilly.

On conçoit, au reste, que le nuage orange, strié de noir, de brun, de gris, saturé de suie, qui semble un vaste éteignoir placé sur la ville, influe sur le moral de la population et agisse sur ses dispositions. Aussi n'y a-t-il aucune langue où l'on vante les charmes de la campagne, en vers et en prose, avec une passion plus vive et plus sincère que dans la littérature anglaise. Quiconque aura passé trois mois à Londres comprendra le bien-être tout matériel qu'on éprouve en en sortant.

Malgré les vertiges qu'elle cause aux nouveaux débarqués, cette atmosphère si triste n'est pas malsaine ; on s'y accoutume bientôt assez pour ne plus s'apercevoir qu'on en souffre. J'ai entendu attribuer la salubrité de Londres au mouvement que la marée apporte quatre fois le jour dans la Tamise. Ce grand déplacement forme un ventilateur naturel qui agite et assainit cet air qui paraît épais, même à la vue, et laisse sur les vêtements les preuves positives que l'œil ne s'est pas trompé. La robe blanche, mise le matin, porte avant la fin de la journée des traces de souillures qu'une semaine ne lui infligerait pas à Paris. L'extrême recherche des habitants, leur propreté, rendue indispensable par de telles circonstances, ont tiré parti de ces nécessités pour en combattre la mauvaise influence ; et l'aspect des maisons aussi bien que des personnes n'offre que les apparences de la plus complète netteté.

Si ma longue absence m'avait rendue plus sensible aux charmes de la route, je l'étais davantage aussi aux inconvénients de Londres qui ne m'avaient guère frappée jusque-là. Dans la première jeunesse, on s'occupe peu des objets extérieurs.

Le surlendemain de mon arrivée, le prince régent donnait un concert à la Reine sa mère. Pour être admis, il fallait être présenté. La Reine, me sachant à Londres, eut la bonté de se souvenir que je l'avais été autrefois et me fit inviter. Mes parents dînaient à Carlton House. J'y arrivai seule le soir, pensant me mêler inaperçue dans la foule. Il était un peu tard ; le concert était déjà commencé.

La salle, en galerie, était partagée par des colonnes en trois parties à peu près égales. Celle du milieu se trouvait exclusivement occupée par la Cour et les musiciens placés vis-à-vis de la Reine, des princesses, de leurs dames, des ambassadrices et de quelques autres femmes ayant les grandes entrées qui étaient assises. Tout le reste de la société se tenait dans les parties latérales, séparées par les colonnes, et restait debout. On circulait dans les autres salons, selon l'usage général du pays, où un concert à banquettes paraîtrait horriblement ennuyeux...

Je trouvai à la porte lady Macclesfield, une des dames du palais. Elle m'attendait pour me conduire à la Reine et, sans me donner un instant pour respirer, me mena à travers tout ce monde, toute cette musique, tout ce silence et tout ce vide jusqu'à Sa Majesté. Je n'avais pas encore eu le temps d'avoir grand'peur ; mais, au moment où j'approchai, la Reine se leva en pied, et les quarante personnes qui l'entouraient imitèrent son mouvement. Ce froufrou, auquel je ne m'attendais pas, commença à m'intimider. La Reine fut très bonne et très gracieuse, je crois ; mais, pendant tout le temps qu'elle me parlait, je m'étais occupée que de l'idée de ménager ma retraite.

Lady Macclesfield m'avait quittée pour reprendre sa place parmi ses compagnes. Lorsque la Reine fit la petite indication de tête qui annonçait l'audience terminée, je sentis le parquet s'effondrer sous mes pas. J'étais là, seule, abandonnée, portant les yeux de toute l'Angleterre braqués sur ma personne et ayant un véritable voyage à faire pour regagner, dans cet isolement, les groupes placés derrière les colonnes. Je ne sais pas comment j'y arrivai.

J'avais été présentée à bien des Cours et à bien des potentats. Je n'étais plus assez jeune pour conserver une grande timidité ; j'avais l'habitude du monde et pourtant il me reste de cette soirée et de cette présentation de faveur un souvenir formidable.

Ce n'est pas que la reine Charlotte fut d'un aspect bien imposant. Qu'on se figure un pain de sucre couvert de brocart d'or et on aura une idée assez exacte de sa tournure. Elle n'avait jamais été grande et, depuis quelques années, elle était rapetissée et complètement déformée. Sa tête, placée sur un col extrêmement court, présentait un visage renfrogné, jaune, ridé, accompagné de cheveux gris poudrés à frimas. Elle était coiffée en bonnet, en turban, en toque, selon l'occasion, mais toujours je lui ai vu une petite couronne fermée, en pierreries, ajoutée à sa coiffure. J'ai entendu dire qu'elle ne la quittait jamais. Malgré cette figure hétéroclite, elle ne manquait pourtant pas d'une sorte de dignité ; elle tenait sa cour à merveille, avec une extrême politesse et des nuances fort variées.

Sévère pour la conduite des femmes, elle se piquait d'une grande impartialité ; et souvent un regard froid, ou une parole moins obligeante de la Reine à une de ses protégées, a suffi pour arrêter une jeune personne sur les bords du précipice. Pour les femmes divorcées, elle était inexorable. Jamais aucune, quelque excuse que le public lui donnât, quelque bonne que fût sa conduite ultérieure, n'a pu franchir le seuil du palais.

Lady Holland en a été une preuve bien marquante : son esprit, son influence politique, la domination qu'elle exerçait sur son mari, lui avaient reconquis une existence sociale. Refuser d'aller à Holland House aurait paru une bégueulerie à peine avouable. Lady Holland y tenait une cour fréquentée par tout ce qu'il y avait de plus distingué en anglais et en étrangers ; mais, quelques soins qu'elle se soit donnés, quelques négociateurs qu'elle ait employés, et le prince régent a été du nombre, jamais, tant que la vieille Reine a vécu, elle n'a pu paraître à celle de Saint-James.

Je n'oserais dire que la Reine fût aimée, mais elle était vénérée. Le prince régent donnait l'exemple des égards. Il était très soigneux et très tendre pour elle en particulier. En public, il la comblait d'hommages.

Je fus frappée, le soir de ce concert, de voir un valet de chambre apporter un petit plateau, avec une tasse de thé, un sucrier et un pot à crème et le remettre au Régent qui le présenta lui-même à sa mère. Il resta debout devant elle pendant tout le temps qu'elle arrangea sa tasse, sans se lever, sans se presser, sans interrompre sa conversation. Seulement elle lui disait toujours en anglais, quelque langue qu'elle parlât dans le moment : *Thank*

you, George. Elle répétait le même remerciement dans les mêmes termes lorsque le prince régent reprenait le plateau des mains du valet de chambre pour recevoir la tasse vide. C'était l'usage constant. Cette cérémonie se renouvelait deux à trois fois dans la soirée, mais n'avait lieu que lorsque la Reine était chez le prince. Chez elle, c'était ordinairement une des princesses, quelquefois un des princes, jamais le Régent, mais toujours un de ses enfants qui lui présentait sa tasse de thé.

Tous les autres membres de la famille royale, y compris le Régent, partageaient les rafraîchissements préparés pour le reste de la société, sans aucune distinction. En général, autant l'étiquette était sévèrement observée pour la Reine, autant il en existait peu pour les autres. Les princes et princesses recevaient et rendaient des visites comme de simples particuliers.

Je me rappelle que, ce même soir, où j'avais subi la présentation à la Reine, me trouvant peu éloignée d'une petite femme très blonde que douze années d'absence avaient effacée de mon souvenir, elle dit à lady Charlotte Greville avec laquelle je parlais :

« Lady Charlotte, nommez-moi à madame de Boigne. »

C'était la duchesse d'York ; elle resta longtemps à causer avec nous sur tout et de toutes choses, avec une grande aisance et sans aucune forme princière.

Le lendemain, ma mère me mena faire des visites à toutes les princesses ; nous laissâmes des cartes chez celles qui ne nous admirent pas et la présentation fut faite.

La princesse Charlotte de Galles, mariée au prince de Cobourg, était encore plongée dans les douceurs de la lune de miel et ne quittait pas la campagne. Ma mère avait assisté à son mariage, béni dans un salon de Carlton House. Lorsque, plus tard, je lui dis combien je regrettais n'avoir pas partagé cet honneur, elle me répondit :

« Vous avez raison ; c'est un spectacle rare que l'héritière d'un royaume faisant un mariage d'amour et donnant sa main là où son cœur est déjà engagé. En tout, le bonheur parfait n'est pas commun ; je serai charmée que vous veniez souvent en être témoin à Claremont. »

Pauvre princesse !... Je ne fis connaissance avec elle qu'à un autre voyage. En ce moment, j'en entendais beaucoup parler. Elle était fort

populaire, affectait les manières brusques attribuées à la reine Élisabeth qu'elle portait même jusqu'à avoir adopté ses jurons. Elle était très tranchée dans ses opinions politiques, accueillait avec des serrements de main les plus affectueux tous les hommes, jeunes ou vieux, qu'elle regardait comme de son parti, ne manquait pas une occasion de marquer de l'opposition au gouvernement de son père et de l'hostilité personnelle à sa grand'mère et à ses tantes. Elle professait une vive tendresse pour sa mère qu'elle regardait comme sacrifiée aux malveillances de sa famille.

La princesse Charlotte recherchait avec soin les occasions d'être impertinente pour les femmes qui composaient la société particulière du Régent. On lui avait persuadé que son père avait eu le désir de faire casser son mariage et de nier la légitimité de sa naissance. Je ne sais si cela a quelque fondement ; en tout cas ses droits étaient inscrits sur son visage : elle ressemblait prodigieusement au prince. Elle était née neuf mois après le mariage dont l'intimité n'avait pas duré beaucoup de jours. Il est certain que le prince de Galles avait tenu à cette époque beaucoup de mauvais propos que la conduite de sa femme n'a que trop justifiés ; mais je ne sais pas qu'il ait jamais pensé à attaquer l'existence de la princesse Charlotte.

Il accusait miss Mercer d'avoir monté la tête de la jeune princesse en lui racontant cette fable ; il l'avait expulsée du palais et la détestait cordialement. Miss Mercer conservait une correspondance clandestine avec la princesse Charlotte. Elle avait excité ses répugnances contre le prince d'Orange que le cabinet anglais désirait lui faire épouser et encouragé le goût que la grande-duchesse Catherine de Russie avait cherché à lui faire prendre pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg. Cette intrigue avait été conduite par ces deux femmes jusqu'au point d'amener la princesse Charlotte à déclarer qu'elle voulait épouser le prince Léopold et était décidée à refuser tout autre parti. L'opposition l'appuyait.

Miss Mercer, fille de lord Keith, riche héritière mais fort laide, prétendait de son côté épouser le duc de Devonshire et lui apporter en dot son crédit sur la future souveraine. Tout le parti whig, applaudissant à cette alliance, s'était ligué pour y déterminer le duc. Je ne sais s'il y aurait réussi ; mais, lorsque le mariage de la princesse semblait avoir assuré le succès de cette longue intrigue, elle échoua complètement devant le bon sens du prince Léopold. Il profita de la passion qu'il inspirait à sa femme pour l'éloigner

de la coterie dont elle était obsédée, la rapprocher de sa famille et changer son attitude politique et sociale. Ce ne fut pas l'affaire d'un jour, mais il s'en occupa tout de suite et, dès la première semaine, miss Mercer, s'étant rendue à Claremont après y avoir écrit quelques billets restés sans réponse, y fut reçue si froidement qu'elle dut abrégier sa visite, au point d'aller rechercher au village sa voiture qu'elle y avait renvoyée.

Des plaintes amenèrent des explications dont le résultat fut que la princesse manquerait de respect à son père en recevant chez elle une personne qu'il lui avait défendu de voir. Miss Mercer fut outrée ; le parti de l'opposition cessa d'attacher aucun prix à son mariage avec le duc de Devonshire et tout le monde se moqua d'elle d'y avoir prétendu.

Pour cacher sa déconvenue, elle affecta de s'éprendre d'une belle passion pour monsieur de Flahaut que ses succès auprès de deux reines du sang impérial bonapartiste avaient inscrit au premier rang dans les fastes de la galanterie. Il était précisément ce qu'on peut appeler un charmant jeune homme et habile dans l'art de plaire. Il déploya tout son talent. Miss Mercer se trouva peut-être plus engagée qu'elle ne comptait d'abord. Lord Keith se déclara hautement contre cette liaison ; elle en acquit plus de prix aux yeux de sa fille. Quelques mois après, elle épousa monsieur de Flahaut, malgré la volonté formelle de son père qui ne lui a jamais tout à fait pardonné et l'a privée d'une grande partie de sa fortune. Madame de Flahaut n'a pas démenti les précédents de miss Mercer : elle a conservé le goût le plus vif pour les intrigues politiques et les tracasseries sociales.

Le prince régent menait la vie d'un homme du monde. Il allait dîner chez les particuliers et assistait aux réunions du soir. Ces habitudes donnaient une existence à part aux ambassadeurs ; ils étaient constamment priés dans les mêmes lieux que le prince et il en était presque exclusivement entouré. À tous les dîners, il était toujours à table entre deux ambassadrices ; dans les soirées, il se plaçait ordinairement sur un sofa à côté de lady Hertford et appelait une ambassadrice de l'autre côté.

Lady Hertford, qu'on nommait *la marquise* par excellence, était alors la reine de ses pensées. Elle avait été très belle, mais elle avait la cinquantaine bien sonnée et il y paraissait, quoiqu'elle fût très parée et très pomponnée. Elle avait le maintien rigide, la parole empesée, le langage pédant et chaste, l'air calme et froid. Elle imposait au prince et exerçait sur lui beaucoup

d'empire, était très grande dame, avait un immense état et trouvait qu'en se laissant quotidiennement ennuyer par le souverain elle lui accordait grande faveur.

La princesse Charlotte avait essuyé ses dédains envers elle, mais elle lui avait rendu impertinence pour impertinence. La vieille Reine l'accueillait avec des égards qui témoignaient de la bonne opinion qu'elle lui conservait et lady Hertford promenait son *torysme* dans les salons avec toute la hauteur d'une sultane.

Le prince se levait extrêmement tard ; sa toilette était éternelle. Il restait deux heures entières en robe de chambre. Dans cet intérieur, il admettait quelques intimes, ses ministres et les ambassadeurs étrangers lorsqu'ils lui faisaient demander à entrer. C'était ce qui lui plaisait le mieux. Si on écrivait pour obtenir une audience ou qu'on la lui demandât d'avance, il recevait habillé et dans son salon, mais cela dérangeait ses habitudes et le gênait. En se présentant à sa porte sans avoir prévenu, il était rare qu'on ne fût pas admis. Il commençait la conversation par une légère excuse sur le désordre où on le trouvait, mais il en était de meilleure humeur et plus disposé à la causerie.

Il n'achevait sa toilette qu'au dernier moment, lorsqu'on lui annonçait ses chevaux. Il montait à cheval, suivi d'un seul palefrenier, et allait au Parc où il se laissait aborder facilement. À moins qu'il ne dit : « Promenons-nous ensemble », on se bornait à en recevoir un mot en passant sans essayer de le suivre. Quand il s'arrêtait, c'était une grande politesse, mais elle excluait la familiarité et on ne l'accompagnait pas. La première année, il s'arrêtait pour mon père, mais, lorsqu'il le traita plus amicalement, ou il l'engageait à se promener avec lui, ou il lui faisait un signe de la main en passant sans jamais s'arrêter.

Du Parc il se rendait chez lady Hertford où il achevait sa matinée. Plus habituellement sa voiture l'y venait prendre, quelquefois il revenait à cheval. Il fallait être très avant dans sa faveur pour que lady Hertford engageât à venir chez elle à l'heure du prince, et encore trouvait-on souvent la porte fermée. Les ministres y allaient fréquemment.

Lady Hertford sans avoir beaucoup d'esprit, avait un grand bon sens, n'entrait dans aucune intrigue, ne voulait rien pour elle ni pour les siens ;

elle était au fond la meilleure intimité que le prince, à qui la société des femmes était nécessaire, pût choisir. Les ministres ont eu occasion de s'en persuader encore davantage lorsque le Régent, devenu roi, a remplacé cette affection, toute de convenance, par une fantaisie pour lady Conyngham dont le ridicule n'a pas été le seul inconvénient.

Le prince régent avait trois manières d'inviter à dîner. Sur une énorme carte, le grand chambellan prévenait *par ordre* qu'on était convié *pour rencontrer la Reine*. Alors, on était en grand uniforme.

Le secrétaire intime, sir Benjamin Bloomfield, avertissait par un petit billet personnel, écrit à la main, que le prince priait pour tel jour. Alors, c'était en frac et la forme la plus ordinaire. Elle s'adressait aux femmes comme aux hommes. Les dîners n'étaient jamais de plus de vingt et ordinairement de douze à quinze personnes.

La troisième manière était réservée pour les intimes. Le prince envoyait, le matin même, un valet de pied dire verbalement que, si monsieur un tel était tout à fait libre et n'avait rien à faire, le prince l'engageait à venir dîner à Carlton House, mais il le priait surtout de ne pas se gêner. Il était bien entendu cependant qu'on n'avait jamais autre chose à faire, et je crois que le prince aurait trouvé très étrange qu'on ne se rendît pas à cette invitation. Mon père avait fini par la recevoir très fréquemment. Elle ne s'adressait jamais aux femmes. Ces dîners n'étaient que de cinq à six personnes et la liste des invités était fort limitée.

CHAPITRE II

Le corps diplomatique. — La comtesse de Lieven. — La princesse Paul Esterhazy. — Vie des femmes anglaises. — Leur enfance. — Leur jeunesse. — Leur âge mûr. — Leur vieillesse. — Leur mort. — Sort des veuves.

La ligne de démarcation entre les ambassadeurs et les ministres plénipotentiaires est plus marquée à la Cour d'Angleterre qu'à aucune autre. Les ambassadeurs étaient de tout, les ministres de rien.

Je ne pense pas qu'aucun d'entre eux, si ce n'est peut-être le ministre de Prusse et encore bien rarement, ait dîné à Carlton House. Ils n'allaient pas aux soirées de la Reine où l'on admettait pourtant quelquefois les étrangers de distinction qu'ils avaient présentés et, dans les salons, ils ne jouissaient d'aucune prérogative, tandis que les ambassadeurs prenaient le pas sur tout le monde.

Cette grande différence déplaisait à une partie du corps diplomatique, sans nuire pourtant à sa bonne intelligence qui n'a pas été troublée pendant mon séjour en Angleterre. La comtesse de Lieven y tenait la première place : établie depuis longtemps dans le pays, elle y avait une importance sociale et une influence politique toute personnelle qu'on ne pouvait lui disputer.

L'arrivée de la princesse Paul Esterhazy lui avait causé de vives inquiétudes. L'Autriche était alors l'alliée la plus intime du cabinet anglais. Lord Castlereagh subissait l'influence du prince de Metternich. Paul Esterhazy, fort bien traité par le Régent, était dès longtemps très accueilli dans la société. La jeune femme qu'il ramenait se trouvait petite nièce de la Reine, propre nièce de la duchesse de Cumberland, cousine et bientôt favorite de la princesse Charlotte.

C'étaient bien des moyens de succès. La comtesse de Lieven en frémit et ne put cacher son dépit, car, en outre de ses autres avantages, la nouvelle ambassadrice était plus jeune, plus jolie, et avait un impertinent embonpoint qui offusquait la désespérante maigreur de sa rivale. Cependant elle s'aperçut promptement que la princesse ne profiterait pas de sa brillante position. Toute aux regrets d'une absence forcée de Vienne, elle périssait de chagrin à Londres et, au bout de fort peu de mois, elle obtint la permission de retourner en Allemagne. Elle était à cette époque fort gentille et fort bonne enfant ; nous la voyions beaucoup, elle se réfugiait dans notre intérieur contre les ennuis du sien et contre les politesses hostiles et perfides de la comtesse de Lieven. Je dois convenir lui en avoir vu exercer envers la princesse Esterhazy. Pour nous, elle a été uniformément gracieuse et obligeante ; nous n'offusquions en rien ses prétentions.

La France, écrasée par une occupation militaire et les sommes énormes qui lui étaient imposées, avait besoin de tout le monde pour l'aider à soulever quelque peu de ce fardeau et n'était en mesure de disputer le pavé à personne.

La comtesse, devenue princesse de Lieven, a un esprit extrêmement distingué, exclusivement appliqué à la diplomatie plus encore qu'à la politique. Pour elle tout se réduit à des questions de personnes. Un long séjour en Angleterre n'a pu, sous ce point de vue, élargir ses premières idées russes, et c'est surtout cette façon d'envisager les événements qui lui a acquis et peut-être mérité la réputation d'être très intrigante. En 1816, elle était peu aimée mais fort redoutée à Londres. On y tenait beaucoup de mauvais propos sur sa conduite personnelle, et la vieille Reine témoignait parfois un peu d'humeur de la nécessité où elle se trouvait de l'accueillir avec distinction. Madame de Lieven n'aurait pas toléré la moindre négligence en ce genre.

Je ne saurais dire ce qu'est monsieur de Lieven, certainement homme de fort bonne compagnie et de très grandes manières, parlant peu mais à propos, froid mais poli. Quelques-uns le disent très profond, le plus grand nombre le croient très creux. Je l'ai beaucoup vu et j'avoue n'avoir aucune opinion personnelle. Il était complètement éclipsé par la supériorité incontestée de sa femme qui affectait cependant de lui rendre beaucoup et semblait lui être également soumise et attachée. On ne la voyait presque

jamais sans lui : à pied, en voiture, à la ville, à la campagne, dans le monde, partout on les trouvait ensemble ; et pourtant personne ne croyait à l'union sincère de ce ménage.

Le prince Paul Esterhazy, grand seigneur, bon enfant, ne manque ni d'esprit, ni de capacité dans les affaires. Il est infiniment moins nul qu'un rire assez niais a autorisé ses détracteurs à le publier pendant longtemps. Il est difficile de se présenter dans le monde avec autant d'avantages de position sans y exciter des jalousies.

Parmi les hommes du corps diplomatique, le comte Palmella était le seul remarquable. Il a joué un assez grand rôle dans les vicissitudes du royaume de Portugal pour que l'histoire se charge du soin d'apprécier tout le bien et tout le mal que les partis en ont dit. Je n'ai aucun renseignement particulier sur lui : on m'a souvent avertie qu'il avait beaucoup d'esprit ; je n'en ai jamais été frappée. Il était joueur et menait à Londres une vie désordonnée qui l'éloignait de l'intimité de ses collègues et lui causait du malaise vis-à-vis d'eux.

Je me retrouvai à peu près étrangère dans le monde anglais ; la société s'était presque entièrement renouvelée. La mort y avait fait sa cruelle récolte ; beaucoup de mes anciennes amies avaient succombé. Un assez grand nombre voyageaient sur le continent que la paix avait enfin rouvert à l'humeur vagabonde des insulaires britanniques ; d'autres étaient établies à la campagne. Les plus jeunes se livraient aux soins de l'éducation de leurs enfants ; celles plus âgées subissaient la terrible corvée de mener leurs filles à la quête d'un mari.

Je ne connais pas un métier plus pénible. Il faut beaucoup d'esprit pour pouvoir y conserver un peu de dignité ; aussi est-il assez généralement admis que les mères peuvent en manquer impunément dans cette phase de leur carrière.

La vie des anglaises est mal arrangée pour l'âge mûr ; cette indépendance de la famille dont le poète a si bien peint le résultat :

That independence Briton's prize so high,
Keeps man from man, and breaks the social tie,

pèse principalement sur les femmes.

L'enfance, très soignée, est ordinairement heureuse ; elle est censée durer jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans. À cet âge, on quitte la *nursery* ; on est présenté à la Cour ; le nom de la fille est gravé sur la carte de visite de la mère ; elle est menée en tout lieu et passe immédiatement de la retraite complète à la plus grande dissipation. C'est le moment de la chasse au mari.

Les filles y jouent aussi leur rôle, font des avances très marquées et ordinairement ont grand soin de *tomber amoureuses*, selon l'expression reçue, des hommes dont la position sociale leur paraît la plus brillante. S'il joint un titre à une grande fortune, alors tous les cœurs de dix-huit ans sont à sa disposition.

L'habileté du chaperon consiste à laisser assez de liberté aux jeunes gens pour que l'homme ait occasion de se laisser séduire et engager, et pas assez pour que la demoiselle soit compromise, si on n'obtient pas de succès. Toutefois, le remède est à côté du mal. Un homme qui rendrait des soins assidus à une jeune fille pendant quelques mois et qui se retirerait sans *proposer*, comme on dit, serait blâmé, et, s'il répétait une pareille conduite, trouverait toutes les portes fermées.

On a accusé quelques jeunes gens à la mode d'avoir su *proposer* avec une telle adresse qu'il était impossible d'*accepter* ; mais cela est rare. Ordinairement, les *assiduités*, pour me servir toujours du vocabulaire convenu, amènent une déclaration d'amour en forme à la demoiselle et, par suite, une demande en mariage aux parents.

C'est pour arriver à ces *assiduités* qu'il faut souvent jeter la ligne plusieurs campagnes de suite. Cela est tellement dans les mœurs du pays que, lorsqu'une jeune fille a atteint ses dix-huit ans et que sa mère, pour une cause quelconque, ne peut la mener, on la confie à une parente, ou même à une amie, pour la conduire à la ville, aux eaux, dans les lieux publics, en un mot là où elle peut trouver des *chances*. Les parents qui s'y refuseraient seraient hautement blâmés comme manquant à tous leurs devoirs. Il est établi qu'à cet âge une demoiselle entre en vente et qu'on doit la diriger sur les meilleurs marchés. J'ai entendu une tante, ramenant une charmante jeune nièce qu'elle avait conduite à des eaux très fréquentées, dire à la mère

devant elle : « We have had no bite as yet this season, but several glorious nibbles », et proposer de l'y ramener l'année suivante, si l'hameçon n'avait pas réussi ailleurs.

Comme on est toujours censé se marier par amour, et qu'ordinairement il y en a un peu, du moins d'un côté, les premières années de mariage sont celles où les femmes vivent le plus dans leur intérieur. Si leur mari a un goût dominant, et les anglais en professent presque toujours, elles s'y associent. Elles sont très maîtresses dans leur ménage, et souvent, à l'aide de quelques phrases banales de soumission, dominant même la communauté.

Les enfants arrivent. Elles les soignent admirablement ; la maison s'anime. Le mari, l'amour passé, conserve quelque temps encore les habitudes casanières. L'ennui survient à son tour. On va voyager. Au retour, on se dit qu'il faut rétablir des relations négligées, afin de produire dans le monde plus avantageusement les filles qui grandissent. C'est là le moment de la coquetterie pour les femmes anglaises, et celui où elles succombent quelquefois. C'est alors qu'on voit des mères de famille, touchant à la quarantaine, s'éprendre de jeunes gens de vingt-cinq ans et fuir avec eux le domicile conjugal où elles abandonnent de nombreux enfants.

Lorsqu'elles ont échappé à ce danger, et assurément c'est la grande majorité, arrive ce métier de promeneuse de filles qui me paraît si dur. Pour les demoiselles, la situation est supportable ; elles ont des distractions. La dissipation les amuse souvent ; elles y prennent [goût] naturellement et gaiement. Mais, pour les pauvres mères, on les voit toujours à la besogne, s'inquiétant de tous les bons partis, de leurs allures, de leurs habitudes, de leurs goûts, les suivant à la piste, s'agitant pour les faire rencontrer à leurs filles. Leur visage s'épanouit quand un frère aîné vient les prier à danser ; si elles causent avec un cadet, en revanche, les mères s'agitent sur leurs banquettes et paraissent au supplice.

Sans doute les plus spirituelles dissimulent mieux cet état d'anxiété perpétuel, mais il existe pour toutes. Et qu'on ne me dise pas que ce n'est que dans la classe vulgaire de la société, c'est dans toutes.

En 1816, aucune demoiselle anglaise ne valsait. Le duc de Devonshire arriva d'un voyage en Allemagne ; il raconta un soir, à un grand bal, qu'une

femme n'était complètement à son avantage qu'en valsant, que rien ne la faisait mieux valoir. Je ne sais si c'était malice de sa part, mais il répéta plusieurs fois cette assertion. Elle circula et, au bal prochain, toutes les demoiselles valsaient. Le duc les admira beaucoup, dit que cela était charmant et animait parfaitement un bal, puis ajouta négligemment que, pour lui, il ne se déciderait jamais à épouser une femme qui valserait.

C'est à la duchesse de Richmond et à Carlton House qu'il fit cette révélation. La pauvre duchesse, la plus maladroite de ces mères à projets, pensa tomber à la renverse. Elle la répéta à ses voisines qui la redirent aux leurs ; la consternation gagna de banquette en banquette. Les rires des personnes désintéressées et malveillantes éclatèrent. Pendant tout ce temps, les jeunes ladys valsaient en sûreté de conscience ; les vieilles enrageaient ; enfin la malencontreuse danse s'acheva.

Avant la fin de la soirée, la bonne duchesse de Richmond avait établi que ses filles éprouvaient une telle répugnance pour la valse qu'elle renonçait à obtenir d'elles de la surmonter. Quelques jeunes filles plus fières continuèrent à valser ; le grand nombre cessa. Les habiles décidèrent qu'on valsait exclusivement à Carlton House pour plaire à la vieille Reine qui aimait cette danse nationale de son pays. Il est certain que, malgré son excessive pruderie, elle semblait prendre grand plaisir à retrouver ce souvenir de sa jeunesse.

La rude tâche de la mère se prolonge, plus ou moins, selon le nombre de ses filles et la facilité qu'elle trouve à les placer. Une fois mariées, elles lui deviennent étrangères, au point qu'on s'invite réciproquement à dîner, par écrit, huit jours d'avance. En aucun pays le précepte de l'Évangile : *Père et mère quitteras pour suivre ton mari*, n'est entré plus profondément dans les mœurs.

D'un autre côté, dès que le fils aîné a atteint ses vingt et un ans, son premier soin est de se faire un établissement à part. Cela est tellement convenu que le père s'empresse de lui en faciliter les moyens. Quant aux cadets, la nécessité de prendre une carrière, pour acquérir de quoi vivre, les a depuis longtemps éloignés de la maison paternelle.

Suivons la mère. La voilà rentrée dans son intérieur devenu complètement solitaire, car, pendant le temps de ces dissipations forcées, le

mari a pris l'habitude de passer sa vie au club. Que fera-t-elle ? Supportera-t-elle cet isolement dans le moment de la vie où on a le plus besoin d'être entouré ? On ne saurait l'exiger. Elle ira augmenter ce nombre de vieilles femmes qui peuplent les assemblées de Londres, se parant chaque jour, veillant chaque nuit, jusqu'à ce que les infirmités la forcent à s'enfermer dans sa chambre, où personne n'est admis, et à mourir dans la solitude.

Qu'on ne reproche donc pas aux femmes anglaises de courir après les plaisirs dans un âge assez avancé pour que cela puisse avoir l'apparence d'un manque de dignité. Les mœurs du pays ne leur laissent d'autre alternative que le grand nombre ou la solitude, l'extrême dissipation ou l'abandon. Si elles perdent leur mari, leur sort est encore bien plus cruel car une pénurie relative, suivant leur condition, vient l'aggraver. La belle-fille arrive, accompagnant son mari, prend immédiatement possession du château, donne tous les ordres. La mère s'occupe de faire ses paquets et, au bout de fort peu de jours, se retire dans un modeste établissement que souvent la sollicitude du feu lord lui a préparé.

Il est rare que son revenu excède le dixième de celui qu'elle a été accoutumée à partager, et elle voit son fils hériter, de son vivant, de la fortune qu'elle-même a apportée. C'est la loi du pays : à moins de précautions prises dans le contrat de mariage, la dot de la femme appartient tellement au mari que ses héritiers y ont droit, même pendant la vie de la veuve dont généralement toutes les prétentions se résolvent en une pension viagère.

Nos demoiselles françaises ne doivent pas trop envier à leurs jeunes compagnes anglaises la liberté dont elles jouissent et leurs mariages soi-disant d'inclination. Cette indépendance de la première jeunesse a pour résultat de les laisser sans protection contre la tyrannie d'un mari s'il veut l'exercer, et de leur assurer l'isolement de l'âge mûr si elles y arrivent.

S'il est permis de se servir de cette expression, les anglaises me semblent avoir un nid plutôt qu'un intérieur, des petits plutôt que des enfants.

CHAPITRE III

Indépendance du caractère des anglais. — Dîner chez la comtesse Dunmore. — Jugement porté sur lady George Beresford. — Salons des grandes dames. — Comment on comprend la société en Angleterre et en France. — Bal donné chez le marquis d'Anglesey. — Lady Caroline Lamb. — Mariage de monsieur le duc de Berry. — Réponse du prince de Poix.

J'examinais les usages d'un œil plus curieux à ce retour que lorsque, plus jeune, je n'avais aucun autre point de comparaison, et je trouvais que, si l'Angleterre avait l'avantage bien marqué dans le matériel de la vie, la sociabilité était mieux comprise en France.

Personne n'apprécie plus haut que moi le noble caractère, l'esprit public qui distinguent la nation.

Avec cet admirable bon sens qui fait la force du pays, l'anglais, malgré son indépendance personnelle, reconnaît la hiérarchie des classes. En traversant un village, on entend souvent un homme sur le pas de sa chaumière dire à sa petite fille : « *Curtsey to your betters, Betsy* », expression qui ne peut se traduire exactement en français. Mais ce même homme n'admet point de supérieur là où son droit légal lui paraît atteint.

Il a également recours à la loi contre le premier seigneur du comté par lequel il se pense molesté et contre le voisin avec lequel il a une querelle de cabaret. C'est sur cette confiance qu'elle le protège dans toutes les occurrences de la vie qu'est fondé le sentiment d'indépendance d'où naît ce respect de lui-même, cachet des hommes libres.

D'autre part, cette indépendance, ennemie de la sociabilité et qui porterait avec elle un caractère un peu sauvage, est modifiée par la passion qu'a la classe inférieure de ne rien faire qui ne soit *genteel*, et la classe plus élevée rien qui ne soit *gentlemanlike*. C'est là le lien qui unit les anglais

entre eux. Quant à la fantaisie d'être *fashionable*, c'est le but du petit nombre. Elle est poussée souvent jusqu'au ridicule.

En observant les deux pays de près, on remarque combien des gens, également délicats dans le fond de leurs sentiments, peuvent pourtant se blesser réciproquement dans la manière de les exprimer, je dirai presque de les concevoir. Cette pensée me vient du souvenir d'un dîner que je fis chez une de mes anciennes amies, lady Dunmore, en très petit comité. On s'y entretint de la nouvelle du jour, la condamnation de lord Bective par la cour ecclésiastique de Doctors Commons. Voici à quelle occasion :

Lady George Beresford était, l'année précédente, une des plus charmantes, des plus distinguées, des plus heureuses femmes de Londres. À la suite d'une couche, le lait lui monta à la tête et elle devint folle. Son mari fut désespéré. La nécessité de rechercher quelques papiers d'affaires le força à ouvrir une cassette appartenant à sa femme ; elle contenait une correspondance qui ne laissait aucun doute sur le genre de son intimité avec lord Bective. Le mari devint furieux. Quoique la femme restât folle et fût enfermée, il entama une procédure contre elle. Des témoins, qui la traînèrent dans la boue, furent entendus ; et lord Bective condamné à douze mille louis de dommages envers lord George.

C'était sur la quotité de cette somme qu'on discutait à la table où je me trouvais assise. Elle paraissait aux uns disproportionnée au mérite de lady George ; les autres ne la trouvaient qu'équivalente.

Elle était si blanche, d'une si belle tournure, tant de talents, si gracieuse ! — Pas tant, et puis elle n'était plus très jeune. — Elle lui avait donné de si beaux enfants ! — Sa santé s'altérait, son teint se gâtait. — Elle avait tant d'esprit ! — Elle devenait triste et assez maussade depuis quelques mois.

La discussion se soutenait, avec un avantage à peu près égal, lorsque la maîtresse de la maison la termina en disant :

« Je vous accorde que douze mille louis est une bien grosse somme, mais le pauvre lord George l'aimait tant ! »

La force de cet argument parut irrésistible et concilia toutes les opinions. J'écoutais avec étonnement. Je me sentais froissée d'entendre des femmes de la plus haute volée énumérer et discuter les mérites d'une de leurs compagnes comme on aurait pu faire des qualités d'un cheval et ensuite

apprécier en écus le chagrin que sa perte avait dû causer à son mari qui, déjà, me paraissait odieux en poursuivant devant les tribunaux la mère de ses enfants frappée par la main de Dieu de la plus grande calamité à laquelle un être humain puisse être condamné.

Faut-il conclure de là que la haute société en Angleterre manque de délicatesse ! Cela serait aussi injuste que d'établir que les femmes françaises sont sans modestie parce qu'elles emploient quelques locutions proscrites de l'autre côté du canal. Ce qui est vrai, c'est que les différents usages présentent les objets sous d'autres faces, et qu'il ne faut pas se hâter de juger les étrangers sans avoir fait un profond examen de leurs mœurs. Quelle société ne présente pas des anomalies choquantes pour l'observateur qui n'y est pas accoutumé ? J'admiraïs en théorie le respect des anglais pour les hiérarchies sociales, et puis ma sociabilité française s'irritait de les voir en action dans les salons.

Les grandes dames ouvrent leurs portes une ou deux fois dans l'année à tout ce qui, par une relation quelconque mais surtout par celles qui se rapportent aux élections, a l'honneur d'oser se faire écrire chez elles en arrivant à Londres. Cette visite se rend par l'envoi d'une très grande carte sur laquelle est imprimé : la duchesse *** *at home*, tel jour, à la date de plusieurs semaines. Le nom des personnes auxquelles elle s'adresse est écrit derrière, à la main. Dieu sait quel mouvement on se donne pour en recevoir une, et toutes les courses, toutes les manœuvres, pour faire valoir ses droits à en obtenir.

Le jour arrivé, la maîtresse de la maison se place debout à la porte de son salon ; elle y fait la révérence à chaque personne qui entre ; mais quelle révérence, comme elle leur dit : « Quoique vous soyez chez moi, vous comprenez bien que je ne vous connais pas et ne veux pas vous connaître ! » Cela est rendu encore plus marqué par l'accueil différent accordé aux personnes de la société fashionable.

Hé bien, dans ce pays de bons sens, personne ne s'en choque : chacun a eu ce qu'il voulait : les familiers la bonne réception, les autres la joie de l'invitation. La carte a été fichée pendant un mois sur la glace ; elle y a été vue par toutes les visites. On a la possibilité de dire dans sa société secondaire comment sont meublés les salons de la duchesse ***, la robe que portait la marquise ***, et autres remarques de cette nature. Le but

auquel ces invités prétendent est atteint, et peut-être seraient-ils moins fiers d'être admis chez la duchesse *** si elle était plus polie.

Chez nous, personne ne supporterait un pareil traitement. J'ai quelquefois pensé que la supériorité de la société française sur toutes les autres tenait à ce que nous établissons que la personne qui reçoit, celle qui fait les frais d'une soirée ou d'un dîner, est l'obligée des personnes qui s'y rendent et que, partout ailleurs, c'est le contraire. Si on veut y réfléchir, on trouvera, je crois, combien cette seule différence doit amener de facilité dans le commerce et d'urbanité dans les formes.

Les immenses raouts anglais sont si peu en proportion avec la taille des maisons qu'ordinairement le trop plein des salons s'étend dans l'escalier et quelquefois jusque dans la rue où les embarras de voitures ajoutent encore à l'ennui de ces réunions. La liberté anglaise (et là je ne reconnais pas la haute judiciaire du pays) n'admet pas qu'on établisse aucun ordre dans les files. C'est à coup de timon et en lançant les chevaux les uns contre les autres qu'on arrive, ou plutôt qu'on n'arrive pas. Il n'y a pas de soirée un peu à la mode où il ne reste deux ou trois voitures brisées sur le pavé. Cela étonne encore plus à Londres où elles sont si belles et si soignées.

Les raouts ont exalté le sentiment que je portais déjà à nos bons et utiles gendarmes ; mon amour pour la liberté a toujours fléchi devant eux. Je me rappelle entre autre les avoir appelés de tous mes vœux un soir où nous fûmes sept quarts d'heure en perdition, prêts à être broyés en cannelle à chaque instant, pour arriver chez lady Hertford. Nous partions de Portman square ; elle demeurait dans Manchester square : il y a bien pour une minute de chemin, lorsqu'il est libre.

Pour éviter au prince régent l'ennui de ces embarras ; il arrivait dans le salon de la marquise en traversant un petit jardin et par la fenêtre. C'était fort simple assurément, mais, quand cette fenêtre s'élevait à grand bruit pour le laisser entrer, un sourire involontaire passait sur toutes les figures.

En outre de la fatigue de ces assemblées, ce qui les rend odieuses aux étrangers c'est l'heure où elles commencent. J'en avais perdu le souvenir. Engagée à un bal le lendemain du raout de lady Hertford, j'avais vu sonner minuit sans que ma mère songeât à partir. Je la pressai de s'y décider.

« Vous le voulez, j'y consens, mais nous gênerons. »

Pour cette fois, nous ne trouvâmes pas de file ; nous étions les premières, les salons n'étaient pas achevés d'éclairer. La maîtresse de la maison entra tirant ses gants ; sa fille n'eut achevé sa toilette qu'une demi-heure plus tard, et la foule ne commença à arriver qu'à près d'une heure du matin.

Je me suis laissé raconter que beaucoup de femmes se couchent entre leur dîner et l'heure où elles vont dans le monde pour être plus fraîches. Je crois que c'est un conte, mais certainement beaucoup s'endorment par ennui.

Pendant que je suis sur l'article des bals, il me faut parler d'un très beau et très bizarre par la situation des gens qui le donnaient.

Le marquis d'Anglesey, après avoir été marié vingt et un ans à une Villiers et en avoir eu une multitude d'enfants, avait divorcé en Écosse où la loi admet les infidélités du mari comme cause suffisante. Il venait d'épouser lady Émilie Wellesley qui, divorcée pour son compte en Angleterre, laissait aussi une quantité d'enfants à un premier mari.

La marquise d'Anglesey avait, de son côté, épousé le duc d'Argyll. Elle n'était pas dans la catégorie des femmes divorcées et continuait à être admise chez la Reine et dans le monde. Toutefois ce second mariage avait été si prompt qu'on tenait qu'elle était, tout au moins, d'accord avec lord d'Anglesey pour amener leur divorce. Plusieurs filles (les ladys Paget) de dix-huit à vingt-deux ans résidaient chez leur père, mais allaient dans le monde menées par la duchesse.

Lord d'Anglesey avait eu la jambe emportée à la bataille de Waterloo. Son état très alarmant pendant longtemps avait excité un vif intérêt dans la société ; il en avait reçu des preuves soutenues. Pour témoigner de sa reconnaissance, il imagina de donner une grande fête à ses nombreux amis à l'occasion de son rétablissement.

On construisit une salle de bal à la suite des beaux appartements d'Uxbridge House, et tous les préparatifs furent faits par le marquis et la nouvelle lady d'Anglesey sur le pied de la plus grande magnificence. Les billets, dans une forme très inusitée, n'étaient au nom de personne. Lord d'Anglesey, en adressant ses remerciements à monsieur et madame un tel de leurs soins obligeants, espéraient qu'ils viendraient passer la soirée du... à Uxbridge House.

Un moment avant l'arrivée de la société, lady d'Anglesey, femme divorcée qu'on ne voyait pas, après avoir veillé à tous les arrangements, partit pour la campagne. Lord d'Anglesey, trop tendre et trop galant pour laisser son épouse dans la solitude, l'accompagna. De sorte qu'il n'y avait plus ni maître, ni maîtresse de maison là où se donnait cette grande fête. Les filles de la première femme en faisaient les honneurs et, par courtoisie, elles s'étaient associées mesdemoiselles Wellesley, filles de la seconde par son premier mari avec lequel elles demeuraient.

Il faut avouer qu'on ne pouvait guère concevoir une idée plus étrange que celle d'appeler le public chez soi dans de pareils prédicaments.

Ce bal fut illustré par une autre singularité. Lady Caroline Lamb avait fait paraître quelques jours avant le roman de *Glenarvon*. C'était le récit de ses aventures avec le fameux lord Byron, aventures poussées le plus loin possible. Elle avait fait entrer dans le cadre de son roman tous les personnages marquants de la société et surtout les membres de sa propre famille, y compris son mari William Lamb (devenu depuis lord Melbourne).

À la vérité, elle lui accordait un très beau caractère et une fort noble conduite ; elle avait été moins bienveillante pour beaucoup d'autres, et, comme les noms étaient supposés, on se disputait encore sur les personnes qu'elle avait prétendu peindre.

À ce bal d'Uxbridge House, je l'ai vue, pendue amoureusement au bras de son mari et distribuant la *clef*, comme elle disait, de ses personnages fort libéralement. Elle avait eu le soin d'en faire faire de nombreuses copies où le nom supposé et le nom véritable étaient en regard, et c'étaient ceux de gens présents ou de leurs parents et amis. Cette scène complétait la bizarrerie de cette singulière soirée.

Je renonçai bien vite à mener la vie de Londres ; en outre qu'elle m'ennuyait, j'étais souffrante. J'avais rapporté de Gènes une douleur rhumatismale dans la tête qui n'a cédé que quatre ans après, à l'effet des eaux d'Aix, et qui me rendait incapable de prendre part aux plaisirs bruyants.

Aussi n'éprouvai-je aucun regret de ne point assister aux fêtes données en France pour le mariage de monsieur le duc de Berry. Les récits qui nous en arrivaient les représentaient comme ayant été aussi magnifiques que le

permettait la détresse générale du royaume. Elles avaient été plus animées qu'on ne devait s'y attendre dans de si pénibles circonstances. La plupart de ceux appelés à y figurer appartenaient à une classe de personnes qui regardent la Cour comme nécessaire au complément de leur existence. Quand une circonstance quelconque de disgrâce ou de politique les tire de cette atmosphère, il manque quelque chose à leur vie. Un grand nombre d'entre elles avaient été privées d'assister à des fêtes de Cour par les événements de la Révolution ; elles y portaient un entrain de débutantes et un zèle de néophytes qui simulaient au moins la gaieté si elle n'était pas complètement de bon aloi.

Je ne sais jusqu'à quel point le public s'identifia à ces joies ; j'étais absente et les rapports furent contradictoires. De tous les récits, il n'est resté dans ma mémoire qu'un mot du prince de Poix. Le jour de l'entrevue à Fontainebleau, le duc de Maillé, s'adressant à un groupe de courtisans qui, comme lui, sortaient des appartements, leur dit :

« Savez-vous, messieurs, que notre nouvelle princesse a un œil plus petit que l'autre.

— Je n'ai pas du tout vu cela », reprit vivement le prince de Poix.

Mais après avoir réfléchi, il ajouta :

« Peut-être madame la duchesse de Berry a-t-elle l'œil gauche un peu plus grand. »

Cette réponse est trop classique en son genre pour négliger de la rapporter.

Je reviens à Londres. Je ne sortais guère de l'intérieur de l'ambassade, où nous avons fini par attirer quelques habitués, que pour aller chez les collègues du corps diplomatique, chez les ministres et à la Cour dont je ne pouvais me dispenser.

CHAPITRE IV

La famille d'Orléans à Twickenham. — Espionnage exercé contre elle. — Division entre le roi Louis XVIII et monsieur le duc d'Orléans à Lille en 1815. — Intérieur de Twickenham. — Mots de la princesse Marie. — La comtesse de Vêrac. — Naissance d'une princesse d'Orléans. — La comtesse Mélanie de Montjoie. — Le baron de Montmorency. — Le comte Camille de Sainte-Aldegonde. — Le baron Athalin. — Monsieur le duc de Bourbon. — La princesse Louise de Condé.

Je ne mets pas au rang des devoirs, car ce m'était un plaisir, de fréquentes visites à Twickenham. Monsieur le duc d'Orléans y était retiré avec les siens ; il y menait une vie simple, exclusivement de famille.

Avant l'arrivée de mon père, la sottise courtisane de monsieur de La Châtre l'avait entouré d'espions à gages qui empoisonnaient ses actions les plus innocentes et le tourmentaient de toutes façons. Mon père mit un terme à ces ignobles tracasseries et les exilés de Twickenham lui en surent gré, d'autant qu'en montrant leur conduite telle qu'elle était en effet, il leur ouvrait les portes de la France où ils aspiraient à rentrer.

Un des agents rétribués par la police française vint dire à mon père, un beau matin, que monsieur le duc d'Orléans se démasquait enfin. Des proclamations factieuses s'imprimaient clandestinement à Twickenham et des ballots allaient s'expédier sur les côtes de France. Le révélateur assurait pouvoir s'en procurer.

« Hé bien, lui dit mon père, apportez-moi, je ne dis pas seulement une proclamation, mais une publication bien moins grave, sortie d'une presse établie à Twickenham et je vous compte cent guinées sur-le-champ. » Il attendit vainement.

Le dimanche suivant, allant faire une visite le soir à madame la duchesse d'Orléans, nous trouvâmes toute la famille autour d'une table, composant

une page d'impression. On avait acheté, pour divertir les enfants, une petite imprimerie portative, un véritable joujou, et on les en amusait le dimanche. Déjà on avait tiré quelques exemplaires d'une fable d'une vingtaine de vers, faite par monsieur le duc de Montpensier dans son enfance ; c'était le travail d'un mois : et voilà la presse clandestine destinée à bouleverser le monde !

Ces niaises persécutions ne servaient qu'à irriter monsieur le duc d'Orléans. Louis XVIII l'a constamment abreuvé de dégoûts, en France et à l'étranger. La rencontre à Lille, où le dissentiment sur la conduite à tenir fut si public, avait achevé de fomentier leur mutuelle intimité.

À la première nouvelle du débarquement de l'Empereur à Cannes, monsieur le duc d'Orléans avait accompagné Monsieur à Lyon. Revenu à Paris avec ce prince, il était reparti seul pour Lille où il avait préparé, avec le maréchal Mortier, la défense de la place. Quand le Roi y fut arrivé, il l'engagea à y établir le siège de son gouvernement. Le Roi, après quelque hésitation, le promit ; il donna parole tout au moins de ne point abandonner le sol français. Ce furent ses derniers mots à monsieur le duc d'Orléans lorsque celui-ci se retira dans l'appartement qu'il occupait. Trois heures après, on vint le réveiller pour lui apprendre que le Roi était parti et prenait la route de Belgique ; les ordres étaient déjà donnés lorsqu'il assurait vouloir rester en France. Monsieur le duc d'Orléans, courroucé de ce secret gardé envers lui, écrivit au Roi pour se plaindre amèrement, au maréchal Mortier pour le dégager de toutes ses promesses et, renonçant à suivre le Roi, s'embarqua pour rejoindre sa famille en Angleterre. Il loua une maison à Twickenham, village qu'il avait déjà habité lors de la première émigration.

Aussitôt que la famille d'Orléans se fut bien persuadée que le successeur de monsieur de La Châtre ne suivrait pas ses errements et qu'elle n'avait aucune tracasserie à craindre de mon père, la confiance la plus loyale s'établit et monsieur le duc d'Orléans ne fit aucune démarche que d'accord avec lui. Il poussa la déférence envers le gouvernement du Roi jusqu'à ne recevoir personne à Twickenham sans en donner avis à l'ambassadeur et toutes ses démarches en France furent combinées avec lui.

L'espionnage tomba de lui-même. Monsieur Decazes rappela les agents que monsieur de La Châtre lui avait représentés comme nécessaires ; et,

puisque je dis tout, peut-être la crainte de voir retirer les fonds secrets qu'il recevait pour ce service rendait-elle l'ambassadeur plus méticuleux.

Mademoiselle fut la dernière ramenée à la confiance, mais aussi elle le fut complètement et à jamais. C'est pendant ces longues journées de campagne que j'ai eu occasion d'apprécier la distinction de son esprit et la franchise de son caractère. Mon tendre dévouement pour son auguste belle-sœur se développait chaque jour de plus en plus.

La conversation de monsieur le duc d'Orléans n'a peut-être jamais été plus brillante qu'à cette époque. Il avait passé l'âge où une érudition aussi profonde et aussi variée paraissait un peu entachée de pédantisme.

L'impartialité de son esprit lui faisait comprendre toutes les situations et en parler avec la plus noble modération. Son bonheur intérieur calmait ce que sa position politique pouvait avoir d'irritant, et, au fond, je ne l'ai jamais vu autant à son avantage, ni peut-être aussi content, que dans le petit salon de Twickenham, après d'assez mauvais dîners que nous partagions souvent.

De leur côté, les princes habitants de Twickenham n'avaient point d'autre pied-à-terre à Londres que l'ambassade dans les courses assez rares qu'ils y faisaient.

Monsieur le duc de Chartres, quoique bien jeune, était déjà un bon écolier, mais n'annonçait ni l'esprit, ni la charmante figure que nous lui avons vus. Il était délicat et un peu étioilé comme un enfant né dans le Midi. Ses sœurs avaient échappé à cette influence du soleil de Palerme.

L'aînée, distinguée dès le berceau par l'épithète de la *bonne Louise*, a constamment justifié ce titre en marchant sur les traces de son admirable mère : elle était fraîche, couleur de rose et blanc, avec une profusion de cheveux blonds. La seconde, très brune et plus mutine, était le plus délicieux enfant que j'aie jamais rencontré : *Marie* n'était pas si parfaite que *Louise*, mais ses sottises étaient si intelligentes et ses reparties si spirituelles qu'on avait presque l'injustice de leur accorder la préférence.

Ma mère en raffolait. Un jour où elle avait été *bien mauvaise*, madame la duchesse d'Orléans la fit gronder par elle. La petite princesse fut désolée. À notre prochaine visite madame de Vêrac, dame d'honneur de madame la duchesse d'Orléans, dit à ma mère :

« Vous n'avez que des compliments à faire aujourd'hui, madame d'Osmond ; la princesse Marie a été sage toute la semaine. Elle a appris à faire la révérence, voyez comme elle la fait bien ; elle a été polie ; elle a bien pris ses leçons, enfin madame la duchesse d'Orléans va vous dire qu'elle en est très contente. »

Ma mère caressa le joyeux enfant ; ses parents étaient à la promenade ; un instant après nous vîmes la petite princesse à genoux à côté de madame de Vêrac :

« Que faites-vous là, princesse Marie ?

— Je vous fais de la reconnaissance, et puis au bon Dieu. »

Qu'on me passe encore deux histoires de la princesse Marie. L'année suivante, on donnait sur le théâtre de Drury Lane une de ces arlequinades où les anglais excellent ; tous les enfants de la famille d'Orléans devaient y assister après avoir passé la journée à l'ambassade. On arriva un peu trop tôt ; le dernier acte d'une tragédie où jouait mademoiselle O'Neil n'était pas achevé. Au bout de quelques minutes, la princesse Marie se retourna à sa gouvernante :

« Donnez-moi mon mouchoir, madame Mallet. Je ne suis pas méchante je vous assure, mais mes yeux pleurent malgré moi ; cette dame a la voix si malheureuse ! »

Plus tard, lorsqu'elle avait près de six ans, je me trouvais un soir au Palais-Royal ; la princesse Marie s'amusait à élever des fortifications avec des petits morceaux de bois taillés à cet effet, et recevait les critiques d'un général dont elle avait sollicité le suffrage. Elle releva son joli visage et avec sa petite mine si piquante, lui dit :

« Ah ! sans doute, général, ce n'est pas du Vauban. »

Monsieur le duc de Nemours, ou plutôt *Moumours*, comme il commençait à s'appeler lui-même, était beau comme le jour.

Madame la duchesse d'Orléans était accouchée à Twickenham d'une petite princesse qu'elle nommait *la fille de monsieur d'Osmond*, parce que mon père avait été appelé à constater son état civil. Ce maillot complétait la famille.

Tout le monde dans l'intérieur s'entendait pour que ces enfants reçussent dès le berceau la meilleure éducation qu'il fût possible d'imaginer ; je n'en ai jamais connu de plus soignés et de moins gâtés.

Le reste des habitants se composait ainsi : La comtesse de Vérac, née Vintimille, dame d'honneur de madame la duchesse d'Orléans dès Palerme, excellente personne, dévouée à sa princesse et dont la mort a été une perte réelle pour le Palais-Royal ; madame de Montjoie, aussi distinguée par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, était attachée à Mademoiselle depuis leur première jeunesse à toutes deux et identifiée de telle façon qu'elle n'a ni autre famille ni autres intérêts. Raoul de Montmorency et Camille de Sainte-Aldegonde, aides de camp de monsieur le duc d'Orléans, se partageant entre la France et Twickenham.

Monsieur Athalin y résidait à poste fixe. Avant 1814, il était officier d'ordonnance de l'Empereur. Monsieur le duc d'Orléans, suivant son système d'amalgame, l'avait pris pour aide de camp avec l'agrément du Roi ; mais, en 1815, il était retourné près de son ancien chef en écrivant au prince une lettre fort convenable. Les Cent-Jours terminés, monsieur le duc d'Orléans répondit à cette lettre en l'engageant à venir le rejoindre. Monsieur Athalin profita de cette indulgence. Elle fut très mal vue à la Cour des Tuileries, mais elle a fondé le dévouement sans bornes qu'il porte à ses nobles protecteurs.

La gouvernante des princesses et l'instituteur de monsieur le duc de Chartres, monsieur du Parc, homme de mérite, complétaient les commensaux de cet heureux intérieur. On y menait la vie la plus calme et la plus rationnelle. Si on y conspirait, c'était assurément à bien petit bruit et d'une façon qui échappait même à l'activité de la malveillance.

Je voudrais pouvoir parler en termes également honorables du pauvre duc de Bourbon ; mais, si toutes les vertus familiales semblaient avoir élu domicile à Twickenham, toutes les inconvenances habitaient avec lui dans une mauvaise ruelle de Londres où il avait pris un appartement misérable. Un seul domestique l'y servait ; il n'avait pas de voiture.

Mon père était chargé de le faire renoncer à cette manière de vivre, mais il ne put y réussir. Après sa triste apparition dans la Vendée, il s'était embarqué et était arrivé à Londres pendant les Cent-Jours. Monsieur le

prince de Condé le rappelait auprès de lui et mettait à sa disposition toutes les sommes dont il pouvait avoir besoin ; mais lui persistait à continuer la même existence. Il dînait dans une boutique de côtelettes, *Chop house*, car cela ne mérite pas le nom de restaurateur, se rendait alternativement à un des théâtres, attendait en se promenant sous les portiques que l'heure du demi-prix fut arrivée, entra dans la salle et en ressortait à la fin du spectacle avec une ou deux mauvaises filles qui variaient tous les jours et qu'il menait souper dans quelque tabagie, alliant ainsi les désordres grossiers avec ses goûts parcimonieux. Quelquefois, lord William Gordon était de ces parties, mais plus souvent il allait seul. C'était pour jouir de cette honorable vie qu'il s'obstinait à rester en Angleterre, et toutes les supplications ne purent le décider à partir à temps pour recevoir le dernier soupir de son père.

Par d'autres motifs, la princesse sa sœur refusait aussi de rentrer en France ; c'était à cause de sa haine pour le Concordat. J'avais une grande vénération spéculative pour cette jeune Louise de Condé, pleurant au pied des autels les crimes de son pays et offrant en sacrifice un si pur holocauste pour les expier.

Je m'en étais fait un roman ; mais il fallait éviter d'en apercevoir l'héroïne, commune, vulgaire, ignorante, banale dans ses pensées, dans ses sentiments, dans ses actions, dans ses paroles, dans sa personne. On était tenté de plaindre le bon Dieu d'être si constamment importuné par elle ; elle l'appelait en aide dans toutes les circonstances les plus futiles de sa puérile existence. Je lui ai vu dire oraison pour retrouver un peloton de laine tombé sous sa chaise : c'était la caricature d'une religieuse de comédie. Mon père fut obligé de lui faire presque violence pour la décider à partir.

CHAPITRE V

Lord Castlereagh. — Lady Castlereagh. — Cray Farm. — Dévouement de lady Castlereagh pour son mari. — Accident et prudence. — Soupers de lady Castlereagh. — Partie de campagne chez lady Liverpool. — Ma toilette à la Cour de la Reine. — Beauté de cette assemblée. — Baptême de la petite princesse d'Orléans. — La princesse de Talleyrand. — Elle consent à se séparer du prince de Talleyrand. — La comtesse de Périgord. — La duchesse de Courlande. — La princesse Tyszkiewicz. — Mariage de Jules de Polignac.

J'ai déjà dit que je n'avais eu aucune connaissance détaillée des affaires par mon père. Je n'en ai su que ce qui est assez public pour qu'il n'y ait point d'intérêt à le raconter. Chaque semaine, il recevait deux courriers de Paris toujours chargés d'une longue lettre particulière du duc de Richelieu. Il lui répondait aussi directement, de sorte que les bureaux et la légation n'étaient pas initiés au fond de ces négociations dont le but, pourtant, était patent pour tout le monde. Il s'agissait d'obtenir quelque soulagement à l'oppression de notre pauvre patrie. Le cœur du ministre et de l'ambassadeur battaient à l'unisson ; leur vie entière y était consacrée.

Lord Castlereagh était un homme d'affaires avec de l'esprit, de la capacité, du talent même, mais sans haute distinction. Il connaissait parfaitement les hommes et les choses de son pays ; il s'en occupait depuis l'âge de vingt ans ; mais il était parfaitement ignorant des intérêts et des rapports des puissances continentales.

Lorsqu'à la fin de 1813 une mission, confiée à Pozzo, l'attira au quartier général des souverains alliés, il savait seulement que le blocus minait l'Angleterre, qu'il fallait abattre la puissance en position de concevoir une pareille idée, ou du moins la mettre hors d'état de la réaliser, et que l'Autriche devait être l'alliée naturelle de l'Angleterre. Il n'en fallait pas davantage pour le livrer à l'habileté du prince de Metternich. Lord

Castlereagh est une des premières médiocrités puissantes sur laquelle il ait exercé sa complète domination.

Toujours et en tout temps les affaires anglaises se font exclusivement par les anglais et à Londres ; mais, pour tout ce qui tenait à la politique extérieure, Downing Street se trouvait sous la surveillance de la chancellerie de Vienne ; et je crois que cette situation s'est prolongée autant que la vie de lord Castlereagh.

Lorsque je l'ai connu, il ne donnait aucun signe de la fatale maladie héréditaire qui l'a porté au suicide. Il était, au contraire, uniformément calme et doux, discutant très bien les intérêts anglais, mais sans passion et toujours parfaitement *gentlemanlike*. Il parlait assez mal français ; une de ses phrases habituelles dans les conférences était : « Mon cher ambassadeur, il faut terminer cela à l'*aimable* » ; mais, si le mot était peu exact, le sentiment qui l'inspirait se montrait sincère.

Lord Castlereagh avait une grande considération pour le caractère loyal du duc de Richelieu, et la confiance qu'il inspirait a, partout, facilité les négociations dans ces temps de néfaste mémoire.

J'avais connu lady Castlereagh assez belle : devenue très forte et très grasse, elle avait perdu toute distinction en conservant de beaux traits. Elle avait peu d'esprit mais beaucoup de bienveillance, et une politesse un peu banale sans aucun usage du monde.

Au congrès de Vienne, elle avait inventé de se coiffer avec les ordres en diamants de son mari et avait placé la jarretière en bandeau sur son front. Le ridicule de cette exhibition l'avait empêchée de la renouveler, et les boîtes, que les traités faisaient abonder de toutes parts, fournissaient suffisamment à son goût très vif pour la parure et les bijoux. Toutefois, il était dominé par celui de la campagne, des fleurs, des oiseaux, des chiens et des animaux de toute espèce.

Elle n'était jamais si heureuse qu'à Cray où lord Castlereagh avait une véritable maison de curé. On descendait de voiture à une petite barrière qui, à travers deux plates-bandes de fleurs communes, donnait accès à une maison composée de trois pièces. L'une servait de salon et de cabinet de travail au ministre, l'autre de salle à manger, la plus petite de cabinet de toilette. Au premier, il y avait trois chambres à coucher : l'une appartenait

au ménage Castlereagh, les deux autres se donnaient aux amis parmi lesquels on comptait quelques ambassadeurs. Mon père a été plusieurs fois à demeure, pendant quelques jours, à Cray farm ; il m'a dit que l'établissement n'était guère plus magnifique que le local.

Lady Castlereagh avait le bon goût d'y renoncer à ses atours. On l'y trouvait en robe de mousseline, un grand chapeau de paille sur la tête, un tablier devant elle et des ciseaux à la main émondant ses fleurs. Derrière cette maison, dont l'entrée était si prodigieusement mesquine mais qui était située dans un charmant pays et jouissait d'une vue magnifique, il y avait un assez grand enclos, des plantes rares, une ménagerie et un chenil qui partageaient, avec les serres, les solitudes de lady Castlereagh.

Jamais elle ne s'éloignait de son mari. Elle était près de son bureau pendant qu'il travaillait. Elle le suivait à la ville, à la campagne ; elle l'accompagnait dans tous ses voyages ; mais aussi jamais elle ne paraissait dérangée ni contrariée de quoi que ce fût. Elle passait les nuits, supportait le froid, la faim, la fatigue, les mauvais gîtes sans se plaindre et sans même avoir l'air d'en souffrir. Enfin elle s'arrangeait pour être le moins incommode possible dans la présence réelle qu'elle semblait lui imposer. Je dis semblait, parce que les plus intimes croyaient qu'en cela elle suivait sa propre volonté plus que celle de lord Castlereagh. Jamais, pourtant, il ne faisait la moindre objection.

Avait-elle découvert quelque signe de cette maladie, qu'une si affreuse catastrophe a révélée au monde, et voulait-elle être présente pour en surveiller les occasions et en atténuer les effets ? Je l'ai quelquefois pensé depuis. Ce serait une explication bien honorable de cette présence persévérante qui paraissait quelquefois un peu ridicule et dont nous nous moquions dans le temps. Quoi qu'il, en soit, jamais lady Castlereagh ne permettait à son mari une séparation d'une heure, et cependant on ne l'a point accusée de chercher à exercer une influence politique. J'ai été témoin d'une occasion où elle montra beaucoup de caractère.

Parmi tous ses chiens, elle possédait un *bull-dog*. Il se jeta un jour sur un petit épagneul qu'il s'apprêtait à étrangler lorsque lord Castlereagh interposa sa médiation. Il fut cruellement mordu à la jambe et surtout à la main. Il fallut du secours pour faire lâcher prise au *bull-dog* qui écumait de colère. Lady Castlereagh survint ; son premier soin fut de caresser le chien,

de le calmer. Les bruits de rage ne tardèrent pas à circuler ; elle n'eut jamais l'air de les avoir entendus. Le *bull-dog* ne quittait pas la chambre où lord Castlereagh était horriblement souffrant de douleurs qui attaquèrent ses nerfs. Les indifférents s'indignaient des caresses que lady Castlereagh prodiguait à une si méchante bête. Elle ne s'en inquiétait nullement et faisait vivre son mari familièrement avec cet ennemi domestique, évitant ainsi toutes les inquiétudes que l'imagination aurait pu lui causer. Ce n'est qu'au bout de quatre mois, quand lord Castlereagh fut complètement guéri, que, d'elle-même, elle se débarrassa du chien que jusque-là elle avait comblé de soins et de caresses.

Lady Castlereagh n'était pas une personne brillante, mais elle avait un bon sens éminent. À Londres, elle donnait à souper le samedi après l'opéra. Elle avait préféré ce jour-là parce qu'elle n'aimait pas à veiller et que, le rideau tombant à minuit précis, pour que la représentation n'entamât pas sur la journée du dimanche, on arrivait plus tôt chez elle qu'on n'aurait fait tout autre jour de la semaine ; ce qui, pour le dire en passant, donne l'idée des heures tardives que la mode imposait aux fashionables de Londres quoique tout le monde s'en plaignit.

Ces soupers de lady Castlereagh, moins cohue que ses raouts, étaient assez agréables. Le corps diplomatique y était admis de droit, ainsi que les personnes du gouvernement ; les autres étaient invitées de vive voix et pour chaque fois.

Au nombre des choses changées, ou que j'avais oubliées, pendant mon absence, se trouvait le costume que les femmes portaient à la campagne. Je l'appris à mes dépens. J'avais été assez liée avec lady Liverpool dans notre mutuelle jeunesse. Elle m'engagea à venir dîner à quelques milles de Londres où lord Liverpool avait une maison fort médiocre, quoique très supérieure au *Cray* de son collègue Castlereagh.

Elle me recommanda d'arriver de bonne heure pour me montrer son jardin et faire une bonne journée de campagne. J'y allai avec mon père. Des affaires le retinrent et nous n'arrivâmes qu'à cinq heures et demie. Lady Liverpool nous gronda de notre retard puis nous promena dans son jardin, ses serres, son potager, sa basse-cour, son poulailler, son toit à porcs, tout cela médiocrement soigné.

Lord Liverpool arriva de Londres ; nous le laissâmes avec mon père et prîmes le chemin de la maison. J'étais vêtue, il m'en souvient, d'une redingote de gros de Tours blanc garnie de ruches tout autour ; j'avais un chapeau de paille de riz avec des fleurs, je me croyais très belle. En entrant dans la maison, lady Liverpool me dit :

« Voulez-vous venir dans ma chambre pour ôter votre pelisse et votre chapeau. Avez-vous amené votre femme de chambre ou voulez-vous vous servir de la mienne ? »

Je lui répondis un peu embarrassée, que je n'avais pris aucune précaution pour changer de toilette :

« Ah ! cela ne fait rien du tout, reprit-elle, voilà un livre pendant que je vais faire la mienne. »

À peine j'étais seule que j'entendis arriver une voiture et bientôt je vis entrer lady Mulgrave, en robe de satin, coiffée en cheveux avec des bijoux et des plumes, puis parut miss Jenkinson, la nièce de la maison, avec une robe de crêpe, des souliers blancs et une guirlande de fleurs, puis enfin lady Liverpool elle-même, vêtue je ne sais comment, mais portant sur sa tête un voile à l'Iphigénie retenu avec un diadème d'or incrusté de pierreries. Je ne savais où me fourrer. Je crus qu'il s'agissait d'un grand dîner diplomatique et que nous allions voir arriver successivement toutes les élégantes de Londres.

Nous nous mîmes à table huit personnes dont cinq étaient de la maison. On n'attendait pas d'autres convives ; mais c'est l'usage de s'habiller, pour dîner seul à la campagne, comme on le serait pour aller dans le grand monde. Je me le tins pour dit, et, depuis, je n'ai plus commencé les *bonnes journées de campagne* avant sept heures et demie, et vêtue en costume de ville.

Pendant que je suis sur l'article toilette, il me faut raconter celle avec laquelle j'allai à la Cour. Peut-être, dans vingt ans, sera-t-elle aussi commune qu'elle me parut étrange lorsque je la portai. Commençons par la tête.

Ma coiffure était surmontée du *panache* de rigueur. J'avais obtenu à grand'peine du plumassier à la mode, Carberry, qu'il ne fût composé que de sept énormes plumes, c'était le moins possible. Les *panaches* modérés en

avaient de douze à quinze et quelques-uns jusqu'à vingt-cinq. Au-dessous du *panache* (c'est le nom technique), je portais une guirlande de roses blanches, qui surmontait un bandeau de perles. Des agrafes et un peigne de diamants, des barbes de blonde achevaient la coiffure.

Ce mélange de bijoux, de fleurs, de plumes, de blondes choquait fort à cette époque notre goût resté classique depuis les costumes grecs. Mais ce n'est encore rien.

Le buste était à peu près arrangé comme à l'ordinaire. Lorsque le corsage fut ajusté, on me passa un énorme panier de trois aunes de tour qui s'attachait à la taille avec des aiguillettes. Ce panier était de toile gommée, soutenue par des baleines, qui lui donnaient une forme très large devant et derrière et très étroite des côtés. Le mien avait, sur une jupe de satin, une seconde jupe de tulle garnie d'un grand falbala de dentelle d'argent. Une troisième un peu moins longue en tulle lamé d'argent, garnie d'une guirlande de fleurs, était relevée en draperie, de sorte que la guirlande traversait en biais tout le panier. Les ouvertures des poches étaient garnies de dentelles d'argent et surmontées d'un gros bouquet. J'en portais un devant moi de façon que j'avais l'air de sortir d'une corbeille de fleurs. Du reste, tous les bijoux possibles à accumuler. Le bas de robe de satin blanc bordé en argent était retroussé en festons et n'atteignait pas au bas de la jupe, c'était l'étiquette. La Reine seule le portait traînant, les princesses détaché mais à peine touchant terre.

Lorsque j'avais vu les immenses apprêts de cette toilette, j'étais restée partagée entre l'envie de rire de leur énormité, qui me paraissait bouffonne, et le chagrin de m'affubler si ridiculement. Je dois avouer que, lorsqu'elle fut achevée, je me trouvais assez à mon gré et que ce costume me sembla seyant.

Comme je suivais ma mère, je profitai des privilèges diplomatiques ; il nous amenèrent par des routes réservées au pied du grand escalier. On y avait établi tout du long une espèce de palissade qui le séparait en deux. D'un côté de cette balustrade, nous montions très à l'aise ; de l'autre, nous voyions les lords et les ladys s'écraser et s'étouffer avec une violence dont les foules anglaises donnent seules l'exemple. Je pensais, à part moi, que cette distinction, en pleine vue, déplairait bien chez nous. Au haut de l'escalier, la séparation se refit plus discrète ; les personnes ayant les entrées

passèrent dans une salle à part. Elles furent admises les premières dans le salon de la Reine.

On lui avait fabriqué une espèce de fauteuil où, montée sur un marchepied et appuyée sur des coussins, elle paraissait être debout. Avec son étrange figure, elle avait tout l'air d'une petite pagode de Chine. Toutefois, elle tenait très bien sa Cour. Les princesses, suivant l'ordre de l'étiquette, étaient placées de chaque côté. En l'absence de la princesse Charlotte qui aurait eu le premier rang, il était occupé par la duchesse d'York.

Le prince régent se tenait debout vis-à-vis de la Reine, entouré de ses frères et de sa maison. Il s'avancait pour parler aux femmes, après qu'elles avaient passé devant la Reine.

Les ambassadrices avaient ou *prenaient* (car on accusait la comtesse de Lieven d'une usurpation) le droit de se mettre à la suite des princesses, après avoir fait leur cour et d'assister au reste de la réception. Je fus charmée de profiter de cet usage pour voir bien à mon aise défiler toute cette riche et brillante procession. Comme à cette époque de la vie de la Reine la Cour n'avait lieu qu'une ou deux fois par an, la foule était considérable et les présentations très nombreuses.

Nulle part la beauté des anglaises n'était plus à son avantage. Le plein jour de deux immenses fenêtres, devant lesquelles elles stationnaient, faisait valoir leur teint animé par la chaleur et un peu d'émotion. Les jeunes filles de dix-huit ans joignaient à l'éclat de leur âge la timidité d'un premier début qui n'est pas encore de la gaucherie, et les mères, en grand nombre, conservaient une fraîcheur que le climat d'Angleterre entretient plus longtemps qu'aucun autre.

À la vérité, quand elles s'avisent d'être laides, elles s'en acquittent dans une perfection inimitable. Il y avait des caricatures étranges ; mais, en masse, je n'ai jamais vu une plus belle assemblée.

Ce costume insolite, en laissant aux femmes tous leurs avantages, les dispensait de la grâce dont, pour la plupart, elles sont dépourvues, de sorte que, loin d'y perdre, elles y gagnaient de tout point. L'usage des paniers a cessé depuis la mort de la vieille reine Charlotte. On a adopté le costume de la Cour de France pendant la Restauration.

J'avais été présentée lors de mon mariage, mais c'était dans un autre local et avec des formes différentes. D'ailleurs, j'étais dans ce temps-là plus occupée de moi-même que de remarquer les autres et j'en conserve un très faible souvenir. Au lieu que la matinée que je passai, en 1816, à Buckingham House m'amusa extrêmement.

Le baptême de la petite princesse d'Orléans donna lieu à Twickenham à une fête telle que le permettait un pareil local. L'empereur d'Autriche, représenté par son ambassadeur, le prince Paul Esterhazy, était parrain. Il y eut un grand déjeuner où assistèrent le prince régent, le duc et la duchesse d'York, les ducs de Kent et de Gloucester. La vieille Reine et les princesses y vinrent, de Frogmore, faire une visite.

Je m'étais flattée d'y voir la princesse Charlotte, mais le prince Léopold arriva seul, chargé de ses excuses ; un gros rhume servit de prétexte. Le véritable motif était sa répugnance à se trouver avec sa grand'mère et ses tantes. Elle l'avoua plus tard à madame la duchesse d'Orléans. Elle l'aimait beaucoup et venait souvent faire des courses à Twickenham, mais je ne l'y ai jamais rencontrée.

On comprend que la journée du baptême fut lourde et fatigante. *Ce diable chargé de princes*, dans une modeste maison bourgeoise, se portait sur les épaules de tout le monde. On fit un grand soupir de soulagement quand la dernière voiture emporta la dernière Altesse Royale et la dernière Excellence et que, selon l'expression obligeante de madame la duchesse d'Orléans, nous nous retrouvâmes en famille.

En outre des affaires de l'État, mon père était encore chargé d'une autre négociation. Le prince de Talleyrand l'avait prié de faire ce qu'il appelait *entendre raison* à sa femme. Elle s'était réfugiée en Angleterre pendant les Cent-Jours et, depuis, il l'y retenait sous divers prétextes. Le fait était que monsieur de Talleyrand, amoureux comme un homme de dix-huit ans de sa nièce, la comtesse Edmond de Périgord, se serait trouvé gêné par la présence de la princesse. On comprend, du reste, qu'il ne fit pas cette confidence à mon père et qu'il chercha d'autres raisons. Cependant cette commission lui était fort désagréable ; il la trouva beaucoup plus facile qu'il ne s'y attendait.

Madame de Talleyrand, malgré sa bêtise, avait un bon sens et une connaissance du monde qui lui firent comprendre que ce qu'il y aurait de plus fâcheux pour le prince et pour elle, serait d'amuser le public de leurs dissensions intérieures. Madame Edmond étant logée dans sa maison, elle ne serait plus tenable pour elle à moins de parvenir à la chasser, ce qui ne pourrait s'accomplir sans scènes violentes. Elle prit donc son parti de bonne grâce et consentit à s'établir pour les étés dans une terre en Belgique, que monsieur de Talleyrand lui abandonna, et à passer ses hivers à Bruxelles.

Elle n'est revenue à Paris que plusieurs années après, lorsque la séparation était trop bien constatée pour que cela fût remarqué. Elle fut très douce, très raisonnable, et pas trop avide dans toute cette transaction où elle joua entièrement le beau rôle. Elle dit à ma mère ces paroles remarquables :

« Je porte la peine d'avoir cédé à un faux mouvement d'amour-propre. Je savais l'attitude de madame Edmond chez monsieur de Talleyrand à Vienne ; je n'ai pas voulu en être témoin. Cette susceptibilité m'a empêchée d'aller le rejoindre, comme je l'aurais dû, lorsque le retour de l'île d'Elbe m'a forcée de quitter Paris. Si j'avais été à Vienne, au lieu de venir à Londres, monsieur de Talleyrand aurait été forcé de me recevoir ; et je le connais bien, il m'aurait parfaitement accueillie. Plus cela l'aurait contrarié, moins il y aurait paru... Au contraire, il aurait été charmant pour moi... Je le savais bien, mais j'ai cette femme en horreur... J'ai cédé à cette répugnance, j'ai eu tort... Où je me suis trompée, c'est que je le croyais trop faible pour jamais oser me chasser. Je n'ai pas assez calculé le courage des *poltrons dans l'absence* ! J'ai fait une faute ; il faut en subir la conséquence et ne point aggraver la position en se raidissant contre... Je me soumets, et monsieur de Talleyrand me trouvera très disposée à éviter tout ce qui pourrait augmenter le scandale. »

Sous ce rapport elle a complètement tenu parole.

La douceur inespérée de madame de Talleyrand était compensée pour monsieur de Talleyrand par les tourments que lui causait madame Edmond. Elle s'était passionnée pour un autrichien, le comte de Clam, et, pendant que la femme légitime lui abandonnait la résidence de la rue Saint-Florentin, elle la fuyait sous l'escorte du comte. Monsieur de Talleyrand en perdait la tête.

Il était, d'un autre côté, persécuté par les désespoirs de la duchesse de Courlande, mère de madame Edmond, qui mourait de jalousie des succès de sa fille auprès de lui. En revanche, la princesse Tyszkiewicz, également passionnée pour monsieur de Talleyrand, n'était occupée qu'à lui adoucir la vie et à faire la cour la plus assidue à l'heureuse rivale à laquelle elle transférait ses hommages aussi souvent que monsieur de Talleyrand transférait son cœur, et, jusqu'à ce que madame Edmond, et peut-être les années, l'eussent fixé définitivement, cela était fréquent.

Jules de Polignac passa une grande partie de cet été en Angleterre. Il y était retenu pour accomplir son mariage avec une écossaise qu'il avait rencontrée à Paris.

Quoiqu'elle portât le beau nom de Campbell, il fallait peu s'arrêter sur la naissance qui n'était pas légitime, mais elle était belle et fort riche. Sa sœur était mariée à monsieur Macdonald. Mademoiselle Campbell avait été fiancée à un jeune officier tué à la bataille de Waterloo. L'hiver suivant, elle était venue chercher à Paris des distractions à son chagrin. Elle y trouva monsieur de Polignac ; il réussit à lui plaire, et obtint la promesse de sa main. Mais cela ne suffisait pas ; miss Campbell était protestante. Une pareille union aurait dérangé l'avenir de Jules ; il fallait donc obtenir d'elle de se faire catholique. C'était pour travailler à cette abjuration, et l'instruire dans les dogmes qu'elle consentait à adopter qu'il avait transporté son séjour à Londres. Pendant ce temps, il vivait à l'ambassade dans la même commensalité qu'à Turin, y déjeunant et y dînant tous les jours. Les événements n'avaient guère modifié ses opinions, mais son langage était plus mesuré que l'année précédente.

Le mariage civil se fit dans le salon de mon père. Nous nous rendîmes ensuite à la chapelle catholique, puis à l'église protestante. Cela est nécessaire en Angleterre où il n'y a pas d'autres registres de l'état civil que ceux tenus dans les paroisses. Je crois d'ailleurs que miss Campbell n'avait pas encore déclaré son abjuration.

Elle a fait payer chèrement au pauvre Jules les sacrifices qu'il lui imposait de son pays et de sa religion. Il est impossible d'être plus maussade, plus bizarre et plus désobligeante. Elle est morte de la poitrine, trois ans après son mariage, laissant deux enfants qui paraissent avoir hérité de la santé de leur mère aussi bien que de sa fortune. Jules s'était conduit

très libéralement au moment de son mariage au sujet des biens de sa femme. Les Macdonald s'en louaient extrêmement. Il a été le meilleur et le plus soigneux des maris pour sa quinquante épouse. L'homme privé, en lui, est toujours facile, obligeant et honorable.

CHAPITRE VI

Ordonnance qui casse la Chambre. — Réflexion de la vicomtesse de Vaudreuil à ce sujet. — Négociation avec les ministres anglais. — Opposition du duc de Wellington. — Embarras pour fonder le crédit. — Mon retour à Paris. — Exaltation des partis. — Brochure de monsieur Guizot. — Regrets d'une femme du parti ultra-royaliste. — Monsieur Lainé qualifié de bonnet rouge. — Grieffs des royalistes. — Licenciement des corps de la maison du Roi. — Le colonel Pothier et monsieur de Girardin. — Les quasi-royalistes. — Soirée chez madame de Duras. — La coterie dite « le château ». — Monsieur de Chateaubriand veut quitter la France. — Il vend le Val du Loup au vicomte de Montmorency. — Propos tenu par le prince de Poix à monsieur Decazes.

L'ordonnance du 5 septembre qui cassait la *Chambre introuvable* de 1815 nous causa plus de joie que de surprise. Ses exagérations furibondes étaient incompatibles avec le gouvernement sage de Louis XVIII. Le parti émigré, qui avait conservé quelques représentants en Angleterre, en eut des accès de rage.

Je ne puis m'empêcher de raconter un colloque qui eut lieu entre mon père et la vicomtesse de Vaudreuil (sœur du duc de Caraman), dame de madame la duchesse d'Angoulême. Elle se trouvait alors comme voyageuse à Londres. Elle arriva toute tremblante d'agitation à l'ambassade. Après avoir reçu la confirmation de cette incroyable nouvelle, elle s'adressa à mon père :

« Je vous plains bien, monsieur d'Osmond, vous allez vous trouver dans une situation terrible.

— Pourquoi donc, madame ?

— Comment pouvez-vous annoncer ici un pareil événement ? Casser une Chambre ! Les anglais ne voudront jamais croire que ce soit possible ? »

Mon père lui affirma que rien n'était plus commun dans les usages britanniques et qu'il n'en résulterait pas même de surprise.

« Vous m'accorderez bien au moins que, si on cassait le Parlement, on n'oserait pas avoir assez peu de pudeur pour annoncer en même temps des élections et en convoquer un autre ? »

Voilà où en était l'éducation de nos dames du palais sur les gouvernements représentatifs. Madame de Vaudreuil passait pour avoir de l'esprit et exercer quelque influence sur madame la duchesse d'Angoulême. Elle était une des ouailles favorites de l'abbé Latil. Je pense que toute sa société n'était guère plus habile qu'elle sur la pondération des pouvoirs constitutionnels.

Je ne me rappelle pas, si je l'ai su, comment les négociations s'entamèrent avec les cabinets de la Sainte-Alliance. Elles étaient arrivées au point qu'on était à peu près d'accord que l'occupation de notre territoire pouvait être abrégée en avançant le terme des paiements imposés ; mais atteindre ce but était fort difficile.

Le duc de Wellington s'opposait à voir diminuer l'armée d'occupation, en reconnaissant pourtant que la dépense qu'elle occasionnait écrasait le pays et rendait plus difficile le remboursement des contributions, réclamées par les puissances, avant de consentir à l'évacuation complète de la France.

L'armée d'occupation était à peine suffisante, selon le duc, pour se faire respecter. Vainement on lui représentait qu'elle était surtout imposante par sa force morale et qu'une diminution numérique, en calmant les esprits, en témoignant de l'intention de libérer le sol, assurerait mieux la sécurité de l'armée contre le mauvais vouloir du pays que ne pourrait faire l'entrée de nouveaux bataillons.

Le duc ne voulait pas admettre ces arguments auxquels le ministre anglais se montrait moins récalcitrant. Il vint exprès à Londres pour s'en expliquer. Il établit surtout qu'en diminuant le contingent anglais on laisserait trop d'importance relative aux troupes des autres nations, qu'il lui serait difficile alors de conserver sa suprématie et d'empêcher les abus qui, en exaspérant les habitants, rendraient le danger plus imminent.

Le cabinet russe était disposé à se prêter à toutes les facilités qu'on voudrait nous accorder, mais ceux de Vienne et surtout de Berlin se

montraient très récalcitrants. Il fallait d'ailleurs s'entendre entre soi et, lorsqu'on fait la conversation à six cents lieues de distance, les conclusions sont longues à arriver. On en vint cependant à peu près à ce résultat que la libération du territoire s'effectuerait en proportion de l'argent préalablement payé.

Maintenant où trouver l'argent ? C'était un second point également difficile à résoudre. Il était impossible de l'enlever directement aux contribuables sans ruiner le pays, et, depuis cinquante ans, la France n'avait pas de crédit. Comment le créer, et l'exploiter tout à la fois, dans un moment de crise et de détresse ? Cette position occupait les veilles du cabinet Richelieu ; mon père s'associait à ses inquiétudes et à ses agitations avec un entier dévouement.

Tel était l'état politique de la situation lorsque je me décidai à venir passer quelques semaines à Paris. Mon frère y était retenu par son service auprès de monsieur le duc d'Angoulême. Il logeait chez moi, de façon qu'en arrivant à la fin de décembre 1816, je me trouvai en ménage avec lui. Il me prévint que les opinions ultras avaient redoublé de violence, depuis l'ordonnance du 5 septembre. J'en eus la preuve quelques instants après. La vicomtesse d'Osmond, ma tante, arriva chez moi ; je la savais le type du parti émigré de Paris, comme son mari l'était du parti émigré des gentilshommes de province.

J'évitai soigneusement tout ce qui pouvait engager une discussion ; mais, croyant rester sur un terrain neutre, je m'avisai de vanter un écrit de monsieur Guizot que j'avais lu en route et qui se trouvait sur ma table. Il était dans les termes de la plus grande modération et sur des questions de pure théorie. La vicomtesse s'enflamma sur-le-champ.

« Quoi ! le pamphlet de cet affreux monsieur Guizot ? Il n'est pas possible, chère petite, que vous approuviez une pareille horreur ! »

Mon frère témoigna son étonnement de la manière dont elle en parlait. Il n'avait pas lu la brochure, mais il avait entendu monsieur le duc d'Angoulême en faire grand éloge.

« Monsieur le duc d'Angoulême ! Ah ! je le crois bien ! peut-être même ne l'a-t-il pas trouvée assez jacobine, assez insultante pour les royalistes... »

Et, s'échauffant dans son harnois, elle finit par déclarer le livre atroce et son auteur pendable. Quant aux lecteurs bénévoles, ils lui paraissaient également odieux.

Je vis que Rainulphe m'avait bien renseignée. Les folies étaient encore grandies pendant mon absence.

Je me tins pour avertie ; mais mes soins pour éviter des discussions, dont je reconnaissais la complète inutilité, avec un parti où les personnalités insultantes arrivent toujours au troisième argument, furent insuffisants. Une promptre retraite était le seul moyen à employer contre ces querelles. J'y avais recours toutes les fois que cela était possible, mais je ne pouvais pas toujours éviter les attaques ; alors il fallait bien répondre, car, si je consentais à fuir avant l'action, mes concessions n'allaient pas au delà. Je ne prétends pas n'avoir point modifié fréquemment mes opinions, mais j'ai toujours eu le courage de celles du moment.

Ce fut bien peu de jours après mon arrivée que, causant sérieusement avec une femme d'esprit, très bonne au fond, qui voulait m'effrayer sur la tendance modérée et conciliante du ministère Richelieu, elle me dit :

« Enfin, voyez, chère amie, les sacrifices qu'on nous impose et combien cela doit exaspérer ! Les Cent-Jours coûtent plus de dix-huit cents millions. Eh bien, que nous a-t-on donné pour tout cela, et encore avec quelle peine ? la tête de deux hommes. »

Je fis un mouvement en arrière.

« Ma chère, réfléchissez à ce que vous venez de dire ; vous en aurez horreur vous-même, j'en suis sûre. »

Elle fut un peu embarrassée et voulut expliquer qu'assurément ce n'était pas dans des idées sanguinaires ni même de vengeance, mais qu'il fallait inspirer un salutaire effroi aux factieux et rassurer les honnêtes gens (car ce sont toujours les *honnêtes gens* au nom desquels on réclame des réactions) en leur montrant qu'on les protégeait efficacement.

Au fond, le véritable crime du ministère Richelieu était de laisser en repos les fonctionnaires de l'Empire qui remplissaient bien leurs places. Le parti émigré voulait tout accaparer. La Chambre introuvable et son ministre, Vaublanc, avaient travaillé à cette *épuration* (cela s'appelait ainsi) avec un zèle que la sagesse du cabinet avait arrêté. Aussi monsieur Lainé, le

successeur de monsieur de Vaublanc, était-il en butte à une animadversion forcenée. On avait établi qu'il était enfant naturel, de sang de couleur, et qu'il avait dressé la guillotine à Bordeaux. De sorte que, dans les salons, on l'appelait indifféremment le Bâtard, le Mulâtre, ou le Bonnet rouge. Il est devenu plus tard l'idole du parti qui l'avait décoré de ces titres, tous également inventés et sans aucun fondement.

Il faut reconnaître, toutefois, que les royalistes n'étaient pas sans quelques griefs à faire valoir ; mais ils tenaient, en grande partie, à la maladresse de leurs propres chefs. Ainsi, par exemple, en 1814, on avait formé les compagnies rouges de la maison du Roi.

Je conviens, tout d'abord, combien il était absurde d'ajouter aux armées, les plus actives et les plus militaires du monde connu, un corps d'élite, composé de jeunes gens qui n'avaient jamais rien fait que des vœux contre l'Empire du fond de leur castel. Mais il n'en est pas moins vrai que la gentilhommerie française avait achevé de s'épuiser, dans un moment de détresse générale, pour parvenir à équiper ses fils, les armer, les monter à ses frais et les envoyer garder le monarque de ses affections.

La plupart de ces jeunes gens avaient trouvé le moyen de se rendre à Gand pendant les Cent-Jours. Ils furent licenciés sans recevoir même des remerciements. Les chefs tirèrent bon et utile parti de leur situation, mais les simples gardes en furent pour leurs frais. Je ne prétends pas qu'on dût conserver les compagnies rouges, mais il ne fallait pas les renvoyer avec cette *désinvolture*.

Autre exemple : messieurs les capitaines des gardes du corps décidèrent, tout à coup, que leurs compagnies n'étaient pas assez belles et n'avaient pas l'air suffisamment militaire. Un beau matin ils les rassemblèrent, firent sortir des rangs ceux d'entre eux qui n'atteignaient pas une taille fixée et les avertirent qu'ils ne faisaient plus partie du corps. Le hasard fit que cette réforme tomba principalement sur des gardes ayant fait le service à Gand. On leur donna, à la vérité, un brevet à la suite d'une armée encombrée d'officiers. Ils devaient aller en solliciter l'exécution dans des bureaux qui ne leur étaient nullement favorables, et les commis leur tenaient peu compte de la campagne à Gand qu'ils appelaient *le voyage sentimental*.

Une circonstance particulière donna lieu à beaucoup de clabauderie. Le colonel Pothier, voulant se marier, demanda, suivant l'usage, l'agrément du ministre de la guerre. Au bout de quelques jours, on lui répondit qu'il ne pouvait pas se marier, attendu qu'il était mort. Fort étonné de cette révélation, il sortait pour aller aux informations lorsqu'il vit entrer chez lui le comte Alexandre de Girardin qui lui présenta, de la façon la plus obligeante, des lettres de grâce. Le colonel fut indigné et s'emporta vivement.

Pendant les Cent-Jours, il avait été retrouver le Roi à Gand. Monsieur de Girardin, qui commandait dans le département du Nord pour l'Empereur, avait présidé un conseil de guerre qui condamnait le colonel Pothier et une douzaine d'autres officiers à mort, pour désertion à l'étranger. Il avait oublié cet incident que, dans la rapidité des événements, les parties les plus intéressées avaient elles-mêmes ignoré.

Monsieur de Girardin devait à son talent incontestable pour organiser les équipages de chasse une existence toute de faveur, et inébranlable par aucune circonstance politique, auprès des princes de la Restauration.

Il eut vent le premier de la révélation faite au colonel Pothier et se hâta d'avoir recours au Roi, espérant que la grâce, portée tout de suite, assoupirait cette affaire. Mais Pothier n'était pas homme à prendre la chose si doucement : il déclara qu'il ne voulait pas être gracié ; il ne reconnaissait pas avoir *déserté à l'étranger*. C'était un acte infamant dont il ne voulait pas laisser la tache à ses enfants.

Monsieur de Girardin eut beau faire ; il ne put empêcher les criailleries et les haines du parti royaliste de se déchaîner contre lui ; mais son talent pour placer les guerrards et faire braconner les œufs de perdrix au profit des chasses royales l'a toujours soutenu en dépit des passions auxquelles, du reste, il a amplement sacrifié par la suite. Il se vantait, dès lors, de n'avoir repris de service auprès de l'Empereur, pendant les Cent-Jours, que pour le trahir et d'avoir conservé une correspondance active avec monsieur le duc de Berry, espèce d'excuse qui m'a toujours paru beaucoup plus odieuse que la faute dont on l'accusait.

Le parti royaliste avait donc bien quelques plaintes rationnelles à faire valoir et il les exploitait avec l'aigreur qui lui est propre. Il acceptait assez

volontiers le nom d'*ultra-royaliste* ; mais, comme monsieur Decazes était devenu sa bête noire, et qu'il avait peine à tolérer les personnes qui conservaient des rapports avec lui, il nous donnait en revanche celui de *quasi-royalistes*. Les quolibets ne lui ont guère manqué ; celui-ci était assez drôle ; mais souvent il en adopta de grossiers qui semblaient devoir être repoussés par des gens se proclamant les organes exclusifs du bon goût.

J'eus bientôt occasion de voir jusqu'où l'animadversion était portée contre le favori du Roi. Je fis ma rentrée dans le monde parisien à une grande soirée chez madame de Duras. Je circulais dans le salon, donnant le bras à la vicomtesse de Noailles, lorsque j'aperçus madame Princeteau. Je l'abordai, lui pris la main, et causai avec elle.

Pendant ce temps, madame de Noailles lâchait mon bras et s'éloignait. Elle s'arrêta à quelques pas, auprès de la duchesse de Maillé. Je rejoignis ces dames avec lesquelles j'étais extrêmement liée.

« Nous vous admirons de parler ainsi à madame Princeteau à la face d'Israël.

— Ah ! c'est un courage de débutante ; si elle était ici depuis huit jours, elle n'oserait pas.

— Comment voulez-vous que j'aie l'impertinence de passer à côté d'elle sans lui faire politesse ? je dîne chez son frère demain.

— Cela ne fait rien, on va chez le ministre et on ne parle ni à madame Princeteau, ni même à monsieur Decazes quand on les rencontre ailleurs.

— Jamais je n'aurai cette grossièreté.

— Nous verrons.

— Je vous jure que vous ne verrez pas.

— Hé bien, vous aurez un courage de lion. »

Ces dames avaient raison, car, pour ne point faire une absurde lâcheté, il fallait affronter tout, jusqu'à *la mode* ! Je me dois la justice de lui avoir résisté. J'ai toujours eu un grain d'indépendance dans ma nature qui s'opposait à ces exigences de coterie.

À propos de coterie, il s'en était formé pendant mon absence une des plus compactes. Elle n'avait rien de politique ni de sérieux, on l'avait appelée, ou elle s'était appelée, *le château*. Quelques femmes, retenues à Paris

pendant l'été, avaient pris l'habitude de passer toutes leurs soirées ensemble, comme elles l'auraient fait dans un château de campagne, et y avaient attiré les hommes de leur société. Rien n'était plus naturel. Mais, lorsque l'hiver avait ramené le monde et les assemblées nombreuses, elles avaient eu la prétention d'y transporter leurs nouvelles habitudes. Elles arrivaient ensemble, s'établissaient en rond dans un salon, entourées de quelques hommes admis à leur familiarité, et ne communiquaient plus avec les vulgaires mortels.

On me fit de grandes avances pour entrer dans ce sanhédrin, composé de mes relations les plus habituelles. Non seulement je m'y refusai, mais je m'y déclarai hostile ouvertement et en face. Mon argument principal pour le combattre (et je pouvais le soutenir sans offenser) était que cette coalition enlevait à la société les personnes les plus faites pour la parer et la rendre aimable.

Petit à petit les hommes de quelque distinction se retirèrent du *château* qui fut pris en haine par tout ce qui n'en faisait pas partie. Quelques dames s'obstinèrent encore un peu de temps à le soutenir, mais il se démolit graduellement. Toutes en étaient déjà bien ennuyées lorsqu'elles y renoncèrent.

L'exclusif a quelque chose d'insociable qui ne réussira jamais en France, pas plus pour les jeunes femmes que pour les savants ou les gens de lettres, encore moins pour les hommes politiques.

Madame de Duras s'était placée vis-à-vis du *château* dans la même position que moi. Elle s'en tenait en dehors, quoique personnellement liée avec tout ce qui le composait. Le duc de Duras n'étant plus de service, elle avait quitté les Tuileries.

J'allais toujours beaucoup chez elle, mais moins journalièrement. Elle logeait dans la rue de Varenne et la distance m'arrêtait quelquefois. J'y trouvais aussi une opposition assez vive au ministère pour me gêner.

Les mécomptes de monsieur de Chateaubriand s'étaient prolongés et aggravés au point de le rendre très hostile. Ses embarras pécuniaires s'accroissaient chaque jour et sa méchante humeur suivait la même progression. Il conçut l'idée d'aller en Angleterre établir un journal

d'opposition, la presse ne lui paraissant pas suffisamment libre à Paris pour attaquer le gouvernement du Roi.

Mon père redoutait fort cet incommode visiteur. Heureusement, les répugnances de madame de Chateaubriand, d'une part, et les sollicitations des *Madames*, de l'autre, le firent renoncer à ce projet.

Le désir de faire effet, autant que le besoin d'argent, l'engagèrent à vendre son habitation du Val-du-Loup. Son mécontentement fut porté à l'excès lorsqu'il reconnut que personne ne s'occupait d'un si grand événement ; il avait pourtant cherché à lui donner le plus de publicité possible. La maison avait été mise en loterie à mille francs le billet. Madame de Duras, aussi bien que lui, se persuadait que les souscripteurs arriveraient de toutes les parties du monde connu et que l'ingratitude de la maison de Bourbon pour son protecteur serait tellement établie devant le public que les indemnités en argent, en places et en honneurs, allaient pleuvoir sur la tête de monsieur de Chateaubriand.

Au lieu de cela, la loterie annoncée, prônée, colportée, ne procura pas de souscripteurs, personne ne voulut de billet ; je crois qu'il n'y en eut que trois de placés. Mathieu de Montmorency acheta le Val-du-Loup en remboursement d'un prêt fait précédemment à monsieur de Chateaubriand. La Cour, le gouvernement, le public, l'étranger, personne ne s'en émut, et monsieur de Chateaubriand se trouva dépouillé de sa petite maison sans avoir produit l'effet qu'il en espérait.

L'irritation était restée fort grande dans son cœur. Il la fallait bien vivre pour le décider, plus tard, à s'associer aux autres fondateurs du *Conservateur*. Il n'avait rien de commun avec eux, ni leurs préjugés, ni leurs sentiments, ni leurs regrets, ni leurs espérances, ni leur sottise, ni même leur honnêteté. Il n'y a aucun moment de sa vie où ses convenances de position l'aient plus écarté de ses opinions, de ses goûts et de ses tendances personnelles. La plupart des thèmes qu'ils soutenaient répugnaient à son jugement ; il les aurait bien mieux et plus volontiers réfutés s'il s'était trouvé au pouvoir et appelé à les combattre. Au demeurant, il était bien maussade à cette époque et il m'en voulait terriblement d'être ministérielle.

Au reste, ce n'était pas la mode parmi ceux qui se prétendaient les royalistes par excellence. Je me souviens qu'à un grand bal chez le duc de Castries, le prince de Poix, qui pourtant honorait monsieur Decazes de sa bienveillance, lui frappa sur l'épaule en lui disant tout haut :

« Bonsoir, cher traître. »

Monsieur Decazes parut assez surpris de l'interpellation pour embarrasser le prince de Poix qui, pour raccommoder cette première gaucherie, ajouta, avec son intelligence accoutumée :

« Mais, que voulez-vous, ils vous appellent tous comme cela. »

Au fond, le prince de Poix disait la vérité, mais la naïveté était un peu forte. Monsieur Decazes fut très déconcerté et probablement fort irrité.

S'il est vrai, comme je le crois, qu'il se soit un peu trop jeté dans une réaction vers la gauche dans les années 1817 et 1818, certes le parti royaliste peut bien se reprocher de l'y avoir poussé. Il est impossible que des insultes aussi réitérées ne finissent pas par exaspérer ; et, sans en avoir la conscience, l'homme d'État ne résiste pas constamment au besoin de défendre, peut-être même de venger, l'homme privé.

Monsieur Decazes aurait trouvé de grandes facilités à exercer des représailles s'il avait voulu, car, à cette époque, le Roi ne lui aurait rien refusé ; mais sa nature est bienveillante.

CHAPITRE VII

Négociations pour un emprunt. — Ouvrard va en Angleterre. — Il amène monsieur Baring chez mon père. — Conférence avec lord Castlereagh. — Arrivée de messieurs Baring et Labouchère à Paris. — Espérances trompées. — Dîner chez la maréchale Moreau. — Brochure de Salvandy. — Influence du général Pozzo sur le duc de Wellington. — Soirée chez la duchesse d'Escars. — Monsieur Rubichon. — L'emprunt étant conclu, l'opposition s'en plaint.

J'ai déjà dit que toutes les sollicitudes du gouvernement portaient sur la libération du territoire et que cette négociation se trouvait ramenée à une question d'argent. Ouvrard, le plus intelligent s'il n'est le plus honnête des hommes de finance, s'offrit à la traiter. Il proposa plusieurs plans.

Les capitalistes français, consultés, déclarèrent unanimement qu'il n'y avait aucun fond à faire sur le crédit. Monsieur Laffite, entre autres, se moqua hautement de la pensée d'un emprunt et dit textuellement à Pozzo, dont il était le banquier et qui s'était chargé de le sonder, que la France ne trouverait pas un petit écu à emprunter sur aucune place de l'Europe.

Cet esprit de la Bourse de Paris désolait notre cabinet plus encore comme symptôme que comme résultat. Car les puissances, et surtout la Prusse, n'acceptaient pas la garantie de capitalistes français et voulaient que l'emprunt fût consenti par des étrangers. Si donc les banquiers français s'étaient présentés, il y aurait eu une difficulté d'un autre genre à les éconduire.

Ouvrard seul persistait à soutenir la possibilité de rétablir le crédit. On lui donna mission pour s'en occuper et il partit pour Londres. Il se mit en rapport avec mon père qu'il séduisit par des aperçus les plus spécieux et, en apparence, les plus clairs. Il ne doutait jamais de rien. Au bout de peu de semaines, Ouvrard l'avertit que l'emprunt était fait à des conditions fort avantageuses dont il envoyait le détail à monsieur Corvetto. Les maisons

Baring et Labouchère s'en chargeaient ; il ne restait plus qu'une difficulté ; elle n'était pas de sa compétence.

Messieurs Baring et Labouchère ne demandaient en aucune façon la garantie de l'Échiquier, mais seulement l'assurance qu'en se chargeant de l'opération ils ne feraient rien de contraire aux intentions du gouvernement et qui pût nuire aux intérêts anglais. Ils désiraient s'en expliquer avec mon père.

La conférence eut lieu. Monsieur Baring y fut conduit par Ouvrard. Il se déclara prêt à traiter dès que lord Castlereagh l'y aurait autorisé. Mon père se rendit chez le ministre ; ils tombèrent d'accord de ce qu'il convenait de faire pour ménager les autres puissances, et principalement les susceptibilités du duc de Wellington. Le lendemain, mon père conduisit messieurs Baring et Labouchère chez lord Castlereagh ; il les y laissa.

Peu de temps après, ces messieurs revinrent lui demander leurs passeports. Non seulement le ministre avait autorisé mais il avait approuvé et avait été jusqu'à dire que « ces messieurs feraient un acte de bon citoyen anglais en se chargeant de cette transaction, qu'ils rendraient un service éminent à l'Europe entière. » Ils étaient enchantés.

Monsieur Baring ajouta que lord Castlereagh lui avait recommandé, en souriant, de débarquer chez le duc de Wellington et de prendre ses conseils, attendu que Sa Grâce avait des prétentions toutes particulières à l'habileté en matière de finances et y attachait infiniment plus de prix qu'à ses talents militaires. Ils partirent le soir même en compagnie d'Ouvrard qui les devança et arriva en courrier.

Quoique le secret fût essentiel, j'étais au courant de ce qui se passait et bien heureuse comme on peut croire, d'autant que Pozzo m'annonçait les dispositions du duc excellentes et qu'on ne semblait avoir aucun autre obstacle à vaincre. Aussi c'était avec une satisfaction que je dissimulais de mon mieux, que j'entendais chaque jour [discuter] sur l'absurde crédulité du cabinet qui avait eu la folle idée de pouvoir faire un emprunt. Chacun avait connaissance d'un banquier, ou d'un agent de change, qui lui avait démontré la vanité d'un tel projet. Il est vrai qu'on en riait à la Bourse.

Deux heures après son arrivée à Paris, Ouvrard était chez moi. Il avait vu nos ministres ; il avait vu le duc de Wellington ; il avait vu Pozzo : il était

radieux. Ce dernier ne tarda pas à nous rejoindre, enchanté de sa propre visite au duc. Je me rappelle que nous dînions en très petit comité chez monsieur Decazes ; je laisse à penser si nous étions joyeux.

Le lendemain matin, je reçus un billet de Pozzo qui me disait de l'attendre afin de pouvoir écrire à Londres après l'avoir vu. Le duc l'avait envoyé chercher. Il entra chez moi la figure toute décomposée. Messieurs Baring et Labouchère étaient arrivés ; rien n'était conclu ; Ouvrard avait pris ses vœux pour des faits accomplis : ou il s'était trompé, ou il avait voulu tromper pour faire un coup de Bourse, ce dont il était bien capable. Mais enfin, loin que ces messieurs eussent consenti les arrangements qu'il avait apportés comme conclus, ils déclaraient n'avoir ni accepté, ni même discuté aucune proposition. Ils ne venaient que pour écouter ce qu'on leur demanderait. Ils avaient au moment même une conférence avec monsieur Corvetto ; mais, d'après ce qu'ils avaient laissé entendre au duc des bases sur lesquelles ils consentiraient à traiter, elles étaient toutes différentes des paroles portées par Ouvrard et tellement onéreuses qu'il était presque aussi impossible de les accepter que de se passer d'un emprunt. La chute était profonde de notre joie de la veille. Je la sentis doublement et pour Paris et pour Londres.

C'était un grand déboire pour mon père qui semblait pris pour dupe. Je crois bien qu'Ouvrard avait joué tout le monde en réussissant avec beaucoup d'adresse à éviter des paroles explicites sur l'état de la négociation ; mais, lui-même, je pense, s'était trompé dans ses propres finesses et avait espéré que ces messieurs, après leur démarche vis-à-vis du cabinet anglais et leur voyage à Paris, se trouveraient trop engagés pour reculer et accepteraient, ou à peu près, ses plans sur l'emprunt.

Je crois aussi que monsieur Baring, avec lequel il s'était principalement abouché à Londres et qui était bien plus facile en affaires que monsieur Labouchère, s'était montré plus disposé à la transaction telle qu'elle était offerte. Il est assez probable que, pendant le voyage qu'ils firent dans la même voiture, monsieur Labouchère n'avait pas employé inutilement son éloquence à engager son collègue à profiter des nécessités de la France pour lui imposer de plus rudes conditions.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les trois conférences que mon père avait eues avec ces messieurs, en présence d'Ouvrard à la vérité, lui avaient

laissé l'impression que les bases de la transaction étaient arrêtées. Cela était si peu exact que, lorsqu'ils sortirent du cabinet de monsieur Corvetto, le jour de leur arrivée à Paris, tout était rompu.

Je ne suivrai pas le détail de la manière dont la négociation fut renouée. Le duc de Wellington ne s'y épargna pas. Quand une fois on lui avait fait adopter une idée et qu'on parvenait à la lui persuader *sienne*, il la suivait avec persévérance. Pozzo excellait dans cet art, et c'est un des grands services qu'il a rendus à la France dans ces temps de douloureuse mémoire où notre sort dépendait des caprices d'un vieil enfant gâté.

Je me rappelle une circonstance où ce jeu eut lieu devant nous d'une façon assez plaisante. Monsieur de Barante, parlant à la tribune comme commissaire du Roi dans je ne sais quelle occasion, désigna l'armée d'occupation par l'épithète de *cent cinquante mille garnisaires*. L'expression était juste, mais le duc de Wellington fut courroucé à l'excès et on eut grand'peine à l'apaiser.

Peu de jours après, je dînai chez la maréchale Moreau avec une partie de nos ministres. Ils arrivèrent désolés. Il avait paru le matin une petite brochure intitulée *La France et la Coalition*, c'était le premier ouvrage d'un très jeune homme, Salvandy. Il était écrit avec un patriotisme plein de cœur et de talent, et tout franchement il appelait la nation aux armes contre les cent cinquante mille garnisaires.

On était en pleine négociation pour l'emprunt et pour la réduction de l'armée d'occupation. Pour réussir, il fallait maintenir la bonne humeur du duc et on redoutait l'effet que cette brochure allait produire sur lui. Le duc de Richelieu était consterné ; monsieur Decazes partageait son inquiétude. Il avait la brochure dans sa poche ; il en montra quelques phrases à Pozzo : elles lui parurent bien violentes.

« Cependant, dit-il, si le duc n'en a pas encore entendu parler, nous nous en tirerons. »

Après s'être fait attendre une heure, suivant son usage, le duc arriva avec son sourire impassible sur son ci-devant beau visage, et son : « Ah ! oui ! Ah ! oui ! » au service de tout le monde ; c'était signe de bonne humeur.

Pozzo me dit : « Le duc ne sait rien. »

Puis, s'adressant au duc de Richelieu qui était à côté de moi :

« Soyez tranquille ; je me charge de votre affaire. »

Il s'éloigna des ministres avec une sorte d'affectation, prit l'air très grognon, dit à peine un mot pendant le dîner et eut soin de laisser remarquer sa maussaderie.

À peine le café pris, il entraîna le duc sur un canapé et lui parla avec fureur de cette affreuse brochure et de la nécessité de se réunir pour en porter les plaintes les plus amères. Il n'y avait plus moyen de supporter de pareilles insolences, etc.

Le duc, tout épouffé de cette sortie, lui demanda des détails sur la brochure. Il lui en rapporta des phrases dont il eut soin d'envenimer les expressions. Le duc s'occupa à calmer les violences de l'ambassadeur, le pria de ne faire aucune démarche sans être entendu avec lui, promit de lire la brochure et lui donna rendez-vous pour le lendemain matin.

Pozzo vint reprendre son chapeau qui se trouvait près de moi et me dit :

« Prévenez-les que tout est accommodé », et partit sans avoir échangé une parole avec nos ministres.

Le duc, en revanche, se rapprocha d'eux et fit mille frais pour compenser la mauvaise humeur de son collègue de Russie. Le lendemain matin, Pozzo se rendit chez le duc. Celui-ci avait lu la brochure ; sans doute elle était inconvenante, mais moins que le général Pozzo ne l'avait annoncé. Les phrases répétées la veille étaient moins offensantes, l'épithète la plus insultante ne s'y trouvait pas ; puis c'était l'œuvre d'un tout jeune homme qui n'avait aucune importance personnelle ; enfin la lecture n'avait pas excité la colère du duc autant que celle de Pozzo.

Celle-ci s'était un peu apaisée pendant la nuit. Il se laissa persuader par l'éloquence du duc et consentit à ne point faire d'éclat, d'autant qu'il avait appris que le gouvernement français était indigné et désolé de cette intempestive publication. Il fut donc convenu qu'on la tiendrait pour non avenue ; tout au plus en ferait-on mention *amiablement* pour témoigner en avoir connaissance et n'en tenir aucun compte.

Nous nous amusâmes fort de cette espèce de proverbe. On comprend que Pozzo n'abusait pas de ces formes et qu'il en usait assez sobrement pour que le duc ne pût jamais se douter de l'empire qu'il exerçait sur lui.

Il ne faut pourtant pas croire que le duc de Wellington fût un homme nul. D'abord, il avait l'instinct de la guerre à un haut degré quoiqu'il en sût mal la théorie, et le jugement sain dans les grandes affaires quoique dépourvu de connaissances acquises. Avec peu de moralité dans quelques parties de sa conduite, il était éminemment loyal et franc, c'est-à-dire qu'il ne cherchait jamais à dissimuler sa pensée du jour, ni son engagement de la veille ; mais une fantaisie suffisait pour faire changer sa volonté du tout au tout. C'était à combattre ses fréquents caprices, à empêcher qu'ils ne dirigeassent ses actions, que le général Pozzo s'employait habilement, et souvent avec succès. Le duc l'écoutait d'autant plus volontiers qu'il le savait dans sa dépendance par l'événement de 1815 dont j'ai déjà rendu compte.

Les négociations pour l'emprunt avaient été reprises et tout était conclu ; on devait signer le lendemain. J'allai passer la soirée chez la duchesse d'Escars, aux Tuileries (son mari était premier maître d'hôtel). Je fus frappée, en arrivant, de voir un groupe nombreux au milieu du salon. Un homme y pérorait.

C'était un certain Rubichon, espèce de mauvais fou, qui avait fait des banqueroutes à peu près frauduleuses dans plusieurs contrées, mais qui n'en était pas moins l'oracle du parti ultra et le financier du pavillon de Marsan. Pour se mieux faire entendre, il était monté sur les barreaux d'une chaise et dominait la foule de la moitié de sa longue et maigre personne. Il prophétisait malheur au gouvernement du Roi, accumulait argument sur argument pour prouver le désordre des finances, l'impossibilité de payer l'impôt et la banqueroute immanquable avant quinze jours. Pour compléter le scandale de cette parade, dans le palais même du Roi et à la clarté des bougies qu'il payait, monsieur Rubichon avait pour auditeurs monsieur Baring et monsieur Labouchère.

Je remarquai en cette occasion l'attitude différente de ces deux hommes. Baring haussait les épaules et, au bout de peu d'instant, s'éloigna. Monsieur Labouchère écoutait avec une grande attention, hochait la tête, sa physionomie se rembrunissait et il éprouvait ou feignait de l'anxiété. Je sus que le lendemain, lorsqu'il s'agit de signer, il voulut faire valoir les inquiétudes de Rubichon pour aggraver les conditions ; mais la franche loyauté de Baring s'y opposa, et il combattit lui-même les arguments de son associé.

Il n'en restait pas moins vrai que les plus intimes serviteurs du Roi avaient fait tout ce qui dépendait d'eux pour augmenter les embarras de la position. Ils continuèrent leurs manœuvres. Ils avaient, la veille, déclaré l'emprunt impossible à aucun taux ; le lendemain, ils le trouvèrent trop onéreux ; et, après avoir proclamé l'augmentation imminente de l'armée d'occupation qui devait, selon eux, s'emparer de nos places fortes, ils se plaignirent amèrement que la conclusion de l'emprunt n'amenât qu'une réduction de trente mille hommes. Voilà le langage des soi-disant amis.

L'opposition, de son côté, faisait des phrases sur ce qu'on ne devait pas expulser les étrangers avec de l'*or* mais avec du *fer*. C'étaient autant de nouveaux Camilles. Cela était assurément d'un fort beau patriotisme ; mais, hélas ! il y avait autour de nos frontières un million de *Brennus* tout prêts à leur répondre : *Malheur aux vaincus !*

À la Bourse, les mêmes gens, qui se riaient de pitié quand monsieur Corvetto avait annoncé le désir de faire un emprunt et le déclaraient impossible à aucun prix, se plaignaient de n'en être pas chargés et protestaient qu'ils l'auraient pris à des termes moins onéreux, de manière que ce succès inespéré fut tellement atténué par les haines de parti qu'il n'en resta presque rien au gouvernement du Roi.

J'en fus aussi surprise que désappointée. Depuis plusieurs mois, je voyais négocier cette affaire ; je l'avais sue faite et manquée plusieurs fois. J'avais suivi les craintes et les espérances de tous ces bons esprits, de tous ces cœurs patriotiques. Je savais les insomnies qu'ils avaient éprouvées, les anxiétés avec lesquelles on avait attendu un courrier de Berlin..., un assentiment de Vienne... Je voyais l'emprunt fait à un taux supportable par des capitalistes étrangers inspirant assez de confiance aux puissances pour qu'elles consentissent à des termes de paiements qui le rendaient possible. Elles nous donnaient un témoignage immédiat de leur bonne foi en retirant trente mille hommes de l'armée d'occupation. Il était presumable, dès lors, que l'évacuation complète du territoire suivrait prochainement, et la suite l'a prouvé.

C'était assurément le plus beau succès qu'une administration, placée dans une position aussi difficile, pût obtenir ; mais il lui fallait interroger sa propre conscience pour en jouir, car, amis et ennemis, tout le monde l'avait si bien escompté par avance que l'effet en fut fort atténué.

Le duc de Richelieu était un des hommes qui pouvait le mieux se replier sur son noble cœur et se trouver suffisamment payé par les services qu'il rendait. Je dis *lui*, particulièrement, parce que la confiance inspirée par sa loyauté avait contribué plus qu'aucune autre chose au succès de la négociation ; mais ses collègues avaient partagé ses veilles et ses travaux ; ils méritaient une part de reconnaissance si les nations savaient en avoir quand elles souffrent.

Pour moi, qui ne me piquais pas d'autant de philosophie, je fus indignée de cette ingratitude ; Pozzo en rugissait.

CHAPITRE VIII

Madame la duchesse de Berry. — La duchesse de Reggio. — Le mariage de mon frère avec mademoiselle Destillières est convenu. — Scène aux Tuileries. — Le Roi est malade. — Le *Manuscrit de Sainte-Hélène*. — Lectures chez mesdames de Duras et d'Escars. — Succès de cette publication apocryphe.

J'avais fait ma cour en arrivant, mais je n'avais pas vu madame la duchesse de Berry qu'un commencement de grossesse retenait chez elle. Je l'aperçus pour la première fois au bal chez le duc de Wellington ; elle me parut infiniment mieux que je ne m'y attendais.

Sa taille, quoique petite, était agréable ; ses bras, ses mains, son col, ses épaules d'une blancheur éclatante et d'une forme gracieuse ; son teint beau et sa tête ornée d'une forêt de cheveux blond cendré admirables. Tout cela était porté par les deux plus petits pieds qu'on pût voir. Lorsqu'elle s'amusait ou qu'elle parlait et que sa physionomie s'animait, le défaut de ses yeux était peu sensible ; je l'aurais à peine remarqué si je n'en avais pas été prévenue.

Son état l'empêchait de danser ; mais elle se promena plusieurs fois dans le bal donnant le bras à son mari. Elle n'avait ni grâce, ni dignité.

Elle marchait mal et les pieds en dedans ; mais ils étaient si jolis qu'on leur pardonnait, et son air d'excessive jeunesse dissimulait sa gaucherie. À tout prendre, je la trouvai bien. Son mari en paraissait fort occupé ainsi que Monsieur (le comte d'Artois) et madame la duchesse d'Angoulême. Quant à monsieur le duc d'Angoulême, il s'y trouvait si mal à son aise que, dès qu'il entra dans un salon, sa seule pensée était le désir d'en sortir et qu'il n'y restait jamais plus d'un quart d'heure, se contentant de faire acte de présence quand cela était indispensable.

Madame la duchesse de Berry était arrivée en France complètement ignorante sur tout point. Elle savait à peine lire. On lui donna des maîtres. Elle aurait pu en profiter, car elle avait de l'esprit naturel et le sentiment des beaux-arts ; mais personne ne lui parla raison, et, si on chercha à lui faire apprendre à écorcher un clavier ou à barbouiller une feuille de papier, on ne pensa guère, en revanche, à lui enseigner son métier de princesse.

Son mari s'amusa d'elle comme d'un enfant et se plaisait à la gâter. Le Roi ne s'en occupait pas sérieusement. Monsieur y portait sa facilité accoutumée. Madame la duchesse d'Angoulême, seule, aurait voulu la diriger, mais elle y mettait des formes acerbes et dominatrices.

Madame la duchesse de Berry commença par la craindre, et bientôt la détesta. Madame la duchesse d'Angoulême ne fut pas longtemps en reste sur ce sentiment que monsieur le duc de Berry combattit faiblement ; car, tout en rendant justice aux vertus de sa belle-sœur, il n'avait aucun goût pour elle. Menant, d'ailleurs, une vie plus que légère, il ne se souciait pas de contrarier sa femme et lui soldait en complaisances les torts qu'il avait d'un autre côté.

C'était un bien mauvais calcul pour tous deux, car la petite princesse avait fini par devenir aussi exigeante que maussade. Son mari lui répétait sans cesse qu'elle ne devait faire que ce qui l'amusa et lui plaisait, ne se gêner pour personne et se moquer de ce qu'on en dirait. De toutes les leçons qu'on lui prodiguait, c'était celle dont elle profitait le plus volontiers et dont elle ne s'est guère écartée.

Il était curieux de lui voir tenir sa Cour, ricanant avec ses dames et n'adressant la parole à personne. Il n'y a pas de pensionnaire qui ne s'en fût mieux tirée, et pourtant, je le répète, il y avait de l'étoffe dans madame la duchesse de Berry. Une main habile en aurait pu tirer parti. Rien de ce qui l'entourait n'y était propre, excepté peut-être la duchesse de Reggio, sa dame d'honneur ; mais elle n'avait aucun crédit. Cette nomination avait fait honneur au bon jugement de monsieur le duc de Berry et à la sagesse du Roi.

Madame la maréchale Oudinot, duchesse de Reggio, représentait le régime impérial à la nouvelle Cour d'une façon si convenable et si digne que personne n'osait se plaindre de la situation où on l'avait placée,

quoique les charges de Cour excitassent particulièrement l'envie du parti royaliste qui les regardait comme sa propriété exclusive.

Il avait fallu à la duchesse beaucoup de tact et d'esprit pour fonder sa position dans un monde tout nouveau et tout hostile. Elle y avait réussi sans aucune assistance, car le maréchal Oudinot, brave soldat s'il en fut, ne savait que jouer, fumer, courir les petites filles et faire des dettes. Il fallait donc que sa femme eût de la considération pour deux et elle y réussissait. Ajoutons que le maréchal avait de grands enfants d'une première femme dont elle avait su se faire adorer.

Il aurait été bien heureux qu'elle prit de l'ascendant sur madame la duchesse de Berry ; cela n'arriva pas. La duchesse de Reggio lui inspirait du respect ; elle avait recours à elle pour réparer ses gaucheries, mais elle la gênait : elle n'avait pas de confiance en elle et, à proportion que sa conduite est devenue plus légère, elle s'en est éloignée davantage.

Je ne comptais rester que peu de semaines à Paris ; un événement de famille m'y retint plus longtemps que je n'avais présumé. J'avais trouvé mon frère en grande coquetterie avec mademoiselle Destillières. Nous l'avions connue dans sa très petite enfance. Elle était ravissante et ma mère en raffolait. Il paraît que, dès lors, elle disait ne vouloir épouser que monsieur d'Osmond.

La mort de ses parents l'avait laissée héritière d'une immense fortune et maîtresse de son sort. Sa main était demandée par les premiers partis de France, et mon frère ne songeait point à se mettre sur les rangs ; mais elle lui fit de telles avances qu'il en devint sincèrement épris et s'engagea, quoique avec réticence, dans le bataillon des prétendants. Elle ne l'y laissa pas longuement dans la foule. Au bout de peu de temps, elle l'autorisa à charger mon père de la demander en mariage, pour la forme, à son oncle qui était son tuteur mais dont elle ne dépendait en aucune façon.

Cet oncle s'était accoutumé à l'idée qu'elle resterait fille et qu'il continuerait à disposer de sa fortune. Ce sort lui paraissait assez doux pour en souhaiter la prolongation indéfinie. Ainsi, loin de combattre les répugnances de mademoiselle Destillières à accepter les partis qu'on lui avait jusqu'alors proposés, il cherchait à les accroître en lui faisant insinuer,

par des personnes à sa dévotion, que sa santé, très délicate, lui rendait le célibat nécessaire.

Lors donc que la lettre *officielle* de mon père lui fut remise, par un ami commun, monsieur de Bongard articula très poliment un refus absolu et alla rendre compte à sa nièce de la demande et de la réponse, fondée, comme à l'ordinaire, sur ce qu'elle ne voulait pas se marier.

« Vous vous êtes trompé, mon oncle, je ne voulais pas épouser les autres ; mais je veux épouser monsieur d'Osmond. »

Monsieur de Bongard pensa tomber à la renverse. Il fallut bien reprendre ses paroles, mais tous ses soins furent employés à retarder le mariage. Soit qu'il se flattât de quelque circonstance qui pût le faire rompre, soit qu'il eût besoin d'un long intervalle pour régulariser l'illégalité de la gestion de sa tutelle, portée à un point fabuleux autant, je crois, par incurie que par malversation, il épuisait tous les prétextes pour gagner du temps.

Les jeunes gens, en revanche, étaient très pressés et me demandaient de rester de jour en jour, prétendant que mon départ fournirait un argument de plus à monsieur de Bongard pour éloigner la noce. Il en vint pourtant à ses fins, car le mariage, arrangé au mois de février et qui devait, s'accomplir le premier, le dix, le vingt de chaque mois, n'eut lieu qu'en décembre.

Quoique le mariage de mademoiselle Destillières fût de toutes les nouvelles du jour celle qui m'intéressait le plus, je m'occupais encore cependant des événements publics ; et je fus très consternée, un matin, en apprenant que le roi Louis XVIII était très mal. Il donna de vives inquiétudes pendant un moment.

La loi d'élection se discutait à la Chambre des députés. Les princes étaient en opposition directe au gouvernement, car alors le cabinet était composé de gens raisonnables. Monsieur le duc de Berry ameutait contre la loi et, dans une soirée chez lui, cabala tout ouvertement pour grossir l'opposition. Le Roi en fut informé, le fit appeler, et le tança vertement.

Monsieur le duc de Berry se plaignit à son père et à sa belle-sœur. Ils mirent en commun leurs griefs, s'échauffèrent les uns les autres, et enfin, le soir après le dîner, Monsieur, portant la parole, les exposa durement au Roi. Le Roi répondit vivement. Madame et le duc de Berry s'en mêlèrent ; la

querelle s'exalta à tel point que Monsieur dit qu'il quitterait la Cour avec ses enfants.

Le Roi répondit qu'il y avait des forteresses pour les princes rebelles. Monsieur répliqua que la charte n'admettait pas de prison d'État (car cette pauvre charte est invoquée par ceux qui l'aiment le moins) et on se quitta sur ces termes amicaux. Monsieur le duc d'Angoulême avait seul gardé un complet silence. Le respect dû au père rachetait en lui le respect dû au Roi, de façon qu'il se serait fait scrupule de donner tort ou raison à aucun des deux.

La colère une fois passée, tous furent fâchés de la violence des paroles. Le pauvre Roi pleurait le soir en en parlant à ses ministres ; mais cette scène l'avait tellement éprouvé qu'elle avait arrêté la digestion de son dîner. La goutte dans l'estomac s'y ajouta ; il pensa étouffer dans la nuit et, pendant plusieurs jours consécutifs, il fut assez mal.

Ce fut une occasion pour sa famille de lui témoigner une affection à laquelle il feignait de croire pour acquérir un peu de repos, mais dont il faisait peu d'état. Le public savait aussi bien que le Roi l'opposition des princes ; et la plaisanterie du moment était d'appeler les boules noires mises au scrutin les *prunes de Monsieur*.

Je m'applique à ne point parler des événements connus sur lesquels je ne sais aucun détail particulier. Ainsi je ne dirai rien de la représentation de *Germanicus*, tragédie de monsieur Arnault, alors proscrit de France, qui exalta au dernier degré les passions des partis impérialiste et royaliste.

Les sages précautions prises par l'autorité pour empêcher une collision entre les jeunes gens de l'ancienne armée et les gardes du corps leur parurent à tous entachées de partialité, et les deux partis se proclamèrent lésés et persécutés par l'autorité. On pourrait peut-être en conclure qu'elle avait été seulement sage et paternelle ; mais les hommes, quand ils sont animés par la passion, ne jugent pas si froidement et la fermentation était restée grande.

C'est dans ce moment que je reçus de Londres le premier exemplaire du *Manuscrit de Sainte-Hélène*, Je le lus avec un extrême intérêt ; mais je me rappelle avoir mandé à ma mère qu'il arrivait trop à propos et répondait trop bien aux passions du moment pour me permettre de croire à son

authenticité. C'était le manifeste du parti bonapartiste tel qu'il existait en ce moment à Paris, et il était presque impossible de penser que, tracé au delà de l'Atlantique, il pût arriver précisément à l'instant opportun. Au reste, il me parut tellement propre à servir de mèche que je ne voulus prendre aucune part à faciliter l'explosion. Ce livre, renfermé sous clef, ne sortit pas de chez moi et je n'en soufflai mot.

Le surlendemain, madame de Duras me demanda si mes lettres de Londres parlaient d'un écrit de l'Empereur. Je répondis hardiment que non. Au bout d'une dizaine de jours, je reçus un petit billet d'elle pour me recommander de ne pas manquer à venir passer la soirée chez elle. J'y trouvais une cinquantaine de personnes réunies, la table, les bougies, le verre d'eau sucrée de rigueur pour le lecteur ; on allait commencer. Quoi ? le *Manuscrit de Sainte-Hélène* ! La même représentation se renouvela le lendemain chez la duchesse d'Escars.

Pendant ces soirées, j'étais poursuivie d'une idée que je ne pouvais chasser. Je voyais Bonaparte apprenant que, chez le maréchal Duroc, une troupe de chambellans et de dames du palais étaient réunis pour entendre et se passionner du récit bien pathétique de l'expulsion de Louis XVIII de Mitau, des gardes du corps pleurant sur ses mains, de Madame leur distribuant ses diamants pour les empêcher de mourir de faim, de leur vieux Roi les bénissant, de l'abbé Marie quittant volontairement un monde où l'injustice seule triomphait, etc., et toute la société impérialiste, émue jusqu'aux larmes, surprise par l'entrée de l'Empereur au milieu d'elle !

Quelles auraient été ses frayeurs ! Comme Vincennes aurait été peuplé le lendemain ! Au reste, personne ne s'y serait risqué. Grâce au ciel, et honneur en soit rendu à la Restauration, la lecture, chez les dames que je viens de citer, pouvait être déplacée, inconvenante, dangereuse même pour le pays ; mais elle ne pouvait troubler la sécurité de ceux qui y assistaient.

Jamais aucune publication, de mon temps, n'a fait autant d'effet. Il n'était plus permis d'élever un doute sur son authenticité, et, plus on avait approché l'Empereur, plus on soutenait l'ouvrage de lui.

Monsieur de Fontanes reconnaissait chaque phrase. Monsieur Molé entendait le son de sa voix disant ces mêmes paroles. Monsieur de Talleyrand le voyait les écrire. Le maréchal Marmont retrouvait des

expressions de leur mutuelle jeunesse dont lui seul avait pu se servir, etc. Et tous et chacun étaient électrisés par cette émanation directe du grand homme.

Je finis par me laisser persuader, tout en conservant mon étonnement de l'à-propos de la publication : tant de gens plus compétents affirmaient reconnaître l'auteur qu'il y aurait eu de l'obstination à en douter.

Je restais persuadée de l'inopportunité de ces lectures. Toutefois, les gens qui s'y prêtaient étaient de nature à lever tous les scrupules que j'avais conçus.

Je possédais deux exemplaires de la brochure, et je trouvai qu'il n'y avait plus que de la désobligeance à les tenir enfermés. Je les prêtai donc et ne tardai pas à m'en repentir, car chaque matin je recevais vingt billets qui me les demandaient. On se faisait inscrire à tour de rôle pour les obtenir.

Aucune mystification n'a eu un succès plus complet ni plus utile à un parti. La semi-publicité ajoutait tout le prix de la mode et du fruit défendu à un ouvrage devenu une sorte de manifeste ; et les lectures faites en commun, appelant cette espèce d'électricité que les hommes réunis exercent les uns sur les autres, le rendaient d'autant plus propre à exciter toutes les passions. Je n'ai jamais assisté à une de ces représentations dans une société impérialiste ; mais, à en juger par l'effet qu'elles faisaient dans nos salons bourbonniens, on peut supposer qu'elles remuaient profondément les âmes, exaltaient toutes les haines et tous les regrets.

Le manuscrit de Sainte-Hélène restera au moins fameux dans les cabinets des bibliophiles comme contrefaçon. Il est de monsieur Bertrand de Novion qui n'a aucune autre réputation littéraire, n'a jamais vu l'Empereur de près et n'a eu de rapports avec lui que pendant les Cent-Jours.

Je sais bien que, depuis que l'auteur est connu, on a beaucoup dit qu'il était impossible de s'y méprendre ; mais, au moment où cette brochure parut, il était encore plus impossible d'élever un doute sans se faire lapider.

(*Note de 1841*). — Après avoir profité vingt-cinq ans du succès de cette publication et en avoir même reçu le salaire, monsieur Bertrand de Novion vient d'en restituer l'honneur à son véritable auteur, monsieur de Châteaueux. J'avais eu révélation de son nom dans le temps ; mais les habitudes, les relations, les opinions de monsieur de Châteaueux, toutes

hostiles à l'Empire, m'avaient éloignée d'y attacher aucune importance. Il faut son assertion, la reproduction du manuscrit écrit de sa main et l'aveu de monsieur Bertrand de Novion pour y croire à l'heure qu'il est.

CHAPITRE IX

Monsieur de Villèle. — Intrigue de Cour pour ramener monsieur de Blacas. — La duchesse de Narbonne. — Martin et la sœur Récollette. — Arrivée de monsieur de Blacas. — Déjeuner aux Tuileries. — La petite chienne de Madame. — Sagesse de monsieur le duc d'Angoulême. — Agitation des courtisans. — Trouble de monsieur Molé. — Bonne contenance de monsieur Decazes. — Délais multipliés de monsieur de Blacas. — Il est congédié par le Roi.

L'exaltation des bonapartistes, loin de calmer, servait même de stimulant à celle des ultras. Ils accusaient la longanimité du Roi et la modération du ministère. Selon eux, de sévères répressions, des procès, des condamnations, des échafauds, mais surtout des destitutions auraient assis la Restauration sur des bases bien autrement solides.

Monsieur de Chateaubriand avait, depuis longtemps, fait paraître sa *Monarchie selon la charte* où il ne demandait que sept hommes dévoués par département, au nombre desquels il plaçait le grand prévôt, et la liberté de la presse avec la peine de mort largement affectée à ses délits. Ces concessions paraissaient encore trop libérales aux ultras, et il était obligé de modifier ses doctrines pour rester un de leurs chefs. À plus petit bruit, il s'en élevait un autre bien moins brillant mais plus habile, monsieur de Villèle.

Son humble origine, ses formes vulgaires, sa tournure hétéroclite, sa voix nasillarde le tenaient encore éloigné des salons ; mais il commençait à avoir une grande influence à la Chambre des députés et à grouper autour de lui le bataillon de l'opposition ultra. Toutefois, la Cour n'était pas d'humeur à attendre les résultats des manœuvres constitutionnelles et elle en prépara une pour son compte.

Depuis le mariage de madame la duchesse d'Angoulême, madame de Sérent et ses deux filles, les duchesses de Damas et de Narbonne, étaient

restées constamment auprès d'elle. Madame de Narbonne avait tout l'esprit que sa sœur croyait posséder. Le roi Louis XVIII n'avait pas manqué de saisir la différence qui existait entre le prétentieux bel esprit de madame de Damas et la distinction de bon aloi de madame de Narbonne. Il avait pris à Hartwell l'habitude de causer assez confidentiellement avec cette dernière. Il aimait la société des femmes spirituelles ; madame de Balbi lui en avait donné le goût.

Les deux sœurs étaient, quoique à des degrés différents, liées avec monsieur de Blacas. Son absence affligeait l'une et déplaisait à l'autre qui se voyait privée du crédit qu'elle exerçait pendant son ministère. Tant que monsieur de Blacas avait été tout-puissant près du Roi, Monsieur et Madame l'avaient en horreur. Son expulsion les avait charmés. Mais *mal passé n'est que songe* ; on détestait encore plus les ministres présents.

Le favoritisme du bourgeois et impérialiste Decazes fit regretter le noble et émigré Blacas. Avec celui-là du moins, on s'entendait sur bien des points et la langue était commune. Madame de Narbonne n'eut donc pas grand'peine à faire reconnaître aux princes qu'ils avaient beaucoup perdu au change. Restait à ramener le Roi à ses anciennes préférences ; elle entreprit de l'accomplir.

Louis XVIII, homme du temps de sa jeunesse, était, en matière de religion, philosophe du dix-huitième siècle. Les pratiques auxquelles il s'astreignait très exactement n'étaient pour lui que de pure étiquette. Toutefois, malgré son scepticisme établi, il ne manquait pas d'une sorte de superstition. Il croyait, assez volontiers, que, si le bon Dieu existait et qu'il s'occupât de quelque chose, ce devait être sans aucun doute du chef de la maison de Bourbon.

Madame de Narbonne profita de l'accès qu'elle avait auprès de lui pour lui parler d'une certaine sœur Marthe, religieuse, et d'un cultivateur des environs de Paris, nommé Martin, qui, tous deux, avaient des visions tellement étranges par leur importance et leur similitude qu'elle se faisait un devoir d'en avertir le Roi.

Déjà, selon elle, toutes les consciences timorées étaient bouleversées par ces dénonciations de l'abîme vers lequel on s'avancait. Elle revint plusieurs fois à la charge ; le Roi consentit à voir la sœur Marthe. Bien stylée,

probablement par les entours immédiats du Roi, elle lui fit des révélations intimes sur son passé, et parla comme il le fallait, pour le présent et l'avenir. Le Roi fut ébranlé.

Madame de Narbonne manda à monsieur de Blacas, alors ambassadeur à Rome, de venir sur-le-champ n'importe sous quel prétexte ; elle était autorisée à lui promettre l'appui des princes et elle ne doutait pas de son succès auprès du Roi.

En conséquence, un beau matin un valet de chambre du Roi, très dévoué à monsieur de Blacas, remit à Sa Majesté, en entrant dans sa chambre, un billet de monsieur de Blacas. Ne pouvant plus résister au besoin de son cœur, il était arrivé à Paris uniquement pour voir le Roi, le regarder, entendre sa voix, se prosterner à ses pieds et repartir, ayant fait provision de bonheur pour quelques mois.

Monsieur de Blacas avait trop spéculé sur la faiblesse qu'il connaissait à Louis XVIII du besoin d'être aimé pour lui-même. Le Roi répondit sèchement et verbalement :

« Je ne reçois les ambassadeurs que conduits par le ministre des affaires étrangères. »

Monsieur de Blacas se trouva donc forcé d'aller d'abord chez le duc de Richelieu. Fort étonné de voir entrer un ambassadeur qu'il croyait à Rome, il ne douta pas que Louis XVIII ne l'eût mandé. Il lui demanda s'il avait vu le Roi.

« Mais non, reprit monsieur de Blacas, vous pensez bien que je ne m'y serais pas présenté sans vous. »

Cette déférence inattendue parut singulière au duc qui, malgré toute sa loyauté, démêlait bien une intrigue au fond de ce retour inopiné. Il fut confirmé dans cette opinion lorsqu'en arrivant le Roi ne témoigna aucune surprise de voir monsieur de Blacas, et la froideur qu'il lui montra ne lui parut qu'un jeu concerté entre eux. Monsieur de Blacas en jugea autrement, et comprit, dès lors, qu'il avait été mal conseillé.

Le Roi dînait toujours exclusivement avec la famille royale ; mais les déjeuners se passaient plus sociablement aux Tuileries, hormis pour Monsieur qui prenait seul, chez lui, sa tasse de chocolat. Monsieur le duc d'Angoulême déjeunait avec son service du jour, le duc de Damas et le duc

de Guiche. Monsieur le duc de Berry ajoutait aux personnes de sa maison celles de sa familiarité et souvent même faisait des invitations de politesse.

Le Roi avait tous les matins une table de vingt couverts. En outre du service du jour, les grandes charges de la maison y assistaient quand elles voulaient, toujours sans invitation. Madame la duchesse d'Angoulême, accompagnée de la dame de service, déjeunait chez son oncle.

Messieurs de Richelieu et de Blacas avaient le droit de s'asseoir à cette table, en leur qualité de premier gentilhomme de la chambre et de premier maître de la garde-robe ; car, comme ministre et ambassadeur, ils n'auraient pas été admis, et le Roi aurait passé dans la salle à manger sans leur dire de le suivre.

Leur audience avait eu lieu peu avant l'heure du déjeuner ; ils accompagnaient le Roi lorsqu'il entra dans le salon où les convives se trouvaient assemblés. La surprise égala le malaise en voyant monsieur de Blacas qu'on croyait à Rome. On cherchait à lire sur la figure du Roi l'accueil qu'il lui fallait faire, mais sa physionomie était impassible. La présence de monsieur de Richelieu gênait aussi ceux qui auraient voulu montrer les espérances que peut-être ils ressentaient.

Tout le monde, selon l'usage, était réuni lorsque Madame arriva précédée d'une petite chienne que monsieur de Blacas lui avait autrefois donnée ; celle-ci sauta autour de son ancien protecteur et le combla de caresses.

« Cette pauvre Thisbé, dit le Roi, je lui sais gré de si bien vous reconnaître. »

Le duc d'Havré se pencha à l'oreille de son voisin et lui dit :

« Il faut faire comme Thisbé, il n'y a pas à hésiter. »

Et monsieur de Blacas fut entouré des plus affectueuses démonstrations. Madame ne montra pas plus de surprise que le Roi, mais accueillit monsieur de Blacas avec grande bienveillance. Il y a à parier qu'elle n'ignorait pas l'intrigue qui se manœuvrait.

Monsieur le duc d'Angoulême déjeunait plus tard que le Roi, et la princesse en sortant de chez son oncle venait toujours assister à la fin de son repas où elle mangeait, toute l'année, une ou deux grappes de raisin.

Ce jour-là elle raconta l'arrivée de monsieur de Blacas. « Tant pis », répondit sèchement monsieur le duc d'Angoulême. Elle ne répliqua pas. Mon frère, qui, en sa qualité d'aide de camp, déjeunait chez son prince, fut frappé de l'idée qu'il y avait dissidence dans le royal ménage sur cet événement.

Au reste, cela arrivait très habituellement. Monsieur le duc d'Angoulême rendait une espèce de culte à sa femme qui avait pour lui la plus tendre affection, mais ils ne s'entendaient pas en politique. Sous ce rapport, Madame était bien plus en sympathie avec Monsieur, et ni l'un ni l'autre n'exerçaient d'influence sur monsieur le duc d'Angoulême.

Lorsque Madame commençait une de ses diatribes d'ultra-royalisme, il l'arrêtait tout court :

« Ma chère princesse (c'est ainsi qu'il l'appelait) ne parlons pas de cela ; nous ne pouvons nous entendre ni nous persuader réciproquement. »

Aussi toutes les intrigues du parti s'arrêtaient-elles devant la sagesse de monsieur le duc d'Angoulême qui refusait constamment de témoigner aucune opposition au gouvernement du Roi. Elles trouvaient, en revanche, des auxiliaires bien actifs dans les autres princes et leurs entours, y compris ceux du Roi.

La nouvelle de l'arrivée de monsieur de Blacas fit grand bruit, comme on peut penser. Je sus promptement le peu d'étonnement témoigné par le Roi, l'histoire de Thisbé et le *tant pis* de monsieur le duc d'Angoulême. Selon le parti auquel on appartenait, on brodait le fond de diverses couleurs.

Les courtisans avaient remarqué qu'après le déjeuner monsieur de Blacas ayant parlé bas au Roi, il avait répondu tout haut de sa voix sévère :

« C'est de droit, vous n'avez pas besoin de permission. »

On sut qu'il s'agissait de s'installer dans l'appartement du premier maître de la garde-robe aux Tuileries. Cet appartement, arrangé pour monsieur de Blacas dans le plus fort de sa faveur, communiquait avec celui du Roi par l'intérieur.

On se rappela que le major général de la garde y avait été logé provisoirement pendant qu'on travaillait à son appartement, mais que les réparations avaient été poussées avec un redoublement d'activité depuis

quelque temps ; et que, deux jours avant, il avait pu s'installer [chez lui] et laisser libre l'appartement de monsieur de Blacas. J'avoue que cette circonstance, de la facilité des communications, me parut grave. La franchise du monarque n'était pas assez bien établie pour que la froideur de la réception semblât tout à fait rassurante.

Monsieur de Blacas affecta de passer la matinée tout entière au Salon du Louvre où il y avait alors exposition de tableaux ; il ne parla pas d'autre chose pendant le dîner chez le duc d'Escars. Il jeta en avant quelques phrases qui indiquaient le projet d'un prompt départ pour Rome.

Très anxieuse de savoir ce qui se passait, j'allai le soir chez monsieur Decazes. Le même sentiment y avait amené quelques personnes, la malice quelques autres, la curiosité encore davantage, si bien qu'il y avait foule. Tous les esprits y paraissaient fort agités, hormis celui du maître de la maison. Lui semblait dans son assiette naturelle.

Je n'en pourrais dire autant de monsieur Molé, alors ministre de la marine ; il était dans un trouble impossible à dissimuler. Je le vois encore assis sur un petit sofa, dans le recoin d'une cheminée, et avançant un écran sous prétexte de se défendre de la lumière, mais évidemment pour éviter les regards à sa figure renversée.

Ordinairement monsieur Decazes n'allait pas faire sa visite quotidienne au Roi les jours de ses réceptions ; cette fois il s'échappa de son salon. Peu après, quelqu'un (monsieur de Boisgelin, je crois), arrivant de l'ordre, me raconta que monsieur de Blacas, reprenant ses anciennes habitudes, avait suivi le Roi dans son intérieur lorsqu'il y était rentré.

L'absence du ministre de la police ne fut pas longue ; son attitude était parfaitement calme au retour ; et je fis la remarque qu'avec moins d'esprit de conversation et bien moins d'élégance de formes que monsieur Molé il avait, dans cette occasion, beaucoup plus le maintien d'un homme d'État. Le monde s'étant écoulé, je m'approchai de lui et je lui dis :

« Que dois-je mander demain à mon père ? le courrier part.

— Que je suis son plus dévoué serviteur, aussi bien que le vôtre.

— Vous savez bien que ce n'est pas vaine curiosité qui me fait faire cette demande. Les gazettes ultras vont entonner la trompette ; répondez-moi sérieusement ce qu'il convient de dire à l'ambassadeur.

— Hé bien, sérieusement, mandez-lui que monsieur de Blacas est arrivé aujourd'hui vendredi de Rome à Paris et qu'il repartira jeudi de Paris pour Rome.

— Jeudi ! et pourquoi pas demain ?

— Parce que ce serait faire un événement de ce voyage et qu'il vaut infiniment mieux qu'il reste un ridicule.

— Je comprends la force de cet argument, mais ne craignez-vous pas de voir prolonger la facilité de ces communications entre les deux appartements ?

— Je ne crains rien ; faites comme moi. »

Et il accompagna ces derniers mots d'un sourire pas mal arrogant. J'avoue que j'étais loin de partager sa sécurité, connaissant la faiblesse du Roi et la cabale qui l'entourait. Toutefois, monsieur Decazes avait raison. Le Roi était capable d'intriguer contre ses ministres, mais il se serait fait scrupule de faire infidélité à ses favoris. Toutes les fois qu'ils lui ont été enlevés, c'est par force majeure et jamais il n'en avait été complice.

Au déjeuner du lendemain, le Roi affecta de parler du désir qu'il avait que le temps s'adoucit pour rendre le retour de monsieur de Blacas [plus agréable]. Au moment où on allait se séparer, il lui dit tout haut :

« Comte de Blacas, si vous avez à me parler ce soir, venez avant l'ordre ; après, c'est l'heure du ministre de la police. »

Or, la famille royale quittait le Roi à huit heures ; l'ordre était à huit heures un quart, ainsi le tête-à-tête ne pouvait se prolonger d'une façon bien intime.

Monsieur de Blacas s'inclina profondément, mais on sentit le coup et, dans ce moment, Thisbé l'aurait caressé sans trouver d'imitateurs. Néanmoins le parti dit du pavillon de Marsan, toujours prompt à se flatter, affirmait et croyait peut-être qu'il y avait un dessous de carte, que les froideurs n'étaient qu'apparentes, qu'une faveur intime en dédommageait et ferait prochainement explosion.

Je le croyais un peu, et surtout lorsque, la veille du jour fixé pour son départ, monsieur de Blacas se déclara malade. Il garda sa chambre quarante-huit heures, puis reparut avec une extinction de voix qui ne

permettait pas d'entreprendre un grand voyage. Il gagna une dizaine de jours par divers prétextes. Le dernier qu'il employa fut le désir d'accompagner le Roi dans la promenade du 3 mai, anniversaire de son entrée à Paris. Il parcourait les rues en calèche, sous la seule escorte de la garde nationale ; cela plaisait à la population.

Monsieur de Blacas espérait que le droit de sa charge le placerait dans la voiture du Roi ; mais celui-ci fit un grand travail d'étiquette pour lui enlever cette satisfaction. Je ne me rappelle plus quelle en fut la manœuvre, mais monsieur de Blacas ne figura que dans une voiture de suite. En rentrant, le Roi s'arrêta à la porte de son appartement, et, la tenant lui-même ouverte, ce qui était sans exemple, il dit bien haut :

« Adieu, mon cher Blacas, bon voyage, ne vous fatiguez pas en allant trop vite ; je recevrai avec plaisir de vos nouvelles de Rome. »

Et *pan*, il frappa la porte à la figure du comte qui s'apprêtait à le suivre. Monsieur de Blacas, très déconcerté de la brièveté de ce congé amical, partit le soir.

Le résultat de ce voyage fut de faire nommer un ministre de la maison du Roi. Sans en être précisément titulaire, monsieur de Blacas en touchait les appointements, en conservait le patronage ; et la charge était faite par un homme à sa dévotion, monsieur Pradel. En revanche, quelque temps après, il fut fait duc et premier gentilhomme de la chambre.

L'intrigue ayant manqué, on ne s'occupa plus alors de Martin, d'autant que le Roi l'avait fait remettre entre les mains de monsieur Decazes. Il passa quelques semaines à Charenton sans que les médecins osassent affirmer dans son exaltation un état de folie constatée.

On le renvoya dans son village d'où la Congrégation l'a évoqué plusieurs fois depuis. Une de ses principales visions portait sur l'existence de Louis XVII dont, de temps en temps, on voulait effrayer la famille royale. Il a été question de lui pour la dernière fois pendant le séjour de Charles X à Rambouillet, en 1830.

Je ne sais si ce fut tout à fait volontairement que la duchesse de Narbonne alla rejoindre son mari qu'elle avait fait nommer ambassadeur à Naples. Le rôle actif qu'elle venait de jouer dans cette intrigue Blacas avait déplu au Roi, plus encore à monsieur Decazes ; et, quoiqu'il n'y eût plus d'exil sous

le régime de la Charte, on sut généralement qu'elle avait reçu l'ordre de ne point paraître à la Cour et le conseil de s'éloigner.

CHAPITRE X

Faveur de monsieur Decazes. — Son genre de flatterie. — Affaires de Lyon. — Le duc de Raguse apaise les esprits. — Discours de monsieur Laffitte. — Monsieur le duc d'Orléans revient à Paris. — Histoire inventée sur ma mère. — Ma colère. — Arrivée de toute la famille d'Orléans. — Déjeuner au Palais-Royal. — Calomnies absurdes.

Le favoritisme de monsieur Decazes se trouva mieux établi que jamais. Le Roi ne voyait que par ses yeux, n'entendait que par ses oreilles, n'agissait que par sa volonté.

Les souverains ne se gouvernent guère que par la flatterie. Louis XVIII était trop accoutumé à celles des courtisans d'origine pour y prendre grand goût ; il en avait besoin pour lui servir d'atmosphère et y respirer à l'aise, mais elles ne suffisaient pas à son imagination.

Sa fantaisie était d'être aimé pour lui-même ; c'était le moyen employé par tous les favoris précédents, excepté par madame de Balbi, je crois, qui se contentait de se laisser adorer et ne se piquait que d'être aimable et d'amuser, sans feindre un grand sentiment.

Monsieur Decazes inventa un nouveau moyen de soutenir sa faveur ; il se représenta comme l'ouvrage du Roi, non seulement socialement mais politiquement. Il feignit d'être son élève bien plus que son ministre. Il passait des heures à se faire endoctriner par lui. Il apprenait, sous son royal professeur, les langues anciennes aussi bien que les modernes, le droit, la diplomatie, l'histoire et surtout la littérature.

L'élève était d'autant plus perspicace qu'il savait mieux que le maître ce qu'on lui enseignait ; mais son étonnement de tout ce qu'on lui découvrait dans les sciences et les lettres ne tarissait jamais et ne cédait qu'à la reconnaissance qu'il éprouvait. De son côté, le Roi s'attachait chaque jour davantage à ce brillant écolier qui, à la fin de la classe, lui faisait signer et

approuver tout le contenu de son portefeuille ministériel ; après avoir bien persuadé à S. M. T. C. que d'elle seule en émanaient toutes les volontés.

L'espèce de sentiment que le Roi portait à monsieur Decazes s'exprimait par les appellations qu'il lui donnait. Il le nommait habituellement *mon enfant*, et les dernières années de sa faveur *mon fils*. Monsieur Decazes aurait peut-être supporté cette élévation, sans en avoir la tête trop tournée, s'il n'avait été excité par les impertinences des courtisans. Le besoin de rendre insolence pour insolence lui avait fait prendre des formes hautaines et désobligeantes qui, jointes à sa légèreté et à sa distraction, lui ont fait plus d'ennemis qu'il n'en méritait.

On signala vers ce temps une conspiration à Lyon qui donna de vives inquiétudes. L'agitation était notoire dans la ville et les environs, et les désordres imminents. On y envoya le maréchal Marmont muni de grands pouvoirs. Les royalistes l'ont accusé d'avoir montré trop de condescendance pour les bonapartistes. Je n'en sais pas les détails. En tout cas, il souffla sur ce fantôme de conspiration ; car, trois jours après son arrivée, tout était rentré dans la tranquillité et il n'en fut plus question.

Les troubles mieux constatés de Grenoble avaient rapporté l'année précédente de si grands avantages au général Donnadieu que les autorités de Lyon furent soupçonnées d'avoir fomenté les désordres pour obtenir de semblables récompenses. La réputation du général Canuel rendait cette grave accusation possible à croire ; il pouvait aspirer à se montrer digne émule du général Donnadieu. Le préfet de police, homme peu estimé, s'était réuni à lui pour entourer et épouvanter monsieur de Chabrol, préfet du département, qui n'agissait plus que sous leur bon plaisir.

La vérité sur la conspiration de Lyon est restée un problème historique. Les uns l'ont complètement niée ; les autres l'ont montrée tout à fait flagrante. Probablement ni les uns ni les autres n'ont complètement raison. Les opinions toujours vives dans cette ville, et encore exaltées depuis les Cent-Jours, étaient disposées à faire explosion. Quelques excitations des chefs de parti, ou quelques gaucheries de l'administration, pouvaient également amener des catastrophes. Dans cette occasion, elles furent conjurées par la présence du maréchal.

Il recueillit pour salaire l'animadversion des deux partis et même le mécontentement du gouvernement. Il le mérita un peu par la publicité intempestive qu'il laissa donner aux événements dont il avait été témoin, en rejetant tout le blâme sur l'administration. Il crut même devoir personnellement certifier de leur exactitude. Au reste, j'étais absente lorsque cela eut lieu ; je ne sais qu'en gros les circonstances de cet événement.

Les généraux Donnadieu, Canuel et surtout Dupont, qui ont été triés sur le volet par la Restauration comme gens de haute confiance, étaient sous l'Empire très peu considérés. Leur faveur a toujours fait un fort mauvais effet dans l'armée.

Les négociations pour le retour de monsieur le duc d'Orléans avaient réussi ; le prince était venu seul tâter le terrain. Cette course avait été assez mal préparée par un discours d'un député de l'opposition, monsieur Laffitte, où il avait fait entrer très inconvenablement le nom de Guillaume III d'Orange, de manière à soulever les clameurs de tout le parti royaliste.

Malheureusement, monsieur le duc d'Orléans s'était déjà annoncé et il y aurait eu encore plus d'inconvénient à reculer devant ces cris qu'à les braver. Il arriva donc. Le Roi le reçut avec sa maussaderie accoutumée, madame la dauphine poliment, Monsieur et ses deux fils amicalement et madame la duchesse de Berry, qui se souvenait de Palerme et ne l'avait pas vu depuis son mariage, avec une joie et une affection (l'appelant *mon cher oncle* à chaque instant) qui la firent gronder dans son intérieur.

Elle pleura beaucoup à la suite de cette visite et, depuis, ses façons ont tout à fait changé avec le prince qu'elle n'a plus appelé que : Monseigneur. Elle avait toujours conservé le *ma tante* pour madame la duchesse d'Orléans.

La conduite toute simple du prince fit tomber les mauvais bruits qui ne trouvaient nulle part plus d'écho que chez la duchesse sa mère. Son entourage était bruyamment hostile et elle était trop faible pour s'y opposer, ou trop sotte pour s'en apercevoir.

À mon retour d'Angleterre, j'avais été lui faire ma cour, et, parce que j'avais cherché à la distraire des inquiétudes que lui causait la maladie de l'épagneul de monsieur de Follemont en lui parlant de ses petits-enfants que

je venais de quitter à Twickenham, le noyau d'ultras qui formaient sa commensalité m'avait déclarée *orléaniste* et avait répandu ce bruit qui m'impatientait fort, non pour moi, j'étais de trop peu de conséquence, mais pour mon père.

Il importait aussi, dans l'intérêt de monsieur le duc d'Orléans, que l'impartialité de l'ambassadeur fût reconnue. Cette accusation tomba comme tant d'autres. Il n'y en avait pas de moins fondée, car, si monsieur le duc d'Orléans avait voulu lier quelque intrigue à cette époque en Angleterre, il aurait trouvé mon père très peu disposé à lui montrer la moindre indulgence.

Pendant le peu de jours que monsieur le duc d'Orléans passa à Paris, il vint deux fois chez moi. Quelque honorée que je fusse de ces visites, je craignais qu'elles ne fissent renouveler les propos de l'hiver, mais cela était usé.

La malveillance excitée au plus haut point par le succès obtenu par mon frère auprès de la jeune héritière, courtisée par beaucoup et enviée par tous, avait trouvé un autre texte.

Pensant probablement que la situation de mon père avait influé sur ce mariage, on raconta qu'à la suite d'une espèce d'orgie où ma mère s'était *grisée* avec le prince régent, il avait voulu prendre des libertés auxquelles elle avait répondu par un soufflet, que les autres femmes s'étaient levées de table, que le prince s'était plaint à notre Cour, que depuis ce temps mon père et ma mère n'étaient point sortis de chez eux et qu'ils allaient être remplacés à Londres.

Cette charmante anecdote, inventée et colportée à Paris, fut renvoyée à Londres. Quelques gazettes anglaises y firent allusion et il y eut recrudescence de cabale à Paris. Tous mes excellents amis venaient à tour de rôle me demander ce qui en était au *juste*... sur quoi l'histoire était fondée... quel était le canevas sur lequel on avait brodé, etc. ; et, lorsque je répondais, conformément à la plus exacte vérité, qu'il n'y avait jamais eu que des politesses, des obligeances et des respects échangés entre le prince et ma mère et que rien n'avait pu donner lieu à cette étrange histoire, on faisait un petit sourire d'incrédulité qui me transportait de fureur. J'ai peu éprouvé d'indignation plus vive que dans cette occasion.

Ma mère était le modèle non seulement des vertus, mais des convenances et des bonnes manières. Inventer une pareille absurdité sur une femme de soixante ans, pour se venger d'un succès de son fils, m'a toujours paru une lâcheté dont, encore aujourd'hui, je ne parle pas de sang-froid.

Le prince régent fut d'une extrême bonté. Il rencontra mon père au Parc, le retint près de lui pendant toute sa promenade, s'arrêta longuement dans un groupe nombreux de seigneurs anglais à cheval et ne s'éloigna qu'après avoir donné un amical *shake-hand* à l'ambassadeur. Mon père s'expliqua ces faveurs inusitées en apprenant plus tard les sots bruits répandus à Paris et répétés obscurément à Londres.

Le dégoût que j'en éprouvais me donna un vif désir de m'éloigner. Le mariage de mon frère étant décidément reculé jusqu'à l'automne, je me décidai à retourner à Londres pour en attendre l'époque.

Pendant que cette odieuse histoire s'inventait et se propageait, toute la famille d'Orléans vint s'établir au Palais-Royal. Elle arriva tard le soir ; j'y allai le lendemain matin. Le déjeuner attendait les princes ; ils avaient été faire leur cour à la famille royale. Je les vis revenir, et il ne me fut pas difficile de voir que cette visite avait été pénible.

Madame la duchesse d'Orléans avait l'air triste, son mari sérieux ; mademoiselle se trouva mal en entrant dans la salle à manger. Elle venait d'être extrêmement malade et à peine remise.

Nous nous empressâmes autour d'elle ; elle revint à elle et me dit en me serrant la main :

« Merci, ma chère, ce n'est rien, je vais mieux ; mais je suis encore faible et cela m'éprouve toujours. »

Le nuage répandu sur les visages se dissipa à l'entrée d'un grand plat d'échaudés tout fumants : « Ah ! des échaudés du Palais-Royal ! » s'écria-t-on ; et l'amour du sol natal, la joie de la patrie, effaça l'impression qu'avait laissée la réception des Tuileries.

Je passai une grande partie du peu de journées que je restai encore à Paris auprès de ces aimables princesses qui m'accueillaient avec une extrême bonté et partageaient mon indignation des fables débitées sur ma mère. Au reste, elles connaissaient par expérience toute la fécondité des inventions calomnieuses.

On répandait alors le bruit du mariage secret de Mademoiselle avec Raoul de Montmorency dont elle aurait facilement pu être mère, tant la disproportion d'âge était grande. Lorsqu'il épousa madame Thibaut de Montmorency, il fallut bien renoncer à ce conte.

Je ne sais pas si on remplaça immédiatement Raoul par monsieur Athalin ; ce n'est que longtemps après que j'en ai entendu parler. La seconde version n'a pas plus de vérité que la première ; elles sont également absurdes et calomnieuses.

CHAPITRE XI

Tom Pelham. — Inauguration du pont de Waterloo. — Dîner à Claremont. — Maussaderie de la princesse Charlotte. — Son obligeance. — Un nouveau caprice. — Conversation avec elle. — Mort de cette princesse. — Affliction générale. — Caractère de la princesse Charlotte. — Ses goûts, ses habitudes. — Suicide de l'accoucheur. — Singulier conseil de lord Liverpool. — Maxime de lord Sidmouth.

Quelque horreur que j'aie pour la mer, je fus amplement payée des fatigues du voyage par le bonheur que mon retour à Londres causa à mes parents. Je trouvai grande joie à me reposer près d'eux des petites tracasseries d'un monde toujours disposé à faire payer, argent comptant, le genre de succès qu'il apprécie le plus, parce qu'il est à la portée de toutes les intelligences.

Il n'y a personne qui ne comprenne vite combien il eût été agréable pour son fils, son frère, ou son ami d'épouser une riche héritière, et qui ne trouve la préférence accordée à un autre une espèce de passe-droit. J'ai remarqué depuis, lorsque cela me touchait de moins près, qu'aucune circonstance ne développe davantage l'envie et l'animadversion de la société. Ce que tout le monde veut, c'est de la fortune. Il n'y a guère de façon moins pénible et plus prompte d'en acquérir ; chacun regrette de voir un autre l'élus du sort.

Je me rappelle, à ce propos, les projets d'un de mes camarades d'enfance, le jeune Pelham. Il était cadet, avait atteint sa seizième année et rentrait à la maison paternelle pour la dernière fois avant de quitter le collège. Le lendemain de son arrivée, son père, lord Yarborough, petit homme sec, le plus froid, le plus sérieux, le plus empesé que j'aie connu, le fit entrer dans son cabinet et lui dit :

« Tom, le moment est arrivé où vous devez choisir une profession ; quelle qu'elle soit, je vous y soutiendrai de mon mieux. Je ne cherche pas à vous

influencer ; mais, si vous préféreriez l'Église, je dois vous avertir que j'ai à ma disposition des bénéfices qui vous mettront tout de suite dans une grande aisance. Je le répète, je vous laisse une entière liberté ; seulement je vous préviens que, lorsque vous aurez décidé, je n'admettrai pas de fantasque changement. Songez-y donc bien. Ne me répondez pas à présent ; je vous questionnerai la veille de votre retour au collège. Soyez prêt alors à m'apprendre votre choix.

— Oui, monsieur. »

À la fin des vacances où Tom s'était très bien diverti et où son père ne lui avait peut-être pas adressé une seule fois la parole, il l'appela derechef à cette conférence de cabinet, effroi de toute la famille, et, de la même façon solennelle, il l'interrogea de nouveau :

« Hé bien, Tom, avez-vous mûrement réfléchi à votre sort futur ?

— Oui, monsieur.

— Êtes-vous décidé ?

— Oui, monsieur.

— Songez que je n'admettrai pas de caprice et qu'il vous faudra suivre rigoureusement la profession que vous adopterez.

— Je le sais, monsieur.

— Hé bien, donc parlez.

— S'il vous plaît, monsieur, j'épouserai une héritière. »

Tout le flegme de lord Yarborough ne put résister à cette réponse, faite avec un sérieux imperturbable. Il éclata de rire. Au reste, mon ami Tom n'épousa pas une héritière ; il entra dans la marine et mourut bien jeune de la fièvre jaune dans les Antilles. C'était un fort beau, bon et aimable garçon. Mais je raconte là une aventure de l'autre siècle ; je reviens au dix-neuvième.

Le 18 juin 1817, deuxième anniversaire de la bataille de Waterloo, on fit avec grande pompe l'inauguration du pont, dit de Waterloo. Le prince régent, ayant le duc de Wellington près de lui, suivi de tous les officiers ayant pris part à la bataille et des régiments des gardes, y passa le premier. On avait fait élever des tribunes pour les principaux personnages du pays.

Sachant qu'on préparait une tribune diplomatique, mon père avait fait prévenir qu'il désirait n'être pas invité à cette cérémonie à laquelle il avait décidé de ne point assister. Ses collègues du corps diplomatique déclarèrent qu'ils ne voulaient pas se séparer de lui dans cette circonstance et que cette cérémonie, étant purement nationale, ne devait point entraîner d'invitation aux étrangers. Le cabinet anglais se prêta de bonne grâce à cette interprétation. Mon père fut très sensible à cette déférence de ses collègues, d'autant qu'il n'aurait pas manqué de gens aux Tuileries même pour lui faire un tort de la manifestation de ses sentiments français. Il était pourtant bien décidé à ne point sacrifier ses répugnances patriotiques à leur malignes interprétations.

Ce fut le prince Paul Esterhazy qui, spontanément, ouvrit l'avis de refuser la tribune préparée. Il ne rencontra aucune difficulté et vint annoncer à mon père la décision du corps diplomatique et le consentement du cabinet anglais.

C'est en 1817 que je dois placer mes rapports avec la princesse Charlotte de Galles. Sous prétexte que sa maison n'était pas arrangée, elle s'était dispensée de venir à Londres, et, quoique ce fût le moment de la réunion du grand monde, elle restait sous les frais ombrages de Claremont qu'elle disait plus salutaires à un état de grossesse assez avancé.

Je fus comprise dans une invitation adressée à mes parents pour aller dîner chez elle. La curiosité que m'inspirait cette jeune souveraine d'un grand pays était encore excitée par de fréquents désappointements. J'avais toujours manqué l'occasion de la voir.

Nous fûmes reçus à Claremont par lady Glenlyon, dame de la princesse, et par un baron allemand, aide de camp du prince, qui, seul, était commensal du château. Une partie des convives nous avaient précédés, d'autres nous suivirent. Le prince Léopold fit une apparition au milieu de nous et se retira.

Après avoir attendu fort longtemps, nous entendîmes dans les pièces adjacentes un pas lourd et retentissant que je ne puis comparer qu'à celui d'un tambour-major. On dit autour de moi : « Voilà la princesse ».

En effet, je la vis entrer donnant le bras à son mari. Elle était très parée, avait bon air ; mais évidemment il y avait de la prétention à *la grande*

Élisabeth dans cette marche si bruyamment délibérée et ce port de tête hautain. Comme elle entra dans le salon d'un côté, un maître d'hôtel se présentait d'un autre pour annoncer le dîner.

Elle ne fit que traverser sans dire un mot à personne. Arrivée dans la salle à manger, elle appela à ses côtés deux ambassadeurs ; le prince se plaça vis-à-vis, entre deux ambassadrices. Après avoir vainement cherché à le voir en se penchant de droite et de gauche du plateau, la princesse prit bravement son parti et fit enlever l'ornement du milieu. Les nuages qui s'étaient amoncelés sur son front s'éclaircirent un peu. Elle sourit gracieusement à son mari, mais elle n'en fut guère plus accorte pour les autres. Ses voisins n'en tirèrent que difficilement de rares paroles. J'eus tout le loisir de l'examiner pendant que dura un assez mauvais dîner.

Je ne puis parler de sa taille, sa grosseur ne permettait pas d'en juger. On voyait seulement qu'elle était grande et fortement construite. Ses cheveux étaient d'un blond presque filasse, ses yeux bleu porcelaine, point de sourcils, point de cils, un teint d'une blancheur égale sans aucune couleur. On doit s'écrier : « Quelle fadeur ! elle était donc d'une figure bien insipide ? » Pas du tout. J'ai rarement rencontré une physionomie plus vive et plus mobile ; son regard était plein d'expression. Sa bouche vermeille, et ornée de dents comme des perles, avait les mouvements les plus agréables et les plus variés que j'aie jamais vus, et l'extrême jeunesse des formes compensant le manque de coloris de la peau lui donnait un air de fraîcheur remarquable.

Le dîner achevé, elle fit un léger signal de départ aux femmes et passa dans le salon ; nous l'y suivîmes. Elle se mit dans un coin avec une de ses amies d'enfance, nouvellement mariée et grosse comme elle, dont j'oublie le nom. Leur chuchotage dura jusqu'à l'arrivée du prince, resté à table avec les hommes.

Il trouva toutes les autres femmes à une extrémité du salon et la princesse établie dans son tête-à-tête de pensionnaire. Il chercha vainement à la remettre en rapport avec ses convives. Il rapprocha des fauteuils pour les ambassadrices et voulut établir une conversation qu'il tâcha de rendre générale ; mais cela fut impossible. Enfin la comtesse de Lieven, fatiguée de cette exclusion, alla s'asseoir, sans y être appelée, sur le même sofa que

la princesse et commença à voix basse une conversation qui, apparemment, lui inspira quelque intérêt car elle en parut entièrement absorbée.

Les efforts du prince pour lui faire distribuer ses politesses un peu plus également restèrent complètement infructueux. Chacun attendait avec impatience l'heure du départ. Enfin on annonça les voitures et nous partîmes, aussi légèrement congédiés que nous avions été accueillis. Quant à moi, je n'avais pas même reçu un signe de tête lorsque ma mère m'avait présentée à la princesse.

En montant en voiture, je dis : « J'ai voulu voir, j'ai vu. Mais j'en ai plus qu'assez. » Ma mère m'assura que la princesse était ordinairement plus polie ; je dus convenir que l'agitation du prince en faisait foi.

Probablement il lui reprocha sa maussaderie ; car, peu de jours après, lorsque nous médions, à regret, notre visite de remerciements de l'obligeant accueil qu'elle nous avait fait, nous reçûmes une nouvelle invitation.

Cette fois, la princesse fit mille frais ; elle distribua ses grâces plus également entre les convives ; cependant les préférences furent pour nous. Elle nous retint jusqu'à minuit, causant familièrement de tout et de tout le monde, de la France et de l'Angleterre, de la réception des Orléans à Paris, de leurs rapports avec les Tuileries, des siens avec Windsor, des façons de la vieille Reine, de cette étiquette qui lui était insupportable, de l'ennui qui l'attendait lorsqu'il faudrait enfin avouer sa maison de Londres prête et aller y passer quelques mois.

Ma mère lui fit remarquer qu'elle serait bien mieux logée que dans l'hôtel où elle avait été au moment de son mariage :

« C'est vrai ; dit-elle ; mais, quand on est aussi parfaitement heureuse que moi, on craint tous les changements, même pour être mieux. »

La pauvre princesse comptait pourtant bien sur ce bonheur ! Elle disait, ce même soir, qu'elle était bien sûre d'avoir un garçon, car rien de ce qu'elle désirait ne lui avait jamais manqué.

On vint à parler de Claremont et de ses jardins. Je les connaissais d'ancienne date ; monsieur de Boigne avait été sur le point d'acheter cette habitation. La princesse Charlotte assura qu'elle était bien changée depuis une douzaine d'années, et nous engagea fort à venir un matin pour nous la

montrer en détail. Le jour fut pris *s'il faisait beau*, sinon pour la première fois que le temps et les affaires de mon père le permettraient. Elle ne sortait plus que pour se promener à pied dans le parc et, de deux à quatre heures, nous la trouverions toujours enchantée de nous voir.

Nous nous séparâmes après des shake-hand réitérés et d'une violence à démettre le bras, accompagnés de protestations d'affection exprimés d'une voix qui aurait été naturellement douce si les mémoires du seizième siècle ne nous avaient appris que la reine Élisabeth avait le verbe haut et bref.

Je ne nie pas que la princesse Charlotte ne me parut infiniment plus aimable et même plus belle qu'au dîner précédent. Le prince Léopold respirait plus à l'aise et semblait jouir du succès de ses sermons.

Le matin fixé pour la visite du parc de Claremont, il plut à torrent. Il fallut la retarder de quelques jours ; aussi, lorsque nous arrivâmes, la fantaisie de la princesse Charlotte était changée. Elle nous reçut plus que froidement, s'excusa sur ce que son état lui permettait à peine de faire quelques pas, fit appeler l'aide de camp allemand pour nous accompagner dans ces jardins qu'elle devait prendre tant de plaisir à nous montrer, et eut évidemment grande presse à se débarrasser de notre visite.

Lorsque nous fûmes tout à l'extrémité du parc, nous la vîmes de loin donnant le bras au prince Léopold et détalant comme un lévrier. Elle fit une grande pointe, puis arriva vers nous. Cette recherche d'impolitesse, presque grossière nous avait assez choqués pour être disposés à lui rendre froideur pour froideur. Mais le vent avait tourné. Léopold, nous dit-elle, l'avait forcée à sortir, l'exercice lui avait fait du bien et mise plus en état de jouir de la présence de *ses amis*. Elle fut la plus gracieuse et la plus obligeante du monde. Elle s'attacha plus particulièrement à moi qui marchais plus facilement que ma mère, me prit par le bras et m'entraînant à la suite de ses grands pas, se mit à me faire des confidences sur le bonheur de son ménage et sur la profonde reconnaissance qu'elle devait au prince Léopold d'avoir consenti à épouser l'héritière d'un royaume.

Elle fit avec beaucoup de gaieté, de piquant et d'esprit, la peinture de la situation du *mari de la reine* ; mais, ajouta-t-elle en s'animant :

« Mon Léopold ne sera pas exposé à cette humiliation, ou mon nom n'est pas Charlotte », et elle frappa violemment la terre de son pied (assez gros

par parenthèse) « si on voulait m'y contraindre, je renoncerais plutôt au trône et j'irais chercher une chaumière où je puisse vivre, selon les lois naturelles, sous la domination de mon mari. Je ne veux, je ne puis régner sur l'Angleterre qu'à condition qu'il régnera sur nous deux. Il sera roi, roi reconnu, roi indépendant de mes caprices ; car, voyez-vous, madame de Boigne, je sais que j'en ai, vous m'en avez vu, et c'était bien pire autrefois... Vous souriez... Cela vous paraît impossible... ; mais, sur mon honneur, c'était encore pire avant que mon Léopold eût entrepris la tâche assez difficile, de me rendre une bonne fille (a good girl), bien sage et bien raisonnable, dit-elle avec un sourire enchanteur. Ah ! oui, il sera roi où je ne serai jamais reine, souvenez-vous de ce que je vous dis en ce moment et vous verrez si Charlotte est fidèle à sa parole. »

Elle s'appelait volontiers Charlotte en parlant d'elle-même, et prononçait ce nom avec une espèce d'emphase, comme s'il avait déjà acquis la célébrité qu'elle lui destinait.

Hélas ! la pauvre princesse ! ses rêves d'amour et de gloire ont été de bien courte durée ! C'est dans cette conversation, dont la fin se tenait sous la colonnade du château où nous étions arrivées avant le reste de la société, qu'elle me dit cette phrase que j'ai déjà citée sur le bonheur parfait dont Claremont était l'asile et qu'elle m'engageait à venir souvent visiter.

Je ne l'ai jamais revue. Là se sont terminées mes relations avec la brillante et spirituelle héritière des trois royaumes.

J'avais déjà quitté l'Angleterre lorsque, peu de semaines après, la mort vint enlever en une seule heure deux générations de souverains : la jeune mère et le fils qu'elle venait de mettre au monde. Ils périrent victimes des caprices de la princesse.

Le prince Léopold avait réussi à la raccommoder avec son père le prince régent, mais toute son influence avait échoué devant l'animosité qu'elle éprouvait contre sa grand'mère et ses tantes. Dans la crainte qu'elles ne vinssent assister à ses couches, elle voulut tenir ses douleurs cachées le plus longtemps possible.

Cependant, le travail fut si pénible qu'il fallut bien qu'on en fût informé. La vieille Reine, trompée volontairement par les calculs de la princesse, était à Bath, le Régent chez la marquise d'Hertford à cent milles de

Londres. La princesse n'avait auprès d'elle que son mari auquel l'accoucheur Crofft persuada qu'il n'y avait rien à craindre d'un travail qui durerait depuis soixante heures.

La faculté, réunie dans les pièces voisines, demandait à entrer chez la princesse. Elle s'y refusait péremptoirement, et l'inexpérience du prince, trompé par Crofft, l'empêcha de l'exiger. Enfin, elle mit au monde un enfant très bien constitué et mort uniquement de fatigue ; l'épuisement de la mère était extrême. On la remit au lit. Crofft assura qu'elle n'avait besoin que de repos ; il ordonna que tout le monde quittât sa chambre. Une heure après, sa garde l'entendit faiblement appeler :

« Faites venir mon mari, » dit-elle, et elle expira.

Le prince, couché sur un sofa dans la pièce voisine, put douter s'il avait reçu son dernier soupir. Sa désolation fut telle qu'on peut le supposer ; il perdait tout.

Je ne sais si, par la suite, le caractère de la princesse Charlotte lui préparait un avenir bien doux ; mais elle était encore sous l'influence d'une passion aussi violente qu'exclusive pour lui, et lui en prodiguait toutes les douceurs avec un charme que ses habitudes un peu farouches rendaient encore plus grand.

Il l'apprivoisait, s'il est permis de se servir de cette expression ; et les soins qu'il lui fallait prendre pour adoucir cette nature sauvage, vaincue par l'amour, devaient, tant qu'ils étaient accompagnés de succès, paraître très piquants. On voyait cependant qu'il lui fallait prendre des précautions pour ne pas l'effaroucher et qu'il craignait que le jeune tigre ne se souvînt qu'il avait des griffes.

La princesse aurait-elle toujours invoqué cette loi de droit naturel, qui soumet la femme à la domination de son mari ? Je me suis permis d'en douter ; mais, au moment où elle me l'assurait, elle le croyait tout à fait, et peut-être le prince le croyait aussi. Probablement, après l'avoir perdue, il n'a retrouvé dans sa mémoire que les belles qualités de sa noble épouse.

Il est sûr que, lorsqu'elle voulait plaire, elle était parfaitement séduisante. Avec tout ses travers, rien ne peut donner l'idée de la popularité dont elle jouissait en Angleterre : c'était la fille du pays. Depuis sa plus petite enfance, on l'avait vue élever comme l'héritière de la couronne ; et elle

avait tellement l'instinct de ce qui peut plaire aux peuples que les préjugés nationaux étaient comme incarnés en elle.

Dans son application à faire de l'opposition à son père, elle avait pris l'habitude d'une grande régularité dans ses dépenses et une extrême exactitude dans ses paiements. Lorsqu'elle allait dans une boutique à Londres et que les marchands cherchaient à la tenter par quelque nouveauté bien dispendieuse, elle répondait :

« Ne me montrez pas cela, c'est trop cher pour moi. »

Cent gazettes répétaient ces paroles, et les louaient d'autant plus que c'était la critique du désordre du Régent.

Claremont faisait foi de la simplicité dont la princesse affectait de donner l'exemple. Rien n'était moins recherché que son mobilier. Il n'y avait d'autre glace dans tout l'appartement que son miroir de toilette et une petite glace ovale, de deux pieds sur trois, suspendue en biais dans le grand salon. Les meubles étaient à l'avenant du décor.

Je vois d'ici le grand lit, à quatre colonnes, de la princesse. Les rideaux pendaient tout droit sans draperies, sans franges, sans ornements ; ils étaient de toile à ramages doublés de percale rose. Nul dégagement à cette chambre où des meubles, plus utiles qu'élégants, deux fois répétés, prouvaient les habitudes les plus conjugales, selon l'usage du pays.

Cette extrême simplicité, dans l'habitation d'une jeune et charmante femme, contrastait trop avec les magnificences, les recherches, le luxe presque exagéré dont le Régent était entouré à Carlton House et à Brighton pour ne pas lui déplaire, d'autant qu'on savait, d'autre part, la princesse généreuse et donnant au mérite malheureux ce qu'elle refusait à ses fantaisies.

Elle avait assurément de très belles qualités et un amour de la gloire bien rare à son âge et dans sa position. Sa mort jeta l'Angleterre dans la consternation, et, lorsque j'y revins au mois de décembre, la population entière, jusqu'aux postillons de poste, jusqu'aux balayeurs des rues, portait un deuil qui dura six mois. L'accoucheur Crofft était devenu l'objet de l'exécration publique, au point qu'il finit par en perdre la raison et se brûler la cervelle.

Je me rappelle deux propos de genre divers qui me furent tenus par des ministres anglais.

Cette année, ma mère était souffrante le jour de la Saint-Louis ; je fis les honneurs du dîner donné à l'ambassade pour la fête du Roi. Milord Liverpool était à côté de moi. Un petit chien que j'aimais beaucoup, ayant échappé à sa consigne, vint se jeter tout à travers du dîner officiel à ma grande contrariété. Les gens voulaient l'emporter mais il se réfugiait sous la table. Afin de faciliter sa capture, je l'attirai en lui offrant à manger. Lord Liverpool arrêta mon bras et me dit :

« Ne le trahissez pas, vous pervertiriez ses principes (You will spoil its morals). »

Je levai la tête en riant, mais je trouvais une expression si solennelle sur la physionomie du noble lord que j'en fus déconcertée. Le chien *trahi* fut emporté, et je ne sais encore à l'heure actuelle quel degré de sérieux il y avait dans la remarque du ministre, car il était méthodiste jusqu'au puritanisme.

On ne saurait imaginer, lorsqu'on n'a pas été à même de l'apprécier, à quel point, dans l'esprit d'un anglais, l'homme privé sait se séparer de l'homme d'État. Tandis que l'un se refuse avec indignation à la moindre démarche qui blesse la délicatesse la plus susceptible, l'autre se jette sans hésiter dans l'acte le plus machiavélique et propre à troubler le sort des nations, s'il peut en résulter la chance d'un profit quelconque pour la vieille Angleterre.

De la même main dont lord Liverpool arrêta la mienne dans ma trahison du petit chien, il aurait signé hardiment la reddition de Parga, au risque de la tragédie qui s'en est suivie.

L'autre propos me fut tenu par lord Sidmouth, assis à ma gauche le même jour ; il m'est souvent revenu à la mémoire et même m'a fait règle de conduite. Nous parlions de je ne sais quel jeune ménage auquel un petit accroissement de revenu serait nécessaire pour être à son aise.

« Cela se peut dire, répondit lord Sidmouth, cependant je leur conseillerais volontiers de se contenter de ce qu'ils ont ; car ils n'y gagneraient rien s'ils obtenaient davantage. Je n'ai jamais connu personne,

dans aucune circonstance ni dans aucune position, qui n'eût besoin d'un peu plus pour en avoir assez (A little more to make enough). »

Cette morale pratique m'a paru très éminemment sage et bonne à se rappeler pour son compte. Toutes les fois que je me suis surprise à regretter la privation de quelque fantaisie, je me suis répété que tout le monde réclamait « a little more to make enough » et me suis tenue pour *satisfaite*.

CHAPITRE XII

Le roi de Prusse veut épouser Georgine Dillon. — Rupture de ce mariage. — Désobligeance du roi Louis XVIII pour les Orléans. — Il la témoigne en diverses occasions. — Irritation qui en résulte. — Le comte de La Ferronnays. — Son attachement pour monsieur le duc de Berry. — Madame de Montsoreau et la layette. — Scène entre monsieur le duc de Berry et monsieur de La Ferronnays. — Irritation de la famille royale. — Madame de Gontaut nommée gouvernante. — Conseils du prince de Castelcicala. — Madame de Noailles.

Mon frère sollicitait vivement mon retour qu'il croyait devoir hâter l'époque de son mariage. J'en jugeais autrement, mais je cédaï à ses vœux et ne tardai guère a m'en repentir.

J'arrivai à Paris vers le milieu de septembre. C'est le moment où la ville est la plus déserte, car c'est l'époque de l'année où les personnes qui ne la quittent jamais en sortent en foule et où ceux qui habitent longuement la campagne se gardent bien d'y revenir. Mon séjour en était d'autant plus remarquable ; et je m'aperçus bientôt que ma présence ne servirait qu'à faire mieux apprécier des longueurs qui devenaient un ridicule lorsqu'il s'agissait d'épouser une riche héritière ne dépendant en apparence que d'elle seule.

Quelque déserte que fût la ville, je trouvais encore de bons amis pour me répéter :

« Prenez-y garde, la petite est capricieuse. Déjà plusieurs mariages ont été arrangés par elle, elle les a fait traîner et les a rompus à la veille de se faire. Pour celui de monsieur de Montesquiou, la corbeille était achetée, etc. »

J'avais au service de tout le monde la réponse banale que, si elle devait se repentir d'épouser mon frère, il valait mieux que ce fût la veille que le lendemain. Mais ces propos, auxquels des retards qu'il était impossible

d'expliquer et qui se renouvelaient de quinze jours en quinze jours, donnaient une apparence de fondement quoiqu'ils n'en eussent aucun et que la jeune personne fût aussi contrariée que nous, me firent prendre la résolution de vivre en ermite. Même lorsque la société commença à se reformer pour l'hiver, ma porte était habituellement fermée et je n'allai nulle part.

Ma famille occupait aussi le public par un autre bruit de mariage qui ne m'était guère plus agréable. Le roi de Prusse était devenu très amoureux de ma cousine Georgine Dillon fille d'Édouard Dillon, jeune personne charmante de figure et de caractère. Il voulait à toute force l'épouser.

Madame Dillon avait la tête tournée de cette fortune ; mon oncle en était assez flatté. Georgine seule, qui, avec peu de brillant dans l'esprit, avait un grand bon sens et tout le tact qui peut venir du cœur le plus simple, le plus naïf, le plus honnête, le plus élevé, le plus généreux que j'aie jamais rencontré, sentait à quel point la position qu'on lui offrait était fausse et repoussait l'honneur que le prince Radziwill était chargé de lui faire accepter.

Elle devait être duchesse de Brandebourg et avoir un brillant établissement pour elle et ses enfants. Mais enfin cette main royale qu'on lui présentait ne pouvait être que la gauche ; ses enfants du Roi marié ne seraient pas des enfants légitimes. Sa position personnelle, au milieu de la famille royale, ne serait jamais simple, et elle avait trop de candeur pour être propre à la soutenir.

Le Roi obtint cependant qu'elle vînt passer huit jours à Berlin avec ses parents. Ils furent admis deux fois au souper de famille et les princes les comblèrent de caresses. Le mariage paraissait imminent ; ils retournèrent à Dresde où mon oncle était ministre de France.

Tout était réglé. Le Roi demanda que la duchesse de Brandebourg se fit luthérienne ; Georgine refusa péremptoirement. Il se rabattit à ce qu'elle suivit les cérémonies extérieures du culte réformé ; elle s'y refusa encore. Du moins, elle ne serait catholique qu'en secret et ne pratiquerait pas ostensiblement, nouveau refus de la sage Georgine, malgré les vœux secrets de sa mère, trop pieuse pour oser insister formellement. Son père la laissait libre.

Les négociations traînèrent en longueur ; la fantaisie que le Roi avait eue pour elle se calma. On lui démontra l'inconvénient d'épouser une étrangère, une française, une catholique ; et, après avoir fait jaser toute l'Europe avec assez de justice comme on voit, ce projet de mariage tomba sans querelle et sans rupture. La petite ne donna pas un soupir à ces fausses grandeurs ; sa mère qui l'adorait se consola en la voyant contente. Mon oncle demanda à quitter Dresde pour ne pas se trouver exposé à des relations directes avec le roi de Prusse. Cela aurait été gauche pour tout le monde après ce qui s'était passé.

Sa Majesté Prussienne avait l'habitude de venir tous les ans à Carlsbad, et une nouvelle rencontre aurait pu amener une reprise de passion dont personne ne se souciait. Mon oncle sollicita et obtint de passer de Dresde à Florence. Cette résidence lui plaisait ; elle convenait à son âge, à ses goûts et elle était favorable pour achever l'éducation de sa fille ; car cette Reine élue n'avait pas encore dix-sept années accomplies.

Je trouvais les Orléans très irrités de leur situation à la Cour. Le Roi ne perdait pas une occasion d'être désobligeant pour eux. Il cherchait à établir une différence de traitement entre madame la duchesse d'Orléans, son mari et sa belle-sœur, fondée en apparence sur le titre d'Altesse Royale qu'elle portait, mais destinée au fond à choquer les deux derniers qu'il n'aimait pas.

Tant qu'avait duré l'émigration, il avait protégé monsieur le duc d'Orléans contre les haines du parti royaliste, mais, depuis sa rentrée en France, lui-même en avait adopté toutes les exagérations, et, surtout depuis ce qui s'était passé à Lille en 1815, il poursuivait le prince avec une animosité persévérante.

La famille d'Orléans avait été successivement exclue de la tribune royale à la messe du château, de la loge au spectacle dans les jours de représentation, enfin de toute distinction princière, à ce point qu'à une cérémonie publique à Notre-Dame, Louis XVIII fit enlever les carreaux sur lesquels monsieur le duc d'Orléans et Mademoiselle étaient agenouillés pour les faire mettre en dehors du tapis sur lequel ils n'avaient pas droit de se placer.

Il faut être prince pour apprécier à quel point ces petites avanies blessent. Monsieur le duc d'Orléans me raconta lui-même ce qui lui était arrivé à l'occasion de la naissance d'un premier enfant de monsieur le duc de Berry qui ne vécut que quelques heures.

On dressa l'acte de naissance. Il fut apporté par le chancelier dans le cabinet du Roi où toute la famille et une partie de la Cour se trouvaient réunies. Le chancelier donna la plume au Roi pour signer, puis à Monsieur, à Madame, à messieurs les ducs d'Angoulême et de Berry. Le tour de monsieur le duc d'Orléans arrivé, le Roi cria du plus haut de cette voix de tête qu'il prenait quand il voulait être désobligeant :

« Pas le chancelier, pas le chancelier, les cérémonies. »

Monsieur de Brézé, grand maître des cérémonies, qui était présent s'avança :

« Pas monsieur de Brézé, les cérémonies. »

Un maître des cérémonies se présenta.

« Non, non, s'écria le Roi de plus en plus aigrement, un aide des cérémonies, un aide des cérémonies ! »

Monsieur le duc d'Orléans restait devant la table, la plume devant lui, n'osant pas la prendre, ce qui aurait été une incongruité, et attendant la fin de ce maussade épisode. Il n'y avait pas d'aide des cérémonies présent ; il fallut aller en chercher un dans les salons adjacents. Cela dura un temps qui parut long à tout le monde. Les autres princes en étaient eux-mêmes très embarrassés. Enfin l'aide des cérémonies arriva et la signature, qui avait été si gauchement interrompue, s'acheva, mais non sans laisser monsieur le duc d'Orléans très ulcéré.

En sortant, il dit à monsieur le duc de Berry :

« Monseigneur, j'espère que vous trouverez bon que je ne m'expose pas une seconde fois à un pareil désagrément.

— Ma fois, mon cousin, je vous comprends si bien que j'en ferais autant à votre place. »

Et ils échangèrent une cordiale poignée de main.

Monsieur le duc d'Orléans disait à juste titre que, si telle était l'étiquette et que le Roi tînt autant à la faire exécuter dans toute sa rigueur, il fallait

avoir la précaution de la faire régler d'avance. Il lui importait peu que ses carreaux fussent sur le tapis, ou que la plume lui fût donnée par l'un ou par l'autre, mais cela avait l'air de lui préparer volontairement des humiliations publiques. C'est par ces petites tracasseries, sans cesse renouvelées, qu'en aliénant les Orléans on se les rendait hostiles.

Je suis très persuadée que jamais ils n'ont sérieusement conspiré ; mais, lorsqu'ils rentraient chez eux, blessés de ces procédés qui, je le répète, sont doublement sensibles à des princes et qu'ils se voyaient entourés des hommages et des vœux de tous les mécontents, certainement ils ne les repoussaient pas avec la même vivacité qu'ils l'eussent fait si le Roi et la famille royale les avaient accueillis comme des parents et des amis.

D'un autre côté, les gens de l'opposition affectaient d'entourer monsieur le duc d'Orléans et de le proclamer comme leur chef, et, à mon sens, il ne refusait pas assez hautement ce dangereux honneur. Évidemment ce rôle lui plaisait. Y voyait-il le chemin de la couronne ? Peut-être en perspective, mais de bien loin, pour ses enfants, et seulement dans la pensée d'accommoder la légitimité avec les besoins du siècle.

L'existence éphémère de la petite princesse de Berry donna lieu à une autre aventure très fâcheuse. Je ne me souviens plus si, dans ces pages décousues, le nom de monsieur de La Ferronnays s'est déjà trouvé sous ma plume, cela est assez probable, car j'étais liée avec lui depuis de longues années.

Il avait toujours accompagné monsieur le duc de Berry, lui était tendrement et sincèrement dévoué, savait lui dire la vérité, quelquefois avec trop d'emportement, mais toujours avec une franchise d'amitié que le prince était capable d'apprécier. Les relations entre eux étaient sur le pied de la plus parfaite intimité.

Monsieur de La Ferronnays, après avoir reproché ses sottises à monsieur le duc de Berry, après lui en avoir évité le plus qu'il pouvait, employait sa vie entière à pallier les autres et à chercher à en dérober la connaissance au public. Il avait vainement espéré qu'après son mariage le prince adopterait un genre de vie plus régulier ; loin de là, il semblait redoubler le scandale de ses liaisons subalternes.

Jamais monsieur de La Ferronnays n'avait prêté la moindre assistance aux goûts passagers de monsieur le duc de Berry ; mais, à présent, il en témoignait hautement son mécontentement, tout en veillant jour et nuit à sa sûreté, et les relations étaient devenues hargneuses entre eux.

Monsieur de La Ferronnays était premier gentilhomme de la chambre ostensiblement et de fait maître absolu de la maison où il commandait plus que le prince. Sa femme était dame d'atour de madame la duchesse de Berry ; ils habitaient un magnifique appartement à l'Elysée et y semblaient établis à tout jamais.

Lors de la grossesse de madame la duchesse de Berry, on s'occupa du choix d'une gouvernante. Monsieur le duc de Berry demanda et obtint que ce fût madame de Montsoreau, la mère de madame de La Ferronnays.

L'usage était que le Roi donnait la layette des enfants des Fils de France ; elle fut envoyée et d'une grande magnificence. La petite princesse n'ayant vécu que peu d'heures, la liste civile réclama la layette : Madame de Montsoreau fit valoir les droits de sa place qui lui assuraient *les profits de la layette*. On répliqua qu'elle n'appartenait à la gouvernante que si elle avait servi. Il y eut quelques lettres échangées.

Enfin on en écrivit directement à monsieur le duc de Berry (je crois même que le Roi lui en parla). Il fut transporté de fureur, envoya chercher madame de Montsoreau et la traita si durement qu'elle remonta chez elle en larmes. Elle y trouva son gendre et eut l'imprudence de se plaindre de façon à exciter sa colère. Il descendit chez le prince. Monsieur le duc de Berry vint à lui en s'écriant :

« Je ne veux pas que cette femme couche chez moi.

— Vous oubliez que cette femme est ma belle-mère. »

On n'en entendit pas davantage ; la porte se referma sur eux. Trois minutes après, monsieur de La Ferronnays sortit de l'appartement, alla dans le sien, ordonna à sa femme de faire ses paquets et quitta immédiatement l'Elysée où il n'est plus rentré.

Je n'ai jamais su précisément ce qui s'était passé dans ce court tête à tête ; mais la rupture a été complète et il en est resté dans tous les membres de la famille royale une animadversion contre monsieur de La Ferronnays qui a survécu à monsieur le duc de Berry, et même au bouleversement des

trônes. Je n'ai jamais pu tirer de monsieur de La Ferronnays ni de monsieur le duc de Berry d'autre réponse, si ce n'est qu'il ne fallait pas leur en parler. Si monsieur de La Ferronnays perdait une belle existence, monsieur le duc de Berry perdait un ami véritable, et cela était bien irréparable.

Monsieur de La Ferronnays tint une conduite parfaite, modeste et digne tout à la fois. Il était sans aucune fortune et chargé d'une nombreuse famille. Monsieur de Richelieu, toujours accessible à ce qui lui paraissait honorable, s'occupa de son sort et le nomma ministre en Suède.

Lorsqu'il en prévint monsieur le duc de Berry, il se borna à répondre : « Je ne m'y oppose pas. » Les autres princes en furent très mécontents et cette nomination accrut encore le peu de goût qu'ils avaient pour monsieur de Richelieu, d'autant que bientôt après monsieur de La Ferronnays fut nommé ambassadeur à Pétersbourg. La joie de son éloignement compensait un peu le chagrin de sa fortune. Nous le retrouverons ministre des affaires étrangères et toujours dans la disgrâce des Tuileries.

Une nouvelle grossesse de madame la duchesse de Berry ayant forcé à remplacer madame de Montsoreau, monsieur le duc de Berry demanda madame de Gontaut pour gouvernante de ses enfants. Ce choix ne laissa pas de surprendre tout le monde et de scandaliser les personnes qui avaient été témoins des jeunes années de madame de Gontaut, mais il faut se presser d'ajouter qu'elle l'a pleinement justifié.

L'éducation de Mademoiselle a été aussi parfaite qu'il a dépendu d'elle, et il aurait été bien heureux pour monsieur le duc de Bordeaux qu'elle eût été son unique instituteur.

Madame de Gontaut était depuis bien longtemps dans l'intimité de Monsieur et de son fils, cependant elle n'a jamais été ni exaltée ni intolérante en opinion politique. L'habitude de vivre presque exclusivement dans la société anglaise, un esprit sage et éclairé, l'avaient tenue à l'écart des préjugés de l'émigration. Sa grande faveur du moment auprès de monsieur le duc de Berry venait de ce qu'elle éloignait de sa jeune épouse les rapports indiscrets qui troublaient leur ménage.

Madame la duchesse de Berry était fort jalouse et, quoique le prince ne voulût rien céder de ses habitudes, il était trop bon homme dans le fond pour ne pas attacher un grand prix à rendre sa femme heureuse et à avoir la

paix à la maison. Il savait un gré infini à madame de Gontaut, qui pendant un moment remplaça madame de La Ferronnàys comme dame d'atour, de chercher à y maintenir le calme.

Le prince de Castelcicala avait amorti les premières colères de madame la duchesse de Berry. Il racontait, avec ses gestes italiens et à faire mourir de rire, la conversation où, en réponse à ses plaintes et à ses fureurs, il lui avait assuré d'une façon si péremptoire que tous les hommes avaient des maîtresses, que leurs femmes le savaient et en étaient parfaitement satisfaites, qu'elle n'avait plus osé se révolter contre une situation qu'il affirmait si générale et à laquelle il ne faisait exception absolument que pour monsieur le duc d'Angoulême.

Or, la princesse napolitaine aurait eu peu de goût pour un pareil époux. Elle s'était particulièrement enquis de monsieur le duc d'Orléans, et le prince Castelcicala n'avait pas manqué de répondre de lui :

« Indubitablement, madame, pour qui le prenez-vous ?

— Et ma tante le sait ?

— Assurément, madame ; madame la duchesse d'Orléans est trop sage pour s'en formaliser. »

Malgré ces bonnes instructions de son ambassadeur, la petite princesse reprenait souvent des accès de jalousie, et madame de Gontaut était également utile pour les apaiser et pour écarter d'elle les révélations que l'indiscrétion ou la malignité, pouvait faire pénétrer. Elle continua à jouer ce rôle tant que dura la vie de monsieur le duc de Berry.

Madame la comtesse Juste de Noailles fut nommée dame d'atour ; monsieur le duc de Berry vint lui-même la prier d'accepter. Ce choix réunit tous les suffrages ; personne n'était plus propre à remplir une pareille place avec convenance et dignité.

L'éminent savoir-vivre de madame de Noailles lui tient lieu d'esprit et sa politesse l'a toujours rendue très populaire, quoiqu'elle ait été successivement dame des impératrices Joséphine et Marie-Louise et dame d'atour de madame la duchesse de Berry dont elle n'a jamais été favorite mais qui l'a toujours traitée avec beaucoup d'égards.

CHAPITRE XIII

Je refuse d'aller chez une devineresse. — Aventure du chevalier de Mastyns. — Élections de 1817. — Le parti royaliste sous l'influence de monsieur de Villèle. — Le duc de Broglie et Benjamin Constant. — Monsieur de Chateaubriand appelle l'opposition de gauche *les libéraux*. — Mariage de mon frère. — Visite à Brighton. — Soigneuse hospitalité du prince régent. — Usages du pavillon royal. — Récit d'une visite du Régent au roi George III. — Déjeuner sur l'escalier. — Le grand-duc Nicolas à Brighton.

Le mariage de mon frère se remettait de jour en jour. J'étais au plus fort de l'impatience de ces retards incompréhensibles, lorsqu'un soir une comtesse de Schwitzinoff, dame russe avec laquelle madame de Duras s'était assez liée, nous parla d'une visite qu'elle avait faite à mademoiselle Lenormand, la devineresse, et de toutes les choses extraordinaires qu'elle lui avait annoncées.

J'avais bien quelque curiosité d'apprendre si le mariage de mon frère se ferait enfin cette année ; mais la duchesse en avait encore beaucoup davantage de se faire dire si elle réussirait à empêcher le mariage de sa fille, la princesse de Talmont, avec le comte de La Rochejacquelein, car la seule pensée de cette union faisait le tourment de sa vie.

Elle me pressa fort de l'accompagner chez l'habile sibylle, en nous donnant parole de ne lui adresser qu'une seule question. J'aurais peut-être cédé sans la promesse que j'avais faite à mon père de n'avoir jamais recours à la nécromancie, sous quelque forme qu'elle se présentât. Le motif qui lui avait fait exiger cet engagement est assez curieux pour que je le rapporte ici.

Lorsque mon père entra au service, il eut pour mentor le lieutenant-colonel de son régiment, le chevalier de Mastyns, ami de sa famille, qui le traitait paternellement. C'était un homme d'une superbe figure ; il avait fait

la guerre avec distinction et son caractère bon et indulgent sans faiblesse le rendait cher à tout le régiment.

Dans un cantonnement d'une petite ville en Allemagne, pendant une des campagnes de la guerre de Sept Ans, une bohémienne s'introduisit dans la salle où se tenait le repas militaire. Sa présence offrit quelques distractions à l'oisiveté du corps d'officiers dont le chevalier de Mastyns, fort jeune alors, faisait partie. Il éprouva d'abord de la répugnance contre elle et fit quelques remontrances à ses camarades, puis il céda et finit par livrer sa main à l'inspection de la bohémienne.

Elle l'examina attentivement et lui dit :

« Vous avancerez rapidement dans la carrière militaire ; vous ferez un mariage au-dessus de vos espérances ; vous aurez un fils que vous ne verrez pas, et vous mourrez d'un coup de feu avant d'avoir atteint quarante ans. »

Le chevalier de Mastyns n'attacha aucune importance à ces pronostics. Cependant, lorsqu'en peu de mois il obtint deux grades consécutifs, dus à sa brillante conduite à la guerre, il rappela les paroles de la diseuse de bonne aventure à ses camarades. Elles lui revinrent aussi à la mémoire quand il épousa, quelques années plus tard, une jeune fille riche et de bonne maison. Sa femme était au moment d'accoucher ; il avait obtenu un congé pour aller la rejoindre. La veille du jour où il devait partir, il dit :

« Ma foi, la sorcière n'a pas dit toute la vérité, car j'aurai quarante ans dans cinq jours, je pars demain et il n'y a guère d'apparence d'un coup de feu en pleine paix. »

La chaise de poste dans laquelle il devait partir était arrêtée devant son logis, une charrette l'accrocha, brisa l'essieu ; il fallait plusieurs heures pour le raccommoder. Le chevalier de Mastyns se désolait devant sa porte ; quelques officiers de la garnison passèrent en ce moment ; ils allaient à la chasse à l'affût. Le chevalier l'aimait beaucoup ; il se décida à les suivre pour employer le temps qu'il lui fallait attendre.

On se plaça ; la chasse commença, le chevalier était seul en habit brun. Un des chasseurs l'oubliant, ou l'ignorant, et se fiant sur le vêtement blanc de ses camarades, tira sur quelque chose de foncé qu'il vit remuer dans un buisson. Le chevalier de Mastyns reçut plusieurs chevrotines dans les reins ; on le transporta à la ville.

La blessure quoique très grave n'était pas mortelle ; on le saigna plusieurs fois ; il se rétablit assez pour que le chirurgien répondît de sa guérison et fixât même le jour où il pourrait partir, à une époque assez rapprochée. On lui apporta les lettres arrivées pour lui pendant son état de souffrance. Il en ouvrit une de sa mère ; elle lui annonçait que sa femme était accouchée, plutôt qu'on ne comptait, d'un fils bien portant :

« Ah ! s'écria-t-il, la maudite sorcière aura eu raison ! Je ne verrai pas mon fils ! »

Soudain les convulsions le prirent ; le tétanos suivit, et, douze heures après, il expira dans les bras de mon père.

Les médecins déclarèrent que l'impression morale avait seule causé une mort que l'état de sa blessure ne donnait aucun lieu d'appréhender. Cette aventure, dont mon père avait été presque acteur dans sa première jeunesse, lui avait laissé une impression très vive du danger de fournir à l'imagination une aussi fâcheuse pâture.

Le chevalier de Mastyns était homme de cœur et d'esprit, plein de raison dans l'habitude de la vie. En bonne santé, il se riait des décrets de la bohémienne ; mais, affaibli par les souffrances, il succomba devant cette prévention fatale. Mon père avait donc exigé de nous de ne jamais nous exposer à courir le risque de cette dangereuse faiblesse.

Mon séjour forcé à Paris me rendit spectatrice des élections de 1817. C'étaient les premières depuis la nouvelle loi ; elles ne furent pas de nature à rassurer. Les mécontents, qu'à cette époque nous qualifiions de jacobins, se montrèrent très actifs et eurent assez de succès pour donner de vives inquiétudes au gouvernement. Il appela à son secours les royalistes de toutes les observances afin de combattre les difficultés que leurs propres extravagances avaient amenées. Comme ils avaient peur, ils écoutèrent un moment la voix de la sagesse et se conduisirent suffisamment bien à ces élections pour conjurer le plus fort du danger.

J'avais quelquefois occasion de rencontrer monsieur de Villèle : il s'exprimait avec une modération qui lui faisait grand honneur dans mon esprit. On l'a depuis accusé de souffler en dessous les feux qu'il semblait vouloir apaiser. Je n'ai là-dessus que des notions vagues, venant de ses ennemis. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'il commençait à prendre l'attitude de

chef. Il tenait un langage aussi et peut-être plus modéré qu'on ne pouvait l'attendre d'un homme qui aspirait à diriger un parti soumis à des intérêts passionnés. Il influa beaucoup sur la bonne conduite des royalistes aux élections. L'opposition n'eut pas tous les succès dont elle s'était flattée ; mais elle était redevenue fort menaçante.

Monsieur Benjamin Constant répondait au duc de Broglie qui, avec sa candeur accoutumée, quoique très avant dans l'opposition, faisait l'éloge du Roi et disait que, tout considéré, peut-être serait-il difficile d'en trouver un d'un caractère plus approprié aux besoins du pays :

« Je vous accorderai là-dessus tout ce que vous voudrez ; oui, Louis XVIII est un monarque qui peut convenir à la France telle qu'elle est, mais ce n'est pas celui qu'il nous faut. Voyez-vous, messieurs, nous devons vouloir un roi qui règne par nous, un roi de notre façon qui tombe nécessairement si nous l'abandonnons et qui en ait la conscience. »

Le duc de Broglie lui tourna le dos, car lui ne voulait pas de révolution ; mais il était bien jeune. Il était et sera toujours trop honnête pour être chef de parti. Malheureusement, il y avait plus de gens dans sa société pour propager les doctrines de monsieur Constant que celles toutes spéculatives et d'améliorations progressives de monsieur de Broglie.

Ce fut vers cette époque, que monsieur de Chateaubriand, dans je ne sais quelle brochure, honora les hommes de la gauche du beau nom de *libéraux*. Ce parti réunissait trop de gens d'esprit pour qu'il n'appréciât pas immédiatement toute la valeur du présent ; il l'accepta avec empressement, et il a fort contribué à son succès.

Bien des personnes honorables, qui auraient répugné à se ranger d'un parti désigné sous le nom de jacobin, se jetèrent tête baissée, en sûreté de conscience, parmi les libéraux et y conspirèrent sans le moindre scrupule. C'est surtout en France, où la puissance des mots est si grande, que les qualifications exercent de l'influence.

Ma présence n'ayant pas suffi pour amener la célébration du mariage décidé depuis huit mois, les jeunes gens réclamèrent celle de mon père. Il obtint un congé de quinze jours. Après des tracasseries et des ennuis qui durèrent encore cinq semaines, tous les prétextes de retard étant enfin

épuisés, il assista le 2 décembre 1817 au mariage de son fils avec mademoiselle Destillières.

Huit jours après, il conduisit le nouveau ménage à Londres où ma mère était restée et nous attendait avec impatience.

Le deuil de la princesse Charlotte était porté par toutes les classes et ajoutait encore à la tristesse de Londres à cette époque de l'année où la société y est toujours fort peu animée. Ma jeune belle-sœur n'y prit pas grand goût et fût charmée, je pense, de revenir au bout d'un mois retrouver sa patrie et ses habitudes avec un mari qu'elle aimait et qui la chérissait.

Je prolongeai quelque peu mon séjour en Angleterre, promettant d'aller la rejoindre pour lui faire faire ses visites de noces et la présenter à la Cour et dans le monde.

Mes parents avaient déjà été deux fois à Brighton pendant mes fréquentes absences. Me trouvant à Londres cette année, je fus comprise dans l'invitation. À la première visite qu'ils y avaient faite, un maître d'hôtel du prince était venu à l'ambassade s'informer des habitudes et des goûts de ses habitants, pour que rien ne leur manquât au *pavillon*.

Il est impossible d'être un maître de maison plus soigneux que le Régent et de prodiguer plus de coquetteries quand il voulait plaire. Lui-même s'occupait des plus petits détails. À peine avait-on dîné trois fois à sa table qu'il connaissait les goûts de chacun et se mettait en peine de les satisfaire. On est toujours sensible aux attentions des gens de ce parage, surtout les personnes qui font grand bruit de leur indépendante indifférence. Je n'en ai jamais rencontré aucune qui n'en fût très promptement séduite.

Le deuil encore récent pour la princesse Charlotte ne permettait pas les plaisirs bruyants à Brighton, mais les regrets, si toutefois le Régent en avait eu de bien vifs, étaient passés, et le pavillon royal se montrait plus noir que triste.

Ce pavillon était un chef-d'œuvre de mauvais goût. On avait, à frais immenses, fait venir des quatre parties du monde toutes les magnificences les plus hétéroclites pour les entasser sous les huit ou dix coupes de ce bizarre et laid palais, composé de pièces de rapports ne présentant ni ensemble ni architecture. L'intérieur n'était pas mieux distribué que l'extérieur et assurément l'art avait tout à y reprendre ; mais là s'arrêtait la

critique. Le confortable y était aussi bien entendu que l'agrément de la vie, et, après avoir, pour la conscience de son goût, blâmé l'amalgame de toutes ces étranges curiosités, il y avait fort à s'amuser dans l'examen de leur recherche et de leur dispendieuse élégance.

Les personnes logées au pavillon étaient invitées pour un certain nombre de jours qui, rarement, excédaient une semaine. On arrivait de manière à faire sa toilette avant dîner. On trouvait ses appartements arrangés avec un soin qui allait jusqu'à la minutie des habitudes personnelles de chaque convive. Presque toujours l'hôte royal se trouvait le premier dans le salon. S'il était retardé par quelque hasard et que les femmes l'y eussent précédé, il leur en faisait une espèce d'excuse.

La société du dîner était nombreuse. Elle se composait des habitants du palais et de personnes invitées dans la ville de Brighton, très brillamment habitée pendant les mois d'hiver. Le deuil n'admettait ni bals, ni concerts. Cependant le prince avait une troupe de musiciens, sonnait du cor et jouant d'autres instruments bruyants, qui faisaient une musique enragée dans le vestibule pendant le dîner et toute la soirée. L'éloignement la rendait supportable mais très peu agréable selon moi. Le prince y prenait grand plaisir et s'associait souvent au gong pour battre la mesure.

Après le dîner, il venait des visites. Vers onze heures, le prince passait dans un salon où il y avait une espèce de petit souper froid préparé. Il n'y était suivi que par les personnes qu'il y engageait, les dames à demeure dans la maison et deux ou trois hommes de l'intimité. C'était là que le prince se mettait à son aise.

Il se plaçait sur un sofa, entre la marquise de Hertford et une autre femme à qui il voulait faire politesse, prenait et conservait le dé dans la conversation. Il savait merveilleusement toutes les aventures galantes de la Cour de Louis XVI, aussi bien que celles d'Angleterre qu'il racontait longuement. Ses récits étaient semés parfois de petits madrigaux, plus souvent de gravelures. La marquise prenait l'air digne, le prince s'en tirait par une plaisanterie qui n'était pas toujours de bien bon goût.

Somme toute, ces soirées, qui se prolongeaient jusqu'à deux ou trois heures du matin, auraient paru assommantes si un particulier en avait fait

les frais ; mais le parfum de la couronne tenait toute la société éveillée et la renvoyait enchantée des grâces du prince.

Je me rappelle pourtant avoir été très intéressée un soir par une de ces causeries. Le Régent nous raconta sa dernière visite au Roi son père ; il ne l'avait pas vu depuis plusieurs années. La Reine et le duc d'York, chargés du soin de sa personne, étaient seuls admis à le voir. Je me sers du mot propre en disant *le voir*, car on ne lui parlait jamais. Le son d'une voix, connue ou étrangère, le mettait dans une agitation qu'il fallait des jours et quelquefois des semaines pour calmer.

Le vieux Roi avait eu des accès tellement violents que, par précaution, tous ses appartements étaient matelassés. Il était servi avec un extrême soin, mais dans un silence profond ; on était ainsi parvenu à lui procurer assez de tranquillité. Il était complètement aveugle.

Une maladie de la Reine l'ayant empêchée d'accomplir son pieux devoir, le Régent la suppléa. Il nous dit qu'on l'avait fait entrer dans un grand salon où, séparé par une rangée de fauteuils, il avait aperçu son vénérable père très proprement vêtu, la tête entièrement chauve et portant une longue barbe blanche qui lui tombait sur la poitrine. Il tenait conseil en ce moment et s'adressait à monsieur Pitt en termes fort raisonnables. On lui fit apparemment des objections, car il eut l'air d'écouter et, après quelques instants de silence, reprit son discours en insistant sur son opinion. Il donna ensuite la parole à un autre qu'il écouta de même, puis à un troisième conseiller, le désignant par son nom que j'ai oublié. Enfin il avertit dans les termes officiels que le conseil était levé, appela son page et alla faire des visites à ses enfants, causant avec eux longuement, surtout avec la princesse Amélie, sa favorite (dont la mort inopinée avait contribué à cette dernière crise de sa maladie). En la quittant, il lui dit :

« Je m'en vais parce que la Reine, vous savez, n'aime pas que je m'absente trop longtemps. »

En effet, il suivit cette idée et revint chez la Reine. Toutes ces promenades se faisaient appuyé sur le bras d'un page et sans sortir du même salon. Après un bout de conversation avec la Reine, il se leva et alla tout seul, bien que suivi de près, au piano où il se mit à improviser et à jouer de souvenir de la musique de Hændel en la chantant d'une voix aussi

touchante que sonore. Ce talent de musique (il l'avait toujours passionnément aimée) était singulièrement augmenté depuis sa cruelle maladie.

On prévint le prince que la séance au piano se prolongeait ordinairement au delà de trois heures, et, en effet, après l'avoir longuement écouté, il l'y laissa. Ce qu'il y avait de remarquable c'est que ce respectable vieillard, que rien n'avertissait de l'heure, pas même la lumière du jour, avait un instinct d'ordre qui le poussait à faire chaque jour les mêmes choses aux mêmes heures, et les devoirs de la royauté passaient toujours avant ceux de famille. Sa complète cécité rendait possible le silence dont on l'entourait et que les médecins, après avoir essayé de tous les traitements, jugeaient indispensable.

Je dois au Régent la justice de dire qu'il avait les larmes aux yeux en nous faisant ce récit, un soir bien tard où nous n'étions plus que quatre ou cinq, et qu'elles coulaient le long de ses joues en nous parlant de cette voix, chantant ces beaux motets de Hændel, et de la violence qu'il avait dû se faire pour ne pas serrer dans ses bras le vénérable musicien.

Le roi George III était aussi aimé que respecté en Angleterre. Son cruel état pesait sur le pays comme une calamité publique. Il est à remarquer que, dans un pays où la presse se permet toutes les licences et ne se fait pas faute d'appeler un *chat* un *chat*, jamais aucune allusion désobligeante n'a été faite à la position du Roi, et, jusqu'à Cobbet, tout le monde en a parlé avec convenance et respect. Les vertus privées servent à cela, même sur le trône, lorsqu'on n'est pas en temps de révolution. Toutefois ce respect n'a pas empêché sept tentatives d'assassinat sur George III.

Les invités du pavillon avaient l'option de déjeuner dans leur intérieur ou de prendre part à un repas en commun dont sir Benjamin et lady Bloomfield faisaient les honneurs.

À moins d'indisposition, on préférait ce dernier parti, excepté, toutefois, quelques-unes des anciennes amies du prince qui, cherchant encore à cacher du temps l'*irréparable outrage*, ne paraissaient jamais qu'à la lumière, soin fort superflu et sacrifice très mal récompensé. La marquise d'Hertford en donnait l'exemple.

Je fus très étonnée en sortant de mon appartement de trouver le couvert mis sur le palier de l'escalier. Mais quel palier et quel couvert ! tous les tapis, tous les fauteuils, toutes les tables, toutes les porcelaines, toutes les vaisselles, toutes les recherches de tout genre que le luxe et le bon goût peuvent offrir à la magnificence y étaient déployés. Le prince mettait d'autant plus d'importance à ce que ce repas fut extrêmement soigné qu'il n'y assistait jamais, et qu'aucune délicatesse de bon goût pour ses hôtes ne lui échappait.

Il menait à Brighton à peu près la même vie qu'à Londres, restait dans sa chambre jusqu'à trois heures et montait à cheval ordinairement seul. Si, avant de commencer sa promenade, il rencontrait quelques nouveaux débutants au pavillon, il se plaisait à le leur montrer lui-même et surtout ses cuisines entièrement chauffées à la vapeur sur un plan, tout nouveau à cette époque, dont il était enchanté.

En rentrant, le prince descendait de cheval à la porte de lady Hertford qui habitait une maison séparée mais communiquant à couvert avec le pavillon royal. Il y restait jusqu'au moment où commençait la toilette du dîner.

Pendant la semaine que nous passâmes à Brighton, la même vie se renouvela chaque jour. C'était l'habitude.

Je m'y retrouvai l'année suivante avec le grand-duc, devenu depuis empereur Nicolas. Il était trop jeune pour que le Régent se gênât beaucoup pour lui. La seule différence que je remarquai, c'est qu'au lieu de laisser chacun libre de sa matinée en mettant chevaux et voitures à sa disposition, le Régent faisait arranger une *partie* tous les jours pour le jeune prince, à laquelle, hormis lui, tous les habitants du pavillon se réunissaient.

On visitait ainsi les lieux un peu remarquables à quinze milles à la ronde. Je me rappelle que, dans une de ces promenades, le grand-duc adressa une question à l'amiral sir Edmund Nagle que le régent avait spécialement attaché à sa personne. Celui-ci ôta son chapeau pour répondre :

« Mettez donc votre chapeau. »

Et, en disant ces mots, le grand-duc donna un petit coup de cravache au chapeau. L'amiral le tenait mal apparemment ; il lui échappa et le vent bien carabiné sur la falaise élevée de Brighton l'emporta en tourbillonnant dans

un champ voisin, séparé de nous par une haie et une haute barrière devant laquelle nous étions arrêtés pour examiner un point de vue.

Avant que l'amiral, gros, court et assez âgé, eût pu descendre de cheval, l'Altesse Impériale était sautée à terre, avait deux fois franchi lestement et gracieusement la barrière et rapportait le chapeau à sir Edmund en lui adressant ses excuses. Cette prouesse de bonne grâce et de bonne compagnie donna beaucoup de popularité au grand-duc dans notre coterie de Brighton qui réunissait à cette époque le corps diplomatique presque en entier.

L'étiquette plaça ma mère constamment auprès du grand-duc Nicolas pendant tout son voyage. Avec ses habitudes de Cour et sa vocation pour les princes, elle ne tarda pas à lui plaire. Ils étaient très joliment ensemble ; il l'appelait sa gouvernante et la consultait plus volontiers que la comtesse de Lieven dont il avait peur. Ma mère en était, de son côté, toute affolée et nous le vantait beaucoup. Pour moi, qui ne partage pas son goût pour les princes en général, il me faut plus de temps pour m'approprier aux personnes de cette espèce que ne dura le séjour du grand-duc.

Je le trouvai très beau ; mais sa physionomie me semblait dure, et surtout il me déplut par la façon dont il parlait de son frère, l'empereur Alexandre. Son enthousiasme, porté jusqu'à la dévotion, s'exprimait en véritables tirades de mélodrame et d'un ton si exagéré que la fausseté en sautait aux yeux.

Je n'ai guère vu de jeune homme plus complètement privé de naturel que le grand-duc Nicolas ; mais aurait-il été raisonnable d'en exiger d'un prince et du frère d'un souverain absolu ? Je ne le crois pas. Aussi ne prétends-je pas lui en faire reproche, seulement je m'explique pourquoi, malgré sa belle figure, ses belles façons, sa politesse et les éloges de ma mère, il n'est pas resté gravé d'un burin fort admirateur dans mon souvenir.

CHAPITRE XIV

Je fais naufrage sur la côte entre Boulogne et Calais. — Effet de cet accident. — Excellent propos de Monsieur. — Singulière conversation de Monsieur avec Édouard Dillon. — Les pairs ayant des charges chez le Roi votent contre le ministère. — Réponse de monsieur Canning à ce sujet. — Le Pape et monsieur de Marcellus.

Si j'avais l'intention de faire le récit des petits événements de ma vie privée, ou plutôt si j'avais le talent nécessaire pour les rendre intéressants, j'aurais dû placer en 1800 un combat naval que le bâtiment sur lequel je revenais d'Hambourg soutint à la hauteur du Texel et, en 1804, la description d'un orage qui m'assaillit à l'entrée de la Meuse. On me fit grand honneur, dans ces deux occasions, de mon courage. Je suis forcée de l'expliquer d'une façon excessivement peu poétique ; j'avais abominablement le mal de mer.

Peut-être pourrais-je réclamer à plus juste titre quelque éloge pour avoir montré du sang-froid dans une position très périlleuse qu'amena la courte traversée de Douvres à Calais, au mois de février 1818.

Par la coupable incurie du capitaine, nous échouâmes sur une petite langue de sable placée entre deux rochers à un quart de lieue de la côte. Chaque lame nous soulevait un peu, mais nous retombions plus engravés que jamais. C'était encore heureux, car, si nous avions heurté de cette façon sur les rochers dont nous étions bien rapprochés, peu de secondes auraient suffi à nous démolir.

Le bâtiment était encombré de passagers. La seule petite chaloupe qu'il pût mettre à la mer ne contenant que sept personnes, dont deux matelots pour la conduire, je compris tout de suite que le plus grand danger de notre situation périlleuse était l'effroi qui pouvait se mettre parmi nous et l'empressement à se jeter dans cette embarcation.

Ma qualité de fille d'ambassadeur me donnait d'autant plus d'importance à bord que j'étais accompagnée d'un courrier de cabinet pour lesquels les capitaines des paquebots ont des égards tout particuliers.

J'en profitai pour venir au secours du commandant. Il voulait me faire passer la première ; je l'engageai à placer dans le bateau une mère accompagnée de cinq petits enfants qui jetaient les hauts cris. Un monsieur (je suis fâchée de dire que c'était un français) s'y précipita sous prétexte de porter les enfants, et le bateau s'éloigna.

Je ne nierai pas que les quarante minutes qui s'écoulèrent jusqu'à son retour ne me parussent fort longues. Toutefois le parti que j'avais pris m'avait donné quelque autorité sur mes compagnons de malheur, et j'obtins qu'il n'y aurait ni cris, ni mouvement impétueux. Tout le monde se conduisit très bien. Les femmes qui restaient, nous étions cinq et deux enfants, devaient s'embarquer au second voyage. Les hommes tirèrent au sort pour les suivants. Tout s'exécuta comme il avait été convenu.

Le capitaine m'avait expliqué que le moment du plus grand danger serait celui où la marée tournerait. Si alors le vent poussait à terre, avant que son bâtiment fût gouvernable, il y avait fort à craindre qu'il ne se brisât sur les rochers, si, d'un autre côté, il était assez engravé pour ne pouvoir se relever, il serait rempli par la marée montante. Les deux chances étaient également admissibles, mais nous avions encore un peu de temps devant nous. Au reste, la nuit s'approchait et il neigeait à gros flocons.

Lorsque je quittai le bâtiment, il était tellement penché que les matelots eux-mêmes ne pouvaient traverser le pont qu'à l'aide d'une échelle qu'on avait couchée dessus. Notre départ se conduisit avec un grand ordre et un entier silence. Une jeune femme refusa péremptoirement de se séparer de son mari. Il avait tiré un des derniers numéros, mais un officier qui devait partir par le prochain bateau fut tellement touché de ce dévouement, fait au plus petit bruit possible, qu'il exigea du mari de prendre sa place.

Je pourrais faire un volume de toutes les circonstances touchantes et ridicules qui accompagnèrent cet épisode de mes voyages, depuis le moment où le bâtiment toucha jusqu'à celui où, après une route de sept heures au milieu de la nuit, de la neige, et par des chemins impraticables, la

charrette qui nous portait pêle-mêle sur la paille nous fit faire notre entrée dans Calais.

Le capitaine, débarrassé de ses passagers, manœuvra fort judicieusement. Il lui arriva enfin quelques secours de la côte et il parvint à relever son bâtiment et à l'amener à Calais, quoique très avarié. Le lendemain, il me fit faire des excuses et de grands remerciements sur l'exemple que j'avais donné et qui, assurait-il, avait tout sauvé. J'ai remarqué que les grands dangers trouvent toujours du sang froid, et les grandes affaires du secret. Les cris et les caquets sont pour les petites circonstances.

J'étais partie de Londres malade ; j'arrivai à Paris très bien portante. Je payai cher ce faux bien-être ; la réaction ne tarda pas à se faire sentir. J'eus d'abord un anthrax qui fut précurseur d'une fièvre maligne ; les médecins l'attribuèrent à avoir eu ce qui s'appelle vulgairement le *sang tourné*. Plus on prend sur soi dans un danger évident et apprécié, plus ce résultat peut arriver. Toutefois j'étais souffrante depuis fort longtemps et aurais peut-être été malade sans mon naufrage.

Je présentai ma belle-sœur le lendemain de mon arrivée. Je me rappelle particulièrement ce jour-là parce que c'est le seul mouvement patriotique que j'aie vu à Monsieur et que j'aime à lui en faire honneur. On conçoit qu'un *naufrage* est un argument trop commode pour que les princes ne l'exploitent pas à fond. J'avais fait ma cour à ses dépens chez le Roi, chez Madame, et même chez monsieur le duc d'Angoulême.

Arrivée chez Monsieur, après quelques questions préliminaires, il me dit d'un ton assez triste :

« C'était un paquebot français.

— Non, monseigneur, c'était un anglais.

— Oh ! que j'en suis aise ! »

Il se retourna à son service qui le suivait, et répéta aux dames qui m'environnaient : « Ce n'était pas un capitaine français » avec un air de satisfaction dont je lui sus un gré infini. S'il avait souvent exprimé de pareils sentiments, il aurait été bien autrement populaire.

Je précédai de peu de jours à Paris mon oncle, Édouard Dillon, qui y passait en se rendant de Dresde à sa nouvelle résidence de Florence. Il était

de la maison de Monsieur, et, je crois l'avoir déjà dit, dans des habitudes de familiarité qui dataient de leur jeunesse à tous deux. Un matin, où il quittait Monsieur, il me raconta une conversation qui venait d'avoir lieu. Elle avait roulé sur l'inconvenance des propos tenus par l'opposition et plus encore par le parti ministériel sur le prince.

On cherchait, selon lui, à le déjouer parce qu'il était royaliste et avertissait le Roi des précipices où on entraînait la monarchie, etc. Édouard, qui se trouvait une des personnes les plus raisonnables pouvant l'approcher, combattit ces impressions de Monsieur. Il lui assura qu'il lui serait bien facile de se faire adorer, s'il voulait se montrer moins exclusivement chef d'un parti.

« Mais je ne suis pas chef d'un parti.

— Monseigneur, on vous en donne les apparences.

— C'est à tort, mais comment l'éviter ?

— En étant moins exclusif.

— Jamais je n'accueillerai les jacobins, c'est pour cela qu'on me déteste.

— Mais les gens qui vous servent bien ne sont pas des jacobins.

— C'est selon. Vois-tu, Ned, le vieux levain révolutionnaire, cela reparaît toujours, fût-ce au bout de vingt ans. Quand on a servi les autres, on ne vaut rien pour nous.

— Je suis fâché d'entendre tenir ce langage à Monseigneur ; cela confirme ce que l'on dit.

— Ah ! ah ! et que dit-on ? conte-moi cela, toi.

— Hé bien, Monseigneur, on dit que vous avez envie de faire Mathieu ou Jules ministre. »

Monsieur qui se promenait dans son cabinet, s'arrêta tout court, partit d'un grand éclat de rire.

« Ah ! parbleu, celui-là est trop amusant, ce n'est pas sérieusement que tu me dis cela ?

— Sérieusement, Monseigneur.

— Mais tu connais trop Jules pour que j'aie besoin de te dire ce que c'est ; hé bien, Mathieu c'est la même espèce tout juste, un peu moins

hâbleur peut-être, mais pas plus de fond ni de valeur. Puisqu'on veut bien me prêter des intentions, il faudrait au moins qu'elles fussent de nature à ce que quelqu'un pût y ajouter foi. Allons, allons, mon vieil ami, tranquillise-toi ; si on ne fait jamais d'autre fable sur mon compte, cela n'est pas bien alarmant. Mathieu ! Jules ! Ah ! bon Dieu, quels ministres ? on me croit donc extravagant ! mais il faudrait être fou à lier ! Il n'est pas possible que qui que ce soit y ait cru sérieusement ; on s'est moqué de toi. »

Édouard lui témoigna grande satisfaction des dispositions où il se trouvait. Il vint en toute hâte me conter la sagesse de son prince. J'ai souvent repensé à cette conversation, sur laquelle je ne puis avoir aucun doute, lorsque plus tard Mathieu de Montmorency d'abord et Jules de Polignac ensuite ont été successivement ministres des affaires étrangères.

Monsieur avait-il changé d'opinion sur leur compte, ou bien trompait-il Édouard en 1818 ? Il peut y avoir de l'un et de l'autre.

Il est indubitable que, dès lors, Jules était dans sa plus intime confiance et jouait le rôle de ministre de la police du gouvernement occulte.

L'opposition au Roi avait gagné toute la Cour, et pour conserver un peu de tranquillité dans l'intérieur de sa famille, il n'osait pas en témoigner de ressentiment. La loi de recrutement déplaisait particulièrement à la noblesse. De tout temps, elle regardait l'armée comme son patrimoine. C'était bien à titre onéreux, il faut l'accorder, car elle l'avait exploitée, plus honorablement que lucrativement, pendant bien des siècles, mais elle tenait à en jouir exclusivement et ne voulait pas comprendre combien les temps étaient changés. Elle s'opposa donc au système d'avancement par l'ancienneté avec une extrême passion.

La loi fut emportée à la Chambre des députés ; on savait qu'elle ne parviendrait à passer à celle des pairs qu'à une faible majorité. Le Roi, n'osant pas se prononcer hautement, emmena à sa promenade accoutumée les pairs de service auprès de lui qui, tous, devaient voter contre son gouvernement.

Le Roi ne sortait pas le dimanche ni le mercredi où il tenait conseil. Pour les cinq autres jours de la semaine, il avait cinq promenades, toujours les mêmes, qui revenaient à jour fixe chaque semaine. Celle de la matinée où l'on devait voter était une des plus courtes et les pairs y avaient compté ;

mais le Roi, ce qui était sans exemple, avait changé les ordres pour les relais et, de plus, commandé d'aller doucement.

En général, il voulait aller excessivement vite et toujours sur le pavé. Quelque poussière, quelque verglas qu'il pût y avoir, il ne ralentissait jamais son allure. Il en résultait des accidents graves pour les escortes, mais cela le laissait complètement impassible. Quand un homme était tombé on le ramassait ; cela ne faisait aucun émoi. Si c'était un officier, on envoyait savoir de ses nouvelles, et, si son cheval était estropié, on lui en donnait un. Il n'en était pas davantage.

Il fallait un motif politique pour influencer sur les usages établis ; mais la niche du Roi n'eut pas de succès. Ses zélés serviteurs avaient eu la précaution de demander leur voiture dans la cour des Tuileries. Ils s'y jetèrent, en descendant du carrosse royal, et arrivèrent encore au Luxembourg à temps pour donner leur *non* aux demandes des ministres. Ils n'en furent pas plus mal traités dans les grands appartements, et beaucoup mieux au pavillon de Marsan.

Nous autres, constitutionnels ministériels, étions indignés ; mais les ultras, et même les courtisans plus raisonnables, étaient enchantés de cet acte d'indépendance.

Monsieur Canning se trouvait alors pour quelques jours à Paris. Je me souviens que, le soir même où la discussion sur ce procédé était assez animée, il entra chez madame de Duras. Elle l'interpella :

« N'est-ce pas qu'en Angleterre les personnes attachées au Roi votent selon leur conscience et ne sont nullement forcées de soutenir le ministère ?

— Je ne comprends pas bien.

— Mais, par exemple, si le grand chambellan trouve une loi mauvaise, il est libre de voter contre ?

— Assurément, très libre, chacun est complètement indépendant dans son vote. »

Madame de Duras triomphait.

« Mais, ajouta monsieur Canning, il enverrait sa démission avant de prendre ce parti ; sans cela on la lui demanderait tout de suite. »

Le triomphe fut un peu moins agréable. Toutefois, comme elle avait de l'esprit, elle se rabattit sur ce que notre éducation constitutionnelle n'était pas assez faite pour appeler cela de l'indépendance, et, ramenant la discussion à une thèse générale, tourna le terrain où elle s'était engagée si malencontreusement.

Le parti soi-disant royaliste était tombé dans une telle aberration d'idées que, lorsque monsieur de Marcellus, alors député, fut nommé de la commission pour examiner la loi qui devait accompagner le concordat et garantir les libertés de l'Église gallicane, il n'imagina rien de mieux que d'en référer au Pape en lui envoyant la copie du projet de loi et de tous les documents confiés à la commission.

Le Pape lui répondit qu'il fallait s'opposer à la promulgation de cette loi par tous les moyens possibles, l'autorisant même textuellement à employer en sûreté de conscience la *ruse* et l'*astuce*.

Monsieur de Marcellus, plus bon que méchant dans le fond, profita mal du conseil car il alla porter ce singulier bref au duc de Richelieu qui entra dans une fureur extrême. Il le menaça de le traduire devant les tribunaux pour avoir révélé le secret d'État à une Cour étrangère, lui dit que, si cet ancien régime, qu'il affectait de regretter, subsistait encore, on le ferait pourrir dans une prison d'État et, par grâce encore, pour éviter que le Parlement ne le décrêtât de prise de corps et ne lui fît un plus mauvais parti, etc.

Monsieur de Marcellus fut tout ébahi d'une scène si bien carabinée ; il comprit même son tort ; mais le parti jésuite, très puissant et tout ultramontain, lui donna de grands éloges. Monsieur le prit sous sa protection spéciale et le bruit s'apaisa.

Seulement, il me semble que les négociations à Rome furent retirées à monsieur de Blacas, soupçonné d'avoir eu connaissance de cette intrigue, et qu'on y envoya monsieur Portalis. Celui-ci parvint à faire signer un concordat où les libertés gallicanes étaient aussi bien ménagées que les circonstances le permettaient. Le roi Louis XVIII n'y tenait pas assez pour les défendre vivement contre son frère.

CHAPITRE XV

Coup de pistolet tiré au duc de Wellington. — On trouve l'assassin. — Inquiétude de Monsieur sur la retraite des étrangers. — Agitation dans les esprits. — Ténèbres à la chapelle des Tuileries. — Le duc de Rohan à Saint-Sulpice. — Ses ridicules. — Le duc de Rohan se fait prêtre. — Une aventure à Naples. — Faveur du prince de Talleyrand. — Bal chez le duc de Wellington. — Testament de la reine Marie-Antoinette. — Mort de la petite princesse d'Orléans, née à Twickenham. — Mort de monsieur le prince de Condé. — Son oraison funèbre.

Peu de jours après mon arrivée à Paris, nous fûmes tous mis en grand émoi par une tentative d'assassinat commise sur la personne du duc de Wellington. Un coup de pistolet avait été tiré sur sa voiture au milieu de la nuit, comme il rentrait dans son hôtel de la rue des Champs-Élysées.

Cet événement pouvait avoir les plus fâcheuses conséquences. Le duc de Wellington était le personnage le plus important de l'époque ; tout le monde en était persuadé, mais personne autant que lui. Son mécontentement aurait été une calamité. Tout ce qui tenait au gouvernement fit donc une très grosse affaire de cet attentat et le lendemain le duc était d'assez bonne humeur.

Mais on ne découvrait rien. Personne n'avait été blessé ; on ne retrouvait point de balle ; le coup avait été tiré en pleine obscurité contre une voiture allant grand train. Tout cela paraissait suspect. L'opposition répandit le bruit que le duc, d'accord avec le parti ultra, s'était fait tirer un coup de pistolet à poudre pour saisir ce prétexte de prolonger l'occupation.

Il faut rendre justice au duc de Wellington ; il était incapable d'entrer dans une pareille machination ; mais il conçut beaucoup d'humeur de ces propos, et, il le faut répéter, notre sort dépendait en grande partie de ses bonnes dispositions, car, lui seul pouvait prendre l'initiative et affirmer aux

souverains que la présence en France de l'armée d'occupation, dont il était généralissime, avait cessé d'être nécessaire au repos de l'Europe.

Toute la police était en mouvement sans rien découvrir. Les ultras se frottaient les mains et assuraient que les étrangers séjourneraient cinq années de plus. Enfin on eut des révélations de Bruxelles. Milord Kinnaird, fort avant dans le parti révolutionnaire mais en deçà pourtant de l'assassinat, dénonça l'envoi d'un nommé Castagnon par le comité révolutionnaire séant à Bruxelles où tous les anciens jacobins, présidés par les régicides expulsés du royaume, s'étaient réfugiés. On acquit la preuve que ce Castagnon avait tiré contre le duc. Il fut déféré aux tribunaux et sévèrement puni et le duc se tint pour satisfait. Il entraît consciencieusement dans le projet de libérer la France des troupes sous ses ordres, mais on pouvait toujours redouter ses caprices.

La diminution de l'armée obtenue l'année précédente donnait droit à de grandes espérances. Toutefois, les traités portaient cinq ans de cette occupation, si onéreuse et si humiliante, et la troisième était à peine commencée. Tous les soins du gouvernement étaient employés à obtenir notre délivrance. Il était contrecarré par le parti ultra qui éprouvait, ou feignait, une grande alarme de voir l'armée étrangère quitter la France.

Monsieur avait dit au duc de Wellington, et malheureusement assez haut pour que cela fût entendu et répété :

« Si vous vous en allez, je veux m'en aller aussi.

— Oh ! que non, Monseigneur, avait répondu le duc ; vous y penserez mieux. »

Quelques semaines plus tard, un petit écrit professant la convenance de prolonger l'occupation, loin de chercher à l'abrégier, fut distribué à profusion ; il était anonyme, mais l'enveloppe portait pour timbre : *Chambre de Monsieur*.

On l'attribua à monsieur de Bruges. C'était le précurseur de la fameuse *Note secrète*. Toutes ces petites circonstances fondaient l'immense impopularité sous laquelle Charles X a succombé en trois jours, quelques années après.

Ces intrigues agissaient même sur les personnes qui n'y prenaient aucune part. Il régnait une inquiétude générale qui ne paraissait pas justifiée par la

situation où nous nous trouvions. Dès en arrivant, j'avais eu les oreilles rebattues par l'annonce de la *grande conspiration*. Je demandais qui en faisait partie, on me répondait :

« Je n'en sais rien », mais on ajoutait avec un air capable : « Tenez pour sûr que nous marchons sur un volcan, et certes ce n'est pas monsieur Decazes qui nous sauvera ! »

Il était, de plus en plus, en butte à la haine du parti de la Cour.

À force d'entendre répéter ces paroles, je finissais par être ébranlée à mon tour, lorsqu'une circonstance puérile me rétablit dans mon assiette en me montrant sur quels fondements fragiles on échafaudait les nouvelles. J'assistais à ténèbres à la chapelle des Tuileries ; on frappe un coup léger à la porte de la tribune royale. Une fois ; pas de réponse ; Madame jette un coup d'œil irrité derrière elle. Une seconde ; pas encore de réponse. Une troisième ; le Roi ordonne d'ouvrir. On lui remet un billet, il le lit, fait signe au major général de la garde royale, lui dit quelques mots tout bas. Celui-ci sort et ténèbres s'achèvent au milieu de l'agitation de la Congrégation.

Plus de doute, la grande conspiration a éclaté. Des courtisans trouvent moyen de sortir de la chapelle pour aller en répandre la nouvelle, même à la Bourse, assure-t-on. Rendu dans ses appartements, le Roi annonce que la salle de l'Odéon a pris feu et que le ministre de la police demande des troupes pour maintenir l'ordre. Aussitôt les dévots de ce récrier sur le scandale de troubler le service divin pour un théâtre qui brûle et les courtisans de s'indigner qu'on vienne déranger le Roi pour si mince affaire.

« Comment trouvez-vous monsieur Decazes ? Il fait passer ses ordres par le Roi à présent ! C'est une nouvelle méthode assurément ! »

Le soir, il était répandu dans la ville que l'incendie de l'Odéon était le commencement d'exécution d'une grande conspiration ; et, à la Cour, où on était un peu mieux informé quoique beaucoup plus bête, il n'était question que de l'insolence de ces coups répétés frappés à la porte de la tribune royale. Il semblait qu'on l'eût abattue à coups de hache. C'était aux Tuileries un bien plus grand événement que la destruction d'un des beaux monuments de la capitale.

Cette scène de la chapelle me rafraîchit la mémoire d'un incident dont je fus témoin à Saint-Sulpice, ce même carême, un jour où l'abbé Frayssinous

y prêchait. Les sermons étaient fort courus et, le ministre de la police ayant annoncé le projet d'y assister, le banc de l'œuvre lui fut réservé.

Un équipage avec plusieurs valets en grande livrée s'arrêta au portail. Un homme en uniforme en sortit, c'était évidemment le ministre. Le suisse arriva en toute hâte, hallebarde en main, ouvrant la route à Monseigneur. Le bedeau suivait ; il s'adressa à Alexandre de Boisgelin (passablement gobeur de son métier) pour lui demander s'il était de la suite de Son Excellence.

« De quelle Excellence ?

— Du ministre de la police.

— Où est-il ?

— Là, le suisse précède.

— Mais ce n'est pas le comte Decazes, c'est le duc de Rohan. »

Aussitôt voilà le bedeau au petit galop courant après le suisse pour le ramener à son poste du portail, et le duc de Rohan, dépouillé de ses honneurs usurpés, laissé tout seul au milieu de l'église, obligé d'établir son habit de pair sur une simple chaise de paille, à nos côtés, comme le plus humble d'entre nous. Les rieurs furent contre monsieur de Rohan, en dépit des préjugés aristocratiques qui lui auraient volontiers donné précedence sur monsieur Decazes. Ses ridicules étaient trop flagrants.

Auguste de Chabot, jeune homme qui ne manquait ni d'esprit, ni d'instruction, avait été *presque* forcé d'être chambellan de l'Empereur. Il se conduisit avec dignité, convenance et simplicité à la Cour impériale. À la Restauration, il prit le titre de prince de Léon et les fumées de la vanité lui montèrent à la tête.

Il perdit sa femme, mademoiselle de Sérent, riche héritière, par un horrible accident, et peu de mois avant [l'époque à] laquelle je suis arrivée, la mort de son père l'avait mis en possession du titre de duc de Rohan et de la pairie. Ces honneurs, bien prévus pourtant, achevèrent de l'enivrer d'orgueil. Il devint le véritable émule du marquis de Tuffières.

Il portait ses prétentions aristocratiques jusqu'à l'extravagance. Son château de la Roche-Guyon fut décoré de tous les emblèmes de la féodalité. Ses gens l'appelaient monseigneur. Il était toujours en habit de pair, et en avait fait adopter le collet et les parements brodés à une robe de chambre

dans laquelle il donnait ses audiences le matin, rappelant ainsi feu le maréchal de Mouchy qui s'était fait faire un cordon bleu en tôle pour le porter dans son bain.

Aussi madame de Puisieux disait-elle, en voyant un portrait fort ressemblant du duc de Rohan :

« Oh ! c'est bien Auguste ; et puis voyez, ajoutait-elle en indiquant un écusson de ses armes peint dans le coin du tableau, voyez, voilà l'expression de sa physionomie. »

Le duc de Rohan vint étaler son importance en Angleterre dans l'espoir que son titre lui procurerait la main d'une riche héritière. Celle de ma belle-sœur avait été demandée par lui l'année précédente et, pour ennoblir cette alliance qui lui paraissait bien un peu indigne de lui, il s'était servi de l'intermédiaire du Roi. Cet auguste négociateur ayant échoué auprès de mademoiselle Destillières, le duc n'avait plus vu en France de parti assez riche pour aspirer à l'honneur de partager son nom et son rang.

Le voyage de spéculation matrimoniale en Angleterre étant resté également sans succès, il se décida à embrasser l'état ecclésiastique. Il s'entoura de jeunes prêtres et fit son séminaire dans les salons de la Roche-Guyon. Je ne sais comment cela put s'arranger, mais il est avec le ciel des accommodements.

Les mauvaises langues prétendaient que le célibat n'imposait pas trop de gêne à monsieur de Rohan. J'ai su très positivement un fait dont chacun tirera les conséquences qu'il lui plaira.

En 1813, Auguste de Chabot, alors chambellan de l'Empereur, d'une jolie figure, plein de talent, dessinant très bien, chantant à ravir, assez spirituel et surtout français arrivant de Paris, obtint à Naples de doux regards de la Reine, femme de Murat et régente en l'absence de son mari.

Une vive coquetterie s'établit entre eux. Des apartés, des promenades solitaires, des lettres, des portraits s'ensuivirent. La Reine avait la tête tournée et ne s'en cachait pas. Les choses allèrent si loin, quoique monsieur de Chabot professât dès lors les principes d'une certaine dévotion ostensible, qu'il reçut la clef d'une porte dérobée conduisant à l'appartement de la Reine. Le moment de l'entrevue fut fixé à la nuit suivante. Auguste s'y rendit.

Le lendemain matin, il reçut un passeport pour quitter Naples dans la journée. Un messenger plus intime vint en même temps lui redemander l'élégante petite boîte qui contenait la clef.

Depuis ce jour, la Reine, qui en paraissait sans cesse occupée jusque-là, n'a plus prononcé son nom. Monsieur de Chabot n'a jamais pu comprendre le motif de cette disgrâce, car il se rendait la justice d'avoir été parfaitement respectueux.

Le portrait lui resta, et je l'ai vu entre les mains de la personne confidente de cette intrigue à laquelle il en fit don au moment où il entra dans les ordres.

Quoi qu'il en soit, son choix de l'état ecclésiastique ne l'empêcha pas de conserver toutes les habitudes du *dandysme* le plus outré ; ses recherches de toilette étaient sans nombre. Il entama avec la Cour de Rome une longue et vive négociation pour faire donner à la chasuble une coupe nouvelle qui lui paraissait élégante. Au reste, il faut reconnaître qu'il disait la messe plus gracieusement qu'aucune autre personne et pourtant très convenablement.

Ces ambitions futiles n'arrêtaient pas les autres. Il devint promptement archevêque et cardinal ; je crois qu'au fond c'était là le secret véritable de sa vocation. Les carrières civiles et militaires se trouvaient encombrées ; il se croyait de la capacité, avec raison jusqu'à un certain point, et s'était jeté dans celle de l'Église. Mais j'anticipe ; revenons au printemps de 1818.

J'avais laissé monsieur de Talleyrand honni au pavillon de Marsan ; je le retrouvai dans la plus haute faveur de Monsieur et de son monde. Elle éclata surtout aux yeux du public à un bal donné par le duc de Wellington où les princes assistèrent.

Je me le rappelais l'année précédente dans cette même salle, se traînant derrière les banquettes pour arriver jusqu'à la duchesse de Courlande ; elle lui avait réservé une place à ses côtés où personne ne vint le troubler. Monsieur le duc d'Angoulême, seul de tous les princes, lui adressa quelques mots en passant ; mais, cette fois, l'attitude était bien changée. Il traversait la foule qui s'écartait devant lui ; les poignées de main l'accueillaient et le conduisaient droit sur Monsieur ; monsieur le duc de Berry s'emparait de cette main si courtisée pour ne la céder qu'à Monsieur. Les entours étaient également empressés.

Je n'ai pas suivi le fil de cette intrigue dont le résultat se déployait avec tant d'affectation sous nos yeux. J'ai peine à croire que monsieur de Talleyrand eût flatté les vœux de Monsieur qui, à cette époque, désirait par-dessus tout le maintien de l'occupation.

Monsieur de Talleyrand était trop habile à tâter le pouls du pays pour ne pas reconnaître que la fièvre d'indépendance s'accroissait chaque jour et ferait explosion si on ne la prévenait ; mais certainement il s'unissait à toutes les intrigues pour chasser le duc de Richelieu, et c'était là un suffisant motif d'alliance.

J'eus encore, à ce bal, occasion de remarquer le peu d'obligeance de nos princes. Le duc de Wellington vint proposer à Madame, vers le milieu de la soirée, de faire le tour des salles. Il était indiqué de prendre son bras, et tout grand personnage qu'il était il en aurait été flatté. Mais Madame donna le bras à monsieur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry à Monsieur (monsieur le duc d'Angoulême, selon son usage, était déjà parti) et le duc de Wellington fut réduit à marcher devant la troupe royale en éclaireur.

Elle arriva ainsi jusqu'à un dernier salon où Comte (le physicien) faisait des tours. Il lui fallait en ce moment un compère souffre-douleur. Il jeta son dévolu sur monsieur de Ruffo, fils du prince Castelcicala, ambassadeur de Naples, dont la figure niaise prêtait au rôle qu'il devait jouer. Il fit trouver des cartes dans ses poches, dans sa poitrine, dans ses chausses, dans ses souliers, dans sa cravate ; c'était un déluge.

Les princes riaient aux éclats, répétant de la voix qu'on leur connaît : c'est monsieur de Ruffo, c'est monsieur de Ruffo. Or, ce monsieur de Ruffo était presque de leur intimité, et pourtant, lorsque le tour fut achevé, ils quittèrent l'appartement sans lui adresser un mot de bonté, sans faire un petit compliment à Comte dont la révérence le sollicitait, enfin avec une maussaderie qui me crucifiait car j'y prenais encore un bien vif intérêt.

Peu de semaines avant, j'avais vu chez mon père, à Londres, le prince régent, qui pourtant aussi était assez grand seigneur, assister à une représentation de ce même monsieur Comte, et y porter des façons bien différentes.

Je me suis laissé raconter que rien n'était plus obligeant que la reine Marie-Antoinette. Madame avait repoussé cet héritage, peut-être avec

intention, car la mémoire de sa mère lui était peu chère. Toutes ses adorations étaient pour son père, et, avec ses vertus, elle avait pris ses formes peu gracieuses.

Il y eut vers ce temps une révolution bien frappante des sentiments de Madame. Monsieur Decazes retrouva dans les papiers de je ne sais quel terroriste de 1793 le testament autographe de la reine Marie-Antoinette qui, assurément, fait le plus grand honneur à sa mémoire. Il le porta au Roi qui lui dit de l'offrir à Madame. Elle le lui remit quelques heures après, avec la phrase la plus froide possible, sur ce qu'en effet elle reconnaissait l'écriture et l'authenticité de la pièce.

Monsieur Decazes en fit faire des fac-similés et en envoya un paquet à Madame ; elle n'en distribua pas un seul, et témoigna plutôt de l'humeur dans toute cette occurrence. Toutefois ce testament a été gravé dans la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou qui se construisait sous son patronage.

Si Madame était sévère à la mémoire de sa mère, elle était passionnément dévouée à celle de son père et cette corde de son âme vibrait toujours jusqu'à l'exaltation.

Comme je sortais du bal du duc de Wellington, je me trouvais auprès du duc et de la duchesse de Damas-Crux, ultras forcenés, qui, comme moi, attendaient leur voiture. Édouard de Fitz-James passa ; je lui donnai une poignée de main, puis monsieur Decazes, encore une poignée de main, puis Jules de Polignac, nouvelle poignée de main, puis Pozzo, encore plus amicale poignée de main.

« Vous en connaissez de toutes les couleurs », me dit le duc de Damas.

— Oui, répondis-je, ceux qui se proclament les serviteurs du Roi ; et ceux qui le servent en effet. »

Il était si bête qu'il me fit une mine de reconnaissance ; mais la duchesse me lança un regard furieux et ne me l'a jamais pardonné.

La famille d'Orléans, dont les formes affables et obligeantes faisaient un contraste si marqué à celles de la branche aînée, n'assistait pas à ce bal, autant qu'il m'en souvient. Elle était dans la douleur. La petite princesse, née en Angleterre, était à toute extrémité et mourut, en effet, peu de jours après.

La mort frappait à la fois à deux extrémités de la maison de Bourbon. Le vieux prince de Condé achevait en même temps sa longue carrière en invoquant vainement la présence de ses enfants pour lui fermer les yeux. J'ai déjà dit la vie qui retenait monsieur le duc de Bourbon sur les trottoirs de Londres.

Madame la princesse Louise se refusa également à adoucir les derniers moments de son père, prétendant ne pouvoir quitter sa maison du Temple où elle s'était cloîtrée, quoique toutes les autorités ecclésiastiques l'y autorisassent et que le cardinal de Talleyrand, archevêque de Paris, allât lui-même la chercher. Ce sont de ces vertus que je n'ai jamais pu ni comprendre, ni admirer.

Monsieur le prince de Condé mourut dans les bras de madame de Rouilly, fille naturelle de monsieur le duc de Bourbon ; elle lui prodigua les soins les plus filiaux et les plus tendres.

Monsieur le duc de Bourbon arriva quelques heures après la mort de son père : il parut fort malheureux de n'avoir pu le revoir, et d'autant plus que le vieux prince semblait, dans ses derniers jours, avoir repris la mémoire qu'il avait perdue depuis quelques années et regretter amèrement l'absence de son fils. Monsieur le duc de Bourbon conserva son nom, disant que celui de Condé était trop lourd à porter. Il s'établit au Palais-Bourbon et à Chantilly où il ne tarda pas à donner de nouveaux scandales.

Le service pour monsieur le prince de Condé à Saint-Denis fut très magnifique ; je ne me rappelle plus en quoi on dérogea aux usages, mais il y eut quelque chose de très marqué, en ce genre, pour honorer plus royalement sa mémoire. Le roi Louis XVIII affectait de lui rendre plus qu'il n'était dû à son rang, selon l'étiquette de la Cour de France, peut-être pour marquer encore plus la sévère désobéissance avec laquelle il l'imposait à monsieur le duc d'Orléans.

Je me souviens que cet enterrement fut une grande affaire à la Cour. Pendant ce temps, le public et le ministère se préoccupaient du discours. Le pas était glissant ; il s'agissait du général des émigrés. Il était difficile d'aborder ce sujet de manière à satisfaire les uns et les autres ; car, si *les uns* étaient au pouvoir, *les autres* c'était le pays.

L'abbé Frayssinous, chargé de l'oraison funèbre, s'en tira habilement. Je me rappelle entre autres une phrase qui eut grand succès. En parlant des deux camps français opposés l'un à l'autre, il dit : « *La gloire était partout, le bonheur nulle part* ». En résultat, le discours ne déplut absolument à aucun parti ; c'était le mieux qu'on en pût espérer.

CHAPITRE XVI

Mort de madame de Staël. — Effet de son ouvrage sur la Révolution. — Je retourne à Londres. — Agents du parti ultra. — Présentation de la note secrète. — Le Roi ôte le commandement des gardes nationales à Monsieur. — Fureur de Jules de Polignac. — Conspiration du bord de l'eau. — Congrès d'Aix-la-Chapelle. — Le duc de Richelieu obtient la libération du territoire.

J'ai négligé de parler dans le temps de la mort de madame de Staël. Elle avait eu lieu, pendant un de mes séjours en Angleterre, à la suite d'une longue maladie qu'elle avait traînée le plus tard possible dans ce monde de Paris qu'elle appréciait si vivement. Elle y faisait peine à voir au commencement des soirées. Elle arrivait épuisée par la souffrance mais, au bout de quelque temps, l'esprit prenait complètement le dessus de l'instinct, et elle était aussi brillante que jamais, comme si elle voulait témoigner jusqu'au bout de cette inimitable supériorité qui l'a laissée sans pareille.

La dernière fois que je la vis, c'était le matin ; je partais le lendemain. Depuis quelques jours, elle ne quittait plus son sofa ; les taches livides dont son visage, ses bras, ses mains étaient couverts n'annonçaient que trop la décomposition du sang. Je sentais la pénible impression d'un adieu éternel et sa conversation ne roulait que sur des projets d'avenir. Elle était occupée de chercher une maison où sa fille, la duchesse de Broglie, grosse et prête d'accoucher, serait mieux logée.

Elle faisait des plans de vie pour l'hiver suivant. Elle voulait rester plus souvent chez elle, donner des dîners fréquents. Elle désignait par avance des habitués. Cherchait-elle à s'étourdir elle-même ? Je ne sais ; mais le contraste de cet aspect si plein de mort et de ces paroles si pleines de vie était déchirant ; j'en sortis navrée.

Il y avait une trop grande différence d'âge et assurément de mérite entre nous pour que je puisse me vanter d'une liaison proprement dite avec

madame de Staël, mais elle était extrêmement bonne pour moi et j'en étais très flattée. Le mouvement qu'elle mettait dans la société était précisément du genre qui me plaisait le plus, parce qu'il s'accordait parfaitement avec mes goûts de paresse.

C'était sans se lever de dessus son sofa que madame de Staël animait tout un cercle ; et cette activité de l'esprit m'est aussi agréable que celle du corps me paraît assommante. Quand il me faut aller chercher mon plaisir à grands frais, je cours toujours risque de le perdre en chemin.

Sans être pour moi une peine de cœur, la mort de madame de Staël me fut donc un chagrin. Le désespoir de ses enfants fut extrême. Ils l'aimaient passionnément et la révélation faite sur son lit de douleur et dont j'ai déjà parlé n'affaiblit ni leur sentiment ni leurs regrets.

Auguste de Staël se rendit l'éditeur d'un ouvrage auquel elle travaillait et qui parut au printemps de 1818. Il produisit un effet dont les résultats n'ont pas été sans importance. Pendant l'Empire, la Révolution de 1793 et ceux qui y avaient pris part étaient honnis. La Restauration ne les avait pas réhabilités et personne ne réclamait le dangereux honneur d'avoir travaillé à renverser le trône de Louis XVI. On aurait vainement cherché en France un homme qui voulût se reconnaître ouvrier en cette œuvre. Les régicides mêmes s'en défendaient ; une circonstance fortuite les avait poussés dans ce précipice, et, somme toute, le *petit chat* (peut-être encore parce qu'il ne savait pas s'en expliquer) se trouvait le seul coupable.

Le livre de madame de Staël changea tout à coup cette disposition, en osant parler honorablement de la Révolution et des révolutionnaires. La première, elle distingua les principes des actes, les espérances trompées des honnêtes gens des crimes atroces qui souillèrent ces jours néfastes et ensevelirent sous le sang toutes les améliorations dont ils avaient cru doter la patrie. Enfin elle releva tellement le nom de révolutionnaire que, d'une cruelle injure qu'il avait été jusque-là, il devint presque un titre de gloire. L'opposition ne le repoussa plus. Les libéraux se reconnurent successeurs des révolutionnaires et firent remonter leur filiation jusqu'à 1789.

Messieurs de Lafayette, d'Argenson, de Thiard, de Chauvelin, de Girardin, etc., formèrent les anneaux de cette chaîne. Les Lameth, quoique réclamant le nom de patriotes de 89, et repoussés par les émigrés et la

Restauration, ne s'étaient pas ralliés à l'opposition antiroyaliste. Ils demeuraient libéraux assez modérés, après avoir servi à l'Empereur avec bien moins de zèle que ceux dont je viens de citer les noms.

Je crois que cet ouvrage posthume de madame de Staël a été un funeste présent fait au pays et n'a pas laissé de contribuer à réhabiliter cet esprit révolutionnaire dans lequel la jeunesse s'est retrempée depuis et dont nous voyons les funestes effets. Dès que le livre de madame de Staël en eut donné l'exemple, les hymnes à la gloire de 1789 ne tarirent plus. Il y a bien peu d'esprits assez justes pour savoir n'extraire que le bon grain au milieu de cette sanglante ivraie. Aussi avons-nous vu depuis encenser jusqu'au nom de Robespierre.

Le troisième volume est presque entièrement écrit par Benjamin Constant ; la différence de style et surtout de pensée s'y fait remarquer. Il est plus amèrement républicain ; les goûts aristocratiques qui percent toujours à travers le plébéisme de madame de Staël ne s'y retrouvent pas.

Une fièvre maligne, dont je pensai mourir, me retint plusieurs semaines dans ma chambre. Je n'en sortis que pour soigner ma belle-sœur qui fit une fausse couche de quatre mois et demi et ne laissa pas de nous donner de l'inquiétude pour elle et beaucoup de regrets pour le petit garçon que nous perdîmes. Aussitôt qu'elle fut rétablie, je retournai à Londres.

L'affaire des liquidations, fixée enfin à seize millions pour les réclamations particulières, avait fort occupé mon père. Il avait sans cesse vu renaître les difficultés, qu'il croyait vaincues, sans pouvoir comprendre ce qui y donnait lieu. Une triste découverte expliqua ces retards.

La loyauté de monsieur de Richelieu avait dû se résigner aux roueries inhérentes aux nécessités gouvernementales. Il s'était apprivoisé depuis mon aventure au sujet du docteur Marshall. Le *cabinet noir* lui apporta les preuves les plus flagrantes de la façon dont monsieur Dudon, commissaire de la liquidation, vendait les intérêts de la France aux étrangers, à beaux deniers comptants.

Des lettres interceptées, écrites à Berlin, et lues à la poste de Paris, en faisaient foi. Le duc de Richelieu chassa monsieur Dudon honteusement ; mais, ne pouvant publier la nature des révélations qui justifiaient sa démarche, il se fit de monsieur Dudon un ennemi insolent. Devenu,

immédiatement, royaliste de la plus étroite observance, monsieur Dudon se donna pour victime de la pureté de ses opinions et n'a pas laissé d'être incommode par la suite.

Dès qu'il eut été remplacé par monsieur Mounier, les affaires marchèrent. L'intégrité de celui-ci débrouilla ce que l'autre avait volontairement embrouillé. Les liquidations furent promptement réglées et la conclusion fut un succès pour le gouvernement. C'est à cette occasion que s'est formée la liaison intime du duc de Richelieu avec monsieur Mounier.

À mesure que les affaires d'argent s'aplanissaient, l'espoir de notre émancipation se rapprochait et les fureurs du parti ultra s'exaspéraient dans la même proportion. Sa niaiserie était égale à son intolérance.

Je me souviens qu'avant de quitter Paris j'entendais déblatérer contre le gouvernement qui exigeait des capitalistes français 66 d'un emprunt nouveau, tandis qu'il n'avait pu obtenir que 54 l'année précédente de messieurs Baring et C^{ie} ; faisant crime au ministère que le crédit public se fût, en quelques mois, élevé de 12 pour 100 sous son administration ! Il faut avoir vécu dans les temps de passion pour croire à de pareilles sottises.

Nous vîmes arriver successivement à Londres plusieurs envoyés de Monsieur, les Crussol, les Fitz-James, les La Ferronnays, les de Bruges, etc. Mon père était très bien instruit de leur mission ; les ministres anglais en étaient indignés. Le duc de Wellington signalait d'avance la fausseté de leurs rapports. Tous venaient représenter la France sous l'aspect le plus sinistre et le plus dangereux pour le monde et réclamaient la prolongation de l'occupation étrangère.

Le duc de Fitz-James força tellement la mesure que lord Castlereagh lui dit :

« Si ce tableau était exact, il faudrait sur-le-champ rappeler nos troupes, former un cordon autour de la France et la laisser se dévorer intérieurement. Heureusement, monsieur le duc, nous avons des renseignements moins effrayants à opposer aux vôtres. »

L'expression de ces messieurs, en parlant de mon père, était que c'était dommage mais qu'il avait passé à l'ennemi. Quel bonheur pour la monarchie, si elle avait été exclusivement entourée de pareils ennemis !

Monsieur de Richelieu, selon eux, avait eu de bonnes intentions mais il était pervers.

Quant aux autres ministres, c'étaient des gueux et des scélérats : messieurs Decazes, Lainé, Pasquier, Molé, Corvetto ; il n'y avait rémission pour personne. À mesure que la libération de la patrie approchait, l'anxiété du parti redoublait. Je crois que c'est à cette époque que parut le *Conservateur*. Cette publication hebdomadaire avait pour rédacteur principal monsieur de Chateaubriand, mais tous les coryphées parmi les ultras y déposaient leur bilieuse éloquence. Cet organe a fait bien du mal au trône.

Jules de Polignac arriva le dernier en Angleterre ; il était porteur de la fameuse *note secrète*, œuvre avouée et reconnue de Monsieur, quoique monsieur de Vitrolles l'eût rédigée.

Jamais action plus antipatriotique n'a été conseillée à un prince ; jamais prince héritier d'une couronne n'en a fait une plus coupable. Les cabinets étrangers l'accueillirent avec mépris, et le roi Louis XVIII en conçut une telle fureur contre son frère que cela lui donna du courage pour lui ôter le commandement des gardes nationales du royaume.

Depuis longtemps les ministres sollicitaient du Roi de rendre au ministère de l'intérieur l'organisation des gardes nationales et de les remettre sous ses ordres ; le Roi en reconnaissait la nécessité mais reculait effrayé des cris qu'allait pousser Monsieur.

Il avait été, dès 1814, nommé commandant général des gardes nationaux de France. Il avait formé un état-major à son image. Des inspecteurs généraux allaient chaque trimestre faire des tournées et s'occupaient des dispositions des officiers qui tous étaient nommés par Monsieur et à sa dévotion. La plupart étaient membres de la Congrégation. Leur correspondance avec Jules de Polignac, premier inspecteur général, était journalière et sa police s'exerçait avec activité et passion.

C'était un État dans l'État, un gouvernement dans le gouvernement, une armée dans l'armée. Ce qu'à juste titre on a nommé le *gouvernement occulte* était alors à son apogée. L'ordonnance qui ôtait le commandement à Monsieur enlevait au parti une grande portion de son pouvoir en le privant

d'une force armée aussi énorme dont il pouvait disposer et qui ne recevait d'ordres que de lui.

Jules de Polignac en apprit la nouvelle (car cela avait été tenu fort secret) par ma mère qui lui donna le *Moniteur* à lire. Malgré sa retenue habituelle, il fut assez peu maître de lui pour prononcer quelques mots, trouvés si coupables par ma mère qu'elle lui dit vouloir aller aussitôt les rapporter à mon père pour qu'il en donnât avis au Roi. Averti de son imprudence, il chercha à les tourner en plaisanterie ; mais ne pouvant réussir à faire prendre le change à ma mère, il eut recours à des supplications, qui allèrent jusqu'aux larmes et aux gémissements, et obtint enfin la parole qu'elle ne répéterait pas un propos qu'il assurait n'avoir pas l'importance qu'elle voulait y donner.

Je n'ai jamais su précisément les mots. Seulement le nom de monsieur de Villèle y était mêlé et j'ai eu lieu de croire que la conspiration, dite du bord de l'eau, dont la réalité n'est révoquée en doute par aucune des personnes instruites des affaires à cette époque, cette conspiration, qui avait pour but de faire régner Charles X avant que le Ciel eût disposé de Louis XVIII, n'était que le commentaire des paroles échappées à la colère de Jules.

Je n'entre pas dans plus de détails sur cet événement, quoique la plupart des acteurs parmi les conspirateurs, aussi bien que parmi ceux qu'ils devaient attaquer, fussent des personnes avec lesquelles nos relations étaient intimes ; mais j'étais absente lors de la découverte, et le projet remontait si haut que le ministère et le Roi ne voulurent pas aller jusqu'à la source. On se borna à l'éventer sans donner aucune suite aux recherches.

Le Roi en conçut un mortel chagrin et ne laissa pas ignorer à son frère qu'il en était instruit. Je ne sais pas si monsieur le duc de Berry était dans le secret ; j'espère que non. Quant à monsieur le duc d'Angoulême, le parti s'en cachait avec plus de soin que d'aucune autre personne.

Quoique la sagesse du gouvernement eût assoupi le bruit de cette affaire, le parti ultra se trouva un peu gêné par cette découverte. Il était en position de garder des mesures avec le pouvoir ; il devint, ou du moins chercha à paraître, plus modéré pendant quelque temps.

Cela ne l'empêcha pas d'avoir au Congrès d'Aix-la-Chapelle des agents occupés à déjouer auprès des étrangers les négociations du duc de

Richelieu. Elles réussirent cependant et il eut la gloire et le bonheur de signer le traité qui délivrait son pays d'une garnison étrangère. Sans doute c'était encore à titre onéreux, mais la France pouvait payer les charges qu'elle acceptait ; ce qu'elle ne pouvait plus supporter, c'était l'humiliation de n'être pas maîtresse chez elle.

Le respect et la confiance qu'inspirait le caractère loyal de monsieur de Richelieu entrèrent pour beaucoup dans le succès de cette négociation qui nous combla de joie.

Je me rappelle que, le jour où la signature du traité fut apprise à Londres, tout le corps diplomatique et les ministres anglais accoururent chez mon père lui faire compliment et partager notre satisfaction. Les hommages pour le duc de Richelieu étaient dans toutes les bouches ; chacun avait un trait particulier à citer de son honorable habileté.

CHAPITRE XVII

Le comte Decazes veut changer de ministère. — Intrigues contre le duc de Richelieu. — Il donne sa démission. — Le général Dessolle lui succède. — Mariage de monsieur Decazes. — Le comte de Sainte-Aulaire. — Mon père demande à se retirer. — Il est remplacé par le marquis de La Tour-Maubourg. — Le Roi est mécontent de mon père. — Mes idées sur la carrière diplomatique. — Une journée de pairs. — Monsieur de Barthélemy.

On devait croire qu'après ses succès d'Aix-la-Chapelle le président du conseil reviendrait à Paris tout-puissant. Il en fut autrement. Les deux oppositions de droite et de gauche se coalisèrent pour amoindrir le résultat obtenu, et le parti ministériel, sous l'influence de monsieur Decazes, ne se donna que peu de soins pour le montrer dans toute son importance.

Monsieur de Richelieu était personnellement l'homme le moins propre à exploiter un succès, mais monsieur Decazes s'y entendait fort bien. Dans cette circonstance, il négligea de le vouloir. Des intrigues intérieures dans le sein du ministère en furent cause. Monsieur Decazes s'était uni à un parti semi-libéral qui, depuis, a produit ce qu'on a appelé *les doctrinaires*. Ce parti avait longtemps crié contre le ministère de la police et il persuada à monsieur Decazes qu'en faisant réformer ce ministère au départ des étrangers il semblerait n'avoir été créé que pour un moment de crise et que le Roi ferait un acte habile dont la popularité rejaillirait sur lui.

Monsieur Decazes goûtait cette pensée mais à condition, bien entendu, qu'il resterait ministre et ministre influent. Il en parla à monsieur de Richelieu qui adopta l'idée. Monsieur Lainé, ministre de l'intérieur, professait sans cesse de son désintéressement, de son abnégation de toute ambition et de son ennui des affaires.

Monsieur de Richelieu, qui avait, à cette époque, parfaite confiance en lui et en ses paroles, alla avec la candeur de son caractère lui demander de

céder son portefeuille à Decazes qui en avait envie. Monsieur Lainé se mit en fureur contre une telle proposition, et le duc de Richelieu, avec la gaucherie habituelle de sa loyale franchise, s'en alla rapporter à monsieur Decazes qu'il ne fallait plus penser à son projet parce que monsieur Lainé ne voulait pas y consentir. Il reconnaissait bien du reste la convenance de renoncer à avoir un ministère spécial de la police ; il avouait tous les inconvénients que monsieur Decazes signalait à le maintenir, mais il faudrait aviser à un autre moyen de le supprimer.

Après avoir donné ces étranges satisfactions à messieurs Decazes et Lainé, il partit pour Aix-la-Chapelle en complète sécurité des bonnes dispositions de ses collègues envers lui. Il put en voir la vanité au retour.

Je ne sais pas au juste les intrigues qu'on fit jouer ni les dégoûts dont on l'entoura, mais, à la fin de l'année, il dut donner sa démission ainsi que messieurs Pasquier, Molé, Lainé et Corvetto. Le général Dessolle devint le chef ostensible du nouveau cabinet dont monsieur Decazes était le directeur véritable.

Je n'ai jamais pu comprendre que monsieur Decazes n'ait pas senti que le beau manteau de cristal pur, dont la présidence de monsieur de Richelieu couvrait son favoritisme, était nécessaire à la durée de son crédit. Il ne pouvait soutenir le poids des haines dirigées contre lui que sous cette noble et transparente égide.

Monsieur de Richelieu ne lui enviait en aucune façon sa faveur et lui en laissait toute la puissance, toute l'importance, tous les profits et aussi tous les ennuis ; car ce n'était pas tout à fait un bénéfice sans charge de devoir amuser un vieux monarque valétudinaire tourmenté dans son intérieur.

Monsieur Decazes avait épousé depuis quelques mois mademoiselle de Sainte-Aulaire, fille de qualité riche et ayant par sa mère, mademoiselle de Soyecourt, des alliances presque royales. Ces relations flattaient monsieur Decazes et plaisaient au Roi. Aussi ce mariage lui avait été assez agréable pour qu'il s'en mêlât personnellement, et cette circonstance avait été une occasion de rapprochement avec une nuance d'opposition hostile à laquelle appartenait monsieur de Sainte-Aulaire. Je professe pour celui-ci une amitié qui dure tantôt depuis trente ans. Toutefois je dois avouer que, dans les

premiers moments de la Restauration, il s'était conduit, au moins, avec maladresse.

Il avait successivement renié Napoléon dont il était chambellan en 1814, et Louis XVIII en 1815, dans les deux villes de Bar-le-Duc et de Toulouse dont il se trouvait préfet à ces deux époques, d'une manière ostensible et injurieuse qui ne convenait pas mieux à sa position qu'à son caractère et à son esprit, un des plus doux et des plus agréables que je connaisse. Mais il y a des circonstances si écrasantes qu'elles trouvent bien peu d'hommes à leur niveau, surtout parmi les gens d'esprit. Les bêtes s'en tirent mieux parce qu'elles ne les comprennent pas.

Sa conduite pendant les Cent-Jours avait jeté monsieur de Sainte-Aulaire dans les rangs de la gauche. Le mariage de monsieur Decazes avec mademoiselle de Sainte-Aulaire, au lieu de rapprocher le ministre du parti aristocratique auquel elle appartenait par sa naissance, l'avait mis dans la société de l'opposition et lui donnait, fort à tort, une nuance de couleur révolutionnaire que les ultras enluminaient de leur palette la mieux chargée.

Je n'oserais pas assurer que leurs cris, sans cesse répétés, n'eussent exercé, à notre insu, quelque influence même sur nous à Londres.

La nouvelle de la retraite de monsieur de Richelieu, à laquelle il ne s'attendait nullement, fut un coup très sensible à mon père. J'ai déjà dit que les affaires importantes de l'ambassade se traitaient entre eux, sans passer par les bureaux, dans des lettres confidentielles et autographes. Mon père n'avait aucun rapport personnel avec monsieur Dessolle et ne pouvait continuer avec lui une pareille correspondance.

Il reçut du nouveau ministre une espèce de circulaire fort polie dans laquelle, après force compliments, on l'avertissait que la politique du cabinet était changée.

Mon père avait déjà bien bonne envie de suivre son chef ; cette lettre le décida. Il répondit que sa tâche était accomplie. Ainsi que le duc de Richelieu, il avait cru devoir rester à son poste jusqu'à la retraite complète des étrangers, les négociations entamées devant, autant que possible, être conduites par les mêmes mains, mais qu'une nouvelle ère semblant commencer dans un autre esprit, il profitait de l'occasion pour demander un repos que son âge réclamait.

Nous fûmes charmées, ma mère et moi, de cette décision. La vie diplomatique m'était odieuse, et ma mère ne pouvait supporter la séparation de mon frère. D'ailleurs, nous nous apercevions que le travail auquel il s'était consciencieusement astreint fatiguait trop mon père. Sa bonne judiciaire conservait toute sa force primitive, mais déjà nous remarquions que sa mémoire faiblissait.

Lorsqu'un homme a été depuis l'âge de trente ans jusqu'à soixante hors des affaires et qu'il y rentre, ou il les fait très mal, ou bien elles l'écrasent. C'est ce qui arrivait à mon père.

Monsieur Dessolle lui répondit en l'engageant à revenir sur sa décision, mais il y persista. Ce n'était pas, disait-il, avec l'intention de refuser son assentiment au gouvernement du Roi, mais dans la pensée qu'un ambassadeur nouvellement nommé serait mieux placé vis-à-vis du cabinet anglais qu'un homme qui semblerait appelé à se contredire lui-même.

Une négociation, par exemple, était ouverte pour obtenir du roi des Pays-Bas d'expulser de Belgique le nid de conspirateurs d'où émanaient les brochures et les agitateurs qui troublaient le royaume. Monsieur Decazes mettait la plus grande importance à son succès et en parlait quotidiennement au duc de Richelieu qui, pressé par lui, réclamait les bons offices du cabinet anglais. Un des premiers soins du ministère Dessolle fut d'adresser des remerciements au roi de Hollande pour la noble hospitalité qu'il exerçait envers des réfugiés qu'on espérait voir bientôt rapporter leurs lumières et leurs talents dans la patrie. La copie de cette pièce fut produite à mon père par lord Castlereagh, en réponse à une note qu'il avait passée d'après les anciens documents. Cela était peut-être sage, mais il fallait un nouveau négociateur pour une nouvelle politique.

Il y eut encore une réponse de monsieur Dessolle qui semblait disposé, plus qu'il ne se l'était d'abord proposé, à suivre les traces de son prédécesseur ; mais mon père avait annoncé ses projets de retraite à Londres, et, malgré toutes les obligeantes sollicitations du Régent et de ses ministres, il resta inflexible.

Le marquis de La Tour-Maubourg fut nommé pour le remplacer. Avec la franchise de son caractère, mon père s'occupait tout de suite activement de

lui préparer les voies, de façon à rendre la position du nouvel ambassadeur la meilleure possible, dans les affaires et dans la société.

Monsieur de La Tour-Maubourg, qui est aussi éminemment loyal, ressentit vivement ces procédés et en a toujours conservé une sincère reconnaissance. Mon père y ajouta un autre service, car, de retour à Paris et n'y ayant plus d'intérêt personnel, il démontra clairement que l'ambassade de Londres n'était pas suffisamment payée et fit augmenter de soixante mille francs le traitement de son successeur.

Si monsieur de La Tour-Maubourg était touché des procédés de mon père, monsieur Dessolle, en revanche, était piqué de son retour, et monsieur Decazes en était assez blessé pour avoir irrité le roi Louis XVIII contre lui.

Le favori n'avait pas tout à fait tort. La retraite d'un homme aussi considéré que mon père et qui avait jusque-là marché dans les mêmes voies pouvait s'interpréter comme une rupture, et, malgré l'extrême modération des paroles de mon père et de sa famille, les ennemis de monsieur Decazes ne manquèrent pas de s'emparer de ce prétexte pour en profiter contre lui.

Quelques semaines s'étaient écoulées dans les pourparlers entre mon père et le ministre. Quoique sa démission eût suivi immédiatement celle de monsieur de Richelieu, elle ne fut acceptée qu'à la fin de janvier 1819. Je partis aussitôt pour Paris afin d'y préparer les logements.

Je trouvai le Roi fort exaspéré et disant que, jusqu'à cette heure, il avait cru que les ambassadeurs accrédités par lui le représentaient, mais que le marquis d'Osmond aimait mieux ne représenter que monsieur de Richelieu. On voit que le père de la Charte n'avait pas encore tout à fait dépouillé le petit-fils de Louis XIV et tenait le langage de Versailles. Il aurait probablement mieux apprécié la conduite de mon père si elle avait été agréable au favori.

Celui-ci, au reste, m'accueillit avec une bienveillance que j'ai eu lieu de croire peu sincère. Non seulement mon père, qu'on avait comblé d'éloges pendant tout le cours de son ambassade, ne reçut aucune marque de satisfaction, mais il eut même beaucoup de peine à obtenir la pension de retraite à laquelle il avait un droit acquis et indisputable, sous prétexte que les fonds étaient absorbés. Au reste, il ne fut pas seul à souffrir le *ben servire e non gradire* : les ministres sortants, et surtout monsieur de

Richelieu, firent une riche moisson d'ingratitude, à la Cour, aux Chambres et jusque dans le public.

Monsieur et Madame me traitèrent avec plus de bonté que de coutume lorsque j'allai faire ma cour à mon arrivée de Londres. Monsieur le duc de Berry voulut me faire convenir que mon père quittait la partie parce qu'enfin il la voyait entre les mains des Jacobins. Je m'y refusai absolument, me retranchant sur son âge qui réclamait le repos, sur la convenance de quitter les affaires lorsque l'œuvre de la libération du territoire était accomplie, et sur la santé de ma mère. Le prince insista vainement et m'en témoigna un peu d'humeur, mais pourtant avec son amitié accoutumée.

Quant aux autres, lorsqu'ils virent qu'aucune de nos allures n'était celles de l'opposition et que, dans la Chambre des pairs, mon père votait avec le ministère, ils renoncèrent à leurs gracieusetés et rentrèrent dans leur froideur habituelle.

Ma mère était tombée dangereusement malade à Douvres et nous donna de vives inquiétudes. Elle put enfin passer la mer et nous nous trouvâmes réunis à Paris à notre très grande joie.

Mon père ne tarda pas à éprouver un peu de l'ennui qui atteint toujours les hommes à leur sortie de l'activité des affaires. Son bon esprit et son admirable caractère en triomphèrent promptement. Il n'y a pas de situation plus propre à faire naître ce genre de regret que celle d'un ambassadeur rentrant dans la vie privée. Toutes ses relations sont rompues ; il est étranger aux personnes influentes de son pays ; il n'est plus au courant de ces petits détails qui occupent les hommes au pouvoir, car, après tout, le commérage règne parmi eux comme parmi nous ; il s'est accoutumé à attacher du prix aux distinctions de société, et elles lui manquent toutes à la fois.

Il n'y a pas de métier plus maussade à mon sens, où l'on joue plus complètement le rôle de l'âne chargé de reliques et où les honneurs qu'on reçoit soient plus indépendants de toute estime, de toute valeur, de toute considération personnelle.

Je sais qu'il est convenu de regarder cette carrière comme la plus agréable, surtout lorsqu'on arrive au rang d'ambassadeur. Je ne l'ai connue que dans cette phase et je la proclame détestable. Lorsqu'on a veillé la nuit

pour rendre compte des travaux du jour et qu'on a réussi dans une négociation difficile, épineuse, souvent entravée par des instructions maladroites, tout l'honneur en revient au ministre qui, dans la phrase entortillée de quelque dépêche, vous a laissé deviner ses intentions, précisément assez pour pouvoir vous désavouer si vous échouez. En revanche, si l'affaire manque et s'ébruite, on hausse les épaules et vous êtes proclamé maladroit d'autant plus facilement que, le secret étant la première loi du métier, vous ne pouvez rien apporter pour votre justification.

J'ai vu la carrière diplomatique sous son plus bel aspect, puisque mon père, occupant la première ambassade, y a joui de la confiance entière de son cabinet et d'une grande faveur près de celui de Londres, et pourtant je la proclame, je le répète, une des moins agréables à suivre.

Je comprends qu'un homme politique, dans les convenances duquel une absence peut se trouver entrer momentanément, aille passer quelques mois avec un caractère diplomatique dans une Cour étrangère.

Rien n'est plus mauvais pour les affaires du pays que de pareils ambassadeurs qui s'occupent de toute autre chose ; mais j'admets l'agrément de cette espèce d'exil. Il ne faut pas toutefois s'y résigner trop longtemps, car aucun genre d'absence n'enlève plus promptement et plus complètement la clientèle.

Nous avons vu monsieur de Serre, le premier orateur de la Chambre, ne pouvoir être renommé député après avoir été deux ans ambassadeur à Naples et en mourir de chagrin. Certainement, s'il avait passé ces deux années à la campagne chez lui, dans une retraite absolue, son élection n'aurait pas été contestée et sa carrière d'homme politique serait restée bien plus entière.

Je parle ici pour les hommes à ambition politique, car ceux qui ne veulent que des places et des appointements ont évidemment avantage à préférer l'ambassade à la retraite ; mais aussi, s'ils prolongent leur absence, ils reviennent, au bout de leur carrière, achever dans leur patrie une vie dépourvue de tout intérêt, étrangers à leur famille, isolés de tout intimité et ne s'étant formé aucune des habitudes qui, dans l'âge mûr, suppléent aux goûts de la jeunesse.

Plus le pays auquel on appartient présente de sociabilité, plus ces inconvénients sont réels. Cela est surtout sensible pour les français qui vivent en coterie formée par les sympathies encore plus que par les rapports de rang ou les alliances de famille. Rien n'est plus solide que ces liens et rien n'est plus fragile. Ils sont de verre. Ils peuvent durer éternellement, un rien peut les briser. Ils ne résistent guère à une absence prolongée. On s'aime toujours beaucoup, mais on ne s'entend plus. On croit qu'on aura grande joie à se revoir, et la réunion amène le refroidissement, car on ne parle plus la même langue, on ne s'intéresse plus aux mêmes choses. En un mot, on ne se devine plus. Le lien est brisé. Les français ont si bien l'instinct de ce mouvement de la société que nous voyons nos diplomates empressés de venir fréquemment s'y retremper ; et, de tous les européens, ce sont ceux qui résident le moins constamment dans les Cours où ils sont accrédités.

Ces réflexions, je les faisais alors aussi bien qu'à présent, et j'eus pleine satisfaction à me retrouver *Gros-Jean comme devant*.

Notre *parti pris* de n'être point hostiles au nouveau ministère reçut un échec par la décision de monsieur Decazes de nommer une fournée de soixante pairs (6 mars 1819). Ce n'est pas après avoir retrempe mon éducation britannique, pendant trois années, dans les brouillards de Londres que je pouvais envisager de sang-froid une pareille mesure.

Mon père exigeait mon silence, mais il partageait la pensée que c'était un coup mortel à la pairie. Il a porté ses fruits, car il ne serait pas bien difficile de rattacher la destruction de l'hérédité à la création de ces énormes fournées dont Decazes a donné le premier exemple. La liste de 1815, quoique très nombreuse, porte un caractère tout à fait différent. Il s'agissait de fonder l'institution et non pas de forcer une majorité.

Les nominations de 1819 eurent lieu à l'occasion d'une proposition faite par monsieur de Barthélemy pour la révision de la loi d'élection, loi dont M. Decazes lui-même demanda le rappel peu de mois après. Je ne me suis jamais expliqué comment on était parvenu à obtenir de monsieur de Barthélemy d'attacher le grelot.

Lorsqu'il s'aperçut, à la fin, de tout le bruit qu'il faisait, il pensa en tomber à la renverse. La même chose lui était arrivée lorsque, presque à son

insu, il s'était trouvé directeur de la République. La chute avait été plus rude à cette occasion puisqu'elle l'avait envoyé sur les plages insalubres de la Guyane.

Je l'ai beaucoup connu et je n'ai jamais compris ces deux circonstances de sa vie. C'était le plus honnête homme du monde, le plus probe. Il avait de l'esprit et des connaissances, une conversation facile et quelquefois piquante ; mais il était timide, méticuleux, circonspect. Il avait toujours l'inquiétude de déplaire et surtout le besoin de se mettre à la remorque et de se cacher derrière les autres. Jamais homme n'a été moins propre à jouer un rôle ostensible et n'a eu moins d'ambition. Loin de tirer importance d'avoir été *un cinquième de roi*, il était importuné qu'on s'en souvînt.

Lorsque ce qu'on appela la *proposition Barthélemy* fit une si terrible explosion dans la Chambre et dans le public, il en fut consterné. Je l'ai vu épouvanté de faire tout ce vacarme au point d'en tomber sérieusement malade. Au reste, ce sont de ces événements dont on s'occupe fort pour un moment et qui laissent moins de trace dans le souvenir qu'ils n'en méritent peut-être, car souvent ils ont porté le germe d'une catastrophe que d'autres événements, également oubliés, ont mûrie jusqu'à ce qu'une dernière circonstance la fasse éclore tout à coup.

Nous eûmes un remaniement du ministère avant la fin de l'année. Monsieur Pasquier devint ministre des affaires étrangères. C'était rentrer dans les errements du cabinet Richelieu, et mon père en fut d'autant moins disposé à s'enrôler sous les drapeaux ultras. Monsieur Roy arriva aux finances et monsieur de La Tour-Maubourg eut le portefeuille de la guerre. Il déploya dans cette nouvelle position la même honnêteté, la même probité, la même incapacité qu'il avait portées à Londres.

Mes fréquents voyages en Angleterre m'avaient empêchée d'aller en Savoie. Je profitai de l'été de 1819 pour faire une visite à monsieur de Boigne et prendre les eaux d'Aix.

Au commencement de l'hiver, je vins m'établir avec mes parents dans une maison que j'avais louée dans la rue de Bourbon. C'est là où j'ai passé les dix années qui ont préparé et amené la chute de cette Restauration que j'avais appelée de vœux si ardents et vu commencer avec des espérances si riantes.

R É C I T S D ’ U N E T A N T E

M É M O I R E S
D E L A
C O M T E S S E D E B O I G N E
N É E D ’ O S M O N D

PUBLIÉS INTÉGRALEMENT D’APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

I I I

de 1820 à 1830.

PARIS

ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINTE-HONORÉ
1922

T A B L E D E S M A T I È R E S

[SEPTIÈME PARTIE](#)

[De 1820 à 1830](#)

[CHAPITRE I](#)

Mes habitudes et mes habitués. — Récompense nationale au duc de Richelieu. — La reine de Suède le suit dans son voyage. — Salon de la duchesse de Duras. — Goût de madame de La Rochejaquelein pour la guerre civile. — Madame de Duras se fait auteur. — Mariage de Clara de Duras. — La duchesse de Rauzan.

CHAPITRE II

La princesse de Poix. — Son salon. — Anecdote sur la princesse d'Hénin. — La comtesse Charles de Damas. — L'abbé de Montesquiou. — Le comte de Lally-Tollendal. — Salon de la marquise de Montcalm. — Rapports de famille du duc de Richelieu. — La duchesse de Richelieu. — Mesdames de Montcalm et de Jumilhac.

CHAPITRE III

Carnaval de 1820. — Le Palais-Royal. — Bal à l'Élysée. — Humeur de monsieur le duc de Berry. — Bal masqué chez monsieur Greffulhe. — Mascarade chez madame de La Briche. — Assassinat de monsieur le duc de Berry. — Son courage. — Détails sur cet événement. — Préventions contre le comte Decazes. — Il est forcé de se retirer. — Le duc de Richelieu le remplace. — Promesses de Monsieur.

CHAPITRE IV

Second ministère du duc de Richelieu. — Cadeaux éphémères au duc de Castries. — Procès de Louvel. — Intrigues du parti ultra. — Madame la duchesse de Berry y entre. — Exécution de Louvel. — Agitation politique. — Établissements faits à Chambéry par monsieur de Boigne. — Monsieur Lainé. — La reine Caroline d'Angleterre. — Sa conduite en Savoie. — Naissance de monsieur le duc de Bordeaux. — Mot du général Pozzo. — Promotion de chevaliers des ordres.

CHAPITRE V

Insurrections militaires. — Congrès de Troppau. — Habileté du prince de Metternich. — Il se raccommode avec l'empereur Alexandre. — Conduite du vieux roi de Naples. — La « Paura ». — Description qu'il en fait. — Insurrection du Piémont. — Le prince de Carignan. — Conduite du général Bubna à Milan. — Mort de l'empereur Napoléon.

CHAPITRE VI

Intrigues contre le ministère. — Madame du Cayla. — Retraite du ministère. — Formation du nouveau ministère dont monsieur de Villèle est le chef. Son caractère. — La Congrégation. — Ses projets.

CHAPITRE VII

Mort du duc de Richelieu. — Persévérance de l'attachement de la reine de Suède. — Son désespoir. — Mort de lord Londonderry. — Monsieur de Chateaubriand ambassadeur à Londres. — Il s'y ennue. — Le vicomte de Montmorency. — Congrès de Vérone. — Le duc Mathieu de Montmorency. — Sa vie et sa mort.

CHAPITRE VIII

Madame de Duras fait nommer le duc de Rauzan. — La guerre d'Espagne. — Départ de monsieur le duc d'Angoulême. — Marchés de Bayonne. — Habileté d'Ouvrard. — Intrigues du parti ultra. — Sagesse de monsieur le duc d'Angoulême. — Mécontentement contre lui. — Madame de Meffray. — Campagne en Espagne. — Prise du Trocadéro. — Conduite du prince de Carignan. — Les grenadiers lui donnent des épaulettes en laine. — Mot du duc de Reichstadt à ce sujet. — Madame à Bordeaux. — Le baron de Damas remplace le maréchal de Bellune. — Retour de monsieur le duc d'Angoulême.

CHAPITRE IX

Le duc de Rovigo et le prince de Talleyrand. — Pavillon de Saint-Ouen. — Détails sur cette fête. — Le duc de Doudeauville remplace le marquis de Lauriston au ministère de la maison du Roi. — Lauriston est nommé maréchal de France.

CHAPITRE X

Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt est destitué de places gratuites. — Exécution de quatre jeunes sous-officiers. — Élections gouvernementales. — Renvoi de monsieur de Chateaubriand. — Sa colère. — L'indemnité aux émigrés et la réduction des rentes. — L'archevêque de Paris, monsieur de Quélen. — Situation politique de monsieur de Villèle. — Le père Élisée. — Répugnance du Roi à quitter les Tuileries. — Quel en était le motif.

CHAPITRE XI

Dernière maladie du roi Louis XVIII. — Habileté de madame du Cayla. — Mort du Roi. — « Passez, monsieur le Dauphin ». — Enterrement du Roi. — Le titre de Madame refusé à madame la duchesse de Berry. — Celui d'Altesse Royale donné aux princes d'Orléans. — Réception à Saint-Cloud. — Entrée à Paris du roi Charles X.

CHAPITRE XII

Monsieur le Dauphin entre au Conseil. — Exigences de la Congrégation. — Loi sur le sacrilège. — Disposition des princes pour l'armée. — Soirées chez madame la Dauphine. — Madame la duchesse de Berry à Rosny. — Ses habitudes. — Ses goûts. — Sa popularité. — Sacre du Roi à Reims. — Fêtes à Paris.

CHAPITRE XIII

L'ambassadeur d'Autriche refuse de reconnaître les titres des maréchaux de l'Empire. — Cercles chez le Roi. — Indemnité des émigrés. — Influence du parti prêtre. — Naissance de Jeanne d'Osmond.

CHAPITRE XIV

Mort de l'empereur Alexandre. — Inquiétudes de ses dernières années. — Mission du duc de Raguse près de l'empereur Nicolas. — Illusions du duc de Raguse. — Mort de Talma. — Monsieur de Talleyrand est insulté et frappé par Maubreuil.

CHAPITRE XV

Loi sur le droit d'aînesse. — Enterrement du duc de Liancourt. — La garde nationale est licenciée. — Sosthène de La Rochefoucauld et monsieur de Villèle. — Le Roi au camp de Saint-Omer. — Sagesse de monsieur le Dauphin.

CHAPITRE XVI

Bataille de Navarin. — Élections de 1827. — Société aide-toi, Dieu t'aidera. — Intrigues du parti ultra. — Chute de monsieur de Villèle. — Séjour de dom Miguel à Paris. — Le ministère Martignac. — Désappointement de monsieur de Chateaubriand. — Il accepte l'ambassade de Rome. — Nouvelle intrigue de monsieur de Polignac. — Jeu bizarre de la nature.

CHAPITRE XVII

Changement survenu dans les dispositions de monsieur le Dauphin. — Nomination du baron de Damas comme gouverneur de monsieur le duc de Bordeaux. — Ordonnances de juin 1828 contre les jésuites. — Voyage du

Roi en Alsace. — Quadrilles chez madame la duchesse de Berry. — La petite Mademoiselle. — Son éducation.

CHAPITRE XVIII

Difficultés suscitées de toutes parts au ministère Martignac. — Réponse du Roi au duc de Mortemart. — Campagne des russes contre les turcs. — Le Roi se déclare pour l'empereur Nicolas. — Intrigues dans la Chambre des députés. — Mort de l'évêque de Beauvais. — Progrès du parti prêtre. — Langage différent tenu par le Roi à messieurs de Martignac et de La Ferronnays. — Erreur des prévisions.

CHAPITRE XIX

Chute du ministère Martignac. — Réprobation générale contre le ministère Polignac. — Refus de l'amiral de Rigny. — Démission de monsieur de Chateaubriand. — Projet de mariage pour la princesse Louise d'Orléans. — Maladie de madame la duchesse d'Orléans. — Ouations à monsieur de Lafayette en Dauphiné. — Le Roi croit pouvoir justifier monsieur de Bourmont. — Le maréchal Marmont fait décider l'expédition d'Alger. — Il est complètement joué par monsieur de Bourmont. — Fureur du maréchal.

CHAPITRE XX

Le premier jour de l'année 1830. — Séance royale au Louvre. — Le Roi laisse tomber son chapeau ; monsieur le duc d'Orléans le ramasse. — Testament de monsieur le duc de Bourbon. — Expédition d'Afrique. — Un mot de monsieur de Bourmont — Le Roi et l'amiral Duperré. — Voyage de monsieur le Dauphin à Toulon. — Messieurs de Chantelauze et Capelle entrent dans le ministère.

CHAPITRE XXI

Abolition de la loi salique en Espagne. — Impression de madame la Dauphine. — Séjour de la Cour de Naples à Paris. — Bal donné par madame la duchesse de Berry. — Bal au Palais-Royal. — Maladie du général de Boigne. — Sa mort. — Incendies en Normandie. — Insurrection à Montauban. — Départ des souverains napolitains. — Modération de madame la Dauphine. — Prise d'Alger. — Ordonnances de Juillet. — Secret gardé. — Incrédulité, désespoir et fureur du pays.

APPENDICES

Quelques correspondants de Madame de Boigne.

- I. La reine Marie-Amélie
 - II. Madame Adélaïde d'Orléans.
 - III. M. de Chateaubriand.
 - IV. Le baron Séguier.
 - V. Adrien de Montmorency, duc de Laval.
 - VI. M. Thiers.
 - VII. M. Hyde de Neuville.
 - VIII. L'amiral de Rigny.
 - IX. M. Duchatel.
 - X. Madame Lenormant.
 - XI. La comtesse Mollien.
-

SEPTIÈME PARTIE

De 1820 à 1830.

CHAPITRE I

Mes habitudes et mes habitués. — Récompense nationale au duc de Richelieu. — La reine de Suède le suit dans son voyage. — Salon de la duchesse de Duras. — Goût de madame de La Rochejaquelein pour la guerre civile. — Madame de Duras se fait auteur. — Mariage de Clara de Duras. — La duchesse de Rauzan.

J'aurai moins occasion dorénavant de parler de la politique des Cabinets ; la retraite de mon père en éloignait ma pensée. Le désir de le tenir au courant m'avait, depuis quelques années, encouragée à m'enquérir des affaires publiques avec soin. Privée de ce stimulant d'un côté et assez refroidie par les événements de l'autre, je cessai de m'en occuper avec le même zèle.

Il m'arrivait bien de temps à autre quelque confidence, quelque révélation de dessous de cartes ; mais je ne prenais plus la peine de m'informer de leur exactitude, de remonter aux sources, de suivre les conséquences et les résultats ; et, hormis que j'en causais plus volontiers que les personnes qui n'y avaient jamais pris intérêt, hormis que je n'adoptais pas sans examen les nouvelles qui flattaient mes désirs, je n'étais guère mieux informée que tout le gros des gens du grand monde.

J'avais arrangé ma vie d'une façon qui me plaisait fort. Je sortais peu et, lorsque cela m'arrivait, ma mère tenait le salon, de sorte qu'il était ouvert tous les soirs. Quelques habitués s'y rendaient quotidiennement, et, lorsque l'heure des visites était passée, celle de la conversation sonnait et se prolongeait souvent très tard.

De temps en temps, je priais du monde à des soirées devenues assez à la mode. Mes invitations étaient verbales et censées adressées aux personnes que le hasard me faisait rencontrer. Toutefois, j'avais grand soin qu'il plaçât sur mon chemin celles que je voulais réunir et que je savais se convenir. J'évitais par ce moyen une trop grande foule et la nécessité de recevoir cette

masse d'ennuyeux que la bienséance force à inviter et qui ne manquent jamais d'accourir au premier signe. Je les passais en revue, dans le courant de l'hiver, par assez petite portion, pour ne pas en écraser mon salon. L'incertitude d'y être prié donnait quelque prix à ces soirées et contribuait plus que tout autre chose à les faire rechercher.

Je voyais les gens de toutes les opinions. Les ultras dominaient dans les réunions privées, parce que mes relations de famille et de société étaient toutes avec eux ; mais les habitués des autres jours se composaient de personnes dans une autre nuance d'opinion.

Nous étions les royalistes du Roi et non pas les royalistes de Monsieur, les royalistes de la Restauration et non pas les royalistes de l'Émigration, les royalistes enfin qui, je crois, auraient sauvé le trône si on les avait écoutés.

Je le reconnais, toutefois, nous-mêmes trouvions alors le ministère Decazes tombé dans l'ornière de gauche et prêtant une oreille trop bienveillante aux théoriciens de la doctrine dont la plupart mettaient leurs arguments au service de leurs intérêts. Bien des gens auraient voulu se rallier autour du duc de Richelieu pour faire contrepoids à cette tendance qui effrayait. Non seulement il ne le désirait pas, mais encore il s'y refusait et s'était éloigné.

Monsieur Decazes, un peu repentant peut-être de sa conduite envers le duc, s'occupa avec empressement de lui faire décerner une récompense nationale ; mais les germes d'ingratitude, soigneusement semés depuis quelques mois, avaient fructifié ; et, lorsqu'on voulut faire valoir des services qu'on avait pris tant de peine à déprécier, on ne trouva nulle part assez d'élan pour résister aux malveillances des oppositions de l'extrême gauche et de l'extrême droite. Au lieu d'être votée d'acclamation, la récompense nationale fut discutée, disputée et ne passa qu'à une faible majorité.

Monsieur de Richelieu, le plus désintéressé des hommes, fut profondément blessé de la forme de cette transaction. Il employa la somme votée par les Chambres à une fondation dans la ville de Bordeaux. Accoutumé à la frugalité et à la simplicité, ses revenus personnels suffisaient de reste à ses besoins.

Il était entré à l'hôtel des affaires étrangères apportant tout son bagage dans une valise ; il en sortit de même ; mais, malgré cette modestie, il *se sentait* autant qu'homme de France. Il se souciait peu que ses services fussent mal rémunérés, mais il était cruellement blessé qu'ils ne fussent pas mieux appréciés.

Il était donc profondément dégoûté des affaires et ne voulait y rentrer ni comme chef d'opposition, ni, encore moins, comme chef du gouvernement. C'était un forçat délivré de ses chaînes et il formait le bien ferme propos de ne jamais les reprendre.

Le désir de jouir de la liberté qu'il avait reconquise l'engagea à faire un voyage dans le Midi. Il ne s'attendait guère à la nouvelle persécution qu'il allait y trouver.

La femme de Bernadotte avait passé l'hiver de 1815 en Suède. La rigueur du climat ayant excité une maladie cutanée qui se porta sur son visage, cette espèce de lèpre, jointe aux regrets qu'elle conservait de Paris, lui avait rendu l'habitation de Stockholm si intolérable qu'elle n'avait pu consentir à y prolonger son séjour. Elle était établie à Paris, dans son hôtel de la rue d'Anjou où elle avait une espèce d'existence amphibie. Ses gens et l'ambassadeur du Roi son époux l'appelaient Votre Majesté, le reste de l'univers madame Bernadotte.

Louis XVIII la recevait le matin dans son cabinet *pour rendez-vous d'affaires*. Elle n'allait pas chez les autres princes, ni à la Cour. Du reste, elle faisait des visites à ses anciennes amies sur le pied de l'égalité, et vivait dans une coterie assez restreinte. Je l'ai souvent rencontrée chez madame Récamier où elle n'avait en rien une attitude royale. Quoiqu'elle se fit annoncer : *la reine de Suède*, elle n'exigeait ni n'obtenait aucune distinction sociale.

Vers la fin du ministère de monsieur de Richelieu, elle eut quelque démarche à faire pour un de ses parents. Elle écrivit au ministre et lui demanda une audience. Monsieur de Richelieu se rendit chez elle (comme cela se pratiquait autrefois, par tous les ministres, pour toutes les femmes de la société, usage dont monsieur de Richelieu a seul conservé la tradition de mon temps). Il fut très poli. Ce que madame Bernadotte désirait réussit ; il vint lui-même l'en informer. Elle l'invita à dîner ; il accepta.

Il ne se doutait guère qu'il jetait les fondements d'une frénésie qui l'a poursuivi jusqu'au tombeau. Madame Bernadotte s'était prise d'une telle passion pour le pauvre duc qu'elle le suivit à la piste pendant son voyage. Cela commença par lui paraître extraordinaire. Il ne comprenait pas comment elle se trouvait toujours arriver trois heures après lui dans tous les lieux où il s'arrêtait.

Bientôt il ne put se dissimuler que lui seul l'y attirait et l'y retenait. L'impatience le gagna. Il cacha sa marche et ses projets, fit des crochets, choisit les plus tristes résidences, les plus méchantes auberges. Peines perdues, la maudite berline arrivait toujours trois heures après sa chaise de poste. C'était un cauchemar !

Il sentait, de plus, combien cette poursuite finirait par prêter au ridicule. Il trouva le moyen de faire savoir à la royale héroïne de grande route qu'il était décidé à retourner sur-le-champ à Paris si elle persistait à le suivre. Elle, de son côté, s'informa d'un médecin si les eaux que le duc devait prendre étaient essentielles à sa santé. Sur la réponse affirmative, elle se décida à faire trêve à ses importunités et passa la saison des eaux à Genève ; mais, à peine fut-elle terminée, qu'elle se remit en campagne ; et cette persécution qu'il espérait pouvoir mieux conjurer à Paris qu'ailleurs y ramena le duc, bien plus que l'ouverture de la session.

La maison de madame de Duras était toujours la plus agréable de Paris. La position de son mari à la Cour la mettait en rapport avec les notabilités de tout genre, depuis le souverain étranger qui traversait la France jusqu'à l'artiste qui sollicitait la présentation de son ouvrage au Roi. Elle avait tout le tact nécessaire pour choisir dans cette foule les personnes qu'elle voulait grouper autour d'elle ; et elle s'était fait un entourage charmant, au milieu duquel elle se mourait de chagrin et de tristesse.

Le mariage de sa fille aînée avec monsieur de La Rochejaquelein lui avait été un véritable malheur. Elle y avait constamment refusé son approbation et ne consentit pas même à assister à la cérémonie, lorsque madame de Talmont, ayant atteint vingt et un ans, se décida à la faire célébrer. Le duc de Duras, quoique très récalcitrant, accompagna sa fille à l'autel.

Il est assez remarquable qu'elle s'est mariée deux fois le jour anniversaire de sa naissance, à l'époque juste où la loi le permettait. Le jour où elle a eu quinze ans, elle a épousé le prince de Talmont au milieu des acclamations de sa famille, et, le jour où elle en a eu vingt et un, elle a épousé monsieur de La Rochejaquelein, malgré sa réprobation.

Le grand mérite de monsieur de La Rochejaquelein, aux yeux de sa nouvelle épouse, était son nom vendéen et l'espoir qu'elle serait appelée à jouer un rôle dans les troubles civils de l'Ouest.

Félicie de Duras sortait à peine de l'enfance lorsque le manuscrit de monsieur de Barante (connu sous le nom des *Mémoires de madame de La Rochejaquelein*), circula dans nos salons. Ce récit s'empara de sa jeune imagination. Depuis ce temps, elle a constamment rêvé la guerre civile comme le complément du bonheur, et, pour s'y préparer, dès qu'elle a été maîtresse de ses actions, elle a été à la chasse au fusil, elle a fait des armes, elle a tiré du pistolet, elle a dressé des chevaux, elle les a montés à poil, enfin elle s'est exercée à tous les talents d'un sous-lieutenant de dragons, à la grande désolation de sa mère et à la destruction de sa beauté qui, avant vingt ans, avait succombé devant ce régime de vie.

Madame de La Rochejaquelein s'est donné depuis 1830 la joie de courir le pays le pistolet au poing, d'y fomenter des troubles, d'y attirer beaucoup de malheurs et de ruines. Je ne sais si la réalité de toutes ces choses lui aura paru aussi charmante que son imagination les lui avait représentées ; mais elle est plus excusable qu'aucune autre personne de s'être jetée dans la guerre civile, car c'était son rêve depuis l'âge de douze ans.

Sa belle-mère, la princesse douairière de Talmont, à qui le mariage avec monsieur de La Rochejaquelein plaisait, principalement, je crois, parce qu'il désolait la duchesse de Duras, conserva le nouveau ménage chez elle. Elle a laissé toute sa fortune à Félicie qu'elle semblait aimer passionnément et qui était encensée jusqu'à la fadeur dans le petit cercle de cet intérieur. Je lui ai entendu adresser cette phrase par un des habitués de sa belle-mère :

« Princesse, permettez-moi de prendre la liberté de vous dire que vous avez toujours parfaitement raison. » Je n'en ai jamais oublié l'heureuse rédaction.

Madame de Duras cherchait, quoique un peu honteusement, à recueillir la succession de madame de Staël. Elle était elle-même effrayée de cette prétention et aurait voulu qu'on la reconnût sans qu'elle eût à la proclamer. Ainsi, par exemple, n'osant pas arborer le rameau de verdure que madame de Staël se faisait régulièrement apporter après le déjeuner et le dîner et qu'elle tournait incessamment dans ses doigts, dans le monde comme chez elle, madame de Duras avait adopté des bandes de papier qu'un valet de chambre apportait *in fiocchi* sur un plateau après le café et dont elle faisait des *tourniquets* pendant toute la soirée, les déchirant les uns après les autres.

Elle s'occupait dès lors à écrire les romans qui ont depuis été imprimés et auxquels il me semble impossible de refuser de la grâce, du talent et une véritable connaissance des mœurs de nos salons. Peut-être faut-il les avoir habités pour en apprécier tout le mérite. *Ourika* retrace les sentiments intimes de madame de Duras. Elle a peint sous cette peau noire les tourments que lui avait fait éprouver une laideur qu'elle s'exagérait et qui, à cette époque de sa vie, avait même disparu.

Ses occupations littéraires ne la calmaient pas sur ses chagrins de cœur que l'attachement naissant de monsieur de Chateaubriand pour madame Récamier rendait très poignants, et ses chagrins de cœur ne suffisaient pas à la distraire de son ambition de situation.

Elle n'avait pas de garçon. Le second mariage de sa fille aînée l'avait trop irritée pour s'occuper de son sort. Elle reporta toutes ses espérances sur la seconde, Clara, à qui elle voulut créer une existence qui montrât à Félicie tout ce qu'elle avait perdu par sa rébellion.

Elle choisit Henri de Chastellux et obtint de lui qu'il consentirait à changer son nom pour celui de Duras, avec la promesse qu'en épousant Clara il hériterait du duché et de tous les avantages que les Duras auraient pu faire à leur fils. En conséquence, nous assistâmes à la messe de mariage du marquis et de la marquise de Duras, mais, lorsque nous revînmes le soir, la duchesse de Duras, à la suite d'une visite de monsieur Decazes, nous présenta, en leur place, le duc et la duchesse de Rauzan. C'était un ancien titre de la maison de Duras que le Roi avait fait revivre en faveur des nouveaux époux. Il avait voulu que ce présent de noces arrivât par l'intermédiaire du favori que la duchesse de Duras avait, malgré les

répugnances de parti et les réticences de salon, employé pour obtenir que l'hérédité du titre et de la pairie du duc de Duras fussent assurés à Henri de Chastellux.

Il ne manqua pas de gens pour le blâmer d'avoir quitté un nom qui valait bien celui de Duras ; mais, à mon sens, il s'est borné à mettre deux duchés et une belle fortune dans la maison de Chastellux, car ses enfants seront Chastellux, malgré les engagements contraires qu'il a pu prendre.

Madame de Duras se complut à entourer Clara de tous les agréments, de toutes les distinctions, de tous les amusements qui peuvent charmer une jeune femme, afin surtout de faire sentir à madame de La Rochejaquelein le poids de son mécontentement. Elle se vengeait comme un amant trahi, car toutes ses préférences avaient été pour Félicie et, même en cherchant à la tourmenter, elle l'adorait encore. Au surplus, elle ne parvint jamais à diviser les deux sœurs qui restèrent tendrement unies, à leur mutuel honneur, quoique l'aînée fût traitée comme une étrangère dans la maison paternelle où l'autre semblait posée sur un autel pour être divinisée.

Les contemporaines de madame de Rauzan ont établi qu'elle était fort bornée. Je ne puis être de cet avis. Elle a beaucoup de bon sens, un grand esprit de conduite ; elle est très instruite, sait plusieurs langues dont elle connaît la littérature. Peut-être n'a-t-elle pas beaucoup d'esprit naturel, mais elle en a été tellement frottée pendant ses premières années qu'elle en est restée suffisamment saturée pour me satisfaire pleinement.

Je ne sais si je m'aveugle par l'affection que je lui porte, mais elle me paraît à cent pieds au-dessus de la plupart de celles qui la critiquent.

CHAPITRE II

La princesse de Poix. — Son salon. — Anecdote sur la princesse d'Hénin. — La comtesse Charles de Damas. — L'abbé de Montesquiou. — Le comte de Lally-Tollendal. — Salon de la marquise de Montcalm. — Rapports de famille du duc de Richelieu. — La duchesse de Richelieu. — Mesdames de Montcalm et de Jumilhac.

Quoique je restasse habituellement chez moi, je fréquentais pourtant deux salons, en outre de celui de madame de Duras, ceux de la princesse de Poix et de la marquise de Montcalm. J'étais accueillie chez madame de Poix avec une bonté extrême et je m'y plaisais.

Ce monde, absolument différent de celui auquel on était accoutumé, mais qui prenait encore vif intérêt à tous les événements du jour, représentait le siècle dernier se mettant à la fenêtre pour voir passer celui-ci. Une jeune personne qui causait y devenait sur-le-champ l'objet d'une gâterie générale et d'acclamations obligeantes que, tout en les trouvant intempestives, on recevait très bénévolement ; du moins, tel est l'effet qu'elles faisaient sur moi.

La princesse de Poix était la plus aimable vieille femme que j'aie rencontrée. Elle joignait aux grâces de l'esprit, aux douceurs du commerce le plus facile, un caractère digne et ferme qui la rendait également propre à être chef de famille et centre de la société. La conduite exemplaire de sa jeunesse lui donnait le droit d'être indulgente dans sa vieillesse, et elle en usait avec assez de discernement pour que sa protection fût honorable et secourable.

Elle est morte comblée d'ans, de respect et de considération, ayant survécu à toutes ses intimités et même à son fils, le duc de Mouchy dont la perte l'a cruellement éprouvée et a hâté sa fin. Elle supportait, depuis plusieurs années, un état de cécité complet avec une patience admirable, usant de tous les moyens rationnels d'adoucir cette calamité et se

soumettant aux inconvénients irrémédiables avec la résignation courageuse et enjouée qui peut en atténuer la souffrance.

Madame de Poix n'ayant jamais émigré, son salon avait peu subi l'influence de la Révolution. Une partie des personnes qui s'y rencontraient chaque soir conservaient l'habitude quotidienne de s'y retrouver depuis quarante ans. Les autres, après une absence plus ou moins longue, étaient venues s'y rallier en se rangeant de nouveau aux formes et au ton dont la vieille maréchale de Beauvau était restée, jusqu'à très récemment, l'exemple et l'oracle. On se trouvait ainsi rattaché directement à la société du temps de Louis XV.

Les enfants et les petits-enfants de la princesse, après avoir dîné et passé quelque temps auprès d'elle, allaient chercher les plaisirs du grand monde vers neuf heures. Ils étaient remplacés par mesdames de Chalais, d'Hénin, de Simiane, de Damas, et messieurs de Chalais, de Montesquiou, de Damas, de Lally, etc. qui s'y réunissaient chaque soir. D'autres habitués étaient moins fidèlement exacts, et toute la bonne compagnie de Paris passait en visite dans ce salon.

Les personnes que j'ai nommées formaient *la coterie* proprement dite, d'ancienne date assurément, car, longtemps avant la Révolution, mesdames les princesses de Poix, de Chalais, d'Hénin et de Bouillon, étaient connues à la Cour sous le titre des *princesses combinées*.

Le ton de cette société était monté à un degré d'enthousiasme et à une sensiblerie pour les petites choses qui semblaient très exagérés à notre génération, rappelée à la simplicité par l'importance des événements, mais qui ne manquaient ni de grâce ni d'obligeance. Un mot un peu heureux, échappé dans la conversation, était relevé avec une approbation qui allait souvent jusqu'à l'applaudissement manuel. Les exclamations : *Qu'elle est charmante ! Qu'il a d'esprit !* etc., se distribuaient en face fort bénévolement.

Madame de Staël avait conservé quelque chose de cette tradition ; mais, plus jeune, elle l'arrangeait mieux aux habitudes du siècle dont elle avait davantage essuyé le frottement.

Dans le salon de madame de Poix, une histoire quelque peu attendrissante faisait couler une profusion de larmes ; c'était aussi un reste

d'habitude de la jeunesse de ces dames où les cœurs sensibles étaient fort à la mode.

On racontait de la princesse d'Hénin, qui professait un sentiment passionné pour madame de Poix, qu'un soir où celle-ci était fort souffrante, madame d'Hénin fut obligée de la quitter pour aller faire son service de dame du palais à Versailles. Le lendemain matin, madame de Poix reçoit une lettre de sa jeune amie : « Elle lui écrit n'ayant pu dormir de la nuit ; elle a compté toutes les heures et, lorsque celle qui devait amener le redoublement a sonné, elle-même a ressenti une espèce de frisson. Elle en est tout épouvantée ! Serait-ce un pressentiment ? Elle ne peut résister à son trouble et fait partir un homme sur-le-champ. Elle ne vivra pas jusqu'au retour ; de grâce qu'on la rassure, etc., etc. »

Madame de Poix, très touchée de l'état de madame d'Hénin, écrit en toute hâte qu'elle a passé une assez bonne nuit et fait entrer le valet de chambre pour lui remettre son billet :

« Allez vite porter ma réponse à madame d'Hénin... Elle a donc passé une bien mauvaise nuit ?

— Je ne sais pas, princesse.

— Était-elle bien souffrante ce matin ?

— On n'était pas entré chez elle quand je suis parti.

— Elle ne vous a donc pas donné sa lettre elle-même ?

— Si fait, princesse, la princesse me l'a remise hier au soir. »

Madame de Poix rit un peu des frissons de son amie, mais cela ne changea rien à leur intimité qui s'est prolongée jusqu'à la mort. Il faut ajouter que madame d'Hénin était la plus affectée de toutes ces dames, et madame de Poix la plus naturelle aussi bien que la plus aimable et la plus raisonnable.

Madame de Simiane, dont j'ai déjà parlé au sujet de monsieur de Lafayette, avait été la jolie femme *par excellence* de la Cour de Louis XVI et conservait une grande élégance, beaucoup d'agrément et tout autant d'esprit qu'il en fallait pour être encore charmante dans sa gracieuse bienveillance.

Madame de Chalais, avec plus d'esprit, n'avait pas le même besoin de plaire, mais cependant beaucoup de bonté.

La comtesse Charles de Damas, moins vieille que ces autres dames et dont l'intimité était de relation plus que de sympathie, a toujours passé vis-à-vis de ses contemporaines pour avoir prodigieusement d'esprit. Je n'en ai jamais vu trace ; mais je me récusé, ne pouvant avoir raison contre l'opinion générale. Toujours gémissante, toujours larmoyante, elle me représentait « la plaintive élégie en longs habits de deuil », et ses sentiments étaient trop affectés pour jamais m'émouvoir. Peu de jours avant ses couches, son mari la trouva toute en larmes :

« Qu'avez-vous, ma chère amie ?

— Hélas ! je pleure mon enfant.

— Hé ! bon Dieu, quelle idée, pourquoi le perdriez-vous ?

— Le perdre ! ah ! cette affreuse pensée me tuerait ! Mais, hélas, ne vais-je pas m'en séparer ?

— Vous en séparer ? Vous comptez le nourrir.

— Il ne sera plus dans mes entrailles. »

Cette enfant, née d'entrailles si maternelles, n'a pas hérité de ces affectations. Elle est une des personnes les plus distinguées et les plus naturelles de mon temps. Je suis liée avec elle depuis notre mutuelle enfance. Elle avait épousé en premières noces monsieur de Vogué qui se tua en tombant de cheval.

Madame de Damas n'omit aucun soin pour entretenir la douleur de sa fille au plus haut degré de violence. Mais elle finit par s'affranchir et épousa César de Chastellux, le frère aîné d'Henry devenu duc de Rauzan.

Je reviens au salon de madame de Poix où madame de Chastellux, au surplus, se trouvait fréquemment.

L'abbé de Montesquiou y régnait. C'est encore une de ces personnes d'esprit que je n'ai jamais su apprécier. Je ne lui en refuse pourtant pas ; mais il l'a employé à faire des sottises comme homme public et à se rendre insupportable par son aigreur comme homme privé.

Aussi, un certain monsieur Brénier, médecin de Nancy, député de la Chambre introuvable et qui avait été adopté par la société ultra à cause de la

violence de ses opinions, disait-il un jour à l'abbé de Montesquiou, qui donnait un de ses coups de griffes aux ministres ses successeurs :

« Monsieur l'abbé, vous ne devriez jamais oublier que vous avez de très grands droits à être fort modeste. »

Cette brutalité expulsa le médecin de la société, et personne n'y perdit, car il était aussi absurde que grossier, mais le mot resta.

Monsieur de Lally a fait des requêtes, des mémoires, des discours, des tragédies, des satires, des panégyriques des morts, bien plus d'éloges des vivants. Je ne sais si rien de tout cela le mènera à la postérité. Ses contemporains l'ont appelé le plus gras des hommes sensibles, on aurait pu ajouter le plus plat des hommes bouffis. Peut-être cela tenait-il à l'affaiblissement de l'âge, mais je ne l'ai jamais vu que plein de ridicules et d'affectation, répandant des larmes à tout propos, pleurant sur l'enfance, pleurant sur les vieillards, pleurant pour la gloire, pleurant pour la défaite, pleurant de joie, pleurant de tristesse, enfin toujours pleurnichant. Je le voyais beaucoup au Palais-Royal, où il jouait son grand jeu, interrogeant tous les enfants, jusqu'à ceux au maillot, s'attendrissant de leurs réponses, et les encensant avec un excès de flatterie qui n'avait pas cours en ce lieu.

Je ne parlerai pas des autres hommes de la société de madame de Poix. Quelques-uns s'étaient renouvelés depuis la Révolution et n'appartenaient pas à son temps. Messieurs de Chalais et de Damas étaient de fort bons et loyaux personnages, mais nullement remarquables.

Le salon de madame de Montcalm était composé de gens de notre âge, et, jusqu'à la mort de son frère le duc de Richelieu, il a eu une teinte politique très marquée.

Le duc de Richelieu avait été marié, à dix-sept ans, à mademoiselle de Rochechouart qui en avait douze. Selon l'usage du temps, on l'avait envoyé voyager. Pendant les trois années de son absence, il recevait de fréquentes lettres de sa jeune épouse, remplies de grâce et d'esprit. À son instante prière, elle lui envoya son portrait où il retrouva les traits, un peu plus développés, du petit minois enfantin gravé dans son souvenir.

Madame la comtesse de Chinon (c'est le nom que portait le jeune ménage) ayant accompli sa quinzième année, le mari fut rappelé. Plein

d'espérance, il débarqua à l'hôtel de Richelieu. On vint au-devant de lui sur l'escalier.

Le vieux maréchal, son grand-père et le duc de Fronsac, son père, avaient placé entre eux un petit monstre de quatre pieds, bossue par devant et par derrière, qu'ils présentèrent au comte de Chinon comme la compagne de sa vie. Il recula de trois marches et tomba sans connaissance sur l'escalier. On le porta chez lui. Il se dit trop souffrant pour paraître au salon, écrivit à ses parents sa ferme détermination de ne jamais accomplir un hymen qui lui répugnait si cruellement, fit demander des chevaux de poste dans la nuit même, prit en désespéré la route d'Allemagne et alla faire les campagnes de Souvarow contre les Turcs.

La duchesse de Fronsac, seconde femme de son père, avait trouvé moyen de pénétrer jusqu'à lui, pendant son court séjour à Paris et de lui présenter deux petites sœurs charmantes, dont il emporta le gracieux souvenir.

Lorsque, quinze ans plus tard, la tourmente révolutionnaire étant un peu calmée, il obtint par la protection de l'empereur Paul I^{er}, au service duquel il était entré, la permission de venir faire un voyage en France sous le consulat de Bonaparte, il rapporta cette agréable image, et retrouva deux petites bossues qui ne cédaient guère à sa femme dans leur tournure hétéroclite. Toutefois, mieux aguerri, il ne prit pas la fuite.

Ce ne fut qu'après avoir vendu ses biens, payé les dettes de la succession et distribué sa part de l'héritage paternel à ses deux sœurs qu'il reprit le chemin de la Crimée où il s'occupait à fonder la ville d'Odessa.

La difficulté des communications, pendant la Révolution, avait tenu le duc de Richelieu dans la même ignorance sur la tournure de ses sœurs que la discrétion mal entendue de sa famille sur celle de sa femme. Il lui en était resté une sorte de répugnance instinctive pour les bossues.

Longtemps après, ayant été nommé tuteur de sa nièce, mademoiselle d'Hautefort, devenue baronne de Damas, et la trouvant aussi contrefaite, il ne put s'empêcher de s'écrier en serrant la main d'un homme de ses amis :

« Ah ! par Dieu, c'est, trop fort, je suis donc né pour être poursuivi, enguignonné de bossues ! »

Si le petit monstre de quinze ans, présenté à monsieur de Richelieu, lui avait inspirée une répugnance invincible, son propre aspect, en revanche, avait produit un effet bien différent. Son air noble, sa charmante figure avaient confirmé l'impression préparée par une correspondance tendre qui se poursuivait fort activement entre les deux jeunes époux.

Sous une enveloppe si hideuse, madame de Richelieu portait un esprit élevé et un cœur généreux. Elle ne s'occupa qu'à réconcilier les deux familles à la fuite intempestive de monsieur de Richelieu, offrit à celui-ci de l'assister dans toutes les tentatives pour faire casser son mariage et accepta comme une faveur le refus qu'il en fit. Avertie par la conduite de son mari des disgrâces personnelles que la tendresse de ses parents avait cherché à lui dissimuler, elle ne voulut pas s'exposer aux dédains du monde et à la pitié des indifférents. Elle se retira dès lors dans une belle terre (Courteilles), à vingt lieues de Paris, qu'elle a constamment habitée jusqu'à sa mort.

Quoique bien jeune encore au moment où la Révolution éclata, ses vertus lui avaient déjà acquis de l'influence ; elle l'employa à maintenir la tranquillité dans ses environs. Elle fut la providence de toute la famille Richelieu, et, loin de jamais témoigner du ressentiment au duc, elle a constamment employé les recherches les plus délicates à l'entourer des soins d'une amitié désintéressée, renfermant dans son sein tout ce qui pouvait sembler dicté par un sentiment plus vif.

Le duc de Richelieu, vaincu par des procédés si généreux et assez noble lui-même pour pardonner à une personne qu'il avait si grièvement offensée, allait quelquefois, depuis la Restauration, la voir au château de Courteilles où il était reçu avec une joie extrême.

Leur âge à tous deux aurait fini par rendre cette existence simple et facile ; je suis persuadée qu'au moment où la mort l'a enlevé, monsieur de Richelieu était près de s'établir à Courteilles. Quant à sa femme, rien ne l'aurait décidée à affronter le monde de Paris dont elle s'était retirée avant d'y être entrée.

Madame de Montcalm était l'aînée des deux sœurs du duc de Richelieu. Un très mauvais état de santé l'autorisait à ne point quitter une chaise longue, et l'espoir de dissimuler sa taille lui donnait la patience de se

soumettre à cette sujétion. Elle montrait un beau visage, et le reste de sa personne était enveloppé de tant de garnitures, de châles, de couvre-pieds que sa difformité était presque entièrement cachée.

J'ai toujours attribué à cette circonstance la préférence marquée que monsieur de Richelieu lui accordait sur sa sœur, madame de Jumilhac, qui promenait son épouvantable figure sans le moindre embarras à travers toutes les foules et toutes les fêtes. Un esprit extrêmement piquant, une imperturbable gaieté, un entrain naturel que je n'ai vu à personne autant qu'à elle, la faisaient rechercher de tout ce qu'il y avait de plus élégant dans la meilleure compagnie.

Il n'y avait pas de bonne fête sans madame de Jumilhac. Elle était très à la mode et, chose bien bizarre, malgré sa figure, c'était le but et l'ambition de toute sa vie.

Madame de Montcalm, avec un esprit beaucoup plus cultivé, était, à mon sens, bien moins aimable que sa sœur. Fort exigeante, elle voulait, avant tout, être admirée de gens capables d'apprécier un mérite qu'elle croyait transcendant. L'autre ne pensait qu'à s'amuser avec les premiers venus.

Peut-être suis-je partielle dans mon jugement des deux sœurs. J'étais fort liée avec la cadette ; il m'était difficile de rester neutre entre elles. En ayant réciproquement l'une pour l'autre les procédés les plus nobles, les plus délicats dans les circonstances importantes, elles se taquinaient et se chagrinaient si constamment dans tous les petits détails de la vie journalière qu'elles en étaient venues à se détester cordialement. Les personnes de leur intimité se trouvaient nécessairement influencées et conduites à prendre parti.

Quoiqu'il en soit, monsieur de Richelieu accordait une préférence marquée à madame de Montcalm. Il passait chez elle la plus grande partie de ses soirées, ce qui lui facilitait le moyen d'attirer autour de sa chaise longue toutes les notabilités françaises et étrangères.

CHAPITRE III

Carnaval de 1820. — Le Palais-Royal. — Bal à l'Élysée. — Humeur de monsieur le duc de Berry. — Bal masqué chez monsieur Greffulhe. — Mascarade chez madame de la Briche. — Assassinat de monsieur le duc de Berry. — Son courage. — Détails sur cet événement. — Préventions contre le comte Decazes. — Il est forcé de se retirer. — Le duc de Richelieu le remplace. — Promesses de Monsieur.

Le carnaval de 1820 fut extrêmement gai et brillant. Les plaies du pays commençaient à se cicatriser. Malgré le peu de reconnaissance témoignée à l'administration qui avait travaillé et réussi à émanciper le pays, les personnes mêmes qui craignaient ce résultat et avaient intrigué pour l'empêcher éprouvaient, en dépit de leurs préventions, du soulagement à ne plus voir l'uniforme étranger se pavanant *chez lui*, dans nos rues.

Monsieur le duc de Berry donna un grand bal à l'Élysée. Les invitations furent nombreuses et assez libéralement distribuées. Monsieur le duc de Berry trouvait la Cour tenue trop étroitement. Les prétentions des entours avaient profité des goûts sédentaires et retirés des autres princes pour les accaparer entièrement. Il fallait être de leur Maison, ou y tenir de bien près, pour avoir accès jusqu'à eux ?

Monsieur le duc de Berry blâmait cette exclusion et annonçait l'intention de s'en affranchir. Il avait déjà donné quelques dîners où il avait admis des pairs et des députés marquants par leur existence politique, et il se proposait encore d'étendre le cercle de ses invitations. Lui-même aurait eu beaucoup à y gagner, car il avait assez d'esprit pour pouvoir profiter de la conversation et pour chercher à l'encourager. Il était stimulé dans ce projet par l'attitude du Palais-Royal.

Monsieur le duc d'Orléans avait affecté, plus que personne, de relever la tête au départ des alliés et de changer sa façon de vivre ; il était bien aise qu'on remarquât combien il respirait plus librement. Le premier mercredi de chaque mois, il recevait comme prince, mais non pas en habit de Cour. Il

n'était porté, au Palais-Royal, que par les femmes présentées pour la première fois ; encore les en dispensait-on fréquemment.

On n'avait pas non plus, ainsi qu'aux Tuileries, inventé de séparer les hommes et les femmes, ni de nous faire défiler comme un troupeau, ou entrer en fournées, disciplinées par un huissier, pour obtenir le mot, ou le coup de tête qu'on nous accordait avec autant d'ennui que nous en avions à le recevoir.

Les salons du Palais-Royal, brillamment éclairés, étaient remplis de femmes magnifiquement parées, d'hommes chamarrés d'ordres et de broderies, qui circulaient librement. On s'y rencontrait ; on se réunissait aux gens de sa société. On attendait sans ennui la tournée des princes qui distribuaient leurs obligeances de la façon la plus gracieuse.

Les réceptions du Palais-Royal se trouvaient être de fort belles assemblées où on s'amusait et d'où l'on sortait content de sa soirée et des gens qui vous l'avaient procurée. Elles étaient très à la mode. J'ignore ce qui décida plus tard à y renoncer et à n'avoir plus qu'une seule réception princière le premier mercredi de l'année où il y avait une telle foule que c'était une corvée insupportable.

En outre des cercles dont je viens de parler, il y avait de fréquents et excellents concerts ainsi que de grands dîners, pas trop ennuyeux où on avait soin que les invitations fussent toujours suffisamment mélangées pour que toutes les opinions se trouvassent représentées et qu'il n'y eût repoussement pour aucune.

J'allais très souvent au Palais-Royal. Dans les jours ordinaires, les princesses et leurs dames travaillaient à une table ronde placée à l'extrémité de la galerie. Les enfants jouaient à l'autre bout. Monsieur le duc d'Orléans partageait son temps entre ces deux groupes et le billard. Dès que les enfants étaient couchés, il se rapprochait de la table, et on causait de tout fort librement et souvent d'une façon très amusante.

Monsieur le duc d'Orléans se tenait au courant de tout ce qui paraissait de nouveau soit dans les arts, soit dans les sciences. Les savants lui communiquaient leurs découvertes ; celles qui étaient de nature à intéresser les princesses étaient produites et démontrées au salon. Les artistes qui

passaient y étaient entendus et y apportaient une variété qui le rendait fort agréable aux habitués.

La liste en était assez étendue pour qu'il y vînt dans le cours de la soirée une trentaine de personnes, soit de celles pour qui la porte était toujours ouverte, soit de celles qui demandaient à faire leur cour et à qui on fixait un jour.

Monsieur le duc de Berry y venait parfois avec sa femme, et avait l'air de s'y plaire. Je ne le voyais plus que rarement. Dès la seconde Restauration, il avait cessé de faire des visites et, depuis son mariage, il n'allait dans le monde qu'aux grands bals où il accompagnait sa femme. Cependant, lorsque nous nous rencontrions, nos vieilles habitudes, d'une familiarité qui datait de l'enfance, nous remettaient facilement en intimité.

Je me souviens qu'un soir, au Palais-Royal, me trouvant à côté de lui sur une banquette, dans le billard, il me témoigna son approbation des habitudes sociales des maîtres de la maison, et combien cela valait mieux que d'être toujours : *Comme nous, entre nous comme des juifs*, ce fut son expression.

Je lui représentai qu'il lui serait bien facile de mettre l'Élysée sur le même pied et qu'il aurait tout à gagner à se faire connaître davantage.

« Pas si facile que vous le croyez bien. Mon père le trouverait très bon et serait même aise d'en profiter, car, malgré tous ses scrupules religieux, il aime le monde ; mais je ne crois pas que cela convînt au Roi ; et je suis sûr que cela déplairait à mon frère et plus encore à ma belle-sœur. Elle n'entend pas qu'on s'amuse autrement qu'à sa façon : *moult tristement*... vous savez ?... » Et il se prit à rire.

Ce *moult tristement* est un terme que Froissard applique aux divertissements des anglais.

Après quelque long dîner de Londres, monsieur le duc de Berry s'écriait souvent :

« Ah ! que nous nous sommes *bien divertis, moult tristement, selon l'us de leur pays*. »

En outre des sévérités de madame la duchesse d'Angoulême, il y avait un obstacle principal qu'il n'exprimait pas mais qu'il voyait très bien : c'était

la différence qui existait entre madame la duchesse de Berry et madame la duchesse d'Orléans. Toutefois, dans l'approbation du Prince il perçait beaucoup de jalousie contre le Palais-Royal. J'en eus une nouvelle preuve le jour de ce bal de l'Élysée où je retourne après cette longue digression.

La maladie du duc de Kent avait fait hésiter à le remettre, un léger mieux encouragea à le donner. Le télégraphe apporta la nouvelle de la mort le jour même où il devait avoir lieu. Je l'appris par monsieur le duc de Berry.

La file m'avait retardée. Je lui trouvai, dès en arrivant, l'air que je lui connaissais quand il était mécontent. Le bal était si beau, si brillant, si animé que je ne comprenais pas qu'il n'en fut pas satisfait. Il s'approcha de moi.

« Hé bien ! vous savez que le Palais-Royal ne vient pas ; ils ont envoyé leurs excuses.

— Vraiment, Monseigneur ?

— C'est fort déplacé. Le Roi avait décidé que la nouvelle de la mort du duc de Kent ne serait sue que demain ; et voilà qu'ils la répandent par leur absence qu'il faut bien expliquer... C'est pour me donner un tort. »

Je cherchai à l'apaiser et lui rappelai, ce qui était exact, que monsieur le duc d'Orléans était personnellement intimement lié avec le duc de Kent, qu'il devait être douloureusement affecté et que sa situation était toute différente de celle de monsieur le duc de Berry.

« Ah bah, reprit-il avec impatience, c'est toujours pour faire pot à part. »

Il y avait bien un peu de vrai dans cette boutade de mauvaise humeur.

Le bal fut magnifique et parfaitement ordonné. Le Prince en fit les honneurs avec bonhomie et obligeance, et le succès de cette fête, dont il s'était lui-même occupé, le dérida avant la fin de la soirée. Il dit, tout autour de lui, qu'il était enchanté qu'on s'amusât et que ces bals se renouvelleraient souvent. Hélas ! aveugles mortels que nous sommes, c'était pourtant le dernier !

Madame la duchesse d'Angoulême fit les honneurs avec un empressement et une gracieuseté que je ne lui avais jamais vus. Elle était polie, accorte, couverte de diamants, noblement mise et avait bien l'air d'une grande princesse.

En revanche, sa belle-sœur avait celui d'une maussade pensionnaire. Elle ne faisait politesse à personne, ne s'occupait que de sauter et courait sans cesse après monsieur le duc de Berry pour qu'il lui nommât des danseurs. Il ne voulait pas qu'elle valsât, et elle prenait une mine boudeuse toutes les fois que les orchestres jouaient une valse. Il est difficile d'être moins à son avantage et plus complètement une sotte petite fille que madame la duchesse de Berry ce jour-là. Il n'approchait que trop celui où elle devait montrer une distinction de caractère que personne ne lui supposait.

Je me rappelle pourtant avoir entendu raconter à monsieur le duc de Berry que, se trouvant un jour avec elle dans une voiture dont les chevaux s'emportaient, elle avait continué à parler sans que le son de sa voix s'altérât, qu'il avait fini par lui dire :

« Mais, Caroline, tu ne vois donc pas ? »

— Si fait, je vois ; mais, comme je ne puis arrêter les chevaux, il est inutile de s'en occuper. »

La voiture versa sans que personne fût blessé. Madame la duchesse de Berry est une des créatures les plus courageuses que Dieu ait formée.

L'étiquette ne permettait pas de quitter le bal avant les princes. J'étais exténuée de fatigue lorsque je rencontrai monsieur le duc de Berry après le souper. Il me parut de très bonne humeur et enchanté de l'effet de son bal.

« Vous n'en pouvez plus, me dit-il, allez-vous-en. »

Je fis quelques difficultés.

« Allez, allez, c'est moi qui vous chasse. Bonsoir, ma vieille Adèle. »

C'était son terme d'amitié envers moi. Voilà les derniers mots que je lui ai entendu prononcer. La poignée de main qui les accompagna fut aussi la dernière que j'aie reçue de lui. Je ne reviens pas sur ces moments sans émotion. Avec de grands défauts, il avait des qualités très attachantes et, dans sa poitrine de prince, battait un cœur d'homme généreux.

Le samedi suivant, qui précédait le dimanche gras 13 février 1820, il y eut un bal costumé chez monsieur Greffulhe, riche banquier qui avait épousé mademoiselle du Luc de Vintimille et qu'on avait créé pair de France. La fête était très belle ; tout ce qu'il y avait de meilleure et de plus élégante compagnie à Paris s'y réunit.

Monsieur le duc et madame la duchesse de Berry l'honorèrent de leur présence. La princesse ne dansa pas ; mais, comme elle était vêtue en reine du moyen âge, avec un voile flottant et en velours chamarré de broderies d'or, on ne le remarqua pas.

On donnait, en ce temps, au théâtre de la porte Saint-Martin, une parodie de l'opéra des *Danaïdes* où l'acteur Potier, après avoir distribué de ces couteaux, dits eustaches, à ses filles pour tuer leur mari, ajoutait : « *Allez, mes petits agneaux* ». Ce mot, dit par Potier d'une façon inimitable, avait fait la fortune de la pièce, et tout Paris le connaissait.

Le duc de Fitzjames avait adopté le costume de Potier et, les poches pleines de couteaux, en donnait à toutes les jeunes femmes en y ajoutant quelques phrases appropriées à leur situation personnelle. Il s'adressa particulièrement à madame la duchesse de Berry ; ce fut sujet d'une longue plaisanterie sur l'endroit du cœur qu'il fallait frapper, et je vis madame la duchesse de Berry partir tenant encore ce couteau à la main. Hélas ! vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées qu'un couteau plus formidable était enfoncé dans ce cœur qu'on lui conseillait de toucher.

Édouard de Fitzjames s'est souvent reproché ce badinage, bien innocent assurément, mais dont je conçois que le souvenir lui fut pénible.

Pendant tout le temps que le prince était resté au bal, monsieur Greffulhe ne l'avait pas quitté d'un instant. Il paraissait inquiet et préoccupé. Dès qu'il eut remis ses illustres hôtes dans leur voiture et qu'elle fut sortie de sa cour, il sembla débarrassé d'un pesant fardeau.

J'appris qu'il avait reçu de nombreux avertissements qu'on chercherait à profiter des facilités que donnait le masque pour assassiner monsieur le duc de Berry ; mais, hormis le maître de la maison, personne ne faisait état de ces menaces anonymes. Tout le monde était fort gai, fort entrain ; les plaisirs de tout genre se succédaient.

La coterie, à laquelle j'appartenais, se réunit le lendemain dimanche chez madame de La Briche. On y avait préparé une mascarade qui représentait un baptême de village. Un grand monsieur de Poreth, de six pieds de haut, en était le maillot ; il portait sa nourrice. Tout était conçu dans cet esprit, et cette parade bouffonne ne manquait pas de gaieté.

On était fort en train de s'amuser, quoiqu'un des personnages de la farce, l'amphitryon de la veille, monsieur Greffulhe, eût été retenu chez lui par une indisposition dont, par parenthèse, il mourut cinq jours après.

Les éclats de joie étaient en pleine possession du salon, lorsqu'Alexandre de Boisgelin y entra. Il s'assit à côté de madame de Mortefontaine, près de la porte, et lui parla à voix basse. J'allais sortir, ils m'appelèrent.

Alexandre arrivait de l'Opéra. Il savait monsieur le duc de Berry atteint. Il avait vu l'assassin ; il avait vu le sanglant couteau. Cependant il ignorait encore le danger de la blessure. Il croyait le blessé transportable ; avait été donner des ordres à l'Élysée et retournait l'y attendre. Il nous imposa le silence, en promettant de revenir aussitôt que le Prince serait arrivé chez lui.

Nous restâmes, madame de Mortefontaine et moi, assises l'une près de l'autre et osant à peine nous regarder dans la peur d'éclater. Mais bientôt de nouveaux avertissements parvinrent dans ce salon où les plaisirs régnaient encore. Je n'oublierai jamais son aspect. Les groupes éloignés de la porte étaient livrés à la gaieté et aux rires, tandis que ceux plus rapprochés recevaient successivement la sinistre nouvelle et que la consternation gagnait de place en place, mais pourtant assez lentement. Personne ne voulant s'en faire le héraut, elle circulait tout bas de proche en proche.

Les hommes, qui pouvaient se débarrasser des costumes dont ils étaient affublés, se précipitaient dans les rues pour aller aux informations. Ceux qui avaient des devoirs à remplir couraient chez eux pour prendre leur uniforme. Bientôt nous nous trouvâmes entre femmes.

Il ne resta que monsieur de Mun, qui, vêtu en dame du château, lacé, colleretté, falbalassé, emplumé, ne pouvait se déshabiller. Il resta dans ce costume, toute la nuit au milieu des allants et des venants, des aides de camp, des valets, des ordonnances, car les messagers de toutes sortes ne nous manquaient pas, sans que personne, ni lui, ni nous, ni les survenants ne pensassent à le remarquer, tant le trouble était grand. Ce n'est que par la réflexion que nous nous en sommes souvenues.

Nous apprîmes que, loin que monsieur le duc de Berry fût venu à l'Élysée, madame de Gontaut avait reçu ordre de porter la petite Mademoiselle à l'Opéra et les femmes de madame la duchesse de Berry de l'y aller joindre. Enfin, à quatre heures du matin, on vint nous dire, du poste

de l'Élysée, que les nouvelles étaient meilleures, que le prince avait été pansé, qu'il était calme et qu'on allait le transporter, couché sur des matelas. Chacun se sépara, la terreur dans le cœur. Dès sept heures, nous étions en campagne, mais c'était pour apprendre la fin de cette cruelle tragédie.

Les récits qui m'en ont été faits sont de la plus scrupuleuse exactitude. Ils me sont revenus par trop de bouches pour que j'en puisse douter un instant.

La mort de monsieur le duc de Berry a été celle d'un héros, et d'un héros chrétien. Il s'est occupé de tout le monde avec un courage, une présence d'esprit, un sang-froid admirables. Comment cela s'accorde-t-il avec le peu de résolution dont on a pu quelquefois le soupçonner ? Hélas ! je ne sais ! Les hommes sont pleins de ces sortes d'anomalies inexplicables. Lorsqu'on veut les montrer parfaitement conséquents avec eux-mêmes, on ne fait plus que le portrait d'un personnage de roman.

Monsieur le duc de Berry venait de mettre sa femme en voiture. Les valets de pied fermaient la portière. Il rentrait à l'Opéra pour voir la dernière scène du ballet et recevoir d'une danseuse le signal de la visite qu'il désirait lui faire. Il était suivi de deux aides de camp ; deux sentinelles portaient les armes des deux côtés de la porte.

Un homme passe à travers tout ce monde, heurte un des aides de camp au point qu'il lui dit : « Prenez donc garde, monsieur ; » dans le même instant pose une main sur l'épaule du Prince, de l'autre enfonce, par-dessus l'épaule, un énorme couteau qu'il lui laisse dans la poitrine et prend la fuite sans que personne, dans tout ce nombreux entourage, ait le temps de prévenir son action.

Monsieur le duc de Berry crut d'abord n'avoir reçu qu'un coup de poing, et dit : « Cet homme m'a frappé, » puis, portant la main sur sa poitrine, il s'écria : « Ah ! c'est un poignard ; je suis mort. »

Madame la duchesse de Berry, voyant du mouvement, voulut aller vers son mari. Madame de Béthisy, sa dame de service dont je tiens ce détail, chercha à la retenir. Les valets de pied hésitaient à baisser le marchepied ; elle s'élança de la voiture sans qu'il fût ouvert. Madame de Béthisy la suivit.

Elles trouvèrent monsieur le duc de Berry assis sur une chaise dans le passage. Il n'avait pas perdu connaissance ; il dit seulement : « Ah ! ma

pauvre Caroline, quel spectacle pour toi ! » Elle se jeta sur lui : « Prends garde, tu me fais mal. »

On parvint à le monter jusqu'au petit salon qui communiquait avec sa loge. Les hommes qui l'y avaient conduit se dispersèrent aussitôt pour aller chercher des secours ; il se trouva seul avec les deux femmes.

Le couteau, resté dans la poitrine, le faisait horriblement souffrir ; il exigea de madame de Béthisy de l'arracher, après y avoir vainement essayé lui-même. Elle se résigna à lui obéir. Le sang alors jaillit avec abondance ; sa robe et celle de madame la duchesse de Berry en furent inondées.

Depuis ce moment jusqu'à l'arrivée des chirurgiens et les saignées qu'ils pratiquèrent, il ne fit plus entendre que des gémissements continuels, des mots entrecoupés : « J'étouffe, j'étouffe, de l'air, de l'air ! » Ces pauvres femmes ouvraient la porte, et la musique du ballet inachevé, les applaudissements du parterre, venaient faire un contraste épouvantable à la scène qu'elles avaient sous les yeux.

Madame la duchesse de Berry déployait un sang-froid et une force de caractère qu'on ne saurait trop honorer, car son désespoir était extrême. Elle pensait à tout, préparait tout de ses propres mains, et la pensionnaire du matin était devenue tout à coup héroïque.

Je crois que monsieur le duc d'Angoulême arriva le premier des princes, puis Monsieur. Celui-ci s'était jeté dans la voiture de la personne venue l'avertir. On ignorait encore si cet assassinat n'était pas le commencement d'une conspiration plus générale ; il pouvait y avoir du danger.

Le duc de Maillé, premier gentilhomme de la Chambre, ne pouvant trouver place dans la voiture, prit le parti de monter derrière, renouvelant ainsi, en occurrence honorable, le courtoisanesque dévouement du vieux maréchal de Beauveau qui, en sa qualité de capitaine des gardes, était revenu de Rambouillet à Versailles derrière une chaise de poste où le jeune Louis XVI avait trouvé asile, un jour où il avait manqué ses relais à la chasse.

Combien les circonstances qualifient diversement les mêmes faits ! La conduite du maréchal, malgré tout le succès qu'elle eut à Versailles, m'a toujours semblé d'un valet et l'action du duc de Maillé d'un loyal gentilhomme.

J'ai entendu raconter, à des témoins oculaires, que le passage du vieux Roi dans les corridors de l'Opéra, où il se traînait pour aller recevoir le dernier soupir du dernier de sa famille, avait un caractère plus imposant, par ce contraste même, que si pareille scène se fût passée dans l'intérieur d'un palais.

Les détails touchants qui accompagnèrent cette horrible catastrophe et qui eurent trop de témoins pour qu'on osât les discuter relevèrent beaucoup la famille royale aux yeux de la France, et la mort de monsieur le duc de Berry lui fut plus utile que sa vie.

Les plus petites circonstances de cette cruelle nuit me furent redites par les nombreux assistants et surtout par les princesses d'Orléans. Elles en étaient bouleversées lorsque j'allai chez elles le lendemain. Mademoiselle me raconta que le Roi avait dit à monsieur le duc d'Orléans, au moment où madame la duchesse de Berry se précipitait sur le corps de son mari et refusait de s'en séparer :

« Duc d'Orléans, ayez soin d'elle ; elle est grosse. »

Monsieur le duc de Berry lui avait également recommandé de prendre garde de ne point se blesser ; mais il faut rendre justice à la jeune princesse ; elle ne pensait aucunement à son état et était tout entière à son malheur. Elle ne faisait trêve à sa douleur que pour témoigner de sa méfiance et de sa haine à monsieur Decazes qui, abîmé dans sa propre consternation et enveloppé de son innocence, ne s'apercevait même pas de l'animadversion qu'il suscitait et qui éclatait en paroles et en gestes.

Cela fut poussé à un point si absurde que, monsieur Decazes ayant été dans la salle où était gardé Louvel et lui ayant, à la prière des médecins, demandé à voix basse si l'arme était empoisonnée, on eut l'infamie de dire autour de lui qu'il avait été s'entendre avec l'assassin !

Monsieur le duc de Berry ne cessa pas d'implorer la clémence du Roi pour ce misérable qu'il supposait avoir une vengeance personnelle à exercer contre lui, donnant ainsi un bel exemple de charité chrétienne.

Il recommanda à sa femme deux jeunes filles qu'il avait eues en Angleterre d'une madame Brown et dont il avait toujours été fort occupé. On les envoya chercher. Ces pauvres enfants arrivèrent dans l'état qu'on peut imaginer ; madame la duchesse de Berry les serra sur son cœur.

Elle a été fidèle à cet engagement pris au lit de mort, les a élevées, dotées, mariées, placées près d'elle et leur a montré une affection qui ne s'est jamais démentie. Nous les avons vues paraître à la Cour, d'abord comme mesdemoiselles d'Issoudun et de Vierzon, puis comme princesse de Lucinge et comtesse de Charette.

Monsieur le duc de Berry confia ensuite, à l'indulgence de la vertu de son frère, le soin d'un enfant qu'il avait eu tout récemment d'une danseuse de l'Opéra, Virginie. Les sanglots de monsieur le duc d'Angoulême répondirent de son zèle à accepter ce dépôt. Je ne sais ce qu'est devenu ce petit garçon, mais j'ose répondre que monsieur le duc d'Angoulême ne l'a pas abandonné.

Monsieur le duc de Berry eut des mots touchants et parfaitement appropriés pour tout le monde. Il ne se fit pas un instant illusion sur son état et ne s'occupa que des autres. Il remplit ses devoirs religieux avec résignation et confiance et rendit son âme à Dieu avec une douceur tout à fait imprévue dans un caractère si violent.

S'il était permis de reprendre quelque chose à une si belle fin, je reprocherais au prince de n'avoir pas dit un mot de monsieur de La Ferronnays. Vingt-trois ans de dévouement valaient un souvenir ; mais il était alors bien loin (à Pétersbourg). L'agonie ne dura que peu d'heures. Les objets présents ne laissèrent guère le temps de penser aux absents.

La mort de monsieur le duc de Berry causa une désolation générale. Les personnes qui s'en croyaient le moins susceptibles s'identifièrent aux chagrins de cette noble famille, et les relations de cette cruelle nuit arrachèrent des larmes mêmes aux plus opposants.

Il est inouï que ce farouche Louvel, qui poursuivait le Prince depuis longtemps, n'ait pas trouvé une autre occasion de le frapper. La vie irrégulière de monsieur le duc de Berry le menait presque journellement et sans aucune escorte dans les lieux où il semblait bien autrement facile de l'atteindre.

La même catastrophe, arrivée à la porte d'une danseuse, au moment où il sortait de cabriolet, aurait eu un tout autre effet sur le public que de le voir tomber dans les bras de sa jeune épouse, toute couverte de son sang, là où il

était entouré de toutes les convenances de son rang. Sous ce rapport, il y eut quelque chose de providentiel dans un si grand malheur.

Le désespoir du palais de l'Élysée ne peut se décrire. Monsieur le duc de Berry, malgré ses vivacités, était adoré de ses serviteurs. Il était humain, généreux, juste et même facile, le premier moment de colère passé.

On ne sait pas assez qu'il a le premier introduit, en France, les caisses d'épargne. Il en avait fondé une pour sa maison et, pour encourager ses gens à y mettre, lorsqu'un d'eux avait économisé cinq cents francs, il doublait la somme. Il s'occupait lui-même de ces détails. Si un de ses domestiques avait besoin de reprendre l'argent placé, il s'informait de la nature de ses nécessités et, lorsqu'elles étaient réelles et honorables, y suppléait. Cette occupation de leurs petits intérêts lui valait leur dévouement passionné. Il fut pleuré de larmes venant du cœur.

Si monsieur le duc de Berry avait été élevé par des personnes raisonnables, si on lui avait appris à vaincre la fougue de ses passions, à compter avec les autres hommes, à sacrifier ses fantaisies aux convenances, il y avait en lui de l'étoffe pour faire un prince accompli. Tel qu'il était, sa mort n'était pas une perte ni pour son fils, ni pour sa famille, ni pour son pays.

La conviction que j'en avais ne m'a pas empêchée de le regretter sincèrement. Ce sentiment fut général. On en dira maintenant tout ce qu'on voudra, mais cette tragique nuit fut reçue comme une calamité nationale. Il s'éleva un long cri de douleur dans toute la France et les partis l'exploitèrent si bien qu'en trois jours il s'était changé en imprécations contre monsieur Decazes.

Les premières personnes qui les avaient exprimées n'avaient songé qu'à l'accuser d'incurie, mais le vulgaire, ayant pris le change, on ne chercha pas à le désabuser. Il fut établi, à la halle, que monsieur Decazes avait armé le bras de Louvel ; et un député osa le dénoncer, à la Chambre, comme complice du crime. Cela ne supportait pas un moment d'examen. Mais la passion ne raisonne pas, et les gens de parti aiment mieux profiter de l'aveuglement des masses que de chercher à les éclairer.

D'un autre côté, on faisait valoir au château les douleurs de madame la duchesse de Berry. En supposant que ses répugnances fussent injustes, le

Roi pouvait-il exiger qu'elle vît l'homme qui lui en inspirait de si vives ? Son désespoir, son état n'exigeaient-ils pas des ménagements ?

L'exaltation fut poussée au point que monsieur Decazes n'était plus en sûreté. Un frémissement menaçant se faisait entendre autour de lui quand il traversait les salles des gardes du corps, et sa vie était en danger dans tous les carrefours. Le Roi céda. Il s'agissait de le remplacer au ministère. Il était président du conseil et ministre de l'intérieur. Monsieur se chargea d'aplanir les difficultés.

Depuis que monsieur Pasquier avait remplacé le général Dessolle aux affaires étrangères, le duc de Richelieu avait prêté un amical et un loyal appui au ministère dont monsieur Decazes était le chef. Pour témoigner de sa bienveillance, il venait d'accepter la commission d'aller complimenter le roi George IV. La mort de son vieux père l'avait rendu souverain titulaire du pays qu'il gouvernait depuis quinze années comme prince régent.

Le duc devait partir à l'heure même où monsieur le duc de Berry expirait ; son voyage fut retardé. Le Roi lui fit proposer de remplacer monsieur Decazes ; il refusa. Monsieur l'envoya chercher, il le supplia d'accepter ; le duc de Richelieu refusa de nouveau et plus péremptoirement vis-à-vis du Prince. Enfin, poussé jusque dans ses derniers retranchements, il lui dit que son objection la plus forte était l'impossibilité de gouverner pour un roi valétudinaire dont la vie semblait toujours prête à échapper, lorsqu'on avait contre soi l'héritier de la Couronne et tous ses familiers.

« Si j'acceptais, Monseigneur, dans un an vous seriez à la tête de l'opposition contre mon administration. »

Monsieur donna sa parole d'honneur de soutenir les mesures du duc de Richelieu de tous ses moyens. Le duc résistait toujours. Enfin il le supplia à genoux (et quand je dis à genoux, j'entends exprimer à deux genoux par terre), au nom de sa douleur, de venir au secours de sa famille et de protéger ce qui en restait du couteau des assassins.

Monsieur de Richelieu, ému, troublé, hésitait encore. Monsieur reprit :

« Écoutez, Richelieu ; ceci est une transaction de gentilhomme à gentilhomme. Si je trouve quelque chose à redire à ce que vous ferez, je vous promets de m'en expliquer franchement avec vous seul, mais de soutenir loyalement et hautement les actes de votre ministère. J'en prends

l'engagement sur le corps sanglant de mon fils ; je vous en donne ma parole d'honneur, foi de gentilhomme. »

Monsieur de Richelieu, vaincu et profondément touché, s'inclina respectueusement sur la main qu'on lui tendait, en disant : « Je l'accepte, Monseigneur ».

Trois mois après, Monsieur était à la tête de toutes les oppositions et au fond de toutes les intrigues ; mais peut-être en ce moment était-il de bonne foi. Quoi qu'il en soit, il conduisit monsieur de Richelieu en triomphe chez le Roi qui l'accueillit avec peu d'empressement.

Autant Monsieur cherchait à faciliter la retraite de monsieur Decazes, autant le Roi désirait prolonger les obstacles dans l'espoir que la clameur s'apaiserait et qu'il pourrait conserver près de lui l'objet de toutes ses affections.

Monsieur Decazes jugeait plus sainement sa position. Il avait cherché à ramener l'opinion en présentant des lois d'exception et en demandant lui-même le rappel de la loi d'élection, celle-là même que naguère il soutenait avec tant de chaleur. Dès que ces démarches n'avaient pas suffi à lui concilier le public, il comprit que les ambitieux du parti ne permettraient pas aux exaltés de se calmer et qu'il lui serait impossible de braver la réprobation générale qui l'accablait en ce moment.

Monsieur de Chateaubriand eut assez peu de générosité pour imprimer que le *pied lui glissait dans le sang*. Certes, il était trop éclairé pour croire monsieur Decazes coupable du meurtre de monsieur le duc de Berry ; mais il voulait le rendre impossible comme ministre, dans l'espoir d'être appelé au partage de sa succession. Ne pouvant faire tête à l'orage, le favori arracha au Roi la permission de se retirer. Le monarque ne céda qu'avec le plus vif chagrin et, pour adoucir un peu sa royale douleur, il le nomma pair, duc et son ambassadeur à Londres.

En attendant qu'il pût se rendre à sa nouvelle résidence, il partit pour ses terres dans le Midi. L'exaspération était si vive contre lui qu'il n'était pas sans danger de voyager sous son nom. Ses équipages étant assez nombreux pour attirer l'attention, il profita des relais commandés sur la route pour le duc de Laval-Montmorency qui retournait à son poste de Madrid.

Il faisait bon entendre les fureurs de celui-ci sur la fantaisie qu'avait eue *monsieur le duc Decazes* de voyager sous le nom de Montmorency.

CHAPITRE IV

Second ministère du duc de Richelieu. — Cadeaux éphémères au duc de Castries. — Procès de Louvel. — Intrigues du parti ultra. — Madame la duchesse de Berry y entre. — Exécution de Louvel. — Agitation politique. — Établissements faits à Chambéry par monsieur de Boigne. — Monsieur Lainé. — La reine Caroline d'Angleterre. — Sa conduite en Savoie. — Naissance de monsieur le duc de Bordeaux. — Mot du général Pozzo. — Promotion de chevaliers des ordres.

Monsieur de Richelieu devint président du conseil sans portefeuille ; monsieur Pasquier resta aux affaires étrangères ; monsieur Siméon eut l'intérieur ; monsieur Portal la marine ; monsieur de Serre les sceaux ; monsieur Roy les finances. La guerre était entre les mains peu habiles du marquis de La Tour Maubourg, mais il représentait bien ; son loyal caractère et sa jambe de bois imposaient ; et monsieur de Caux conduisait l'armée.

En seconde ligne, cette administration était renforcée de messieurs de Reyneval, Mounier, Anglès, Saint-Cricq, Bequey, Barante, Guizot, etc... Monsieur de Richelieu recherchait avec un soin scrupuleux les hommes de talent pour s'entourer de leurs lumières, en profiter et les faire valoir en les plaçant en évidence.

Personne moins que lui n'a été accessible à la petitesse de vouloir paraître éclairé de sa propre spontanéité. Il voulait consciencieusement trouver l'homme propre à la place et non pas la place propre à l'homme qu'il souhaitait favoriser. Aussi a-t-il eu beaucoup de partisans, mais point de clientèle.

Je crains que les gouvernements représentatifs ne soient établis sur un principe si immoral d'intérêt personnel que cette vertueuse impartialité, au lieu d'être un mérite, ne devienne un inconvénient dans un ministre. Je voudrais croire que *non*, mais l'expérience dit que *oui*.

De toutes les administrations de mon temps, celle-ci était incontestablement la plus forte, la plus habile et la plus unie. Aussi a-t-elle jeté, en moins de deux années, des fondations assez solides pour que la Restauration ait pu élever impunément dessus les folies accumulées pendant le cours de huit années consécutives. La neuvième a comblé la mesure et bouleversé l'édifice.

Si ce ministère avait duré plus longtemps, il y a toute apparence que le régime d'une monarchie sagement tempérée aurait été suffisamment établie dans tous les esprits pour imposer aux oppositions de droite et de gauche et résister à leur double attaque. Puisse-t-on retrouver ces utiles fondations ! Puissent-elles n'être point perdues dans le déblai !...

Il a été constaté, par les événements subséquents, que cette forme de gouvernement satisfaisait complètement aux vœux et aux besoins de l'immense majorité du pays.

Ce second ministère Richelieu était ce qu'on a appelé depuis la révolution de 1830 *juste milieu*, ce qui, dans toutes les langues de tous les pays du monde, veut dire le plus près que les circonstances admettent de la sage raison.

Le Roi fut bien plus affecté de perdre monsieur Decazes qu'il ne l'avait été de la mort de son neveu. La violence qu'on faisait à ses sentiments les avait encore exaltés. Il soulageait ses chagrins par une multitude de petites effusions parfois ridicules.

La gravure de monsieur Decazes, magnifiquement encadrée, fut placée dans sa chambre. Le portrait en miniature figurait sur son bureau. Le jour du départ, il donna, pour mot d'ordre *Élie* et *Chartres*, en accompagnant ces mots d'un gros soupir. Monsieur Decazes s'appelait *Élie* et devait coucher à *Chartres*.

Le lendemain, il donna *Zélie*, nom de madame Princeteau, et la ville où la caravane s'arrêtait. Puis ce fut le tour du nom de madame Decazes, *Égédie*. Il suivit ainsi les voyageurs, d'auberge en auberge, jusqu'à Bordeaux.

La veille du départ, le duc de Castries avait reçu, à neuf heures du soir, un beau portrait du Roi. À dix, on lui remit un magnifique ouvrage de Daniel sur l'Inde orné des plus belles gravures. L'un et l'autre étaient apportés, par un valet de pied, de la part du Roi. Peu accoutumé à ces petits

soins, le duc se confondit en remerciements, en attendant qu'il allât lui-même mettre l'hommage de sa reconnaissance aux pieds de Sa Majesté.

À minuit, on entra dans sa chambre à grand fracas, « de la part du Roi ». C'était un médaillier le plus élégant, avec des couronnes duciales relevées en bosse sur toutes les faces, contenant des médailles en or frappées depuis la Révolution.

Le duc de Castries se frottait les yeux, ne comprenant rien à sa nouvelle faveur. Après y avoir bien pensé, il se rendormit pour y rêver. À trois heures, on le réveilla de nouveau ; mais cette fois le valet de pied venait, avec une multitude d'excuses, redemander tous les dons. Trompés par le titre de duc, que monsieur Decazes ne portait que depuis la veille, les gens du Roi avaient fait porter chez monsieur de Castries les objets que Sa Majesté destinait au favori. Le duc de Castries n'eut à son compte que les louis qu'il avait distribués aux porteurs de ces fugitives magnificences.

L'instruction du procès de Louvel mit en mouvement toutes les passions et les exigences royalistes. Peu s'en fallut que monsieur de Bastard ne passât pour son complice parce qu'il refusa d'en reconnaître dans tous ceux que l'esprit de parti signalait. Le duc de Fitzjames se distingua dans cette chasse aux assassins. Madame la duchesse de Berry s'y associa par une misérable et coupable intrigue.

Un pétard fut placé dans un poêle hors d'usage, situé dans un escalier dérobé de l'appartement du Roi. Il fit une assez violente explosion ; toutefois, le vieux monarque en fut peu ému. On rechercha les auteurs de cet attentat sans pouvoir les découvrir. De nouveaux pétards furent ramassés dans les environs des Tuileries. Quelques-uns même portaient sous les fenêtres de madame la duchesse de Berry.

Bientôt elle trouva dans ses appartements des écrits effrayants. Une lettre surtout, placée sur sa toilette, contenait, au nom des associés de Louvel, des menaces atroces contre la princesse et l'enfant qu'elle portait dans son sein.

La police était désespérée de ne rien découvrir sur un complot qui se dénonçait ainsi lui-même avec tant d'audace. Comment avait-on pu pénétrer jusque chez madame la duchesse de Berry pour poser un papier sur sa toilette ? Ses gens furent interrogés et leurs réponses ne faisaient qu'obscurcir l'affaire.

Enfin on arriva à une femme de chambre favorite de la princesse ; elle se troubla si visiblement qu'on la pressa vivement de questions. On lui fit écrire quelques lignes, sous un prétexte quelconque ; la répugnance qu'elle témoigna augmenta les soupçons. On la renvoya au palais pendant qu'on livrait son écriture aux experts ; et les ministres, au rapport de cet interrogatoire, s'apitoyèrent fort sur le sort des grands exposés à trouver des traîtres parmi ceux qu'ils comblent le plus de faveur.

Le soir, le Roi rassembla un Conseil extraordinairement et lui déclara, avec un peu d'embarras et une profonde tristesse, qu'il fallait couper court à toute perquisition. Il raconta qu'au retour de l'interrogatoire la femme de chambre avait prévenu sa royale maîtresse que mentir sous serment était au-dessus de ses forces. Elle voyait bien d'ailleurs que ces messieurs soupçonnaient la vérité et elle ne pouvait promettre de la cacher à une seconde séance.

Madame la duchesse de Berry envoya chercher son confesseur et le chargea de révéler à Monsieur que les pétards étaient de son invention, les lettres écrites sous sa dictée et placées par son ordre. Elle était bien sûre, au reste, de n'avoir en cela que prévenu la pensée des assassins et voulait stimuler l'attention de la police qu'elle présumait très mal faite, puisqu'on n'avait pas encore chassé tous les agents de monsieur Decazes.

Si ses bonnes intentions ne suffisaient pas à expliquer ses actions, il ne fallait s'en prendre qu'à elle, ses gens n'ayant agi que par son commandement exprès. Sa femme de chambre, ajouta-t-elle, n'avait écrit la fameuse lettre de menaces qu'après de longues représentations et un ordre impératif. Monsieur avait dû porter cette maussade communication au Roi, et celui-ci la transmettait au conseil. Après ce récit, fait d'une voix altérée, écouté les yeux baissés, le Roi ajouta :

« Messieurs, je vous demande de ménager le plus que vous pourrez la réputation de ma nièce quoiqu'elle ne mérite guère d'égards. »

En effet, on traîna encore en longueur cette affaire pour que les agents subalternes ne pussent pas deviner la révélation obtenue. On laissa revenir ceux des gens de la princesse qui étaient mandés, et même la dame à écriture. Les questions furent posées de façon à rassurer.

On ralentit petit à petit les poursuites et, au bout de quelques jours, il n'en resta, dans l'opinion publique, qu'une grande animadversion contre les mesures de la police qui n'avait rien pu découvrir, lorsqu'on avait des preuves matérielles que madame la duchesse de Berry était entourée d'assassins et de traîtres.

Les habitués du pavillon de Marsan furent les plus violents dans leurs clameurs.

Je crois que cette affaire est le début de madame la duchesse de Berry dans la carrière de l'intrigue. Il promettait ; elle ne lui a pas manqué de parole.

Depuis la mort de monsieur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry était établie aux Tuileries, dans l'appartement que le prince y avait conservé et où il avait l'habitude de tenir sa cour les jours de réception. Madame la duchesse de Berry s'est souvent repentie de n'avoir pas continué, dès le premier moment de son veuvage, l'indépendance d'un établissement séparé, car elle n'a plus obtenu la permission d'habiter l'Élysée.

Il fallait un véritable courage à la commission chargée de l'instruction du procès de Louvel et surtout à son rapporteur, le comte de Bastard, pour s'affranchir des influences dont on cherchait à les entourer. Le chancelier Dambray, pitoyable ministre, mauvais président de la Chambre des pairs, se trouvait mieux placé lorsqu'il la dirigeait comme cour et se montrait magistrat intègre et impartial.

Il soutint les conclusions du rapporteur qui montraient Louvel comme un fanatique atrabilaire et isolé, n'ayant communiqué avec personne depuis dix-huit mois qu'il nourrissait son affreux projet, tout en faisant la part aux doctrines révolutionnaires que la presse et les jacobins ne cessaient de propager.

Les ultras de la Cour, de la ville et surtout de la province furent loin de se tenir pour satisfaits de ces résultats de l'enquête, et chacun avait une preuve incontestable à rapporter de la complicité de quelque voisin.

Les débats n'apportèrent aucune révélation ; la condamnation et l'exécution eurent lieu sans aucun obstacle. Louvel fut mené en place de Grève à trois heures de l'après-midi, escorté de l'exécration du peuple et

sans exciter de trouble, quoique les esprits fussent mis en fermentation par la discussion de la nouvelle loi d'élection et qu'il y eût eu les jours précédents des rassemblements assez tumultueux pour devoir être réprimés par la force armée ; mais ces groupes, formés principalement d'officiers à demi-solde et de jeunes étudiants excités par les députés libéraux, n'auraient pas voulu se déclarer en faveur d'un assassin.

Le gouvernement déploya la force nécessaire, sans rigueurs inutiles. Quelques coups de plat de sabre et de poitrails de chevaux suffirent. La sentinelle qui avait tiré sur le jeune Lallemand, étudiant en droit, fut mise en jugement. On acheva de discuter la loi. Les ministres Pasquier et de Serre emportèrent, un à un, les arguments avec autant de talent que d'habileté et la tranquillité se rétablit pour le moment.

Toutefois, le parti révolutionnaire s'était renforcé du parti militaire, gens d'action, arrêtés subitement dans une carrière de vanité et d'ambition, froissés et irrités dans tous leurs sentiments par la Restauration et animés contre elle d'une haine vindicative.

Ces dispositions avaient été réprimées pendant l'occupation étrangère, mais, depuis l'émancipation, il s'ourdissait partout des trames. C'était un danger inhérent à l'évacuation du territoire qu'il fallait prévoir et affronter.

Malgré le jugement de la Cour des pairs, madame la duchesse de Berry fit élever à Rosny un tombeau renfermant le cœur de son malheureux époux sur lequel elle fit inscrire : « Tombé sous les coups des factieux ». Cela choqua le pays qui avait pris une part si généreuse à sa douleur.

Monsieur de Chateaubriand publia une histoire sur monsieur le duc de Berry où il représenta le crime comme celui de la France. Ces deux monuments élevés à sa mémoire indisposèrent contre elle.

Monsieur de Chateaubriand était profondément blessé de n'avoir pas été appelé à faire partie du nouveau ministère. Louis XVIII n'était rien moins que disposé à le nommer, et monsieur de Richelieu n'en voulait pas davantage pour collègue. Mais, comme il avait été fort avant dans toutes les intrigues du pavillon de Marsan, quoique Monsieur n'eut aucun goût pour lui, on obtint que le Roi payât les dettes qu'il a toujours en permanence, et il fut envoyé ministre en Prusse. Il ne resta guère à Berlin. Il avait déjà été nommé à Stockholm où il n'avait jamais voulu se rendre.

Je m'étais assez bien trouvée des eaux d'Aix, l'année précédente, pour avoir le désir d'y retourner. Je souhaitais d'ailleurs assister à l'inauguration d'un bel établissement que monsieur de Boigne fondait à Chambéry. C'est la maison de *refuge de Saint-Benoît*, destinée à recevoir quarante personnes, parmi la classe moyenne de la société, ayant dépassé l'âge de soixante ans et se trouvant sans ressource, des ecclésiastiques, de vieux militaires, d'anciens employés, etc. ; des veuves ou des vieilles filles, ayant perdu leurs maris ou leurs parents, sans conserver de fortune.

Monsieur de Boigne avait doté cette maison d'un assez gros revenu et s'était complu à l'établir avec tous les soins qui devaient assurer à ses futurs habitants une existence aussi douce que paisible.

Je m'identifiai fort à cette noble pensée et je fis, avec satisfaction, les honneurs du premier repas donné aux réfugiés (c'est le nom qu'on assigna aux habitants de la maison Saint-Benoît) et aux autorités du pays invitées à cette occasion. Je passai la journée, et presque la totalité du lendemain, avec les nouveaux installés dont le contentement faisait bonheur à voir. Monsieur de Boigne n'avait rien négligé pour rendre [le séjour] confortable.

De tous les nombreux bienfaits dont il a doté Chambéry, la maison du refuge m'a toujours paru la plus utile et la plus satisfaisante pour son cœur. Il a construit une aile à l'hôpital, un hospice pour les aliénés, un pour les voyageurs, un autre pour les maladies cutanées. Il a bâti des casernes, un théâtre, ouvert des rues, planté des boulevards, construit des maisons ; et, pour couronner l'œuvre, rétabli un couvent de capucins et un collège de Jésuites lorsque, dans les dernières années, il devint très dévot, à sa façon pourtant car, avec l'autorisation du directeur jésuite, les capucins faisaient le carême, jeûnaient et mangeaient maigre pour le général de Boigne, moyennant des bons de deux mille livres de viande qu'il donnait au couvent, à prendre sur les bouchers de Chambéry.

Je ne sais pas trop comment cela s'arrangeait. Il est avec le ciel des accommodements. Cette façon de faire maigre m'a toujours extrêmement réjouie, et monsieur de Boigne ne se faisait faute d'en plaisanter lui-même les capucins ses bons amis.

C'est pendant le séjour que je fis aux eaux, cette année, que je vis le plus familièrement monsieur Lainé et que je me confirmai dans l'idée qu'il

n'était point du tout homme d'État. Lui-même répétait souvent qu'il n'était nullement propre aux affaires.

Il avait refusé la demande que monsieur de Richelieu lui avait faite de rentrer au ministère. Cependant, par suite de cette inconséquence naturelle à la vanité humaine, il ne laissait pas d'être blessé que ce sacrifice n'eût pas été exigé de son patriotisme.

La grande conspiration militaire, qui se préparait depuis plusieurs mois, éclata au mois d'août de cette année. Monsieur Lainé en recevait les détails par chaque courrier. Il n'arrivait que deux fois la semaine.

Monsieur Lainé ouvrait ses lettres avec le frisson et leur lecture déterminait un accès de fièvre, soit qu'elles lui apportassent l'espoir ou l'inquiétude. Il venait les attendre chez moi, et je l'ai vu passer alternativement, trois fois en dix jours, de la confiance absolue à un entier découragement : tout était sauvé ; tout était perdu.

Il déduisait alors les motifs de ses craintes ou de ses espérances avec une éloquence bien propre à entraîner mais qui perdit bientôt toute influence sur mon esprit par la mobilité des impressions qu'elle exprimait. Et c'était moi, faible femme, qui cherchais à le remonter en lui répétant ses arguments de la veille ; mais il ne les écoutait plus dès que son imagination se trouvait autrement frappée. Après avoir fait son hymne de joie ou de désespoir, il retournait chez lui, se mettait au lit, avait un accès de fièvre, et attendait le jour de poste en devisant plus tranquillement dans l'intervalle.

Monsieur Lainé était un homme grand, sec, dégingandé, gauche, d'une figure laide et dénuée de toute physionomie. Sa conversation était généralement froide, compassée et peu intéressante. On pouvait passer des soirées entières avec lui en lui entendant jeter, çà et là, dans la conversation des phrases courtes, sans rédaction et sans effet ; mais, si quelque circonstance frappait son imagination, alors le dieu se révélait en lui, sa physionomie s'animait, son regard brillait, son geste s'ennoblissait, sa voix devenait sonore et timbrée ; il s'opérait en lui une véritable métamorphose, mais aussi une surexcitation après laquelle il retombait dans un état d'atonie véritable.

C'était pour lui-même que monsieur Lainé éprouvait ces mouvements d'inspiration ; il n'avait pas besoin d'être exalté par son auditoire. Je lui ai

entendu faire, dans ma petite chambre d'Aix, dix morceaux qui auraient été applaudis avec transport s'ils avaient été prononcés à la tribune ; mais aussi, s'il avait fallu répliquer, un instant après, à quelque antagoniste, hormis qu'il n'eut réussi à le mettre en colère, notre brillant improvisateur n'aurait eu ni un mot, ni une pensée à son service.

Monsieur Lainé avait un magnifique talent d'opposition ; personne ne s'élevait plus grandement, plus noblement contre ce qu'il trouvait le mal ; mais le genre même de son éloquence n'était pas gouvernemental. Il était trop irrité contre les arguments de mauvaise foi qu'emploient les partis et, lorsqu'il ne les pulvérisait pas au premier coup, il était incapable de leur faire cette guerre de poste à laquelle les ministres sont astreints. Il m'est resté, des six semaines que j'ai passées à voir monsieur Lainé tous les jours, de l'amitié pour sa personne, de l'admiration pour son éloquence et nulle confiance dans son jugement.

Les équipages de la reine Caroline d'Angleterre traversèrent Aix. On nous dit qu'elle avait séjourné dans une auberge sur la route de Genève ; d'étranges récits nous en parvinrent.

Curieuse de savoir la vérité sur les détails, je m'en enquis lorsque, peu de temps après, je suivis le même chemin. Je descendis de voiture à Rumilly et j'entrai dans l'auberge. Une jeune fille, ayant l'air très décent, travaillait dans la cuisine ; je lui fis quelques questions sur le séjour de la Reine. Elle me répondit, en baissant les yeux, qu'elle ne savait rien.

« Est-ce qu'elle ne s'est pas arrêtée ici.

— Si fait, madame, mais je n'y étais pas. »

L'hôtesse alors s'approcha et me raconta que cette reine était restée huit jours chez elle, mais que, dès la première soirée, elle s'était empressée d'envoyer ses filles chez une de leurs tantes :

« J'étais honteuse, madame, de ce que je voyais moi-même et j'avais répugnance à envoyer mes servantes pour la servir. »

Il paraît que le courrier Bergami était devenu trop bonne compagnie pour satisfaire aux goûts de cette impudique princesse. Elle en était pourtant dominée. Mais, sous prétexte d'une conférence avec le ministre d'Angleterre à Berne, pour régler son passage en Suisse, elle l'avait expédié

en mission de confiance, et elle avait passé la semaine de son absence à Rumilly dans une orgie perpétuelle avec ses autres valets.

L'indignation était arrivée à un tel point dans le petit bourg ainsi sali de sa présence que, le jour de son départ, une querelle s'étant élevée entre un de ses gens et un postillon et la Reine prétendant imposer silence de sa parole royale, il y eut une explosion de fureur générale. Toute la population y prit part. On la voulait lapider, et elle en courut quelque risque.

Voilà l'honorable personne qu'une partie notable de la nation anglaise réclamait à grands cris comme souveraine. Nouvelle preuve de la bonne foi des oppositions en tous pays.

Après avoir passé quelques jours dans l'enchantement que je suis toujours assurée de retrouver à Genève, je traversai le Jura, au milieu de la neige, et j'arrivai à Paris la veille de la naissance de monsieur le duc de Bordeaux. Je ne nierai pas qu'elle ne m'ait causé une vive joie et que je n'aie répété toutes les exagérations royalistes sur cet *enfant du miracle*, comme nous l'appelions.

Véritablement, lorsqu'on pense que son père avait péri pour assurer l'extinction de la race et que ce faible rejeton avait échappé à toutes les excitations morales et physiques de sa malheureuse mère pendant cette fatale soirée du 13 février, il était permis de trouver là le doigt de la Providence et de compter sur sa protection.

Toutefois, je me rappelle parfaitement une circonstance qui me frappa dans le temps et que nous avons bien souvent remémorée depuis. Je me promenais dans mon salon avec Pozzo et je poétisais sur cette naissance depuis une heure. Tout à coup, il s'arrêta, posa sa main sur mon bras, et me dit :

« Vous voilà bien contente, bien joyeuse, bien charmée ! Vous entendez toutes ces cloches qui sonnent, hé bien, c'est le glas de la maison de Bourbon ; souvenez-vous de mes paroles. »

Pozzo n'avait que trop bien prévu. La naissance de monsieur le duc de Bordeaux excita sa famille à vouloir rétablir la monarchie absolue, en même temps qu'elle enlevait au peuple l'espérance de l'extinction naturelle de la branche aînée avec laquelle il ne se sentait pas en sympathie.

C'est ainsi que la prévision des faibles mortels est souvent trompée par les décrets de la Providence et que nos cris d'allégresse devaient se transformer en larmes de regrets. Je dois à Pozzo la justice de reconnaître qu'il a été du bien petit nombre de gens qui le prédirent dès alors.

Le duc de Wellington exprimait à peu près la même idée, au mariage de monsieur le duc de Berry, lorsqu'en répondant à quelqu'un qui trouvait madame la duchesse de Berry trop frêle pour donner l'espoir d'avoir des enfants, il dit : « Ce serait un grand bonheur pour la Restauration. Sa meilleure chance pour s'établir est de laisser l'espérance de l'extinction de la branche régnante ! »

Les partis firent courir des bruits sur la naissance de monsieur le duc de Bordeaux que la royale impudeur de sa mère ne permit pas de soutenir.

Je n'entrerai dans aucun détail ni sur ses couches, ni sur le procès de la reine d'Angleterre. Tout ce que je dirai c'est qu'entre les procès-verbaux de l'héroïsme maternel de l'une de ces princesses et les scandaleuses dépositions sur la vie de l'autre, les gazettes furent, pendant quelques jours, d'une si dégoûtante indécence qu'on n'osait pas les laisser sur la table.

Il y eut au moment du baptême de monsieur le duc de Bordeaux une promotion de chevaliers des ordres. On avait hésité à en faire jusque-là parce que le Roi ne pouvait tenir chapitre avant d'avoir été sacré, et les infirmités de Louis XVIII ne lui permettaient pas de s'exposer à tous les regards pendant une si longue et si fatigante cérémonie.

On se décida cependant à faire des chevaliers. Mon père ne fut point porté sur la liste. Il en fut même comme exclu, car tous les autres ambassadeurs, en activité et en retraite, furent nommés. Le Roi conservait du mécontentement de sa retraite et monsieur de Richelieu eut le tort de ne pas insister et de laisser donner un dégoût très vif à un de ses plus chauds partisans qui, par cette retraite même, lui avait donné une marque de confiance plus constitutionnelle qu'il n'entraînait encore dans les idées françaises.

Mon père en fut profondément blessé, et je me reproche de n'avoir pas assez partagé son chagrin. Ne trouvant que peu de sympathie autour de lui, il le renferma dans son sein, et j'ai su depuis qu'il en avait grandement souffert. S'il l'avait épanché, peut-être lui aurait-il été moins sensible ; mais

je ne pouvais me persuader que sa haute raison attachât tant de prix à une décoration qui me semblait si futile.

CHAPITRE V

Insurrections militaires. — Congrès de Troppau. — Habileté du prince de Metternich. — Il se raccommode avec l'empereur Alexandre. — Conduite du vieux roi de Naples. — La « Païra ». — Description qu'il en fait. — Insurrection du Piémont. — Le prince de Carignan. — Conduite du général Bubna à Milan. — Mort de l'empereur Napoléon.

L'épidémie des insurrections militaires gagnait de plus en plus. Elle avait éclaté d'abord à Cadix ; une tentative avait eu lieu chez nous. Naples en fut attaquée, et bientôt après le Piémont.

L'insurrection à Naples était devenue une révolution ; notre cabinet se refusait à l'intervention armée des autrichiens. Il espérait, par des négociations, amener les napolitains eux-mêmes à renoncer à une partie des concessions arrachées aux terreurs de leur vieux Roi et à se contenter de sacrifices qui laissassent du moins la possibilité d'un gouvernement monarchique. En d'autres termes, il désirait faire remplacer la constitution espagnole de 1812 par la charte française de 1814. Les puissances absolutistes se souciaient peu d'un pareil exemple. Il y eut un congrès assemblé à Troppau.

Je n'écris pas l'histoire et ne prétends point donner le journal de ce congrès ni de ceux qui le suivirent. Je n'en parle que pour citer une anecdote peu connue ; je la tiens de bonne source et elle ne laissa pas d'influer sur le destin du monde.

L'empereur Alexandre, dont le libéralisme commençait à se calmer beaucoup, se trouvant à un grand dîner chez l'empereur d'Autriche, s'exprima en termes fort chauds contre les fauteurs de révolutions. Il assura que les gouvernements militaires étaient seuls à l'abri des bouleversements, ajouta qu'à la vérité la moindre insurrection des troupes y serait mortelle, puis affirma que les armées autrichiennes, russes et prussiennes étaient complètement...

Le prince de Metternich lui coupa la parole en parlant d'autre chose. L'Empereur parut surpris et choqué. Tout le monde fut étonné, et le dîner s'acheva dans le silence. À peine levé de table, le prince s'approcha de l'Empereur et lui demanda pardon de son impertinence ; il avait cru remarquer dans ses paroles l'ignorance de ce qui se passait en Russie et avait voulu l'empêcher de les prononcer.

Il apprit à l'Empereur l'insurrection de la garnison de Pétersbourg : elle avait déposé ses officiers et quitté la ville pour marcher sur les colonies militaires. L'Empereur protesta de l'impossibilité d'un pareil fait. Monsieur de Metternich le supplia d'attendre avant de se prononcer hautement, promettant de garder le secret le plus absolu, et de laisser Sa Majesté Impériale être le premier à répandre la nouvelle dans les termes qui lui conviendraient le mieux.

Quarante-huit heures s'écoulèrent. Enfin, le troisième jour arriva le courrier de Pétersbourg. Il apportait la confirmation de l'insurrection et du départ des troupes.

Leur présence dans les colonies militaires aurait pu entraîner les suites les plus graves, mais elles avaient été poursuivies et ramenées, moitié par force moitié par persuasion. Le danger était conjuré, et c'était pour pouvoir en donner l'assurance à l'Empereur qu'on avait retardé jusque-là le départ du courrier.

Il fut très mécontent d'avoir appris des événements de cette importance par une voie étrangère et tança vertement son monde ; mais il conçut une grande idée de la manière dont le prince de Metternich était instruit par ses agents et beaucoup de reconnaissance du secret qu'il avait fidèlement gardé, même vis-à-vis de l'Empereur son maître. C'est à dater de ce moment que l'empereur Alexandre commença à se livrer, d'une part, aux terreurs qui ont empoisonné le reste de sa vie et, de l'autre, à une confiance pour le prince de Metternich qui bientôt ne connut plus de borne.

Dans ces conjonctures, le prince Ypsilanti quitta le drapeau russe pour lever en Grèce celui de l'indépendance. À toute autre époque, le cabinet de Pétersbourg, qui préparait cette catastrophe depuis un siècle, l'aurait assurément appuyé de tous ses moyens ; mais l'Empereur, effrayé de ce qui portait le caractère d'insurrection et surtout d'insurrection militaire, céda

facilement aux exhortations du prince de Metternich. Celui-ci ne voulait pas de guerre en Orient. Son seul but était d'assurer la domination autrichienne en Italie.

On avait déjà vu le vieux Roi de Naples arriver à Troppau, accompagné de deux énormes lévriers seuls objets de ses sollicitudes, rapporter tous les engagements pris avec ses sujets, manquant ainsi aux serments les plus solennels au risque des dangers qu'il pouvait faire courir à son fils, resté à Naples en otage de sa bonne foi. On l'avait vu suivre les souverains alliés à Laybach, passer dans les rangs des troupes autrichiennes, prêcher la croisade contre ses propres États et, les larmes aux yeux, demander vengeance envers ceux qu'il avait juré de protéger. Ses vœux étant accomplis et son pays conquis, occupé, foulé et ruiné par l'étranger, il reprit assez de courage pour consentir à y retourner.

On le fit accompagner par des commissaires de toutes les puissances, en partie pour le soutenir contre ses propres terreurs, en partie pour donner à sa cause triomphante l'appui moral de la sanction européenne et plus encore pour modérer la cruauté des réactions que la peur dont il était encore dominé aurait pu lui inspirer. Naples se rappelait en frémissant son premier retour de Sicile, et le monde n'en avait pas perdu la mémoire.

Le prince héréditaire vint à sa rencontre jusqu'à Rome. Les commissaires assistèrent à l'entrevue de ces deux royaux personnages, et c'était la rougeur sur le front que Pozzo, pleurant d'un œil et riant de l'autre, racontait la discussion qui s'éleva entre eux sur l'excès des craintes qu'ils avaient mutuellement ressenties.

En Italie, les choses s'appellent par leur nom ; on ne cherche pas de circonlocution. Et c'était de leur *maladetta paüra* que le père et le fils s'entretenaient librement :

« E che paüra ti ! è io che ho avuto paüra.

— Oh ! cara maestà no, non era niente, è dopo la sua partenza ch'è venuta la vera paüra. »

Et puis ils racontaient tous les degrés et tous les effets de cette terrible *paüra* avec une candeur qui pourtant ne touchait guère leurs auditeurs.

Pozzo me disait : « En sortant de cette entrevue, mes collègues et moi nous avons été vingt-quatre heures sans oser seulement nous regarder. »

Le prince de Metternich fait, au même sujet, un récit où il convient de joindre la pantomime lazaronesque au jargon du vieux Roi pour qu'il ait tout son mérite.

Ferdinand lui parlait sans cesse à Laybach *di questa maladetta paüra*. L'impassibilité du ministre persuadant au Roi qu'il n'appréciait pas toute l'importance de ce mobile, il lui demanda un jour s'il savait bien ce que c'était que la « paüra ». Sur la réponse un peu dédaigneuse de monsieur de Metternich, le Roi reprit, avec une extrême bonhomie :

« Non... non ce n'est pas ça... *ve lo dirò io...* C'est une *certa cosa*, qui vous *piglia là* », en mettant sa main sur le sommet de sa tête et faisant le geste de tordre ; « et qui vous prend *les cervelles* et les fait danser *fin* qu'on croit qu'elles vont sortir de la tête ; *poi scende al stomacho...* on croit qu'on va *svenare...* *pare* qu'on se meurt... » Et il mettait les deux mains sur son estomac, « *poi scende un po più giù* », les deux mains suivaient. « On sent une *dolor del diavolo*, et *poi... poi... brebre brebre* »... ; en lâchant les mains et terminant sa description physiologique par un geste expressif.

Lorsque l'insurrection militaire se déclara en Piémont, le roi Victor donna sa démission et descendit du trône plutôt que d'imiter le roi de Naples en s'humiliant devant ses sujets pour les trahir par la suite. Victor avait à la fois trop de courage et trop de loyauté pour jouer un pareil rôle. Celui qu'accepta le prince de Carignan dans cette triste affaire, si mal conçue, lui attira l'animadversion de tous les partis.

J'avoue que je me sens un assez grand fond de bienveillance envers ce prince pour être tentée de l'excuser. Il était bien jeune : nourri dans la haine des autrichiens qu'il avait raison de détester, il savait ce sentiment partagé par le Roi.

On l'avait entouré et persuadé qu'il s'agissait d'entrer dans une ligue commune à tous les peuples de la péninsule. Naples était déjà émancipée. La Lombardie, la Romagne, la Toscane devaient lever à la fois le drapeau de l'indépendance et expulser les allemands de leur sein. La nationalité italienne une fois rétablie, on diviserait ce pays en deux grands États capables de se défendre eux-mêmes contre leurs voisins, et la maison de Savoie se trouverait naturellement appelée à gouverner celui du nord.

Voilà le roman à l'aide duquel on avait fait entrer le prince de Carignan dans la conspiration, en lui assurant que le Roi lui-même y donnerait les mains avec joie, une fois le mouvement commencé.

Lorsqu'il vit le Piémont seul s'émouvoir et que, loin d'amener la réunion de l'Italie sous la protection du roi de Sardaigne, l'insurrection avait pour but de le dépouiller de son autorité, le prince de Carignan s'aperçut qu'il était joué par la faction révolutionnaire. Il voulut se retirer du complot, s'y prit maladroitement, livra ses anciens confidents et compromit sa réputation d'homme d'honneur fort au delà peut-être qu'il ne le méritait. Quoi qu'il en soit, la punition fut dure. Il fut chassé de Turin, et l'asile qu'il trouva chez son beau-père à Florence ne lui fut ouvert que sous les conditions les plus rigoureuses et les plus humiliantes.

L'habileté du général Bubna, gouverneur autrichien, avait déjoué les trames ourdies en Lombardie avec tant de bonheur, que la tranquillité y fut maintenue, sans avoir recours à de grandes sévérités. Il lui suffit de se montrer instruit des menées et d'avertir les fauteurs de troubles qu'ils devaient s'éloigner.

La façon dont il expulsa lord Kinnaird, un des agents les plus actifs du complot, est bien dans son caractère. Tous les jours, lord Kinnaird faisait la partie de whist du général. Un soir, au lieu de l'à *demain* habituel, Bubna accompagna son serrement de main quotidien de :

« Bonsoir, mon cher lord, bon voyage.

— Comment, bon voyage ?

— Hélas ! oui, vous nous quittez.

— Point du tout.

— Ah ! si fait ; j'ai visé votre passeport, vos chevaux sont commandés pour cinq heures du matin. Bon voyage, mon cher lord. Si vous teniez à avoir une escorte, elle serait à vos ordres à six heures, mais le pays est tranquille et je ne pense pas que ce soit nécessaire. Bonjour, mon cher lord, bon voyage. »

Lord Kinnaird partit en effet à cinq heures bien précises, sans attendre l'escorte que Bubna lui aurait infailliblement envoyée. Ce congé donné de cette façon, devant quarante personnes, avertit les complices qu'ils étaient

découverts et qu'il fallait renoncer à une trame où la plupart des assistants étaient entrés.

Le général Bubna conseilla plus confidentiellement à quelques seigneurs de Lombardie, les plus compromis, une courte absence et surtout un voyage à Vienne. Ce ne fut qu'après sa mort que les complots se renouvelèrent et que des gouverneurs moins habiles eurent recours à des mesures plus acerbes.

Tandis que les passions révolutionnaires s'agitaient en Europe, la main puissante qui les avait domptées et fait servir à répandre son nom dans tout l'univers, cette main désarmée qui effrayait encore les nations cédait au plus terrible des vainqueurs.

Le 5 mai 1821, Napoléon Bonaparte exhalait son dernier soupir sur un rocher au milieu de l'Atlantique. La destinée lui avait ainsi préparé le plus poétique des tombeaux. Placée à l'extrémité des deux mondes, et n'appartenant qu'au nom de Bonaparte, Sainte-Hélène est devenue le colossal mausolée de cette colossale gloire ; mais l'ère de sa popularité posthume n'avait pas encore commencé pour la France.

J'ai entendu crier par les colporteurs des rues : *La mort de Napoléon Bonaparte, pour deux sols ; son discours au général Bertrand, pour deux sols ; les désespoirs de madame Bertrand, pour deux sols, pour deux sols*, sans que cela fit plus d'effet dans les rues que l'annonce d'un chien perdu.

Je me rappelle encore combien nous fûmes frappées, quelques personnes un peu plus réfléchissantes, de cette singulière indifférence ; combien nous répétâmes : « Vanité des vanités et tout est vanité ! » Et pourtant la gloire est quelque chose, car elle a repris son niveau, et des siècles d'admiration vengeront l'empereur Napoléon de ce moment d'oubli.

Je ne puis donner des détails particuliers sur les temps de son exil. Ils ne me sont arrivés que par des séides ou des détracteurs. J'ai connu quelques-unes des personnes qui l'ont accompagné, mais elles voulaient tirer parti de leurs paroles. Gourgaud prétendait vendre ses révélations, Bertrand exploiter sa fidélité. Ni l'un ni l'autre ne méritaient de confiance dans leurs récits. Encore moins pouvait-on se fier à ceux de sir Hudson Lowe qui, accablé du poids de sa responsabilité, avait compris sa mission fort

gauchement. Il tracassait l'Empereur dans les détails et lui cédaient dans les choses essentielles.

S'il était possible de se faire une idée un peu juste sur l'ensemble de son existence à Sainte-Hélène, il me semble qu'elle a été composée de grandeur dans les souvenirs dont ses belles dictées font foi, et de petitesse dans les actions dont la correspondance avec sir Hudson Lowe fait aussi témoignage.

Au surplus, l'Empereur avait ce caractère de l'omnipotence que, même au sommet de sa gloire et occupé à culbuter les empires, il trouvait encore le temps d'entrer avec chaleur dans des détails qu'un simple particulier aurait négligés sans scrupule. La puissance de Dieu soigne l'aile du moucheron. Peut-être ce que notre malveillance qualifiait de petitesse était-il l'excès de la force.

Lord Castlereagh, en entrant dans le cabinet de George IV, lui dit :

« Sire, je viens apprendre à Votre Majesté qu'Elle a perdu son plus mortel ennemi.

— Quoi, s'écria-t-il, est-il possible ! elle est morte ! »

Lord Castlereagh dut calmer la joie du monarque en lui expliquant qu'il ne s'agissait pas de la Reine, sa femme, mais de Bonaparte. Peu de mois après, les espérances conçues par le Roi furent accomplies. Il faut convenir que, si jamais de pareils sentiments peuvent être justifiés, c'était assurément par la conduite de la reine Caroline. Sa mort fut un soulagement pour tout le monde, et surtout pour le parti qui avait entrepris la tâche impossible de l'honorer. Elle périt victime de ses excès.

CHAPITRE VI

Intrigues contre le ministère. — Madame du Cayla. — Retraite du ministère. — Formation du nouveau ministère dont monsieur de Villèle est le chef. — Son caractère. — La Congrégation. — Ses projets.

Le cabinet, à la tête duquel se trouvait placé le duc de Richelieu, s'occupait activement des affaires. La France reprenait son rang parmi les nations ; on commençait à compter avec elle. La question d'Orient s'entamait et elle prétendait [avoir] place au banquet. La prospérité intérieure s'établissait avec la tranquillité. La Chambre des pairs avait montré une grande indulgence envers les conspirateurs du mois d'août 1820 ; mais la sagesse du gouvernement maintenait les artisans de trouble dans le respect et cette longanimité n'avait pas eu de grands inconvénients. Des lois sages se préparaient. Tout enfin annonçait la session comme devant être calme et utile pour le pays.

Le ministère, occupé de ses travaux et composé de gens éloignés des intrigues de la Cour, ignorait ou attachait trop peu d'importance à ce qui s'y tramait.

Le roi Louis XVIII avait besoin d'un favori. L'éloignement de monsieur Decazes le laissait dans un isolement qu'il lui fallait combler. Si un des ministres avait voulu prendre ce rôle, le Roi s'y serait prêté volontiers, mais aucun n'était propre à le remplir.

Le hasard conduisit madame du Cayla dans le cabinet du monarque. Elle avait des restes de beauté, était spirituelle, intrigante et possédait surtout un fond de bassesse que rien n'épouvantait. Les tristes séductions employées auprès du vieux Roi ne le cédaient qu'à l'ignoble salaire qu'elle en recevait. Si le ministère avait été plus éclairé sur ses manœuvres, on aurait pu la retenir dans une situation subalterne et mercenaire : l'or aurait suffi à son

âpreté ; mais il la méprisa trop. Elle eut le temps d'établir son influence et voulut l'exercer politiquement.

Je ne sais si elle conçut l'idée d'allier sa fortune à celle de monsieur de Villèle ou si monsieur de Villèle pensa le premier à se servir de ce vil instrument, mais, ce dont je suis sûre, c'est que Sosthène de La Rochefoucauld, depuis de longues années le soupirant plus ou moins heureux de madame du Cayla, devint l'intermédiaire de cette alliance encore très secrète. Une fois conclue, on y fit facilement entrer Monsieur, et la chute du ministère Richelieu fut décidée dans ce petit conseil, sous le patronage de la Congrégation.

L'intrigue éclata dès l'ouverture de la session. On proposa dans l'adresse, en réponse au discours du Roi, une phrase qui se pouvait interpréter comme un blâme aux ministres, et il fut bientôt évident qu'elle serait soutenue par les deux oppositions, de droite et de gauche, réunies pour attaquer le ministère dans cette conjoncture.

Les doctrinaires, sous l'influence de leur chef monsieur Royer-Collard, firent l'appoint de cette majorité factice, bien persuadés qu'ils étaient de voir tomber en trois mois un ministère ultra et d'être appelés à le remplacer.

Monsieur Royer-Collard possède une de ces ambitions occultes qui prétend tout obtenir en ayant l'air de tout dédaigner. Il n'en est pas de plus dangereuses ni de plus amère. Il s'était fait une grande existence avec un peu de talent et beaucoup d'emphase. On peut citer de lui deux ou trois discours remarquables et un grand nombre de mots, plus creux que profonds, mais qui ont eu grande vogue pendant un certain temps.

L'alliance précaire des partis était le résultat des manœuvres de monsieur de Villèle. Si le ministère avait méprisé cette union contre nature, elle ne pouvait durer huit jours ; mais monsieur de Villèle s'était bien flatté de trouver monsieur de Richelieu trop honorablement susceptible pour s'obstiner à garder une place où il semblait atteint par la désapprobation d'un des organes de la nation. Son espérance fut justifiée. Ce fut une faute, car la Chambre des députés parlait au nom de l'intrigue ; mais ces genres de fautes n'appartiennent qu'aux plus nobles caractères. D'ailleurs le Roi, déjà gagné par les blandices de madame du Cayla, loin de solliciter ses ministres

de braver une situation évidemment transitoire, les encouragea à faire du vote de l'adresse une question de cabinet.

Lorsqu'il fut constaté que tout le parti ultra, dont Monsieur était le chef, travaillait aussi activement que lui-même au renversement du ministère, monsieur de Richelieu alla trouver le prince et lui demanda compte de cette parole de gentilhomme donnée, avec tant de solennité, l'année précédente.

Monsieur ne se déconcerta nullement : « Oh ! je vous en aurais dit bien d'autres pour vous faire accepter alors ; les temps étaient si mauvais que nous étions encore heureux de n'être réduits qu'à vous et de pouvoir nous arrêter aux gens de votre nuance d'opinion ; mais vous comprenez bien, mon cher duc, que cela ne pouvait durer. »

Monsieur de Richelieu lui tourna le dos, avec plus d'indignation que de respect. Il rassembla ses collègues et, après une longue conférence, ils conclurent que, s'il était facile de résister à la coalition improvisée des deux oppositions et à sa majorité factice, il était impossible, en revanche, de gouverner utilement avec l'hostilité de Monsieur. Rien n'aurait été plus aisé que de le rendre odieux au pays en démasquant ses intrigues, ses intentions et de le reléguer à n'être qu'un chef de faction ; mais le cabinet était composé de gens trop consciencieux et trop royalistes pour vouloir achever de dépopulariser un prince, héritier de la couronne, que la santé du Roi plaçait sur l'estrade même du trône.

En conséquence, les ministres décidèrent de se retirer en masse et le duc de Richelieu fut chargé d'en prévenir le Roi. Celui-ci, arrivé au dénouement, fut fort troublé : « Mon Dieu, dit-il, en mettant sa tête entre ses mains, que vais-je devenir ? Que veulent-ils faire ? Que va-t-on m'imposer ? »

Monsieur de Richelieu l'engagea à voir Monsieur et à se concerter avec lui. Peu d'heures après, il reçut un billet du Roi qui le mandait en toute hâte. Il le trouva seul dans son cabinet, le visage radieux : « Venez vite, mon cher Richelieu, votre conseil était excellent. J'ai vu mon frère ; j'en suis parfaitement content : il est très sage, tout est arrangé ; vous pouvez vous en aller quand vous voudrez. »

Voilà quelles furent les expressions de la reconnaissance royale pour tous les services et tout le dévouement du duc de Richelieu. Je l'ai vu lui-même

sourire en les répétant, mais ce sourire avait quelque chose de triste qui marquait un cœur profondément ulcéré.

Monsieur de Richelieu avait, aux yeux de toute la famille royale, un tort indélébile que rien ne pouvait effacer. Pendant l'émigration et au moment où la fondation d'Odessa l'occupait le plus activement, l'année de son service de premier gentilhomme de la chambre auprès de Louis XVIII vint à sonner. Le duc pria le duc de Fleury, son camarade, établi à Mittau chez le Roi, de le remplacer et négligea de venir prendre son poste dans une antichambre d'émigration. Pour les princes de la maison de Bourbon, le service auprès de leur personne est toujours le principal devoir. Jamais ils n'ont pardonné ce premier grief au duc de Richelieu. Il avait, de plus, pour leur déplaire, les titres qu'y donnaient un esprit droit et sage et une noble indépendance de caractère.

L'empressement du Roi pour obtenir la retraite de ses ministres était devenu si grand qu'il fit réclamer jusqu'à trois fois dans la soirée, leur démission. La difficulté de se réunir tous, à une heure insolite, pour la rédiger en commun, en avait retardé l'envoi. On sut depuis qu'il avait promis à madame du Cayla qu'elle lui serait remise avant l'heure de son coucher. En effet, elle la reçut à minuit.

Ici se termine le règne de Louis XVIII ; il n'a plus été qu'un instrument entre les mains des agents de Monsieur qui, lui-même, obéissait à la Congrégation. Lorsque monsieur de Villèle a cherché à s'en affranchir, il est tombé comme les autres.

J'ai dit que Sosthène de La Rochefoucauld était depuis nombre d'années dans des relations intimes avec madame du Cayla. Sa femme en témoignait du chagrin, et son beau-père et sa belle-mère une humeur qu'ils ne manquaient pas une occasion de faire éclater.

Mais, depuis la faveur de madame du Cayla, ils avaient changé d'allure. Ils s'étaient graduellement rapprochés, et monsieur et madame Mathieu de Montmorency passaient leur vie chez elle. Ce raccommodement obtint pour salaire le ministère des affaires étrangères pour Mathieu. Sosthène racontait qu'il avait d'abord pensé à le prendre lui-même, mais il avait trouvé plus romain de l'abandonner à son beau-père : « J'ai fait des rois, seigneur, et n'ai pas voulu l'être. »

Il n'y eut pas de président du conseil. Monsieur de Villèle n'osait pas encore y prétendre pour lui et ne voulait pas en reconnaître un autre. Monsieur de Corbière suivit le sort de son ami et patron et prit le portefeuille de l'intérieur. Monsieur de Peyronnet, qui s'était fait remarquer par sa furibonde faconde pendant le dernier procès à la Chambre des pairs, fut appelé aux sceaux. Sa réputation était tellement honteuse à Bordeaux, sa patrie, qu'il y eut des paris ouverts contre cette nomination, traitée d'apocryphe. Le *Moniteur* confondit les incrédules.

Le maréchal Victor, duc de Bellune, était un choix selon les cœurs des plus purs ultras. On le reconnaissait pour un vieil imbécile entouré d'une famille d'escrocs, mais il *pensait si bien* que ce mérite l'emportait sur tous les inconvénients possibles.

Afin que ce pitoyable cabinet reçût le scel du cachet de Sosthène, le duc de Doudeauville, son père, grand seigneur nécessaire, fut nommé directeur des postes. Sa dignité ne lui permit pas d'abandonner son hôtel pour aller habiter celui de la rue Coq-Héron ; mais il en fit enlever les meubles, les pendules, les ornements, le linge, les surtouts et jusqu'au billard qu'il fit apporter chez lui.

Cette nomination donna lieu au dernier joli mot aristocratique de notre temps. Lorsqu'on annonça que le duc de Doudeauville était directeur des postes, quelqu'un demanda : « Et qui est-ce qui sera duc de Doudeauville ? »

Le marquis de Lauriston se sépara seul de ses anciens collègues et resta ministre de la maison du Roi. Ses talents et son caractère le rendaient bien plus digne de figurer dans la nouvelle administration que de rester avec l'ancienne. Il avait déjà donné des gages de sa servilité à madame du Cayla.

J'insiste sur cette crise ministérielle parce que c'est là, selon moi, l'écueil où la Restauration s'est perdue. Ainsi que les vaisseaux poussés par la tempête sur les Goodwin Sands, on a vu petit à petit la Congrégation l'attirer sous les eaux jusqu'à ce qu'elle ait été engloutie aux yeux de tous, chacun ayant prévu son sort sans pouvoir lui porter d'assistance efficace.

Si monsieur de Villèle était parvenu au pouvoir par des voies souterraines qui lui valurent, même parmi ses plus féaux, le surnom de *la taupe*, il serait pourtant injuste de lui refuser un rare degré de sagacité.

Entré dans la marine au commencement de la Révolution, il avait passé sa jeunesse à l'île Bourbon où il s'était marié. De retour en France, il s'était établi dans son manoir paternel, aux environs de Toulouse, et y avait vécu, pendant les années de l'Empire, sous l'influence de tous les petits préjugés de la gentilhommerie de province.

Il était maire de la ville en 1814, et publia une brochure sur la convenance de rentrer dans les voies du pouvoir absolu, sans garroter la volonté du Roi par la Charte. Elle resta aussi obscure que son auteur et ne fut exhumée que lorsqu'il devint un personnage politique ; mais elle a probablement servi de fondation à la confiance que Monsieur lui a promptement témoignée.

Les précédents de monsieur de Villèle n'avaient pas été de nature à le qualifier pour jouer un rôle dans l'État, et la vie d'intrigue avait absorbé tout son temps depuis son entrée aux Chambres où il prit rapidement une grande influence. Dès 1816, il était le chef de l'opposition ultra royaliste. Il se trouvait ainsi dans une profonde ignorance des affaires lorsqu'il y arriva ; mais il les apprit, en les faisant, avec autant de facilité que de perspicacité et aurait fini par administrer très bien s'il avait été maître de ses actions.

Il comprenait moins les finances, et pas du tout la diplomatie. Non seulement il n'avait pas la moindre connaissance des rapports des nations entre elles, des caractères des souverains et des ministres qui les gouvernaient, mais, sachant à peine l'histoire en homme du monde, chaque traité, chaque engagement qui liait les pays entre eux lui semblait une révélation.

J'ai entendu dire, à des diplomates, qu'il fallait lui tenir classe, comme à un écolier, avant de pouvoir causer des affaires avec lui et, sur ces sujets il ne montrait pas autant de perspicacité que d'ordinaire. Mais ce n'est pas un tort aux yeux des souverains. Tous les rois veulent faire la politique étrangère à leur gré ; c'est le commérage de leur intimité, et le ministre des affaires étrangères n'est jamais trop ignorant, selon eux, pourvu qu'ils se croient obéis.

Le vicomte Mathieu de Montmorency, avec des données un peu plus larges sur les rapports diplomatiques, avait un si petit esprit et une dévotion si ambitieusement puérile qu'il n'était que le serviteur des Jésuites. Au

reste, pendant le ministère de monsieur de Villèle, hors monsieur de Chateaubriand un instant, tous ses collègues lui ont été soumis et il n'a eu à lutter qu'avec la Congrégation.

Monsieur de Villèle excellait dans l'art de gouverner une Chambre. Il avait réussi, par toutes les ruses électorales permises ou non permises, à se procurer une majorité selon sa volonté, et il la soignait admirablement. Il avait constamment une oreille aux ordres de tous les imbéciles qui voulaient y déposer des sornettes ou lui raconter leurs puériles affaires. Il écoutait avec l'air de l'intérêt, sans aucun signe d'impatience, s'engageait à profiter de renseignements si utiles, et congédiait un homme dévoué qui s'en allait persuadé qu'il gouvernait Villèle et le proclamait un ministre incomparable.

Je suis loin de faire un tort à monsieur de Villèle de cette conduite. La faculté de se laisser patiemment ennuyer, sans trop le témoigner, est une vraie qualité d'homme d'État, surtout dans un gouvernement représentatif.

Le plus grand obstacle de monsieur de Villèle aux affaires c'est d'avoir été trop pressé d'y arriver. Son mérite incontesté et son influence dans son parti l'y auraient amené un peu plus tard ; mais, pour nouer l'intrigue qui l'y avait poussé, il lui avait fallu prendre des engagements qui le livraient pieds et poings liés à la Congrégation,

L'esprit prêtre et l'esprit émigré, relevant tous deux de Monsieur, voulaient diriger les affaires en dehors des intérêts nationaux. Monsieur de Villèle le sentait mieux que personne, mais, pris dans ses propres filets, il n'osait pas même chercher à s'en affranchir.

Deux de ses collègues, messieurs de Montmorency et de Clermont Tonnerre, se trouvaient les agents directs de la Congrégation. Messieurs de Lavau et Franchet lui obéissaient et l'inspiraient tour à tour, et monsieur de Rainneville, sous le titre de secrétaire général des finances, devint son espion près de monsieur de Villèle.

Homme d'esprit, monsieur de Rainneville ne tarda pas à s'apercevoir des dangers où l'on précipitait la monarchie ; il conçut des inquiétudes, mais ne put s'arrêter.

On va me dire, vous parlez sans cesse de la Congrégation ; qu'était-ce donc ? Je pourrais répondre : le mauvais génie de la Restauration, mais cela ne satisferait pas. Pour nous, qui l'avons vue à l'œuvre, nous ne pouvons

douter de son existence, et pourtant je ne saurais dire, à l'heure qu'il est, quels étaient les chefs réels de cette association qui réglait le destin du pays. On a désigné un certain père Ronsin, jésuite. Je ne voudrais pas l'affirmer.

Indubitablement, la Société de Jésus se recrutait, à la Cour, de jésuites à robes courtes. Monsieur d'abord, Jules de Polignac, Mathieu de Montmorency, le marquis de Tonnerre, le duc de Rivière, le baron de Damas, en étaient les coryphées. Tout ce qui avait de l'ambition ou se sentait des dispositions à l'intrigue se ralliait, avec plus ou moins de zèle, à ce parti qu'on voyait au pinacle et qui ne devait point en descendre pendant tout le règne, prochainement espéré, de Monsieur.

Si je ne puis signaler les chefs de cette doctrine, je puis au moins indiquer ses projets ; ils me sont revenus par trop de voies, directes et indirectes, pour qu'ils ne me soient pas très familiers. Toutefois les articles n'en étaient pas rédigés avec une telle rigidité qu'ils ne conservassent assez d'élasticité pour se formuler avec plus ou moins de violence, selon les personnes qu'on cherchait à captiver. Mais voici les traits fondamentaux vers lesquels on devait tendre : les trois ordres rétablis dans l'État ; le clergé, mis en possession de biens territoriaux, indépendant, ne relevant que du Pape, c'est-à-dire de personne, et tenant le premier rang ; la noblesse, reconnue comme ordre, avec le plus des anciens privilèges qu'on pourrait ressusciter ; la Chambre des pairs rendue élective par la noblesse exclusivement qui se trouvait ainsi représentée comme faisant corps dans l'État ; la Chambre des députés conservée, on la reconnaissait instrument admirable pour battre monnaie (selon l'expression admise), mais avec une loi électorale qui donnât une influence considérable aux classes supérieures. Voilà comme on entendait la Constitution.

La Couronne avait aussi sa part. Il s'agissait d'établir un moyen pour, en dernier ressort, forcer les assemblées à enregistrer les volontés du Roi qui pût répondre au lit de justice de l'ancien régime.

C'est en professant ces doctrines qu'on était regardé comme fidèle serviteur *du trône et de l'autel*, phrase banale dont on nous a rebattu les oreilles pendant les dix années que les intérêts de coterie et de passion ont si activement travaillé à en saper les fondements au lieu de les relever comme ils le prétendaient.

Les lois sur le sacrilège, sur le rétablissement des couvents, sur le droit d'aînesse, et enfin la forme de l'indemnité donnée aux émigrés ont été imposées à monsieur de Villèle par la Congrégation. Il en sentait toutes les conséquences et tâchait de les éloigner le plus possible.

Pendant la première année, les conspirations lui servirent de prétexte. Elles furent poursuivies et punies avec une extrême rigueur. L'échafaud politique se releva dans plusieurs provinces, aussi bien qu'à Paris. La ruse employée contre les mécontents dans celles de l'Est excita l'animadversion publique.

On fit parcourir la campagne par un corps de troupe, criant « Vive l'Empereur », afin d'encourager les bonapartistes à se déclarer et d'obtenir des preuves de culpabilité contre eux. Il faut avouer que cette mesure était plus digne des suppôts de l'inquisition que des ministres d'un roi constitutionnel.

Toutefois, cela passa pour un trait d'habileté à la Cour et dans la Chambre des députés. Le pays et la Chambre des pairs furent indignés. Monsieur de Villèle se flattait qu'en jetant ces os à ronger à la Congrégation, elle se calmerait sur ses prétentions ; mais elle n'a jamais voulu lui laisser un moment de repos et, dès lors, elle préparait la guerre d'Espagne.

CHAPITRE VII

Mort du duc de Richelieu. — Persévérance de l'attachement de la reine de Suède. — Son désespoir. — Mort de lord Londonderry. — Monsieur de Chateaubriand ambassadeur à Londres. — Il s'y ennuie. — Le vicomte de Montmorency. — Congrès de Vérone. — Le duc Mathieu de Montmorency. — Sa vie et sa mort.

La France fit une perte réelle : la mort de monsieur de Richelieu la priva d'un homme habile, vertueux, honoré, autour duquel des gens de talent et de conscience se seraient naturellement groupés et que la force des choses aurait probablement rappelé au pouvoir avant que les affaires fussent désespérées. Peut-être monsieur de Richelieu aurait-il pu sauver la Restauration d'elle-même.

Dieu en avait autrement ordonné. Il a suscité le règne de Charles X. Plaise à sa divine volonté que ce soit pour le bonheur de nos neveux ! Ce n'est pas pour celui des contemporains.

Pendant les derniers mois de son ministère et surtout depuis sa retraite, monsieur de Richelieu venait souvent chez moi. Il y avait amené monsieur Pasquier, et c'est à cette époque qu'a commencé ma liaison plus intime avec ce dernier.

Tous deux regrettaient le pouvoir où ils se sentaient convenablement placés et où ils avaient l'intime conviction d'avoir rendu des services essentiels au Roi et au pays. Tous deux s'en expliquaient librement et blâmaient, quoiqu'avec mesure, les voies dangereuses où ils voyaient s'engager. Monsieur Pasquier n'était mu que par le sentiment d'un bon citoyen, inquiet pour le pays, et par une raisonnable ambition. Peiné de se voir arrêté dans sa carrière, il n'y avait rien d'amer dans ses impressions.

Il en était autrement du duc de Richelieu : la conduite des princes l'avait ulcéré jusqu'au fond du cœur. Il était blessé de leur ingratitude de toute la profondeur du dévouement qu'il leur avait porté et, quoique bien dégrisé de

ce culte, ses vieux souvenirs le rendaient plus susceptible à leurs procédés. Le duc de Richelieu, grand veneur et premier gentilhomme de la chambre, continuait à aller parfois déjeuner au château ; il y était toujours très froidement accueilli.

Madame la duchesse d'Angoulême venait d'acquérir Villeneuve-l'Étang. Elle était fort en train de cette nouvelle propriété et se faisait apporter de la crème de chez elle. On la mettait dans un petit pot auprès de la princesse qui en donnait à quelques personnes. C'était une faveur. Un jour, elle affecta d'en offrir à travers la table, à droite et à gauche du duc de Richelieu, d'une manière si marquante que l'exclusion devenait une offense.

J'ai entendu le duc de Richelieu raconter lui-même cette futile circonstance, avec cette teinte d'ironie qui part d'un profond chagrin, accompagné de dédain. Il s'en voulait à lui-même d'être sensible à de telles misères, mais son vieux sang de courtisan prenait le dessus de sa raison, et, au fond, il y avait une intention d'insulte cachée, sous ces formes désobligeantes, dont il avait raison d'être courroucé.

C'est dans ces dispositions qu'il eut lieu de soupçonner un homme qu'il avait comblé, auquel il était fort attaché et qui avait toute sa confiance, d'une action qui, en terme judiciaire, s'appelle un vol. Cette découverte le bouleversa. Il ne voulut pas l'approfondir. Avant de prendre un parti sur la manière dont il lui convenait d'agir, il sentit le besoin de quelques jours de calme et partit pour se rendre chez sa femme à Courteilles. Il y avait récemment fait un séjour assez long dont il s'était bien trouvé.

La passion de la reine de Suède ne s'était pas calmée ; elle le suivit, selon son usage, et s'établit dans la petite auberge servant de tourne-bride au château d'où elle pouvait surveiller toutes ses actions. Cet espionnage, encore plus insupportable à monsieur de Richelieu dans l'état d'exaspération où il était arrivé, le décida à revenir.

Il avait, la veille, traversé à cheval un gué assez profond, et avait négligé de changer ses vêtements mouillés. On attribua à cette circonstance un mouvement fébrile et le mauvais visage qu'il avait en montant en voiture. Il refusa de voir le médecin de madame de Richelieu, mais promit de faire appeler le sien, s'il n'était pas mieux le lendemain.

À peine en route, la fièvre augmenta. Un aide de camp polonais, qui l'accompagnait toujours, en devint inquiet. À Dreux, la reine de Suède, qui le suivait à la piste et qui, aux relais, faisait placer sa voiture de manière à se procurer le bonheur de l'apercevoir un instant, fut tellement frappée de son changement qu'elle fit appeler l'aide de camp et lui dit : « Monsieur, il faut prendre sur vous de faire saigner le duc de Richelieu sur-le-champ. »

Elle lui répéta cette injonction à Pontchartrain et à Versailles, en lui donnant pour preuve de l'état dangereux d'affaiblissement où était le duc qu'il négligeait de baisser le store de sa voiture du côté où elle se trouvait placée. Malheureusement, l'aide de camp n'osa rien décider. L'accès tomba entre Versailles et Paris, et, en arrivant, monsieur de Richelieu n'était pas très souffrant.

Sa sœur, madame de Montcalm, était établie chez lui. Il entra dans sa chambre, demanda à souper, mangea fort peu. On le décida à envoyer chercher le docteur Bourdois. Bourdois était malade ; il se fit remplacer par Lerminier, médecin accrédité mais qui ne connaissait pas le tempérament du duc. Bourdois l'avertit qu'il avait affaire à l'homme du monde le plus nerveux et le plus impressionnable par les affections morales : « Je lui ai quelquefois cru une maladie grave, dit-il, et, deux heures après, je l'ai retrouvé dans son état naturel. »

Muni de ces funestes instructions, Lerminier arriva chez monsieur de Richelieu. Il le trouva couché, moitié assoupi, et fort irrité de voir une figure nouvelle. Il proposa divers remèdes qui tous furent repoussés. Enfin la consultation se borna à ordonner quelques tasses d'infusion de feuilles d'oranger pour calmer la soif ; on verrait le lendemain ce qu'il serait convenable de faire.

Lerminier retourna chez Bourdois lui rendre compte de sa visite et de l'exaspération du duc, seul symptôme qui l'inquiéta. Bourdois lui assura l'avoir toujours trouvé ainsi dès qu'il avait un peu de fièvre.

À six heures, l'abbé Nicole, avant de se rendre à son cours, entra chez monsieur de Richelieu. Son valet de chambre lui dit qu'il reposait après une nuit fort agitée. Il s'approcha pour le regarder et fut tellement frappé de son changement qu'il se décida à envoyer chercher des médecins. Il en arriva plusieurs ; on essaya de tous les remèdes, mais vainement : monsieur de

Richelieu ne se réveilla pas de ce sommeil de mort. Avant midi, il avait cessé de vivre.

Cette mort subite, puisque personne ne le savait même souffrant, frappa tout le monde. Ses amis, et il en avait de sincères, le pleurèrent amèrement, et tous les gens de bon sens le regrettèrent dans le moment et plus encore par la suite.

C'est à cette occasion que monsieur de Talleyrand dit, pour la première fois, ce mot qu'il a si pauvrement prodigué depuis : « C'était quelqu'un ! »

Monsieur le duc d'Angoulême fut le seul de la famille royale qui témoigna quelque peine. Il dit à mon frère ces propres paroles : « Je le regrette beaucoup ; il ne nous aimait pas, mais il aimait la France. Sa vie était une ressource et sa mort est une perte. »

Le Roi, Monsieur et Madame furent plutôt soulagés de ne plus voir un homme vis-à-vis duquel ils étaient mal à l'aise. Les courtisans prirent exemple du maître et ne feignirent pas une douleur qu'ils ne ressentaient pas. Ils étaient excusables, car monsieur de Richelieu ne les aimait ni ne les estimait.

Le désespoir de la reine de Suède fut aussi violent que son extravagante passion. Elle loua une tribune à l'Assomption et, le corps du duc de Richelieu ayant été déposé dans cette église jusqu'à ce qu'on pût le transporter à la Sorbonne, elle y passa les jours et les nuits dans une douleur immodérée, justifiant ainsi les folies des années précédentes.

J'ai déjà raconté comment elle poursuivait monsieur de Richelieu sur toutes les grandes routes. Elle exerçait la même persécution dans Paris. Elle avait des appartements près de tous ceux qu'il habitait ou qu'il fréquentait ; il ne pouvait se mettre à une fenêtre qu'aussitôt la reine ne parut à une autre. Dès qu'il sortait, elle était à sa suite, sa voiture suivait la sienne, elle s'arrêtait quand il s'arrêtait, descendait quand il descendait, l'attendait pendant toutes ses visites et en reprenait le cours avec une persévérance qui était devenue un véritable cauchemar pour le pauvre duc.

Entrait-il dans une boutique, elle l'y suivait, y restait après lui, se faisait donner ce qu'il avait choisi et lui faisait envoyer le pareil. C'était surtout pour des fleurs qu'il faisait porter quelquefois chez une femme à laquelle il était attaché que la reine exerçait cette innocente filouterie. Elle racontait

naïvement alors qu'elle se faisait l'illusion de croire ces fleurs choisies pour elle, quoiqu'elle sût fort bien leur destination.

Monsieur de Richelieu avait besoin d'exercice et allait assez souvent au jardin des Tuileries ; la reine y accourait, mais elle remarquait que sa présence en chassait le duc et regrettait de le priver de sa promenade.

Un jour, elle arriva toute radieuse chez madame Récamier. Elle avait fait un arrangement avec ses marchands pour avoir chaque jour un costume de forme et de couleur différentes. Monsieur de Richelieu, la reconnaissant de moins loin, ne détournait la tête qu'après qu'elle avait eu le bonheur d'envisager sa figure un instant. Une fois même où il causait avec animation, elle lui avait escamoté une révérence en passant très près de lui, et lui en faisant une qu'il lui avait rendue avant de la reconnaître.

Elle était accourue, transportée, raconter ce triomphe à madame Récamier dont je tiens ces détails. Celle-ci avait fait de vains efforts pour rappeler un peu de dignité féminine dans le cœur de la reine de Suède en lui reprochant des empresses si constamment rebutés, car la répulsion devenait aussi exaltée que la poursuite et frisait la brutalité. Mais elle l'aimait ainsi, *et même un peu farouche*, et toute l'éloquence de madame Récamier pâlisait devant cette étrange fantaisie.

Quant à monsieur de Richelieu, il en était importuné jusqu'au courroux. Tout consciencieux qu'il était d'employer les moyens de l'État à son service particulier, je me persuade qu'il ne résista pas à faire insinuer à Stockholm combien la reine y serait plus convenablement établie qu'à Paris. Ce qu'il y a de sûr, c'est que son mari pressait son retour ; elle répondait toujours par des certificats de médecin, et ne consentit à aller occuper une place sur le trône de son époux qu'après la mort du duc.

C'est le seul exemple d'un amour féminin aussi persévérant dans ses actions ostensibles sans avoir jamais reçu le plus léger encouragement et abreuvé de dégoût dont j'aie jamais eu connaissance.

Bientôt après la mort de monsieur de Richelieu, lord Castlereagh, devenu marquis de Londonderry, mit fin à son existence. Depuis quelques jours, il donnait des signes de bizarrerie. Un matin, il sortit à son heure accoutumée du lit conjugal, entra dans son cabinet, fit une partie de sa toilette, puis revint dans la chambre de sa femme chercher des pilules qu'il prenait

journallement, les avala, et, en retournant dans son cabinet, se coupa, avec un très petit canif, l'artère jugulaire si artistement qu'une blessure de fort peu de lignes le fit tomber mort presque immédiatement. Lady Londonderry entendit sa chute et se précipita vers lui, mais tous les secours étaient déjà inutiles.

On a voulu chercher des causes politiques à ce suicide ; il n'y en avait aucune. Lord Londonderry était d'un caractère froid et calme, peu propre à s'émouvoir de pareilles considérations. Sa mort ne peut s'attribuer qu'à un accès de folie, maladie héréditaire dans sa famille. Certes, pour qui a été au courant des deux événements, la mort de monsieur de Richelieu a été bien plus déterminée par des affections morales, où la politique entraînait pour beaucoup, que celle de lord Londonderry.

Monsieur de Chateaubriand avait été enchanté d'être nommé ambassadeur en Angleterre où il remplaça le duc Decazes. Son imagination mobile jouissait du contraste de déployer les pompes diplomatiques là où il avait traîné l'existence de l'obscur émigré. Ce bonheur fut moins vif qu'il n'avait prévu, d'autant que sa gloire personnelle ne jette pas de grands rayons hors de France.

Son talent, si populaire chez nous, a peu de retentissement à l'étranger, soit qu'il ait jeté son grand éclat pendant que la Révolution faisait trop de bruit pour qu'il fût écouté, soit que les témérités de l'école qu'il a fondée n'eussent pas pour des peuples, accoutumés à les trouver dans leur propre littérature, le charme que nous y reconnaissons avant que les extravagances des disciples eussent discrédité le maître.

Remarquons aussi que le mérite particulier des ouvrages de monsieur de Chateaubriand tient au prestige d'un certain agencement de mots, très artistement combinés, qui donne à son style un éclat de coloris auquel les étrangers doivent être bien moins sensibles que les nationaux. Quelle qu'en soit la raison, monsieur de Chateaubriand n'est point apprécié hors de France, et c'est ce qui, en tout temps, lui a rendu impossible de séjourner dans d'autres pays.

Il ne tarda pas à être aussi dégoûté de Londres que de Berlin, et sollicita vivement d'être envoyé au Congrès de Vérone. Le vicomte de Montmorency, fort son ami d'ailleurs, s'en souciait peu ; mais, aussitôt

après le départ de ce ministre pour Vérone, monsieur de Villèle, chargé par intérim du portefeuille des affaires étrangères, se fit de plus nommer président du conseil et se mit en correspondance intime avec le vicomte de Chateaubriand.

Quant à Mathieu, il prenait sa route pour Vienne ; on l'y attendait avec impatience. À peine descendu de voiture, il sort à pied. Bientôt après, monsieur de Metternich arrive à l'ambassade ; on lui assure que, sans doute il se sera croisé avec monsieur de Montmorency. Il retourne chez lui, sans l'y trouver. On le cherche pendant six heures dans la ville ; l'inquiétude commençait à gagner lorsqu'il revint paisiblement au gîte.

Chargé de lettres et de petits cadeaux par des religieuses de Paris pour une communauté de Vienne, il avait eu pour premier soin d'aller les porter et était resté six heures à visiter cette maison. Avait-il, là, rencontré quelque adepte du parti prêtre ? Cela est très possible, mais je ne le sais pas et je me borne aux faits positifs.

Ce début ne lui donna pas grand relief dans le monde diplomatique qui se préparait à prendre la route de Vérone, et rien ne fut plus pitoyable que notre attitude politique à ce Congrès.

Nous y avions une nuée d'envoyés ; messieurs de Blacas, de Caraman, de La Ferronnays s'y étaient réunis à leur ministre, en accompagnant les souverains auprès desquels ils étaient accrédités, et traînaient à leur suite une multitude de secrétaires et d'attachés. Il y avait plus de français à Vérone que de toutes les autres nations ensemble, et pourtant la France n'y jouait pas le premier rôle, d'autant qu'il n'y avait ni union ni franchise parmi ses propres agents.

Monsieur et le ministre des affaires étrangères voulaient porter la guerre en Espagne. Le Roi et le président du conseil voulaient l'éviter. Les divers ambassadeurs se partageaient entre ces deux opinions.

Monsieur de Villèle, persuadé par les protestations de monsieur de Chateaubriand qu'il apporterait un grand renfort à la sienne, l'autorisa à se rendre à Vérone. Il arriva [décidé à se] prononcer contre la guerre de la Péninsule, et ses dépêches confirmèrent monsieur de Villèle dans l'idée qu'il avait acquis un puissant auxiliaire.

Le vicomte de Montmorency revint à Paris où il était attendu par le titre de duc. Il est difficile de comprendre la puérile joie que cette faveur inspira à lui et à sa femme, mais elle ne fut pas de longue durée. Le duc Mathieu déclara qu'il se tenait pour engagé à faire entrer une armée en Espagne. Monsieur de Villèle s'y refusa et monsieur de Montmorency donna, bien à regret, sa démission.

Monsieur de Chateaubriand, arrivé à tire-d'aile, prit la place de son ami, et, une fois assis au conseil, se montra plus vif pour la guerre d'Espagne que ne l'avait été son prédécesseur. Les cajoleries prodiguées par l'empereur Alexandre, lorsque monsieur de Chateaubriand était resté seul à Vérone après le départ de ses collègues, avaient-elles amené une révolution dans ses idées ou bien avait-il jusque-là caché ses véritables opinions ? On peut le soupçonner également de mobilité et de dissimulation, mais les faits sont tels que je les raconte.

Mathieu avait trouvé assez simple d'être remplacé par monsieur de Chateaubriand lorsqu'il le croyait d'un avis contraire au sien ; mais il fut indigné quand il le vit, arrivé au pouvoir, suivre les mêmes errements. Il s'en expliqua avec une extrême amertume. J'assistai à une scène de violence de sa part où il ne l'épargna pas. Il fallut toute l'habileté et la douceur de madame Récamier, presque également amie de tous deux, pour éviter le scandale d'une rupture, ouverte et motivée, devant le public. Monsieur de Chateaubriand la redoutait à juste titre.

La vie de Mathieu n'a pas été celle de tout le monde. Son père, le vicomte de Laval, fils cadet du maréchal, avait épousé mademoiselle de Boullongne, fille de finance, destinée à une immense fortune qu'elle n'a pourtant pas eue. Elle était extrêmement jolie, spirituelle, piquante, et s'empara promptement de l'esprit et du cœur de la duchesse de Luynes, sœur de son mari.

La vicomtesse de Laval désirait passionnément une place à la Cour. Madame de Luynes s'identifia à ce vœu de sa belle-sœur ; tout était à peu près arrangé lorsque la famille royale se prononça contre cette prétention de mademoiselle Boullongne. Elle fut repoussée durement. La famille de Montmorency se tint pour offensée de cet affront à une femme qui n'était plus mademoiselle Boullongne mais madame de Laval. Madame de Luynes proclama son mécontentement. Je crois même qu'elle cessa de faire son

service de dame du palais jusqu'au moment où les malheurs de la Révolution la ramenèrent aux pieds de la Reine.

Le duc et la duchesse de Luynes n'avaient qu'une fille unique destinée à être la plus grande héritière de France. L'amour de la duchesse pour son nom lui fit désirer de la marier à un de ses neveux, et l'amitié qu'elle portait à la vicomtesse l'engagea à donner la préférence au fils unique de celle-ci sur les quatre fils de son frère aîné, le duc de Laval. Lui-même, fort dévoué à la vicomtesse, le souhaitait.

L'union de Mathieu avec la jeune Hortense de Luynes fut donc convenue, à la satisfaction des deux mères et avec l'assentiment du duc de Luynes. Il survint un obstacle auquel on ne s'attendait guère.

Gui de Laval, fils aîné du duc, roux, laid, asthmatique, cacochyme, vieillard de vingt ans, avait épousé mademoiselle d'Argenson, charmante personne qui faisait un contraste frappant avec l'époux que d'immenses avantages de rang et de fortune lui avaient fait accepter. Le jeune Mathieu ne fut pas le dernier à en être frappé, et il devint amoureux fou de sa charmante cousine.

Élevé dans l'hostilité de la Cour, par suite du mécontentement de ses parents, livré aux soins de l'abbé Sieyès pour lui former le cœur et l'esprit, il tomba, ainsi préparé, dans la société intime de la famille d'Argenson où il ne fit qu'accroître ses dispositions révolutionnaires et développer l'incrédulité philosophique inspirée par son instituteur. Toutefois la droiture d'un cœur passionné le fit reculer devant l'idée d'épouser Hortense de Luynes, tandis qu'il adorait la marquise de Laval. Celle-ci, plus avisée, un peu plus âgée et peut-être moins éprise, comprit fort bien que la rupture de ce mariage lui serait imputée à crime par toute la famille et obtint, par ses sollicitations, le consentement de Mathieu.

Il conduisit à l'autel mademoiselle de Luynes encore enfant, puis elle rentra dans son couvent. Mathieu l'oublia à peu près auprès de la marquise. Cependant les années amenèrent le moment où il devint convenable de réunir les jeunes époux. Il fallut encore avoir recours à l'influence de la marquise.

Ce rapprochement était à peine fait que la duchesse de Luynes, après quinze ans de stérilité, accoucha d'un fils, et, ce qui fut bien plus sensible à

Mathieu, son cousin, Gui de Laval, mourut sans enfants, laissant une veuve dont la possession aurait fait son bonheur.

Il était trop honnête homme pour n'avoir pas d'excellents procédés pour sa jeune épouse, mais il l'accabla de ses froideurs et, pour étourdir son cœur, se jeta tête baissée dans toutes les exagérations révolutionnaires. Ses parents ne l'arrêtaient pas et sa maîtresse l'y poussait. Elle était intimement liée avec mesdames de Staël, de Broglie, de Beaumont et partageait leurs opinions qu'elle faisait adopter à Mathieu. Il montra assez de talent à la tribune où il finit par renier, avec toute l'exagération d'une jeune cervelle, son origine et son Dieu. Il attira sur sa tête la vive colère de la Cour et du parti anti-révolutionnaire ainsi que le blâme des gens sensés.

Lors de la première fédération, l'exaltation ou plutôt la mode engagèrent un certain nombre des femmes les plus élégantes à aller traîner la brouette, dans le Champ-de-Mars, pour aider *manuellement* aux préparatifs de la fête, soi-disant nationale, de la fédération.

La marquise de Laval ne fut pas des dernières à s'y rendre, dans un beau carrosse doré, suivie de trois laquais portant la livrée de Montmorency et la manche du connétable, pour bien constater de son amour pour l'égalité et témoigner combien elle aspirait à faire partie de la classe vénérable des travailleurs productifs.

Une averse survenue, qui trempa ses légers vêtements et ses souliers de taffetas, donna un cruel démenti à ses prétentions civiques. Elle gagna une fluxion de poitrine, le poumon s'attaqua ; elle languit quelques semaines et expira dans les bras de Mathieu. Effrayée peut-être de la route que prenaient les actes révolutionnaires et ramenée à des idées plus saines par les douleurs et l'approche de sa fin, elle les prêcha à son cousin avec l'éloquence du lit de mort.

Cette perte, qui le jeta dans un désespoir sans borne, fut un temps d'arrêt dans la carrière politique de Mathieu. C'est pourtant à ce moment que commença l'intimité de sa liaison avec madame de Staël qu'aucun événement n'a pu rompre ni même refroidir. Le public a cru que la consolatrice avait réussi à faire oublier la marquise. Je suis très persuadée du contraire. Cette sainte amitié, née dans les larmes, a conservé la pureté de son origine.

Pendant que l'affliction de Mathieu l'absorbait tout entier, la Révolution marchait de crime en crime et aucune âme honnête ne pouvait plus s'y associer. Je ne sais si c'est immédiatement après la mort de madame de Laval que les sentiments religieux s'emparèrent du cœur de son cousin ; mais je ne le retrouve, dans mes souvenirs, que quelques années plus tard menant en Suisse la vie d'un anachorète et expiant dans les remords les erreurs de sa première jeunesse. Il avait laissé en France, auprès de sa mère, la duchesse de Luynes, sa femme grosse. Il lui était né une fille, mariée depuis à Sosthène de La Rochefoucauld.

Le temps ayant un peu cicatrisé les blessures de Mathieu, les prières de madame de Staël l'attirèrent à Coppet où ses soins achevèrent de le calmer.

La France était redevenue habitable ; le désir de revoir sa patrie et de remplir les devoirs de famille, qu'une violente passion lui avait trop fait négliger, l'y ramena. Si madame Mathieu avait eu à souffrir de ses froideurs avant l'émigration, elle le lui rendit en hauteur et en maussaderie au retour.

Dans le long séjour qu'elle avait fait en prison pendant la Terreur, Hortense s'était passionnément attachée à une femme de chambre qu'elle y avait menée ou trouvée et vivait exclusivement avec elle, livrée à toutes les plus petites pratiques de la religion à laquelle seule elle pliait un caractère de fer. Sa fille tenait peu de place dans sa vie, ses parents moins encore, son mari point du tout. Reconnaisant ses torts envers elle et souhaitant trouver dans des affections légitimes une nourriture permise à un cœur très tendre, monsieur de Montmorency supporta, avec une patience admirable, les procédés dont il fut accueilli et chercha à ramener sa femme à plus de douceur.

Bientôt sa fille fut mise au couvent pour l'éloigner de ses caresses, et madame Mathieu lui déclara qu'étant en prison, pendant la Terreur, elle avait fait vœu de célibat pour sauver sa tête et celle de ses parents.

Mathieu se soumit et n'eut d'autre ressource que de suivre son exemple et de mener une vie tout à fait ascétique. Il se livra aux bonnes œuvres, aux mortifications de la chair et s'exalta dans les idées religieuses, repoussé qu'il était de tous les liens de famille. Nous l'avons vu pendant vingt ans tenant cette conduite et traité par sa femme avec un dédain poussé à un tel point que, par exemple, lorsqu'elle dînait hors de chez elle, elle ne se

donnait pas la peine de l'en prévenir, et il rentrait pour se mettre à table sans trouver le repas qu'elle défendait à ses gens d'apprêter.

Il n'avait aucune fortune personnelle et, même lorsque la mort du duc de Luynes rendit madame Mathieu immensément riche, elle ne lui donna pas une obole. Je l'ai vu voyager sur l'extérieur des diligences parce qu'il n'avait pas de quoi payer une place dans l'intérieur. Elle joignait la désobligeance des formes aux duretés du fond, et il fallait l'inépuisable patience de Mathieu pour supporter une pareille conduite.

Il était d'une charmante et noble figure, aimable, spirituel et fait pour plaire. Il partageait son cœur entre Dieu et l'amitié, et portait ces sentiments jusqu'à l'exaltation. La Restauration y ajouta l'ambition, et cette ambition dévote qui, en sûreté de conscience, se prête même aux plus vilaines intrigues, assurée qu'elle est de ne prétendre au pouvoir que pour la plus grande gloire de Dieu.

Mathieu, que le besoin d'expiation des erreurs de sa jeunesse avait jeté dans les mains des prêtres, était dès longtemps disciple de la petite Église ; il devint facilement membre de la Congrégation : elle le poussa pour s'en faire un appui.

Madame la duchesse d'Angoulême le traita avec une grande distinction. Monsieur de Damas son chevalier d'honneur, étant mort en 1814, Mathieu le remplaça. Il eut beaucoup de crédit sur la princesse aussi bien que sur Monsieur.

Cette faveur de Cour commença à rapprocher madame Mathieu de son mari ; elle ne lui refusa plus à dîner et quelquefois lui prêta ses chevaux.

Le duc Adrien de Laval, le seul des quatre frères de la branche aînée qui eût eu des enfants, perdit un fils unique de dix-neuf ans, et la branche de Montmorency Laval se trouva sans héritier. L'âge de la duchesse de Laval ne laissait pas l'espoir de le remplacer ; le conseil de famille eut recours au ménage Mathieu.

J'ai vu la correspondance conjugale qui s'établit à ce sujet, et je suis forcée de convenir que les lettres de Mathieu sont si tendres d'affections, si gracieuses de galanterie, si chastes d'expressions, que, persuadées qu'elles ne m'inspireraient que du dégoût ou de la moquerie, je les ai lues avec un véritable intérêt. Elles persuadèrent madame Mathieu. Les époux

expédièrent un courrier à Rome pour être relevés des vœux qui les séparaient, et son retour fut attendu avec une impatience un peu exagérée.

Au moment même, madame Mathieu fut prise d'une passion immodérée pour son mari. Elle n'existait pas hors de sa présence ; c'était un véritable roman, et la figure de cette héroïne de quarante-cinq ans, laide, mal tournée et surtout vulgaire à l'excès achevait le ridicule de cette bouffonne lune de miel que Mathieu supportait avec sa résignation accoutumée.

On a dit que les empressements de madame Mathieu avaient abrégé la vie de son mari. Quoi qu'il en soit, elle a été pendant quelques mois parfaitement heureuse de son amour, de l'importance de sa situation, du ministère et du titre de duchesse. Le chagrin de quitter l'hôtel des affaires étrangères et ses beaux salons fut compensé, peu après, par la nomination à la place de gouverneur de monsieur le duc de Bordeaux et l'espoir d'habiter les Tuileries.

Cependant la santé de Mathieu s'altérait de plus en plus. Il avait eu des crises fort douloureuses que sa patiente douceur dissimulait. Il était mieux ; on l'espérait guéri lorsque, le vendredi saint de l'année 1826, n'étant pas assez rétabli pour assister aux offices, il sortit de chez lui pour aller, avec sa femme et sa fille, à l'église de Saint-Thomas-d'Aquin à l'adoration de la Croix. Il se prosterna appuyé sur une chaise ; sa prière se prolongeant outre mesure, madame de La Rochefoucauld l'engagea à ne pas rester plus longtemps à genoux. Il ne répliqua pas : elle attendit encore, puis répéta ses paroles, puis s'effraya, puis chercha à le soulever ; il était mort.

On le transporta dans la sacristie. Les secours lui furent vainement prodigués ; il ne respirait plus. Une maladie de cœur venait de terminer sa vie au pied de cette Croix qu'il avait si vivement et, je crois, si sincèrement invoquée depuis trente ans.

On a fait de lui une gravure très ressemblante qui rappelle, d'une manière frappante, les traits que les peintres espagnols, et surtout Murillo, ont donné à Jésus-Christ. Selon moi, l'expression de la figure de Mathieu avait perdu quelque chose de sa beauté depuis que l'ambition tenait autant de place dans sa vie.

Je me le rappelle en 1810 dans la chapelle de Saint-Bruno, au désert de la Grande-Chartreuse, comme une vision aussi poétique qu'édifiante. Il était

absorbé dans la prière, sa belle figure se trouvant éclairée par un rayon de soleil ; tout ce que nous étions là en fûmes frappés et certainement, dans un siècle plus croyant, nous l'aurions vu entouré d'une auréole de lumière divine.

J'ai toujours beaucoup aimé Mathieu et je l'ai pleuré. Mais ses amis doivent-ils regretter qu'il ait ainsi fini de la mort du juste, dans un moment où il était si entouré d'intrigues et d'intrigants qu'il aurait pu difficilement éviter de ternir sa vie ? Déjà sa liaison avec madame du Cayla était une tache.

Le désespoir de la duchesse Mathieu fut très violent. Dans cette âme si sèche, il n'y a place que pour la passion. C'est une singulière personne. Elle ne manque pas d'une espèce d'esprit, raconte assez drôlement et compte merveilleusement ses écus. Comme ce qu'elle a toujours aimé le mieux c'est l'argent, elle suppose que Dieu partage ce goût. Lorsqu'elle souhaite quelque chose, elle s'en va au pied des autels et promet au bon Dieu une somme plus ou moins forte selon l'importance de l'objet. Si son vœu est exaucé, elle paie consciencieusement ; mais aussi elle ne donne rien lorsqu'elle n'a pas réussi. Ainsi la seconde Restauration de 1815 lui a coûté trente mille francs. Elle en avait promis cinquante si Mathieu guérissait ; elle ne les a point payés. Elle fait aumône de la partie de son bien exigée par l'Évangile, mais avec des restrictions tout à fait comiques et sans qu'il y ait jamais le moindre entraînement. Elle prétend être née avec les dispositions les plus mondaines, les goûts les plus vifs à la dissipation et avoir été obligée d'étrangler ses passions, faute de pouvoir les conduire. Elle a survécu à sa fille, aussi bien qu'à son mari, et s'occupe à diriger des établissements religieux qu'elle a fondés.

Monsieur regretta fort Mathieu. Madame était extrêmement refroidie pour lui : elle ne lui pardonnait pas d'avoir préféré le portefeuille des affaires étrangères au poste de son chevalier d'honneur. C'est encore une preuve, ainsi que je l'affirmais à l'occasion du duc de Richelieu, de l'importance que les princes de la maison de Bourbon attachent au service près de leur personne.

CHAPITRE VIII

Madame de Duras fait nommer le duc de Rauzan. — La guerre d'Espagne. — Départ de monsieur le duc d'Angoulême. — Marchés de Bayonne. — Habileté d'Ouvrard. — Intrigues du parti ultra. — Sagesse de monsieur le duc d'Angoulême. — Mécontentement contre lui. — Madame de Meffray. — Campagne en Espagne. — Prise du Trocadéro. — Conduite du prince de Carignan. — Les grenadiers lui donnent des épaulettes en laine. — Mot du duc de Reichstadt à ce sujet. — Madame à Bordeaux. — Le baron de Damas remplace le maréchal de Bellune. — Retour de monsieur le duc d'Angoulême.

J'ai souvent remarqué avec étonnement que les femmes, même les plus dévouées, même les plus distinguées, ne peuvent guère se garantir d'afficher leur crédit lorsque les hommes qu'elles chérissent arrivent au pouvoir. Elles ne sauraient pourtant leur rendre plus mauvais service.

Madame de Duras tomba dans ce piège de la fortune d'autant plus facilement qu'elle commençait à être fort inquiète de l'attachement de monsieur de Chateaubriand pour madame Récamier. Elle exigea de lui de nommer son gendre, le duc de Rauzan, chef des travaux politiques. Ce poste avait toujours été rempli par quelque diplomate consommé, vieilli dans les bureaux.

Monsieur de Chateaubriand sentit l'absurdité de le confier à un jeune homme qui avait été trois mois attaché à l'ambassade de Rome et six semaines secrétaire de légation à Berlin. Ne sachant comment se tirer d'une promesse arrachée à sa faiblesse, [il] s'avisa d'écrire à madame de Duras qu'il craignait que cette nomination, où on reconnaîtrait tout son empire, ne la compromît et ne lui attirât des ennemis. J'ai vu le billet où elle lui répondait qu'elle exigeait l'accomplissement de sa parole, qu'elle se faisait gloire de son attachement pour lui et ne craignait, en aucune façon, les propos malveillants qu'on pourrait tenir sur une liaison dont il avait bien soin qu'elle ne connût que les amertumes.

Monsieur de Chateaubriand n'osa pas résister davantage. Cette intempestive nomination eut lieu. Elle fut généralement blâmée, ridiculisée, et nuisit tout d'abord à sa considération. Chacun y reconnut la volonté impérieuse de madame de Duras et elle ne s'en cacha pas, et pourtant elle aurait tout sacrifié à cette gloire qu'elle immolait à l'autel de sa vanité.

La guerre d'Espagne étant décidée, il fallut s'occuper des préparatifs. Il semblait qu'il ne dut y avoir qu'un ordre à expédier pour entrer en campagne. La fièvre jaune, qui désolait la péninsule, avait autorisé l'établissement d'un cordon sanitaire sur la frontière, et, depuis que la peste révolutionnaire s'y était ajoutée, le nombre des troupes avait été considérablement accru.

Toutefois, les répugnances politiques et financières de monsieur de Villèle s'étaient également opposées à ce qu'elles fussent mises sur le pied de guerre. L'incapacité du maréchal duc de Bellune, aussi bien que la vénalité de ses entours, avaient servi les vœux du président du conseil, sans les partager.

Monsieur le duc d'Angoulême fut nommé généralissime et partit au commencement du printemps. J'ai lieu de croire qu'il n'était nullement partisan de cette guerre, mais il ne savait jamais qu'obéir au Roi.

En arrivant à Bayonne, il trouva que rien n'avait été préparé pour l'entrée en campagne. Il expédia un courrier porteur des plaintes les plus amères. Il démontrait combien il serait fâcheux, aux yeux de la France et de l'Europe, d'être arrêté dès ce premier pas et de confirmer, en apparence, les propos de l'opposition qui proclamait que le Roi n'oserait réunir une armée parce qu'elle se déclarerait contre son gouvernement.

Le télégraphe porta au prince l'autorisation de prendre sur lui toutes les mesures nécessaires pour concentrer les troupes et leur procurer des subsistances. Le ministre de la guerre, nommé major général de son armée, partit en poste pour Bayonne. Le conseil espérait ainsi s'en débarrasser sans offenser les ultras qui le chérissaient ; mais monsieur le duc d'Angoulême ne voulut pas même le voir.

On a dit que, par une intrigue d'Ouvrard, tous les préparatifs faits par l'administration de la guerre s'étaient éclipsés. Il la fallait habilement ourdie car le duc de Bellune, si intéressé à prouver le contraire, fut obligé

de convenir que tout manquait. Il fut désespéré, contresigna les arrangements arrêtés par le prince avec Ouvrard et reprit le chemin de Paris où il arriva au grand désappointement de ses collègues.

Il retrouva son cabinet et tout l'hôtel intacts. La maréchale en avait soutenu le siège et refusé l'entrée au général Digeon, ayant le portefeuille par intérim et destiné à remplacer le maréchal. La duchesse de Bellune l'avait relégué dans les bureaux, et cette défense matérielle de la place de son mari n'avait pas été sans quelque influence pour la lui conserver.

À peine dix jours écoulés depuis qu'Ouvrard avait été nommé fournisseur général, l'armée, réunie à Bayonne, se trouva dans l'abondance. Je ne sais si cette péripétie fut amenée par d'habiles fripons et s'il y eut bien des tours de bâton dans ce coup de baguette. Beaucoup de noms honorables y furent compromis. Je n'ai pas de renseignements assez exacts pour m'être formé une opinion à ce sujet.

Ce que je sais, c'est que monsieur le duc d'Angoulême agit avec autant de prudence que de fermeté. L'important, en ce moment, n'était pas tant de payer les rations quelques centimes de plus ; l'important était de marcher en avant et de ne point laisser aux malveillants le temps de travailler le moral des soldats en reculant devant des difficultés matérielles auxquelles personne n'aurait voulu croire.

Déjà monsieur le duc d'Angoulême avait montré une grande sagesse en soutenant le général Guillemot contre une de ces intrigues que le parti ultra avait l'habitude d'exploiter. Une malle adressée à un aide de camp de Guillemot fut saisie à la diligence. Elle avait été dénoncée et se trouva contenir des uniformes et des cocardes du temps de l'Empire.

L'officier, mandé à Paris, prouva si victorieusement n'avoir jamais eu un rapport quelconque avec cette malle que l'on fut obligé d'abandonner ce moyen, dont on avait fait grand bruit, et qui fut tracé jusqu'en assez saint lieu pour que tout le monde dût se taire. Le but de cette machination était d'inspirer de la défiance contre le général Guillemot et de le faire remplacer par un homme de la Congrégation ; mais monsieur le duc d'Angoulême traita le général avec d'autant plus de bonté et de distinction.

J'ai déjà dit que le prince n'était nullement sous la gouverne des prêtres. Pieux comme un ange, ayant toujours mené la vie la plus exemplaire, il

n'avait pas besoin d'intermédiaire vis-à-vis du ciel. Il respectait les prêtres à l'autel, mais ne leur accordait aucune influence dans les affaires temporelles. Il n'a jamais eu d'aumônier particulier et refusa même d'en emmener dans cette campagne. Il disait que l'Espagne était un pays suffisamment catholique pour qu'il n'y manquât pas de prêtres. Chaque jour il entendait la messe, dite par le curé du lieu où il se trouvait et, les jours fixés pour ses dévotions, il avait de même recours au ministère du premier ecclésiastique, comprenant le français, qu'il trouvait sur sa route.

Un jour, un abbé, expédié de Paris et armé d'un brevet d'aumônier de l'état-major, se présenta au quartier général. Monsieur le duc d'Angoulême voulait le renvoyer. Messieurs Guilleminot et de Martignac, qui craignirent de s'attirer les foudres de la Congrégation, opinèrent pour qu'il restât ; le prince reprit : « Vous le voulez, messieurs, vous ne tarderez guère à vous en repentir. »

En effet, l'abbé établit un foyer d'intrigue ; et on sut bientôt qu'il était le centre d'une petite réunion d'où il partait des notes, adressées à Paris, sur la conduite privée de tous les officiers de l'armée. Le prince se procura une de ces listes annotées, fit venir l'abbé, la lui montra en lui remettant son ordre de route et lui disant : « Partez, et taisez-vous. Je ne veux pas d'espions en soutane. »

Tandis qu'il déployait cette sagesse dans le conseil, monsieur le duc d'Angoulême montrait une bravoure froide et sans aucune forfanterie sur le champ de bataille ; il partageait les fatigues du soldat et les supportait mieux que sa frêle apparence ne semblait l'annoncer.

Mon frère l'accompagnait en qualité d'aide de camp, et je tiens de lui une multitude de traits, pas assez importants pour être rapportés, mais qui militent à confirmer la sage fermeté de l'ensemble de la conduite du prince. Aussi était-il abhorré par les courtisans de son père et de sa belle-sœur. Une puérile circonstance donnera mieux l'idée de la manière dont ils l'envisageaient que de longs développements.

À un déjeuner, assez nombreux, donné par le comte et la comtesse Fernand de Chabot pour l'inauguration d'un nouvel appartement, quelqu'un, impatienté des impertinences qu'on débitait sur monsieur le duc d'Angoulême, s'amusa à dire qu'il avait passé à l'ennemi à la tête de quatre

régiments. « Vraiment, s'écria madame de Meffray, dame et favorite de madame la duchesse de Berry, vraiment ! est-il possible ? Je savais bien que monsieur le duc d'Angoulême pensait très mal, mais je ne le croyais pas encore capable de cela ! » Sans doute madame de Meffray était une niaise, mais ses paroles indiquent le diapason de l'intérieur où elle vivait.

Lors de la sage ordonnance d'Andujar, les clameurs contre le prince furent telles que le ministère fut obligé de la casser. À dater de ce moment, monsieur le duc d'Angoulême cessa de prendre aucune part politique aux affaires de la Péninsule, se bornant à ses devoirs militaires.

Il avait été grandement dégoûté par les procédés du roi Ferdinand VII qui, non seulement ne lui avait accordé aucune confiance, mais avait même affecté des formes grossièrement arrogantes vis-à-vis de lui. Ainsi, par exemple, lorsque monsieur le duc d'Angoulême, au moment où le Roi débarquait à Port-Sainte-Marie, lui avait présenté son épée en s'agenouillant, il lui avait laissé accomplir cette cérémonie de courtoisie, à la grande indignation des français présents, et se relever sans lui offrir d'assistance.

L'absurde étalage qu'on a fait de la prise du Trocadéro a rendu ridicule jusqu'au nom d'un très joli fait de guerre qui décida la prise de Cadix et termina la campagne, si on peut donner ce nom à une marche triomphale de Bayonne à Cadix. Les partisans des Cortès se défendirent dans quelques villes ; mais, en général, l'armée française fut accueillie partout avec une grande joie.

Les populations des villages accouraient à sa rencontre. Le prince était reçu avec acclamation : « Viva el duca ! Viva le Bourbone ! Viva el re netto ? Viva la sacra santo inquisition ! », criait la foule qui couvrait l'escouade royale de fleurs et de guirlandes et déployait des tapis sous les pieds des chevaux.

Aussi le maréchal Oudinot disait-il en soupirant : « Ce qu'il y a de déplorable, dans cette affaire-ci, c'est que nos gens se persuadent qu'ils font la guerre. » Malgré cette exclamation chagrine du vieux soldat, nos jeunes troupes, toutes les fois qu'elles en eurent occasion, montrèrent leur zèle et leur intrépidité accoutumés ; et j'ai entendu dire à des officiers, ayant fait la

vraie guerre, que notamment le petit fort du Trocadéro avait été emporté avec une vigueur digne des grenadiers de la grande armée.

Le prince de Carignan s'y distingua particulièrement. On lui a fort reproché d'avoir fait cette campagne contre les révolutionnaires. Elle lui avait été imposée comme amende honorable par la Cour de Sardaigne, et tout lui était bon pour sortir de la position intolérable où il se trouvait à Florence. Mais, quelque opinion qu'on puisse avoir sur la convenance de sa présence auprès de monsieur le duc d'Angoulême, tout le monde doit approuver la conduite qu'il y tint en passant, avec les premiers grenadiers, le fossé plein d'eau qui entourait la redoute.

Le lendemain, à la parade, une députation des grenadiers s'avança vers le prince et lui offrit, au nom du corps, une paire d'épaulettes de laine, appartenant à un des camarades tué à ses côtés pendant la périlleuse traversée du large fossé, et le proclama *grenadier français*.

Le prince attacha les épaulettes sur son uniforme, et certainement ce moment a été un des plus heureux de sa vie, quoique son visage se trouvât tout à coup inondé de larmes. Tous les assistants étaient émus de cet épisode improvisé auquel personne ne s'attendait.

Il me rappelle une circonstance, bien postérieure, mais que je placerai ici, d'autant que je ne pense pas conduire ces récits jusqu'à l'époque où elle a eu lieu.

Le colonel de La Rue se trouvant à Vienne en 1832 avec le jeune duc de Reichstadt, celui-ci, qui cherchait sans cesse à le faire parler sur les armées de France, lui demanda si, en effet, le roi de Sardaigne avait payé de sa personne autant qu'on l'avait dit.

Monsieur de La Rue, témoin et acteur au Trocadéro, lui raconta ce qui s'y était passé, ainsi que la démarche des grenadiers, et il ajouta :

« Et je vous assure, monseigneur, que le prince était bien content.

— Sacrebleu, je le crois bien ! répondit le jeune homme en frappant du pied. » Puis il reprit après un assez long silence :

« Voyez la différence des pays, mon cher La Rue ; chez eux (il désignait du doigt l'ambassadeur de Russie), chez eux quand on veut humilier un officier, on le fait soldat. *Chez nous* quand on veut honorer un prince, on le

fait grenadier ! Ah ! chère France ! » Et il s'éloigna du colonel pour cacher une émotion qu'il venait de lui faire partager.

Ce même monsieur de La Rue possède une pièce assez curieuse. La veille de son départ de Vienne, il adressa à monsieur le duc de Reichstadt, qu'il rencontrait dans le monde tous les soirs, cette phrase banale :

« Monseigneur a-t-il des ordres à me donner pour Paris ?

— Des ordres pour Paris ! moi ? Moi ! oh ! non, cher La Rue ! » Et il sentit trembler la main qu'on lui avait tendue.

Il se retira affligé de l'effet produit sur le prince par son inadvertance. Au moment où il montait en voiture le lendemain, un valet de pied lui remit un paquet. C'était un grand papier plié en quatre, sur le milieu duquel était écrit de la main du duc : « Présentez mes respects à la colonne. »

Il n'y a ni date ni signature, mais l'enveloppe, mise par un secrétaire, est contresignée de tous les titres et qualités de S. A. I. le duc de Reichstadt et porte l'assurance que l'intérieur est de son écriture. Est-ce un usage allemand pour les lettres des princes ou une précaution particulière pour celle-là ? Je l'ignore.

Monsieur de La Rue me l'a confiée, pendant une absence qu'il a faite, mais il me l'a redemandée ; et je n'ai pas osé lui témoigner le désir que j'aurais eu de la conserver.

Je reprends le fil de mon discours. Madame la duchesse d'Angoulême s'était établie à Bordeaux, pendant la guerre d'Espagne, pour être plus à portée des nouvelles. Le même motif y conduisit ma belle-sœur. Cette similitude d'intérêt la rapprocha de la princesse, beaucoup plus gracieuse en général lorsqu'elle s'éloignait de Paris, et qui, dans cette circonstance, montra à madame d'Osmond des bontés qu'elle lui a toujours continuées.

Elle n'était pas précisément de son intimité, mais du petit nombre des personnes qu'elle accueillait avec faveur, distinction d'autant plus appréciée qu'elle était moins prodiguée, aussi ma belle-sœur lui est-elle très dévouée. Le naturel de son esprit lui a fait trouver grâce devant Madame. Madame d'Osmond est la seule personne d'un esprit remarquable que je lui ai vu ne point repousser. Il y a fort à parier que, sans le séjour de Bordeaux, elle serait restée dans la disgrâce qu'elle méritait sous ce rapport.

L'animadversion de monsieur le duc d'Angoulême pour le duc de Bellune était si hautement prononcée qu'il fallait bien songer à le remplacer. Monsieur de Villèle en faisait d'autant plus volontiers le sacrifice qu'il désirait fort s'en débarrasser et était charmé d'en laisser l'impopularité au prince.

Monsieur de Chateaubriand, qui se savait assez mal dans son esprit, crut faire un acte de haute courtoisie en poussant à la nomination du baron de Damas, attaché à sa maison. Lorsque monsieur le duc d'Angoulême reçut le courrier qui lui en apportait la nouvelle, il entra dans le salon où étaient réunis ses aides de camp et il leur dit :

« Messieurs, le duc de Bellune n'est plus ministre de la guerre. Devinez qui le remplace. Je vous le donne en dix. Que dis-je, en dix ? Je vous le donne en cent et même cela ne sera pas assez, je vous le donne en mille. »

Quelques noms étranges ayant été prononcés, le prince reprit :

« Non, c'est encore mieux... Vous ne trouverez jamais... C'est le baron de Damas, votre camarade... le bon Damas ! »

Il se prit à rire et tout l'état-major avec lui. On voit comme monsieur de Chateaubriand avait bien réussi à faire sa cour à monsieur le duc d'Angoulême.

À son retour à Paris, le prince se montra aussi simple et aussi modeste qu'il avait été brave et sage en Espagne. Son père le reçut avec une tendresse et une joie toute paternelle, le Roi avec cette pompe théâtrale qui suppléait en lui à la sensibilité.

Madame la duchesse d'Angoulême jouissait des succès de son mari d'une joie si étrangère à sa physionomie qu'elle en était altérée. Cette pauvre princesse a eu si peu d'occasion d'en ressentir qu'elle ne sait comment la porter. Son attachement pour monsieur le duc d'Angoulême était aussi tendre que sincère, quoiqu'il ne partageât pas ses passions politiques.

Le prince était resté en rapport avec les personnes les plus influentes du ministère Richelieu, messieurs Pasquier, Mounier, etc., et surtout monsieur Portal au sage esprit duquel il accordait grande confiance. Il leur parlait volontiers des affaires du moment pour s'éclairer de leurs lumières.

Ces relations, que le prince lui-même ne cherchait point à dissimuler, achevaient de le discréditer auprès des exaltés. Ils s'étaient ameutés contre lui dès ce voyage dans la Vendée où il avait prêché *Union et Oubli*. L'ordonnance d'Andujar, autre crime de même nature, aurait constaté qu'il était incorrigible et décidément jacobin si, déjà, sa désapprobation formelle de la manière dont monsieur Manuel avait été expulsé de la Chambre avait pu laisser quelques doutes sur ses sentiments.

Peu de jours après son retour, monsieur le duc d'Angoulême, sortant en voiture avec mon frère, fut accueilli de très vives acclamations par la foule assemblée dans la cour des Tuileries. Une fois sur le quai, et les salutations accomplies, il se renfonça dans sa voiture et dit avec un sourire amer :

« Voilà bien ce qui s'appelle, en termes de gazette, un prince adoré ! Il serait bien doux d'y pouvoir croire ! Mais, voyez-vous, d'Osmond, ils crieraient à *l'eau*, tout aussi volontiers si on les y poussait. »

Au moins ne se faisait-il pas illusion sur sa popularité, malgré les adulations dont les gens qui avaient le plus cherché à le déjouer et à empoisonner sa conduite vis-à-vis du Roi et du public l'étourdissaient. Il en était fort contrarié et l'a souvent témoigné avec son peu de bonne grâce accoutumée, mais avec beaucoup de jugement.

Personne plus que lui n'était impatienté de l'abus fait de ce malheureux nom du Trocadéro. L'esprit courtisan l'avait donné à tout, depuis un ruban jusqu'à une salle de festin à l'hôtel de ville, depuis un joujou du duc de Bordeaux jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile. Toutefois, monsieur le duc d'Angoulême s'opposa formellement à ce dernier baptême, et cette ridicule appellation tomba vite en désuétude.

Je me livre avec complaisance à parler de monsieur le duc d'Angoulême en ce moment. C'est certainement la plus belle année d'une vie si éprouvée par le malheur. Ce pauvre prince méritait un meilleur sort ; mais la fortune, son éducation, son père, ses entours et même ses vertus lui en ont préparé un si déplorable que l'histoire elle-même l'accablara de dédains, sans rendre justice à des qualités réelles.

Si monsieur le duc d'Angoulême s'était trouvé succéder immédiatement à Louis XVIII, la Restauration aurait probablement marché dans des voies assez sages pour se concilier les suffrages du pays. Pendant bien des années,

toutes les espérances se sont tournées vers lui, et c'est seulement lorsqu'on l'a vu suivre les traces de son père que les orages se sont pressés autour du trône et que la foudre populaire l'a renversé.

CHAPITRE IX

Le duc de Rovigo et le prince de Talleyrand. — Pavillon de Saint-Ouen. — Détails sur cette fête. —
Le duc de Doudeauville remplace le marquis de Lauriston au ministère de la maison du Roi. —
Lauriston est nommé maréchal de France.

J'ai dit ailleurs, je crois, les relations que madame du Cayla avait entretenues, sous l'Empire, avec le duc de Rovigo et dont l'extraordinaire ressemblance de son fils témoignait fort indiscretement.

Depuis que l'immense crédit de la favorite était aussi bien établi, le duc de Rovigo l'assiégeait de ses réclamations. Il voulait être réhabilité à la Cour, employé dans son grade et rentrer dans les voies du pouvoir, menaçant, si elle ne réussissait pas à obtenir ce qu'il désirait, de publier une correspondance qui, non seulement était fort tendre pour Rovigo, mais encore très confiante pour le ministre de la police et prouvait qu'elle n'avait pas attendu la Restauration pour jouer le rôle le plus honteux et en recevoir un salaire.

Elle ne savait comment se tirer de cet embarras. Elle n'avait aucune envie de rétablir la position du duc de Rovigo dont la présence lui était insupportable, mais elle craignait encore davantage de l'exaspérer.

Comme il prétendait toujours que sa conduite, dans l'affaire de la mort de monsieur le duc d'Enghien, avait été la plus innocente du monde, il exigea qu'elle se chargeât de l'expliquer au Roi. Elle se fit répondre par Sa Majesté que, si monsieur de Rovigo parvenait à persuader le public, il lui accorderait ses bonnes grâces. En conséquence, monsieur de Rovigo se mit à l'œuvre et fit une relation, soi-disant justificative, où il s'incriminait de la façon la plus odieuse, tout en chargeant monsieur de Talleyrand très gravement et, je crois, très véridiquement.

Madame du Cayla tressaillit d'aise à cette lecture. Elle y voyait la perte de deux hommes qu'elle redoutait presque également. Cependant, elle fut

assez habile pour faire quelques remarques critiques au duc de Rovigo. Elle lui fit adoucir quelques phrases, retrancher quelques aveux, puis l'encouragea à la publication sans toutefois la lui conseiller, afin qu'il ne pût l'accuser de l'y avoir poussé.

L'effet en fut tel qu'elle l'avait prévu. Un tollé général s'éleva contre Rovigo ; tout le parti Talleyrand y excita ; et, le voyant à son comble, le prince s'enveloppa dans sa dignité offensée et déclara qu'il ne reparaîtrait pas aux Tuileries que son nom ne fût vengé de tant de calomnies. Personne ne soutint le duc de Rovigo ; le Roi lui fit défendre de reparaître. Monsieur et son fils déclarèrent qu'ils le feraient mettre à la porte s'il se présentait chez eux. Toutes les réclamations qu'il faisait pour ses dotations furent mises à néant.

Madame du Cayla, elle-même, quoique se disant désolée d'un résultat qu'elle était si loin d'attendre de leurs efforts réunis, se crut obligée de renoncer à le recevoir ouvertement chez elle. Elle lui promit de ne perdre de vue aucune occasion de rétablir sa situation, mais lui fit admettre la nécessité de laisser passer l'orage, et elle s'en trouva débarrassée.

Soit qu'elle craignît de s'attirer trop de haines à la fois, soit qu'elle n'eût pas le moyen de réussir de ce côté, monsieur de Talleyrand eut tous les honneurs de cette affaire. Le Roi lui fit dire « qu'il pouvait revenir aux Tuileries sans craindre de mauvaise rencontre. » En conséquence, il fit sa rentrée le dimanche à la messe, en plein triomphe.

C'était un des moments où il était le plus en évidence. Sa charge de grand chambellan le plaçait immédiatement derrière le Roi. Il s'y tenait debout, la main appuyée sur le fauteuil, hors le moment de l'élévation où il s'agenouillait assez adroitement, malgré sa jambe estropiée, et il ne lui plaisait pas qu'on cherchât à l'assister. Son maintien pendant les offices était inimitable. L'impassibilité de sa physionomie l'y suivait, et personne ne pouvait l'accuser d'y porter ni distraction mondaine, ni cagoterie hypocrite.

Un homme moins habile que monsieur de Talleyrand aurait été abîmé par les révélations contenues dans le mémoire du duc de Rovigo, d'autant que bien des personnes vivantes pouvaient justifier de leur exactitude. Mais il comprit, tout de suite, que le coup venait d'un homme qui n'était pas situé

de façon à pouvoir l'asséner vigoureusement et il se plaça si haut que ce fut le Rovigo qui manqua son atteinte et en fut renversé.

Il y a peu de circonstances où monsieur de Talleyrand ait mieux jugé sa position aussi bien que celle de son adversaire et se soit conduit avec plus d'habileté. Le succès fut si complet que, depuis ce temps, les attaques se sont émoussées. Monsieur de Talleyrand est sorti très épuré de ce creuset aux yeux des contemporains, et l'histoire devra se charger de lui rendre la part qu'il a jouée dans la triste tragédie des fossés de Vincennes.

La petite maison, appartenant à la comtesse Vincent Potocka où le Roi avait donné en 1814 la déclaration dite *de Saint-Ouen*, fut mise en vente à la mort de la comtesse. Bientôt, nous vîmes s'élever sur ses ruines un élégant pavillon. Les meilleurs artistes furent appelés à le décorer. Les plantes les plus rares en ornèrent les jardins et les serres. Un luxe royal s'y déployait, et l'acquéreur ne put être longtemps ignoré, malgré le secret imposé qui excitait vivement la curiosité. On variait sur la destination de ce lieu de délice.

Des invitations, adressées à tout ce que la Cour et la ville avaient de plus distingué, nous apprirent qu'il appartenait à madame du Cayla et qu'elle en ferait l'inauguration par une fête à laquelle elle nous conviait. Quelques personnes, plus scrupuleuses, refusèrent de s'y rendre. Je ne fus pas du nombre. Je connaissais madame du Cayla de tout temps ; nos relations étaient devenues très froides, mais j'étais également curieuse de voir le pavillon et la fête. L'un et l'autre en valaient la peine.

On ne nous avait pas exagéré la magnificence de la maison. Elle était parfaitement commode et construite à très grands frais. Chaque détail était complètement soigné. Depuis l'évier en marbre poli jusqu'à l'escalier du grenier à rampe d'acajou, rien n'était négligé. Il était aisé de voir qu'artistes et ouvriers, personne n'avait été contrôlé dans la dépense. Les plus habiles peintres avaient été employés à décorer les murailles ; mais ce luxe de bon goût ne sautait pas aux yeux et s'accordait avec une noble simplicité. On voyait dans la bibliothèque un immense portrait de Louis XVIII, assis à une table et signant la déclaration de Saint-Ouen.

Ce qui était encore bien plus curieux, c'était le nonce du Pape, monseigneur Macchi, et monsieur Lieutard, assis sous ce tableau et se

relayant l'un l'autre pour faire, à tour de rôle, l'éloge des vertus chrétiennes de leur charmante hôtesse. Or il faut savoir que ce monsieur Lieutard était l'instituteur rigide de la jeunesse dévote du temps et qu'aucun de ses disciples n'aurait osé pénétrer dans un théâtre, hormis dans celui que madame du Cayla allait nous ouvrir.

Les meilleurs acteurs y jouèrent un joli vaudeville, puis une petite pièce de circonstance d'après laquelle il nous fut loisible de croire, si cela nous plaisait, que madame du Cayla n'était que la concierge sensible et dévouée du pavillon historique que ses soins avaient arraché à l'oubli, à la profanation de la bande noire, pour le conserver à la reconnaissance de la France, dont un bon nombre de couplets témoignèrent. Les applaudissements des spectateurs la confirmèrent, et madame du Cayla sortit de l'enceinte couverte de couronnes civiques et proclamée l'héroïne de la charte par un auditoire qui n'y tenait guère.

Je m'amusai bien à cette fête, fort belle et fort bien ordonnée, mais divertissante surtout par son côté bouffon. Tout le corps diplomatique s'y pressait sur les pas de la dame du lieu, aussi bien que les évêques et les *mères* de l'Église. Elle avait attaché un grand prix à les y faire venir. Toujours elle les avait soignés avec empressement, et chaque semaine un grand dîner réunissait les âmes pieuses à sa table. Une demi-heure avant celle fixée aux invités à la fête de Saint-Ouen, le Roi était venu en inspecter les apprêts. Les traces des roues de son lourd carrosse se voyaient dans les allées, très bien sablées d'ailleurs.

Madame du Cayla avait espéré la présence de Monsieur. Elle en avait laissé courir le bruit, assez complaisamment, au commencement de la matinée ; mais vers la fin elle se révoltait contre une idée aussi saugrenue. Le fait était que Monsieur avait hésité.

Monsieur de Villèle l'encourageait à soutenir madame du Cayla, dont il exploitait le crédit sur le Roi ; mais l'influence de Madame l'emporta : cette princesse ne pouvait s'abaisser à caresser la favorite et la traitait toujours plus que froidement.

Madame de Choisy, sa dame d'atour, qu'elle avait mariée au vicomte d'Agoult et chez laquelle elle passait toutes ses soirées, ayant, au mépris de ses défenses, formé une liaison intime avec madame du Cayla, la princesse

lui en témoigna son mécontentement et ne mit plus les pieds chez elle, quoique l'appartement qu'elle occupait fût contigu au sien. La reconnaissance de madame du Cayla se signala en faisant nommer le vicomte d'Agoult gouverneur de Saint-Cloud.

J'ai dit que le général de Lauriston était resté seul du ministère Richelieu. Il dut cette faveur à la mansuétude avec laquelle il payait les sommes énormes que la faiblesse du Roi répandait sur ses royales amours, sans jamais les trouver trop considérables. Cependant on désira sa place de ministre de la maison du Roi pour monsieur de Doudeauville, afin que Sosthène de La Rochefoucauld, chargé de la division des beaux-arts, ne relevât que de son père.

En conséquence, pour désintéresser monsieur de Lauriston, solder ses complaisances et acheter sa discrétion, on le nomma tout à la fois grand veneur et maréchal de France. Il avait beaucoup fait la guerre, comme tous les serviteurs de Napoléon, mais il n'avait aucune réputation militaire et cette élévation souleva des tempêtes.

Les patrons de Lauriston crurent les calmer en l'envoyant commander l'armée de réserve en Espagne. Lui, de son côté, voulut décorer son nouveau bâton de quelques lauriers. Il fit faire le siège de Pampelune, après la reddition de Cadix et la délivrance du roi d'Espagne, qui amenait nécessairement la chute de toutes les places sans coup férir. Quelques braves gens payèrent de leur sang l'élévation de Lauriston au grade de maréchal, sans la justifier aux yeux de personne.

Il avait laissé la liste civile fort dérangée. Elle acheva de se dilapider sous l'administration du duc de Doudeauville, très galant homme mais trop faible et trop dépendant pour oser faire la moindre résistance aux caprices de son fils et de madame du Cayla. Cette facilité le forçait à fermer les yeux sur les autres abus, et jamais caisse n'a été livrée plus ostensiblement au pillage.

La sage administration de monsieur de La Bouillerie, sous le nom d'intendant, avait réparé le mal en peu d'années, et, avant la révolution de 1830, la liste civile était libérée de toute dette.

CHAPITRE X

Le duc de la Rochefoucauld-Liancourt est destitué de places gratuites. — Exécution de quatre jeunes sous-officiers. — Élections gouvernementales. — Renvoi de monsieur de Chateaubriand. — Sa colère. — L'indemnité aux émigrés et la réduction des rentes. — L'archevêque de Paris, monsieur de Quélen. — Situation politique de monsieur de Villèle. — Le père Élisée. — Répugnance du Roi à quitter les Tuileries. — Quel en était le motif.

L'opinion publique se montra fort choquée de la destitution du duc de La Rochefoucauld-Liancourt. Je ne me rappelle plus dans quelle circonstance il témoigna de la résistance aux volontés ministérielles. C'était pour quelque chose de fort peu important. Cependant le *Moniteur* prit la peine de répondre par une litanie de treize places qui étaient enlevées au duc. Or, ces places étaient toutes de bienfaisance et gratuites. Il les exerçait avec autant de zèle que de dévouement, dans l'intérêt du pauvre dont il était adoré. En supposant même qu'il eut témoigné de l'hostilité au gouvernement, c'était une puérile et maladroite vengeance.

Celle exercée, d'une façon plus cruelle, contre les sous-officiers de La Rochelle fut encore plus réprouvée. Quatre de ces jeunes gens périrent sur l'échafaud pour un projet de conspiration, très coupable, sans doute, mais qui, n'ayant aucune chance de réussite, ne frappait pas assez l'esprit public pour lui faire supporter le sacrifice de ces quatre jeunes têtes dont la plus âgée n'avait pas vingt-trois ans. Ils se conduisirent de manière à augmenter l'intérêt, avec fermeté et sans jactance, et parurent poursuivis avec acharnement.

Je me rappelle très bien que le petit noyau d'hommes modérés qui m'entourait s'affligeait de cette procédure et désirait beaucoup que le Roi fît grâce à ces jeunes gens. Je crois me souvenir qu'une note fut remise à monsieur le duc d'Angoulême par monsieur Portal, qu'il entra fort dans ses sentiments mais lui dit qu'il s'était fait la loi de ne s'ingérer, en aucune façon, dans le gouvernement du Roi, qu'il gémissait souvent de ce qu'il

voyait, que, toutes les fois qu'on lui demandait son opinion, il la donnait consciencieusement mais que jamais il ne prenait l'initiative : « L'opposition des princes est une trop grande calamité pour que le pays puisse en supporter deux », ajouta-t-il.

Puis, embarrassé lui-même de ce qui venait de lui échapper, il devint fort rouge : « Le Roi, reprit-il, doit être obéi respectueusement par tout le monde, et surtout par moi. Lorsqu'il veut bien me charger d'une mission, je la fais de mon mieux et dans ma conscience ; mais, lorsqu'il ne me consulte, ni ne m'emploie, je me tais et je vais à la chasse. »

Je n'affirme pas que ce soit à l'occasion des sous-officiers de la Rochelle que ces paroles ont été prononcées. Je crois même que c'est après le retour d'Espagne que monsieur Portal nous rapporta les avoir entendues, le jour même, de la bouche du prince. Cette sagesse lui attirait notre respect et justifiait les espérances que le pays fondait sur lui.

Les succès obtenus dans la Péninsule, en persuadant au parti ultra-royaliste que l'armée était à sa dévotion, excita sa violence. Il exigea de monsieur de Villèle les lois sur le sacrilège, sur le droit d'aînesse, et l'accomplissement des promesses faites aux émigrés. Le ministre y ajouta de sa propre invention la conversion des rentes cinq pour cent en trois pour cent. C'était de toutes ces lois la seule à laquelle il tint sérieusement.

Les élections, faites avec des fraudes éhontées, avaient amené à la Chambre des députés une majorité compacte qui votait selon le bon plaisir du ministre. Il n'eut pas de peine à faire accepter par elle les élections septennales.

La Chambre des pairs, persuadée que cette nouvelle organisation était meilleure et plus gouvernementale, l'adopta, quoiqu'un grand nombre des pairs, qui votèrent en sa faveur, reconnussent l'inconvénient de prolonger, entre les mains du parti contre-révolutionnaire, un instrument aussi dangereux que la Chambre des députés telle qu'elle était composée. Mais là s'arrêta leur complaisance, et l'utilité du gouvernement représentatif et de la pondération des pouvoirs ne s'est peut-être jamais fait mieux sentir qu'à cette époque.

La Chambre des députés étant servile autant que puérilement aristocratique, celle des pairs se montra indépendante et libérale ; et les lois

du sacrilège, du droit d'aînesse, de la réduction du taux des rentes, de l'indemnité, etc., furent ou repoussées, ou amendées de manière à perdre leur caractère de lois de parti.

Monsieur de Villèle s'était bien mordu les doigts d'avoir fait exception à son goût pour les médiocrités en appelant monsieur de Chateaubriand au pouvoir. Dès les premiers moments, il avait été trompé dans son espérance de trouver en lui un appui contre la guerre que la Cour, la sacristie et la Sainte-Alliance souhaitaient porter en Espagne.

Monsieur de Villèle, en se voyant joué, s'était promis de se venger. Monsieur de Chateaubriand n'avait aucune faveur auprès du Roi et des princes ; il était facile à démolir de ce côté. Monsieur de Villèle prétendit qu'il avait voté contre la loi sur la réduction des rentes.

Monsieur de Chateaubriand l'a toujours nié ; mais il convenait volontiers que la loi lui semblait intempestive et dangereuse et s'en exprimait librement dans son salon. Toutefois, il n'existait aucun dissentiment ostensible entre lui et ses collègues, lorsqu'un dimanche il se présenta à la porte de Monsieur pour lui faire sa cour. L'huissier lui répondit qu'il ne pouvait entrer. Monsieur de Chateaubriand y fit peu d'attention ; il était tard, il crut la porte fermée et Monsieur déjà passé chez le Roi. Il se hâta de descendre pour arriver dans le cabinet. En passant la première porte, il vit de l'hésitation dans les huissiers et les gardes du corps. Enfin l'officier s'avança vers lui et lui dit, du ton le plus respectueusement peiné :

« Monsieur le vicomte, nous avons la consigne de ne vous point laisser entrer. »

Il était sous le coup de l'étonnement, lorsque monsieur de Vitrolles, son ami, lui dit :

« Vous ne venez donc pas de chez vous ?

— J'en suis sorti il y a une heure.

— Eh bien, vous avez manqué une lettre qui vous y attend. »

Monsieur de Chateaubriand y courut, et trouva une ordonnance qui réclamait le reçu d'une dépêche, fort laconique, portant que le Roi n'avait plus besoin de ses services. Monsieur de Chateaubriand signa le reçu de sa propre main, envoya chercher une demi-douzaine de fiacres, y jeta ses

effets pêle-mêle et, avant que sa pendule eût sonné l'heure commencée, écrivit à monsieur de Villèle que les ordres du Roi étaient accomplis et l'hôtel des affaires étrangères, aussi bien que le portefeuille, à la disposition du président du conseil.

La manière dont il avait quitté cet hôtel, en plaisant à l'imagination de monsieur de Chateaubriand, adoucit un peu la blessure qu'il avait reçue aux Tuileries ; et, pendant les premiers jours, il soutint sa chute avec un calme et une dignité qui lui firent jouer le beau rôle. Mais, petit à petit, les embarras et les ennuis de sa position ranimèrent l'insulte gratuite qu'on lui avait fait éprouver et excitèrent sa haine et sa vengeance contre monsieur de Villèle, jusqu'au point où elles ne connurent plus ni borne ni convenance.

Le *journal des Débats*, dont l'amitié des frères Bertin lui ouvrait les colonnes, devint l'arène où il traîna son antagoniste et où il se servit d'armes si peu courtoises que bientôt l'offense sembla plus qu'expiée, d'autant que, dans sa colère, monsieur de Chateaubriand s'occupait peu des blessures qu'il pouvait faire au pouvoir en attaquant ses agents.

Monsieur de Villèle se crut forcé de rétablir la censure. Mais qu'en arriva-t-il ? Toutes les fois que le censeur effaçait un article ou une phrase, sa place restait en blanc dans le journal et l'imagination de l'abonné suppléait à tout ce que la *tyrannie* l'empêchait de lire. Ces blancs ayant été proscrits par une ordonnance, les journalistes les remplacèrent par des pages entières de tirets — — — — — figurant des lignes.

Il devint évident que, pour rendre la censure efficace, il fallait l'appuyer par des mesures sévères que la disposition de l'esprit public ne tolérât pas. Pour oser entraver la liberté de la presse, dans les temps où nous vivons, il faut que son danger soit évident aux yeux de tous, ou succéder à un temps d'anarchie, lorsque tout le monde a tellement souffert que chacun invoque des chaînes afin que son voisin ait les mains liées. Telle a été la fortune du gouvernement impérial.

L'indemnité aux émigrés pouvait être une mesure juste et même politique, mais elle n'était rien moins que populaire. Monsieur de Villèle, pour comble de maladresse, l'accola à la loi de la réduction des rentes. Son

but était d'assurer à cette dernière le vote de tous les députés et pairs émigrés. Il réussit auprès des députés, mais échoua à la Chambre des pairs.

Monsieur Pasquier fut un de ses antagonistes les plus formidables. Il déploya dans la Chambre haute la même éloquence de tribune qu'il avait déjà montrée comme député et comme ministre et prit, dès lors, sur ses collègues, l'ascendant que ses hautes lumières, sa modération constante et son talent incontesté lui ont toujours conservé.

Monsieur de Villèle rencontra aussi dans l'archevêque de Paris un adversaire qui ne laissa pas de lui enlever quelques votes. Sous prétexte de défendre les intérêts des rentiers, ses diocésains, il se montra très hostile au projet de réduction et en releva l'injustice et l'iniquité, après que d'autres orateurs eurent établi la vanité de la mesure sous le point de vue économique.

L'archevêque acquit une assez grande popularité par cette résistance. Il n'avait pas encore eu le temps de déployer son caractère ambitieux et hautain ; on était disposé à le croire dans les idées modérées.

L'abbé de Quélen, né dans une famille vendéenne, avait commencé sa carrière dans le service de la grande aumônerie impériale. Le cardinal Fesch, son patron, l'avait ensuite placé, comme aumônier, auprès de Madame, mère de l'Empereur. Lors de la Restauration, monsieur de Quélen ne fit qu'un bond des genoux du cardinal Fesch sur ceux du cardinal de Talleyrand dont il devint le benjamin. Il dirigea la grande aumônerie et s'y montra très sage. Aussi, lorsque le cardinal de Talleyrand, devenant de plus en plus infirme, le demanda pour coadjuteur de l'archevêché de Paris, monsieur de Richelieu accueillit cette démarche avec empressement.

Préoccupé de la crainte de voir arriver à ce siège un prélat qui y portât les idées réactionnaires du clergé émigré, et notamment l'archevêque de Sens, La Fare, que Madame y poussait, il crut faire un coup de parti en l'assurant à un homme dont les précédents promettaient autant de modération que de tolérance.

Cette considération fit arriver monsieur de Quélen, ecclésiastique obscur et sans talents remarquables, à la première place de son ordre, lorsqu'il était à peine âgé de quarante ans. On aurait pu croire son ambition satisfaite, mais il montra bientôt qu'elle était insatiable.

Monsieur de Richelieu s'était laissé entraîner à commettre une faute. Jamais, depuis le cardinal de Retz, l'ancienne monarchie n'avait consenti à donner le siège de Paris à un homme assez jeune pour prétendre à faire de l'opposition. Il était la récompense de prélats vieillis dans les vertus évangéliques ; et la probabilité de leur succession, promptement ouverte, servait de moyen pour en maintenir plusieurs autres dans la dépendance du gouvernement. Il était donc d'une mauvaise politique, lors même que monsieur de Quélen se fût montré tel qu'on le croyait, de donner la première place dans le clergé à un homme aussi jeune.

Monsieur de Quélen n'était pas de cet avis, et même il se flattait que l'héritage de la grande aumônerie, possédée par le cardinal de Talleyrand, lui arriverait avec l'archevêché de Paris. L'humeur qu'il conçut de l'en voir séparer, en faveur du cardinal de Croy, entra pour beaucoup dans son hostilité à la conversion des rentes.

Quoi qu'il en soit, l'esprit financier et finassier de monsieur de Villèle se trouva cruellement blessé d'être dévoilé et battu sur son propre terrain. À aucune autre époque il n'a été aussi maître dans le cabinet. L'incapacité du baron de Damas ayant été suffisamment constatée au département de la guerre, il l'avait placé à celui des affaires étrangères, en se réservant le soin de le diriger.

Le marquis de Clermont-Tonnerre passa de la marine à la guerre, également disposé à obéir partout au président du conseil, toutes les fois que la Congrégation n'en décidait pas autrement, et, à cette époque, l'accord existait entre ces deux hautes puissances. Je ne me rappelle plus quelle nullité remplaça monsieur de Tonnerre à la marine.

Monsieur de Corbière et monsieur de Peyronnet semblaient les membres les plus indépendants du cabinet ; mais, comme leurs tendances étaient toutes dans le sens le plus opposé aux intérêts de la Révolution, monsieur de Villèle trouvait assez bon de laisser entrevoir qu'il avait à résister à leurs exigences ; afin de conserver, dans le public, le caractère de modération acquis pendant qu'il était à la tête de l'opposition ultra.

Louis XVIII ne se mêlait plus de rien et Monsieur se trouvait obligé de ménager l'homme qui, par avance, avait transporté la couronne sur sa tête ; de sorte que toutes les circonstances militaient pour assurer l'omnipotence

de monsieur de Villèle, lorsqu'elle fut arrêtée par l'échec reçu dans la Chambre des pairs. Il lui fut d'autant plus sensible qu'à la suite de la guerre d'Espagne il avait nommé un assez grand nombre de pairs, et qu'il ne doutait pas plus de la majorité dans cette Chambre que dans celle des députés. Il se promit bien de prendre sa revanche et de représenter son projet favori de la conversion des rentes dans un moment plus opportun.

La santé du Roi devenait de plus en plus mauvaise. Il tombait dans une sorte d'anéantissement dont il ne sortait que pour recevoir les visites de madame du Cayla. Ces jours-là, il ne manquait pas de donner pour mot d'ordre *Sainte Zoé*, en accompagnant cette confidence d'un sourire qu'il aurait voulu rendre indiscret et que le duc de Raguse m'a souvent dit lui avoir inspiré pitié encore plus que dégoût.

Le Roi détestait Saint-Cloud. Le chirurgien en qui il avait eu le plus de confiance, le père Élisée, qu'il avait ramené d'émigration, s'ennuyant hors de Paris, avait persuadé au vieux monarque que le château était humide. Aussi avait-il coutume de dire tous les ans (les princes répètent volontiers les mêmes gentilleses) qu'il n'y attendrait pas sa fête, mais reviendrait à Paris pour celle *des chats*. Il était de bonne courtoisie de paraître ne pas comprendre, afin de lui donner le plaisir d'expliquer que c'était le jour de la *mi-août*.

C'était une singulière anomalie dans cette Cour dévote et sévère que la présence de ce père Élisée. Il avait été frère de la Charité et assez habile chirurgien. À la Révolution, il jeta le froc et se précipita dans tous les désordres du siècle, avec l'appétit d'un homme longtemps gêné. Il trouvait plaisant de présenter lui-même ses compagnes successives sous le nom de *mère Élisée*. Je ne sais comment il avait trouvé le moyen de déterrer ainsi un assez grand nombre de jolies filles qu'il passait ensuite à ses amis ou patrons.

Il faisait ce commerce, accompagné des orgies qu'il peut entraîner, jusque dans les appartements du palais du Roi, jusque sous les yeux de Madame qui le savait et ne l'en traitait que mieux, quoiqu'en tout lieu une vie si scandaleuse pour tout le monde et surtout pour un vieux moine eût été justement honnie ; mais le père Élisée avait le privilège des hommes déshonorés : on leur passe tout parce qu'ils ne sont honteux de rien.

Ce n'était que pour l'absolue nécessité de faire nettoyer les Tuileries que le Roi consentait à s'en éloigner momentanément. Le palais était habité par plus de huit cents personnes, fort mal soignées. Il y avait des cuisines à tous les étages ; et le manque absolu de caves et d'égouts rendait la présence de toutes les espèces d'immondices tellement pestilentielle qu'on était presque asphyxié en montant l'escalier du pavillon de Flore et en traversant les corridors du second.

Ces affreuses odeurs finissaient par atteindre les appartements du Roi et le décidèrent à faire à Saint-Cloud les séjours les plus courts qu'il pouvait. Il ne quittait Paris qu'à la dernière extrémité.

Je me suis laissé dire qu'un de ces visionnaires que le Roi interrogeait assez volontiers lui avait prédit, pendant l'émigration, qu'il rentrerait dans les Tuileries, mais qu'il n'y mourrait pas. Plus il se sentait malade, plus il se cramponnait au lieu où il ne devait pas mourir. Ce serait à Gand, pendant les Cent-Jours, que le Roi aurait raconté cette prédiction. Je ne me rappelle pas comment ce récit m'est arrivé et quel degré de foi il mérite.

Tant il y a qu'il préférait l'habitation des Tuileries à toute autre. Monsieur et monsieur le duc d'Angoulême s'en accommodaient très bien. Madame la duchesse de Berry n'en prenait qu'à son aise et ne se gênait pas pour suivre sa famille. Madame, seule, préférait Saint-Cloud et regrettait que la Cour n'y fit pas un plus long séjour.

CHAPITRE XI

Dernière maladie du roi Louis XVIII. — Habileté de madame du Cayla. — Mort du Roi. — « Passez, monsieur le Dauphin. » — Enterrement du Roi. — Le titre de Madame refusé à madame la duchesse de Berry. — Celui d'Altesse Royale donné aux princes d'Orléans. — Réception à Saint-Cloud. — Entrée à Paris du roi Charles X.

J'allai, le jour de la saint Louis 1824, faire ma cour au Roi. Je ne l'avais pas vu depuis le mois de mai et je fus bien frappée de son excessif changement : il était dans son même fauteuil et dans son habituelle représentation, vêtu d'un uniforme très brodé, avec les ordres par-dessus l'habit.

Mais les guêtres de velours noir, qui enveloppaient ses jambes, avaient doublé de circonférence, et sa tête ordinairement forte était tellement amoindrie qu'elle paraissait toute petite. Elle s'appuyait sur le creux de son estomac, au point que les épaules la dominaient. Ce n'était qu'avec effort qu'il la relevait et montrait alors une physionomie si altérée, un regard si éteint qu'on ne pouvait se faire illusion sur son état.

Il m'adressa quelques paroles de bonté lorsque je lui fis ma révérence. J'en fus d'autant plus touchée que j'avais l'impression que je voyais pour la dernière fois ce vieux monarque dont la sagesse avait été mise à tant d'épreuves et qui aurait peut-être triomphé de toutes les difficultés de sa position si la faiblesse et la maladie ne l'avaient jeté, tout désarmé, entre les mains de ceux contre les folies desquels il luttait depuis trente années.

Louis XVIII avait coutume de dire qu'un roi de France ne se devait aliter que pour mourir. Il s'est montré fidèle à ce principe ; car, entre le 25 août et le 16 septembre, dernier jour de sa vie, il a encore paru en public et tenu deux fois sa Cour.

Peut-être un motif plus personnel stimulait-il aussi son courage. Je tiens du docteur Portal, son premier médecin, qu'il lui avait demandé, l'année

précédente, comment il mourrait. Portal avait cherché à éloigner ce discours, mais le Roi l'y avait ramené.

« Ne me traitez pas comme un idiot, Portal. Je sais bien que je ne peux pas vivre longtemps, et je sais que je dois souffrir, peut-être plus qu'à présent. Ce que je voudrais savoir, c'est si la dernière crise de mon mal pourra se dissimuler ou s'il me faudra rester plusieurs jours à l'agonie ?

— Mais, Sire, selon toute apparence, la maladie de Votre Majesté sera très lente et graduelle ; cela peut durer bien des années.

— Je ne vous demande pas cela, reprit le Roi avec humeur. *Lente et graduelle* ! Je n'ai donc pas l'espoir qu'on me trouve mort dans mon fauteuil ?

— Je n'y vois aucune apparence.

— Il n'y aura donc pas moyen d'éviter les surplis de mon frère ? » grommela le Roi entre ses dents après un instant de silence. Puis il parla d'autre chose.

Il paraît que ses répugnances ne s'étaient pas affaiblies, car il accueillit avec une froideur marquée toutes les insinuations de ses entours pour chercher du soulagement à ses maux dans l'assistance de l'Église.

Madame la duchesse d'Angoulême, ayant hasardé une démarche plus directe, reçut, pour réponse, un sévère : « Il n'est pas encore temps, ma nièce ; soyez tranquille ». Cependant le danger devenait de plus en plus imminent, et l'anxiété de la famille s'accroissait dans la même proportion.

Madame du Cayla, peu capable de se laisser dominer par un sentiment de fausse délicatesse, calcula qu'il y aurait tout profit à froisser les sentiments du moribond pour acquérir des droits sur les vivants. Elle arriva à l'improviste chez le Roi, la veille de sa mort, et fit si bien qu'à la suite d'une longue conférence le grand aumônier fut averti de se rendre chez le Roi. Au reste, le temporel ne fut pas oublié dans ce dernier tête-à-tête.

Le maréchal Mortier possédait dans la rue de Bourbon un magnifique hôtel qu'il annonçait le dessein de vendre. Ce matin-là même, un homme d'affaires était venu lui en offrir huit cent mille francs. Le maréchal avait un peu hésité, demandé du temps pour se décider, pour consulter sa femme et ses enfants. On lui avait donné une heure. C'était un marché à conclure à

l'instant, sinon on avait un autre hôtel en vue. Le maréchal s'était informé du nom de l'acquéreur :

« Que vous importe ?

— Cela m'importe beaucoup ; il me faut savoir s'il est solvable.

— Très solvable, car vous serez payé dans la journée, mais son nom doit rester un mystère. »

Le maréchal consentit et, immédiatement après la visite de madame du Cayla au Roi, les huit cent mille francs lui furent comptés en numéraire. Un ordre, signé d'un *Louis* à peine lisible, avait suffi à la bonne volonté du duc de Doudeauville pour payer cette somme considérable. Le Roi respirait encore et, rigoureusement parlant, avait le droit d'en disposer.

Toutefois, madame du Cayla a toujours été un peu honteuse de cette acquisition et surtout de sa date. Elle n'a jamais osé habiter l'hôtel. Plusieurs années après, elle l'a vendu au duc de Mortemart.

Le Roi, ayant une fois pris son parti, montra la plus grande fermeté. Il donna lui-même les ordres pour que les cérémonies s'accomplissent avec toutes les formes usitées envers les rois ses prédécesseurs que sa prodigieuse mémoire lui rappelait dans tous les plus petits détails. Peu d'heures avant sa mort, le grand aumônier s'étant trompé en récitant les prières des agonisants, Louis XVIII le reprit et rétablit l'exactitude du texte avec une présence d'esprit et un calme qui ne l'abandonnèrent pas un moment.

La famille était réunie au fond de sa chambre et profondément affectée. Les médecins, le service, le clergé environnaient le lit. Le premier gentilhomme de la chambre soutenait le rideau. Au signal, donné par le premier médecin, que tout était fini, il le laissa tomber et se retourna en saluant les princes.

Monsieur sortit en sanglotant ; Madame se préparait à le suivre. Jusquelà, elle avait toujours pris, comme fille de roi, le pas sur son mari ; arrivée à la porte elle s'arrêta tout court et, à travers les larmes sincères dont son visage était inondé, elle articula péniblement : « Passez, monsieur le Dauphin ». Il obéit sur-le-champ à l'appel, sans remarque et sans difficulté.

Le premier gentilhomme annonça : *le Roi* ; les gardes du corps répétèrent : *le Roi* et Charles X arriva dans son appartement.

Des voitures étaient déjà attelées. Il en ressortit aussitôt, avec toute sa famille, pour se rendre à Saint-Cloud, selon l'usage des rois de France qui ne séjournent jamais un instant dans le palais où leur prédécesseur vient de rendre le dernier soupir.

On a beaucoup reproché aux princes de la maison de Bourbon la sujétion qu'ils voulaient imposer aux lois de l'étiquette, mais on voit à quel point elle est inhérente à leur nature. Certainement madame la Dauphine était fort affectée de la mort de son oncle. N'eût-elle pas eu d'attachement pour lui, le terrible spectacle auquel elle assistait suffisait pour l'émouvoir vivement. À peine quelques secondes s'étaient écoulées, le dernier gémissement résonnait encore à son oreille, et rien ne pouvait la distraire d'une question de pure étiquette, dans un intérieur où personne n'aurait remarqué qu'elle y manquait.

De son côté, si monsieur le Dauphin n'avait pas réclamé son droit, il avait du moins trouvé tout simple qu'on y pensât et n'en avait témoigné ni étonnement, ni impatience. Quand on est si esclave soi-même, il n'est pas étonnant qu'on impose les mêmes devoirs aux autres et que les exigences arrivent à un point qui paraît absurde aux personnes élevées dans d'autres idées.

Mon frère, de service auprès de monsieur le Dauphin, a été témoin oculaire de cette dernière scène de la vie du roi Louis XVIII, et c'est de lui que je la tiens.

L'appartement du feu Roi fut tendu de noir et décoré en chapelle ardente. On y disait des messes toute la matinée. Le service se faisait, près du corps, par les grands officiers. Ce spectacle dura plusieurs jours. Le public y était admis avec des billets. On dit que c'était fort beau. Ma paresse accoutumée et un peu de répugnance à ce genre de représentation m'empêchèrent d'y aller, aussi bien que d'assister aux funérailles à Saint-Denis.

Le convoi eut cela de particulier que le clergé n'y parut pas. Une querelle de juridiction s'étant élevée entre le premier aumônier et l'archevêque de Paris, monsieur de Quélen défendit aux ecclésiastiques du diocèse d'accompagner le cortège. Il paraît que cette défense ne s'étendit pas sur le

chapitre de Saint-Denis, car, arrivé à l'église, le service fut digne et religieux.

J'en eus le récit le jour même par beaucoup de témoins oculaires, particulièrement par le duc de Raguse dont l'imagination mobile avait été vivement saisie par les formes, antiques et féodales, de la cérémonie à laquelle il avait été appelé à prendre part. Il les racontait avec ce bonheur d'expression qu'il trouve bien plus fréquemment en parlant qu'en écrivant et qui rend sa conversation charmante.

Je me rappelle, entre autres, sa description du moment où le chef des hérauts d'armes, prenant successivement le casque, le bouclier et enfin le glaive du Roi, les précipitait après lui dans le caveau. On les entendait rouler de marche en marche, tandis que le héraut disait trois fois à chaque objet : « le Roi est mort, le Roi est mort, le Roi est mort ! »

Puis, après ce cri de mort, répété neuf fois d'une voix lugubre dans le silence de l'assemblée, la porte du caveau se refermait avec fracas ; tous les hérauts se retournaient vers le public, criaient simultanément : « Vive le Roi ! » et tous les assistants se joignaient à cette acclamation.

J'avoue que le casque et le glaive de Louis XVIII pouvaient prêter au ridicule ; mais, lorsque le maréchal racontait l'effet du bruit de ces armures tombant dans la profondeur de cette royale sépulture, il causait d'autant plus de frémissement que lui-même en éprouvait encore.

Cette cérémonie donna lieu à une querelle littéraire qui dure encore à l'heure qu'il est. Monsieur de Salvandy, déjà connu avantageusement par quelques brochures politiques, fit insérer dans le *Journal des Débats* une chaleureuse relation des funérailles de Saint-Denis. Beaucoup de personnes crurent y reconnaître la plume de monsieur de Chateaubriand. On lui en fit des compliments jusqu'au point de lui dire qu'il n'avait jamais rien écrit de mieux. Il n'a pu pardonner à Salvandy cette erreur du public dont il fut blessé de toute la hauteur de son incommensurable vanité.

Le roi Charles X dit quelques mots d'obligeance à monsieur de Brézé, grand maître des cérémonies, sur la manière intelligente dont il avait préparé et conduit les détails de la pompe funèbre.

« Oh ! Sire, répondit l'autre modestement, le Roi est bien bon ; il y a manqué bien des choses, une autre fois ce sera mieux.

— Je vous remercie, Brézé, répondit le Roi en souriant, mais je ne suis pas pressé. » Monsieur de Brézé s'effondra.

En prenant le titre de dauphine, madame la duchesse d'Angoulême renonçait à l'appellation de *Madame* qu'elle avait porté jusque-là. Madame la duchesse de Berry eut la fantaisie de se l'approprier. Elle en demanda l'autorisation au Roi qui lui répondit fort sèchement : « À quel titre ? Je vis et vous êtes veuve, cela ne se peut pas. »

En effet, si monsieur le duc de Berry avait vécu, il n'aurait été *Monsieur* qu'à l'avènement de son frère à la couronne. Mais la prétention de madame la duchesse de Berry avait une origine plus politique.

On avait été rechercher, pour elle, que la duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er}, s'appelait exclusivement *Madame*, et c'était à la mère de monsieur le duc de Bordeaux qu'elle voulait faire déférer ce titre, se préparant ainsi une existence à part et peut-être une éventualité de régence le cas échéant ; mais elle ne jouissait pas d'assez de considération dans sa famille pour obtenir cette distinction, contre laquelle madame la Dauphine se déclara formellement.

Quelques courtisans ayant essayé du *Madame* les premiers jours, elle reprit sévèrement : « Est-ce la duchesse de Berry dont vous voulez parler ? » Le Roi s'expliqua dans le même sens, et le *Madame* n'eut cours que parmi les personnes attachées à la maison de madame la duchesse de Berry, quelques familiers intimes et des subalternes cherchant à se faire bien voir. Madame de Gontaut, quoique gouvernante des enfants, le refusa et ce fut le commencement du refroidissement avec la princesse.

Charles X n'avait pas hérité de la maussaderie de Louis XVIII pour la famille d'Orléans ; il la traitait avec bienveillance ; et la sincère amitié qui existe entre madame la Dauphine et madame la duchesse d'Orléans avait adouci les répugnances de la fille de Louis XVI.

Le Roi donna à tous les princes d'Orléans le titre d'Altesse Royale, éteint depuis deux générations. Il faut être prince, et dès longtemps en butte à toutes les petites vexations de la différence de rang, pour pouvoir apprécier la joie qu'on en ressentit au Palais-Royal.

Malgré toutes les prétentions au libéralisme éclairé, *l'Altesse Royale* y fut reçue avec autant de bonheur qu'elle eut pu l'être au temps décrit par Saint-

Simon. Il y a de vieux instincts qui n'admettent de prescription, ni du temps, ni des circonstances, tel effort qu'on fasse pour se le persuader à soi-même. Les d'Orléans sont et resteront princes et Bourbons, *quand même*.

Le lendemain de la mort du feu Roi, Charles X avait reçu à Saint-Cloud les grands corps de l'État. Il leur avait fait une déclaration de principe où on avait trouvé des assurances tellement plus libérales qu'on n'osait en espérer de lui que la joie en fût aussi vive que générale. Ces paroles, redites dans la soirée et répétées le lendemain dans le *Moniteur*, firent éclater dans Paris, et bientôt après dans toutes les provinces, un mouvement d'enthousiasme pour le nouveau souverain, et sa popularité était au comble le jour où il fit son entrée dans Paris, par une pluie battante qui ne réussit, ni à diminuer l'affluence des spectateurs, ni à calmer la chaleur de leurs acclamations.

Le Roi était à cheval, se laissant mouiller de la meilleure grâce du monde et ayant repris cette physionomie, ouverte et satisfaite, qui charmait le bourgeois de Paris en 1814. Le peuple, toujours avide de nouveauté et se prêtant volontiers aux espérances, accueillit avec satisfaction le nouveau règne. Toutes les méfiances accumulées depuis des années contre Monsieur, comte d'Artois, s'évanouirent, en un instant, devant quelques phrases prononcées par Charles X en honneur de la Charte constitutionnelle.

Il n'aurait tenu qu'à lui de faire fructifier ces heureuses dispositions. Il en jouissait parfaitement ; car l'instinct de Charles X est de rechercher la popularité. Il a le désir de plaire et, s'il a repoussé l'amour des peuples, ce n'est pas sans se faire quelque violence ; mais il y était entraîné par l'esprit de parti et de secte qui le dominait ainsi que ses conseillers.

J'aurais voulu me faire illusion en espérant que le poids de la couronne avait changé ses idées, mais je le connaissais trop bien pour oser m'en flatter.

Je me rappelle avoir eu, ces jours-là, une longue discussion avec Mathieu de Montmorency, monsieur de Rivière et quelques autres personnages de leur bord.

« Vous prétendez, leur disais-je, que la France ne sait pas ce qu'elle veut, qu'il n'y a pas d'opinion publique ? Hé bien, vous convenez que Monsieur était très impopulaire et qu'au contraire Charles X est très populaire. De là, vous établissez que la nation est aussi mobile qu'extravagante et qu'il ne

faut avoir aucun égard à ses impressions. Toutefois il s'est passé quelque chose depuis une semaine : l'impopulaire Monsieur était tenu pour hostile aux nouvelles lois du pays ; le populaire Charles X s'est proclamé leur protecteur et leur protégé. Ne serait-il pas plus logique de conclure que la France a une opinion, une volonté, et que c'est le maintien des intérêts nouveaux et de la Charte constitutionnelle acquise par trente ans de souffrances ?

— Eh ! bon Dieu, me répondait-on d'un ton dénigrant, personne n'a envie d'y toucher à votre Charte, ni de molester les intérêts révolutionnaires. Qu'ils vivent en paix. Mais il n'est pas juste de leur sacrifier le peu d'avantages restés aux classes supérieures... et puis, enfin, il faut pouvoir gouverner. »

Monsieur de Villèle profita du nouveau règne pour ôter la censure dont il était déjà embarrassé. Il n'y gagna pas grand'chose, car les attaques permises furent aussi vives que lorsqu'elles étaient défendues.

La veine libérale ne fournit pas longuement. Le Roi et ses conseillers revinrent à leurs habitudes, et l'animadversion contre le gouvernement s'augmenta de toute la force des espérances qu'on avait si vivement et si légèrement conçues.

CHAPITRE XII

Monsieur le Dauphin entre au Conseil. — Exigences de la Congrégation. — Loi sur le sacrilège. — Disposition des princes pour l'armée. — Soirées chez madame la Dauphine. — Madame la duchesse de Berry à Rosny. — Ses habitudes. — Ses goûts. — Sa popularité. — Sacre du Roi à Reims. — Fêtes à Paris.

J'ai lieu de croire que la sagesse des premiers moments était en grande partie due à l'influence de monsieur le Dauphin. Monsieur de Villèle, sachant par expérience le parti qu'on peut tirer de l'héritier de la couronne, comprit sur-le-champ la force qu'acquerrait une opposition raisonnable dont il serait le chef, et voulut la neutraliser.

Feignant une grande admiration pour le jugement si sain de monsieur le Dauphin, il demanda à en illuminer le conseil. Le Prince sentit le piège. Les personnes honorées de sa confiance l'engagèrent à refuser ; mais le Roi commanda : le fils obéit comme il a fait à tous les ordres de son père jusqu'à la perte de la couronne inclusivement. Toutefois, il était bien aise qu'on ne le crût pas solidaire des actes de ce conseil où il consentait à siéger. Il ne blâmait rien de ce qui s'y décidait, mais il affectait de n'y avoir aucune part.

Ainsi, le lendemain d'une mesure importante prise contre son opinion, il disait tout haut, en passant près de la table du conseil et en frappant sur le siège qu'il y occupait : « Voilà un fauteuil où je fais souvent de bons sommes. » Une autre fois, à Saint-Cloud, s'adressant à une foule de courtisans qui l'entouraient : « Messieurs, lequel de vous pourra dire tout de suite, et sans compter, combien il y a de volumes dans ce corps de bibliothèque ? » Plusieurs personnes hasardèrent un chiffre. « C'est Lévis qui a le plus approché, reprit monsieur le Dauphin ; je sais bien le nombre, car je les ai encore tous comptés pendant le dernier conseil. C'est ordinairement ma tâche quand je ne dors pas. »

Ces paroles étaient précieusement recueillies et, pour ce prince si retenu, paraissaient d'une hostilité positive à la marche adoptée par les ministres ; mais ces désaveux n'étaient connus que d'un petit cercle, et la popularité de monsieur le Dauphin souffrit une grande atteinte par son entrée au conseil.

Toutefois, dans cette occurrence, monsieur de Villèle avait marché sur sa longe ; l'opposition de monsieur le Dauphin n'étant plus à redouter, la Congrégation ne mit aucune borne à ses exigences et souvent il lui fallut subir sa loi. Elle disposait de tous les emplois et de tous les grades. Le plus ou moins de messes entendues décidait de l'avancement militaire. Les sentinelles eurent ordre de porter les armes à l'aumônier, et les notes qu'il envoyait sur les officiers étaient bien plus consultées par les ministres de la guerre, Damas et Clermont-Tonnerre, que celles des généraux inspecteurs qui finirent par se soumettre aussi aux exigences jésuitiques.

Charles X, agrégé à la Société et sous sa domination directe, ne se permettait pas une pensée sans la soumettre à sa décision. Elle lui arrivait par divers organes. Les plus habituels étaient l'abbé de Latil, devenu archevêque de Reims, et le marquis de Rivière qui succéda au duc Mathieu de Montmorency comme gouverneur de monsieur le duc de Bordeaux et entra en fonction dès que le petit prince eut atteint sa sixième année.

En attendant mieux, on porta une loi sur le sacrilège. Elle révolta tous les esprits. La façon dont elle fut discutée et amendée à la Chambre des pairs contribua à fonder la popularité de cette assemblée qui s'honorait par sa résistance aux prétentions de la Congrégation et du parti émigré.

Il y eut plusieurs bons discours, parmi lesquels celui de monsieur Pasquier fut remarqué. Il emporta le changement de rédaction qui détruisait toute la cruelle et intempestive sévérité de la pénalité et rendait la loi à peu près nulle. C'est un des nombreux griefs de Charles X contre lui.

Le jour même du rapport sur cette loi, monsieur Portal en faisait un autre sur une loi protectrice du commerce de cabotage. Monsieur le cardinal de Croÿ, grand aumônier, après l'avoir attentivement écouté pendant trois quarts d'heure, se pencha à l'oreille de son voisin :

« Dans quel siècle nous vivons ! Il parle de baraterie, de piraterie ; mais voyez avec quel soin il évite de prononcer seulement le mot de religion et

de sacrilège. Voilà ce que c'est de confier de pareils soins à un protestant ; c'est révoltant ! »

On eut grand'peine à faire comprendre à l'Éminence qu'il s'agissait d'une autre loi que celle du sacrilège qu'il était venu pour éclairer de ses lumières apostoliques. Le mot de baraterie l'avait frappé, et il le prenait pour un terme de théologie, protestante apparemment.

Au reste, le cardinal de Croÿ était un digne homme, et, si tous les prêtres du château lui avaient ressemblé, *le trône et l'autel*, selon la formule adoptée, se seraient mieux trouvés de serviteurs aussi naïfs.

Après la chasse, monsieur le Dauphin n'aimait rien autant que de jouer au soldat. On lui procurait ce délassement d'autant plus volontiers qu'il ne s'occupait guère que du matériel des troupes. Quand il avait fait manœuvrer quelques bataillons, repris sévèrement un faux mouvement, remarqué une erreur dans l'uniforme ou le port d'arme, il se faisait l'illusion d'être un grand militaire et rentrait enchanté de lui-même.

Madame la Dauphine avait compris beaucoup plus habilement le rôle qu'il aurait dû jouer. Il n'y avait pas un officier dont elle ne connût la figure et le nom. Elle savait leur position, leurs espérances, leurs rapports de famille, ne prenait point les notes de l'aumônier, malgré sa haute piété, et mettait en avant le nom de monsieur le Dauphin toutes les fois qu'elle obtenait une faveur qui, d'ordinaire, était un acte de justice. Pour les jeunes officiers de la garde, sa protection avait quelque chose de maternel. Elle s'occupait de leur procurer des plaisirs aussi bien que de l'avancement, et bien des fois elle a fait lever des arrêts qui nuisaient aux joies du carnaval.

Aussi était-elle adorée par cette jeunesse pour laquelle elle faisait trêve à la sévérité accoutumée de sa physionomie. Elle se montrait ainsi la patronne de la *jeune armée* ; mais, en revanche, elle n'a jamais pu s'identifier avec les glorieux débris de la *grande armée*.

Monsieur le Dauphin y avait moins de répugnance et, sous ce rapport, reprenait l'avantage sur sa femme. Quant au Roi, l'émigré débordait en lui de toutes parts.

Louis XVIII ne manquait jamais de rappeler aux officiers de l'Empire les anniversaires des batailles où ils avaient figuré, déployant son incroyable mémoire dans le récit de marches et de manœuvres qu'eux-mêmes souvent

avaient oubliées parmi les nombreux faits d'armes où ils avaient assisté, et arrivant à un souvenir flatteur et obligeant pour ceux à qui il s'adressait.

Charles X, au contraire, ne parlait jamais des guerres de l'Empire. Le maréchal Marmont, appelé souvent à faire sa partie de whist, s'amusait parfois à rappeler les anniversaires d'actions brillantes pour les armées françaises. Le Roi ne manquait pas alors de les disputer avec aigreur, les remplaçant sous l'aspect présenté par les bulletins qu'il avait lus à l'étranger ; et, lorsque le maréchal ou tout autre insistait pour rétablir les faits faussement placés dans son esprit, il témoignait beaucoup d'humeur et de mécontentement. Son partenaire s'en ressentait. Il était très mauvais joueur.

En montant sur le trône, il déclara que les reproches du Roi avaient trop d'importance pour être prodigués à l'occasion d'une carte et qu'il ne se fâcherait plus. Mais Charles X n'était pas de ces gens qui se contraignent. Il avait beaucoup d'entêtement parce qu'il était inéclairable, mais nulle force de caractère. Après s'être gêné pendant quelques semaines, le vieil homme prit le dessus et les colères firent explosion. Il en était fâché, même un peu honteux, et n'aimait pas que la galerie fût nombreuse.

Il faisait habituellement sa partie chez madame la Dauphine ; il ne s'y trouvait guère que les hommes qui jouaient avec lui. Ceux-là n'étaient pas empressés de répéter les paroles désobligeantes qui échappaient au Roi dans ses vivacités parce qu'ils savaient que leur tour pouvait arriver le lendemain. Il y avait quelquefois pourtant des scènes si comiques qu'elles transpiraient au dehors. Je me rappelle, entre autres, qu'un soir le Roi, après mille injures, appela monsieur de Vérac une *coquecigrue*.

Monsieur de Vérac, rouge de colère, se leva tout droit et répondit très haut :

« Non, sire, je ne suis pas une *coquecigrue*. »

Le Roi, très en colère aussi, reprît en haussant la voix :

« Eh bien, monsieur, savez-vous ce que c'est qu'une *coquecigrue* ?

— Non, sire, je ne sais pas ce que c'est qu'une *coquecigrue*.

— Eh bien, monsieur, ni moi non plus ! »

Madame la Dauphine ne put retenir un éclat de rire auquel le Roi se joignit, et toute l'assemblée y prit part.

Monsieur le Dauphin jouait aux échecs et se retirait de très bonne heure dans la chambre de madame la Dauphine dont alors on fermait les portes.

La princesse restait à faire de la tapisserie. Elle invitait chaque jour deux ou trois dames de sa maison, ou de celle de son mari, pour cette soirée où on se rendait très parée. La faveur de ma belle-sœur l'y faisait appeler un peu plus souvent que les autres ; les dames de service n'y assistaient pas de droit, il fallait qu'on le leur eût dit.

Madame la Dauphine n'était pas aimable pour ses dames et ne leur accordait aucune familiarité.

Madame la duchesse de Berry venait, de temps en temps, chez madame la Dauphine. Elle faisait la partie du Roi et n'était pas moins grondée que les autres. Cette espèce de Cour se tenait parfois chez elle et était alors un peu plus nombreuse. Pendant les absences de madame la Dauphine, le Roi faisait sa partie chez madame la duchesse de Berry.

À Saint-Cloud, on se réunissait dans le salon du Roi, Ce genre de vie a continué, sans que rien y apportât le moindre changement, jusqu'au 31 juillet 1830 inclusivement.

L'existence de madame la duchesse de Berry ne partageait pas la monotonie de celle des autres princes. Dès longtemps elle avait repoussé ses crêpes funèbres, et s'était jetée dans toutes les joies où elle pouvait atteindre.

Son deuil avait été un prétexte pour s'entourer d'une Cour à part. Elle avait eu soin de la choisir jeune et gaie. Le monument et la fondation pieuse qu'elle élevait à Rosny, pour recevoir le cœur de son mari, l'y avait attirée dans les premiers temps de sa douleur. Les courses fréquentes devinrent des séjours. Elle y reçut plus de monde ; elle se prêta à se laisser distraire et, bientôt, les voyages de Rosny se trouvèrent des fêtes où l'on s'amusait beaucoup. Rien n'était plus simple. Toutefois, je n'ai jamais pu me réconcilier au goût de la princesse pour la chasse au fusil.

Madame de La Rochejaquelein le lui avait inspiré. Ces dames tiraient des lapins, et, pour reconnaître ceux qu'elles avaient tués, elles leurs coupaient un morceau d'oreille avec un petit poignard qu'elles portaient à cet effet et mettaient ce bout dans la poitrine de leur veste. À la rentrée au château, on

faisait le compte de ces trophées ensanglantés. Cela m'a toujours paru horrible.

Madame de La Rochejaquelein portait dans ces occasions un costume presque masculin. Madame la duchesse de Berry, enchantée de ce vêtement, fut arrêtée dans son zèle à l'imiter par la réponse sèche de sa dame d'atour, la comtesse Juste de Noailles, qu'elle chargeait de lui en faire faire un pareil :

« Madame fera mieux de s'adresser à un de ces messieurs ; je n'entends rien aux pantalons. » Ni madame de Noailles, ni madame de Reggio n'étaient parmi les favorites de la princesse.

La malignité ne tarda guère à s'exercer sur la conduite de madame la duchesse de Berry ; mais, comme elle désignait monsieur de Mesnard, qui avait trente ans de plus qu'elle et dont les assiduités étaient motivées par la place de chevalier d'honneur qu'il occupait auprès d'elle, le public, qui le tenait plutôt pour une espèce de mentor, ne voulut rien croire des propos qui remplissaient la Cour.

Quant à la famille royale, elle était persuadée de l'extrême légèreté de la conduite de la princesse. On a entendu fréquemment le Roi lui faire des scènes de la dernière violence. Elle les attribuait à l'influence de sa belle-sœur et leur mutuelle inimitié s'aggravait de plus en plus.

La discorde s'était aussi emparée de l'intérieur du pavillon de Marsan ; madame de Gontaut et monsieur de Mesnard s'étaient disputé la faveur de la princesse ; mais le dernier l'avait emporté, et il en résultait un refroidissement pour la gouvernante qui éloignait la mère des enfants. Madame la duchesse de Berry s'en occupait très peu et ne les voyait guère. Une rougeole assez grave de monsieur le duc de Bordeaux, qui donnait quelque souci, ne changea rien à un voyage de Rosny.

Le Roi et madame la Dauphine en ressentirent un mécontentement qu'ils exprimèrent hautement ; et cependant, ils auraient été les premiers à trouver mauvais que la princesse fit valoir ses droits de mère, comme primant ceux que l'étiquette attribuait à la gouvernante. Chaque jour, celle-ci menait les enfants chez le Roi, à son réveil, et je ne pense pas que madame la duchesse de Berry fût extrêmement ménagée dans ces entrevues quotidiennes.

J'ai entendu raconter, dans le temps, que ses nombreuses inconvenances prêtaient fort à la critique ; mais, en outre que cela est peu important, j'étais tout à fait en dehors du cercle où ce petit commérage royal faisait événement, et j'en serais historien très vulgaire.

J'ai toujours vu madame la duchesse de Berry également maussade et pensionnaire. Le malheur ne lui avait rien appris sous ce rapport.

Je me rappelle qu'au dernier concert où j'assistai chez elle nous rentrâmes dans son salon, une quarantaine de femmes restées après la musique. Elle nous laissa nous ranger en rond autour de la chambre, passa vingt minutes à chuchoter, rire et batifoler avec le comte de Mesnard ; puis, le prenant sous le bras, entra dans son intérieur sans avoir adressé un seul mot à aucune autre personne. On sortit un peu impatienté de la sotte figure qu'on venait de faire ; mais, pour mon compte, j'étais persuadée que ce n'était que l'attitude d'une enfant gâtée et point élevée.

Avec ces façons, qui déplaçaient extrêmement aux personnes appelées de loin en loin à lui faire leur cour, madame la duchesse de Berry était pourtant aimée de ses habitués. On lui trouvait de la bonhomie, du naturel, de la gaieté et de l'esprit de trait.

Elle était bonne maîtresse et adorée à Rosny où elle faisait le bien avec intelligence. Elle jouissait d'une certaine popularité parmi la bourgeoisie de Paris. Son plus grand mérite consistait à différer du reste de sa famille. Elle aimait les arts ; elle allait au spectacle ; elle donnait des fêtes. Elle se promenait dans les rues ; elle avait des fantaisies et se les passait ; elle entraînait dans les boutiques. Elle s'occupait de sa toilette, enfin elle mettait un peu de mouvement à la Cour, et cela suffisait pour lui attirer l'affection de la classe boutiquière. Celle des banquiers lui savait gré de paraître en public et d'assister à tous les petits spectacles, sans aucune étiquette. Elle aurait été moins disposée que madame la Dauphine à maintenir la distinction des rangs.

Les artistes, qu'elle faisait travailler et dont elle appréciait les ouvrages avec le tact intelligent d'une italienne, contribuaient aussi à ses succès et la rendaient en quelque sorte populaire.

Monsieur de Villèle s'appuya de l'influence de monsieur le Dauphin contre celle de la Congrégation dans une circonstance où le succès des

intrigues, ourdies par elle, aurait probablement hâté de quelques années la catastrophe de 1830.

Elle voulait faire retrancher, dans le serment du sacre, les expressions de fidélité à maintenir la Charte, sous prétexte que ce pacte admettait la liberté des cultes.

Le Roi était fort disposé à faire cette restriction ostensiblement. Le parti congréganiste du conseil l'approuvait et le clergé, avec le nonce en tête, l'en conjurait. Monsieur de Villèle ne se faisait pas d'illusion sur les conséquences d'une telle conduite ; il eut recours à monsieur le Dauphin. Celui-ci parvint à décider son père à renoncer à ce dangereux projet. Mais ce ne fut pas sans peine. Toute la nuit qui précéda la cérémonie se passa à faire et à discuter différentes rédactions du serment.

Monsieur de Villèle ne savait pas lui-même laquelle serait adoptée au dernier moment, tant la discussion avait été orageuse et la volonté du Roi vacillante. On vit sa physionomie se dérider lorsque les mots de fidélité à la Charte sortirent de la bouche royale.

Monsieur le Dauphin avait fait pencher la balance. Sa haute et constante piété lui donnait quelque crédit auprès du Roi dans les questions religieuses lorsque l'intrigue n'avait pas un temps prolongé pour le combattre, et l'entrevue du père et du fils avait précédé immédiatement la cérémonie ; les conseillers jésuites avaient dû se contenter d'exiger la restriction mentale.

Si la satisfaction de monsieur de Villèle fut visible, le mécontentement du clergé et des hauts congréganistes ne fut pas dissimulé ; et le nonce recevait et rendait des visites de condoléance avant la fin de la journée.

Suivant mes habitudes de paresse, je n'eus pas même la tentation d'aller à Reims. Si j'avais cru que c'était, comme il est très probable, la dernière apparition de la sainte Ampoule pour les Rois très chrétiens, peut-être cela aurait-il stimulé ma curiosité. Malgré la magnificence sous laquelle on avait cherché à masquer les momeries, cléricales et féodales, de la cérémonie, elles excitèrent la critique.

Charles X, en chemise de satin blanc, couché par terre pour recevoir par sept ouvertures, ménagées dans ce vêtement, les attouchements de l'huile sainte, ne se releva pas, pour la multitude, sanctifié comme l'oint du

Seigneur, mais bien un personnage ridiculisé par cette cérémonie et amoindri aux yeux de la foule.

Les oiseaux, lâchés dans la cathédrale en signe d'émancipation, ne furent que des volatiles incommodes ; et personne ne pensa à crier : « Noël, Noël. »

En revanche, lorsque le Roi, splendidement revêtu du manteau royal, prononça le serment du haut du trône, que les portes du temple s'ouvrirent à grand fracas, que les hérauts annoncèrent au peuple que leur Roi était sacré, que les acclamations extérieures se joignirent aux acclamations intérieures pour répondre, à la voix de ces hérauts, par le cri universel de : *Vive le Roi*, l'impression fut très vive sur tous les assistants.

Il y a toujours, dans les vieilles cérémonies, des usages pour qui le temps a formé prescription, et d'autres qui répondent constamment aux impressions générales. Le tact consiste à les discerner et l'esprit à les choisir.

C'est ce que l'Empereur avait su distinguer. Son couronnement, très solennel et très religieux, n'avait pourtant été accompagné d'aucune de ces prostrations que les prétentions de l'Église réclament et que l'esprit du siècle repousse. Je sais bien que les princes, en s'y soumettant, pensent ne s'humilier que devant le Seigneur ; mais le prêtre paraît trop en évidence pour pouvoir être complètement mis de côté dans des cérémonies où le sens mystique reste caché sous des formes toutes matérielles.

Le Roi fit, au retour de Reims, une très magnifique entrée dans Paris. Le cortège était superbe. Je le vis, par hasard, comme il revenait de Notre-Dame aux Tuileries. Le Roi, dans une voiture à sept glaces, était accompagné par son fils et les ducs d'Orléans et de Bourbon. Les princesses d'Orléans se trouvaient dans le carrosse de madame la Dauphine avec madame la duchesse de Berry. Les équipages de tous les princes suivaient. Ceux de monsieur le duc d'Orléans étaient aussi élégants que magnifiques.

Malgré cette pompe étalée par un temps superbe, nous remarquâmes que le Roi était reçu avec beaucoup de froideur. Nous étions déjà loin des acclamations de cœur qui l'avaient accueilli, quelques mois auparavant, sous les intempéries d'une pluie battante.

Les ministres, les ambassadeurs, la ville de Paris, donnèrent successivement des fêtes auxquelles la famille royale assista et qui, dit-on, furent fort belles et fort bien ordonnées. Je n'en vis aucune. J'étais établie à la campagne et peu disposée à me déranger pour un bal.

Le Roi eut assez de succès à l'Hôtel de Ville. Il sait merveilleusement allier la dignité à la bonhomie, et partout il est toujours parfaitement gracieux. Avec ces qualités, un souverain ne peut que réussir dans une fête de bourgeoisie.

CHAPITRE XIII

L'ambassadeur d'Autriche refuse de reconnaître les titres des maréchaux de l'Empire. — Cercles chez le Roi. — Indemnité des émigrés. — Influence du parti prêtre. — Naissance de Jeanne d'Osmond.

La Cour de Vienne n'avait jamais consenti à reconnaître les titres, allemands ou italiens, que l'empereur Napoléon avait distribués à ses généraux. Celle de France, de son côté, ne voulait pas leur imposer l'ordre de les quitter ; et cette difficulté restait pendante entre les deux gouvernements, sans que les titulaires eussent à s'en mêler.

Depuis 1814, l'ambassadeur d'Autriche, baron de Vincent, avait dissimulé cette situation de manière à éviter toute tracasserie. Il était garçon et n'avait pas de soirées de réceptions ; ses politesses se bornaient à des dîners. Il invitait de vive voix, monsieur le maréchal ou monsieur le duc, sans ajouter de nom au titre ; et, lorsqu'il attendait quelque personnage de cette espèce, il avait le soin de se placer assez près de la porte pour que le valet de chambre ne se trouvât point dans le cas de l'annoncer. Cela se passait si naturellement que ce manège s'est renouvelé pendant de longues années sans que personne le remarquât.

Il en fut tout autrement à l'arrivée du comte Appony. Celui-ci voulait tenir une très grande maison et débiter avec éclat. Des billets d'invitation furent envoyés au maréchal Soult, au maréchal Oudinot, au maréchal Marmont, etc. On ne s'en formalisa pas. Tous y allèrent.

Mais leurs femmes, plus qu'eux-mêmes, avaient l'habitude de porter exclusivement le nom du titre. Il fallut bien finir par remarquer que, lorsque les domestiques avaient donné le nom de la duchesse de Dalmatie ou de Reggio, le valet de chambre proclamait la maréchale Soult ou la maréchale Oudinot. Cela devint encore plus marqué lorsque les belles filles, qui n'avaient jamais porté d'autre nom que celui du titre, se le virent refuser et

que les duchesses de Massa et d'Istrie se virent annoncer comme mesdames Régnier et Bessières. Une explication devint nécessaire.

Il y eut un cri général de réprobation. Tout ce qui était militaire déserta en masse les salons de l'ambassade d'Autriche. Il faut rendre justice à qui de droit ; des personnes très ultra se montrèrent vivement offensées de cette impertinence [faite] à nos nouvelles illustrations. Il aurait été facile d'éviter cet esclandre ; mais le comte Appony n'était pas adroit et le baron de Damas, alors ministre des affaires étrangères, aussi borné qu'exclusivement émigré, ne comprenait pas que cela dût élever la moindre clameur.

Charles X ne s'en tenait nullement pour offensé ; il exigea même que les courtisans, attachés à sa personne, ne s'éloignassent pas de l'ambassade. Louis XVIII aurait ressenti cet affront par politique. Aussi la Cour de Vienne ne fit-elle pas cette entreprise pendant son règne. Après qu'on eut bien crié, que la société se fut divisée et querellée, les beaux bals et les élégants déjeuners ramenèrent bien du monde chez la comtesse Appony. Toutefois, la position de l'ambassadeur resta gauche et gênée. Beaucoup de gens ne voulaient pas aller chez lui et savaient mauvais gré au Roi de ne témoigner aucun mécontentement.

On a beaucoup dit que la liste civile se trouvait fort obérée à la mort de Louis XVIII et que c'était en lui présentant l'espoir d'en combler le déficit que monsieur de Villèle était parvenu à rendre Charles X si zélé pour sa loi du trois pour cent et l'arrangement fait à ce sujet avec la maison Rothschild ; mais ces propos étaient tenus par l'opposition ; et, je ne saurais assez le répéter, rien n'est si mal informé que les oppositions. Il ne faut guère les écouter quand on veut conserver de l'impartialité : soit qu'elles entrent sincèrement dans la voie de l'erreur, soit qu'elles mentent avec connaissance de cause, on ne trouve presque jamais la vérité dans leurs rangs. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Charles X quêtait des voix pour la loi d'une manière si ostensible que, moi-même j'en ai été témoin au cercle des Tuileries.

Madame la Dauphine voulut animer la Cour, et, le deuil du feu Roi terminé, elle décida Charles X à donner des spectacles et des cercles. On annonça qu'il y en aurait chaque semaine. Cela ne dura guère. Bientôt le Roi et surtout monsieur le Dauphin s'en ennuyèrent.

Madame la duchesse de Berry, que cela gênait, n'y encourageait pas. Madame la Dauphine avait fait violence à ses goûts en cherchant à attirer plus de monde autour d'elle. Se voyant si peu secondée, elle y renonça, et, les dernières années, il n'y avait plus que deux ou trois cercles par hiver et point de spectacle, hormis pour les occasions telles que les visites de princes souverains.

Les cercles se tenaient dans les grands appartements, depuis le cabinet du Roi jusqu'au salon de la Paix. Toutes les personnes invitées devaient être réunies avant l'arrivée de la famille royale, car alors on fermait les portes et la sortie n'était pas plus permise que l'entrée. On n'admettait pas de distinction de pièces. Cependant les duchesses affectaient de prendre possession de la salle du trône. Les princes faisaient leur tournée, selon leur rang d'étiquette, parlant à tout le monde.

Le Roi se plaçait ensuite au jeu dans le cabinet du conseil où il n'y avait d'autre meuble que la table, son fauteuil et les trois sièges nécessaires aux personnes faisant sa partie. C'était ordinairement une femme titrée, un ambassadeur et un maréchal.

Madame la Dauphine se mettait à une table de jeu dans le salon du trône, madame la duchesse de Berry dans le salon de la Paix, madame la duchesse d'Orléans dans le salon bleu. Ces princesses nommaient pour leurs parties qui n'étaient établies que pour la forme. Chacun suivait leur exemple et s'attablait souvent sans toucher aux cartes.

Le Roi lui-même ne jouait pas sérieusement. Hommes et femmes allaient faire le tour de sa table ; cela s'appelait faire sa cour au Roi. On se plantait vis-à-vis de lui jusqu'à ce qu'il levât les yeux sur vous ; on faisait alors une grande révérence et ordinairement il adressait quelques mots aux postulants. Les très zélés répétaient cette cérémonie à la table de toutes les princesses.

Je ne saurais dire ce que devenait monsieur le Dauphin ; je crois qu'il s'en allait après la première tournée. Au bout d'une heure environ, le Roi donnait le signal ; tout le monde se levait ; il rentrait dans les salons. Les politesses alors étaient moins banales ; elles ne s'adressaient plus qu'aux élus.

C'est dans cette circonstance que j'ai vu Charles X, allant de député en député, les encourager du geste et de la voix pour obtenir leur vote. Il faisait

aussi des frais vis-à-vis des pairs, mais on voyait que c'était avec moins d'abandon et de confiance. Monsieur de Villèle lui avait inspiré une sorte de jalousie de la pairie qu'il regardait comme trop indépendante.

À dix heures du soir ces assemblées, qu'on désignait du nom *d'appartement* et où l'on assistait en costume de Cour, étaient finies.

On portait aussi l'habit de Cour pour les spectacles. Madame la Dauphine aurait voulu faire revivre l'usage de s'inscrire pour y être invité, mais cela ne put s'établir. Les capitaines des gardes envoyaient des billets, en avertissant de les rendre si on ne pouvait en profiter. Du reste, on pouvait leur en demander et même cela était bien vu, d'autant qu'il y avait rarement assez de femmes présentées pour remplir les grandes loges. Elles étaient principalement occupées par les personnes d'une piété assez affichée pour refuser d'aller au spectacle de la ville, quoique ce fussent les mêmes pièces jouées par les mêmes acteurs. Leurs directeurs faisaient exception pour le théâtre des Tuileries et les autorisaient à s'y aller divertir.

Les demoiselles, auxquelles on ne permettait pas *Polyeucte* au Français, étaient menées, en sûreté de conscience, voir un vaudeville grivois dans les petites loges de la salle royale. Au surplus, le coup d'œil était fort brillant, et la Cour avait grand air dans ces occasions.

On distribuait abondamment des rafraîchissements, très bons, dans des verres de cabaret et des soucoupes de faïence portés sur des plateaux de tôle. Rien de ce qui tenait au matériel n'était soigné chez le Roi. Madame la Dauphine n'avait pas de maison. Chez madame la duchesse de Berry, ces détails étaient bien entendus et fort élégants.

Monsieur de Villèle, poussé jusque dans ses derniers retranchements, ne put résister plus longtemps aux clameurs de son monde qui demandait la loi sur l'indemnité des émigrés. Cette fois, elle fut séparée du projet de réduction sur les rentes. Cependant ce cachet de spoliation lui avait été précédemment imprimé et les intérêts révolutionnaires s'en trouvant lésés eurent bien soin qu'elle ne pût s'en laver.

Il aurait été possible de lui donner un caractère politique et national, mais ce n'était pas l'intention du parti qui la proposait. Il la voulait réactionnaire et privilégiée et repoussait, à grands cris, l'idée d'assimiler les pertes

causées par la loi du maximum et par la suppression des dotations militaires de l'Empire à celles subies par les émigrés.

La discussion de cette loi d'indemnité mit le comble au dégoût. Les gazettes de l'opposition donnèrent la liste nominale des émigrés, ou fils d'émigrés, siégeant à la Chambre des députés. Le chiffre se trouva en rapport exact avec celui qui votait d'acclamation tous les articles, ou amendements, portant avantage pour eux.

Chaque séance était employée à soutirer quelques liards de plus, en évitant toutefois de laisser insérer aucune expression qui indiquât un compte final. On voulait, au contraire, laisser la porte ouverte à de nouvelles réclamations. Les acquéreurs de biens nationaux, couverts d'insultes par les orateurs de la majorité, étaient bien et dûment avertis que les émigrés ne se tiendraient pas pour satisfaits et comptaient encore sur de nouvelles chances en leur faveur. De sorte que ce milliard, destiné à combler le *gouffre des révolutions*, selon l'expression du gouvernement, ne fit que le creuser plus profondément.

Les haines personnelles et de parti s'envenimèrent ; les acquéreurs ne furent point rassurés. Les terres n'en prirent pas une plus grande valeur. Malgré la défense de proclamer leur origine, les ventes ne cessèrent pas d'afficher les biens comme patrimoniaux toutes les fois qu'ils ne venaient pas de confiscations.

La noblesse acheva de se déconsidérer, et, enfin, les émigrés eux-mêmes se plaignirent avec raison, car les plus grosses sommes tombèrent entre les mains de gens que les places et les bienfaits de la Cour avaient déjà amplement dédommagés de pertes toujours présentées avec exagération.

Monsieur de Villèle ne démentit pas, dans cette circonstance, ses habitudes de finesse intrigante. Il fit assigner cent millions à une réserve, qu'il baptisa du nom de *fonds commun*, destinée à indemniser ceux des émigrés qui, à la fin de la liquidation, se trouveraient trop maltraités dans les catégories ordonnées par la loi. Ce fonds commun, qui devait être distribué à peu près arbitrairement, devint l'étoile polaire de tous les émigrés, de tous les députés, surtout de tous les courtisans, et le leurre par lequel monsieur de Villèle tenait tout ce monde enchaîné à sa fortune.

Dieu seul sait à combien de milliards s'élevèrent les châteaux en Espagne, bâtis sur les espérances de ces cent millions que monsieur de Villèle disait, à d'autres, avoir arraché à la rapacité des prétendants, avec l'intention de les employer à des objets d'utilité générale et spécialement aux routes restées, depuis l'invasion, dans un pitoyable état de dégradation.

La crainte de perdre une partie notable de leur revenu avait engagé presque tous les rentiers à mettre leurs fonds entre les mains de spéculateurs, pendant que le peu de confiance dans la solidité des gouvernements faisait répugner aux entreprises éloignées. Ces deux dispositions, qui se contredisaient entre elles, donnèrent un prix extravagant aux terrains dans Paris. Partout on commença des bâtisses ; la plupart ne purent s'achever. Les acquéreurs se trouvèrent ruinés, et beaucoup de petits rentiers, dans la crainte de perdre un cinquième de leur revenu, virent leurs capitaux s'évanouir en entier.

Il ne manquait pas de gens pour accuser la noblesse et les classes privilégiées d'avoir entraîné ces catastrophes en grevant l'État d'un milliard d'indemnité qu'il avait fallu se procurer par la réduction du revenu des rentiers. Ce n'était pourtant là qu'une thèse déclamatoire, exploitée à profit par les ennemis du gouvernement auxquels les âpretés de la discussion avaient donné beau jeu.

Le fait était que monsieur de Villèle, circonvenu par quelques riches banquiers et tous les agents d'affaires qui comptaient en tirer un immense profit, s'était persuadé que son plan du trois pour cent était la plus belle conception de l'esprit humain et devait le présenter à la postérité comme le plus grand financier du monde civilisé. Une autre considération n'était pas sans poids auprès de lui. L'opération devait durer cinq années à se compléter, pendant lesquelles il se croyait sûr de conserver le ministère et d'asseoir son pouvoir de façon à le rendre inébranlable. La malveillance a ajouté qu'il espérait aussi gagner de l'argent pour son compte. Je le crois assez chaste sous ce rapport et aussi modéré dans la cupidité qu'immodéré dans l'ambition.

Le trois pour cent était devenu son idée fixe, le faire monter à la Bourse sa pensée dominante. Quiconque voulait obtenir sa faveur n'avait qu'à en acheter, et bien des gens ont suivi ce chemin pour arriver à des places qu'ils auraient vainement sollicitées par un autre moyen.

La désastreuse affaire de l'indemnité de Saint-Domingue fut faite uniquement pour procurer quelques jours de hausse au trois pour cent. Malgré tous ces soins, il y eut bientôt une réaction. Les fonds tombèrent, les spéculations de terrains firent banqueroute, et il y eut une espèce de débâcle qui donna de vives inquiétudes.

Pendant ce temps, la Congrégation ne cessait pas de presser monsieur de Villèle d'accomplir ses promesses et le trouvait de plus en plus récalcitrant. La loi sur les communautés de femmes avait passé à grand'peine, dans la Chambre des pairs, et avec un amendement qui proscrivait formellement les communautés d'hommes.

Néanmoins, les maisons de jésuites se formaient partout ; elles voulaient obtenir la garantie d'une loi, au lieu d'une protection de tolérance. L'établissement de Saint-Acheul, près d'Amiens, s'était créé avec une rapidité inouïe, et toutes les personnes qui voulaient se faire bienvenir aux Tuileries confiaient leurs fils aux jésuites de Saint-Acheul et leurs filles aux dames du Sacré-Cœur. Les chefs politiques de la Société de Jésus avaient élu domicile dans leur maison de Montrouge. C'était là que s'ourdissaient les intrigues et où ils étaient en rapport avec leurs affiliés de la Cour et de la ville. J'ai bien des fois rencontré les plus actifs sur la route de Montrouge.

On avait hâté le moment où monsieur le duc de Bordeaux devait passer aux hommes. Cela était d'autant plus remarquable que madame de Gontaut lui donnait la meilleure éducation qu'un enfant put recevoir. Le jeune prince prospérait de toute façon entre ses mains ; mais on voulait le marquis de Rivière établi aux Tuileries et ayant un accès encore plus facile auprès du Roi.

J'ai raconté, fort au long, comment l'un et l'autre s'étaient jetés dans les idées religieuses, dans le même temps et par la même voie, ainsi que l'espèce de sympathie établie entre eux par cette similitude.

Monsieur de Rivière, honnête et loyal mais aussi borné que peu éclairé, était complètement jésuite de robe courte, et obéissait implicitement à ses supérieurs dans l'ordre. Il entraînait le Roi à toutes les mesures les plus déplaisantes au pays, en croyant consciencieusement accomplir un devoir.

L'opinion publique était déjà fort exaspérée lorsque monsieur de Montlosier adressa, à la Chambre des pairs son *Mémoire à consulter* contre

les jésuites. Cet ouvrage eut un succès de vogue, et la voix de ce vieux défenseur du Roi et de la religion, venant dénoncer le *parti prêtre*, eut un prodigieux retentissement dans le pays. L'expression frappa d'une façon indélébile les intrigants de sacristie. L'appellation de *parti prêtre* remplaça souvent celle de Congrégation et rendit encore plus impopulaires ceux qui méritaient d'y être rangés.

La Révolution a laissé en France beaucoup de religion, mais peu de bienveillance pour ses ministres ; et, dès qu'un ecclésiastique veut ajouter l'influence politique à l'influence religieuse, il perd toute considération. On ne le tolère qu'à l'église ou au lit du pauvre ; mais, là, on le respecte et le révere. Je ne sais si c'est mieux ou plus mal, mais c'est ainsi que la Révolution nous a faits. Le Roi, le clergé et les émigrés ne voulaient pas plus se l'avouer que les autres faits accomplis en leur absence. Toutefois, le mémoire de monsieur de Montlosier, et l'effet qu'il produisit dans le public, arrêta un moment le vol des prétentions jésuitiques. Monsieur de Villèle, leur aurait volontiers coupé les ailes, s'il avait osé.

Nous eûmes à cette époque une grande joie de famille. La santé de ma belle-sœur, toujours très délicate, avait été encore affaiblie par trois fausses couches successives, et nous désespérions de lui voir des enfants lorsque, le premier janvier 1827, après neuf ans de mariage, elle accoucha d'une fille. Cet événement, si désiré et si longtemps attendu, nous causa une vive satisfaction, et je dois dire que le public sembla y prendre une part fort obligeante. Madame la Dauphine témoigna un très grand intérêt à ma belle-sœur ; elle envoyait d'heure en heure demander de ses nouvelles, et un de ses valets de pied attendait la naissance de l'enfant pour aller la lui dire.

Je me rappelle avoir assisté, le surlendemain, à la grande réception de nouvel an au Palais-Royal et y avoir été assailli des compliments, en apparence sincères, de tous les gens que je connaissais et même de beaucoup sur les figures desquelles j'avais peine à mettre un nom. Peut-être voulut-on, dans cette occasion, faire compensation à l'explosion de malveillance qui avait éclaté au sujet du mariage de mon frère. Aucun de nous ne pensa à faire reproche à Jeanne d'être une petite fille.

Deux ans et demi après (le 24 juin 1829), nos vœux furent comblés par la naissance de son frère, Rainulphe d'Osmond, à qui ces récits de la vieille

tante sont destinés. S'il tient ce qu'il promet à huit ans, il y a espoir qu'il deviendra un homme distingué.

CHAPITRE XIV

Mort de l'empereur Alexandre. — Inquiétudes de ses dernières années. — Mission du duc de Raguse près de l'empereur Nicolas. — Illusions du duc de Raguse. — Mort de Talma. — Monsieur de Talleyrand est insulté et frappé par Maubreuil.

L'empereur Alexandre était mort à Taganrog d'une fièvre endémique, sur les bords de la mer d'Azow qu'il avait affrontée avec une grande imprudence. Ses dernières années avaient été empoisonnées par une humeur soupçonneuse, poussée jusqu'à la monomanie, qui combattait dans son cœur des sentiments naturellement généreux.

Madame de Narishkine avait été rappelée à Pétersbourg pour le mariage d'une fille qu'elle avait eue d'Alexandre et qu'il aimait passionnément. Cette jeune personne mourut peu de jours avant celui fixé pour la noce. L'Empereur en fut désespéré, et ce chagrin commun rétablit l'intimité entre les deux anciens amants.

Madame de Narishkine m'a raconté des détails inouïs de l'état où était tombé ce prince, naguère si confiant. Non seulement il craignait pour sa sûreté, mais, s'il entendait rire dans la rue ou surprenait un sourire parmi ses courtisans, il se persuadait qu'on se moquait de lui et venait supplier madame de Narishkine, au nom de son ancien attachement, de lui dire en quoi il appelait ainsi le ridicule qui le poursuivait de toute part.

Un soir où elle avait auprès d'elle une jeune parente polonaise, on servit du thé ; l'Empereur s'empressa d'en arranger une tasse pour madame de Narishkine et ensuite une autre pour cette demoiselle. Madame de Narishkine se pencha vers sa cousine et lui dit :

« Quand vous rentrerez dans le château de votre père, vous vous vanterez, j'espère, de la qualité de votre échanson.

— Oh certainement », reprit l'autre.

L'Empereur, qui était sourd, n'entendit pas le colloque mais vit le sourire sur leur visage. Le sien se rembrunit aussitôt et, dès qu'il se trouva seul avec madame de Narishkine, il lui dit :

« Vous voyez bien que le ridicule m'atteint partout. Même vous, qui avez de l'affection pour moi, sur qui je compte, vous ne pouvez résister à vous en moquer. Dites-moi ce que j'ai fait pour provoquer votre risée. »

Elle eut toutes les peines du monde à calmer cette imagination malade.

L'Empereur n'avait foi qu'en monsieur de Metternich. Il entretenait avec lui une correspondance presque journalière. L'autrichien était bien plus avant dans sa confiance que ses propres ministres ; il croyait absolument à ses avis et surtout à ses rapports de police.

Il portait constamment sur lui un petit agenda, envoyé par le prince de Metternich, où les noms de toutes les personnes politiquement suspectes dans l'Europe entière se trouvaient placés par ordre alphabétique, avec le motif et le degré de suspicion qui devait s'y rattacher. Lorsqu'on prononçait un nom nouveau devant l'Empereur, il avait sur-le-champ recours à ce livret et, s'il ne se trouvait pas sur cette liste noire, il écoutait bénévolement ce qu'on voulait lui dire ; mais si, par malheur, il y était placé, rien ne pouvait le ramener de ses préventions. Madame de Narishkine m'a dit l'avoir souvent vu consulter ces pages sibyllines.

Les dernières années de ce prince ont été empoisonnées par ces inquiétudes, fomentées peut-être par l'intrigue mais prenant leur source dans des dispositions héréditaires. Quoi qu'il en soit, sa mort fit sensation et chagrin à Paris. Il y avait été magnanime en 1814 et fort utile à la France en 1815.

Si nous avons pu croire à toutes les perfections dont la brillante imagination du duc de Raguse décorait son frère Nicolas, au retour du couronnement de Moscou, les regrets pour l'empereur Alexandre n'auraient pas dû se prolonger ; mais la suite a prouvé qu'il se les était un peu exagérées.

Le duc de Raguse est toujours parfaitement véridique dans ce qu'il croit sur le moment, mais très sujet à se laisser enthousiasmer facilement par les hommes et par les choses. Il a cruellement porté la peine de cette disposition : tous les revers de sa carrière doivent y être rattachés. Nous

avons vu comment les illusions patriotiques l'avaient entraîné à se séparer de l'empereur Napoléon. Depuis ce temps, les illusions d'un autre genre l'avaient ruiné.

Rentré en France en 1815, il s'était dit que la guerre n'était plus une carrière pour un maréchal de France ; qu'un soldat de l'Empire ne pouvait pas être un courtisan des Tuileries et que, pourtant, il était dur à quarante ans de ne plus jouer aucun rôle dans son pays.

Ses habitudes lui rendaient nécessaire l'attitude de grand seigneur. Il se demanda comment s'étaient créées les grandes existences du moyen âge et trouva que c'était par la prépondérance exercée sur un grand nombre de dépendants. Le siècle ne permettait pas que ce fut sur des hommes d'armes ; mais, si un guerrier distingué pouvait, par l'industrie, remettre dans sa clientèle un pays tout entier, non seulement il se ferait un revenu colossal, mais encore il aurait la seule position de grand seigneur que les temps modernes comportassent, la seule qui put donner assez d'indépendance pour que la Cour dût compter avec vous.

C'est plein de ces idées, moitié vaniteuses, moitié généreuses, que le pauvre maréchal entreprit de changer une petite terre, qu'il possédait à Châtillon-sur-Seine, en un vaste atelier de toutes les industries réunies. Il se passionnait successivement pour chacune, l'amenait à frais immenses au point où elle aurait peut-être réussi, si une nouvelle idée, adoptée avec autant de zèle que la précédente, ne l'avait fait négliger et abandonner. Il était dans la pleine illusion que ses spéculations auraient le plus brillant résultat, mais il sentait un commencement de pénurie lorsqu'il sollicita la mission de Moscou. Avec son imprévoyance accoutumée, il y déploya un luxe tel que, loin que ce voyage lui fut utile, il ne fit qu'augmenter la somme de ses dettes. L'année suivante, le feu se mit dans ses affaires et il dut s'avouer à lui-même, ce que les autres savaient depuis longtemps, qu'il était complètement ruiné.

J'en fus d'autant moins surprise, pour ma part, que, pendant son séjour en Russie, je m'étais trouvée passer à Châtillon. J'avais visité cet encyclopédique établissement en détail, entre autres la bergerie à *trois étages* dont il était si fier. Tout l'hiver précédent, il nous avait entretenus de ses *moutons vêtus* qui devaient être une source de fortune incalculable. J'en parlai au régisseur qui me répondit par un soupir : « Hélas, madame, je vais

vous les montrer ; c'est la dernière fantaisie de monsieur le maréchal. Il m'écrivait toutes les semaines des calculs sur le profit qui doit nécessairement en résulter, et je lui répète vainement à quel point c'est onéreux. »

Je trouvais de pauvres bêtes, cousues dans les peaux d'autres moutons déjà tombées en haillons, étouffant de chaleur et ayant la tournure la plus grotesque qu'on puisse imaginer. Le calcul du maréchal était que la redingote coûtait *quatre* francs et durait dix-huit mois. La toison devait se vendre *six* à *sept* francs de plus, et les animaux n'être plus sujets à aucune maladie. Les livres du régisseur prouvaient autre chose. La redingote coûtait *sept* francs, ne durait qu'un an malgré des rapiécetages qui la faisaient revenir à *neuf* francs. La toison ne se vendait que quarante sols de plus que celle des bêtes non vêtues, et les maladies étaient au moins aussi fréquentes et plus contagieuses.

Cet échantillon donnera l'idée des spéculations du maréchal ; mais, si toutes ont été onéreuses pour lui, beaucoup ont été très profitables au pays ; aussi, quoiqu'il ait été la cause de la ruine de quelques individus, ses serviteurs ou amis, il est resté fort regretté et très populaire à Châtillon.

Il s'adressa au Roi pour obtenir que ses appointements, destinés à payer ceux de ses créanciers qui n'avaient pas d'hypothèques sur ses biens, fussent continués jusqu'à l'extinction de ses dettes, lors même qu'il viendrait à mourir avant de les avoir soldées. Le Roi mit beaucoup de bonté à accorder cette faveur. Il montra au maréchal une bienveillance qui le toucha fort et ne lui a pas permis d'agir comme il eut été plus utile peut-être même pour le monarque en 1830. Mais nous n'en sommes pas là.

Il me semble que c'est à cette même année que mourût Talma, à l'apogée de son talent. Il venait de créer plusieurs rôles, dans de médiocres pièces où il était sublime, *Sylla*, *Léonidas*, et enfin *Charles VI* où il avait réussi à se montrer constamment roi au milieu de toutes les misères de l'humanité. Je ne pense pas que l'art de l'acteur puisse aller au delà. Nos pères cependant nous assuraient Le Kain très supérieur à Talma. Nous n'avons pas eu jusqu'ici à le vanter à la génération nouvelle au mépris d'un autre, car personne ne s'est présenté pour recueillir sa succession.

Talma en France et mistress Siddons en Angleterre m'ont paru ce qu'il pouvait y avoir de plus parfait au théâtre, car ils se transformaient

complètement dans le personnage qu'ils représentaient ; et, de plus, l'un et l'autre étaient si beaux et si gracieux, leur voix était si harmonieuse, que chacune de leur pose composait un tableau aussi agréable à l'œil que leurs accents étaient flatteurs pour l'oreille. Une de mes prétentions (car qui n'en a pas une multitude ?) est de n'être pas exclusive. Ainsi j'aurais grande joie à entendre un acteur ou une actrice qui me fissent autant de plaisir que Talma et mistress Siddons ; mais je doute que cela se rencontre, de mon temps.

Le 21 janvier 1827, le général Pozzo et le duc de Raguse arrivèrent chez moi de très bonne heure. J'avais eu quelques commensaux à dîner ; à peine le dernier fut-il sorti que l'ambassadeur, regardant le maréchal, lui dit : « Hé bien ? »

Celui-ci cacha sa figure dans ses deux mains en répondant : « J'en suis encore horrifié. »

On comprend que ce début excita notre curiosité. Ils nous racontèrent qu'en sortant de la cérémonie expiatoire de Saint-Denis, le maréchal, qui suivait à quelques pas le prince de Talleyrand par une sortie privilégiée, avait vu un homme s'avancer sur lui, lui adresser quelques injures et simultanément lui appliquer sur la joue un coup si violent qu'il était tombé comme une masse. Le maréchal avait appelé la garde et fait arrêter l'homme, qui se trouva être ce misérable Maubreuil, pendant que lui s'occupait à ramasser monsieur de Talleyrand presque évanoui. Il aida à le transporter dans une salle d'attente où se trouvait Pozzo, et c'est de ce spectacle que l'un et l'autre avaient un égal besoin de s'entretenir.

Ils avaient craint un moment que le prince n'expirât entre leurs bras, tant il était suffoqué. Pozzo faisait une peinture, à sa façon pittoresque, de ce vieillard lui apparaissant dans ce désordre de vêtement, pâle, échevelé, les esprits égarés, venant achever une carrière si traversée de grandeur et de souillures sous la flétrissure de la main d'un hideux maniaque, dans le temple du Dieu qu'il avait abjuré, à l'heure consacrée au Roi qu'il avait trahi. Il y avait là une sorte de rétribution qui frappait l'imagination. Au reste, à peine monsieur de Talleyrand fut-il revenu à lui-même qu'il sentit le parti que la malveillance s'efforcerait de tirer de cette cruelle scène.

Avant de venir chez moi, ces messieurs s'étaient arrêtés à sa porte. Ils l'avaient, contre leur attente, trouvée toute grande ouverte. Le prince, entouré de monde, était couché sur un fauteuil dans son cabinet fort assombri et avait le front couvert d'un bandeau. Il racontait que Maubreuil avait voulu l'assassiner, qu'il l'avait frappé sur le haut de la tête et lui avait fait une plaie qu'il avait fallu panser. Avec son imperturbabilité accoutumée, il fit ce récit d'aplomb devant les témoins de la scène : « Il m'a assommé comme un bœuf », répétait-il à chaque instant en avançant son poing fermé et le plaçant à la hauteur du front ; du reste de la figure, il n'en était pas question, quoique, à Saint-Denis, ses lèvres seules furent saignantes.

Les témoins oculaires de la scène comprirent que le prince aimait mieux avoir été *assommé* que frappé, et que le coup de poing lui répugnait moins que le coup de paume. Ils le secondèrent dans cette innocente supercherie qui cependant fut presque généralement soupçonnée. Toutefois, il y a une espèce de pudeur publique qui protège, jusqu'à un certain point, les hommes qui ont joué un grand rôle, et personne ne se sentait le courage de donner à l'acte de Maubreuil son véritable nom.

Monsieur de Talleyrand fut bien longtemps à se remettre de cette atteinte dont le gentilhomme, qu'il n'a jamais pu dépouiller, avait souffert jusque dans la moelle des os. Il affecta de recevoir tous ceux qui allaient chez lui. Dès qu'il fut présentable, il retourna à la Cour, un grand morceau de taffetas d'Angleterre sur le front, et répétant à toute occasion : « Il m'a assommé comme un bœuf. »

Mais, dès qu'il le put, sans avoir l'air de fuir, il quitta Paris et passa presque toutes les années suivantes à la campagne, chez madame de Dino. Il craignait aussi de retrouver Maubreuil sur son chemin. Celui-ci avait été condamné à quelques mois de détention ; mais il annonçait le projet de renouveler son délit, qu'il qualifiait de l'expression catégorique, dès qu'il serait libéré. Je n'en ai plus entendu parler. Probablement monsieur de Talleyrand aura acheté son éloignement à prix d'argent.

CHAPITRE XV

Loi sur le droit d'aînesse. — Enterrement du duc de Liancourt. — La garde nationale licenciée. — Sosthène de La Rochefoucauld et monsieur de Villèle. — Le Roi au camp de Saint-Omer. — Sagesse de monsieur le Dauphin.

La fatalité, qui semblait pousser la maison de Bourbon à entreprendre tout ce qui pouvait aliéner le plus sûrement les masses, dicta le projet de loi sur le droit d'aînesse. J'avoue qu'il plaisait assez à mes idées anglaises et à mes goûts aristocratiques ; mais je n'étais pas chargée de m'informer si le pays était disposé à le recevoir. Il échoua devant la sagesse de la Chambre des pairs en augmentant sa popularité qui, à cette époque, était au comble, ainsi que sa défaveur à la Cour. Le ressentiment qu'elle montra, à l'occasion de l'enterrement du duc de Liancourt, augmenta encore cette double impression.

Plusieurs enterrements, entre autres celui de monsieur Manuel, avaient été depuis quelque temps l'occasion de manifestations hostiles au gouvernement. En conséquence, on avait publié de nouvelles ordonnances relatives aux pompes funèbres : il était défendu de porter les cercueils à bras.

Le duc de Liancourt, protecteur d'une multitude d'établissements gratuits, avait une énorme clientèle dans la classe des ouvriers. Ils voulaient rendre à leur patron l'hommage de le porter en sortant de l'église. La police s'y opposa vivement. Une rixe s'engagea ; l'esprit de parti l'envenima. Dans le tumulte, la bière tomba et, dit-on, se brisa. Il y eut au moins beaucoup de scandale, et un spectacle aussi affligeant que blessant pour la famille.

Le corps entier de la pairie se tint pour offensé et demanda des explications. Cet incident contribua à augmenter l'alliance qui se formait entre le pays et la Chambre des pairs.

Ce mauvais génie, qui présidait au sort de la branche aînée, inspira, en appelant à son aide la colère et la précipitation, une résolution dont peu de personnes sentirent la portée, mais qui, plus que toute autre, a contribué à la chute du vieux trône, démoli en quelques heures trois années plus tard.

Au printemps de 1827, la bourgeoisie de Paris paraissait assez mal disposée contre le gouvernement pour qu'on dût hésiter à réunir la garde nationale et à la faire passer en revue par le Roi.

Après de longues délibérations on s'y décida : le Roi se rendit au champ de Mars. Il fut, en général, mieux accueilli qu'on ne l'espérait. Un garde national ayant crié : « À bas les ministres ! » le Roi arrêta son cheval et dit, d'un ton calme et digne : « Je ne viens pas ici pour recevoir des conseils, mais des hommages. Faites sortir cet homme des rangs. » Cet acte de force eut grand succès, comme tout ce qui annonce de l'énergie et de la volonté dans les chefs des empires ; les cris de « Vive le Roi » fendirent l'air.

En descendant de cheval aux Tuileries, Charles X était fort content de sa matinée. Il chargea le maréchal Oudinot de faire rédiger un ordre du jour où, en témoignant du mécontentement de quelques cris isolés qui s'étaient fait entendre sur son passage, on vanterait cependant la bonne tenue et l'excellente attitude de l'immense majorité de la garde nationale.

Le Roi répéta deux fois : « Dites que je suis très content ». Monsieur le Dauphin tint le même langage. Toutes les personnes qui faisaient partie de l'état-major avaient reçu la même impression et la répandirent dans la ville. J'en vis plusieurs dans la soirée. Le propos, généralement répété, était que la revue avait été superbe et le Roi parfaitement accueilli.

Toutefois la calèche, où les princesses se trouvaient, avait été constamment suivie par un groupe de populace qui les avait assez mal traitées de propos et presque huées. Tous les partis se sont mutuellement accusés d'avoir préparé cette manifestation hostile.

Le soir, madame la duchesse de Berry s'en expliquait en termes très courroucés. Lorsque le Roi et Madame arrivèrent chez elle où se tenait la Cour, elle porta plainte à Charles X. Madame la Dauphine, interpellée à son tour, répondit avec sa sécheresse accoutumée que cela avait été assez mal, mais qu'elle craignait pire. Le Roi ne fit qu'un seul *rubber* de whist, et retourna chez lui où monsieur de Villèle l'attendait.

Dans la nuit, le maréchal Oudinot fut réveillé. Le Roi lui envoyait, au lieu de la rédaction de l'ordre du jour fait selon ses ordres et soumis à son approbation, l'ordonnance qui cassait la garde nationale. Au même instant, la garde royale s'emparait des corps de garde de la garde nationale, en expulsait les bourgeois qui s'y trouvaient et poussait la grossièreté jusqu'à jeter hors la porte les armes et fournitures des gardes nationaux absents dans le moment. Cette insulte sema dans le cœur de la population de Paris un germe de haine dont les fruits se trouvèrent mûrs en 1830.

Voici ce qui l'avait provoqué. Une des légions, en revenant du champ de Mars, s'était arrêtée devant l'hôtel des finances, avait crié : *À bas Villèle !* et brisé quelques vitres. Cette conduite, il faut le reconnaître, très coupable d'un corps sous les armes exaspéra d'autant plus le ministre qu'il apprenait, en même temps, que le Roi se tenait satisfait de sa propre réception.

Or, il ne lui convenait pas que leurs fortunes se trouvassent séparées. Il recueillit à la hâte et envenima tous les rapports qu'il put se procurer des propos tenus et des cris isolés jetés au champ de Mars, puis écrivit au Roi de ne point se prononcer avant de lui avoir donné audience.

Charles X se trouva préparé par les plaintes de madame la duchesse de Berry et le mécontentement de sa belle-sœur. En peu de minutes, monsieur de Villèle emporta la plus fatale mesure qui pût être adoptée.

Louis XVI avait perdu le trône dans son ardeur à se débarrasser de la pacifique opposition des anciens parlements. Charles X a renversé le sien en refusant toute barrière légale, oubliant la phrase si heureusement rédigée par monsieur de Talleyrand : *On ne peut s'appuyer que sur ce qui résiste.*

Au reste, je crois bien que le ministre, encore tout puissant à cette époque, n'avait pas calculé l'effet de son périlleux conseil.

La garde nationale était parvenue à cette inertie où elle tombe toujours dès que ses services ne sont plus nécessaires. Elle se montrait très peu empressée à peupler les corps de garde ; mais cette insulte gratuite réveilla son zèle.

Je faisais travailler à Châtenay et j'avais donné rendez-vous à plusieurs ouvriers de Paris pour le lendemain de la revue ; je partis, sans avoir lu le *Moniteur* et sous l'impression qu'elle s'était très bien passée. Les gens que

j'attendais arrivèrent tard, sachant la nouvelle, et dans un état d'exaspération incroyable.

Tous appartenaient à la garde nationale, et tous étaient furibonds. À peine s'ils écoutaient les ordres que je donnais pour les travaux et, quand je leur parlais trumeaux, ils répondaient baïonnettes. Après avoir vainement cherché à les calmer par le souvenir de l'ennui que leur causait les gardes à monter, je renonçai à fixer leur attention et les laissai retourner dans leurs quartiers où ils allèrent rapporter leur fureur, après l'avoir fait partager à tout mon village. J'étais moi-même empressée de venir apprendre ce qui avait pu amener une si singulière péripétie.

Il n'y a jamais eu d'autres motifs ostensibles que ceux que j'ai déjà relatés. Cependant, j'ai peine à croire que monsieur de Villèle n'ait pas eu quelque arrière-pensée ignorée pour prendre une mesure si violente. Quoiqu'il en soit, à dater de cette époque, il devint la bête noire de la population parisienne et, bientôt, celle de toute la France.

Le duc de Doudeauville, ministre de la maison du Roi, comprit mieux que les autres la tendance de ce qui se faisait et donna sa démission à l'occasion de la dissolution de la garde nationale.

Je ne sais plus si c'est avant ou après cet événement qu'il faut placer une démarche de Sosthène de La Rochefoucauld que je tiens de lui-même et que je ne puis me refuser de répéter.

J'ai déjà dit le rôle qu'il avait joué entre monsieur de Villèle et madame du Cayla. Il est indubitable qu'il avait conduit monsieur de Villèle au pouvoir et qu'il l'y avait soutenu, par l'influence de la favorite, tant que Louis XVIII avait vécu. Depuis sa mort, monsieur de Villèle s'était émancipé d'une protection qui lui pesait. Cependant l'intimité avait été trop grande pour qu'il n'en restât pas des habitudes de familiarité.

Sosthène en profita pour arriver, un beau matin, dans le cabinet de monsieur de Villèle. Après quelques phrases d'affection, il lui rappela les sentiments patriotiques qu'il exprimait lorsqu'il cherchait le ministère, uniquement dans l'intérêt du pays, parce que l'opinion publique l'y appelait ; et, partant de cette base, il l'avertit que l'opinion publique se déclarait fortement contre son administration. Mieux situé qu'un autre par ses relations avec toutes les classes de la société pour s'en apercevoir, il

venait lui faire part de ses découvertes. Il lui était évident qu'il n'était plus au pouvoir de monsieur de Villèle de faire le bien, et, comme il ne l'avait placé où il était que dans l'intention d'être utile au Roi et au pays, il venait le sommer, au nom de l'amitié, de l'honneur, de la reconnaissance, de ne pas le compromettre plus longtemps en s'obstinant à conserver sa place.

On peut imaginer comment cette harangue fut reçue par monsieur de Villèle, alors tout-puissant. Il eut un moment d'inquiétude que monsieur de La Rochefoucauld ne fût l'organe du roi Charles X dont il était aide de camp et parfois bien traité. Mais la nature de la communication le rassura promptement.

Il traita Sosthène de façon à ce qu'ils se séparassent brouillés, ce qui lui était infiniment agréable et commode, puis courut raconter la scène au Roi. Celui-ci, qui ne se rappelait pas volontiers les intrigues ourdies pendant les dernières années du règne de son frère et dont Sosthène avait été l'agent, fut très empressé de rompre aussi les rapports auxquels il avait été forcé de l'admettre et de lui faire subir les honneurs de la disgrâce.

J'ai rapporté cette anecdote, dont je suis sûre, parce que, si ce personnage, semi-ridicule, semi-historique, de Sosthène figure jamais dans les *Mémoires* du temps, il est assez curieux de savoir comment, au travers d'une vie uniquement dévouée à l'intrigue, il avait conservé une sorte de loyauté chevaleresque poussé jusqu'à la niaiserie.

Madame du Cayla, moins candide dans ses démarches, ne se brouilla avec personne. Elle n'avait pu être duchesse, comme le feu Roi le souhaitait, parce que monsieur du Cayla avait obstinément refusé de se laisser faire duc. Charles X lui accorda les entrées de la salle du trône et une forte pension.

Madame la Dauphine, qui la traitait plus que froidement pendant sa faveur, était très gracieuse pour elle maintenant, en reconnaissance du service qu'elle avait rendu en faisant accomplir à Louis XVIII ses devoirs religieux au moment de la mort.

Les espérances du parti ultra avaient été encouragées par l'attitude et les paroles du prince de Metternich dans un voyage qu'il fit à Paris. La Cour le combla de distinctions. Il fut engagé à dîner avec la famille royale aux Tuileries, honneur qui n'a été partagé que par le duc de Wellington et des

princes de familles régnautes. Dans les idées des rois de France, la faveur ne pouvait aller au delà, et eux-mêmes s'étonnaient de l'accorder.

La Congrégation essaya d'entrer dans la voie des miracles. Il y en eut plusieurs de constatés. Entre autres une croix lumineuse vue à Migné, en Poitou. On en fit imprimer et répandre des relations à profusion. Mais la Cour de Rome les défendit, et il fallut renoncer à ce genre de séduction qui prêtait trop au ridicule dans le dix-neuvième siècle. Le Roi lui-même ne voulut pas encore reconnaître là les ordres de la Providence. D'ailleurs, il était assez bien disposé, pour qu'il n'y eût pas occasion de stimuler son zèle personnel. Il n'était arrêté que par la crainte des obstacles qu'il rencontrerait.

La réception qui lui fut faite au camp de Saint-Omer, où les troupes l'accueillirent avec la satisfaction la plus marquée, ainsi que les hommages qu'il recueillit sur la route, même à Lille (ville notée pour *mal penser*), faisaient compensation au silence qui l'entourait à Paris ; et il crut pouvoir réaliser ses propres espérances en accomplissant les promesses qu'il n'avait cessé de faire.

Monsieur de Villèle en retardait l'exécution depuis longtemps ; mais son crédit était battu en brèche par des gens dont le pouvoir s'accroissait chaque jour des terreurs qu'on inspirait à Charles X pour son salut dans ce monde et dans l'autre.

Le Roi et ses amis réclamaient la restitution des biens du clergé et la reconnaissance des ordres monastiques. On les voulait dotés par l'État et propriétaires territoriaux. Monsieur de Villèle était loin d'admettre ces souhaits comme réalisables ; mais il voulait s'assurer une longue vie ministérielle. Ces deux volontés excentriques tombèrent d'accord sur la nécessité d'une nouvelle législature. Les ultras, avec toutes les illusions qui distinguent ce parti, ne doutaient pas qu'elle ne fût nommée dans leur sens ; et, de son côté, monsieur de Villèle comptait sur son habileté pour obtenir des députés à sa dévotion.

Il leur aurait, d'ailleurs, volontiers pardonné de se montrer récalcitrants aux prétentions des exaltés pour *le trône et l'autel* dont il était bien importuné mais qu'il osait d'autant moins brusquer qu'il se sentait miné dans l'esprit du Roi et que son crédit diminuait visiblement.

La Chambre des pairs offusquait, et le ministre tombait d'accord, avec les conseillers de la conscience du Roi, qu'une grande fournée de pairs était nécessaire pour y changer l'esprit de la majorité actuelle. En ajoutant cette mesure à de nouvelles élections, monsieur de Villèle comptait s'assurer un long bail ministériel.

Monsieur le Dauphin se tenait en dehors de ces intrigues. Respectueusement soumis aux ordres du Roi, il ne témoignait aucune hostilité à son ministre, mais encore bien moins de faveur. Il se bornait à faire de son mieux ce dont on le chargeait spécialement. Il était à la tête de l'administration des prisons et tenait quelquefois des assemblées où les intérêts de ces établissements étaient discutés devant lui. Il présidait avec beaucoup de convenance et de sagesse, et ne manquait pas une occasion d'exprimer des sentiments élevés et libéraux.

J'ai souvent vu des personnes, sortant de ces réunions, enchantées de monsieur le Dauphin. Je citerai entre autres monsieur Pasquier et monsieur Portal dont les suffrages valent bien la peine d'être comptés.

Dans le même temps, monsieur le Dauphin tenait un conseil militaire où il obtenait aussi d'honorables approbations. On lui reconnaissait des idées saines, accompagnées d'une grande modération et d'un esprit d'impartialité, fort recommandables dans un prince vivant d'une façon si isolée et d'une dévotion si éminente.

Quoiqu'elle n'aimât pas les prêtres, madame la Dauphine était plus sous l'influence de ses entours.

Madame la duchesse de Berry en voulait à monsieur de Villèle de ce qu'il ne faisait, ni assez vite, ni assez violemment, toutes les extravagances qu'elle et sa petite coterie ultra nobiliaire rêvaient ; mais elle était trop légère et trop occupée de ses plaisirs pour travailler sérieusement contre lui ; elle se bornait à des sarcasmes qui commençaient à amener un sourire sur les lèvres du Roi, au lieu de la réprimande qu'elle aurait subie quelques mois plus tôt.

CHAPITRE XVI

Bataille de Navarin. — Élections de 1827. — Société aide-toi Dieu t'aidera. — Intrigues du parti ultra. — Chute de monsieur de Villèle. — Séjour de dom Miguel à Paris. — Le ministère Martignac. — Désappointement de monsieur de Chateaubriand. — Il accepte l'ambassade de Rome. — Nouvelle intrigue de monsieur de Polignac. — Jeu bizarre de la nature.

Je n'ai point parlé de l'affaire grecque sous le rapport historique parce que je ne m'élève pas jusque-là, mais je ne puis la passer sous silence dans ses effets de salon. Il s'était établi que tout ce qui faisait opposition à la Cour était philhellène et que le gouvernement, quoique protégeant ostensiblement les grecs, leur était contraire. La Congrégation aimait mille fois mieux les turcs que ces hérétiques de grecs car, du moins, les premiers prêchaient l'absolutisme.

Le gain de la bataille de Navarin ne fit donc pas grand plaisir aux Tuileries, quoiqu'on n'osât pas l'accueillir tout à fait aussi mal qu'à Londres.

Je ne puis m'empêcher de signaler, à ce sujet, jusqu'où l'instinct patriotique est poussé en Angleterre. On y croyait l'émancipation des colonies espagnoles utile aux intérêts du commerce britannique, et on craignait que celle des grecs ne fût un accroissement d'importance pour la Russie. Les feuilles publiques, les réunions, les bancs des deux Chambres retentissaient des cruautés, des vexations, des intolérances exercées contre les américains espagnols, que tout le monde sait avoir été les colonies les plus paternellement traitées qui aient jamais existé.

Mais, en revanche, par cette espèce de franc-maçonnerie qui conduit toujours les anglais lorsqu'il s'agit des intérêts spéciaux de la vieille Angleterre, les massacres de Parga, d'Hydra, de Chio, toutes ces dames chrétiennes enlevées à leur famille et vendues sur les marchés de Smyrne n'arrachaient pas un cri à un seul organe de la presse. Pas un soupir n'a été

poussé d'aucun banc de l'opposition ; et, malgré la vanité nationale si facilement exaltée par les succès maritimes, le ministère dans le discours de la Couronne se crut obligé de qualifier d'*inoportune* (untoward) la victoire de Navarin.

Chez nous, l'impression était bien différente ; et, puisqu'enfin cette victoire inoportune comblait de joie une grande partie du pays, monsieur de Villèle voulut profiter de la popularité qui en rejaillirait sur le gouvernement pour exécuter le parti arrêté de la dissolution de la Chambre des députés. Elle fut annoncée et les élections fixées à l'époque la plus rapprochée possible. Il espérait, par là, éviter les manœuvres des personnes qui lui étaient hostiles dans les deux oppositions. Car, il faut lui rendre justice, lui aussi était déjà *juste milieu* et avait pour ennemis actifs tous les exagérés du parti ultra.

La censure tombait de droit devant les élections. Je ne me souviens plus à quelle époque elle avait été rétablie. Elle était tellement impopulaire que les personnes, honorables d'ailleurs, auxquelles on avait imposé le métier de censeur se trouvèrent honnies de tout le monde. De plus, on n'y gagnait pas grand'chose ; jamais l'axiome italien *fatta la legge trovato l'inganno* ne fut plus complètement justifié.

Une société de gens de lettres politiques, à la tête de laquelle figurait monsieur de Chateaubriand, trouvait le moyen de faire publier et circuler des brochures suffisamment volumineuses et assez irrégulièrement distribuées pour échapper à la censure établie contre les journaux et les écrits périodiques. Il en pleuvait autour de nous et on se les arrachait.

Monsieur de Salvady se distingua dans cette guerre de plume, et monsieur Guizot y tint une place importante, mais c'est plus particulièrement dans l'organisation des manœuvres électorales qu'il prit la première.

La précaution, si évidente, de presser les élections excita une grande animadversion. Quand le gouvernement veut attraper les masses, il faut que ce soit assez délicatement pour que tout le monde ne s'en aperçoive pas à la fois et que l'impression des uns soit usée avant que les autres se trouvent avertis ; mais, quand le piège est assez grossier pour être vu de tous en

même temps, on peut être assuré de créer, à l'instant même, une énorme difficulté.

Comme par un mouvement électrique, il se forma, dans chaque arrondissement, une réunion protectrice des droits électoraux. Les fraudes, employées aux dernières élections par l'administration de monsieur de Villèle et sur le renouvellement desquelles il comptait bien, devinrent impraticables.

Les associations, composées de grands propriétaires, de gens de lettres, d'avocats, d'hommes politiques, déployèrent la plus grande et la plus intelligente activité. En restant toujours dans une complète légalité, elles se formèrent en comités correspondant entre eux et surtout avec le comité central siégeant à Paris, d'où monsieur Guizot dirigeait toute cette organisation.

C'est là le berceau de cette société : *Aide-toi, Dieu t'aidera* qui n'a pas laissé de jouer un rôle dans la chute de la monarchie et a fini par devenir un repaire de factieux. C'est le sort des instruments fondés par les oppositions qu'ils échappent promptement aux mains qui les ont créés pour tomber dans de plus dangereuses.

Pendant que les esprits s'échauffaient au foyer électoral, on livrait au parti prêtre la nomination de soixante seize pairs. Ils furent choisis, presque exclusivement, parmi les congréganistes les plus zélés.

Tout le monde a vu la liste faite chez monsieur de Rivière, colportée par monsieur de Rougé, corrigée par les affidés et imposée à monsieur de Villèle qui l'aurait voulue autrement composée mais adoptait l'idée d'une nomination assez nombreuse pour dénaturer l'esprit de la majorité dans la Chambre haute.

Or, c'était là ce qui révoltait le pays ; car la sagesse de la pairie venait de le protéger contre les invasions du despotisme clérical ; et, dans ce moment même, il profitait de la clause habilement introduite dans la loi du jury sur la rectification des listes électorales pour échapper aux fraudes commises en 1824.

Cette Chambre était donc fort populaire, et la violence qu'on lui faisait exaspéra l'opinion publique qui s'était accoutumée à y chercher protection bien au delà de ce que monsieur de Villèle avait prévu.

Je me rappelle à ce sujet un dialogue qui me fut répété à l'instant même par un témoin auriculaire. Le président du conseil, descendant l'escalier du ministère de la marine, rencontra le sous-préfet de Saint-Denis qui le montait :

« Eh bien, monsieur le sous-préfet, vous répondez de votre élection.

— Non, monseigneur.

— Comment, vous aviez dit à monsieur de Corbière que vous en étiez sûr.

— Oui, monseigneur, mais c'était avant la nomination des pairs.

— Allons donc, mon ami, vous vous moquez de moi, qu'est-ce qu'une création de pairs peut faire à vos *marchands de gadoue* ? Ayez une bonne élection. C'est toujours la faute de l'administration quand elles sont mauvaises, souvenez-vous-en ! »

Le sous-préfet haussa les épaules, quand le ministre se fut éloigné, et acheva lentement de monter le degré, comme un homme très peu persuadé par l'éloquence élégante de son principal.

Beaucoup d'électeurs partagèrent les préventions de ceux de Saint-Denis et, stimulés, excités par le zèle des comités que j'ai signalés, nommèrent un assez grand nombre de députés hostiles au ministère pour que la majorité fût au moins douteuse.

Dans la disposition assez naturelle de rejeter sur d'autres le tort des actions qui tournent à mal, monsieur de Villèle ne put se retenir d'accuser la Congrégation et d'en témoigner beaucoup d'humeur contre elle. Il chercha à se rallier le petit noyau d'ultras aristocratiques qui était resté en dehors de la ligue jésuitique, mais il fut repoussé.

Il se retourna alors vers les royalistes constitutionnels qui, depuis trois ans, dirigeaient la conduite de la Chambre des pairs, mais ils étaient trop irrités par la mesure qui venait de frapper cette assemblée pour se rallier à celui qui l'avait signée.

Ces démarches du président du conseil ne purent être assez secrètes pour que la Congrégation n'en eût pas connaissance, et sa perte fut jurée. On fit venir monsieur de Polignac d'Angleterre, et le duc de Rivière acheva de

décider le Roi au renvoi de monsieur de Villèle. Ces messieurs ne doutaient pas que le moment de leur triomphe ne fût arrivé.

Toutefois, monsieur de Villèle qui redoutait le crédit de Jules de Polignac, l'avait, à l'aide de ses propres dépêches et de la conduite qu'il tenait dans toutes les affaires, tellement discrédité dans l'esprit du Roi, tellement montré inepte, incapable, niais, que le monarque hésita et enfin recula devant l'idée de former un ministère portant cette couleur.

Malgré la profession de foi constitutionnelle que monsieur de Polignac vint faire à la tribune de la Chambre des pairs où, dans le discours le plus ridicule, il prévint la France que ses enfants apprenaient à lire dans la Charte, malgré les soins qu'il se donna pour se rapprocher des hommes que j'appellerai de la patrie parce que c'est à eux qu'elle a eu recours dans toutes les crises, il échoua et la chute de la monarchie fut ajournée.

Le ministère Martignac fut nommé sous le patronage de monsieur le Dauphin. Monsieur de Polignac retourna furieux à son poste de Londres, sans renoncer aux intrigues ourdies par la coterie dévote. Le pauvre duc de Rivière, plus loyal et déjà malade, fut tellement affecté du mauvais succès de ses efforts et d'avoir efficacement travaillé à un résultat qui lui paraissait l'abomination de la désolation que son mal s'aggrava. Il mourut, peu de semaines après, en se reprochant amèrement la part qu'il avait prise à la chute de monsieur de Villèle.

C'est au plus fort de cette tourmente ministérielle que dom Miguel, déjà connu pour ses violences envers sa famille, repassa par Paris en quittant Vienne pour aller à Lisbonne gouverner au nom de sa fiancée, la petite reine doña Maria.

Réconcilié avec dom Pedro et reconnu par les puissances européennes comme mari de la reine du Portugal, il fut accueilli à notre Cour avec les honneurs qu'on lui avait refusés à son premier passage où il n'avait laissé d'autre souvenir que celui d'une scène faite à l'ambassadeur du Roi son père, le marquis de Marialva, pour en obtenir de l'argent. Elle avait été accompagnée de formes si menaçantes que le pauvre marquis avait dû fuir et appeler au secours contre le forcené qui le poursuivait le couteau à la main. Déjà valétudinaire, il ne s'était pas relevé d'une si chaude alarme. Quoique ce genre d'illustration fût peu attrayant, il m'avait inspiré la curiosité de

voir dom Miguel qu'on prétendait réformé par les bonnes inspirations de monsieur de Metternich.

On donna un spectacle aux Tuileries à son occasion et j'en profitai avec empressement.

Au lieu du tyran, à physionomie sombre, que je m'attendais à trouver, je vis arriver, avec notre famille royale, un jeune homme d'une figure charmante, ayant l'air noble, distingué, le sourire doux, le regard calme et brillant, le geste gracieux. Placé entre madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry, il s'entretint avec elles d'un air d'aisance intelligente. En un mot, il ne ressemblait, en aucune façon, à la bête farouche que j'allais chercher à ce spectacle.

Le dimanche suivant, il y eut assemblée chez madame la duchesse de Berry ; j'y fus invitée. Dom Miguel s'y montra également prince gracieux et homme de bonne compagnie. Il parlait à presque toutes les femmes. La curiosité nous amenait autour de lui, et nous faisions cercle dans un moment où un de ses aides de camp lui nomma un portugais, je crois, qui demandait à lui être présenté. Il tourna sur lui-même, comme sur un pivot, lança en s'éloignant un regard qui nous fit toutes reculer. Le tigre était retrouvé. Je ne puis exprimer comment, dans l'espace de moins d'une seconde, les beaux traits de son visage s'étaient subitement déformés et avaient produit un aspect hideux. Il fut quelque temps à reprendre sa beauté. L'aide de camp resta comme transfixé à la place où il avait prononcé des paroles si mal accueillies.

Voilà tous mes rapports avec ce prince ; mais le coup d'œil que j'ai surpris en cette occasion m'a rendu probables les récits de ces folles cruautés : certainement il y avait de l'aliénation dans ce regard.

Ces remarques sur la physionomie me reportent à l'état où je trouvai monsieur de Chateaubriand le lendemain du jour où les noms des nouveaux ministres parurent dans le *Moniteur*.

Il avait activement travaillé à renverser monsieur de Villèle et il croyait, en satisfaisant sa haine, paver simultanément le chemin qui le ramènerait à cet hôtel des affaires étrangères dont il avait été si brutalement expulsé et où il prétendait rentrer par droit de conquête.

Il pensait être indispensable à la formation d'un ministère constitutionnel. Dans les pourparlers qui avaient précédé la nomination, il s'était toujours placé comme président du conseil et ne discutait que les noms de ses collègues. Il avait choisi monsieur Royer-Collard pour l'intérieur. Cela pouvait être assez habile sous le point de vue parlementaire.

Monsieur Royer-Collard était aussi libéral que le pouvait être un royaliste. Il était de bonne foi dans ces deux sentiments, et cela lui avait valu une énorme majorité de suffrages dans sept collèges électoraux ; mais, sous le rapport gouvernemental, tout ce qui avait fréquenté monsieur Royer-Collard savait combien peu il était homme pratique et quels obstacles il apporterait dans un conseil. Charles X avait donc bien quelque raison de s'opposer à un choix qui cependant aurait été populaire.

Monsieur de Chateaubriand ayant dit que monsieur Royer-Collard lui paraissait indispensable, on feignit de comprendre qu'il n'entrerait pas sans lui dans une combinaison ministérielle. Pendant ce temps, on entourait monsieur de La Ferronnays pour lui faire accepter les affaires étrangères. Il consentit ; et, tandis que messieurs de Chateaubriand et Royer-Collard, se tenant pour indispensables, attendaient, enveloppés dans leur suffisance, qu'on vint solliciter leurs concours, ils lurent dans le *Moniteur* la formation de ce ministère jugé impossible et composé des gens qu'eux-mêmes désignaient comme de leur parti.

Je ne sais quel fut l'effet sur monsieur Royer-Collard ; mais, pour monsieur de Chateaubriand, il fut si furieux qu'il en pensa étouffer ; il fallut lui mettre un collier de sangsues, et, cela ne suffisant pas, on lui en posa d'autres aux tempes. Le lendemain, la bile était passée dans le sang ; il était vert comme un lézard. Cependant, l'agitation où il était ne lui permettant pas de rester chez lui, je le rencontrai dans une maison où il était venu promener son inquiétude. Les stigmates, laissés par les sangsues, lui permettaient d'attribuer son changement à la maladie.

Je n'ai guère vu de spectacle plus triste que celui de cet homme, à qui on ne peut refuser une capacité peu ordinaire et auquel sa profonde indifférence pour tout ce qui ne blesse pas son amour-propre donne l'air d'une habituelle bonhomie, bouleversé et accablé à ce point par un revers d'ambition. S'il avait pu attaquer le nouveau ministère avec le même acharnement que le dernier, son chagrin aurait été moins poignant ; mais il

comprenait bien que toutes ses armes offensives se trouvaient, sinon brisées, au moins bien émoussées, et il se sentait complètement joué.

Hyde de Neuville, que lui-même avait désigné et qui lui devait toute son importance, avait été mandé par lui et traité du haut en bas pour avoir consenti à être nommé ministre de la marine. Il n'avait trouvé grâce qu'en promettant d'entraver les affaires, de manière à rendre promptement nécessaire un remaniement qui ramènerait monsieur de Chateaubriand sur la scène où son ambition l'appelait.

Quelque chagrin qu'eût le Roi des choix que la nécessité lui imposait, il fut un peu consolé par la pensée que, du moins, monsieur de Chateaubriand se trouvait exclu. Quoique monsieur de La Ferronnays ne lui fût nullement agréable, il le préférait encore.

De tous les ministres, celui des affaires étrangères se trouve le plus directement en contact avec le souverain. Ses attributions renferment les tracasseries qui font le sujet des conversations intimes et du commérage royal. Il faut une personne qui entende, comprenne et puisse entrer dans leurs plus petites susceptibilités, leurs préférences et leurs répugnances.

Sous ce rapport, monsieur de La Ferronnays était très bien choisi ; mais les princes n'avaient jamais pu lui pardonner sa rupture avec monsieur le duc de Berry, et il en était résulté un levain de mécontentement qui fermentait à chaque occasion.

Monsieur le Dauphin l'éprouvait si vivement que, dès l'instant où monsieur de La Ferronnays dut en faire partie, la faveur qu'il accordait au ministère nouveau subit une sensible altération.

Chacun sentait le besoin de neutraliser monsieur de Chateaubriand. Sans le vouloir pour collègue, on le redoutait comme ennemi, et le Roi ne trouvait aucun prix trop cher pour l'éloigner de ses conseils et de sa présence. On commença, sous prétexte de je ne sais quelle restitution, par lui donner une grosse somme d'argent pour payer ses dettes que, Dieu merci, il a toujours en permanence. Puis, à force de supplications, on obtint de lui de désigner l'ambassade de Rome comme à sa convenance. Elle était occupée par le duc de Laval que monsieur de Chateaubriand professait aimer beaucoup, mais cela ne l'arrêta pas un instant. Monsieur de Laval fut

rappelé immédiatement, à sa grande désolation, et nommé à l'ambassade de Vienne où il remplaça le duc de Caraman.

Celui-ci avait été mandé par un courrier qui n'expliquait pas le motif de cet ordre soudain. Il se crut destiné au ministère, se jeta dans une chaise de poste et arriva avec une célérité incroyable. Grande fut sa déconvenue quand il fut averti que toute cette hâte n'avait servi qu'à l'éloigner d'un poste où il se plaisait infiniment.

Monsieur de Chateaubriand se résigna à aller passer quelques mois à Rome, en laissant ses intérêts entre les mains de partisans qu'il croyait disposés à les bien exploiter.

À peine débarrassé de cet incommode candidat, monsieur de La Ferronnays eut à en subir un autre. Monsieur de Polignac revint de Londres et se prit à intriguer autour du Roi. Monsieur de La Ferronnays m'a raconté la façon dont il s'en était expliqué avec lui. Il avait placé son portefeuille sur une table, entre eux, et lui avait dit :

« Le veux-tu ? Prends-le franchement, je n'y tiens pas, et je vais de ce pas le dire au Roi ; mais, si je dois rester ministre, je ne puis ni ne veux souffrir ta présence ici et les intrigues auxquelles elle donne lieu. »

Monsieur de Polignac balbutia quelques méchantes excuses.

« Eh bien, en ce cas-là, reprit monsieur de La Ferronnays, si tu ne prétends pas rester pour être ministre, pars tout de suite pour Londres. »

Jules fut obligé de prendre ce parti, car il n'aurait pu s'arranger avec les collègues de monsieur de La Ferronnays, et le Roi était encore assez sous les impressions que monsieur de Villèle lui avait inculquées de l'incapacité de monsieur de Polignac pour n'oser suivre son goût en le mettant à la tête du conseil.

Par une fausse idée de générosité, monsieur de La Ferronnays, après cette explication, s'appliqua à les détruire, et, sous ce point de vue, il est un peu coupable de la catastrophe dont Jules a été le principal instrument.

Le premier soin du nouveau ministère fut de renvoyer messieurs Franchet et Lavau, directeur de la police générale et préfet de police de Paris, tous deux congréganistes de la plus stricte observance. Le Roi se soumettait à

ces mesures indispensables, mais comme un blessé se soumet à l'amputation.

Messieurs de Villèle et de Peyronnet, nommés pairs, se présentèrent fièrement à la Chambre haute à la tête de la phalange qu'ils y avaient fait entrer. Ils s'aperçurent bientôt qu'elle ne leur serait pas longtemps fidèle. Les nouveaux pairs furent promptement modifiés par l'influence de leurs collègues.

On n'entend pas impunément parler raison autour de soi plusieurs heures par semaines, et c'est un des motifs pour lesquels les directeurs congréganistes défendaient à leurs adeptes la fréquentation des personnes qui n'étaient pas dans le giron de la société.

Monsieur de Villèle s'aperçut, assez vite, qu'il n'avait point chance de succès dans ce moment pour n'essayer d'aucune intrigue. Il resta dans une opposition froide, et bientôt s'éloigna tout à fait de Paris. Je ne prétends pas qu'il eût renoncé à tout projet d'ambition, mais il ne croyait pas le terrain favorablement disposé, pour établir ses batteries, et monsieur de Villèle sait attendre.

Je ne veux pas oublier de noter une singularité à laquelle je suis forcé de croire parce que je l'ai vue. En 1828, ou peut-être 27, on m'amena une petite fille de deux ans dont les yeux brillants, d'un bleu azuré, ne présentaient rien de remarquable au premier aperçu ; mais, en l'examinant, avec plus de soin, on voyait que la prunelle était composée de petits filaments, formant des lettres blanches, sur un fond bleu, placées en exergue autour de la pupille. On y lisait : *Napoléon Empereur*.

Le mot *Napoléon* était également distinct dans les deux yeux. Les premières lettres de celui *Empereur* étaient brouillées dans un des yeux et les dernières dans l'autre. La petite était fort jolie et sa vue paraissait bonne.

Sa mère, paysanne de Lorraine, racontait, avec une grande simplicité, le motif auquel elle attribuait ce bizarre jeu de la nature. Un frère, qu'elle aimait tendrement, était tombé à la conscription. En partant, il lui avait donné une pièce neuve de vingt sols, en lui recommandant de la garder pour l'amour de lui. Peu de temps après, elle apprit que son régiment devait passer à trois lieues de son village ; elle y courut pour le voir quelques instants. Au retour, harassée de fatigue et de soif, elle s'arrêta dans un

cabaret, à moitié chemin, pour boire un verre de bière. Lorsqu'il fallut payer son écot, elle s'aperçut qu'ayant donné à son frère tout ce qu'elle avait emporté d'argent il ne lui restait que la précieuse pièce de vingt sols qu'elle portait toujours sur elle. Elle voulut obtenir crédit, mais l'hôte fut impitoyable ; elle sacrifia son pauvre trésor, en gémissant, et revint chez elle désolée. Ses larmes ne tarissaient pas. Son mari, le dimanche suivant, alla à la recherche de cette pièce qu'il parvint à se faire rendre. Lorsqu'il la lui rapporta sa joie fut si vive que l'enfant, qu'elle portait dans son sein, tressaillit et elle se *sentit* pâmer. Je me sers de son expression.

La petite fille portait dans ses yeux la fidèle empreinte de la pièce de vingt sols. Je ne prétends pas faire un traité de physiologie pour rechercher comment une telle chose a pu arriver ; j'affirme seulement que je l'ai vue et que toute fraude était impossible. Le médecin d'un bourg voisin avait entrepris de montrer l'enfant, pour de l'argent, et la mère l'accompagnait. Le gouvernement s'opposa à toute publicité. On ne permit aucune annonce et on abrégéa le séjour à Paris.

Je n'en ai plus entendu parler. Si pareil accident était arrivé sous le règne de l'Empereur, les cent bouches de la renommée n'auraient pas suffi à le raconter.

CHAPITRE XVII

Changement survenu dans les dispositions de monsieur le Dauphin. — Nomination du baron de Damas comme gouverneur de monsieur le duc de Bordeaux. — Ordonnances de juin 1828 contre les jésuites. — Voyage du Roi en Alsace. — Quadrilles chez madame la duchesse de Berry. — La petite Mademoiselle. — Son éducation.

J'arrive à des circonstances d'une haute importance par leur résultat : je ne puis les expliquer car je ne les comprends pas, quoiqu'elles se soient passées sous mes yeux. Peut-être quelqu'un révélera-t-il un jour des motifs plus occultes aux faits que je vais rapporter : je dirai ceux que j'ai pu deviner.

On a vu combien monsieur le Dauphin avait été sage pendant le ministère de monsieur de Villèle. On a vu la confiance qu'il accordait aux personnes de la couleur du nouveau ministère, notamment à monsieur de Martignac qui l'avait précédemment accompagné pendant la campagne d'Espagne. Pourtant, à peine cette nouvelle administration, formée sous ses auspices, fut-elle nommée qu'il sembla lui retirer son soutien et s'éloigna sensiblement de ses conseillers habituels.

Monsieur Pasquier et surtout monsieur Portal, appelés jusqu'alors fréquemment à des conférences intimes avec le prince, cessèrent tout à coup d'être mandés, et les notes qu'il réclamait sans cesse de leur zèle pour éclairer ses opinions ne leur furent plus demandées. Cela se comprendrait s'il avait accordé sa confiance au nouveau cabinet, mais il ne l'obtint pas.

Monsieur le Dauphin avait fait la faute de vouloir être nommé lui-même ministre à portefeuille. Au lieu de conserver simplement du *crédit* au ministère de la guerre où il faisait tout ce qu'il voulait, il avait désiré être ostensiblement chargé du personnel, avoir des bureaux et un travail à porter au conseil.

La jalousie d'attributions s'empara de lui, et bientôt il eut contre « ses collègues » des petites passions de rivalité, soigneusement entretenues par les agents subalternes de son ministère.

D'un autre côté, tous les officiers qui n'obtenaient pas immédiatement ce qu'ils désiraient, au lieu de pouvoir crier contre le ministre en se réclamant des bontés du prince, devaient s'en prendre directement à monsieur le Dauphin, et il perdait la popularité qu'il avait acquise dans l'armée.

Ces résultats avaient été prévus par les anciens conseillers de monsieur le Dauphin. Ils avaient cherché à le dissuader de cette fantaisie administrative, et probablement son refroidissement, à leur égard tenait à cette circonstance. J'ai déjà dit avec quelle répugnance il vit entrer monsieur de La Ferronnays au conseil où il siégeait. Je tiens de celui-ci que, pendant tout le temps de son ministère, il ne lui adressa pas une seule fois la parole, mais ils eurent souvent des prises au conseil : la plus vive fut au sujet du duc de Wellington.

Monsieur le Dauphin voulait qu'on adoptât une mesure recommandée par le duc et que monsieur de La Ferronnays désapprouvait parce que, disait le prince, « le duc de Wellington est attaché à notre famille, il nous aime et ne peut vouloir que ce qui nous est utile ».

Monsieur de La Ferronnays, justement irrité de ce que semblaient indiquer ces paroles, répondit chaudement que le duc de Wellington était ministre anglais, qu'il ne devait voir les affaires que sous le point de vue anglais, et que c'est au conseil du roi de France, composé de français, de peser les propositions et de décider si elles étaient dans l'intérêt de la France, sans s'arrêter aux affections personnelles qui, certainement, n'influençaient en rien le cabinet britannique. Il pulvérisa les arguments du duc dont monsieur de Polignac s'était rendu l'organe, ramena le Roi à son opinion et emporta la question malgré monsieur le Dauphin.

Cette discussion eut lieu à la fin de l'année. Mais d'autres circonstances avaient déjà aigri l'esprit du prince. Une des premières fut ce qui se passa pour le remplacement du duc de Rivière. Le Roi voulait que la place de gouverneur fût uniquement à sa nomination. Le conseil demanda à être consulté. La prétention du Roi fut appuyée par les ultras, celle des ministres par le pays tout entier.

Monsieur le Dauphin prit vivement parti pour son père. Il n'admettait pas qu'il ne pût exercer, dans le choix du gouverneur de son petit-fils, l'indépendance acquise de droit à tout chef de famille. Avec son peu de grâce accoutumée, il dit qu'on ne pouvait la lui refuser sans insolence.

Les ministres insistèrent cependant, et le Roi s'engagea à ne faire aucun choix sans qu'ils en fussent informés. Ils se mirent en quête de trouver une personne convenable. Le duc de Mortemart fut tâté. Mais, tandis qu'on négociait avec lui, le Roi fit prévenir ses ministres individuellement, à dix heures du soir, que la nomination du baron de Damas paraîtrait le lendemain au *Moniteur*.

C'était là ce qu'il appelait ne point faire un choix sans les en informer. Ils avaient compris différemment ses paroles, car, le bruit de cette nomination ayant circulé dans la camarilla, je sais que monsieur de Martignac en avait été averti par monsieur de Glandevès et qu'il lui avait répondu que cela était impossible parce que le conseil n'y consentirait jamais.

La niche du Roi eut un plein succès. Les ministres, n'ayant ni le temps de se réunir, ni celui de se concerter et d'adresser au Roi leurs remontrances en commun, aucun d'eux n'osa prendre sur lui d'arrêter la presse du *Moniteur* et la nomination y fut insérée. Le cabinet protesta ; mais son crédit reçut, dès lors, une atteinte dont il ne se releva plus.

Monsieur de Damas représentait la Congrégation incarnée. Il fut évident, pour tous, qu'il y avait au château une faction dont le crédit l'emportait sur celui des ministres et qui possédait la confiance du Roi. Monsieur le Dauphin détestait la Congrégation ; il faisait peu d'état de la personne de monsieur de Damas et aurait dû être contraire à sa nomination ; mais il s'était mis dans la tête que le choix du gouvernement de monsieur le duc de Bordeaux appartenait exclusivement au Roi et qu'en le lui refusant on le dépouillait du droit civil appartenant même à un particulier.

Un de ses aides de camp s'étant un jour, à déjeuner chez lui, aventuré à dire que l'éducation d'un enfant, dont la naissance avait été un événement national, devait être considérée comme une question gouvernementale, le prince entra dans une fureur dont lui-même fut promptement honteux, au point d'en faire excuse. Toutefois, il sentit plus tard combien ce choix de monsieur de Damas faisait un mauvais effet dans le pays et cela l'engagea à

prêter les mains aux ordonnances qu'on fulmina contre les Jésuites et les petits séminaires.

Je n'entrerais pas dans le détail de ces grands événements. Quand j'entrevois l'histoire, ce n'est jamais que par le côté du commérage et de son rapport avec les individus que j'ai connus ; mais, comme j'aurai probablement à revenir sur ces ordonnances, *dites de Juin*, il m'a fallu les noter, ainsi que la part sincère que monsieur le Dauphin avait prise à leur rédaction.

Le Roi les garda quinze jours avant de les signer ; elles furent soumises à l'inspection de ses directeurs spirituels. Les chefs des jésuites les consentirent ; ils comprirent qu'en voulant résister dans ce moment ils seraient brisés, et ils crurent plus habile de plier, sûrs de trouver l'assistance du Roi quand les circonstances leur paraîtraient propices à se redresser.

Le Roi signa donc, en sûreté de conscience et nanti de toutes les autorisations de ses conseillers occultes, mais avec un chagrin profond dont nous retrouverons souvent les traces.

Quant à monsieur le Dauphin, ce fut son dernier acte de sagesse. Depuis ce moment, il ne cessa de s'éloigner de plus en plus des idées qu'il avait professées jusque-là. L'élection du général Clausel, comme député, acheva de le jeter dans les rangs des ultras. Il n'avait pu pardonner à cet officier l'expulsion de madame la duchesse d'Angoulême de Bordeaux, pendant les Cent-Jours, et il conçut de sa nomination un excès de déplaisance qui tenait de la monomanie.

Depuis cette époque, on ne retrouva plus en lui une seule lueur de ce bon sens sur lequel la France avait fondé des espérances pendant plusieurs années. Ce changement, qui bientôt fut connu de tout le monde, et l'éducation qu'on donnait à monsieur le duc de Bordeaux ameutèrent les passions contre la branche aînée et préparèrent la chute qui s'effectua en trois jours parce que toutes les racines étaient sapées, une à une, depuis plusieurs mois.

J'ai réuni ce que je sais des motifs qui ont agi sur l'esprit de monsieur le Dauphin. Peut-être y en a-t-il que j'ignore. Quelques personnes ont cru que Nompère de Champagny, un de ses aides de camp, jeune homme distingué

et congréganiste zélé qui sembla suivre les impressions de son prince, les avait influencées.

Peut-être aussi, les exigences toujours croissantes du parti libéral lui firent-elles croire qu'il renfermait un élément démagogique qu'il fallait prendre la peine d'exterminer pour n'en être pas victime, et parvint-on à lui persuader que le système des concessions ne servait qu'à le renforcer. J'ignore le fond de ses pensées, mais les résultats ne furent que trop évidents.

Le conseil militaire que monsieur le Dauphin présidait avait repris ses séances et, chaque jour, le maréchal Marmont nous répétait à quel point il y soutenait des thèses surannées et des prétentions insensées. Je me rappelais les éloges des années précédentes et j'avoue que j'accusais la mobilité du maréchal de ce changement de langage ; mais malheureusement, il ne fut pas seul à faire des remarques si fatales à notre tranquillité, et tous les rapports militaient à montrer monsieur le Dauphin enrôlé parmi les plus violents réactionnaires.

J'insiste sur cette circonstance, dont peut-être l'histoire fera peu d'état, parce qu'à mon sens c'est ce qui a éloigné toutes les espérances, exaspéré les esprits et poussé aux excès de part et d'autre.

Le Roi fit un voyage en Alsace dans l'été de 1828. Il y fut reçu merveilleusement, ce qui le charma. Tous les discours qui lui furent adressés vantaient surtout les ordonnances contre l'établissement des jésuites. Monsieur de Martignac prit la peine de le faire remarquer à chaque fois. Le Roi en conçut un peu plus de dégoût pour son ministre et n'attribua qu'à l'amour porté à sa personne les démonstrations des habitants du pays qu'il traversait en triomphe.

Quelques petits souverains allemands vinrent lui faire leur cour à Strasbourg ; il se crut pour le moins Louis XIV.

Le ministère se traînait péniblement : il avait à combattre l'opposition de gauche et l'opposition de droite, composée des ultras, des congréganistes, des courtisans et, au fond, du Roi. Peut-être se serait-il soutenu, malgré ces obstacles, si tout ce qui désirait l'ordre, la tranquillité et le maintien des institutions s'était franchement appliqué à lui donner appui ; mais chacun voulait un peu plus ou un peu moins, blâmait, attaquait.

Le parti constitutionnel est essentiellement ergoteur. Il est composé d'individualités plus occupées à prouver leur capacité personnelle qu'à appuyer leurs chefs et, moyennant cela, on ne saurait moins gouvernementales. De sorte qu'en dernier résultat, le ministère n'étant complètement soutenu par aucun parti, peut-être faut-il s'étonner qu'il ait pu durer aussi longtemps. À la vérité, personne n'avait compris que sa chute entraînerait celle de la monarchie, car je crois que cette pensée aurait rallié bien du monde autour de lui.

Il était pourtant évident, pour les gens sages, que le ministère Martignac était de la couleur des ministères Richelieu, les seuls qui pussent faire vivre la Restauration, qu'il déplaisait mortellement au Roi et que, pour le soutenir contre l'influence de la couronne, ce n'était pas trop de toutes celles des Chambres.

Si tous les députés qui désiraient son maintien l'avaient hautement supporté, peut-être aurait-il pu retirer le vaisseau de l'État des écueils où monsieur de Villèle l'avait laissé engager. Mais ces regrets sont loin de nous. Seulement faut-il constater que nul n'est exempt de reproches, et que tout le monde a péché en contribuant à une catastrophe que bien peu appelaient de leurs vœux.

Pendant qu'on jouait ainsi la couronne à pair ou non, les plaisirs de la capitale n'en étaient pas moins vifs, et le carnaval de 1829 fut très brillant.

Les jeunes princes d'Orléans grandissaient et le Palais-Royal s'égayait. Aux concerts et aux dîners, avaient succédé des spectacles, des bals et des quadrilles. Madame la duchesse de Berry en profitait pour sa part et donnait, à son tour, de très belles fêtes. Les plus brillantes et les plus agréables se passaient dans l'appartement de ses enfants, sous le nom de la duchesse de Gontaut, ce qui dispensait des invitations d'étiquette et permettait de faire un choix parmi ce qu'il y avait de plus à la mode. Il y eut des bals déguisés où la magnificence de quelques costumes éblouissait les yeux, mais qui pourtant en masse n'offraient pas un joli spectacle. Madame la duchesse de Berry pensa qu'en laissant la liberté de se costumer, sans en imposer la nécessité, elle réussirait mieux et elle eut un plein succès.

Le goût du moyen âge commençait à se développer. Elle conçut l'idée de représenter la cour de François II. Tout ce qui était jeune, élégant ou très

courtisan, put s'enrôler dans cette troupe pour laquelle on composa des marches, des évolutions et des danses ; le reste des invités, en costumes ordinaires, servait de spectateurs. Monsieur le duc de Chartres, représentant François II, attirait tous les regards.

C'était son premier début ; on admirait sa charmante figure et sa bonne grâce. Les personnes, admises aux répétitions, vantaient également ses manières polies et la finesse du tact qui dirigeait toutes ses actions. Le maître de ballet avait fait préparer un trône où il devait s'asseoir au-dessus de la reine, représentée par madame la duchesse de Berry. Monsieur le duc de Chartres refusa de l'occuper et y plaça madame de Podenas qui faisait le rôle de Catherine de Médicis. Cette petite circonstance eut un succès inouï aux Tuileries. Madame la Dauphine la racontait complaisamment comme une chose *de très bon goût de la part de Chartres*.

Y avait-il déjà un instinct qui annonçait que ce trône des Tuileries serait mis à sa portée ? Pour cette fois, il ne paraît pas disposé au *bon goût* d'y renoncer.

On nous raconta que madame la Dauphine avait fort blâmé le choix du rôle de Marie Stuart dont madame la duchesse de Berry s'était chargée. Peut-être n'était-il pas tout à fait convenable de représenter une reine décapitée dans le palais de Marie-Antoinette, mais madame la duchesse de Berry n'y voyait pas si loin : le Roi ne défendit pas le quadrille, et la princesse, selon son usage, ne tint nul compte de la désapprobation de sa belle-sœur.

Celle-ci avait assisté, en costume et couverte de pierreries, au bal déguisé, mais ne parut pas à celui du quadrille, sans faire valoir aucun prétexte de santé. Cependant, elle avait prêté ses diamants à la dame qui représentait la reine Marguerite d'Écosse qu'on avait supposée à la cour de sa fille pour ouvrir les rangs du quadrille à quelques dames anglaises qui désiraient en faire partie.

En général, les femmes étaient bien mises et fort à leur avantage. Les hommes, à très peu d'exception près, avaient l'air de masques du boulevard. Monsieur le duc de Chartres portait merveilleusement un magnifique costume, et le petit duc de Richelieu était mieux que je ne l'ai jamais vu avant ni depuis.

Quant à la reine de la fête, madame la duchesse de Berry, elle était abominable. Elle s'était fait arranger les cheveux d'un ébouriffage, peut-être très classique, mais horriblement mal seyant, et s'était affublée d'une longue veste d'hermine, avec le poil en dessus, qui lui donnait l'air d'un chien noyé. La chaleur de ce costume lui avait rougi la figure, le col et les épaules, qui ordinairement étaient très blancs, et jamais on n'a pris des soins plus heureusement réussis pour se rendre effroyable.

La petite Mademoiselle assistait à cette fête et s'en allait, de banquette en banquette, recueillant des suffrages d'admiration pour monsieur le duc de Chartres. La sienne paraissait très exaltée, et elle affichait pour lui une passion que ses dix années, point encore achevées, rendaient gracieuse. Cette jeune princesse promettait d'être fort accomplie, plutôt que jolie. Je n'ai pas eu l'honneur de l'approcher familièrement ; mais je la voyais quelquefois chez madame de Gontaut, et elle me paraissait très gentille. Elle comblait madame la duchesse d'Orléans de caresses et répétait souvent : « J'aime bien ma tante ; elle est bien bonne et puis elle est la mère de mon cousin Chartres. » Elle ne manquait jamais d'offrir ce cousin pour modèle à monsieur le duc de Bordeaux qu'elle régentait avec toute la supériorité de l'âge et de l'esprit.

Toute petite, elle s'intéressait déjà aux événements publics et savait très bien faire des politesses marquées à un homme politique, sans en être spécialement avertie. Madame de Gontaut, ayant compris que l'enfance d'une princesse ne doit pas être soumise à la même nullité d'impression que celle d'une particulière, encourageait à causer de toutes choses devant Mademoiselle qui n'avait pas tardé à y prendre intérêt. Il fallait d'ailleurs occuper une imagination très active, et surtout éclairer une disposition orgueilleuse qui n'était plus propre au temps où nous vivons.

Madame de Gontaut m'a raconté que, le lendemain du jour où monsieur le duc de Bordeaux fut séparé de sa sœur pour passer à l'éducation des hommes, elle conduisit, selon son usage quotidien, la petite princesse chez le Roi. Lorsqu'elles traversèrent la salle des gardes du corps, ils ne prirent pas les armes. Mademoiselle s'arrêtât tout court, avec étonnement et l'air fort mécontent. Lorsqu'elle sortit, plus tard dans la matinée, sa voiture se trouva sans escorte.

Le lendemain, la sentinelle qui ne savait pas encore la consigne appela aux armes en la voyant arriver ; elle s'arrêta, lui fit la révérence, et lui dit : « Je vous remercie, mais vous vous trompez, ce n'est que moi. » Elle refusa de faire sa promenade accoutumée.

Madame de Gontaut vit bien que c'était pour ne pas sortir sans escorte. Elle l'examinait attentivement, ne disait rien. Mademoiselle commençait à s'ennuyer de sa réclusion ; elle demanda à sa gouvernante s'il ne serait pas possible de sortir avec son frère, ajoutant qu'il serait bien plus amusant d'aller à Bagatelle avec lui que de se promener de son côté.

Madame de Gontaut lui répondit froidement : « Consultez-vous pendant une demi-heure, et, si, au bout de ce temps, vous venez me dire que c'est pour vous amuser à Bagatelle que vous désirez y aller avec monsieur le duc de Bordeaux, je me charge d'arranger la promenade. » Peu de minutes après, la jeune princesse, en larmes, vint avouer à *Amie chérie*, comme elle l'appelait, l'orgueilleuse faiblesse de son jeune cœur et le désespoir où elle était d'avoir tout à coup découvert que Bordeaux était tout et qu'elle n'était rien.

Il ne fut pas très difficile à une femme d'esprit comme madame de Gontaut de faire comprendre à une enfant d'une rare intelligence la petitesse de ce genre de prétention, et, peu de temps après, Mademoiselle tenait à récompense d'aller à pied, donnant le bras à madame de Gontaut et suivie à distance d'un valet de pied en habit gris, se promener, seule avec elle, dans les rues de Paris.

J'ai cité cette circonstance pour montrer combien le sang princier parle de bonne heure, et comme il est naturel qu'en vieillissant l'étiquette lui paraisse nécessaire à son existence.

Au reste, madame de Gontaut s'était vantée en affirmant qu'elle arrangerait la promenade à Bagatelle. Le baron de Damas, dans sa sagesse, avait décidé de séparer les deux enfants. Il craignait pour monsieur le duc de Bordeaux l'habitude de vivre avec les femmes, et, dans son bigotisme, à mon sens bien immoralement indécent, avait commencé par défendre au jeune prince de huit ans d'embrasser sa sœur qui en avait neuf.

Tout le reste de l'éducation était également éclairé, et, hormis les exercices de gymnastique qu'il lui faisait faire comme s'il était destiné à

débuter chez Franconi, le pauvre petit prince était élevé comme un moine et s'ennuyait à périr. La connaissance que le public acquérait de la culture qu'on donnait au souverain futur achevait de l'aliéner de celui qui régnait.

CHAPITRE XVIII

Difficultés suscitées de toute part au cabinet Martignac. — Réponse du Roi au duc de Mortemart. — Campagne des russes contre les turcs. — Le Roi se déclare pour l'empereur Nicolas. — Intrigues dans la Chambre des députés. — Mort de l'évêque de Beauvais. — Progrès du parti prêtre. — Langage différent tenu par le Roi à messieurs de Martignac et de La Ferronnays. — Erreur des prévisions.

La santé de monsieur de La Ferronnays, fort ébranlée depuis longtemps, devint si mauvaise qu'il fut obligé de quitter les affaires étrangères. On eut recours à plusieurs personnes pour le remplacer, entre autres à monsieur Pasquier. Il refusa de nouveau, persuadé que le roi Charles X avait contre lui des préventions qui l'empêcheraient de lui accorder une sincère confiance. Elles dataient de loin. Lorsqu'en 1814, Monsieur, précédant Louis XVIII en France, s'était trouvé gouverner quelques semaines en sa qualité de Lieutenant général, monsieur Pasquier lui avait parlé de l'état du pays, de la force respective des partis et même des importances individuelles avec une franchise que le prince émigré n'avait pas su apprécier et que ses entours avaient qualifiée de haine pour la Restauration.

Rien n'était moins fondé. Monsieur Pasquier s'était rattaché de cœur au nouvel ordre de choses, devenu nécessaire au salut de la patrie ; seulement il aurait voulu qu'elle en profitât. Accoutumé, d'autre part, à servir sous l'Empereur, il suivait les mêmes errements.

Or, Napoléon non seulement trouvait bon mais exigeait qu'on lui dît la vérité tout entière et même qu'on insistât pour faire prévaloir son opinion vis-à-vis de lui. Il admettait la discussion jusqu'à la contradiction. À la vérité, il n'agissait que d'après sa propre volonté, mais jamais il ne savait mauvais gré qu'elle eût été combattue au conseil ou dans le cabinet.

Monsieur n'entendait rien à cette manière d'agir, et quiconque lui opposait une difficulté, même puisée dans son propre intérêt, lui apparaissait en ennemi. Monsieur Pasquier fut assez longtemps à découvrir

cette disposition pour permettre à son zèle d'aggraver sa situation et, lorsqu'il s'en fut aperçu, il ne continua pas moins à remplir ce qu'il considérait comme un devoir.

Devenu ministre de Louis XVIII, il lui fallut fréquemment heurter le parti ultra et conséquemment déplaire à Monsieur. Ces précédents ne lui permettaient pas d'entrer au conseil de Charles X, et il répétait aux ministres qui désiraient l'avoir pour collègue qu'il ne leur apporterait aucune force en siégeant avec eux et leur était plus utile dans la Chambre des pairs.

Il ne partageait pas le mécontentement que la plupart des gens de notre opinion exprimaient contre la faiblesse du cabinet Martignac. Il disait hautement qu'il était insensé de lui demander ce qu'il lui était impossible d'obtenir des répugnances du Roi. Ce n'est pas la faute de monsieur Pasquier si ce ministère est tombé, car il le soutenait bien franchement et de tous ses moyens.

Après avoir cherché pendant quelque temps, un successeur à monsieur de La Ferronnays, on se décida à s'en passer. Les dettes que le dernier titulaire avait laissé à payer servirent de prétexte à ne le point remplacer. Monsieur Portalis prit le portefeuille par intérim.

Deux hommes avaient principalement agi pour obtenir ce résultat, le Roi qui voulait faire écrouler le ministère en le minant et monsieur Hyde de Neuville qui voulait dégager sa parole en y forçant l'entrée de monsieur de Chateaubriand. Cette double intrigue réussit à écarter tous les candidats et, entre autres, le duc de Mortemart fort désiré par monsieur de Martignac. Je tiens du duc lui-même que monsieur de Martignac lui demanda comment il pouvait résister aux vives instances du Roi. Il répondit que le Roi ne lui avait jamais témoigné le moindre désir de le voir entrer au conseil.

« C'est étonnant, mais, s'il ne vous a pas encore parlé, il vous en parlera. »

En effet, le Roi fit appeler monsieur de Mortemart : « Eh bien ! lui dit-il, vous ne voulez donc pas entrer avec eux ? »

Monsieur de Mortemart déclina ses raisons, toutes personnelles. Le Roi les combattit très faiblement, comme on débite une leçon, puis il ajouta :

« Au fond, je n'en suis pas fâché, vous avez raison. Il vaut mieux ne pas vous associer avec ces gens-là. »

Voilà quelles furent les instances irrésistibles du Roi. Monsieur de Mortemart, éminemment loyal, chercha à éclairer monsieur de Martignac sur sa situation ; mais il ne put lui persuader qu'il ne jouissait pas de la confiance entière du monarque.

Le duc de Mortemart, que les événements ont appelé à jouer un rôle politique qu'il n'a pas cherché et qu'il n'avait pas l'étoffe nécessaire pour soutenir dans des circonstances aussi perplexes, est un homme parfaitement loyal, honnête, indépendant, français de cœur, ne manquant ni d'esprit ni de raison. À la Cour de Charles X, il était un véritable phénix ; et le pays qui, au fond, ne demandait qu'à s'accommoder avec la Restauration, s'attacha sincèrement à un grand seigneur qui ne le répudiait pas. Monsieur de Mortemart, flatté de sa popularité, voulut la justifier et se montra de plus en plus éloigné des extravagances où sa position sociale l'appelait à prendre part. Il renonça même à la vie de chasseur qu'il avait exclusivement menée depuis dix ans, et se montra plus souvent à la Chambre des pairs.

Nommé ambassadeur en Russie, il accompagna l'empereur Nicolas dans la première campagne de Turquie. Il y acquit plus d'estime personnelle qu'il n'en rapportait pour le talent et les goûts militaires de son impérial hôte. Celui-ci lui apparut comme se trouvant plus à l'aise sur une esplanade de revue que sur un champ de bataille, et l'absence qu'il fit pour aller voir l'Impératrice à Odessa, pendant le plus chaud du siège de Varna, ne fit que [peu] d'honneur à son *audace*.

Lorsqu'il était bien en confiance, monsieur de Mortemart attribuait les revers de la campagne à la présence de l'Empereur au *camp* et à son absence des *combats* qu'il ne se souciait jamais de laisser engager de bien près. Probablement Nicolas lui-même sentit qu'il nuisait au succès de ses troupes, car il se laissa assez facilement persuader de renoncer à faire la campagne suivante dont le résultat fut en effet plus favorable à ses armes.

La situation de la Russie était assez précaire à ce moment ; l'Autriche et l'Angleterre n'auraient pas mieux demandé que d'en profiter pour ébranler le colosse dont le poids les oppresse et leur apparaît en forme de cauchemar. Peut-être cela aurait-il été dans un intérêt européen bien entendu, mais nous

n'avions, à vrai dire, pas de cabinet, et Pozzo eut l'habileté de faire entrer le roi Charles X personnellement dans la question russe.

Il établit une correspondance autographe entre les deux souverains, et le roi de France, flatté de protéger à son tour le czar de Russie, s'engagea vivement et utilement dans les négociations en faveur du jeune autocrate. C'est de cette circonstance que sont nés les sentiments affectueux que Nicolas a professés pour Charles X depuis sa chute, arrivée si promptement après la signature du traité d'Andrinople.

Si la France était entrée dans les voies de l'Angleterre et de l'Autriche, la seconde campagne était impossible. Les troupes russes n'auraient pas même essayé de franchir les Balkans. L'Empereur en était si persuadé qu'il avait sollicité la médiation de la Prusse. Des négociateurs avaient été expédiés, avec des instructions fort peu exigeantes de la part de la Russie ; mais elles furent changées à l'arrivée d'un courrier de Paris. On fit courir après les envoyés. La seconde campagne et la paix d'Andrinople en furent les conséquences. Les événements ultérieurs décideront si Charles X, en facilitant les succès de l'Empereur, a rendu un service au monde civilisé, comme on le lui persuadait à cette époque.

J'aurais dû mettre en tête de tous les candidats au portefeuille des affaires étrangères celui toujours présenté par le Roi, monsieur de Polignac. Il vint faire une apparition à Paris, immédiatement après l'accident survenu à monsieur de La Ferronnays ; mais le monarque jugea lui-même le moment encore inopportun ; on prétexta une affaire de famille ; il ne resta que peu de jours sans faire de démarche ostensible. Il n'en fut pas de même au printemps.

Monsieur de La Ferronnays était positivement dehors. Sa place était vacante, et on dit que lui-même, dans la pensée d'acquérir la faveur du Roi, avait désigné Jules de Polignac pour son successeur. Quoi qu'il en soit, Charles X crut le moment arrivé et monsieur de Polignac fut mandé. Le public accusa monsieur Portalis d'être entré dans cette intrigue. Des gens mieux informés m'ont assuré depuis que c'était injustement.

Monsieur de Polignac chercha assez publiquement à former un ministère. Il s'adressa à des gens de diverses nuances d'opinions, et trouva partout une

telle résistance qu'il dut renoncer à ses projets. Il convint avec le Roi de les ajourner jusqu'après la session et retourna à Londres.

Si la couronne était en conspiration contre la législature, la législature ne se montrait pas plus confiante envers la couronne. Après la sotte taquinerie exercée pour une somme de trente mille francs dépensée par monsieur de Peyronnet pour l'embellissement de l'hôtel de la chancellerie et qui fut refusée par la Chambre, elle montra la même malveillance, dans une question d'ordre, pour la présentation de lois fort importantes sur l'administration départementale et communale.

Le ministère avait eu grand'peine à les faire adopter au Roi qui ne dissimula pas sa joie, lorsque le mauvais vouloir des députés lui fournit prétexte à les faire retirer. À dater de ce moment, il reprit son rôle d'opposition ouverte à son propre cabinet ; les députés, plus particulièrement attachés au Roi et caressés par lui, se mirent ostensiblement dans l'opposition au ministère.

La Chambre, dans sa discussion du budget, avait tenu un langage offensant pour l'armée et adopté des mesures qui froissaient ses intérêts. Il en était résulté la haine des militaires contre elle. Tout ce qui portait un sabre disait, assez volontiers, qu'il était temps d'en finir avec les gouvernements de partage, qu'il fallait imposer silence aux avocats et renverser l'adage : *Cedant arma togæ*.

Cette disposition des militaires était soigneusement entretenue par le parti ultra et n'a pas laissé que d'encourager aux folies qui se préparaient ; mais cette velléité d'absolutisme ne résista pas à l'accession du ministère Polignac. À dater de cette époque, le cœur du citoyen se retrouva battre sous le revers de l'uniforme.

Vers la même époque, monsieur de Chateaubriand avait inventé d'adresser au conclave un discours plein d'idées libérales et philosophiques qui avait singulièrement scandalisé le Sacré Collège et rendu sa position à Rome assez gauche. Le nouveau pape [Pie VIII, successeur de] Léon XII, écrivit à Paris pour s'en plaindre ; et monsieur de Chateaubriand, sous prétexte de santé, revint en France.

Il avait toujours un vif désir de rentrer dans l'hôtel, alors vacant, des affaires étrangères ; mais le Roi le conservait pour un autre, et, hormis

monsieur Hyde de Neuville, personne ne se souciait d'un collègue aussi absorbant que monsieur de Chateaubriand. Ne voyant aucun jour à réussir pour le moment, il se rendit aux eaux dans les Pyrénées.

Les jésuites, habiles à ces manœuvres temporisantes, avaient replié leurs voiles depuis les ordonnances de Juin rendues contre eux et qu'ils avaient consenties. Ils se cachaient dans l'ombre, mais n'en travaillaient pas moins activement. L'évêque de Beauvais (Feutrier), prélat vertueux et habile, signataire de ces ordonnances, leur avait inspiré une de ces haines claustrales qui ne pardonnent jamais, devant laquelle il a perdu successivement sa place et la vie.

On a beaucoup répété qu'il avait été empoisonné, mais je crois que cette expression doit se prendre au figuré : c'est en lui suscitant des tracasseries de toute espèce que sa vie a été tellement *empoisonnée* qu'il a succombé. Il est certain que, jeune et jouissant d'une santé florissante en 1829, il est mort dans le marasme au commencement de 1830. Le parti congréganiste ne s'est pas fait faute de proclamer que c'était un jugement de Dieu contre celui qui avait touché à l'arche sainte des jésuites. Je crois que le roi Charles X s'est exprimé dans ce sens ; du moins, cela a passé pour constant. Le pauvre prince s'enfonçait de plus en plus dans la bigoterie. On a prétendu qu'il disait la *messe blanche* ; je crois que c'est une fable.

Cependant, les jésuites ont quelquefois permis à leurs adeptes de s'amuser à dire la messe en réformant les paroles de la consécration, et il ne serait pas impossible que le Roi eût eu cette fantaisie. Le vulgaire en était persuadé. Ce qui paraît à peu près positif, c'est qu'il s'était fait affilier à la société de Jésus et reconnaissait des directeurs spirituels auxquels il obéissait dans les affaires temporelles. Je tiens de monsieur de Martignac un fait assez singulier.

Dans les derniers jours de la session de 1829, monsieur de Villefranche, pair congréganiste, fit un discours fort violent mais assez bien fait et dont évidemment il n'était pas l'auteur où il attaqua fortement le ministère du Roi et toute sa conduite et particulièrement sur les ordonnances dites de Juin. Monsieur de Martignac répondit avec son talent accoutumé et fit un morceau plein d'éloquence et de sagesse au sujet des ordonnances.

Le soir, il alla chez le Roi, en fut très bien accueilli ; le monarque lui fit compliment sur ses succès à la Chambre des pairs. Le lendemain, il y eut péripétie. Monsieur de Martignac vint travailler avec le Roi qui le reçut on ne peut plus mal ; le ministre ne pouvait deviner en quoi il avait offensé. Enfin, le travail fini, il fut interpellé en ces termes :

« Que diable aviez-vous besoin de parler hier ?

— Comment ! Sire ! était-il possible de laisser passer la diatribe de monsieur de Villefranche sans lui répondre ?

— Ah ! bah, la session va finir, cela n'en valait pas la peine.

— C'est précisément parce que la session finit que le gouvernement du Roi ne pouvait pas rester sous le poids de toutes ces calomnies. »

Le Roi se prit à marcher vivement dans la chambre :

« Vous pouviez bien, au moins, vous dispenser de parler de ces ordonnances ?

— Monsieur de Villefranche avait pris l'initiative, Sire, et j'étais bien forcé d'expliquer une mesure qui est l'œuvre de Votre Majesté aussi bien que du conseil.

— Expliquer !... Expliquer !... D'abord, voyez-vous, monsieur de Martignac, ils ne vous le pardonneront jamais, tenez cela pour certain.

— Quoi ! Sire.

— Oh ! je m'entends... Bonjour, Martignac. »

Et le ministre ainsi congédié fut obligé de se retirer, sans vouloir comprendre que sa perte était jurée. Il ne fut pas longtemps à attendre son sort.

Pour faire contre-partie à cette anecdote que je tiens de monsieur de Martignac, voici ce qui m'a été raconté par monsieur de La Ferronnays. J'anticipe un peu sur les événements pour les mettre en regard.

Lorsque, sous le ministère Polignac, monsieur de La Ferronnays remplaça monsieur de Chateaubriand à Rome, il dit au Roi qu'il ne pouvait accepter cette ambassade si le projet était de rappeler les ordonnances de Juin. Elles avaient été faites sous son administration, discutées au conseil où

il siégeait, elles portaient sa signature, et il ne pouvait se charger d'en annoncer le changement.

Le Roi entra dans une grande colère, demanda quel motif il avait de le croire capable d'une telle palinodie, affirma que les ordonnances de Juin étaient son ouvrage autant que celui du ministère, rappela qu'il les avait gardées trois semaines chez lui avant de les signer et sembla très indigné qu'on le pût soupçonner d'une pareille faiblesse. Voilà ce que monsieur de La Ferronnays m'a raconté dans le temps même. Comment faire cadrer ce récit avec celui de monsieur de Martignac ? Je ne m'en charge pas ; je cite textuellement les paroles et livre mes auteurs.

Je me souviens, dans le courant de cet été, m'être trouvée à la campagne avec mesdames de Nansouty, de Jumilhac et le duc de Raguse. Nous nous amusions à passer en revue les événements de l'Empire, nous racontant, les uns aux autres, l'aspect sous lequel nous les envisagions de nos divers points de vue, le maréchal à l'armée, madame de Nansouty à la Cour impériale, madame de Jumilhac dans l'opposition royaliste absolutiste, et moi dans celle des royalistes constitutionnels. Nous nous disions : « Quoi, vous avez cru cela !... Vous avez espéré ceci ?... mais c'était absurde !... D'accord... »

Nous prîmes tellement goût à cet examen de conscience politique que deux heures du matin nous trouvaient encore en pleine discussion et que nous n'étions avertis de nos longues veillées que par les lampes dont la lumière s'affaiblissait tout à coup. Nous nous disions :

« La morale à tirer de notre conversation c'est que les révolutions sont finies. Quand les personnes de tous les partis se réunissent ainsi pour se rire ensemble de leurs propres travers, quoi qu'il arrive, il ne peut plus y avoir de divisions politiques dans la société. L'esprit de parti est mort. Les haines de personnes usées. »

Hélas ! quels malhabiles prophètes nous nous montrions ! Je ne m'attendais guère que l'animosité des discordes les plus vives était prête à renaître autour de moi, briserait jusqu'aux liens de l'amitié et diviserait les familles.

CHAPITRE XIX

Chute du ministère Martignac. — Réprobation générale contre le ministère Polignac. — Refus de l'amiral de Rigny. — Démission de monsieur de Chateaubriand. — Projet de mariage pour la princesse Louise d'Orléans. — Maladie de madame la duchesse d'Orléans. — Ovation à monsieur de Lafayette en Dauphiné. — Le Roi croit pouvoir justifier monsieur de Bourmont. — Le maréchal Marmont fait décider l'expédition d'Alger. — Il est complètement joué par monsieur de Bourmont. — Fureur du maréchal.

La session touchait à sa fin. Le Roi s'occupa d'accomplir sa fatale destinée. Monsieur Royer-Collard, dans son style semi-énigmatique, avait dit un jour au Roi que monsieur de La Bourdonnaye était le seul député *resté entier* à la Chambre.

Charles X avait fait son profit de cette rédaction et avait gardé, dans son cœur royal, la pensée de confier ses affaires à cet homme *resté entier* devant la Chambre. Il aurait désiré ajouter monsieur Ravez ; mais celui-ci, plus avisé, après avoir poussé de toutes ses forces à la chute du ministère Martignac, refusa d'entrer dans la combinaison Polignac. Peut-être se ménageait-il pour arriver d'une façon un peu moins impopulaire, car, à cette époque de 1829, le pauvre Roi semblait avoir pris à tâche de chercher les noms les plus hostiles au pays pour en composer son gouvernement. Celui de monsieur de Bourmont comblait la mesure : il était également en horreur aux camps et aux cités.

Avouons tout de suite que, malgré l'aveuglement habituel de monsieur de Polignac, il fut renversé lorsqu'en arrivant de Londres il trouva les collègues que le Roi lui avait préparés ; mais il était bien engagé et, d'ailleurs, il désirait trop le ministère pour avoir la pensée de reculer.

Un billet de monsieur Pasquier m'apprit, le 7 août, que tous ces formidables noms paraîtraient le lendemain dans le *Moniteur*.

J'allai faire une visite à Lormoy, chez la duchesse de Maillé. J'y racontai tristement ma nouvelle ; monsieur de Maillé se mit à rire ; rien n'avait

moins de fondement : il arrivait ce matin-là même de Saint-Cloud ; il avait vu monsieur de Martignac la veille en pleine sécurité et faisant des projets pour la session prochaine (et cela était vrai) ; le Roi l'avait traité à merveille. D'ailleurs, le duc de Maillé connaissait bien la figure préoccupée, triste, agitée du monarque lorsqu'il s'agissait d'une seule personne à changer dans son ministère, et jamais il ne lui avait trouvé l'aspect plus serein, l'esprit plus libre que la veille. Il avait fait sa partie de whist pendant laquelle il n'avait cessé de faire des plaisanteries, etc... Ma nouvelle n'avait pas le sens commun.

Au reste, je lui dois la justice que, s'il y avait cru, il en aurait été fort effrayé, et le portrait qu'il me fit de l'ambitieuse et intrigante nullité de Jules prouvait qu'il l'appréciait bien.

En revenant à Châtenay, je trouvai le duc de Mouchy qui venait me demander à dîner. Quoiqu'il arrivât de Paris, il ignorait le nouveau ministère ; mais il n'en accueillit pas la nouvelle avec la gaie incrédulité du duc de Maillé. Lui aussi cependant avait lieu de croire à la pleine sécurité de monsieur de Martignac.

Il m'exprima une profonde tristesse, puis ajouta : « Peut-être, au reste, ce serait-il pour le mieux. Le Roi ne se tiendra jamais pour satisfait qu'il n'ait fait l'épreuve de cet impraticable ministère. C'est son rêve depuis dix ans ; il s'en passera inévitablement la fantaisie. Il vaut mieux plus tôt que plus tard. Quand il sera lui-même convaincu de son impossibilité, il entrera plus franchement dans une autre combinaison ; et certainement un ministère, formé des noms que vous me dites, tombera devant la première Chambre qui s'assemblera. »

Je lui représentai que Jules était aussi téméraire qu'imprudent et pourrait bien vouloir lutter avec elle. « Ah ! ne craignez pas cela, je connais bien le Roi ; jamais on n'obtiendra de lui de résister aux Chambres ou à la cote de la Bourse. Monsieur de Villèle a fait son éducation sur ces deux points, et elle est complète. »

Je rapporte ces impressions de deux courtisans intimes, l'un premier gentilhomme de la chambre et l'autre capitaine des gardes, pour montrer que, même autour du Roi, tout ce qui n'était pas dans l'intrigue Polignac ne voyait pas arriver ce ministère sans une inquiétude plus ou moins vive.

Le *Moniteur* proclama le lendemain les noms qu'on avait annoncés, plus ceux de messieurs de Courvoisier et de Rigny. L'un et l'autre étonnèrent leurs amis. Je connaissais le *vainqueur de Navarin*, et je ne comprenais pas son association avec les autres. J'eus bientôt la satisfaction d'apprendre qu'il s'y était refusé. Il résista, avec une fermeté qui lui coûta beaucoup, aux sollicitations personnelles et aux séductions du Roi.

Il lui fallait une grande conviction pour avoir ce courage, car l'autorité de la couronne exerçait encore beaucoup d'empire sur les esprits ; et Charles X savait trouver les paroles les plus entraînantes quand il voulait réussir, mêlant habilement les apparences de la bonhomie, de la franchise à une dignité qui imposait.

La résistance respectueuse que monsieur de Rigny lui opposa avait donc un mérite réel. On avait mis son nom dans le *Moniteur*, espérant l'engager malgré lui. Il persista à refuser un poste où il ne croyait ni pouvoir faire le bien, ni pouvoir empêcher le mal, ce sont ses propres expressions en m'en parlant. L'estime que je conçus de sa conduite, en cette circonstance, devint le fondement d'une amitié qui s'est resserrée de plus en plus. La mort vient naguère de l'arracher à ses amis et à la patrie à laquelle il a rendu des services si essentiels et que l'histoire appréciera un jour.

Les cris de joie jetés par les libéraux sur le refus de l'amiral de Rigny furent le texte dont on se servit pour obtenir le consentement de monsieur de Courvoisier. Il se tenait pour être personnellement l'obligé du Roi à l'occasion de grâces accordées à son père, et il n'osa ajouter sa réprobation à celle qu'on faisait sonner si haut. Il accepta donc, fort tristement, le dangereux honneur qu'on lui conférait, en ayant soin, pourtant, de spécifier qu'il ne mettrait son nom à aucune mesure inconstitutionnelle. On lui affirma que la Charte était le catéchisme de tout le conseil.

Peu de temps après, il disait à un de ses amis qui lui avait prédit les coups d'État comme inévitables : « Vous aviez raison, ces gens-là m'ont trompé ; je vois maintenant leurs intentions. Tant que je siégerai avec eux, ils ne les accompliront pas ; mais, si vous me voyez m'en aller, vous pourrez être sûr que j'ai reconnu l'impossibilité d'arrêter leur folle imprudence. Hélas ! ils ne sont pas même en état de voir le précipice, bien moins encore d'en juger la profondeur. »

Aussi, lorsque monsieur de Courvoisier donna sa démission, au mois de mai 1830, la personne à laquelle il avait annoncé ses intentions lui dit à son tour : « Les coups d'État sont donc imminents, puisque vous vous retirez ? » L'ex-ministre se borna à lui serrer la main sans répondre.

Monsieur de Chateaubriand arriva à tire-d'aile des Pyrénées, où il se trouvait, pour apporter sa démission de l'ambassade de Rome. Il sollicita vainement la faveur de la remettre lui-même au Roi, et ne put obtenir une audience. En revanche, j'ai la certitude que nulle séduction ne lui fut épargnée. On lui offrit le titre de duc, une grosse somme d'argent pour payer ses dettes, un accroissement d'émoluments, une place à la Cour pour sa femme, enfin tout ce qui pouvait tenter les goûts aristocratiques et dispendieux du ménage. Mais il se montra également sourd à ces propositions.

Ce fut seulement après les refus multipliés de monsieur de Chateaubriand que monsieur de La Ferronnays fut nommé à l'ambassade de Rome, et eut avec le Roi la conversation que j'ai déjà rapportée. Je crois que monsieur de La Ferronnays partageait l'opinion de monsieur de Mouchy qu'il était inévitable que le Roi se passât la fantaisie d'un ministère selon son cœur, afin d'en reconnaître lui-même l'impossibilité. Cette fantaisie lui a coûté la couronne.

Le duc de Laval, ambassadeur à Vienne, fut nommé à Londres à la place de monsieur de Polignac. Il ne fit que traverser la France, et je me rappelle être venue de Pontchartrain pour le voir à Paris. Nous ne pûmes nous rejoindre que dans la cour de la maison de sa mère ; il monta dans ma voiture et il y resta une heure.

Madame Récamier, qui s'y trouvait en tiers, m'a souvent rappelé que je lui avais prédit tout ce qui lui est arrivé depuis. Ce n'est pas que je me prétende plus habile prophète qu'un autre, mais je vivais avec des gens en dehors des illusions qui aveuglaient le duc de Laval et son parti. Tout citoyen français, assez libre avec lui pour ne pas craindre de l'offenser, lui aurait tenu le même langage.

Jamais catastrophe n'a été plus annoncée que celle à laquelle travaillait, avec tant de zèle le parti qui devait y succomber. Ce qu'il y a d'ineffable, c'est que, depuis la chute, c'est nous qui criions *gare* de toutes nos forces

qu'il accuse de l'avoir poussé dans le précipice. C'est ainsi que se manifeste la justice des hommes ! C'est de cette conversation que date le refroidissement du duc de Laval pour moi. Le parti ultra est celui qui tolère le moins l'expression de la vérité.

Il était question du mariage de la princesse Louise d'Orléans avec le prince héréditaire de Naples. Les Orléans le désiraient vivement. Madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry étaient entrées dans cette pensée, et le Roi n'en paraissait pas éloigné. Toutefois, au Palais-Royal, on accusait le duc de Blacas, alors ambassadeur à Naples, de ne pas mettre beaucoup de zèle à faire réussir cette négociation.

Les souverains napolitains, en conduisant eux-mêmes leur fille Christine, reine d'Espagne, à son époux Ferdinand VII, traversèrent le midi de la France. Madame la duchesse de Berry alla rejoindre son père, et la famille d'Orléans suivit son exemple.

Le Roi et la Reine témoignaient un grand désir de voir accomplir l'alliance souhaitée chez nous, mais ils dirent que le prince héréditaire s'y refusait. Il se rendait justice ; il ne méritait pas notre charmante princesse. Ce fut un coup très sensible pour madame la duchesse d'Orléans qui avait dès lors une grande passion de marier ses filles.

Elle venait d'être très dangereusement malade, et la crainte de ne les point établir pendant sa vie s'était emparée d'elle. Qui n'a pas vu la désolation de tout le Palais-Royal pendant le danger de madame la duchesse d'Orléans ne peut s'en faire idée : mari, sœur, enfants, amis, serviteurs, valets, personne ne désespérait ; on osait à peine se regarder.

Monsieur le duc d'Orléans, si maître de lui ordinairement, avait complètement perdu la tête. Il ne pouvait dissimuler sa douleur, même au lit de sa femme, et venait pourtant toutes les cinq minutes faire explosion dans la salle attenante, adressant à tout le monde les questions qu'il faisait à chaque instant aux médecins et plus propres à les troubler qu'à les éclairer. Je n'ai jamais vu personne dans un état plus dissemblable de ses propres habitudes.

Madame la duchesse d'Orléans s'en apercevait, et n'était occupée qu'à le rassurer et à le calmer. Elle me disait, lors de sa convalescence : « Je priais bien le bon Dieu de me conserver pour ce cher ami ; mais je le remerciais

aussi de me donner une occasion de voir combien je lui étais chère. » Elle aurait pu ajouter : et utile. Elle est, bien assurément, l'ange tutélaire de la maison d'Orléans.

Pendant que nos princes parcouraient le midi, réunis à leur famille napolitaine, dont la tournure et les équipages excitaient l'étonnement même de nos provinciaux les moins civilisés, un autre voyageur occupait bien davantage les cent bouches de la renommée, ou, pour parler moins poétiquement, les cent presses des journaux. Monsieur de Lafayette avait été voir sa petite-fille établie à Vizille, chez son beau-père, monsieur Augustin Périer.

L'opinion publique était tellement à la recherche de tout ce qui pouvait témoigner son mécontentement que cette visite, toute naturelle, devint un événement politique. Le vétéran de la Révolution fut fêté à Vizille, puis à Grenoble, puis à Valence, puis à Lyon, puis enfin sur toute la route, et il fut reconduit à Paris d'ovation en ovation.

Monsieur de Lafayette n'était pas homme à faire défaut à cette gloire, lors même qu'elle aurait été plus populacière ; mais, il faut l'avouer, l'opposition, en ce moment, était recrutée de tout ce qu'il y avait de plus capable et de plus honorable dans le pays, et on saisissait avidement les occasions de le témoigner.

Naguère, la mort du général Foy, éloquent député de l'opposition, avait donné l'idée d'une souscription nationale en faveur de ses enfants, restés sans fortune. Monsieur Casimir Périer s'était inscrit le premier et la semaine n'était pas écoulée que le million projeté était rempli. Ce succès avait fait naître la pensée d'une autre souscription destinée à dédommager les personnes qui refuseraient de payer l'impôt illégalement établi. On prévoyait les coups d'État ; on ignorait de quelle nature ils seraient, et on se préparait à la résistance.

Soyons justes et convenons que, par là, on les provoquait, car je ne prétends pas défendre ces démonstrations. Elles étaient coupables ; il n'est pas permis de présumer que le pouvoir doit lui-même sortir de la ligne légale pour s'autoriser par avance à se soustraire aux lois ; mais, si jamais cela a été excusable, c'est dans cette circonstance. Les précédents des personnes investies de l'autorité du Roi donnaient le droit de soupçonner

leurs intentions, et le langage de leurs organes, avoués et reconnus, prouvaient qu'ils n'en avaient pas changé.

Les congréganistes et les ultras entonnaient partout l'hymne de triomphe ; mais ils n'étaient pas complètement d'accord entr'eux sur la manière d'agir. Bientôt, les premiers l'emportèrent, et on trouva que monsieur de La Bourdonnaye n'entraît pas suffisamment dans les vues du parti prêtre. Lui-même fut effrayé des folies qu'on méditait, et l'élévation de Jules de Polignac à la présidence du conseil lui servit de prétexte pour solliciter une retraite qu'on était fort disposé à lui accorder.

Enfin, pour achever la série des noms odieux au pays et compléter sa colère, ce fut monsieur de Peyronnet qui le remplaça au ministère de l'intérieur.

Une femme, très liée avec monsieur de La Bourdonnaye, lui ayant reproché d'avoir abandonné les affaires pour la puérile susceptibilité du nouveau titre donné à Jules dans un moment si critique, il lui répondit que cette inculpation était tout à fait erronée, que, si le conseil avait marché dans ses vues, il y serait resté quelque eût été son président : « Mais, voyez-vous, avait-il ajouté, quand on joue sa tête il faut tenir les cartes. »

Ce propos, dont je suis bien sûre, confirme les révélations de monsieur Courvoisier. Il montre à quel point les ordonnances étaient préméditées, et combien leur résultat probable était prévu pour tous ceux que Dieu, dans sa colère, n'avait pas frappé d'une irrémédiable cécité.

Il me faut donner une nouvelle preuve de cet aveuglement royal auquel les personnes qui n'auront pas vécu dans notre temps auront peine à croire et qui n'en est pas moins d'une scrupuleuse exactitude.

Monsieur de Bourmont, après s'être battu bravement dans la Vendée, avait fait sa paix particulière avec l'Empereur, abandonné, d'autres disent livré, ses camarades, et pris du service dans l'armée Impériale si promptement qu'il n'en était guère estimé.

En 1814, il s'était trouvé des plus empressés à saluer le drapeau blanc. En 1815, il avait accompagné le maréchal Ney à Dijon, avait obtenu de l'Empereur le commandement d'une brigade, puis avait déserté la veille de la bataille de Waterloo et porté à l'ennemi les états de l'armée. Lors du trop fameux procès du maréchal Ney, monsieur de Bourmont témoigna contre

lui en Cour des pairs, et le maréchal, à son tour, l'accusa d'avoir aidé à la rédaction de la proclamation qu'il dénonçait aujourd'hui.

Toutes ces circonstances, vraies ou fausses mais généralement admises, avaient fait décerner à monsieur de Bourmont l'épithète de traître que personne ne lui contestait et que la presse exploitait à profit chaque matin.

Un jour de cette année 1829, le Roi dit au conseil assemblé : « Ah cela, messieurs, il est temps de faire finir toutes ces clabauderies contre Bourmont ; personne ne sait mieux que moi combien elles sont injustes, et je vous autorise à publier que, dans tout ce qu'on lui reproche, il n'a jamais agi que sur mes ordres secrets et mon exprès commandement. » Monsieur de Bourmont frissonna de la tête aux pieds. Tous les assistants baissèrent les yeux à cette singulière réhabilitation. Quant au Roi, il croyait très consciencieusement qu'aucune action ne pouvait sembler déshonorante lorsqu'il l'avait commandée, et que son ordre justifiait toute démarche. Le sang de Louis XIV parlait encore assez haut pour qu'il n'éprouvât pas même un sentiment de mépris pour des gens qui se seraient prêtés à certaines injonctions. Obéir était le premier devoir.

En sortant du conseil, monsieur de La Bourdonnaye raconta ce qui venait de s'y passer à quelqu'un qui me le répéta le jour même. Cela fut su, dans le temps, de toutes les personnes au courant des affaires. Monsieur de Bourmont obtint probablement que le Roi renonçât à lui accorder ce genre de protection, car il n'en parla plus.

Cependant le général sentait toutes les difficultés de sa position et désirait vivement une occasion de se relever dans l'opinion publique. Il se savait brave et se croyait bon militaire. Un petit bout de guerre lui aurait bien convenu, mais il ne voyait où la placer. Alger s'offrit à sa pensée, et il en hasarda quelques mots. Il fut repoussé par tout le conseil et il se tut sans y renoncer.

Vers la fin de décembre, le maréchal Marmont, que le dérangement de ses affaires pécuniaires retenait à la campagne depuis plusieurs mois, vint passer quelques jours à Paris. Bourmont lui conte, bien légèrement, les velléités qu'il avait eues pour Alger, les difficultés qu'il avait rencontrées, et lui laisse entrevoir qu'il avait jeté les yeux sur lui pour commander l'expédition.

Aussitôt le maréchal s'enflamme ; il se voit déjà Marmont l'africain et se promet de surmonter tous les obstacles. Il rentre chez lui, s'entoure de livres, de cartes, de listes, d'états, de documents de toute espèce et, bien plein de son sujet, va attaquer le Roi.

Il ne le trouve pas fort récalcitrant, quoiqu'il n'adopte pas tous ses plans. Monsieur de Polignac les repousse avec sa douceur accoutumée ; monsieur le Dauphin s'y oppose avec véhémence, et la marine déclare l'expédition impossible à moins de préparatifs qui prendraient au moins une année. Tout autre se serait tenu pour battu ; mais le maréchal n'en mit que plus de zèle à vaincre les oppositions. Il prit pour auxiliaire l'amiral de Mackau. Ils travaillèrent ensemble et produisirent un mémoire qui prouvait que les impossibilités de mer pouvaient se discuter et que les difficultés de terre n'existaient pas. Monsieur de Bourmont avait suscité ces dernières pour ne pas effaroucher monsieur le Dauphin, mais ne demandait pas mieux que d'aider à les lever.

L'affaire sembla prendre couleur ; le maréchal, avec la candeur qui le caractérise, alla franchement s'expliquer avec le ministre de la guerre. Il lui dit que, s'il pensait à commander l'expédition lui-même, ce qui lui semblerait très simple, il renonçait à toute prétention et n'en continuerait pas moins à employer ses soins pour qu'elle eût lieu, mais que, si, lui, Bourmont, ne comptait pas y aller, il demandait à en être chargé.

Le ministre se récria fort sur la prétention qu'on lui supposait, protesta qu'en tout cas il serait trop heureux de servir sous les ordres de l'illustre maréchal, démontra combien la personne du ministre de la guerre était indispensable au centre des affaires pendant le temps de l'expédition et conclut que, malgré la gloire qui devait s'acquérir en Afrique, ses engagements politiques lui faisaient un devoir de la sacrifier à la conservation de son portefeuille. Faisant ensuite passer en revue tous les rivaux qui auraient pu disputer le commandement au maréchal, il trouva tant d'inconvénients à chacun que le choix du général en chef ne pouvait laisser aucun doute, si toutefois on parvenait à vaincre les répugnances de monsieur le Dauphin pour l'expédition.

Le maréchal se promit bien de n'y rien épargner. Bourmont avait l'air de se laisser traîner à la remorque, mais fournissait au maréchal tous les arguments. Celui-ci était on ne saurait plus reconnaissant de cet

empressement à le faire valoir. Il nous racontait chaque jour ses succès, et s'étonnait un peu de mon incrédulité.

J'avais su que monsieur le Dauphin, importuné de ses démarches, avait dit, en le voyant sortir : « Va, agite-toi ; si cela réussit, au moins ce ne sera pas pour toi. » Je ne pouvais rapporter ce propos, tenu dans l'intimité, au maréchal ; mais je cherchais à l'inquiéter sur le résultat probable des soins qu'il se donnait.

Tantôt il nous racontait que telle dame de madame la Dauphine lui demandait d'emmener son fils, que tel aide de camp du Roi voulait faire la campagne avec lui, etc. Enfin son succès lui paraissait assuré, l'expédition était décidée, son état-major tout composé ; il ne manquait plus que l'insertion au *Moniteur* du nom du chef ; mais cette insertion n'arrivait pas.

Je me rappelle, un samedi soir, lui avoir dit : « Prenez garde, monsieur le maréchal, ne vous avancez pas trop, vous pourriez bien être joué par monsieur de Bourmont. »

Il m'accusa de prévention contre un homme calomnié, plein de loyauté au fond. Il en prenait à témoin sa conduite envers lui. Je souris avec incrédulité.

« Eh bien ! que direz-vous, si je suis nommé demain, et que le Roi l'annonce au sortir de la messe ?

— Je dirai que je suis enchantée de m'être trompée, mais je ne l'espère pas.

— Eh bien ! si je vous apporte la lettre de commandement, serez-vous plus incrédule que saint Thomas ? »

Le Roi ne dit rien ni le dimanche, ni le lundi, ni le mardi ; ces mêmes jours se passèrent sans que la lettre arrivât. Monsieur de Bourmont caressait toujours le maréchal, mais monsieur de Polignac, un peu moins faux, commençait à s'en éloigner. Il se décida enfin à aller trouver le ministre de la guerre et à lui représenter que la nomination du chef de l'expédition devenait urgente à son succès.

Le général en convint, puis il balbutia quelques paroles et finit par dire au maréchal combien il était désolé que monsieur le Dauphin exigeât

absolument que ce fût lui, Bourmont, qui la commandât, son consentement étant à ce prix.

Le maréchal enfin vit à quel point il avait été mystifié. Monsieur de Bourmont s'était habilement servi de son activité et de ses connaissances militaires pour lever tous les obstacles qui s'opposaient à ses propres désirs et vaincre, sans lui déplaire, les répugnances de monsieur le Dauphin. Elles tenaient, je pense, à sa jalousie du crédit qu'il se croyait sur le soldat. Il reconnaissait ne pouvoir faire campagne sur la rive africaine et craignait les succès d'un autre général, car, je l'ai déjà dit, monsieur le Dauphin s'était persuadé qu'il avait des talents militaires.

Le maréchal Marmont avait reçu et accepté les compliments de toute la Cour et de toute l'armée. Les engagements d'obligeance qu'il avait pris ne semblaient plus que des ridicules. Il avait préparé des équipages, enfin il apparaissait à tous les yeux comme ayant été attrapé. En outre, monsieur le Dauphin ne lui épargna pas le sarcasme.

Pour qui connaît le caractère du duc de Raguse, il est facile de comprendre sa fureur. Il voyait détruire de la façon la plus outrageante les rêves de gloire dont il vivait depuis plusieurs semaines, et il ne pouvait se dissimuler que lui seul avait décidé cette expédition, avait levé les obstacles, aplani les difficultés et ramené tous les esprits récalcitrants à la désirer, ou du moins à n'oser s'y refuser. Son bon sens l'avait toujours empêché d'être aucunement partisan de la politique du ministère Polignac, mais, depuis cette aventure, le mécontentement personnel s'était joint à ses autres répugnances ; il ne cacha pas son ressentiment.

Toutefois, ses obligations personnelles au Roi ne lui permettaient pas de se retirer, mais il ne parut plus à la Cour que lorsque son service l'y forçait, et se tint dans la réserve la plus absolue avec les ministres. Tel était le prédicament où il se trouvait lorsque les événements du mois de juillet lui firent un devoir de se sacrifier pour des principes qu'il détestait et des gens qu'il n'aimait guère.

La connaissance que j'avais de cette situation me fit trouver d'autant plus cruelle la fatalité qui le poursuivait, et, comme il se mêle apparemment toujours un peu d'enthousiasme dans les actions des femmes même de celles qui s'en croient le plus exemptes, je me pris à vouloir combattre le

sort, et, pendant bien des mois, je pourrais dire des années, j'ai mis une véritable passion à ramener l'opinion à plus de justice envers le maréchal.

J'étais assistée dans cette œuvre par quelques amis sincères. Peut-être aurions-nous réussi ; mais lui-même, comme tous les gens à imagination, a trop de mobilité dans le caractère pour conserver longuement l'attitude austère et persévérante qui convient à un homme calomnié. Je ne le connaissais que sous des rapports de société assez intimes, mais où l'esprit joue le plus grand rôle, et il en a beaucoup. Il faut y ajouter un grand fond de bonhomie et même, je crois l'avoir déjà dit, de candeur qui le rend fort attachant ; mais il est incapable de la conduite suivie qui peut faire tomber les attaques et prouver leur injustice en les repoussant avec cette froide dignité, seule défense d'un grand caractère.

J'ai été contrainte de m'avouer que le maréchal apportait lui-même plus d'obstacle à ma chevaleresque entreprise que qu'il que ce soit, et, comme au fond il faut servir ses amis ainsi qu'ils veulent l'être, en conservant une très tendre amitié pour lui, je me suis résignée à lui laisser gaspiller un reste d'existence que j'aurais désiré voir rendre utile à notre pays.

Je reviens à 1830.

CHAPITRE XX

Le premier jour de l'année 1830. — Séance royale au Louvre. — Le Roi laisse tomber son chapeau ; monsieur le duc d'Orléans le ramasse. — Testament de monsieur le duc de Bourbon. — Expédition d'Afrique. — Un mot de monsieur de Bourmont. — Le Roi et l'amiral Duperré. — Voyage de monsieur le Dauphin à Toulon. — Messieurs de Chantelauze et Capelle entrent dans le ministère.

Le premier jour de l'année fut remarquable par le discours du Nonce au Roi où il sembla lui donner des conseils d'une politique ultramontaine fort bien accueillis dans la réponse de Sa Majesté. Cette circonstance fit renouveler le bruit qui circulait tout bas que ce nonce, Lambruschini, assisté du cardinal de Latil, avait, avec l'autorisation du Pape, relevé Charles X des serments prononcés à son sacre. Je n'affirme pas que cette cérémonie ait eu lieu ; des gens fort instruits des affaires l'ont cru.

Ce même premier janvier, la cour royale, ayant en tête son président, monsieur Séguier, se présenta chez madame la Dauphine. Monsieur Séguier se disposait à lui adresser les félicitations d'usage lorsqu'elle lui coupa la parole en disant de la façon la plus hautaine : « Passez, messieurs, passez. » Ces deux circonstances firent grande sensation et donnèrent fort à commenter. Repousser si durement la magistrature du pays tandis qu'on recevait bénévolement les conseils antinationaux, c'étaient deux fautes graves ; mais le temps était arrivé où elles se succédaient rapidement.

La saison était fort rigoureuse et les souffrances du peuple en proportion. La charité publique cherchait à les égaler. On imagina pour la première fois de donner un bal à l'Opéra, à un louis par billet, appelant ainsi le luxe au service de la misère.

Les dames de la Cour et de la ville s'occupèrent également de cette bonne œuvre qui réussit parfaitement et rapporta une somme très considérable. Les habitants des Tuileries y avaient les premiers contribué,

mais personne ne parut dans la loge réservée pour eux. Celle du Palais-Royal, au contraire, était occupée par toute la famille d'Orléans.

Monsieur le duc d'Orléans et son fils descendirent dans le bal. Monsieur le duc de Chartres y dansa plusieurs contre-danses. Cette condescendance eut grand succès et rendit plus remarquable la solitude de la loge royale qui restait la seule vide dans toute la salle. C'est avec toutes ces petites circonstances que les Orléans conquéraient la popularité que les autres repoussaient tout en la souhaitant.

J'ai, en général, peu de curiosité à voir les cérémonies où la foule se porte, mais les circonstances avaient rendu l'ouverture de la session si importante que je voulus assister à la séance royale. Elle se tenait au Louvre et les détails de cette matinée me sont restés dans la mémoire.

La duchesse de Duras, dont j'ai si souvent parlé, avait succombé à un état de souffrance qui l'avait longtemps fait qualifier de malade imaginaire et lassé surtout la patience de son mari. Il venait d'épouser en secondes noces une espèce de suisse-anglo-portugaise, sortant de je ne sais où, qui avait acheté le titre de duchesse et le nom de Duras d'une assez grande fortune. Elle fournissait à son mari l'occasion de s'écrier naïvement, quelques semaines après son mariage : « Ah ! mon ami, tu ne peux pas comprendre le bonheur d'avoir plus d'esprit que sa femme ! » Il est certain que la première madame de Duras ne l'avait pas accoutumé à cette jouissance.

Je me trouvais placée à côté de cette nouvelle épouse le jour où Charles X parlait en public pour la dernière fois. Je ne pus retenir un mouvement d'effroi lorsqu'il prononça les mots menaçants dont j'oublie le texte mais qui annonçaient la volonté de soutenir son ministère malgré les Chambres.

Madame de Duras me demanda ce que j'avais : « Hélas ! madame, n'entendez-vous pas le Roi déclarer la guerre au pays, et ce n'est pas pour le pays que je crains. »

Cinq minutes après, comme nous nous disposions à sortir, elle me dit : « Vous aurez mal compris ; le duc (elle appelait ainsi bourgeoisement son mari), le duc m'a dit ce matin qu'il avait lu le discours du Roi, qu'il était à merveille, allait terminer toutes les difficultés et faire taire tous les gens qui criaient contre le gouvernement.

— Tant mieux, madame. »

Je ne rapporte pas ce dialogue pour l'importance des paroles personnelles de mon interlocutrice, mais pour montrer quel était l'esprit de l'intérieur des Tuileries. Monsieur de Duras se trouvait en ce moment premier gentilhomme de la chambre de service, et sa femme habitait le palais avec lui. La confiance y était complète autant qu'aveugle.

Le roi Charles X était parfaitement gracieux dans un salon et tenait noblement sa Cour, mais il n'avait aucune dignité à la représentation publique. Son frère, Louis XVIII, malgré son étrange tournure, y réussissait mieux que lui.

Charles X avait une voix criarde et peu sonore, ne prononçait pas clairement et lisait mal ses discours. Sa grâce accoutumée l'abandonnait dans ces occasions. Des circonstances fortuites contribuaient aussi à le gêner ; sa vue étant baissée, on écrivait les paroles qu'il devait prononcer en très gros caractères et il en résultait la nécessité de tourner constamment des feuillets, ce qui nuisait à son maintien.

Lorsque, ce jour-là, il en vint à la phrase menaçante, il voulut lever la tête d'une façon plus imposante, en même temps qu'il retournait sa page. Dans ce petit travail, son chapeau mal affermi s'ébranla, et les diamants dont il était orné le firent tomber bruyamment aux pieds de monsieur le duc d'Orléans. Celui-ci le ramassa et le tint jusqu'à la fin du discours. Bien des gens firent attention à cette circonstance.

J'allai le soir au Palais-Royal où j'en parlai. Madame la duchesse d'Orléans me saisit le bras : « Oh ! ma chère, taisez-vous ; est-ce qu'on l'a remarqué ?... Madame la Dauphine l'a bien vu, elle aussi. Je n'ai pas osé la regarder ; mais je suis sûre qu'elle a été fâchée... J'espère qu'on n'en parlera pas. »

Mademoiselle ajouta : « Pourvu que les gazettes ne s'en emparent pas pour faire leurs sots commentaires ! »

On était d'autant plus ému de ce petit incident au Palais-Royal que, précisément le 6 janvier de cette année où tous les princes, selon l'usage, s'étaient réunis pour tirer le gâteau chez le Roi, la fève était tombée à monsieur le duc d'Orléans, et madame la Dauphine en avait témoigné assez d'humeur !

Il surnageait ainsi une sorte de pressentiment partagé par le pays tout entier ; car les gens les plus éloignés de souhaiter le renversement de la branche aînée, en voyant les déplorables embarras où elle se plongeait de gaieté de cœur, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : « Mais ces gens-là ne voient donc pas qu'ils pavent le chemin du trône aux d'Orléans ? »

Il est juste de dire cependant que, si les anciennes répugnances de madame la Dauphine se retrouvaient de temps en temps, la sincère amitié qu'elle portait à madame la duchesse d'Orléans dirigeait fréquemment sa conduite. Elle en avait donné naguère un témoignage éclatant.

Monsieur le duc de Bourbon continuait à vivre dans les tristes désordres qui ont signalé toute sa vie. Devenu vieux, il était tombé sous la domination d'une créature qu'il avait ramenée d'Angleterre et mariée à un officier de sa maison qui, dit-on, avait cru épouser la fille naturelle du prince au lieu de sa maîtresse. Quoi qu'il en soit, madame de Feuchères devint souveraine absolue à Chantilly et au Palais-Bourbon. Elle en expulsa la comtesse de Reuilly, fille de monsieur le duc de Bourbon, et exerça sur tout ce qui l'entourait l'empire le plus despotique.

L'immense fortune du prince était à sa disposition. Messieurs de Rohan Guéméné, ses cousins germains, se trouvaient les héritiers les plus proches. Les Orléans ne venaient qu'après. On souhaita que les biens de la branche de Condé se réunissent tous sur la même tête, en restant dans la maison de Bourbon, et que, pour cela, monsieur le duc de Bourbon adoptât un des enfants du duc d'Orléans dont il était parrain en lui donnant son nom et sa fortune.

Le Palais-Royal attachait le plus grand prix à obtenir ce résultat. Charles X le désirait ainsi que toute la famille royale, mais il n'y avait pas d'autre moyen pour y réussir que l'influence de madame de Feuchères. Elle seule disposait du vieux prince et elle mit pour première condition à ses bons offices qu'elle serait reçue à la Cour.

Cela parut impossible à obtenir de la sévérité connue de madame la Dauphine ; mais, dès le premier mot que madame la duchesse d'Orléans hasarda à ce sujet, elle dit : « Certainement, ma cousine ; je suis fâchée pour le duc de Bourbon que ce soit là le moyen de le décider à une chose juste, convenable pour lui autant que pour vous, mais, puisqu'il en est

malheureusement ainsi, il n'y a pas à hésiter, je me charge d'en parler au Roi. »

Madame de Feuchères fut présentée ; madame la Dauphine la traita bien, et le testament fut signé. Je crois bien qu'il convenait aux idées de madame la Dauphine que Chantilly restât entre les mains d'un Bourbon et que ce titre de Condé se perpétuât dans sa famille. Mais il n'est pas moins vrai que, dans cette circonstance, elle se montra très bonne et très aimable pour les princes d'Orléans.

L'adresse de la Chambre ne fut pas conçue dans un esprit plus conciliant que le discours du trône. Le Roi s'en tint pour offensé et prorogea la session, en protestant de nouveau de la *volonté immuable* dont il soutiendrait ses actions. Les députés retournèrent dans leur province se préparer à de nouvelles élections qu'on prévoyait inévitables.

Il faut rendre justice au gouvernement et surtout à l'administration. Une fois l'expédition d'Alger consentie, les préparatifs en furent faits avec un zèle et une activité si extraordinaires qu'elle fut prête en six semaines, au lieu de demander une année comme on l'avait prétendu. Le succès a prouvé qu'il n'y manquait rien.

Cette campagne africaine était devenue le point d'espérance des hommes les plus animés du parti ultra. Le général Bertier de Sauvigny disait, en montant en voiture : « Nous allons escarmoucher contre le Dey ; mais la vraie et bonne guerre sera au retour. » Il est positif qu'on espérait ramener une armée assez dévouée pour être disposée à soutenir l'absolutisme.

On a dit que, si monsieur de Bourmont avait été en France, il aurait empêché les ordonnances de Juillet. Je crois bien qu'il les aurait voulues mieux préparées et mieux soutenues, mais je doute qu'il les eût blâmées. J'ai par devers moi une anecdote qui ne me laisse guère d'hésitation à ce sujet.

Quoique peu favorable au ministère Polignac, monsieur de Glandevès, gouverneur des Tuileries, était dans des relations familières avec monsieur de Bourmont. Il se trouva chez lui la veille de son départ :

« N'êtes-vous pas inquiet, lui dit-il, de la situation où vous laissez ce pays-ci et de ce qu'on pourra faire en votre absence ?

— Oui, je suis inquiet parce que je n'ai pas assez confiance dans la fermeté de notre cabinet. Il n'a pas grande habileté, peu d'unité, encore moins de volonté ; car, voyez-vous, mon cher Glandevès, pour mettre la machine à flot, sans secousse et sans danger, il ne faudrait que faire usage d'un seul petit mot de quatre lettres : *oser*. Voilà toute la politique du moment.

— Je suis loin d'être partisan de votre doctrine et fort effrayé de vous la voir professer, reprit Glandevès. »

Monsieur de Bourmont ne répondit que par un sourire de confiance. Je pense que c'est la dernière fois que monsieur de Glandevès l'ait envisagé.

On avait proposé le commandement de l'escadre à l'amiral Roussin qui le refusa. Un peu de répugnance à lier sa fortune à celle de monsieur de Bourmont et la persuasion que les préparatifs ne pouvaient être achevés à temps pour arriver sur la côte avant le moment des tempêtes dictèrent ce refus.

L'amiral Duperré ne consentit à se charger de la responsabilité de cette entreprise qu'après une longue hésitation. Tous les renseignements de la marine la représentaient comme excessivement hasardeuse, et l'histoire ne rassurait pas sur les chances d'un heureux résultat.

La veille de son départ, l'amiral Duperré obtint une audience du Roi. Après avoir établi toutes les difficultés du débarquement, tous les obstacles que présentaient cette côte et la mer qui la baigne pour communiquer des vaisseaux à une partie de l'armée mise à terre, la possibilité qu'il se passât beaucoup de jours dans une séparation complète qui compromît le salut des troupes débarquées et privées de munitions, etc., enfin tout ce qui rendait cette tentative inquiétante, l'amiral ajouta :

« Sire, en me chargeant de cette périlleuse commission, j'ai obéi aux ordres de Votre Majesté ; j'y emploierai mes soins, mes veilles, ma vie, j'ose dire que je ferai tout ce qui sera humainement possible pour réussir. Mais je prends acte ici, devant le Roi, que je ne garantis pas le succès, et je ne voudrais pas être considéré comme ayant conseillé une entreprise qui me paraît bien hasardée.

— Partez tranquille, amiral, vous ferez de votre mieux, et, si le succès ne répond pas à nos espérances, je ne vous en tiendrai pas pour responsable.

Au reste, nous ne vous abandonnerons pas, et, dès que vous serez embarqué, Polignac et moi, nous ferons dire chaque jour des messes à votre intention. »

Duperré, vieux loup de mer, qui aurait mieux aimé un air de vent poussant au large que toutes les cérémonies de l'Église de Rome, resta confondu du secours qu'on lui offrait, s'inclina profondément, sortit du cabinet du Roi et alla conter son dialogue à la personne de qui je le tiens.

Pendant ce temps-là, mon pauvre ami Rigny se morfondait au fond de la Méditerranée. Il est convenu depuis avec moi que l'expédition d'Alger lui avait fait regretter vivement, pendant quelques semaines, la probité politique qui l'avait conduit à refuser le portefeuille de la marine quand il avait vu surtout que la possession de celui de la guerre n'empêchait pas de se confier le commandement de l'armée.

Rigny était le plus jeune et le plus aventureux de nos amiraux. Il joignait à une ambition personnelle, que je ne prétends pas nier, une passion pour la gloire du pays qui le stimulait encore à toutes les entreprises brillantes. Je lui ai entendu dire bien souvent qu'il ne mourrait pas tranquille sans avoir vu le pavillon français à Mahon et à Porto-Ferraio.

Hélas ! il ne flotte sur aucun de ces remparts, et l'erreur d'un médecin l'a conduit au tombeau avant qu'il eût atteint sa cinquantième année.

Monsieur le Dauphin se rendit à Toulon pour assister au départ de l'armée. Il était très certainement contrarié de « la grandeur qui l'attache au rivage » ; mais il le témoigna par un redoublement de désobligeance et de maussaderie. Il ne resta que fort peu de temps à Toulon et déplut généralement.

Au surplus, son voyage avait encore un autre but ; il s'agissait de faire la conquête de monsieur de Chantelauze ; et le prince prit sa route par Grenoble pour travailler à ce grand œuvre.

Je ne sais ce qui avait inspiré une si grande confiance pour ce monsieur de Chantelauze, homme complètement ignoré du public, mais on lui avait déjà offert vainement le portefeuille de la justice. Monsieur le Dauphin parvint à le lui faire accepter.

Le Roi consentit alors à recevoir la démission que monsieur de Courvoisier cherchait à donner depuis quelque temps mais qu'il insista pour

faire recevoir lorsque la dissolution de la Chambre fut décidée. Trois jours après l'ordonnance qui parut à cet effet, le cabinet fut en partie renouvelé. Monsieur de Courvoisier et monsieur de Chabrol, les plus modérés du conseil, furent remplacés par monsieur de Chantelauze, qui n'était pas assez connu, comme l'avait été récemment monsieur de La Bourdonnaye par monsieur de Peyronnet qui l'était trop.

Si le Roi avait soigneusement cherché dans toute la France l'homme et le nom qui pouvaient faire le plus de tort à la Couronne et le plus exaspérer contre elle, il n'aurait pas mieux trouvé qu'en choisissant monsieur de Peyronnet. Mais les choses en étaient venues à ce degré d'inimitié entre le monarque et le pays que les gens les plus hostiles à l'un devenaient les favoris de l'autre.

Quand les partis sont en présence à ce point, il ne reste plus qu'à trouver le jour de la bataille. Il n'est que trop tôt arrivé, hélas ! Il était inévitable. Selon mon jugement, le trône à cette époque avait tous les torts. Mais, pendant le ministère Martignac, les Chambres et le pays avaient eu les leurs. Tout le monde a été puni en proportion de ses fautes ; et ceux à qui le trône est échu portent la peine d'avoir peut-être trop laissé former autour d'eux d'ambitieuses espérances.

On adjoignit au ministère un monsieur Capelle, connu par son esprit d'intrigue. Il avait gouverné la princesse Élisabeth, autrement dit madame Bacciochi, lorsqu'elle régnait en Toscane, et, depuis la Restauration, s'était trouvé mêlé à tous les tripotages du pavillon de Marsan.

Monsieur l'avait employé dans le travail des élections pour le parti ultra, et c'est parce qu'il passait pour habile en ce genre d'entreprise qu'il fut appelé en cette occurrence où les élections se trouvaient d'une si grande importance. Mais l'habileté intrigante n'y pouvait plus rien. Le pays avait été trop froissé, trop irrité, trop exaspéré comme à plaisir ; et les députés, ayant voté l'adresse hostile au ministère Polignac, n'avaient qu'à se présenter aux électeurs pour être choisis par acclamation. Je suis bien persuadée qu'électeurs et députés, personne ne pensait à renverser le trône mais, oui bien, le ministère.

CHAPITRE XXI

Abolition de la loi salique en Espagne. — Impression de madame la Dauphine. — Séjour de la Cour de Naples à Paris. — Bal donné par madame la duchesse de Berry. — Bal au Palais-Royal. — Maladie du général de Boigne. — Sa mort. — Incendies en Normandie. — Insurrection à Montauban. — Départ des souverains napolitains. — Modération de madame la Dauphine. — Prise d'Alger. — Ordonnances de Juillet. — Incrédulité, désespoir et fureur du pays.

Le mariage du roi d'Espagne avec la princesse Christine de Naples fut suivi très promptement par la déclaration, désignée sous l'appellation de rappel de la *Pragmatique*, qui rendait les filles aptes à hériter de la couronne. L'effet de cette mesure fut très vif à notre Cour et nulle part davantage qu'au Palais-Royal.

Madame la duchesse d'Orléans m'en parla avec amertume ; elle se trouvait également blessée comme napolitaine et comme française. Je me rappelle qu'elle me dit que cette mesure, si hostile aux autres branches de la maison de Bourbon, avait été regardée comme une offense tellement personnelle par le roi de Naples, son frère, qu'elle avait décidé son départ de Madrid dans les vingt-quatre heures. Cette circonstance m'a toujours fait douter que la reine Christine eût été pour quelque chose dans cette première décision du roi Ferdinand. La mesure, comme tout le monde sait, avait été déjà préparée sous Charles IV.

Quoi qu'il en soit, madame la duchesse d'Orléans me raconta que, la veille au soir, on avait parlé de cette nouvelle chez madame la Dauphine. Le Roi, monsieur le Dauphin, madame la duchesse de Berry, tous les Orléans, s'étaient prononcés contre cette décision.

Madame la Dauphine seule avait dit : « Oui, je crois bien que c'est une mauvaise chose qui doit déplaire au gouvernement et même à la famille, mais, quant à moi personnellement, je trouve que le roi d'Espagne a raison et que ce qu'il fait est tout simple. »

Madame la Dauphine se serait assez bien accommodée que les filles héritassent des trônes, même de celui de France. Cependant je dois dire qu'elle repoussa avec ridicule et mépris des propositions qui lui arrivèrent de je ne sais quel nid d'intrigants pour l'engager à réclamer la couronne de Navarre.

J'ai quelque souvenir, sans oser l'affirmer, que monsieur de Chateaubriand avait un moment accepté cette idée, croyant par là plaire à madame la duchesse d'Angoulême ; je l'appelle ainsi car c'était sous le règne de Louis XVIII.

L'arrivée de la Cour de Naples fut le signal des fêtes. Madame la duchesse de Berry paraissait enchantée de recevoir sa famille chez elle ; je ne l'ai jamais vue plus à son avantage que dans cette circonstance. Le Roi son père, auquel la maladie avait donné les apparences d'une caducité prématurée, ne paraissait que le moins possible en public et s'accommodait mieux de l'intérieur plus tranquille de sa sœur, madame la duchesse d'Orléans.

Mais la reine de Naples, toute grosse, toute ronde, tout enluminée, toute prête à se divertir de toutes les façons possibles, mettait à contribution la bonne volonté de madame la duchesse de Berry à la promener dans tout Paris et dans tous les spectacles. C'était ainsi que, de bon accord, nos deux princesses françaises se partageaient l'accueil à faire à leurs parents.

Il y eut spectacle à la Cour ; et, pour la première fois, nous vîmes la famille d'Orléans paraître dans la loge royale. Le Roi avait témoigné la veille de la représentation un demi regret que cette loge ne fût pas assez grande pour les y admettre avec les voyageurs, leurs si proches parents.

Monsieur de Glandevès, gouverneur des Tuileries, recueillit ces paroles, fit travailler toute la nuit et le lendemain prévint le Roi que la loge pouvait contenir les princes d'Orléans. Le Roi resta un moment étonné, puis il prit son parti de bonne grâce.

La joie en fut des plus vives au Palais-Royal, et la reconnaissance pour monsieur de Glandevès si sincère que j'en ai constamment retrouvé les traces, même après que les journées de Juillet eurent changé tous les rapports.

Madame la duchesse de Berry donna, dans ses appartements et ceux de ses enfants aux Tuileries, un magnifique bal. Je n'en ai jamais vu de mieux ordonné. Le local forçait à occuper deux étages ; mais un escalier, qui n'était pas celui par lequel on arrivait, avait été élégamment décoré ; les paliers en étaient transformés en salons confortables, et, les quelques marches qui les séparaient les uns des autres se trouvaient tellement dissimulées sous les tapis et les fleurs que cet escalier fut autant occupé qu'aucune autre pièce et semblait faire partie des appartements.

Malgré la recherche, l'élégance de ce bal où la bonne compagnie se trouvait réunie en nombre immense sans qu'il y eût cohue, malgré la bonne ordonnance et l'air satisfait de la maîtresse de la maison, il régnait dans tous les esprits un instinct d'alarme qui arrêta la gaîté.

Ce bal fut suivi d'un voyage à Rosny des plus magnifiques. On m'en fit de pompeux récits, mais, n'y ayant pas assisté, je n'ai rien à en dire.

Je voudrais pouvoir passer également sous silence la fête donnée au Palais-Royal, au retour de Rosny, car le souvenir ne m'en est pas agréable. Le roi Charles X ayant consenti à accompagner celui de Naples à ce bal, il semblait naturel que la fête fût pour eux, mais il en arriva tout autrement.

Lorsque j'arrivai au Palais-Royal, les rues étaient tellement encombrées de monde que ce n'était qu'avec beaucoup de peine et à travers les imprécations de la foule que les voitures circulaient. Mon cocher avait dû tourner dans dix rues différentes pour se frayer un chemin. Parvenue enfin à la petite porte de la rue du Lycée, il fallut que les gendarmes, les suisses, etc., fissent une espèce de sortie pour se réunir à mes gens et parvenir à me faire entrer dans le Palais en m'arrachant de la foule.

Dans l'intérieur, la cohue n'était guère moins grande. Tout ce qui avait voulu demander des billets en avait obtenu, et c'était à grand'peine que les aides de camp du prince, réunis à ceux du Roi et aux officiers des gardes du corps, conservaient un espace de quelques pieds autour de la troupe royale. La faire circuler fut longtemps chose impossible.

Je me trouvai lancée par la foule, dans cet espace réservé où je n'avais aucune intention de pénétrer, au point de tomber sur le prince de Salerne.

Le duc de Blacas, qui était de service et avec lequel je n'étais pas en trop bons rapports, eut pitié de moi et me prit sous sa protection pendant le

passage d'un des flots de cette foule.

J'eus occasion alors d'examiner la physionomie des princes. Le Roi paraissait de bonne humeur, les napolitains étonnés, madame la Dauphine assez mécontente et je le conçois, madame la duchesse d'Orléans fâchée, Mademoiselle embarrassée, monsieur le duc d'Orléans satisfait. Cette satisfaction me déplut, je ne saurais trop dire pourquoi ; mais j'avais un sentiment de peur, de chagrin et hâte de m'en aller.

J'étais rentrée chez moi à dix heures ; ma mère me voyant arriver de si bonne heure craignit quelque accident. Je lui dis que j'aimais trop les Orléans pour avoir été contente de ma soirée et que, pour la première fois, je ne pouvais me défendre de croire des arrière-pensées à monsieur le duc d'Orléans.

Cette manière de remplir ses salons, fort au delà de ce qu'ils pouvaient contenir, de tous les gens les plus désagréables au Roi pendant qu'il était censé lui donner une fête, et, plus encore, cette illumination de tous les jardins, ce soin de les tenir tous grands ouverts à la multitude, dans un temps où l'impopularité du souverain n'était un secret pour personne, cette affectation à se présenter perpétuellement sur la terrasse pour faire crier : « *Vive monsieur le duc d'Orléans* », tout cela avait quelque chose de plus que populaire, de *populacier*, si j'ose le dire, qui me blessait d'autant plus que la circonstance le comportait moins.

Nul n'aurait pu trouver extraordinaire que monsieur le duc d'Orléans, recevant les rois de France et de Naples, s'occupât principalement de ses hôtes royaux. Il y avait donc une sorte de préoccupation politique à transformer cette fête pour des rois en une fête pour le peuple, et cette disposition me peinait.

Au reste, elle porta ses fruits. Cette nuit peut être considérée comme la première émeute de l'année 1830, si fertile en ce genre. La foule, admise sans aucune surveillance dans les jardins et les galeries, finit par s'exalter, sous les conseils de quelques prédicateurs de désordre, et devint tellement turbulente qu'il fallut la faire expulser par la force armée.

Faut-il conclure de là, comme je l'avais exprimé dans ma mauvaise humeur, que monsieur le duc d'Orléans avait des arrière-pensées ? Oui et non. Je suis persuadée qu'il n'avait aucun plan de conspiration, mais il

soignait ce qu'il appelait sa *popularité*, et il voulait toujours, selon l'expression de ce pauvre duc de Berry, faire *pot à part*.

Le lendemain de ce bal, une lettre de Chambéry m'apprit que monsieur de Boigne devenait de plus en plus souffrant et que ses médecins s'en inquiétaient. Je le connaissais trop bien pour hasarder à l'aller trouver sans sa permission. Je lui écrivis sur-le-champ pour demander, sans l'alarmer, à lui faire une visite. Il me fit répondre qu'il venait d'être assez souffrant pour être trop faible pour écrire lui-même, mais qu'il était beaucoup mieux, qu'aussitôt qu'il serait en état de supporter la voiture il se rendrait à des eaux qu'on lui conseillait dans la Tarentaise et qu'il me priait de remettre ma visite à son retour vers la fin de juillet.

Rassurée par cette lettre et celles qui suivirent, mais ne voulant pas aller dans le monde, je m'établis à la campagne dans le commencement de juin. Ce fut là que j'appris que monsieur de Boigne, qu'on disait en pleine convalescence, avait succombé le 21 à une nouvelle attaque d'une maladie dont il était atteint depuis bien des années. Cette dernière crise n'ayant duré que peu d'heures, on assurait qu'il avait été impossible de m'en prévenir. Je dus le croire. Cependant je regrettai de n'avoir pas insisté plus fortement pour me rendre à Chambéry au mois de mai, malgré sa résistance.

Il se passait depuis quelques mois une circonstance bien singulière et qui n'a jamais été expliquée. Nos provinces du nord étaient dévorées d'incendies. Le nombre s'en était tellement multiplié qu'il était impossible de les supposer accidentels et, d'ailleurs, la malveillance se prouvait dans la plupart. La terreur était au comble dans ces pays, et les paysans voyaient partout des incendiaires. Ce fléau gagnait de plus en plus et se rapprochait des environs de Paris. De pauvres bergers, des jeunes filles furent accusés et convaincus du crime d'incendie. Il était évident qu'ils avaient été séduits, fanatisés, mais par qui ? C'est ce qu'on n'a jamais pu découvrir. Les partis se sont mutuellement reproché d'avoir employé cette coupable manœuvre pour exalter les esprits. Je ne comprendrais pas dans quel but. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les faits étaient vrais et qu'ils n'ont pas été expliqués.

Les élections pour une nouvelle Chambre se faisaient dans un sens de plus en plus hostile au ministère. Les 221, qui avaient voté l'adresse, étaient tous réélus par acclamation, et, dans les autres collèges, les députés sortants étaient en assez grand nombre remplacés par les libéraux.

L'inquiétude commençait à gagner le cabinet et on attendait avec anxiété les nominations successives dont le courrier ou le télégraphe apportait la nouvelle. Lorsqu'il avait appris dans la journée un choix qui lui semblait favorable, le Roi donnait généralement pour mot d'ordre le nom de la ville où l'élection avait eu lieu, en l'accompagnant d'une épithète obligeante.

Le collège de Montauban nomma monsieur de Preissac qui avait voté la fameuse adresse. Mais la canaille de la ville, soulevée par quelques ultras, attaqua les électeurs, poursuivit monsieur de Preissac, força sa maison, insulta sa vieille mère, blessa ceux qui la voulaient défendre et monsieur de Preissac ne dut son salut qu'à la fuite et à la fermeté du duc de La Force qui protégea sa retraite.

Tout le monde fut fort indigné de cette violation brutale de tous les droits constitutionnels. Charles X inventa de donner pour mot d'ordre le nom de la ville de Montauban et ne se refusa pas le sourire de satisfaction. Le duc de Raguse se redressa avec l'air si blessé que le Roi devint fort rouge, balbutia Mont... Mont... Montpellier : « Oui, Sire, j'entends, Montpellier », reprit le duc. Ils n'ajoutèrent rien, mais tous deux s'étaient compris ; tous deux étaient mécontents l'un de l'autre.

Le duc de Raguse me raconta ce court colloque le soir même. Je trouve que ces petites circonstances dévoilent souvent mieux les hommes que les longs détails de leurs actions.

À mesure que les élections étaient connues, les bruits de coup d'État médités prenaient plus en plus de la consistance. Monsieur le duc d'Orléans s'en était expliqué avec Charles X dans une longue conversation qu'ils avaient eue à Rosny, et le Roi lui assura avec une telle apparence de franchise que rien ne le déciderait à sortir des mesures constitutionnelles qu'il réussit à le tromper.

Malgré toutes les batteries qui se dressaient pour résister légalement à un ministère détesté par le pays, malgré tous les embarras qui en pouvaient surgir, monsieur le duc d'Orléans était persuadé, je le lui ai entendu dire alors et depuis, que la Couronne elle-même ne courait aucun danger tant qu'elle restait dans la lettre de la Charte. La Charte, toute la Charte, rien que la Charte, tel était le vœu du pays et son expression.

La prolongation du séjour des souverains napolitains, établis au palais de l'Élysée, commençait à gêner le Roi. Il voulait quitter Paris pour Saint-Cloud. Madame la Dauphine se chargea de leur demander le jour de leur départ, sous prétexte de fixer celui où elle se mettrait en route pour les eaux. Ils furent très blessés de cette façon de les éconduire, et en nommèrent un assez prochain.

Madame la Dauphine avait une excuse pour cette apparente inhospitalité. Son voyage était annoncé ; elle n'aurait pu que difficilement y renoncer, et elle voulait être de retour avant le moment où la réunion des Chambres pouvait être le signal des mesures extrêmes qu'elle combattait seule, mais avec persévérance. Il est étrange, mais pourtant exact, qu'elle avait complètement changé de rôle avec son mari. Plus il était devenu violent et exagéré dans le parti ultra, plus elle, en revanche, était modérée et sage.

Je n'ai pas été suffisamment initiée dans les secrets de cet intérieur pour savoir les motifs de ce revirement de conduite, mais très certainement, à cette époque, madame la Dauphine était contraire à toutes les mesures acerbes et monsieur le Dauphin y poussait. Madame la Dauphine n'avait aucune confiance dans le ministère Polignac ; monsieur le Dauphin n'espérait qu'en lui.

La princesse partit, emportant la promesse du Roi qu'aucune décision importante ne serait prise en son absence. Les ordonnances de Juillet ont prouvé comment elle a été tenue.

Mes affaires personnelles m'ayant amenée un matin à Paris, je me trouvais dans les rues au moment où le canon raconta aux habitants la prise d'Alger. Un long cri de joie s'éleva dans toute la ville. Je fus frappée de l'impression générale que je remarquai. J'avais tant entendu tirer ce glorieux canon et avec si peu d'effet sur le citoyen, dans des occasions bien autrement importantes sous l'Empire que je fus très étonnée de la part personnelle prise par tout le monde à ce succès.

Chaque porte ou boutique était remplie des gens de la maison, et les passants s'arrêtaient sans se connaître pour exprimer leur satisfaction. Était-ce la désuétude où était tombé ce genre de bulletin chez nous qui lui donnait plus de prix, ou bien la fatigue des longues guerres de la Révolution et de l'Empire, les sacrifices qu'elles avaient coûtés à presque toutes les familles

empêchaient-ils cet airain triomphant de frapper aussi directement sur le timbre de l'orgueil national ? Je ne sais. Mais il m'a semblé que la joie pour l'entrée dans Alger a été plus expressive que pour celle dans Vienne ou Berlin. Je ne parle que de mon impression, sans affirmer qu'elle soit exacte.

Le Roi voulut rendre grâce à Dieu du succès de ses armes. Un *Te Deum* solennel fut chanté à Notre-Dame. Charles X, arrivant dans toute la pompe de la royauté, y fut reçu et harangué par monsieur l'archevêque de Paris. Son discours, fidèlement répété dans le *Moniteur*, promettait au Roi l'appui de la sainte Vierge pour la croisade qu'il lui prêchait contre les infidèles de l'intérieur aussi bien que contre ceux d'Afrique.

Cet appel du parti prêtre au parti ultra eut un long et fatal retentissement et acheva d'exaspérer les esprits. Les paroles du prélat doivent être comptées au nombre des circonstances qui ont le plus immédiatement provoqué la résistance au gouvernement de Charles X.

L'événement du succès d'Alger, l'espoir d'exploiter la satisfaction que le pays en avait ressentie, peut-être aussi le désir de profiter de l'absence de madame la Dauphine qui annonçait son retour décidèrent le conseil à signer ces historiques ordonnances que les directeurs occultes du Roi réclamaient depuis longtemps et que Charles X souhaitait de toute sa persévérante obstination. C'est bien de lui qu'on a pu dire avec vérité : « Il n'a rien appris, il n'a rien oublié. »

On m'a raconté qu'au dernier conseil, tenu le dimanche, ces fatals papiers, dont la teneur avait été discutée et convenue le mercredi précédent, se trouvèrent sur la table ; mais, au moment de les signer, toutes les mains semblèrent se paralyser. Le nom du Roi y était apposé ; il s'impatiait des hésitations et sortit du cabinet. Alors monsieur de Polignac, qui a toujours plus de cœur que de cervelle pour savoir le conduire, prit la plume et mit le nom de Polignac sous celui de Charles : « Maintenant, messieurs, dit-il, la signature du Roi est légalisée ; la vôtre n'est plus nécessaire, vous signerez si vous voulez. Pour moi, je ne crains pas la responsabilité de mes actes. » Tous signèrent à l'envi.

Malgré le secret dont on entourait cette déplorable décision, il en perçait assez pour provoquer une sérieuse inquiétude. Toutefois, on voyait une telle incurie dans les gens chargés des affaires publiques que les indiscretions

des ultras et des amis du Roi n'éveillaient pas suffisamment l'attention. Cependant plusieurs prêtres avaient parlé, même en chaire, de l'abaissement prochain de l'impie.

Les jésuites se montraient plus exultants que jamais. Le conseil de conscience du Roi ne cachait pas sa satisfaction, et enfin monsieur Rubichon avait révélé à monsieur Greffulhe le texte même des ordonnances sans réussir à le persuader. Cela paraissait si extravagant que l'on n'y pouvait croire, d'autant que rien n'annonçait des mesures prises pour soutenir la révolution qu'on méditait dans le gouvernement du pays.

Monsieur de Rothschild, banquier de l'État et se croyant très avant dans la confiance du gouvernement, alla le dimanche même demander à monsieur de Peyronnet ce qu'il fallait penser des bruits qui circulaient. Le ministre lui exprima son étonnement qu'un homme aussi sage y pût accorder la moindre importance ; la malveillance seule, selon lui, pouvait les répandre : « Du reste, ajouta-t-il, voulez-vous une preuve matérielle de leur fausseté ? Tenez, regardez. »

Il lui montra son bureau couvert des lettres closes qu'il signait pour convoquer les députés à la séance royale de l'ouverture de la session. La plupart, en effet, furent expédiées pas le courrier de ce jour.

Monsieur de Peyronnet, en quittant monsieur de Rothschild, se rendit à Saint-Cloud où l'on signait les ordonnances ; et monsieur de Rothschild alla dîner à la campagne chez madame Thuret où se trouvait invité tout le corps diplomatique.

La visite qu'il avait faite au ministre de l'intérieur et les lettres closes, vues sur son bureau, firent la nouvelle de ce dîner et rassurèrent les esprits. Quelques-uns des convives s'arrêtèrent chez moi au retour, et me racontèrent ce qu'ils y avaient appris.

Le *Moniteur* du lendemain contenait les ordonnances. Monsieur de Rothschild ne fut pas le seul trompé. Monsieur de Champagny, sous-secrétaire d'État de la guerre et dirigeant le ministère en l'absence de monsieur de Bourmont, était à la campagne ; il ne reçut le *Moniteur* que le mardi soir et ne put arriver à Paris que le mercredi. Aussi monsieur le Dauphin disait-il, en se frottant les mains : « Le secret a été si bien gardé que Champagny ne l'a su que par le *Moniteur*. » Le duc de Raguse, destiné

in petto à soutenir ces insoutenables mesures, avait été tenu dans la même ignorance.

Monsieur de Polignac s'était surpassé dans la profonde incapacité qu'il avait déployée dans toute cette circonstance. Presque tous les chefs de la garde royale étaient absents par congé, aussi bien que les autorités militaires de la ville de Paris ; et trois des régiments de la garde avaient été envoyés en Normandie, à l'occasion des troubles excités par les incendies dont j'ai fait mention.

Rien, en un mot, n'avait été prévu, ni préparé ; et on se jetait dans ces témérités sans précaution comme sans effroi. Le fait est que, dans leurs étroits cerveaux et ne vivant que sous l'influence de leur propre parti, ni le Roi, ni son ministère n'avaient prévu d'obstacles ; et ils ne s'étaient point armés pour une lutte qu'ils ne croyaient pas avoir à redouter. C'est l'explication et peut-être l'excuse de leur conduite. Ils pensaient répondre par les mesures qu'ils adaptaient aux intérêts moraux de la France et se flattaient d'être soutenus, dans cette pieuse entreprise, par une assez grande partie du pays pour que la poignée de factieux qui s'y opposeraient n'osât pas témoigner son ressentiment.

Hélas ! il s'est trouvé que c'était la nation toute entière. Je dis *toute entière*, car, dans les premiers temps, aucune voix, pas même au milieu de ceux qui ont suivi Charles X jusqu'à Cherbourg, n'a osé s'élever pour justifier les démarches qui l'avaient précipité dans cet abîme, et jamais souverain n'est tombé devant un assentiment plus unanime.

APPENDICES

QUELQUES CORRESPONDANTS DE MADAME DE BOIGNE

I

LA REINE MARIE-AMÉLIE.

Twickenham, ce 16 janvier 1817.

Ma chère Adèle, Vous avez été bien aimable de Vous rappeler de moi en m'envoyant un échantillon de votre charmant ouvrage. Nous avons tous admiré le gout, la patience et l'excellence de l'aimable ouvrière, je n'espère pas de pouvoir Vous imiter, mais, avec un si bon modèle sous les yeux, je travailleré avec plus d'ardeur, et mon ouvrage me deviendra doublement agréable en pensant à Vous. Vos dignes Parens ont donné une charmante petite soirée à mes enfans et ceux-ci n'appellent plus M^{me} d'Osque *notre amie*. J'espère que Vous serez entièrement quitte du rhûme que vous avez souffert ; nous parlons bien souvent de vous avec vos Parens, car je vois bien que c'est la conversation qui leur fait plus de plaisir, et à moi de même. Ma sœur et mon mari me chargent de tous leurs complimens pour Vous et, en Vous embrassant avec toute l'amitié, je suis

Votre bien affectionnée

MARIE-AMÉLIE.

Samedi 20 mars 1819.

Ma chère Adèle, Vous avez rendu bien justice à mon cœur en m'apprenant que votre pauvre mère est arrivée heureusement à Paris ; j'espère que le repos la tranquillité et le bonheur de se voir entourée de ses enfans la remettront aussi parfaitement que je le lui souhaite. Dès que ma sœur sera rentrée, je lui donnerai votre billet et je suis sûre d'avance du plaisir qu'elle et mon mari éprouveront en apprenant l'arivée de vos dignes parens, car nous partagions vivement vos inquiétudes à ce sujet. Remerciez bien votre mère du paquet dont elle a bien voulù se charger pour moi, exprimez-lui bien tout l'intérêt que je prends à sa santé et dites-lui mille amitiés tant à Elle qu'à M^r d'Osmond de la part du trio qui est toujours le même. Je partage sincèrement votre joie, ma chère Adèle, et je suis de tout mon cœur en vous embrassant tendrement.

Votre bien affectionnée

MARIE-AMÉLIE.

Thuileries, ce 29 juillet 1833.

J'étois bien sûre, ma chère amie, que vous prendriez une part bien vive à mes joies de Grand-Mère ; vous avez toujours si bien compris et partagé tous mes sentimens. J'ai trouvé votre si aimable lettre ici en sortant de voiture, j'aurois voulu pouvoir vous en remercier tout de suite, mais la fatigue que j'éprouvois avant hier au soir et l'emploi de toute la journée d'hier ne m'en ont pas laissé le temps. J'ai laissé Louise à merveille assise dans son lit, et ayant à ses côtés son joli enfant qu'elle aime déjà beaucoup, et pour lequel j'éprouve tous les sentimens de Grand-Mère ; la santé de Louise ne me donnant aucune inquiétude, je tenois beaucoup à me trouver dans ces journées au poste où mon cœur et mon devoir m'appelloient ; je suis arrivée avec Clémentine, Marie ayant préféré de rester auprès de sa sœur ; je compte partir après demain soir pour aller l'y rejoindre et rester encore quelques jours à soigner Louise. Les journées ici se sont très bien passées, celle de hier a été des plus brillantes ; les plaisirs se sont succédés sans discontinuer pendant plus de douze heures, le calme et la tranquillité ont été parfaits et si, pendant la Revue, quelque cri inconvenant s'est fait entendre, il a été étouffé par les acclamations avec lesquelles on a salué le Roi ; ces acclamations se sont renouvelées encore avec plus d'ardeur et d'affection dans la tournée qu'il vient de faire ce matin et aucun autre cri s'y est mêlé. Je suis bien peiné des inquiétudes que vous éprouvés pour la santé de votre père et je sais combien vos tendres soins lui sont nécessaires. Veuillez bien lui dire mille choses de ma part et recevoir Vous même l'assurance de toute mon ancienne et constante amitié.

Votre bien affectionnée

MARIE-AMÉLIE.

Laeken, ce 5 août 1833.

Il m'a été impossible, ma chère Amie, de trouver un moment avant celui-ci pour Vous remercier de votre lettre du 31 et des intéressants détails que vous m'avez donnés et que j'ai communiqués seulement au Roi. J'espère qu'à votre retour à Châtenay Vous aurez trouvé M. d'Osmond bien, je vous prie de lui dire bien des choses de ma part. J'ai trouvé mon accouchée et son joli enfant à merveille ; il sera baptisé solennellement jeudi prochain, et

je repartirai samedi pour retrouver mes pénates où je me retrouve toujours avec tant de plaisir ; en attendant, je Vous embrasse avec toute l'amitié qui est d'ancienne date.

Brusselles, ce 21 avril 1835.

Ma sœur m'a appris le cruel malheur que Vous avez éprouvé, ma chère amie, et je ne veux pas tarder un moment à Vous exprimer toute la part que j'y prends. Perdre l'objet de tant de soins et d'affections et le perdre d'une manière si affreuse c'est bien déchirant pour un cœur comme le votre, et le mien, qui Vous est bien attaché, s'associe à vos peines. Je ne Vous en dirai pas davantage ; je vous plains avec tout le sentiment de la plus sincère amitié.

Votre bien affectionnée

MARIE-AMÉLIE.

Thuilleries, ce 25 7^{bre} 1835.

Je m'empresse, ma Chère Comtesse, de rectifier une erreur involontaire que j'ai commise hier. Il n'est que trop vrai que M. Cholet, chef d'escadron du 6^e dragons, brave officier, a péri aux journées de juin 1832, et qu'alors j'ai vû sa veuve et que je me suis intéressée à son sort, il n'y a que le Cousin que je ne puis vérifier. J'ai encore parlé au Roi des deux protégés du G^l Pozzo et il m'a chargée de lui remettre de nouveau des petites notes à leur sujet pour pouvoir les rappeler à ses Ministres ; si cela n'a pas encore été fait, ce n'est pas faute de bonne volonté du Roi qui serait charmé de faire quelque chose d'agréable au Général. Adieu, ma Chère, Vous connoissez mon ancienne et bien sincère amitié pour Vous.

Lausanne, ce 10 8^{bre} 1852.

Ma chère Amie, en arrivant ici j'apprends l'affreux malheur qui est arrivé à votre neveu, je sens combien cela doit être douloureux pour Vous et c'est un besoin pour mon cœur de vous exprimer combien je partage votre peine, combien je plains ses pauvres parens. J'ai trouvé Hélène en pleine voie de convalescence et remise de son accident. Je n'ai que le temps de Vous renouveler l'assurance de toute mon amitié.

Ramsgate, ce 7 août 1853.

Ma Chère Comtesse, j'apprends à l'instant le malheur qui vient de Vous frapper et je m'empresse de Vous exprimer la part que j'y prends, je m'associe à votre douleur ; il est si cruel de perdre une sœur et une Amie ; combien je vous plains ; combien je plains votre pauvre frère, ses Enfans, et les pauvres que votre Belle sœur secourait avec tant de zèle et de charité. Elle en retrouvera la récompense dans le ciel. Je me suis fiée à l'aimable complaisance de notre commune Amie, la bonne Mme Mollien, pour vous donner de mes nouvelles et de celles de tout ce qui m'est si cher, mais je n'ai pas voulu lui céder la plume dans un moment où Vous étiez malheureuse et où je tenais à Vous exprimer moi même tout ce que mon cœur sentoît pour Vous ; je forme des vœux pour que cette secousse n'aie pas causé un nouvel ébranlement à votre chère santé. Je veux, en même temps, Vous remercier de vos deux chères lettres du 21 avril et 5 juin ; si je ne réponds pas aussi tôt que je le voudrois, je vous assure pourtant qu'elles me font bien plaisir, prenant le plus vif intérêt à ce qui vous concerne et rien ne pouvant altérer mon ancienne amitié pour Vous. J'espère que la santé du respectable Chancelier se conserve bien, parlez lui de moi, il connaît mes sentimens pour lui ; j'ai été bien peinée du malheur que ses Enfans ont encore éprouvé. Je suis venue passer quelques jours ici avec Aumale et sa famille qui y sont depuis six semaines ; Hélène et ses Enfans sont venus me rejoindre ; j'ai de bonnes nouvelles de tous mes chers Absens, et je me dispose à aller passer l'hiver à Seville, si les circonstances le permettent ; je vous remercie de tout ce que vous me dites au sujet du mariage de mon petit fils, tout me fait espérer qu'il sera heureux, quoique je le trouve trop jeune. Adieu, ma chère Amie, comptez toujours sur toute l'amitié de votre bien affectionnée

M. A.

Nervi, ce 16 février 1856.

Ma Chère Comtesse, j'ai prié notre commune Amie, la bonne Mme Mollien, d'être mon interprète auprès de Vous, ma santé ne me permettant pas de Vous écrire comme je l'aurois désiré depuis longtemps ; mais, à présent, que, grâces à un retour de beau temps, mes forces reviennent journellement, je ne veux plus tarder à Vous remercier de votre lettre du 3 de ce mois, des bons vœux qu'elle contient, et à Vous offrir ceux que je

forme pour votre conservation et pour votre bonheur. J'ai vû avec peine que la santé du Chancelier vous avoit donné des inquiétudes, heureusement j'ai appris depuis qu'il étoit parfaitement rétabli, j'espère qu'il ne doute pas du vif et constant intérêt que je lui porte. J'ai bien pensé au chagrin que vous avoit causé la mort de M. Molé, il est si triste de voir ainsi finir les uns après les autres des anciens amis qu'on ne retrouve plus. Nemours et sa femme me chargent de Vous remercier de votre bon souvenir et de Vous dire bien des choses de leur part, ils me soignent avec une constante tendresse. Quant à Clémentine ; elle est retournée chez Elle depuis le mois de Xbre ; et Elle a eu son fils aîné avec une fièvre typhoïde qui l'a fort inquiétée ; il en est à présent entièrement rétabli. Adieu, ma Chère Amie, comptez sur tous les anciens et constants sentimens pour Vous de la vieille solitaire, de

Votre bien affectionnée

MARIE AMÉLIE.

II

MADAME ADÉLAÏDE D'ORLÉANS.

Saint Cloud, jeudi 12 mai 1831.

C'est du fond de mon âme ma chère, que je vous plains et que je partage vos regrets, je sais que vous souffrez doublement et de votre douleur et de celle de votre malheureux père, dites lui combien nous sommes occupés de lui, soyez notre bonne interprète auprès de lui, je vous en prie ; j'avais besoin de vous exprimer ce que mon cœur sent pour vous dans cette cruelle circonstance et combien il vous comprend ; je vous embrasse tendrement

L. ADÉLAÏDE L. D'ORLÉANS.

P. S. Faites moi donner de vos nouvelles et de celles de votre pauvre père. Le Roi, la Reine me chargent d'être leur interprète auprès de vous et de lui, c'est au nom de tous.

(Les lignes suivantes sont de la main de la reine Marie-Amélie.)

C'est de tout mon cœur que je m'unis à ma sœur pour vous dire combien je suis occupée de vous et de votre père, combien je vous plains et combien je partage tous vos regrets ; vous connaissez mon ancienne amitié pour vous.

S^t Cloud, 15 juillet 1831.

Je suis bien fâchée de vous avoir manquée hier, ma chère comtesse, nous étions à Paris ; je crois, et j'espère que la journée d'hier déconcertera un peu tous les mauvais sujets et les agitateurs de tous les partis par l'indignation que le peuple et les ouvriers ont manifestée aux acteurs de ces coupables tentatives. Je vous remercie beaucoup de votre intéressante lettre, et de l'extrait curieux qu'elle contenait ; je regrette que ce soit encore votre projet de venir dimanche, car je ne pourai en profiter ; nous allons passer la matinée à Paris, mais j'espère et je vous demande de m'en dédomager un autre jour. Bonjour, ma chère comtesse, vous connaissez tous mes sentimens pour vous, c'est de tout mon cœur que je vous en renouvelle

l'expression ; soyez, je vous en prie, ma bonne interprète auprès de votre excellent père.

L. ADÉLAÏDE L. D'ORLÉANS.

Neuilly, 24 juillet 1833.

Ma chère comtesse, nous sommes bienheureux, nous venons de recevoir la délicieuse nouvelle que notre chère Louise est heureusement accouchée ce matin après deux heures de souffrances d'un beau garçon, elle et son enfant sont aussi bien que possible. Je sais combien vous partagerez notre joie ainsi que votre excellent père. Je vous embrasse bien contente.

III

M. DE CHATEAUBRIAND.

Paris, 31 juillet 1830.

Sorti hier pour aller vous voir, j'ai été reconnu dans les rues, traîné et porté en *triomphe*, bien malgré moi, et ramené à la chambre des pairs où il y avoit réunion. Aujourd'hui, je suis si découragé par ma *gloire* que je n'ose plus sortir ; je vais entrer dans une carrière périlleuse où je me trouverai presque seul, mais où je me ferai tuer, s'il le faut. Je veux rester fidèle à mes serments, même envers des parjures. Quel malheur d'être si loin de Vous ! point de voiture, aucun moyen de communication.

Mille hommages, Madame, je tâcherai de saisir quelque occasion pour aller jusques dans la rue d'Anjou. La nuit seroit le bon moment, mais je ne puis à cause des frayeurs de M^{de} de Ch., des malades et des réfugiés qui m'ont demandé l'hospitalité. M^{de} R. n'est pas revenue, je m'attends à la voir arriver à chaque instant.

Paris, le 13 mai 1831.

Je me suis présenté à votre porte pour deux bien tristes raisons. Croyez, Madame, à toute la part que je prends à Votre douleur ainsi qu'à celle de Monsieur d'Osmond. Je vais quitter la France, je ne sais si je vous reverrai jamais. Si vous voulez bien me conserver, un souvenir, j'en serai plein de reconnoissance.

Recevez, Madame, je vous prie, avec mes adieux, l'hommage empressé de mon respect.

CHATEAUBRIAND.

IV

LE BARON SÉGUIER,
consul général de France à Londres.

Londres, le 13 août 1830.

Madame,

Quoique très affairé et non moins souffrant, je ne veux pas laisser passer ce courrier sans vous accuser au moins réception de votre lettre du cinq du courant, et de l'incluse que je n'ai pu encore remettre, mais que je remettrai s'il y a lieu.

La manière dont vous parlez de notre nouvel état de choses m'a fait grand plaisir, car elle prouve qu'il se confirme, et c'est la confiance en nous même, avec l'union, qui peut achever de nous sauver. On est ici dans l'admiration de nous ; les papiers anglais ne sont pleins que d'amendes honorables sur notre mauvaise réputation passée ; nous ne sommes plus bons à faire seulement des danseurs et des perruquiers, nous sommes ce qu'il y a de mieux dans le monde après les Anglais. Tous ces nouveaux éloges semblent donnés de bonne foi, et, si nous continuons à les mériter, une noble estime peut se former entre les deux peuples ; nous marcherions alors unis, hand in hand, et le bonheur avec la liberté de l'Europe seraient assurés.

Pouvez vous lire ce griffonage ! ma main me refuse le service.

Adieu, Madame, présentez l'hommage de mon dévouement à votre famille et ne doutez jamais de mon aussi réel que respectueux attachement

B^{ON} SÉGUIER.

V

ADRIEN DE MONTMORENCY, DUC DE LAVAL.

Monsures, 5 Sep^{bre}.

Ma vieille amitié se sent très touchée, très émue des expressions singulièrement tendres et pénétrantes que je viens de lire dans votre lettre du 2. Vous accordez beaucoup d'intérêt et de pitié, à mes nouvelles douleurs. Cet excès de malheur, qui comble la mesure de ma misère, a remué en vous les souvenirs de notre intimité passée. Vous m'adressez de doux reproches que je suis très loin de mal recevoir.

Mais pourquoi ai-je été blessé ? c'est, pour ne rien dissimuler, que, depuis quelques années, notre amitié déjà si vieille, et si intime s'étoit encore resserrée par une confiance sans bornes de ma part. C'est que je vous aimois comme une sœur de mon choix ; c'est que je trouvois en vous, ma chère Adèle, une amie douée de raison, de jugement, de dévouement avec un charme infini dans le commerce de la vie ; il y avoit alors sympathie en toutes choses, en toutes circonstances, entre vous, et moi. Nous étions alors amis dans toute la perfection de ce sentiment.

Ainsi que nos parens nous avoient donné l'exemple de cette union inaltérable, cette seconde génération d'amis me sembloit réunir à la fois ce qu'il y avoit de plus solide, de plus doux et de plus honorable pour le cœur.

Qui donc a changé et bouleversé cet état de choses ? qui a formé de nouvelles amitiés, de nouveaux liens, qui a repoussé nos vieux souvenirs ? ce n'est pas moi. Vous avez raison lorsque vous dites qu'il ne faut pas rompre les vieilles liaisons pour en chercher de nouvelles ; personne plus que moi n'est pénétré de ces puissantes admirables expressions de Shakespeare

« those friends thou hast, and their adoption tried »
« grapple them to thy soul with hooks of steel. »

Je veux répondre à votre procédé avec tendresse, et sans récrimination ; j'irai vous voir incessamment ; s'il ne s'agissoit que de vous aimer comme une ancienne connoissance, de m'en tenir à l'agrément de votre esprit, à la

distracted d'une des maisons les plus agréables qui existent encore à Paris, ce seroit déjà fait, ou plutôt, je ne vous aurois témoigné aucun dissentiment. Vous n'avez à vous plaindre de mes froideurs que parce que vous étiez placée beaucoup plus intimement dans mon affection, dans mon estime, dans ma confiance ; encore une fois, je le répète, j'irai vous voir à ma 1^{re} course au val, je vous serrerai la main comme autrefois, et nous essayerons tous deux de fermer cette playe et de guérir cette profonde blessure.

Je retourne demain pour quelques jours à la r. de l'université ; et bien loyalement je vous déclare, ma chère adèle, que j'ai été bien sensible à la lettre [que] je répons.

Je remets à Mad. Recamier ce mot pour vous, je pars pour Genève, et vous savez les consolations que j'y vais chercher : ne seroit-ce que ce secret, en commun avec moi, notre amitié seroit éternelle, et à l'abri des révolutions ; la France, le pauvre pays pourroit être bouleversée dans ses entrailles que notre vieille amitié fraternelle n'en pourroit être altérée, n'importe la différence de nos couleurs.

Ainsi pardonnez moi ma solitude, et jurez moi amitié ; c'est un serment qui ne sera changé, ni violé par moi.

ADRIEN.

Samedi 28.

Écrivez à M. Louis Bellanger, poste restante à Genève.

17 mars, Gênes [1831].

Avant hier soir à 11 h. 1/2 lorsque je lisois quelques pages angloises de Walter-Scott pour endormir mes chagrins sans y réussir, est entré dans ma chambre un ambassadeur poudré, de la meilleure compagnie, de doctrine pas si bonne à mon sens, mais si agréable dans les manières et si amical dans les souvenirs, que j'ai joui beaucoup de cette visite inattendue.

Vous pénétrez que c'est d'un de vos amis, ou au moins d'une de vos connoissances que je veux parler ; il alloit en toute diligence là où je l'avois accueilli, il y a cinq ans, avec sa femme et sa famille.

Depuis mon départ de Paris, je n'avois rencontré si bonne, intéressante, instructive conversation ; cet entretien a éclairci, a raffraichi toutes mes

idées sur des sujets, des complications bien confuses pour ma pauvre ignorance.

Il est reparti immédiatement en toute diligence pour sa destination.

Il me paraît évident que vous êtes trop loyal dans votre cabinet pour ne pas vouloir de guerre, pour en rejeter les horreurs et les chances, à quelque prix que ce soit, pourvû que vous soyez les Maîtres, ce qui peut n'arriver pas ; il est permis de s'en inquiéter.

Vous étiez bien aimable, amical dans votre d^{nière} lettre. Vous vouliez me consoler de choses inconsolables ; ce qui n'est pas dans la puissance humaine. Vous reverrais-je dans quelques semaines, quelques mois ? Je ne le sais. Toujours, et dès ma jeunesse, j'ai eu horreur des injures et des outrages qui ne peuvent se venger avec l'aide d'un seul bras ; me garantirez vous le repos dans la dignité ? dans toute l'Europe, je puis voyager. Mon nom, j'ose le dire, est un noble passeport, ma conduite une bonne lettre de recommandation ; avec ces deux choses, je puis aller, séjourner dans toutes les monarchies de tous les tempéramens, comme dans les 22 républiques de la Suisse ; je trouve ma place au 1^{er} rang de la société, à Genève, comme à Londres, Vienne, Rome, etc. Chez nous, il n'y a rien de cela ; ce nom et cette conduite, c'est un soupçon, c'est une surveillance, une perquisition.

Dieu m'est témoin que les nobles inconvénients, les dangers, je ne les appréhende pas.

En vérité, je ne sais si ce n'est pas une inconvenance, un mal-à-propos de causer ainsi tout haut, et de vous importuner de mes irrésolutions ; quoiqu'il en soit, c'est la franchise de l'amitié ; et la mienne est de si vieille date et de si bonne trempe que vous n'avez jamais pû recueillir un plus sincère hommage. ;

Je m'étonne que notre amie Juliette ne m'envoie jamais un souvenir ; je m'en sens plus humilié que blessé, puisqu'enfin j'étois le plus ancien de ses amis ; j'ai souvenance d'une petite lettre sans réponse au commencement de l'année.

Mille complimens à Poz... ; j'avais vû son neveu à Florence, aimé et goûté dans la meilleure compagnie.

25 mai, Milan [1831]

Une lettre du 17 que je reçois à l'instant de Caroline m'informe de l'objet d'une course qu'elle fesoit à Paris pour donner à votre pauvre père un témoignage de son intérêt à sa profonde douleur. Cette douleur, ma chère amie, est également la vôtre ; et qui sait mieux que moi en mesurer l'étendue, et apprécier tout ce qu'elle renferme d'amertume ! une mère dont jamais vous ne vous étiez séparée ; la famille la plus unie, la plus dévouée, la plus intimement dévouée les uns envers les autres qui exista jamais ! je connois donc tout ce que vous devez souffrir, tout le poids de cette insupportable douleur, tout ce que le ciel a réservé de chagrins pour les vieux jours de votre si bon et si vénérable père. Veuillez lui offrir les intimes hommages de ma vieille amitié héréditaire ; je sens pour lui ce que sentiroit mon angélique Mère, si elle étoit encore sur cette terre ; dans toutes les circonstances qui nous brisent le cœur, nous devons les partager ; nous aimer beaucoup enfin, par la raison que les sentimens prennent une double force lorsqu'ils sont transmis de génération en génération.

Voilà, ma très chère Adèle, l'expression des 1^{ers} mouvements que produit dans mon âme si ouverte à toutes les émotions douloureuses la lettre de Caroline. Veuillez, je vous en conjure, vous en pénétrer, et offrir aussi à votre frère les assurances de toute ma sensibilité.

Le 4 de ce mois, je vous répondois, et je vous disois les alarmes que me causoit la poitrine de mon petit compagnon. C'est cette cruelle maladie qui nous retient ici depuis 5 semaines ; il est en convalescence à présent ; le médecin très habile se flatte que la playe au poumon est cicatrisée ; nous espérons pouvoir nous mettre en route dans une 12^{aine} de jours. Nous voyagerons lentement avec les plus excessives précautions ; nous irons d'abord séjourner à Lausanne ; c'est là que je vous demande une réponse ; vous ne la refuserez pas à une vieille amitié qui sympathise si étroitement avec vos chagrins. À Lausanne, je prendrai mes dernières résolutions, c. à. d. des résolutions pour quelques semaines, quelques mois ; ce n'est pas la moindre des peines que de vivre toujours dans le doute, et d'user sa vie dans l'incertitude du lendemain.

Les papiers f^{ois} annoncent que leur héros est parti pour Genève. Je n'apprends pas que Juliette ait encore prit ce parti. Mais quel est

l'établissement que va former son ami ? et de qui le compose-t-il ? son génie et sa femme ne lui suffisent pas. C'est sans doute à la campagne qu'il va le poser, on m'avoit parlé de Coppet ; cela n'appartient-il pas à la veuve d'Auguste ?

J'ai vu des arrivans de Vienne qui disent des merveilles de votre ami Marm., de ses habitudes avec un jeune homme de 20 ans, et de ses intimités avec un ministre de Po. Il y a là dedans plus de diplomatie que d'affection.

Adieu, chère et malheureuse amie ; quelque soit votre sort et le mien, je ne cesserai de vous aimer de la tendresse la plus fraternelle.

VI

M. THIERS

Madame,

Je vous demande pardon de ne pas avoir répondu plutôt à votre aimable lettre ; quand vous recevez ma réponse, vos vœux seront ou déçus ou accomplis.

Vous savez que j'ai toujours le plus grand penchant à faire ce qui vous est agréable, et à me conserver votre amitié ; permettez-moi de ne pas vous en dire davantage aujourd'hui, et de faire ce que je n'ai jamais fait, c'est à dire le mystérieux.

En attendant que j'aie le plaisir de vous voir, agréez, madame, l'hommage de mon respect et de mon attachement.

A. THIERS

Jeudi 14,

Madame,

Je suis tout disposé à prendre votre femme de chambre, mais à une condition c'est que vous ne l'avertirez que lorsque je vous donnerai le signal ; alors je vous prie de l'envoyer prendre, de me la faire arriver sur le champ, sans aucune explication préalable. Quant à moi, je la mettrai en voiture et la ferai partir sans qu'elle ait pu voir toute la nation Carliste et prendre leurs ordres, leurs instructions, et surtout leur *télégraphie*. Je vous demande pardon de ces précautions, mais, depuis que ma fatale destinée a fait de moi un chef d'assassins, Elle en a fait aussi un geôlier, et je suis obligé à mille manœuvres révoltantes.

Adieu, madame, croyez-moi l'un de vos amis les plus respectueux et les plus dévoués

A. THIERS

Samedi matin 24.

Madame,

Vous auriez grand tort de croire que je vous ai oubliée, car ce serait me supposer ingrat. Je ne le suis pas, je vous assure, et je songe toujours avec une reconnaissance bien sentie à la bienveillance que vous m'avez témoignée. Ce n'est pas chose si commune que la bienveillance pour la si mal accueillir. Mille affaires, mille soucis m'ont toujours empêché d'aller vous présenter mes hommages. Je n'ose même plus en former le projet, tant j'acquiesce l'expérience de l'instabilité de nos pauvres projets à nous, gens tourmentés. Je saisirai la première occasion de votre passage à Paris pour aller vous demander ma grâce. En attendant, je ne manquerai pas d'attacher un grand prix à votre recommandation en faveur de M. de Chateaugiron. Je le sais homme de mérite et d'expérience et propre à bien administrer. J'ai beaucoup et beaucoup de candidats, mais je vous promets de placer celui-ci en bon rang.

Croyez, Madame, à mon respectueux et sincère attachement.

A. THIERS

11 septembre 1834.

VII

M. HYDE DE NEUVILLE

de la préfecture de police, 18 juin 1832.

Je vous remercie mille fois, Madame ; je reconnais, à votre obligeante lettre adressée à Madame de Neuville, votre bienveillante amitié pour moi, vous savez tout le prix que j'y attache et combien je vous suis dévoué ; *quand même*, je viens vous demander un service, c'est, quelque traitement qu'on me fasse éprouver, de ne rien demander pour moi à un gouvernement dont je n'accepterais aucune faveur... je ne le crains point, je ne l'aime point et, après ce qui vient de se passer, vous pouvez concevoir aisément tous les sentimens que je lui voue. Il n'a rien contre moi, il le sait ; il sait plus, il sait *qu'il ne peut rien avoir contre moi* car il n'y a pas une de mes actions qui ne puisse être produite au plus grand jour, mais il a voulu justifier des mesures odieuses, arbitraires, et il s'est empressé de profiter d'une accusation absurde, qui part d'un courtisan du pouvoir ou d'un sot, pour mettre en avant des noms que la France connaît et qu'à juste titre elle estime. C'est à nous maintenant à *demandeur compte de l'accusation*. Pour moi, j'étais très éloigné de croire qu'il fut utile de conspirer contre un gouvernement qui sait si bien se suicider et travailler à sa ruine ; je disais à tous, *laissez faire* et je suivais cette règle avec autant de modération que de patience ; je mettais quelque dignité, après m'être retiré des affaires en homme de cœur, à garder le silence, et à attendre tout, *du tems, de la raison publique, de la force des choses*,... mais, enfin, on me déclare la guerre ; je l'accepte et j'espère que toute la France sera pour moi. Un ilote est encore bien fort quand il a du sang français dans les veines, du courage et l'amour le plus sincère du pays et de ses libertés, enfin quand il peut publier tous ses actes et afficher tous ses écrits.

Voici la lettre que je reçois à l'instant d'un homme de beaucoup de talent dont les opinions ne sont pas les miennes.

« Votre arrestation m'a causé autant de douleur que de surprise ; je suis moi-même à moitié proscrit, mais, si le ministère et l'assistance d'un homme auquel votre caractère public et privé a inspiré une haute estime, peuvent vous être utiles, disposez de moi. »

Si cette lettre était tombée aux mains de M^r le procureur général de Rennes, ce serait là un chef grave d'accusation ; un homme du mouvement, écrivant à un légitimiste *disposez de moi* — à coup sûr j'ai dirigé non seulement les mouvemens de l'ouest mais aussi les républicains de l'église S^t Merry — il y a des hommes qui ne conçoivent pas qu'on puisse avoir du cœur et se montrer noble et généreux dans tous les partis.

Adieu, Madame ; je souffre encore beaucoup ; je vais demander au juge d'instruction une maison de santé ou M^{me} de Neuville pourra me suivre ; je suis, du reste, accablé de soins par M^r Carlier qui a bien voulu me retirer chez lui, et me faire sortir d'un nid de voleurs, mais mon état de faiblesse exige des soins particuliers. Je verrai si M. le juge d'instruction croit ma parole aussi sûre que des verroux. Agréez l'hommage de mon respect et de mon attachement

HYDE DE NEUVILLE

VIII

L'AMIRAL DE RIGNY

Paris, lundy [1832].

J'espère, Madame, que vous êtes plus au courant que moi d'une situation qui me paraît s'embrouiller de plus en plus ; vos amis vous instruisent, et, comme on me dit qu'ils se plaignent de moi, je n'ose, devant vous, être trop contradictoire.

Il est bon cependant, que vous sachiez, (bon, j'entends pour moi), du vrai, sans le vernis obligé.

M. de Broglie était un homme trop honorable pour que je fasse une objection personnelle et, malgré quelque précipitation désobligeante de la part du Roi envers mon oncle, accusé déjà, si je refusais, de faire manquer une combinaison si difficile à terminer, j'acceptais si le duc de Broglie se décidait.

Cela se passait le *dimanche* ; le mardi, M. de B. apporta ses conditions au Roi : il s'agissait de Guisot, Seb... et un autre qu'il fallait faire entrer sans portefeuille.

Ici, je fis objection, et contre le système des ministres sans portefeuille et un peu contre l'invasion trop complète de ce qu'on appelle les doctrinaires, et j'offris ma place ; Barthe en fit de même, et Thiers déclarat qu'il ne croyait pas cette combinaison possible avec la chambre.

C'était un *sine qua non* de la part du duc de B. ; force fut de retourner à Dupin ; à l'heure ou je vous écris, on attend sa réponse et son arrivée. Je n'y compte pas trop, car c'est un singulier personnage qui n'acceptera pas la présidence du maréchal.

Je passe rapidement sur les épisodes et les intrigues ; toute la mienne est là sous vos yeux et, plus que jamais, je désire d'être hors d'un cercle vicieux où on ne peut dire la vérité sans choquer quelqu'un, ou blesser ses amis, où la prévoyance est taxée de dissolvance et les calculs raisonnés de calculs égoïstes.

M. de Talleyrand part demain soir. Le dehors ne s'embellit pas ; Matuchewitz a fait manquer à Londres une *Coërtion fiscale* qu'aurait sans lui adoptée la conférence.

Pozzo crie sur les toits à Vienne que c'est une horreur de vouloir dépouiller encore le roi de Hollande ; la Prusse ne veut pas de nos rassemblements de troupes, pas de siège d'Anvers, et se borne à ne rien dire contre la coercion navale que chaque jour rend désormais illusoire ; chacun parle de sa dignité nationale, de son intérieur et prétend ne plus rien sacrifier au notre. Voilà comme nous allons aborder la session, et de plus les récriminations et le reste.

Je vous confie ces embarras, Madame, dont les doctrinaires ne nous sauveraient pas !

On peut voir maintenant si j'avais tant de tort, en priant de différer les épousailles, et de ne pas presser le départ, toujours à tems, des princes, de Gérard, et de tout ce ndemo belliqueux.

Quant à la composition ministérielle, j'ignore ce qui se fera. Le maréchal a été soufflé de mettre d'Argout aux aff. étr. il veut Bassano ou Rayneval et tous les deux ; moi, si j'ai voix et que je reste, je demanderai Thiers. On dit qu'Humann ne veut plus ; M. Louis en tous cas ne voudra plus rester, Montalivet dit qu'il se retirera, mais le Roi veut encore essayer de s'arranger avec Dupin.

Voilà des noms et des projets en l'air ; veuillez les prendre pour ce qu'ils valent et n'en pas nommer le narrateur, votre humble et dévoué, Madame.

H. de R.

Il est 9 heures du matin, et rien de fait ou du moins de connu pour moi.

Le Roi est réellement le plus embarrassé, et s'est embarrassé lui-même.

M. de Broglie a décidément refusé encore, hier soir, d'entrer sans le cortège qu'il demandait.

Reste toujours la question de savoir si on le prendra tel qu'il veut être accompagné ou si on essayera une combinaison entre lui et Dupin exclusivement, alors viennent les embarras des noms : Human ne veut entrer qu'avec M. de Broglie. Sans M. de Broglie, on ne trouvera pas de ministre des Aff. Étr.

Mais peut être, après tout, vois-je mal de mon coin ! le dehors n'est rien moins que complaisant et le deviendra d'autant moins encore.

Thiers est furieux contre les *doctrinaires* de ce qu'ils ne veulent céder sur rien ; on se brouille avec ses amis ; on s'envenime mutuellement et la partie va grand train.

Je crois cependant que ce soir on finira par un méli-mélo. Je m'arrache les cheveux d'être dans cette galère car la *rame est inutile*.

Adieu, Madame ; tout cela est bien triste, mais j'espère que cela l'est moins a Pontchartrain que dans la rue d'Anjou où je craindrais bien d'être mal famé en ce moment.

Mille hommages.

Mercredy matin.

jeudi, à 8 h du matin

Voilà, Madame, le plus pénible, le plus laborieux, et le plus forcé des accouchements ministériels.

Nous sommes restés enfermés aux thuilleries de deux heures à minuit. On criera au ministère *Polignac* et c'est cette considération qui m'a décidé a ne pas me séparer de l'ad^{on} nouvelle.

je crois fermement à la majorité ! Alors ! Alors.

Pardon de ce décousu mais j'en suis encore ahuri.

Mons, 14 octobre [1835]

J'ai reçu ici un billet de vous qui n'était pas destiné à aller si loin ; je n'ai pu y répondre plutôt.

Après avoir balloté, cahoté un rhumatisme pendant deux mois par terre et par mer, le premier moment de repos a été une crise dont je ne prévois pas la fin. Le jour même de mon arrivée ici, j'ai eu une attaque sur la poitrine et les poumons, et, depuis 8 jours et huit nuits, j'étouffe dans des angoisses sans cesse renouvelées ; je suis couvert de sangsues, de cataplasmes et de vésicatoires, et je compte les heures, les minutes de chaque jour et de chaque nuit. En ce moment même, je vous écris sur mon séant ; j'ai peine à finir chaque mot. Ce voyage me coûtera cher peut être.

Jugez du spectacle que je donne à une femme grosse, nerveuse et malade. Je ne sais quand j'aurai du repis et si je pourrai reprendre la route de Paris. J'ai fait venir mon médecin qui était à la suite de M^{de} Thiers et qui va être obligé de s'en retourner.

Je pense aux plaques du maréchal qui seraient ici bien insuffisantes.

Adieu. Madame ; ayez quelque pitié d'un agonisant en lui donnant quelques lignes

mille hommages

H. DE RIGNY

Mons, 15.

Je vous remercie bien d'avoir pensé à moi. C'est une bien bonne distraction pour un malade qu'un souvenir d'amitié ; je suis dans un assez triste état ; je suffoque jour et nuit. Les douleurs aigües ont un peu cédé, mais il me reste un mal que je ne comprends pas et que je crois n'être pas plus compris des médecins ; le mien vient de repartir pour rejoindre la caravane avec laquelle voyage Thiers.

Vous me dites que j'ai eu tort de partir avant que rien ne fut décidé ; mais d'abord rien ne devait se faire qu'au retour de Thiers, et je ne prévoyais pas que je serais impotent. Ce qui se fera, je ne le sais ; j'ai eu une explication avec le Roi la veille de mon départ. Son embarras est grand, entre Gérard, auquel il a promis, et Sebastiany auquel il a promis encore.

Celui-ci veut s'en retourner à Londres maréchal ; l'autre veut la légion d'honneur ; il faut que ces prétentions là soient satisfaites avant les miennes. Cependant, aux tourments que j'endure et qui ne sont dus qu'à ce voyage de Naples, il me semble qu'on me devrait compter aussi.

J'aurai fait triste figure à votre dîner de M^{de} de Lieven, moi qui n'ai pas voulu aller à Petersbourg. Maison ne demanderait mieux que de donner sa place à Sebastiany.

Du reste, je ne sais rien de ce qui se passe, je désire beaucoup être en état de monter en voiture car je m'ennuie fort ici. Mais comment faire avec 3

vésicatoires, des cataplasmes et des synapismes sur tout le corps ; la patience commence à être à bout.

Quant à M^{de} de Rigny elle quitte décidément le pays, ce qui la force à rester jusqu'à la fin du mois pour ses arrangements de cloture.

Voulez vous faire mes compliments à M^r Pasquier.

J'aurais voulu lui dire mon entrevue avec le Roi qui m'a dit qu'il n'y avait plus que Duperré qui fit obstacle et qu'il était, lui, consentant à me nommer amiral.

Adieu, madame, que votre bonté ne s'épuise pas.

mille hommages

H. DE R.

À moins d'empêchements absolus, je compte arriver à Paris lundi 26. M^{de} de Rigny vient avec moi, et le médecin qui m'a traité m'accompagne une partie de la route ; c'est une entreprise que je fais car je ne sais si je supporterai la voiture. J'ai beaucoup souffert ; depuis hier je suis plus calme et j'ai enfin pu dormir artificiellement deux ou trois heures. J'étais venu ici pour des affaires dont il m'a été impossible de m'occuper. Je les laisse en souffrance ; quant à celles de Paris, je m'en occupe encore moins ; il paraît qu'on trouve des difficultés à tout. Je ne sais pas ce qui fait dire que je demande qu'on renvoie Seb. de Londres pour m'y mettre ou qu'on renvoie Dup. de la marine pour m'y mettre encore. Je n'ai rien demandé de tout cela ; je ne desirais la place de personne, j'ai le jour de mon départ, demandé au Roi quelles objections il avait à me nommer amiral, il a fini par me dire aucune !

Je demande un grade qui n'est et ne peut être l'ambition de personne, mais il faut que je trouve là Seb. à la traverse. Les arrangements ministériels devaient se faire au retour de Thiers ; la vérité est que si on ne les brusque pas, il ne se fera rien.

Je serai vraisemblablement plusieurs jours à Paris sans pouvoir sortir. Si M. Pasquier pouvait disposer d'un ¼ d'heure pour moi, je lui en serai bien reconnaissant, le mardi ou le mercredi ; de cette manière, j'aurai de vos nouvelles.

J'ai besoin de vous dire combien j'ai été sensible à vos bonnes attentions,
et de vous renouveler tous mes hommages.

H. DE RIGNY.

Mons, ce 22.

IX

M. DUCHATEL

Londres, 1^{er} novembre 1848
Lowndes Square,

Nous venons de nous établir de nouveau à Londres, madame, et l'on m'écrit que vous êtes de retour à Paris. Je profite de ce rapprochement pour me rappeler à votre souvenir. Je ne sais quand il nous sera donné de nous revoir ; je doute toujours que ce soit bientôt. Je cherche à ne pas penser à cette époque du retour ; c'est la meilleure manière d'éviter les déceptions et l'impatience.

J'ai trouvé bien des malades à Claremont. La Reine surtout et le Pce de Joinville ont été cruellement atteints. Je crains que la Reine ne se remette difficilement. Les médecins ont déclaré pendant un grand mois qu'ils ne comprenaient rien à ces maladies si opiniâtres ; ils les attribuaient à une influence du choléra, bien qu'elles eussent des caractères complètement contraires. Enfin, il y a deux jours, on a eu l'idée d'analyser l'eau ; on l'a trouvée empoisonnée et contenant je ne sais quelle substance de plomb.

Alors on a examiné tous les symptômes, et l'on a reconnu que toutes les indispositions n'avaient d'autre cause que l'empoisonnement, qui est attribué à quelque dérangement dans les conduites qui amènent l'eau. Le Roi lui-même, et les princesses qui ne sont pas malades, ont les gencives bleues et portent la trace du poison. J'ai bien peur que la Reine n'en soit frappée trop gravement pour permettre d'espérer un retour complet à la santé. C'est ce que disaient hier les médecins.

L'horizon politique me paraît bien sombre. On dit ici que l'élection de L. Bonaparte est inévitable. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? je ne me permets pas de prononcer. Je crains avant tout, pour notre pays et pour la société, la domination de cette coterie républicaine qui n'a ni principes d'honnêteté, ni capacité de gouvernement et qui nous mènerait lentement et sourdement aux mêmes abîmes que la république rouge.

Veillez me rappeler à l'amitié du Chancelier. Ma femme me charge de tous ses souvenirs pour vous. Daignez agréer l'hommage de mes sentiments de respectueux attachement

D.

X

MADAME LENORMANT,

Nièce de M^{me} Récamier.

Ce 1^{er} juillet 1848.

Chère Madame, j'ai vu hier chez ma tante le petit mot que vous avez bien voulu adresser à M. Ampère et c'est dans les circonstances présentes une joie vive que d'entendre parler de ses amis.

Ma tante va assez bien ; elle a traversé ces affreuses journées avec tout le courage qu'on pouvait attendre d'elle. Nous avons été séparés trois jours entiers d'elle, sans lettres, ni communications. C'était une horrible angoisse. Hélas, et qu'est-ce qui n'était pas angoisse dans ces terribles moments ! pendant cinq jours et cinq nuits, je ne voyais qu'à de rares intervalles mon mari dont la légion et le bataillon ont tant souffert, et je craignais à toute heure de le voir revenir blessé ; ils ont perdu 8 hommes et comptent 80 blessés. Pour lui, le ciel l'a protégé.

Aynard de La Tour du Pin a été blessé d'une balle et même depuis l'extraction souffre toujours beaucoup. M. Beaudon souffre peu, mais sa belle-mère a dit à ma tante qu'avant plusieurs jours encore on ne serait pas certain d'éviter l'amputation.

Le duc de Noailles est revenu à Paris le vendredi 23 avec son fils Jules ; l'un et l'autre ont fait le service le plus actif dans la 10^e légion. Mais cela ne suffisait pas au jeune courage de Jules de Noailles, il a échappé à son père, s'est joint à la garde mobile, a traversé avec elle à plat ventre sous le feu des insurgés le pont du canal S^t Martin, s'est battu à la barricade de la Bastille et son père l'a ramené mercredi à la duchesse de Noailles après l'avoir, disait-il, un peu grondé de son héroïsme, mais en étant bien fier.

Sitôt qu'on a pu sortir, on s'est cherché avec un empressement bien mêlé de terreur. Au milieu de toutes ces circonstances si effroyables dont l'âme est encore navrée après la victoire, l'état de M. de Chateaubriand a fait de rapides progrès vers une fatale conclusion. Je venais d'être un mois sans le voir quand mercredi je suis allé chez lui. Sa maigreur est effrayante, il

tousse presque sans cesse et il s'est joint à ses autres maux un catarrhe à la vessie qui lui cause par intervalles des douleurs très aiguës. Hier on n'a pas pu le lever. Il m'a semblé que cet état de douleurs physiques avaient plutôt reveillé qu'abattu ses facultés morales. Il m'a parfaitement reconnue et m'a témoigné même une affection qui m'a touchée.

Quelques traits d'héroïsme de ces petits mobiles que je lui ai racontés l'ont vivement ému. Il parle peu toujours, sa figure est beaucoup plus altérée mais l'expression y vit. La douleur a vaincu la paralysie. C'est plus déchirant à voir ; c'est moins triste, l'être intelligent reprend l'empire. Mais je crois, chère Madame, que cela ne peut pas durer long-tems. Le catarrhe à la vessie dans les circonstances de maladie où se trouvait déjà M. de Chateaubriand est des plus dangereux. Nous approchons donc de ce terrible moment qui sera le plus rude coup pour ma pauvre tante ; à mesure que je le vois approcher j'en conçois plus d'effroi. Elle ne le voit pas et ne juge pas de l'altération de sa figure ; il est fort patient et même dans les plus vives souffrances se borne à gémir sans se plaindre, cela contribue à lui faire illusion. Adieu, chère Madame, agréez mille tendres et respectueux hommages.

ce 3 juillet 1848.

Chère Madame, M. de Chateaubriand a reçu l'extrême onction hier à deux heures. Ma pauvre tante s'est établie hier dans cette maison pour ne plus la quitter. Vous imaginez aisément l'état où elle est ; hélas ! ce malheur est prévu depuis bien long-tems, et il semble frapper à l'improviste. Il a une fièvre violente, une toux presque continuelle. Il ne dit rien et souffre avec une admirable résignation.

Ma pauvre tante épie là, au pied de ce lit, une parole, un mot, un adieu, qui ne viendront peut-être pas. Mais il sait qu'elle est là et n'y souffre nul autre.

Je vous ferai donner le bulletin de la journée et de la nuit prochaine, si tout n'est pas fini avant la nuit.

Mille hommages.

Jeudi [6 juillet 1848].

Je ne reçois rien de vous, chère Madame, mais vous devez avoir appris par M. Lenormant la fin de M. de Chateaubriand ; hélas ! vous devinez bien l'état de ma pauvre tante. Elle ne peut croire encore à ce malheur ; l'étourdissement de ce terrible coup, la fatigue physique l'empêchent de sentir le vide dont je suis plus épouvantée que je ne puis dire. Il faut espérer que le bon Dieu nous viendra en aide, car je ne sais ce qui serait assez puissant pour la soutenir dans de tels momens, si ce n'est une grâce d'en haut.

La cérémonie religieuse aura lieu samedi à midi précises à l'église des Missions ; le corps, déposé d'abord dans les caveaux, sera dans quelques jours transporté à S^t Malo.

À partir du dimanche après la réception des derniers sacremens, que M. de Chateaubriand a reçu avec toute sa connaissance et beaucoup de joie, il n'a plus adressé un mot à qui que ce soit. La fièvre qui avait une terrible intensité l'accablait, il était très rouge et entendait pourtant sans doute ce qui se faisait autour de lui, car il faisait un effort pour soulever ses paupières quand on s'approchait du lit, mais hélas, n'y parvenait pas. Mardi, à huit heures et demie, sa vie s'est éteinte tout doucement, sans agonie, sans souffrance. Ma pauvre tante, M. Louis de Chateaubriand, l'abbé de Guerry et une sœur de Marie-Thérèse étaient seuls présents dans cette chambre à ce solennel moment.

On n'a point retrouvé de testament ; les scellés ont été apposés, ce qui me fait croire que M. L. de Ch. n'a accepté la succession que sous bénéfice d'inventaire. L'ébranlement est tel pour ma pauvre tante que ses idées sont encore toute confuses et, jusqu'à présent, elle n'a exprimé aucun désir, formé aucun projet. Elle confond, dans la même douleur, deux douleurs bien différentes, deux pertes bien intenses, celle de M. Ballanche et celle de M. de Chateaubriand. Hélas, c'était la meilleure part de sa vie et je n'ose regarder en avant.

Vendredi 7.

Cette lettre que j'avais laissée hier ouverte sur ma table, chère Madame, a été interrompue parce que j'ai été passé la journée à l'Abbaye aux bois. J'y

ai trouvé la lettre que Monsieur Pasquier m'a fait l'honneur de m'écrire et qui a vivement émue ma tante.

M. le Chancelier permettra que je ne lui réponde pas aujourd'hui. Je viens aussi de recevoir à l'instant votre billet d'hier. Je vais le porter à ma pauvre chère tante. Il est bien certain que votre amitié est celle sur laquelle elle compte le plus, que votre nom est celui qu'elle prononce le plus et que vous êtes, chère Madame, la seule personne qu'elle pourrait voir avec joie. Je vais lui dire votre tendre pensée, je sais d'avance qu'elle en sera profondément attendrie. Je ne sais pas si elle l'acceptera. Je ne pense pas qu'elle veuille quitter Paris tant que le corps de M. de Ch. y sera. De plus, elle a une vive inquiétude du parti qui va être pris pour la publication des *Mémoires* et voudra être édifiée à ce sujet. Le seul désir qu'elle m'ait témoigné c'est de faire le voyage de S^t Malo. La route la plus courte est celle de Caen. Peut être nous arrêterions nous quelques jours ou quelques semaines chez moi en Normandie avant de continuer ce triste pèlerinage. Je vous écrirai sans doute demain et vous manderai ce qu'elle aura résolu.

Mille respectueux et tendres hommages.

Ce 8 au soir.

Chère Madame, c'était aujourd'hui une cruelle journée et dont ma pauvre tante a bien souffert. Elle est dans un accablement qui fait pitié.

Je lui ai lu votre bonne et tendre lettre, elle en a été vivement émue ; personne mieux que vous ne la comprend, personne mieux que vous ne sait la plaindre, personne plus que vous ne pourrait la consoler. L'hospitalité si tendre que vous lui offrez aurait eu pour elle le seul charme qu'elle puisse encore ressentir, mais elle ne veut pas quitter Paris sans être éclaircie sur beaucoup de points qui l'inquiètent. M. Vertamy, qui était le conseil et en quelque sorte l'homme d'affaires de M. de Chateaubriand, absent de Paris, y est revenu seulement aujourd'hui. C'est par lui qu'on connaîtra les volontés de M. de Ch., au moins relativement à ses mémoires. Ma tante est d'ailleurs chargée d'accomplir un des legs de M. de Chateaubriand, c'est-à-dire de remettre à la ville de S^t Malo le portrait de Girodet qui était déposé chez elle.

À la nouvelle de la mort de M. de Ch., le duc de Noailles est sur le champ revenu de Maintenon. M. Briffaut entoure aussi ma pauvre tante des

soins les plus délicats. Mais, hélas ! qu'est-ce que tout cela pour son pauvre cœur brisé ? De projets, nous n'en formons aucun. Elle dit qu'elle a peine à suivre, à lier, à retrouver ses pensées. Dans quelques jours peut-être pourrons-nous la déterminer à quelque chose. Je désirerais bien ardemment qu'elle s'éloignât au moins momentanément de l'Abbaye aux bois ; si vous aviez été à Chatenay, peut-être aurait-elle été vous y retrouver.

Paul David va tout à fait bien ; sa chute n'a été qu'un accident sans suite fâcheuse et, grâce à Dieu, cette inquiétude là est du moins épargnée à notre pauvre affligée. Adieu, chère Madame, agréez le tendre hommage de mes sentiments.

ce 6 août [1848].

Vous avez écrit à ma pauvre tante, chère Madame, une bonne, longue et si tendre lettre qu'elle lui a fait du bien. Elle me charge de vous en remercier vivement. Votre langage est si tendre, si délicat, si sensible et si sensé que, de toutes façons, il devait arriver à son cœur. C'est avec une extrême émotion qu'elle l'a entendu. Elle veut que je vous dise combien vous avez bien su lui dire les seules choses qu'elle puisse entendre. Ses impressions, ses sentiments sont en parfaite harmonie avec ceux que vous exprimez ; elle se travaille dans le sens même que vous lui conseillez et elle *dit* qu'elle croit qu'elle obtient quelque chose. Peut-être, en effet, commence-t-il à y avoir quelque chose de moins âpre, de moins amer dans sa douleur ; mais, il ne faut pas se le dissimuler, le vide est infini. Rien ne l'intéresse plus, rien ne la touche plus, elle est comme absente d'elle-même. À force de prières, j'ai obtenu qu'elle sortît un peu presque tous les jours (elle ne voulait plus sortir de son appartement), mais c'est là tout. Elle ne dort point et sa pâleur est effrayante. Quand je m'inquiète de sa santé, elle me répond qu'elle s'étonne encore de supporter de tels coups. J'aurais voulu pour tout au monde lui faire quitter Paris ne fut-ce que pour quinze jours ; je n'obtiens rien, car je compte bien peu sur la promesse qu'elle me fait de venir me retrouver en Normandie. Aussi, chère Madame, j'ai le cœur bien navré. Ma santé est si détruite que, depuis six mois, je ne crois pas avoir eu huit jours sans souffrance. On me presse d'aller prendre les eaux bonnes à la campagne puisque je ne peux pas aller les prendre aux Pyrénées, et je partirai samedi prochain pour profiter des derniers jours de

chaleur. Mais, quoiqu'il en soit, je ne consentirais peut-être pas à partir si je n'espérais un peu que cette absence la déterminera à partir aussi.

Voilà où nous en sommes. M. Ampère ne la quittera pas. Si elle venait en Normandie, il irait passer ce temps en Angleterre et Paul l'accompagnerait chez moi, mais, je le répète, j'espère bien peu qu'elle se décide. Ses pauvres yeux ont achevé de se perdre dans toutes ces émotions et ses larmes. C'est un obstacle de plus à lui faire arriver la moindre distraction.

La famille de M. de Chateaubriand est indigne pour elle ; croirez vous que L. de Chateaubriand, après avoir assisté avec elle à cette dernière et terrible scène de la mort, témoin de son dévouement si rare, si complet, si angélique, n'a pas même mis une carte chez elle, n'a pas éprouvé le besoin de lui exprimer sa reconnaissance au nom de toute la famille de l'ami qui sans elle aurait été livré à des gens de service...

Le portrait de Girodet est légué à S^t Malo, ma tante le savait, elle a prévenu toute demande et fait écrire au maire qu'elle était chargée du soin de remettre ce legs à la ville natale de M. de Ch. Elle vient d'en faire faire une copie qu'elle garde, mais, hélas, qu'elle ne verra pas. Le buste en marbre de David est légué au château de Combourg. Ma tante attend que M. L. de Chateaubriand le fasse réclamer. Dieu sait avec quelle mauvaise grâce cela sera fait. Tout porte la trace des volontés de M^{me} de Chateaubriand. Elle a abusé de l'affaiblissement de son mari pour lui faire signer avant sa mort à elle toutes sortes de dispositions qui n'auraient pas été sa volonté à lui ; et, comme sa mémoire était tout à fait éteinte, il n'en avait nulle conscience.

C'est grand pitié !

M. Piscatory, que j'ai vu au moment de son départ pour Tours, m'avait promis de vous parler de moi.

Adieu, chère Madame, permettez-moi de vous demander d'écrire encore, d'écrire de tems à autre à votre pauvre amie. De tous les amis qui lui restent encore, elle dit que vous êtes celle de [qui] l'absence lui est le plus pénible. Vous nous viendrez en aide cet hiver.

Veillez agréer l'hommage de mes bien tendres sentiments.

XI

LA COMTESSE MOLLIN

Claremont 21 août [1850].

Vous serez sans doute, Madame, quelque peu surprise du rapprochement de la date et de la signature de cette lettre. En passant par Paris dernièrement, je m'étais informée si vous y étiez pour vous demander vos commissions pour la Reine, pour vous dire aussi comment et pourquoi je me rendais près d'elle ; c'est une consolation que je ne sais pas repousser que de croire à votre intérêt.

Depuis mon arrivée, je me promettais tous les jours de vous donner des nouvelles du Roi : elles ne sont rien moins que bonnes ; la Reine est inévitablement menacée d'un malheur pareil au mien et le chemin qui l'y conduit est bien autrement rude ! Un triste événement vient encore d'aggraver les soins et les soucis qui dévorent sa vie. M^{me} la d^{esse} d'Aumale, il y a quelques jours, est tout à coup accouchée à 8 mois, d'un enfant mort. C'était une fille, si chétive, si peu bien conformée que, fut-elle venue à terme, on assure qu'elle ne pouvait pas vivre. Le chagrin a donc été médiocre, mais le trouble a été grand. On devait partir le lendemain pour Richmond, il a fallu d'abord rester. Il faudrait maintenant y aller, parce que M^{me} la D^{esse} d'Orléans y est, que la P^{sse} Clémentine y arrive, et que le Roi se persuade que le changement d'air et de place lui sera salutaire.

La D^{sse} d'Aumale est très bien ; on ne se ferait pas de scrupule de la laisser ici, parce que la P^{sse} de Joinville resterait avec elle. Ce n'est donc plus elle qui retient, mais c'est M^{gr} le duc de Nemours qui garde la chambre depuis quelques jours. On parlait de clous mal placés, le médecin dit aujourd'hui que c'est une entraxe (un anthrax) pour laquelle on sera obligé de recourir à une petite opération chirurgicale, et le départ est encore ajourné presque indéfiniment, au grand déplaisir du Roi. Autour de lui le sentiment est tout contraire et l'anxiété que cause son état de faiblesse, qui ne fait que s'accroître, s'augmente encore par la pensée de le voir dans cette

situation quitter un lieu très digne, très convenable de tous points, où il est en repos et bien logé, pour s'aller mettre à l'auberge.

Je suis fort de cet avis et, pour mon compte, je regretterais Claremont si je pouvais regretter ou désirer quelque chose ; mais, en acceptant de venir passer quelque tems auprès de la Reine, je me suis promis de ne plus penser à moi et cet effort m'a été moins difficile que je ne croyais. Sa patience vraiment sainte est une grande leçon de résignation.

Quelle que soit la douleur dont on puisse être atteint, quelque profond que soit le malheur dont on se sente écrasé, en face d'elle on aurait honte de se plaindre.

Elle sait que je vous écris et elle me charge, Madame, de tous ses sentimens pour vous ; elle veut en même tems que je vous dise qu'elle regrette bien de ne pouvoir vous donner elle même de ses nouvelles et de celles du Roi aussi souvent qu'elle le voudroit, mais qu'elle compte sur votre attachement pour être sûre que vous comprenez toutes les difficultés de sa vie ; et il est certain qu'en suivant l'emploi de toutes les minutes de chacune de ses journées on se demande comment en effet elle a le tems de vivre. Grâce au Ciel, sa santé est très bonne ; je ne l'ai jamais vue mieux. M^{me} la d^{sse} d'Orléans est bien quoiqu'encore maigrie ; ses fils sont grandis et fortifiés.

Je retournerai en France probablement au commencement de septembre. Avant de rentrer dans mon triste manoir, où je passerai peut-être une partie de l'hyver, je m'arrêterai deux jours à Paris, et mon premier soin, Madame, si vous y êtes, sera d'aller vous donner, avec un peu plus de détails, de plus fraîches nouvelles des personnes et des lieux que j'aurai quittés. J'espère que le séjour de Trouville aura eu comme l'année dernière un bon effet sur votre santé. Je veux espérer encore autre chose, Madame, c'est de vous trouver un peu de bienveillante affection pour la pauvre malheureuse isolée. Vous savez quel haut prix j'ai toujours su y mettre et, maintenant, je n'ai plus rien à perdre

A. D. C^{tesse} MOLLIEN

Claremont, mardy 3 [septembre 1850].

Tout est fini, chère Madame, toutes traces de mort ont disparu de ce triste lieu. Les huit chevaux du char funèbre ont seuls marqué d'un signe royal ce royal cercueil et il repose maintenant sous une simple pierre, dans le tout petit caveau d'une toute petite chapelle particulière. Il ne sera conduit à Dreux que lorsque ses fils auront droit de rentrer en France avec lui. Cette résolution est hautement annoncée et toute permission, qui par impossible pourrait être accordée, ne la changerait pas. On ne veut pas laisser à cet égard le moindre doute.

La journée d'hier a été rude pour la Reine ; j'ai attendu qu'elle fût passée pour pouvoir répondre d'autant mieux à votre désir d'avoir de ses nouvelles. Elle ne s'est rien épargné, mais son courage n'a point faibli ; il est admirable et au-dessus de tout ce qu'on pouvait espérer. Une seule fois, je l'ai crue vaincue ; la première lettre de la Reine des Belges, en renouvelant de douloureuses émotions, donnait aussi de fâcheux détails sur sa santé ; elle aggravait les inquiétudes et il fut facile de voir que tous les malheurs peuvent être supportés excepté celui là. Il y a là un abyme qu'on n'ose pas sonder. Que Dieu la ménage, cette sainte si vraiment sainte, et lui mesure l'épreuve !

Vous savez, sans doute, Madame, qu'on ne forme aucun projet que de rester non seulement unis, mais réunis. Le dernier vœu du Roi, la première parole de la Reine en se relevant des bords de ce lit de mort, auront leur entier accomplissement ; on ne quittera pas Claremont. M^{me} la d^{esse} d'Orléans vient de louer à un quart d'heure de distance une fort bonne maison pour y passer l'hiver. Il n'y a nulle part nulle intention de voyage. Ce faisceau de famille dont le pilier vient de disparaître ne semble devoir être brisé par rien, jusqu'à présent du moins. L'administration des biens ne sera même pas divisée, elle reste telle qu'elle est formée maintenant et dans les mêmes mains. Cette unité de sentiments et de vie répondra, je crois, aux yeux de leurs amis. Elle serait habile si, dans ce moment, ils pouvaient être servis par quoi que ce soit d'une manière utile ; mais, lors même qu'on n'agirait pas en vue de l'avenir, ce qu'on fait là est bon et bien, surtout on se garantit de tout regret, et c'est toujours là la grande affaire.

La santé de la Reine se maintient ; elle se promène tous les jours dans le parc et dort passablement. Sa douleur bien profonde est calme ; l'agitation ne vient que de la Belgique.

Je lui ai remis sur le champ votre lettre, ainsi que celle de M. le Chancelier. Elle répondra bien promptement à toutes deux. J'ai à m'accuser d'une petite indiscretion, qui, je pense, cependant me sera facilement pardonnée ; je lui ai fait lire aussi la lettre que vous m'avez écrite en m'envoyant les deux autres. Il m'a semblé que je n'irais pas contre votre intention en lui donnant cette preuve de plus de vos sentiments pour elle. Ce dont je suis sûre c'est qu'elle en a été très touchée.

Chère Madame, je ne vous parle pas de moi, j'en aurais honte ; devant cette mort dans l'exil, comment oser se plaindre ! devant la Reine, comment ne pas essayer d'avoir du courage ! mais je suis loin d'avoir son admirable force et toutes ces lugubres scènes m'ont trouvée faible, je l'avoue. Vous avez deviné qu'il en pouvait être ainsi et je vous remercie de cette affectueuse pensée. Ce que vous avez deviné aussi, et je vous en remercie plus encore, c'est combien je m'applaudis d'avoir été près de la Reine dans ces tristes et si solennels momens. C'est un grand souvenir qui ne me quittera plus et un nouveau lien qui m'attache à jamais à elle. Je suis aise aussi d'avoir revu le Roi.

Voilà encore un long bonheur fini ! mais le cœur de la Reine est encore plein. Ce qu'il y a de profondément décourageant c'est de le sentir vide et de n'être plus rien pour personne.

Adieu, chère Madame, conservez moi un peu de bonne amitié ; vous savez quel haut prix j'y sais mettre et de quelle consolation elle peut être pour moi.

A. D. C^{tesse} MOLLIEN.

RÉCITS D'UNE TANTE

MÉMOIRES
DE LA
COMTESSE DE BOIGNE
NÉE D'OSMOND

PUBLIÉS INTÉGRALEMENT D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

IV

FRAGMENTS

UNE SEMAINE DE JUILLET 1830. = EXPÉDITION DE MADAME LA DUCHESSE DE BERRY 1832.
= FONTAINEBLEAU EN 1834 = MARIAGE DE MONSIEUR LE DUC D'ORLÉANS EN
1837. OUVERTURE DE VERSAILLES. = MORT DE MONSIEUR DE TALLEYRAND EN 1838.
= MORT DE LA PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS, DUCHESSE DE WURTEMBERG (1839).

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100 RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ

1922

TABLE DES MATIÈRES

FRAGMENTS

AVANT-PROPOS

Une semaine de Juillet 1830

Expédition de madame la duchesse de Berry en 1832

Fontainebleau en 1834

Mariage de monseigneur le duc d'Orléans en 1837. Ouverture de Versailles

Mort de monsieur de Talleyrand en 1838

Mort de Son Altesse Royale la princesse Marie d'Orléans, duchesse de Wurtemberg (1839).

HUITIÈME PARTIE

AVANT-PROPOS

Cette huitième partie a été écrite avant les sept précédentes, et lorsque je ne pensais nullement à me créer une distraction de ce genre. Ayant conduit mon récit jusqu'à l'époque de la révolution de 1830, j'ai voulu lire ces cahiers afin d'en tirer le sujet d'un dernier chapitre ; mais, après réflexion, je me suis décidée à les laisser tels qu'ils sont.

Je ne m'aveugle pas sur leurs défauts. Si je n'ai pas suffisamment de talent pour les éviter, j'ai assez d'intelligence pour les sentir. Le style est lâche ; il y a des longueurs infinies.

Mais je ne réussirais probablement pas à corriger ce qui tient à l'ignorance du métier d'écrire et je craindrais de faire perdre à cette narration un mérite (qu'on me passe ce mot ambitieux) que je ne puis m'empêcher de lui reconnaître, c'est de m'avoir reportée aux événements et si vivement rappelé mes impressions du moment que j'ai pour ainsi dire revécu les journées de Juillet avec toutes leurs craintes, toutes leurs anxiétés, mais aussi toutes leurs espérances, toutes leurs illusions.

La relation d'aussi grandes scènes doit, je crois, porter principalement le caractère de la sincérité, et souvent un futile détail d'intérieur donne ce cachet d'actualité qu'il me semble y reconnaître.

En cherchant à émonder cette narration de ce qui me paraît maintenant inutile, je ne serais pas sûre d'avoir la main assez habile pour ne pas retrancher précisément ce qui lui donne le coloris de la vérité. D'ailleurs, les événements sont trop importants par eux-mêmes pour laisser le loisir de chercher autre chose qu'un historien fidèle.

D'autre part, je craindrais, en remaniant ces pages, de ne plus montrer les journées de Juillet sous l'aspect où elles se présentaient à l'époque même. Nous éprouvons aujourd'hui les difficultés inhérentes à une révolution dirigée contre l'état social tout entier. Nous sommes assourdis par les

sifflements des serpents qui en sont nés. J'aurais peine à ne pas chercher sous les pavés de Paris la fange dans laquelle ils sont éclos, et je ne serais pas alors le chroniqueur exact des impressions fournies par ces premiers moments. Dans tout le cours de ces récits, j'ai cherché à me garer de présenter les événements tels que la suite les a fait juger et à les montrer sous l'aspect où on les envisageait dans le moment même.

Je veux garder la même impartialité pour la révolution de Juillet.

Là, se termine ma tâche.

Jusqu'ici, j'ai raconté ce que j'ai aperçu du parterre. Depuis 1830, je me suis trouvée placée dans les coulisses ; et la multitude des fils qui se sont remués devant moi me permettrait difficilement de faire un choix, plus difficilement de conserver l'impartialité à laquelle je prétends.

La sincérité prendrait parfois le caractère de la révélation. On peut raconter ce qu'on a vu ou deviné, voire même ce qu'on vous a dit, jamais ce qu'on vous a confié. Je m'arrête donc à l'époque de juillet 1830.

Peut-être l'habitude que j'ai prise de griffonner me portera-t-elle à jeter sur le papier quelques notes sur des faits particuliers ; mais ce n'est pas mon intention en ce moment.

(Mars 1837.)

UNE SEMAINE DE JUILLET

(JUILLET 1830.)

Vous m'engagez à écrire mes souvenirs des mémorables journées de Juillet 1830 avant qu'ils soient effacés de ma mémoire ; peut-être avez-vous raison.

Je n'y ai joué aucun rôle, je n'ai été agitée par aucune passion. Je pense pouvoir être fort impartiale. Je dirai seulement ce que j'ai vu et su par moi-même.

J'ai quelquefois regretté de n'avoir pas écrit les événements du mois de mars 1814. Alors, comme [en] 1830, je me suis trouvée spectateur bien placé par mes rapports avec plusieurs des acteurs de ces grands drames.

Mais, en 1814, soit que je fusse plus jeune, soit que cela tînt aux opinions où j'avais été élevée, j'avais bien plus d'enthousiasme et d'esprit de parti qu'en 1830, et, par ma position, je n'étais en contact qu'avec les vainqueurs. En 1830, au contraire, je me suis trouvée au milieu des deux partis, portée de situation pour les uns, de raisonnement pour les autres et d'affection pour tous deux.

Une chose m'a beaucoup frappée dans ces événements, c'est que, pendant les trois premiers jours, en 1814 comme en 1830, les bons sentiments, la loyauté, le désintéressement, l'amour du pays, ont dominé, et que, dès le quatrième, les mauvaises passions, l'ambition, les intérêts personnels se sont emparés des événements et ont réussi, en vingt-quatre heures, à gâter tout ce qui jusque-là avait été de nature à faire battre les cœurs haut placés.

L'égoïsme de quelques individus a extrait du poison de la générosité des masses. C'est la seule similitude admissible entre ces deux catastrophes. Ni les acteurs, ni les scènes, ni les résultats ne se sont ressemblés dans cette chute si rapide de deux gouvernements suicidés.

(26 JUILLET.)

Le lundi 26 juillet 1830, je me trouvais seule de ma famille à Paris où je faisais arranger un logement dans la rue d'Anjou. Je parlais à des ouvriers, lorsque, sur les premières heures, on vint me dire que le duc de Raguse était dans mon cabinet.

Je ne le voyais jamais le matin ; cependant, comme il était établi à Saint-Cloud, cela ne m'inspira aucun étonnement. « Eh bien, me dit-il, on nous fait de belle besogne ! » Je crus à une plaisanterie sur les grogneries qu'il pouvait m'avoir entendu faire aux ouvriers. Je répondis en riant, et nous échangeâmes quelques phrases sans nous comprendre. Mais, bientôt, je reconnus mon erreur. Il avait la physionomie altérée. Il me dit ces folles ordonnances. Il me rapporta comment la nouvelle lui en était parvenue, à dix heures, par un de ses aides de camp qui avait rencontré, dans la cour de Saint-Cloud, un officier arrivant de Paris et exprimant une joie extravagante.

Étonné, mais incrédule, le maréchal avait envoyé chercher le *Moniteur* à l'état-major, on ne l'y avait pas reçu, puis chez le premier maître d'hôtel, il n'y était pas arrivé. Enfin il avait écrit au duc de Duras pour lui demander le sien. J'ai vu la réponse. Elle portait qu'un seul exemplaire du *Moniteur* était arrivé à Saint-Cloud ; le Roi l'avait reçu et envoyé, sans l'ouvrir, à madame la duchesse de Berry.

Le maréchal avait ensuite appris que cette princesse avait rapporté ce fatal *Moniteur* au Roi lorsqu'il montait en voiture, s'était presque mise à ses genoux, lui avait baisé les mains en disant : « Enfin vous réglez ! mon fils vous devra sa couronne, sa mère vous en remercie. » Le Roi l'avait embrassée fort tendrement, avait mis la gazette dans sa poche et était parti pour Rambouillet sans dire un mot aux autres.

À Saint-Cloud, on ne savait ce qui se passait que par les survenants de Paris. Le maréchal, fort en peine, était venu chez lui rue de Surène, avait fait demander le *Moniteur* à monsieur de Fagel, le ministre de Hollande,

son voisin, et il venait d'en achever la lecture lorsqu'il accourut chez moi. (J'entre dans ces détails parce qu'il est curieux de voir l'incurie avec laquelle on laissait dans l'ignorance l'homme destiné *in petto* à soutenir le coup d'État.)

Après ce récit, il ajouta : « Ils sont perdus. Ils ne connaissent ni le pays, ni le temps. Ils vivent en dehors du monde et du siècle. Partout ils portent leur atmosphère avec eux, on ne peut les éclairer, ni même le tenter ; c'est sans ressource !

— Mais vous êtes perdu aussi, monsieur le maréchal ! Vous allez vous trouver horriblement compromis dans tout ceci. Vous perdez par là votre seule explication pour 1814. Vous compreniez, dites-vous, qu'il fallait vous sacrifier pour obtenir au pays des institutions libérales ! Où sont-elles maintenant ? »

Le maréchal soupira profondément : « Sans doute ma position est fâcheuse, reprit-il ; mais, tout en me désolant de ce qui arrive, en regrettant surtout avec le bien si facile à faire les maux qui vont tomber sur nous, je suis personnellement plus tranquille depuis la lecture du *Moniteur*. Certes, je ne me mêlerai de rien à moins d'y être forcé par mon service militaire. Or la résistance sera toute constitutionnelle et morale ; on refusera l'impôt... le gouvernement croulera si le ministère n'est pas chassé, et je n'ose l'espérer. Mais, en admettant même qu'une résistance ouverte appelât l'intervention des troupes, ce ne serait jamais qu'à l'époque des élections ; elles sont fixées au 3 septembre ; mon service finit le 31 août. Dès le lendemain, j'aurai fait vingt postes sur la route d'Italie et j'y resterai au moins tout l'hiver. Je ne veux pas me retrouver une seconde fois dans une situation où les devoirs sont complexes. N'ayez donc aucun souci particulier pour moi ; il n'y en a que trop à prendre de ce qui se passe ! »

Nous continuâmes à nous lamenter, à craindre, à nous effrayer, à prévoir les malheurs du pays ; mais assurément nos prévoyances étaient bien loin encore de la réalité. Il me quitta en promettant de venir passer le samedi suivant à ma campagne. Je ne l'ai pas revu depuis.

Je pensais bien à ce moment qu'il n'aurait pas dû retourner à Saint-Cloud ; j'entrevoyais une belle et noble lettre à écrire en rappelant les événements de 1814. Mais il n'était pas assez indépendant de fortune pour

que j'eusse osé la lui conseiller, lors même que ma liaison avec lui eût été aussi intime que l'absence et le malheur l'ont rendue depuis. D'ailleurs, ces choses-là, pour être bien faites, doivent être spontanées.

Je sortis selon mon habitude et je fus très frappée de l'aspect des physionomies : elles portaient une curiosité sombre. Les gens qui se connaissaient s'arrêtaient pour se parler. Les autres s'interrogeaient de l'œil en passant. Si un visage calme se rencontrait, on se disait : « Celui-là ne sait rien encore. »

Cela est si vrai que, lorsque, le lendemain, tout le monde a su, tout le monde s'est regardé, et tout le monde s'est entendu. Il n'y a pas eu de conspiration.

C'est même dans cette unanimité d'indignation qu'il faut chercher la cause de l'extraordinaire magnanimité de ce peuple soulevé. Il reconnaissait partout des complices et en voyait même dans ces soldats qui tiraient sur lui. Mais n'anticipons pas sur les événements ; ils vont assez vite.

Le soir, je vis quelques personnes, dans l'opposition au ministère Polignac, mais attachées à la Restauration. Toutes étaient désolées. On se perdait en conjectures. On croyait à de grandes résistances, mais constitutionnelles. Les lettres closes ayant été envoyées aux députés ; ils arrivaient de moment en moment. Cet appel était-il la suite de l'impéritie accoutumée, ou bien les rassemblait-on dans des intentions hostiles et pour sévir contre eux ? Il y avait matière à deviser, et nous n'y manquâmes point.

L'ambassadeur de Russie, le plus irrité, le plus véhément de nous tous, nous raconta avoir rencontré le comte Appony, sortant du cabinet du prince de Polignac, très satisfait, et allant expédier à Vienne un courrier porteur de ces bonnes nouvelles.

Pozzo ne partageait ni cette confiance ni cette joie. Il était entré à son tour dans le cabinet où il avait trouvé le ministre, calme et enchanté de lui-même, répétant qu'il était plus constitutionnel que personne, si ce n'était le Roi ; tout irait à merveille, il ne comprenait pas même d'où pouvait naître l'inquiétude et il avait fini par dire : « Soyez tranquille, monsieur l'ambassadeur, la France est préparée à accepter tout ce que le Roi voudra et à l'en bénir. »

Dans la soirée, on jeta quelques pierres à la voiture vide du ministre ; son cocher fut légèrement atteint, mais elle rentra à l'hôtel dont on ferma la porte cochère. Le groupe qui la poursuivait se dispersa ; sans doute monsieur de Polignac triompha et crut l'orage dissipé. Nous nous séparâmes fort tard et bien tristes.

Si je voulais raconter tout ce qui est venu ensuite à ma connaissance et les détails appris depuis, il y aurait bien long à dire, mais je m'attache à écrire uniquement ce que j'ai vu, ou entendu moi-même, et dans le temps [\[1\]](#).

(27 JUILLET.)

Le mardi vingt-sept, j'appris, par une trentaine d'ouvriers de diverses professions, qui travaillaient chez moi et venaient de différents quartiers, l'agitation répandue dans la ville. J'en trouvai beaucoup parmi eux, mais fondée sur des raisonnements si sages que j'en fus surprise.

Je ne puis m'empêcher de consigner ici une remarque faite à cette époque. J'avais arrangé une maison en 1819 et employé les mêmes sortes d'ouvriers qu'en 1830 ; mais, dans ces dix années, il s'était établi une telle différence dans les façons, les habitudes, le costume, le langage de ces hommes, qu'ils ne paraissaient plus appartenir à la même classe. J'étais déjà très frappée de leur intelligence, de leur politesse sans obséquiosité, de leur manière prompte et scientifique de prendre leurs mesures, de leurs connaissances chimiques sur les effets des ingrédients qu'ils employaient. Je le fus encore bien davantage de leurs raisonnements sur le danger de ces fatales ordonnances. Ils en apercevaient toute la portée aussi bien que les résultats.

Si ceux qui nous gouvernaient avaient eu la moitié autant de prévoyance et de prudence, le Charles X serait encore bien paisiblement aux Tuileries.

Sans doute une population ainsi faite était impossible à exploiter au profit d'une caste privilégiée ; mais, si on avait voulu entrer dans le véritable intérêt du pays, elle se serait montrée facile autant que sage ; et on aurait trouvé secours et assistance dans le bon sens des masses contre

l'effervescence de quelques brouillons. Malheureusement, le Roi et la nation se tenaient mutuellement pour incompatibles.

Les récits qu'on m'avait faits ne m'avaient cependant pas suffisamment alarmée pour me décider à rester chez moi. À quatre heures, je montai en voiture avec le projet d'aller chez des marchands de la rue Saint-Denis.

Un de mes gens prétendit qu'il y avait du bruit de ce côté. Je me décidai à utiliser ma sortie en allant faire ma visite à Neuilly. J'étais depuis peu de semaines en grand deuil de mon mari et, avant de retourner à la campagne, je voulais aller remercier des bontés que les princesses m'avaient témoignées à cette occasion.

Madame la duchesse d'Orléans se promenait dans le parc ; je n'avais rien d'assez intéressant à lui dire pour l'y suivre.

Je trouvai Mademoiselle chez elle, désolée des ordonnances, très inquiète de l'effervescence populaire dont je lui parlai, et fort impatientée surtout de la crainte que le nom de son frère fût compromis. Elle me dit ces propres paroles : « Sans ces deux cérémonies de la messe du Saint-Esprit et de l'ouverture des Chambres où il nous fallait assister et la misérable attrape qu'on nous a faite, nous serions partis samedi pour Eu et en dehors de toute cette bagarre. Quand j'y pense, je suis prête à m'en arracher les cheveux. »

Si son intention était de me mystifier, elle y a parfaitement réussi ; car, encore à l'heure qu'il est, je suis persuadée de sa bonne foi. Elle admettait que les ordonnances devaient amener des catastrophes ; mais, comme tout le monde, elle prévoyait la résistance dans une classe qui ne la proclame pas à coups de pierres ; Le refus de l'impôt, l'impossibilité de gouverner contre une opposition générale, manifestée par tous les moyens légaux, lui semblait le danger de la situation où le Roi venait de s'engager. Nous en causâmes longuement ; mais il ne fut point question du remède que Neuilly pouvait éventuellement fournir à une position devenue si critique.

De chez Mademoiselle, je passai chez madame de Montjoie. Je la trouvai aussi fort agitée, fort inquiète et désespérée qu'on ne fût pas à Eu. Cela me parut tout à fait l'impression de la maison.

Je m'avançai davantage avec elle, et nous parlâmes des chances possibles que tant de fautes pouvaient amener. Elle me répéta ce qu'elle m'avait mille

fois dit : Monsieur le duc d'Orléans était le plus fidèle sujet du Roi *en France*, mais il ne le suivrait plus à l'étranger.

Il nous fallait bien admettre l'impossibilité que son nom ne fut pas mis en avant, dans de pareilles conjonctures, même à son insu et malgré lui. Vingt fois depuis un an j'avais entendu dire, en parlant du Roi et de ses ministres, « Ils travaillent à faire le lit des Orléans. »

Elle me raconta à ce sujet ce qui s'était passé le mercredi précédent. Monsieur le duc d'Orléans, étant fort enrhumé et se plaçant sur le perron à la sortie d'un grand dîner, avait mis son chapeau. Il en avait fait une façon d'excuse. Monsieur de Sémonville avait répondu tout haut :

« Nous vous le passons, Monseigneur, en attendant la couronne.

« — Jamais, monsieur de Sémonville, à moins qu'elle ne m'arrive de droit.

« — Ce sera de droit, Monseigneur ; elle sera par terre ; la France la ramassera et vous forcera à la porter. »

« Concevez-vous monsieur de Sémonville ? ajouta madame de Montjoie, de tenir de pareils propos, Je les ai entendus ; dix personnes ont pu les entendre comme moi.

— Je comprends, répondis-je, qu'il croit la partie perdue encore bien plus que nous.

— Mon Dieu, si le Roi voulait, pourtant, il y a encore de grandes ressources.

— Oui, mais, hélas ! il ne voudra pas.

— Mais qu'arrivera-t-il alors ?

— Qui peut le prévoir ? beaucoup de malheurs sans doute !

— Et pensez donc s'il y a une guerre civile ! et monsieur le duc de Chartres qui sert dans l'armée ! que fera-t-il ? C'est à tourner la tête ! »

Notre causerie se prolongea. Madame la duchesse d'Orléans ne rentrait pas ; l'heure avançait. Je chargeai madame de Montjoie de mes hommages respectueux et je revins à Paris.

Rien n'y annonçait, dans le quartier que je traversai, le tumulte de la soirée. Peut-être les rues étaient-elles moins populeuses que de coutume. Il

y avait eu, me dit-on, du bruit à la porte Saint-Martin, et des groupes dans divers autres quartiers. Nous étions si persuadés que ce n'était pas là le genre de résistance à craindre que j'y attachai peu d'importance.

Aucun des ouvriers travaillant chez moi n'était revenu depuis l'heure du dîner. Un carrossier, un maréchal, un serrurier, logeant vis-à-vis de chez moi, étaient également privés de leurs ouvriers depuis trois heures. C'est la première chose qui me donna à penser.

Bientôt, chaque quart d'heure amena des révélations sur les événements si graves dont un avenir bien prochain était gros. Les mêmes personnes, qui s'étaient réunies la veille chez moi, arrivèrent successivement, et toutes apportaient des nouvelles prenant un caractère de plus en plus alarmant.

J'appris que le duc de Raguse était établi aux Tuileries. Vers les six heures, traversant un groupe en tilbury, il avait couru quelques risques sur les boulevards. Il y avait eu des barricades faites. À la vérité, elles avaient été détruites par la garde, mais le peuple n'en paraissait que plus animé. On disait même quelques coups de fusil tirés de part et d'autre.

Monsieur Pasquier alla aux nouvelles chez madame de Girardin où il y avait toujours assez de monde.

L'ambassadeur de Russie arriva. Un de ses secrétaires avait vu, sur la place de la Bourse, un homme mort autour duquel on haranguait. L'ambassadeur lui-même aurait pu servir d'orateur. Il s'anima et nous fit un morceau sur le droit imprescriptible des nations de s'opposer au renversement de leurs institutions et de châtier les rois parjures. Il s'étonna qu'on trouvât un seul homme à opposer à l'insurrection, lorsque la légalité était si évidemment de son côté, blâma le maréchal Marmont de chercher à la combattre, et fut d'une véhémence qui nous frappa tous.

Nous nous la sommes souvent rappelée depuis, en lui entendant tenir un langage si différent, et accuser le duc de Raguse comme coupable pour n'avoir pas, dès ce mardi où il n'y avait encore que de l'agitation et quelques groupes, mitraillé les habitants de Paris.

Monsieur Pasquier avait trouvé le ménage Girardin seul, la femme fort abattue et fort triste, le mari fort tranchant et fort jactant, disant qu'il fallait en finir avec toute cette canaille, imposer silence aux mécontents en leur inspirant la terreur, et gouverner par le sabre. C'était un petit moment

d'effervescence à subir ; il n'aurait pas de suite, etc. Cependant, il confirma la nouvelle que la gendarmerie avait chargé ; il y avait eu quelques personnes tuées et blessées. Une barricade, formée avec un omnibus et quelques charrettes renversées à l'entrée de la rue de l'Échelle, avait été faite par le peuple et détruite par la garde. Le sang avait coulé à la place du Palais-Royal. Monsieur de Girardin en espérait les plus heureuses conséquences.

Nous apprenions, en même temps, que la place Louis XV, la place Vendôme et le Carrousel étaient remplis par l'artillerie canons en tête, mèches allumées. Cela ne m'effraya pas beaucoup. J'avais souvent entendu dire au maréchal que, dans les effervescences populaires, il fallait faire un grand développement de force pour frapper les imaginations et être dispensé d'user de rigueur.

Nous nous séparâmes sur les minuit, après avoir reçu le rapport de deux hommes envoyés, l'un à la place de Grève, l'autre à la porte Saint-Denis. Tout était tranquille. Sans doute nous étions très préoccupés, mais personne, je crois, ne s'attendait à la journée du lendemain.

(28 JUILLET.)

Le mercredi, en entrant chez moi, on me dit qu'aucun de mes ouvriers n'avait paru ; il en était de même chez tous les voisins. Ne croyant pourtant pas la situation assez grave pour changer mes projets et devant retourner à la campagne le lendemain, je voulus aller chez mes banquiers, messieurs Mallet, où j'avais affaire.

Je me décidai à sortir tout de suite, pensant bien que, s'il devait y avoir du bruit, ce serait plus tard. Je fis mettre mes chevaux et, sur les dix heures, je montai en voiture. J'allais dans la rue du Mont-Blanc. J'avertis mon cocher de passer par les rues, au lieu de prendre les boulevards, et de tourner bride s'il voyait des rassemblements. Je ne laissai pourtant pas d'être fort effrayée.

Depuis le milieu de la rue des Mathurins, et dans toutes les rues transversales, les lanternes étaient coupées et gisaient fracassées sur le pavé. À chaque porte, il y avait un groupe de femmes et d'enfants portant la terreur sur leur visage. Les insignes royaux qui décoraient la boutique de Despilly, le marchand de papier, avaient été arrachés et jetés par terre.

Le portier de messieurs Mallet fit quelques difficultés pour ouvrir la porte cochère ; enfin il s'y décida ; ma voiture entra et il la ferma avec une précipitation qui ne calma pas mon inquiétude. Je montai au bureau où ces messieurs furent fort étonnés de me voir ; ils m'engagèrent à rentrer chez moi et à ne plus en sortir.

Pendant que je signalais quelques papiers essentiels, ils me racontèrent que, vers six heures du matin, des groupes assez considérables s'étaient portés sur les boutiques des armuriers, les avaient pillées sans qu'on pût s'y opposer. Partout on avait brisé les lanternes et renversé les armes royales des boutiques où elles étaient placées. À la vérité, les propriétaires n'avaient fait aucune résistance et avaient même aidé.

Il était question de rétablir de fait la garde nationale pour protéger les personnes et les propriétés. Messieurs Mallet avaient déjà été à leur mairie à cet effet. Ils allaient y retourner, et ils espéraient qu'avant la fin de la matinée une garde nationale improvisée serait en activité dans tous les quartiers, non dans le but d'assister la troupe, mais pour protéger les gens tranquilles et s'opposer à un pillage que les événements de la matinée présentaient comme imminent.

Je rentrai plus effrayée que je n'étais partie. Je retrouvai ma rue parfaitement calme ; seulement, par mesure de précaution, les habitants descendaient les lanternes, les serraient et effaçaient les armes royales là où elles se trouvaient.

On me remit un billet de monsieur Pasquier. Il s'informait si j'avais quelque moyen de communiquer avec le duc de Raguse et m'engageait à lui faire savoir que des gens bien instruits pensaient que la résistance militaire, opposée à un mouvement si général, amènerait des catastrophes effroyables, quel qu'en fût le résultat. On connaissait ses lumières et son cœur et l'on pensait que le plus beau rôle pour lui était de se placer comme médiateur, en annonçant à Saint-Cloud les difficultés (plus réelles que peut-être lui-même

ne le savait) dont il se trouvait entouré, et en y conseillant des concessions qui pourraient encore tout sauver, si on se hâtait de les proclamer.

J'ai su depuis que ce billet avait été le résultat d'une conférence, tenue chez monsieur Pasquier, et dans laquelle monsieur Hyde de Neuville avait cherché à le décider à se rendre à Saint-Cloud pour éclairer le Roi sur sa position. Monsieur Pasquier avait représenté qu'il n'était nullement propre à cette mission ; il ne pouvait obtenir du Roi de l'écouter favorablement, ne possédant pas sa confiance.

Monsieur Hyde se trouvait dans la même situation. Enfin l'abbé de Montesquiou, mieux vu à Saint-Cloud que ces messieurs, consentit à s'y rendre^[2], et c'était pour appuyer les paroles dont il était porteur qu'on désirait une démarche du maréchal. Il en avait pris l'initiative depuis plusieurs heures, mais on l'ignorait.

J'envoyai tout de suite chez le duc de Raguse savoir si on était en communication avec lui. Tous ses gens se trouvaient aux Tuileries.

Je reçus un nouveau billet de monsieur Pasquier ; il m'autorisait à envoyer le premier au maréchal. Je l'enveloppai dans quelques lignes écrites à la hâte. Je ne savais comment les faire parvenir. Mon médecin se trouvait là et, voyant mon anxiété, il se chargea de remettre la lettre en main propre.

Il y réussit, car, peu de temps après, je vis entrer dans ma chambre monsieur de La Rue, aide de camp du maréchal. Il l'envoyait me dire qu'il était trop tard. Toutes les propositions de conciliation avaient été vainement tentées ; les ordres de Saint-Cloud étaient impératifs, il ne lui restait plus qu'à agir militairement. D'ailleurs, l'affaire était trop engagée ; il fallait avant tout triompher de l'insurrection.

Monsieur de La Rue ajouta qu'il venait de porter l'ordre de marche aux colonnes : elles devaient s'avancer en balayant tout devant elles, et probablement j'entendrais gronder le canon sous moins d'une demi-heure.

« Dieu nous en garde ! m'écriai-je. J'ignore quel en serait le résultat pour la monarchie ; mais, si elle réchappe d'une pareille crise, elle sera forcée de sacrifier tous ceux qui auront mitraillé la population parisienne dans une cause si odieuse à la nation ! »

Je lui fis la peinture de la position du maréchal, de son impopularité dans le pays, où les calomnies inventées en 1814 avaient encore cours, du peu d'affection que lui portait la Cour, de la méfiance qu'il inspirait aux partis ultra et jésuitique, enfin de la disposition où serait tout le monde à l'offrir en holocauste. « Si le maréchal, ajoutai-je, fait tirer un seul coup de canon, qu'il se fasse tuer, car sa vie ne sera plus qu'une série de malheurs ! »

J'étais fort animée et je parvins à persuader La Rue. Il devenait de plus en plus soucieux et me répondait toujours par cette exclamation :

« Mais que faire ! on tire sur nous ; l'affaire est engagée ; il faut bien commencer par la vider et mettre ces gens-là à la raison ! Et d'ailleurs il n'y a pas moyen de parler au maréchal. Il a été obligé de m'attirer dans l'embrasement d'une fenêtre pour me donner le message que je vous apporte, et il a eu toute la difficulté possible à trouver un moment pour lire votre lettre.

— Pourquoi donc cela ?

— Mais les ministres sont aux Tuileries, chez lui. Monsieur de Polignac et son monde l'entourent et le gardent tellement à vue qu'en étant nominativement le chef de tout il n'a pas la permission de dire une parole, ou de faire un geste, sans les voir contrôler.

— Tâchez pourtant de lui faire comprendre combien il se sacrifie inutilement. Parlez-lui surtout des dangers du pays auquel il est si dévoué.

— J'essaierai de lui rapporter vos paroles, car les miennes n'auraient aucune influence. Il est accoutumé à nous commander et non pas à nous écouter, et les conseils ne peuvent lui arriver utilement par notre bouche. Au reste, votre message n'est pas le seul dont je suis chargé. J'ai rencontré Fabvier à votre porte. Arrivé ce matin même de Lyon, il trouve les affaires bien différentes de ce qu'il les croyait ; il vient de parcourir la ville et de se recorder avec ses amis : « Jusqu'à présent, m'a-t-il dit, ils ne se sont mêlés de rien ; mais, d'ici à une heure, chaque groupe aura à sa tête un chef intelligent, un officier capable et on s'en apercevra. Il ne faut pas s'y tromper, m'a-t-il dit, le peuple est sérieusement au jeu ; le mouvement, pour être spontané, n'en est que plus violent et, ce qui le fera réussir, c'est de n'être le résultat d'aucune conspiration. »

La Rue, comme de raison, avait répondu à son ancien camarade :

« Nous serons prêts à bien recevoir ceux qui nous attaqueraient, et nous aurons sur eux l'avantage de faire notre devoir.

— Devoir tant que tu voudras, mais dis au maréchal que, s'il laisse engager la partie sérieusement, il peut la tenir pour perdue. La troupe ne peut rien dans une ville contre une population unanime et exaspérée. Il y a encore un peu d'hésitation à commencer, mais, si une fois on se sent tout à fait compromis, ce sera sans ressource. »

Sans attacher par trop d'importance à un langage que Fabvier dans sa position devait tenir, j'engageai pourtant monsieur de La Rue à répéter ses paroles au maréchal devant les personnes dont il était obsédé, afin d'avertir que les insurgés seraient dirigés militairement. Ils le furent, en effet, et bien habilement.

Tout de suite après le départ de monsieur de La Rue, je fis prévenir monsieur Pasquier de la réponse peu satisfaisante qui m'était parvenue ; puis je me pris à ruminer sur ce que La Rue m'avait dit du peu d'état qu'obtiendraient des paroles passant par sa bouche.

Je savais que nul plus que monsieur Arago n'avait crédit sur l'esprit du maréchal ; je lui écrivis pour l'engager à se rendre tout de suite à l'état-major et à y user de son influence pour sauver le pays, le trône et son ami de la ruine prochaine dont ils étaient, menacés. Je fis monter un homme à cheval pour se rendre par les boulevards extérieurs à l'Observatoire.

À peine était-il parti que j'entendis le premier coup de canon. Je ne puis peindre l'effet qu'il produisit sur moi ; je jetai un cri et, cachant ma tête dans mes mains, je restai immobile pendant quelques minutes.

Tous nos soins devenaient superflus ; le sort en était jeté, le pays, le trône, les individus, tout était en jeu ! Il n'y avait plus qu'à attendre, en tremblant, le résultat de si funestes chances.

Je passais tout mon temps à la fenêtre. Bientôt je vis arriver une patrouille de soldats. En débusquant dans la rue, ils commencèrent par y tirer une douzaine de coups de fusil quoique tout y fût complètement pacifique. Le comte Karoly, sortant de chez moi, pensa être atteint d'une balle qui vint frapper la borne de la porte.

Il n'y eut pas d'accident dans la rue d'Anjou, mais un voiturier, tournant tranquillement sa charrette, fut tué dans la rue de Surène. Cette inutile

démonstration anima vivement les gens de mon quartier.

Jusque-là, ils stationnaient silencieusement à leurs portes et à leurs fenêtres. À dater de ce moment, les maisons furent abandonnées ; on se forma en groupes dans la rue et tout ce qui était valide se prépara à la défense. Ce fut le signal de l'hostilité. Cette imprudente patrouille se réunit bientôt à un corps plus considérable dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et nous entendîmes une fusillade fort vive et assez longue, dont voici le motif.

Ainsi que je l'avais appris chez messieurs Mallet, les citoyens les plus considérables s'étaient portés à leur mairie dans l'idée de rétablir une espèce de garde nationale provisoire, protectrice des citoyens tranquilles, mais ne prétendant pas soutenir le régime des ordonnances.

Le pouvoir, mal instruit, ou plus mal inspiré, avait envoyé partout des troupes pour expulser violemment ces personnes des mairies. Elles s'y étaient défendues, et ces attaques simultanées sur douze points de la capitale avaient achevé d'exaspérer une population que le bruit des décharges n'animait déjà que trop.

Cet épisode fini, je vis arriver, frisant les murs, Chavernac, mon médecin. Il venait me dire que ma lettre avait été remise par lui à un aide de camp du maréchal (Je le savais, puisque la réponse m'était parvenue. Il était rentré chez lui,) et me raconta qu'un rassemblement considérable de gens du peuple, ayant à sa tête un homme vêtu ou plutôt *dévêtu* comme eux, était venu frapper à sa porte. Il était descendu leur parler.

Le chef lui avait demandé très poliment s'il avait des armes à leur prêter. Il avait répondu négativement, la maison n'étant habitée que par lui et des femmes. On lui avait fait beaucoup d'excuses de l'avoir dérangé. Pour n'être pas en reste de civilité, il avait, de son côté, témoigné le regret de n'avoir pas d'armes à offrir à ces messieurs.

« Ah ! monsieur, nous en sommes bien sûrs. Quel français ne s'associe pas, au moins de cœur, à notre noble cause ? »

Chavernac vit ce même groupe aller frapper à la porte suivante où on lui donna deux grands pistolets et quelques balles. Il possédait déjà une douzaine de fusils et autant de pistolets recueillis probablement de la même façon. Au reste, ces collectes eurent lieu dans presque tous les quartiers de

Paris ; et, ce qui est aussi singulier que la douceur avec laquelle les refus étaient accueillis, huit jours après, la presque totalité de ces armes, dont beaucoup étaient de prix, avaient été rapportées à leur propriétaire.

Vers cette heure, ou même avant, on distribua une petite feuille du journal *Le Temps* ; elle racontait les événements et excitait à résister à la troupe en promettant la victoire. Elle ne fut pas sans influence.

Mon homme me rapporta la réponse d'Arago ; il allait se rendre à l'état-major, sans en espérer grand succès mais pour n'avoir rien à se reprocher et comme français et comme ami.

Le bruit du canon semblait se ralentir. Tout à coup il reprit plus vivement et évidemment de plusieurs côtés. Les fusillades recommencèrent aussi, mais elles s'étaient éloignées de nous. Les portes se remeublèrent de femmes, d'enfants et d'un petit nombre d'hommes ; plusieurs étaient réinstallés à la mairie que la troupe avait été forcée d'évacuer après l'avoir occupée un moment.

Je vis alors passer un homme portant un panier couvert comme les marchands de gâteaux. Il distribuait des cartouches ; tout le monde en acceptait, tout le monde les cachait. Il semblait n'y avoir qu'une pensée, qu'une volonté, qu'une action dans toute cette grande ville.

Déjà il était évident que Fabvier avait eu raison. Des chefs intelligents conduisaient les masses populaires.

Voici la tactique suivie ; elle a été trop générale pour n'être pas combinée.

Un groupe fort nombreux se formait devant les colonnes de la garde ou de la ligne : ceux qui se trouvaient avoir des armes parmi eux se mettaient en tête et tiraient sur la troupe. Celle-ci ripostait : si quelques-uns des gens armés étaient mis hors de combat, il s'en trouvait d'autres tout prêts à s'emparer de leurs fusils et de leurs munitions.

Après quelques coups échangés, une partie du groupe courait se placer en avant. Les autres se précipitaient dans les portes cochères qui s'ouvraient toutes pour eux, montaient aux fenêtres, tiraient sur la colonne pendant qu'elle passait, puis redescendaient dans la rue et établissaient une barricade derrière elle, y laissaient un petit nombre de gardiens ou la confiaient aux habitants des environs et allaient par les rues latérales rejoindre en courant

le groupe primitif qui s'augmentait de plus en plus, et recommençaient cent pas plus loin à arrêter la colonne en renouvelant la même manœuvre ; si bien que les troupes, qui avaient tant de peine à avancer, se trouvaient dans l'impossibilité de rétrograder. Elles n'ont pu regagner l'état-major qu'au milieu de la nuit et en faisant de longs détours.

Vers le milieu de la journée, les munitions étaient devenues communes ; on s'était emparé par ruse d'un magasin à poudre, gardé seulement par deux vétérans. Des charrettes la transportaient dans les rues et très ostensiblement dans le centre de la ville ; les femmes s'occupaient à faire des cartouches sur leurs portes. De notre côté, on se bornait à les recevoir.

J'entendis un homme crier à son voisin par sa fenêtre, en lui montrant deux cartouches : « Quand j'en aurai six, je partirai. » Un instant après, je le vis dans la rue son fusil sur l'épaule. Il fut rejoint par le voisin ; après un colloque fort court, celui-ci rentra chez lui, en ressortit avec un sabre et un long pistolet et suivit la même route. Ces gens étaient des pères de famille rangés et tranquilles ; mais je ne puis assez le répéter, car c'est l'explication de tout ce qui s'est passé dans ces journées, la population entière était électrisée, Tout le monde prenait une part active aux événements et quelques-uns avec une énergie, un courage, un dévouement inouïs.

À la descente de la porte Saint-Martin, un des passages les plus disputés, il se livra une véritable bataille. Un monsieur se trouvait sans armes à côté d'un homme du peuple portant un fusil dont il ne savait pas se servir : « Prêtez-moi votre fusil, mon ami ?

— Volontiers, monsieur, appuyez-le sur mon épaule ; cela vous sera plus commode. »

Un coup, deux coups furent tirés à la grande admiration du prêteur d'armes. Enfin la personne qui tirait s'aperçut qu'il lui faisait un rempart de son corps et lui vit attirer un de ses camarades près de lui pour le masquer tout à fait.

« Ah ! cela, mes amis, écarterez-vous un peu, s'il vous plaît ; vous me faites jouer un rôle ridicule.

— Eh ! mon Dieu, monsieur, qu'est-ce que cela fait que nous soyons tués ? Nous ne savons pas tirer, nous, vous voyez bien ; mais vous, c'est très différent ! »

Cette histoire me fut racontée dès le lendemain, chez l'ambassadeur de Russie qui trouvait cela admirable.

Revenons au mercredi. Les rues étaient peu sûres, on ne communiquait guère ; cependant je vis deux ou trois fois dans la journée monsieur Pasquier, le duc et la duchesse de Rauzan qui, ainsi que monsieur de Lafayette, logeaient dans la maison contiguë à la mienne. Nous nous instruisions mutuellement de tout ce que nous apprenions ; c'était pour la plupart de vagues on-dit. Le canon demeurait toujours le plus explicite des rapports qui nous parvenaient,

Vers la chute du jour, le bruit du tocsin, par toutes les cloches de Paris, vint se joindre à celui de l'artillerie ; il nous parut encore beaucoup plus effrayant et plus lugubre.

Il faisait un clair de lune magnifique, une chaleur assommante, pas un souffle d'air. Les bruits ordinaires d'une grande ville étaient suspendus ; le son sinistrement monotone du tocsin, les décharges continuelles de coups de fusils et fréquentes de coups de canon les avaient remplacés. De temps en temps, des lueurs rouges, s'élevant au-dessus des toits, signalaient quelque incendie et ajoutaient encore à la terreur à laquelle on était en proie.

Je vis, au clair de la lune, un grand drapeau noir arboré sur le haut de la Madeleine ; je ne sais dans quel moment on l'y avait placé, mais il répondait parfaitement à nos impressions.

Je passai toute la soirée à errer dans la cour, dans les escaliers, aux fenêtres donnant sur la rue, recueillant les propos des voisins rapportés par mes gens, et tous de plus en plus alarmants : la moitié de Paris était brûlée, le duc de Raguse était mortellement blessé, le général Talon tué ; il ne restait pas un seul lancier, la rivière était rouge de sang versé, etc., etc.

Sur les onze heures, le feu se calma. Une demi-heure après le tocsin cessa, et un silence des plus solennels s'établit partout. Il était si imposant que je me surpris, moi-même, parlant à voix basse à un de mes gens qui, de son propre mouvement, s'offrit à aller à la découverte. Deux autres, poussés d'une ardeur belliqueuse, étaient allés à la bataille ; ceux-là n'étaient pas rentrés. Le dernier émissaire, actif et intelligent, revint me dire avant minuit, que, soldats et peuple, tout se reposait mais restait sous les armes.

La crise n'était rien moins que finie. On recommencerait à se battre plus vivement le lendemain matin si toutefois les troupes restaient fidèles, car on lui avait assuré que deux régiments avaient déjà passé du côté du peuple.

Quoique peu tranquillisée par ce rapport, je me décidai à me jeter quelques heures sur mon lit sans espérer y trouver beaucoup de repos.

(29 JUILLET.)

Le jeudi 29, à six heures, le calme durait encore ; mon maître d'hôtel, sorti à quatre, avait couru la ville. Il n'avait vu aucune troupe, mais beaucoup de barricades gardées par des gens armés ayant passé la nuit. Elles servaient de centre de réunion à ceux qui venaient les rejoindre.

Partout on obéissait aux élèves de l'École polytechnique : ils portaient seuls un uniforme et s'étaient emparés de l'autorité. Il en avait vu un arrivant à la place de la Bourse, monté debout sur le devant d'une charrette à deux chevaux, son épée à la main, l'agitant devant lui en répétant constamment : « Éloignez-vous, c'est de la poudre ; éloignez-vous, il y a du danger. »

Cette poudre, tout bonnement jetée dans la charrette, fut distribuée à des gens, hommes et femmes, assis sur les marches de la Bourse où une fabrication de cartouches s'était établie. D'autres personnes, également empressées, allaient les distribuer dans les barricades, et tous les voisins y portaient des vivres et des rafraîchissements.

Les blessés trouvaient partout des asiles et des soins, et les morts servaient à exciter l'enthousiasme. Il faut ajouter cependant, à l'honneur de la population parisienne, qu'animée de cet esprit de résistance comme un seul homme et mettant en commun tous ses moyens pour vaincre la troupe, elle n'avait aucune animosité contre le soldat. On lui prodiguait des soins s'il était blessé, mais, tant qu'il avait l'arme au bras, on le voyait périr sans lui donner le moindre regret.

L'homme qui rentrait me confirma le rapport de la veille au soir sur l'imminence du combat qui allait recommencer. Il avait rencontré un

palefrenier à moi. Vainement il avait voulu le ramener : il s'était déjà battu et voulait continuer. Un autre était revenu panser ses chevaux et se préparait à repartir. Je le fis rester cependant ; je pensais sérieusement à quitter Paris.

Prévoyant des difficultés à franchir les barrières, j'écrivis un billet bien triste au duc de Raguse, en lui demandant un laissez-passer, et je donnai les ordres pour mon départ. Je voulais aller rejoindre ma famille à Pontchartrain.

J'écrivis aussi à monsieur Pasquier pour lui dire adieu et lui demander s'il avait des commissions. Pendant que je faisais mes préparatifs, on vint m'apprendre le retour de madame de Rauzan, partie depuis une demi-heure. Sa voiture avait été arrêtée de tous les côtés par des barricades impossibles à franchir et à éviter.

On me rapporta la réponse du maréchal ; c'était un laissez-passer contresigné par monsieur de Choiseul. Le maréchal l'avait remis lui-même à mon homme qu'il connaissait en lui disant : « Louis, voilà ce que demande madame de Boigne, mais dites-lui de ne se point presser ; tout sera fini d'ici à peu d'heures, j'espère, comme elle le souhaite, et je pense pouvoir aller chez elle dans la journée. »

Pauvre homme, il était bien dans l'erreur ! Je donnai connaissance de ce message à monsieur Pasquier ; il m'engagea fort à ne pas essayer de sortir de Paris. J'étais combattue par la crainte d'inquiéter mes parents. J'hésitais encore lorsque le feu recommença (il pouvait être huit heures du matin) et, au même moment, des coups de pioches retentirent dans ma rue.

Je mis la tête à la fenêtre et je vis deux ou trois hommes commençant à enlever des pavés dans la rue du faubourg Saint-Honoré. Ils furent bientôt au nombre de vingt-cinq à trente, puis de cinquante. En moins d'un quart d'heure, il y eut une double barricade fort haute dans la rue du Faubourg qui fut immédiatement accompagnée d'une transversale dans la rue d'Anjou. La même précaution fut prise simultanément à la croisée de la rue de Surène et probablement dans tout le quartier. Bientôt on abattit les arbres de l'allée de Marigny pour faire des estacades à la place Beauveau.

J'ai vu faire ces barricades sous mes yeux, et je puis affirmer, qu'excepté le zèle et l'empressement avec lequel on travaillait, rien ne témoignait une effervescence extraordinaire. C'étaient, pour la plupart, les habitants de la

rue qui les élevaient. Pas de cris, pas de rixes, beaucoup de tranquillité et d'activité.

L'œuvre accomplie, quelques hommes armés restaient pour la garder, les autres s'éloignant. Je ne vis aucun chef dirigeant ; tout semblait se faire d'inspiration. On avait ménagé de chaque côté de la barricade un très petit passage pour les piétons ; l'usage en était libre à chacun, personne n'y mettait empêchement. Je parle des barricades que j'ai vu établir ; plusieurs étaient autrement faites et incommodes à franchir.

Il n'y avait plus moyen de songer à partir ; j'en fus soulagée. Rien n'est plus difficile dans de pareilles circonstances que de prendre une décision.

Ma femme de chambre m'amena une madame Garche, marchande de la rue du Bac. Cette femme avait marié sa fille dans le quartier de la Halle. Elle avait appris, le mercredi matin, que la jeune femme souffrait pour accoucher et même était en danger.

Deux fois elle s'était mise en route pour l'aller trouver ; elle n'avait pu passer aucun pont ; on se battait sur tous. Enfin, vers les minuit, elle était parvenue jusqu'au Carrousel. On avait voulu la renvoyer ; cependant elle s'était glissée le long des murs. Arrivée à un endroit ouvert, où la lune donnait en plein, elle fut aperçue. Un officier voulut la faire retourner. Elle le suppliait de la laisser passer, lorsqu'elle entendit ordonner en jurant de la chasser. « C'est le maréchal, dit l'officier, allez, allez vite. » Inspirée par son courage de mère, cette pauvre femme courut droit au maréchal. Elle lui conta sa position ; il se retourna à un aide de camp et lui dit : « Allez donc dire aux guichets qu'on ne laisse passer personne » ; puis, se tournant vers madame Garche, « Venez, madame, donnez-moi le bras ». Il la conduisit jusqu'au dernier poste ; en la quittant, il ajouta : « Hâtez-vous, jetez-vous tout de suite dans les plus petites rues et n'en sortez pas, Dieu protège les bonnes mères ! » En effet, elle était arrivée heureusement chez sa fille ; elle l'avait trouvée accouchée et bien.

En cherchant à regagner le faubourg Saint-Germain par le pont d'Iéna, elle s'était arrêtée chez ma femme de chambre, son amie. Elle parlait du maréchal les larmes aux yeux, et, au milieu de tant de gens qui blasphémaient son nom, il était doux pour ses amis de l'entendre ainsi bénir.

Au reste, on juge bien différemment les mêmes actions selon le point de vue où l'on se trouve placé. Monsieur de Rauzan avait été de grand matin à l'état-major chercher aussi un laissez-passer dont, comme on l'a déjà vu, il n'avait pu profiter. Il avait, me dit-il, assisté à une espèce de conseil de ministres, si une réunion où tout le monde était admis méritait ce titre.

Le maréchal était absent : il fallait son autorisation pour un parti à prendre ; monsieur de Rauzan alla le chercher dans la rue de Rohan ; il le vit se mettre en travers devant des canons pour les empêcher de tirer sur un groupe où, parmi un très petit nombre de gens armés, il voyait des femmes et des enfants.

Monsieur de Rauzan trouvait cela une grande puérilité. Il aurait, je crois, volontiers dit une lâcheté, s'il avait trouvé un auditoire plus bienveillant. Il était désolé d'avoir été arrêté dans son départ. Sa visite aux Tuileries ne lui avait pas inspiré une grande sécurité, malgré la jactance de monsieur de Polignac dont, il faut lui rendre cette justice, il était encore plus révolté que de l'humanité du maréchal.

Le feu sembla se ralentir. Monsieur Pasquier vint chez moi. Il m'expliqua le message du maréchal. Les ministres étaient partis pour Saint-Cloud, et on avait lu sur la place Vendôme une déclaration portant la suspension des hostilités et le retrait des ordonnances. (Cela s'est nié depuis, mais il y a certainement eu une proclamation faite par le général de Wall sur la place Vendôme). On pouvait enfin espérer la solution de cette affreuse crise.

Un instant après, Arago arriva avec son fils. Il avait, me dit-il, fait de vains efforts pour parvenir jusqu'aux Tuileries, les hostilités ayant recommencé du côté du Louvre et du faubourg Saint-Germain. Au reste, il ne pensait pas avoir plus de succès auprès du maréchal que la veille. Il avait épuisé tous les arguments, mais il s'obstinait à ne voir que sa position militaire ; il lui avait dit :

« Mon ami, j'ai sacrifié une fois le soldat au citoyen ; cette fois, je veux sacrifier le citoyen au soldat. Cela ne me réussira peut-être pas mieux ; mais j'ai trop souffert de la première situation, tout en me rendant justice sur les motifs qui m'ont conduit, pour m'y exposer de nouveau. Voulez-vous qu'on puisse dire : On trouve toujours Marmont quand il s'agit de trahir ? »

Et il portait ses mains sur son front avec désespoir : « Suis-je assez malheureux de me trouver une seconde fois dans une position où les devoirs se combattent si cruellement ! »

Au reste, Arago me confirma le rapport de monsieur de La Rue sur l'obsession des gens dont le duc de Raguse était entouré, et sur la difficulté de l'entretenir un moment. Il me raconta l'absurde propos de monsieur de Polignac et l'air niais avec lequel il avait répondu : « Eh bien ! *on* tirerait aussi sur la troupe si elle se réunissait au peuple. »

De mon côté, je lui rapportai le message du maréchal, et je lui appris qu'il n'avait obtenu aucune réponse de Saint-Cloud à la démarche faite la veille par les commissaires.

« Si le maréchal, reprit Arago, n'a pas de nouvelles de Saint-Cloud, je suis moi, en revanche, plus avancé que lui. Monsieur le Dauphin m'a expédié un courrier porteur d'un billet de sa main.

— Vraiment ! et que vous dit-il ?

— Il me demande le degré exact du thermomètre dans la journée d'hier. »

Les bras tombent à pareille révélation ! Pour ne pas la traiter de fable, il faut savoir que, dans leur intérieur, les princes de la famille royale s'occupaient extrêmement de l'état du ciel, non dans l'intérêt de la science, mais dans celui de la chasse. L'usage était établi entre eux de se faire part chaque jour de leurs observations ; et le plus ou moins d'exactitude de leur thermomètre et de leur baromètre était devenu une sorte de préoccupation, surtout pour monsieur le Dauphin. Or, dans leur existence si éminemment princière, rien ne dérangeait ces niaiseries habituelles, devenues une sorte d'étiquette.

L'homme que j'avais envoyé le matin à l'état-major s'était muni pour revenir d'une carte à l'aide de laquelle il prétendait pouvoir y retourner. Nous remarquâmes, en effet, qu'elle portait la permission de circuler pour le service de monsieur le maréchal.

Arago se mit à écrire une lettre où il lui disait la ville entière soulevée, la population de toutes les classes en pleine insurrection, les réunions politiques s'organisant. Il avait connaissance de beaucoup de gens y prenant part ; on lui avait déjà fait des propositions ; il était question d'un gouvernement provisoire ; la cocarde tricolore était décidée ; le Roi ne

conservait de chance qu'en l'adoptant et en proclamant l'abandon du système absolutiste qui allait amener une guerre civile dont il serait incontestablement victime.

Pour lui, duc de Raguse, il y avait encore un beau rôle de médiateur à jouer, mais pas un instant à perdre. La retraite des ministres l'ayant laissé seul maître à Paris, il fallait proclamer l'amnistie sur ce qui s'était passé, faire des conditions au Roi et le sauver malgré lui en mettant les troupes en position de passer du côté où l'on céderait aux véritables besoins du pays.

J'ajoutai quelques mots à cette lettre d'Arago, et je la remis à mon homme en lui recommandant de ne pas s'exposer.

À peine était-il parti que le bruit des fusillades recommença. Il augmenta en se rapprochant. Nous en entendîmes une très vive dans la direction de la place Louis XV. Nous nous précipitâmes à la fenêtre ; nous vîmes courir dans la rue du faubourg Saint-Honoré. Un peloton de soldats se présenta devant la barricade, et fut obligé de retourner. La fusillade se fit entendre dans les Champs-Élysées. Il y eut un temps d'arrêt à la hauteur de l'avenue de Marigny ; plusieurs décharges consécutives y furent faites. Puis le bruit du feu s'éloigna encore ; tout cela ne dura pas dix minutes. Nous ne comprenions rien à cette manœuvre.

Mon messenger, dont je commençais à être fort inquiète, revint. Il rapportait notre lettre. Il était parvenu assez facilement à l'état-major. Il avait trouvé les appartements déserts et pénétré jusque dans la chambre du maréchal, toutes les portes étant ouvertes, sans trouver personne à qui parler. S'approchant de la fenêtre, il avait vu les grilles de la cour fermées et les troupes passant en toute hâte sous le pavillon de l'horloge. Le peuple était maître du Carrousel. En redescendant, il avait rencontré monsieur de Glandevès, qu'il connaissait, entrant précipitamment dans un escalier souterrain qui communique sous le guichet avec le palais ; il lui avait demandé où il trouverait le maréchal. Monsieur de Glandevès avait l'air fort agité et fort pressé ; il lui avait répondu : « Le maréchal doit être dans le jardin des Tuileries ; mais il n'y a aucun moyen d'arriver à lui, et je vous conseille de vous en aller le plus vite que vous pourrez. » Profitant de cet avis, il était revenu sans chercher davantage à remplir sa commission ; il n'en savait pas plus long.

Nous ne tardâmes pas à apprendre la prise du Louvre, l'abandon des Tuileries, l'évacuation entière de Paris, après un moment d'arrêt à la barrière de l'Étoile, et la marche de toutes les troupes sur Saint-Cloud.

À peine cette nouvelle fut-elle répandue qu'elle fit sur la population l'effet le plus marqué. Il semblait un vase bouillonnant qu'on écarte du feu ; tout s'apaisa en un clin d'œil. J'ignore quelles passions s'agitaient dans l'âme de quelques factieux et s'exhalaient peut-être aux environs de l'Hôtel de Ville, mais le reste de la ville reprit une attitude très calme.

La seule autorité reconnue était celle des élèves de l'École polytechnique ; ils s'étaient distribué tous les postes. En outre de la bravoure qu'ils avaient montrée dans les combats de la veille et du matin, ils devaient leur importance à ce que seuls ils portaient un uniforme. Les défenseurs des barricades les appelaient : « Mon petit général », et leur obéissaient d'autant plus implicitement que le genre de leurs connaissances était aussi fort utile à la prompt construction de ces barricades. Ils aidaient à les faire et à les défendre.

Au surplus, c'est une circonstance assez remarquable que la considération accordée par le peuple, à cette époque, aux personnes qui semblaient appartenir aux classes plus élevées de la société. Tout homme ayant un habit, et voulant se mêler à un groupe, commandait sans difficulté les gens en veste.

Je me sers mal à propos du mot *en vestes* ; le costume adopté était un pantalon de toile et une chemise avec les manches retroussées. Il faisait, à vrai dire, une chaleur étouffante. Souvent ces légers vêtements et les bras même portaient des traces du combat. Les figures étaient noircies par la poudre et pourtant n'avaient rien d'effrayant ; elles annonçaient le calme de la défense et la conscience du bon droit. Une fois la chaleur du combat passée, c'était une ville de frères.

Monsieur Arago me quitta. Je reçus quelques visites. La circulation se rétablissait pour les piétons. Monsieur de Salvandy arrivait d'Essonne ; il y avait été la veille au soir. Sur toute la route, on s'était précipité au-devant de lui pour demander des nouvelles. La population des campagnes partageait les sentiments et la confiance de celle de Paris. On s'adressait à lui (un passant inconnu, ne doutant pas qu'il ne formât des vœux pour le succès des

efforts parisiens) ; partout il avait vu les hommes se préparant à y joindre les leurs.

À Essonnes, la garde nationale, s'étant emparée de la poudrière, au risque de tous les dangers d'une pareille entreprise avait rempli un grand bateau de poudre et le conduisit sur la rivière, couvert de banderolles tricolores, aux cris de « Vive la Charte » et aux acclamations de toutes les populations riveraines.

Cependant, on ne pouvait se persuader que la Cour tînt la partie pour perdue. Nous pensions que, renforcé par des troupes fraîches, on ferait une nouvelle tentative sur Paris, probablement la nuit suivante.

Je me décidai à sortir sur les trois heures. Monsieur de Salvandy me donna le bras. Il ne doutait pas d'une attaque pour la nuit. J'étais logée dans un des endroits les plus exposés si on rentrait par où on était sorti ; je ne voulais pas effrayer chez moi en chargeant mes gens de cette commission, et j'allai moi-même chez madame de Jumilhac, dans la rue Neuve-des-Mathurins, prévenir son portier de m'ouvrir si je venais frapper la nuit.

Au retour, je visitai le boulevard, encombré d'arbres abattus et de tout ce qu'on avait pu se procurer dans le voisinage, pour construire des barricades. Celles-là étaient fort incommodes à franchir : il fallait escalader les unes, ramper sous les autres. Mais partout les gens qui les gardaient, offraient une assistance également obligeante et gaie, appelant le plus propre d'entre eux pour ne pas salir les vêtements des dames : pas un propos grossier ; jamais la politesse et l'urbanité n'ont mieux régné dans Paris. Un instinct secret semblait avertir que le moindre choc pouvait amener une explosion. Au reste, la pensée d'une opposition aux événements qui se passaient ne venait à personne.

Je parvins à la rue de Rivoli. Il y avait à peine trois heures qu'on s'y battait avec fureur. Les grilles du jardin des Tuileries étaient fermées et gardées par des sentinelles portant le costume que j'ai décrit. Je vis dans la rue une barricade s'élevant très haut et composée des chaises du jardin.

Au moment où je passai, une assez grande quantité de dames avaient en partie dérangé cette barricade. Elles s'étaient emparées de quelques chaises et là, bien mises, bien parées, avec des chapeaux élégants à plumes ou à fleurs, elles étaient tranquillement assises, à l'ombre de leurs ombrelles et

de la barricade, comme elles l'auraient été sous les arbres des Tuileries. Au reste, ce spectacle curieux s'est continué jusqu'au dimanche où le jardin a été remis en possession de ses sièges.

J'entrai chez l'ambassadeur de Russie ; je ne l'avais pas vu depuis l'avant-veille. Je le trouvais fort troublé ; il avait eu sous les yeux la débandade des troupes et me la raconta en détail. Il était aussi surpris qu'indigné de n'avoir reçu aucune communication de monsieur de Polignac dans de telles conjonctures. Il l'était beaucoup aussi des joies de lord Stuart, l'ambassadeur d'Angleterre ; elles étaient poussées jusqu'à l'indécence.

Pozzo croyait, lui aussi, à la probabilité d'une attaque sur Paris, et s'inquiétait fort de la position de son hôtel. Du reste, il n'y avait aucun parti pris dans son esprit ; il était alarmé, troublé, effrayé, et se disait malade pour expliquer sa contenance.

Je rentrai chez moi. J'envoyai acheter quelques jambons, un sac de riz et un sac de farine. Je m'attendais que ces objets auraient augmenté de prix ; ils n'avaient pas varié, tant la sécurité était grande.

J'allai chez madame de Rauzan. Sa belle-sœur, madame de La Bédoyère, y était au désespoir. La pauvre femme pensait peut-être au sang si inutilement versé, il y avait quinze ans, pour arriver à un pareil résultat. Elle se tordait les mains.

C'est la seule personne véritablement affligée que j'aie vue dans ce moment. J'exprimai devant elle l'espèce de sentiment d'enthousiasme pour ce peuple si grand, si brave, si magnanime, que j'avais conçu pendant ma promenade, et je lui fis horreur. Je la consolai un peu en parlant du danger, présumé de tout le monde, que nous courions d'être attaqués pendant la nuit.

Monsieur de Rauzan hocha la tête. À l'état-major, le même matin, il avait entendu le général Vincent répondre à monsieur de Polignac, qui excitait à faire marcher des colonnes dans la ville comme la veille, que cent mille hommes ne seraient pas en possibilité de traverser Paris dans l'état de défense et d'exaltation où il se trouvait.

La pauvre madame de La Bédoyère fut obligée de se contenter de l'espoir, donné par un certain monsieur Denis Benoit, qu'on réussirait du moins à affamer la capitale. Cette pensée augmenta pourtant son très vif

désir d'en sortir. Tous ses sentiments se trouvaient assurément bien éloignés des miens, et pourtant ils étaient si profondément vrais, si sincèrement passionnés que, ni dans le moment, ni par le souvenir, ils ne m'ont causé la moindre irritation contre elle.

Madame de Rauzan se tourmentait pour son père, le duc de Duras. Il était de service à Saint-Cloud ; elle n'en avait pas entendu parler depuis le lundi où il était venu lui apprendre, avec des transports de joie, les ordonnances et qu'*enfin le Roi régnait*. C'était l'expression adoptée au château.

Nous convînmes de continuer à nous communiquer tout ce que nous apprendrions de part et d'autre. En effet, soit chez elle, soit chez moi, nous nous retrouvions dix fois dans la journée.

Placée à ma fenêtre, je vis un vieux chanteur des rues arrivant par la rue de Surène. Il s'arrêta à la barricade de la rue du faubourg Saint-Honoré, où il y avait une cinquantaine d'hommes réunis, et là, tout en ayant l'air de les aider à assujétir les pavés, qui se dérangeaient sans cesse par les passages auxquels personne ne s'opposait, il entonna, avec une très belle voix et une prononciation fort nette, une chanson, en cinq couplets, en l'honneur de Napoléon II, dont le refrain, autant que je puis m'en souvenir, était : « Sans le faire oublier, le fils vaudra le père. »

Cela ne fit pas la plus légère sensation. À peine si on l'écouta. Sa chanson finie, il franchit la barricade, et s'en alla plus loin chercher un autre auditoire que, probablement, il trouva également inattentif.

J'ai déjà beaucoup parlé de cette barricade, et j'en parlerai encore. D'une fenêtre, où je me tenais habituellement, je voyais et j'entendais tout ce qui s'y passait. Ce point était devenu un centre ; les voisins s'y réunissaient autour des vingt-cinq ou trente hommes de garde. Ceux-ci n'en ont bougé que lorsqu'ils ont été relevés par un élève de l'École polytechnique et remplacés par d'autres, après vingt-huit heures de faction pendant lesquelles les gens du quartier avaient soin de leur porter à manger et à boire.

J'ai pris simplement l'engagement de dire ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles ; j'entre donc sans scrupule dans tous ces détails. D'ailleurs, ce qui se passait sur ce petit théâtre se renouvelait à

l'embranchement de chaque rue dans la ville, et peut donner une idée assez exacte de la situation générale.

J'affirme positivement que, pendant toute cette journée et celles qui l'ont suivie, je n'ai recueilli d'autres cris que celui de : *Vive la Charte*, et personne ne m'a rapporté en avoir entendu un autre. Il faut faire une grande différence entre l'esprit qui régnait véritablement dans la ville et celui qui pouvait éclater aux environs de l'Hôtel de Ville. Là, des meneurs factieux appelaient une révolution ; partout ailleurs on voulait seulement éloigner les gens qui prétendaient établir l'absolutisme. On aurait, ce jeudi-là, traîné le roi Charles X en triomphe s'il avait rappelé ses ordonnances et changé son ministère. Aurait-il pu régner après une telle concession ? C'est une question que je ne puis ni discuter, ni résoudre ; je prétends seulement conclure que la Charte établie répondait aux vœux de tous en ce moment.

Je reviens à mon récit. J'entendis bientôt de grands cris ; ils paraissaient de joie, mais tout effrayait alors. En montant sur une terrasse, je parvins à découvrir un énorme drapeau tricolore arboré sur le sommet de l'église, non encore achevée, de la Madeleine ; il remplaçait le drapeau noir qui y flottait la veille.

Depuis, j'ai vu une planche sur laquelle était grossièrement écrit : « Vive Napoléon II ». Elle y est restée plusieurs jours et en a été ôtée, comme elle y avait été placée, sans que cela fît aucune sensation.

Il pouvait être sept heures environ lorsque de nouveaux cris, mais poussés dans la rue, me rappelèrent à la fenêtre. Je vis un groupe nombreux occupé à abaisser les barricades devant un homme et son cheval, l'un et l'autre couverts de poussière, haletants de chaud et de fatigue.

« Où loge le général Lafayette ? criait-il.

— Ici, ici, répétaient cinquante voix.

— J'arrive de Rouen..., je devance mes camarades... Ils vont arriver... voilà la lettre pour le général.

— C'est ici, c'est ici. »

Il apprit à la porte de la maison que le général logeait à l'état-major de la garde nationale, mais qu'il le trouverait plus sûrement à l'Hôtel de Ville.

« À l'Hôtel de Ville ! », cria-t-on de toutes parts ; et ce courrier en veste, avec sa bruyante escorte, se remit en route traversant toute la ville et racontant sa mission à chaque barricade. Peut-être est-il arrivé plusieurs de ces courriers.

Je ne sais à qui il faut attribuer l'invention de cette jonglerie ; elle réussit parfaitement. Au bout de cinq minutes, tout le monde dans le faubourg Saint-Honoré avait la certitude que Rouen s'était insurgé, avait pendu son préfet, expulsé sa garnison et que sa garde nationale et sa population arrivaient immédiatement au secours des parisiens. Il semblait déjà voir les têtes de colonne. De tout cela il n'y avait pas un mot de vrai, mais les gens les mieux informés y ont cru, en partie, pendant vingt-quatre heures.

L'histoire du *préfet pendu* m'a toujours fait penser que cette ruse avait été inventée, par des gens assez compromis pour désirer voir le peuple se porter à des excès qui le rendissent irréconciliable avec Saint-Cloud.

Un pareil exemple ne s'offre pas par hasard à une multitude qu'on devait supposer bien préparée à toute espèce de cruautés par l'enivrement de la poudre et de la victoire. Si cet horrible plan fut conçu, il échoua ; heureusement, elle n'en commit aucune.

Je me sers à dessein de l'expression d'*enivrement* de la poudre. Celui du vin n'était pas à craindre, car, dans cette semaine héroïque (on ne peut lui refuser ce nom), il n'y a pas eu un verre de vin débité dans aucun cabaret ; et l'ivrogne le plus reconnu n'aurait pas voulu s'exposer à en boire. C'était bien assez de la chaleur, du soleil et des événements pour exalter les têtes.

Je vis revenir beaucoup de soldats de la garde. Les uns, soi-disant déguisés, avec une blouse sous laquelle passait leur chaussure militaire et portant encore la moustache, les autres tout bonnement en uniforme, mais sans armes. Tous étaient arrêtés à ma barricade, mais pour y recevoir des poignées de main. Il n'y avait plus la moindre hostilité contre eux ; aussi n'en témoignaient-ils aucune de leur côté.

Je me rappelle avoir entendu un défenseur des barricades demander à un de ces soldats :

« Croyez-vous que nous serons attaqués cette nuit ?

— Non, je ne crois pas que nous le soyons répondit-il.

On ne peut faire plus complètement cause commune ; et les interlocuteurs de ce singulier colloque n'en semblaient nullement étonnés.

Vers la fin du jour, j'entendis une voix bien connue demander si j'y étais. Je me précipitai sur l'escalier au-devant de monsieur de Glandevès, gouverneur des Tuileries. Mon homme l'avait vu le matin, au moment où le château avait été envahi ; j'en étais fort inquiète, et j'éprouvai une grande joie à le voir. Nous nous embrassâmes avec de vrais transports. Il me raconta qu'il avait encore trouvé son appartement libre.

La présence d'esprit de son cuisinier, qui avait adopté bien vite le costume de rigueur et un fusil sur l'épaule, s'était mis en sentinelle devant sa porte et en avait refusé l'entrée avec ces seuls mots : « J'ai ma consigne, on ne passe pas », lui avait laissé le temps d'ôter son uniforme, de prendre son argent et ses papiers. Deux fourriers du palais, en chemise à manches retroussées, en pantalon et le fusil sur l'épaule, l'avaient escorté jusque dans la rue Saint-Honoré, d'où il avait gagné la maison de sa sœur dans la rue Royale. Il comptait s'y tenir caché, mais, voyant tout si tranquille, il avait essayé de venir chez moi. Il y était arrivé à travers les barricades et les politesses de leurs gardiens.

Il me raconta toutes les folies de ce malheureux Polignac pendant ces journées, sa confiance béate et niaise, et, en même temps, sa disposition à la cruauté et à l'arbitraire, son mécontentement contre le maréchal de ce qu'il se refusait à faire retenir, comme otages, les députés venus en députation chez lui, le mercredi matin. Il s'en était expliqué avec une extrême amertume à monsieur de Glandevès, en disant qu'une telle conduite, si elle n'était pas celle d'un traître, était au moins d'une inconcevable faiblesse.

Monsieur de Glandevès ayant répondu qu'il comprenait très bien le scrupule du maréchal, monsieur de Polignac reprit : « Cela n'est pas étonnant quand on vient de serrer la main à monsieur Casimir Périer !

— Oui, monsieur, je lui ai serré la main, je m'en fais honneur, et je serai le premier à le dire au Roi.

— Le premier, *non*, » répliqua monsieur de Polignac en s'éloignant pour aller raconter à un autre comment le refus du duc de Raguse était d'autant moins justifiable que, l'ordre d'arrêter ces messieurs étant donné d'avance, on devait reconnaître le doigt de Dieu dans leur présence aux Tuileries. Il

les y avait amenés tout exprès pour subir leur sort ; mais il y avait de certains hommes qui ne voulaient pas reconnaître les voies de la Providence...

Ce discours se tenait à un séide de la veille. Monsieur de Polignac ne savait pas qu'ils sont rarement ceux du lendemain, ou plutôt il ne croyait pas en être au lendemain. Cependant ses paroles furent répétées sur-le-champ avec indignation.

Monsieur de Glandevès me raconta aussi le désespoir de ce pauvre maréchal, et la façon dont il était entouré et dominé par les ministres qui ne lui laissaient aucune initiative, tout en n'ayant rien préparé. À chaque instant, il lui arrivait des officiers :

« Monsieur le maréchal, la troupe manque de pain.

— Monsieur le maréchal, il n'y a pas de marmite pour faire la soupe.

— Monsieur le maréchal, les munitions vont manquer.

— Monsieur le maréchal, les soldats périssent de soif, etc., etc. »

Pour remédier à ce dernier grief, le maréchal supplia qu'on donnât du vin des caves du Roi pour soutenir la troupe, sans pouvoir l'obtenir. Ce fut Glandevès qui fit apporter deux pièces de son vin pour désaltérer et alimenter un peu les soldats qui se trouvaient dans la cour du palais. Notez bien que ces pauvres soldats ne pouvaient rien se procurer par eux-mêmes, car pas une boutique n'aurait été ouverte pour eux.

Voici comment monsieur de Glandevès me raconta l'événement du matin. Après une tournée faite avec le maréchal aux postes environnant les Tuileries, pendant qu'ils attendaient bien anxieusement les réponses aux messages portées à Saint-Cloud par messieurs de Sémonville et d'Argout, ils rentrèrent à l'état-major.

Le maréchal lui dit : « Glandevès, faites-moi donner à manger ; je n'ai rien pris depuis hier, je n'en puis plus.

— Venez chez moi, tout y est prêt, ce sera plus vite fait. » Les ministres y avaient déjeuné avant leur départ pour Saint-Cloud. Le maréchal était monté chez lui. À peine assis à table, ils avaient entendu quelques coups de fusil du côté du Louvre, puis davantage. Monsieur de Glandevès s'était écrié :

« Maréchal, qu'est-ce que c'est que cela ?

— Oh ! de ce côté-là, cela ne peut pas inquiéter... Ah ! mon Dieu ! cette réponse n'arrivera donc pas ! »

Cependant, au bout d'une minute, le maréchal avait repris : « Cela augmente, il faut aller y voir. » Ils étaient redescendus à l'état-major ; le maréchal avait saisi son chapeau, et courut rejoindre ses chevaux placés devant les écuries du Roi. Pendant ce court trajet, monsieur de Glandevès lui avait dit :

« Maréchal, si vous vous en allez, vous me ferez donner un cheval de dragon ; je ne veux pas rester ici tout seul.

— Êtes-vous fou ? Il faut bien attendre ici la réponse de Saint-Cloud. »

En disant ces paroles, le maréchal montait à cheval. À peine en selle, il avait aperçu la colonne des Suisses fuyant à toutes jambes à travers le Carrousel ; il n'avait exprimé son sentiment que par un jurement énergique, et était parti au galop pour tâcher vainement d'arrêter les Suisses.

À peine quelques secondes s'étaient écoulées que monsieur de Glandevès avait vu le maréchal, avec une poignée de monde, travaillant à faire fermer les grilles de la cour, et toutes les troupes, y compris l'artillerie, filant au grand galop à travers le palais. Sous le pavillon de l'Horloge, le peuple poursuivant les soldats avait débouché par la rue du Louvre ; il occupait déjà les appartements du Roi où il était entré par la galerie des tableaux.

Le pauvre Glandevès, se trouvant seul de sa bande en grand uniforme au milieu du Carrousel, courut de toutes ses forces pour regagner le petit escalier de l'état-major. On tira sur lui, mais sans l'atteindre. C'était dans le moment où il entraît dans le passage souterrain qui conduit de l'état-major au palais que mon valet de chambre l'avait aperçu et lui avait parlé. On comprend, du reste, qu'il eût l'air fort troublé.

Il m'apprit aussi qu'Alexandre de Laborde faisait partie d'un gouvernement provisoire réuni à l'Hôtel de Ville, et me demanda si j'étais en mesure d'obtenir de lui une permission de passer les barricades pour se rendre à Saint-Cloud. Je me mis tout de suite à écrire un billet à monsieur de Laborde que j'envoyai chez lui.

Quelques personnes vinrent me voir dans la soirée, et eurent grande joie à trouver chez moi monsieur de Glandevès dont on était inquiet. L'ambassadeur de Russie me fit dire qu'il était encore trop souffrant pour sortir.

Monsieur Pasquier nous apprit le retour de monsieur de Sémonville et la présence de monsieur d'Argout à l'Hôtel de Ville où il avait annoncé la prochaine arrivée du duc de Mortemart, nommé président du conseil et chargé de former un ministère, où entraient le général Gérard et monsieur Casimir Périer.

Monsieur de Vitrolles, revenu avec messieurs de Sémonville et d'Argout, avait fort conseillé cette décision ; on pouvait donc espérer qu'elle était sincèrement adoptée à Saint-Cloud. Monsieur de Glandevès, plus avant dans cet intérieur qu'aucun de nous, témoignait du doute sur cette sincérité. Je me rappelle ses propres paroles : « C'est une médecine qu'on ne prendra qu'en attendant que la peur soit passée. » C'était beaucoup de gagner du temps, en pareille situation, et nous nous en réjouissions fort.

Glandevès nous raconta encore que, la veille au soir, le mercredi, le Roi avait fait sa partie de whist avec les fenêtres ouvertes. Le bruit du canon et des feux de file se faisait entendre distinctement. À chaque explosion, le Roi donnait une légère chiquenaude sur le tapis de la table, comme lorsqu'on veut faire enlever la poussière. Au reste, il n'y avait point d'autre signe de participation donnée à ce qui se passait. La partie allait son train comme de coutume, et aucun courtisan n'osait faire la moindre réflexion. Charles X avait évidemment, à l'ordre, évité d'adresser la parole aux personnes arrivant de Paris ; et l'étiquette était tellement établie que, malgré qu'on eût formé, avant l'ordre, une espèce de complot pour lui faire dire la vérité par monsieur de La Bourdonnaye et le général Vincent, témoins oculaires des événements, ni l'un ni l'autre, ni aucun de ceux qui devaient les assister n'avait osé prendre l'initiative.

La partie et la soirée terminées comme à l'ordinaire, le général Vincent était revenu aux Tuileries, indigné du spectacle auquel il venait d'assister, bien ennuyé de son métier d'écuyer et étouffant du besoin de conter ce qu'il avait vu à Glandevès qui, lui-même, ne pouvait s'en taire. Dans de pareils moments, on pèse peu ses mots et la vérité échappe même aux courtisans.

Le fait est que le Roi, livré à des idées mystiques et encouragé par la correspondance de monsieur de Polignac, était persuadé que tout allait le mieux du monde et ne voulait pas se laisser détourner de la route qu'il croyait très pieusement lui être tracée par la sainte Vierge^[3]

L'étiquette n'était pas toujours également rigoureuse. Au milieu de toutes les bonnes raisons que je fournissais le mercredi matin à monsieur de La Rue pour empêcher le maréchal de faire tirer sur le peuple, je me rappelle avoir mis en première ligne le service éminent qu'il rendrait au Roi et à la famille royale.

« Ce ne serait pas au moins leur avis, me répondit-il, car, hier soir, lorsque le maréchal, au lieu de retourner à Saint-Cloud, y a fait dire que, malgré tous les groupes dissipés et le calme rétabli, il croyait devoir profiter de la permission donnée par le Roi de passer la nuit à Paris, on a fait entrer l'officier chargé du message. Le Roi jouait au whist avec madame la duchesse de Berry ; la commission faite, la princesse a demandé :

« Les troupes ont-elles tiré ? — Oui, madame, — De bon cœur ? — Oui, madame. — Il faut que je vous embrasse pour cette bonne nouvelle. » Et elle a quitté la table. Le Roi a dit, en souriant : « Allons ! allons, asseyez-vous, pas d'enfantillage. »

Je reviens à la soirée du jeudi. Nous attendions vainement des nouvelles de l'arrivée de monsieur de Mortemart. Nous sûmes enfin, à onze heures, qu'il n'était pas encore arrivé.

Comme on se corrige malaisément de prétendre trouver quelque chose de logique dans les événements, nous cherchâmes à nous expliquer ce retard. Chacun donnait son idée la plus probable. Mon avis était que, beaucoup de troupes fraîches étant arrivées, on s'était décidé à tenter une nouvelle attaque sur Paris.

Vers minuit, je me retrouvai seule, plus inquiète et plus effrayée que jamais. Je recommandai à tout mon monde de se tenir prêt à vider les lieux au premier appel, et je me jetai tout habillée sur mon lit.

J'avais souvent entendu dire au maréchal (nous ignorions qu'il ne commandait plus) que le meilleur moment pour attaquer était un peu avant le point du jour, et j'attendais le lever du soleil comme le signal de notre salut.

Jamais nuit aussi courte ne me sembla aussi longue. Vers les trois heures du matin un bruit de mousquetterie se fit entendre. (J'ai su le lendemain que deux fortes patrouilles s'étaient rencontrées, sans se reconnaître, à la barrière de Clichy.) Je crus que c'était là le commencement de l'attaque. Je me jetai à bas de mon lit ; je sonnai ; j'assemblai mes gens. C'est le moment où j'ai ressenti l'effroi le plus profond pendant toutes ces aventureuses journées. Cependant le feu avait cessé. Nous écoutâmes avec une grande anxiété. Le silence le plus complet régnait dans la ville.

De temps en temps, un coup de fusil isolé faisait résonner les échos ; mais ils venaient de tous les points, et n'indiquaient pas une attaque. Enfin le soleil se leva brillant et radieux ; je respirai et j'allai courtoiser le sommeil, mais bien vainement. Je me suis très bien portée à cette époque ; mais j'ai été douze fois vingt-quatre heures sans fermer les yeux une minute, tant l'excitation du moment était grande. Nous étions tous sous une influence électrique.

(30 JUILLET.)

Le vendredi 30 juillet, si fertile en grands événements à l'Hôtel de Ville, au Luxembourg, au Palais-Bourbon, à Saint-Cloud, à Neuilly, me laisse moins de souvenirs à relater que les autres jours. Cela est naturel. Le théâtre n'était plus dans la rue, découvert à tous les yeux, et les acteurs se trouvaient trop occupés de leurs rôles pour avoir le temps d'en rendre compte.

Je reçus le matin la réponse de monsieur de Laborde à mon billet de la veille. Il me mandait l'avoir reçu à minuit, au retour de l'Hôtel de Ville où le duc de Mortemart avait été attendu jusqu'à cette heure. Il y retournait à six dans la même intention, mais il ajoutait : « Je crains que, ce matin, il ne soit trop tard pour le succès de sa mission. »

Il me promettait un laissez-passer pour monsieur de Glandevès auquel, en effet, monsieur Casimir Périer en expédia un de très bonne heure.

Je dois noter que, ce vendredi, tous les ouvriers qui travaillaient chez moi revinrent à leur ouvrage, le plus tranquillement du monde. Plusieurs avaient pris une part active aux combats des deux jours précédents, et racontaient ce qui s'était passé autour d'eux avec la plus héroïque simplicité. Je vis aussi rouvrir les ateliers dans mon voisinage.

Cependant les défenseurs des barricades restaient à leurs postes ; on les voyait passer le fusil sur l'épaule et un pain sous le bras. Quelques-uns, voulant afficher un air plus militaire, plaçaient leur morceau de pain au bout de leur baïonnette, mais tous étaient également pacifiques et polis.

Je fus rappelée à la fenêtre que je venais de quitter par le bruit du tambour. Alors tout faisait émoi, aussi portes et fenêtres furent occupées et garnies de monde en un instant. Nous vîmes s'avancer, à pas lents et précédée d'un tambour, une troupe de gens armés faisant escorte à un brancard garni de matelas sur lequel était couché un homme en attitude de Tancrède d'Opéra. Il faisait signe de la main pour apaiser les cris que personne ne se disposait à pousser en son honneur. En passant sous ma fenêtre, ce modeste personnage leva la tête, et je reconnus la vilaine figure de monsieur Benjamin Constant. Je ne puis exprimer l'impression que me causa cette vue. Les jours de grandeur et d'héroïsme me semblaient passés ; la fausseté et l'intrigue allaient s'emparer du dénouement. Cet instinct ne m'a pas trompée.

Revenons à ces premières journées. Je me plais d'autant plus à m'y arrêter que celles qui leur ont succédé ont moins permis de leur rendre pleine justice.

En me quittant la veille au soir, Arago avait été arrêté par des ouvriers qui l'engagèrent à travailler avec eux à une barricade. Il avait trouvé prudent de s'y prêter de bonne grâce, tout en ayant bonne envie de s'en aller. Un des travailleurs raconta qu'il était là depuis dix-huit heures sans boire ni manger, qu'il avait grand'faim et pas un sol. Arago crut l'occasion excellente ; il tira un écu de sa poche ; l'ouvrier tendit la main, mais un de ses camarades l'arrêta :

« Tu vas accepter cela ? Tu te déshonores ». L'autre retira sa main en remerciant très poliment et disant à Arago : « Vous voyez bien, monsieur, que cela ne se peut pas. »

Il s'était alors engagé une discussion entre eux, où monsieur Arago avait voulu leur prouver qu'étant plus riche qu'eux il était raisonnable de le laisser contribuer de son argent, aussi bien que de son bras, à la cause commune.

Cette considération commençait à ébranler même le donneur d'avis, et Arago reproduisit l'écu ; mais il leur proposa d'aller le boire, et cela gâta son affaire.

« Comment, boire ! vous êtes peut-être un ennemi qui veut nous faire boire ! Ah bien oui ! boire ! nous avons besoin de toute notre tête. Qui sait si nous ne serons pas attaqués cette nuit ? Camarade, nous avons faim et soif, mais c'est rien que ça, nous mangerons demain. Empochez votre argent, monsieur, et tenez ! ramassez ce pavé. »

La confiance n'était pas si bien établie qu'Arago osât répliquer ; il se mit silencieusement à sa tâche. Bientôt arriva un élève de l'École polytechnique inspectant le travail. Il témoigna de grands égards à son professeur, le consultant sur les ordres qu'il donnait. Le héros du pavé les écoutait avec attention, puis s'adressant à l'élève :

« Mon petit général, ce monsieur est donc des nôtres ?

— Certainement, mon ami.

— Monsieur, voulez-vous avoir la bonté de nous donner ce que vous nous offriez ; nous boirons à votre santé de bon cœur, car nous avons fièrement soif. »

Une personne de la société, monsieur de Bastard, vit un ouvrier, en faction à l'une des grilles des Tuileries, prêt à s'évanouir ; il lui dit qu'on avait oublié de le relever, il était là depuis vingt heures et se sentait exténué.

« Il faut aller vous restaurer !

— Mais qui gardera mon poste ?

— Moi.

— Vous, monsieur, ah ! vous êtes bien bon ; tenez ! voilà mon fusil.

— C'est bon, voilà cent sous pour payer votre dîner.

— C'est trop, monsieur. »

Au bout d'un quart d'heure, l'ouvrier vint reprendre son poste, rapportant trois livres dix sous, son dîner n'ayant coûté que trente sous.

On ne tarirait pas si on voulait rapporter tous les traits de ce genre. Dans plusieurs quartiers de la ville, on était entré dans les maisons pour tirer par les fenêtres ; on avait trouvé des couverts mis, des effets précieux non serrés ; nulle part, au milieu de tout ce désordre, il ne s'était commis le plus petit vol. Cependant, il y a eu une espèce de pillage dans les appartements du second aux Tuileries. Il n'est pas impossible qu'il ait eu lieu, après coup, par les subalternes du château. Ils en ont été soupçonnés par les personnes qui habitaient ces appartements.

Dans le premier moment, le scrupule allait si loin que les matelas, pris à l'archevêché, ont été sur-le-champ, ainsi que l'argenterie, portés processionnellement à l'Hôtel-Dieu.

Un autre caractère de cette époque, sur lequel on ne peut trop insister, c'est sa tolérance. Je sortis dans cette matinée, donnant le bras à monsieur de Salvandy ; ni l'un ni l'autre nous ne portions rien de tricolore. Beaucoup de gens, et surtout les plus hostiles à ce qui se passait, en étaient bariolés.

Des femmes, stationnant de préférence près des barricades, portaient des cocardes tricolores dans des paniers devant elles et en offraient aux passants comme aux jours ordinaires des bouquets. Seulement, elles avaient remplacé la phrase banale de : « Fleurissez votre dame », par celle de : « Voyez, voyez, monsieur, décorez votre dame. »

Monsieur de Salvandy les repoussa constamment, avec l'apparence de l'humeur, sans que cela produisît plus d'effet que s'il avait refusé un bouquet de muguet.

J'allai chez l'ambassadeur de Russie ; il avait fait bien du chemin depuis la veille. Outré de l'oubli où on laissait le corps diplomatique à Saint-Cloud, il proclamait hautement l'impossibilité de rentrer dans une capitale qu'on venait d'ensanglanter. Selon lui, la démarche de monsieur de Mortemart était oiseuse ; elle ne pouvait pas réussir, il était trop tard. La lâcheté était égale à l'incapacité ; il fallait se tourner du côté des Orléans. Il n'y avait de salut que là, tout le monde devait se rattacher à eux, etc... Il y avait plusieurs personnes dans le salon où se tenaient ces discours, je crois même le baron de Werther ; je ne voudrais pourtant pas l'affirmer.

Je ne me rappelle pas au juste l'heure, mais la matinée devait être assez avancée lorsqu'en rentrant chez moi je trouvais Arago qui m'attendait. Depuis sa visite du matin, il avait appris qu'on travaillait vivement pour la république. Il venait, disait-il, de soutenir thèse contre cet insensé projet.

Les chances du ministère Mortemart devenaient impossibles ; mais il fallait se hâter de prendre un parti si on ne voulait pas tomber dans les désordres d'une anarchie complète. Il avait rendez-vous le soir avec des meneurs ; il tâcherait de les arraisonner. Il répondait encore des élèves de l'École polytechnique pour quelques heures, mais seulement pour quelques heures ! Je ne pouvais rien faire de ces tristes révélations, hors m'en tourmenter.

Toutefois, quoique Arago ne dit que la vérité, ces dispositions fâcheuses, je dois le répéter, étaient étrangères à la masse de la population soulevée et agissante.

En voici encore une preuve entre mille. Je désirais beaucoup faire parvenir une lettre à ma famille alors à Pontchartrain. J'imaginai de l'adresser à mon père, et de charger le porteur de la montrer, en disant que c'était pour convoquer un pair de France.

Il se présenta à la barrière que personne ne franchissait, à cinq heures du matin le vendredi, et non seulement elle lui fut aussitôt ouverte, mais on lui donna une espèce de passeport pour traverser les endroits se trouvant déjà *libérés* c'est ainsi que cela s'appelait, en spécifiant sa mission. Je suis bien fâchée de n'avoir pas gardé ce papier. À cette époque, il ne me parut qu'un chiffon bien sale, et il l'était, en effet.

Je reçus vers cette heure un billet de monsieur de Chateaubriand. Il me mandait avoir été en route pour venir chez moi lorsque son ovation populaire l'avait arrêté. Il n'avait pas encore inventé d'en faire un triomphe national et était plutôt embarrassé de ces cris poussés par quelques polissons des rues. On l'avait mené au Luxembourg. Il avait été outré d'y trouver plusieurs pairs rassemblés sans qu'on eût songé à l'appeler, et, rentré chez lui, il avait écrit à Charles X pour lui demander à aller le trouver et à se mettre à sa disposition.

J'étais chez madame de Rauzan lorsque nous entendîmes un grand bruit dans sa cour. Elle fut bientôt remplie par un flot de populace traînant une

charrette comble de paille, sur laquelle était mollement couchée une pièce de canon dont le peuple souverain venait faire un hommage civique à son héros Lafayette. On renvoya toute cette foule à l'état-major de la garde nationale, rue du Mont-Blanc. Elle ne commit aucun excès ; mais elle était laide à voir, ses cris étaient effrayants, de hideuses femmes y étaient mêlées. Ce n'étaient déjà plus mes amis des barricades.

La pauvre madame de La Bédoyère pensa mourir d'effroi. Il n'y avait pourtant aucun danger ; ce n'étaient que des cris de joie et de triomphe, mais de nature à inspirer un grand dégoût.

Comme je sortais de table, on m'apporta une lettre pour convoquer mon père à se rendre au Luxembourg, où le président du conseil, duc de Mortemart, attendait messieurs les pairs. Monsieur Pasquier passa chez moi en s'y rendant ; il était fort en peine de la santé de monsieur de Mortemart.

Je lui racontai les dispositions de Pozzo et les confidences d'Arago. Je n'en tirai pas grand'chose. Il me parut fort sérieux, convint qu'on avait perdu beaucoup de temps, mais que cependant il y avait encore des ressources si on voulait profiter de l'étonnement où étaient les deux partis, l'un d'être battu et l'autre d'être vainqueur, pour établir quelque chose de raisonnable qui ralliât les masses, car elles ne demandaient que repos et sécurité. Il resta peu d'instant ; les communications n'étaient pas faciles, on ne circulait qu'à pied, et beaucoup de temps, si précieux ces jours-là, se trouvait matériellement employé par des courses indispensables.

Je fus fort surprise de voir entrer chez moi monsieur de Glandevès, parti le matin pour Saint-Cloud avec l'intention d'y rester. Il était blessé jusqu'au fond du cœur de la façon dont il y avait été accueilli. Peut-être la *poignée de main* donnée à Casimir Périer avait-elle été dénoncée. Toujours est-il que le Roi l'avait très mal reçu et, quoiqu'il fût une espèce de favori, avait affecté de ne lui pas parler.

Après avoir vainement attendu un moment opportun, il finit par solliciter une audience, Le Roi se plaça dans une embrasure de fenêtre. Il voulut entreprendre de lui parler de la situation de Paris ; mais le Roi s'obstina à lui répondre à assez haute voix pour que le baron de Damas et deux ou trois autres affidés de la Congrégation, qui étaient dans la chambre, entendissent ses paroles. Alors monsieur de Glandevès lui dit :

« Je vois que le Roi ne veut pas m'écouter ; je me bornerai donc à lui demander ses ordres sur ce que je dois devenir.

— Retournez à vos Tuileries.

— Le Roi oublie qu'ils sont envahis ; le drapeau tricolore y flotte.

— Il est pourtant impossible de vous loger ici.

— En ce cas, Sire, je partirai pour Paris.

— Vous ferez très bien.

— Le Roi n'a pas d'autre ordre à me donner ?

— Non, pas moi, mais voyez mon fils ; bonjour, Glandevès. »

Monsieur de Glandevès se rendit chez monsieur le Dauphin.

« Monseigneur, le Roi m'envoie savoir si monseigneur a quelque ordre à me donner pour Paris où je retourne.

— Moi, non, quel ordre aurais-je à vous donner ? vous n'êtes pas de mon armée. »

Et, là-dessus, il lui tourna le dos. Voilà comment a été congédié, le trente, un des plus fidèles serviteurs de la monarchie. Il en était navré.

Il avait entendu monsieur de Polignac répondant à madame de Gontaut, qui l'accablait de reproches : « Ayez donc de la foi, ayez donc de la foi, elle vous manque à tous, » et tenir aussi ce propos qu'il a répété plusieurs fois : « Si mon épée ne s'était pas brisée entre mes mains, j'établissais la Charte sur une base inébranlable. » Cette phrase ne s'expliquait pas mieux que sa conduite ; il avait, au reste, l'air parfaitement serein.

En revanche, le pauvre duc de Raguse était désespéré de tout ce qui s'était passé à Paris, accablé de tout ce qu'il voyait à Saint-Cloud, quoique sa scène avec monsieur le Dauphin n'eût pas encore eu lieu.

Pozzo vint chez moi. Monsieur de Glandevès lui raconta les détails de sa visite à Saint-Cloud, et il en revint à son antienne du matin et de la veille : ces gens-là étaient perdus, finis ; Neuilly présentait la seule ressource qui pouvait sauver le pays. Je lui parlai de l'état de monsieur de Mortemart : « C'est un brave et excellent homme, me dit-il ; fut-il en pleine santé, il n'est pas de force dans ces conjonctures. D'ailleurs, personne ne le serait avec ces gens-là. »

Pozzo me quitta de bonne heure. Plusieurs personnes passèrent dans mon salon ; j'ai oublié quelles elles étaient. Monsieur Pasquier arriva tard ; il avait vu monsieur de Mortemart dans son lit très souffrant d'un violent accès de fièvre. Rien de ce qui s'était passé à l'Hôtel de Ville, ni à la Chambre des députés, n'était favorable à sa mission.

Le petit nombre de pairs, réunis au Luxembourg, s'y seraient volontiers ralliés ; mais ils sentaient combien ils auraient peu d'influence dans ces circonstances. La république, dont personne ne voulait, devenait imminente si on ne prenait promptement un parti, et, sous un nom ou sous un autre, ce parti ne pouvait venir que de Neuilly.

On savait vaguement que des démarches avaient été faites de ce côté. Enfin, à près de minuit, monsieur de Fréville vint nous apprendre l'arrivée de monsieur le duc d'Orléans au Palais-Royal. Un gouvernement provisoire était décidé. Le prince en serait le chef ; les ministres étaient désignés et le général Sébastiani nommé ministre des affaires étrangères.

Je m'écriai combien c'était un choix fatal. Je connaissais l'aversion de Pozzo pour lui et l'intensité de ces haines corses. Il suffirait de ce nom pour le rendre aussi hostile à monsieur le duc d'Orléans qu'il lui était favorable jusqu'à présent. Son influence sur le corps diplomatique, dont il disposait en grande partie, préparait un obstacle énorme. Tout le monde le reconnut, en signalant l'importance d'en avertir au Palais-Royal. On m'engagea à en prévenir ; mais il était minuit et les nominations devaient, disait-on, être connues le lendemain matin !

Ici a commencé l'espèce de petit rôle politique que j'ai pu jouer dans ces grands événements. Il n'était ni prévu, ni préparé, et il n'a duré qu'un jour. Le parti carliste en a eu révélation et m'en a su plus mauvais gré qu'il n'était juste. J'y ai été entraînée, sans préméditation, par la force des choses, mais, peut-être ai-je, en effet, facilité, dans les premiers moments, l'établissement de la nouvelle royauté, pour laquelle l'ambassadeur de Russie s'est déclaré ouvertement. J'aurais gardé un silence éternel sur toute cette transaction, si lui-même n'en avait parlé le premier.

(31 JUILLET.)

Le samedi 31 juillet, au point du jour et après y avoir bien réfléchi toute la nuit, je me décidai à écrire à madame de Montjoie. Je lui rappelai le propos de monsieur de Sémonville, notre causerie du mardi ; il était étrange de voir ce qui, le mardi, était un simple commérage entre deux femmes, devenu, dès le vendredi, de l'histoire.

Je lui demandai ensuite si on savait assez au Palais-Royal la profonde aversion de Pozzo pour le général Sébastiani, et à quel point sa nomination aliénerait infailliblement l'ambassadeur qui était dans les meilleures dispositions. J'ajoutai que, si je savais une heure où je ne gênerais pas, je serais bien tentée d'affronter les barricades et d'aller reprendre ma conversation du mardi.

J'envoyai ce billet au Palais-Royal. On me rapporta pour réponse que tout le monde était à Neuilly, mais mon billet allait y être porté. Je crus que monsieur de Fréville s'était trompé en nous disant, la veille au soir, monsieur le duc d'Orléans arrivé au Palais-Royal. Il y était pourtant ; mais rien n'était encore décidé et on gardait le secret sur sa présence.

Je reçus une lettre de ma mère ; elle m'était apportée par le régisseur de Pontchartrain, Moreau. Il avait laissé son cabriolet en dehors des barrières et se faisait fort de m'emmener, si je voulais y consentir.

Ma mère m'en sollicitait. Elle voyait déjà un de ses enfants assiégé et affamé par l'autre et se reportait au temps de la Henriade, avec toute la vivacité de son imagination. Ces malheurs semblaient d'autant moins présumables cependant que Moreau m'annonça l'abandon de Saint-Cloud.

Le Roi se retirait ; la route de Versailles était couverte de troupes, ayant l'air consterné et semant des déserteurs par groupes de tous les côtés. J'allai porter cette nouvelle à monsieur Pasquier. Je trouvai chez lui le duc de Broglie. Il savait déjà la retraite sur Rambouillet ; l'un et l'autre m'engagèrent fort à rester à Paris, comme dans le lieu où il pouvait y avoir le plus de sécurité.

Monsieur de Broglie y avait appelé sa femme et ses enfants. J'étais facile à persuader, car je prenais trop d'intérêt aux événements pour souhaiter m'éloigner. Je retournai donc chez moi pour écrire à ma mère et lui

expliquer mes objections à partir, et surtout à suivre la route, encombrée d'obstacles, sur laquelle Moreau offrait de me conduire.

En passant, j'entrai chez madame de Rauzan. Elle était informée du départ ; son père lui avait fait dire, par un de ses gens, que la Cour allait passer quelques jours à Trianon. Elle m'avait appris la scène qui avait eu lieu entre monsieur le Dauphin et le duc de Raguse et même avec exagération.

Nous échangeâmes nos craintes sur la disposition où pourrait être le maréchal, après un pareil éclat, de quitter la Cour et de revenir à Paris sans calculer les dangers personnels qu'il y courait. Cette circonstance fut cause qu'en écrivant à ma mère je la priai de tâcher de faire savoir au maréchal la position où il se trouvait dans Paris et de lui faire parvenir de l'argent pour s'éloigner, dans le cas où il se séparerait du Roi, s'il s'en trouvait dépourvu.

En effet, ce même Moreau, qui était venu me chercher à Paris, alla le lendemain de Pontchartrain à Rambouillet, parvint jusqu'au maréchal, lui porta de l'argent et lui offrit de l'emmener par les bois jusqu'au pavillon qu'il habitait où il aurait pu être très bien caché. Le maréchal hésita, puis se décida à rester. L'autre parti lui aurait-il mieux tourné ? Je ne le pense pas. Il lui valait mieux accomplir son sort et rester à son poste ; mais j'ignorais alors si ce poste était tenable.

Tandis que j'écrivais à ma mère, il m'arrivait visite sur visite. Tout le monde était au désespoir, car rien ne se décidait, rien ne se publiait.

Les mêmes gens, qui depuis ont dit, soutenu, imprimé que monsieur le duc d'Orléans était tellement nécessaire qu'il pouvait se faire prier longtemps et n'accepter qu'aux conditions les plus avantageuses, s'alarmaient, se désolaient alors de chaque heure de retard et s'impatientsaient hautement de ce qu'il ne se jetait pas tout à travers le mouvement. « Qu'il commence par s'emparer du pouvoir, disaient-ils, on s'expliquera plus tard, » C'était l'opinion la plus générale : je conviens l'avoir partagée. L'anarchie nous arrivait de tous les côtés et me semblait le pire des maux.

Arago survint tout bouleversé. Ses efforts étaient dépassés. Il quittait une réunion de jeunes gens qui se disposaient à proclamer la république. Puis vint la duchesse de Rauzan apportant la même nouvelle. Moreau aussi

l'avait recueillie dans la rue et en faisait un nouvel argument pour m'emmener. Cependant je résistai, et je l'expédiai avec ma réponse. Dans ce moment, je reçus celle de madame de Montjoie : « Votre billet, me disait-elle, ne m'est parvenu qu'à dix heures ; il est déjà sous les yeux de monsieur le duc d'Orléans. Venez, venez, très chère ; on vous attend ici avec la plus vive et la plus tendre impatience. »

Je voulus questionner le messenger ; il était reparti. Le billet était daté de Neuilly, dix heures et demie. Comment y aller ? Toute circulation, en voiture, était impossible.

Arago et madame de Rauzan me pressèrent également de m'y rendre, de peindre l'état des choses et de hâter un dénouement. Après quelques instants d'hésitation, je me décidai à me mettre en route à pied. Arago me donnait le bras.

Je dis à madame de Rauzan, qui m'aidait à nouer mon chapeau tant elle était pressée de m'expédier : « Soyez-moi témoin que je ne vais pas à Neuilly comme orléaniste, mais comme bonne française, voulant la tranquillité du pays. » Elle me souhaita tout succès et me répondit que ma mission était une œuvre de charité.

Arrivés à la place Beauvau, nous entendîmes lire la proclamation manuscrite du lieutenant général du royaume, celle qui disait : « La Charte sera une vérité. » L'homme qui la publiait s'arrêtait, de cent pas en cent pas, pour renouveler cette lecture,

Les groupes se formaient autour de lui. Voici les faits dont j'ai été témoin. On l'écoutait avec une grande anxiété ; elle ne produisait ni joie ni enthousiasme, mais un extrême soulagement. Chacun retournait très calmement à ses affaires, comme ayant reçu une solution satisfaisante à une question dont il était vivement inquiet, et respirant plus librement. Cette impression m'a paru tout à fait générale ; mais, il ne faut pas l'oublier, je parle seulement de ce que j'ai vu. Il est possible que, dans d'autres quartiers, elle ait été toute différente.

Il me faut encore m'arrêter en route, pour raconter une circonstance dont j'ai été témoin. Je ne me la rappelle jamais sans émotion.

Nous suivions péniblement la rue du Roule, ayant à gravir les barricades aussi bien que la montagne.

Nous fûmes atteints par un groupe, en tête duquel marchait un élève de l'École polytechnique sortant à peine de l'enfance. Il tenait son épée à la main et, en l'agitant, répétait d'une voix grave et sonore : « Place aux braves. » Toutes les barricades s'abaissaient, en un clin d'œil, pour laisser passer une patrouille armée, au milieu de laquelle était porté un blessé sur une civière. Ce cortège nous eut bientôt dépassés. Cependant nous hâtâmes le pas pour profiter de la route qui s'ouvrait devant lui, et qui se refermait aussitôt. Près d'arriver à l'hôpital Beaujon, il s'arrêta ; il y eut un moment d'hésitation et quelques paroles échangées. La civière fut posée à terre ; le jeune élève qui, par l'élévation du terrain, si rapide en cet endroit, se trouvait dominer toute la scène, allongea son bras et son épée, et, de cette belle voix, si grave et si sonore que j'avais déjà remarquée, dit avec l'expression la plus pénétrée : « Paix aux braves ! » Tout ce qui était dans la rue, y compris l'escorte populaire qui formait le cortège, s'agenouilla. Après un instant de recueillement, la civière fut relevée et le convoi retourna sur ses pas. Il faut ajouter que l'uniforme et le bonnet, posés sur la civière, indiquaient clairement le blessé, qui venait d'expirer en se rendant à l'hôpital, comme étant un grenadier de la garde royale. Je ne pense jamais à cette scène sans éprouver un véritable attendrissement.

Un de mes motifs, pour aller à Neuilly, était de ménager au duc de Raguse la protection spéciale des princesses, s'il se trouvait dans une position aventureuse, à la suite de ce qui s'était passé à Saint-Cloud. Nous convînmes, Arago et moi, que tous deux nous parlerions de lui. Il devait rapporter les conversations qu'il avait eues avec lui à l'Académie et aux Tuileries.

Nous arrivâmes enfin à Neuilly. Madame de Dolomieu m'attendait dans la cour. Je n'en pouvais plus ; il faisait une chaleur assommante. Elle me mena chez madame de Montjoie pour me reposer un instant. Mais Mademoiselle y arriva aussitôt ; elle m'emmena dans son cabinet, après avoir échangé quelques mots de politesse avec Arago. Elle était dans un état d'excitation visible, mais pourtant calme et avec l'air très résolu. Elle me montra un billet de son frère, écrit au crayon ; il était à peu près en ces termes : « Il n'y a pas à hésiter ; il ne faut pas aliéner Pozzo. Sébastiani ne sera pas nommé. Tachez de le faire savoir. » Je me chargeai volontiers de cette commission.

On ignorait encore à Neuilly la proclamation que j'avais entendu lire en chemin. Je me rappelais assez exactement les termes et je les rapportai à Mademoiselle. Dès l'intitulé : « Proclamation du Lieutenant général », elle m'arrêta :

« Du Lieutenant général ? vous vous trompez, ma chère.

— Non, Mademoiselle ; je l'ai entendu trois ou quatre fois et j'en suis sûre.

— Il comptait ne prendre que le titre de commandant de Paris.

— Il aura été entraîné par le vœu général. Il faut qu'il puisse commander hors Paris, comme dans son enceinte ; il n'y a qu'une pensée là-dessus » (et, à cette époque, cela était parfaitement exact). Je citai à Mademoiselle toutes les personnes que j'avais vues la veille, et le jour même : depuis madame de Rauzan et sa coterie jusqu'aux défenseurs des barricades, tous réclamaient l'intervention de monsieur le duc d'Orléans.

Mademoiselle l'admettait complètement nécessaire ; mais, selon elle, une seule démarche était indispensable et le devoir y était clair. Il fallait se jeter à travers les combattants pour arrêter l'effusion du sang, conjurer la guerre civile, faire poser les armes et rétablir partout l'ordre et la tranquillité.

Elle en était si persuadée que, lorsque la veille on était venu chercher son frère, en assurant les esprits disposés à lui laisser jouer le rôle de pacificateur, voyant que son absence y apportait un retard matériel, elle avait offert de se rendre à Paris, si elle pouvait y être de la moindre utilité au rétablissement de la sécurité publique. Elle pensait, et c'était l'avis de son frère, qu'il n'y avait pas à hésiter sur cette première démarche, mais qu'il fallait s'emparer du pouvoir au titre le plus modeste, de façon à n'effaroucher personne. Par là on se trouverait en mesure d'agir suivant les circonstances, et les partis, pris à tête reposée, valaient toujours mieux que ceux improvisés dans des moments d'une si vive agitation.

Nous causâmes de tout ce qui passait à Paris et à Saint-Cloud. Elle savait le départ et la marche sur Rambouillet, quoique Trianon fût le lieu officiellement désigné. Elle savait aussi la scène faite par monsieur le Dauphin au duc de Raguse. Je ne sais si ces nouvelles étaient venues directement à Neuilly, ou avaient passé par Paris.

Pendant que nous causions, madame de Dolomieu vint me chercher de la part de madame la duchesse d'Orléans.

« Allez vite chez ma sœur, me dit Mademoiselle, et tâchez de la remonter un peu ; elle est dans un état terrible. »

Je suivis madame de Dolomieu jusque chez la princesse où j'entrai seule. Elle était dans sa chambre à coucher, en robe de chambre et en papillotes, assise dans un grand fauteuil, le dos tourné au jour, la princesse Louise, à genoux devant elle, la tête appuyée sur un bras du fauteuil : toutes deux étaient en larmes. Madame la duchesse d'Orléans me tendit la main et, m'attirant à elle, s'appuya sur moi et se mit à sangloter. La jeune princesse se leva et sortit ; je pris sa place.

Sa mère continua à se tenir serrée contre moi en répétant à travers ses pleurs : « Oh ! quelle catastrophe ! quelle catastrophe !... et nous aurions pu être à Eu ! »

Je parvins à la calmer un peu. Je lui parlai du vœu si généralement exprimé, du beau rôle que monsieur le duc d'Orléans avait à jouer, de la manière dont il était désiré par tout le monde (je le croyais et, de plus, cela était vrai, je dois le redire encore), du bon effet de la proclamation. Je la lui répétai.

Elle ne s'arrêta pas au titre, mais elle fut frappée de l'expression : *La Charte sera une vérité*. Elle l'approuva. Elle me parla de son mari, de la pureté de ses intentions avec l'adoration qu'elle lui porte. Je me hasardai à lui dire :

« Eh bien ! madame, la France serait-elle donc si malheureuse de se trouver entre de pareilles mains, si notre Guillaume III s'appelait Philippe VII ?

— Dieu garde ! Dieu garde ! ma chère, ils l'appelleraient usurpateur, » et elle recommença à sangloter.

« Sans doute, madame, on l'appellerait usurpateur, et on aurait raison, mais, si on l'appelait conspirateur, on aurait tort. Il n'y a que cela de répréhensible dans l'usurpation, et les contemporains même l'en disculperaient.

— Oh oui ! assurément, il n'a pas conspiré ! Qui le sait mieux que le Roi ? Avec quelle bonne foi, quelle conscience ne lui a-t-il pas toujours parlé ! Il n'y a pas encore un mois, à Rosny, ils ont eu ensemble une conversation de plus d'une heure et demie, et, en la terminant, il a dit à mon mari : « Croyez bien que j'envisage ma position tout à fait comme vous ; hors la Charte, point de salut, j'en suis bien persuadé et je vous donne ma parole que rien ne me décidera à en sortir »... Et puis il fait ces ordonnances ! »

Une des premières paroles de madame la duchesse d'Orléans avait été pour me demander si j'avais entendu parler de madame la Dauphine. Elle y revint de nouveau lorsqu'elle se fut un peu calmée. La sachant en route pour revenir à Saint-Cloud, elle en était très inquiète.

Depuis le dimanche précédent, où monsieur le duc d'Orléans avait été faire sa cour au Roi, il n'y avait eu aucune communication officielle entre Saint-Cloud et Neuilly. On y avait appris le coup d'État par le *Moniteur* du lundi.

Dans la nuit du jeudi au vendredi, on leur avait fait parvenir un billet anonyme, portant que les ordres étaient donnés pour faire marcher un corps de troupes sur Neuilly, enlever monsieur le duc d'Orléans et l'emmener à Saint-Cloud, afin de l'y retenir comme une espèce d'otage. Sur cet avis, le prince était monté à cheval, et avait passé toute la journée éloigné de Neuilly.

Madame la duchesse d'Orléans était tellement préoccupée de cette idée d'appel à Saint-Cloud que, lorsque, la veille, le jeune Gérard était venu de l'Hôtel de Ville pour solliciter monsieur le duc d'Orléans de se rendre à Paris, elle l'avait reçu, l'avait pris pour monsieur de Champagny, l'aide de camp de monsieur le Dauphin, et lui avait répondu en conséquence. Ils avaient joué pendant deux minutes aux propos interrompus.

Elle me raconta comment, aussitôt que monsieur le duc d'Orléans avait su qu'on réclamait sa présence pour arrêter le désordre, il ne s'était pas permis d'hésiter. Il lui avait dit : « Amélie, tu sais si j'ai craint ce moment ; je ne le prévoyais que trop ! Mais le voilà arrivé. La route du devoir est claire ; il faut la suivre et sauver le pays, car lui seul est dans le bon droit. »

Elle lui avait répondu : « Va, mon ami ; je n'ai pas d'inquiétude, tu feras toujours ce qu'il y aura de mieux », et puis la pauvre femme se remettait à pleurer de plus bel : « Ah ! ma chère amie, notre bonheur est fini ; j'ai été trop heureuse », et, joignant les mains : « Mon Dieu, j'espère n'en avoir pas été ingrate, j'en ai bien joui, mais je vous en ai bien remercié ! » Et puis encore, et encore, et toujours des larmes.

Je l'engageai à se laisser moins abattre. Monsieur le duc d'Orléans, lui représentai-je, aurait besoin de toute sa fermeté ; rien ne serait plus propre à la lui faire perdre que ce désespoir de la personne qu'il chérissait le plus au monde. Elle me répondit qu'elle le sentait bien ; elle s'abandonnait ainsi devant moi, mais elle présenterait une autre contenance lorsqu'il le faudrait : la gloire et le bonheur de son mari avaient toujours été les premiers intérêts de sa vie et elle ne leur manquerait pas. Je la pressai beaucoup de se rendre à Paris :

« Montez en voiture, madame, avec tous vos enfants, vos voitures de gala, vos grandes livrées ; les barricades s'abaisseront devant elles. Le peuple flatté de cette confiance vous accueillera avec transport ; vous arriverez au Palais-Royal au milieu des acclamations ; il n'y a pas à hésiter.

— Si mon mari me le prescrit, j'irai certainement comme vous le dites. Mais, ma chère, cela me répugnera beaucoup ; cela aura l'air d'une espèce de triomphe... de nargue... vous entendez, pour les autres. J'aimerais bien mieux arriver au Palais-Royal où je veux aller rejoindre mon mari le plus tôt possible, sans que cela fasse aucun effet.

— Je comprends la délicatesse de Madame, mais je ne crois pas ce moment destiné aux nuances. Tout ce qui consacre la popularité des Orléans et prouve combien le pays les réclame me semble utile à son salut. »

Madame la duchesse d'Orléans, avec sa bonté accoutumée, s'était fort préoccupée de ma fatigue et de l'extrême chaleur que j'avais eue en venant à Neuilly. Elle m'avait fait préparer une voiture pour retourner jusqu'à la barrière. On vint avertir qu'elle était prête.

La princesse voulait encore me retenir ; mais je lui fis comprendre combien il pouvait être essentiel que je visse Pozzo le plus tôt possible. Elle me fit promettre de revenir le lendemain, soit à Neuilly, soit au Palais-Royal où elle espérait être, et je sortis.

Je trouvai un valet de chambre de Mademoiselle qui m'attendait pour me ramener chez elle. Elle me demanda comment j'avais laissé sa belle sœur ; je lui répondis : « Un peu plus calme, mais bien affectée. »

Il me fut évident que les deux princesses, malgré leur intimité habituelle, ne s'entendaient pas dans ce moment.

Je répétais à Mademoiselle ce que j'avais osé conseiller à madame la duchesse d'Orléans sur son entrée dans Paris. Je ne lui trouvai pas, j'en dois convenir, les mêmes genres de répugnances ; mais c'était une démarche trop importante, me dit-elle, pour en prendre l'initiative sans l'ordre de son frère.

Cela était vrai, mais, si la demande avait été faite, il ne fallait qu'une heure pour avoir la réponse ; pendant ce temps on aurait préparé les voitures ; et l'arrivée de sa famille, portée sur les bras du peuple, comme cela serait arrivé infailliblement, aurait fourni un excellent argument à monsieur le duc d'Orléans contre un petit noyau de factieux auquel on donnait trop d'importance, parce que lui seul parlait et se montrait.

Le sort en décida autrement. Les princesses arrivèrent au Palais-Royal à minuit, à pied, ayant été en omnibus aussi loin que les barricades le permettaient, et sans être reconnues. Je ne puis m'empêcher de regretter encore qu'on n'ait pas, ce jour-là, préféré la marche indiquée par mon zèle.

Quoique dans ma conversation avec Mademoiselle nous n'eussions pas été au delà du Lieutenant général et qu'avec sa belle-sœur j'eusse prononcé le mot de Philippe VII, je n'en partais pas moins persuadée que Mademoiselle désirait vivement voir la couronne de France sur le front de son frère, tandis que madame la duchesse d'Orléans envisageait cet avenir avec répugnance et terreur.

C'est peut-être le moment de dire mes rapports avec les deux princesses d'Orléans, et comment je comprends leur caractère.

La tourmente révolutionnaire ayant jeté mes parents à Naples, j'étais souvent appelée auprès des filles de la Reine. Mon âge se trouvait plus rapproché de celui de madame Amélie ; c'était avec elle que je jouais le plus souvent. Elle me distinguait de ses autres petites compagnes. Ceci se passait en 1794 et 1795.

À son arrivée en France, vingt ans après, madame la duchesse d'Orléans n'avait pas oublié cette camaraderie d'enfance. Elle donnait un caractère particulier aux relations qui s'établirent entre nous. J'eus occasion de les cultiver pendant le temps où, mon père étant ambassadeur en Angleterre, la famille d'Orléans vivait dans une sorte d'exil aux environs de Londres.

Ceci explique comment, sans être commensale du Palais-Royal, j'y étais souvent plus avant dans les confidences des chagrins et des contrariétés de la famille que les personnes dont les habitudes pouvaient sembler plus intimes.

Je ne saurais assez exprimer la profonde vénération et le tendre dévouement que j'éprouve pour madame la duchesse d'Orléans. Adorée par son mari, par ses enfants, par tout ce qui l'entoure, le degré d'affection, de vénération qu'elle inspire est en proportion des occasions qu'on a de l'approcher. La tendre délicatesse de son cœur n'altère ni l'élévation de ses sentiments, ni la force de son caractère. Elle sait merveilleusement allier la mère de famille à la princesse ; et, quoiqu'elle traite tout le monde avec les apparences d'une bienveillance qui lui est naturelle, cependant c'est avec des nuances si habilement marquées que chacun peut reconnaître sa place sur un plan différent.

À l'époque dont je parle, madame la duchesse d'Orléans, quoique extrêmement considérée dans le conseil de famille où régnait l'accord le plus parfait, s'était persuadé à elle-même n'entendre rien aux affaires et pensait que Mademoiselle, par la rectitude de ses idées et la force de son esprit, était beaucoup mieux appelée à s'en occuper. Aussi se mettait-elle volontairement sous la tutelle de sa belle-sœur dans tout ce qui semblait affaire ou parti politique à prendre. Peut-être aussi cette attitude tenait-elle à cette délicatesse de cœur qui, même à son insu, dirige toutes ses actions.

La Cour, surtout sous Louis XVIII (car Charles X traitait mieux les Orléans), cherchait à établir une grande distinction entre madame la duchesse d'Orléans, son mari et sa sœur. On lui aurait volontiers fait une place à part si elle avait voulu l'accepter. Or, comme toutes les contrariétés et les manifestations, qui se trouvaient sur le chemin des heureux habitants du Palais-Royal, tenaient à cette inimitié de la branche régnante, madame la duchesse d'Orléans se croyait doublement obligée de faire cause commune et d'adopter, sans réflexion, les décisions de Mademoiselle. De là, venait

l'habitude de se laisser conduire par elle et de ne jamais chercher à combattre l'influence qu'elle pouvait avoir sur son frère, objet de leur commune adoration. Je ne crois pas ce scrupule de madame la duchesse d'Orléans demeuré à la reine des Français.

Il n'y a eu aucun refroidissement entre les deux princesses, mais elles n'ont pas toujours été unanimes sur des questions importantes. La Reine parfois a exprimé, défendu et soutenu ses opinions avec chaleur, en cherchant à user de son crédit sur l'esprit du Roi.

Jamais sentiment n'a été plus passionné que celui de madame la duchesse d'Orléans pour son mari. La ferme persuasion où elle est que tout ce qu'il décide est toujours : « Wisest, discreetest, best », a été pour elle un motif de grande consolation dans la mer orageuse où les circonstances l'ont poussée. Elle y est entrée dans une extrême répugnance. Elle a prié, bien sincèrement, que ce calice s'éloignât d'elle, mais, une fois ce parti pris, elle l'a accepté complètement.

On a spéculé sur ses regrets ; les partis se sont trompés ; et, six semaines après la matinée dont je viens de parler, elle me disait : « Maintenant que cette couronne d'épines est sur notre front, nous ne devons plus la quitter qu'avec la vie, et nous nous y ferons tuer s'il le faut. » Cette énergie calme ne l'empêche pas de s'identifier avec toute la vivacité la plus délicate, la plus exquise aux chagrins des autres, de les apprécier et d'y compatir. L'indulgence est le fond où elle puise constamment, le fard dont elle embellit les vertus les plus solides qu'une femme et une reine puisse posséder.

On croira peut-être que je trace un panégyrique ; ce serait à mon insu. Je la représente telle que je la vois.

Mes relations personnelles avec Mademoiselle datent de 1816 à 1817. J'ai toujours rendu hommage à son cœur et à son esprit, sans jamais avoir eu pour elle ce qui peut s'appeler de l'attrait. Cependant ses qualités sont à elle ; ses inconvénients sont nés des circonstances où elle a été placée.

Mademoiselle est la personne la plus franche et la plus incapable de dissimulation qui se puisse rencontrer : voilà ce qui lui a fait tant d'ennemis. Les premiers épanchements de sa jeunesse ont été accueillis par

la malveillance. Il lui en est resté de l'amertume ; voilà ce qui lui en a mérité.

Son père était charmant pour elle. Élevée par madame de Genlis, dans des idées plus que révolutionnaires, elle l'avait vue s'avancer graduellement dans une carrière si fatalement parcourue sans en être effrayée. Elle était trop jeune pour en juger par elle-même alors et elle n'a jamais voulu consentir depuis à reconnaître que ce fut celle du crime, du crime sans excuse. On a prétendu le lui faire proclamer. Tout le temps de son séjour auprès de madame la princesse de Conti a été employé à obtenir d'elle une démarche où elle abandonnerait la mémoire de son père. Forte des souvenirs de sa tendresse, elle s'était fait une vertu de la résistance. Le résultat en a été de passer les années de son adolescence dans la solitude de sa chambre.

Les émigrés, formant la société de madame la princesse de Conti, refusaient de se trouver avec elle, et, de son côté, elle ne voulait faire aucune concession. Sa tante, qui avait beaucoup d'esprit, lui témoignait de l'affection, ne la violentait pas, ne la blâmait même pas, mais n'avait pas le courage de la soutenir contre l'esprit de parti.

Plus tard, elle espéra trouver auprès de sa mère une entière sympathie, et elle arriva en Espagne toute pleine d'illusions filiales. Elle y fut mal accueillie et trouva madame la duchesse d'Orléans placée dans une situation si fausse que le séjour de Barcelone lui devint bientôt insupportable. Elle dut écrire à ses frères que sa position n'y était pas convenable. On voit combien tous les sentiments de sa jeunesse, tous ceux qui font ordinairement la gloire et le bonheur des filles ont été froissés. Avec ces données, on peut, je crois, comprendre à la fois les qualités et les défauts de Mademoiselle.

Elle est franche, parce qu'elle s'est accoutumée à ne point cacher ses impressions, sans s'inquiéter si elles étaient opportunes ou devaient plaire aux autres. Elle n'est pourtant pas expansive, parce qu'elle a été repoussée par tout ce qui aurait dû, dans sa première jeunesse, développer les facultés aimantes de son cœur.

Aussi ce cœur s'est-il donné, avec la passion la plus vive et la plus exclusive, à son frère, le premier qui lui eût fait goûter les douceurs de

l'intimité, le seul en qui elle puisse trouver entière sympathie pour la grande croix qui pèse sur son cœur bien plus que sur son front. La vie et la mort de leur père sera toujours un lien plus puissant entre eux que peut-être ils ne se l'avouent à eux-mêmes ; et, sur ce point, tous les deux, si faciles en général, ils sont susceptibles et même rancuneux à l'excès. Jamais ils n'ont su être à leur aise avec la famille royale, surtout avec madame la Dauphine qui, de son côté, les a constamment traités avec une répulsion marquée.

Mademoiselle a conservé beaucoup d'amertume contre la noblesse et les émigrés qui ont abreuvé sa jeunesse de dégoûts, comme *classes*. Son excellent cœur leur pardonnerait à tous, pris individuellement ; mais, là encore, les formes sont contre elle et prennent l'apparence d'une sorte de vengeance.

Cette disposition l'a poussée à chercher ses appuis parmi les gens professant les mêmes répugnances. Elle a cru beaucoup trop, je pense, qu'ils s'arrêtaient au même point qu'elle, et a désiré voir le pouvoir entre leurs mains. Elle a travaillé à le leur remettre. Les Laffitte, les Barrot, les Dupont n'ont pas eu de plus chaud partisan dans les commencements ; et la ténacité de son caractère, la volonté de *parti pris* en elle de ne point abandonner les gens que les circonstances semblaient accuser et de leur toujours supposer de bonnes intentions les lui a fait soutenir à un point qui, pendant un temps, a beaucoup nui à son influence sur l'esprit du Roi. Elle l'a senti, elle en a souffert ; mais elle n'a pas changé. C'est ainsi qu'elle est faite.

On l'accuse d'être peu généreuse ; il y a du vrai et du faux. Jusqu'à la mort de sa mère, Mademoiselle ne possédait rien et vivait au dépens de son frère ; la parcimonie était alors une vertu.

Depuis qu'elle jouit d'un revenu considérable, elle dépense honorablement ; elle emploie des artistes, elle fait travailler dans ses terres. Elle fait énormément de charités ; mais elle n'a pas les habitudes de la magnificence et ne sait pas dépenser royalement, même lorsque ce serait convenable. Elle calcule trop exactement pour une princesse. Mais aussi, au commencement de la nouvelle royauté, lorsqu'il fut d'abord question de fixer la liste civile, le baron Louis étant venu lui demander si elle se contenterait d'y être portée pour un million, elle se récria, comme s'il lui

faisait injure, en protestant que sa fortune personnelle suffisait, et par delà, à tous ses vœux.

Mademoiselle porte à ses neveux une affection que j'avais crue complètement maternelle jusqu'à la mort du petit duc de Penthièvre. Il avait sept ans et était presque en imbécillité.

Madame la duchesse d'Orléans fut au désespoir de cette perte. Mademoiselle ne feint jamais un sentiment ; elle était peinée du chagrin de sa belle-sœur, mais tenait et disait la mort de cet enfant une délivrance pour tous.

C'est la seule nuance que j'aie observée dans la tendresse des deux sœurs pour les enfants. Peut-être même y a-t-il plus de faiblesse dans l'affection de Mademoiselle, quoiqu'elle s'associe tout à fait à l'excellente éducation qu'on leur donne.

Personne au monde, je crois, n'a plus complètement l'esprit d'affaires que Mademoiselle. Elle découvre avec perspicacité le nœud de la difficulté, s'y attache, écarte nettement toutes les circonlocutions, n'admet pas les discours inutiles, saisit son interlocuteur et le réduit à venir se battre, en champ clos, sur le point même. On comprend combien ces formes ont dû paraître désagréables dans des circonstances où presque tout le monde aurait voulu ne s'expliquer et ne s'engager qu'à peu près.

Cette disposition de l'esprit de Mademoiselle serait une qualité inappréciable si elle était à la tête des affaires, mais c'est un véritable inconvénient située comme elle l'est. Son rôle aurait dû être tout de nuance, et elle ne sait employer que les couleurs tranchantes.

Cela lui a fait personnellement beaucoup d'ennemis. Il en est rejailli quelque chose sur son frère dont on la croyait l'interprète. Elle s'en est aperçue, et le désir de ne point nuire à ce frère tant aimé a gêné ses discours et ses actions ; si bien qu'une personne, dont la franchise va jusqu'à la rudesse, a acquis la réputation d'une extrême fausseté et qu'en poussant l'indulgence au delà des bornes ordinaires elle passe pour haineuse.

Pendant le jugement des ministres de Charles X, je me rappelle qu'un soir, où l'on était fort inquiet, le maréchal Gérard, qui n'a jamais manqué une lâcheté, établissait le danger qu'il y aurait pour le Roi de chercher à sauver monsieur de Polignac, Mademoiselle lui répondit d'un ton que je

n'oublierai jamais : « Eh bien, maréchal, s'il le faut, nous y périrons. » Sa figure, ordinairement commune, était belle en ce moment.

Je lui dois la justice qu'elle sait écouter la vérité, même lorsqu'elle lui déplaît, non seulement avec patience, mais avec l'apparence de la reconnaissance. Je ne la lui ai pas épargnée dans maintes circonstances et, quoique nous n'ayons peut-être pas ce qu'on appelle du goût l'une pour l'autre, elle ne m'en a que mieux traitée.

Je reviens au 1^{er} août. Mademoiselle me chargea de ramener madame de Valence et ses petites filles. Nous montâmes toutes quatre avec monsieur Arago dans la voiture qui m'attendait. Je m'étais assurée la protection spéciale des princesses pour le duc de Raguse, dans le cas où il se trouverait en avoir besoin, et Arago avait raconté sa visite à l'état-major, dans tous ses détails, à madame de Montjoie chez laquelle il était resté pendant mes visites aux deux belles-sœurs.

Arrivés à la barrière, je me séparai de mes compagnes et je me rendis directement chez Pozzo.

Il avait du monde dans son grand salon ; je le fis demander. Il vint au-devant de moi dans la pièce qui précède. Je lui dis : « J'arrive de Neuilly, et je suis chargée de vous remercier de votre bon vouloir dont on est fort reconnaissant. »

Je trouvai un homme tout changé de la veille, empêtré, froid, guindé. Il me répondit : « Certainement ils ont bien raison ; vous savez combien je leur suis attaché, mais la situation est bien délicate... le Roi est à Rambouillet... Il s'y établit... Mes collègues pensent convenable d'aller rejoindre le souverain auprès duquel nous sommes accrédités... Cela est au moins fort spécieux, cependant nous n'avons pas été appelés... Cependant je ne sais que faire... Je ne sais que leur conseiller. »

Je ne me laissai pas trop effaroucher par ce changement, car je l'avais prévu ; mais je m'attendais, j'en conviens, à plus de façons dans le retour. Je répondis :

« Vous ferez, j'en suis bien sûre, ce qu'il y aura de plus sage et de plus utile. À propos, je voulais vous dire aussi que Sébastiani ne sera pas ministre. J'en ai la certitude. »

Il me regarda un instant fixement : « À eux, à la vie et à la mort, » s'écria-t-il ; et, me prenant les deux mains, il m'entraîna dans le petit salon à gauche : « Asseyons-nous. Ils veulent régner, n'est-ce pas ?

— Ils disent que non.

— Ils ont tort. Il n'y a que cela de raisonnable ; il n'y a que cela de possible. Ils le veulent au fond et, s'ils ne le veulent pas aujourd'hui, ils le voudront demain, parce que c'est une nécessité. Il nous faut donc agir dans ce sens. »

J'avoue que, tout en m'attendant à un retour, cette prompte péripétie m'avait suffoquée. Aussi en ai-je été tellement frappée que je suis sûre de n'avoir ni ôté ni ajouté une syllabe à ces premières paroles.

Il entra ensuite dans quelques détails sur la manière dont il s'y prendrait pour faire avorter la sotte pensée, venue à quelques-uns de ses collègues, de se rendre à Rambouillet. La question ne lui semblait plus ni délicate ni embarrassante ; il était revenu à tous ses arguments de la veille contre la branche aînée et en faveur de celle d'Orléans. Il était impossible d'être plus clair et plus logique. Après beaucoup de considérations générales, il me donna des instructions de détail sur la meilleure conduite à tenir vis-à-vis du corps diplomatique.

Je lui demandai s'il me permettait de dire que ces conseils venaient de lui. Non seulement il me permettait, mais il m'en priait, aussi bien que d'y ajouter les expressions de son plus entier dévouement. Il me répéta encore plusieurs fois : « Ils doivent régner et en proclamer hautement la volonté. »

Nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. Il attendait ses collègues pour décider du parti à prendre. Fallait-il rester à Paris ou se rendre à Rambouillet ? Sans doute, ils durent trouver une grande différence entre cette conférence et les conversations du matin.

Si l'incurie qui a accompagné toutes les démarches de la Cour n'avait pas fait négliger de prévenir le corps diplomatique en quittant Saint-Cloud, il est bien probable, d'après les dispositions où j'avais trouvé Pozzo, que l'avis de ceux qui voulaient rejoindre le Roi aurait prévalu et que le départ aurait été décidé avant mon retour de Neuilly.

Mais, depuis le lundi où monsieur de Polignac avait déclaré, dans une si pleine confiance, *la France préparée à subir toutes les volontés du Roi*, il

n'avait pris la peine de communiquer, sur quoi que ce soit, avec aucun des ambassadeurs, pas même avec ses plus affidés, comme messieurs d'Appony et de Sales qui approuvaient pleinement les ordonnances. Au reste, l'espèce de honte où ils étaient d'être tombés dans cette erreur leur fit renoncer plus facilement au projet du départ. Ils l'avaient formé avec le Nonce. Castalcicala hésitait. Sir Charles Stuart s'y opposait. Pozzo, en entraînant monsieur de Werther, trancha la question de ce côté. Mais l'argument le plus concluant à faire valoir dans leurs idées diplomatiques porta sur ce qu'ils n'avaient pas été appelés par Charles X. L'habileté consiste à parler à chacun le langage qu'il convient.

Aussitôt mon arrivée chez moi, j'écrivis le résultat de ma conversation avec l'ambassadeur de Russie, et je l'expédiai tout de suite à Neuilly.

Pendant mon absence, il était venu plusieurs personnes chez moi, entre autres madame Récamier. Elle m'avait attendu longtemps et avait fini par laisser sur ma table un petit billet où elle me témoignait un grand regret de ne m'avoir pas trouvée et un vif désir de causer avec moi d'une personne qu'elle voyait, à regret, bien irritée.

Je compris facilement qu'il s'agissait de monsieur de Chateaubriand. Précisément, il en avait été question le matin dans ma conversation avec Mademoiselle, et nous étions convenues qu'il serait bien désirable de le rallier aux intérêts du pays. Je le connaissais trop pour le croire un auxiliaire fort utile, mais je le savais un adversaire formidable.

Monsieur de Chateaubriand est un homme qu'on n'acquiert qu'en se mettant complètement sous sa tutelle, et encore s'ennuierait-il bientôt de conduire dans une route facile. Il appellerait cela suivre une ornière et voudrait se créer des obstacles, pour avoir l'amusement de les franchir.

J'étais par trop fatiguée pour songer à aller chez madame Récamier où je ne pouvais arriver qu'à pied. Je remis au lendemain à m'occuper de son billet. D'ailleurs, il était plus de six heures ; la matinée était achevée.

Je vis assez de monde dans la soirée. On me fit beaucoup de récits contradictoires sur ce qui s'était passé à l'Hôtel de Ville et à la Chambre ; j'en conserve un faible souvenir. Je me rappelle seulement qu'Alexandre de Laborde nous arriva dans des transports de joie qui nous révoltèrent et nous impatientèrent.

L'impression des gens avec lesquels je vivais était grave et triste : nous voyions, dans ce qui se passait, un résultat nécessaire des fautes commises ; mais ce résultat nous apparaissait comme une fatalité sur laquelle on devait gémir tout en s'évertuant pour éviter qu'elle ne devint une calamité plus grande en jetant le pays dans l'anarchie.

Personne n'était plus attristé ni plus effrayé que monsieur Pasquier ; je lui dois cette justice. J'avouerai, avec la même franchise, que ses craintes me semblaient un peu exagérées. Appuyée sur ma *Glorious Revolution* de 1688, le chemin me paraissait devoir être plus facile qu'il ne s'est trouvé.

(1^{er} AOÛT.)

Le dimanche 1^{er} août, madame de Montjoie entra dans ma chambre à sept heures du matin. Elle me dit que Mademoiselle voulait causer avec Pozzo : s'il consentait à venir au Palais-Royal, il pourrait y entrer par une porte très éloignée du palais ; si cependant il y avait objection, Mademoiselle offrait de venir le rencontrer chez moi ; si le premier arrangement lui convenait, il sortirait avec moi, ayant l'air de me donner le bras pour nous promener aux Tuileries. Nous gagnerions la rue Saint-Honoré. Madame de Montjoie nous attendrait dans une boutique voisine de la porte où nous devons entrer et nous conduirait par les détours de l'intérieur. Quelle que fût la décision de Pozzo, je promis d'être de ma personne fidèle au rendez-vous.

J'écrivis à l'ambassadeur de venir tout de suite chez moi. Je lui racontai la visite de madame de Montjoie. Il serait enchanté, me répondit-il, de voir Mademoiselle et de causer avec elle ; il y tenait même beaucoup. Mais il ajouta : « Il est impossible, dans l'état où l'on se trouve au Palais-Royal, avec le désordre, le mouvement qui y régneront, que je ne sois pas rencontré et reconnu par quelqu'un. Le mystère même apporté à cette conférence y donnerait plus d'importance et disposerait à la publier. Je craindrais surtout ces indiscretions, dans la pensée qu'elles pourraient neutraliser mes efforts et me rendre moins utile. Je ne puis avoir d'influence sur le corps

diplomatique qu'autant que je semblerai impartial dans la question et faisant cause commune avec mes collègues. »

Ainsi donc, acceptant la seconde proposition de Mademoiselle, il me chargea de mille excuses pour elle et de la prier de trouver bon que le rendez-vous eût lieu chez moi. Nous convînmes d'un message insignifiant pour lui indiquer que la princesse l'y attendait.

Je fis prier monsieur Pasquier de venir me voir ; je lui racontai ce qui se passait et lui demandai si, dans le cas où Mademoiselle le souhaiterait, il lui conviendrait de causer avec elle. Il me dit n'y avoir aucune objection et même être bien aise qu'une occasion s'offrît, aussi naturellement, de lui exposer quelques-unes de ses idées et de les faire parvenir si directement à monsieur le duc d'Orléans.

Ces préliminaires convenus, je me mis en route à l'heure fixée ; et, puisque je me suis faite l'historienne des rues, il n'est peut-être pas inutile de remarquer l'aspect qu'elles présentaient.

Il y avait beaucoup de mouvement. On rencontrait un grand nombre de patrouilles armées régulièrement, quoique vêtues seulement d'un pantalon et d'une chemise comme les jours précédents, et presque toutes conduites par quelqu'un en uniforme.

Des ordonnances à cheval portaient des ordres en grande hâte. Tout cela entremêlé d'enfants, de femmes bien vêtues, circulant librement et, leur livre de prières à la main, se rendant aux églises où les offices se célébraient, et dont les portes s'étaient ouvertes précisément comme de coutume.

Tout le monde avait l'air effaré, curieux, pressé, mais pourtant calme et rassuré. Enfin, sauf les tranchées dans les rues et l'étrange costume des troupes, on aurait pu se croire dans la matinée d'un beau dimanche où la population se disposait à assister à quelque représentation extraordinaire qui, sans trop l'agiter, augmentait son activité accoutumée. La ville avait l'aspect d'un jour de fête où la circulation des voitures est interdite.

Je trouvai madame de Montjoie au rendez-vous, et, après un véritable voyage dans le palais, en passant par les combles, nous arrivâmes chez Mademoiselle. Elle était dans sa petite galerie ; son cabinet, que je traversai pour y arriver, était encore jonché des vitres et des glaces brisées dans les

journées précédentes. Les marques des balles se faisaient voir aussi dans les boiseries.

À peine étais-je arrivée et lui expliquais-je le message de Pozzo, que madame la duchesse d'Orléans entra toute troublée :

« Ma sœur, voilà un tel (un valet de chambre de madame la duchesse de Berry dont j'ai oublié le nom) qui vient prendre mes commissions pour la duchesse de Berry, que dois-je dire ? Je ne peux pas refuser de le voir.

— Dites des politesses insignifiantes ; il n'y a pas besoin d'entrer en aucun détail par un tel messenger, mais n'écrivez-pas. »

Madame la duchesse d'Orléans sortit. Mademoiselle courut encore après elle jusque dans la pièce suivante :

« Surtout, ma sœur, n'écrivez pas.

— Non, non, je vous le promets. »

Mademoiselle revint à moi en souriant : « Ma pauvre sœur est si troublée, me dit-elle, qu'elle n'est pas en état de mesurer ses paroles, et il ne faut s'engager d'aucun côté. »

Nous reprîmes le fil de notre discours. Mademoiselle reconnut qu'en effet il valait mieux qu'elle vînt chez moi. Elle allait s'y rendre ; je l'accompagnerais seule, mais il me faudrait attendre. Son frère était sorti et elle ne partirait qu'après son retour.

Madame la duchesse d'Orléans revint une seconde fois :

« Ma sœur, ma sœur, voilà Sébastiani ! il est furieux, vous savez.

— Soyez tranquille, je vais le faire venir ici. Furieux ou non, il faut bien qu'il se soumette à cette nécessité ; je me charge de lui parler. »

Elle sonna pour donner l'ordre de faire entrer le général Sébastiani chez elle. Je sortis avec madame la duchesse d'Orléans par l'intérieur.

Je ne saurais peindre la scène de désordre que présentait alors le Palais-Royal. On avait profité du séjour de la famille à Neuilly pour entreprendre d'assez grandes réparations dans plusieurs pièces. Les parquets étaient enlevés ; on marchait sur les lambourdes au milieu du plâtre. Dans d'autres, les peintres étaient établis avec leur attirail. Tout était démeublé ; on heurtait des tapissiers portant leurs échelles, des valets remplaçant des sièges.

À travers ce désordre circulaient des gens de toute nature. On mangeait dans toutes les pièces. Tout le monde entraît comme dans la rue ; et la garde de ce Palais, portant le costume dont j'ai déjà parlé, formait une singulière disparate avec les lieux, si ce n'est avec la société.

Il n'y avait pas moyen de causer dans un pareil brouhaha. Madame la duchesse d'Orléans trouva seulement le temps de me dire, pendant notre retraite à travers les cabinets de Mademoiselle, qu'elle était plus tranquille sur madame la Dauphine. Elle avait rencontré monsieur le duc de Chartres, dans la nuit précédente, près de Fontainebleau ; et, comme on n'en avait pas d'autre nouvelle, c'était la preuve qu'il ne lui était rien arrivé de fâcheux. Elle devait avoir rejoint sa famille.

C'était une grande inquiétude de moins pour madame la duchesse d'Orléans. Elle aime tendrement madame la Dauphine ; et, dans toutes les tristes circonstances qui se sont succédé, c'est toujours des malheurs et des impressions de cette princesse que j'ai vu la Reine s'inquiéter et se désoler.

On me montra, plus tard dans cette matinée, une lettre interceptée de madame la Dauphine écrite à son mari. J'ai conservé le souvenir d'une phrase qui me frappa extrêmement. Après avoir rendu compte, en termes fort amers, de la scène du théâtre de Dijon dont elle sortait, des cris insolents qu'on y avait poussés, elle ajoutait : « Ils avaient bonne envie de m'insulter personnellement ; mais je leur ai fait cet air qu'on me connaît, et ils n'ont osé. »

Ainsi *cet air qu'on lui connaît*, et que nous regardions comme une espèce de fatalité, *elle le faisait*. Certes, je ne rappelle pas ces paroles dans un sentiment hostile contre une princesse que je vénère, et dont les malheurs, selon l'expression de monsieur de Chateaubriand, sont une dignité, mais seulement comme une nouvelle preuve de l'ignorance où était la branche aînée du siècle et du pays.

Cet air, dont elle prétendait tirer du respect, ne produisait que de l'aigreur et du mécontentement. Dans cette lettre, il n'était pas question des ordonnances, il paraissait qu'elle en avait déjà parlé : « Je ne reviens pas sur ce que je vous ai dit hier. Ce qui est fait est fait ; mais je ne respirerai que quand nous serons réunis. »

Je retourne au Palais-Royal. On était censé se tenir dans le salon dit des Batailles où une espèce de repas en ambigu était en permanence ; mais, de fait, on était constamment dans la pièce qui servait de communication à tous les appartements et dont le grand balcon donne sur la cour.

Chaque cri, chaque coup de tambour, chaque bruit, et ils étaient fréquents, y rappelait. Madame la duchesse d'Orléans cherchait évidemment à vaincre l'agitation de l'âme par celle du corps ; elle ne tenait pas en place. Après l'avoir suivie pendant quelque temps, j'y renonçai, excédée par la fatigue, et m'assis dans un coin où madame de Dolomieu, aussi lasse que moi, vint me rejoindre.

Nous y restâmes jusqu'au moment où les acclamations, dans la place, nous annoncèrent l'approche de monsieur le duc d'Orléans. Mademoiselle nous suivit à ce signal, suivie par le général Sébastiani. Il avait l'air fort grognon, et, en passant à côté de moi, me jeta un regard où je vis qu'il me savait l'intermédiaire d'une négociation qui lui était aussi désagréable.

Tout le monde se plaça sur le grand balcon pour voir arriver monsieur le duc d'Orléans. Lui et son cheval étaient littéralement portés par les flots du peuple. Je sais bien que cet enthousiasme ne signifie rien pour le lendemain ; mais, sans y attacher autrement d'importance, on doit constater qu'il y en avait beaucoup pour lui, là et dans ce moment. Sa pauvre femme en fut fort attendrie ; ce lui fut une douce compensation à ce qu'elle souffrait d'ailleurs.

Monsieur le duc d'Orléans, se débarrassant enfin de cette foule, rentra dans le Palais, où elle n'était guère plus choisie, et parvint dans la salle où nous étions.

Il s'y arrêta un moment, embrassa ses plus jeunes enfants arrivés de Neuilly depuis qu'il était sorti, parla au général Sébastiani, me dit quelques paroles obligeantes en me prenant la main, et rentra dans son cabinet particulier suivi de sa femme et de sa sœur. Celle-ci n'y demeura pas fort longtemps. En en sortant, elle me prit sous le bras et me dit : « Venez, je suis prête à partir. » Nous regagnâmes son appartement.

Survint l'embarras de la toilette. Elle avait bien un chapeau de paille, mais sans voile, et le voile était de rigueur pour notre expédition. Le mien étant de grand deuil ; je ne pouvais le lui donner. Elle sonna la seule femme

qui l'eût accompagnée de Neuilly, mais elle n'avait aucune clé des armoires. Elle se rappela enfin un chapeau resté à Paris et garni d'une grande blonde ; on l'apporta. Mademoiselle craignait qu'il ne fût trop remarquable. Je l'assurai que les rues étaient remplies de toilettes tout aussi élégantes ; bientôt elle-même en fut frappée et aussi étonnée que je l'avais été les jours précédents.

Nous descendîmes le petit escalier de la tourelle et sortîmes du palais sans qu'elle fût reconnue. Cela n'était pas très difficile, au milieu d'un si grand désordre.

Arrivées dans la rue de Chartres, elle me dit en anglais : « Nous sommes suivies. » Nous l'étions, en effet, mais par mon maître d'hôtel. Je l'avais amené parce que c'était de tous mes gens celui sur la discrétion duquel je comptais le plus. Je la rassurai.

« Alors, me dit-elle, donnons-lui toutes les deux le bras ; cela paraîtra plus simple que de voir deux femmes seules dans ce moment-ci. » Ainsi fut fait et Jules Goulay fut honoré du bras d'une Altesse Royale.

Dans le cas où nous rencontrerions quelqu'un de ma connaissance qui voudrait me parler, je devrais m'arrêter tandis qu'elle continuerait son chemin.

Je lui dis le billet que j'avais reçu au sujet de monsieur de Chateaubriand ; elle me répéta combien on attacherait de prix à concilier sa bienveillance, sans toutefois le mettre dans le cabinet. Si l'ambassade de Rome pouvait lui convenir, on serait tout disposé à la lui voir reprendre.

La veille, monsieur de Glandevès m'avait chargée de parler de lui et de son attachement au Palais-Royal. Je m'étais acquittée de cette commission dès le matin. Apparemment, Mademoiselle en avait parlé à son frère, dans leur court entretien, car je fus formellement chargée de dire à monsieur de Glandevès de reprendre son appartement aux Tuileries et qu'on arrangerait sa position. Je fis le message, et il refusa avec beaucoup de bonnes et respectueuses paroles.

Toute ceci prouve combien on aurait désiré, dans ces premiers moments, suivre les habitudes monarchiques, et que la nécessité, formée par l'activité des uns et la réticence des autres, a seule jeté dans d'autres voies.

Je me sers du mot *réticence* parce qu'il n'y avait pas encore d'*hostilité*. Le parti, qui s'est depuis appelé carliste ou légitimiste, n'existait alors nulle part.

Comme nous causions en anglais, l'homme qui nous séparait ne nous gênait aucunement. Je demandai à Mademoiselle s'il lui plaisait de voir monsieur Pasquier ; dans ce cas, je le ferais avertir pendant sa conférence avec l'ambassadeur. Elle me dit qu'elle en serait charmée.

Nous étions entrées dans le jardin des Tuileries, mais il fallut revenir sur nos pas, les grilles du côté de la place Louis XV étaient encore fermées. Nous suivîmes la rue de Rivoli. En approchant de la rue Saint-Florentin, Mademoiselle me fit mettre à côté d'elle à l'intention de la masquer le plus possible : « Je ne veux pas que le vieux homme boiteux m'aperçoive, me dit-elle ; il est si fin ! Il serait capable de me reconnaître de sa fenêtre. Je ne me soucie pas qu'il remarque mon passage, et encore bien moins d'être exposée à lui parler. »

Nous arrivâmes, sans avoir fait aucune rencontre, jusqu'à la rue des Champs-Élysées. Je m'arrêtai pour débiter au portier de l'ambassadeur le message convenu. Mademoiselle poursuivit sa route. Je la rejoignis comme elle entra chez moi ; je l'y avais à peine installée que Pozzo arriva. Il m'avertit qu'on viendrait le demander pour donner une signature. Je l'introduisis auprès de la princesse et je les laissai. J'écrivis un mot à monsieur Pasquier pour le prévenir qu'il était attendu.

Bientôt survint monsieur de Lobinski, apportant une dépêche à signer. J'allai chercher Pozzo. En faisant ses excuses à Mademoiselle de la quitter, il lui dit : « C'est pour votre service ; je vais signer la dépêche dont je vous rendais compte pour ne pas retarder le départ du courrier. »

Il signa effectivement deux grande lettres et rentra dans la pièce où Mademoiselle l'attendait. Je restai seule avec Lobinski. Il avait apporté une petite écritoire de poche ; je lui fis une plaisanterie sur cette précaution. Il me donna la plume : « Gardez-là, me dit-il, comme une plume d'honneur. Vous l'avez bien méritée. Vous ne savez pas vous-même toute l'étendue du service que vous avez rendu, non seulement à votre pays, mais à l'Europe entière qui vous devra le maintien de la paix. Soyez bien contente de vous-même, madame ; vous avez droit de l'être. »

Je voulus prendre cette allocution solennelle en riant et j'acceptai la plume : « Je parle très sérieusement, reprit-il ; vous ne savez pas la portée de ce que vous avez empêché ; réjouissez-vous-en comme française, je vous en remercie comme russe. »

Ces paroles de Lobinski m'ont fait penser que ces dépêches, si bénévoles pour nous, en remplaçaient d'autres d'une toute autre tendance.

Ce fut aussi l'opinion de monsieur Pasquier, à qui je les rapportai sur-le-champ. Peut-être cependant ne faisaient-elles allusion qu'au projet, formé par le corps diplomatique, de se rendre à Rambouillet et que Pozzo avait déjoué. Je n'en ai pas su davantage. Mes rapports d'intimité avec l'ambassadeur ne me permettaient pas de pousser Lobinski de questions.

Monsieur Pasquier arriva. Nous attendîmes la fin de la conférence avec Pozzo, qui fut fort longue. Aussitôt que je le vis sortir, je menai monsieur Pasquier dans le salon, où il devait le remplacer, et je me retirai. On voit que je n'ai guère été dans tout cela que la mouche du coche.

J'avais remarqué dans ma course du matin que les fiacres commençaient à circuler, quoique difficilement. J'en avais envoyé chercher un, et, lorsque monsieur Pasquier eut quitté Mademoiselle, je lui proposai de s'en servir plutôt que de retourner à pied. Elle y consentit, et nous y montâmes.

Elle me dit avoir été contente de monsieur Pasquier : « On voit, ajouta-t-elle, que c'est un homme accoutumé à envisager les questions sous toutes les faces, et, pour vaincre les obstacles, c'est un grand moyen de les avoir prévus ; mais on voit aussi qu'il est peu pressé de s'engager. Évidemment, il s'est trouvé dans bien des révolutions et il les redoute. Mais, de qui j'ai été enchantée, c'est de notre bon Pozzo. Il est parfait, ma chère madame de Boigne, parfait ; c'est tout à fait un de nous. Il m'a raconté cette dépêche qu'il a été signer ; nous ne l'aurions pas faite autrement ! Il me tarde fort qu'il puisse voir mon frère. J'espère arranger cela pour la nuit prochaine. Au reste, le plus essentiel est déjà accompli : la décision qu'il a fait prendre au corps diplomatique de rester à Paris, et l'expédition de ces bonnes dépêches. »

Nous devisâmes sur ce sujet, et sur plusieurs autres, pendant la route. Elle n'offrit d'autre inconvénient que de nombreux et affreux cahots. Je fis arrêter dans la rue de Valois ; j'accompagnai Mademoiselle par l'escalier de

la tourelle, et, une fois que j'eus vu la porte de son appartement fermée sur elle, je regagnai mon fiacre et revins chez moi.

Après avoir fait semblant de dîner, car l'excessive chaleur, la fatigue, l'agitation empêchaient de manger presque autant que de dormir, je remontai dans un fiacre pour aller voir madame Récamier. Elle m'attendait, avec impatience, pour m'entretenir de monsieur de Chateaubriand.

Je découvris bientôt qu'il était outré contre Charles X qui n'avait pas répondu à sa lettre, indigné contre les pairs qui ne l'avaient pas choisi pour diriger la Chambre, furieux contre le Lieutenant général, qui n'avait pas déposé entre ses mains le pouvoir auquel les événements l'appelaient. De plus, il était censé malade. C'est sa ressource ordinaire lorsque son ambition reçoit un échec considérable, et peut-être au fond l'impression est-elle assez violente pour que le physique s'en ressente.

Madame Récamier me pressa fort d'aller chez lui chercher à le calmer. Je consentis à l'y accompagner ; et, montant toutes deux dans la voiture qui m'avait amenée, nous arrivâmes à sa petite maison de la rue d'Enfer.

Madame Récamier y était connue. On nous laissa pénétrer sans difficulté jusqu'à son cabinet. Nous frappâmes à la porte ; il nous dit d'entrer. Nous le trouvâmes en robe de chambre et en pantoufles, un madras sur la tête, écrivant à l'angle d'une table.

Cette longue table, tout à fait disproportionnée à la pièce qui a forme de galerie, en tient la plus grande partie et lui donne l'air un peu cabaret. Elle était couverte de beaucoup de livres, de papiers, de quelques restes de mangeaille et de préparatifs de toilette peu élégante.

Monsieur de Chateaubriand nous reçut très bien. Il était évident, cependant, que ce désordre et surtout ce madras le gênaient. C'était à bon droit, car ce mouchoir rouge et vert ne relevait pas sa physionomie assombrie.

Nous le trouvâmes dans une extrême âpreté. Madame Récamier l'amena à me lire le discours qu'il préparait pour la Chambre : il était de la dernière violence. Je me rappelle, entre autres, un passage, inséré depuis dans une de ses brochures, où il représentait monsieur le duc d'Orléans s'avancant vers le trône *deux têtes à la main* ; tout le reste répondait à cette phrase.

Nous écoutâmes cette lecture dans le plus grand silence et, quand il eut fini, je lui demandai si cette œuvre, dont je reconnaissais la supériorité littéraire, était, à son avis, celle d'un bon citoyen : « Je n'ai pas la prétention d'être un bon citoyen ! » s'il croyait que ce fût le moyen de faire rentrer le Roi aux Tuileries : « Dieu nous en garde ! je serais bien fâché de l'y revoir ! » — « Mais alors, ne serait-il pas plus prudent de se rallier à ce qui se présente comme pouvant arrêter ces calamités anarchiques, si raisonnables à prévoir, dont vous faites la terrifiante peinture ? »

Madame Récamier profita de cette ouverture pour dire que j'avais été au Palais-Royal le matin. Elle se hasarda à ajouter qu'on y attachait un grand prix à son suffrage, à sa coopération. On comprenait les objections qu'il pourrait avoir à prendre une part active au gouvernement, mais on pensait qu'il consentirait peut-être à retourner à Rome.

Il se leva en disant : « Jamais ! » ; et il se mit à se promener à l'autre extrémité de la petite galerie.

Madame Récamier et moi continuâmes à causer, entre nous, des convenances de son séjour à Rome, des services qu'il pouvait y rendre à la religion, du rôle, tout naturel et si utile, que l'auteur du *Génie du Christianisme* avait à y jouer dans de pareils prédicaments, etc. Il feignait de ne pas nous écouter. Cependant il s'adoucissait, sa marche se ralentissait ; lorsque tout à coup, s'arrêtant devant une planche chargée de livres et se croisant les bras, il s'écria : « Et ces trente volumes, qui me regardent en face, que leur répondrais-je ? Non... non... ils me condamnent à attacher mon sort à celui de ces misérables. Qui les connaît, qui les méprise, qui les hait plus que moi ? » Et alors, décroisant ses bras, appuyant les mains sur les bouts de cette longue table qui nous séparait, il fit une diatribe contre les princes et la Cour. Il laissa tomber sur eux les expressions de cet âpre mépris que sa haine sait enfanter, avec une telle violence que j'en fus presque épouvantée.

Le jour finissait, et, par la situation où il était placé, cette figure, coiffée de ce mouchoir vert et rouge, se trouvait seule éclairée dans la chambre, et avait quelque chose de satanique.

Après cette explosion, il se calma un peu, se rapprocha de nous, et prenant un ton plus tranquille : « Quel français, dit-il, n'a pas éprouvé

l'enthousiasme des admirables journées qui viennent de s'écouler ? Et sans doute ce n'est pas l'homme qui a tant contribué à les amener qui a pu rester froid devant elles. »

Il me fit alors un tableau du plus brillant coloris de cette résistance nationale, et, s'admirant lui-même dans ce récit, il se laissa fléchir par ses propres paroles.

« Je reconnais, dit-il en concluant, qu'il était impossible d'arriver plus noblement au seul résultat possible. Je l'admets. Mais moi, misérable serf attaché à cette glèbe, je ne puis m'affranchir de ce dogme de légitimité que j'ai tant préconisé. On aurait toujours le droit de me rétorquer mes paroles.

« D'ailleurs, tous les efforts de cette héroïque nation seront perdus ; elle n'est comprise par personne. Ce pays, si jeune et si beau, on voudra le donner à guider à des hommes usés, et ils ne travailleront qu'à lui enlever sa virilité !...

« Ou bien on le livrera à ces petits messieurs (c'est le nom qu'il donne spécialement à monsieur de Broglie et à monsieur Guizot, objets de sa détestation particulière), et ils voudront le tailler sur leur patron !

« Non, il faut à la France des hommes tout neufs, courageux, fiers, aventureux, téméraires, comme elle ; se replaçant d'un seul bond à la tête des nations !

« Voyez comme elle-même en a l'instinct ! Qui a-t-elle choisi pour ses chefs lorsqu'elle a été livrée à elle-même ?... des écoliers... des enfants ! Mais des enfants pleins de talents, de verve, d'entraînement, susceptibles d'embraser les imaginations, parce qu'ils sont eux-mêmes sous l'influence de l'enthousiasme !...

« Tout au plus, faudrait-il quelque vieux nautonier pour leur signaler les écueils, non dans l'intention de les arrêter, mais pour stimuler leur audace. »

Le plan de son gouvernement se trouvait suffisamment expliqué par ces paroles. Monsieur de Chateaubriand le dirigeant avec des élèves des écoles et des rédacteurs de journaux pour séides, tel était l'idéal qu'il s'était formé, pour le bonheur et la gloire de la France, dans les rêveries de son mécontentement.

Cependant, il fallait en finir et sortir de l'épique où nous étions tombés. Je lui demandai s'il n'avait aucune réponse pour le Palais-Royal où j'irais le lendemain matin.

Il me dit que non ; sa place était fixée par ses précédents. Ayant depuis longtemps prévu les circonstances actuelles, il avait imprimé d'avance sa profession de foi. Il avait personnellement beaucoup de respect pour la famille d'Orléans. Il appréciait tous les embarras de sa position que, malheureusement, elle ne saurait pas rendre belle, parce qu'elle ne la comprendrait pas et ne voudrait pas l'accepter suffisamment révolutionnaire.

Je le quittai évidemment fort radouci ; et il y a loin du discours qu'il m'avait lu, avec ces *deux têtes à la main*, à celui qu'il prononça à la Chambre et dans lequel il *offrirait une couronne à monsieur le duc d'Orléans s'il en avait une à donner*.

J'y retrouvai, en revanche, quelques-uns des sarcasmes amers contre les vaincus qu'il avait fait entrer dans son improvisation du bout de la table et dont l'éloquence, en le charmant, avait commencé à l'adoucir, entre autres l'expression de *chasser à coup de fourche*.

Dans toute cette longue conversation, qui dura jusqu'à la nuit bien close, j'affirme que pas un mot sur monsieur le duc de Bordeaux ne fut prononcé. J'en entendis parler pour la première fois en rentrant chez moi le soir. Je sais bien qu'à présent tout le monde y a constamment pensé, que tout le monde l'a toujours désiré et voulu ; mais je puis bien assurer que c'était *in petto*.

L'idée de l'abdication du Roi, et surtout celle de monsieur le Dauphin, ne venait pas au commun des mortels. Quant à moi, je l'avoue de bonne foi, il a fallu me la suggérer ; et encore m'a-t-elle paru bien improbable à voir réaliser. J'ai pourtant la certitude que des tentatives, pour amener à ce but, ont été faites dans cette journée du dimanche. Elles avaient commencé la veille, et ont continué le lendemain. Elles ont trouvé bien plus de résistance à Trianon et à Rambouillet qu'au Palais-Royal.

Je crois savoir, d'une façon positive, que le Lieutenant général, tout en repoussant la responsabilité de l'initiative de la demande, consentait à recevoir l'enfant tout seul. Sa femme l'aurait accueilli avec transport, et lui

promettait des soins maternels ; mais la réponse faite à Rambouillet avait été dure jusqu'à l'insulte.

Au reste, cette transaction, n'ayant pas été dans le moment même à ma connaissance personnelle, ne rentre pas dans ce que j'ai *vu* et *entendu*, et je ne prétends pas raconter autre chose.

Je ferais un gros volume si je parlais de tout ce que j'ai appris depuis, même avec certitude, sur les détails de ces journées.

Ici se termine la tâche que vous m'avez faite. J'ai été bien souvent encore l'intermédiaire de paroles portées au Palais-Royal, mais de loin en loin, pour des circonstances spéciales et lorsque l'on est venu me trouver. Ces détails, quoique curieux peut-être, pourraient difficilement former un récit de quelque intérêt.

D'ailleurs, si je continuais, il me faudrait parler de la journée du mardi et de la hideuse marche sur Rambouillet. Or je ne veux pas terminer par une impression si pénible. Elle ne se rattache en rien à la noble semaine qui venait de s'écouler.

Alors la France s'est levée comme un seul homme et, s'étant faite géant par l'unité de sa volonté, elle a secoué les pygmées qui prétendaient l'asservir.

Contente de ce résultat, son seul but, elle serait rentrée dans le calme de son fier repos, si une poignée d'ambitieux et quelques centaines de misérables n'avaient continué une agitation factice qui, pour les contemporains, a gâté le magnifique spectacle offert à nos yeux.

La postérité lui rendra, je crois, plus de justice ; et je me trompe fort si ces journées, appelées maintenant par dérision les *Glorieuses*, n'en conserveront pas le nom dans les siècles à venir.

1. ↑ Il y a pourtant un fait dont j'ai la certitude, il peint tellement le prince de Polignac que je ne puis résister à le citer. Le dimanche soir, les ordonnances étant signées et tandis qu'on imprimait le *Moniteur*, monsieur de Polignac dans son plus intime intérieur, entouré de gens sur lesquels il pouvait entièrement compter, mit la conversation sur les discours du trône pour l'ouverture des Chambres. Pendant une heure et demie, il en discuta chaque parole, accueillant

les objections et les combattant ou les admettant, comme la plus sérieuse chose du monde.

On ne comprend pas comment, dans de pareilles conjectures, l'homme sur lequel pesait une si grande responsabilité pouvait avoir le sang-froid, ou plutôt la puérilité d'une telle comédie, ni ce qui pouvait l'amuser dans une mystification faite à des gens tout à fait dans sa dépendance.

2. ↑ L'abbé de Montesquiou, arrêté à la barrière, ne parvint pas à Saint-Cloud.
3. ↑ Le comte de Broglie, gouverneur de l'école de Saint-Cyr, arriva dans l'après-midi du mercredi à Saint-Cloud, fort effrayé de ce qu'il avait appris et de ce qu'il avait vu en traversant Versailles. Le Roi l'écouta patiemment et prit la peine de le rassurer longuement. Le voyant enfin se retirer toujours aussi inquiet, il l'arrêta par le bras, et lui dit : « Comte de Broglie, vous êtes homme de foi, vous. Ayez donc confiance, Jules a vu la sainte Vierge encore cette nuit ; elle lui a ordonné de persévérer et promis que ceci se terminerait bien. » Tout dévot qu'était le comte de Broglie, il pensa tomber à la renverse à une pareille confidence.

J'ai aussi la certitude que, dans les premiers jours de son retour à Paris, le duc de Luxembourg, capitaine des gardes de service à cette époque, a dit que le départ de Rambouillet n'avait été décidé ni par le maréchal Maison ni par monsieur Odilon Barrot, mais par les conseils de Martin, le voyant.

Le Roi l'avait envoyé consulter par monsieur de La Rochejaquelein. Il arriva au moment où les commissaires sortaient, eut une conférence avec le Roi, et l'ordre du départ fut aussitôt donné.

Depuis, je crois, monsieur de Luxembourg a nié ce fait ; mais il me fut rapporté par sa sœur au moment où il venait de le lui dire dans tous ses détails. Puisse-t-il avoir ainsi gagné le royaume du ciel ! il a perdu celui de la terre.

EXPÉDITION DE MADAME LA DUCHESSE DE BERRY EN 1832

Si les romans historiques sont encore à la mode dans quelques siècles, un nouveau Walter Scott trouvera difficilement un sujet plus poétique que celui de l'expédition de madame la duchesse de Berry en France pendant les années 1832 et 1833.

Lorsque le temps aura permis de voiler la fatale et ridicule catastrophe fournie par l'inexorable histoire, on s'exaltera volontiers sur une princesse, une mère, bravant toutes les fatigues, tous les périls, tous les dangers, pour venir réclamer l'héritage de son fils proscrit et déjà orphelin par un crime.

Voilà de ces positions éternellement destinées à intéresser le cœur et l'imagination. Et j'ai toujours été surprise que l'action de madame la duchesse de Berry n'ait pas excité plus d'enthousiasme parmi ses partisans. Cela s'explique, sans doute, par l'extrême mansuétude du nouveau gouvernement.

Dans un temps où le bien-être matériel tient une si grande place et où l'égoïsme personnel se dissimule sous les formes d'une tendresse illimitée pour les petits enfants, on veut bien déverser l'injure sur le pouvoir qui protège, mais on redoute, en l'attaquant ouvertement, d'aventurer sa propre tranquillité.

L'opposition de nos ancêtres se manifestait d'autre sorte. Ils donnaient de grands coups de lance et versaient du sang ; nos contemporains ne se battent qu'en paroles et ne répandent que de la boue. Ce métier est trop peu attrayant, trop peu honorable, pour se prolonger. Cette opposition, honteuse et tracassière, s'éteindra prochainement, on le doit espérer, dans son propre venin.

En attendant que les aventures de madame la duchesse de Berry soient devenues le domaine de l'histoire et du roman, elles restent dans celui de la chronique. C'est à ce titre que je prétends raconter ce que j'en ai aperçu du point de vue où j'étais placée.

Je ne pense pas m'écarter en cela du parti que j'ai ci-devant annoncé de ne rien écrire de confidentiel. Cet épisode est tout à fait en dehors de la conduite des affaires à l'intérieur et ne peut donner lieu à aucune révélation indiscrete.

Madame la duchesse de Berry a de l'esprit naturel, le goût, l'instinct des arts et l'intelligence de la vie élégante. Elle porte habituellement de la bonté, de la facilité dans son commerce, mais trop souvent aussi la maussaderie d'une personne gâtée, d'une enfant mal élevée.

Comprenant mal les exigences de son haut rang, elle n'avait jamais songé combien c'est un métier sérieux d'être princesse au dix-neuvième siècle, et elle ne prétendait y puiser que de l'amusement et des plaisirs.

Les gens de son intimité savaient sa conduite assez désordonnée, mais, soit qu'on fût porté à l'indulgence envers elle, par l'injuste réprobation qu'inspiraient les vertus un peu austères de madame la Dauphine, soit que le secret fût passablement gardé, on n'en glosait guère et madame la duchesse de Berry était très populaire.

Il se disait bien, à l'oreille, qu'une certaine attaque de goutte, suivie d'une réclusion de plusieurs semaines à Rosny, avait eu pour motif la naissance d'un enfant à cacher ; mais, en général, on croyait ces rapports calomnieux et, pour mon compte, j'y étais complètement incrédule.

Madame la duchesse de Berry s'est toujours montrée fort courageuse. Elle aimait et recherchait le danger souvent jusqu'à la témérité, s'aventurait à nager dans la mer lorsque la vague était assez grosse pour effrayer les matelots eux-mêmes, préférait monter les chevaux les plus fougues, passer par les chemins les plus difficiles, affronter enfin tous les obstacles qui, ordinairement, font reculer les femmes.

Aussi incliné-je à croire, et on me l'a affirmé, que le vendredi 30 juillet 1830, elle eut la pensée d'enlever son fils de Saint-Cloud et de l'apporter, dans ses bras, à l'Hôtel de Ville de Paris pour le confier à la

protection de l'assemblée tumultueuse qui s'était arrogé le droit de parler au nom de la ville et même du pays.

Ce coup de tête aurait certainement beaucoup embarrassé les factieux, et il est impossible de dire aujourd'hui quel eût été le résultat d'une semblable marque de confiance donnée à la population. Mais le roi Charles X et monsieur le Dauphin en eurent quelque soupçon et firent garder à vue la mère et l'enfant.

J'ai déjà raconté comment, trois jours plus tard, d'autres personnes songèrent à remettre monsieur le duc de Bordeaux aux mains de monsieur le duc d'Orléans, lieutenant général du royaume, et comment cette proposition fut accueillie à Rambouillet.

Madame la duchesse de Berry s'y opposa avec emportement, car, cette fois, elle ne devait jouer aucun rôle personnel, mais s'éloigner avec le reste de la famille. Cela n'entraînait plus dans ses projets.

J'ai aussi déjà dit sa folle satisfaction des ordonnances et son puéril entrain de cette bataille des trois journées où la monarchie était en jeu. Lorsque le sort en eut fatalement décidé, la princesse ajouta à ces erreurs de jugement des actions niaisement ridicules.

Vêtue d'un costume masculin et armée d'un pistolet qu'elle tirait à tout instant, elle prétendait se montrer aux troupes dans cet équipage. C'est pendant la courte halte de Trianon qu'elle accomplit cette mascarade.

J'ai entendu raconter au duc de Maillé, premier gentilhomme de la chambre, que, dans cette bagarre de Trianon, il se trouvait seul auprès du Roi, dans une pièce où Charles X s'était réfugié.

Le vieux monarque, très accablé, occupait un fauteuil sur le dossier duquel monsieur de Maillé s'appuyait. La porte s'ouvrit avec fracas ; madame la duchesse de Berry s'élança dans la chambre, en faisant ses évolutions belliqueuses, et tira son pistolet chargé à poudre.

Cette apparition ne dura qu'un éclair mais frappa de stupéfaction les deux vieillards. Après un moment de silence, le Roi, se retournant vers monsieur de Maillé, lui dit piteusement :

« Comment la trouves-tu, Maillé ?

— A... bo... mi... na... ble, Sire, » répondit le duc, d'un ton tout aussi lamentable, la force de la vérité l'emportant en cet instant sur les habitudes de la courtoisie. Le pauvre Roi plia les épaules.

Le duc de Maillé racontait cette scène, dont le cadre était si déplorable, de la façon la plus amusante.

J'ignore quelles influences firent reprendre à madame la duchesse de Berry le costume de son sexe ; mais elle ne conserva pas longuement celui dont le Roi et monsieur de Maillé se tenaient pour si mal édifiés.

Ceux qui accompagnaient la famille royale, dans cette incroyable retraite vers Cherbourg, remarquèrent la faveur dont monsieur de Rosambo jouissait auprès de la princesse ; mais les circonstances semblaient pouvoir excuser les privautés accordées à une personne complètement dévouée, quoique, cependant, l'étiquette fût seule, dans ces jours néfastes, à conserver ses droits.

Et, puisque j'ai occasion de parler de ce triste voyage, je veux consigner ici une petite anecdote qui est à ma connaissance spéciale, dans le seul intérêt de montrer à quel point cette étiquette enveloppait de ses petites nos pauvres princes.

Ils devaient dîner à Laigle, chez madame de Caudecoste fort empressée à les recevoir. Les officiers de la bouche précédaient. Tout fut mis à leur disposition. Ils demandèrent une table carrée et, comme il ne s'en trouva pas, ils scièrent une belle table d'acajou, le Roi, disaient-ils, ne *devant pas manger à table ronde*. Si je ne me trompe, un pareil soin, en pareil temps, en dit bien long et me paraît une excuse à nombre de reproches fréquemment répétés.

En approchant la côte d'Angleterre, madame la duchesse de Berry, que son humeur vagabonde entraînait dans tous les coins du bâtiment, éclata tout à coup en cris et en sanglots. Elle se précipita dans la cabine où se trouvaient réunis les princes et les principaux passagers, proclamant une infâme trahison du capitaine. Celui-ci, fort étonné, parvint enfin avec peine à la faire expliquer.

En errant sous le pont, elle avait saisi quelques mots du pilote proposant d'entrer dans la rade de Saint-Hélens, le vent se tenant mauvais pour

Spithead, et elle s'était déjà vue mettant à la voile pour le rocher où une autre grandeur déchue avait récemment terminé sa brillante carrière.

Le capitaine dut avoir recours à l'inspection d'une carte pour calmer les alarmes si singulièrement conçues.

L'habitation de Lullworth, vaste pour des particuliers, paraissait bien étroite à des habitudes princières. Madame la duchesse de Berry surtout avait peine à se soumettre à la communauté où elle se trouvait avec sa royale famille, et s'en affranchissait par de fréquentes absences.

Elle assista, entre autres, à l'ouverture du chemin de fer de Manchester à Liverpool et, suivant ses goûts aventureux, monta dans le premier wagon que la vapeur eût lancé sur des rails, lorsque cela paraissait encore une tentative pleine d'épouvante.

Les courses répétées, quoique accomplies sans faste dans un demi-incognito, déplaisaient à madame la Dauphine. Elle y voyait un oubli des convenances dont elle était blessée. La retraite, le silence, lui semblaient, à juste titre, l'attitude la plus digne à conserver dans leur cruelle position qui, d'ailleurs, trouvait peu de sympathie dans la population anglaise pleine d'enthousiasme pour la révolution de Juillet où elle reconnaissait l'exemple donné par elle-même en 1688.

Madame la Dauphine témoignait hautement à sa belle-sœur un mécontentement partagé du Roi et de monsieur le Dauphin. Aussi la réunion de l'auguste intérieur devenait chaque jour plus orageuse. Cependant madame la duchesse de Berry ne s'en sépara pas tout de suite : elle s'établit quelque peu de temps à Édimbourg, puis s'éloigna sous prétexte de santé.

Elle fit un assez long séjour à Bath. On manda qu'elle y était accouchée d'une fille ; la suite rend tout croyable. Dans le moment, je n'y vis qu'une calomnie de l'esprit de parti dont je fus indignée.

Les registres des aubergistes, répétés par les gazettes, nous apprirent que madame la duchesse de Berry avait traversé l'Europe pour se rendre à Naples où elle n'était aucunement désirée. Il n'y avait guère moyen toutefois de repousser absolument une sœur réclamant asile. On accepta donc une *visite* en refusant l'*établissement*.

Ce point fixé, elle fut bien accueillie. Elle se montra d'autant moins exigeante dans cette transaction qu'elle était, dès lors, sous l'influence de ses espérances et en pleine intrigue pour leur exécution. Ses entours ne doutaient pas plus qu'elle de leur succès.

La princesse fit l'acquisition de deux bateaux à vapeur, destinés à parcourir la Méditerranée à l'effet d'entretenir et de faciliter les intelligences qu'elle pensait avoir en France.

L'un des deux lui échappa. L'autre, avec plus ou moins de complicité du gouvernement piémontais, arbora le pavillon sarde en restant à ses ordres, et devint ce *Carlo Alberto* qui a joué un rôle principal dans les événements que je vais m'appliquer à retracer sous l'aspect où ils me sont apparus.

Je dirai ce qui est à ma connaissance, d'après des témoignages authentiques, et, parfois, je hasarderai des conjectures en les signalant comme telles. Sans doute cette relation différera, en bien des points, de celles fournies par les partisans de la princesse, et il y aura nécessairement des lacunes que ses complices seuls pourraient remplir.

Quelque récit véridique les racontera peut-être à la postérité. Ces matières ne sauraient être abordées franchement qu'avec un parti pris, le plus positif, contre toute espèce de publicité et presque de confiance contemporaine.

Il avait paru, dans l'automne de 1830, une caricature représentant un personnage, fort bien mis, saluant honnêtement un homme du peuple et lui demandant chapeau bas : « Monsieur, pourriez-vous m'indiquer ce que sont devenus les royalistes ? » Elle peignait assez exactement la situation. L'opposition, dite du faubourg Saint-Germain, était alors aussi modeste qu'elle s'est montrée arrogante par la suite. Beaucoup d'entre ceux qui sont devenus depuis ses coryphées allaient au Palais-Royal, plus ou moins ouvertement.

Si des personnes particulièrement attachées à la maison des princes s'en absteinaient, celles-là même n'annonçaient que des regrets de convenance et un temps de deuil limité. Je pourrais citer bien des gens dont j'ai été chargée de porter les paroles qui probablement les renieraient aujourd'hui.

Les propos étaient dépourvus d'hostilité ; on se rencontrait sans répugnance ; on causait de tout les uns avec les autres. Le blâme universel

s'attachait aux ordonnances de Charles X, la pitié aux malheurs qu'elles avaient provoqués ; la reconnaissance s'exprimait pour ceux qui, se jetant à travers la mêlée, avaient arrêté l'irritation de la multitude et prévenu les violences dont la crainte était fréquemment rappelée par les émeutes qui grondaient autour de nous.

Je me souviens que, causant amicalement et confidentiellement avec le duc de Laval, je lui demandai s'il laisserait écouler le temps fixé par la nouvelle Charte pour faire sa soumission et siéger à la Chambre des pairs.

« Ma décision n'est pas absolument arrêtée, me répondit-il, mais voyez-vous, ma chère amie, en fin de compte on sera toujours trop heureux de nous avoir quand nous voudrons et, en se rattachant isolément, on fera plus d'effet et mieux ses conditions. »

Mon pauvre ami se croyait encore au temps de la Fronde où l'on traitait avec les grands seigneurs et [où] un Montmorency *faisait ses conditions*.

Les souvenirs de l'Empire pouvaient, dans une certaine mesure, entretenir ces illusions, mais, ici, il était dans l'erreur de tous points. Aussi ne rapporté-je cette circonstance que pour montrer quelle était, à cette époque, la mesure des répugnances aristocratiques contre la révolution de Juillet.

À bien dire, le parti, d'abord appelé *carliste* et plus tard *légitimiste*, n'existait pas encore. Des bouches qui grimacent aujourd'hui en disant : « Monsieur Philippe » ou « Madame Amélie », s'ouvraient très naturellement pour les qualifier « du Roi » et « de la Reine ».

En un mot, *on avait peur*. Cette situation dura jusqu'après le procès des ministres de Charles X.

Quand il fut bien constaté que le gouvernement réunissait à la force la volonté de protéger ses ennemis, alors seulement on songea à lui faire subir des impertinences.

La première fut une manifestation dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, le 13 février 1831, mais on la choisit d'une nature trop ostensible, aux yeux du peuple. Elle souleva sa colère et il en tira une vengeance, à jamais déplorable, qui suspendit pour quelque temps les entreprises et retarda l'organisation du parti.

Dans des proportions différentes, tout le monde blâma l'imprudence commise à Saint-Germain-l'Auxerrois et réprouva avec indignation le vandalisme exercé sur cette église et sur l'archevêché. On avait vu la Seine entraînant les meubles, les livres, les manuscrits précieux sous ses ponts, tandis que le cortège du bœuf gras (car c'était un mardi gras de funeste mémoire) les traversait et que des processions de misérables bandits, affublés de chasubles, d'étoles, de surplis, d'ornements pontificaux, la croix, la crosse, les bannières religieuses en tête, inondaient ses quais en se mêlant aux masques. Je conserve de ce hideux spectacle un bien pénible souvenir.

Comme il arrive d'ordinaire dans les effervescences politiques, on n'avait pas *pillé*, et on se croyait héroïquement généreux pour n'avoir fait que détruire.

Tout ce qui paraît utile aux masses populaires, le linge, les litiges, l'argenterie trouvés à l'archevêché, avaient été portés à l'Hôtel-Dieu, et les gazettes du parti révolutionnaire vantèrent le lendemain la magnanimité de ce peuple qu'elles cherchaient à pousser dans tous les excès.

L'archevêque aurait bien pu courir quelques risques à ce premier moment, mais heureusement on avait réussi à le faire évader et pas une goutte de sang, du moins, n'était à regretter dans cette œuvre de destruction conduite avec une fabuleuse célérité.

L'église de Saint-Germain avait été dévastée très rapidement, mais, là, on s'était borné à dépouiller les autels, à enfoncer les armoires, à briser les fenêtres, les lambris, les vitraux, les boiseries sculptées, enfin tout ce qui offrait une sorte de fragilité ; tandis qu'en moins de trois heures il ne restait pas pierre sur pierre de l'archevêché et que la grille même qui entourait le jardin avait disparu. Un tremblement de terre n'aurait pas agi d'une façon plus prompte et plus efficace.

J'ai presque répugnance à ajouter que la cathédrale et le quartier ont également gagné à la démolition du palais de l'archevêque.

Les intrigants du parti carliste durent renoncer pour lors à obtenir des manifestations des gens ayant quelque chose à perdre, mais la sécurité ne tarda pas à renaître parmi eux et, lors qu'il fut bien constaté, d'une part, qu'il n'y avait rien à craindre du nouveau gouvernement, soit pour sa

personne, soit pour sa propriété (protection égale étant donnée à tous) et, de l'autre, qu'il n'y avait rien à gagner à le servir, ni pour l'importance, ni pour les intérêts personnels, qu'il n'y avait plus de Cour, plus de courtisans, plus de places de faveur, plus de crédit à exploiter, encore moins de privilèges à obtenir, alors l'opposition royaliste s'organisa.

Quelques-uns étaient encore arrêtés par les avantages attachés à l'hérédité de la pairie. On voulait les conserver, ou les acquérir ; la loi qui les détruisait acheva de les éloigner.

Les gens de ce parti vivent, selon l'habitude qui leur a été si fatale, exclusivement entre eux, parqués dans les mêmes salons. Ils se touchèrent le coude et, se sentant tous hostiles, ils crurent être *tout le monde*.

Leur première espérance fut celle de ruiner Paris. On réforma une partie de ses gens, de ses chevaux ; on diminua son ordinaire ; on décommanda à grand bruit les meubles, les voitures, les bijoux, tous les objets de luxe que les marchands devaient fournir.

Les dames partirent pour la campagne sans acheter de chapeaux d'été, et reprirent leurs robes de l'an dernier à leurs femmes de chambre. Elles croyaient bonnement retrouver l'herbe croissante dans les rues de la cité criminelle.

Le commerce souffrit, en effet, pendant la première année de la révolution, d'une si violente commotion, mais il ne tarda guère à se relever. Le luxe se développa rapidement, et même avec une certaine exagération d'assez mauvais goût.

Les habitants des châteaux, à leur grand étonnement, trouvèrent au retour plus d'équipages élégants, plus de diamants, plus de magnificences extérieures dans la ville qu'ils n'en avaient jamais vu et Paris déjà plus brillant que pendant la Restauration.

Toutefois, le mouvement était donné, la bouderie établie, l'hostilité constatée. Le plus grand nombre des personnes de l'ancienne Cour, qui allaient encore au Palais-Royal en 1831, s'abstinrent des Tuileries en 1832.

La destruction de l'hérédité de la pairie leur servit de prétexte, ou peut-être de motif réel, pour s'éloigner. Leur place, au reste, était déjà prise par une classe, riche et arrogante, qui marchait sur les talons de la noblesse depuis longtemps et n'était nullement disposée à lui rendre ni même à

partager la situation que ses ressentiments lui faisaient abandonner dans l'État.

J'ai vu de près les prétentions individuelles des hommes qui se trouvaient distingués par leur fortune reconnue ou par leur capacité présumée, et j'ose affirmer qu'elles ne cèdent en rien à celles des ducs et des marquis de l'ancien régime, qu'elles sont tout aussi exigeantes, tout aussi exclusives, habituellement plus ridicules, toujours plus grossièrement formulées, et amènent beaucoup plus fréquemment l'expression et la pensée rendue par les mots : « un homme comme moi ! »

Le parti carliste se cimenta pendant les derniers mois de 1831. Madame la Dauphine y contribua assez habilement, quoique dans la ligne qui convient à son grand cœur incapable de fomenter l'intrigue.

Elle s'était de tout temps érigée en protectrice zélée et fort éclairée des jeunes militaires. Ceux qui servaient dans la garde royale, surtout, lui étaient personnellement connus. Dans des lettres adressées à Paris, elle avait soin d'insérer leurs noms et faisait remercier, tantôt les uns, tantôt les autres, plus souvent les familles, de la fidélité conservée à la légitimité.

Ces messages étaient autant d'engagements pour ceux qui les recevaient et ont arrêté bien des jeunes gens prêts à reprendre du service. J'ai lieu de penser que les correspondants de la princesse ne se faisaient faute d'inventer des paroles dans ce sens, lorsqu'ils les croyaient utiles à employer.

D'un autre côté, les agents de madame la duchesse de Berry recrutaient d'une façon plus active et cherchaient à organiser une guerre civile dans la Vendée. Là, comme ailleurs, le parti se divisait en deux classes distinctes, l'une voulait forcer les événements et l'autre les attendre.

La comtesse de La Rochejaquelein, née Duras et veuve du prince de Talmont, dirigeait la première ; tout ce qui restait de vieux chefs vendéens se ralliait à la dernière.

De même, à Paris deux comités directeurs se disputaient le pouvoir. L'*actif* reconnaissait pour chefs Gaston de Montmorency, prince de Robecque, et sa clientèle de jeunes gens ; le *temporisme*, monsieur de Chateaubriand, monsieur Pastoret et monsieur Berryer.

Monsieur Hyde de Neuville flottait entre les deux. D'anciennes habitudes le stimulaient à entrer dans toute espèce de conspirations et il y résistait difficilement. D'après ses propres paroles, il doit avoir eu connaissance de celle de la *rue des Prouvaires*, s'il n'y prit pas une part directe.

Il est à peu près avéré aussi que le maréchal Bourmont l'autorisa de sa présence et parvint à s'évader de la maison où ses complices furent arrêtés.

Le plan était de pénétrer par la galerie du Louvre, où l'on se tenait sûr d'être furtivement introduit, jusqu'au palais des Tuileries dans la nuit du 1^{er} au 2 février 1832.

Le Roi donnait un grand bal ; l'attention était appelée sur les autres issues. On s'était procuré les clefs de la porte qui ouvre dans le pavillon de Flore, et on espérait que l'invasion de quelques douzaines d'hommes, *armés et tirant*, produirait une telle confusion qu'on pourrait se débarrasser de la famille régnante d'un seul coup.

On comptait d'ailleurs, avec l'illusion commune à tous les partis politiques, qu'il suffisait d'attacher le grelot et que *tout le monde* se joindrait aux conspirateurs. Il ne serait pas impossible, au reste, qu'ils eussent des complices parmi les nombreux convives du Roi.

Quoi qu'il en soit, la famille royale, avertie de ce nouveau danger, ne témoigna pas la plus légère agitation ; et le Roi sut à onze heures, par monsieur Perier, que l'état-major des assaillants, dans la rue des Prouvaires, était occupé par la police, et quelques-uns des factieux, arrêtés. En attendant plus tard, la capture aurait été plus nombreuse et plus importante, mais il est dangereux en temps de révolution de risquer une collision ; il suffisait de déjouer le plan, sans commettre plus de monde qu'il n'était nécessaire.

Le lendemain, les salons du faubourg Saint-Germain se partageaient entre ceux qui se moquaient des vaines terreurs de Louis-Philippe, en niant le projet, et ceux qui se désolaient de son insuccès.

Une personne moins *bien pensante* (pour me servir de l'argot de ces salons), ayant hasardé de témoigner un peu d'horreur à l'idée de voir entrer deux cents assassins au milieu d'un bal, fut vertement tancée par un jeune homme s'étalant dans un excellent fauteuil.

« Mais enfin, reprit-elle, vos sœurs auraient pu y périr !...

— Tant pis pour elles... pourquoi vont-elles là ?... »

Si cette réponse n'est pas fort chevaleresque, elle est du moins très spartiate.

Au demeurant, cet échec dégoûta des conspirations de ce genre. On renvoya de Paris les subalternes, anciens gardes du corps et sous-officiers de la garde royale, en les dirigeant vers les provinces de l'ouest ; et les chefs se renversèrent de nouveau sur les fauteuils rembourrés, d'où ils frondaient tout à l'aise, renonçant à *descendre dans la rue*, autre terme d'argot de la même époque appartenant aux républicains.

La tentative de la rue des Prouvaires avait coûté beaucoup d'argent. De toutes les nombreuses conspirations tombées dans le domaine des tribunaux pendant le cours de ces années si fertiles en ce genre, c'est la seule où l'on ait trouvé la trace de sommes considérables dépensées.

Le comité s'y était décidé par condescendance pour un petit nombre de carlistes qui ressentent véritablement et sincèrement la répugnance que tous professent hautement pour le secours de l'étranger. Il n'y en a pas un qui ne se dise et ne se croie, peut-être, prêt à courir à la frontière pour en repousser l'étranger, et fort peu qui n'aient l'instinct de rattacher aux succès d'une armée ennemie toutes leurs espérances. Ils renouvelleraient volontiers l'appellation de *nos amis les ennemis* célébrée par Béranger en 1814 et en conviennent même lorsqu'en tête à tête on les presse d'arguments.

En attendant l'alliance offensive avec les puissances, les carlistes s'étaient ménagé celle des ambassades. L'habitude leur y donnait accès.

Ils s'y rendaient en foule, demeuraient maîtres des salons et y faisaient des impertinences aux jeunes princes (les ducs d'Orléans et de Nemours) qu'ils y rencontraient, au point que monsieur le duc d'Orléans se trouva forcé d'en demander raison au duc de Rohan (alors Fernand de Chabot) et se conduisit dans cette circonstance avec son tact et son esprit accoutumés.

Bientôt l'ambassade d'Angleterre fut fermée à ces factieux de contredanse. Ils continuèrent à dominer dans celle d'Autriche et nos princes cessèrent petit à petit de se montrer dans le monde.

L'échec de la rue des Prouvaires était fort sensible au parti. Un jeune carliste, monsieur de Berthier, rencontrant peu de jours après, dans le Carrousel, le Roi, à pied et donnant le bras à la Reine, lança contre eux le

cabriolet qu'il menait, cherchant évidemment à les écraser au tournant de la rue de Chartres.

Il y aurait certainement réussi si le cheval, poussé avec fureur, ne s'était providentiellement abattu. Cette brillante prouesse fut célébrée dans les salons et monsieur de Berthier devint le héros du jour.

À force d'imprudences et d'impertinences, madame de La Rochejaquelein parvint enfin à attirer l'attention de l'autorité sur sa demeure. La visite de son château fut ordonnée pour y arrêter des réfractaires qu'elle n'y *recélait* pas mais dont elle faisait trophée.

À l'approche de la force armée, la terreur s'empara de *la générale*, comme elle se faisait appeler et de son aide de camp, mademoiselle de Fauveau, autre tête écornée.

Toutes deux se cachèrent dans le four d'une ferme voisine. Elles en sortaient quelques heures plus tard, noires comme des ramoneurs, au milieu des politesses empressées que leur prodiguaient les officiers devant lesquels elles avaient fui. Le ridicule de cette aventure ne fut agréable ni à ces dames ni à leur monde.

Néanmoins, les manifestations se multipliaient. Les chefs, dans la crainte de voir le découragement s'emparer de leurs gens, faisaient circuler le bruit de la faveur secrète que madame la duchesse de Berry trouvait auprès de toutes les puissances, de son alliance intime avec Ferdinand VII en Espagne, dom Miguel en Portugal, et surtout avec le roi de Hollande.

La connivence du duc de Modène était évidente, et on se vantait de la sympathie des rois de Naples et de Sardaigne. Les plus initiés laissaient échapper l'annonce d'une entreprise prochaine d'un succès assuré.

Chacun, dans ces prédicaments, voulait se munir tout au moins d'une impertinence au nouveau gouvernement, à faire valoir auprès de *Madame Régente*. Ceux qui s'étaient montrés modérés jusque-là exagérèrent l'hostilité pour se faire pardonner.

Alors commença la véritable scission dans la société et jusque dans les familles, entre les personnes qui allaient aux Tuileries et celles qui s'en tenaient éloignées, accompagnée d'un redoublement de vitupérations inimaginables.

Si je répétais les propos, tenus dans ces temps-là par les bouches les plus aristocratiques et les plus dévotes, on n'y croirait ni pour le fond ni pour la forme, et j'aime mieux oublier ceux mêmes que j'ai entendus de mes oreilles.

Le ciel nous préparait à tous une terrible distraction. Il aurait manqué quelque chose aux calamités que la génération dont je fais partie est appelée à subir, si le fléau de la peste lui avait été épargné. Le choléra acquitta cette dette de la Providence.

Depuis plusieurs années, il s'avavançait vers nous, et les récits qu'on en faisait préparaient les esprits à le recevoir avec effroi. Les plus grands génies partageaient cette terreur avec le vulgaire ; et nulle part il n'était autant redouté qu'au sein de l'Académie des sciences, comme si elle avait, dès lors, prévu combien elle en serait décimée et y perdrait ses plus beaux titres de gloire.

Jusqu'à cette heure, on avait vu le choléra s'avancer pas à pas, hésitant un peu dans sa marche, choisissant fantasquement un point plutôt qu'un autre, mais ne s'égarant que de peu de lieues. Son allure fut différente en France. Il éclata violemment à Paris et faiblement à Calais, au même jour, sans qu'aucun point intermédiaire en eût été frappé.

Personne ne s'attendait à une si brusque invasion, et quoique de nombreuses précautions eussent été méditées, le gouvernement, qui ne voulait pas effrayer la population prématurément, fut pris au dépourvu. Toutefois, il ne se découragea pas et les secours s'improvisèrent avec autant de promptitude que d'intelligence.

Cette utile sollicitude imposa sur-le-champ à tous les quartiers de la ville l'aspect le plus sinistre. De nombreux établissements, où des lanternes et des drapeaux rouges indiquaient, jour et nuit, des ambulances, destinées à recevoir les malades tombés dans la rue, aussi bien que des escouades de médecins réunis prêts à se rendre à votre domicile au premier appel, en annonçant l'assistance signalaient le danger.

Chacun, au reste, en était suffisamment averti par ses impressions personnelles. Mais nul, en revanche ne faillit à son devoir, et l'époque du choléra restera à l'éternel honneur de toutes les classes des habitants de Paris.

Je regrette que la vérité me force à relater un moment de fureur d'un horrible résultat. Quatre innocents furent impitoyablement massacrés comme empoisonneurs. On attribua ce crime à l'effet d'une proclamation fort imprudente du préfet de police, monsieur Gisquet. C'était l'avis de monsieur Casimir Perier, et je l'en ai vu transporté de colère au moment où il rendait compte aux Tuileries de cette déplorable journée.

C'est la dernière fois qu'il soit sorti, car, cette nuit-là, lui-même fut atteint de la maladie. Il en portait le germe depuis une visite des hôpitaux où il avait accompagné monsieur le duc d'Orléans, l'avant-veille.

Ni l'un ni l'autre ne s'étaient épargnés dans l'espoir de rassurer les malades et la population ; mais le ministre avait été profondément impressionné ; il en parlait avec terreur et l'émotion de ces massacres, qu'il pensait provoqués par un de ses agents confidentiels, en excitant une vive irritation, décida l'invasion du mal.

Cette triste circonstance empêcha seule le renvoi immédiat de monsieur Gisquet. Je reconnais pleinement l'inconvenance de son ordonnance. Elle recommandait aux marchands de vin, aux laitières, et jusqu'aux porteurs d'eau de veiller à ce que des malveillants ne vinssent pas jeter dans le vin, le lait et l'eau des liqueurs dangereuses, et devait enflammer la multitude.

Mais, lorsque je pense que partout, depuis le village du fond de la Hongrie habité par des demi-sauvages, jusqu'à Glasgow dont la population en masse est peut-être la plus éclairée du monde, le neuvième jour de l'invasion du choléra a été constamment accompagné d'imprécations contre les empoisonneurs suivies d'atroces cruautés, je suis presque tentée de croire cette exaspération générale, à date fixe, une des phases de l'incompréhensible fléau où nous étions en proie.

Nous en fûmes presque tous avertis à Paris par les cris de nos gens. Ils entrèrent dans nos chambres dans la plus vive excitation, affirmant la ville livrée aux empoisonneurs et se refusant à tous nos raisonnements contraires. Selon les diverses opinions, on accusait les républicains, les légitimistes, ou même le gouvernement ; mais pour tous le crime était avéré, chacun en apportait des preuves irrécusables.

Cette frénésie dura vingt-quatre heures, puis disparut entièrement pour ne plus revenir. Malheureusement, elle avait produit des victimes. Quelqu'un

inventa de faire, à la halle même, une collecte pour la veuve d'un infortuné massacré sur ses dalles, la veille au soir. Avant six heures du matin, on avait récolté douze cents francs, la plupart en gros sols et donnés par les mêmes gens qui, très probablement, dans leur aveugle furie, avaient subi l'influence délétère et partagé le crime.

Espérons donc que cette inexcusable tache ne noircira pas trop, aux yeux de la postérité, l'honorable conduite tenue par la grande masse de la population. Riches et pauvres, chacun fit son devoir et plus que son devoir.

La non-contagion du choléra n'était rien moins qu'établie ; je ne suis pas bien sûre qu'elle soit prouvée à l'heure qu'il est et, à l'époque dont je parle la question était très controversée. Les savants, les médecins se partageaient sur ce point. Pendant tout l'hiver précédent, des faits, proclamés incontestables, étaient apportés à l'appui des deux opinions par les contagionistes et par leurs adversaires ; mais, dès que le fléau eut fait invasion, un seul avis prévalut : la possibilité de la contagion ne fut plus admise de personne. Pas un cholérique n'inspira la terreur à son voisin, pas un soin ne lui fut refusé par la crainte. Dieu donna la force aux plus timides.

Toutefois, il y eut, un moment, une certaine répugnance à ensevelir les victimes de cet horrible mal. Une association de jeunes hommes, parmi lesquels on citerait les plus beaux noms de France, et qui portaient déjà des secours aux malades, allèrent de galetas en galetas pour en enlever les effroyables reliques laissées par la mort, et rendirent ainsi le courage de s'en défaire ; car la hideur des cadavres augmentait encore l'effroi à les toucher ; et pourtant leur séjour dans les maisons aggravait le danger pour les survivants.

Un seul médecin, dans la nombreuse faculté de Paris, profita d'un prétexte assez spécieux pour s'éloigner. Il n'a jamais pu reparaître parmi ses collègues. Tous les autres rivalisèrent de courage et de zèle.

Les ecclésiastiques allaient confesser les malades, s'enveloppant avec eux sous le même manteau, afin d'obtenir l'isolement, sans ralentir les soins que les infirmiers leur prodiguaient.

Des succursales aux hôpitaux s'improvisaient dans tous les quartiers. Les propriétaires de maisons inoccupées les offraient, quoique souvent élégantes. En vingt-quatre heures, l'empressement public, répondant au

premier appel, les avait fournies de lits, de linge, de batterie de cuisine, de tout ce qui était nécessaire au service des malades ; et souvent des dames chrétiennes s'y dévouaient et ajoutaient leurs soins à leurs dons. La charité semblait décidée à ne se point laisser dépasser par la misère du temps. Chacun donnait, même au delà de ses moyens, avec entraînement, et, ce qui est pour le moins autant à remarquer, si le riche était généreux, le pauvre était reconnaissant. Jamais je n'ai vu toutes les classes de la société réunies par un lien plus touchant.

Il ne faut pas croire cependant que ce spectacle parût très beau à ceux qui y assistaient. Je doute que beaucoup de gens eussent le sang-froid de le remarquer et la philosophie d'en jouir.

Pendant plusieurs mois, et surtout durant cinq semaines à l'invasion et trois à la recrudescence, chacun, en prenant congé le soir de sa famille, conservait peu d'espoir de se retrouver le lendemain réunis au déjeuner. On ne sortait pas sans mettre ordre à ses affaires, dans l'attente d'être rapporté mourant de sa promenade.

Ces craintes se confirmaient en voyant les corbillards stationner au coin des rues, en guise de fiacres, prêts à répondre à de trop fréquents appels, et en les rencontrant, allant au grand trot, chargés de plusieurs bières.

Mais bientôt ils ne suffirent plus ; on leur donna pour auxiliaires des tapissières dont les rideaux noirs et fermés annonçaient les sinistres fonctions, et enfin de ces énormes voitures de déménagement remplies jusqu'au comble des victimes du fléau.

Je pense que ces rencontres, hélas ! bien souvent renouvelées, n'étaient indifférentes à personne ; pour moi, je conviens de bonne foi en avoir été très péniblement impressionnée.

Apparemment, pourtant, je faisais bonne contenance, car on ne me ménageait guère. Plusieurs personnes du gouvernement se réunissant chez moi tous les soirs, l'inquiète curiosité de chacun y amenait assez de monde pour les interroger, et elles faisaient les réponses concertées pour atténuer autant que possible la terreur publique.

Mais, lorsque les visites étaient parties et que ces messieurs restaient entre eux, ils cessaient de se contraindre et déroulaient leur effroyable chapelet d'horreurs, m'avouant le chiffre véritable des décès qu'on avait

cessé de donner et qui s'est élevé jusqu'à dix-sept cents dans les vingt-quatre heures.

Un soir, on annonçait que la pénurie de bières forçait à employer plusieurs fois la même en en retirant les corps, le jour suivant, qu'on avait tout à fait renoncé à s'en servir, elles prenaient trop de place et l'on empilait les cadavres tels quels dans ces horribles tapissières.

Celui-ci avait vu amener chez lui le matin trente-deux orphelins de père et de mère, sortant de la même rue, celle de la Mortellerie, et produits d'une seule nuit. Cet autre craignait que le service des hôpitaux ne manquât le lendemain, un nombre considérable d'infirmiers ayant été atteints dans la matinée, etc.

Venaient ensuite les atroces descriptions de la maladie, car tous ces gens-là ne s'épargnaient pas ; ils remplissaient leurs pénibles devoirs, allaient tout visiter, mais en demeuraient horrifiés.

C'est sous ces agréables impressions qu'on me laissait vers minuit, et je donne à penser si le sommeil était facile et les rêves gracieux.

Lorsque la fatigue l'emportait et qu'au réveil on apercevait un rayon de soleil, on se sentait comme étonné de revoir un nouveau jour. Cet impitoyable soleil ne manqua pas de luire constamment dans un ciel d'airain, accompagné d'un vent d'est qui ne variait pas d'un souffle.

Je n'ai jamais vu un semblable ciel. Il avait, malgré sa pureté, quelque chose de métallique, de plombé, d'imposant, de sinistre, de solennel. La terre lui répondait par une brume assez épaisse, mais parfaitement sèche, ne s'élevant qu'à quelques pieds. Tous les jours se ressemblèrent pendant cette redoutable épidémie.

Il est à remarquer que toutes les récoltes furent abondantes et superbes.

Quoique fort alarmants, les récits dont on saluait la fin de mes soirées nous faisaient moins d'effet, par leur généralité même, que lorsque le mal sévissait autour de nous. Chaque grande catastrophe amène des expressions qui lui sont propres. Celle *d'être pris* devint consacrée par l'usage. *Elle est prise, il est pris*, se comprenait du reste sans autre explication.

Je me rappelle un certain dimanche des Rameaux, de sinistre mémoire.

Madame de Champlatreux, fille de monsieur Molé, jeune personne de vingt ans qu'une distinction réelle mettait déjà hors de pair, *prise* au retour d'une promenade au marché aux fleurs, avait succombé dans la nuit.

Nous nous entretenions de ce triste événement lorsque le marquis de Castries, en entrant chez moi, demanda si nous savions pourquoi madame de Montcalm ne recevait pas selon son usage ; il venait de trouver sa porte fermée. Monsieur Portal dit l'avoir quittée à six heures ; elle lui avait recommandé de revenir le soir. Nous envoyâmes chez elle : elle était morte.

Au même instant on annonça monsieur de Glandevès, comme très mal ; il s'éleva une discussion à ce sujet. Monsieur de Glandevès avait été atteint l'avant-veille, mais faiblement. Quelqu'un affirma l'avoir vu le matin tout à fait bien, cependant nous envoyâmes encore : il était mort.

La stupeur n'était pas passée qu'un message appela monsieur Pasquier auprès de sa nièce avec laquelle il avait dîné et qui se trouvait à toute extrémité. Nous sûmes, à la même heure, la duchesse de Maillé atteinte : elle n'a pas succombé, mais elle a été des années à se rétablir.

Si, par hasard, quelqu'un, un jour, lit ces lignes tranquillement établi au coin de son feu, on s'exagérera peut-être l'impression que nous recevions de ces morts si rapides. Nous n'avions ni le temps de nous apitoyer, ni le loisir de nous lamenter.

Une douloureuse stupeur nous dominait. Chacun était occupé à regarder dans les yeux de ses plus chers intérêts, et, il faut bien en convenir, à se tâter soi-même.

L'examen était peu favorable, tout le monde avait fort mauvaise mine et on se sentait généralement sous une influence morbide qui causait un profond malaise. Peut-être la peur y entraînait-elle pour quelque chose. Je suis disposée à le croire.

Dieu sait qu'on n'avait pas de secret les uns pour les autres. Chacun rendait compte de l'état de ses entrailles, cela se qualifiait des *prodromes*, et les plus délicats ne s'effarouchaient ni se scandalisaient de ces étranges détails.

Je n'ai perdu personne dans ma maison ; mais, le lundi suivant ce fatal dimanche, je vis mon cocher, auquel je venais de donner un ordre, se

promener à grands pas dans la cour, recherchant le soleil : il venait d'être *pris*.

Dix minutes après, il était entre les mains des médecins qu'on avait été quérir à l'ambulance la plus voisine, une heure ensuite à la mort, et le soir sauvé ; mais il lui a fallu bien des semaines pour se remettre.

La longueur des convalescences, pour la plus légère atteinte, constatait de l'extrême malignité du mal.

Ma belle-sœur, madame d'Osmond, pour une très faible attaque de choléra, fut six semaines sans pouvoir supporter d'autre aliment qu'une cuillerée de bouillon de poulet de trois heures en trois heures, tant l'estomac et les intestins étaient délabrés, et pourtant, lorsqu'elle fut *prise*, le fléau était à son déclin, car, pendant les quatorze premiers jours, tout ce qui en était touché périssait infailliblement.

On commença ensuite à sauver quelques malades, puis beaucoup, puis à peu près tous au bout de cinq à six semaines. Il ne faut pas que la médecine se targue de ce succès.

Le choléra a suivi la même marche partout où il s'est présenté, de quelque façon qu'il ait été traité, et il a parcouru toute l'Europe sans que la science ait découvert le moindre de ses secrets. Il a trompé toutes les conjectures et déjoué tous les calculs. Il a sévi dans les lieux réputés les plus sains, et s'est abstenu là où l'on redoutait ses effets les plus pernicioseux.

Les grands hôtels du faubourg Saint-Germain, peu habités et entourés de vastes jardins, ont été décimés, tandis que la fourmilière du Palais-Royal était ménagée et qu'il n'y a pas eu un seul cas de choléra dans les passages vitrés, mal aérés et encombrés de population. On avait tellement craint de les voir devenir des foyers d'infection, qu'à l'approche de la maladie le conseil sanitaire avait songé à les évacuer. La rapidité de l'invasion n'en laissa pas le temps.

Les mêmes anomalies se présentèrent dans la campagne. Tel village a été complètement épargné, et tel autre, dans des conditions de salubrité également favorables, a été abîmé. Tantôt le fléau s'est abattu dans les vallées, tantôt il a frappé sur les montagnes.

Mais partout il a augmenté pendant quatorze jours, est resté stationnaire trois ou quatre et en décroissance pendant trois semaines au bout desquelles

la maladie avait changé de caractère et ne présentait plus que les symptômes de ce qu'on appela la *cholérine*. Elle était rarement mortelle. Puis venait le moment de la *recrudescence* qui, au bout de quatre mois, ramenait le *choléra bleu* et les trop justes terreurs.

Paris la subit vers la fin d'août avec une grande intensité. Cette recrudescence a eu lieu partout où le choléra s'est montré, et n'a été ni mieux prévue, ni mieux expliquée que ses autres symptômes.

J'ai remarqué, pendant ces jours d'effroi, combien on parlait du choléra avec les ménagements respectueux qu'inspire toujours une puissance dont on a peur. Difficilement lui donnait-on tort. Chaque victime, tombée sous ses coups, avait assurément mérité son sort par quelque imprudence, ou bien par une organisation défectueuse.

Cela me rappelait notre empressement à trouver des motifs aux exils ordonnés par l'empereur Napoléon et la façon dont les russes expliquent les envois en Sibérie émanés du caprice de leur souverain. Nous traitions le choléra en potentat redouté. Il semble qu'on éloigne le danger de soi en accusant celui qui en souffre de l'avoir mérité par des fautes.

Voilà une longue digression, mais il faut pardonner un peu d'entraînement sur un pareil sujet. Lorsqu'il tombe sous la plume les souvenirs arrivent en foule, et, quoique bien pénibles, ils ont laissé des impressions impossibles à refouler.

Bien des générations se succéderont, j'espère, avant qu'un tel spectacle se renouvelle ; mais, elles peuvent le tenir pour certain, il n'y a rien de plus effrayant, de plus formidable, de plus solennel que l'aspect d'une ville de onze cent mille âmes pliée sous le poids d'un pareil fléau, et pourtant, tout le monde se raidissait contre l'accablement, tout le monde accomplissait les devoirs de son état.

Non seulement le Roi et sa famille demeurèrent à Paris, sans témoigner la moindre crainte, non seulement les deux Chambres législatives et les tribunaux n'interrompirent point leurs travaux, non seulement les professeurs remplirent leurs chaires et les étudiants leurs bancs, non seulement la Bourse réunit ses habitués, mais encore les lieux publics, les salles de spectacle étaient fréquentés. Chacun sentait instinctivement que, si

la société s'arrêtait un moment, tous les liens se dissoudraient et l'anarchie surgirait.

Souvent, au milieu d'une pièce, on venait avertir que monsieur, ou madame un tel ne pouvait continuer son rôle. Quelquefois, le commissaire de police avertissait un des spectateurs qu'il était demandé chez lui.

Le mot de choléra circulait de bouche en bouche, et on attendait avec patience que les acteurs improvisassent une scène quelconque pour gagner l'heure de la retraite. On n'était pas là pour s'amuser, mais pour ne rien changer aux usages quotidiens de la ville.

On voulait que les théâtres fussent ouverts et remplis, afin que la société semblât conserver son attitude ordinaire ; mais on demeurait néanmoins sous une impression grave et solennelle : on ne se livrait pas à des saturnales, on s'armait contre la faiblesse.

Beaucoup cependant n'avaient pas cette énergie, et quelques personnes, entre autres la comtesse de Montesquiou-Fezensac, sont littéralement mortes de peur sans aucune autre maladie.

Un très petit nombre, et ce sont peut-être les plus sages, se sont enfuis les premiers jours de l'invasion, un beaucoup plus grand ont été héroïques.

Je citerai notamment le duc et la duchesse de Broglie. Après avoir subi toute l'horreur du choléra à Paris, ils apprirent qu'il éclatait à Broglie et s'y rendirent aussitôt. L'effroi et le découragement les avaient devancés. On abandonnait les malades. Ils les soignèrent eux-mêmes, calmèrent les imaginations frappées et allèrent jusqu'à ensevelir les morts de leurs propres mains ; car partout l'aspect hideux des cadavres a inspiré la même terreur. Les personnes appelées à en voir m'ont assuré qu'elle était bien justifiée.

Je reviens à mon sujet dont je me suis moins écartée qu'il ne semble d'abord, car l'espoir de profiter de la perturbation que le choléra avait dû mettre, dans le pays et dans le gouvernement décida madame la duchesse de Berry à hâter son entreprise.

Le parti la préparait pour la fin de la session, en agitant la Vendée et suscitant des manifestations qui, forçant à des répressions, excitaient les esprits.

Je me rappelle, à cette occasion, une scène assez curieuse où je me trouvais assister. Madame Récamier, réduite à s'éloigner de l'Abbaye-aux-Bois, ravagée par le choléra, avait trouvé refuge chez une madame Salvage (dont le dévouement à la piteuse fortune de Louis Bonaparte est devenu une sorte de petite célébrité). J'allais l'y voir souvent.

Un jour, je trouvais la conversation fort animée, chose rare à cette époque de deuil général.

Le *Moniteur* du matin, ce doit être vers le milieu d'avril, avait publié une lettre, adressée à madame la duchesse de Berry, trouvée au château de La Charlière en Vendée, où l'on établissait qu'une tentative légitimiste serait intempestive et funeste, que les fidèles devaient employer leurs soins à fomenter la division et le mécontentement, chercher partout à accroître la misère des ouvriers, la souffrance du commerce, et se tenir en mesure de profiter des circonstances favorables, si, par exemple, la Prusse et la Hollande marchaient sur la Belgique. Alors serait le moment pour Madame de faire une descente sur les côtes, surtout si elle était appuyée de troupes sardes, espagnoles ou portugaises... Je ne me rappelle plus les termes exacts, mais c'était là le sens.

Le duc de Laval, le duc de Noailles, et même monsieur de Chateaubriand adoptaient complètement ce document et en préconisaient les doctrines. Tous les gens sages du parti les professaient, et les projets insensés de quelques extravagants, impossibles, au reste, à réaliser, ne méritaient que du mépris. Fomenter les mécontentements et attendre les chances d'une guerre étrangère en y excitant, voilà ce que la sagesse commandait.

Tout le monde était d'accord, lorsque survint monsieur Genoude.

« Nous parlions de la lettre publiée par le *Moniteur*, lui dit le duc de Laval.

— Et vous en êtes profondément indigné, répliqua monsieur Genoude. Il ne manquait plus à ce gouvernement impie que de se faire faussaire.

— Vous croyez cette lettre controuvée ?

— En pouvez-vous douter ? Quoi ! désigner les royalistes à la haine du pays en les dénonçant comme fauteurs de la misère, de la souffrance du peuple, les montrer appelant les secours de l'étranger, tandis qu'au contraire, et cela est notoire, ils arrêtent à grand'peine les haines suscitées

par les violences du gouvernement contre les habitants de l'Ouest, c'est une pensée infernale, une œuvre du démon bien digne des gens qui l'ont inventée. »

À cette sortie, personne ne souffla. Pas un de ceux qui venaient de vanter la sagesse des principes ne voulut les soutenir.

Monsieur de Chateaubriand attisa le feu de la cheminée ; madame Récamier évita de lever les yeux ; monsieur Ampère, monsieur Ballanche, deux autres personnes assez neutres et moi, qui nous trouvions témoins de tout cet embarras, échangeâmes un sourire. Il y eut un instant de silence, puis on parla d'autre chose.

Monsieur Genoude assurément ne doutait en aucune façon de l'authenticité de la pièce publiée. Pourquoi donc ce langage ? Se méfiait-il de l'auditoire et mentait-il sciemment, ou bien croyait-il la position du parti carliste assez bonne pour se pouvoir passer de la misère et de la guerre étrangère comme auxiliaires ? Il est aussi rempli d'illusions que de mensonges, et l'on peut supposer l'un et l'autre.

En tout cas, il ne refusait pas l'assistance de la peste, car il faisait partie du comité qui sollicitait madame la duchesse de Berry de hâter son arrivée pour en profiter.

Les projets de cette princesse n'étaient un secret pour personne, non plus que le scandale de sa vie en Italie.

Il était si patent qu'il autorisait le vicomte de La Rochefoucauld à me dire, quelques mois plus tard, combien il regrettait de s'être refusé à se rendre auprès d'elle à Massa comme on l'en sollicitait : il aurait certainement empêché sa malencontreuse tentative.

« Pensez-vous avoir pu réussir à l'arrêter ?

— Sans aucun doute, je n'aurais consenti à être son amant qu'à cette condition. »

Je sais les ridicules de monsieur de La Rochefoucauld, et ce dialogue en est une nouvelle preuve ; mais, pour oser parler ainsi d'une princesse, de la mère de celui qu'on salue du nom de *son Roi*, il faut qu'elle y ait terriblement donné lieu.

J'ignore si monsieur de Chateaubriand était dans la confidence de l'entreprise de madame la duchesse de Berry, mais, se soumettant en apparence aux frayeurs inspirées à madame de Chateaubriand par le choléra, il l'accompagna à Genève.

On le disait nommé gouverneur de monsieur le duc de Bordeaux et se rendant à Édimbourg. Je lui demandai si ce bruit avait quelque vérité : « Moi ! s'écria-t-il avec un accent de dédain inimitable, moi ! et qu'irais-je faire, bon Dieu, entre cette mangeuse de reliques d'Édimbourg et cette danseuse de corde d'Italie ? »

Je me sentis assez froissée de cette façon de parler pour en prendre congé de monsieur de Chateaubriand plus froidement. Je dirai dans quelles circonstances je l'ai revu et pourquoi je rappelle ce propos.

Le gouvernement redoutait fort l'embarras que lui causerait la présence de madame la duchesse de Berry en France, par la difficulté surtout de la traiter d'une manière exceptionnelle, avec les idées d'égalité révolutionnaire qui dominaient encore à cette époque.

Aussi surveillait-on les côtes de Provence avec grand soin. Le nom de la princesse avait été prononcé pendant l'échauffourée de Marseille ; mais on ne croyait pas à sa présence, lorsque le télégraphe l'annonça captive à bord du *Carlo Alberto*, arrêté dans la rade de la Ciotat.

La joie fut grande de ce que, n'ayant pas touché le territoire français, elle ne se trouvait soumise à aucune loi, et la résolution prise sur-le-champ de la renvoyer directement à Édimbourg à bord d'une frégate. L'ordre fut immédiatement transmis de conduire le *Carlo Alberto* dans les eaux de la Corse, tandis qu'on préparait la frégate. La Reine eut grande part à cette décision, et je l'en vis bien satisfaite.

Aussitôt l'arrivée de l'estafette, l'amiral de Rigny, alors ministre de la marine, apporta chez moi la dépêche qui rendait compte de la capture, accompagnée de quelques pièces à l'appui, et nous en fit lecture.

Après les avoir écoutées, je le priai de me les donner à lire une seconde fois, et, en les lui rendant, je lui dis :

« Ce n'est pas la duchesse de Berry.

— Comment ! s'écria-t-il, et d'où vous vient cette idée ? »

Je ne voulus pas m'expliquer, mais je persistai dans mon assertion de façon à faire suffisamment d'impression sur monsieur de Rigny pour élever quelques doutes dans son esprit et le décider à constater l'identité de la princesse avant de l'embarquer sur la frégate.

Monsieur d'Houdetot, alors en Corse, eut l'ordre de se rendre auprès d'elle et dévoila l'erreur.

Mon petit cercle fit, dans le temps, grand honneur à ma perspicacité de l'avoir devinée. Voici tout simplement mes motifs. D'abord, malgré le peu d'égards de madame la duchesse de Berry pour les convenances, il me paraissait impossible qu'elle fût à bord, dans son propre caractère, absolument seule de femme. Je l'aurais plus volontiers soupçonnée cachée sous les vêtements d'un mousse.

Ensuite, et surtout, le capitaine du bateau à vapeur qui avait saisi le *Carlo Alberto* rendait, dans son procès-verbal, un compte rude et sincère de la visite du bâtiment, donnait le signalement de la princesse et parlait même de la couleur de ses yeux ; or, dans sa grossière naïveté, il n'aurait pas manqué de les dire de travers.

Je trouvais, de plus, que l'attitude, les propos, la conduite de la prisonnière manquaient d'une certaine décision, assez royale, que je savais à madame la duchesse de Berry et mon instinct se refusait à l'y reconnaître.

Cependant, tous les indices annonçaient sa présence récente à bord du *Carlo Alberto*, et on sut bientôt qu'il l'avait débarquée près de Marseille dans la nuit qui avait précédé l'insurrection tentée dans cette ville, au point du jour le 30 avril, et instantanément réprimée.

Madame la duchesse de Berry, ayant réussi à écarter le duc de Blacas, chargé par le roi Charles X de la surveiller et d'arrêter l'intempestivité de ses projets, s'était embarquée près de Massa, accompagnée de quelques fidèles et d'une femme de chambre (mademoiselle Le Beschu) qui se fit passer pour la princesse à la Ciotat.

Plusieurs fois, le *Carlo Alberto* se mit en communication avec la côte, déposant et recueillant des émissaires. Tout étant préparé, madame la duchesse de Berry prit terre sur la plage près de Marseille.

Les premiers rayons du soleil devaient éclairer le drapeau blanc, arboré par ses partisans sur un clocher de la ville ; c'était le signal pour y entrer. Il

frappa un moment ses regards ; elle se mit en marche pleine d'allégresse. Mais son espérance ne dura guère ; le drapeau cessa de flotter et elle reçut avis que la tentative avait échoué.

Elle passa la journée cachée dans les rochers et fut forcée d'y bivouaquer la nuit suivante. On voulait l'engager à se rembarquer. Elle s'y montrait fort récalcitrante et, d'ailleurs, il n'était point facile de regagner le *Carlo Alberto*.

Un habitant de Marseille, monsieur de Villeneuve, dans les opinions légitimistes, mais étranger, je crois, à la conspiration, fut prévenu, par un billet, des prédicaments où se trouvait madame la duchesse de Berry.

À la brune, il sortit de la ville en calèche, recueillit la noble fugitive, obtint des chevaux de poste au premier relais où il en prenait souvent pour se rendre dans sa terre, et l'éloigna ainsi de la localité la plus dangereuse pour elle.

On a fait beaucoup de récits, plus ou moins romanesques, sur les aventures de la princesse pendant sa traversée du royaume. Je ne suis pas en mesure d'en constater l'authenticité. Ce qu'il y a de sûr c'est que partout elle a trouvé secours, assistance, secret. Cela est d'autant plus naturel qu'elle s'adressait à ses partisans. Mais, dans aucun parti, personne n'aurait voulu la livrer, ni désiré la prendre. Il a fallu que sa pertinacité à rester en France en fît une nécessité, car c'était une capture aussi pénible à faire qu'embarrassante à garder.

Je pense bien, par exemple, que les légitimistes seuls pouvaient mettre un grand zèle à la diriger sur la Vendée. D'autres n'auraient pas eu le même goût à établir la guerre civile.

Quoi qu'il en soit, elle était avant le 20 mai à Nantes, monsieur de Bourmont ne tarda pas à l'y rejoindre. Il trouva tout disposé pour l'entrée en campagne. C'est-à-dire que madame la duchesse de Berry, assistée de madame de La Rochejaquelein, de mademoiselle Fauveau, de deux jeunes hommes choisis par ces dames pour aides de camp, et qu'elles avaient fait serment (serment fidèlement accompli au milieu de la pieuse Vendée) de ne jamais quitter ni jour ni nuit, de quelques têtes également folles et de subalternes intrigants, que ce sanhédrin donc avait répandu des

proclamations fulminantes, envoyé des circulaires incendiaires et commandé une prise d'armes pour le 24.

Là, s'arrêtaient les préparatifs ; il n'y avait ni hommes, ni fusils, ni munitions, ni argent, et encore moins de zèle. Les anciens chefs vendéens étaient au désespoir et n'admettaient aucune chance d'obtenir un soulèvement sérieux dans le pays ; ils annonçaient un échec inévitable et prédisaient de grands malheurs.

Monsieur de Bourmont, informé d'un état de choses qu'on dissimulait à la princesse, la supplia de sortir de Nantes et de lui laisser temps d'organiser le mouvement. Elle y consentit à grand'peine et, malgré les avis de son entourage immédiat, elle se retira dans les environs.

Les traditions vendéennes furent évoquées pour établir sa sûreté personnelle. D'ailleurs, à cette époque, je le répète, on la croyait fugitive, cherchant à s'échapper et on n'avait aucun désir de l'arrêter.

J'en ai eu plusieurs preuves et une, entre autres, où j'ai été témoin et même un peu acteur. Je ne sais si, pour mieux assurer la marche de la princesse, son parti avait dirigé du côté de Nice des individus destinés à donner le change sur la véritable route suivie par elle ; mais, lorsque son absence du *Carlo Alberto* fut constatée, et cela demanda quelques jours malgré le service du télégraphe, le bruit se répandit qu'elle avait repassé le Var.

Le gouvernement y crut, aussi bien que la plèbe du parti légitimiste. Je me souviens que la comtesse d'Hautefort, très zélée, mais peu initiée dans les secrets, me raconta alors je ne sais quelle belle parole à la Henri IV prononcée par Madame en passant le Var à gué. Ce même jour, elle se plaignait naïvement à moi de l'horrible perfidie avec laquelle le gouvernement, non content d'avoir fait échouer la tentative de la rue des Prouvaires en achetant le secret de la conspiration, avait encore eu l'infamie d'employer des émissaires à faire hâter d'un mois l'arrivée de madame la duchesse de Berry, de sorte que les préparatifs nécessaires au succès n'étaient pas complètement achevés.

La colère de madame d'Hautefort nous faisait trop d'honneur. L'expédition sur Marseille avait été un peu avancée, mais ce n'était pas par l'habileté du gouvernement français, c'était parce que le parti lui-même

avait conçu l'espoir de se donner pour auxiliaires l'effroi, la désolation où le choléra plongeait la capitale, et la désorganisation du cabinet par la mort de monsieur Casimir Perier et la maladie de monsieur d'Argout.

Tout le monde était bien persuadé que madame la duchesse de Berry avait repassé la frontière. On se disposait à prendre contre elle les mesures les plus sévères, à fulminer une espèce d'ordre de courre sus, destiné à calmer les vociférations du parti républicain qui recevait alors le surnom des *Bousingots*, d'une espèce de chapeau que beaucoup avaient adopté.

Je savais le conseil assemblé pour rédiger l'ordonnance et monsieur le duc d'Orléans partant le soir pour le Midi, lorsque j'appris d'une façon certaine que madame la duchesse de Berry n'avait pas quitté le sol français. Une lettre de sa main, adressée au comité dont monsieur de Chateaubriand faisait partie, et de date fort récente, l'affirmait. On l'avait montrée à madame Récamier pour qu'elle en informât monsieur de Chateaubriand, alors en Suisse.

Peu d'heures avant, nous avions, elle et moi, causé de la situation en partant de ce point que la princesse était à l'abri du danger. La réception de cette lettre changeait la question ; elle vint me le révéler. Je courus chez la Reine dont je savais l'anxiété pour sa nièce.

Elle était à Saint-Cloud, le Roi au conseil à Paris. Un homme à cheval fut aussitôt expédié porteur d'un billet où la Reine, avec mon autorisation, me nommait comme étant venue lui apprendre la certitude positivement acquise que madame la duchesse de Berry était encore en France. Elle ne m'en demanda pas davantage ; je ne lui dis rien de plus.

Je sus, le soir, que ce message avait empêché la signature de l'ordonnance toute rédigée et suspendu le départ de monsieur le duc d'Orléans. Il ne pouvait convenir de l'envoyer là où sa cousine risquait d'être arrêtée d'un moment à l'autre, par l'effet de quelque zèle intempestif, et nous la présumions encore dans le Midi.

Bientôt après, sa traversée audacieuse du royaume fut connue, l'exactitude de ma communication confirmée, mais nos prévisions sur le lieu de son séjour trompées, et monsieur le duc d'Orléans partit.

Je puis assurer que le séjour de madame la duchesse de Berry ne donnait d'inquiétude, à cette époque, que pour elle.

J'ignore si ce fut la lettre communiquée à madame Récamier qui décida le retour de monsieur de Chateaubriand. Mes souvenirs me le montrent bientôt après à Paris.

On se persuada d'abord qu'en se rapprochant des côtes de l'Océan madame la duchesse de Berry avait pour but de s'embarquer plus facilement dans un lieu où elle serait moins soupçonnée ; mais la Vendée ne tarda pas à se mettre en mouvement.

Partout, de petites bandes d'insurgés se montraient et agitaient le pays sans l'entraîner ; partout, aussi, les chefs s'épuisaient en vains efforts pour ressusciter un parti carliste, sans avoir eux-mêmes l'espérance d'y réussir.

On n'aimait pas le nouveau gouvernement. Toutefois, il ne vexait personne et, en Vendée comme ailleurs, la grande masse voulait vivre tranquille.

Cependant d'anciens souvenirs, fortement excités par quelques prêtres et beaucoup de gentilshommes, parvinrent à réunir une espèce de noyau d'insurrection autour de Marie-Caroline dans les derniers jours de mai.

Le maréchal de Bourmont avait dû renoncer à l'illusion dont il s'était bercé, et avait trompé les autres, que l'armée lui était passionnément attachée. Selon lui, toutes les troupes se rangeraient sous les ordres du *vainqueur d'Alger* dès qu'elles sauraient sa présence.

Aucune défection n'avait lieu cependant et, partout où l'on en venait aux mains, les militaires détruisaient les bandes insurgées. Toutefois la conflagration s'accroissait et s'étendait ; le gouvernement se décida à mettre les provinces de l'Ouest sous le régime exceptionnel de l'état de siège.

Cette mesure ne souleva aucune opposition. Fort peu de gens, au fond, désiraient la guerre civile, et l'on reconnaissait généralement dans cette décision, l'intention qu'avait le cabinet de donner à madame la duchesse de Berry un nouvel avertissement de s'éloigner et à ses partisans de rentrer dans la tranquillité qu'on était fort disposé à leur laisser.

Toutefois, un parti plus jeune, et partant plus énergique, se disposait de son côté à profiter, lui aussi, des embarras du gouvernement. Il s'était en quelque sorte compté le jour des obsèques de monsieur Casimir Perier, et il

fit explosion lors de celles du général Lamarque, un des députés marquant de l'opposition.

L'émeute, dans cette circonstance, se grandit jusqu'à l'insurrection, et l'on put craindre le triomphe de l'anarchie.

Le Roi, prévenu, sur les huit heures du soir, à Saint-Cloud, des inquiétudes du cabinet, après avoir lu les dépêches des ministres et causé un instant avec le baron Pasquier, président de la Chambre des pairs, qui confirma la gravité des faits, demanda ses voitures.

La Reine, entourée des princesses et de ses dames, travaillait, selon son usage, à sa table ronde. Le Roi se plaça derrière sa chaise.

« Amélie, dit-il tout haut du ton le plus calme, il y a du bruit à Paris, je m'y rends, veux-tu venir ?

— Assurément, mon ami.

— Eh bien, prépare-toi, les voitures sont commandées. »

Une demi-heure n'était pas écoulée, que le Roi, la Reine, Madame Adélaïde, la princesse Louise et le duc de Nemours étaient sur la route de Paris. Monsieur le duc d'Orléans était absent, je crois. Les deux autres princesses et leurs jeunes frères restèrent à Saint-Cloud où l'agitation n'osa se manifester qu'après le départ du carrosse royal, tant le maintien du Roi et de la Reine y avait commandé le calme.

Il n'entre pas dans mon sujet de parler en détail de ces terribles journées. J'ai pourtant été témoin oculaire de la ridicule ovation subie par monsieur de Lafayette, traîné, dans un fiacre dont on avait enlevé l'impériale et où s'était attelée une cohue de vagabonds, jusque dans la cour de sa maison que mes fenêtres dominaient.

Je l'ai vu se présenter au balcon, pâle, tremblant, et adresser d'une voix émue une allocution paternelle à ses *chers camarades*, en les suppliant surtout de se retirer bien vite. Il avait grande hâte à s'en débarrasser, d'autant qu'il les avait entendus délibérer s'il ne serait pas opportun de le tuer pour faire de son cadavre un appel à la révolte et qu'il les en savait bien capables dans l'excès de ces vertus républicaines où il les avait nourris.

Sa mort a été déterminée par la fatigue d'un autre convoi émeutier (celui de monsieur Dulong) où il voulut assister ; mais il ne s'est jamais relevé de

son humiliant triomphe du 4 juin. Il était de trop bon goût pour n'en point savourer péniblement tout l'opprobre.

Quoique, dès la première nuit, les factieux eussent été contraints à se concentrer dans le quartier Saint-Merri, dont les rues tortueuses leur étaient favorables, et que là même ils ne trouvassent aucune sympathie parmi les habitants, ils étaient nombreux et déterminés.

Des bruits sinistres se répandaient. Les troupes se sentaient intimidées par les souvenirs si récents du blâme jeté sur elles à la révolution de 1830 ; tireraient-elles sur ceux qui, encore cette fois, s'intitulaient du nom de citoyens et de patriotes ?

Tout dépendait de l'élan de la garde nationale. La présence du Roi le leur communiqua. Dès en arrivant le soir, il s'était montré aux légions réunies sur le Carrousel. Le bruit de son retour circula rapidement et le point du jour vit les maisons s'ouvrir pour laisser sortir des hommes armés, prêts à défendre l'ordre public et la société de leur volonté, de leurs bras et de leur sang. Cette dernière condition ne fut malheureusement que trop accomplie.

Vers dix heures du matin, le 5, un billet de l'amiral de Rigny m'annonça le danger conjuré ; mais la nuit avait été pleine de cruelles anxiétés pour ceux sur qui y pesait la responsabilité du salut de l'État.

Je sus le Roi à cheval et parcourant la ville. Présument bien l'anxiété des princesses, je voulus me rendre auprès d'elles. J'arrivai par le jardin et pénétrai dans le palais par les communications intérieures dont les gardiens me connaissaient.

Des canons venaient de passer sur le quai ; leur sinistre apparition accroissait l'inquiétude. Le silence était bien morne dans les salons. On se regardait beaucoup et ne se parlait point. Enfin, on annonça la rentrée du Roi sous les guichets des Tuileries. La Reine et les princesses se précipitèrent au-devant de lui et nous les suivîmes. Mais le Roi passait encore la revue des troupes stationnées dans la cour, et, comme cela devait être assez long, on entra dans le salon de service au rez-de-chaussée.

Je m'y trouvai placée dans une embrasure de fenêtre derrière la Reine. J'en profitai pour lui dire, à voix basse, que madame la duchesse de Berry avait quitté Nantes et se trouvait en sûreté comparative.

Madame Adélaïde m'entendit. Exaspérée par l'inquiétude où la tenait depuis cinq heures l'absence hasardeuse de son frère, elle se retourna vivement sur moi en me disant avec une sorte d'emportement : « Il faut avoir bien du temps à perdre pour s'occuper de la sûreté de madame la duchesse de Berry dans ce moment !... C'est elle qui est au fond de tout ceci. »

La Reine baissa les yeux et me serra la main en signe de silence ; mais, depuis lors, elle n'osa plus manifester son intérêt aussi hautement, et on finit par obtenir d'elle de ne se point mêler ostensiblement de cette triste aventure.

La boutade chagrine de madame Adélaïde était, je crois, fort exagérée. L'insurrection se montrait complètement républicaine, et les *héros du cloître Saint-Merri*, comme les ont qualifiés leurs sectaires, se sont bien fait tuer pour leurs propres idées.

Mais, il est pourtant vrai qu'une petite escouade de jeunes gens légitimistes s'y étaient associés, sans s'y réunir. Ils se firent traquer de rue en rue, recevant et rendant des coups de fusil assez inoffensifs jusque dans le passage du Caire où ils se dispersèrent, vers la même heure où les barricades du cloître Saint-Merri étaient forcées.

Peu d'instants après, un homme à cheval, qui avait longtemps stationné dans la rue de Choiseul au coin du boulevard, et que plusieurs gens ont cru reconnaître pour monsieur de Charette, partait au galop. On a présumé qu'il allait prévenir madame la duchesse de Berry que le coup était manqué.

Le bruit s'est beaucoup répandu alors qu'elle s'était très rapprochée de Paris et y était même entrée. Je n'ai là-dessus aucune notion positive ; mais je sais pertinemment que deux dames, la comtesse de Chastellux et la princesse Théodore de Bauffremont, l'engageaient à y venir et promettaient de l'y tenir cachée, jusqu'au jour prochain du triomphe.

Ces illusions étaient aussi sincères que la passion dont elles émanaient ; mais Paris ne la partageait pas : il avait soif de tranquillité et sentait une peur effroyable à voir renouveler des dangers dont il se croyait à l'abri ; aussi l'ordonnance de l'état de siège, publiée le 6 juin, fut-elle accueillie comme un bienfait.

Si l'on osait se permettre de rire, en matière aussi grave, on le pourrait en se rappelant l'air de jubilation avec lequel on se répétait les uns aux autres : « L'état de siège est déclaré... Nous sommes en état de siège. »

Il semblait une panacée à tous les maux. On s'embrassait dans les rues ; on se confirmait mutuellement une si bonne nouvelle ; les boutiques, y puisant la joie et la sécurité, se rouvraient avec confiance.

L'incurie du cabinet, la gaucherie de quelques membres de la Cour de cassation, le mauvais vouloir de quelques autres, ont dépouillé le pouvoir d'une arme utile, lorsqu'elle est purement défensive ; mais ce n'est assurément pas pour répondre au mouvement de l'opinion publique à cet instant, car, la dernière fois qu'on en a fait usage, elle a été accueillie aux acclamations d'une satisfaction générale.

On se rappelle qu'un comité carliste, composé du maréchal Victor, du chancelier Pastoret, de messieurs de Chateaubriand, de Fitzjames, Hyde de Neuville et Berryer, se prétendait des pouvoirs spéciaux et prenait le nom de *conseil de famille*. Je ne suis pas assez initiée aux secrets pour savoir à quel droit.

Ce comité blâmait l'entreprise de madame la duchesse de Berry, aussi bien que la conspiration de la rue des Prouvaires. Monsieur Berryer se chargea de porter à la princesse une note, rédigée par monsieur de Chateaubriand, où il exprimait et motivait l'opinion et les sentiments de tous, ses collègues, en la conjurant de profiter des facilités offertes par le voisinage de la mer pour s'éloigner d'un lieu où sa présence était nuisible à ses propres intérêts.

Les facilités, en effet, étaient d'autant plus réelles qu'amis et ennemis y prêtaient également la main. Son arrestation ne pouvait être, à ce moment, que le résultat d'un zèle subalterne et maladroit.

Monsieur Berryer franchit donc, sans aucune peine, les obstacles qui devaient le tenir éloigné ; mais, arrivé à Nantes, la princesse lui fit attendre quelques jours une audience.

Il l'obtint enfin, avec des précautions dignes d'un chapitre de roman. Après avoir changé de guide, de monture, de déguisement, de mot d'ordre plusieurs fois dans une course de quelques heures, on l'introduisit dans une grande pièce où il trouva madame la duchesse de Berry.

Elle était entourée d'un groupe fort animé et plein d'entrain ; plus loin, le maréchal Bourmont et quelques anciens vendéens portaient un visage soucieux. Après les premiers compliments, monsieur Berryer, ne souhaitant pas s'éterniser dans un séjour aussi compromettant, demanda une audience ; on lui répondit qu'on l'entendrait *en conseil*.

La Régente s'assit à une table où prirent place madame de La Rochejaquelein, mademoiselle Fauveau, le jeune La Tour du Pin, le vieux Mesnard, enfin des écervelés et des nullités, aussi bien que le maréchal Bourmont, les comtes d'Autichamp et de Civrac.

Monsieur Berryer produisit la note confiée à ses soins, et déduisit de son mieux les raisons de sagesse et de haute politique militant en faveur du parti qu'elle recommandait. Il fut appuyé par les chefs vendéens : ils affirmaient qu'on ne réussirait à soulever ni la Vendée ni la Bretagne.

Pendant ce temps-là, les jeunes conseillers de régence haussaient les épaules ; mademoiselle Fauveau dessinait des modèles d'uniformes pittoresques pour les troupes, et madame de La Rochejaquelein les soumettait à l'approbation de la princesse.

Monsieur Berryer épuisait en vain sa rhétorique. Le maréchal Bourmont avait longtemps gardé un morne silence ; il s'aventura enfin à se ranger du côté de ceux qui conseillaient la retraite.

Madame la duchesse de Berry, qui, depuis le commencement de la séance, se contenait avec peine, entra dans une véritable fureur. Elle reprocha au maréchal de l'avoir nourrie de fausses espérances, poussée à son entreprise et placée dans une situation désespérée pour l'y abandonner :

« Au surplus, ajouta-t-elle avec véhémence, votre conduite est conséquente à votre caractère. Ce serait la première fois que vous n'auriez pas trahi ! » Cette scène violente termina la séance.

Monsieur Berryer obtint la promesse d'être reçu en particulier le lendemain. On le mena, avec de nouvelles précautions romantiques, dans un lieu où il passa la nuit. Un enfant de six ans le guida le matin vers une cabane où il trouva madame la duchesse de Berry. Elle avait quitté son vêtement semi-masculin de la veille et était habillée en paysanne.

Toute cette petite Cour factieuse jouait au roman historique, jusqu'à ce point de se donner pour sobriquets entre eux les noms des personnages

inventés par Walter Scott. Sa mode, alors à son apogée, n'a pas peu influé sur la conduite de ces héros improvisés d'une guerre civile heureusement impossible.

Cette fois, la princesse était seule et monsieur Berryer la trouva plus abattue et plus accessible à la raison. Elle commença par répéter que, si elle avait mal fait de venir en France, il n'en était pas moins bien fait d'y vouloir rester :

« Je m'y ferai tuer.

— On ne vous tuera pas, on vous arrêtera.

— Hé bien, qu'on fasse tomber ma tête sur l'échafaud.

— On ne fera pas tomber votre tête, on vous fera grâce. » Cette considération l'ébranla.

« On aura tort, reprit-elle ; je recommencerai.

— Si vous indiquez ce projet, vous donnerez le droit de vous retenir indéfiniment enfermée.

— Enfermée ! Enfermée ! » Et cette nature vagabonde et téméraire recula devant cette sorte de danger.

Monsieur Berryer, prenant alors son avantage, le poursuivit, et ne s'éloigna qu'en emportant l'autorisation de tout préparer pour la fuite. Le rendez-vous fut donné, pour le surlendemain au soir, dans une lande près de la mer.

Marie-Caroline s'y trouverait avec deux compagnons et monsieur Berryer s'engageait à les faire embarquer dans la nuit. Enchanté de son succès, il retourna à Nantes prendre les dernières mesures pour un départ désiré par les sommités de tous les partis mais qu'il fallait pourtant dérober à la plèbe gouvernementale et aux extravagants amis de la princesse, aussi bien qu'à l'opposition radicale.

Tandis qu'il s'occupait des soins nécessaires à cet effet, un messenger inconnu lui remit des dépêches de madame la duchesse de Berry. Elle refusait de partir, renonçait à le revoir et le chargeait de rapporter à ceux dont il était l'envoyé les réponses contenues sous la même enveloppe.

Monsieur Berryer, lui, n'est pas doué d'un cœur téméraire ; il se tint pour fort satisfait de se retirer sain et sauf d'un si absurde guépier, et reprit la

route de Paris.

La relation précédente m'est arrivée, avec tous ses détails, d'une façon si directe, dans le temps, que je ne puis douter que ce ne soit la première version fournie par monsieur Berryer à ses commettants. Peut-être en a-t-il changé depuis ; cela arrive à tous les gens de parti et à lui plus qu'aux autres.

Il paraîtrait que le maréchal Bourmont, aiguillonné au vif du sarcasme amer de la princesse, avait dit comme un autre Pylade : « Allons, seigneur, enlevons Hermione » ; et s'était réuni aux conseillers imberbes de Marie-Caroline.

Peut-être, aussi, les espérances d'un mouvement insurrectionnel à Paris avaient-elles encouragé et servi à combattre les objections des moins extravagants ; quoi qu'il en soit, les projets de retraite furent échangés contre ceux de l'entrée en campagne.

Madame la duchesse de Berry, à la tête de quinze cents paysans réunis à grand'peine, les vit mettre en fuite, malgré sa présence et malgré des actes de valeur individuelle remarquables, par une poignée de soldats réguliers.

Ce qui restait de sa troupe se réfugia dans le château de la Pénissière où elle fut poursuivie. On parvint, au moment de l'attaque, à en faire évader la princesse ; et bien des braves gens périrent par le fer et le feu pour assurer sa sûreté.

Ses partisans de Paris conçurent de vives alarmes. Ils furent plusieurs jours à la savoir entrée au château de la Pénissière, où tout avait péri, sans connaître son évasion. On avait nié depuis qu'elle fût à la Pénissière lors de l'attaque ; je n'ai point là-dessus de notion exactement positive.

Pendant ce temps, monsieur Berryer était arrêté à Blois. Comme je n'écris, ainsi que je l'ai souvent répété, que d'après mes souvenirs et sans consulter de documents, je ne saurais me rappeler lesquels de ces événements ont précédé ; mais ils se sont succédé de fort près et de façon à expliquer les terreurs dont monsieur Berryer se sentit immédiatement atteint lorsqu'il se vit détenu, dans un département mis en état de siège, par un gouvernement qu'il supposait exaspéré de l'insurrection écrasée dans la capitale et de celle fomentée dans la Vendée.

Monsieur Berryer, il faut le dire, appartient à un parti qui n'a pas fait abnégation de vengeance et que le triomphe n'adoucit pas ; aussi la pensée des Lavalette, des Faucher, des Caron, etc., lui revint et ses craintes n'en furent que plus vives, car aucun d'eux n'était aussi coupable que lui.

Son premier soin, en arrivant dans la prison, fut d'écrire cinq lettres à messieurs le duc de Bellune, le duc de Fitzjames, le chancelier Pastoret, le vicomte de Chateaubriand et le comte Hyde de Neuville, en forme de circulaire, où il faisait appel à leur loyauté (ayant soin de les nommer tous les cinq dans chaque lettre) ; en les priant de se reconnaître solidaires de toutes les démarches faites par lui dans ce voyage entrepris à leur demande.

Les lettres écrites furent remises au gardien de la geôle pour les jeter à la poste. Or, monsieur Berryer, moins qu'un autre, ne pouvait ignorer que, des mains du gardien, elles allaient tout droit dans celles du juge d'instruction.

Cette démarche, une des plus étranges que la peur pût dicter à l'homme d'esprit et de talent, eut les résultats qu'elle devait amener. Les lettres arrivèrent à Paris, accompagnées de mandats d'amener contrôles cinq personnages désignés.

Le cabinet en fut vivement contrarié. Ces messieurs, assurément, ne couraient aucune espèce de danger ; ainsi purent-ils se poser en martyrs et trancher des héros. Mais le ministère redoutait également l'ovation que leur prépareraient les carlistes, et les cris furibonds de ceux qui s'intitulaient *le parti de Juillet* contre l'indulgence dont on userait envers eux, comparée à la sévérité, nécessaire parce qu'ils étaient redoutables, qu'il fallait montrer aux factieux républicains.

Toutefois, le mandat suivait la forme voulue par les lois, et les prévenus durent être conduits en prison pendant que le gouvernement négociait avec la justice pour arrêter cette affaire. Tout ce qu'il put faire fut de rendre la détention aussi douce qu'elle finit par être courte.

Le chancelier Pastoret et le maréchal duc de Bellune l'évitèrent en s'éloignant de Paris de quelques lieues. Le duc de Fitzjames et monsieur de Chateaubriand la subirent de bonne grâce, en l'acceptant pour ce qu'elle était : une forme inévitable attirée par monsieur Berryer sur leur tête.

Il n'y eut que mon pauvre ami Hyde de Neuville qui se prit à hurler quatre-vingt-treize revenu, à réclamer le supplice dû à sa fidélité, à prédire

l'échafaud fumant derechef du plus noble sang de France... Il m'écrivit lettre sur lettre pour me défendre de rien tenter pour *sauver sa tête* ; c'était un tissu d'extravagances. Mes réponses aggravant encore sa violence, je cessai de lui en faire et, cinq jours après, j'eus le plaisir d'aller le voir chez lui où il était rentré en pleine sécurité.

Ses compagnons d'infortune partagèrent le même sort. Monsieur de Chateaubriand vantait les grâces et l'amabilité de mesdemoiselles Gisquet (les filles du préfet de police) et traitait fort légèrement sa courtoise incarcération. Celle de monsieur Berryer se prolongea davantage.

Je crois être assurée que la réponse de la *Régente* à la note du *conseil de famille* était peu obligeante. En les remerciant des services passés, elle dispensait de ceux de l'avenir, indiquant assez clairement combien leur prudence lui paraissait celle des vieillards et peu propre à reconquérir le royaume de saint Louis.

Ce qui est positif, c'est que ces messieurs, pour la plupart, s'en tinrent offensés et se dispersèrent. Monsieur de Chateaubriand rêva pour lors une résidence à Lugano. Il y conserverait le feu sacré de la liberté et ferait gémir une presse tout à fait indépendante sous les efforts de son génie. Il voulait placer dans cette petite république un levier avec lequel son talent soulèverait le monde.

Cette fantaisie le fit retourner en Suisse, avec assez d'empressement, après des adieux solennels à son ingrate patrie.

Je ne l'avais vu qu'une fois à sa sortie de prison. Il faisait alors bien bon marché de l'héroïsme de madame la duchesse de Berry, la traitant de folle et d'extravagante.

On en parlait généralement en ces termes dans son propre parti, soit qu'on la blâmât véritablement, soit qu'on cherchât dans ces discours une excuse au peu d'empressement des gens les plus vifs en paroles hostiles au gouvernement à aller se ranger sous le drapeau blanc levé dans la Vendée.

Un sentiment de vergogne y décida pourtant à la fin une dizaine de jeunes gens, mais ils s'y prirent de façon à être arrêtés dans leur route et forcés à renoncer à une entreprise où ils n'avaient pas grand goût.

Après les échecs du chêne Saint-Colombin et de la Pénissière, madame la duchesse de Berry fut réduite à se cacher de nouveau. Cette vie romanesque

et vagabonde lui plaisait suffisamment pour l'engager à la prolonger.

En revanche, les ministres, et la famille royale surtout, souhaitaient vivement lui voir quitter le territoire français en sûreté. Les moyens lui en étaient soigneusement, quoique tacitement, conservés.

Deux fois, elle fut vendue par son monde. On se borna à lui mettre la main presque sur l'épaule sans vouloir la fermer. Un jour, dans l'appartement de madame de La Ferronnays, abbesse d'un couvent à Nantes, on frappa d'une crosse de fusil sur une feuille de parquet, qu'on n'ignorait pas servir de trappe à une cachette où elle se trouvait.

On espérait que ces alertes lui serviraient d'avertissement pour s'embarquer ; mais, loin de là, elle y puisait une folle sécurité, n'attribuant qu'à son habileté son succès à déjouer des recherches si actives. La suite a prouvé combien, dès qu'elles ont été sincères, elles ont obtenu un prompt résultat.

Monsieur de Montalivet, ministre de l'intérieur jusqu'au 11 octobre, et monsieur de Saint-Aignan, préfet de Nantes dans le même temps, ne se souciaient pas plus l'un que l'autre d'une pareille capture.

Je ne prétends pas ici faire hommage à la générosité du gouvernement français. Il suffit de songer combien l'arrestation de madame la duchesse de Berry lui préparait de difficultés de tout genre pour comprendre sa répugnance à l'accomplir.

La cour royale de Poitiers avait déjà mis la princesse en jugement, avec la comtesse de La Rochejaquelein et quelques autres contumaces. Cette circonstance compliquait encore la position.

Cependant, l'ouverture de la session parlementaire s'approchait. Le ministère, composé exclusivement des hommes du Roi depuis la mort de monsieur Périer, n'avait pas assez de racines personnelles pour l'affronter, ni assez de talent de parole pour aborder la tribune dans des circonstances graves et difficiles à ce point. Il fallait donc s'y préparer ; le Roi se résigna.

De longues conférences entre les divers candidats, et beaucoup se passèrent dans mon salon, aboutirent, le 11 octobre 1832, à la nomination d'un ministère composé du maréchal Soult à la guerre, du duc de Broglie aux affaires étrangères, de monsieur Barthe à la justice, monsieur Humann aux finances, monsieur Guizot à l'instruction publique, l'amiral de Rigny à

la marine et de monsieur Thiers à l'intérieur : c'est ce qu'on a appelé le *grand ministère*.

Monsieur de Rigny et monsieur Pasquier avaient beaucoup travaillé à sa formation. Il a duré quatre ans, en subissant pourtant de fréquentes modifications.

Il avait mis pour conditions au Roi la marche d'une armée sur Anvers et l'arrestation de madame la duchesse de Berry, si on ne réussissait point à lui faire quitter la Vendée avant la réunion des Chambres.

Son séjour prolongé en France semblait manifester d'une faiblesse qui excitait les cris de l'opposition ; on accusait le gouvernement d'impuissance ou bien de connivence.

Je m'épuisais presque chaque soir en vains efforts pour persuader à monsieur Thiers combien l'arrestation de la princesse lui susciterait d'embarras. Il reconnaissait préférable qu'elle s'éloignât d'elle-même, mais il n'admettait pas la gravité des obstacles que je lui prédisais.

Le pays, disait-il, n'était point fait à mon image et cette capture exciterait beaucoup plus de satisfaction qu'elle ne soulèverait d'intérêt pour la princesse. Monsieur Pasquier ne s'épargnait pas dans ces discussions.

Monsieur Thiers avait une grande considération pour lui et, plus par déférence que par conviction, il promit de se borner d'abord à traquer madame la duchesse de Berry d'une façon si active qu'elle ne pût douter des intentions du nouveau cabinet et d'essayer ainsi à la faire partir.

Je ne me fis aucun scrupule d'avertir les personnes de son parti de la disposition où l'on était ; mais, comme elles n'admettaient pas la réalité du système d'indulgence employé jusqu'alors, elles n'attachèrent aucune importance à mes paroles ou y virent, peut-être, une manœuvre pour obtenir un départ qu'on ne pouvait forcer.

Monsieur Thiers raconta historiquement un jour que monsieur de Saint-Aignan, le préfet de Nantes, ayant donné sa démission, monsieur Maurice Duval le remplaçait ; il était déjà mandé par le télégraphe. Monsieur Pasquier garda un profond silence dont je fus frappée, quoique je n'eusse pas compris l'importance de la révélation ; mais, monsieur Thiers s'étant éloigné, il me dit tout bas :

« Thiers est décidé. Il veut prendre madame la duchesse de Berry ; s'il se bornait encore à forcer son départ, il aurait peut-être changé Saint-Aignan, mais il ne le remplacerait pas par Maurice Duval. Tenez-vous tranquille, il n'y a plus rien à faire. »

À quelques jours de là, monsieur Thiers annonça que Marie-Caroline avait été manquée de peu d'instant dans un village. Deux de ses meilleures retraites étaient éventées de façon à ce qu'elle n'y pût plus avoir recours, et elle était réduite à se cacher dans la ville. On savait le quartier, mais non pas encore la maison.

Enfin, un soir, lorsque toutes les autres visites parties, il ne restait plus chez moi que monsieur Pasquier, l'amiral de Rigny et monsieur Thiers, celui-ci, qui semblait attendre ce moment avec impatience, nous dit d'un air triomphant : « Je tiens la duchesse de Berry ; avant trois jours elle sera prise. » Voici le récit qu'il nous fit à la suite de cette communication.

Madame la duchesse de Berry prétendait, en commun avec le roi Guillaume de Hollande et dom Miguel de Portugal, négocier un emprunt dont tous trois seraient solidaires.

Un juif, nommé Deutz, ayant fait abjuration de sa foi sous le patronage de madame la Dauphine, mais n'ayant pas, en quittant sa religion, renoncé aux habitudes mercantiles de sa caste, se trouvait l'agent très actif de ce projet d'emprunt. Il avait porté de l'une à l'autre les paroles des trois hautes parties contractantes, avait successivement visité Massa, la Haye et Lisbonne.

Peut-être même, je n'oserais l'affirmer, avait-il déjà rejoint la *Régente*, depuis son séjour en France. Quoi qu'il en soit, elle l'avait récemment expédié à dom Miguel.

Or, cet homme racontait avoir eu avec ce prince, et en présence d'envoyés confidentiels de madame la duchesse de Berry, des conférences si alarmantes sur leurs projets ultérieurs et montrant une telle aberration d'esprit chez tous les deux qu'épouvanté d'un pareil avenir il s'était résolu à rompre toutes leurs trames.

En conséquence, il s'était présenté chez monsieur de Rayneval, notre ambassadeur à Madrid, et, à la suite de certaines révélations incomplètes,

lui avait demandé un passeport et une lettre pour le ministre de l'intérieur, en lui confiant une liasse de papiers importants à faire parvenir à Paris.

Monsieur de Rayneval ne pouvait refuser aucune de ces demandes ; mais, peu empressé, je crois, à se trouver mêlé dans cette trahison, il remit les dépêches à un secrétaire qui s'égara en route et n'arriva qu'après l'arrestation de la princesse. J'ai toujours pensé que ce n'était pas *par hasard*.

Je reviens au récit de monsieur Thiers. La lettre de monsieur de Rayneval était adressée à monsieur de Montalivet. Lorsque Deutz se présenta au ministère de l'intérieur, on lui dit que monsieur de Montalivet ne s'y trouvait plus et, lorsqu'il voulut remettre sa missive à monsieur de Montalivet, celui-ci, n'étant plus ministre, refusa de le recevoir pour *mission secrète*.

Deutz, ne doutant pas que les papiers remis à l'ambassade de Madrid ne dussent être parvenus, laissa son adresse et s'étonna bientôt de n'être pas appelé. Les jours s'écoulaient et il ne pouvait plus tarder à aller porter les réponses à la princesse qu'il avait médité de perdre ; mais il lui fallait préalablement recouvrer les documents nécessaires.

Une démarche, faite à ce sujet vis-à-vis d'un employé du cabinet ministériel, donna l'éveil à monsieur Thiers.

Il fit venir Deutz ; celui-ci se comporta fort habilement, protestant de sa répugnance invincible à livrer la princesse. Il voulait, par philanthropie, traverser ses desseins parce qu'il les croyait pernicieux ; à cela se bornerait son rôle.

Il se rendrait, si on voulait, auprès d'elle et tiendrait le langage qu'on lui dicterait pour provoquer son départ ; mais sa personne lui serait toujours sacrée. Il rapportait les meilleures paroles de dom Miguel, les espérances les plus favorables du roi Guillaume. Il dissimulerait tout cela et découragerait Marie-Caroline de son entreprise, avant de s'embarquer lui-même pour l'Amérique où il voulait aller ensevelir ses tristes secrets.

Monsieur Thiers n'avait pas reçu les papiers de Madrid ; il ne pouvait en apprécier l'importance. La conférence avec Deutz fut ajournée au lendemain où l'éloquence du ministre réussit à convaincre le juif qu'il lui fallait livrer la duchesse de Berry par *amour de l'humanité*.

Monsieur Thiers m'a protesté qu'aucun salaire n'avait été ni demandé ni promis.

Une fois sa décision prise, Deutz lui-même avait signalé les moyens nécessaires à la réussite de son iniquité, et le plan était si bien ourdi que monsieur Thiers ne formait aucun doute du succès. Son monde était en route.

Nous écoutâmes ces détails avec une grande tristesse.

« Et si vous avez le malheur de la prendre, qu'en ferez-vous ? lui dis-je.

— Si j'ai le bonheur de la prendre, on avisera, répondit-il en souriant.

— Comptez-vous la mettre en jugement ?

— Assurément non, répliqua-t-il vivement.

— Cela ne vous sera pas facile à éviter, reprit monsieur Pasquier ; la cour de Poitiers l'a déjà mise en accusation ; les tribunaux n'admettent pas les considérations politiques, et, si elle est détenue deux jours à Nantes, elle y sera écrouée par la cour de Rennes.

— J'ai prévu ce danger. Il n'y a pas de justice en pleine mer, Molière l'a dit, et on l'embarquera sur-le-champ.

— Dieu soit loué ! m'écriai-je, et on la conduira à Hambourg ou à Trieste (Depuis l'arrestation du *Carlo Alberto* la famille royale exilée avait quitté l'Écosse pour la Bohême).

— Cet abus de générosité n'est plus possible, on ne tarderait guère à l'y suivre soi-même. Voici mes projets : vous savez les réclamations faites par les ministres de Charles X et leurs amis sur l'insalubrité du château de Ham ; ces cris avaient donné la pensée de les transférer à Blaye. Dès qu'ils en ont eu vent, comme cet éloignement leur déplaisait fort, Ham est devenu un séjour parfaitement sain ; mais on n'a pas révoqué les ordres antécédents pour préparer des appartements au château de Blaye ; ils sont en bon état, et demain le télégraphe donnera l'avis de les meubler.

— Monsieur Thiers, lui dis-je, avant de porter la main sur une personne royale, songez bien à ce que vous allez faire ; cela n'a jamais réussi à aucun, et vous retrouverez cette action dans toute votre carrière. Pensez-vous que l'Empereur n'ait pas déploré constamment sa conduite envers le duc d'Enghien ?

— Si le duc d'Enghien avait été pris fomentant la guerre civile en Vendée, nul n'aurait osé blâmer même la sévérité de l'Empereur... ; mais — me voyant frémir — soyez tranquille, il ne tombera pas un cheveu de sa tête. Je le redouterais autant que vous.

— Prenez-y garde, elle est femme à se défendre. Et si on la tue dans le conflit ? »

Il parut troublé une seconde puis reprit vivement :

« On ne la tuera pas.

— Et si elle se tue elle-même, plutôt que de se laisser prendre ? »

Il garda le silence ; nous le crûmes un peu ébranlé. Monsieur Pasquier revint à la charge, appuyant sur toutes les chances que la témérité connue de madame la duchesse de Berry pouvait faire redouter, au moment de l'arrestation, et sur les embarras que sa détention entraînerait.

« Si vous pouviez lui faire connaître à quel point elle est en votre pouvoir, ajouta-t-il, et la décider à une évasion que vous faciliteriez, cela me semblerait de toute façon préférable.

— Vous ne voyez pas, comme moi, la disposition des députés ! Vous comprendriez mieux l'impossibilité de suivre cette voie. Ils veulent l'arrestation de la duchesse de Berry et non sa retraite. Cela est nécessaire pour donner de la force au gouvernement et laver le Roi de la complicité dont on l'accuse.

— Mon Dieu, repris-je, la complicité du Roi avec madame la duchesse de Berry est trop absurde pour qu'on y croie.

— Rien n'est trop absurde pour ces gens-là !

— Et c'est à un pareil monde que vous allez faire de telles concessions ! Je reconnais madame la duchesse de Berry moins redoutable à Blaye que sur les bancs d'une cour d'assises, mais elle le sera encore beaucoup plus qu'en Vendée. Croyez-le, monsieur Thiers, elle vous y suscitera bien plus d'ennemis et chaque jour elle y grandira. Vous vous faites illusion de penser que tout sera fini par son arrestation. Les larmes royales se lavent par le sang, et le sang royal par les calamités publiques. »

Monsieur Thiers se prit à sourire :

« Je ne vous ai jamais vu si animée, répondit-il ; mais permettez-moi de vous dire que, si mes députés de province parlent avec leur sottise, vous parlez avec votre passion et calculez avec vos préjugés. Les larmes et même le sang royal n'ont plus le prix que vous leur supposez. J'espère bien, sans aucune violence, prendre la duchesse de Berry sous trois jours ; et elle n'en aura pas été quinze à Blaye que personne n'y songera plus. Voyez ces prisonniers de Ham, dont nous parlions tout à l'heure, quelqu'un y pense-t-il ?

— Oh ! que cela est différent ! vous pouvez, je l'accorde, me faire arrêter demain matin le plus arbitrairement du monde ; et, si l'esprit public n'est pas monté de façon à en faire une révolution dans les vingt-quatre heures, j'admets que la semaine prochaine tout le monde aura parfaitement oublié que madame de Boigne gémit dans une prison ; mais il n'en est pas ainsi de madame la duchesse de Berry. Les personnes de sa sorte agissent même sur l'imagination du vulgaire, et, plus vous l'opprimerez, plus elle grandira. Sa puissance s'accroîtra dans les murs de Blaye et ils s'écrouleront pour la laisser sortir, car ce ne sera pas vous qui pourrez lui en ouvrir les portes. »

Monsieur Thiers continuait à sourire avec un peu d'ironie.

« Hé bien, voyons, vous-même, monsieur Thiers, seriez-vous aussi préoccupé, aussi anxieux, aussi joyeux que vous l'êtes s'il s'agissait seulement d'arrêter le maréchal de Bourmont, agent de guerre civile bien autrement formidable et actif que ne peut l'être une jeune femme ? Assurément non ; convenez donc que ce prestige du sang royal agit aussi sur vous, qui vous croyez si dégagé de mes préjugés surannés. »

Monsieur Thiers se jeta alors dans une de ces théories piquantes où son esprit s'éploie à l'aise et où les auditeurs le suivent avec intérêt, battant la campagne dans tous les sens sans beaucoup se soucier de la route qu'il tient. Cependant, après une digression historique sur le plus ou moins de dévouement des peuples au sang de leurs rois suivant le degré de civilisation où ils sont parvenus, il revint au but en racontant combien la conduite personnelle de madame la duchesse de Berry l'avait amoindrie aux yeux de ses plus zélés partisans dans les provinces de l'Ouest.

« Ils en gémissent, ajouta-t-il, en racontant des histoires étranges, et on prétend même que la personne royale, pour me servir des expressions de

madame de Boigne, est grosse à pleine ceinture et que c'est une des raisons qui la forcent à se tenir cachée. »

Je haussai les épaules.

« Hé bien, repris-je, c'est un motif de plus à ne la point vouloir prendre et à faciliter son évasion. Hé, bon Dieu, qu'auriez-vous à craindre d'elle en un pareil état et qu'en pourriez-vous faire ? La honte d'un tel fait serait partagée par ceux qui le publieraient ! »

Monsieur de Rigny qui, jusque-là, avait gardé le silence, m'appuya en ce moment. Monsieur Pasquier apporta de nouveaux arguments à l'appui de l'opinion qu'il avait déjà soutenue.

Monsieur Thiers était visiblement ébranlé, mais revenait à dire cette arrestation nécessaire à la consolidation du pouvoir royal. Il en était trop persuadé pour se refuser à accepter la responsabilité de tous les inconvénients dont nous le menacions. La pendule, en sonnant deux heures après minuit, fit lever ces trois messieurs à la fois et ils me laissèrent seule.

À peine achevais-je de déjeuner le lendemain, monsieur Pasquier arriva chez moi :

« Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, me dit-il en entrant.

— Je vous en offre autant, répliquai-je... »

Nous échangeâmes de tristes prévisions, des craintes, des regrets, en commentant les discours de la veille. Monsieur Pasquier était très soucieux.

« Peut-être, dis-je enfin, Thiers ne réussira-t-il pas à la prendre.

— Oh ! il réussira, cette fois-ci ou une autre ; il est imprudent mais il est très habile. La difficulté d'ailleurs ne consiste pas à la prendre, mais à la garder avec sécurité pour elle et pour les autres, sans enflammer les passions dans tous les partis, attiser la guerre civile que l'on croit éteindre et forcer peut-être à commettre des actions devant lesquelles on reculerait certainement si on les prévoyait.

« D'un autre côté, je ne puis nier que Thiers, dans son intérêt personnel du moment, n'ait à gagner à se présenter aux Chambres avec cette arrestation accomplie et à pouvoir dire : « Ce que les autres n'ont pu faire en six mois, moi, j'y ai réussi en trois semaines. » Cela n'est pas vrai, mais cela en a l'air ; c'est tout ce qu'il faut aux assemblées, d'autant que

personne ne peut le démentir. Cependant notre conversation d'hier soir l'a un peu ébranlé. Malgré toute son audace, Thiers a trop d'esprit pour n'être point accessible à la raison ; peut-être se contenterait-il encore du départ... mais, elle, ne veut pas partir ! »

Nous continuâmes à deviser ainsi, et, plus nous considérions la question sous toutes ses faces, plus nous y découvrions des motifs de souci.

S'il y avait conflit, si le sang de la princesse y coulait, quel baptême pour le trône occupé par le fils d'un juge de Louis XVI ! Si les haines vindicatives des révolutionnaires traînaient la fille des rois devant les tribunaux ordinaires, quel abaissement pour la puissance qui le souffrirait ! Quant au jugement devant la Chambre des pairs, il était impossible ; les pairs se récuseraient ou acquitteraient, tout d'une voix.

Le gouvernement, et monsieur Thiers en était convenu la veille encore, n'avait pas cette ressource ; ce serait amener une nouvelle perturbation dans l'État.

Nous en revenions constamment à nous lamenter que madame la duchesse de Berry s'obstinât dans un séjour si dangereux pour elle et si parfaitement inutile à sa cause, puisque sa présence n'avait pu en six mois soulever la Vendée.

« Si elle savait sa position, dis-je enfin, elle partirait sans doute ; mais, hélas ! il est trop tard, si elle doit être arrêtée demain.

— Ces choses-là, reprit monsieur Pasquier, ne se font pas si facilement qu'on croit. Elle est sûrement entourée de beaucoup de précautions, et le juif pourrait bien ne pas réussir ; mais elle est traquée de façon à ne pouvoir échapper, dès qu'on a décidé de la saisir, et le parti en est évidemment résolu. »

Que faire pour conjurer le danger ? La Reine ne pouvait être d'aucun secours ; nous n'y songeâmes même pas. Il nous était trop évident que son crédit était épuisé et ses efforts infructueux, puisque les choses en étaient arrivées là.

J'ai su depuis que le nouveau cabinet avait exigé de monsieur le duc d'Orléans, comme condition à le laisser aller au siège d'Anvers, qu'il obtiendrait de la Reine sa mère de ne se plus mêler des affaires de madame la duchesse de Berry, établissant que c'était une question d'État où les

relations de famille ne devaient pas exercer d'influence, que la sécurité du pays en dépendait et que d'ailleurs, tant que Marie-Caroline serait en Vendée, lui ne se pourrait éloigner de Paris. La passion du jeune prince pour les armes avait stimulé son zèle et arraché la promesse à sa mère qui, au reste, se soumettait toujours aux volontés manifestées par le Roi.

Je retourne à ma conversation avec monsieur Pasquier.

« Je voudrais, dit-il, avoir-moyen de faire avertir la duchesse de Berry.

— Hé, mon Dieu ! ils n'y verraient qu'une ruse pour les tromper.

— C'est vrai. »

Après un assez long silence, il se leva brusquement.

« C'est égal, il ne faut pas se croiser les bras en pareille occurrence. Je vais aller trouver Mounier ; il est en rapport avec tout ce monde-là ; je lui dirai sérieusement de faire partir la princesse ; il me comprendra, lui, il croira, et peut-être fera-t-il croire les autres.

— Pensez-vous, repris-je, que par madame Récamier je puisse être de quelque utilité ?

— Essayez toujours, cela est sans inconvénient. Il n'y a pas de mal que le tocsin sonne à leurs oreilles de plusieurs côtés. »

Monsieur Pasquier partit. Je demandai mes chevaux et je me rendis à l'Abbaye-aux-Bois. J'y appris, alors, le profond mécontentement de monsieur de Chateaubriand contre madame la duchesse de Berry et son entourage.

Il avait rompu toute communication avant son départ pour la Suisse, et madame Récamier ne conservait aucune des relations qui l'instruisaient si exactement dans les premiers temps du séjour en France.

Déjouée dans mon espoir, mais excitée par les noires inquiétudes dont j'étais poursuivie et que celles de monsieur Pasquier n'étaient point propres à calmer, j'allai trouver madame de Chastellux.

Exaltée, au delà des plus exaltés de son parti, elle apportait pourtant de l'esprit à travers sa passion, parce qu'elle en avait infiniment.

« Ma chère, lui dis-je en l'abordant, vous avez accueilli d'un sourire ironique l'avertissement que je vous ai donné, il y a une quinzaine de jours,

qu'on était dans la disposition sérieuse d'arrêter madame la duchesse de Berry ; hé bien, je viens vous dire aujourd'hui que toutes ses retraites sont dénoncées, qu'elle est vendue de plusieurs côtés et sera livrée incessamment. Peut-être est-il encore possible d'éviter ce malheur en la décidant à partir, j'ignore si vous en avez le moyen ; mais il n'y a pas un instant à perdre. »

Madame de Chastellux me regardait fixement, elle me tendit la main :

« Vous êtes trop troublée pour n'être pas sincère. Confiance pour confiance. Je suis en rapports directs avec madame la duchesse de Berry. Elle sera avertie le plus promptement possible et, de plus, je ne négligerai rien pour la décider à partir. Elle s'y refuse encore, mais tout le monde autour d'elle en admet la nécessité.

— Dieu veuille que vous réussissiez, répliquai-je en me levant pour m'en aller ; car je ne voulais pas être entraînée à dire plus que je n'avais projeté.

— Encore un mot, ajouta-t-elle en me retenant par le bras, si madame la duchesse de Berry consent à partir, le pourra-t-elle ? la laissera-t-on s'échapper ?

— Hélas ! repris-je, il y a encore huit jours je vous aurais répondu *oui* bien affirmativement, aujourd'hui, j'ose seulement dire *je l'espère*, et presque *je le crois*, mais, soyez-en persuadée, c'est la seule chance possible d'éviter ce que nous déplorerions également toutes les deux. »

Elle me remercia de nouveau, m'embrassa cordialement et je me retirai. Elle avait bien vu que je n'en voulais pas dire davantage, et avait trop de tact pour m'adresser aucune question.

Monsieur Pasquier, de son côté, avait trouvé monsieur Mounier et lui avait d'autant plus facilement fait comprendre le danger, non seulement pour la princesse, mais encore pour le pays et pour la famille régnante (danger tout moral que Thiers et apparemment ses collègues ne reconnaissaient pas) que monsieur Mounier, plein de sagesse, exempt d'esprit de parti, quoique dans les rangs légitimistes, était en même temps fort éclairé.

« Maintenant, me dit monsieur Pasquier, il n'y a plus rien à faire ; il nous faut attendre les événements. »

Nous sûmes bientôt par monsieur Thiers la première tentative de Deutz manquée.

Madame la duchesse de Berry lui avait donné audience dans un lieu où elle s'était transportée pour le recevoir ; elle avait dû le quitter immédiatement après lui, et il n'avait pu rejoindre l'homme de la police assez promptement pour la faire saisir. Ils se renvoyaient mutuellement le tort de cet échec ; peut-être tous deux hésitaient-ils.

Plusieurs papiers indispensables leur ayant manqué dans le cours de cette première conférence, madame la duchesse de Berry, qui avait pleine confiance en Deutz, avait promis de le revoir le surlendemain. On le conduirait là où elle les gardait, et où elle résidait pour le moment. Deutz disait lui avoir conseillé de partir et l'y avoir trouvée récalcitrante.

Elle voulait rester dans la Vendée pour profiter de la querelle avec la Hollande d'où elle espérait une conflagration générale et une croisade européenne contre la France révolutionnaire.

Deutz prétendait encore que, s'il l'amenait à consentir à la retraite, il l'y assisterait de tout son pouvoir et ne la trahirait pas. Au reste, soit crainte d'un danger personnel pour lui, soit répugnance à voir l'exécution de la mauvaise action qu'il méditait de commettre, il persistait à exiger que les personnes destinées à arrêter la princesse ne se présentassent point tant qu'il serait auprès d'elle.

Ce retard de deux jours nous inspira une espérance d'autant mieux fondée que monsieur Thiers acheva ce récit en disant que, si, dans l'intervalle, elle se décidait à partir, elle n'en serait pas empêchée. Monsieur Pasquier et moi nous échangeâmes un regard de satisfaction.

J'étais fort persuadée que le départ de madame la duchesse de Berry valait mieux pour la tranquillité du pays que son arrestation. Il était également favorable au cabinet pour se présenter devant les Chambres et moins embarrassant pour l'avenir.

Je savais, de plus, toute la consolation que ce résultat apporterait à la Reine, et la pensée d'y avoir peut-être contribué m'était fort douce.

Ce rêve ne dura guère. Dans la matinée du 8 novembre, je reçus un billet de monsieur Pasquier ; il me disait :

« L'œuvre est accomplie... Elle est prise... du moins sans coup férir... Voilà un des dangers passé... Plaise au ciel qu'on échappe aux autres. »

Une pareille nouvelle se répandit promptement dans Paris. J'étais trop préoccupée de mes propres impressions pour me rappeler si elle y fit grande sensation ; je ne le crois pas.

Le soir même, quelques députés, messieurs de Rémusat, Piscatory, et aussi monsieur Duchâtel, qui n'avait pas encore fait son éducation gouvernementale, vinrent chanter leur triomphe autour de moi. Ils trouvèrent peu de sympathie et qualifièrent ma tristesse et mes inquiétudes de *vieux préjugés* dont, au reste, je ne cherche pas à me défendre.

Dans cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, je me trouvai ne complaire à aucun. Les légitimistes me blâmaient de la joie qu'ils me supposaient et les libéraux de la tristesse qu'ils me voyaient.

Le *Moniteur* du lendemain confirma la nouvelle. J'allai chez la Reine, pensant bien qu'elle trouverait quelque douceur à s'épancher avec la certitude de n'être point compromise. Elle remerciait Dieu que nul accident ne fût arrivé dans l'arrestation :

« Avec la tête de Caroline, vous savez, ma chère, il y avait tant à craindre ! »... Et puis elle répétait mille fois : « Elle l'a voulu, elle l'a voulu ; ce n'est pas la faute du Roi : elle l'a voulu. »

Je lui demandai si le bâtiment où on l'allait embarquer ne pourrait pas la conduire à Trieste plutôt qu'à Blaye, en exigeant sa promesse de rejoindre le roi Charles X en Bohême.

« Ah, ma bonne amie, vous pouvez penser si nous le désirons !... Mais ils ne veulent pas... ils disent que c'est impossible... On m'a fait promettre de ne me point ingérer dans cette affaire... tout le monde est contre moi !... le Roi a dû, à la fin, consentir à l'arrestation et à la détention... Vous savez s'il s'y est longtemps refusé... Ah, si elle avait voulu profiter de ces six mois de patience où il était le maître pour s'en aller !... Je comprends bien l'impossibilité de la laisser en France, avec l'apparence d'y rester malgré le gouvernement... mais quelle rude extrémité !... »

Et la pauvre Reine se reprenait à pleurer. Elle me confirma la volonté positive du Roi de s'opposer à toute espèce de jugement et de se borner à une détention politique que la même raison politique pouvait modifier,

prolonger ou abrégé arbitrairement. Cela présentait déjà une série de difficultés presque inextricables dans un pays de discussion et de passion comme le nôtre où l'opposition se fait arme de tout.

J'étais destinée à voir le soir même une singulière péripétie. Les dépêches de Nantes avaient apporté les détails de l'arrestation. Monsieur Thiers, impressionnable et mobile au suprême degré, ému des souffrances de la princesse, touché de son courage, frappé du ton de grandeur dont elle avait commandé autour d'elle, se trouva plein d'enthousiasme pour sa triste prisonnière.

Oubliant ses diatribes des jours précédents contre la femme désordonnée, contre la folle coupable qui, profitant de la calamité d'un fléau, avait voulu joindre les ravages du fer et du feu de la guerre civile à ceux du choléra pour désoler la France, il ne voyait plus dans Marie-Caroline que la fille des rois soumise à de nobles et poétiques malheurs supportés avec constance, avec magnanimité :

« Convenons-en, messieurs, madame de Boigne a raison : *les personnes royales* comme elle dit, *sont d'une sorte à part.* »

Et je vis qu'une locution, toute simple dans le monde où j'ai vécu, avait blessé l'épiderme si sensible du parvenu.

Lorsque Deutz avait été introduit chez madame la duchesse de Berry, elle l'avait accueilli d'une bonté familière qui avait dû sembler bien cruelle à ce misérable. Après avoir parlé de sa mission, lu et signé des papiers relatifs aux affaires pour lesquelles il s'entremettait, elle lui raconta avoir reçu avis qu'elle était trahie, vendue par une personne en qui elle avait entière confiance.

« Par vous, peut-être, mon cher Deutz,... je plaisante... ne vous défendez pas... mais, en me rappelant vos efforts pour m'engager à partir avant-hier, malgré les bonnes nouvelles dont vous êtes porteur, j'ai pensé que vous aussi pouviez avoir des motifs pour partager ces craintes... savez-vous quelque chose ? »

Deutz avait tressailli jusqu'au fond de son lâche cœur. Il balbutia quelques paroles, abrégé la conférence, se précipita dans la rue, dit à l'agent de police : « Je la quitte ; elle est dans la maison ; vous la trouverez à table », raconta brièvement au préfet la conférence dont il sortait, désigna

le lieu où l'on trouverait les papiers, courut à son auberge, se jeta dans une voiture toute attelée et revint à Paris, sans attendre pour savoir le résultat de sa trahison.

Il fallut se mettre à sa recherche pour lui en donner le salaire pécuniaire. Il ne l'avait ni stipulé ni réclamé, mais il l'accepta. Tout cela paraît étrange et n'en est pas moins exact.

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

La confiance en Deutz, n'était pas assez bien établie pour que le préfet eût négligé les précautions. L'ordre avait été donné de le suivre et de cerner d'un peu loin la maison où il entrerait, de façon à ce que nul ne s'en pût évader. Tout était donc prêt. À peine trois minutes s'écoulèrent entre sa sortie et l'entrée de la force armée.

L'aspect de l'appartement, lorsqu'on y pénétra, confirma la véracité du rapport de Deutz ; on y trouva les traces du séjour actuel de madame la duchesse de Berry. Le couvert était mis pour cinq personnes, mais mademoiselle du Guigny, la maîtresse de la maison, se présentait seule et niait avoir des hôtes ; la table, selon elle, était préparée pour des convives que l'aspect des troupes aurait probablement empêchés d'arriver. Il était impossible d'obtenir le moindre aveu.

La lettre qui avertissait la princesse de son danger était ouverte sur la cheminée au feu de laquelle on avait fait paraître l'encre sympathique. Elle avait été prévenue à temps, mais on n'échappe pas à son sort !

Vainement chercha-t-on à intimider et à séduire les habitants de la maison ; maîtres et valets, tout résista. Une recherche de plusieurs heures n'amena aucun résultat. On avait fouillé partout sans même trouver les papiers signalés par Deutz, quoique plusieurs cachettes eussent été découvertes, et on était réduit à croire qu'une communication, soit par l'intérieur des murs, soit par les caves, soit par les toits, permettait de quitter la maison.

Mais tout le quartier, circonscrit par quatre rues, était strictement gardé ; personne n'en pouvait sortir sans être soigneusement examiné. Il faudrait bien que la princesse, dont la présence était constatée en ce lieu, finît par être prise.

Telle était la première dépêche, écrite par monsieur Maurice Duval en quittant le domicile de mademoiselle du Guigny, où il avait passé une grande partie de la nuit. Au moment de la cacheter, il ajoutait : « On vient me chercher. J'ai la satisfaction de vous annoncer que la duchesse est arrêtée ; j'expédie mon courrier et je me rends auprès d'elle. »

Le second rapport, parvenu le soir même où monsieur Thiers nous en parlait, contenait les détails suivants :

En s'éloignant, pour prendre un peu de repos, les chefs avaient distribué des gardiens dans toute la maison. Deux gendarmes, postés dans une petite pièce dont la lucarne ouvrait sur le toit et souffrant d'un froid très vif, s'avisèrent d'une cheminée placée dans l'encoignure.

La chambre était remplie de vieux journaux et surtout d'une énorme liasse de numéros de *la Mode*, mauvaise publication protégée et payée par madame la duchesse de Berry. Ils pensèrent à les utiliser en s'en chauffant, les empilèrent dans la cheminée et y mirent le feu.

Peu de minutes après, tandis qu'accroupis devant le foyer ils dégelaient leurs doigts, ils crurent entendre un bruit insolite derrière la plaque. Bientôt, on y frappa à coups redoublés. Ils appelèrent leurs officiers ; on se hâta de retirer les papiers enflammés, et la plaque, cédant aux efforts mutuels des assiégeants et des assiégés, tourna sur ses gonds.

« Cessez vos recherches, je suis la duchesse de Berry, » dit une femme en sortant sans assistance de la cheminée, et en s'asseyant très calmement sur une chaise, tandis qu'on s'empressait à aider une seconde femme et deux hommes à se retirer, presque étouffés, de leur retraite brûlante.

C'étaient une demoiselle de Kersabiec (vendéenne passionnée qui, depuis quatre mois, s'était mise à la suite de la princesse), le comte de Mesnard et monsieur Guibourg, l'avocat, qui prenait le titre de *chancelier de la Régente*.

Un agent de police, accourant en toute hâte, voulut verbaliser, au sujet de madame la duchesse de Berry. Elle ne lui répondit qu'en disant : « Faites venir le général qui commande ; je ne parlerai qu'à lui. »

Elle demanda un verre d'eau et remercia poliment le gendarme qui le lui apporta. Pas une plainte, pas un mot des souffrances où elle venait d'être exposée ne lui échappa. Ses compagnons de détresse, en revanche, ne les

laissaient pas ignorer. Les cheveux de la princesse roussis, sa figure, ses mains toutes noires de fumée, un pan de sa robe brûlé, témoignaient seuls qu'elle avait partagé cette torture, car elle paraissait dans son assiette ordinaire.

Le général arrivé, elle lui dit : « Approchez, général, je me rends à vous, et je me mets sous la sauvegarde de la loyauté militaire. Je vous recommande ces messieurs et mademoiselle ; s'il y a quelqu'un de coupable, c'est moi seule, ils n'ont fait que m'obéir. J'entends n'en être point séparée. Puis-je rester dans cette maison ? »

Le général (Dermoncourt, je crois), plus troublé qu'elle, répondit que des appartements étaient préparés au château : « Hé bien donc, partons et faites avertir qu'on nous y donne un bouillon ; nous n'avons rien mangé depuis vingt-quatre heures. »

Elle s'approcha du comte de Mesnard qui semblait anéanti, l'encouragea à la suivre, en paroles calmes et douces, et commanda l'assistance des gendarmes pour le soutenir. Les deux autres prisonniers avaient repris des forces et pouvaient marcher seuls.

La princesse prit d'elle-même le bras du général, comme si elle lui accordait une faveur et qu'il se fût agi d'une simple promenade. Elle ne fit aucune vaine tentative pour parler aux gens de la maison, pour donner des instructions, pour réclamer des effets ou des papiers, rien enfin qui la pût exposer à subir un refus. Arrivée au seuil de la porte et voyant du monde amassé dans la rue, elle s'arrêta un instant et reculant d'un pas.

« Général, je ne dois pas être insultée... cela vous regarde.

— Soyez tranquille, Madame.

— Je me fie à vous. »

La route était bordée d'une haie de soldats. Elle la franchit d'un pied et d'un cœur fermes, causant avec son escorte militaire, d'une grande liberté d'esprit, mais refusant toute réponse au préfet qui était survenu au moment de son départ.

Parvenue au château, elle donna des ordres sur les soins à rendre à ses compagnons d'infortune, principalement à monsieur de Mesnard qui paraissait fort mal, avec une sorte d'autorité, puis elle demanda à se reposer.

Conduite dans sa chambre avec mademoiselle de Kersabiec, elle en ressortit un instant après, sous le prétexte de recommander que le médecin, appelé auprès du comte de Mesnard, vint lui faire son rapport.

L'homme de la police, accoutumé à observer tous les gestes, s'aperçut qu'une très petite boule de papier avait passé de la main de la princesse dans celle de l'avocat Guibourg. Le désir de s'en emparer suggéra la pensée de fouiller les prisonniers aussitôt que Marie-Caroline se fut éloignée.

Le papier, trouvé sur monsieur Guibourg, contenait ces mots écrits au crayon : « Insistez, surtout, pour n'être pas séparé de moi. »

Cette circonstance, sue dans le temps et infidèlement racontée, accrédita le bruit, déjà répandu, d'une intrigue amoureuse entre la princesse et l'avocat. Je n'oserais garantir qu'il n'en fût rien.

Mais monsieur Guibourg était en fuite, avec une condamnation capitale sur le corps. Madame la duchesse de Berry se croyait une sauvegarde pour ses entours et cette pensée suffisait à expliquer les termes du billet.

Elle avait mangé une soupe, bu un verre de vin de Bordeaux, avait dormi paisiblement quelques heures et s'était relevée, pour le moment du dîner, dans un état de calme qui ne se démentait pas. Monsieur Maurice Duval lui-même, quoique fort blessé de ses procédés envers lui, parlait du maintien de la princesse avec admiration. Les généraux en étaient émus, et le ministre dans l'enthousiasme.

En outre des rapports des autorités de Nantes, monsieur Thiers était armé, en venant chez moi, de la décision du conseil qui, en enlevant madame la duchesse de Berry à la juridiction des tribunaux, faisait de sa position une mesure politique sur laquelle les Chambres auraient à statuer. La pièce était bien rédigée. Il voulait la montrer à monsieur Pasquier et le consulter sur la forme de sa publication.

Après une longue discussion, on s'arrêta à un article officiel du *Moniteur*, ne portant le titre ni d'ordonnance ni de déclaration, qui, s'appuyant sur les précédents de la marche suivie pour le bannissement de la branche aînée des Bourbons et de la famille Bonaparte, établirait en principe que les princes et princesses de races proscrites, se trouvant en dehors de la loi commune, ne pouvaient en réclamer les bénéfices ni en subir les rigueurs.

Leur sort, dès lors, devait être réglé arbitrairement, d'après les exigences des intérêts politiques.

Monsieur Pasquier insistait derechef pour qu'on embarquât la princesse au plus vite. « Vous ne serez maître de son sort, répétait-il, et à l'abri des obstacles que peuvent susciter le zèle aveugle ou malveillant des magistrats secondaires, qu'après le départ de Nantes. »

Monsieur Thiers adoptait cette pensée et partageait les mêmes sollicitudes. Aussi avait-il donné, et déjà renouvelé, l'ordre d'un embarquement immédiat que les préparatifs matériels pour la sûreté du transport et la commodité du voyage arrêtaient encore bien malgré lui.

La princesse demandait un délai, fondé sur l'état de santé du comte de Mesnard ; mais monsieur Thiers, fort à regret dans sa disposition actuelle, avait positivement refusé.

Comme il ne fallait pas compliquer la question relative à madame la duchesse de Berry, en assimilant à son sort d'autres personnes compromises vis-à-vis des tribunaux, on se décida à les rendre à leurs juges naturels. Monsieur Guibourg fut renvoyé là où son procès avait été déjà instruit. Mademoiselle de Kersabiec accompagna la princesse à Blaye, puis fut reconduite immédiatement à Nantes.

Dès le premier jour de l'arrestation, monsieur Maurice Duval avait prévenu monsieur Thiers qu'il pouvait s'emparer de messieurs de Bourmont, de Charette et de plusieurs de leurs coopérateurs les plus actifs. On les savait cachés dans les maisons voisines de celle occupée par Marie-Caroline. Deutz avait vu le maréchal. En persistant à cerner le quartier, on était assuré de les prendre.

Mais le ministre en avait autant qu'il lui en fallait pour se présenter à l'ouverture de la session et ne se souciait pas de multiplier ses embarras. Plus il se trouverait de gens arrêtés dans les mêmes prédicaments que madame la duchesse de Berry, plus il serait difficile de la soustraire à la loi commune ; car elle se trouverait réclamée, comme *principal accusé*, par tous les tribunaux où les affaires seraient portées.

Vu de loin, et lorsque les passions sont calmées, il semble que rien n'était plus simple et plus facile que la marche adoptée par le gouvernement ; mais, dans ce moment où l'amour de l'égalité se trouvait poussé jusqu'à

l'enivrement, il fallait une ferme volonté, beaucoup de courage et même une certaine audace pour oser dire hautement que Marie-Caroline, en sa qualité de princesse, ne serait pas passible de la loi commune. Encore, devait-on avoir recours à l'argument, que j'ai déjà mentionné, de la considérer placée hors la loi par la proscription prononcée contre elle en 1830.

Monsieur Thiers, en prenant cette décision, n'ignorait pas qu'il affrontait les colères des oppositions et bravait le mécontentement de beaucoup de ses partisans.

Toutefois, des obstacles insurmontables pouvaient surgir à Nantes d'un moment à l'autre, et, dans cette crainte, on décida que l'article convenu ne serait inséré au *Moniteur* que lorsqu'on saurait la princesse voguant vers Blaye.

Je demandai tout bas à monsieur Thiers si ce qu'il m'avait dit de l'état de madame la duchesse de Berry était confirmé ; il me répondit à haute voix : « Il n'y a pas un mot de vrai. Elle est, au contraire, très maigre, très mince, et très agile. Ce bruit, cependant, nous était venu de gens qui auraient dû être bien informés ; mais ce n'est qu'un méchant propos de ses bons amis. »

Si madame la duchesse de Berry dédaignait de parler des souffrances matérielles qu'elle avait supportées pendant les dix-sept heures passées dans le tuyau de cheminée, ses compagnons racontaient volontiers le martyre subi par quatre personnes serrées de façon à ne pouvoir faire aucune espèce de mouvement, exposées au vent, à la gelée dont un toit en claire-voie les défendait fort mal. Elles bravaient pourtant ces douleurs ; mais, ce qui acheva de rendre leur situation intolérable, c'est la fumée épaisse et puante des papiers imprimés. La cachette n'était pas séparée du tuyau de la cheminée jusqu'en haut ; elle s'en remplit incontinent et ses malheureux habitants en furent comme asphyxiés.

Lorsque la souffrance d'une extrême chaleur s'y joignit et que la robe de madame la duchesse de Berry prit feu, le comte de Mesnard (qui déjà avait ouvert l'avis de se rendre, après avoir entendu l'ordre donné aux gendarmes de ne quitter la chambre sous aucun prétexte et compris que toutes les issues étaient gardées), le comte de Mesnard, sans demander de nouveau une permission obstinément refusée, donna dans la plaque le premier coup

de pied qui appela l'attention des gendarmes. Une fois la décision irrévocable, madame la duchesse de Berry ne fit point de reproches et se conduisit comme nous avons vu.

Ma mémoire ne me fournit aucune circonstance particulière sur son embarquement. Elle fut conduite à bord de la *Capricieuse*, goélette de l'État, en prisonnière bien gardée, mais avec les égards dus à son rang et le respect acquis à des malheurs supportés avec un aussi grand courage.

Son arrestation ne provoqua aucune manifestation en Bretagne ni en Vendée. Elle montra un très vif dépit en apprenant que monsieur Guibourg restait à Nantes et parut très émue en s'en séparant. Du reste, son calme, accompagné d'une sorte de gaieté et d'une complète liberté d'esprit, ne se démentit pas. Le zèle de monsieur de Mesnard suppléant à ses forces, il insista pour la suivre.

Elle laissa, parmi toutes les autorités de Nantes, un sentiment d'admiration et de sympathie dont le contrecoup retentit sur leurs chefs à Paris ; mais cela ne s'étendit pas au delà et ne gagna pas le public. On voulait avant tout la tranquillité.

Au conseil, monsieur Guizot se montra partisan des procédés généreux, et il proposa de diriger la *Capricieuse* sur Trieste ; mais monsieur Guizot, nouvellement arrivé aux affaires par l'obstinée exigence du duc de Broglie, avait peu de poids vis-à-vis de ses collègues, et la détention à Blaye fut décidée à une unanimité où il se rangea.

Je ne lui en sus pas moins un très grand gré, dans le temps, et le lui témoignai vivement. Peut-être mon approbation dépassait-elle son mérite. Il avait pu facilement reconnaître le vœu intime du Roi et prenait, dès alors, l'habitude de s'associer à la pensée du monarque, de la faire sienne et de l'habiller en paroles magnifiques. C'est l'origine et l'explication d'une faveur qui ne peut que s'accroître.

Dans la cachette même, où s'était réfugiée madame la duchesse de Berry, on trouva les deux sacoches de cuir désignées par Deutz, renfermant ses papiers les plus importants. Elles étaient réunies par une bretelle et la suivaient dans toutes ses pérégrinations soit sur le col de son cheval, soit sur les épaules d'un guide.

Si on avait recherché les violences, il y avait de quoi porter le trouble et la proscription dans une multitude de familles ; mais on n'en fit aucun usage. C'est là où l'on trouva les lettres de mesdames de Chastellux et de Bauffremont engageant madame la duchesse de Berry à se rendre à Paris et offrant de l'y cacher. J'ignore si elles ont eu connaissance de cette découverte.

Ces sacoches renfermaient des documents qui excusaient la folle entreprise de la descente en France. De nombreux correspondants annonçaient cent mille hommes dans le Midi et deux cent mille dans l'Ouest, armés, organisés, prêts à se déclarer au premier signal. L'arrivée de « Madame » enfanterait en outre des légions innombrables dans tout le royaume.

Les correspondants les plus raisonnables, en présentant le pays comme dans un *fâcheux état de calme*, admettaient que la présence de la princesse exciterait sans doute un grand mouvement d'enthousiasme, et pourrait faire jaillir la flamme de ces masses inertes.

Ajoutons à ces appels que madame la duchesse de Berry avait constamment entendu reprocher aux princes de la Maison de Bourbon de ne s'être point associés aux travaux de la Vendée ; et peut-être excusera-t-on son esprit aventureux d'avoir cru faire de l'héroïsme en débarquant sur la plage de Marseille et en se jetant dans la Vendée. Il est au moins certain qu'à Nantes elle supporta royalement le revers de sa fortune et la chute de ses espérances.

Le cabinet, car il y en avait un sérieux et de véritable importance dans ce temps-là, le cabinet, donc, tint parole à monsieur le duc d'Orléans. À peine la duchesse de Berry arrêtée, le prince, accompagné de son frère le duc de Nemours, se rendit à l'armée qui franchissait la frontière. Il n'entre pas dans mon sujet de le suivre au siège d'Anvers où il commença la brillante carrière due à sa distinction personnelle, autant qu'à son haut rang, et s'empara de tous les cœurs par sa valeur, sa bonne grâce et son affabilité.

Nul, et je n'en excepte ni monsieur Thiers ni même monsieur Maurice Duval, ne ressentit une plus vive satisfaction de l'arrestation de madame la duchesse de Berry que monsieur de Chateaubriand. Son rêve sur le séjour de Lugano s'était dissipé en y regardant de plus près.

Cette presse libre, dont il espérait tirer de si splendides succès pour sa cause et surtout pour sa *famosité* personnelle, se trouvait soumise aux caprices d'un conseil de petits bourgeois, relevant lui-même d'une multitude intimant ses volontés à coups de pierres. On se procurerait une fort bonne chance d'être lapidé, dans une émeute suisse, en s'établissant à Lugano pour y faire de la politique légitimiste.

Privé d'ailleurs du tribut de louanges quotidiennes, libéralement fournies par le petit cercle où il passe exclusivement sa vie à Paris, monsieur de Chateaubriand périssait d'ennui et ne savait comment revenir après les adieux si pompeux adressés publiquement à sa patrie. Il avait beau se draper à l'effet dans le manteau d'un exil volontaire, on le remarquait peu ; les genevois trouvent qu'on doit se tenir très heureux d'être à Genève et ne compatissaient point à des peines qu'ils ne comprenaient pas.

Dans l'embarras de ce dilemme, monsieur de Chateaubriand accueillit comme l'étoile du salut l'arrestation faite à Nantes.

De nouveaux devoirs, en lui imposant une nouvelle conduite, lui évitaient le petit ridicule d'une palinodie trop rapide. Oubliant ses griefs contre la princesse, il se jeta dans une voiture de poste et accourut à Paris pour lui porter secours.

Chemin faisant, il médita le texte d'une brochure qui parut incontinent après.

Un billet de madame Récamier m'annonça son retour et le désir qu'il avait de me voir chez elle. J'y courus. Je les trouvai en tête à tête ; il lui lisait le manuscrit de la prochaine publication, originellement destinée à être imprimée à Lugano, mais qu'il avait arrangée pour la situation actuelle. Il continua à ma prière la lecture commencée.

Après une hymne très éloquente aux vertus maternelles de l'intrépide Marie-Caroline, lue avec émotion, il arriva à quelques phrases, admirablement bien écrites, sur madame la Dauphine ; sa voix s'entrecoupa et son visage s'inonda de larmes.

J'avais encore dans l'oreille les expressions de *mangeuse de reliques d'Édimbourg* et de *danseuse de corde d'Italie* que, si récemment, je lui avais entendu appliquer à ces deux princesses, et je fus étrangement frappée de ce spectacle.

Cependant, monsieur de Chateaubriand était sincère en ce moment aussi bien que dans l'autre ; mais il possède cette mobilité d'impression dont il est convenu en ce siècle que se fabrique le *génie*. Éminemment artiste, il s'enflammait de son œuvre, et c'était à l'agencement de ses propres paroles qu'il offrait l'hommage de ses pleurs.

Ce n'est point comme un blâme que je cite ce contraste, mais parce que j'en ai conservé une vive impression et que les hommes de la distinction incontestable de monsieur de Chateaubriand méritent d'être observés avec plus d'attention que le vulgaire.

Il avait réclamé ma visite pour me charger de demander son admission au château de Blaye. En qualité de conseil de madame la duchesse de Berry, il voulait conférer avec l'accusée. Cela était de droit, selon lui, ainsi que la libre correspondance avec les personnes chargées des affaires de ses enfants dont elle était tutrice.

Sans partager son opinion, je me chargeai du message. La réponse fut négative. Comme conseil judiciaire, sa présence à Blaye était inutile, puisque aucune procédure ne devait être dirigée contre la princesse, et le gouvernement n'était pas assez niais pour le lui envoyer comme conseil politique.

Il ne pouvait non plus, par les mêmes raisons, autoriser la correspondance libre et fréquente demandée par monsieur de Chateaubriand, mais les lettres ouvertes soit d'affaires, soit de famille, seraient religieusement remises entre ses mains.

Je ne saurais exprimer la fureur de monsieur de Chateaubriand lorsque je lui transmis cette réponse si facile à prévoir. J'en fus confondue et madame Récamier consternée. Mais je dois dire qu'elle tomba principalement sur cette *misérable* qui n'avait pas su se faire tuer pour léguer du moins un martyr à son parti et n'avait réussi, par toutes ses extravagances, qu'à en constater la faiblesse et à préparer des succès, couronnés de l'ostentation d'une fausse modération, à ses antagonistes.

Évidemment, la conduite adoptée envers Marie-Caroline déplaisait fort aux siens et cela m'y réconciliait un peu.

Nous la savions arrivée à Blaye le 15 novembre en assez bonne santé, malgré une traversée pénible, orageuse, dangereuse même, où elle montra

son intrépidité accoutumée, intrépidité qui lui valait partout l'admiration des militaires et acheva de gagner le cœur du colonel Chousserie.

Il l'avait accompagnée de Nantes et demeura son gardien à Blaye où il prit le commandement du fort, tandis que la *Capricieuse* et quelques autres petits bâtiments croisaient dans la rivière.

Les appartements de madame la duchesse de Berry étaient suffisamment vastes, convenablement meublés, et, hormis la seule chose qu'elle eût voulue, la liberté, on s'empressait à satisfaire à ses souhaits.

Malgré la parole arrachée à la Reine de ne plus se mêler en rien de son sort, elle s'occupait constamment de lui procurer les allègements compatibles avec sa situation. Monsieur Thiers eut ordre de faire trouver à Blaye des livres, de la musique, un piano, ainsi que les atours et les recherches nécessaires à sa toilette et à ses habitudes, connues de sa tante.

Les ouvriers de Paris, accoutumés à la servir, les fournirent. Toutefois, le petit sanhédrin des dames du faubourg Saint-Germain firent d'amples lamentations sur ce que madame la duchesse de Berry avait été enlevée sans aucune espèce de bagage, et s'offrirent à lui procurer par *souscription* un trousseau.

Madame de Chastellux fut députée vers moi pour me charger de solliciter de monsieur Thiers l'autorisation de cet envoi. J'eus la satisfaction de pouvoir répondre que tout avait été prévu à ce sujet. Il ne manquait rien à l'illustre prisonnière, et je le savais mieux que personne, y ayant été employée.

Mais cela ne suffisait pas à un parti accoutumé à se repaître de niaiseries. Les *patronnesses* voulaient une souscription ayant un certain retentissement. On décida que la princesse ne devait pas porter des vêtements fournis par ses persécuteurs ; et je consentis à demander l'entrée à Blaye de ceux qu'on y voulait expédier.

Je l'obtins à grand'peine, et, pendant trois semaines, les salons légitimistes furent exclusivement occupés de cet envoi. Chacun ajoutait un petit symbole de zèle ingénieux et de dévouement spirituel à son offrande. Mais tout cela prenait un certain temps pendant lequel la recluse était forcée à porter ces chemises de Nessus si redoutées pour elle.

Ajoutons, en passant, que la princesse ne partageait apparemment pas les scrupules de ces personnes dévouées ; car, en quittant Blaye, elle a emporté non seulement les effets destinés à sa personne, mais encore les meubles les plus élégants de son appartement, disant qu'elle n'en trouverait pas d'aussi bien fabriqués à Palerme.

L'offrande des dames du faubourg Saint-Germain, on doit le comprendre, fut soumise à un rigoureux examen. Un livre de prières, par la largeur de ses marges, je crois, excita l'attention des personnes accoutumées à ces sortes de visites. Il était le don de madame de Chastellux. On y trouva, en effet, beaucoup d'écriture à l'encre sympathique, des assurances de fidélité éternelle, des conseils sur la conduite à tenir, des espérances de bouleversement prochain, etc.

La chose la plus importante était l'avis donné que toutes les promesses pécuniaires qui seraient faites par madame la duchesse de Berry pour gagner les gens dont elle était entourée, soit pour recouvrer la liberté, soit pour établir des communications au dehors, se trouveraient immédiatement acquittées.

Monsieur Thiers me vint raconter cette trouvaille, me témoignant assez d'humeur de ma persévérance à obtenir l'accomplissement d'une œuvre qui, je l'avoue, me semblait parfaitement insignifiante et dont le refus aurait fait crier à la persécution.

Je fus un peu déconcertée de l'aventure du livre. Heureusement, monsieur Thiers ne se souciait guère de se faire de nouvelles affaires et ne redoutait nullement les conspirations de ces dames ; il se calma et garda le silence sur sa découverte. Je ne pense pas que madame de Chastellux en ait été instruite, du moins ne lui en ai-je jamais parlé.

Cependant, l'ouverture des Chambres avait eu lieu, et mes prévisions de malheurs s'étaient justifiées : on avait tiré sur le Roi. C'est le commencement d'une détestable série de tentatives d'assassinat. Bergeron, qui s'échappa, fut enfin arrêté, jugé et acquitté d'un crime dont lui-même depuis s'est publiquement vanté.

Il professait les idées républicaines, mais la suite l'a montré trop vénal pour être à l'abri du genre de séduction que le parti carliste avait à sa disposition, et il était bien exaspéré dans ce moment.

Quoi qu'il en soit, dès la discussion de l'adresse, monsieur Thiers avait dû défendre son prédécesseur, monsieur de Montalivet, contre l'opposition de gauche pour la non-arrestation de madame la duchesse de Berry, et lui-même contre l'opposition de droite, pour son incarcération.

Monsieur Berryer, revenu de ses terreurs en voyant la longanimité si manifeste du gouvernement, fit une sortie violente sur ce que la liberté individuelle du citoyen français avait été violée en sa propre personne, sous le régime atroce de la mise en état de siège, et eut l'impudence de reprocher la détention arbitraire de madame la duchesse de Berry que le despotisme prétendait soustraire au jugement des tribunaux.

Monsieur Thiers répondit victorieusement à tous les arguments et obtint une forte majorité.

Il ne serait pas impossible, au surplus, que, dans des intérêts de parti ou dans la pensée de s'illustrer par l'éloquence d'une défense ne présentant à cette heure aucun danger pour lui, monsieur Berryer désirât sincèrement le scandale d'un procès. L'envie qu'il en témoignait, au reste, servait à en éloigner l'immense majorité des députés.

La prise d'Anvers, arrivée avant la fin de l'année, consolida le cabinet et lui donna la force dont il a vécu jusqu'au moment où lui-même s'est divisé ; mais ceci appartient à l'histoire.

Je reprends ma spécialité et retourne au commérage.

L'absence de mademoiselle de Kersabiec allait laisser madame la duchesse de Berry sans dame autour d'elle. Lui en nommer d'office semblait une aggravation à sa captivité. La Reine s'en préoccupait fort lorsqu'elle reçut de la duchesse de Reggio (la maréchale Oudinot), dame d'honneur de madame la duchesse de Berry, la demande d'aller rejoindre sa princesse.

Rien ne pouvait être plus désirable. Madame de Reggio joint à beaucoup d'esprit un tact exquis des convenances, et elle aurait maintenu les formes les plus dignes autour de la princesse. Celle-ci le savait bien, aussi refusa-t-elle d'accueillir la maréchale.

Elle désigna mademoiselle de Montaigne dont la famille éleva des difficultés. Madame de Gourgue s'offrit à son tour et fut repoussée.

Madame la duchesse de Berry et la comtesse Juste de Noailles, sa dame d'atour, se refusèrent mutuellement et simultanément.

On en était là de cette négociation, la Reine désirant vivement une dame sortable auprès de sa nièce sans oser s'en mêler ostensiblement et la princesse ne s'en souciant guère, lorsque je reçus une lettre de la comtesse d'Hautefort, alors chez elle en Anjou, me demandant, au nom de notre ancienne amitié, de supplier la Reine de l'envoyer à Blaye.

Elle s'engageait à ne prendre part à aucune intrigue, à ne conserver aucune correspondance au dehors, à ne recevoir aucune visite. Elle voulait uniquement se consacrer à alléger à la princesse, dont elle était dame, les longues heures de la captivité. Elle m'aurait une reconnaissance éternelle si je pouvais lui obtenir cette faveur.

Je lui répondis immédiatement combien j'appréciais et je comprenais ses sentiments et ses vœux. Ce qu'elle demandait n'était pas à la disposition de la Reine, mais sa lettre serait mise sous les yeux des personnes aptes à en décider.

En effet, j'en parlai à monsieur Thiers. Je lui dis, ce que je crois encore, madame d'Hautefort trop honnête personne pour manquer à ses engagements. La surveillance établie à Blaye, d'ailleurs, serait nécessairement exercée sur elle, et, avec l'intention où il m'assurait être de prodiguer les soins et les égards à l'auguste captive, lui-même devait désirer des témoins, sincères quoique hostiles, qui le pussent affirmer.

La lettre, lue en conseil, détermina à proposer madame d'Hautefort à madame la duchesse de Berry, en même temps, qu'on lui faisait savoir le refus de mademoiselle de Montaigne. Elle consentit froidement ; et je fus chargée d'informer madame d'Hautefort que les portes de la citadelle lui seraient ouvertes, à la condition de s'y rendre directement et sans passer par Paris.

Elle me répondit par des hymnes de reconnaissance et se mit en route sur-le-champ.

J'ai regret de n'avoir pas conservé cette correspondance : elle ne laisserait pas que d'être assez curieuse ; mais je ne m'avisais point en ce moment que madame d'Hautefort et moi nous faisions de la chronique, si ce n'est tout à fait de l'histoire. Je n'étais mue que par la pensée de l'obliger, le

plaisir d'être utile à madame la duchesse de Berry et la certitude de complaire aux vœux de la Reine.

J'ai lieu de croire que la personne de la comtesse d'Hautefort fut accueillie à Blaye tout aussi froidement que l'avait été l'offre de son dévouement, et qu'elle en fut très blessée.

On eut encore recours à moi pour obtenir de monsieur Thiers l'envoi d'une femme de chambre dont madame la duchesse de Berry souhaitait fort la présence. L'aventure du livre de prières le mettait en garde contre mes sollicitations et je le trouvai récalcitrant.

Cependant, à force de lui démontrer les avantages, que je croyais très réels, d'environner la personne de madame la duchesse de Berry de gens à elle, pouvant attester des bons procédés employés à son égard, je parvins à enlever son consentement, à la condition d'en garder le secret et même de communiquer un refus.

Quelques jours après, il m'écrivit de lui envoyer madame Hansler, sans lui laisser le temps de parler à personne. Un de mes gens l'alla chercher et la conduisit chez le ministre où il la laissa. Monsieur Thiers lui annonça que, si elle voulait aller à Blaye, il fallait partir sur-le-champ.

Après quelques hésitations et de nombreuses objections, elle se soumit. On la fit monter dans une calèche toute attelée de chevaux de poste, et elle se mit en route sous l'escorte d'un agent de police. Elle obtint, par concession, de passer chez elle pour y prendre des effets à son usage, soumis à l'inspection de son camarade de voyage.

Je ne m'attendais pas à un si brusque enlèvement, quoique monsieur Thiers m'eût énoncé la volonté de l'isoler des conseils de la coterie qui l'expédiait. Celle-ci, en effet, comptait bien endoctriner madame Hansler et avait réservé les avis les plus importants pour le dernier moment ; elle se trouva fort désappointée de ce départ improvisé et m'en sut très mauvais gré comme si c'était ma faute.

Les services que j'avais été à même de rendre dans ces circonstances me valurent, comme de coutume, un redoublement d'hostilité du parti henriquiniste. Je fus tympanisée dans ses journaux, et on répandit la belle nouvelle que j'allais épouser monsieur Thiers. J'étais fort au-dessus de m'occuper de ces sottises, et on ne réussit même pas à m'impatiser.

Tous les partis sont ingrats, et surtout celui-là qui s'intitule par excellence le *parti des honnêtes gens*. Au demeurant, le but où je tendais a été atteint. Car, à travers toutes les vociférations de la haine, de la colère, de la vengeance, personne n'a osé prétendre que la captive de Blaye ne fut pas traitée avec les égards qui lui étaient dus.

À peine madame la duchesse de Berry était-elle sous les verrous, que monsieur Pasquier se préoccupait des moyens de les lui faire ouvrir. Il n'en voyait la possibilité dans les circonstances données, que par une amnistie générale où elle serait comprise, et l'intérêt gouvernemental, encore plus que celui de la princesse, le décida à la conseiller dans une note remise au Roi.

Les cours de Blois, de Nantes, de Rennes, d'Aix, de Montauban, etc., allaient être appelées à juger les complices de Marie-Caroline et ne manqueraient pas de réclamer sa présence. Ce serait une première difficulté d'avoir à la refuser. Ne devait-on pas craindre (et cela est effectivement arrivé) que l'absence de la principale accusée ne fît acquitter tous les inculpés ?

Or, ces acquittements, quoique purement de fiction légale, seraient exploités comme un encouragement national par le parti légitimiste ; la voix du juré, pour le coup, serait proclamée la voix du pays. Tandis qu'en publiant une amnistie, fondée sur le point de vue de la guerre civile vaincue et de l'Ouest pacifié par l'éloignement et la dispersion des chefs, on évitait ce danger, en se plaçant dans la meilleure et la plus généreuse attitude.

D'ailleurs, ajoutait monsieur Pasquier, si on ne profitait pas de ce moment, quand pourrait-on terminer une captivité qui serait toujours une source de peines et d'inquiétudes pour la famille royale ? Ce ne pourrait être lorsque l'acquittement des autres accusés aurait donné une sorte de bill d'indemnité à madame la duchesse de Berry, et nulle circonstance favorable n'était à prévoir.

Cette note, lue au conseil, y trouva peu de faveur ; moins accoutumés aux scrupules de la magistrature, les ministres ne voulurent pas admettre la possibilité de voir les complices de la princesse, gens si évidemment, si palpablement coupables, innocents.

Peut-être aussi la connaissance qu'avait monsieur Thiers de la répugnance de monsieur Pasquier à voir l'arrestation de madame la duchesse de Berry lui faisait-il croire à une prévention personnelle, dans cette circonstance, et attacher moins d'importance à son opinion, d'autant qu'à l'occasion de pétitions, dont les unes demandaient que la princesse fût mise en jugement, les autres qu'elle fût rendue à la liberté, le ministre obtint des Chambres un vote approbatif des mesures qu'il avait adoptées.

Les assises de Montauban, où l'on devait juger les passagers et l'équipage du *Carlo Alberto*, exigeant la comparution du comte de Mesnard, il dut quitter Blaye. Madame la duchesse de Berry ne témoigna aucun chagrin de son départ, mais elle fut vivement contrariée de le voir remplacé par le comte de Brissac, son chevalier d'honneur.

Celui-ci, très dévot et rigide dans ses mœurs, n'était nullement agréable à la princesse qu'on n'avait pas consultée pour accepter la proposition faite par lui de remplacer monsieur de Mesnard, et elle le reçut encore plus mal que madame d'Hautefort.

Toutes les préférences étaient alors pour monsieur Chousserie, colonel de gendarmerie. Il l'avait accompagnée de Nantes, où il avait aidé à sa capture, et commandait à Blaye. De longues conversations, d'éternels tête-à-tête s'établissaient entre eux, au point que les témoins en étaient étonnés et parfois scandalisés.

Le colonel Chousserie a raconté postérieurement qu'il était dans la confidence de son état et avait pris l'engagement de faire disparaître l'enfant sans qu'il en fût autrement question.

Selon lui, la difficulté de cacher cette aventure à monsieur de Mesnard la préoccupait beaucoup ; et c'est pour cela qu'elle avait vu son départ avec tant de satisfaction. L'arrivée de monsieur de Brissac pourtant avait fort tempéré sa joie.

En apprenant l'intimité journallement croissante entre le commandant et sa prisonnière, monsieur Thiers conçut des inquiétudes et se décida à le faire changer. Il consulta monsieur Pasquier, devant moi, sur la convenance de le faire remplacer par un de nos amis communs, le colonel de Lascours, beau-frère du duc de Broglie.

Les cris que nous jetâmes l'un et l'autre avertirent monsieur Thiers des objections à faire à un pareil emploi que lui regardait comme une faveur. Assurément monsieur de Lascours aurait refusé une si maussade commission. Mais nous fûmes très étonnés de la savoir acceptée par le général Bugeaud, député assez influent, bon officier, homme d'honneur et d'esprit, mais ayant l'épiderme suffisamment calleuse pour ne point souffrir de tout ce que le métier dont il se chargeait présentait d'odieux.

Depuis quelque temps déjà les rapports du colonel Chousserie annonçaient la princesse très souffrante. Les lettres de madame d'Hautefort et de monsieur de Brissac parlaient d'une toux opiniâtre et d'un grand amaigrissement. Elle ne se plaignait pas, mais ses forces diminuaient.

L'inquiétude gagna le cabinet. Monsieur Pasquier ne négligea rien pour l'exploiter, d'autant plus qu'il la partageait.

Dans une nouvelle note remise au Roi, il rappela que la mère, l'archiduchesse Clémentine, était morte poitrinaire peu de temps après la naissance de madame la duchesse de Berry. Il observa combien les fatigues d'une vie aventureuse, qui avait dû exposer la princesse aux intempéries des saisons, étaient propres à développer le germe de cette maladie héréditaire. Il insista sur le fatal effet que produirait sa mort dans les murs de Blaye. Les contemporains établiraient et la postérité croirait que sa vie y aurait été sacrifiée.

Cette note donna lieu à une discussion en conseil, à la suite de laquelle deux médecins de Paris, les docteurs Orfila et Auvity, furent expédiés à Blaye.

Leur rapport officiel, inséré au *Moniteur*, se trouva satisfaisant sur l'état de la poitrine et les conditions sanitaires du séjour de la citadelle. Leurs propos confidentiels exprimèrent la pensée d'une grossesse assez avancée. Toutefois, la princesse avait éludé les observations qui l'auraient tout à fait constatée.

C'est le premier soupçon que le gouvernement en ait eu ; car on a vu que ceux conçus par monsieur Thiers, avant l'arrestation de madame la duchesse de Berry, s'étaient entièrement dissipés ; et, au fond, cette grossesse était si peu avancée au mois d'octobre que les confidents les plus intimes en pouvaient seuls être instruits.

Le docteur Guitrac, de Bordeaux, avait été appelé auprès de la princesse par le colonel Chousserie. On lui savait les opinions carlistes les plus exaltées. Il était, selon toutes les probabilités, dans leur confiance et aurait prêté assistance au moment opportun.

Le triste secret, renfermé jusque-là dans les murs de Blaye, ne tarda pas longtemps à être divulgué. Je ne sais d'où vinrent les indiscretions ; mais les petits journaux commencèrent une série de plaisanteries dont les partisans de la princesse se tinrent pour justement offensés.

Il s'ensuivit un nombre considérable de duels. Une légion de *chevaliers français* se forma pour défendre la vertu de Marie-Caroline envers et contre tous. Un de mes cousins, le comte Charles d'Osmond, se battit avec le rédacteur du *Corsaire*. Cette manie gagna les provinces ; on olindait partout. Il fallut que le gouvernement et les chefs des différents partis s'interposassent pour mettre un terme à ces sanglantes prouesses.

Le rapport du docteur Orfila, d'une part, et ceux de Blaye, qui continuaient à représenter madame la duchesse de Berry comme très souffrante, de l'autre, décidèrent un nouvel envoi de médecins.

Les réclamations des carlistes furent d'autant plus violentes et insultantes sur l'infamie d'avoir mis au monde monsieur Dubois (chirurgien des plus habiles, mais connu comme ayant accouché l'impératrice Marie-Louise) qu'eux-mêmes furent induits en erreur par leurs propres agents.

Le docteur Guitrac, que la commission venue de Paris s'associa, se trouvait dans le secret de la grossesse ; mais, ayant mal interprété les réponses de la princesse et de sa femme de chambre, madame Hansler, qu'il ne put interroger en particulier, il crut le danger conjuré par quelque accident ; et, à son retour à Bordeaux, il affirma les bruits répandus sur la grossesse de madame la duchesse de Berry entièrement faux et parfaitement calomnieux.

Sur cette assurance, monsieur Ravez, ami intime du docteur, publia la ridicule protestation où il répond *sur sa tête* de la *vertu de Madame*. Tout le parti reprit une complète sécurité et un redoublement de violence.

Le duc de Laval, le duc de Fitzjames, le comte de La Ferronnays, écrivirent de Naples pour demander à remplacer madame la duchesse de

Berry *dans les cachots* et lui servir d'otages. Otages de quoi ? Ils ne l'expliquaient pas.

Cela me rappela qu'avant de partir pour aller passer l'hiver à Naples, où la colonie des mécontents français menait bonne et joyeuse vie, dansant au bal et jouant la comédie, le duc de Laval m'avait dit : « Ne vous y trompez pas, chère amie, nous entrons dans les temps héroïques. »

Tout le monde jouait au roman historique avec d'autant plus de zèle que c'était sans danger. Sir Walter Scott avait remis les propos chevaleresques à la mode, aussi bien que les meubles du moyen âge ; mais les uns et les autres n'étaient que de misérables imitations.

Les lettres de madame d'Hautefort devenaient plus gênées, moins explicites ; un profond mécontentement y perçait parfois ; et pourtant le parti carliste, fort des paroles du docteur Guitrac, demeurait en sécurité.

Le gouvernement, en revanche, éclairé par les autres médecins et les rapports du général Bugeaud, ne formait guère de doutes sur l'état de la princesse.

La brochure de monsieur de Chateaubriand, dont j'avais entendu lire quelques passages manuscrits (*Mémoire sur la captivité de madame la duchesse de Berry*), avait produit une assez grande sensation, occasionné des manifestations bruyantes et forcé l'autorité à la saisir.

La phrase qui la terminait : « Madame, votre fils est mon roi », était devenue comme une sorte de mot d'ordre pour le parti. Un certain nombre de jeunes gens venaient la crier dans la cour de monsieur de Chateaubriand et la répétaient en toast dans les banquets où l'héroïne de Nantes était célébrée.

Les journaux carlistes rendaient un compte exagéré de ces événements, et il avait fallu sévir, malgré soi, contre des actes si publiquement hostiles au gouvernement établi.

Monsieur de Chateaubriand fut acquitté, par respect pour son nom, à la suite d'un discours habile, digne et modéré de sa part, et d'une plaidoirie fort ampoulée de monsieur Berryer où l'avocat se remarquait bien plus que l'homme d'État. Mais ce triomphe fut cruellement empoisonné ; car, ce jour-là même, le *Moniteur* contenait la déclaration faite par madame la

duchesse de Berry d'un mariage secret. Personne n'en fut dupe et le parti s'en trouva atterré.

Je me souviens d'avoir assisté la veille à un grand dîner chez le baron de Werther, ministre de Prusse. Nous étions une quarantaine de personnes, la plupart assez bien informées pour savoir la nouvelle reçue par le gouvernement à la fin de la matinée ; mais aucune ne se souciait d'en parler la première.

Je ne pense pas qu'il y eut dix paroles échangées avant de se mettre à table. Il régnait dans ce salon une sorte de honte générale, mêlée à la tristesse.

Pendant le dîner, chacun chuchota avec son voisin, et, en sortant de table, on s'abordait en se demandant, sans autre commentaire, si *cela serait*, en effet, dans le *Moniteur* du lendemain.

La pudeur publique y répugnait, car tout le monde lisait le mot de grossesse à la place de celui de mariage ; mais madame la duchesse de Berry avait exigé la publicité de sa déclaration.

Quoique réelle, notre consternation n'approchait pas de celle de la Reine. Je la vis le matin et la trouvai désolée. Affligée comme parente, elle se sentait encore atteinte et comme reine et comme princesse et comme dame et comme femme : elle joignait les mains et pliait la tête.

Pour elle, la surprise était jointe au chagrin. Les ministres, ni le Roi, n'avaient jamais osé lui parler des soupçons qu'on avait conçus. Accoutumée aux infâmes propos des journaux, elle n'y avait fait aucune attention sérieuse ; et même, monsieur le duc d'Orléans ayant, quelques jours avant, hasardé une allusion à ce sujet, sa mère, si douce pour lui habituellement, l'avait traité avec une très grande sévérité. Le coup qui la frappait lui était imprévu.

J'osai m'étonner et regretter que madame la duchesse de Berry n'eût pas eu recours à elle dans son malheur.

« Ah, ma chère, que ne l'a-t-elle fait !... Ils auraient dit ce qu'ils auraient voulu mais rien ne m'aurait empêchée d'aller la soigner moi-même si on n'avait pas voulu la mettre à l'abri de cette honte !... Après tout, c'est la fille de mon frère !... et encore, c'est de Blaye que je m'occupe le moins ; mais cette pauvre Dauphine ! Oh, mon Dieu, cette pauvre Dauphine si pure,

si noble, si sensible à la gloire ! quelle douleur, quelle humiliation ! voir salir ses malheurs ! Ah ! je sens tout ce qu'elle souffre, mon cœur en saigne, et je n'ose pas même le dire ! »

Les larmes de la Reine coulaient abondamment.

Elle ne se faisait aucune illusion sur ce prétendu mariage. Je sais pourtant que, malgré la promesse donnée de ne plus se mêler du sort de madame la duchesse de Berry, elle essaya de tirer de cette déclaration qui de droit annulait les prétentions à la Régence un argument pour solliciter l'ouverture immédiate des portes de Blaye.

Mais la Reine avait contre elle le cabinet, monsieur le duc d'Orléans, je suis fâchée de l'avouer, madame Adélaïde et même le Roi qu'on avait enfin persuadé, et elle ne put rien obtenir. Je l'en ai vue tout à la fois désolée et courroucée.

On lui objectait qu'à peine rendue à la liberté madame la duchesse de Berry nierait son mariage apocryphe, prétendrait sa déclaration arrachée par la violence, affirmerait le bruit de sa grossesse inventée, répandu, accrédité par le cabinet des Tuileries, le traiterait de fable infâme, trouverait le moyen d'accoucher dans un secret dont personne ne serait dupe mais où tout son parti l'assisterait, et enfin que, pour mettre à couvert l'honneur impossible à sauver de la princesse, on compromettrait celui du Roi et du gouvernement français.

Tout cela se pouvait dire, quoique à tort selon moi. La Reine, accoutumée à céder, se soumit. Ce ne fut pas sans combats et elle en conserva une tristesse profonde pendant longtemps.

Je reviens à Blaye. Ici, on le comprend, je suis nécessairement livrée aux conjectures ; mais j'ai lieu de croire qu'il y avait eu un malentendu entre la princesse et ses confidents, les communications ne pouvant être ni fréquentes, ni faciles, ni peut-être très explicites. Elle croyait avoir reçu le conseil de donner une grande publicité à une déclaration qu'on lui présentait au contraire comme une révélation secrète à confier dans un cas extrême.

Les carlistes ont avancé et soutenu que l'aveu de son état avait été fait par elle à la Reine et qu'elle avait réclamé son assistance, avant de faire

cette déclaration de mariage. Cela est positivement faux de tous points, comme je viens de l'attester.

Madame la duchesse de Berry n'attachait pas une grande importance à la situation où elle se trouvait, et elle aurait cru déroger bien davantage à ses idées d'honneur en demandant la protection de la Reine.

J'ai été bien souvent étonnée que, poussée par la honte d'une position qui conduit fréquemment une servante d'auberge à se noyer dans un puits plutôt qu'à la voir divulguée, madame la duchesse de Berry, à laquelle on ne peut refuser un courage peu ordinaire et dont les idées religieuses ne lui faisaient certainement pas obstacle, n'ait pas préféré se précipiter du haut de ces remparts de Blaye où elle se promenait chaque jour, léguant ainsi à son parti une noble victime à venger, à ses ennemis un malheur irréparable à subir et se plaçant au premier rang dans le cœur de ses enfants aussi bien que sous le burin de l'histoire ; car personne n'aurait osé prendre l'odieux de proclamer le motif réel de son désespoir.

Je crois que, tout simplement, elle n'avait pas compris l'énormité de sa chute. Elle n'attachait aucun prix à la chasteté ; ce n'était pas sa première grossesse clandestine. Elle croyait les princesses en dehors du droit commun à cet égard et ne pensait nullement que cet incident dût influencer sur son existence politique d'une façon sérieuse.

Elle s'était même persuadée qu'en annonçant un mariage quelconque elle s'ouvrirait les portes de la citadelle et se promettait bien de ne donner aucune suite à ce mensonge, quitte à le qualifier de ruse de guerre.

Quoi qu'il en soit, un jour où le général Bugeaud, qu'elle cajolait fort depuis quelque temps, entra chez elle pour lui rendre ses hommages quotidiens, elle se jeta inopinément dans ses bras, fondant en larmes et criant à travers ses sanglots : « Je suis mariée, mon père, je suis mariée. »

Le général parvint à la calmer ; et alors, cette personne, si noble et si digne à Nantes, se donna la peine de jouer à Blaye une véritable scène de proverbe, semblant toujours au moment de révéler le nom de cet époux si chéri et pourtant toujours arrêtée par la crainte de lui déplaire en le nommant sans sa permission.

Elle donnait à entendre que c'était une alliance parfaitement sortable. De nouvelles réticences y laissaient presque entrevoir un caractère politique ;

puis, s'apercevant qu'elle dépassait le but, elle revenait à l'amour, l'amour passionné, irrésistible.

Bugeaud, bon homme dans le fond, avait commencé par être ému ; mais ces tergiversations l'empêchèrent d'ajouter foi à ses paroles : il y vit une scène montée à l'avance.

Cependant, lorsque la princesse demanda à faire la déclaration de son mariage, à la condition qu'elle serait immédiatement insérée au *Moniteur*, il lui répondit que le nom de l'époux était indispensable à la validité du document. Elle s'y refusa obstinément.

La pauvre femme aurait été bien empêchée à le fournir, car ce mari postiche n'était pas encore découvert.

Madame la duchesse de Berry chargea monsieur Bugeaud de faire sa triste confidence à madame d'Hautefort et à monsieur de Brissac. Était-ce un moyen de mettre leur responsabilité à l'abri, ou bien avait-elle, en effet, gardé le silence envers eux jusque-là ? Je ne sais, mais ils montrèrent plus de chagrin que de surprise.

Il est positif que, dans le même temps, monsieur de Mesnard s'exprimait à Montauban, où le procès dit du *Carlo Alberto* le retenait encore, dans des termes qui ne permettaient pas de le croire instruit de l'état de madame la duchesse de Berry, et la déclaration de mariage le jeta dans le désespoir.

Déjouée dans la pensée d'être aussitôt remise en liberté et le gouvernement annonçant le projet de lui laisser faire ses couches à Blaye, il paraît que la princesse se plaignit amèrement à ses confidents du mauvais conseil qu'on lui avait donné ; mais elle ne dissimula plus sa grossesse et bientôt fit demander à Deneux, son accoucheur attitré, de se rendre auprès d'elle.

Elle continua à entretenir le général Bugeaud, avec lequel elle s'était mise sur le ton de la familiarité la plus grande, des mérites de son mari, de l'amour qu'elle lui portait ; et, quoiqu'il sût que, dans son plus intime intérieur, elle se riait de la crédulité qu'elle lui supposait, les bontés des grands ont une telle fascination qu'il en était séduit.

Tandis que le premier acte de cette comédie se jouait à Blaye, le second se préparait à la Haye.

Le goût de l'intrigue et celui de l'argent, si chers à tous deux, y avaient réuni en fort tendre liaison monsieur Ouvrard et madame du Cayla. Ils étaient auprès du roi Guillaume les agents de madame la duchesse de Berry.

Ouvrard s'occupait de l'emprunt dont Deutz avait révélé le projet, et madame du Cayla cherchait à prendre sur le vieux roi de Hollande la même influence exercée naguère sur le roi Louis XVIII.

J'ignore si elle reçut ou si elle se donna la commission de trouver un mari pour Marie-Caroline ; mais il est certain qu'elle en a eu tout le mérite.

Monsieur de Ruffo, fils du prince de Castelcicala, ambassadeur de Naples à Paris, se trouvait de passage à la Haye dans ce moment. Toute sa famille, et lui-même, étaient fort attachés à madame la duchesse de Berry. Le jeune Ruffo lui avait fait sa cour à Massa.

La comtesse du Cayla, considérant les termes de la déclaration faite à Blaye, s'avisa que ce serait là un mari possible, et, dans un long tête-à-tête, elle employa toutes ses plus habiles insinuations à préparer monsieur de Ruffo, à accepter cet emploi.

Elle réussit du moins à se faire comprendre ; car, à peine rentré à son auberge, il fit ses paquets, demanda des chevaux et, le lendemain matin, la négociatrice désappointée apprit qu'il s'enfuyait à grande course de la Haye.

Cependant le temps pressait. Loin de prendre la déclaration de Blaye comme une *ruse de guerre*, le roi Charles X exigeait que le frère de ses petits-enfants eût un père avoué et nommé. Sa colère n'épargnait pas les épithètes offensantes à la mère.

Madame la Dauphine était tombée dans le désespoir à la nouvelle de cette honte de famille si solennellement publiée. Elle savait dès longtemps l'inconduite de sa belle-sœur, mais ce scandale historique ne lui en était pas moins cruel. Elle aussi réclamait un mariage.

Il n'y avait donc pas à reculer ; et, sans y regarder de si près, madame du Cayla mit la main sur un attaché à la légation de Naples, jeune homme de belle figure, de haute naissance, mais fort débauché et perdu de dettes.

Tel que le voilà, le comte Lucchesi était patemment à la Haye depuis dix-huit mois et ne s'en était pas absenté vingt-quatre heures ; toutes les

légations européennes accréditées en Hollande pouvaient en faire foi. Mais madame du Cayla ne s'arrêta pas à ces considérations secondaires. Elle fit de belles phrases à monsieur de Lucchesi sur un si admirable dévouement à la sœur de son souverain, la postérité n'aurait pas assez d'éloges à lui donner, d'autels à lui dresser...

Puis survint Ouvrard, avec les arguments irrésistibles de don Basile, et cent mille écus décidèrent le comte Hector de Lucchesi-Palli, fils du prince de Campoforte, à mettre son nom à la merci des intrigants qui le lui avaient acheté ; car, à cet instant, on pensait peu à sa personne.

Le parti carliste, d'abord écrasé par la chute de son héroïne, ne s'était pas trompé au sens de la *déclaration* et n'avait pas même cherché à l'expliquer autrement que nous ; mais, se relevant petit à petit, il voulut faire une énigme de ce qui n'était que trop clair.

Les uns l'annonçaient une ruse de guerre inventée par la princesse, d'autres la niaient absolument, un certain nombre la proclamaient imposée par la violence matérielle ; mais tous étaient d'accord pour supposer cette révélation arrachée par ce qu'ils nommaient des *tortures morales*.

On faisait mille contes à ce sujet. Il est positif cependant qu'elle a été entièrement spontanée. Personne n'en a été plus surpris que le général Bugeaud, si ce n'est le ministère. Madame la duchesse de Berry ne l'a jamais nié en aucun temps.

Je crois bien, à la vérité, que, si elle avait espéré trouver dans monsieur Bugeaud la même assistance clandestine que dans monsieur Chousserie, elle l'aurait préféré, et encore cela est-il douteux.

J'ai vu soutenir à de fort belles dames qu'elles auraient constamment refusé tout aveu et seraient accouchées en criant à tue-tête : « C'est une atroce invention de mes bourreaux... je ne suis pas grosse... » Mais cet excès d'impudence est plus facile à rêver qu'à mettre en action.

D'ailleurs, madame la duchesse de Berry, je l'ai déjà dit, n'attachait pas une très grande honte à un événement qui n'était pas nouveau pour elle et dont les exemples se rencontraient dans sa propre famille.

De plus, elle entendait être convenablement soignée, témoin le souci pris par elle-même d'appeler Deneux, qui exigea un ordre de sa main, et, dans ce but, elle se serait sans doute décidée à faire confidence de son état au

général Bugeaud, comme elle l'avait fait au colonel Chousserie, à la dernière extrémité. Mais j'ai lieu de croire, je le répète, qu'un conseil venu du dehors et mal compris par elle l'entraîna à exiger la publicité d'une déclaration dont le modèle lui avait été envoyé, mais qui devait rester enfouie dans les murs de Blaye avec le triste secret qui s'y renfermait.

Aucun des partisans les plus dévoués de la princesse ne prenait au sérieux ce prétendu mariage, ni ne songeait à l'invoquer pour excuse. À la vérité, en ôtant toute chance possible de régence à Marie-Caroline, il lui enlevait son existence politique et les contrariait encore plus que la grossesse que, cependant, tout en y croyant parfaitement, ils s'étaient repris à nier, partant de ce principe que les gens capables de la proclamer devaient l'avoir inventée.

Lorsqu'on leur représentait que la déclaration parlait uniquement du mariage, plus sincères en cela qu'il ne leur est ordinaire, ils s'écriaient : « Ah bah, le mariage !... »

Un jour madame de Châtenay entra chez moi en riant :

« Je viens de rencontrer madame de Colbert au coin de votre rue, me dit-elle, vous savez que, malgré notre liaison d'enfance, elle me tient rigueur pour mes *mauvaises opinions* ; aujourd'hui elle m'a arrêtée. « J'espère, ma chère, que vous n'êtes pas de ceux qui croient à cette abominable invention contre madame la duchesse de Berry ? »

« — Hé, bon Dieu, j'aimerais fort à n'y pas croire, mais que voulez-vous, elle l'avoue elle-même ; on dit qu'elle a mandé Deneux... »

« — C'est un mensonge ! c'est une horreur ! c'est votre horrible gouvernement qui dit cela. » Tandis qu'elle se répandait en invectives contre le Roi, les ministres, la famille royale et tous leurs adhérents, et que j'attendais avec impatience un instant de répit pour m'esquiver, un cabriolet passe où était monsieur de Mesnard, qui nous salue. Madame de Colbert, changeant tout à coup de texte, s'écrie : « Ah ! l'infâme, ah ! le scélérat, je voudrais l'étrangler de mes propres mains, le misérable ! » et se retournant vivement à moi... « C'est lui qui l'a fait, ce malheureux enfant ! »

« — Je vois que vous y croyez et que vous en savez plus que moi, ma chère. »

« Madame de Colbert, un peu décontenancée, m'a souhaité le bonjour, nous nous sommes séparées à votre porte et voilà, dit madame de Châtenay en achevant son récit, ce qui me faisait rire. »

Madame de Colbert ne manquait pas d'esprit ; mais elle était fort passionnée et représentait assez exactement les extravagances de son parti.

J'ignore de quelle façon madame la duchesse de Berry fut informée du nom de son prétendu mari. Elle avait certainement des moyens de correspondance occultes.

Aussi, le 10 mai 1833, monsieur Deneux fit par son ordre, en sa présence, et devant des témoins officiels, la présentation d'un enfant du sexe féminin, né en légitime mariage de Marie-Caroline, duchesse de Berry, et de Hector, comte de Lucchesi-Palli des princes de Campoforte.

Ce fut la première révélation donnée de ce nom. La princesse en avait gardé le secret et ses entours, aussi bien que ses plus dévoués partisans, l'apprirent avec le public. On alla aux informations, et bientôt le rire simultané de toute l'Europe accueillit la paternité postiche d'un homme qui n'avait pas quitté la Haye depuis deux ans.

Probablement madame la duchesse de Berry ignorait cette circonstance. En tout cas, elle affectait une grande satisfaction de son choix. Lorsqu'on lui annonça le sexe de son enfant : « Ah ! j'en suis bien aise, dit-elle, mon bon Lucchesi désirait beaucoup une fille ; cela lui fera plaisir. »

Madame d'Hautefort et monsieur de Brissac refusèrent de signer le procès-verbal rédigé en leur présence. La princesse leur en sut extrêmement mauvais gré. Au reste, elle était fort mal avec eux depuis longtemps.

En s'enfermant à Blaye auprès d'elle, ils croyaient avoir à soigner de plus nobles infortunes et ne dissimulaient pas leur mécontentement, accru encore par la légèreté des propos de la princesse et son étrange familiarité avec les officiers de la petite garnison du château.

Toutefois, madame d'Hautefort se résigna à écrire, sous la dictée de madame la duchesse de Berry, quelques lettres où, en annonçant la naissance de la petite Rosalie, elle représentait la maison de Lucchesi-Palli comme tellement illustre et le comte Hector comme si personnellement distingué qu'en vérité tout l'honneur de l'alliance se trouvait pour la fille des rois.

Cette maladresse augmenta l'hilarité des malveillants et la tristesse des gens qui désiraient jeter un voile sur cette déplorable aventure.

On ne s'occupa plus à Blaye qu'à hâter le rétablissement de la princesse. Elle eut la promesse d'être reconduite en Sicile dès que sa santé le permettrait. La première pensée avait été de la diriger sur Trieste, mais le roi Charles X refusait positivement de la recevoir. Il devenait plus opportun alors de la remettre aux mains de son frère. On négocia à cet effet avec lui ; il n'en voulait pas à Naples mais l'accepta en Sicile.

Madame d'Hautefort et monsieur de Brissac prétextèrent des affaires personnelles pour ne la point accompagner ; elle-même s'en souciait peu. N'ayant pas encore compris à quel point elle était déçue, elle demanda de nouveau mademoiselle de Montaigne en promettant de la garder auprès d'elle ; celle-ci se trouva d'accord avec sa famille, cette fois, pour refuser.

Madame la duchesse de Berry, dont les correspondances étaient parfaitement libres maintenant, s'adressa à la princesse Théodore de Bauffremont et lui écrivit en l'engageant à venir assister à Palerme à ces fêtes de la sainte Rosalie dont elle lui avait si souvent parlé.

Madame de Bauffremont hésita à se rendre à une demande si singulièrement rédigée. Cependant, elle avait été tellement avant dans toute cette intrigue politique et sa réputation de femme était si bien établie qu'elle consentit à deux conditions : son mari serait du voyage et, loin de s'arrêter à Palerme, madame la duchesse de Berry se rendrait directement en Bohême où tous deux l'escorteraient.

Monsieur de Mesnard, acquitté par le jury de Montauban, comme tous les passagers du *Carlo Alberto*, et que nous venons de voir courant très librement les rues de Paris, remplaça monsieur de Brissac à Blaye.

Quoique fort irritée de sa naissance, madame d'Hautefort, très bonne personne dans le fond, montrait de l'intérêt à la petite Rosalie et la mère en raffolait. La scène changea à l'arrivée de madame de Bauffremont ; celle-ci la traita du haut de son mépris, ne daignant pas la regarder.

Monsieur de Mesnard ne cachait pas la répulsion qu'elle lui inspirait, et madame la duchesse de Berry s'en occupa beaucoup moins.

Le curieux de l'aventure, c'est que la pauvre madame d'Hautefort fut accueillie par tout le parti carliste avec la plus excessive malveillance. Dans

sa province d'Anjou, les portes lui furent presque fermées et, l'hiver suivant, elle eut la naïveté de me faire dire, par un ami commun, qu'elle n'osait pas venir chez moi dans la crainte d'accréditer le bruit répandu qu'elle était *vendue au gouvernement*.

Malgré l'étrange rôle qu'elle nous faisait jouer par là, à toutes deux, cela m'a paru si ridiculement absurde que j'ai toujours négligé de m'en fâcher. J'ignore, au reste, ce qu'on lui reprochait ; mais il n'y a pas d'invention saugrenue dont les exaltés du parti carliste ne soient capables.

Le 9 juin 1833, madame la duchesse de Berry s'embarqua à bord de la frégate l'*Agathe*, avec sa fille, le prince et la princesse Théodore de Bauffremont et le comte de Mesnard.

À son instante prière, le général Bugeaud consentit à l'accompagner ; il manda à Paris ne pouvoir refuser cette marque d'amitié à toute l'affection filiale qu'elle lui montrait. Il avait la bonhomie d'y croire ; son erreur ne fut pas de longue durée.

Dès que les côtes eurent suffisamment disparu pour ne plus laisser chance de retour, la princesse changea de procédés, et, parvenue en rade de Palerme, elle ne daigna pas prendre congé de lui sur le vaisseau, ni l'inviter à la venir voir à terre.

Bugeaud avait innocemment pris au positif les protestations de Marie-Caroline de le considérer *comme un père*. Il fut outré, et courroucé surtout du maussade voyage entrepris par pur zèle à sa suite. Il écrivit ici des lamentations sentimentales sur l'ingratitude de madame la duchesse de Berry qui ne laissèrent pas d'être fort divertissantes.

Il fallait un grand fonds d'ignorance des princes, de la Cour et du monde en général pour croire sincères les cajoleries dont on le comblait à Blaye, et, il faut en convenir, madame la duchesse de Berry, n'avait pas de motif pour aimer à s'entourer des témoins du triste séjour qu'elle y avait fait.

Sa gaieté, au reste, ne se démentit pas un instant pendant tout le voyage. Son unique préoccupation était la crainte de manquer à Palerme les fêtes de sainte Rosalie ; elle y avait assisté dans son enfance et en conservait un très vif souvenir.

La faveur de la petite Rosalie allait toujours en décroissant ; mais elle fut entièrement mise de côté lorsque le père qu'on lui avait inventé, et que

madame la duchesse de Berry ne s'attendait pas à trouver en Sicile, se présenta à bord de l'*Agathe*.

Ce pauvre petit enfant, repoussé de tout le monde, est mort bientôt après à Livourne, chez un agent d'affaires où on l'avait déposé comme un paquet également incommode et compromettant.

Je ne sais si le nom du véritable père demeurera un mystère pour l'histoire, quant à moi, je l'ignore. Faut-il en conclure, ainsi que monsieur de Chateaubriand me répondait un jour où je l'interrogeais à ce sujet : « Comment voulez-vous qu'on le dise, elle-même ne le sait pas ! »

Une véritable séide de la princesse (je puis aussi bien la nommer, madame de Chastellux), dans un premier accès de colère contre elle, me tint à peu près le même langage : « Figurez-vous, ma chère, me dit-elle, qu'elle a eu l'incroyable audace d'oser qualifier ce misérable enfant d'*enfant de la Vendée* !... en un sens elle a raison... », ajouta-t-elle plus bas.

Les grandes fureurs assoupies, le mot d'ordre fut donné et le parti carliste s'y soumit merveilleusement d'accorder les tristes honneurs de cette paternité à monsieur de Mesnard ; Les anciennes relations qu'on lui supposait avec la princesse leur rendaient, je ne sais pourquoi, cette version moins amère.

Charles X sembla l'accréditer en témoignant une grande animadversion au comte de Mesnard et en lui défendant obstinément sa présence, ce qui, pour le dire en passant, était une gaucherie dès qu'il feignait d'admettre l'authenticité du mariage.

En Bretagne, personne ne croyait à monsieur de Mesnard ; l'opinion la plus généralement admise désignait l'avocat Guibourg. Deux hommes également bien placés pour être des mieux informés m'ont nommé l'un, monsieur de Charette, l'autre, un fils du maréchal Bourmont. Peut-être le temps révélera-t-il ce honteux secret ; personne jusqu'ici n'a réclamé une si triste célébrité.

Le départ de France de madame la duchesse de Berry fut un grand soulagement pour tout le monde. Les gens de son parti ne fixaient pas volontiers leur vue sur Blaye, et ceux qui tenaient au gouvernement pouvaient sans cesse y redouter une catastrophe.

On le fit suivre très promptement par la levée de l'état de siège dans les provinces de l'Ouest. C'était, de fait, une amnistie ; mais, comme elle arrivait à la suite des jugements d'acquittement simultanément rendus par les divers tribunaux envers tous les accusés politiques, on n'en sut aucun gré au gouvernement et cela passa pour un signe de faiblesse.

Je puis me tromper, mais je crois encore que la déportation de madame la duchesse de Berry en Bohême au moment de son arrestation et l'amnistie, déclarée en même temps, auraient placé le trône nouveau sur un meilleur terrain.

Sans doute, madame la duchesse de Berry serait restée un chef de parti pour quelques imaginations exaltées et un certain nombre d'intrigants. Toutefois, on venait d'avoir la mesure de ce qu'il était en sa puissance d'accomplir dans les circonstances les plus favorables pour elle. Cela n'était pas bien formidable, et la longanimité du gouvernement, la générosité du Roi auraient ramené beaucoup de gens qui ne demandaient qu'un prétexte pour rester tranquilles.

On savait le roi Charles X et madame la Dauphine peu disposés à encourager les entreprises de madame la duchesse de Berry. Une fois à Prague, et il était facile d'exiger qu'elle y arrivât, elle serait retombée dans leur dépendance et aurait été forcée à plus de sagesse.

Il faut le reconnaître, d'ailleurs, les prévisions les plus sagaces ont un terme. Il était impossible d'imaginer que la captive jouerait si obstinément le jeu de ses adversaires ; mais, je dis plus, en eût-on eu parole, il aurait été plus habile, à mon sens, de ne s'y point exposer ; car, pour le léger avantage de perdre un chef en jupes, dont l'événement a montré, du reste, toutes les faiblesses, on a accumulé beaucoup de haines et de reproches légitimes sur des têtes royales. Dans un temps où le manque de respect pour les personnes et pour les choses se trouve une des grandes difficultés du pouvoir, on s'est plu à traîner dans la boue une princesse que son rang et quelques qualités brillantes devaient tenir à l'abri de l'insulte du vulgaire.

On a fait répéter, avec une apparence de vérité, comment les familles royales étalaient sans honte les plaies que les familles bourgeoises cachaient avec soin et comment les haines politiques l'emportaient dans leur cœur sur les liens de la parenté et toutes les affections sociales.

Cela pouvait être sans risque autrefois, alors que les grands seuls avaient droit de parler aux peuples d'eux-mêmes ; mais, actuellement que leur conduite passe au creuset de la publicité et de la publicité malveillante, il leur faut, dans les actions de leur vie publique et privée, l'honnêteté, la pudeur et la délicatesse exigées du simple particulier. Je persiste donc à croire que personne n'a gagné au triste drame de Blaye, pas même ceux qui semblent y avoir triomphé.

La tâche de madame du Cayla n'était pas achevée. Non seulement le roi Charles X avait voulu qu'on lui présentât un mari, mais encore il exigeait la preuve d'un mariage fait en temps opportun. Madame du Cayla se rendit en Italie à cet effet, et, grâce au désordre existant dans les registres de l'état civil, fit fabriquer un certificat de mariage dans un petit village du duché de Modène.

Le monde entier savait monsieur de Lucchesi en Hollande à la date que ce document portait ; mais, soit que Charles X l'ignorât, soit qu'il lui convînt de fermer les yeux, il s'en contenta et consentit à recevoir monsieur et madame Lucchesi-Palli lorsqu'il aurait acquis la certitude qu'ils faisaient bon ménage.

Le Roi voulait enchaîner sa belle-fille à ce mari qui terminait sa carrière politique et lui enlevait tous ses droits de tutrice sur l'avenir de ses enfants. Ce n'était pas le compte de la princesse. Elle entendait conserver son nom, son rang, et même ses prétentions à la régence (que Charles X, au reste, n'avait admises en aucun temps), car elle n'a jamais compris à quel point elle était déchue dans l'opinion publique.

Les dissensions dans la famille exilée entraînèrent de longues négociations où monsieur de La Ferronnays et monsieur de Chateaubriand furent employés sans succès.

Il n'entre point dans mon projet d'en donner les détails ; d'ailleurs je les sais mal.

Charles X s'obstina fort longtemps à nommer la princesse *madame de Lucchesi*. Celle-ci, de son côté, ne voulut pas accepter cette position et se contenta de prouver qu'elle faisait bon ménage en accouchant publiquement tous les ans et produisant ses nouveaux enfants à tous les regards.

À la fin, et par l'intercession de madame la Dauphine, le Roi s'adoucit. *Madame la duchesse de Berry* obtint permission de passer quelques jours dans sa famille, mais elle a cessé d'en faire partie.

Notons, comme chose extraordinaire et imprévoyable, que ce mari, improvisé par les intrigues de madame du Cayla, acheté à beaux deniers comptants par l'or de monsieur Ouvrard, acceptant sans trop de répugnance une position si humiliante et que tout devait faire présumer un misérable, s'est trouvé un très honnête homme, assez délicat, plein d'égards pour sa femme, de convenance dans ses rapports avec elle, avec les autres, et de dignité dans sa propre attitude. Enfin, d'après tout ce qui en revient, il mérite et obtient une véritable estime.

Je crois ne pouvoir mieux terminer ce récit que par une lettre dont l'amiral de Rigny m'a laissé prendre copie dans le temps. Je la donne tout entière pour lui conserver son caractère de franchise et de vérité.

CHÂTENAY. — SEPTEMBRE 1840.

(Copie d'une lettre écrite par le commandant de l'Actéon.)

«*Actéon*, rade de Toulon,
le 11 juillet 1833.

« Vous savez, sans doute, mon cher monsieur Coste, que j'ai été envoyé à Palerme ; j'ai fait un rapport officiel et je n'ai pu y insérer quelques petits détails qui sont en dehors de ma mission. J'avais bien pensé à les adresser particulièrement à l'amiral ; mais, dans la crainte que cette liberté lui déplût, je me suis décidé à vous les donner, en vous priant de les lui communiquer si vous, le jugiez convenable.

« À mon arrivée à Palerme, j'ai recherché tout ce qui concernait l'arrivée prochaine de la duchesse de Berry. Le soir, j'ai été présenté à son frère le

prince Rodolphe, lieutenant général de la Sicile, et au prince de Campoforte, ministre dirigeant.

« J'ai vu aussi plusieurs autres personnes, et enfin j'ai reconnu que cet événement faisait peu de sensation dans le pays. On y est habitué aux écarts des princes et princesses et, comme l'immoralité est dans les mœurs de tous, aucun n'est étonné qu'une altesse ait un enfant d'un père inconnu.

« J'ai dit *père inconnu*. En effet, le comte Hector de Lucchesi, jeune et beau garçon, est arrivé à Palerme vers le 1^{er} juillet ; il venait de Naples et de la Haye où il vivait dans l'intimité de madame du Cayla.

« La paternité et l'épouse avaient été offertes à trois ou quatre jeunes princes napolitains ou siciliens.

« Monsieur Ouvrard sut vaincre, avec ses arguments ordinaires, les scrupules du comte Hector qui a accepté le tout, ce qui lui vaut à Palerme le surnom de saint Joseph.

« Ce qui préoccupait le plus les palermitiens, c'était de savoir comment le jeune Hector s'en tirerait avec la vieille princesse de Partano, à laquelle il a fait plusieurs enfants à Madrid lorsqu'il y était secrétaire d'ambassade avec le prince du même nom.

« Cette femme est très jalouse ; on présume qu'elle fera quelques scènes à la duchesse de Berry qui lui enlève celui de ses amants qu'elle aime le mieux. Du reste, toute cette affaire occupe peu à Palerme.

« Tout le monde se prépare pour les fêtes dispendieuses qui auront lieu du 11 au 15 juillet en l'honneur de sainte Rosalie, patronne de la Sicile, et personne ne met en doute que l'héroïne de Nantes n'y prenne une part fort active.

« Dès que l'*Agathe* parut, je me rendis à bord. J'y ai passé toute la journée et, n'ayant qu'à attendre les ordres de Turpin, il m'a été facile d'observer le rôle que chacun a joué dans cette journée historique. En arrivant, j'ai été présenté à la duchesse par Turpin ; elle a été fort aimable, gaie et même empressée.

« Je lui ai fait mes offres pour la France, ainsi qu'aux personnes fidèles qui l'entouraient. Sa santé est parfaite ; elle m'a dit que le mal de mer

l'avait d'abord éprouvée, mais qu'aujourd'hui elle se portait mieux que jamais.

« Pendant la journée, elle m'a adressé plusieurs fois la parole et avec un enjouement, une liberté d'esprit qui m'ont étonné dans la circonstance. Pendant le voyage, elle s'est attachée à se faire aimer de la marine et a montré de l'éloignement pour le général Bugeaud qu'elle nomme son geôlier.

« Je me suis aperçu que ce dernier, brave et franc militaire, n'avait pas mis les formes douces et polies que les officiers et le capitaine de l'*Agathe* emploient dans toutes leurs relations avec les déportés. Il est vrai de dire que son rôle à Blaye nécessitait des mesures de surveillance qui paraissent oppressives et qui deviennent inutiles à bord ; de là, l'aversion de la duchesse qui trouvait une différence entre le traitement à la citadelle et à bord de l'*Agathe*.

« Aussi le général Bugeaud est-il fort mécontent de la duchesse, qu'il appelle *ingrate*, et je crois aussi un peu de la marine qui, selon lui, a été trop obséquieuse envers l'héroïne de Nantes.

« Je n'ai pas vu une seule fois la mère embrasser son enfant ou s'en occuper ; elle était toute à la joie de recouvrer la liberté et au plaisir d'arriver juste pour les fêtes de sainte Rosalie qu'elle craignait beaucoup de manquer.

« La petite fille est forte et bien portante ; c'est la nourrice ou une femme de chambre qui la tient toujours. Pendant la traversée, la mère s'en est un peu occupée. Cette petite lui ressemble, et elle-même n'a pas embelli : elle est maigre, noire et peu attrayante.

« Je ne vous parlerai pas de sa suite, de la petite princesse de Bauffremont, minaudière s'il en fut, et de son époux, grand, froid et plus qu'ordinaire (on le nommait prince *Toto* à la Cour).

« Monsieur de Mesnard mérite cependant une mention particulière, à cause de la mine qu'il fit dès que le comte Lucchesi parut. Il y avait dans sa contenance de la jalousie, du dépit, de la résignation. Son nez était écarlate (on dit que, chez lui, c'est un indice de colère), mais, en habile courtisan, c'est le seul qu'il ait laissé percer.

« On dit que, pendant la traversée, ses manières avec la duchesse avaient toute la gêne d'un ancien amant qui a échangé les douceurs de l'amour contre l'importance et l'influence d'un vieil ami.

« Vers deux heures, le comte Lucchesi est venu à bord, en frac, dans un bateau de passage, et seul. Il a demandé à voir la duchesse et s'est nommé ; aussitôt on l'a introduit et on les a laissés seuls ; l'entretien a dû être curieux. La petite était sur le pont ; on ne l'a pas demandée.

« Une heure après, les époux sont venus sur le pont en se tenant sous le bras. La petite fille était là ; il n'en a pas été question. Le prétendu père n'y a pas fait la moindre attention. J'ai bien observé cette circonstance qui est importante dans l'affaire ; j'ai aussi remarqué que les fidèles voyageurs traitaient l'époux assez légèrement.

« C'est le moment de vous en parler. Il peut avoir cinq pieds six pouces, beau, brun, un embonpoint convenable aux conditions qu'il a acceptées. Il a l'esprit borné et peu orné ; il parle cependant plusieurs langues. Il est renommé à Palerme pour ses succès de femmes ; il a été secrétaire d'ambassade à Madrid où il vivait avec l'ambassadrice, et à la Haye où il vit avec une autre vieille femme, et enfin il justifie son goût des vieilles amours en se fixant avec la princesse.

« En paraissant sur le pont avec sa femme sous le bras, ils avaient l'un et l'autre l'air très embarrassé. Ce premier moment méritait un peintre habile, la curiosité sur toutes les figures, la bassesse masquée par la politesse dans les manières des courtisans.

« Le nez de monsieur de Mesnard a rougi aussitôt : des favoris, des moustaches, une barbe blanche qu'il a laissée croître lui donnaient une physionomie étrange ; il semblait un coq blanc se préparant à la bataille. On voyait son dépit, son chagrin, sa colère ; mais, quand il parlait au préféré, sa figure était gracieuse, elle reprenait son autre aspect dès qu'il ne se croyait plus aperçu par Hector.

« Mes regards se portaient surtout sur le père ; je tenais à m'assurer qu'il ne s'occupait pas de la petite fille. En faisant observer cette circonstance au général Bugeaud, nous nous rappelions qu'elle dit en accouchant : « *Que le bon Lucchesi sera content, lui qui désirait tant une fille !* »

« Le prince Rodolphe, frère de la duchesse, lieutenant général de la Sicile, ne vint pas à bord la voir ; il envoya le commandant de la marine Almagro pour la complimenter et l'accompagner à terre.

« L'*Agathe* était entourée d'au moins cent cinquante canots et bateaux contenant des curieux, des musiciens qui tous parlaient, criaient, chantaient et jouaient des instruments ; le tout faisait un vacarme tel qu'on ne s'entendait pas à bord de la corvette.

« Je ne vous ai encore rien dit de monsieur Deneux, le fidèle accoucheur, que la duchesse accablait de préférences, d'attentions à Blaye et qu'à bord elle n'a plus regardé. Le jour du débarquement, elle ne l'a pas engagé à venir la voir à terre, non plus que monsieur Mesnière, le jeune médecin. Ces deux messieurs en ont été fort blessés, d'autant plus qu'elle a fait toutes ses grâces aux autres, et pourtant elle leur a quelque obligation.

« Quand le général Bugeaud a été lui faire ses adieux, elle n'a pu s'empêcher de lui dire qu'elle estimait son caractère et qu'elle reconnaissait qu'il avait rempli sa tâche difficile avec modération et franchise.

« Enfin, vers quatre heures et demie, elle s'est embarquée dans le canot de Turpin qui lui donnait le bras. Les officiers rangés en haie l'ont saluée de l'épée ; puis vingt et un coups de canon lui ont été tirés en hissant les pavois. Dans le premier canot se trouvaient, dans l'ordre suivant de leur embarquement : 1^o la duchesse, monsieur et madame de Bauffremont, monsieur de Mesnard, et monsieur Lucchesi ; remarquez que le mari a passé le dernier et que la petite fille est restée pour le canot des domestiques.

« Cette petite m'intéressait toujours ; l'abandon dans lequel la laissaient sa mère véritable et son père supposé m'occupait beaucoup, et je faisais des questions insidieuses aux acteurs principaux pour en conclure quelque chose. Mes soupçons se portent sur Deutz et monsieur Guibourg l'avocat ; c'est aussi l'avis du général Bugeaud.

« Toute la population de Palerme était sur les quais. Aussitôt qu'elle a été à terre, un canot est venu porter au général Bugeaud une lettre du prince Campoforte, premier ministre, père de Lucchesi, par laquelle il reconnaissait que madame la duchesse de Berry *et sa fille* avaient été débarquées à Palerme en parfaite santé.

« Ainsi finit cette affaire qui dure depuis quatorze mois et qui a irrité les esprits, qui est peu connue des masses en raison des récits et conjectures contradictoires qui ont été débités à dessein et accrédités par les ayants-cause afin de cacher la vérité qui n'est plus obscure pour moi.

« La duchesse de Berry conserve toujours dans ses propos un espoir de retour en France avec lequel elle récompense ceux qui lui témoignent de l'intérêt. Elle a donné vingt jours de solde à l'équipage de l'*Agathe*, ce qui fait environ deux mille cinq cents francs. Elle a été fort gracieuse avec les officiers quand ils ont pris congé d'elle.

« Elle a dit et fait dire que, plus tard, quand elle serait en France, elle récompenserait dignement l'état-major et l'équipage de la corvette. Dans tout ceci, elle s'est montrée reconnaissante, car il n'est pas possible de mieux faire les choses que Turpin ; il a su y mettre les égards et les attentions que mérite le malheur, tout en conservant les convenances de sa position.

« C'est ainsi qu'il a refusé de dîner avec la duchesse parce qu'il a su qu'elle n'inviterait pas le général Bugeaud, et il l'accablait de prévenances, de politesses les plus recherchées. Ne croyez pas que ma vieille amitié pour Turpin m'ait aveuglé. S'il en était autrement, je le dirais de même. J'aime mes amis, mais je ne suis ni aveugle, ni muet sur leurs fautes et leurs défauts.

« D'ailleurs là, je fais presque de l'histoire, je dois donc être avant tout véridique, et vous savez que je le fus toujours.

« Encore une anecdote. Peu de jours après le départ de Blaye, la casquette du général Bugeaud tomba à la mer. La duchesse lui dit : « Général, si on rapportait votre casquette à madame Bugeaud, elle vous croirait noyé.

« — Bah ! répondit le général, cela ne fait rien, Madame, une veuve trouve toujours de beaux garçons pour la consoler ».

« Il est presque certain que la duchesse se rendra sous peu à Prague.

« On assure que c'est à cette condition que messieurs de Mesnard et de Bauffremont ont consenti à l'accompagner. On veut en imposer au parti et voilà tout ; car on a saisi à travers les propos de ces messieurs qu'ils ne seraient pas éloignés de se rallier à l'ordre de choses actuel.

« Le premier, monsieur de Mesnard, disait au général Bugeaud que la branche aînée avait laissé tomber la couronne et que Louis-Philippe n'avait fait que la ramasser. « Oui, lui répondit le général ; mais nous l'avons attachée sur sa tête, et nous saurons nous battre pour la lui maintenir. » Le propos est un peu militaire, mais il faut convenir qu'il est vrai et surtout bien adressé.

« Voilà à peu près, mon cher monsieur Coste, les principaux événements de mon voyage à Palerme ; il a été riche en récolte pour mes souvenirs. Le Consul voudrait souvent un bâtiment de guerre ici et à Naples, Messine, Catane, etc. Il croit et affirme qu'il serait utile au commerce et à la politique ; ceci n'est plus de mon ressort. L'*Actéon* est bien, fort bien ; il faudrait quinze hommes de plus pour le manœuvrer ; il marche bien, j'ai retrouvé son ancienne vitesse, enfin j'en suis enchanté et je suis bien disposé à tout faire.

« À revoir, portez-vous bien, répandez compliments et amitiés pour moi autour de vous, et recevez l'assurance de ma vieille amitié et de mon dévouement.

« Je vous serre la main de cœur.

« E. NONAY. »

FONTAINEBLEAU EN 1834

J'avais été invitée au premier voyage, de la Cour, à Fontainebleau en 1834 et j'en conservais l'idée la plus riante.

C'était comme une oasis au milieu de ces sept années de tribulations publiques et privées qui m'ont assaillie depuis la révolution de Juillet.

L'émeute était usée ; l'assassinat n'était pas né ; les terreurs du choléra étaient oubliées. Le Roi se flattait d'une popularité retrempée dans l'énergie qu'il avait montrée contre les factieux armés. L'instruction du grand procès d'avril se poursuivait paisiblement, et les gens sages espéraient qu'une amnistie, suivant de près l'acte d'accusation, témoignerait à la fois de la culpabilité des accusés et de la longanimité du gouvernement sans l'exposer aux chances d'un procès qui, malgré l'habileté avec laquelle il a été conduit, n'est devenu possible que par les fautes multipliées des accusés et de leurs défenseurs, fautes qu'il était impossible de présumer et imprudent d'espérer.

Le ministère s'était récemment affaibli par la retraite du duc de Broglie. La présidence nominale du maréchal Gérard ne lui rendait pas l'ensemble qu'il avait perdu ; mais messieurs Guizot, Thiers, Rigny et Duchâtel présentaient un quatuor qui promettait quelque force.

La sécurité était donc assez grande en ce moment où l'on pouvait regarder les plus violentes crises comme passées, et la situation morale des esprits contribuait à rendre le voyage projeté agréable pour tout le monde. Il devait durer dix jours ; les invitations étaient divisées en trois séries. Je me trouvais faire partie de la première.

J'arrivai le lendemain du jour où la famille royale, se rendant à Fontainebleau, avait bien voulu s'arrêter à Châtenay et me renouveler de vive voix l'invitation officielle qui m'était parvenue.

C'était au commencement d'octobre ; il faisait un temps magnifique qui dura tout le voyage.

On me mena dans un très joli appartement, arrangé avec un soin minutieux pour l'agrément et la commodité. Un feu énorme réchauffait la chambre et le salon qui la précédait ; et, cinq minutes après mon arrivée, un valet de chambre entra, portant un plateau couvert de fruits, de gâteaux, de carafes de vin et d'eau à la glace.

Je ne fis point honneur à ces courtoisies, et, sortant de chez moi, pendant qu'on y préparait mon établissement, j'allai faire des visites dans le château.

Je vis successivement arriver les ambassadeurs de Naples, de Russie, le ministre de Prusse, quelques autres personnes du corps diplomatique ainsi que divers équipages dont les livrées ne me révélaient pas les propriétaires. Mes courses me menèrent à l'heure de la toilette. Les costumes étaient fort élégants, mais conservaient la simplicité de la campagne, excepté les jours destinés aux bals où l'on était plus paré mais pourtant sans pierreries.

Je trouvai dans le salon d'attente des aides de camp qui, me faisant traverser la salle du trône, me conduisirent dans le salon dit de famille. La Reine, les princesses et un assez grand nombre de dames s'y trouvaient déjà réunies ; les politesses royales s'y distribuaient aux nouveaux arrivés.

Bientôt on passa au dîner, dans la galerie qui s'appelait encore de Louis XVIII. Le banquet était magnifique, la chère bonne, la société choisie. Sous prétexte de costume de voyage, les gens portaient des vestes bleues galonnées d'argent, livrée des rois prédécesseurs. Tout ce qui entourait était semé de fleurs de lys.

Il y avait, dans ce voyage, un certain parfum de trône, tout au moins une évidente velléité à remonter d'une marche l'échelle de la royauté. Les ambassadeurs étrangers le remarquaient et s'en réjouissaient. J'avoue, de bonne foi, que je partageais leur satisfaction.

C'était la première fois, depuis la Révolution, que je voyais le Roi oser se souvenir qu'il était petit-fils d'Henri IV. Cette demeure si aristocratique de Fontainebleau rappelait le sang Bourbon dans ses veines et il y prenait goût. Toutefois, c'était avec les nuances sociales que le siècle imposait ; et, quoique plus royales que je ne les avais encore vues à l'extérieur, les formes étaient pleines d'urbanité et le commerce entre les illustres hôtes et leurs convives aussi facile qu'obligeant.

Un spectacle bien choisi remplit la soirée. La salle contenait, en outre des invités du château, toutes les notabilités de la ville, enchantées de voir recommencer ces brillants voyages de Fontainebleau interrompus pendant la Restauration.

Aussi le Roi fut-il reçu avec des acclamations qu'il retrouvait dans la population toutes les fois qu'il se montrait dans les rues ou dans le parc, ce qui lui arrivait perpétuellement et presque seul. Il n'avait pas encore été condamné aux précautions que la manie du régicide lui a imposées bientôt après.

Quoique des rafraîchissements eussent été largement distribués à tout ce qui était dans la salle, nous trouvâmes, en sortant du spectacle, une table à thé préparée dans le salon de famille. Madame Adélaïde s'y assit, la Reine se tint debout à causer, le Roi et les princesses ses filles se retirèrent ; et chacun, suivant son goût ou sa fatigue, suivit celui de ces exemples qui lui convenait le mieux. J'étais lasse ; je choisis le dernier.

On était averti officiellement que le déjeuner était à dix heures et officieusement que la Reine entendait la messe à neuf heures et demie. J'y allai.

C'était dans cette jolie chapelle de saint Saturnin que le furetage artistique du Roi avait découverte, servant de salle à manger à la quatrième table du commun depuis bien longtemps, et qu'il avait rendue à la destination pour laquelle saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, l'avait bénie dans le douzième siècle.

La Reine et les princesses étaient dans leur tribune. Nous nous trouvâmes cinq à six femmes dans la chapelle, sans qu'on fît attention à celles qui y assistaient ou qui y manquaient. Il n'y avait pas un homme.

Le déjeuner fut mieux suivi et les quatre-vingt-quatorze couverts étaient tous occupés.

En sortant de table, on se réunit dans le salon de famille. Une partie des femmes se mirent à travailler ; les autres s'établirent autour de grandes tables couvertes de gravures et d'ouvrages remarquables, la plupart relatifs au château où nous nous trouvions et que le Roi devait nous faire visiter en détail, sitôt qu'il aurait terminé avec le maréchal Gérard une conférence que celui-ci venait de réclamer. Sauf qu'il y avait plus de monde, l'aspect du

salon était précisément le même que dans une maison de campagne, chez un particulier, à pareille heure.

Le maréchal expédié, le Roi vint dégager sa promesse. On ne peut imaginer un cicerone plus instructif, plus amusant et plus amusé que le roi Louis-Philippe quand il montre et explique les travaux qui font sa seule récréation depuis qu'il est monté sur le trône.

Son admirable mémoire lui fournit, à chaque instant, quelque anecdote historique ou artistique très piquante qui donne la vie aux lieux que l'on parcourt et, quoiqu'il nous fit faire la visite bien en conscience, qu'il ne nous fit pas grâce *d'un chou*, et qu'il nous retînt plus de deux heures et demie sur nos jambes, personne ne s'aperçut de sa fatigue.

Je fis supérieurement ma cour dans cette occasion. J'avais, en 1828, passé une semaine à Fontainebleau chez mon oncle Édouard Dillon, auquel Melchior de Polignac, gouverneur du château, avait prêté un appartement pour l'été, de façon que, l'ayant vu en détail tel qu'il était alors, je pouvais mieux reconnaître et apprécier les énormes restaurations déjà faites par le Roi.

Cette circonstance l'attacha à mes côtés et lui fit trouver plus de plaisir à me désigner les nouveaux travaux qu'il comptait entreprendre. Ceux de la belle galerie de François II étaient déjà commencés. Le plafond, tout dévissé et démonté, gisait sur le parquet, et nous pûmes remarquer la perfection de cet ouvrage d'ébénisterie, et je dirai presque d'orfèvrerie, exécuté avec le soin qu'on apporterait à faire une tabatière.

Monsieur Alaux, artiste distingué, avait préparé un échantillon de sa restauration des peintures du Primatice pour le soumettre à l'approbation du Roi. Pendant qu'il l'examinait et donnait quelques ordres, il nous confia à la gouverne de monsieur le duc d'Aumale, alors âgé de douze ans et aussi parfaitement intelligent qu'il était beau.

Il nous fit les honneurs de la bibliothèque en étalant sa jeune science, sans pédanterie, mais avec satisfaction. Il appela notre attention sur l'inscription de la porte. Elle dit cette bibliothèque l'œuvre de François II, *roi des Français*.

L'usage de cette appellation existait donc sous les Valois, et c'était par une concession aux prétentions des citoyens que les rois s'étaient appelés *de*

France. Il ajouta une réflexion philosophique sur la rotation des diverses idées attribuées aux mêmes expressions. Il était charmant dans son enfantine sagesse. Le Roi nous ayant rejoints, il rentra dans son rôle d'écolier et se prit à courir devant nous.

Revenus par la porte dorée aux appartements occupés par le Roi, il nous fit remarquer un petit guéridon de bois fort commun sur lequel l'Empereur avait signé son abdication et me dit d'y lire l'inscription placée pendant la Restauration.

Je vis, gravé sur une plaque de cuivre : « C'est sur cette table que Bonaparte a signé l'acte de sa démission dans le second cabinet du Roi, où S. M. fait sa toilette. » Il faut convenir que cette inscription était bien digne d'avoir été inventée sous un monarque qui datait de la vingtième année de son règne, au retour de vingt-deux ans d'exil.

Je sus gré au roi Louis-Philippe, entourés comme nous l'étions d'étrangers et d'ennemis de la branche aînée, de n'avoir dirigé mon attention sur cette plaque qu'à voix basse. À la vérité, la Reine venait de nous rejoindre et sa présence impose toujours les sentiments délicats.

Elle nous montra elle-même son appartement, décoré de toutes les élégances de Marie-Antoinette qui semblaient bien mesquines à côté des magnificences de Louis XIII, de Louis XIV et même du *rococo* de Louis XV, mais qui l'emportaient de beaucoup sur le raide et le guindé de l'Empire.

Depuis longtemps, je n'avais vu à la Reine l'air aussi serein. L'affligeant épisode des tristes aventures de la duchesse de Berry l'avait désolée ; elle en avait été atteinte et comme parente et comme princesse, et comme dame et comme femme ; cette pénible impression commençait à s'affaiblir et, comme je l'ai déjà dit, la situation des affaires publiques paraissait sous un jour assez favorable.

Je restai un instant en arrière avec la Reine dans son boudoir. Je lui dis, en lui baisant la main, combien j'étais heureuse de la voir contente et réconciliée à sa situation :

« Non, ma chère, pas un jour, pas une heure, pas un instant ; ici, comme à Paris, comme partout, c'est toujours comme dans ma chambre à coucher de Neuilly, toujours, toujours !!... »

Elle était fort troublée. Elle m’embrassa les larmes aux yeux, et nous rejoignîmes le groupe des visiteurs où elle reprit immédiatement son maintien calme et enjoué.

Ce rappel à la scène de Neuilly où elle avait pleuré si amèrement dans mes bras le jour où il avait fallu quitter sa douce et paisible existence pour venir prendre la couronne d’épines à laquelle elle se trouvait condamnée me frappa d’autant plus en ce moment que j’étais sous le charme de ces grandeurs héréditaires, pour lesquelles elle semblait si bien faite, mais qui pourtant lui paraissaient si lourdes à porter.

L’usurpation, me dis-je, même la plus forcée, même la plus innocente, même la plus utile, est donc un grand fardeau ! Cette impression fut très profonde en moi et me gâta le reste de mon séjour à Fontainebleau. Ces sourires que je voyais ne cachaient-ils que des soucis ?

On annonça les voitures. Quatorze calèches, à quatre et à six chevaux, étaient réunies dans la cour du Cheval blanc ; on avait d’avance réglé comment elles devaient être occupées, et des aides de camp nous établissaient chacun à notre place.

Le Roi, la Reine, Madame, les ambassadrices et les ambassadeurs remplissaient un énorme char à bancs, dit de famille, qui contenait seize personnes. Dans un véhicule de la même nature, se trouvaient les jeunes princesses, avec toutes les demoiselles de la société ; la plupart étaient jolies, toutes étaient gaies, et cette troupe couverte de fleurs récréait la vue au milieu du cortège plus sérieux qui la précédait et la suivait.

Le désordre du départ, à travers les flots de la population qui se pressait jusques aux roues des voitures, présentait un spectacle animé et amusant. Tout le monde étant installé, les voitures partirent au petit pas et on traversa la ville aux acclamations des habitants.

Nous fîmes une très longue promenade dans la forêt, et je conserve peu de souvenir d’une scène plus pittoresque que celle que nous offrit le relais.

Les écuries du Roi n’y suffisant pas, il fut composé de chevaux de poste que nous trouvâmes dans un carrefour de la forêt. Ils étaient placés sur une pelouse ombragée d’arbres centenaires. Leurs cris un peu sauvages, leurs mouvements désordonnés faisaient contraste à l’attitude civilisée des

camarades qu'ils étaient destinés à remplacer, comme les costumes des postillons de poste, aux livrées galonnées des gens du Roi.

On dételaît déjà les premières voitures que les dernières roulaient encore sans bruit à travers le sable, laissant le silence derrière elles, et arrivaient à ce mouvement, à ces cris, à ces jurements, à ces hennissements si variés, et tout cela sous une ombre épaisse qui reposait d'un ciel sans nuage.

Ce mélange formait un des plus charmants tableaux qui se puissent imaginer. Là, comme dans tous les sites voisins, des villages, les paysans étaient réunis en foule. Le Roi s'arrêtait toujours pour leur parler, et souvent descendait de sa voiture et restait quelques moments au milieu d'eux ; personne de nous ne songeait encore à s'en inquiéter.

Nous ne fîmes de retour au château que pour l'heure de la toilette. On nous avait prévenues qu'elle pouvait être très simple. En effet, on se réunit au salon en robes de mousseline. La soirée était consacrée au repos ; il n'y assista que les habitants du château. On plaça des tables de jeu, pour ceux qui voulurent en user, dans le salon de Louis XIII. La jeunesse s'établit à une espèce de jeu de poule, le macao, je crois. Les femmes jouèrent ou travaillèrent à leur choix.

Le thé et les rafraîchissements furent servis dans le salon de famille, de sorte que la société se trouvait dispersée entre ces deux pièces et la salle du trône qui les sépare. On gagna ainsi minuit fort agréablement et dans une entière liberté.

Le lendemain matin, la promenade dans la forêt fut remplacée par une visite à la grande treille où il y eut bien des livres de raisin dévorées. Je n'ai pas besoin d'en faire l'éloge ; il suffit de dire qu'il soutenait sa réputation.

Comme, pour l'amener à cette perfection, il ne doit être enveloppé ni de sacs, ni même de filets, le jardinier se procure une escouade de petits garçons qui, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, se promènent devant la treille, armés de longs chasse-mouches, et crient et chantent pour effrayer les oiseaux.

Tous les petits garçons de Fontainebleau et des environs arrivent en foule pour profiter de cette aubaine dont ils se réjouissent fort. Ils se trouvaient rangés en file sur notre passage. La Reine leur parla avec sa bonté ordinaire pour les enfants de toutes les classes.

Je faisais réflexion, en les voyant là si contents, qu'un bon nombre de ces coutumes féodales, contre lesquelles les déclamations modernes amentent nos esprits, ne paraissaient sans doute pas plus cruelles à ceux qui y étaient employés que si, par exemple, pour battre les étangs, dans l'intention de faire taire les grenouilles, dont le croassement dérangeait le sommeil de la châtelaine, les vassaux obtenaient quelques douceurs ou étaient payés d'une façon quelconque, ils se trouvaient peut-être tout aussi heureux que les enfants de Fontainebleau, car, à la rigueur, on parviendrait à faire des phrases d'indignation philanthropique sur ces enfants réduits à la condition de servir d'épouvantail aux oiseaux.

La promenade se continua dans le grand parc, mais je retournai au château, ce qui composait notre carrossée se trouvant d'accord pour préférer un peu de repos.

Melchior de Polignac s'était retiré, avec sa femme et sa nombreuse famille, dans une petite maison de la ville où il vivait dans la retraite que son manque absolu de fortune lui imposait, mais où il jouissait de la considération acquise dans sa place de gouverneur.

J'ai déjà dit avoir passé huit jours au château pendant qu'il exerçait ses fonctions. Son nom et sa position rendaient naturellement Melchior et les siens fort hostiles à ce qui tenait au gouvernement de Juillet. J'hésitai à les aller voir, dans la crainte qu'un hôte du château leur fût importun à recevoir ; mais je me rendis la justice que ma visite serait faite à intention bien amicale (Je connaissais sa femme et lui depuis leur enfance) et je m'y décidai. J'eus la satisfaction qu'elle fut reçue dans la même disposition.

Je note cela avec plaisir, parce que j'ai trouvé souvent de l'aigreur dans des circonstances où elle était bien moins excusable. Melchior de Polignac me parla même avec intérêt et approbation des travaux que le Roi faisait exécuter dans le château où, ce que je comprends, il ne mettait plus les pieds après y avoir longtemps commandé.

Je racontai ma visite et ma réception à la Reine, et je trouvai en elle cette sympathie réelle qu'elle a toujours pour la position des autres. Je ne sache personne qui les comprenne mieux et les apprécie avec autant de bienveillance.

Le dîner fut plus nombreux que la veille ; il y avait des invités des environs, entre autres le duc et la duchesse de La Trémoille. Il y eut spectacle le soir, après lequel je pris congé de la famille royale, mon invitation ne s'étendant pas au delà de cette journée.

Le lendemain matin, après avoir déjeuné dans nos appartements respectifs, tout ce qui composait la première journée du voyage partit pour céder ses chambres à la seconde.

Nous croisâmes nos remplaçants sur la route de Paris.

Monsieur le duc d'Orléans et monsieur le duc de Nemours étaient au camp et n'arrivèrent que le lendemain pour le bal qui se donnait le jour de naissance du Roi. Il eut lieu dans la galerie de Henri II et fut très brillant. J'aurais assez aimé à en voir le coup d'œil ; mais il était fort rationnel que la *fournée du bal* fût composée de jeunes femmes. Elle fut la troisième et la dernière.

Le beau temps tint fidèlement compagnie à tout ce voyage dont chacun revint enchanté.

Cet admirable Fontainebleau, égayé et ranimé, semblait une résurrection qui plaisait à toutes les imaginations ; si quelques grogneries s'élevèrent, elles ne parvinrent pas jusqu'à moi.

FÊTES À FONTAINEBLEAU POUR LE MARIAGE DE M. LE DUC D'ORLÉANS EN 1837.

OUVERTURE DE VERSAILLES

I

Malgré la satisfaction que nous causait le mariage de monsieur le duc d'Orléans, nous n'apportons pas à Fontainebleau, lorsque nous fûmes appelés à y assister, la même disposition qu'au moment du voyage de 1834.

Le ciel s'était bien rembruni depuis deux ans. La catastrophe où Fieschi avait joué un rôle si atroce, mais si étrange, avait été suivie de tentatives sur la vie du Roi qui se renouvelèrent plusieurs fois. D'autres étaient perpétuellement dénoncées comme imminentes ; pas une journée ne s'écoulait sans que des révélations plus ou moins fondées ne vinssent entretenir un constant effroi.

L'attentat d'Alibaud, surtout ses propos, sa conduite pendant le procès, son attitude sur l'échafaud avaient frappé d'épouvante la famille royale et fait tressaillir même le cœur du Roi, jusque-là si intrépide.

Il se tint pour victime dévouée, et ne douta pas que le 28 juillet 1836, jour de la revue, ne dût être le dernier d'une existence qu'il regrettait d'autant plus vivement qu'il se savait encore bien nécessaire à son pays et à sa famille.

Monsieur Thiers s'aperçut de cette terreur générale, sonda le moment de faiblesse du Roi, et, la veille même du jour où la revue devait avoir lieu, prit l'initiative et la responsabilité de la décommander.

À la vérité, les dispositions matérielles, ordonnées par lui, étaient en sens inverse de ce que la raison commandait. Elles plaçaient le Roi et sa famille dans une situation qui redoublait les chances du danger et en aggravait les suites.

La décision du président du conseil fut accueillie avec satisfaction à Neuilly ; la Reine seule s'y opposa et la combattit fortement. Son noble cœur avait sur-le-champ pressenti les regrets que le Roi ne tarderait pas à en éprouver.

Je voudrais croire que des craintes réelles eussent seules agi sur la résolution de monsieur Thiers dans cette conjoncture ; mais j'ai surpris dans ses gestes, dans ses paroles, dans toute son attitude, le jour même de cette revue manquée où je lui en témoignais mon affliction, j'ai surpris, dis-je, des éclairs de joie qui m'ont à l'instant même inspiré l'idée qu'il était guidé principalement par des vues ambitieuses.

Peut-être s'était-il flatté que, par suite, le Roi, se sentant humilié d'un instant de faiblesse, n'oserait plus résister en rien au ministre qui l'avait découvert, caressé et couvert du manteau de sa responsabilité gouvernementale. Je l'ai pensé, et je le pense encore.

S'il me fallait déduire ici sur quoi cette idée est fondée, cela me serait bien difficile ; mais ce sont de ces intuitions qui arrivent subitement par des nuances qui, bien que fugitives, laissent une profonde impression.

Au reste, le Roi est trop réellement et habituellement brave pour s'être senti honteux d'une démarche que la prudence pouvait commander et qu'elle justifiait certainement. S'il lui en est resté quelque sentiment envers monsieur Thiers, c'est plutôt du mécontentement, pour des précautions mal ordonnées et des inquiétudes exagérées semées autour de lui que de la reconnaissance pour l'initiative prise par le ministre en conseil.

Quoi qu'il en soit, si monsieur Thiers avait, comme je le crois, fondé des espérances de domination sur cette circonstance, il ne tarda pas à en reconnaître la vanité.

Personne n'admet plus que moi l'esprit supérieur et même le talent de monsieur Thiers ; mais, selon qu'il se pose devant son imagination mobile en Oxenstiern ou en Turenne, en Colbert ou en Richelieu, il veut que les

événements se dénouent par la politique ou par la guerre, par la prospérité intérieure ou par l'intimidation.

Sa pensée, en entrant au ministère, avait été de rattacher la dynastie nouvelle aux trônes européens et de sceller cette alliance par le mariage de monsieur le duc d'Orléans avec une archiduchesse.

En conséquence, il avait adopté vis-à-vis de la Suisse le langage d'un membre de la Sainte-Alliance ; puis il avait jeté à l'Autriche des paroles napoléoniennes et envoyé notre prince à Vienne, dans l'espoir que sa présence brusquerait une affaire que, dans son ignorance diplomatique, il croyait bien engagée, mais qui échoua d'une façon désagréable pour le pays et pour la famille royale.

Monsieur Thiers, furieux de ce mésuccès, revint à ses instincts révolutionnaires, tempêta contre l'insolence des souverains et des grands seigneurs, et, pour se venger des Cours du Nord, prétendit s'emparer militairement de l'Espagne. Comme il prévoyait que la sagesse du Roi s'y opposerait, il tenta de le tromper matériellement sur les ordres qu'il lui faisait signer, persuadé jusqu'à la dernière extrémité le Roi était trop dans sa dépendance pour oser lui résister.

Mais ses espérances furent encore déçues, et, après des scènes fort vives, le Roi et son ministre, n'ayant pu se persuader mutuellement, se séparèrent.

Je crois que, si jamais le Roi a eu un ministère selon son cœur, c'est celui qu'il fonda à cette époque de messieurs Molé, Guizot et Montalivet ; mais, avant même qu'il fût inséré au *Moniteur*, monsieur Guizot avait fait éliminer le nom de monsieur de Montalivet et, dès lors, il se trouva en rivalité directe, et sans contrepoids, avec monsieur Molé.

Mon intention n'est pas d'entrer dans tous les détails des intrigues mutuelles qui, en peu de mois, amenèrent l'expulsion des doctrinaires et de leur chef. Son alliance avec monsieur Molé n'avait pas été heureuse.

Rien n'avait réussi à ce cabinet. L'échauffourée de Strasbourg, l'enlèvement de Louis Bonaparte qui faisait de lui et de tous ses cousins des espèces de prétendants au trône, l'acquittement des complices par le jury de Strasbourg, la désastreuse retraite devant Constantine, le rejet de plusieurs lois importantes, de nouvelles attaques sur la personne du Roi, etc., étaient

autant d'échecs dont les deux partis composant le ministère se renvoyaient les torts et la responsabilité.

Après de longs et déplorables débats, monsieur Molé resta maître du terrain. J'ai lieu de croire qu'à cette époque les vœux du Roi n'étaient pas pour lui et que les doctrinaires ne perdirent le pouvoir que par ces habitudes de suffisance auxquelles tout leur esprit ne parvient pas à les faire échapper. Ils se croyaient sûrs de rentrer dans la place tambour battant et dictant leurs lois.

Comme toutes les congrégations, les doctrinaires ne reconnaissent de mérite qu'à ce qui forme leur coterie, et, à force de le répéter, ils se le persuadent à eux-mêmes, de sorte que, très consciencieusement, ils n'admettent pas la possibilité que le vaisseau de l'État puisse être en d'autres mains et la position leur paraît *anormale*, comme ils disent, lorsqu'ils ne le dirigent pas.

Or, comme les situations *anormales* sont nécessairement passagères, il est logique de conclure qu'elles doivent promptement cesser. En conséquence, ils se refusèrent à porter aucun secours au nouveau cabinet.

Monsieur Molé fut obligé de le composer de non-valeurs, ou du moins de personnes à peu près inconnues sous le rapport politique. Monsieur de Salvandy seul avait acquis une réputation d'écrivain polémiste, mais elle ne pesait pas assez pour être d'une grande assistance.

Monsieur Molé se jeta donc à peu près seul sur cette mer orageuse, et, jusqu'à présent (septembre 1838), la Providence a justifié son courage ; mais, à l'époque dont je parle, il était loin d'avoir et surtout d'inspirer autant de confiance.

Quoique l'attentat de Meunier et les diverses tentatives, dites complot de Neuilly et de la Terrasse, eussent nécessairement renouvelé les inquiétudes de la famille royale, cependant le Roi ne pouvait plus résister à l'ennui de la réclusion à laquelle on l'astreignait, et s'en dégageait insensiblement.

Il adopta avec empressement la proposition qui lui fut faite de passer la garde nationale en revue ; et cette cérémonie, qui levait les arrêts forcés imposés par le dernier ministère, eut lieu peu de jours avant celui où il se rendit à Fontainebleau pour y célébrer les fêtes du mariage.

Au nombre des bonnes fortunes du ministre Molé, je mets en première ligne celle d'avoir ouvert les portes de la France à la charmante princesse que le duc de Broglie a eu l'agréable commission de nous amener.

La princesse Hélène de Mecklembourg me paraît préférable, même comme position sociale, à l'archiduchesse que nous avions recherchée.

Monsieur le duc d'Orléans est assez grand prince pour faire de sa femme une grande princesse ; et je crois qu'en tout temps l'héritier d'un puissant royaume n'a rien à gagner par une alliance avec les filles des souverains prépondérants. Cela est surtout vrai dans notre position où les déclamations sur l'influence autrichienne n'auraient pas manqué d'élever leur clameur à chaque occasion.

De plus, il y avait dans le pays une sorte de répulsion superstitieuse contre le noble sang de Marie-Thérèse ; il semblait qu'il ne pût être qu'infortuné dans notre France et lui porter malheurs et calamités.

Une objection plus rationnelle se présentait aux esprits sérieux ; c'est l'inconvénient des mariages multipliés entre les mêmes familles.

La fille de l'archiduc Charles, chétive et malade, ne donnait pas l'espoir de se soustraire à la morbide influence de ces unions. On devait prévoir qu'elle ne soutiendrait, ni dans l'aspect ni dans la santé de ses enfants, la belle race de la famille d'Orléans.

Ces considérations m'avaient empêchée de souhaiter le succès de la négociation entamée à Vienne et de donner un soupir à son insuccès.

Toutes les relations qui nous arrivaient de la princesse Hélène la disaient accomplie ; et j'avais grand empressement d'en juger par moi-même.

Depuis qu'elle avait mis le pied sur le territoire français, un courrier, expédié de Paris, lui apportait chaque jour un bouquet et un billet de monsieur le duc d'Orléans, auquel elle répondait avec autant d'esprit que de grâce. Le prince, ne pouvant résister à l'impatience de la voir, se fit son propre messenger pour le bouquet expédié à Châlons.

Il se mit dans une voiture légère, arriva à l'heure du déjeuner des princesses, demanda à la grande-duchesse douairière, qui accompagnait sa belle-fille, la permission de lui faire sa cour, passa une heure avec les deux princesses, les escorta jusqu'à leurs équipages de voyage pour continuer

leur route avec l'étiquette convenue d'avance, et, se rejetant dans sa calèche, brûla le pavé pour arriver à Fontainebleau dire à ses parents combien il était satisfait de sa noble fiancée.

Deux jours après, les princesses arrivèrent à Melun. Elles y furent reçues par monsieur le duc d'Orléans. Il s'y était rendu avec toutes les personnes destinées à former la maison de madame la duchesse d'Orléans, qu'il lui présenta lui-même.

Bientôt la princesse se retira pour se faire habiller par les ouvrières de Paris, destinées à la *dégermaniser*. Mais son costume ne différait guère du nôtre, et c'était plutôt une forme d'étiquette que de convenance. Parée par des mains françaises, elle monta dans les voitures de gala de la Cour.

La grande-duchesse, la princesse Hélène et le duc de Broglie occupaient la première berline. Le duc d'Orléans avec son frère, le duc de Nemours, suivaient. Les autres équipages étaient remplis par les personnes de la suite.

L'arrivée à Fontainebleau avait été calculée pour quatre heures. Mais l'allure des chevaux de parade, et la nécessité de s'arrêter à chaque village et à chaque carrefour pour être harangués par les maires de toutes les communes trompèrent les prévisions. Il était près de huit heures lorsque le cortège se montra à la grille du château.

Il était convenu que le Roi viendrait au-devant de la princesse jusqu'au haut du grand perron et que la Reine, entendant du bruit, sortirait, comme par hasard, de ses appartements pour la rencontrer dans le vestibule. Mais les affections du cœur sont trop réelles dans la famille royale pour ne pas faire oublier les lois de l'étiquette et Roi, Reine, princesses, tout le monde se précipita sur le perron pour voir plus tôt la fille et la sœur qui leur arrivait.

Monsieur le duc d'Orléans avait fait ouvrir sa portière, tandis que les voitures marchaient encore, et se trouva à celle de la princesse Hélène pour lui donner la main ; mais elle franchit les marches d'un pas si rapide, si empressé, qu'à peine s'il put la suivre ; elle se prosterna aux pieds du Roi et de la Reine avec une grâce et une dignité inimitables.

« Ma fille ! ma chère fille ? » dirent-ils tous deux en la pressant sur leur cœur ; et, dès ce moment, elle fut à eux et partie intégrante de cette famille si unie.

Elle passa des bras du Roi et de la Reine dans ceux des princesses ses sœurs, et, après les politesses faites à la grande-duchesse dont la tendresse maternelle ne se plaignait pas d'avoir été oubliée un instant, on entra dans le palais.

Cette entrevue en plein air et au milieu d'un concours immense de spectateurs de toutes les classes fit un très grand effet. Tout le monde s'identifia aux sentiments de la royale famille. Beaucoup de larmes d'attendrissement furent versées, et, le lendemain encore, on ne racontait pas cette scène sans émotion.

Les princesses se rendirent dans leur appartement. Bientôt après elles reparurent pour le dîner ; il était neuf heures du soir. Dans l'attente momentanée de l'arrivée des voyageurs, on était réuni depuis quatre heures dans la galerie de François I^{er} et chacun tombait d'inanition.

En sortant de table, les personnes les plus importantes furent nommées à la princesse Hélène. Elle trouva assez de sang-froid pour leur adresser des paroles fort obligeantes qui la montraient singulièrement au courant de sa nouvelle patrie. Bientôt après, elle se retira.

Le lendemain matin, les deux princesses étrangères déjeunèrent chez elles, reçurent et rendirent des visites à la famille royale, y compris le roi et la reine des Belges, mais ne vinrent pas au salon.

La famille royale, ayant dîné en son particulier, reparut à huit heures. Le Roi conduisait la princesse Hélène, monsieur le duc d'Orléans la grande-duchesse, la Reine donnait le bras au roi des Belges. Les autres princes et princesses suivaient selon leur rang.

Ils se rendirent, ainsi que toutes les personnes invitées, à la magnifique galerie de Henri II. Monsieur le baron Pasquier (qui venait d'être nommé chancelier), fonctionnant comme officier civil, unit le royal couple selon la loi de l'État.

On descendit ensuite à l'étage inférieur où, dans la galerie dite de Louis-Philippe, s'accomplit la cérémonie protestante. Puis enfin on gagna la chapelle. Le mariage y fut célébré avec très peu de pompe ecclésiastique et encore moins de prières, les mariages mixtes n'en admettant pas davantage.

On s'apercevait, m'a-t-on assuré, que la Reine en souffrait. On convenait de toutes parts que la cérémonie civile avait été la plus digne, la plus solennelle et même si j'osais m'exprimer ainsi, la plus religieuse, puisqu'elle était la plus recueillie.

Bientôt après ces nombreuses épreuves qu'elle soutint merveilleusement, la princesse fut ramenée dans son intérieur ; mais ce ne fut pas sans trouver le secret de semer sur sa route, en traversant la foule, des paroles obligeantes qui prouvaient que les présentations de la veille n'étaient pas oubliées et des sourires gracieux recueillis avec empressement.

Hormis les deux jeunes époux, toute la famille royale assista comme de coutume au déjeuner.

Le Roi avait déjà fait visite à ses enfants. Il avait rappelé à monsieur le duc d'Orléans la messe d'action de grâces qui se devait dire à midi à l'occasion du mariage.

Madame la duchesse d'Orléans témoigna le désir d'y assister et pria le Roi de solliciter de la Reine la permission de l'y accompagner : elle aussi avait besoin de remercier Dieu de son bonheur.

En conséquence, on fut un peu étonné de la voir arriver dans la tribune, à côté de la Reine sa belle-mère ; elle y eut le maintien le plus parfait. Le bruit se répandit qu'elle était devenue catholique ; et je me persuade que, si sa nouvelle famille avait osé le demander aussi vivement qu'une partie d'entre elle le désirait, cela n'aurait pas été très difficile à obtenir.

Mais le Roi, et surtout monsieur le duc d'Orléans, auraient trouvé une aussi prompte abjuration impolitique.

Je ne sais si, dans cette occurrence, ils jugeaient sainement. L'immense majorité des français est catholique ; la perspective d'une reine protestante n'est agréable à aucun et contriste beaucoup de cœurs sincères ; mais, depuis la révolution de 1830, on a constamment cru devoir sacrifier le sentiment des masses honnêtes aux jappements d'une troupe d'aboyeurs des carrefours ou des journaux.

Ces concessions cependant n'ont pas réussi à les rendre moins hostiles. Ils ne peuvent cesser de l'être, car toute leur force factice est puisée dans leurs déclamations.

Quoi qu'il en soit, l'apparition de madame la duchesse d'Orléans à la chapelle fit sensation et causa beaucoup de satisfaction. Aussitôt après le service divin, elle rentra dans ses appartements intérieurs.

Voilà ce qu'on me raconta lorsque j'arrivai le même jour à Fontainebleau, ayant croisé sur la route les personnes invitées de l'avant-veille pour assister aux cérémonies et qui se composaient principalement des témoins, des bureaux des deux chambres législatives appelées à représenter leurs collègues, de ce qu'il y avait à Paris de ministres présents ou passés, enfin de tous les personnages officiels qui cédaient la place à une seconde fournée où j'étais comprise.

Hormis le baron de Werther qui, comme représentant le roi de Prusse, avait assisté à la cérémonie du mariage dont ce souverain avait été le promoteur, tous les autres membres du corps diplomatique se trouvaient partagés entre la seconde et la troisième fournée. Les logements, quelque nombreux qu'ils soient à Fontainebleau, nécessitaient cette division.

Il n'y avait d'invités pour tout le voyage (je ne parle pas des dames de service) que la famille du duc de Broglie, celle du prince de Talleyrand et le Chancelier.

Monsieur Molé, président du conseil, l'était aussi ; mais il avait de l'humeur de ce qu'on n'avait pas voulu violer les statuts de la Légion d'honneur en le faisant grand-croix, de simple chevalier qu'il était, sans qu'il passât par les grades intermédiaires, et de ce qu'on avait négligé d'inviter une personne qui lui était chère. Il prétexta les affaires pour retourner à Paris. Madame Molé fut obligée de le suivre.

Me voici donc installée à Fontainebleau dans un assez vilain petit logement où je remplaçai monsieur Guizot. Je ne tardai pas à y recevoir des visites. On me mit au courant des détails que je viens de rapporter, et je trouvai les impressions très favorables à notre jeune princesse.

Pendant ce temps, on déballait mes bijoux ainsi que les élégances compatibles avec mon âge ; et, parée plus que je ne l'avais été depuis bien des années, je descendis au salon dit de Louis XIII où je trouvai une grande réunion de femmes brillantes d'or, de perles et de diamants. Tout le monde avait fait de son mieux pour être superbe.

À ce voyage, les hôtes ne franchissaient plus ce salon ; la salle du trône et le salon de famille étaient exclusivement réservés aux princes. Ainsi en avait décidé le roi des Belges qui apporte toujours à notre Cour l'étiquette étroitement germanique de la sienne.

Il exerce sous ce rapport une influence extrême, et, pour qui la connaît bien, on voit facilement la gêne qu'éprouve notre Reine, entre la crainte de déplaire au *mari de Louise* et l'inquiétude de blesser les personnes accoutumées à des formes d'une plus grande aménité.

La reine Louise a été obligée d'adopter les habitudes de son mari, mais elle les tempère par la bonne grâce de ses formes personnelles. Néanmoins, la raideur commence à la gagner, et cela est inévitable.

Rangées sur nos tabourets, après nous être examinées et probablement critiquées réciproquement, nous commençâmes à médire de l'innovation de cette étiquette insolite et à nous demander si elle était dédiée à notre nouvelle princesse, quoique la plupart d'entre nous fussions en mesure d'en renvoyer l'honneur au roi Léopold, lorsque notre attention fut détournée par le passage de LL. MM. Belges se rendant au salon intérieur.

Presque immédiatement après, un léger *sussuro* à la porte latérale appela mes regards et je vis avancer un groupe, en tête duquel marchait, beaucoup trop vite pour laisser remarquer la démarche élégante de sa compagne, monsieur le duc d'Orléans, donnant le bras à une grande personne pâle, maigre, sans menton, sans cils, et qui ne me parut pas agréable.

Le nouveau ménage et la grande-duchesse entrèrent seuls dans l'intérieur ; les dames des princesses s'arrêtèrent avec nous.

Tout ce qui composait la seconde fournée des invités voyait, comme moi, madame la duchesse d'Orléans pour la première fois, et l'impression ne lui fut pas favorable. Nous nous la communiquâmes pendant qu'on nous faisait ranger en haie, à droite de la porte, pour lui être présentées à sa sortie.

Le duc de Broglie, qui avait écrit et parlé avec enthousiasme de la princesse, ne tolérait pas qu'on ne la trouvât pas charmante. Il me grondait déjà de ma froideur, lorsque la porte se rouvrit et la famille royale traversa l'appartement pour se rendre au dîner.

Madame la duchesse d'Orléans suivait la Reine qui, en dépit de son gendre auquel elle donnait le bras, s'arrêtait pour parler à toutes les femmes

et accueillir les nouvelles arrivées de sa bonté ordinaire.

Quoique nous fussions censées être présentées à madame la duchesse d'Orléans par la maréchale de Lobau, sa dame d'honneur, la Reine elle-même eut la bonne grâce de nommer quelques-unes d'entre nous, avec de ces phrases obligeantes et nuancées que son cœur et son esprit excellent à rencontrer.

Je lui en inspirai une, pour ma part, qui me valut un aimable accueil et un doux sourire de la jeune princesse. Je remarquai la dignité et la grâce de son maintien, l'élégance de sa taille si flexible que la marche précipitée de son premier passage déguisait complètement.

Son visage était bien mieux de face que de profil, sa bouche s'embellissait en parlant ; la vivacité de son regard, lorsque le sourire l'animait, faisait oublier l'absence des cils. Déjà je la trouvais beaucoup mieux, et, pour en finir de sa figure, avant la fin de la soirée, je pus annoncer très consciencieusement au duc de Broglie que je la trouvais aussi charmante qu'il l'exigeait.

Elle n'a rien de l'allemande. Sa taille souple, son col long et arqué, portant noblement une tête petite et arrondie, ses membres fins, ses mouvements calmes, doux, gracieux, pleins d'ensemble, un peu lents, semblables à ceux d'un cygne sur l'eau, rappellent bien plutôt le sang polonais ; et il est évident que la race slave domine complètement en elle la race germanique.

Mais ce qu'il fallait surtout admirer, c'est son attitude et son incomparable maintien. Tendre avec le Roi et la Reine, amicale avec ses frères et sœurs, dignement gracieuse vis-à-vis du prince son époux, elle semblait déjà identifiée à sa famille d'un jour. Et ses façons, pleines d'obligeance et d'affabilité envers les personnes qui lui étaient présentées, montraient qu'elle avait deviné le rôle que la Providence lui assignait et le besoin, que tout ce qui tient à une nouvelle dynastie doit se faire, de plaire au public.

Elle remarquait le luxe et les magnificences personnelles dont elle était entourée suffisamment pour témoigner de sa reconnaissance aux soins qui les lui avaient préparés, comme en étant flattée, mais non point étonnée.

Bien différente en cela de Marie-Louise, qui, toute fille des Césars qu'elle était, avait reçu les splendeurs impériales des cadeaux de Napoléon avec une joie de parvenue, la princesse Hélène paraissait se considérer comme appelée à porter ces superbes parures et à s'entourer de ces recherches, aussi riches qu'élégantes, sans en éprouver le plus léger étonnement.

La maison de Mecklembourg est accoutumée à donner des souveraines aux plus puissants trônes de l'Europe, et notre princesse ne l'avait pas oublié.

Après le dîner, on se tint dans le salon de Louis XIII jusqu'au spectacle. Les princes y distribuèrent leurs politesses et leurs obligeances, avec un peu moins de banalité que dans leur passage avant le dîner. Madame la duchesse d'Orléans montra son instinct de princesse en reconnaissant les personnes qu'elle avait vues la veille à la cérémonie de son mariage.

Ses prévenances les plus marquées étaient pour le duc de Broglie et sa famille, témoignant ainsi de sa gratitude pour l'ambassadeur chargé de sa conduite.

Toute la Cour se rendit au spectacle. Hors le premier rang de loges, la salle était déjà remplie ; la famille royale y fut reçue avec acclamation.

Madame la duchesse d'Orléans, avec son tact accoutumé, se montra, sans affectation, de manière à satisfaire la curiosité du public. Pendant le premier entr'acte, elle resta debout en avant dans la loge royale, causant avec monsieur le duc d'Orléans de l'air le plus simple et le plus décent.

Après cela, elle ne s'éloigna plus de la Reine à laquelle elle semblait adresser toutes ses questions, et ses remarques sur le jeu de mademoiselle Mars dont elle paraissait enchantée. Après le spectacle, on fit encore une petite station dans le salon de Louis XIII ; la famille royale rentra dans la salle du trône et chacun se retira chez soi.

J'avais remarqué la tristesse de la princesse Marie, mais, le lendemain, j'en fus bien plus frappée. Son attitude de mécontentement s'étendait jusqu'au choix de sa toilette. Tandis que nous étions toutes couvertes de broderies, de dentelles, de plumes, elle seule avait adopté un costume d'une simplicité qui faisait un étrange contraste. Je le lui avais vu à la messe. Je pensais qu'elle irait s'habiller, mais elle le conserva pour le déjeuner.

L'étiquette de la veille se renouvela à l'heure de tous les repas. La famille royale stationnait un moment dans le salon, où nous étions réunies, en allant se mettre à la table où nous la suivions, et plus longtemps au retour.

Madame la duchesse d'Orléans, en négligé fort élégant, me parut encore plus agréable que sous sa couronne de diamants, et tout aussi grande dame. Elle fit beaucoup de frais, et déjà je m'aperçus qu'elle devinait les nuances.

Comme ce qui touche personnellement frappe davantage, je me rappelle qu'elle m'adressa une question, ayant rapport aux habitudes intimes de la Reine, qui témoignait qu'elle se rappelait la phrase obligeante par laquelle sa belle-mère avait appelé son attention sur moi la veille.

Quand on a reçu vingt mille présentations depuis quinze jours, cela demande une force de mémoire bien extraordinaire et dont nous autres particuliers serions incapables, surtout dans un moment de trouble comme celui où se devait trouver madame la duchesse d'Orléans.

Quant à la princesse Marie, elle était presque constamment appuyée contre le battant de la porte d'entrée, se tenant à égale distance de sa famille et des invités, ne parlant à personne et ayant dans tout son maintien un abattement qu'elle ne se donnait pas la peine de dissimuler.

Regrettait-elle le premier rang que cette gracieuse étrangère venait lui ravir, ou bien ces noces renouvelaient-elles le chagrin qu'elle commençait à ressentir de n'être point encore mariée ? Je ne sais. Mais elle portait l'empreinte d'un mécompte avec la vie. Heureusement sa tristesse n'était pas contagieuse et, quoique la princesse Clémentine se tînt, selon l'usage, derrière sa sœur, elle ne partageait pas son air mélancolique.

Il n'y eut pas de promenade générale, mais on mit des chevaux et des calèches aux ordres de ceux qui voulurent en user, et il y eut plusieurs parties faites dans le voisinage. Pour moi, je préférerai me reposer.

Cependant, je profitai de mon loisir pour aller visiter les travaux achevés depuis 1834, notamment la galerie de Henri II, aussi remarquablement élégante que magnifique, et l'appartement de madame de Maintenon où le duc et la duchesse de Broglie étaient logés en ce moment.

Le Roi avait fait rechercher, avec grand soin, tous les renseignements du garde-meuble pour le faire remettre dans l'état où madame de Maintenon l'avait habité.

J'approuvai peu la galerie Louis-Philippe construite au rez-de-chaussée ; je doute que cet échantillon du goût actuel donne à sa postérité une grande admiration de l'art à notre époque. C'est encore de ces lourdes et massives colonnes, ne soutenant rien et enlevant à la fois l'espace et la lumière que monsieur Fontaine a tant prodiguées dans les palais et même dans les hôtels dont il a eu la direction.

Empanachée et embrillannée derechef, je me rendis avant six heures au même lieu que la veille où les mêmes cérémonies eurent lieu. Les nouvelles arrivées furent à leur tour rangées près de la porte, et présentées à madame la duchesse d'Orléans au passage pour le dîner.

Je ne conserve comme souvenir de ce moment que celui de la toilette de madame de La Trémoille, encore mieux mise que le jour précédent, où pourtant elle avait emporté la palme de la parure. Sa robe, fort simple, était garnie de branches de roses, dont une étoile de diamants formait le cœur ; le bouquet, la coiffure, les agrafes des manches, tout était pareil. Ce parterre, si brillant et si frais, parvint à se faire remarquer, au milieu des rivières de diamants qui reluisaient sur les têtes, les cols et les corsages environnants.

Pendant qu'on prenait le café, le roi Léopold, si scrupuleux sur l'étiquette en général, inventa de *se faire présenter*, par monsieur le duc de Nemours, à Yousouf (espèce de chenapan algérien) afin de satisfaire la fantaisie d'examiner les armes qu'il portait.

Il traversa toute la salle pour obtenir cette belle présentation à la barbe d'Israël. Israël le remarqua et en fut tout à la fois scandalisé et amusé.

Les talents réunis de Duprez et de mademoiselle Essler, ces notabilités de l'Opéra, que j'entendais et voyais pour la première fois, ne m'empêchèrent pas de trouver la représentation assommante. Elle avait commencé tard ; il était plus de minuit et demi quand on sortit du théâtre.

À peine rentrée au salon, la Reine congédia madame la duchesse d'Orléans dont la pâleur constatait la fatigue ; elle l'embrassa en lui disant bonsoir.

Je fus extrêmement frappée, dans ce moment, de la grâce inimitable de tendresse affectueuse, filiale, respectueuse avec laquelle notre nouvelle princesse baisa la main de la grande-duchesse sa belle-mère. Il y avait toute

l'éloquence de longs discours de reconnaissance et de bonheur dans son maintien.

Ce fut le dernier aperçu que j'eus de madame la duchesse d'Orléans dans ces circonstances, et j'en remportai un souvenir que je conserve encore très vif.

Le Roi s'était retiré ; le couple belge ainsi que les jeunes princesses suivirent son exemple. La Reine et madame Adélaïde, dont le zèle l'emporte toujours sur la fatigue, se chargèrent seules de faire leur métier en conscience et employèrent encore quelques minutes en politesses et surtout en adieux aux personnes qui, comme moi, prenaient congé.

La grande-duchesse ne les abandonna pas dans cette dernière corvée de la journée. Elle avait gagné tous les suffrages par la convenance de son maintien. Elle paraissait aimer maternellement notre princesse, ne parlait que les larmes aux yeux de la pensée de s'en séparer, mais ne répondait que par les refus les plus formels aux demandes de prolonger son séjour.

Elle ne comptait rester que peu de jours ; et il fallut que la sincérité des prières qu'on lui adressait s'établît bien clairement dans sa pensée pour qu'elle se décidât à accorder quelques semaines. La belle-mère montra tant de bon esprit dans ces conjonctures délicates que les espérances déjà conçues de la princesse élevée par elle en furent très encouragées.

J'étais arrivée à Fontainebleau le mercredi. Je le quittai le vendredi fort aise d'y avoir été, mais enchantée d'en partir.

Au premier voyage, j'y aurais volontiers prolongé mon séjour ; mais, cette fois-ci, malgré l'intérêt que j'avais pris à observer l'auguste mariée et ma satisfaction de la trouver si charmante, j'étais excédée de parures, de diamants, d'étiquette et surtout de ces longues séances de représentation.

Je me confirmai dans l'idée que je n'étais point *gibier de Cour*. Rien au monde ne m'ennuie et ne me fatigue comme cette activité factice, cette occupation oisive, cette importance des choses puériles qui composent la vie de courtisan.

Madame la duchesse d'Orléans fit son entrée dans Paris, le dimanche suivant, par un temps fabuleusement beau. La nature semblait s'être parée pour la recevoir. Les marronniers des Tuileries étaient couverts de fleurs, les lilas embaumaient l'air ; les deux terrasses donnant sur la place, remplies de

femmes vêtues en couleurs brillantes, formaient des espèces de corbeilles dont l'éclat et la fraîcheur le disputaient à celles du parterre.

La place, le jardin, l'avenue des Champs-Élysées étaient combles ; tout le monde se sentait de bonne humeur. Le cortège ne se fit pas trop attendre et il fut reçu avec les plus vives acclamations. Il était cependant rien moins que magnifique ; mais le public était bien disposé.

Madame la duchesse d'Orléans put prendre possession de sa nouvelle résidence avec la pensée que les sinistres avertissements, dont la politique russe l'entourait depuis quelques mois, étaient bien erronés, et que la couronne qu'elle venait partager n'était pas entourée d'autant d'épines qu'on le lui annonçait.

Plaise au Ciel qu'elle lui paraisse toujours aussi légère ! Au reste, elle a un esprit trop solide et trop distingué pour qu'au milieu de cet enivrement de l'encens de toute une multitude, elle n'ait pas éprouvé quelque frémissement à entrer dans ce palais, successivement occupé par Marie-Antoinette, Marie-Louise et Marie-Caroline. Elles aussi y avaient été accueillies par de vives et passionnées acclamations !

Parmi les fêtes réservées aux noces de madame la duchesse d'Orléans, la plus remarquable sans doute fut l'inauguration du palais de Versailles.

Je m'y étais fait inviter par le Roi un jour où il me racontait ses projets pour l'ouverture, en me disant que ne pourraient y assister que les personnes officielles. Je lui répondis que cette déclaration me semblait fort triste et bien dure.

« Point du tout, reprit le Roi en riant, car je vous tiens pour personne très officielle.

— Je n'en savais rien, Sire, mais j'en prends acte pour cette circonstance. »

Ceci se passait longtemps avant le mariage, un jour où le Roi avait eu la bonté de me conduire à Versailles ; car, jusqu'au jour de l'ouverture, il n'a été donné aucune permission pour y entrer et on ne pouvait visiter le palais qu'à sa suite. C'était, au reste, la manière la plus agréable et la plus instructive.

Je ne manquai pas de réclamer, près du Roi, la *position officielle* qu'il m'avait accordée, et je fus invitée à l'inauguration de Versailles.

Je ne pense pas qu'il soit possible d'inventer quelque chose de plus magnifique que le matériel de la fête ; il était digne du local, c'est en faire assez l'éloge. Quant à la société qui s'y trouvait rassemblée, elle y paraissait assez hétérogène.

C'était le palais de Louis XIV pris d'assaut par la bourgeoisie. Les journalistes y foisonnaient, et y portaient cette jactance qui les suit en tout lieu et qu'ils déployaient, *con gusto*, dans cette enceinte où eux-mêmes, peut-être, avaient la conscience d'être déplacés.

« Quel est ce monsieur qui lorgne la Reine ?

— Il écrit dans le *Constitutionnel*.

— Et ce grand qui parle si haut ?

— Il écrit dans le *National*.

— Et cet autre qui gesticule ?

— Il rédige le feuilleton des *Débats*.

— Et ce monsieur si guindé ?

— Il fait l'article « Paris » du *Charivari*. »

Il en pleuvait de ces petits messieurs, et j'avoue que j'étais un peu courroucée de les voir encore plus *officiels* que moi.

Je crois que c'est en caressant ainsi ces existences improvisées sur un chétif talent qui, en général, ne conduit qu'à une vie de désordre qu'on donne de l'importance à des gens ne méritant, pour la plupart, aucun égard.

S'il se trouvait parmi eux de véritables capacités, elles réussiraient promptement à sortir des rangs de ces fabricants d'articles qui ne devraient être considérés que comme des scribes à gages.

Sans doute, parmi les députés, invités en masse, et même parmi les pairs, il se rencontrait bien des noms qui auraient provoqué l'étonnement des cercles présidés par madame de Montespan ; mais ceci se trouvait dans les convenances du temps ; c'était un hommage rendu à notre forme de gouvernement.

Malgré la grossièreté de ses façons, je me réconciliais à voir monsieur Dupin un personnage important à Versailles tandis que j'étais scandalisée que monsieur Jules Janin et ses confrères y fussent admis.

Les membres des académies, les savants, des artistes, si on s'en était tenu à ceux de premier ordre, m'y semblaient aussi très bien placés ; mais j'aurais voulu qu'on se retranchât dans les sommités en tout genre.

Au reste, quels que fussent les conviés, l'ouverture des galeries historiques dans ce palais se trouvait être, de fait, un hommage rendu à une classe qu'une bouderie d'esprit de parti empêchait d'y paraître en grand nombre.

La Restauration n'a rien fait d'aussi favorable à l'ancienne noblesse comme corps. La publicité de ce musée national renouvelle le souvenir des éminents services qu'en tout temps et au prix de son sang abondamment répandu elle a sans cesse prodigués à la patrie, les rend pour ainsi dire présents à tous les yeux et, par là, populaires.

Le château avait été livré à l'empressement des invités dès dix heures du matin, et la plupart étaient arrivés de bonne heure pour assouvir une curiosité exaltée par la privation imposée jusque-là.

La mienne étant satisfaite par avance, je ne précédai pas de longtemps la famille royale, qui arriva sur les trois heures. On se trouvait alors réuni dans l'Œil-de-bœuf, la chambre de Louis XIV, ses cabinets, enfin toutes les pièces donnant sur la cour.

À quatre heures, les portes de la galerie s'ouvrirent et quatorze cents personnes s'assirent au banquet. Des tables de vingt couverts, placées sur deux rangs, occupaient l'étendue de la galerie. Les quatre salons, situés aux deux extrémités, étaient aussi remplis de tables. Toutes étaient servies avec la même recherche et le même soin et rien n'y était épargné.

La table de la famille royale n'était distinguée que parce qu'elle occupait le milieu de la galerie et qu'on avait été averti de s'y placer, c'est-à-dire de suivre la Reine pour se trouver à cette table ; mais, quelques personnes désignées ayant été retardées par la foule, elles furent prévenues par de plus agiles.

Le Roi se trouva être assis sous le tableau de la galerie où est inscrit en grosses lettres dorées : « Le roi gouverne par lui-même. »

Comme c'était précisément au commencement des longues polémiques sur le texte du *roi règne et ne gouverne pas*, nous nous persuadâmes que cet incident serait relevé et commenté. Le Roi lui-même s'y attendait, mais il passa inaperçu.

Aussitôt après le repas, trop bien ordonné pour être fort long, on rentra dans les appartements sur la cour ; et, après avoir de nouveau distribué des politesses pendant le café, le Roi, en tête de la famille royale et de ses nombreux convives, entreprit la promenade des galeries.

Il commença par celles du rez-de-chaussée, réservées aux fastes de l'empire, puis, remontant au salon des Batailles, il revint dans les grands appartements.

Le service avait été si merveilleusement fait que les salons et la galerie étaient complètement déblayés et qu'en y rentrant il était impossible de se persuader qu'à peine trois quarts d'heure s'étaient écoulés depuis que quatorze cents personnes y avaient dîné ; il n'en restait pas vestige.

Il faisait un temps superbe, le soleil commençait à s'abaisser vers le grand bassin du fond du parc et dardait ses rayons sur le château. Les jets d'eau en étaient resplendissants dans leurs gerbes chatoyantes ; les terrasses étaient remplies de toute la population de Versailles et des environs.

Le Roi se montra au balcon et toutes les fenêtres de la galerie se trouvèrent simultanément occupées, rendant ainsi au public le spectacle qu'on en recevait, mais bien moins beau sans doute, car l'aspect du jardin était une véritable féerie. Je compris dans ce moment pour la première fois le mérite du talent de Le Nôtre.

C'est pour être habité avec cette royale splendeur que ce *pompeux Versailles* avait été conçu ; et le mouvement galvanique qu'il recevait pour la fête où nous assistions révélait les intentions de ses créateurs. Honneur au Roi qui a su le ressusciter autant que les circonstances le permettent. Il n'y a que la nation tout entière, suffisamment grande dame aujourd'hui, pour remplacer Louis XIV dans son palais.

On profita du reste du jour pour visiter en courant les autres galeries. La statue de Jeanne d'Arc, œuvre de la princesse Marie, reçut les hommages qu'elle méritait.

Jusqu'alors, nous étions exclusivement entre français. Le corps diplomatique et quelques étrangers avaient été invités pour le spectacle ; ils attendaient dans le salon précédant le théâtre où le Roi et la famille royale allèrent les retrouver. Puis ils furent placés dans des loges qui leur avaient été réservées, et nous suivîmes le Roi dans la grande corbeille qu'il occupait avec son service et les personnes qui avaient été désignées pour dîner à sa table. Le reste des convives se dispersa dans la salle dont le coup d'œil était admirable.

Lorsque le premier éblouissement fut passé, on remarqua que la proportion de femmes ne s'y trouvait pas et que la plupart des loges, étant remplies par des hommes, nuisaient à l'effet.

Cependant, comme tous ces hommes portaient des uniformes de diverses couleurs, cela paraissait bien moins sombre que s'ils avaient été vêtus en frac. Toutefois des femmes parées auraient bien mieux décoré la salle.

Il y en avait trop peu ; nous n'étions guère qu'une demi-douzaine, en dehors de dames de maisons, des femmes des ministres et des étrangères.

On donnait le *Misanthrope*, pitoyablement joué, même par mademoiselle Mars. Ce qui me divertit parfaitement pendant le spectacle, et je ne puis m'empêcher de le noter ici, c'est un monsieur placé derrière moi et portant des épaulettes de lieutenant-général : homme de goût, plus que d'érudition, il n'avait jamais eu révélation du *Misanthrope*, ce qui ne l'empêchait pas d'y prendre un plaisir extrême et de rire plus que personne de ce qui s'y trouve de plaisant. Mais il éprouvait une anxiété, trop vive pour n'être pas communiquée à ses voisins, de ce qui allait arriver, des mauvais tours que cette friponne de Célimène jouait à ce pauvre Alceste ; et il en parlait avec une naïveté de colère parfaitement réjouissante.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il pensait que c'était une pièce composée par monsieur Scribe pour l'occasion ; toujours est-il qu'il en était également amusé et amusant.

Le Roi avait fait préparer pour cette représentation de magnifiques costumes, dont il fit cadeau à la Comédie-Française.

On les avait apportés le matin à Trianon. La Reine me raconta que le Roi s'étant diverti à en revêtir un, avec l'accompagnement obligé de la grande perruque, il était entré dans la chambre où elle se trouvait avec ses filles. Sa

ressemblance avec Louis XIV était si frappante qu'elles avaient pu croire que le portrait peint par Rigaud avait quitté son cadre pour venir leur rendre visite.

Un ballet, arrangé pour la circonstance, termina le spectacle. Nous trouvâmes en en sortant le château entier éclairé. Le Roi promena les ambassadeurs, les étrangers et tous ceux qui voulurent suivre derechef, par les grands appartements jusqu'à la galerie des Batailles. Mais, quoiqu'il y eût profusion de lumières, la salle de spectacle était si éblouissante de clarté que le reste paraissait sombre en comparaison.

Cette dernière tournée achevée, chacun regagna ses voitures, fort content de sa journée mais bien fatigué.

MORT DE MONSIEUR DE TALLEYRAND EN 1838

J'ai raconté au long l'insulte faite au prince de Talleyrand par un misérable, nommé Maubreuil, le 21 janvier 1827, à la sortie de l'église de Saint-Denis, la conduite qu'il tint dans cette conjoncture et l'empressement qu'il mit à quitter Paris dès qu'il put s'en éloigner sans avoir l'air de fuir. Toutefois, il y revint dans le courant de l'automne.

Ce fut alors que, jouant un soir au whist chez la princesse Tyszkiewicz, il demanda au docteur Koreffe, qui se trouvait présent, de lui tâter le pouls : il se croyait un peu de fièvre ; le docteur lui en trouva une violente et l'engagea à se retirer.

Monsieur de Talleyrand n'en continua pas moins sa partie et ne rentra chez lui qu'à l'heure accoutumée. Dans tout le cours de son existence, sa vigueur physique lui a permis de déployer sa force morale.

Koreffe, quoiqu'il ne fût pas son médecin, prit la précaution assez bizarre d'aller à l'hôtel de Talleyrand, de faire appeler le valet de chambre du prince et de lui recommander la plus scrupuleuse surveillance pendant cette nuit qu'il jugeait devoir être très critique, en l'engageant à faire prévenir le médecin ordinaire, Bourdois.

Monsieur de Talleyrand rentra, fut comme de coutume fort longtemps à se déshabiller, se coucha sans se plaindre. Le valet de chambre commençait à douter de la science de Koreffe ; mais, très attaché à son maître, il préféra exagérer les précautions.

Au lieu de sortir de la chambre, selon son usage, il s'établit sur un fauteuil derrière le lit. Deux heures après, il entendit une espèce de râle suffoqué ; il s'élança auprès du prince, sonna toutes les sonnettes. Bourdois, déjà averti, arriva fort promptement et trouva monsieur de Talleyrand agonisant.

Les secours les plus énergiques de la médecine le rendirent à la vie. Il est à peu près sûr qu'il la dut à la perspicacité de Koreffe et au dévouement de son valet de chambre.

Quoi qu'il en soit, cet avertissement ne fut pas perdu, et c'est de cette époque qu'on peut dater l'anxiété qui saisit monsieur de Talleyrand au sujet de ses funérailles et qui ne l'a plus quitté.

Il fit bon marché de cette aventure, reçut tout Paris dès le surlendemain. Mais, à peine en état de supporter le voyage, il partit. Je tiens d'une personne qui le mit en voiture dans cette conjoncture, qu'il lui dit : « Venez me voir à la campagne, car je quitte Paris pour n'y plus revenir. »

Monsieur de Talleyrand avait trop de force d'âme et de retenue de parole pour exprimer par là un pressentiment ; c'était une volonté qu'il notifiait.

Il se rendit à Rochecotte, chez madame de Dino. Elle avait fait récemment l'acquisition de cette terre en Touraine. Des relations personnelles lui en rendaient le séjour fort agréable et elle s'y était complètement établie.

Je ne sais si le prince de Talleyrand y trouva, ou y fit arriver, un curé avec lequel j'ai raison de croire qu'il s'entendit pour éviter les persécutions auxquelles il se craignait destiné si ses derniers soupirs s'exhalaient à Paris.

Les dispositions hostilement dévotes de la Cour y auraient trouvé un agent plein du zèle le plus acerbe dans l'archevêque, monsieur de Quélen, et on n'aurait épargné aucune humiliation ni aucune amertume à monsieur de Talleyrand qui, malgré toutes les vicissitudes de son existence sociale, tenait à mourir en gentilhomme et en chrétien, si ce n'est en prêtre. La pensée d'une abjuration ou d'un scandale public lui était presque également odieuse, et il était bien décidé à ne point s'y exposer.

La vie de Rochecotte ne lui était pourtant pas agréable. Les nouvelles intimités de la duchesse de Dino l'avaient peuplé d'une nuée de jeunes littérateurs libéraux qui préludaient à l'importance que la jeunesse s'est attribuée depuis 1830 et n'avaient pas, pour monsieur de Talleyrand, la déférence que les convenances auraient exigée de gens ayant plus de savoir-vivre.

Il commença par en souffrir ; mais, en reprenant plus de santé, il recouvra de l'énergie et se décida à user de ces jeunes talents qui pensaient le

dominer. L'ambition se réveillant en lui, il mit la main sur Thiers, qu'il n'eut pas de peine à distinguer entre tous, et se prit à l'exploiter.

Dans l'automne de 1829, le prince de Talleyrand, rassuré sur les craintes que lui avait causées sa santé, revint à Paris et y passa tout l'hiver suivant, mais toujours au pied levé, n'annonçant point le projet d'un long séjour et prêt à partir au premier symptôme de maladie.

Il fit promettre à madame de Dino de le faire mettre en route, si lui-même perdait la faculté d'énoncer une volonté, dût-il mourir en voiture. À cette époque, elle lui aurait certainement obéi ; elle craignait trop l'archevêque de Paris pour s'exposer à son zèle.

Quelques années avant, dans un moment de vacance de cœur, poussée par l'ennui, le désœuvrement et peut-être par un peu de rouerie, madame de Dino s'était amusée à tourner la tête de l'archevêque ; il en était devenu passionnément amoureux. On dit qu'une perfide amie de la duchesse l'éclaira sur l'espièglerie dont il était dupe et lui fournit des preuves qu'il était joué, avant qu'il eût complètement succombé.

Il porta ses remords aux pieds des autels, car, au fond, il est bon prêtre, mais conserva un ressentiment très mondain contre madame de Dino. Ce fut alors qu'il commença à raconter la promesse, qu'il prétendait avoir faite au cardinal de Périgord à son lit de mort, de veiller au salut de l'âme de monsieur de Talleyrand et d'être à l'affût pour la sauver, *malgré lui*, s'il était nécessaire.

Le salon de madame de Dino devint à Paris, comme il l'avait été à Rochecotte, le centre de l'opposition libérale et même, autant que les temps le permettaient, antidynastique. Monsieur de Talleyrand fit les frais de l'établissement du *National*. Thiers en fut rédacteur, en s'associant Mignet et Carrel. Tous les écrivains qui s'étaient déjà fait une réputation dans le *Globe* fournirent des articles à la nouvelle gazette qui devint promptement une puissance.

Peut-être demandera-t-on quel résultat monsieur de Talleyrand prétendait atteindre en se servant de si dangereux instruments ? Je répondrai hardiment : arriver au pouvoir.

Cela semblera un si singulier contraste à sa volonté de retraite mortuaire, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'on sera tenté de crier à l'absurdité, mais

pourtant rien n'est plus vrai, et, pour peu qu'on ait vécu dans le monde quelques années, chacun doit avoir vu l'exemple de contradictions que le raisonnement repousse et que l'expérience confirme.

Quoi qu'il en soit, monsieur de Talleyrand était l'âme de cette jeunesse, à peu près factieuse, qui, comme tous les révolutionnaires, ne voulait renverser que pour se frayer le chemin.

Lorsque les imprévoyables fautes du ministère Polignac amenèrent les événements que la pitoyable conduite de la Cour rendirent irrémédiables, monsieur de Talleyrand se trouva naturellement au centre du mouvement. Toutefois, il conseilla à monsieur le duc d'Orléans de ne prendre que le titre de commandant de Paris, en se tenant le plus possible sur la réserve vis-à-vis des partis.

J'ai lieu de croire qu'il inclina pour Henri V et la régence de monsieur le duc d'Orléans ; mais je puis affirmer qu'il chercha à l'engager à conserver le titre de lieutenant général du royaume jusqu'à ce que le pouvoir fût plus entier dans ses mains et, tout au moins, jusqu'à ce que Charles X eût quitté le territoire français.

La rapidité des événements ne permit de suivre aucun de ces avis. Monsieur le duc d'Orléans, entraîné dans ces tourbillons qui se bouleversaient l'un l'autre, sans un parti à lui dont il se pût servir pour les arrêter, ne pouvait se soutenir qu'en se laissant aller à leurs mouvements oscillatoires. La couronne lui tomba sur la tête au milieu de cette tourmente aussi imprévue qu'ingouvernable. Bientôt après, se déploya une licence de la presse dont nous voyons encore les tristes fruits.

Madame de Dino recula devant elle, et pour son compte et pour celui de monsieur de Talleyrand. Elle proclama la volonté de ne point l'affronter en restant à Paris.

Le désir de rompre la liaison qui la retenait depuis quelques années à Rochecotte et dont elle était fatiguée lui fit souhaiter que monsieur de Talleyrand quittât la France. Il aurait désiré Vienne ; mais, l'Angleterre ayant la première reconnu le nouveau gouvernement, il prit l'ambassade de Londres et s'y rendit accompagné de sa nièce.

Cette nomination se fit malgré monsieur Molé, alors ministre des affaires étrangères, qui aurait préféré monsieur de Barante. Monsieur de Talleyrand

se montra blessé et profita de la circonstance pour établir ses relations directement avec le Roi.

Les dépêches insignifiantes arrivaient au ministre ; mais les véritables affaires se traitaient par une correspondance dont madame Adélaïde et la princesse de Vaudémont devinrent les intermédiaires.

Les dégoûts qui en résultèrent pour monsieur Molé entrèrent pour beaucoup dans le parti qu'il prit de donner sa démission. Son successeur, le général Sébastiani, ne cessa de se plaindre de ces communications clandestines sans obtenir aucun changement dans la conduite de monsieur de Talleyrand ; si bien que le traité de la quadruple alliance fut négocié et signé avant que le ministre en eût eu la moindre révélation.

Le duc de Broglie n'était pas d'humeur à tolérer des rapports si insolites. Sans se plaindre du prince de Talleyrand, il lui expédia des dépêches aussi insignifiantes que celles qu'il en recevait et attira toutes les affaires à Paris.

Monsieur de Talleyrand en fut averti, d'une façon un peu brutale, par lord Palmerston qui repoussa ses ouvertures sur une affaire en lui annonçant qu'après avoir occupé les deux cabinets depuis trois semaines elle se concluait à l'heure même à Paris.

Monsieur de Talleyrand sentit d'autant plus vivement le coup que lord Palmerston avait eu le mauvais goût de le faire attendre deux heures dans son antichambre avant de lui donner audience.

Il rentra chez lui furieux, et se décida à quitter Londres où il ne voulait pas déchoir ; mais il voua une cruelle inimitié au duc de Broglie. Sans doute, celui-ci avait raison de trouver mauvais que l'ambassadeur ne rendît aucun compte au ministre ; mais peut-être aurait-il pu trouver des formes moins rudes vis-a-vis d'un personnage, important par lui-même, qui venait de rendre de grands services.

L'attitude prise par monsieur de Talleyrand à Londres avait tout de suite placé le nouveau trône très haut dans l'échelle diplomatique. Tous les collègues de monsieur de Talleyrand en Angleterre le connaissaient d'ancienne date et ils avaient envers lui des habitudes de déférences personnelles qu'il savait utiliser pour l'intérêt de son gouvernement.

Il tenait une très grande maison dont la duchesse de Dino faisait parfaitement les honneurs ; ils avaient l'un et l'autre réussi à se mettre en

tête de tout ce qui menait la mode ; et, dans ce monde exclusif, la duchesse de Dino s'était retrempée dans les idées aristocratiques que sa vie de Rochecotte pouvait avoir un peu rouillées. Le goût qu'elle y reprit lui donna le désir de se rapprocher de ce qu'on appelle la société du faubourg Saint-Germain, à Paris. Elle pensa qu'il fallait y arriver par la famille de monsieur de Talleyrand ; mais c'était surtout là qu'elle était le plus mal vue.

Ramener monsieur de Talleyrand à une fin de vie édifiante lui parut la meilleure voie pour se faire accueillir dans des intérieurs exaltés en idées religieuses plus encore que légitimistes. Elle conçut donc cette pensée dès l'Angleterre, mais sans grand succès.

La vie des affaires avait aidé monsieur de Talleyrand à porter le faix qu'il semblait prêt à déposer quelques années avant. Son corps et son esprit s'étaient rajeunis de compagnie, et, ayant fait un nouveau bail avec le monde, il ne s'occupait plus guère de la façon dont il le quitterait.

La mort du curé de Rochecotte, qui aurait été un si grand événement pour lui avant 1830, arriva pendant son séjour en Angleterre, sans qu'il s'en préoccupât, d'autant qu'alors il n'était pas éloigné de la pensée d'achever sa vie à Londres.

Toutefois, madame de Dino s'occupait à tâcher de lui insinuer quelques idées de repentance, mais elle était repoussée avec perte. Elle a raconté au duc de Noailles qu'un jour de grande représentation, où ils avaient assisté *in fiochi* à la messe, elle lui dit en remontant en voiture :

« Cela doit vous faire un effet singulier d'entendre dire la messe.

— Non, pourquoi ?

— Mais je ne sais, il me semble... (et elle commençait à s'embarrasser) il me semble que vous ne devez pas vous y sentir tout à fait comme un autre.

— Moi ? si fait, tout à fait ; et pourquoi pas ?

— Mais enfin, vous avez fait des prêtres.

— Pas beaucoup. »

Après de pareilles réponses, il fallait battre en retraite ; mais, lorsque madame de Dino n'est pas entraînée par les passions auxquelles elle sacrifie

tout, elle est aussi habile que persévérante ; et elle se promettait bien de revenir à la charge dans des moments plus opportuns.

L'humeur que monsieur de Talleyrand avait rapportée de chez lord Palmerston fut soigneusement entretenue par elle. Plusieurs circonstances militaient à lui faire désirer de quitter Londres. Je me plais à citer d'abord la plus honorable.

Elle craignait que l'irritation que monsieur de Talleyrand rencontrerait dorénavant dans les affaires, jointe à l'affaiblissement inévitable des facultés à son âge, ne le fît se fourvoyer et s'amoindrir.

Le climat de l'Angleterre était déclaré pernicieux à une personne dont la société lui était agréable et chère.

Elle s'était jetée dans des relations ultra-tories, et malgré ses prévisions, le ministère whig restait au pouvoir, circonstance, pour le dire en passant, qui expliquait la désobligeance de lord Palmerston.

Elle ne se trouvait pas assez riche pour fixer son avenir en Angleterre, et il lui convenait d'utiliser les dernières années de monsieur de Talleyrand à se fonder en France une situation indépendante, mais sur laquelle pût rejaillir une partie du lustre de la grande existence européenne de monsieur de Talleyrand. Peut-être aussi, commençait-elle à s'ennuyer à Londres. Cependant, je ne le crois pas. L'état d'ambassadrice lui convient parfaitement. Avec prodigieusement d'esprit, on pourrait aller jusqu'à dire de *talent* si cette expression s'appliquait à une femme, madame de Dino s'accommode merveilleusement de la vie de représentation.

Lorsque, après avoir mis beaucoup de diamants, elle s'est assise, une ou deux heures, sur une première banquette, dans un lieu brillant de bougies, avec quelques altesses au même rang, elle trouve sa soirée très bien employée.

À la vérité, je crois qu'elle pousse le goût des affaires jusqu'à l'intrigue dans le reste de la journée ; mais ce qu'on appelle la conversation, l'échange des idées sans un but intéressé et direct, ne l'amuse pas. Elle devrait pourtant y obtenir des succès ; monsieur de Talleyrand lui en donnait l'exemple.

Quoi qu'il en soit, le prince demanda un congé, et, après un court séjour à Paris, se rendit à Valençay, où il réunit beaucoup de monde, avec l'intention

manifeste de montrer qu'il n'avait rien perdu de la force et de l'agrément de son esprit.

La retraite du duc de Broglie et la nomination de l'amiral de Rigny au ministère des affaires étrangères inspira au prince de Talleyrand le désir d'être envoyé à Vienne. Il caressait l'idée de reprendre ce traité de triple alliance de la France, l'Angleterre et l'Autriche, préparé en 1815 et dont la révélation lui avait coûté les bonnes grâces de l'empereur Alexandre.

J'ai lu, écrit de sa main : « J'ai donné Londres au trône de Juillet ; je veux lui donner Vienne et j'y réussirai, si on me laisse faire. »

Madame de Dino, dont les relations en Allemagne ne pouvaient que lui être agréables, entra dans cette pensée avec d'autant plus de zèle qu'elle et monsieur de Talleyrand rêvaient à cette époque le mariage de Pauline de Périgord avec le prince Esterhazy, et cette alliance lui tenait au moins autant au cœur que celle de l'Autriche avec notre cabinet.

Mais monsieur de Talleyrand était un ambassadeur trop incommode pour qu'aucun ministre voulût le nommer. Monsieur de Rigny recula tout doucement et il ne lui fallut pas gagner beaucoup de temps pour se trouver remplacé par le duc de Broglie.

Celui-ci acquit de nouveaux droits à l'inimitié de la duchesse de Dino en refusant de faire avancer monsieur de Bacourt, avec une faveur trop criante, et monsieur de Talleyrand envoya de Valençay une lettre, dont il exigea l'impression au *Moniteur*, et qui sembla une sorte d'abdication politique dont, comme d'autres potentats démissionnaires, il ne tarda guère à se repentir.

Le salon de la rue Saint-Florentin devint un foyer d'intrigues contre le duc de Broglie. Monsieur de Talleyrand chercha à le discréditer dans l'esprit du Roi, ce qui n'était pas difficile, car il n'en était pas aimé. Il envenima les torts de forme qu'il pouvait avoir vis-à-vis des ambassadeurs étrangers, enregistra leurs plaintes et les excita les uns par les autres.

Pendant ce temps, madame de Dino et lui chapitraient Thiers et cherchaient à lui persuader qu'avec sa haute supériorité il devait primer tout le monde et occuper le rang de premier ministre. Je l'ai dix fois entendu s'en rire dans les premiers temps, attribuant ces discours à la haine qu'on

portait à monsieur de Broglie ; mais il ne tarda pas à s'en laisser agréablement chatouiller les oreilles et le cœur.

Pendant ce temps, madame de Dino et la princesse Liéven (qui était entrée dans cette intrigue pour tuer le temps et ne pas se laisser rouiller la main) prônaient Thiers parmi le corps diplomatique et dans les nombreuses correspondances que toutes deux entretenaient dans les Cours étrangères.

Elles obtinrent des réponses que monsieur de Talleyrand apportait au Roi, en lui assurant que la confiance de l'Europe suivrait l'élévation de monsieur Thiers, parce qu'elle ne verrait en lui qu'une griffe apposée aux ordres émanés de la sagesse royale, et je crains qu'il ne soit un peu trop accessible à ce genre de flatterie.

Monsieur de Talleyrand, de son côté, se berçait de l'idée qu'il serait seul à gouverner : Thiers lui paraissait si petit compagnon qu'il devrait toujours reconnaître ne pouvoir se soutenir que par sa protection, et il se tenait pour si sûr de son crédit qu'il vit s'évanouir, sans trop de regret, l'espoir qu'il avait un moment conçu d'être nommé président du conseil sans portefeuille.

Monsieur de Broglie succomba à tant de manœuvres hostiles. Monsieur Thiers fut nommé à la joie du Roi, des cabinets étrangers et surtout de monsieur de Talleyrand. Celui-ci fut le premier à ressentir la vanité de ses prévisions. À peine quelques semaines s'étaient passées que, bafoué, déjoué, insulté par monsieur Thiers, il fut forcé par lui à quitter la place.

Les cabinets virent la guerre, que tous voulaient éviter, devenue presque imminente par les actions du nouveau ministre, et les quelques mois de son administration ont accumulé les embarras personnels sur la tête du Roi.

Ce changement de ministère a été le dernier acte de la vie publique du prince de Talleyrand, et, certes, on ne pouvait faire des adieux plus pernicious à la politique du pays. Je ne prétends pas dire qu'il ait cessé de s'occuper d'affaires ; mais ce n'a plus été que par des intrigues qui n'ont point eu de résultat.

Les personnes qui approchaient le prince de Talleyrand remarquaient combien il s'affaiblissait. Chaque heure de représentation était suivie d'une sorte d'anéantissement, et les accidents graves se succédaient fréquemment. Mais toute la force de sa volonté était employée à les dissimuler.

À mesure que son état s'aggravait, madame de Dino s'occupait de plus en plus de l'idée de veiller sur ses derniers moments.

La mort de la princesse de Talleyrand avait fourni à l'archevêque de Paris une occasion de montrer sa malveillance. Il avait fait faire amende honorable à la *personne connue sous ce nom* (je cite ses paroles textuelles) du scandale qu'elle avait donné en vivant avec un prince de l'Église.

Mais, son zèle haineux l'ayant mal conseillé, il se trouva compromis par le dépôt qu'il avait accepté d'une cassette contenant des valeurs. Madame de Dino profita des discussions qu'amena cette circonstance pour renouer des relations avec lui et, probablement, retrouva une partie de son ancienne fascination, car il s'est, depuis lors, montré plus traitable dans ses rapports avec la rue Saint-Florentin.

Toutefois, monsieur de Talleyrand aurait préféré n'avoir point à recourir à ses bons procédés, et je sais que l'archevêque de Bourges fut interrogé sur la conduite qu'il tiendrait si le prince tombait dangereusement malade dans son diocèse.

Il répondit qu'ainsi que tous les autres évêques de France il serait dans l'impossibilité d'autoriser à lui donner une absolution qui permît de l'enterrer avec les prières de l'Église, l'archevêque de Paris, seul de tous les prélats gallicans, se trouvant chargé par le Pape de recevoir la déclaration de monsieur de Talleyrand et de l'admettre ou de la refuser, selon que sa conscience et ses lumières le lui inspireraient.

Monsieur de Talleyrand fut instruit de cette réponse pendant le dernier séjour qu'il fit à Valençay en 1837. Il se rendit de là à Rochecotte, où madame de Dino prolongea son séjour pour recevoir sa sœur, la duchesse de Sagan.

Depuis qu'on avait dû renoncer au mariage Esterhazy pour Pauline, le prince de Châlais, chef de la maison de Périgord, était devenu veuf de mademoiselle de Beauvillers. Cette alliance, que monsieur de Talleyrand avait toujours souhaitée, était devenue le vœu le plus vif de madame de Dino, et cette circonstance augmentait encore le désir qu'elle avait d'obtenir de monsieur de Talleyrand une fin chrétienne dont le mérite lui reviendrait.

Au mois de janvier 1838, elle fut très malade à Rochecotte, et il y eut un moment de danger. Elle profita de cette occasion pour reprocher le

lendemain à monsieur de Talleyrand de ne l'avoir pas avertie. Elle établit qu'ils s'étaient réciproquement promis la vérité en pareille conjoncture, s'expliqua sur les convenances à garder et finit par regretter de n'avoir pas envoyé chercher le curé.

« Quoi ! cet ivrogne ? » grommela monsieur de Talleyrand, et il n'ajouta pas un mot.

Madame de Dino manda cet échec au duc de Noailles, son admirateur passionné et son confident zélé dans cette œuvre pie.

Toutefois, monsieur de Talleyrand se préparait, à part lui, à éviter le scandale.

Pauline de Talleyrand avait fait sa première communion, était restée pieuse comme un petit ange et entretenait souvent son oncle de son confesseur l'abbé Dupanloup.

Un jour où elle en parlait, bientôt après leur arrivée à Paris, monsieur de Talleyrand dit : « Madame de Dino, il faut prier l'abbé Dupanloup à dîner. » Madame de Dino s'empressa d'obéir ; l'abbé vint. Le hasard fit qu'il tomba sur un dîner où la société était légère et le langage mondain.

Quelques jours après, il reçut une nouvelle invitation, qu'il refusa. En l'apprenant, monsieur de Talleyrand dit : « Vous me l'aviez donné pour un homme d'esprit. C'est donc un sot que cet abbé... Cela ne comprend donc pas ! »

Madame de Dino, profitant de cette légère ouverture et, ne se sentant pas le courage d'entamer cette question en paroles, écrivit à monsieur de Talleyrand une longue lettre, qu'on m'a dit être un chef-d'œuvre de logique et de raisonnement, pour lui montrer la nécessité de se réconcilier avec l'Église.

Monsieur de Talleyrand y répondit en lui envoyant la minute d'une déclaration qu'il l'autorisa à communiquer à l'abbé Dupanloup et, par lui, à l'archevêque. Ceci se passait le 10 mars. Le même jour, monsieur de Talleyrand prononçait à l'Académie l'éloge de monsieur Reinhard.

Il était fort occupé de cette journée de représentation, il la regardait évidemment comme son adieu au public. Selon son usage, il avait fait faire son discours.

Monsieur de Talleyrand n'a jamais rien écrit lui-même, mais il se faisait donner par plusieurs personnes, qu'il employait à cet effet, divers projets qu'il ajustait entre eux, biffait, changeait jusqu'à ce qu'il leur eût donné son cachet. Il travailla assez assidûment à arranger ce petit discours, et en fit des lectures à ses intimes.

On était effrayé, dans son intérieur, de la fatigue que lui préparait cette séance solennelle, et, après avoir employé tous les moyens de l'en dissuader, on eut recours à Cruveilhier, son médecin, qui alla jusqu'à lui dire qu'il ne répondait pas des suites.

« Et qui vous demande d'en répondre ? » reprit monsieur de Talleyrand, avec sa parole lente et flegmatique.

L'éloge, quoique assez médiocre, eut un très grand et très sincère succès. La grâce avec laquelle il fut prononcé, le talent merveilleux de monsieur de Talleyrand pour imposer, produisirent un enthousiasme dont les auditeurs furent eux-mêmes étonnés lorsqu'ils lurent l'œuvre imprimée.

Monsieur de Talleyrand en fut enivré. Lui-même comparait sa joie à celle qu'il avait ressentie du succès d'une thèse en Sorbonne. Hélas, c'était la première et la dernière palme ! mais, à toutes les époques de la vie, le cœur de l'homme est également ouvert à la vanité.

À son retour à Paris, monsieur de Talleyrand avait été beaucoup dans le monde ; il avait dîné chez le Roi, chez les ministres, chez les ambassadeurs, partout où on l'avait convié. En sortant de table, chez l'ambassadeur d'Angleterre, ses deux jambes fléchirent et il tomba la face contre terre ; il fallut le relever à force de bras. Sa première parole, après quelques secondes d'étourdissement, fut : « Que m'est-il arrivé ? »

On lui expliqua, ce qui n'était pas vrai, que ses pieds s'étaient embarrassés dans un tapis. Il rentra dans le salon et s'y montra avec l'esprit aussi libre et aussi dégagé que de coutume, jusqu'à l'heure où il avait demandé ses chevaux.

Alors, il appela son petit-neveu, le duc de Valençay, pour se faire emmener par lui, gagna l'antichambre sans témoigner aucune souffrance, mais, à peine en voiture, se laissa aller aux gémissements les plus douloureux. On eut beaucoup de peine à le rapporter dans son appartement, et il passa quelques jours dans un état cruel.

Cet accident avait mis un terme à ses sorties ; mais il reprit promptement l'habitude d'avoir du monde chez lui et de donner des grands dîners dont il faisait les honneurs avec cette grâce dont la tradition se perd tous les jours.

Ce n'est ni le luxe, ni la magnificence de l'entourage qui constate le haut rang. C'est une certaine élégance dans les formes, des manières calmes, aisées, naturellement nobles, qui mettent chacun à sa place en restant toujours à la sienne, et composent le savoir-vivre. Monsieur de Talleyrand y excellait.

Monsieur de Barante ayant prononcé à la Chambre des pairs l'éloge de mon père, j'en envoyai un exemplaire à monsieur de Talleyrand. Il me répondit un billet, que je conserve, écrit de sa main et plein de ce bon goût que je signalais tout à l'heure.

La déclaration remise à l'abbé Dupanloup, dûment examinée par lui, l'archevêque et monsignor Garibaldi, avait provoqué quelques difficultés de leur part. Madame de Dino, profitant des relations qu'elle avait renouées avec l'archevêque, entama de longues discussions avec lui et chercha fort raisonnablement à lui prouver qu'il ne fallait exiger que ce qu'il était possible d'obtenir. La connaissance intime qu'elle avait du caractère de monsieur de Talleyrand donnait du poids à ses discours.

Cette négociation dura quelque temps. Enfin, la duchesse rapporta la pièce à son oncle, avec quelques légers changements de rédaction, auxquels il obtempéra tout de suite, et la demande d'un article supplémentaire qu'il refusa d'y insérer mais qu'il consentit à placer dans une lettre qu'il voulait simultanément adresser au Pape.

Cet accommodement fut accepté. Les deux documents, libellés, copiés, restèrent entre les mains de monsieur de Talleyrand, sans être encore signés.

Les choses en étaient là. Vingt personnes avaient dîné, le jeudi 10 mai, à l'hôtel de Talleyrand lorsque, le lendemain, le prince fut pris à table d'un horrible frisson. On le fit coucher. Son médecin, Cruveilhier, qui en était déjà inquiet depuis quelque temps, le trouva sérieusement mal.

Dès le lendemain, une énorme tumeur se déclara à la cuisse ; il crut nécessaire de l'ouvrir et dit au malade que, n'ayant pas depuis quelque temps l'habitude d'employer le bistouri, il souhaitait appeler Marjolin. « Je

comprends ; vous aimez mieux être deux. » Et, depuis ce moment, la conviction de son danger ne le quitta plus, sans réussir à l'émouvoir.

Monsieur de Montrond, envoyé par lui le dimanche chez le Roi, lui rapporta qu'il l'avait annoncé comme bien souffrant : « Bien souffrant ! c'est bien mal qu'il fallait dire. » Et puis, après de telles paroles, il se reprenait à causer de tout avec une liberté d'esprit qui frappait d'autant plus que son attitude de corps était plus douloureuse.

Un affreux étouffement, qui allait jusqu'à la suffocation, ne lui permettait pas de rester couché et la plaie de la tumeur de pouvoir être assis. Il était penché de côté sur son lit, les jambes pendantes, soutenu par deux valets de chambre qui se relayaient, la tête affaissée sur la poitrine ; et c'était de cet état qu'il se relevait pour témoigner reconnaissance à ses nombreux visiteurs, profiter de leur conversation et y chercher quelque distraction aux maux qu'il endurait avec une patience, fille du courage.

Je vis le Chancelier bien affecté de ce triste spectacle. Il se rappelait monsieur de Talleyrand, triomphant de son succès, déployant sa haute capacité, tenant en 1814, dans cette même chambre, les conseils où il était décidé du sort de l'Europe, et le contraste ne prêtait que trop aux réflexions mélancoliques que notre pauvre nature humaine ne cesse de fournir aux esprits observateurs.

Cependant, le danger croissait d'heure en heure. Les salons de l'hôtel de Talleyrand étaient remplis de personnages de tous les rangs et de toutes les opinions ; la famille ne désesparait pas.

Madame de Dino, tiraillée entre les gens qui lui reprochaient de ne point insister auprès de monsieur de Talleyrand pour obtenir une abjuration des scandales de sa vie et ceux qui l'accusaient de vouloir, par intérêt personnel, troubler les derniers moments du malade, se trouvait dans une pénible situation.

Elle se décida enfin, le mardi soir, à faire un appel aux intentions connues de monsieur de Talleyrand pour l'engager à signer les déclarations rédigées par avance.

Il reçut fort mal cette ouverture, en lui disant qu'il signerait quand il en serait temps. Les médecins ne dissimulaient pas le danger imminent. Madame de Dino crut tous les soins dont elle s'occupait depuis si

longtemps perdus et s'en désola de bonne foi. Le zèle sincère et pieux de la jeune Pauline eut plus de succès. C'était l'enfant de prédilection de la vieillesse du prince ; elle le soignait avec tendresse et dévouement. Elle lui parla de cette signature si ardemment désirée par son cœur innocent qui n'en appréciait pas l'importance temporelle.

Monsieur de Talleyrand lui dit qu'il s'en occupait sérieusement. En effet, le mercredi, après la visite des médecins, il annonça qu'il les signerait le lendemain, à quatre heures du matin. Puis il continua à voir du monde, mais moins que les jours précédents.

Madame Adélaïde m'a raconté qu'elle y avait passé une partie de la soirée. Après quelques expressions de reconnaissance sur sa bonté, il était tombé dans des sujets de conversation ordinaire, sans y mettre aucune espèce d'affectation, pas même celle d'une gaieté insolite.

Sans la position douloureuse à voir que j'ai déjà décrite, on aurait pu le croire dans son état accoutumé. Mais les gens de l'art ne permettaient aucune illusion et donnaient de grandes alarmes pour la nuit.

Pauline était venue à neuf heures réclamer sa promesse de signer : « Je signerai à quatre heures demain matin, avait-il répondu avec impatience ; va te reposer jusque-là. »

À onze heures cependant, elle reparut dans sa chambre. « Est-ce qu'il est quatre heures ? » demanda-t-il. On lui dit qu'il n'en était que onze.

« Va-t'en, Pauline ; sois tranquille ; je n'ai jamais rien su faire vite et pourtant je suis toujours arrivé à temps. »

En effet, quatre heures sonnant, il fit appeler madame de Dino. Elle avait pris la précaution de réunir messieurs Molé, de Sainte-Aulaire et de Barante pour certifier de sa volonté, dans le cas où il serait hors d'état d'écrire ; mais ces messieurs ne furent pas appelés, et il signa d'une main ferme : CHARLES MAURICE, PRINCE DE TALLEYRAND, en présence de l'abbé Dupanloup, de ses gens et de son médecin Cruveilhier dont je tiens ces détails.

Avant de signer, il avait demandé lecture de la pièce. Il n'y trouva pas certaines expressions qu'il se souvenait d'avoir écrites ; on lui rappela qu'elles étaient dans la lettre au Pape. « C'est vrai, il faut aussi que je la signe. »

Puis, il voulut que la déclaration portât la date de la minute, toute de sa main, remise à l'abbé Dupanloup ; celui-ci ne se la rappelait pas exactement.

« C'est bien facile à retrouver, reprit le prince, prenez, sur le second rayon de la bibliothèque, des exemplaires de mon éloge de monsieur de Reinhard ; il a été prononcé le même jour. »

Ceci prouvait évidemment que cette représentation académique, très en dehors des habitudes de monsieur de Talleyrand, avait eu pour but de manifester qu'il n'y avait aucun affaiblissement moral dans ses facultés au moment où il avait tracé la déclaration et qu'elle était l'œuvre de sa propre volonté. Monsieur de Talleyrand a posé devant le public jusqu'à son dernier soupir.

La petite Marie de Talleyrand, fille du baron, devait faire sa première communion le jour même de cette signature. Le malade y pensa et demanda qu'elle lui fût amenée. Elle se mit à genoux devant lui en sanglotant.

« Je vous bénis, ma petite, lui dit-il en posant ses mains sur sa tête, et vous souhaite toute sorte de prospérité... J'y participerai... si cela est donné... »

Qui oserait affirmer qu'à ce moment suprême le sceptique ne fût pas un instant le croyant ? Puis, il demanda à son valet de chambre une montre et une chaîne qu'il avait fait préparer pour donner à Marie en cette occasion.

L'abbé Dupanloup lui ayant dit, assez sottement, que l'archevêque donnerait sa vie pour alléger ses souffrances, monsieur de Talleyrand répondit, avec ce ton persifleur qu'il savait si bien prendre : « Il a mieux à faire de sa vie. »

Vers huit heures, on lui annonça la visite du Roi. Il s'occupa aussitôt de faire arranger sa chambre suivant les usages commandés par l'étiquette et que lui seul savait, donna des instructions minutieuses à ses gens, à son neveu, à madame de Dino, sur la manière dont le Roi devait être reçu, mené chez lui et reconduit.

Je ne sais si ces soins l'épuisèrent, mais madame Adélaïde, qui accompagna son frère, m'a dit qu'elle fut frappée de l'horrible changement survenu pendant la nuit. Il paraissait suffoqué et accablé, et put à peine articuler quelques paroles en réponse au Roi.

Cependant, au moment où celui-ci se retirait, après une courte visite, monsieur de Talleyrand fit un effort sur lui-même, se redressa et prononça d'une voix forte : « C'est un beau jour pour cette maison que celui où le Roi y est entré. » Puis il retomba et madame Adélaïde, qui prolongea sa visite, n'entendit plus sa voix qu'au moment de son départ. Il lui serra la main et dit d'un ton bas et étouffé : « Je vous aime bien. »

Monsignor Garibaldi s'était rendu de grand matin chez l'archevêque ; l'un et l'autre attendaient avec impatience l'arrivée de l'abbé Dupanloup. Il leur apporta le détail de ce qui s'était passé, et obtint l'autorisation de faire rentrer monsieur de Talleyrand dans le sein de l'Église.

Apparemment que les formes entraînèrent quelques lenteurs, car il ne fut de retour qu'à onze heures. Monsieur de Talleyrand ne parlait plus. L'abbé lui donna l'absolution, puis l'extrême-onction. L'archevêque vint à l'hôtel de Talleyrand, mais il ne vit pas le moribond.

Vers midi, la tête s'engagea, et il expira à quatre heures du soir, le 17 mai 1838.

Malgré sa figure blafarde, sa tournure disgracieuse, à travers les vicissitudes d'une vie orageuse qui l'a poussé dans des voies où il n'a ni rencontré ni mérité l'estime, monsieur de Talleyrand s'est toujours montré grand seigneur.

Il l'a été vis-à-vis de la Révolution et du Directoire ; de l'Empire et de la Restauration, de la cohue du salon de monsieur de Lafayette et de l'aristocratie anglaise. Il l'a été vis-à-vis de la mort.

Les querelles de famille, suscitées par le testament de monsieur de Talleyrand, et où madame de Dino joua le beau rôle, ne font pas partie de mon sujet. Ce qui y rentre tout à fait, ce sont les dépêches arrivées de Rome peu de jours après l'enterrement.

Le Pape refusait la déclaration, telle qu'elle était rédigée, et exigeait des rétractations beaucoup plus complètes que monsieur de Talleyrand ne les aurait probablement consenties. Le retard du courrier évita du scandale et fut heureux.

La Cour de Rome tança l'archevêque et monsignor Garibaldi de leur indulgence. Notre chargé d'affaires, monsieur de Lorges, fut employé pour apaiser son humeur. Elle bouda un peu, mais elle est sage ; les faits étaient

accomplis ; elle se détermina à accepter la déclaration comme bonne et suffisante, mais se garda de la publier.

Je n'ai point lu cette déclaration ; toutefois elle m'a été racontée par plusieurs personnes auxquelles elle avait été communiquée. Je crois être sûre qu'elle est conçue en termes vagues et généraux.

Monsieur de Talleyrand témoigne du regret de s'être laissé entraîner aux erreurs du siècle où il a vécu, ainsi que de la volonté de mourir dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine où il est né. Du reste, d'abjuration, de prêtrise, d'épiscopat, de mariage, de scandales privés, pas un mot, même par allusion.

Dans la lettre au Pape, il *s'accuse* et *se repent* d'avoir un instant méconnu l'autorité légitime et salubre du Saint-Siège, ce qui s'applique à la constitution civile du clergé admise et jurée par lui en 1791. C'est le seul de ses méfaits qui soit consciencieusement indiqué.

Les obsèques du prince de Talleyrand se passèrent avec calme et décence. On avait annoncé du tumulte ; il n'y en eut aucun ; mais la foule était grande pour voir passer le cortège.

Lorsque monsieur de Talleyrand tomba malade, le 11 mai, il se préparait à partir le 15 pour Valençay. Ce voyage avait pour but la réception du corps de son frère, le duc de Talleyrand, plus connu sous le nom d'Archambaud de Périgord, qui le précéda de quelques semaines dans le tombeau et, quoique son cadet, l'avait fort devancé dans la vieillesse.

Il était en enfance depuis plusieurs années. Monsieur de Talleyrand se préoccupait fort d'être présent à cette cérémonie pour laquelle il avait donné des ordres minutieux. Les corps des deux frères voyagèrent ensemble et les funérailles, à Valençay, leur furent communes.

On ne peut s'empêcher d'être frappé de ces sortes d'incidents qui révèlent, une fois de plus, combien les calculs humains sont fréquemment déjoués par la Providence.

MORT DE SON ALTESSE ROYALE LA PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS DUCHESSÉ DE WURTEMBERG 1839

Lorsque, si récemment encore, je me complaisais au récit de son enfance, la princesse Marie était alors dans tout l'éclat de sa brillante jeunesse, et je ne m'attendais guère qu'il me serait donné de parler de ses derniers moments. Mais la vie et la mort de cette jeune femme sont tellement rares, dans le rang où elle est née, qu'on ne peut se défendre de leur accorder une *attention* toute particulière. Je me suis défendu de me servir du mot *admiration*, qui se présentait sous ma plume, parce que je le réserve pour les personnes qui, avec les mêmes qualités et les mêmes vertus, les soumettent à la hiérarchie de la société et acceptent le sort que Dieu leur a fait, sans user leur vie dans de stériles combats contre la destinée.

Telle a été l'existence de la princesse Marie, et, à vingt-cinq ans, elle a succombé dans cette lutte. Je ne prétends pas lui en faire un éloge, au contraire.

Ce n'est point parce qu'elle était *trop* douée, c'est parce qu'il lui manquait quelque chose qu'elle a trouvé si amer le sort le plus doux. Cette concession une fois faite à la froide raison, on peut se livrer à tout ce que ses brillantes qualités ont d'attrayant pour l'esprit et le cœur.

Les enfants de monsieur le duc d'Orléans se sont trouvés classés entre eux par leurs années. Monsieur le duc de Chartres, les princesses Louise et Marie, et monsieur le duc de Nemours étaient assez rapprochés d'âge pour vivre constamment ensemble, suivre les mêmes études et avoir les mêmes instituteurs.

La princesse Marie était l'âme, le mouvement et le tyran chéri de ce quatuor qu'elle dominait, sans que ni lui, ni elle s'en doutassent. Plus

souvent punie, mais aussi plus souvent admirée, elle faisait le désespoir et la gloire de ses maîtres dont, en fin de compte, elle restait la favorite, et, malgré la perfection de la princesse Louise à laquelle on ne trouvait jamais un reproche à faire, les mutineries de Marie avaient tant de grâce, elle les réparait avec tant de cœur qu'elle n'en était que plus aimée.

Comme toutes les personnes sur lesquelles le génie a secoué son flambeau, elle était sujette à des accès de non-valeur, qu'on qualifiait de paresse, et qui désespéraient la mère et la gouvernante ; mais, bientôt, elle reprenait un nouvel élan et dépassait rapidement ceux qu'elle avait laissé la devancer.

Il est assez remarquable combien des esprits, même extrêmement distingués, sont sujets, dans la première jeunesse, à ces accès de nullité morale où tout en eux semble s'engourdir. Je crois que cela tient à un état morbide de l'imagination dont l'éducation ne saurait trop sérieusement s'occuper.

C'est un certain mécontentement de toute chose terrestre, du monde tel qu'il existe, de la société telle qu'elle est faite, des connaissances qu'on trouve trop bornées, des affections qui ne suffisent plus, enfin une aspiration de l'illimité, un appétit du fruit de l'arbre du bien et du mal qu'on a appelé récemment du nom d'*esprit artiste*, faute de le savoir mieux qualifier, et qui devrait être arraisonné dès sa première apparition.

La princesse Marie en était gravement atteinte : personne ne le reconnut ; il grandit avec elle, et elle y a succombé.

Le goût de monsieur le duc d'Orléans pour faire de la popularité était sensible dans l'éducation donnée à ses enfants. Non seulement ses fils étaient envoyés au collège, mais les instituteurs étaient choisis de façon à ce que tout ce qui entourait les jeunes princes parlât le jargon libéral du siècle ; et, au lieu de les entretenir des devoirs que leur imposait leur haut rang, on cherchait à l'abaisser à leurs yeux, comme une chimère usée que tous les hommes distingués repoussaient.

Bientôt, la princesse Marie n'y vit plus que des entraves à tous les vœux de son cœur, à toutes les supériorités de son esprit, et, longtemps avant qu'on s'en doutât, elle se sentait profondément malheureuse d'être née princesse et d'être astreinte à ce qu'elle a appelé une vie de déceptions,

comme si toutes les situations sociales n'exigeaient pas le sacrifice de quelques goûts !

Elle avait deviné par instinct le mécontentement mutuel existant entre les Tuileries et le Palais-Royal, et, tandis que la princesse Louise se livrait de bonne foi aux caresses sincères de madame la Dauphine, la princesse Marie se raidissait contre une affection qu'elle aurait trouvé une sorte de lâcheté à rechercher. Aussi les deux jeunes princesses ressentirent-elles très diversement la révolution de Juillet.

La princesse Louise l'accueillit en partageant les larmes de sa mère et en s'occupant des absents et des victimes. La princesse Marie y trouva pâture à son imagination, et s'exalta un moment. Mais, bientôt, elle se dégoûta du spectacle qu'elle avait sous les yeux. Son esprit indépendant se refusa à courtiser la multitude, tout autant que la Cour récemment exilée, et elle se confina de nouveau dans le for intérieur de son monde idéal.

Pendant les dernières années de la Restauration, monsieur le duc d'Orléans faisait un cours d'histoire moderne à l'usage de ses enfants. Il le leur professait tous les samedis.

Cette réunion de famille employait la plus grande partie de la matinée. Elle fournissait au travail de la semaine suivante, aussi bien qu'à l'examen des analyses de la séance précédente. J'ai entendu dire que les cahiers de la princesse Louise avaient la préférence, mais que les réponses de la princesse Marie aux questions de son père l'emportaient par leur sagacité.

La supériorité de monsieur le duc de Chartres n'était ni contestable ni contestée par ses sœurs, et ces matinées charmaient également les élèves et le paternel professeur. Ils ne s'attendaient guère alors à la terrible leçon d'histoire pratique qu'ils étaient tous destinés à recevoir. Les goûts d'études sérieuses de madame la princesse Louise ne reçurent qu'un court échec à la révolution de Juillet. La Reine, avec son esprit supérieur, désira éloigner de ses filles la disposition fébrile du moment. Elle les renvoya à leurs occupations accoutumées et à leur existence pacifique, toutes les fois que les circonstances ne les en tiraient pas trop violemment.

Néanmoins, il était difficile que des jeunes filles intelligentes, de dix-sept et dix-huit ans, ne s'identifiassent pas, plus qu'on ne l'aurait désiré peut-être, aux tourments et aux anxiétés de parents qu'elles adoraient.

Cependant, la haute et sage piété de la princesse Louise, toute semblable à celle de la Reine, l'aidait à tempérer ces agitations. Elle avait repris des professeurs qu'elle étonnait de sa profonde et modeste érudition.

Ce même été de 1831, la princesse Marie, renonçant au métier d'écolière, quitta la route tracée par ses maîtres de dessin et se jeta dans une série de compositions qui excita leur admiration. L'*Ivanhoé* de Walter Scott, premier roman dont on lui permit la lecture, servit d'étincelle à son jeune talent.

J'ai vu les croquis qu'il lui inspira ; ils étaient surtout remarquables par l'intelligence des sujets. Ils la conduisirent à des études de costumes et de mœurs du moyen âge ; et, bientôt, abandonnant la fiction pour l'histoire, elle choisit, pour l'héroïne de nombreux dessins, cette même Jeanne d'Arc qu'elle a depuis reproduite dans des sculptures que les artistes les plus distingués ne renieraient pas.

Il est assez singulier que tous les enfants du Roi aient les plus grandes dispositions pour le dessin, la peinture, la sculpture (monsieur le prince de Joinville modèlerait aussi bien que sa sœur Marie, s'il avait le temps de s'en occuper) et que tous soient non seulement insensibles à la musique mais qu'elle leur produise même une sensation désagréable. Ordinairement, le goût pour les arts les fait tous accueillir favorablement dans une organisation qui leur devient commune.

Le mariage de la princesse Louise se négociait, surtout vis-à-vis d'elle-même, qui s'en souciait très peu. Uniquement dévouée à sa famille, la pensée de s'en séparer, dans ces temps de troubles, lui était cruelle, et le mari qu'on lui offrait et auquel elle s'est tendrement attachée depuis ne l'emportait pas alors dans son jeune cœur sur les affections dont il l'éloignait.

Dire qu'elle a été *forcée* serait absurde, pour qui connaît l'intérieur de ces princes si tendrement unis ; mais, il est bien sûr que tout ce qui l'entourait s'est relayé pendant trois mois pour obtenir son consentement à force de raisonnements et de caresses. La princesse Marie ne s'y épargnait pas.

Le Roi seul demandait qu'on lui laissât son libre arbitre, et, la veille encore du mariage, à Compiègne, la trouvant tout en larmes, il lui dit qu'il était encore temps de rompre et qu'il se chargeait de la responsabilité si elle éprouvait de la répugnance pour le roi des Belges.

Elle répondit que son seul chagrin était de s'éloigner, et que tout époux lui serait également importun. La Reine la gronda, la persuada, la consola et le mariage s'accomplit.

L'attitude de la princesse Marie, à ce voyage de Compiègne, étonna bien des gens. Son air complètement dégagé, au moment de sa première séparation d'une sœur si angélique qu'elle n'avait jamais quittée d'une heure depuis sa naissance, parut d'une rare insensibilité.

Une jeune personne, mademoiselle de Roure, amie d'enfance des princesses, en était plus scandalisée que personne. Elle essuyait les larmes de la princesse Louise et en répandait avec elle, pendant que la princesse Marie les plaisantait, batifolait et riait autour d'elles.

Elle soutint ce personnage jusqu'au moment où la voiture, qui emmenait sa sœur, fut sortie de la cour ; puis elle courut s'enfermer chez elle. Denise de Roure y pénétra quelques heures après et la trouva dans un déluge de larmes et, désespérée, elle se jeta dans ses bras en lui disant que son bonheur était fini, sa vie décolorée. Elle lui fit le tableau animé de tout ce que Louise était pour elle et de tout ce qu'elle perdait.

Denise l'écoutait avec surprise, et ne put s'empêcher de lui demander pourquoi, sentant si profondément cette séparation, elle s'était donné l'air d'une indifférence qui avait étonné tout le monde et, à coup sûr, blessé sa sœur.

« Je savais, répondit-elle, que jamais Louise ne consentirait à se marier si elle pouvait deviner la centième partie du chagrin que j'éprouve. J'avais promis à maman de ne pas l'en dissuader ; car je pense, comme elle, que le mariage est non seulement dans les convenances, mais dans le devoir des femmes, et qu'on manque à Dieu en cherchant à s'y soustraire. »

La princesse Marie a été fidèle à ce système, car, non seulement elle n'a formé objection à aucun des mariages dont on a eu l'idée pour elle, mais elle les a tous successivement fort désirés.

Son cœur malade demanda alors du secours à son imagination. Elle se lia plus étroitement avec mademoiselle Antonine de Celles, et toutes deux se jetèrent dans une dévotion extatique qui marchait droit à l'illuminisme. Sa gouvernante, madame Mallet, s'en alarma et avertit la Reine dont la sage piété n'admettait pas ces aberrations. Elle retint la princesse Marie auprès

d'elle plus constamment et profita du mariage de mademoiselle de Celles avec monsieur de Caumont pour l'éloigner de l'intimité de sa fille.

Je crois que madame Mallet commençait à s'inquiéter de l'avenir de la jeune princesse ; elle l'aimait d'une extrême passion. Avec un grand fonds d'instruction, madame Mallet avait peu d'esprit. Le cœur et le dévouement lui en tenaient lieu, et ses deux augustes élèves ne pouvaient tomber en meilleures mains pour en faire des personnes également vertueuses et distinguées.

Mais il aurait fallu une véritable supériorité pour être en état de défendre la princesse Marie d'elle-même ; et madame Mallet, encore affaiblie par un état maladif, n'était pas capable de cette tâche. Dès longtemps, elle était sous la domination absolue de son élève, qu'elle adorait, et plus propre à se laisser séduire par elle et à entrer dans les faiblesses de son âme qu'à l'aider à les corriger.

Cependant, elle assista utilement la Reine dans l'entreprise de mieux régler les sentiments religieux de la princesse. Le mysticisme disparut peu à peu, et, quoique sa piété conservât quelque chose de plus exalté que celle de sa mère et de ses sœurs, cependant elle avait perdu le caractère d'illuminisme auquel elle était près d'atteindre.

Privée de l'expansion que ses sentiments trouvaient auprès de sa sœur Louise, ils refluèrent sur elle-même, et c'est dès cette époque que je commencerai à placer les ravages que le moral a faits chez elle, aux dépens de la vie, non pas dans un progrès constant, mais par des crises de souffrances intérieures qui ne trouvaient plus où s'épancher.

Elle rêvait un sentiment exclusif et se plaignait de n'en point inspirer. Lorsqu'on lui représentait tous ces liens de famille dont elle était entourée, elle répondait que ses parents l'aimaient pour son huitième d'enfant, que ses frères et sœurs avaient sept frères et sœurs sur qui répandre leur amour. « Louise, seule, ajoutait-elle, s'identifiait à moi et maintenant elle a un mari et des enfants qui, bien naturellement, absorbent ses affections. »

La mort de madame Mallet mit le comble à l'amertume de ses pensées. Elle expira entre les bras de la jeune princesse qui l'avait soignée comme une fille, comme une garde, comme une sainte, ne la quittant ni jour, ni nuit,

lui rendant tous les soins matériels et l'exhortant comme un pasteur des âmes.

Après avoir elle-même rabaisé pour toujours les paupières de sa vieille amie, elle se jeta dans les bras d'Olivia de Chabot qui l'avait assistée dans ses pieuses assiduités et partageait sa profonde affliction.

« À présent, dit-elle, il n'y a plus personne sur la terre qui m'aime mieux que tout le monde. »

Olivia protesta de cette vive amitié de jeunesse qui l'unissait à la princesse.

« Oh, ma chère Olivia, vous avez votre famille, et puis vous vous marierez, et vous devez préférer votre mari à toute chose ! »

Cette idée d'union conjugale poursuivait toujours la princesse Marie comme le seul type du vrai bonheur.

L'intérieur de sa famille, à la vérité, devait l'entretenir dans cette pensée, et la Reine s'était toujours attachée à l'inculquer à ses filles dont elle désirait passionnément le mariage.

Aussi, y avait-il toujours quelqu'un en perspective ; mais tous manquaient, les uns après les autres, et la princesse Marie retrouvait encore là ces entraves de son état de princesse qui lui paraissaient sans aucune compensation parce que tous les nombreux avantages, qui en résultaient pour l'agrément de sa vie, lui étaient trop familiers pour qu'elle pensât à les remarquer.

Cependant, jamais il n'y eut d'étiquette moins gênante, et la Reine s'appliquait à donner à la princesse la liberté compatible avec un ordre de société où la presse, dans sa licence, s'attaque à tout ce qui devrait inspirer le respect, dès qu'on peut l'apercevoir du dehors.

La princesse Marie avait pourtant réussi à s'attirer une certaine popularité, et ce n'était certes pas en la cultivant. Je me rappelle qu'un jour, où j'avais dîné aux Tuileries, elle était debout devant le feu, appuyée sur un grand écran, placé en avant d'elle, et sur le bout duquel je m'appuyais aussi.

Le salon était plein de députés, dont les uns avaient dîné au château et les autres arrivaient en *visite* (car cela s'appelle des *visites* à présent ; il y a huit ans, j'aurais écrit *étaient venus faire leur cour*, soit remarqué par

parenthèse). La Reine allait des uns aux autres, distribuant ses gracieuses politesses.

La princesse Marie me dit : « J'examine depuis un quart d'heure si celui-là échappera à maman ; » et elle me désigna un petit homme à la mise aussi chétive que plébéienne, réfugié entre une console et un fauteuil.

Au même instant, nous vîmes la Reine se diriger vers lui. La princesse me regarda en souriant : « J'aurais été bien étonnée si maman ne l'avait pas déniché. »

Quoique je n'eusse aucune liaison particulière avec la princesse Marie, l'habitude de la voir dès sa plus tendre enfance et peut-être aussi mon caractère me donnaient mon franc parler avec elle, et je lui répondis : « Si Madame assistait un peu plus la Reine, sa tâche serait moins difficile.

— Moi ! j'en serais bien fâchée ; je n'y entends rien.

— Tant pis, Madame, car c'est votre métier. Chacun a le sien dans le monde, et si vous saviez combien un mot obligeant, une mine gracieuse des personnes de votre rang donnent de popularité et attirent de partisans ! »

Elle me mit la main sur le bras et, m'arrêtant tout court, moitié riant, moitié sérieusement :

« Ah ! ma chère madame de Boigne, voilà deux mots qui gâtent toute votre morale : la popularité !... des partisans !... Mais c'est une lâcheté de s'humilier devant des gens dont on ne se soucie pas, que parfois on méprise, pour obtenir leur suffrage. Cela n'est plus de notre temps, et, d'ailleurs, croyez-moi, cela ne sert à rien. »

Je niai cette assertion. La conversation se prolongea encore quelque temps. Je lui citai de nouveau l'exemple de sa mère. Elle convint de la vénération et de l'amour qu'elle inspirait ; « Mais aussi, c'est que maman est la perfection : qui oserait se flatter de la représenter ? »

J'avais trop de respect pour la vérité pour lui répondre : *Vous, Madame* ; mais je lui dis qu'on pouvait, au moins, chercher à l'imiter. Elle reprit en riant qu'elle ne commencerait toujours pas en allant parler à tous ces messieurs noirs, et, de là, me déduisit, avec beaucoup de grâce et plus d'esprit que de raison, que, dans le siècle où nous vivions, les princes n'étaient plus entourés d'assez d'illusions pour être tenus à faire des frais de

politesse, que chacun était jugé pour sa valeur intrinsèque, et : « au bout du compte, dit-elle en finissant, ce n'est pas parce qu'elle a été chercher ce petit homme, derrière son fauteuil, que la Reine est chérie et respectée, c'est parce qu'elle est une excellente mère, une excellente épouse, une femme qui fait plus qu'accomplir tous les devoirs que le Ciel lui a commis. »

On voit que, toujours, chez la princesse Marie, l'idée des joies et des devoirs du ménage surnageait dans sa pensée. Je n'oserais pas affirmer que peut-être, au milieu de tout son libéralisme professé et certainement à son insu, son vieux sang Bourbon ne remontât vers sa source et, se refoulant dans ses veines, ne lui inspirât un peu de répugnance pour les gens avec lesquels la révolution de Juillet la forçait à frayer et n'augmentât son dédain pour la popularité.

Quoi qu'il en soit, elle se tenait fort éloignée de toute politesse banale, et les réceptions de Cour lui paraissaient de rudes corvées. Les bals même lui étaient devenus désagréables dès que les invitations s'étendaient au delà d'une stricte intimité.

La pauvre Reine dit à présent : « Marie était trop parfaite pour ce monde ; nous ne la comprenions pas ; elle planait trop au-dessus de nous. » Mais alors, elle, aurait mieux aimé qu'elle fût plus terre à terre dans le salon, et je l'ai souvent vue souffrir de ses réticences peu obligeantes.

Ce qui m'a fait naître l'idée des instincts princiers que la princesse Marie possédait sans s'en douter, c'est qu'elle n'était jamais si heureuse que pendant les visites prolongées qu'elle faisait à la reine des Belges que les habitudes allemandes de son mari ont entourée de la plus étroite et minutieuse étiquette.

Madame Adélaïde m'a souvent dit qu'elle en périssait d'ennui au bout de quatre jours ; et sa nièce, bien plus jeune, plus active, plus sujette au dégoût de toutes choses, y prolongeait son séjour pendant des semaines avec une vive satisfaction et nous revenait sensiblement moins attristée qu'elle n'était partie. À la vérité, cela se peut expliquer par la tendre affection qui liait les deux sœurs.

Si je n'ai point du tout parlé de la princesse Clémentine jusqu'à présent, c'est que, tant qu'a duré son éducation, c'est-à-dire jusqu'en 1836, sa gouvernante madame Angelet, femme d'un rare mérite, qui ne se faisait

point d'illusion sur la princesse Marie et voyait *au moins* ses inconvénients, craignant l'influence qu'elle pouvait exercer sur une jeune imagination, tenait sa sœur très éloignée d'elle.

J'ai lieu de croire que la Reine partageait la pensée qu'il y avait avantage à affermir la raison de Clémentine, avant de la livrer à la séduction de l'esprit de Marie. En tout cas, le succès a justifié la prévision. La princesse Clémentine est véritablement de tout point une princesse accomplie. Elle ne dédaigne pas son état, et je ne l'en estime que mieux.

Pendant l'hiver de 1834, monsieur le duc d'Orléans donna des bals à ses sœurs dans ses appartements. On y remarqua un groupe représentant Jeanne d'Arc à sa première bataille. La guerrière passe sur le corps d'un ennemi renversé et partage la répugnance de son cheval. L'expression de candeur et de pitié, qui se mêle sur son visage à celle de l'inspiration, est aussi supérieurement sentie que rendue, et le modelé des figures et des chevaux sans reproche. Les connaisseurs se passionnaient pour ce joli ouvrage d'un auteur anonyme.

Au second bal, quelques indiscretions désignèrent le nom de la princesse Marie. Ce fut ainsi que son talent si remarquable pour la sculpture fut révélé. Il avait été tenu caché jusque-là dans le fond de son atelier, et monsieur le duc d'Orléans n'avait obtenu qu'à grand'peine la permission de faire mouler ce groupe.

Elle travaillait, dans le même temps, un magnifique surtout que monsieur le duc d'Orléans fait faire dans le style de la Renaissance et qui peut rivaliser avec les plus beaux ouvrages de Benvenuto Cellini.

Ne s'en tenant pas à un seul genre, la princesse Marie composa des dessins de vitraux, dont on voit un échantillon dans la chapelle de Saint-Saturnin, à Fontainebleau. Elle en avait déjà fait exécuter pour son cabinet et pour un pavillon gothique du château de Laeken. Mais son portefeuille en était encore riche, lorsqu'il fut consumé par un incendie dont je parlerai plus tard.

Je ne sais pas précisément à quelle époque le Roi lui commanda la statue de Jeanne d'Arc pour Versailles. Le secret en fut gardé, même pour l'intimité, et la statue était placée avant que personne ne se doutât de son existence. Je ne crois pas qu'il y eût de flatterie dans l'admiration générale

qu'elle excita, lorsqu'elle fut livrée aux yeux du public, à l'ouverture du palais de Versailles. On ne flatte guère les femmes au temps où nous vivons, et point du tout les princesses.

Je vis, dans le même temps, par faveur spéciale, dans l'atelier de la princesse, sa statue de l'ange de Moore portant au ciel, dans le creux de sa main, une larme du pêcheur repentant. Elle me parut charmante et supérieure à la Jeanne d'Arc. Elle n'a point encore été livrée aux yeux du public, et je ne sais pas ce qu'il en pensera.

Le prince Léopold de Naples se querella (car, malgré le rang des personnages, on ne peut se servir d'une expression plus relevée) se querella donc avec le Roi son frère. Il vint chercher un abri à la Cour de France où il fut reçu comme l'enfant de la maison. La Reine interposa ses bons offices entre ses deux neveux.

Le prince Léopold témoigna bientôt un vif désir de contracter avec la princesse Marie une alliance dont il avait déjà été question. La Reine douairière de Naples le souhaitant extrêmement, le Roi ne s'y opposait pas formellement, mais se refusait à tous les arrangements nécessaires à l'accomplissement de cette union et rappelait son frère.

On eut ici le chagrin de le voir partir sans avoir rien conclu, après un séjour prolongé et des empressements assez marqués pour avoir attiré l'attention de tout le monde. La princesse en fut cruellement blessée et la Reine, qui s'accusait de l'avoir encouragée à souhaiter cette alliance de famille, profondément affligée.

Le prince avait promis d'emporter le consentement de son frère, mais la Reine-mère mandait qu'il n'aurait pas assez de fermeté pour oser l'exiger.

L'amiral de Rigny fut envoyé à Naples pour forcer le Roi à s'expliquer catégoriquement. Une conversation de dix minutes entre l'ambassadeur extraordinaire et Sa Majesté Napolitaine amena une rupture ouverte. L'amiral s'embarqua sur une frégate qui l'attendait et les légations furent retirées de la part des deux Cours.

Peu de semaines après, la reine de Naples (à l'influence de laquelle on attribuait les répugnances du Roi à une alliance française) mourut en couches, et trois mois ne s'étaient pas écoulés que le souverain veuf se mit en quête d'une nouvelle épouse.

Il visita successivement les Cours catholiques d'Allemagne et vint enfin à Paris, malgré des relations si peu amicales qu'il n'y avait pas même un ambassadeur.

Je crois être sûre qu'autant notre Reine et sa fille avaient désiré le mariage du prince Léopold, autant elles auraient craint celui du Roi, et, si la politique avait entamé une pareille négociation, elle aurait trouvé de grands obstacles dans l'intérieur du palais.

Toutefois, la conduite du roi de Naples n'en fut pas moins étrange et maussade pour nos princesses, car l'âge de la princesse Clémentine permettait qu'il pensât à elle. Il passa trois semaines à Paris, ayant l'air de les examiner et presque de les courtoiser, et, dès le lendemain de son retour à Naples, fit demander officiellement la main de l'archiduchesse Thérèse.

On ne pouvait choisir des formes plus désobligeantes. Elles furent péniblement senties par la princesse Marie, et sa tristesse en augmenta.

Je tiens d'une de ses amies les plus intimes, qui l'engageait à prendre l'attitude d'une personne se refusant au mariage et lui représentait l'agrément de sa position dans une famille si unie, avec des talents supérieurs qui l'éloignaient de l'ennui, qu'elle s'écria tout à coup : « Et lorsque je me présenterai devant Dieu, avec mes figurines dans les bras, que lui répondrai-je quand il me dira : *« Est-ce pour cela que je t'ai envoyée sur la terre ! »*

Plus tard, lorsqu'elle se plaignait, suivant son usage, de ce qu'il n'y avait rien d'exclusif dans les sentiments qu'elle inspirait, son amie lui fit remarquer que l'*exclusif* ne se trouvait que bien rarement dans aucune espèce de relations.

« Vous ne me comprenez pas, ma chère ; vous parlez d'amour, et moi du lien conjugal. C'est bien différent ! Un époux n'a qu'une épouse ; une épouse n'a qu'un époux. C'est l'ordre de Dieu et, de cette union, viennent tous les biens, tous les bonheurs et tous les devoirs pour lesquels nous sommes créés. »

Les soins de la Reine avaient constamment tendu à préparer ses filles à devenir bonnes mères et bonnes femmes. Ils avaient germé dans le sein de la princesse Marie au delà de ce qu'elle-même aurait souhaité, car le retard

de son mariage la rendait très malheureuse. Sa santé s'en ressentait ; son changement et sa tristesse augmentaient.

La Reine se tourmentait ; et, pour apporter quelque distraction à cet état, madame Adélaïde mena la princesse à Bruxelles où elle la laissa. Elle ne revint à Paris qu'avec la reine des Belges, pour assister au mariage de monsieur le duc d'Orléans.

Sa profonde mélancolie fut visible à tous les yeux pendant les fêtes données à cette occasion. Il s'y joignit l'irritation d'apprendre, à Fontainebleau même, la nouvelle du mariage du prince Léopold de Naples avec mademoiselle de Carignan (fille d'un Carignan, non reconnu par les rois de Sardaigne, et de mademoiselle de La Vauguyon) ; c'était combler l'injure pour la maison d'Orléans.

La Reine et la princesse Marie, qui pensaient peut-être avec raison avoir trop montré leur désir de cette alliance, en furent également froissées ; mais la princesse, plus jeune et moins résignée, y apporta plus d'irritation. Sa sauvagerie en augmenta, et son humeur aussi bien que sa santé s'altérèrent sensiblement.

La Reine se mit alors à battre tous les buissons germaniques pour y trouver un mari sortable. Le roi des Belges proposa le duc Alexandre de Wurtemberg, sixième cadet de cadet, mais appartenant à la maison royale.

Cette médiocre alliance elle-même ne s'établissait pas très facilement. Le prince, cousin germain de l'empereur Nicolas, avait tous ses intérêts en Russie ; et il fallait non seulement le consentement direct de l'Empereur, mais encore qu'il n'usât pas de son influence pour faire refuser celui du roi de Wurtemberg. La différence de religion se présentait comme un obstacle partout, et surtout à Rome.

La princesse aurait vivement désiré que tous ses enfants, comme ceux de sa sœur la reine Louise, fussent élevés dans la religion catholique ; la pragmatique de la maison de Wurtemberg s'y opposait formellement.

Ces difficultés entraînèrent d'assez longues négociations à Pétersbourg, à Stuttgart et à Rome. Elles furent enfin vaincues, et le mariage déclaré vers le milieu de septembre.

La voix publique n'accordait pas une grande distinction d'esprit au duc Alexandre ; mais elle vantait ses bonnes qualités, et nul ne pouvait disputer

sa superbe figure. Tel qu'il était, la princesse s'en montrait fort satisfaite, et, lorsque j'allai lui faire mon compliment officiel à Saint-Cloud, elle l'accueillit de la façon la plus accorte.

Sa physionomie avait repris de la douceur et de la gaieté ; sa parure était soignée, et elle tournait vers le duc Alexandre, placé derrière sa chaise et paraissant très occupé d'elle, des regards qui exprimaient son contentement.

En causant de ce mariage avec madame Adélaïde, quelque temps avant, j'avais énoncé la pensée qu'il avait pour but de conserver la princesse Marie dans sa famille, en faisant au jeune ménage un établissement en France.

« Nous l'aurions bien désiré, me répondit-elle. J'ai même offert de leur donner mon hôtel de la rue de Varenne, mais Marie ne veut pas en entendre parler. En épousant un allemand, elle compte se faire allemande. Si le Roi ne trouve pas le parti sortable, dit-elle, il ne doit pas consentir au mariage ; mais, une fois fait, elle prétend n'être plus que la femme de son mari, ne dépendre que de lui, n'avoir d'autre rang, d'autre fortune, d'autre sort que le sien. Il lui serait odieux de lui voir l'attitude du *mari de la princesse Marie*, et c'est ce qui ne pourrait manquer d'arriver en France ; aussi veut-elle partir immédiatement après la cérémonie... »

On voit jusqu'à quel point cette jeune princesse était nourrie de l'esprit de l'Évangile et des saints droits de l'époux sur l'épouse.

Depuis l'arrivée du prince, le goût qu'elle avait pris pour sa personne n'avait pas diminué ses projets de déférence, et elle voyait s'approcher, avec une satisfaction qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, le moment de son mariage.

Il s'accomplit à Trianon en présence de la famille, du service, et des personnes que leurs fonctions officielles y appelaient. Il n'y eut pas d'autres invitations. La princesse parut radieuse pendant les deux jours qu'elle y séjourna. Le troisième, elle partit, et se sépara de tous les siens, sans montrer une émotion égale à la leur.

Elle a, dans toutes les occasions où elle croyait accomplir un devoir, conservé un tel empire sur elle-même qu'il ne faudrait pas en conclure qu'elle n'en souffrait pas beaucoup. Mais les spectateurs furent irrités contre elle de l'indifférence dont elle sembla recevoir les embrassements de

sa famille en larmes et l'empressement avec lequel elle se hâta de gagner la voiture qui devait l'emmener.

Les suisses de la grille la virent passer en souriant à son époux. On se rappelait les sanglots de la princesse Louise au départ de Compiègne, et l'impression ne fut pas favorable à la princesse Marie, surtout dans la domesticité, témoins quotidiens de l'amour que tous les siens lui portaient.

Au fond, cette union comblait ses vœux. Elle n'avait rien d'absolument inconvenant à son rang ; l'assentiment de sa famille l'autorisait. L'exemple de la princesse Louise la réconciliait à la pensée d'un époux protestant. Cet époux lui plaisait beaucoup ; et la vie indépendante et locomotive qu'elle prévoyait mener, lui paraissait, d'après ses goûts, bien préférable au partage d'un trône. Je ne sais si les années n'auraient pas amené d'autres pensées ; mais, dans ce moment, elle était complètement satisfaite.

La princesse, comme tout ce qui est atteint de *l'esprit artiste*, avait la maladie des voyages, et les projets qu'elle formait déjà de visiter l'Italie, la Grèce, l'Orient, sans qu'aucun devoir fixât la résidence de son mari dans un lieu plutôt que dans un autre, lui semblaient une heureuse compensation à son peu d'importance sociale. Elle exprimait volontiers sa joie qu'il ne possédât pour tout état qu'une maison de campagne en Saxe, portant le singulier nom de *Fantaisie*.

Le Roi et la Reine, considérant avant tout la félicité de leur enfant, se montraient contents. Monsieur le duc d'Orléans ne dissimulait guère que le duc Alexandre lui paraissait fort mince comme alliance, et très lourd comme beau-frère.

Il aurait préféré que la princesse Marie restât fille, et s'en était expliqué avec elle, en lui témoignant le désir de renouveler entre eux le tendre exemple d'amitié fraternelle que le Roi et Madame Adélaïde leur montraient à chaque heure.

J'ai même lieu de croire qu'il alla jusqu'à lui représenter combien le prince, auquel elle allait se donner, lui semblait peu capable d'apprécier son mérite. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la princesse fut très blessée de la démarche de son frère et qu'il en est toujours resté un refroidissement sensible entre eux.

La dame allemande qui devait accompagner la princesse se trouva trop malade pour partir. Les deux jeunes époux en gardèrent le silence. La Reine apprit le soir que, dans sa fièvre d'indépendance, la princesse courait les grandes routes, tête à tête avec cet époux de quatre jours.

Le télégraphe leur porta l'ordre de s'arrêter, et la duchesse de Massa, dame d'honneur des princesses de France, fut expédiée en toute hâte pour les rejoindre et accompagner la duchesse de Wurtemberg jusqu'à la résidence de sa nouvelle famille.

Elle en témoigna bien un peu de contrariété mais son entrée en Allemagne en eut plus de convenance. Elle fut parfaitement accueillie par la duchesse de Cobourg, sœur du duc Alexandre, près de laquelle il avait élu domicile.

La princesse Marie, si ennuyée des exigences de son rang à Paris, se soumit merveilleusement à l'étiquette étroite des petites Cours allemandes qu'elle visita successivement pour faire connaissance avec les parents de son mari.

Mais l'amour est un grand fard et sa passion était devenue tellement vive qu'elle mandait un jour à la Reine sa mère qu'on ne pouvait imaginer rien de plus délicieux que de faire quinze lieues en traîneau, sur six pieds de neige, par quinze degrés de froid. Il faut que le camarade de traîneau soit bien agréable pour embellir autant une telle promenade ! Au reste, toutes ses lettres respiraient le bonheur et contenaient des hymnes en l'honneur du duc Alexandre.

Toutefois, le goût de l'indépendance ne se démentait pas. Lorsque la petite Cour de Cobourg se transporta à Gotha, elle refusa de loger au palais et s'installa dans un pavillon contigu qu'elle fit meubler. Il était si peu vaste que le royal ménage ne le pouvait habiter qu'avec deux valets seulement.

La princesse avait, dès longtemps, la fantaisie de préparer de ses mains le chocolat qu'elle prenait de grand matin. Le poêle allemand ne lui permettant pas de le faire sur son feu, comme en France, on lui apportait un petit réchaud à l'esprit-de-vin qu'on posait sur sa table de nuit. Un jour, la dentelle de son oreiller prit feu. La princesse et sa femme de chambre, en cherchant à l'éteindre, renversèrent le réchaud. L'esprit-de-vin enflammé se répandit sur tout le lit, placé dans une alcôve drapée de mousseline.

L'incendie fut si rapide, si complet, que la princesse n'eut que le temps de se sauver en pantoufles, enveloppée d'une robe de chambre que sa suivante lui jeta sur le corps. Leurs cris attirèrent le duc Alexandre ; mais déjà on ne pouvait que difficilement entrer dans la chambre, et l'isolement où ils se trouvaient retarda tellement les secours que tout se trouva consumé.

Au reste, il aurait été fort difficile d'éteindre un feu si actif, dans un moment où un froid de dix-huit degrés ne permettait pas même l'espoir de se procurer de l'eau. Aussi le pavillon brûla-t-il jusqu'à terre et, dans ses ruines, furent enfouis tout ce que possédait la princesse Marie, ses diamants, ses parures, et, ce qui était plus irréparable et plus regretté par elle, ses albums, tous ses travaux d'art aussi bien que ses papiers.

On retrouva dans les cendres les diamants et les pierres précieuses. Je les ai vues arriver ici presque calcinés ; cependant on put encore tirer parti d'un assez bon nombre ; mais toutes les montures et des perles magnifiques données par le Roi furent complètement perdues.

Selon l'habitude qu'elle s'était faite de prendre sur elle, la princesse Marie ne montra aucun effroi et médiocrement de regret ; mais je ne puis me défendre de croire qu'un pareil événement, dans son état de grossesse, n'ait encore donné quelque atteinte à sa santé.

Jusque-là, ses lettres vantaient son embonpoint, et pourtant nous la vîmes arriver, quelques semaines après, fort changée et très amaigrie. Cela fut attribué à sa position.

Le Roi se donna le plaisir de lui faire retrouver, dans le pavillon qu'avec grand soin il lui avait construit à Neuilly, tout ce qui pouvait se réparer des pertes que l'incendie de Gotha lui avait fait subir.

Les premiers jours se passèrent avec joie et douceur dans le sein de sa famille ; mais, bientôt, elle se renferma dans son appartement, avec le duc Alexandre, et ne supporta qu'avec une impatience marquée tout ce qui troublait leur tête-à-tête. Aucune personne, même de son ancienne intimité, n'était admise chez elle. À peine, de loin en loin, Olivia de Chabot y arrivait-elle.

Cela étonnait d'autant plus qu'au nombre des avantages que la princesse Marie semblait priser le plus dans son mariage elle comptait la liberté de

vivre dans la société et la possibilité de *faire des visites*, ce qui se présentait à son imagination comme le complément de l'agrément de la vie rationnelle.

Aller chercher la distraction qu'on veut, à l'heure où elle convient, n'en prendre que ce qui plaît, joindre les chances de l'imprévu à celles qu'on sait trouver, causer de tout avec tout le monde, sans gêne, et sans responsabilité, voilà la théorie qu'elle s'était faite de *la visite*. Je la lui ai souvent entendu professer, en se plaignant d'en être privée, et elle s'étonnait de nous voir rire de son utopie.

Loin de l'avoir rendue plus sociable, son indépendance de position ne l'avait donnée qu'à la solitude. Cela s'expliquait par deux motifs. D'abord par sa santé qui, la suite l'a prouvé, n'était que trop mauvaise, quoiqu'elle ne s'en plaignît jamais, ensuite par une souffrance morale dont j'ai acquis la certitude.

L'amour lui peignait le duc Alexandre orné de toutes les perfections et de toutes les distinctions ; mais elle avait trop de perspicacité pour ne pas s'apercevoir qu'aux yeux de sa famille c'était un beau et bon garçon bien ennuyeux pour qui on avait beaucoup d'égards et peu de goût.

Elle ne pardonnait pas aux siens ce qui lui semblait une injustice, et, très probablement, le prince, qui l'adorait avec dévouement, plus à son aise dans leur intérieur, s'y montrait moins gauche qu'au milieu de ses beaux-frères dont la supériorité l'écrasait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'ancienne intimité ne se rétablit pas entre la princesse Marie et ses frères.

Quoique la fin de sa grossesse fût pénible, elle accoucha très heureusement, le 30 juillet 1838, d'un enfant si énorme qu'on attribua ses souffrances précédentes à cette cause, et, pendant quelques semaines, son état ne donna nulle inquiétude ; mais, loin de se rétablir, elle s'affaiblissait de plus en plus et son dépérissement augmentait.

Le Roi fut le premier à s'en alarmer ; il exigea une consultation. La princesse y répugnait. Quelques mois de séjour dans l'air pur de l'Allemagne suffiraient, assurait-elle, à son rétablissement. Toutefois les craintes du Roi furent confirmées par la Faculté, et le docteur Chomel prévint monsieur le duc d'Orléans du danger imminent de sa sœur.

Le reste de la famille conserva quelque sécurité. On manda un médecin de Bruxelles. Il encouragea les espérances, en ordonnant néanmoins, comme ses confrères français, l'air doux du Midi.

On arracha à grand'peine le consentement de la princesse Marie. Elle voulait absolument passer l'hiver dans son château de Fantaisie qu'elle n'avait pas encore vu. Les sollicitations de sa famille l'emportèrent enfin.

Le duc Alexandre s'y joignit, plus par déférence que par conviction, car sa femme lui disait qu'elle n'était pas malade. Il la croyait en cela, comme en toutes choses, et l'idée de la contrarier lui était très pénible.

On désirait qu'elle fixât son séjour dans une ville du midi de la France. La Reine l'en supplia, en lui disant qu'elle irait lui faire une visite dans le cours de l'hiver, sans pouvoir l'obtenir. Madame Adélaïde s'offrit à l'accompagner partout où elle voudrait aller et fut également repoussée avec pétulance. Son caractère était complètement changé.

Cette personne, si maîtresse d'elle-même, était devenue irritable à l'excès, et son antipathie pour tout ce qui n'était pas allemand était portée jusqu'à la manie.

Elle fit appeler un médecin de Cobourg pour la soigner. Il se trompa sur son état et avança peut-être sa mort de quelques semaines ; mais elle était trop profondément atteinte pour que rien la pût sauver, et les paroles de sécurité, sur l'efficacité du traitement que l'allemand comptait faire suivre à la princesse pendant le voyage eurent l'avantage de rendre la séparation moins déchirante pour sa famille.

Une fois qu'elle eut consenti à se rendre en Italie, la duchesse de Wurtemberg témoigna un si vif empressement de partir que, l'arrivée de la reine des Belges ayant retardé son voyage de quarante-huit heures, elle ne put lui cacher la contrariété qu'elle en éprouvait et reçut presque froidement cette chère moitié d'elle-même.

Tous les siens l'accompagnèrent jusqu'à Fontainebleau. Elle en prit congé amicalement, mais très calmement, leur donnant rendez-vous pour l'automne suivant dans ce même palais de Fontainebleau. Toutefois, en embrassant la reine des Belges, elle lui dit très bas : « Louise, ne m'oublie jamais. »

Ce fut la seule circonstance qui pût donner lieu de croire que son air enjoué était feint.

Le Roi, en remontant le perron après l'avoir mise en voiture, ne put retenir ses larmes. La Reine alla cacher son trouble au pied de la croix, son refuge ordinaire, mais elle conservait plus d'espérance que le Roi.

Le voyage s'accomplit assez heureusement. Le médecin allemand envoyait chaque jour un bulletin scientifique où on ne comprenait pas grand'chose. Le prince, suivant en cela la volonté de sa femme, mandait qu'elle allait mieux ; elle-même le confirmait par quelques lignes.

Enfin une longue lettre de sa propre main, écrite d'une des villes de la rivière de Gênes, sous l'influence du beau ciel, de la belle mer, des beaux sites, dont l'aspect avait réveillé ses impressions d'artiste, porta la joie dans les Tuileries.

Mais, à peine arrivée à Gênes, le temps se gâta, et ce besoin de locomotion, triste et dernier symptôme des maladies de poitrine, se fit de nouveau sentir. Après avoir changé trois fois de palais et sept fois de chambre en dix jours, la princesse voulut absolument partir.

Monsieur de Rumigny, ambassadeur de France à Turin, fort dévoué à la famille royale et qui s'était rendu à Gênes, manda au ministre des affaires étrangères qu'après avoir bien pesé toutes les considérations, la contrariété de rester à Gênes paraissait faire tant de mal à la princesse qu'on se décidait à la laisser partir, quoique le médecin eût peu d'espoir de la voir arriver jusqu'à Pise. Il annonçait prendre sur lui de quitter son poste pour l'accompagner, tant il croyait le cas urgent.

Le comte Molé reçut du Roi la triste mission de communiquer cette dépêche à la Reine. Elle tomba au milieu de la famille comme une bombe. Jusque-là, on n'était inquiet que pour un avenir qu'on croyait encore fort éloigné.

La Reine sacrifia son désir d'aller trouver sa fille. Elle sentait les difficultés qui s'opposaient à ce qu'elle traversât toute l'Italie. Monsieur le duc de Nemours partit seul, espérant à peine retrouver sa sœur ; mais, contrairement à toutes les prévisions, le voyage lui avait été salutaire et, deux jours après son arrivée à Pise, elle écrivit plusieurs longues lettres.

Dans celle à la Reine, elle disait qu'elle se sentait renaître sous ce ciel si pur et si doux.

Elle écrivait à Olivia de Chabot des instructions sur des étrennes qu'elle destinait à quelques pensionnaires de sa charité. Elle chargeait enfin monsieur le duc d'Orléans de lui envoyer des albums, des crayons, des pinceaux et un tabouret pour dessiner d'après nature, ainsi que le temps semblait bientôt devoir le permettre.

Ces lettres ramenèrent la sécurité. On crut à une crise terminée favorablement et précédant une guérison.

On avait craint que l'arrivée inopinée de monsieur le duc de Nemours n'effrayât la princesse ; mais il est toujours facile de tromper un malade : on la lui expliqua, sous un prétexte quelconque. Elle accueillit son frère avec joie et ne lui parut pas aussi mal qu'il le craignait.

Elle se leva et passa trois heures à dessiner avec lui. Ce récit contribua à rassurer ici ; l'illusion fut complète. Les réceptions du jour de l'an eurent lieu comme de coutume.

Cependant, les lettres de monsieur le duc de Nemours devinrent de moins en moins satisfaisantes. Celle reçue le jeudi 3 janvier parut si alarmante qu'elle inspira à la Reine le plus vif désir de partir et, simultanément au Roi celui de la retenir, persuadé qu'elle n'arriverait plus à temps.

Elle répondit à cette objection que déjà on l'avait opposée au départ de monsieur le duc de Nemours et qu'il était depuis quinze jours au chevet du lit de sa sœur.

Le Roi ne fit plus de difficultés. L'ordre fut donné de préparer à Toulon un bateau à vapeur pour transporter la Reine à Livourne d'où elle gagnerait facilement Pise, sans traverser d'autres États, et le télégraphe appela la reine des Belges qui devait accompagner sa mère.

Le départ fut fixé au lundi. La reine Louise arriva le dimanche ; mais les nouvelles étaient tellement mauvaises que le voyage fut contremandé le lundi même et, le mardi, monsieur Molé eut la douloureuse mission d'annoncer la mort.

La Reine s'écria : « Mon Dieu ! vous avez un ange de plus, mais j'ai perdu ma fille. » Et elle courut s'enfermer dans la chapelle d'où le Roi seul

eut le crédit de l'arracher au bout de quelques heures.

Malgré son grand courage, sa rare piété, son admirable résignation, ce chagrin intime fit en elle un ravage si profond que son changement, lorsque je la vis le surlendemain, était effrayant.

Les détails qu'elle recueillit bientôt sur les derniers moments de sa sainte fille, ainsi qu'elle l'appelle, devinrent un grand adoucissement à sa douleur et en changèrent l'amertume en une sorte d'admiration passionnée. Elle invoque sa fille, en même temps qu'elle la pleure.

La solennité de Noël avait servi de prétexte, ou de motif, à la duchesse de Wurtemberg pour chercher les consolations de la religion. Le vicaire apostolique de Pise, appelé auprès d'elle, avait été aussi touché qu'édifié des dispositions où il avait trouvé cette *sainte princesse*, ainsi que s'exprimait la lettre d'un légitimiste, en me mandant cette circonstance.

Un nouveau traitement, suite d'une consultation demandée par monsieur le duc de Nemours, avait amené un léger soulagement ; mais les accidents reparurent, et, le 30 décembre, elle eut une faiblesse très prolongée.

Le lendemain matin, se trouvant seule avec son frère, elle lui dit :

« Nemours, tu me connais assez pour savoir que je puis supporter la vérité, mais que je la veux ; dis-moi, suis-je très mal ?

— Très mal, non ; mais, depuis hier soir, les médecins sont inquiets.

— Merci, mon frère ; je te comprends. »

Voyant alors rentrer le duc Alexandre, qui s'était éloigné un moment, elle mit son doigt sur sa bouche, en faisant *chut*, et ne parut pas autrement troublée. Seulement, on s'aperçut qu'elle devenait plus caressante pour son frère et son mari ; mais, depuis ce moment, elle ne demanda plus son petit enfant.

Elle fit appeler sa dame d'honneur, madame Spietz, catholique ainsi qu'elle, et la chargea de tous les détails religieux avec une présence d'esprit qui ne se démentit pas un instant, malgré les fréquents évanouissements où elle tombait ; et bientôt, entourée des secours qu'elle avait réclamés, elle ajouta les paroles les plus élevées et les plus touchantes aux prières des prêtres où elle ne manquait pas de prendre part.

Les souvenirs de sa famille se mêlaient tendrement aux adieux qu'elle adressait près d'elle ; et, dans les deux derniers jours de sa jeune carrière, elle se montra aussi expansive qu'elle avait été habituellement contenue jusque-là. Son âme, tout à la fois pieuse et passionnée, semblait comprendre qu'elle allait s'élancer vers sa véritable patrie.

Le 2 janvier, après un état d'épuisement tel que pendant plus de trois heures on penchait l'oreille pour s'assurer si elle respirait encore, elle se ranima tout à coup. Monsieur le duc de Nemours dit ne l'avoir jamais vue si belle.

Ses yeux reprirent leur brillant éclat, sa physionomie s'éclaira ; elle se redressa sur sa couche de mort, regarda autour d'elle, sourit à son mari et à son frère, les attira près d'elle, les embrassa tendrement, puis leur dit d'une voix forte, mais naturelle :

« Mes amis, voyez la puissance de la religion ! J'ai vingt-cinq ans, je suis heureuse... bien heureuse, reprit-elle en serrant la main de son mari, et je meurs contente ; Nemours, ne l'oublie pas, et dis-le à Chartres. »

Ce furent ses dernières paroles. Sa figure conserva encore quelque temps une expression de béatitude. Ses yeux restèrent ouverts, comme s'ils lui montraient une vision pleine de douceur ; puis les évanouissements se succédèrent, jusqu'à ce que la vie eût complètement disparu.

Telle a été la vie, telle a été la mort de Marie d'Orléans, duchesse de Wurtemberg. Avec mille belles, grandes et nobles qualités, il lui manquait un peu d'argile vulgaire pour les maintenir à leur place ; elles lui ont fait une guerre intestine où elle a succombé.

Je crois que cette disposition est plus rare sur les marches du trône que dans les autres classes de la société ; mais, partout, elle porte le désordre et doit être réprimée dès la première enfance.

La désolation de la famille royale fut extrême. Monsieur le duc d'Orléans, auquel ses dernières paroles avaient été consacrées, témoigna d'une amère douleur. Les récits de monsieur le duc de Nemours, et l'impression qu'il avait reçue d'une mort si édifiante, furent pour sa pieuse mère la plus grande consolation qu'elle pût recevoir.

Elle en puisa aussi dans le sourire du pauvre petit prince Philippe, trop jeune pour connaître son malheur et qu'elle accueillit d'une tendresse toute

maternelle.

Le duc Alexandre le lui ramena et le remit entre ses mains, avec une confiance dont elle fut profondément touchée. Après avoir rendu les soins les plus tendres à la princesse son épouse, il la pleura de façon à s'assurer l'affection sincère de toute sa famille.

Le corps de la princesse Marie, rapporté à Marseille, traversa la France ; et ce cortège funèbre fut partout entouré d'hommages et de regrets.

On aurait souhaité, c'était le vœu des ministres, qu'elle fût enterrée à Saint-Denis ; mais les désirs de la Reine prévalurent, et sa fille fut transportée à Dreux, où déjà elle avait deux enfants rendus à ce Dieu qui les lui avait donnés.

Le Roi, les princes ses fils, et le duc de Wurtemberg, arrivé de la veille, allèrent recevoir ces tristes dépouilles d'une femme si brillante et si aimée. La cérémonie fut rendue des plus touchantes par leur douleur mal contenue.

Les prières de l'Église achevées, ils descendirent dans le caveau et, avant d'abandonner ce cercueil à la solitude de sa dernière demeure, chacun d'eux, à genoux, colla ses lèvres dessus, en lui disant un long adieu.

Ils étaient déjà remontés, lorsque monsieur le duc d'Orléans, s'arrêtant brusquement, retourna sur ses pas et, à travers d'amers sanglots, s'agenouilla de nouveau et baisa le cercueil encore une fois en s'écriant : « Pour Joinville ».

Ce souvenir du frère absent (monsieur le prince de Joinville assistait alors à la prise de Saint-Jean d'Ulloa) dans celui qui doit être un jour le chef de la famille m'a paru un trop bon et trop heureux sentiment dans l'avenir de tous pour négliger de le rapporter. Le petit nombre des assistants en furent vivement émus.

En outre de la Jeanne d'Arc, de l'ange de Moore portant une larme au ciel et des figurines du plateau de monsieur le duc d'Orléans, dont j'ai déjà parlé, la duchesse de Wurtemberg a laissé une statue d'ange ouvrant la porte du ciel, quelques bas-reliefs tirés du poème d'*Ahasvérus*, le buste de la reine des Belges et celui de son fils aîné. Les portefeuilles de ses dessins ont été perdus dans l'incendie du palais de Gotha.

R É C I T S D ' U N E T A N T E

M É M O I R E S
D E L A
C O M T E S S E D E B O I G N E
N É E D ' O S M O N D

PUBLIÉS INTÉGRALEMENT D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

V

FRAGMENTS

MORT DE MONSIEUR LE DUC D'ORLÉANS (1832). — MORT DE MADAME
ADÉLAÏDE (1847). — CHUTE DE LA MONARCHIE D'ORLÉANS (1848).

CORRESPONDANCE INÉDITE

INDEX GÉNÉRAL ALPHABÉTIQUE

PARIS

ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100 RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ

1923

TABLE DES MATIÈRES

[FRAGMENTS](#)

[Mort de monseigneur le duc d'Orléans \(1832\)](#)

[Mort de madame Adélaïde \(1847\)](#)

[Chute de la monarchie d'Orléans \(1848\)](#)

[CORRESPONDANCE DE LA COMTESSE DE BOIGNE](#)

[Du 12 novembre 1799 au 30 mai 1800](#)

[Du 18 août au 27 septembre 1800](#)

[INDEX GÉNÉRAL ALPHABÉTIQUE](#)

FRAGMENTS

MORT DE MONSIEUR LE DUC D'ORLÉANS 1842

D'anciennes prophéties, retrouvées ou inventées, exploitées par l'esprit de parti et répétées par la crédulité, avaient réussi à effrayer beaucoup de monde sur l'année 1840. Le résultat devait être, assurait-on, favorable au parti légitimiste, mais à travers de tels dangers que les plus zélés s'en trouvaient alarmés.

Ils consentaient bien à les voir subir à leur patrie et à leurs concitoyens, mais, pour leur compte, ils s'en tenaient volontiers éloignés, et nombre d'entre eux s'écartèrent de la France et surtout de Paris que, je ne sais pourquoi car j'ai peu étudié ces prophéties, ils avaient fixé pour le lieu du cataclysme.

Cependant, cette formidable année 1840 s'écoula fort pacifiquement et se montra très prospère.

Il n'en fut pas de même de l'année 1842 : elle a droit à une sinistre illustration. Les accidents fatals, les inondations, les incendies de villes entières, les tremblements de terre l'ont cruellement signalée.

À travers toutes ces calamités, celle qui laissera le plus de traces et dont les conséquences demeurent imprévoyables est sans contredit la mort de monsieur le duc d'Orléans. Rendons au bon sens du pays la justice de dire qu'il l'a profondément sentie. La douleur publique est durable autant qu'elle a été vive.

Aucune perte ne pouvait être plus considérable pour la patrie que celle de ce brillant héritier de la Couronne, tout à la fois si jeune et si plein d'expérience, de ce fils si respectueux qui se montrait chef de famille vis-à-vis de ses frères et père éclairé pour ses enfants.

La clef de voûte a été violemment arrachée ; les échafaudages dont on s'efforce à la soutenir suffiront-ils ? C'est ce que l'avenir montrera ; mais il est gros d'événements rendus bien plus alarmants par la mort de monsieur le duc d'Orléans.

En retraçant mes souvenirs sur ce cruel incident, je suivrai ma méthode accoutumée de raconter ce que *j'ai vu*, ce que *je crois*, sans me mettre en peine de faire cadrer les faits les uns avec les autres, ni de les assimiler à ceux admis par l'opinion publique.

La vérité est pleine de disparates et, pour les éviter, il faudrait inventer.

On peut toutefois, sans employer cette ressource, parler très diversement de monsieur le duc d'Orléans, selon l'époque où l'on se place. Les années, les mois presque, lui avaient singulièrement profité. Les esprits forts distingués sont seuls susceptibles de s'améliorer ainsi par l'expérience. Elle était fort utilement exploitée par ce prince, et, lors de la funeste catastrophe dont je vais parler, il était véritablement accompli.

Les mercredi 13 juillet 1842, je me trouvais à la campagne, chez moi, entourée de quelques amis, lorsqu'on me vint avertir que le secrétaire du chancelier (le baron Pasquier) demandait à me parler. Je prévis un malheur ; de tristes précédents m'épouvantèrent.

Le bras d'un assassin, levé sur le Roi, se présenta d'abord à mon esprit. De sorte que, lorsque monsieur Lalande me dit que monsieur le duc d'Orléans avait fait une chute de voiture et s'était blessé, j'éprouvai une sorte de soulagement. Il ne fut pas de longue durée.

Le billet que m'écrivait monsieur Pasquier ne laissait aucune espérance. Après avoir passé cinq heures près du prince, il l'avait quitté agonisant pour réunir les personnes et les registres nécessaires aux tristes formalités qu'il allait être appelé à remplir. Dans la soirée, la mort nous fut confirmée.

Je ne puis qualifier que de stupeur l'impression produite dans mon petit cercle. Elle a été générale dans toute la France. On ne pensait pas ; on était accablé. L'énormité de la perte se présentait confusément ; l'étonnement ne permettait pas de l'apprécier toute entière.

Je me rendis à Paris. Voici les détails recueillis, soit du chancelier, soit de la Reine, de madame Adélaïde, ou d'autres témoins oculaires.

Monsieur le duc d'Orléans devait partir, le mercredi 13 juillet, pour une absence de quelques semaines. Il avait dîné la veille à Neuilly et y était resté jusqu'à onze heures à se promener avec la Reine dans les jardins. En se séparant de lui, elle lui demanda s'il viendrait déjeuner à Neuilly le lendemain.

« Je ne pourrai pas, répondit-il ; j'ai des audiences qui me retiendront jusqu'à l'heure de mon départ ou, du moins, jusqu'à celle de l'arrivée du Roi à Paris.

— Je t'en prie, Chartres, presse un peu tes audiences et tâche de venir, ne fût-ce qu'un moment. En tout cas, je ne veux pas te dire adieu ce soir. Si tu ne viens pas, j'accompagnerai demain le Roi à Paris ; mais tu ne verras ni Clémentine, ni Victoire, et elles seront fâchées que tu partes sans les embrasser. » (Les princesses étaient déjà retirées).

« Hé bien, chère majesté, — c'est ainsi que les enfants de la Reine ont pris l'habitude toute italienne de la nommer, — hé bien, chère majesté, *puisque vous le voulez absolument*, je viendrai demain matin. »

Ces cruelles paroles résonnent éternellement dans le cœur de la pauvre mère, et c'est avec des gémissements qu'elle me les a répétées.

Fidèle à ses engagements, monsieur le duc d'Orléans, en hâtant les affaires qui le devaient occuper jusqu'à midi, se procura une heure pour se rendre à Neuilly, et demanda un équipage rapide. Malheureusement, monsieur de Cambis, son écuyer, se trouvait aux écuries lorsque l'ordre y parvint.

Une partie des chevaux étaient envoyés au camp de Saint-Omer, d'autres à Plombières pour le service de madame la duchesse d'Orléans et à Eu pour celui de monsieur le comte de Paris, d'autres enfin étaient restés à Villiers.

Monsieur de Cambis commanda d'atteler à une voiture très légère deux jeunes bêtes fort ardentes. Le postillon, un des meilleurs de l'écurie, représenta qu'elles n'étaient pas encore capables de faire le service de Monseigneur.

« C'est-à-dire que tu n'es pas capable de les conduire, reprit monsieur de Cambis. Qu'on appelle John ; lui ne fera pas de difficultés. »

Comme de raison, les chevaux furent harnachés, montés et conduits dans la cour des Tuileries.

Ajoutons, en passant, que le postillon est devenu fou de désespoir et que monsieur de Cambis s'est plaint amèrement que la Reine et madame la duchesse d'Orléans eussent de la répugnance à le voir dans leur intérieur.

En apercevant cette petite calèche, avancée au perron, le prince fut très contrarié. Il ne traversait jamais Paris en voiture ouverte lorsqu'il était en uniforme. Il ordonna de la changer ; puis, consultant sa montre, il se ravisa ; cela perdrait plus de temps qu'il ne pouvait en donner.

L'aide de campe de jour se trouvait occupé ; ceux qui devaient suivre monsieur le duc d'Orléans dans son voyage n'étaient pas encore rendus au palais. Il monta seul dans cette voiture que le sort lui imposait.

C'était une sorte de phaéton fort bas, à quatre roues, sans portières, monté sur des ressorts à pincette, avec un siège derrière, assez exigu pour n'admettre qu'un enfant. Elle était uniquement destinée à la promenade dans les allées des parcs.

La fatalité voulut que, sortant de chez le sellier pour quelques réparations, elle fût ce jour-là à Paris, que monsieur le duc d'Orléans eût demandé un équipage léger, que monsieur de Cambis se trouvât présent pour le choisir et le faire atteler et personne aux Tuileries pour accompagner le malheureux prince.

Dès la barrière de l'Étoile, les chevaux commencèrent à s'animer. On ignore si monsieur le duc d'Orléans, qui avait dit d'aller vite, le remarquait. Arrivés à la hauteur de la porte Maillot, ils prirent la route de Villiers, au lieu de celle en diagonale qui conduit directement à Neuilly.

Il paraîtrait que le prince voulut alors donner quelques instructions au postillon, ou s'assurer par lui-même de l'état de l'attelage ; toujours est-il que le petit palefrenier, placé sur le siège derrière, le vit debout dans cette voiture emportée.

Effrayé lui-même, l'enfant chercha à descendre et, lorsqu'il fut à terre, il aperçut le duc d'Orléans gisant sur le pavé. Un garde municipal, placé à la croisée des routes, avait vu passer la calèche et tomber le prince.

Voilà tout ce qu'on a su de certain sur la catastrophe. Dans le premier moment, on a cru que, se fiant sur son adresse et son agilité, monsieur le duc d'Orléans avait voulu s'élancer pour arrêter les chevaux et s'était trouvé embarrassé dans un manteau et accroché par ses éperons.

Il a été constaté qu'il n'avait ni manteau ni éperons, et, d'ailleurs, il serait tombé en avant, tandis que la fracture a prouvé que la chute s'était faite en arrière. Il paraît plus probable que, pendant qu'il se tenait debout sur cette voiture à ressorts bondissants, servant comme de tremplin, elle rencontra quelque obstacle dont le cahot l'aura lancé au loin. La moindre assistance l'aurait sauvé, et si, contre son ordinaire, il n'avait pas été seul, ce fatal accident se trouvait évité.

Le postillon, ignorant de ce qui se passait, avait réussi à se rendre maître des chevaux ; il se retourna et, voyant la voiture vide, il revint sur ses pas. Il arrivait au moment où l'on déposait son malheureux maître dans la cahute d'un marchand de légumes, semi-épicier.

Elle se composait d'une échoppe sur la route, d'une petite chambre carrelée, sans aucun meuble, prenant son jour dans une cour à fumier, et d'un troisième bouge, privé de fenêtre, ouvrant par une porte sur cette même cour.

C'est dans la pièce du milieu qu'on étendit monsieur le duc d'Orléans sur un méchant matelas, et c'est là que, six heures après, il expirait, entouré de toutes les grandeurs de l'État, dans cette misérable habitation.

La nouvelle de la chute parvint au palais de Neuilly au moment où la Reine et madame Adélaïde, renonçant à y voir arriver monsieur le duc d'Orléans, se disposaient à accompagner le Roi qui allait tenir aux Tuileries un conseil de ministres où le prince devait assister avant son départ pour Saint-Omer.

Les équipages, toutefois, n'étant pas encore avancés, la Reine partit à pied, immédiatement suivie du Roi et de madame Adélaïde.

Quelque précipitée que fût leur course, les voitures les atteignirent avant la grille du parc. Tandis qu'ils y montaient, un second gendarme apportait le rapport qu'un médecin arrivait près du prince. Ce messenger parlait d'une fracture à l'épaule.

Le carrosse royal ne tarda pas à s'arrêter devant l'échoppe. Le Roi s'y précipita le premier ; il revint aussitôt sur ses pas : « Ce n'est rien de grave, cria-t-il à la Reine, il n'y a point de fracture ; il est déjà saigné, le sang est superbe. » Pendant ce peu de mots, les deux princesses entraient et examinaient à leur tour le blessé. Madame Adélaïde dit à voix basse au Roi :

« Mais Chartres est sans connaissance.

— Sans doute, répondit le Roi tout haut. C'est toujours l'effet d'une forte secousse. Lorsque je suis tombé de cheval à Villers-Cotterets, je n'ai repris connaissance, tu dois te le rappeler, qu'au bout de sept heures, et cela n'a rien été ; j'étais bien le lendemain. J'ai vu Beaujolais de même, après cette grande chute en Écosse. »

Le Roi puisait quelque sécurité dans ces souvenirs de famille, et inspirait une sorte d'espérance à sa sœur. Quant à la Reine, elle était tombée à genoux au pied du matelas ; ses yeux ne quittaient pas la figure du prince. Elle n'interrogeait qu'elle seule, et m'a dit n'avoir pas eu un instant d'illusion.

Cependant, la fracture du crâne, se trouvant placée derrière la tête, les médecins, qui arrivaient de moment en moment, ne l'avaient pas d'abord constatée, et ils affirmaient la moelle épinière intacte, car il n'y avait pas paralysie des extrémités inférieures. Les membres s'agitaient de mouvements convulsifs, et la respiration était haletante.

À l'aide de gobelets, empruntés au cabaret voisin, et d'un mauvais rasoir, on parvint à improviser des ventouses scarifiées. De tous les remèdes tentés durant ces heures d'angoisses, ce fut le seul qui sembla faire effet. La respiration s'assouplit.

Monsieur le duc d'Orléans se dressa sur son séant, en ordonnant d'une voix assez forte, en allemand, d'ouvrir la porte ; puis il retomba, demandant, aussi en allemand, qu'on lui donnât de l'air.

La langue, dont il se servit alors, s'explique très naturellement par l'habitude de la parler à un valet de chambre saxon qui ne l'avait pas quitté depuis l'âge de sept ans.

La chaleur était excessive ; les médecins demandèrent qu'on s'écartât du lit du prince. La Reine se recula dans la porte. Peut-être un peu d'espérance

s'était glissée dans son cœur et lui ôtait la force du désespoir ; car, pour la seule fois, dans cet affreux désastre, elle se sentit défaillir et tomba anéantie contre cette porte.

Le chancelier la soutint dans ses bras plus d'un quart d'heure. Au bout de ce temps, les médecins avaient repris leur physionomie sinistre.

Le Roi seul hasardait de temps à autre des remarques favorables qui se perdaient dans le silence général. La Reine était retombée à genoux, et la désolation régnait en plein autour de ce sinistre grabat où planait la mort. Elle s'approchait évidemment ; le Roi lui-même l'avait enfin compris.

Madame la princesse Clémentine et madame la duchesse de Nemours, tardivement averties de l'accident, étaient venues ajouter leurs larmes à celles qui coulaient déjà, et, moins maîtresses d'elles-mêmes, avaient peine à retenir leurs sanglots.

Le prince de Joinville, le duc d'Aumale, le duc de Montpensier se joignirent successivement à leur famille éplorée.

La Reine invoquait à haute voix la miséricorde de Dieu sur son bien-aimé, sur son premier-né. Elle lui réclamait, du moins, un instant de connaissance pour avouer la puissance de son Créateur, adorer sa grandeur et toucher sa clémence.

Monsieur le duc d'Orléans ne possédait pas les sentiments religieux que sa tendresse maternelle lui aurait désirés. C'était le seul chagrin qu'il lui eût jamais causé ; mais, dans ce moment suprême, ce chagrin était le plus amer que son âme si pieuse pût ressentir.

Le curé de Neuilly, appelé en hâte, avait administré le prince ; mais la Reine avait vainement épié une lueur de connaissance.

Depuis plus d'une heure, un silence funèbre régnait dans le réduit où il ne restait que la famille, le curé et deux médecins qui ne tentaient plus rien ; lorsqu'un cri formidable, poussé par la Reine, avertit les groupes qui se pressaient autour de la maison que l'événement trop prévu venait de s'accomplir.

Elle avait vu pencher cette jeune tête ; elle s'était rapprochée ; le dernier souffle avait effleuré son visage, et ses entrailles maternelles y avaient

répondu par ce gémissement dont toutes les personnes présentes conserveront un ineffaçable souvenir.

Il attira dans la chambre mortuaire les personnages marquants qui se tenaient dans la petite boutique donnant sur la route au moment où le Roi lui-même fermait les paupières de son fils et l'embrassait.

La Reine colla ses lèvres sur ce front décoloré, puis, relevant les yeux au ciel et levant les mains : « Mon Dieu, dit-elle d'une voix forte, mon Dieu, pardonnez-lui ses fautes. »

Les jeunes princesses se précipitaient vers le lit. Madame Adélaïde les retint : « Mes enfants, leur dit-elle en montrant le Roi et la Reine, il faut de l'équité dans la douleur ; laissez passer la leur. » Belles paroles dans la bouche d'une personne qui perdait en monsieur le duc d'Orléans l'objet de ses plus tendres affections, de ses plus chères espérances et qui ne se consolera jamais d'un si cruel événement.

Le Roi chercha à éloigner la Reine. Elle se laissa conduire dans la pièce voisine, puis, s'asseyant sur une chaise, elle dit résolument : « Je ne partirai pas sans Chartres ; je veux l'emmener avec moi. »

Les princesses et leurs frères avaient rejoint les malheureux parents, après avoir imité leur exemple et déposé leur dernière caresse sur ce front naguère encore si rayonnant de splendeur et d'espérances.

Je ne saurais dire comment des secours aussi pénibles à prévoir se trouvèrent si promptement improvisés ; mais, peu d'instant après, le corps, placé sur une civière, recouvert d'un drap noir, et entouré de prêtres, prenait le chemin de Neuilly.

La Reine suivait immédiatement, appuyée sur le Roi. Madame Adélaïde, les jeunes princesses, les princes, les dames, les ministres, les notabilités de tout genre qui, dans ces heures d'anxiété, avaient pénétré dans le carré formé par la troupe devant la misérable cabane où s'accomplissait le funeste événement, se pressaient à leur suite.

La foule encombra la route ; elle accompagna religieusement jusqu'à l'entrée du parc.

La Reine avait elle-même donné l'ordre de préparer un lit dans la chapelle pour y *placer Chartres*.

Comment le Roi et elle ont eu la force de supporter cette lugubre procession, c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer. Elle s'accomplit sans que personne y eût succombé.

Une fois le corps déposé dans la chapelle, la Reine se laissa conduire chez elle et, là, ses larmes, ses sanglots, ses cris redoublèrent d'intensité. Elle s'était jetée à genoux et restait prosternée sur le parquet, la face contre terre.

Cependant, la pensée de madame la duchesse d'Orléans lui rendit la volonté. La famille réunie s'occupait de cette infortunée. On craignait que, dans son faible état de santé, elle ne succombât à un si rude coup. La Reine répétait à chaque instant : « Hélène en mourra... Hélène en mourra. »

On décida que la princesse Clémentine et la duchesse de Nemours iraient à sa rencontre pour lui amortir l'affreuse nouvelle à laquelle monsieur de Chabaud-Latour, accompagné du docteur Chomel, devait la préparer. La présence des princesses suffirait à la lui confirmer.

Leur départ accompli, la Reine, jetant un regard sur ce qui lui restait à perdre, fut effrayée de la décomposition des traits du Roi ; elle s'aperçut à quel point il était abattu, accablé, écrasé.

Faisant alors appel à cette force d'âme qui ne l'abandonne jamais, quand l'affection ou le devoir la réclame, ce fut elle qui soutint le courage du Roi. Pendant trois jours, elle ne le quitta pas un instant, lui inspirant une force surnaturelle qu'elle puisait d'en haut.

Le Roi était entré dans la chapelle immédiatement après le départ de ses filles, avait découvert les restes inanimés de ce fils si digne de son amour et l'avait couvert de larmes et de caresses. Madame Adélaïde était venue l'arracher à cette triste contemplation, en l'avertissant que la Reine le cherchait. C'est à son retour près d'elle que l'excessive altération de la figure du Roi frappa cette mère désolée et lui montra qu'il lui restait encore des malheurs à redouter.

Telle était la situation lorsque je me rendis le lendemain matin à Neuilly. La route se trouvait couverte d'une longue file de voitures et de gens à pied, tous en deuil spontané.

Les grilles extérieures étaient fermées, et la consigne si strictement gardée qu'on ne pouvait pénétrer, même dans les cours. Je réussis

cependant à faire parvenir à la Reine un mot que j'écrivis dans la loge du suisse. Elle m'envoya son valet de chambre de confiance, le vieux Lapointe.

Elle était avec le Roi et ne voyait personne : « Sa Majesté m'a chargé de vous dire, madame la comtesse, que vous ne pourriez jamais la plaindre trop, parce qu'elle était la plus malheureuse femme qu'il y eût au monde. »

J'appris de lui les détails que je viens de donner sur ce qui se passait dans l'intérieur. Le premier, il me parla de ce cri déchirant jeté par l'amour maternel et dont plusieurs personnes depuis m'ont confirmé l'impression si profonde. Sa figure était baignée de larmes : « Notre pauvre Reine, me disait-il, ne se relèvera jamais ; c'était son favori. Elle aime bien tous ses enfants, mais celui-là par-dessus tous les autres. Ah ! madame la comtesse, c'était un *si bon garçon* ! ».

Cet éloge naïf, dans la bouche d'un vieux valet qui, comme il me le disait ensuite, lui avait appris à jouer à la toupie, ne me paraît pas indigne d'être compté à ce brillant duc d'Orléans dont les talents et les séductions ont eu tant de retentissement.

Au reste, pas un œil n'était sec autour de cette royale demeure. Des gens en pleurs interrogeaient, et on leur répondait à travers les sanglots.

L'intérêt n'y était pas exclusivement concentré. Il se reportait en partie sur la pauvre princesse, qui, à cette heure encore, jouissait de la plénitude d'un bonheur détruit pourtant à jamais. On calculait par avance à quel instant il lui serait arraché, et une vive pitié s'associait à sa pensée. Ses enfants avaient été mandés du château d'Eu où ils prenaient les bains de mer ; on les attendait dans la journée.

Munie de ces tristes renseignements, et ne pouvant être d'aucune utilité à la Reine, je retournai à Châtenay. Très souffrante dans ce moment, je sentais le besoin d'un peu de repos.

Madame la duchesse d'Orléans était depuis dix jours à Plombières où son mari l'avait conduite. Il devait l'y aller reprendre, le 24 de ce même mois dont le terrible *treize* se trouvait marqué d'un si affreux malheur.

Le télégraphe en communiqua la nouvelle à Nancy le jeudi matin. Elle fut immédiatement et abruptement donnée à monsieur le duc de Nemours. Abîmé dans sa douleur, il n'eut qu'une pensée, celle de revoir encore une

fois le corps inanimé de son frère bien-aimé, et se précipita sur la route de Paris, en recommandant d'expédier un courrier à Plombières.

Celui-ci étant arrivé pendant la promenade de madame la duchesse d'Orléans, le préfet eut le temps de fabriquer une dépêche moins foudroyante que celle expédiée de Nancy, et les gens de la princesse de s'apprêter au départ.

Elle en donna l'ordre dès en apprenant que le télégraphe annonçait monsieur le duc d'Orléans indisposé et ne pouvant partir pour Saint-Omer : « Je serai grondée, disait-elle en souriant à demi, je m'y attends ; mais je ferai ma paix en lui assurant que l'inquiétude me serait bien autrement pernicieuse que la fatigue de la route. »

Elle navrait le cœur de tous ceux qui l'entouraient par ses paroles. Ils ne firent aucune objection à son départ précipité qui se trouva accompli presque instantanément. Tant de célérité et les figures consternées, impossibles à dissimuler auraient peut-être dû l'éclairer ; mais il est des douleurs si grandes que le cœur se refuse à les deviner. Il faut en assommer les personnes destinées à les subir.

Madame la duchesse d'Orléans, quoique suffisamment tourmentée pour partir, ne l'était point assez pour négliger son métier de princesse royale. Elle s'occupa des souvenirs qu'elle voulait laisser à Plombières, prit congé de chacun, avec sa grâce accoutumée, promettant un prompt retour dans un lieu où elle se plaisait autant et qui lui était si salutaire. Elle s'engageait à y revenir avec celui que, hélas ! tout le monde, hormis elle, savait ne plus revoir.

Cependant, à peine en route, il sembla que ses alarmes s'accroissaient. À la vérité, personne ne cherchait à les combattre. Enfin, vers le milieu de la nuit, sa voiture s'arrêta ; monsieur de Chabaud-Latour ouvrit la portière. Les lanternes portèrent sur la figure du docteur Chomel, placé derrière lui. L'aspect du médecin de monsieur le duc d'Orléans, qui ne l'aurait pas quitté s'il n'était que malade, servit d'une complète révélation : « Monsieur Chomel ! s'écria-t-elle. Ah ! mon Dieu, il est mort. »

Les sanglots des assistants répondirent seuls à ce cri déchirant, et l'on peut penser quelle scène de désespoir il précédait.

Au point du jour, le voyage fut de nouveau interrompu par la rencontre des deux princesses, accourant au-devant de leur infortunée belle-sœur. Elles montèrent dans sa voiture et reprirent une route où la sympathie de la population entière leur servait d'escorte.

De son côté, monsieur le duc de Nemours, ordinairement très calme, était arrivé à Neuilly dans un état d'excitation si grand que ses frères, d'Aumale et Montpensier, durent soutenir une lutte manuelle contre lui pour l'empêcher de forcer la porte de l'appartement où les chirurgiens procédaient à la triste exploration dont les morts deviennent l'objet.

La violence de ses cris, retentissant dans le silence du palais, attirèrent le Roi et la Reine à qui on voulait dérober l'horreur d'un si cruel détail, et sa mère seule eut le crédit d'éloigner monsieur le duc de Nemours de cette porte qu'il prétendait forcer : « Je veux voir Chartres ; s'écriait-il, je veux embrasser Chartres... ce n'est pas vrai... il ne peut pas être mort... »

La Reine le saisit par le bras et l'entraîna chez elle. Rien ne lui a été épargné ! Jamais douleur plus profonde n'a été plus expansive que celle de ce prince, si froid en apparence ; son explosion n'en a pas diminué l'intensité. La mort de monsieur le duc d'Orléans a laissé dans son cœur un vide que rien ne saurait combler.

La désolation ne s'arrêtait pas au seuil du palais ; elle était générale. Par un mouvement spontané, les spectacles se fermèrent et personne ne se présenta à leurs portes.

Depuis quelques années, monsieur le duc d'Orléans s'était appliqué à beaucoup semer, et la récolte se montrait plus abondante que nous ne le savions. Plein d'esprit, de talents, de connaissances variées et approfondies ; il était, de plus, charmant d'extérieur, libéral, généreux, magnifique.

Le boutiquier de Paris lui savait gré de ses dépenses bien entendues, l'artiste de ses encouragements et de ses munificences, l'industriel de sa protection éclairée, et tout le monde de sa bonne grâce et de son désir de plaire.

Mais, où il était surtout adoré, c'était à l'armée ; aussi n'y épargnait-il aucun soin. Déférent avec les chefs, obligeant avec les officiers, *blagueur*, s'il est permis d'employer cette expression, avec les caporaux, protecteur

avec le soldat, camarade avec tous au feu du bivouac comme à celui de l'ennemi, ne réclamant la première place que là où était le péril, il avait établi son influence sur les troupes de façon à en être idole et à s'en faire partout obéir avec élan et confiance.

On ne peut se dissimuler que ses idées ne fussent portées vers la guerre. Il professait spéculativement qu'elle était nécessaire à l'affermissement d'une nouvelle dynastie, et ses goûts belliqueux, joints à une capacité peu ordinaire pour l'art militaire et à une assez grande irritation contre les souverains de l'Europe dont il croyait avoir personnellement à se plaindre, à l'occasion des obstacles suscités par eux à son mariage et à celui des princesses ses sœurs, le disposaient constamment à la désirer.

Sans doute, son avènement au trône lui aurait inspiré d'autres dispositions. Déjà, les années, les réflexions, la paternité, le bonheur intérieur dont il jouissait l'avaient fort modifié, et le bouillant duc d'Orléans se serait montré, suivant toutes les probabilités, un roi aussi sage que son père, s'il lui avait succédé.

En attendant, le pays lui pardonnait volontiers ce trop de sève qui débordait parfois au delà de la prudence, et l'armée lui en tenait compte comme d'une vertu. En un mot, sa popularité dans toutes les classes était complète, et l'on peut dire qu'il l'avait emportée à la pointe de son mérite, car, dans les premiers temps de la révolution de 1830, il y avait eu d'assez justes préventions contre lui.

Des idées de faux libéralisme, nées de la position où on l'avait élevé et mal digérées, des camaraderies d'école, plus mal choisies encore, qu'il lui fallut enfin rompre, l'avaient entraîné dans des situations très fausses dont il s'était tiré avec esprit mais non pas sans provoquer d'assez graves animadversions et exciter l'inquiétude des gens sages. Il avait surmonté tous ces obstacles et consolidé sa position sur les bases les plus favorables et les plus utiles, à l'époque où les inscrutables desseins de la Providence l'ont enlevé à la France.

Seuls, dans le royaume, les légitimistes poussèrent un cri de joie à cette affreuse catastrophe, et, dès le soir même, la *Gazette de France* l'enregistra. Le dégoût général qu'il inspira la fit ensuite désavouer, mais elle avait été le fidèle organe des sentiments de son parti.

Un exécration quatrain, sur ce que le fils de Louis-Philippe devait périr par un *pavé*, sur le chemin de la *révolte*, circula dans les salons, pendant ces premiers jours, avec pleine approbation, et les dames qui les peuplaient affectèrent de se montrer parées des costumes les plus flamboyants. Cependant, soit que des chefs plus sensés donnassent d'autres instructions, (car ce parti, tout absurde qu'il se montre, est singulièrement discipliné), soit qu'il craignit d'exciter par trop d'irritation contre lui, les démonstrations joyeuses furent assez promptement suspendues, et les costumes devinrent plus modestes.

L'indignation causée, par la première attitude, aux étrangers dont l'influence sur le monde du faubourg Saint-Germain est d'autant plus grande qu'il rêve toujours des appuis au delà des frontières, et le refus simultané des propriétaires de salles publiques, dans toute la France, de souffrir chez eux les banquets préparés à l'occasion de fêter la Saint-Henri, le 15 juillet, dans la crainte de soulever les manifestations hostiles de la population contre eux, servirent d'avertissement aussi bien que le deuil général dont Paris s'enveloppa. Il fut porté spontanément, et par toutes les classes.

Mais, si les légitimistes crurent prudent de montrer une joie moins expansive, leur satisfaction intérieure ne se dissimulait guère. Je vis arriver à Châtenay la duchesse de Maillé, parée et pimpante plus qu'elle ne l'avait jamais été. Elle venait récolter près de moi les détails dont elle me pensait instruite, sachant que j'avais été la veille à Neuilly.

Je compris sur-le-champ le but de sa visite, et me promis de n'y point satisfaire. Je me jetai dans tous les lieux communs les plus insignifiants ; mais elle prétendait ne pas avoir fait une aussi longue route pour ne rien rapporter à son monde.

Elle m'assura s'être fort préoccupée de moi depuis deux jours. — Elle était bien bonne... Ne trouvait-elle pas mes gazons très jaunis par le soleil ? Son jardin de Paris subissait-il le même sort ?

Ne voulant pas, décidément, avoir le démenti de sa démarche sur la question principale, elle se pencha à mon oreille et me dit à demi-voix, sans autre préambule :

« On assure la pauvre mère devenue folle, cela est-il vrai ! »

Je répondis le plus indifféremment qu'il me fut possible :

« Je ne le sais pas, mais cela me paraît très probable.

— Ah ! je vous assure, chère cousine, que personne n'y porte d'esprit de parti. Tout le monde la plaint. C'est un bien triste événement pour elle... Cela se comprend partout... Un grand garçon qui se portait bien... »

À cet étrange panégyrique, j'éprouvai un mouvement d'indignation que je ne pus dissimuler. Tout mon respect pour les lois d'hospitalité se borna à me faire brusquement adresser la parole à une autre personne, sans daigner répondre à la duchesse. Je sentais ma voix trembler de colère. *Un grand garçon qui se portait bien !* Voilà jusqu'où la fausse expression de leur prétendue sympathie les pouvait conduire ! J'aurais été moins irritée, je crois, si madame de Maillé avait parlé sincèrement des espérances que cette catastrophe faisait naître dans les rangs des légitimistes. Elles étaient très folles et fort odieuses assurément en cet instant, mais elles se pouvaient comprendre chez des gens accoutumés à vivre des illusions qu'ils ne cessent de se fabriquer.

La duchesse fut contrainte de repartir, sans avoir recueilli le moindre butin à rapporter à ses habitués, fort à leur mutuel désappointement, je pense. Car, remarquons-le en passant, il existe un certain monde pour lequel les Cours, même celles qu'ils vilipendent le plus, sont tellement une patrie que jamais ils ne perdent une occasion de s'informer avec détail de tout ce qui s'y passe. J'ai déjà vu cette tendance pour les Tuileries impériales, et elle se renouvelle depuis la révolution de 1830.

Madame de Maillé et moi ne nous sommes point reparlé de cette soirée, mais ni l'une ni l'autre ne l'avons oubliée. Je l'ai entendue se vanter quelquefois d'être *impartiale comme l'histoire* ; je pense que l'histoire trouvera en monsieur le duc d'Orléans autre chose qu'*un grand garçon... qui se portait bien*.

Et pourtant, il le faut dire, la duchesse de Maillé a de l'esprit. Non seulement elle croit être parfaitement modérée, mais elle en est *accusée* par les gens de son parti. On peut juger, d'après cela, de quels yeux ils envisageaient un événement qui, le surlendemain d'une si terrible calamité, inspirait de telles paroles à une personne qui prétendait témoigner d'une certaine bienveillance et d'une complète impartialité.

Avertie par ce grand cœur qui ne lui fait guère défaut surtout dans la mauvaise fortune, madame la Dauphine se conduisit tout autrement. Elle prit le deuil de monsieur le duc d'Orléans, fit faire un service pour lui dans la chapelle de Kirchberg et manda à l'impératrice d'Autriche ne pouvoir se rendre à Vienne pour s'y trouver le jour de sa fête, selon son usage : « Je suis atterrée, disait-elle ; sans s'expliquer autrement, par l'événement de Paris. C'est, pour nous, un chagrin de famille. »

La copie de ce billet, envoyée par monsieur de Flahaut, produisit une vive émotion à Neuilly. Le Roi répondit sur-le-champ à son ambassadeur, et sûrement bien, car il était profondément touché. Je crois savoir que ses paroles furent officiellement transmises à Kirchberg.

Il est des précipices que rien ne peut combler, mais il est toujours désirable d'en voir adoucir les pentes. Ce fut une nouvelle occasion de déplorer, plus vivement encore, la concession qu'une fausse politique avait arrachée à la famille royale, en l'empêchant de porter le deuil du roi Charles X.

Il faut rendre à chacun ce qui lui appartient : Si le deuil du roi Charles X n'a pas été porté, ce n'est pas la faute de la famille royale, ni du ministre principal à cette époque (monsieur Molé).

Voici ce qui m'est arrivé à moi-même. Je passais, par l'intérieur de l'appartement de la Reine, dans celui de Madame, lorsque, dans l'antichambre du Roi qu'il faut traverser, je rencontrai un ministre (monsieur Guizot) se rendant au conseil.

Il m'arrêta pour me dire la mort, fort imprévue, de Charles X. Je répétais ces paroles à madame Adélaïde en entrant chez elle et me trouvai ainsi lui en annoncer la première nouvelle, arrivée par le télégraphe à l'instant.

Après avoir causé du peu de portée politique de cet événement et de ses conséquences de famille pour les augustes exilés de Goritz, je demandai à Madame si on porterait le deuil comme pour un parent ou pour une tête couronnée. Elle réfléchit un moment : « Comme tête couronnée, sûrement ; le deuil au degré de parenté ne serait pas aussi long. » On voit que cela ne soulevait pas l'ombre d'un doute dans l'esprit de la princesse.

Le deuil fut décidé dans cette forme au conseil ; monsieur Molé me le dit le soir ; mais, dans cette même soirée, monsieur Dupin, président de la

Chambre des députés, le maréchal Gérard, qu'on retrouve toujours quand il s'agit d'une pitoyable faiblesse, et le général Jacqueminot vinrent faire office aux Tuileries, en affirmant que toute marque de deuil ferait le plus mauvais effet dans la garde nationale et parmi les députés.

On ameuta quelques-uns de ces derniers pour en parler aux ministres le lendemain matin. Le parti bonapartiste s'évertua particulièrement, arguant de ce que la branche aînée n'avait pas porté le deuil de l'empereur Napoléon, tête couronnée s'il en fût, ointe par la victoire dans toutes les capitales de l'Europe et reconnue par le monde entier.

La décision prise fut remise en question ; le cabinet se partagea. Monsieur Molé, fortement appuyé par la Reine, batailla trois jours ; mais enfin les hommes qui avaient fait effacer les fleurs de lys triomphèrent, et le parti le plus lamentable et le moins politique l'emporta.

Moins bien inspiré que sa tante, pitoyablement entouré et mal conseillé, monsieur le duc de Bordeaux se montra à un concert public le jour où la poste apporta le funèbre récit de la mort de son cousin. Sa présence et celle des français qui l'accompagnaient furent d'autant plus remarquées que la salle était presque déserte, un grand nombre des visiteurs des eaux de Tæplitz, de diverses nations, s'étant abstenus de s'y rendre.

Je recule à parler de l'aspect que me présenta Neuilly, lorsque j'y retournai le lundi 18, tant mon cœur se serre à ce lugubre souvenir.

C'était le palais de la mort, peuplé de fantômes. Un nombreux clergé se relayait, jour et nuit, autour d'un immense catafalque, dressé dans la petite chapelle dont il occupait les deux tiers. Une triste et monotone psalmodie troublait seule le silence ; on l'entendait de partout.

L'excessive chaleur forçant à tenir tous les volets du château fermés, hormis ceux de la chapelle où la multitude des lumières dévorait l'air, on n'apercevait, dès la cour, que ce simulacre du trépas pour tout signe d'habitation humaine.

Tandis que j'étais agenouillée au pied du catafalque, je devinai, plus que je n'entendis, un mouvement dans la tribune ; deux personnes y étaient prosternées. J'osai à peine les regarder, mais je crus reconnaître la Reine et la princesse Clémentine.

La famille royale résidait, en quelque sorte, dans cette tribune. Pendant toute la journée, elle s'y succédait et souvent s'y réunissait ; mais, la nuit, le Roi et la Reine fréquentaient seuls la chapelle. Ils venaient alors se jeter au pied du catafalque même et y passaient des heures entières séparément, car ils évitaient de s'y trouver ensemble.

Quelquefois, la Reine entrecoupait ces cruelles séances de longues promenades dans le parc. Le sommeil ne fermait pas ses yeux : le repos lui était impossible. Cette vie a duré dix-sept jours sans aucun adoucissement.

Ma triste station accomplie, je me rendis à l'appartement de la Reine. Tandis que j'interrogeais Lapointe sur son état, elle passa devant moi, me regardant sans me voir, et je n'eus plus de questions à faire : c'était un spectre diaphane. Je ne comprends pas comment un si petit nombre de jours peut amener un si grand changement et un tel amaigrissement. Je me sentis le cœur navré.

Madame Adélaïde était auprès du Roi ; je ne pus la voir. La famille royale se tenant exclusivement entre elle et presque constamment autour du Roi, personne n'était admis dans son intimité, pas même les dames résidant à Neuilly. Les ministres ne voyaient que le Roi ; le chancelier seul arrivait jusqu'au salon de la Reine.

Pénétré, comme nous tous, de la pensée que, ni elle, ni les autres membres de la famille royale ne pourraient supporter la douleur, sans cesse activée, de ces funérailles prolongées dont on s'était comme enveloppé, monsieur Pasquier, de concert avec les ministres, demanda l'exposition du corps du prince au Louvre, selon les usages de la monarchie ; mais la Reine s'y refusa, et même avec colère. Elle se rappelait avoir visité les catafalques de Louis XVIII et de monsieur le duc de Berry, où le public ne voyait qu'un spectacle. Elle en conservait un souvenir pénible et ne voulait pas exposer des restes si chéris à une pareille exhibition.

Si elle avait pu l'obtenir, elle aurait désiré que le cercueil de son fils fût conduit directement de Neuilly à Dreux. Elle céda enfin pour la cérémonie de Notre-Dame ; mais il fut impossible de lui enlever un seul de ces jours du mois de juillet qu'elle avait tout d'abord réclamés.

Vainement, on lui représenta les souffrances de tous les siens ; vainement, on l'alarma sur la santé du Roi. Pour la première et la seule fois

de sa vie, l'excès de son malheur la rendait égoïste.

À la vérité, la nécessité des affaires ayant forcé le Roi à s'en occuper, il y trouvait une assez puissante distraction pour permettre à la Reine de rentrer en possession de la plénitude de son désespoir.

L'arrivée de madame la duchesse d'Orléans, accompagnée de ses deux belles-sœurs et précédée de celle de ses enfants, avait accompli la réunion de la famille royale. La force d'âme de la princesse se déployait dans cette circonstance et soutenait sa débile santé.

Elle avait accompli son cruel voyage mieux qu'on n'osait l'espérer, et, loin de vouloir du repos en arrivant à Neuilly, elle ne cherchait que de nouveaux déchirements en visitant la chapelle, et en sollicitant des détails sur l'horrible catastrophe qui détruisait son bonheur d'une façon si imprévue.

Avant de prendre la route de Plombières, la princesse Clémentine avait remis au Roi des papiers confiés à ses soins par monsieur le duc d'Orléans. C'étaient plutôt des notes qu'un véritable testament.

La première se trouvait datée de 1832, lorsqu'il était parti pour le siège d'Anvers. Avant d'entreprendre de grands voyages, de nouvelles campagnes, aussi bien qu'en devenant époux et père, il avait ajouté d'autres instructions et conservé l'usage de les déposer dans les mains de ses sœurs.

La princesse Clémentine en était restée la dernière chargée. Le papier le plus récent lui avait été remis lors du départ de monsieur le duc d'Orléans pour l'Afrique, en 1840.

Les notes, lues en conseil des ministres, furent jugées d'une nature trop intime pour être publiées. Avouons aussi qu'écrites, en partie, à des époques où les idées de monsieur le duc d'Orléans n'avaient point encore acquis la maturité où elles sont parvenues dans les dernières années de sa vie, elles n'auraient pas fait à sa mémoire tout l'honneur qu'elle méritait d'obtenir.

Dans le plus nouveau de ces documents mortuaires, le prince demandait au Roi de confier à madame la duchesse d'Orléans l'éducation de ses enfants, en prenant pour elle l'engagement solennel de les élever dans les sentiments les plus orthodoxes de l'Église catholique, en même temps qu'il se prononçait fortement et catégoriquement contre la régence entre les mains d'aucune femme, disant textuellement, si je suis bien informée, que

« d'ici à bien longtemps le chef du gouvernement en France devait toujours être prêt à *monter à cheval dans le quart d'heure*. »

Ces pièces furent immédiatement communiquées à madame la duchesse d'Orléans ; elle les accepta et y a réglé sa conduite. Il est probable, cependant, qu'elle n'avait pas connaissance de ces dispositions du prince ; car, dès avant son arrivée à Neuilly, son esprit, en s'occupant de la série d'infortunes qu'un si grand malheur lui préparait s'inquiétait des soins de sa régence ; et, se reportant aux troubles de la minorité de Louis XIV, aux difficultés du gouvernement pour Anne d'Autriche, elle les rappelait en comparant ces temps, soi-disant agités, à ceux bien autrement bouleversés où nous vivons, et en tirait un motif de plus à la mortelle douleur dont elle était frappée.

On peut donc conjecturer, sans aucune témérité, que la régence lui apparaissait au nombre des devoirs qui lui restaient à remplir. Éprouva-t-elle toujours du soulagement à en avoir été éloignée ? C'est ce que personne ne saurait affirmer ; mais elle n'en témoigna aucun regret et accepta sans réclamations la place assignée par les volontés de son mari.

Ne pouvant parvenir jusqu'aux princesses, je retournai à la campagne et, craignant que mon assiduité ne devînt importune, je ne reparus à Neuilly que la semaine suivante.

Je le regrettai lorsque Lapointe me dit que la Reine ne m'avait pas reconnue à ma dernière visite, ce qui s'explique par son agitation, par le lugubre costume dont nous étions toutes semblablement enveloppées et par l'obscurité que la chaleur imposait.

Il avait ordre de la prévenir lorsque je me présenterais. Je n'étais pas préparée à l'idée de la voir et je fus tentée de me sauver, sous prétexte de discrétion. Lapointe ne me le permit point. J'attendis donc la sortie de la reine Christine, admise pour la première fois auprès de sa tante, et je fus introduite dans le salon.

Il me serait impossible de raconter les premiers moments de cette cruelle entrevue ; j'étais trop troublée pour conserver le souvenir des détails.

Je suppose que la reine d'Espagne avait employé ses soins à obtenir de la Reine d'abrégier l'horrible existence qu'elle imposait à tous les siens, car je la trouvai encore toute irritée, et elle continua vis-à-vis de moi à se refuser à

des sollicitations que j'avais dans le cœur, mais que je n'avais pas eu le temps de formuler.

« On aurait beau faire, on n'obtiendrait pas du Roi de lui manquer de parole ; et elle ne céderait pas une seule des heures où il lui était permis *de garder Chartres*... N'était-ce pas assez de trois jours à en faire un spectacle pour amuser la multitude ! »

Je me hasardai à lui dire qu'il y avait peu de sa justice accoutumée dans cette expression ; sa trop légitime douleur trouvait de l'écho dans tous les cœurs.

« Oui, ma chère, c'est vrai, on aime Chartres... Je le sais... Je le sais... j'ai tort... mais que voulez-vous ?... Et puis c'est la pensée de Chartres. Il a toujours détesté la représentation, les étiquettes dans l'intérieur de la famille, et qu'est-ce qui appartient plus à la famille qu'un pareil malheur ? »

Son irritation s'étant un peu apaisée, elle me raconta alors cette cruelle matinée du 13, aussi bien que la promenade de la veille au soir, où elle avait sollicité le retour à Neuilly :

« J'entends toujours Chartres me dire : « Hé bien, chère majesté, puisque vous le voulez, je reviendrai demain matin ! »... et je l'ai voulu... et il y est venu... comme il est là ! » en désignant le côté de la chapelle.

La Reine pleurait beaucoup par instants ; mais évidemment ces larmes convulsives ne la soulageaient pas, l'excitation était trop grande. Elle s'asseyait un instant et se relevait presque immédiatement pour reprendre la marche perpétuelle que l'agitation lui imposait.

On vint l'avertir que le conseil finissait ; elle me quitta précipitamment. Je lui demandai la permission de revenir le lendemain parce qu'elle m'avait dit que mes paroles lui avaient été salutaires.

« Non, ma chère, ne venez pas, cela se saurait et me causerait des difficultés... Je ne veux... je ne peux voir personne par obligation... Ne revenez pas avant *le départ de Chartres*... »

Ces mots, qui échappèrent à la constante préoccupation de la Reine, prononcés d'un ton de voix parfaitement simple, me firent frissonner.

Ce jour-là encore, je ne pus voir madame Adélaïde. Elle aussi s'était rendue chez le Roi à la levée du conseil, et, comme mes rapports avec les

autres princesses ne m'autorisaient pas à me présenter chez elles, je repris le chemin de Châtenay.

Respectant la défense de la Reine, je ne retournai point à Neuilly ; mais, pensant bien qu'elle accompagnerait le Roi à Paris le jour de l'ouverture des Chambres, je me présentai aux Tuileries. À peine le canon annonçait le départ pour la cérémonie, j'entrai au palais.

Je ne voulais que m'informer en détail, aux gens de l'intérieur, de la santé de la Reine ; mais toutes les portes étaient ouvertes, et je l'aperçus elle-même, allant et venant dans son appartement, uniquement occupée à la recherche d'un portefeuille que je compris, à des explications données à ceux qui l'assistaient dans ce soin, devoir contenir des dessins faits par monsieur le duc d'Orléans, dans sa petite enfance.

« Non, disait-elle, ce bleu est le portefeuille de Joinville ; celui de Chartres est couvert en rouge. »

Je m'esquivai sans être aperçue d'elle, mais bien frappée de cette préoccupation exclusive qui l'absorbait, d'un intérêt si minime dans une circonstance où, les autres années, elle tremblait constamment pour la sûreté du Roi et où, ce jour-là, il subissait, en outre, une si rude épreuve.

Je trouvai madame Adélaïde, en revanche, dans un état de douleur, de prostration de forces, d'anxiété impossible à décrire : « Ne me jugez pas sur aujourd'hui, ma chère madame de Boigne, me disait-elle, j'ai plus de courage que cela ordinairement... » Chaque bruit la faisait frissonner.

Un valet de chambre étant venu lui dire qu'on l'attendait dans son cabinet, elle s'y précipita en s'écriant, avec une terreur qui me gagna : « Mon Dieu, qu'est-il arrivé ? » C'étaient des lettres d'affaires que son secrétaire lui apportait à signer. Incapable de guider une plume, elle l'avait remis après la séance et revint à moi.

Bientôt, le canon annonça la sortie du Roi de la Chambre des députés. Madame se jeta à genoux et en prière fervente. Je restai debout, et assez embarrassée de ce qu'il convenait de faire ; mais je pensai que le mieux était de la laisser seule, avec le Dieu qu'elle invoquait, jusqu'à ce qu'il lui eût ramené son frère.

Je sortis sans bruit et allai attendre chez madame de Dolomieu la rentrée du Roi aux Tuileries ; car les terreurs de madame Adélaïde m'avaient

atteinte.

« Ce n'est pas encore assez, me disait-elle, de la calamité qui nous déchire le cœur ; il faut de plus qu'elle redouble notre effroi sur la sûreté de ce qui nous reste. »

Il est certain que, logiquement parlant, les assassinats, trop souvent essayés, devenaient bien autrement utiles à la haine des partis par la mort de monsieur le duc d'Orléans.

Ainsi que me l'avait dit madame Adélaïde, elle se livrait rarement à ces paroxysmes de douleur. Elle a été admirable de courage, de dévouement, d'abnégation d'elle-même dans ces cruelles circonstances, se multipliant auprès du Roi, de la Reine, de madame la duchesse d'Orléans, de façon à ce qu'on pût la croire exclusivement occupée de chacun d'eux. Sa santé, très altérée, était redevenue forte, pour satisfaire aux exigences de son dévouement ; et elle mettait en action ce précepte de *l'équité dans la douleur* qu'elle avait professé dès le premier moment.

Le discours si touchant prononcé par le Roi, à l'ouverture de la session, était uniquement de lui. Il en avait montré la minute, écrite de sa main, au chancelier, dès le lendemain du jour où la convocation des Chambres avait été décidée, c'est-à-dire le 16.

Le ton dont il le débita, sa voix émue, son attitude, celle de ses fils, le prodigieux changement de monsieur le duc de Nemours surtout, produisirent un grand effet et beaucoup de sympathie dans l'assemblée, et les voitures, qui reconduisirent à Neuilly tant de cœurs brisés, furent saluées de marques de respect trop souvent refusées à leur prospérité.

Citons ici une bizarre anomalie de la douleur. Ces mêmes personnes qui vivaient, pour ainsi dire, sous le drap mortuaire du catafalque, qui achetaient la cahute où le prince était mort pour y élever un monument, qui avaient eu un moment la pensée de faire reconstruire la petite maison, pierre pour pierre, dans leur jardin, qui ne voulaient d'autre son dans leur demeure que les prières des morts, ces mêmes personnes, par leurs propres ordres, donnés soigneusement et directement par le Roi, allongèrent leur route d'un tiers, en se rendant à Paris, afin d'éviter la chaussée de la porte Maillot qui passait à plus de cinq cents pas du lieu où la catastrophe s'était accomplie.

Tant il est vrai que nul ne peut calculer d'avance les diverses répugnances d'une immense douleur.

Rappelant les expressions du discours du Roi, un homme de mes amis disait, le lendemain, à monsieur le duc d'Aumale que l'aspect de ces quatre princes, entourant encore le trône, avait été d'un bon effet.

« Hélas, répondit-il, avec ce jugement précoce qui le distingue, hélas, il est vrai, nous sommes quatre, mais nous n'étions qu'*un*. Aucun de nous n'avait une pensée individuelle. Nous travaillions tous pour Chartres. Nous cherchions à faire notre devoir, à nous distinguer, s'il se pouvait ; mais pas une idée d'intérêt, d'ambition, même de gloire personnelle ne pouvait approcher de nous ; tout lui était rapporté. Maintenant où sera notre centre commun ? Ce ne peut être ce pauvre enfant dont la direction deviendra peut-être une pierre d'achoppement entre nous ! »

Il est certain que, malgré l'union qui a toujours régné parmi les frères, ils ont des instincts, des goûts, des avis différents ; mais tous déféraient à monsieur le duc d'Orléans.

Tendre, amical, fraternel avec eux jusqu'à la camaraderie la plus intime, il avait pourtant établi son autorité de chef de famille de façon à les préparer à reconnaître en lui leur roi et à recevoir ses ordres avec soumission.

Il n'ignorait pas combien cet entourage de quatre princes, tous distingués par leurs qualités morales, leur belle tournure, leur brillante et valeureuse jeunesse, donnerait de lustre à son trône, et eux comprenaient toute l'importance de former un faisceau bien uni dans les circonstances données.

Peut-être la force de la nécessité maintiendra-t-elle cette union. Mais le lien principal est irrévocablement rompu ; car on ne peut se dissimuler que l'aîné des quatre princes restants est loin d'avoir sur les autres la supériorité que tous se plaisaient à reconnaître dans monsieur le duc d'Orléans, et ne saurait prétendre à exercer la même autorité.

Il arriva enfin ce triste jour du *départ de Chartres*, si déploré par la Reine et si souhaité par tous les entours.

Le Roi et la Reine avaient passé la nuit dans la chapelle. Madame la duchesse d'Orléans y arriva à six heures et, bientôt après, les autres princes et princesses. Le clergé récitait les prières des morts.

À neuf heures, on était prêt pour l'enlèvement du corps. Le cortège attendait dans la cour ; mais tous les membres de cette famille désolée, groupés autour du catafalque, y semblaient cloués, et les avertissements réitérés ne paraissaient pas arriver jusqu'à eux.

On se décida enfin à procéder aux tristes préparatifs en leur présence, espérant qu'ils s'éloigneraient ; mais le Roi s'empara de l'urne qui contenait le cœur de son fils ; la Reine se précipita sur le cercueil retiré du catafalque ; et les sanglots des autres étaient dominés par leurs cris. Dès les premiers apprêts, l'inconsolable veuve avait perdu connaissance.

À la suite de nouvelles et inutiles exhortations, on s'entendit instinctivement pour agir de vive force. L'archevêque de Paris enleva l'urne des mains du Roi, qui résistait ; l'évêque d'Évreux arracha la Reine de dessus le cercueil, où elle se cramponnait, et l'emporta dans ses bras.

On forma un groupe autour de chacun d'eux, et les cris poussés par la Reine décidèrent le Roi à la suivre. On hâta l'enlèvement du corps, accompagné des quatre jeunes princes, et les portes de cette chapelle dépouillée se refermèrent sur madame la duchesse d'Orléans, gisante sur son pavé et toujours évanouie. Elle fut transportée dans son appartement sans avoir repris connaissance.

Ces lugubres violences, où l'on ne s'était résolu qu'à la dernière extrémité, n'avaient pas empêché un long retard. Le cortège attendait depuis plus de deux heures. Il se mit en route. La Reine avait exprimé la volonté de le suivre jusqu'aux grilles du parc ; mais son état lui rendit impossible cette dernière entreprise qu'elle aurait certainement tentée.

Les jeunes princes, avec la pleine approbation du Roi et surtout de leur mère, prétendaient accompagner le corps à pied de Neuilly à Notre-Dame. La pauvre reine n'admettait pas que les forces humaines pussent défaillir aux manifestations d'une immense douleur.

Mais les ministres s'opposèrent formellement à cette volonté de famille. Hélas ! aux temps où nous vivons, il eût été peut-être imprudent d'exposer ces quatre jeunes hommes, si longuement et si obstinément, aux coups des partis. J'aime à croire que leur pieux désespoir les aurait protégés, même contre les scélérats les plus fanatiques.

Mais, indépendamment de ce danger politique, cette pénible course, par un soleil de juillet de l'été le plus chaud dont je conserve souvenance, aurait été accablante, surtout pour monsieur le duc de Nemours dans l'état où le chagrin l'avait réduit. On monta donc en voiture en atteignant la grande route.

Paris vit, avec un douloureux étonnement, rapporter dans ses murs le corps de ce brillant prince qui, dix-huit jours avant, en était sorti plein de vie et d'espérances.

La catastrophe n'était ignorée de personne ; elle faisait le fond des discours de chacun, et pourtant on avait peine à se persuader de sa réalité. Le silence respectueux et consterné de la foule était fort imposant, m'a-t-on dit. Les flots du peuple s'ouvraient d'eux-mêmes pour laisser passer le cortège.

Deux cents prêtres, le cierge en main, psalmodiaient les prières des morts. Ce spectacle, absolument nouveau pour la génération actuelle, car cela ne s'était vu ni aux obsèques de monsieur le duc de Berry, ni à celles du roi Louis XVIII, fut accueilli avec respect par le deuil général qui remplissait tous les cœurs et s'associait à ces religieuses manifestations.

Les premiers artistes de Paris s'étaient spontanément offerts pour exécuter une messe et un *Requiem* en musique. Leur zèle avait été accueilli et les répétitions étaient en train, lorsque la Reine, qui se faisait rendre un compte exact de tous les plus petits détails de ces funèbres apprêts, en fut informée.

Elle s'éleva vivement contre cette musique profane. On crut devoir insister dans la crainte que, cette répugnance se trouvant attribuée à madame la duchesse d'Orléans, l'hostilité des partis ne s'appliquât à y découvrir une tendance aux formes protestantes.

La Reine eut de nombreuses objections à combattre, mais elle persista ; et, personne ne se sentant le courage d'aggraver par la contrariété un si profond désespoir, elle l'emporta.

Au reste, il est apparemment des circonstances si poignantes qu'elles désarment même les haines les plus acharnées. Car je ne crois pas que les commentaires redoutés aient été exprimés par aucun des organes accoutumés des plus fanatiques oppositions, quoique le plain-chant résonnât

seul sous les voûtes de la cathédrale dont la sombre décoration était fort imposante..

Les étoffes noires ayant manqué, par suite d'une demande si générale et si imprévue, l'architecte conçut l'idée d'y suppléer en collant du papier noir sur toutes les parties planes et en réservant en blanc les moulures, les voussures, les colonnettes, enfin tous les détails d'ornement et d'architecture gothique de cet imposant monument. On m'a dit l'effet de cette décoration infiniment plus frappant que ne l'auraient pu être des draperies.

Pendant les deux journées de l'exposition à Notre-Dame, l'église fut constamment visitée par une population décente et silencieuse, témoignant de son respect et de ses regrets, aussi bien que la foule au moment du cortège. On entra par la porte à la gauche du portail, et l'on faisait le tour de l'église à pas lents pour ressortir par celle de droite.

Cette procession durait sans interruption depuis six heures du matin jusqu'à la nuit, sans le plus léger tumulte, sans le moindre désordre, sans se croiser, sans se heurter, obéissant aux signes muets des agents placés pour la diriger. On m'a raconté que cela était également imposant et touchant. Je n'ai rien vu par moi-même de ces cérémonies.

Ainsi que le jour de l'ouverture des Chambres, monsieur le duc de Nemours obtint un suffrage général. On remarqua la bonne grâce et la dignité de son maintien en montant à l'absoute, et son abattement, sa profonde tristesse, son excessif changement excitaient d'autant plus de sympathie qu'on s'y attendait moins, accoutumé qu'on était à lui voir une physionomie à peu près impassible.

Il faut ajouter que les personnes appelées par situation à causer avec ce prince, dans ces premiers moments, lui reconnurent une grande justesse d'esprit et un jugement fort sain.

Il comprenait sa nouvelle situation et l'acceptait avec un amer chagrin, mais sans découragement. Jamais on ne put surprendre en lui une étincelle d'ambition personnelle ; il n'apercevait que de pénibles devoirs à remplir dans la haute position que la mort venait de lui faire.

Le mardi 2 août, le corps de monsieur le duc d'Orléans fut transporté de Paris à Dreux, accompagné de ses frères. Le Roi s'y rendit de son côté, pour

recevoir ces tristes dépouilles du fils dont, à juste droit, il était si fier, et leur donner la dernière sépulture.

La rentrée du Roi et des princes à Neuilly, au milieu de la nuit, leur réception par les tristes princesses qui, réunies, attendaient leur retour furent la conclusion de ces funérailles qui, pour les habitants de ce palais, duraient depuis vingt et un jours et avaient épuisé toutes les forces, hormis celles de la Reine que l'excitation fébrile soutenait. Elles cédèrent immédiatement après.

Je ne retournai à Neuilly que vers la fin de la semaine. La Reine était seule ; j'entrai dans sa chambre. Je la trouvai entourée de papiers, de dessins, de portraits, de modèles, de projets de statues, de monuments, etc., et accablée par sa douleur.

Elle ne l'acceptait pas, elle n'y était pas résignée ; elle la subissait et pliait sous son poids. Cela était exact, même au physique. Sa tête s'appuyait sur ses genoux, des torrents de larmes coulaient jusque sur ses pieds ; toute sa personne fléchissait.

Le sofa où elle était assise se trouvait couvert de lettres. Elle mettait en ordre toutes celles que monsieur le duc d'Orléans lui avait écrites depuis sa petite enfance et que l'amour maternel avait précieusement conservées. Elle en était arrivée à celles du voyage en Allemagne, en 1835.

Elle m'en fit lire de bien tendres et charmantes ; j'en ai retenu cette phrase : « Chère maman, je prétends au droit de vous aimer plus encore que vos autres enfants, car je suis l'aîné et je vous dois quelques années de plus de bonheur. »

« Hélas, s'écriait la pauvre mère, je l'aimais tant ! trop peut-être ! je lui ai dit bien souvent : « Chartres, lorsque je me présenterai devant Dieu, j'aurai à répondre de la faiblesse que j'ai pour toi !... » Mais il m'aimait bien aussi ! Nous nous entendons sur toutes choses, car Chartres et moi nous sommes toujours d'accord ! »

La Reine retombait sans cesse dans des locutions qui continuaient l'existence de monsieur le duc d'Orléans. Aussi me disait-elle que ces derniers événements lui apparaissaient comme un épouvantable cauchemar dont elle se devait réveiller :

« Je sais tout, j'ai tout vu, ah oui, mon Dieu, reprenait-elle en frissonnant, j'ai tout vu, et elle joignait les mains, et elle fermait les yeux comme pour revoir encore intérieurement ce lugubre spectacle, j'ai tout vu, et je ne puis y croire ! »

Elle me fit de nouveau le récit de la fatale matinée, appuyant derechef sur les cruelles paroles de la veille : « *Chère majesté, je viendrai, puisque vous le voulez* », les dernières que lui eût adressées cette voix si chérie.

Mais, du moins, cette fois, ses larmes coulaient en abondance, et semblaient la soulager. Elle me parla un peu du Roi, beaucoup de madame la duchesse d'Orléans, mais seulement dans leurs rapports avec monsieur le duc d'Orléans.

Le nom de Chartres se trouvait constamment sur ses lèvres ; et rien ne lui arrivait qu'à travers cette mémoire qui absorbait toutes ses pensées.

Je restai longtemps avec la Reine et passai ensuite chez madame Adélaïde. Elle me confirma ce qui m'avait paru. La Reine avait moins d'excitation et plus d'accablement. D'après les vives instances du Roi, elle s'était soumise à voir le docteur Fouquier. Il lui avait trouvé de la fièvre, et elle promettait de se soumettre à ses ordonnances.

Madame me témoigna un grand désir de quitter Neuilly. On avait eu la pensée de s'établir à Saint-Cloud, mais l'espoir de pouvoir aller au château d'Eu très promptement y avait fait renoncer, d'autant que la répugnance de la Reine à quitter le lieu sanctifié par ses douleurs était partagée par madame la duchesse d'Orléans. La santé de celle-ci, à la grande surprise de tous, semblait se fortifier.

La première impression de la famille entière, me disait Madame, avait été que « la pauvre Hélène périrait sous le coup ». On avait été presque étonné de la voir arriver vivante à Neuilly.

Cependant elle ne s'épargnait rien. Son courage était exploité par sa douleur, et le petit comte de Paris lui retournait sans cesse le poignard dans le sein, par ses discours enfantins. Au jour des funérailles, lorsque le canon proclama l'arrivée du corps à Notre-Dame, ce bruit, trop bien prévu, provoqua cependant une explosion de douleur de la part de la princesse. L'enfant était présent.

Accoutumé à voir recourir à son père dans toutes les difficultés, il se mit à crier de toutes ses forces : « Papa, papa, appelez papa, allez chercher papa ; maman a du chagrin, maman se trouve mal. »

Elle se trouvait mal, en effet, car un nouvel évanouissement, assez prolongé pour alarmer, suivit cette pénible scène.

Peu de jours après, madame la duchesse d'Orléans fit appeler le valet de chambre allemand de monsieur le duc d'Orléans, qu'elle savait désespéré. Lorsque ses enfants rentrèrent chez elle, elle demanda à l'aîné :

« Paris, as-tu vu ce pauvre Bechre ?

— Oui, maman, il est venu chez nous. »

Puis, après un moment de silence, employé probablement à réfléchir qu'il voyait toujours Bechre dans l'appartement de son père, l'enfant se rapprochant de sa mère lui dit : « Mais, maman, pourquoi mon papa n'a-t-il pas de chez lui ici ? »

La pauvre princesse ne put que serrer sur son cœur le trésor qui lui restait de tant de biens perdus, en lui expliquant que le *chez lui de papa* était désormais dans le ciel.

Mais tout cela n'était encore rien. Le matin même, les deux petits cousins, le comte de Paris et le prince Philippe de Wurtemberg, jouaient ensemble à un bout de ce triste salon où toute la famille était réunie.

Le prince Philippe s'en vint droit à la Reine : « N'est-ce pas, bonne maman, que Paris n'a plus de papa, et que moi je n'ai plus de maman ? »

À cette question naïve de la cruelle indifférence du jeune âge, la Reine resta muette. Monsieur le prince de Joinville enleva le petit Philippe dans ses bras et l'éloigna. Chacun se dispersa pour aller cacher son trouble.

Madame Adélaïde était encore sous l'impression de cette interpellation lorsqu'elle me la raconta. La Reine ne m'en avait pas parlé.

C'était un épisode inaperçu dans sa douleur continuelle. Une bien plus pénible se méditait. La Reine annonça la résolution de visiter les caveaux de Dreux. Toutes les princesses la voulurent accompagner et accomplir ce douloureux pèlerinage.

Le départ pour Eu (que la santé de madame la duchesse d'Orléans et l'indisposition d'un des enfants firent ensuite retarder) ayant été fixé au soir

du lundi qui suivit le pieux voyage à Dreux, j'allai prendre congé ce matin-là même.

Je restai confondue de voir le changement survenu dans l'état de la Reine. Elle s'était redressée, ses vêtements se trouvaient strictement épinglés, aucun laisser-aller ne se remarquait plus dans son maintien solennel et froid. Au lieu de m'admettre dans sa chambre, elle me reçut dans son salon.

Rien autour d'elle ne rappelait l'anéantissement où je l'avais laissée si peu de jours avant. Ses discours étaient aussi contenus que sa personne était guindée : plus de larmes, plus d'abandon. Elle s'était imposé un rôle et le remplissait avec un bien pénible effort.

Elle me parla principalement du Roi et des enfants, espérant que le séjour au château d'Eu leur serait favorable. Le seul mot qui rappelât son récent langage fut : « Chartres croit les bains de mer très salutaires à ses enfants », mais dits avec un œil sec et une voix sans émotion.

Déconcertée d'un changement dont rien ne m'avait prévenue et ne sachant quel diapason prendre pour me mettre à l'unisson d'un état si évidemment factice, ne m'attribuant pas assez d'importance pour avoir pu personnellement m'attirer les froideurs de la Reine, dans l'abstraction de toutes choses où elle vivait, j'abrégeai ma visite. La Reine ne chercha pas à me retenir.

Je témoignai à madame Adélaïde mon étonnement de ce changement si prompt : « Vous ne pouvez en être plus surprise que nous, me dit-elle ; la métamorphose s'est opérée dans le caveau de Dreux. » Madame me fit alors le récit de la journée.

Parties de grand matin, les princesses étaient descendues de voiture à l'église. La Reine, encore alors, se montrait telle que je l'avais vue, affaissée, accablée, inattentive à toute chose, exclusivement occupée de ses souvenirs, de ses regrets.

Tandis que les princesses catholiques assistaient à la messe, madame la duchesse d'Orléans, accompagnée de la grande-duchesse de Mecklembourg, descendait au caveau d'où il avait bientôt fallu emporter la jeune veuve, tombée évanouie au pied du cercueil.

La Reine s'y dirigea après la messe, suivie seulement de madame Adélaïde. Celle-ci me dit le frisson qu'elle avait ressenti en voyant cette pauvre mère entrer sous cette voûte qui renfermait déjà trois de ses enfants et venait de s'ouvrir une quatrième fois pour recevoir les restes de ce premier né, objet de ses plus chers amours.

Elle se prosterna sur le marbre en jetant des cris et des sanglots. Au bout d'un certain temps, ils s'apaisèrent presque subitement, et le silence devint si grand, si solennel, si prolongé que toutes sortes de craintes sinistres traversèrent l'esprit de madame Adélaïde, et elle se rapprocha suffisamment pour entendre une respiration contenue.

Quoiqu'un peu rassurée, elle hésitait à interrompre cette longue et immobile méditation, lorsque la Reine se releva, se redressa, et sortit d'un pas ferme du caveau.

Ses filles l'attendaient pour lui succéder dans les pieux devoirs qu'elle venait d'accomplir. « N'entrez pas là dedans, Victoire, dit-elle (Madame la duchesse de Nemours relevait de couche), sans mettre un châle. »

Chacun se regarda. C'était la première fois, depuis la fatale catastrophe du 13 juillet, que la Reine semblait s'occuper de quelqu'un ou de quelque chose qui n'y eût pas directement rapport.

À dater de cet instant, la Reine avait repris ses habitudes d'abnégation d'elle-même et d'occupation des autres. Madame la duchesse d'Orléans ayant eu une forte attaque de nerfs dans la voiture au retour, elle s'était empressée autour d'elle, et s'inquiétait aussi de la crainte de voir le Roi tourmenté du retard causé par cet incident.

Que s'est-il passé dans ce caveau ? C'est ce que personne ne sait. La mère a-t-elle fait au salut de son fils bien-aimé le sacrifice de cet égoïsme de douleur où elle s'était livrée jusque-là, et cet immense holocauste lui a-t-il paru seul digne d'une si chère victime ? ou bien quelque révélation intime a-t-elle annoncé à cette âme sincèrement pieuse, éminemment chrétienne, que les *fautes étaient pardonnées*, ainsi qu'elle l'avait si ardemment, si passionnément demandé au moment où le prince exhalait son dernier soupir ?

Cela reste un secret entre la Reine et Dieu ; mais j'incline pour la dernière version.

La pensée que son malheureux fils n'avait pas obtenu un moment pour se réconcilier avec Dieu causait, j'en suis persuadée, l'irritation fébrile où elle était en proie. Je le crois davantage, en me rappelant les puissantes consolations que je lui ai vu puiser dans la fin si dévotement catholique de la princesse Marie. Sans doute, la perte n'était pas semblable, ni la douleur comparable ; mais enfin c'était aussi un enfant bien chéri.

Je revis la Reine à son retour d'Eu. Elle était mieux. Sa figure avait repris son expression naturelle de bienveillance ; elle avait perdu cette rigidité factice de traits et de maintien, remarquée à notre dernière entrevue.

Elle pleura beaucoup, me parlant librement de *Chartres*, de l'amour qu'elle lui portait, de la fierté qu'elle en tirait, de la confiance avec laquelle elle prévoyait le sort de sa famille et de la France entre ses mains.

Ses larmes coulaient avec amertume, mais sans irritation... « Enfin, disait-elle, après avoir exprimé chaque motif de ses justes regrets, enfin, ma chère, Dieu l'a voulu... »

Malgré ces expressions de résignation pieuse, la pauvre Reine est atteinte au cœur à ne s'en point relever. Elle m'a dit : « Il y a un moi intime qui est tué pour toujours ; l'autre moi cherchera à remplir les devoirs de sa situation jusqu'à la fin, et c'est celui-là seul qu'on verra à l'extérieur. »

Bien des mois se sont écoulés depuis ces paroles, et la Reine n'a point fait le moindre progrès. L'anxiété même, produite par les dangers où s'exposent ses autres enfants, glisse sur sa douleur et ne détourne pas le poids du souvenir sous lequel elle est écrasée. Mais il faut être avant dans sa confiance, aussi bien que façonnée à la deviner, pour s'en apercevoir.

Je n'ai pas encore eu l'honneur d'approcher madame la duchesse d'Orléans qui vit dans la plus profonde retraite. Elle ne voit que sa royale famille. On lui rend des soins empressés. La grande-duchesse douairière, de Mecklembourg ne la quitte pas.

On me dit sa santé améliorée, ce qui s'explique par la vie régulière que les circonstances lui imposent, tandis que le désir d'accompagner son époux et de lui plaire la faisait souvent manquer au régime conseillé par les médecins.

Exclusivement occupée de ses enfants qu'elle ne supporte pas un instant éloignés, elle trouve en eux sa seule consolation, et peut-être y prévoit par

instinct son importance à venir. Sa douleur est intense, mais fière et courageuse ; elle perd tout, le sait et l'apprécie.

Monsieur le duc d'Orléans était le plus tendre des époux. L'amour, l'estime, les convenances réciproques unissaient ce ménage qui s'entendait de tous points. Je crois, de plus, et je suis loin de lui en faire un tort, que madame la duchesse d'Orléans prisait fort le haut rang où elle était appelée. On s'apercevait facilement qu'en tout lieu elle voulait être reconnue la seconde dame de France, en attendant qu'elle en devînt la première.

La perte de cette situation lui doit être sensible. Il faut admettre aussi qu'elle ne peut se sentir suffisamment identifiée à la famille royale, si intimement unie entre elle, pour ne point éprouver un grand sentiment d'isolement, maintenant que le puissant lien qui l'y rattachait se trouve si cruellement brisé.

Je n'ai pas la pensée de jouer ici le rôle ingrat de prophète, mais il n'est pas difficile de prévoir qu'avec la distinction de son esprit, madame la duchesse d'Orléans ne se contentera pas du rôle de *bonne de ses enfants*, et que, si on ne lui fait pas une place politique dans l'État, elle devra être accessible aux ambitions qui ne manqueront pas de s'agiter autour d'elle.

Voici un mot de cette princesse, qui m'a fort touchée. Monsieur de Rémusat, admis dernièrement auprès d'elle, me racontait qu'en revenant sur le passé elle lui avait dit :

« Lorsque je me suis décidée à venir en France, j'y avais longuement réfléchi. On ne m'avait pas épargné les avertissements sur les difficultés, sur les dangers même, où je m'exposais. D'autre part, je savais les brillantes qualités du prince royal, les vertus, l'union de la famille où je devais entrer...

« J'avais beaucoup pensé, beaucoup raisonné, je me croyais préparée à toutes les éventualités. Il y a une seule chose que je n'avais pas prévue... c'est que je serais la femme la plus heureuse qu'il y eût au monde ! »

Châtenay. — Mai 1843.

MORT DE MADAME ADÉLAÏDE

1847

J'ai bien souvent entendu répéter : « Si madame Adélaïde avait vécu, la révolution de 1848 n'aurait pas eu lieu. » C'est une erreur. D'abord, à l'époque de transition où nous existons, il s'élève de temps à autre des tempêtes qui troublent tous les esprits. Rien ne peut les arrêter jusqu'à ce qu'elles aient accompli leur œuvre.

Les peuples ont l'instinct de leur approche ; ils éprouvent un malaise général. Mais les personnes haut placées, celles surtout qui sont au pouvoir, n'aperçoivent le danger que lorsqu'il est devenu irrésistible. Je comparerais volontiers le siècle si révolutionnaire que nous traversons à la navigation du Nil.

En sortant d'un rapide où l'on a pensé périr, on se trouve dans une eau comparativement tranquille ; les rives s'écartent, l'aspect devient riant. On éprouve un certain calme, une certaine prospérité, les arts fournissent au luxe d'une société qui voudrait renaître. L'inquiétude y règne encore ; on désirerait même rentrer dans l'exercice de quelques vertus sociales, mais le point d'appui manque. On se laisse aller aux jouissances quotidiennes de la vie matérielle. Cet état de choses est qualifié par les uns le *progrès*, par les autres *la décadence*.

Cela dure un plus ou moins grand nombre d'années, et on finit par suivre, sans le remarquer, le courant entraînant sans cesse vers une nouvelle cataracte. On ne l'aperçoit que lorsqu'on y est tombé.

Alors, toutes les forces vitales du pays viennent en aide à la société pour qu'elle ne soit pas entièrement engloutie. Les convulsions durent plus ou moins longtemps ; puis on finit par rentrer dans une nappe plus calme, pour recommencer le même drame.

Toutefois, le niveau va toujours en s'abaissant ; les eaux sont de moins en moins limpides, la vie de plus en plus matérielle et les aspirations presque exclusivement sordides.

En sapant l'influence des idées religieuses, le dix-huitième siècle l'avait remplacée par le mobile de l'*honneur*. Forfaire à l'honneur était également l'effroi de toutes les classes, depuis le paysan jusqu'au maréchal de France, et la société en faisait sévère justice par l'opinion publique.

Aujourd'hui, il n'y a plus ni société, ni opinion publique, et l'honneur comme la foi sont devenus des mots vides de sens. Ils sont remplacés par les jouissances et le profit. L'honneur ne s'est plus réfugié que dans l'armée et seulement sous le drapeau.

Nos soldats sont la partie la plus honnête et la plus respectable de la nation, la seule qui agisse dans un but un peu élevé. Mais, là aussi, cette disposition tend à s'affaiblir ou, du moins, à ne s'exercer exclusivement que sur ce qui tient à la vie et aux devoirs militaires.

Qu'arrivera-t-il de toutes ces catastrophes se succédant à des temps plus ou moins rapprochés mais bien courts dans la vie des nations ?

Finira-t-on par trouver un niveau où plus de bien-être matériel, accordé aux masses, suppléera aux distinctions intellectuelles recherchées jusqu'ici, ou bien passera-t-on par une époque quelconque de barbarie pour revenir à des idées plus élevées ? C'est ce qu'il est bien impossible de prévoir.

Cependant, je serais tentée de croire que l'âme reprendra un jour sa supériorité sur la matière ; car notre globe ne fournit pas de quoi faire tout le monde riche ; et, à moins que la chimie ne réussisse à changer en pain tous les rochers, il y aura toujours des gens qui en manqueront et qui s'agiteront pour prendre à ceux qui possèdent dès qu'on ne leur présentera pas une barrière morale pour les calmer et poser leurs espérances.

Mais je m'arrête. Je n'aime pas me livrer à ces sortes de considérations générales, et encore moins à usurper le métier de prophète.

Il faut pourtant accorder un peu d'indulgence à ce rabâchage, car je suis plus qu'octogénaire au moment où je reprends la plume, après l'avoir posée pendant de longues années. Je préfère parler des choses que j'ai vues et des personnes que j'ai connues.

Revenons à madame Adélaïde. Son rôle politique avait pris fin longtemps avant sa vie. Ce rôle, elle le devait à la force de son caractère et à la justesse de son esprit ; l'un et l'autre avaient fléchi devant l'affaiblissement de sa santé.

Jamais cette pauvre princesse ne s'était relevée des efforts surhumains qu'elle s'était imposés, pour venir au secours de sa famille éplorée, lors de la mort de monsieur le duc d'Orléans. La persistance du désespoir de la Reine lui ayant fait négliger un peu le Roi, madame Adélaïde ne s'était plus permis un instant de relâche, afin de suppléer à ce vide.

La nécessité de s'occuper des affaires avait soulevé le poids de la douleur sous lequel Louis-Philippe avait paru abîmé dans le premier moment. Plus tard, on put soupçonner que la satisfaction de ne plus rencontrer aucun obstacle à ses volontés lui apportait une véritable consolation ; et sa sœur, dès lors, n'eut plus d'autre soin que de les écarter d'autour de lui.

Monsieur le duc d'Orléans avait pris très au sérieux son métier, comme il le disait lui-même, de prince royal. Il voulait être au courant de toutes choses. Il était très respectueux et fort tendre pour le Roi ; mais il n'entendait pas voir gâter les affaires de façon à lui rendre son avènement au trône plus difficile.

C'était la seule personne avec laquelle le Roi comptait toujours. Il avait coutume de dire à ses ministres : « Voilà qui est bien ; mais qu'en dira le seigneur Chartres ? » et, plus souvent encore peut-être, à sa femme et à sa sœur : « Découvrez ce qu'en pense Chartres. »

Ce frein était d'un grand avantage en arrêtant parfois des idées trop légèrement conçues.

Monsieur le duc d'Orléans pouvait se tromper, le déplorable testament livré à la publicité par l'indiscrétion de l'émeute n'en fait que trop foi ; mais il avait beaucoup d'esprit, la parole aussi facile et plus élégante que celle du Roi, et, pour le ramener par la discussion, il était indispensable d'avoir la raison de son côté. Cela profitait également au monarque et au cabinet.

La catastrophe qui enleva le jeune prince délivra le Roi de toute espèce de contrainte dans son intérieur.

Monsieur le duc de Nemours, plein d'honneur et de délicatesse, avait trop franchement accepté la position de cadet pour en changer. Non seulement il

n'aurait jamais songé à contredire le Roi, mais il n'aurait pas même osé l'interroger, et on ne le consultait sur rien...

Sa timidité naturelle, jointe à l'habitude d'être toujours sur un second plan, en lui ôtant toute initiative, ne lui laissait aucune importance. Sa belle figure et son air froid le faisaient accuser de hauteur.

Il ne réussissait pas même près de l'armée. On le reconnaissait froidement brave, militaire très instruit ; mais le soldat, accoutumé aux façons affables, gracieuses, et à la valeur plus brillante de monsieur le duc d'Orléans, n'avait pas d'attachement pour son second frère ; et, tandis que l'aîné aurait enlevé toute l'armée par un geste, monsieur le duc de Nemours n'aurait pas entraîné un seul homme à sa suite.

Lui-même se croyait né sous une fâcheuse étoile. Sa famille avait pris l'habitude de le qualifier sans cesse de *ce pauvre Nemours*, et il subissait cette épithète encore bien plus qu'il ne la méritait.

Enfin, tel qu'il était, avec une bonne judiciaire, peu d'ambition et la plus haute probité, il était taillé sur le patron d'un excellent régent, si les circonstances l'avaient appelé à remplir ce rôle. En attendant, les fantaisies du Roi n'avaient rien à craindre de son contrôle.

Les autres princes, dont deux avaient déjà eu occasion de déployer leur éclatante valeur, n'avaient encore aucune importance politique et restaient entièrement sous la gouverne paternelle.

Moitié par fatigue, moitié par conviction, madame Adélaïde se persuada aussi l'infailibilité du Roi. Elle se laissa donc aller au courant.

Sa place, jusqu'alors, avait été dans les utilités. Elle cherchait partout et de bonne foi la vérité et la rapportait consciencieusement à son frère, abordant toutes les questions avec une entière franchise ; mais, depuis, elle cessa de vouloir l'éclairer et ne pensa plus qu'à lui éviter toute espèce de contradiction.

Il n'en rencontrait pas dans son conseil. Malgré sa superbe et sa prétention à paraître tout gouverner, monsieur Guizot ne produit guère d'idées. Il adopte facilement celles qu'on lui présente, et les déclare hautement et exclusivement siennes, même en présence de ceux qui viennent de les lui fournir, comme j'en ai été bien souvent témoin.

Le Roi avait beaucoup plus d'esprit, et en enfantait de toute nature. Monsieur Guizot se chargeait de les développer dans ce beau langage qui, en lui donnant une supériorité incontestable dans les assemblées, le rendait fort agréable au monarque.

Les autres ministres, plus sensés, quoique moins brillants et surtout moins outrecuidants, arrêtaient souvent les entreprises par trop hasardées. C'est ainsi que ce cabinet, qui devait fatalement amener la chute du trône, a pu durer quelques années.

Je me rappelle que, vers la fin de 1846, causant avec madame Adélaïde, je m'étonnais de la façon affectueuse dont elle s'exprimait sur monsieur Guizot, car j'avais longtemps combattu la répugnance excessive qu'il lui inspirait, et je le lui dis :

« C'est vrai, ma chère, je suis changée pour lui. Ce n'est pas que sa morgue ne me déplaie souvent ; mais il comprend si bien le Roi ! Personne n'y a autant réussi. »

La tendresse de madame Adélaïde pour ses frères, et surtout pour l'aîné, avait toujours été le grand intérêt et la seule passion de sa vie. Aussitôt qu'il eut épousé la princesse Amélie de Naples, elle prit place à leur foyer et ne l'a plus quitté. Ces trois personnes n'avaient qu'un esprit, qu'une âme ; et les deux princesses étaient exclusivement occupées à assurer le bonheur de celui qu'elles chérissaient par-dessus tout.

Toutefois, lorsque la mort de la duchesse douairière d'Orléans mit sa fille en possession d'une immense fortune, très mal administrée, les soins réclamés par cet héritage changèrent un peu ses habitudes.

Elle se rendait parfois dans ses nombreuses propriétés, pour s'assurer par elle-même des améliorations et du bien qu'on y pouvait faire et s'émancipait, de temps à autre, à passer plusieurs jours au château de Randan où elle avait pris goût, mais jamais elle ne pouvait achever la semaine loin de la chère famille où tout son amour était concentré.

Accompagnée d'une de ses dames, elle venait aussi de Neuilly s'installer pendant des matinées au Palais-Royal pour des rendez-vous d'affaires, pour recevoir les personnes honorées de son intimité, quelquefois même pour faire un peu de musique qu'elle aimait passionnément, et, surtout, pour visiter les établissements charitables protégés ou fondés par elle, avec

l'assistance intelligente et active de la comtesse Mélanie de Montjoie, sa dame d'honneur.

Mais, lorsque le trône eut apporté ses soucis et détruit le bonheur de cette famille, jusque-là si paisible dans sa douce union, madame Adélaïde ne se permit plus aucune espèce de distraction ; et, surtout depuis le premier attentat contre la vie du Roi, elle ne quitta plus les tristes palais où sa grandeur l'attachait que pour suivre son frère partout, toujours et en tous lieux. Non seulement toutes les heures de la journée lui étaient acquises, mais encore celles de la nuit.

Le Roi sortait du salon de la Reine entre onze heures et minuit ; la jeunesse s'était retirée depuis longtemps. La Reine le suivait presque immédiatement. Madame Adélaïde pliait lentement son ouvrage, tardait quelques moments, puis allait rejoindre le Roi.

Elle le trouvait occupé au travail matériel de la signature. Il traçait soigneusement de sa grande écriture toutes les lettres formant ses deux noms.

Cette opération était longue. Madame Adélaïde lui en allégeait l'ennui, et lui passait une à une les pièces qu'il devait signer.

Comme la plupart n'avaient aucune espèce d'importance, elles ne donnaient point lieu à commentaires ; mais c'était le moment des causeries les plus intimes et de toutes les confidences réciproques. Les deux cœurs étaient ouverts l'un vis-à-vis de l'autre.

Ces séances duraient toujours plus d'une heure, et souvent presque deux. La dernière signature tracée, et le Roi ne laissait jamais rien en arrière, madame Adélaïde se retirait chez elle et, dans les dernières années, bien abîmée de fatigue.

Pendant ce temps, la Reine avait parcouru les gazettes anglaises, allemandes et italiennes. Elle avait marqué les passages pouvant intéresser le Roi. En passant dans l'appartement conjugal, il la trouvait déshabillée, mais encore debout pour lui indiquer ce qu'il devait lire avant de chercher le repos.

Ces longues veillées n'empêchaient pas que la Reine, accompagnée de ses filles jusqu'à leur mariage, de leur gouvernante, toujours de madame de Montjoie, quelquefois de madame de Dolomieu, ne se trouvât exactement,

été comme hiver, à sept heures moins un quart à la chapelle, pour y entendre la messe.

Madame Adélaïde y venait souvent, pas toujours et rarement, je crois, dans les derniers temps. J'ignore si les belles-filles catholiques avaient adopté cet usage ; mais, en tout cas, les heures étaient fort matinales, car, à neuf heures et demie, tout ce qui habitait le palais était réuni au salon et, dès que le Roi paraissait, vers dix heures, on allait déjeuner.

La Reine rentrait ensuite dans les salons. Tout le monde se dispersait avant midi et chacun était libre de sa matinée, hormis la Reine et madame Adélaïde, toujours à la disposition du Roi.

Il semblait donc qu'il n'y avait rien de plus à faire pour consacrer sa vie entière à son frère. Cependant, madame Adélaïde trouva le moyen de lui être encore plus dévouée, mais d'une façon beaucoup moins utile, après la catastrophe de 1842.

Il fallait bien enfin que la vie ordinaire reprît son cours. Monsieur le prince de Joinville, malgré la popularité qui en était certainement résultée, avait été peu flatté de l'expédition qu'on lui avait fait faire pour aller chercher les cendres de l'empereur Napoléon, et qu'il qualifiait de *mon voyage de charretier*.

Il s'en était vengé en menant une vie plus libre à son retour, disant assez drôlement que, « puisque le Roi l'envoyait courir les *mers*, il fallait bien qu'il lui permît de courir les *filles* ». Mais il commençait à s'ennuyer à terre, et il obtint la permission de s'embarquer sur sa frégate chérie, *la Belle Poule*.

Il fut convenu que, dans cette nouvelle croisière, il passerait par le Brésil, y verrait les princesses sœurs de l'Empereur et que, si la cadette lui plaisait, on donnerait suite à quelques pensées de mariage qui avaient déjà surgi.

Monsieur le prince de Joinville partit, s'amusa beaucoup dans cette expédition, s'arrêta sur plusieurs points et, enfin, s'éternisa tellement dans une des villes de l'Amérique du Sud qu'on s'en impatienta dans sa famille. Il reçut l'ordre de revenir.

Il répondit que le temps de sa croisière étant à peu près expiré, il ne toucherait probablement pas au Brésil. Cela contraria un peu.

La lettre suivante était datée de Rio-Janeiro. Non seulement la princesse Françoise lui plaisait, mais il était décidé à l'épouser. Tout était convenu entre le jeune Empereur, la princesse et lui. Il n'attendait que le consentement du Roi ; il pria qu'on le lui expédiât sur-le-champ.

Cette brusque péripétie ne laissa pas d'épouffer aux Tuileries. Cependant, le baron de Langsdorff se trouvant en congé à Paris, on se hâta de le nommer ministre au Brésil et de l'envoyer, accompagné de sa femme, pour faire la demande officielle de la princesse, dresser les actes nécessaires, en donnant à cette alliance, très convenable de tous points, une forme plus royale et plus diplomatique.

Madame de Langsdorff devait servir provisoirement de dame d'honneur à la princesse et l'accompagner en France. Tout cela s'exécuta le plus rapidement possible.

On commençait pourtant à attendre avec une certaine anxiété les dépêches annonçant l'arrivée de monsieur de Langsdorff à Rio-Janeiro, lorsque la première nouvelle en fut apportée par le canot d'honneur de la *Belle Poule*, débarquant sur le quai de Brest le prince et la princesse de Joinville.

Ils furent bientôt entourés de toute la population maritime : « Mes enfants, leur dit le prince, je vous amène la femme du matelot ; elle est gentille, n'est-ce pas ? et elle vous aime bien. » C'est ainsi que ce jeune prince se faisait adorer dans la marine.

Il n'avait pas fait une si rapide expédition pour s'arrêter en chemin. Il organisa promptement son voyage par terre et descendit aux Tuileries d'une façon presque aussi inattendue que sur le quai de Brest. Ce mariage, un peu à la *flibustier*, ne messeyait pas au prince de Joinville.

Personne ne lui en sut mauvais gré, ni dans sa famille, ni dans le public où on se bornait à en sourire. Madame la princesse de Joinville était très jolie, et surtout très élégante.

On accueillit avec une grande bienveillance cette charmante gazelle, tout effarouchée, à peine échappée aux forêts du nouveau monde et qui, se trouvant un peu enrhumée, refusait un bouillon de poulet en en demandant un de perroquet. Elle se lamentait aussi sur les arbres dépouillés des

Tuilleries, ne pouvant se persuader qu'ils dussent jamais reprendre des feuilles.

Elle adorait le prince et semblait se blottir dans son sein où il l'accueillait avec empressement. Ce jeune ménage animait un peu la tristesse du palais.

Madame la duchesse d'Orléans prit goût à cette nouvelle belle-sœur, peut-être en partie parce qu'elle savait déjà mauvais gré à madame la duchesse de Nemours de pouvoir être un jour *madame la Régente* tandis qu'elle serait Madame, *mère du Roi*. Madame la duchesse d'Orléans tenait beaucoup à la puissance politique.

Notre nouvelle princesse ne savait absolument rien, son éducation ayant été complètement négligée. Elle demanda et obtint facilement des maîtres, afin, comme elle le disait, « de se mettre en état de comprendre Joinville. »

Cette pensée lui donnait toujours le désir et parfois la volonté du travail, mais l'application lui était presque impossible. Je ne pense pas que son instruction ait été poussée bien loin. Sa passion pour son mari a toujours été le mobile de son existence.

L'arrivée de ce nouveau couple et surtout la visite inopinée de la reine Victoria, au château d'Eu, qui combla de joie la famille royale, soulevèrent forcément les crêpes dont elle était encore entourée, et, l'hiver suivant, le palais des Tuilleries reprit une partie de ses habitudes extérieures.

Toutefois, la Reine resta dans un grand désintéressement de cœur. Je crois avoir déjà dit qu'après les premiers moments qui suivirent la mort de monsieur le duc d'Orléans je ne lui retrouvai plus le même abandon de causerie avec moi.

Elle continuait à m'admettre à toutes les heures où je me présentais chez elle ; mais je sentais à chaque fois qu'il me fallait briser la glace pour arriver à un peu d'intimité, et, si je n'avais eu la conscience du parfait désintéressement de mon attachement pour elle, je m'en serais certainement trouvée blessée.

Je comprenais, au reste, qu'elle redoutait ses propres épanchements bien plus qu'aucune indiscretion de ma part. Elle se rappelait toutes les larmes qu'elle avait répandues dans mes bras, craignait de raviver une douleur toujours saignante et d'aborder un sujet toujours présent.

Jamais plus le nom de monsieur le duc d'Orléans, ni aucune allusion à la catastrophe n'ont été prononcés entre nous.

Pour madame Adélaïde, c'était autre chose. Elle avait renoncé à recevoir dans le cabinet où elle s'occupait naguère et où ses relations intimes étaient admises.

Elle se tenait dans le salon qui le précédait, son chapeau sur sa tête, son châle et ses gants près d'elle, toujours prête à entrer dans le cabinet où le Roi pouvait arriver par les derrières, ou à se rendre chez lui au premier signal, soit pour demeurer près de lui dans ses appartements, soit pour sortir en voiture, soit pour l'accompagner dans ses promenades sur la terrasse du premier ou dans les galeries du Louvre, lorsqu'il était fatigué du travail et sentait le besoin d'air.

En un mot, si on peut s'exprimer ainsi, madame Adélaïde était toujours sur le qui-vive. Je ne crois pas que cette princesse, autrefois si constamment occupée, ait lu un volume, écrit dix pages, ou même déployé un ouvrage pendant ces années-là. Ses matinées tour entières se passaient à attendre.

Elle s'intéressait même moins, et surtout moins sérieusement, aux affaires publiques. Elle s'irritait principalement de ce qui pouvait gêner le Roi et n'écoutait volontiers que ce qu'elle pensait lui devoir plaire.

C'était pourtant encore la seule voie par laquelle on pût faire arriver quelques vérités ; j'en usais parfois, à l'instigation du chancelier.

Monsieur le duc d'Aumale, retourné en Algérie, y avait eu les plus brillants succès. Cette campagne fut suivie d'un voyage à Naples. Il en avait ramené comme épouse la nièce du Roi, fille du prince de Salerne.

Ce mariage, conduit dans toutes les formes diplomatiques et point aussi pittoresquement que celui du prince de Joinville, fit grand plaisir dans la famille et nul effet dans le public^[1]. C'était un ménage de plus aux Tuileries, et voilà tout.

Madame la duchesse d'Aumale était fort petite, point jolie, parlait peu, et n'avait aucune représentation.

Dans ses idées de haute piété, la Reine désirait vivement marier ses fils avec l'espoir de régulariser leur conduite privée, et, ce qui est peut-être un

peu singulier, c'est que cela lui a parfaitement réussi. Tous ces couples royaux se sont montrés fidèles l'un à l'autre.

C'est en 1843 que le chancelier Pasquier et moi nous prîmes tous deux de goût pour la plage de Trouville. J'y fis l'acquisition d'une cabane et, dès lors, nous allions de temps en temps y passer quelques semaines. Je l'ai ensuite rendue plus commode et, depuis 1848, elle est devenue ma seule habitation de campagne. Monsieur le chancelier y résidait presque tout l'été.

Il avait depuis longtemps pris l'habitude de venir se reposer dans ma maison de Châtenay, pendant l'intervalle des sessions de la Chambre des pairs, des fatigues de la présidence et surtout du travail ardu et pénible^[1] que lui imposaient les nombreux procès politiques dont il s'est tiré avec tant de talent et de bonheur.

Il est impossible de trouver un commerce plus facile et plus charmant que celui de monsieur Pasquier. À un esprit toujours inventif, à une conversation des plus variées, il joignait un incomparable bon sens et une bienveillance naturelle qui, sans être jamais banale, lui faisait constamment tirer le meilleur parti possible des hommes et des choses.

Il s'intéressait à tout, depuis les idées les plus élevées de l'homme d'État jusqu'aux détails les plus intimes de la vie privée. Rien n'était au-dessus ni au-dessous de lui, et l'occupation où il était de ses amis se manifestait pour les plus petites comme pour les plus grandes choses.

Lorsqu'il m'avait raconté quelque secret politique bien important, je n'éprouvais aucun embarras à l'entretenir de la moindre niaiserie de son ménage, et il y prenait part avec autant de bonhomie que de sérieux.

Une seule chose l'irritait, c'était la déraison. Il avait alors des colères dignes d'Alceste. Je me rappelle une scène qu'il me fit un jour. La tirade commençait par : « Vous vous croyez très impartiale, et personne ne l'est moins », puis suivaient mes préjugés de caste, mon esprit de parti, mes intolérances sociales, etc.

Il y avait pas mal d'exagérations dans ces reproches, mais il y avait bien aussi un peu de vérité, et j'en faisais mon profit. Il était très honteux lorsqu'il s'était laissé aller à ces boutades. Elles n'étaient pourtant pas sans

charme pour ses amis, car il y montrait le fond de sa belle âme, par ses *haines vigoureuses* pour le mal.

L'esprit de parti surtout était sa bête noire, et il est bien remarquable qu'ayant toute sa vie frayé à travers les partis il n'en ait jamais été atteint.

Peut-être paraîtraï-je suspecte en disant qu'il n'avait point d'ambition, puisqu'il est arrivé au plus haut point de toutes les distinctions sociales, et pourtant rien n'est plus vrai. Il aimait les affaires, il avait la conscience de les bien faire, et, lorsqu'il trouvait l'occasion naturelle d'y entrer, ce n'était pas sans satisfaction ; mais il ne s'est jamais cramponné pour n'en pas sortir, ni agité pour y revenir.

Il a subi l'ostracisme, imposé par l'animosité de la Cour de Charles X, pendant plusieurs années, dans une retraite aussi calme que digne ; et les besoins impérieux de la patrie l'ont seuls décidé à venir en aide au pouvoir de 1830.

Monsieur Pasquier était, selon la meilleure acception du mot, éminemment patriote, et c'est ce sentiment qui a donné une véritable unité à toute sa vie politique, malgré les déclamations de ses détracteurs.

L'attentat de Lecomte eut lieu au printemps de 1846, à Fontainebleau. Un char à bancs, où se trouvait la famille royale, reçut toute la charge d'une carabine tirée par ce garde-chasse.

Alarmée des bruits que j'avais recueillis à ce sujet, j'étais allée aux renseignements et je me trouvais dans l'antichambre de madame Adélaïde au moment où elle arrivait aux Tuileries. Je me rangeais pour la laisser passer, lorsqu'elle m'aperçut. Elle me prit sous le bras, et m'entraîna, sans me dire un mot, jusque dans sa chambre à coucher.

Je l'aidai à se débarrasser des fourrures dont elle était enveloppée, car il faisait très froid, et elle se laissa tomber sur un sofa dans le plus grand abattement. Je l'avais vue peu de jours avant, et je fus effrayée de son changement.

Son teint, toujours très brun, était ordinairement animé ; je le trouvai gris et plombé ; son regard était éteint et ses lèvres pâles. Si les dix-huit chevrotines, tirées par Lecomte, s'étaient logées dans la voiture qui contenait quatorze personnes, sans en toucher aucune, madame Adélaïde n'en a pas moins reçu par lui le coup de la mort.

Elle fut longtemps à reprendre la parole et me raconta, d'une manière assez diffuse, l'événement arrivé la veille, revenant toujours à cette exclamation : « Nous voilà rentrés dans la série des assassinats ; ils le tueront, ma chère, ils le tueront ! »

Son inquiétude portait bien plus sur le Roi que sur le danger qu'elle et toute la famille avaient couru autant que lui. Je restai assez longtemps auprès de madame Adélaïde. Son étouffement s'arrêta. Elle finit par pleurer, ce qui ne lui arrivait guère, et je la laissai un peu plus calme.

J'allai de là savoir des nouvelles de la Reine. Elle me fit entrer. Je la trouvai fort triste, mais beaucoup moins troublée que sa belle-sœur. Elle me raconta, avec plus de détails et d'une façon beaucoup plus claire, cet abominable attentat et les hasards providentiels qui l'avaient fait échouer.

En général, les récits de madame Adélaïde étaient les plus circonstanciés, mais, cette fois, il en fut tout autrement. Cette princesse n'avait jamais eu de bienveillance pour le parti légitimiste. On ne lui avait pas laissé ignorer combien, à la mort de monsieur le duc d'Orléans, il avait témoigné d'une joie tout au moins bien cruelle, et l'hostilité qu'elle éprouvait contre lui s'en était naturellement accrue.

Elle le soupçonnait dans toutes les occasions, et se persuada que Lecomte était son agent. La duchesse de Marmier, fort sotte et encore plus intrigante, lui apporta, quelques délations subalternes, auxquelles monsieur Mérilhou, pour faire sa cour, affecta d'attacher une certaine importance. Madame Adélaïde écrivit au chancelier pour lui demander de recevoir madame de Marmier.

Monsieur Pasquier n'était pas homme à se laisser influencer en pareille matière. Il vit madame de Marmier, examina ses dénonciations, interrogea les témoins qu'elle mettait en avant, et déclara fort hautement que tout cela ne pesait pas un fétu et ne méritait pas d'entrer au procès.

Lecomte, homme solitaire et atrabilaire, n'avait obéi qu'à ses propres impulsions poussées jusqu'à la frénésie par des promesses fallacieuses que lui avait fort inconsidérément faites le général de Rumigny, aide de camp du Roi.

Il s'était cru trompé, et la colère seule avait provoqué son abominable crime. Le Roi le reconnut très facilement, et monsieur Mérilhou, mis au

pied du mur, fut bien forcé d'en convenir.

Toutefois, madame Adélaïde, aigrie et affaiblie par la souffrance, sut assez mauvais gré au chancelier de cette décision, et lui témoigna du mécontentement. Toute la famille royale lui battit un peu froid ; mais il était fort au dessus de ces vétilles de Cour qui, au reste, ne laissèrent pas de traces, et il conduisit le procès avec autant de justice et d'impartialité que les précédents.

Il eut l'ennui d'en instruire un autre peu de temps après ; mais celui-là n'avait rien de grave. Un certain monsieur Henri, voulant se procurer un brin d'illustration, avait tiré sur le Roi un pistolet chargé à poudre, au milieu de la foule qui encombra le jardin des Tuileries, le jour de la Saint-Louis. Ce procès se prépara et se jugea fort promptement ; il ne retarda pas le départ du chancelier pour Trouville,

Le chancelier Pasquier n'était pas arrivé depuis longtemps à Trouville lorsque le *Moniteur* lui apporta la nouvelle du mariage de monsieur le duc de Montpensier avec l'infante dona Fernanda. Il n'en avait eu jusque-là aucune révélation.

Au premier moment, cette alliance paraissait très brillante, et le chancelier s'empressa d'écrire au Roi, alors au château d'Eu, pour lui en faire compliment.

Mais, dès le soir même, il m'avoua regretter sa lettre. « Avec tout autre ministre, me dit-il, je n'aurais aucun souci, l'alliance serait très brillante et très utile. Tout dépend de la façon dont elle se fait, et monsieur Guizot est si léger, si présomptueux, il a si peu de prudence et il est tellement disposé à ne voir les événements que sous le jour où il lui plaît de les envisager qu'en joignant à cette connaissance de son caractère le postillonnage de Louis Decazes (le duc de Glücksberg) de Madrid à Eu, d'Eu au Val-Richer, du Val-Richer à Eu, et son retour à Madrid, en repassant par ce même Val-Richer, j'ai peur qu'il n'y ait là-dessous quelque intrigue ; quelque coup de tête ; et, si la négociation s'est conduite à l'insu et dehors du cabinet anglais, soyez bien sûre qu'il en résultera les plus fâcheux inconvénients. Loin de nous en réjouir, nous aurons à pleurer sur ce succès. »

La suite a prouvé combien le coup d'œil de l'homme d'État avait éclairé le chancelier.

J'ai su depuis, mais sans détails assez personnels pour les rapporter ici, comment les choses s'étaient passées. La reine Christine, se voyant menacée en Espagne, ne voulait pas attendre plus longtemps à s'y assurer une protection efficace ou, tout au moins, à se procurer dans un pays étranger la sécurité d'une résidence acceptée et reconnue.

Elle se décida donc, poussée aussi peut-être par l'ambition de notre ambassadeur, le comte Bresson, très désireux d'attacher son nom à cette alliance, à lui mettre tout à coup le parti à la main et à déclarer que si, à un jour très prochain fixé par elle, la France n'avait pas accepté le mariage de la reine Isabelle avec le fils de dom François de Paule et celui de l'infante avec le duc de Montpensier, elle se jetterait dans le camp anglais et marierait la Reine au Cobourg, candidat du cabinet britannique, mis en avant par lord Palmerston, en dépit de l'engagement pris avec le cabinet des Tuileries de n'en désigner aucun.

Le duc de Glücksberg fut expédié avec cet ultimatum. Le Roi parut fort troublé, fort incertain. Monsieur Guizot eut l'honneur de le décider, malgré la résistance très positive de la Reine.

Elle trouvait, d'une part, que c'était manquer aux engagements personnellement pris par le Roi, dans ce même château d'Eu, vis-à-vis de la reine Victoria, et, de l'autre, je crois, elle craignait de voir troubler son intérieur par une princesse espagnole, élevée dans les désordres du palais de Madrid et sous l'influence de la reine Christine.

On fit tomber la première objection, en disant que le cabinet anglais, en présentant le prince de Cobourg, avait manqué aux engagements pris avec la reine d'Angleterre. Quant à la seconde objection, elle ne se trouva nullement justifiée.

Madame la duchesse de Montpensier s'est montrée de tout point une princesse accomplie, et bien tendrement dévouée à la reine Marie-Amélie. J'ai lieu de croire aussi que les désirs très prononcés de monsieur le duc de Montpensier ne laissèrent pas que d'avoir influence sur le Roi et sur madame Adélaïde, dont il était l'enfant chéri, et sur lesquels il exerçait un grand pouvoir.

Monsieur le duc d'Orléans avait dit : « Montpensier est de nous tous celui qui a le plus d'esprit et le moins de cœur. » Il l'avait bien jugé.

Toutefois, son mariage, précisément par ce qu'il avait de plus fâcheux, c'est-à-dire à cause de l'humeur qu'il occasionnait en Angleterre, ne laissait pas d'être populaire chez nous. Monsieur Guizot fut enivré de ce succès et le public y applaudit. Les fêtes furent nombreuses et très belles.

Je n'assistai à aucune. Mon âge et l'affaiblissement de ma santé m'autorisaient à renoncer au grand monde. Je m'étais déjà dispensée des réceptions et des bals des Tuileries. Je réformai encore les concerts et les soirées invitées chez monsieur le duc de Nemours qui avait ouvert sa maison en remplacement de celle de monsieur le duc d'Orléans.

Je continuais à voir souvent la Reine et madame Adélaïde, et, de loin en loin, madame la duchesse d'Orléans, le matin. J'allais assez fréquemment prendre place près de la table ronde où la Reine et les princesses travaillaient tous les soirs.

C'était l'occasion de voir le Roi, quelquefois de causer avec lui et d'apprécier les princesses belles-filles qui m'inspiraient assez de curiosité.

Madame la duchesse de Nemours, dans tout l'éclat de sa splendide beauté, était toujours assise à la droite de la Reine, travaillant assidûment, levant à peine les yeux, rendant à la Reine mille petits soins officieux, enfilant ses aiguilles, relevant ses pelotons avec empressement.

Elle en était remerciée avec une affectueuse tendresse, prouvant la place qu'elle tenait dans le cœur de la Reine. C'était, en effet, la plus aimée. Elle le méritait, car elle était aussi bonne qu'elle était simple et belle.

Lorsqu'il n'y avait pas de princesse étrangère, la place à gauche de la Reine était prise par des dames en visite qui la cédaient à madame la duchesse d'Orléans, à laquelle elle était réservée.

Celle-ci arrivait toujours tard, après le coucher de ses enfants. Son entrée, suivie de ses dames, occasionnait un certain dérangement. Tout le monde se levait, excepté la Reine. Madame Adélaïde même se soulevait dans son fauteuil, le seul, par parenthèse, qu'il y eût autour de la table, la Reine et toutes les autres princesses étant assises sur des chaises.

Madame la duchesse d'Orléans prenait sa place à côté de la Reine. Il y en avait bien une autre entre elle et madame Adélaïde, mais elle restait presque toujours vide, et c'était en s'appuyant sur le dos de cette chaise que le Roi,

les princes et les hommes politiques venaient causer avec madame la duchesse d'Orléans.

Elle prenait tout de suite la direction de la conversation à laquelle madame Adélaïde seule se joignait parfois. La Reine se bornait à des politesses banales, dès que la duchesse était arrivée.

À la gauche de madame Adélaïde venaient, les unes à côté des autres, la princesse de Joinville, la duchesse d'Aumale, chuchotant entre elles, sans faire de frais pour personne, la duchesse de Montpensier enfin, qui, malgré son jeune âge (le Roi ayant dû lui faire cadeau de trois mois pour compléter les quinze années nécessaires à la légalité du mariage), malgré son jeune âge, dis-je, était la plus aimable, la plus accorte, et la plus obligeante de toutes ces princesses.

Elle paraissait avoir l'habitude de tenir une Cour et se posait en très grande dame, se mettant très bien et très convenablement en rapport avec les personnes admises à ces petites réunions. Du moins, l'ai-je trouvée telle.

À la vérité, notre première entrevue avait été de nature à rompre la glace entre nous.

J'avais été faire visite à la Reine à Saint-Cloud. Elle était occupée, et j'attendais son loisir dans le grand salon. Je m'étais assise dans l'embrasement d'une fenêtre. Une porte latérale s'ouvrit et je vis entrer, en sautant et chantant, une jeune personne.

Je n'eus pas de peine à deviner l'infante. Elle se mit à danser devant une grande glace, non pas pour s'y regarder, mais pour s'amuser le plus gaiement et de la meilleure grâce possible.

Bientôt après, la Reine ouvrit la porte de son cabinet. La petite danseuse courut à la Reine qui la considérait depuis un moment en me souriant. Elle parut un peu embarrassée lorsqu'elle m'aperçut, mais point déconcertée.

La Reine me présenta, avec ces mots obligeants qu'elle a toujours trouvés pour moi, comme sa plus ancienne amie. La princesse était venue demander un renseignement à sa belle-mère.

Elle entra dans le cabinet, avec la simplicité et la désinvolture d'une très grande dame, comme elle l'était en effet, y resta quelques minutes, fut très gracieuse pour moi, en se moquant avec beaucoup d'aisance de l'entrée

ridicule qu'elle avait faite dans le salon et se retira en me laissant l'impression d'une personne de très haute lignée et fort agréable.

Bien différente avait été celle que j'avais reçue, l'année précédente, de son mari, dans ce même palais de Saint-Cloud. En entrant chez madame Adélaïde, je trouvai près d'elle un homme crotté, enveloppé d'une large et longue redingote d'étoffe grossière, dont le collet relevé rejoignait un chapeau déformé qu'il enfonça sur sa tête en passant à côté de moi et en éclatant de rire, aussi bien que madame Adélaïde.

« Vous ne le reconnaissez pas ?... C'est Montpensier dans son costume de juif. Il s'en va comme cela chez tous les revendeurs et les marchands de bric-à-brac, et y fait des marchés excellents. Il vient de m'apporter cette petite tabatière qui vaut dix fois plus qu'il ne l'a payée. Il attend quelquefois pendant des mois entiers pour obtenir un objet à meilleur compte ; il y est fort habile.

— Cela n'est pas très princier, m'échappa-t-il de dire.

— Oh ! personne ne le reconnaît, et cela l'amuse beaucoup. »

Je ne répondis rien, et nous restâmes toutes les deux un peu embarrassées. Madame Adélaïde parla d'autre chose, et nous ne revînmes pas sur les talents judaïques de son neveu favori. Il est très vrai qu'il avait l'air d'un fort sale petit juif dans son étrange costume.

J'ai dit que je n'avais assisté à aucune des fêtes de ce mariage ; il y en eut pourtant beaucoup et de fort belles. Celle de l'ambassade d'Espagne fut splendide. Les ministres et ce qu'on appelle les autorités cherchèrent à se surpasser l'un l'autre, hormis le chancelier.

Il trouvait la Chambre haute trop souvent forcée à se constituer en cour des pairs pour que les salons de son président dussent se transformer en salles de bal ou même de concert. Il donnait fréquemment les plus grands et les meilleurs dîners de Paris ; mais les réceptions du palais du Petit-Luxembourg étaient toujours graves et magistrales.

Il n'avait pas même voulu déroger à cette volonté en 1845, lorsqu'il avait marié son neveu Gaston d'Audiffret, qu'il venait d'adopter en lui assurant son nom, son titre et sa fortune.

L'hiver se préparait donc sous des auspices moins tristes que les précédents. Les fêtes sont toujours très populaires à Paris où elles font circuler l'argent ; et, d'ailleurs, le mariage de l'infante flattait l'opinion du pays, dans la pensée surtout qu'il déplaisait aux anglais. Car, en dépit de l'entente cordiale vantée par les gouvernements, les animosités nationales n'ont jamais cessé d'exister.

Cependant, les gens fort au courant s'inquiétaient de plus en plus. Le Roi avait toujours eu des accès d'une extrême violence, mais ils étaient rares et, chaque jour, il devenait de plus en plus irascible. Il maniait bien la parole et avait toujours aimé à en user, mais, à présent, il la prodiguait jusqu'à la loquacité.

Quelquefois, les conseils s'achevaient sans qu'on eût pu y discuter les affaires, parce que le Roi avait constamment parlé ; et ces tristes symptômes d'affaiblissement moral ne permettaient guère de sécurité à ceux qui en étaient témoins, excepté pourtant à monsieur Guizot dont l'optimisme ne se laissait pas décourager et dont la superbe était encore augmentée par ce qu'il qualifiait de son succès espagnol.

Ce succès, cependant, avait apporté une grande désunion dans le ministère. Monsieur Duchâtel, assez souffrant, et déjà très mécontent de l'élévation de monsieur Guizot à la présidence du Conseil, avait été, très justement, fort offensé d'apprendre la nouvelle d'un événement aussi important par le *Moniteur*, tout comme l'avait appris le chancelier.

Les détails de la transaction ne l'y avaient pas réconcilié, et il témoignait d'une grande froideur, tout en négligeant plus qu'il n'aurait dû les affaires publiques. Il aurait bien voulu se retirer, sous prétexte de sa santé, mais le Roi, et même monsieur Guizot, sentant bien que sa retraite serait suivie de la dissolution du ministère, commencèrent dès lors à employer tous les moyens pour le retenir et supportaient, sans broncher, les maussaderies qu'il ne leur épargnait guère.

J'ai toujours fait grand cas de monsieur Duchâtel, mais je ne puis m'empêcher de le blâmer dans cette circonstance, car, s'il prévoyait le danger, il ne devait pas hésiter à briser le ministère et, s'il croyait possible de marcher avec lui, il fallait s'appliquer à lui donner de la force, en contrecarrant le ministre qui lui semblait l'amener.

Il ne fit ni l'un ni l'autre, et, se tenant à l'écart, il laissa de plus en plus user les rouages de l'autorité entre ses mains.

Le Roi faisait parfois, en plein conseil, des sorties à ses ministres sur ce qu'ils ne tenaient aucun état de ses désirs, tandis qu'ils étaient prosternés devant *sa majesté la majorité*. Monsieur Guizot promettait de s'amender, tout en se riant de cette faiblesse du Roi ; les autres ministres baissaient les yeux et levaient les épaules.

Madame Adélaïde, naguère si ferme dans ses idées constitutionnelles, partageait les mécontentements du Roi et les exprimait avec tout aussi peu de retenue. Elle aurait bien voulu continuer la vie qu'elle s'était imposée ; mais sa santé s'altérait, de jour en jour, depuis l'attentat de Fontainebleau.

Elle était quelquefois forcée de garder le lit, bien souvent la chambre et de lever la consigne qu'elle s'était donnée de servir comme d'ombre au Roi. Il l'en dédommageait en venant perpétuellement dans son appartement, mais cela ne lui suffisait pas. Elle faisait des efforts désespérés, et souvent bien contraires à son état, pour reprendre des habitudes si chères.

Si l'union n'existait pas dans le cabinet, elle était aussi fort troublée dans la famille. Madame la duchesse d'Orléans, déjà très peinée d'avoir vu s'évanouir devant elle le rôle de régente qu'elle avait rêvé tout d'abord, était plus justement courroucée de s'être vu enlever la disposition de la fortune de monsieur le comte de Paris.

Le Roi se l'était réservée, en se chargeant des dépenses de la maison des jeunes princes et de leur mère. Elle en était fort ulcérée et s'était entourée des protestants les plus actifs et les plus prosélytants pour s'en faire un parti.

Elle attirait aussi les représentants de l'opposition libérale et cherchait à entrer en communication, plus ou moins ostensible, avec leurs chefs.

Monsieur le duc d'Aumale avait eu beaucoup de peine à obtenir du Roi l'abandon d'une faible partie de sa propre fortune et n'y était parvenu qu'en mettant à ce prix le consentement à son mariage.

Monsieur le prince de Joinville avait eu permission de jouir de la dot de sa femme, mais elle n'était pas encore liquidée.

De sorte que tous ces princes éprouvaient un certain malaise pécuniaire leur paraissant fort maussade. Sans doute, le Roi croyait agir en très bon père de famille.

Il pensait gérer mieux qu'eux les biens de ses enfants et voulait arriver à l'extinction des dettes et des charges, afin de remettre leurs fortunes tout à fait libérées entre leurs mains ; mais il se montrait trop sévère et ne faisait pas suffisamment de concessions à leur position.

On avait bouleversé le palais des Tuileries pour préparer, au premier étage, un magnifique appartement à l'infante héritière présomptive du trône d'Espagne.

Cela était fort naturel ; mais la princesse de Joinville et la duchesse d'Aumale, reléguées toutes les deux dans les combles du pavillon de Flore, ne partageaient pas cette opinion et se tenaient pour offensées de cette préférence accordée à madame la duchesse de Montpensier, d'autant plus que monsieur le duc de Montpensier, seul entre tous les frères, jouissait déjà d'une résidence, aussi élégante qu'agréable, au château de Vincennes.

Il en résulta une telle jalousie que le Roi fut enfin obligé de permettre à monsieur le duc d'Aumale de faire quelques séjours à Chantilly. Ses longues résidences en Afrique, où madame la duchesse d'Aumale alla le rejoindre, lorsqu'il fut nommé gouverneur général de l'Algérie, arrêtaient les voyages de Chantilly où il prenait grand goût.

Cet état un peu troublé de la famille royale était un grand sujet d'ennui pour la Reine. Elle était chargée d'y maintenir tout au moins l'extérieur de l'harmonie, et le respect, aussi bien que la tendresse qu'elle inspirait à tous la rendaient fort propre à cet emploi.

Une sérieuse maladie me retint au logis pendant le printemps de 1847, et m'envoya plus tôt qu'à l'ordinaire respirer l'air de la campagne. J'allai prendre congé de la Reine et de madame Adélaïde avant de quitter Paris ; mais je ne rappelle rien de cette visite, si ce n'est que madame Adélaïde était très affaiblie et se faisait porter, même dans les appartements.

Bientôt après mon arrivée à Châtenay, j'éprouvai une douleur au pied ; elle s'accrut assez pour que j'eusse recours à un jeune chirurgien des environs. Il crut apercevoir une épine, et voulut l'arracher avec des pincettes. Il se trompait ; c'était un petit nerf.

La douleur fut très vive et passagère et je n'y pensais plus, lorsque, pendant la nuit, je fus prise de souffrances si aiguës que je crus avoir le tétanos. On envoya chercher mon médecin ; on me couvrit de laudanum et la douleur s'apaisa.

Mais l'étonnement du nerf avait produit de l'inflammation, et cet accident, qui ne s'est jamais élevé au-dessus de l'état de *bobo*, m'a causé des souffrances infinies, empêchée, pendant bien des années, de poser le pied à terre, et me fit entrer dès lors dans des habitudes d'infirmité.

La récolte de 1846 avait été mauvaise. La maladie des pommes de terre commençait à sévir et l'hiver s'était trouvé difficile à passer, surtout dans les provinces. Les sacrifices énormes faits pour Paris diminuaient les souffrances, mais non pas les mécontentements. Les oppositions s'appliquaient à les exciter.

J'étais souvent témoin des inquiétudes causées par cet état de choses et des discussions de gens chargés d'y porter remède. On ne tenait pas pour avéré alors que l'importation des grains fût d'un soulagement bien efficace. C'était plutôt un adoucissement à l'inquiétude des masses qu'un secours réel, et cependant cela excitait les plus vives réclamations parmi les agriculteurs.

Une circonstance peu digne de l'histoire, mais qui a pourtant joué un très grand rôle dans les derniers temps du règne de Louis-Philippe, est si puérile que J'hésiterais à la raconter si elle ne démontrait l'influence exercée par une presse habile et quotidiennement hostile.

Le protectorat des îles Marquises nous avait été abandonné d'autant plus facilement par l'Angleterre qu'elles n'avaient aucune importance, ni militaire, ni commerciale. La pensée d'établir dans l'une d'elles, Noukahiva, un lieu de déportation pour les condamnés politiques s'était d'abord présentée ; mais je ne crois pas qu'aucun prisonnier y ait jamais été conduit. On avait même reconnu l'impossibilité d'y faire séjourner une garnison.

L'amiral Dupetit-Thouars, avec un zèle assez intempestif, y ajouta, un peu subrepticement, le protectorat de la France sur le groupe des îles de la Société. Il s'était établi dans la rade d'Otaïti, appelé, disait-il, par Pomaré, reine de ces îles.

Cela entraîna quelques difficultés entre les cabinets de France et d'Angleterre. Lord Aberdeen, aussi bienveillant pour la maison d'Orléans que lord Palmerston lui a toujours été hostile, traîna l'affaire en longueur et le protectorat de ces îles nous demeura.

Or il s'était établi à Tahiti, depuis plusieurs années, un nommé Pritchard. Il était tout à la fois conseiller et ami de la reine Pomaré, missionnaire méthodiste, distributeur de bibles, seul pharmacien dans le pays et, par-dessus tout, reconnu consul anglais.

Le parti français s'avisa qu'il intriguait contre lui et, une belle nuit, l'envoya saisir dans sa maison, le fit prisonnier, piller son domicile et l'emmena à bord d'une des frégates où il passa plusieurs jours à fond de cale. Je ne me rappelle plus comment il en sortit.

Ses réclamations arrivèrent en Angleterre et le parti méthodiste surtout jeta les hauts cris. Si le cabinet britannique avait été hostile, il y avait certainement sujet à demander hautement réparation de cette insulte faite à un consul anglais.

Lord Aberdeen y apporta une grande longanimité. Il fut convenu que, pour apaiser les clameurs du parti ultra-religieux, on ferait l'estimation des pertes éprouvées par monsieur Pritchard dans la destruction de son mobilier et de ses fioles brisées lors de son enlèvement.

La somme en fut fixée à quatre cents livres sterling (qui, par parenthèse, n'ont jamais été payées), et, à la suite d'une négociation à l'amiable, le cabinet de Londres voulut bien se tenir pour satisfait par cet acte de justice.

Jamais mauvaise affaire n'avait été terminée plus heureusement. Ce n'était assurément pas aux français à s'en plaindre ; peut-être les anglais y auraient-ils eu meilleure grâce. Il semblait qu'un si petit événement pour le fond, terminé si pacifiquement pour la forme, ne devait laisser aucune trace.

Mais les journaux s'en emparèrent ; chaque jour ils insistaient sur l'abaissement de la France. Les plus habiles poussèrent leur pointe en voyant la niaiserie du public ; ils finirent par exalter le sentiment national à un point impossible à prévoir.

Les élections s'étaient faites sous cette impression. Beaucoup de députés avaient reçu de leurs commettants l'injonction de voter contre l'affaire Pritchard. Les conservateurs furent qualifiés de *pritchardistes* et de

satisfaits (un orateur du gouvernement s'étant servi de cette expression au sujet de cette misérable affaire Pritchard) et ces appellations leur étaient prodiguées comme la plus grave des insultes.

Je me rappelle qu'un légitimiste semi-rallié, bon, loyal, éclairé même, s'étant servi de l'expression *pritchardiste* devant moi, je lui en fis la guerre, et j'entrepris de lui raconter en détail toute cette sotte aventure. Il m'écouta avec une certaine attention et une grande déférence, et puis il reprit :

« Mais voyez-vous, chère madame, c'est que je suis très français moi, et je me sens humilié jusqu'au fond du cœur. »

Lui, était de bonne foi. Mais il n'y avait rien à faire contre l'esprit de parti, exploité si habilement. Cette intrigue a joué un très grand rôle pendant ces dernières années ; mais, dès le mois de février 1848, on n'y a plus pensé et personne n'en a parlé sans rire.

C'est ainsi que les machines de guerre, inventées par les chefs de parti et mises entre les mains des masses pour amener les destructions, tombent dans l'oubli dès que leur œuvre est accomplie.

Mais je n'en suis pas moins étonnée qu'on ait pu exalter et ameuter toutes les classes d'une nation, aussi spirituelle que la nôtre, sur une question si puérile et dénuée de toute espèce d'importance.

Le jour même où j'allais m'établir à Châtenay, je m'arrêtai pour dîner au Luxembourg. Pendant le repas, nous entendîmes entrer très rapidement une voiture dans la cour. Un des gens, regardant par la fenêtre, vit le général de Cubières en sortir.

Un instant après, un huissier prévint monsieur le chancelier qu'on lui demandait audience dans son cabinet. Il se leva de table, resta assez longtemps absent et rentra avec l'air très grave. Il n'était pas dans ses habitudes de faire mystère des choses indifférentes, mais son entourage savait qu'il ne fallait pas l'interroger lorsqu'il voulait se taire. Aussi, je partis pour la campagne sans avoir eu l'explication de cette étrange visite.

Dès le lendemain, j'appris par des personnes venues me voir, les très mauvais bruits courant sur monsieur de Cubières. J'ai su, depuis, qu'il était venu demander conseil au chancelier sur la conduite à tenir en sa qualité de pair.

Je n'entrerais pas dans les détails de cette triste affaire. Je connaissais monsieur de Cubières. Il venait très souvent chez moi, surtout pendant le temps où il avait tenu fort honorablement le portefeuille de la guerre. Je le voyais moins depuis quelques mois ; mais je m'y intéressais assez pour être très fâchée de le savoir compromis dans cette circonstance.

Mon intérêt pour lui me valut une forte semonce du chancelier. Je voulais établir une grande différence entre monsieur de Cubières donnant l'argent, et monsieur Teste le recevant. Tout le sang magistral de monsieur Pasquier se mit à bouillonner, et il me tança d'importance sans me persuader complètement cependant.

Le rôle assez bouffon de cette triste aventure fut celui du pauvre monsieur Pellaprat. Ce capitaliste avait commencé sa fortune pendant le Directoire et l'avait augmentée sous tous les gouvernements en faisant valoir ses fonds avec plus ou moins d'honnêteté.

En sortant de l'interrogatoire qu'on lui avait fait subir, il disait naïvement : « En vérité, je ne comprends rien du tout à la façon dont ces messieurs prennent la chose au sérieux ; mais cela se fait tous les jours ; cela s'appelle un pot-de-vin, et j'ai passé ma vie à en donner pour toutes les affaires qui m'ont réussi. » Malgré son étonnement, il fut condamné assez sévèrement, sans jamais pouvoir se l'expliquer^[2] !

Le chancelier se tira de ce procès avec sa perspicacité, son indulgence et sa justice accoutumées. Il s'y fit grand honneur. Mais le retentissement de ces débats, où deux ministres du Roi se trouvaient si étrangement compromis, exploité avec l'extrême malveillance des diverses oppositions, augmenta le mauvais esprit qui commençait à régner partout.

Jamais gouvernement n'a été moins vénal et plus^[2] chaste en matière d'argent que celui du roi Louis-Philippe. Il fut prouvé surabondamment que, dans toute son administration, monsieur Teste seul se trouvait compromis, et pourtant il fut établi comme irréfutable que tout s'achetait à beaux deniers comptants.

On répandit le bruit que le Roi entraînait dans toutes ces exactions et thésaurisait. On persuada au peuple que les caves des Tuileries se remplissaient de tonnes d'or. Le petit bourgeois, mieux avisé, assurait que

ces capitaux étaient dirigés sur l'Angleterre ou sur l'Amérique. Ces absurdes calomnies se répétaient et prenaient pied dans le pays.

Ces mauvaises dispositions se manifestèrent à l'occasion d'une fête donnée par monsieur le duc de Montpensier au château de Vincennes. On était en plein été et, lorsque les invités traversèrent le faubourg Saint-Antoine, il faisait encore jour ; c'était le moment où les ouvriers quittaient le travail.

Dans ces quartiers, où on y est peu accoutumé, les beaux équipages, remplis de femmes très parées, attirèrent l'attention ; mais, loin que ce spectacle causât de l'amusement, il excita du dépit, et les meneurs ne manquèrent pas de le représenter comme hostile à la misère du peuple.

Les murmures de cette foule, s'accumulant de plus en plus, allèrent souvent jusqu'à l'insulte, et l'on craignit une émeute dont le peuple de ces faubourgs n'avait pas encore tout à fait perdu l'habitude. La file cependant acheva de s'écouler, les spectateurs se dispersèrent et le calme se rétablit.

Heureusement, les troupes, qui avaient reçu l'ordre de monter à cheval, ne sortirent pas de leurs quartiers et les plaisirs de Vincennes s'achevèrent sans être troublés. Plusieurs des invités avaient été fort effrayés, tous étaient alarmés de ces symptômes, hormis peut-être ceux qui auraient pu y apporter quelque remède.

Vers la fin d'août, le chancelier et moi comptions nous rendre à Trouville lorsque je reçus un billet de lui m'apprenant l'assassinat de la duchesse de Praslin. « Tout annonce, ajoutait-il, que le crime a été commis par son mari... ce mari est pair... Vous comprenez le reste, et je ne puis vous accompagner à Trouville. »

Je renonçai d'autant plus facilement pour mon compte à ce voyage que je souffrais beaucoup de mon pied.

Je n'entrerai dans aucun détail sur cet affreux procès. Il porta jusqu'à l'exaspération le mécontentement parmi le peuple. On disait hautement qu'on trouverait bien le moyen d'innocenter monsieur de Praslin parce que les riches n'étaient jamais condamnés. Ce fut cette disposition de l'esprit des masses qui décida le chancelier à agir plus en homme d'État qu'en magistrat.

La Chambre des pairs étant omnipotente dans sa juridiction, il poursuivait le procès, quoique la mort de l'accusé eût dû légalement le faire tomber de droit, et il amena l'instruction jusqu'à un résultat, rendu public, prouvant la culpabilité aussi bien que le suicide du duc de Praslin.

Cela n'empêcha pas de répandre et d'accréditer le bruit qu'on avait fait évader ce duc et pair pour éviter de le juger. L'arsenic, avalé par lui, était pourtant le seul agent employé à cet effet. Néanmoins, les journaux et les orateurs de sociétés secrètes continuèrent à vociférer et à exciter les masses contre la corruption et les crimes des classes élevées. Le précipice se creusait de plus en plus.

Je regrettais fort la pauvre madame de Praslin, bonne et aimable personne. La dernière visite qu'elle ait faite, je crois, était chez moi, la veille du jour où elle partait pour Praslin d'où elle n'est revenue que pour être tuée par cet abominable mari qu'elle avait la faiblesse d'aimer beaucoup trop, malgré les mauvais procédés dont il avait toujours usé à son égard.

Je me trouvais encore bien plus personnellement intéressée dans une autre aventure qui ne laissa pas aussi d'avoir un fâcheux retentissement dans le public.

Le comte Mortier, alors ministre de France à Turin, avait débuté dans la carrière diplomatique, sous mon père, à l'ambassade de Londres. La tendre vénération qu'il conservait fidèlement à sa mémoire avait cimenté une véritable amitié entre nous. Lui-même se regardait comme enfant de la maison.

Pendant les courts séjours qu'il avait faits à Paris, il passait sa vie chez mon père et, plus tard, chez moi. Il avait été secrétaire d'ambassade à Rome et en Espagne, puis ministre en Portugal, en Prusse, en Hollande, en Suisse, et enfin à Turin.

Il me revenait bien que partout il s'était fait personnellement d'assez mauvaises affaires, mais celles de l'État étaient bien conduites et je croyais ces bruits exagérés par la jalousie des collègues.

Il se maria en 1836, et me présenta une très belle jeune femme, dont il me parut extrêmement épris. Sans me lier beaucoup avec elle, ce qui n'était guère possible vu la différence de nos âges, je la vis très souvent.

J'entretenais une correspondance assez active avec Hector Mortier et sa femme y prenait quelquefois part lorsqu'il était trop pressé pour me mander les nouvelles à faire parvenir aux Tuileries ou trop malade pour écrire. La moitié des lettres que je recevais de lui étaient remplies d'adoration et d'admiration pour son angélique compagne, ainsi qu'il la qualifiait.

Ils avaient deux enfants dont l'un et l'autre s'occupaient presque exclusivement. Telle était, en apparence, leur situation lorsqu'ils arrivèrent à Paris dans l'été de 1847. Ils allèrent aux bains de mer d'Ostende et, de là, à Mons, dans la famille Mortier.

Un jour du mois de décembre, on me dit qu'une dame très voilée demandait à me voir en particulier. Je fus fort étonnée de reconnaître madame Mortier. Je la trouvai d'un affreux changement.

« Que vous est-il donc arrivé, ma chère enfant ?

— Madame, je veux vous remercier de toutes vos bontés passées avant de prendre congé de vous.

— Congé, et où allez-vous ?

— Je reste à Paris.

— Et où est Hector ?

— À Mons, je crois.

— Mais qu'est-il donc advenu ?

— Monsieur Mortier m'a chassée de chez lui, et séparée de mes enfants ; je suis réfugiée chez mon père.

— Voyons donc, ma pauvre enfant, expliquez-moi tout cela. »

Ses larmes l'empêchèrent longtemps de parler. Je crus alors à quelque jalousie, plus ou moins fondée, de la part d'un homme de cinquante ans vis-à-vis d'une superbe jeune femme de vingt-cinq ans, et j'en fis la question. Elle m'assura qu'il n'y avait rien de semblable.

Sans aucun motif, son mari l'avait poursuivie un rasoir à la main, et sa belle-mère l'avait fait évader de la maison pour éviter un crime. Tous les détails de cette scène, précédée de beaucoup d'autres, me parurent incompréhensibles. Jusque-là, madame Mortier avait toujours soigneusement celé à tout le monde les orages de son intérieur.

Elle me demanda si elle pouvait aller faire auprès de madame Adélaïde (qui protégeait spécialement monsieur Mortier) la même démarche qu'elle hasardait vis-à-vis de moi. Je l'y encourageai et je lui dis n'accepter aucunement ses adieux ; mais je n'y comprenais rien.

Deux jours après, le comte Mortier entra dans ma chambre, et son aspect me révéla le mystère : le pauvre Hector était fou !

Il arriva coiffé d'un foulard rouge sous une casquette, avec une veste ronde de gros molleton, des pantalons à pied, et presque en pantoufles. Sa physionomie ne démentait pas son costume, et son regard était effrayant. J'ai toujours eu très peur des fous, mais il m'inspira une si profonde pitié que ce sentiment l'emporta : « Savez-vous, me dit-il en entrant, que Léonie m'a quitté ? » Je répondis que non.

Alors, il se mit à déblatérer contre elle. Je lui demandai ce qui pouvait être arrivé, car il ne m'en avait jamais parlé qu'avec des transports d'adoration et d'admiration.

Il recommença ses invectives. Toutefois, les plus grands griefs qu'il articula contre elle étaient de s'être promenade à Turin avec un mantelet arrivant de Paris et qui avait tellement attiré les yeux que plusieurs dames en avaient demandé le modèle, comme s'il convenait à une mère de famille de se poser en femme donnant la mode. Une autre fois, sous prétexte d'avoir trop chaud, elle avait ouvert le manteau dont il l'avait enveloppée pour sortir du théâtre afin de faire admirer sa taille à la garde formant la haie pour le passage du Roi. Elle le soignait mal, en outre, quand il était malade ; elle lui avait donné à Mons un bouillon trop salé, sans l'avoir préalablement goûté.

Je combattais hardiment toutes ces accusations les unes après les autres, en affirmant qu'elles ne méritaient pas de chasser une épouse et de séparer une mère de ses enfants. Je me sentais exercer un véritable empire sur cet esprit malade ; mais, à mesure que je détruisais une de ces allégations, il en retrouvait une autre de la même force, tout en se promenant à grands pas au fond de ma chambre.

Une circonstance bien particulière c'est que, madame Lenormant étant venue me rendre visite, monsieur Mortier, dès qu'elle entra, reprit une physionomie calme. Il ne pouvait rien changer à son étrange costume, mais

il se rapprocha de la cheminée et se mit à causer paisiblement. Il fut question des affaires de Suisse, la grande préoccupation en ce moment. Il les expliqua avec beaucoup de lucidité et avec le bon sens politique qui ne le quittait jamais.

Je me réjouissais de le voir si bien apaisé ; mais, au moment même où madame Lenormant se retira, il se rejeta au fond de la chambre, reprit sa figure diabolique et le fil de ses extravagants discours, juste où il les avait quittés. Cela se prolongea encore assez longtemps.

Il s'approcha enfin de la fenêtre et me dit : « Il faut que je parte, le jour tombe, et mon scélérat de beau-père me fait toujours suivre par des gens armés de gros bâtons ; ils pourraient bien tomber sur moi, s'il faisait noir. Peut-être ne vous verrai-je pas demain ; j'ai l'idée de mener mes pauvres enfants au Havre. »

Il me quitta enfin, me laissant anéantie d'une si pénible scène (elle n'avait pas duré moins de trois heures) et fort préoccupée de ce qu'il y avait à faire en pareille conjoncture. Je me promis de demander conseil au chancelier. Il vint le soir ; mais il y avait du monde, et je dus me borner à le prier de venir me voir de bonne heure le lendemain matin.

Je reçus vers les midi une enveloppe très bien faite, fermée d'un grand cachet de cire rouge armorié, une véritable dépêche ministérielle. Elle contenait huit pages d'une écriture très propre et très rangée qui commençait par ces lignes :

« Comme vous êtes la personne que je considère et aime le plus et dont je veux emporter l'approbation, je dois vous expliquer ma conduite. Je renonce à aller au Havre où je voulais me jeter à la mer avec mes enfants, mais on aurait peut-être essayé de nous sauver ; je pense mieux et plus sûr d'en finir ici. Quand vous recevrez cette lettre, nous n'aurons plus à souffrir de la honte et du malheur d'avoir une pareille femme et une pareille mère. Ni eux ni moi n'existeront plus... »

Après la scène de la veille, rien ne me paraissait impossible. Je me précipitai sur la sonnette, je donnai l'ordre de mettre mes chevaux et, ne pouvant me soutenir sur mon pied, j'envoyai chercher le desservant de la chapelle expiatoire, l'abbé Berlèse, fort mon ami, aussi bien que celui de monsieur Mortier dont il avait béni le mariage.

Au moment même, un domestique de monsieur Mortier arriva tout essoufflé redemander sa lettre. Je l'interrogeai. Ce n'était qu'un prétexte pour se débarrasser de la dernière personne restant chez lui.

J'appris l'absence de la bonne des enfants, envoyée en commission. Il me dit que son maître lui avait paru fort agité et qu'il avait entendu fermer la porte à double tour derrière lui.

Je lui recommandai de retourner le plus vite possible et je le fis accompagner par mon valet de chambre, pour me rapporter des nouvelles.

L'abbé arriva ; ma voiture était attelée ; je lui mis la lettre dans la main en lui disant de la lire en route, d'agir selon les circonstances et de se faire ouvrir en s'annonçant comme porteur de ma réponse. Soit qu'il ne lût pas la lettre, soit que le sang-froid lui manquât, il n'insista pas pour se faire ouvrir et obtempéra à la demande de monsieur Mortier de lui passer ma réponse, sa propre lettre, sous la porte.

Les minutes, les quarts d'heures et les heures se passèrent pour moi dans un véritable état d'angoisse. J'envoyai messenger sur messenger, sans obtenir de réponse. L'un d'eux enfin accourut me dire qu'on venait d'apercevoir les deux enfants contre une fenêtre dans la dernière chambre, et qu'ils paraissaient calmes. Tous les habitants de l'hôtel Chatam, où le drame se passait, étaient dans l'anxiété.

Sur ces entrefaites, le chancelier survint. Il n'hésita pas à se rendre sur-le-champ à l'hôtel Chatam. Le préfet de police, monsieur Delessert, ne tarda pas à le rejoindre. Monsieur Pasquier somma monsieur Mortier d'ouvrir sa porte en lui parlant avec autorité, comme président de la Chambre des pairs dont celui-ci était membre ; mais il ne reçut que des refus et des invectives. Monsieur Mortier passait devant toutes les fenêtres de l'appartement, marchant à grands pas ; on croyait avoir vu quelque arme briller dans sa main.

Les pauvres petits enfants étaient toujours collés contre une vitre dont ils soulevaient de temps en temps le rideau. Chaque fois qu'on les apercevait, c'était un soulagement pour les spectateurs de cette affreuse scène. On n'osait pas enfoncer les portes, très solides d'ailleurs, dans la peur de pousser à l'accomplissement d'un crime paraissant encore suspendu.

Le chancelier essaya un nouveau colloque, d'un ton plus familier, avec monsieur Mortier ; il répondit cette fois moins brutalement. Il parvint enfin à obtenir de lui l'assurance que, si sa femme venait lui demander ses enfants, peut-être il les lui montrerait.

« Hé bien, dit le chancelier, je vais aller la chercher.

— Ah ! vous ne la connaissez pas. Elle a le cœur trop dur : elle ne viendra pas, j'en suis bien sûr. »

Le chancelier se rendit, en effet, près de la pauvre femme. Elle n'hésita pas un instant à le suivre, peut-être au risque de sa propre vie.

« Je vous amène votre femme, monsieur Mortier ; vous m'avez promis de lui laisser embrasser ses enfants, ouvrez la porte.

— Elle n'est certainement pas là, j'en suis très sûr.

— Je vous affirme que si.

— Hé bien, qu'elle parle.

Madame Mortier fit un effort désespéré pour demander ses enfants. On entendit tirer des meubles derrière une autre porte, moins forte, barricadée à l'intérieur. Les agents de police étaient rangés des deux côtés le long des murs ; au moment où la porte s'entr'ouvrait, ils se précipitèrent sur monsieur Mortier.

Celui-ci apparut à tous les assistants avec le même foulard rouge sur la tête, vêtu d'un simple caleçon à peine noué autour du corps, sa chemise ouverte sur la poitrine, et les manches retroussées au-dessus du coude, les yeux hagards et un rasoir ouvert dans chaque main : un véritable échappé de Charenton.

Une petite bonne allemande eut le courage de se glisser sous le bras de ce forcené et de se précipiter au fond de l'appartement d'où elle rapporta les enfants transis d'effroi, et procura au chancelier le bonheur de les remettre sains et saufs dans les bras de leur mère, moitié évanouie sur l'escalier, en lui enjoignant de les emmener aussitôt.

Mais il était déjà quatre heures et demie lorsque le sang-froid et la persistance du chancelier amenèrent ce résultat. La présence de tout ce monde calma l'effervescence du misérable insensé ; il s'assit paisiblement, mais sans lâcher les rasoirs.

Monsieur Delessert, à son tour, eut aussi le courage de s'asseoir près de lui, en cherchant à l'arraisonner. Il le décida enfin à poser les rasoirs sur la table, d'où les agents les firent disparaître. En priant monsieur Delessert de le quitter, il annonça le projet de faire sa toilette.

Avant d'y procéder, il se prit à écrire une lettre parfaitement bien rédigée, adressée au garde des sceaux, pour porter plainte de l'invasion de son domicile et de l'enlèvement de ses enfants, comme citoyen et comme pair de France. Il ouvrit la fenêtre et, appelant un de ses gens qu'il voyait dans la cour, lui ordonna de la porter chez le garde des sceaux.

Ce fut monsieur Delessert qui s'en chargea, et il rapporta une réponse prévenant monsieur Mortier que le garde des sceaux le recevrait immédiatement. Il fit alors une toilette très convenablement soignée, donna ordre de lui amener une voiture, et descendit tranquillement dans la cour.

À peine y était-il qu'une escouade de gens de la police se jetèrent sur lui ; il ne fit aucune résistance. Trois d'entre eux montèrent avec lui dans le fiacre, et on le conduisit dans une maison de santé. Pendant le trajet, il ne donna pas de marque de folie, quoiqu'il se plaignît constamment de l'abus de justice dont on usait envers lui.

En le fouillant, on trouva quatre rasoirs dans ses poches. Il avait laissé sur la table sa lettre restituée par l'abbé ; il y avait fait une nouvelle enveloppe, aussi soignée et fermée d'un aussi beau cachet que la première fois.

C'était pendant le paroxysme de cette matinée, où il avait l'aspect et les gestes d'un forcené, qu'il avait pris ce soin minutieux, car on avait, en effet, remarqué, vers les deux heures, la clarté d'une bougie dans son salon ; la crainte qu'il ne cherchât à mettre le feu s'était élevée. L'adresse était mise d'une main tout à fait ferme. La police s'en empara, après me l'avoir montrée.

Pour en finir tout de suite avec ce déplorable incident, qui fournit encore motif aux déclamations contre les classes élevées, j'ajouterai que, lors du procès en séparation, monsieur Baroche, avocat de monsieur Mortier, eut la cruauté de donner l'autorité de sa parole aux extravagances sorties de la cervelle fêlée de son client.

Avec cette finesse dont la folie n'est pas exempte, il avait porté devant moi, connaissant son intérieur, des accusations très puériles. Bien

différentes furent celles inventées à l'usage de monsieur Baroche qui représenta l'épouse la plus chaste, la mère la plus tendre, la femme la plus honorable et la plus respectée en France et dans les pays étrangers où elle avait résidé comme une créature infâme, désordonnée, n'ayant jamais su remplir un devoir.

Ces paroles ne méritaient que du mépris ; elles n'en eurent pas moins un grand retentissement. L'infortunée madame Mortier s'en trouva écrasée, et, quoique toute sa vie, avant et depuis, ait été un démenti quotidien, le coup avait été si violent qu'elle n'a jamais pu s'en relever.

Le lieu même (une maison de santé) où monsieur Baroche recevait les confidences de monsieur Mortier aurait dû lui inspirer le désir de s'informer du degré de confiance qu'elles méritaient et la moindre enquête lui aurait montré leur cruelle absurdité.

J'ai toujours trouvé cette action fort coupable. Elle lui avait fait assez de tort au Palais et dans le monde honnête ; mais ses opinions démagogiques et ultra-égalitaires d'alors (dont il a, j'en conviens, bien rappelé depuis) l'ayant fait arriver au sommet des pouvoirs en 1848, ces grands événements ensevelirent le passé.

L'affaire de Suisse avait, je viens d'y faire allusion, occupé les esprits. Dans l'automne de 1846, les cantons catholiques et aristocratiques s'étaient réunis entre eux, sous l'appellation de Sonderbund, pour s'opposer à l'envahissement toujours croissant du parti protestant et révolutionnaire.

Si nous avions parlé haut et ferme en leur faveur, il nous eût été facile de leur donner la prépondérance. Mais monsieur Guizot crut, dans son optimisme habituel, le moment venu de prendre sa revanche sur lord Palmerston, devenu encore plus désobligeant pour lui depuis les mariages espagnols.

Celui-ci avait réussi, dans la question d'Orient, à former une quadruple alliance, en laissant la France en dehors. Monsieur Guizot se flatta de pouvoir, sur la question suisse, former une quadruple alliance en dehors de l'Angleterre.

Mais, tandis qu'il rédigeait et expédiait de fort belles dépêches destinées à tous les cabinets, lord Palmerston lui escamota l'affaire en un tour de main. Monsieur Peel fut envoyé à Berne porteur de paroles de vif

encouragement, d'une somme considérable d'argent et d'excitations à prendre l'initiative avant que le parti catholique, auquel notre ambassadeur prêchait la temporisation, eût achevé ses préparatifs d'attaque ou même de défense.

On fut donc très surpris en Suisse, aussi bien que dans le reste de l'Europe, d'apprendre le commencement des hostilités et, presque simultanément, la destruction de l'armée du Sonderbund. La dissolution de cette ligue s'ensuivit.

Ce fut un grand échec pour notre gouvernement. Les oppositions s'empressèrent à le bien mettre en lumière, et il s'en trouva abaissé (plus justement, cette fois, que pour l'aventure Pritchard) dans l'opinion publique.

Monsieur Guizot ne s'en montra nullement déconcerté. Il s'était pourtant vanté de la campagne diplomatique qu'il croyait mener avec une si haute stratégie à trop de monde pour pouvoir en espérer le secret ; mais il est dans sa nature de peu prévoir et de complètement oublier les faits pouvant lui être désagréables.

Un peu avant cette époque, je causais un matin avec le chancelier de la décision prise par lui d'abandonner la vie publique. Nous devisions sur l'opportunité d'annoncer ses intentions à la première ou la dernière séance de la session. J'inclinai pour ce parti, il me dit alors :

« Mon grand âge et l'affaiblissement de ma vue sont sans doute des raisons suffisantes pour justifier ma retraite ; mais je vous avoue que je suis surtout pressé par le profond dégoût de ce qui se passe. Tout tombe en charpie autour de nous. Le Roi est assis depuis dix-huit ans sur le trône ; il y est moins affermi que la première année. Il n'y a plus de direction, plus de volonté, plus de gouvernement.

« Chacun tire de son côté sans être guidé ; aussi tout s'abaisse et se dissout. Quand je vois comment on commande et comment on sert aujourd'hui et que je songe à la façon dont j'ai vu ordonner et obéir, je suis forcé de reconnaître tout changé. Je n'appartiens plus à un monde si nouveau ; nous ne sommes point faits l'un pour l'autre.

« Cette Chambre que je préside, on semble s'appliquer à la rendre chaque jour plus infime. Le ministère et même le Roi en font une grande remise

pour toutes les incapacités. J'ai eu beau en montrer les inconvénients, on n'écoute plus mes remontrances. « Il s'y trouve encore une douzaine de pairs qui la galvanisent de temps en temps ; mais, lorsqu'ils disparaîtront et nous sommes tous vieux, vous la verrez tomber dans un discrédit que je ne veux pas partager.

— Heureusement, mon ami, répondis-je en souriant, nous sommes trop vieux pour être témoins des catastrophes que vous craignez.

— Je n'en sais rien, reprit-il (en se levant brusquement, selon son habitude lorsque son discours s'animait), je n'en sais rien du tout. Ce gouvernement est si complètement délabré que je ne serais nullement étonné de le voir s'effondrer à la première heure... » Cette première heure ne devait guère tarder à sonner.

Quoique les douleurs de mon pied se fussent apaisées, la voiture me faisait souffrir, et je ne crois pas avoir été à Saint-Cloud pendant l'été. La Cour n'en revint qu'à Noël. Je me rendis tout de suite près de mes deux princesses.

Madame Adélaïde était chez le Roi. On me fit entrer dans son salon ; je m'assis dans une des grandes embrasures des fenêtres pour l'attendre. Elle arriva, portée par ses gens, et se fit arrêter dans cette même embrasure, vis-à-vis de moi. Je ne la trouvai pas beaucoup plus changée qu'à notre dernière entrevue.

Après les premiers mots sur nos mutuelles santés, elle me fit raconter l'aventure Mortier qui mena à celle des Praslin, et, selon l'habitude de nos conversations, nous arrivâmes promptement à la politique et à la situation du pays.

Je lui rapportai une partie des inquiétudes dont on m'entretenait chaque jour, des dangers si menaçants pour la couronne et du peu de résistance qu'on y opposait. Elle sembla m'écouter d'abord avec grand étonnement, puis l'inquiétude se montra, son bon esprit sembla s'éclairer.

Mais, en remarquant un extrême aspect d'épuisement dans toute sa personne, je craignis de la trop fatiguer et je m'arrêtai.

Je lui adressai, en me retirant, les compliments d'usage à la fin de l'année et je la priai de vouloir bien être mon interprète auprès du Roi,

l'impossibilité où j'étais de marcher ne me permettant pas d'aller le soir au salon lui offrir personnellement mes hommages.

« Mais, non, pas du tout... pas du tout... ma chère, me dit-elle, le Roi serait très fâché de ne pas vous souhaiter la bonne année. Venez ici lundi ; vous l'attendrez aussi longtemps qu'il le faudra. Je le ferai prévenir de votre présence ; il viendra certainement dès qu'il pourra... Mais j'y pense, mieux... Venez mercredi. Toutes ces ennuyeuses fonctions de Cour seront finies, il sera plus libre. Et puis, voyez-vous, ma chère madame de Boigne, nous serons sortis de cette déplorable année 1847 ; je la déteste, et j'aspire à en voir la fin. »

Hélas ! le vœu de cette pauvre princesse ne devait pas être exaucé. Ce sont les dernières paroles que j'ai recueillies de sa bouche.

En sortant de son appartement, je me fis porter chez la Reine. Cette visite ne me laisse aucun souvenir intéressant. Il fut seulement question des affaires Mortier et Praslin et surtout des inquiétudes de la Reine sur l'état de sa belle-sœur.

J'ai appris depuis que, le lendemain, madame de Montjoie avait interpellé la marquise de Salvo, en lui demandant si j'étais tombée dans un état complet de radotage.

« Figurez-vous, ma chère enfant, que notre amie madame de Boigne est venue hier chez madame Adélaïde. Elle lui a raconté un tas de niaiseries dont elle avait tellement bouleversé l'esprit de ma princesse que je l'en ai trouvée atterrée. Il m'a fallu l'arraisonner, pendant plus de deux heures, pour lui prouver l'absurdité de toutes ces allégations. Vous avez beau dire, ma petite, il faut que madame de Boigne ait la tête bien affaiblie. »

Madame de Salvo, trop jeune et trop timide pour discuter, répondit que je voyais peut-être en noir, mais qu'elle ne croyait pas mes facultés mentales altérées.

La comtesse de Montjoie était pourtant un esprit ferme, sain, et même perspicace ; mais voici ce qu'il en arrive de vivre exclusivement dans l'atmosphère d'une Cour quelconque.

Je crois, en vérité, les murailles de tous les palais, et surtout celles des Tuileries, imprégnées d'illusions délétères se répandant sur les têtes les plus

saines, et en obscurcissant les idées. Peut-être ceux qu'on appelle les flatteurs des princes sont-ils bien souvent les premiers trompés.

Quoi qu'il en soit, l'état de madame Adélaïde était bien autrement grave que je ne l'avais cru. Le 30 décembre, sans paraître plus malade qu'elle ne m'avait semblé le 27, elle fut prise d'un étouffement très violent ; elle perdit la parole.

Le Roi, aussitôt prévenu, arriva sur-le-champ. Toute la famille royale le suivit. Madame Adélaïde saisit d'une main celle de son frère qu'elle ne lâcha plus ; l'autre était successivement tendue à la Reine et à ses neveux.

Cette cruelle scène se prolongea près de trois heures, au milieu de cette famille à genoux et en larmes. Elle expira, après des angoisses infinies, sans avoir perdu connaissance, ni recouvré la parole.

Le deuil et les regrets furent sincères et profonds sous le toit des Tuileries : il ne me parut pas que le public y prît grande part. Le Roi demeura accablé ; il perdait l'affection la plus intime de sa vie, et l'habitude de tous les jours.

Madame Adélaïde avait laissé de légers souvenirs à plusieurs personnes (j'eus, pour ma part, un étui d'or émaillé, auquel je tiens beaucoup), mais elle ne fit aucun legs de la moindre importance, et elle avait poussé le scrupule à ne rien distraire de sa succession, jusqu'à n'assurer à la comtesse Mélanie de Montjoie, sa dame d'honneur, son amie, sa fidèle compagne depuis leur plus jeune âge, que les émoluments de sa charge en rente viagère.

1. ↑ À l'époque de ces nocces, ce me semble, madame Adélaïde me fit le récit suivant.

Il y avait eu, la veille, un repas de gala à Saint-Cloud et, dans ces occasions solennelles, apparaissait un magnifique service de Sèvres, commencé par Louis XV, augmenté par ses successeurs et représentant les portraits des hommes illustres de l'histoire ancienne et moderne.

Monsieur Thiers dînait à côté de madame Adélaïde. Il était depuis quelques moments penché sur son assiette, et se parlait à voix basse.

« Que dites-vous donc là ? lui demanda-t-elle enfin.

— Ce que je dis !... ce que je dis !... Je dis que voilà ce que je devais être !... voilà ce que je suis !... voilà ce que je serai... »

Et il lui présenta l'assiette sur laquelle était le portrait du maréchal de Turenne. Madame Adélaïde se mit à rire.

« Ne riez pas, c'est sérieux, très sérieux, ce que je vous dis là... »
reprit-il, d'un ton assez bourru, et il ne prononça plus une parole tant qu'on resta à table.

Je suppose qu'il était dans l'enfancement d'un des grands morceaux stratégiques de son ouvrage sur l'Empire où, non seulement il raconte, mais il corrige et rectifie les campagnes de celui qu'il qualifie du plus grand capitaine connu, et, peut-être, se trouvait-il encore très modeste de ne se comparer qu'au maréchal de Turenne.

Quoi qu'il en soit, et malgré la défense de monsieur Thiers, madame Adélaïde et moi nous nous permîmes de nous moquer un peu de ses prétentions militaires. Nous avions pourtant l'une et l'autre du goût et de la bienveillance pour lui.

Il inspire assez généralement ces sentiments, d'abord par l'agrément et la distinction de son esprit, et puis parce qu'il n'y a pas un grain de méchanceté dans son caractère. Malgré les soins pris par son entourage pour lui inspirer des haines et des rancunes, on n'a pu y réussir, et, s'il en a éprouvé parfois, elles ont été très fugitives.

Sans le déplorable milieu où l'ignorance complète de toute idée morale dans sa jeunesse et une pensée de bien fausse générosité et de reconnaissance l'ont jeté, monsieur Thiers aurait été un homme beaucoup plus honnête et d'une bien plus grande valeur.

2. ↑ (*Note de 1862*). — Le naïf cynisme du pauvre monsieur Pellaprat me remet en mémoire un récit, que j'ai entendu faire, plusieurs années avant, à monsieur de Montrond lui-même.

Les conquêtes du premier Consul avaient placé l'Allemagne entre ses mains et il l'avait donnée à dépecer à monsieur de Talleyrand, ministre des affaires étrangères, pour en faire curée aux souverains au delà du Rhin. Ils y portaient grand appétit.

Les habitudes intimes de monsieur de Montrond dans la maison de monsieur de Talleyrand lui donnaient les apparences du crédit, et les sollicitations tudesques ne lui manquaient pas. Une fois, entre autres, où il s'agissait d'un morceau d'élite disputé par trois antagonistes, leurs trois agents vinrent successivement, pendant un bal, dans la même soirée, offrir à monsieur de Montrond cent mille francs pour faire réussir les réclamations de leur souverain respectif. L'incident lui parut si comique, que, les recherchant à son tour, il leur promit séance tenante, à tous et à chacun, ses bons offices les plus actifs et son concours empressé.

Puis il se croisa les bras, n'en souffla mot à monsieur de Talleyrand, et se tint parfaitement tranquille. L'un des trois princes, comme il ne pouvait en être autrement, gagna le procès, et, dès le lendemain, le

conscientieux allemand apporta les cent mille francs à monsieur de Montrond. « Vous pensez bien, ajoutait celui-ci, que je n'hésitai pas un moment à les empocher sans le moindre scrupule. »

La délicatesse aurait été, sans doute, d'un autre avis ; mais elle n'était pas souvent, je crois, appelée au conseil de monsieur de Montrond.

Ce singulier personnage, formé des travers du dix-huitième siècle et des vices du dix-neuvième, a su, pendant plus de soixante ans, côtoyer la boue sans jamais mettre les pieds tout à fait dedans. Son existence paraissait une énigme à tous. On lui voyait répandre l'argent noblement, largement, élégamment, souvent généreusement, et personne ne lui a connu un

pouce de terre, un sol de rente, ni même des capitaux. Il jouait gros jeu, mais sans âpreté, ni plus heureusement qu'un autre, et il est mort sans laisser ni dettes, ni fortune.

On ne saurait dire que monsieur de Montrond ait joui d'aucune considération ; toutefois il était reçu partout, fêté et recherché par beaucoup de gens haut placés. Cela tenait en partie à son esprit très remarquable, en partie aussi à la crainte qu'il inspirait. Il était railleur impitoyable, ne ménageait pas ses meilleurs amis, et emportait la pièce.

J'en veux citer un exemple entre mille. Monsieur de Flahaut, charmant dans sa jeunesse, mais tout à fait sur le retour et devenu très chauve, se montrait éperdument amoureux d'une jeune et belle comtesse Potocka. Il affichait ce sentiment de façon à se rendre ridicule.

Le jour de l'an approchant, il voulait trouver quelque chose n'ayant pas l'air d'un cadeau, mais de très élégant et de très recherché, pour servir d'étrennes à son idole. Le goût exquis de monsieur de Montrond étant reconnu de tous, monsieur de Flahaut alla le consulter. Il lui promit de s'en occuper.

Le soir au club, à travers une table, et au milieu de vingt personnes, il l'apostropha : « Flahaut, lui dit-il très haut, tu cherchais ce matin un objet de peu de valeur, mais très rare, à offrir à la dame de tes pensées... donne-lui un de tes cheveux ; rien n'est plus rare. » Le ci-devant jeune homme pensa tomber à la renverse, mais il n'était pas reçu de répondre à monsieur de Montrond. Il se joignit aux rieurs.

CHUTE DE LA MONARCHIE D'ORLÉANS

(1848)

Depuis mon arrivée à l'âge de raison, j'ai vu s'écrouler trois puissants gouvernements, tous trois par le suicide et l'abus du principe qui les avait créés : l'Empire par la persévérance dans le despotisme et dans la guerre, la Restauration par une recrudescence inintelligente et inopportune de prétentions légitimistes, la Monarchie de Juillet par la crainte, poussée jusqu'à la pusillanimité, de sortir de la légalité et de manquer de respect à la bourgeoisie de Paris.

Si les personnes qui vivent désormais sont destinées à voir la chute du second Empire, je suis persuadée qu'il périra de la passion de gouverner l'univers par et pour les révolutions. On n'agit pas impunément cette hydre formidable et sanglante ; on ne l'apaise pas en la caressant.

L'Angleterre, après nous avoir fait dévorer, succombera à son tour à son cruel et perfide égoïsme. Mais elle résistera plus longtemps, grâce à cet esprit public que l'anglais puise dans son île et porte avec lui jusqu'aux extrémités de la terre, sans jamais en rien perdre.

Quelques jours après la mort de madame Adélaïde, le conseil de famille, les ministres et la famille royale furent réunis pour entendre la lecture du testament. L'immense fortune de madame Adélaïde était distribuée à ses neveux et nièces. Toutefois, le prince de Joinville et le duc de Montpensier étaient fort avantagés.

Lorsqu'on en vint à la clause qui faisait le Roi usufruitier, en lui laissant la direction de tous les biens et la jouissance de tous les revenus, le désappointement fut grand parmi les héritiers du fond, et l'irritation très peu dissimulée.

Le Roi s'en aperçut. Sous prétexte de se sentir trop ému, il rompit la séance. Elle ne fut plus reprise, au moins devant les mêmes témoins.

Les colères sourdes, régnant déjà sous le toit des Tuileries, s'accrurent. Les ambitions, qui s'agitaient autour de madame la duchesse d'Orléans, redoublèrent d'activité. Monsieur le prince de Joinville s'y associa.

Le Roi, dans les moments d'irritation qui devenaient de plus en plus fréquents, avait pris l'habitude de dire souvent : « Si on veut me rendre la vie trop dure, j'abandonnerai tout. Je me retirerai à Eu avec ma bonne Reine ; et on verra comment on fera pour se passer de moi. »

Les aspirants au ministère et les princes, hélas ! commencèrent à trouver qu'on pourrait bien le prendre au mot.

Les intrigues se liant de plus en plus, le prince de Joinville se montra si hostile que le gouvernement du Roi crut devoir l'envoyer, dans un semi-exil, rejoindre, en Algérie son frère, le duc d'Aumale. Lui-même se posait en mécontent depuis qu'on avait refusé de ratifier les engagements pris par lui vis-à-vis de l'émir Abd-el-Kader.

Il n'est pas inutile de remarquer ces dispositions de la famille royale, car la révolution de 1848 a pris naissance dans le palais.

Madame la duchesse d'Orléans courtisait beaucoup le Roi, elle était fort caressée par lui. Vers le milieu de février, je demandai un jour à la Reine la permission de lui parler sérieusement. Je lui représentai l'inconvénient de prolonger l'isolement où son deuil la tenait, aussi bien que le Roi.

« Madame Adélaïde, lui dis-je, laisse une place importante qui ne peut pas rester vacante. Elle était le canal par lequel bien des avertissements arrivaient jusqu'au Roi. Demander une audience est une chose grave, et qui ne peut se multiplier. »

(Je n'ajoutai pas que, depuis quelque temps, les audiences devenaient inutiles, car le Roi s'emparait de la parole, et souvent on ne pouvait l'entretenir de l'objet pour lequel on l'avait demandée).

« L'esprit distingué et la haute raison de la princesse Clémentine la rendraient fort propre à remplacer sa tante ; mais bien des gens la considèrent un peu comme une princesse étrangère, pouvant ne point s'identifier entièrement avec les intérêts français. Madame la duchesse de Nemours est en dehors des habitudes politiques. Mais il y a une autre personne qui y serait très propre, si ses relations étaient sans danger, et qui y aspire évidemment.

— Hélène ! s'écria la Reine (avec le seul mouvement de chaleur que je lui eusse vu depuis la mort de monsieur le duc d'Orléans), soyez tranquille, ma chère, ce ne sera jamais la duchesse d'Orléans ; non... non... ce sera moi. Je sens l'importance de ce que vous me dites et la nécessité de m'en occuper. J'en causerai avec le Roi ; soyez sûre que je n'en perdrai pas la mémoire. »

Elle me parla ensuite de diverses choses, me remercia de mon dévouement, et nous nous séparâmes bien affectueusement. C'est la dernière fois que je l'ai vue aux Tuileries.

J'appris, peu de jours après, que la Reine avait fait prévenir les personnages les plus sérieux, parmi les habitués de madame Adélaïde, et ceux plus particulièrement honorés de sa propre confiance (entre autres le chancelier) qu'on la trouverait tous les jours à cinq heures, quand on désirerait la venir voir. C'était là le but que je souhaitais atteindre.

Les ovations faites à monsieur de Lafayette dans le Midi et les banquets donnés dans beaucoup de villes pour acclamer les députés de la gauche causèrent une grande agitation dans l'esprit public. L'importance en fut si bien reconnue que les partis voulurent s'en servir à Paris.

Les oppositions de toutes les observances s'attelèrent à cette grande machine de guerre, avec des intentions plus ou moins perverses, voulant renverser, qui le ministère, qui le roi Louis-Philippe, qui la monarchie, qui, enfin, l'état social tout entier.

Les gens d'ordre se trouvaient de plus en plus alarmés, hormis ceux qui, avec plus de volonté et d'énergie peut-être, auraient pu conjurer un danger si évident et si imminent.

Je n'écris pas l'histoire. Je n'entrerais pas dans les détails des intrigues et des négociations qui se conduisirent, jusqu'au dernier moment, entre le gouvernement et les chefs de la gauche dynastique. Ceux-ci se croyaient encore les arbitres de la situation et, dès lors, étaient dépassés et ne représentaient plus rien.

Je n'écris pas l'histoire, je le répète. Tout au plus, puis-je me flatter, en retraçant les événements où j'ai assisté, comme acteur ou comme spectateur, de donner quelques coups de pinceau qui fassent mieux

apprécier les choses et les personnes. Aussi, ne parlé-je jamais de ce que je ne sais que par des on-dit ou par la voix publique.

L'anxiété allait en croissant ; la discussion de l'Adresse dans les deux Chambres devenait chaque jour plus acerbe. Les articles virulents des journaux, les manifestations d'étudiants, d'ouvriers en blouse, se multipliaient pour obtenir l'autorisation de se réunir en banquets.

En la refusant mollement, on n'avait fait qu'en accroître le désir poussé jusqu'à la passion. On l'accorda enfin, sous les fallacieuses promesses de gens qui, au fond, n'étaient pas en mesure de les tenir.

Le général Jacqueminot n'exerçait aucun empire sur la garde nationale dont il était commandant. Le Roi le savait bien, et avait essayé d'engager monsieur Duchâtel à lui demander sa démission. Mais monsieur Duchâtel ne cherchait qu'une issue pour sortir d'un ministère où il se déplaisait.

Il affirma au Roi qu'il lui apporterait la démission du général Jacqueminot à l'heure même où il la souhaiterait, en lui demandant la permission d'y ajouter la sienne, les relations de famille ne lui permettant pas de refuser cette satisfaction à son beau-père.

Le Roi n'ignorait pas les dispositions de monsieur Duchâtel. Reconnaisant l'impossibilité de conserver monsieur Guizot sans lui, et ne voulant pas dissoudre son ministère, il ajourna le changement de monsieur Jacqueminot, quoique personne n'ignorât à quel point il s'entendait peu avec le général Sébastiani, commandant l'armée de Paris.

Cette circonstance aggravait encore les inquiétudes des amis de l'ordre.

Le dimanche 20 février, devant quelques personnes réunies chez moi, le colonel de La Rue se prit à dire que le trouble était grand parmi les militaires, aussi bien que dans la ville. On ne savait à qui on devait obéir, et les ordres se contredisaient.

Il ajoutait : « La nomination du maréchal Bugeaud au commandement de Paris calmerait tous les esprits. »

Monsieur de Salvandy, ministre de l'instruction publique, se leva, avec cet air important qu'il affectait toujours, et reprit, d'une voix très haute : « Monsieur, quand elle a le bonheur d'avoir pour commander la garde nationale le général Jacqueminot, et pour commander la garnison le général

Tiburce Sébastiani, la ville de Paris ne peut rien avoir à craindre ni à désirer. »

Après ces belles paroles, il fit une sortie héroïque, nous laissant tous un peu étonnés. À la même heure, et dans un cercle plus nombreux, chez la princesse de Liéven, monsieur de Rambuteau, préfet de Paris, et monsieur Delessert, préfet de police, interrogés assez négligemment par elle sur les événements du jour, les lui peignirent sous des couleurs assez sombres pour exciter son attention. Monsieur Guizot, assis sur un sofa à l'autre extrémité du salon, causait avec l'ambassadeur d'Angleterre. La princesse l'appela :

« Venez donc, monsieur, lui dit-elle, écouter ce que me disent ces messieurs. »

Monsieur Guizot écouta, en effet, puis il reprit :

Et c'est pour cela ; princesse, que vous avez interrompu ma conversation avec lord Normanby ? Que ces messieurs se calment et qu'ainsi que vous ils dorment fort tranquilles. »

Puis il tourna sur ses talons, en leur laissant à tous trois, pour adieu, un de ces sourires supérieurs et satisfaits qu'il distribue à tout venant, et alla reprendre sa place sur le sofa.

La journée du lundi ne me laisse aucun souvenir particulier. L'agitation croissait. Les groupes se multipliaient sans être tout à fait hostiles. Les propos annonçaient des manifestations imminentes. Les ouvriers avaient quitté le travail. La bourgeoisie de Paris, avec la stupide badauderie qui la distingue, se réjouissait dans l'idée de donner une leçon au *pouvoir*, selon son expression favorite, et ne s'apprêtait pas à défendre un gouvernement qui lui appartenait pourtant et qu'elle chérissait au fond.

Tous les symptômes s'aggravaient de moment en moment, et il fallait bien finir par s'en occuper sérieusement.

La séance de la Chambre des pairs, son grand dîner du lundi et la réception qui s'ensuivait ayant retenu monsieur Pasquier, je ne l'avais pas vu. Il m'apprit, en venant dîner chez moi le mardi, que les troupes avaient été mandées de tous côtés, que le banquet fixé au lendemain était décidément défendu, qu'on ferait un grand déploiement de forces et qu'on ne permettrait à aucun groupe de se former.

Cela était d'autant plus nécessaire qu'ils étaient évidemment sous la direction des sociétés secrètes. Chaque groupe était accompagné d'un homme en redingote, proprement mis, portant une casquette presque uniforme le signalant à son monde.

On voyait aussi sortir de tous les égouts ces affreuses figures que la fange de Paris fait éclore à l'approche des mouvements révolutionnaires. Le moment de leur importance n'était pas encore venu ; on ne voulait pas effrayer d'avance la population.

Malgré tous les rapports recueillis dans le cours de la matinée, les paroles du chancelier me remontèrent un peu. Je le trouvai moins inquiet que les autres, mais il est dans sa nature de se calmer à l'heure du danger.

Il me quitta de bonne heure pour aller aux Tuileries. Les personnes qui survinrent chez moi me parurent toutes bien alarmées.

Je reçus, à onze heures du soir, un billet de monsieur de Salvandy qui contenait uniquement ces mots : « Je voulais aller vous rassurer moi-même, madame ; il est déjà tard, et je suis encore retenu au conseil. Soyez tranquille, tout est prévu, tout est prévenu ; il n'y a pas ombre de soucis à prendre. »

Voilà ce qu'on m'écrivait sur la table du conseil, le mardi 22 février, à onze heures du soir.

Dès le grand matin, mercredi, je sus par mes gens, à mon grand étonnement, les boulevards et les places entièrement dépourvus des forces militaires qui devaient s'y trouver établies, et les flots de la population des faubourgs se portant en masse du côté des Champs-Élysées où le banquet devait avoir lieu.

J'ai appris depuis, très positivement, qu'Horace Vernet, mandé par le Roi de Versailles, où il résidait, était arrivé d'assez bonne heure aux Tuileries. Le Roi travaillait déjà avec l'architecte de Versailles. Lorsque celui-ci sortit du cabinet, Vernet lui demanda si le Roi savait l'état où se trouvait la ville.

« Je ne crois pas, répondit l'autre, il est bien calme. »

Vernet prit sur lui d'exprimer les craintes inspirées par ce dont il venait d'être témoin en se rendant au palais. Le Roi lui répondit par un sourire, et il entama tout de suite le motif pour lequel il l'avait fait appeler.

Horace Vernet devant aller à Blois pour faire le portrait d'Abd-el-Kader, le Roi désirait hâter son départ et le chargeait d'exprimer à l'Émir son vif regret de n'avoir pu encore accomplir les promesses faites par monsieur le duc d'Aumale en lui portant l'assurance qu'elles le seraient incessamment, au plus tard immédiatement après la session.

Le Roi insista beaucoup sur le prix qu'il attachait à ce message, confié à la prudence et à la discrétion d'Horace Vernet.

Celui-ci voulut encore attirer l'attention du monarque sur la situation actuelle de Paris, mais il lui fut répondu : « Soyez tranquille, mon cher Horace ; c'est un feu de paille ; il s'éteindra de lui-même en n'y apportant pas d'obstacles. Il ne sera pas même nécessaire, j'espère, de souffler dessus. » J'ignore comment cette belle sécurité fut troublée.

Les cris de : « À bas Guizot, à bas les ministres ! » furent hurlés, par quelques centaines de personnes, aux grilles des Tuileries, et, quoiqu'ils fussent plus faiblement accompagnés de celui de : « Vive le Roi ! », ils portèrent l'effroi dans le palais, surtout, je crois, parce qu'on distingua quelques uniformes de gardes nationaux parmi ces braillards.

Bientôt après, monsieur Duchâtel, appelé de la Chambre des députés, où il était en séance, fut introduit auprès du Roi. Il le trouva fort accablé. « La Reine, lui dit-il, désirerait vous parler chez elle. »

Monsieur Duchâtel s'y rendit aussitôt. La Reine, toute en larmes, le supplia de donner une dernière preuve de dévouement au Roi en obtenant la démission de monsieur Guizot dont l'impopularité devenait trop compromettante. Monsieur Duchâtel se chargea d'effectuer la dissolution du ministère, et retourna au Palais-Bourbon.

Peu d'instants après, monsieur Guizot déclara sa retraite, en annonçant que Sa Majesté avait fait appeler monsieur Molé pour former un autre cabinet.

Bien des gens alors se persuadèrent la crise finie ; mais ce n'était pas le compte des entrepreneurs de ce fatal mouvement. L'avènement de monsieur Molé ne répondait pas à leurs vues. Néanmoins, on pouvait espérer quelques moments de trêve.

Je dînai ce jour-là chez madame de Châtenay, dans la place Louis XV. On avait enfin fait venir quelques troupes ; elles bivouaquaient sur la place. Il y

en avait aussi devant l'hôtel du ministère des affaires étrangères, où stationnaient des groupes moins nombreux, mais plus mal disposés, malgré la concession obtenue le matin.

Monsieur de Salvandy devait dîner avec nous ; il apporta lui-même ses excuses. Il lui fallait préparer ses paquets. Sa confiance de la veille était bien dissipée ; et nous, en revanche, nous sentions moins effrayés.

Le chancelier vint en visite le soir. Il sortait de chez monsieur Molé, où le Roi l'avait envoyé pour s'entendre avec lui de la composition du ministère. Monsieur Molé espérait encore réussir à le former ; il attendait des réponses. Il craignait de n'avoir pas monsieur Thiers, quoique ayant renoncé à ce qu'il y eût un président du conseil ; mais il espérait au moins monsieur de Rémusat, comme représentant de cette coterie politique.

Ce fut en me ramenant chez moi, vers les dix heures, que le chancelier me raconta ces détails. Il devait retourner chez monsieur Molé et, de là, aux Tuileries, pour rapporter au Roi où en étaient les négociations pour la formation du nouveau cabinet. Pendant la route que nous faisons ensemble, il me parut voir des gens fuyant sur la place Malesherbes.

En arrivant chez moi, je trouvai tous mes gens très effarés, groupés sur l'escalier, s'informant de ce qui se passait. Ils avaient entendu une vive fusillade et beaucoup de cris d'effroi.

Tout étant rentré dans le silence, nous y attachâmes peu d'importance, d'autant que le duc de Fezensac, resté après nous chez madame de Châtenay, ne tarda pas à nous rejoindre et nous affirma qu'un cheval, échappé d'un bivouac sur le boulevard, s'était précipité parmi ceux du bivouac de la place Louis XV, avait causé beaucoup de tapage et tout cet émoi.

Installée sur ma chaise longue, j'espérai de nouveaux renseignements par mes habitués quotidiens. J'étais pourtant si accablée que le chancelier, en sortant bientôt après pour retourner à l'hôtel Molé, me jeta de la porte : « Bonsoir, Mater Dolorosa. » : Monsieur de Fezensac continua à se rire un peu de moi sur le même ton, avant de se retirer à son tour.

J'attendis jusqu'à minuit ; personne ne vint. Toutefois le calme et le silence régnaient dans notre quartier, et je me mis au lit.

En entrant chez moi le lendemain, mes femmes m'apprirent les bruits sinistres déjà répandus. On parlait d'un soulèvement général et de nombreuses victimes égorgées par la troupe. J'écrivis un mot à madame de Rémusat, ma très proche voisine dans la rue d'Anjou, pour m'informer de ce qu'elle savait.

Elle me fit répondre qu'elle allait m'envoyer son fils pour me mettre au courant des événements de la nuit.

Pierre de Rémusat survint presque aussitôt. Son père avait accompagné monsieur Thiers aux Tuileries vers les minuit. Celui-ci était chargé de former un ministère. Il avait obtenu le consentement du Roi de s'adjoindre messieurs Odilon Barrot, Duvergier de Hauranne, de Rémusat et monsieur Dufaure, je crois.

Toutefois, le maréchal Bugeaud était commandant de l'armée et ministre de la guerre *in petto*. Dès le point du jour, tous ces ministres, hormis le maréchal, étaient montés à cheval pour aller visiter les barricades déjà élevées. Ils s'attendaient à les voir s'abaisser devant eux ; mais, loin des acclamations sur lesquelles ils comptaient, ils avaient rencontré des vociférations et des gestes hostiles.

La troupe, sous les ordres du général Bedeau, n'agissait point, et ce général se bornait à parlementer avec la populace, au lieu de la chasser devant lui. Monsieur Thiers avait trop de perspicacité pour ne pas comprendre qu'il avait laissé pousser les choses trop loin et que son tour était passé.

Monsieur Odilon Barrot, au contraire, ayant recueilli quelques poignées de main et quelques cris de : « Vive le père du peuple », parmi les émeutiers, croyait le sien arrivé.

En rentrant au palais des Tuileries, monsieur Thiers avait remis sa démission entre les mains du Roi. Monsieur Odilon Barrot avait accepté, sans hésiter, la charge de former un ministère ; à la condition que le commandement du maréchal Bugeaud lui serait ôté et que toutes les troupes se retireraient dans leurs casernes.

Monsieur de Rémusat venait de rentrer chez lui, où il avait fait ce triste récit. Il ne tarda pas à être suivi de nouvelles toutes de plus en plus inquiétantes.

J'appris successivement l'invasion des Tuileries, le départ du Roi, l'expulsion de madame la duchesse d'Orléans de la Chambre des députés.

Comme je n'ai rien vu de mes yeux, ni entendu de mes oreilles, dans ces fatales journées, j'en raconterai seulement ce qui me touche personnellement, aussi bien que quelques détails peu connus et m'étant parvenus si directement que j'en puis garantir l'authenticité, malgré le trouble accompagnant nécessairement le récit de catastrophes si rapidement multipliées.

Le jeune ménage Pasquier habitait le Luxembourg. Mais, ayant dîné le mercredi chez leur beau-père, monsieur de Fontenillat, dans la rue de la Chaussée-d'Antin, ils n'avaient pu regagner leur domicile. Le marquis Pasquier essaya de s'y rendre de grand matin, sans y réussir. Les ponts étaient gardés.

Je restai donc sans nouvelles du chancelier. Je me figurais le voir arriver d'un moment à l'autre, et je m'occupai à lui chercher un asile où il pût être mieux caché que chez moi ; car le trouble gagnait notre quartier d'ordinaire si paisible.

Une boutique d'armurier, située en face de mes fenêtres, fut pillée. Bientôt après, un bruit affreux vint nous assourdir. C'était une foule de bandits atroces, de mégères échevelées et moitié nues échappées de Saint-Lazare, dont le peuple avait forcé les portes, et escortant, avec des vociférations infâmes, une troupe de cavaliers sans armes, la plupart tête nue, tandis que des gamins déguenillés portaient leurs carabines et leurs coiffures.

Cela s'appelait alors *pactiser avec le peuple*. C'est un des plus hideux spectacles auquel des gens paisibles puissent être condamnés à assister.

Malgré cet état des rues, je ne laissai pas que de voir assez de monde, chacun épouvanté et ahuri, les femmes portant leurs diamants dans leurs poches, les hommes s'ingéniant pour leur chercher un refuge.

Je sus les Tuileries, le Palais-Royal, les ministères envahis et tous les meubles précieux, aussi bien que les papiers, jetés par les fenêtres. Le même sort était bien présumable pour le Luxembourg, et les hôtels particuliers ne devaient probablement guère tarder à le subir.

À la chute du jour, j'essayai d'envoyer un homme par le pont d'Iéna pour rejoindre le chancelier. Peu d'instant après, je reçus un message de lui. Le Luxembourg, quoique fort menacé, n'était pas encore au pouvoir des bandits.

Le chancelier avait pu gagner la barrière par le jardin. Il y avait trouvé sa voiture et il me faisait dire qu'il partait pour Châtenay, où il allait m'attendre. Je respirai un peu, mais pas trop librement. Aller à Châtenay, c'était se jeter dans la gueule du loup. Notre présence y serait plus remarquée que partout ailleurs, et, s'il lui fallait se cacher, aucun lieu ne pouvait être plus mal choisi.

J'ai appris depuis qu'en me quittant le mercredi, il s'était rendu chez monsieur Molé. Le Roi, impatient d'une réponse, y avait envoyé un de ses aides de camp. Celui-ci emportait une lettre dans laquelle monsieur Molé, en annonçant au Roi l'impossibilité où il se trouvait de former un cabinet, lui disait y renoncer entièrement.

Le chancelier, n'ayant plus rien à apprendre au Roi, ne retourna pas aux Tuileries. Il regagna le faubourg Saint-Germain, encore parfaitement calme, et rentra dans son appartement, sans se douter des immenses résultats de l'échauffourée dont nous avons entendu le bruit.

Il n'en fut informé que le lendemain et apprit, les unes après les autres, les péripéties de cette orageuse matinée, sans oser s'éloigner du poste où le devoir le retenait.

Vers les onze heures, il reçut l'avis de se préparer à une séance royale. Lui et monsieur Decazes s'occupèrent de convoquer le plus de pairs possible. Ils arrivèrent en petit nombre, et attendirent madame la duchesse d'Orléans et son fils jusqu'au moment où la déroute éprouvée à la Chambre des députés leur fut connue. Le chancelier rentra dans son appartement pour mettre ordre à quelques papiers.

Des groupes formidables insultaient le palais de temps en temps, mais on n'en avait pas encore forcé les grilles lorsqu'il le quitta, ainsi que je l'ai déjà dit. Ajoutons, en passant, qu'une partie du gouvernement provisoire s'étant installé, dès le lendemain, au Luxembourg, ce palais ne fut pas dévasté, le désir de piller le château de Neuilly ayant détourné pour cette première nuit le zèle des bandits.

Sous prétexte de faire promener les chevaux, j'essayai de faire sortir les miens attelés à un chariot, et j'y plaçai, en veste d'écurie, un valet de chambre dont j'étais sûre. Monsieur le chancelier avait passé la nuit à Châtenay, mais les renseignements qu'il y recevait le forçaient à s'éloigner. Mon homme le vit monter en voiture pour gagner Pontchartrain par Jouy, en évitant Versailles ; on le disait aussi en pleine révolte.

L'habitation de Pontchartrain est fort isolée, et je me sentis un peu soulagée de l'y savoir installé.

La journée se passa dans le plus grand émoi ; les rapports se contredisaient les uns les autres, mais toujours également sinistres. Je m'occupais sans cesse d'un moyen de parvenir à plus de sûreté pour le chancelier.

Les noms des personnes formant le gouvernement provisoire se trouvant connus, j'écrivis à monsieur Arago (il avait pris possession du ministère de la marine) pour lui demander de me procurer un passeport à cet effet, et j'envoyai mon billet par ce même valet de chambre qu'il connaissait très bien et qui, dix-huit ans avant, à l'instar de monsieur Arago, avait rempli des fonctions du même genre vis-à-vis du duc de Raguse.

Monsieur Arago le fit attendre longtemps dans une antichambre remplie de monde. En sortant de son cabinet, il passa près de lui, et, sans s'arrêter, sans le regarder, lui dit : « Louis, dites-lui qu'elle l'aura. » Et, en effet, quelques heures après, il m'arriva une espèce de laissez-passer signé par les membres du gouvernement provisoire, et qui pouvait à la rigueur servir de passeport.

Je m'empressai de l'expédier à Pontchartrain. Mon messenger n'y trouva plus personne.

Le marquis Pasquier, arrivé dans la nuit, avait emmené son père dès le grand matin. On croyait qu'ils avaient dû gagner le chemin de fer d'Orléans par Rambouillet.

Mon messenger, en me remettant les papiers et quelques rouleaux d'or que j'avais envoyés, dans le cas où mon pauvre ami s'en serait trouvé dépourvu dans la hâte de son départ, me dit avoir appris par le régisseur que Gaston Pasquier avait l'air très inquiet et très pressé.

Le chancelier, fort abattu, ne proférait pas une parole. Ce rapport ne me consola guère ; il me fallut attendre d'autres nouvelles.

Ce qui se passait autour de moi servait aussi à redoubler mes inquiétudes. Je reçus, le dimanche matin, la visite de madame Émile de Girardin, très belle, très animée par la marche et par la victoire, une véritable Bellone.

Elle venait me recommander d'ouvrir ma maison, de donner des dîners, des soirées priées, afin de montrer au peuple à quel point je me confiais dans ses admirables dispositions.

Je lui répondis que, depuis longtemps, je vivais dans la retraite. Je lui avouai ne pouvoir partager son enthousiasme pour les promeneurs que j'entendais hurler dans les rues. Elle me fit une très poétique description des sentiments élevés existant sous ces haillons.

Elle comptait bien alors gouverner la France en commun avec monsieur de Lamartine. Je ne sais si elle a conservé cette illusion longtemps. Nous nous séparâmes assez mécontentes l'une de l'autre. Je ne suis pas sûre de l'avoir revue.

Le lendemain au soir, étant dans mon salon entourée de quelques personnes, on vint m'avertir qu'on demandait à me parler en particulier. Toujours préoccupée du chancelier, je pensais que c'était un messenger de lui.

Je me hâtai de passer dans une autre pièce, éclairée par un seul bougeoir. J'aperçus dans la partie la plus obscure un gros homme enveloppé d'une grosse redingote, fort crotté, un parapluie à la main. Je fus très étonnée de reconnaître monsieur Arago.

» Chut, me fit-il, pour arrêter l'exclamation prête à m'échapper, je suis ici au péril de ma vie ; si on en avait le moindre soupçon, je serais perdu. Il faut l'importance de cette entrevue pour m'y être exposé. Avez-vous quelqu'un de caché à faire sauver ? je vous apporte des passeports parfaitement en règle.

— Mais, non, répondis-je ; vous avez eu la bonté de m'en envoyer un pour le chancelier. Je n'ai pu encore le lui faire parvenir ; je ne sais même où le trouver.

— Le chancelier ne court aucun risque. Mais vous enfin, n'avez-vous pas quelque prince, quelque princesse dont vous soyez embarrassée ?

— Mon Dieu non ; j'ignore la retraite de tous.

— Surtout ne me faites pas l'injure de me soupçonner de pouvoir vous trahir.

— Je vous en sais incapable, mais je n'ai rien à vous confier.

— Vous en êtes sûre, bien sûre.

— Très sûre.

— J'ai là trois passeports, et cent mille francs, dans ma poche ; vous ne voulez pas que je vous les laisse ?

— Non, assurément.

— J'ai l'autorisation du gouvernement provisoire.

— Mais, je vous le répète, je n'en ai pas l'emploi.

— Eh bien, je me retire. Écoutez-moi, madame de Boigne, faites bien des vœux pour nous, et pour que nous conservions le pouvoir ! Si vous pouviez savoir ce qui arriverait si on nous renversait, vous n'auriez pas un cheveu qui ne se dressât sur votre tête. Moi qui le vois et qui l'entends, j'en suis épouvanté, mais d'autant plus décidé à faire tête à l'orage. Adieu, priez pour nous, et comptez sur moi. »

Il s'avança vers la porte, puis il revint et ajouta :

« Si, d'ici à quelques heures, par un motif quelconque, vous changiez d'intention, envoyez-moi une lettre qui ne contienne que ce seul mot : *J'accepte*. Je tâcherai de vous faire arriver ce que vous ne voulez pas garder maintenant ; mais songez que le temps a des ailes et que les événements marchent aussi vite que lui. »

Je fus très étonnée de cette démarche de monsieur Arago. Je me la suis expliquée depuis, lorsque j'ai su que le roi Louis-Philippe avait séjourné trente-six heures à Trouville ; on devait naturellement le supposer réfugié chez moi.

Je reçus enfin la nouvelle de l'arrivée de monsieur Pasquier à Tours. Gaston voulait le mettre à l'abri jusque dans les Pyrénées ; mais le

chancelier avait repris toute son énergie et ne voulut pas s'éloigner davantage sans savoir ce qui se passait à Paris.

Pendant ce temps, je recueillais de toutes parts des détails sur le départ du Roi. Au milieu de ces angoisses, j'avais une satisfaction réelle. Tous les récits montraient la Reine aussi noble, aussi grande que je la désirais ; elle seule avait conservé son sang-froid et sa dignité.

Le Roi, à sa prière, était monté à cheval ; mais, en voyant les colonnes de la populace conduites par des gardes nationaux, il était rentré en s'écriant que tout était perdu.

Le duc de Montpensier s'était alors accroché à son bras en lui disant : « Abdiquez, Sire, abdiquez. Vous n'avez pas d'autre moyen de sauver votre famille ; nous allons tous être massacrés. »

La Reine s'était alors avancée et, affirmant que cette considération ne devait pas décider le Roi, elle avait résisté à l'abdication.

Monsieur le duc de Montpensier avait continué ses sollicitations, placé une feuille de papier sur la table et fait asseoir le Roi presque de force, et, tandis qu'il ôtait ses gants, les lui avait arrachés, en criant convulsivement : « Écrivez, écrivez, Sire, il n'y a pas un instant à perdre. »

Le papier à peine signé, il l'avait enlevé précipitamment, et remis, par-dessus la tête du Roi, à monsieur Émile de Girardin ; celui-ci l'avait emporté en courant.

Le cabinet royal était rempli de monde ; on y entraît comme dans la place publique.

Pendant que le Roi écrivait, la Reine dit calmement à madame la duchesse d'Orléans :

« Réjouissez-vous, Hélène, vous en êtes venue à vos fins.

— Ah ! ma mère, quelle cruelle parole, s'écria la princesse en se précipitant sur ses mains. »

La Reine ne retira ni ses mains, ni ses paroles. Elle les a niées depuis ; mais deux personnes, également dignes de foi, m'ont assuré les avoir entendues.

Madame la duchesse d'Orléans, éperdue, s'écriait à chaque instant : « Et Joinville qui n'est pas ici ! »

Le Roi entra dans sa chambre pour ôter son uniforme, la Reine dans la sienne pour prendre son chapeau et donner quelques ordres à Lapointe, son valet de confiance. Ils rentrèrent ensemble dans le cabinet, se donnant le bras.

Je ne sais pas comment la séparation de la famille se fit. Le Roi, la Reine, madame la duchesse de Nemours et ses enfants, la princesse Clémentine et les siens, le duc de Montpensier, sortirent par le jardin. Tous s'empilèrent dans deux petites voitures qu'on avait fait arriver dans la place Louis XV. Madame de Dolomieu les accompagnait.

Ils suivirent la route de Saint-Cloud, où ils ne restèrent que le temps nécessaire pour faire atteler une grande berline sans armes, et prendre le chemin de Mantes. Monsieur le duc de Montpensier était tellement pressé de partir qu'il ne leur laissa pas un moment de répit.

Madame de Dolomieu, revenue de Saint-Cloud à Paris, m'a raconté ce double départ ; mais elle-même était dans un tel état de trouble qu'elle ne se rendait pas bien compte de tous les détails.

Madame la duchesse d'Orléans retourna dans son appartement auprès de ses enfants. Je ne sais rien de particulier sur la manière dont elle en sortit. J'ai su seulement que le général Bedeau, chargé de garder le pont Louis XVI, après avoir laissé passer la princesse et son cortège, avait eu soin de ne point s'opposer à la marche des émeutiers qui, en envahissant la salle des députés, vinrent la mettre en joue et la forcer à se retirer.

À la vérité, peu de minutes avant, ce même général Bedeau avait laissé la populace égorger les gardes municipaux jusque sous le poitrail de son cheval, sans faire aucun effort pour les sauver. Je n'ai jamais compris que le parti orléaniste ait voulu faire un de ses coryphées de ce général.

Le maréchal Bugeaud, plein de tristesse et d'énergie, quitta le château des Tuileries en grand uniforme, à cheval et au pas, perçant la foule des émeutiers qui s'ouvrait devant lui, et les *battant de l'œil*, selon l'expression favorite des bulletins de l'Empire.

Tout le monde se dispersa. Le palais fut envahi, hormis l'appartement de madame la duchesse d'Orléans ; il fut respecté, personne n'y entra.

Madame la duchesse de Montpensier avait été oubliée dans cette bagarre. Monsieur de Lasteyrie la rencontra errante dans le palais, lui donna le bras,

et la conduisit à pied chez sa femme, dans la rue de la Ville-l'Évêque.

Selon mon usage de m'arrêter sur les petits faits dont j'ai la certitude, je veux placer ici ce que madame de Dolomieu m'a raconté. En sortant de la messe le jeudi matin, elle dit à sa sœur, madame de Montjoie :

« Tout ceci me semble prendre une vilaine tournure. J'ai trois billets de mille francs dans mon secrétaire. Je vais les coudre dans la doublure de ma robe. »

Madame de Montjoie haussa les épaules. Lorsqu'elles se retrouvèrent au déjeuner, madame de Dolomieu fit signe à sa sœur qu'elle avait accompli son projet, en faisant craquer les papiers sous sa robe. Celle-ci en parla à sa voisine, la duchesse de Nemours. Cela fit le tour de la table ; et, lorsqu'on en sortit, toutes les princesses et les princes, y compris le duc de Montpensier, si épouvanté quelques moments plus tard, entourèrent la dame d'honneur en l'accablant de quolibets : « Cette pauvre Zoé, ah ! cela lui ressemblait bien, etc., etc. »

Et pourtant, lorsque je la revis, ces trois mille francs étaient sa seule ressource, car tout avait été pillé dans son appartement.

J'ignore à quelle occasion et dans quel moment éclata dans le château la panique qui entraîna, si promptement après, la fuite du Roi.

Madame de Montjoie, en proie à une violente migraine, était remontée dans son appartement du pavillon de Flore, après le déjeuner. Elle était enveloppée dans des schalls, au fond de son fauteuil, lorsqu'elle vit entrer dans sa chambre un inconnu, assez proprement mis, qui lui dit : « Madame, je précède de quelques instants une troupe dont je suis censé le chef, mais, que je ne commande pas ; hâtez-vous de me suivre. Si vous avez sous la main quelques objets précieux, mettez-les dans ce cabas que je vois près de vous ; je ferai mon possible pour le sauver. »

Madame de Montjoie, sans avoir presque connaissance d'elle-même, plaça quelques bijoux, un peu d'argent, quelques papiers, dans son panier. L'inconnu le prit, offrit le bras à la comtesse, ils descendirent l'escalier. Une foule désordonnée le montait en vociférant ; elle les laissa passer.

Sortis des guichets des Tuileries, il demanda à madame de Montjoie où elle voulait aller. Elle se fit mener chez madame de Lasteyrie, où il

l'accompagna en la comblant d'égards, et sans se faire connaître. Je ne sais si elle y précéda ou y suivit la duchesse de Montpensier.

La berline, que nous avons vue quitter Saint-Cloud, au lieu de prendre la route de Normandie, se dirigea sur Dreux. On voulait s'agenouiller encore une fois auprès des tombeaux qui renfermaient des êtres si chers et laisser le temps à des serviteurs et à des bagages de rejoindre les fugitifs.

Mais les rapports qui se succédaient de moment en moment et les ordres adressés aux sous-préfets ne permirent pas de suivre le projet d'y séjourner. En arrivant à la préfecture d'Évreux, avant le jour, la famille royale comprit la nécessité de se séparer. Le Roi et la Reine traversèrent la ville dans la voiture du préfet, en renonçant à se rendre à Eu par Rouen. Le préfet les conduisit chez un petit propriétaire dont il était sûr ; celui-ci les mena d'étape en étape et avec des chevaux de labour jusqu'à la côte.

Monsieur de Perthuis, aide de camp du Roi, l'avait rejoint à Dreux. Son fils, officier de marine, se trouvait au Havre. Il s'y transporta. Il était convenu que le paquebot anglais partant du Havre s'arrêterait en mer et que le Roi le rejoindrait dans une barque sortie d'un des petits ports les plus voisins. Un coup de vent effroyable s'opposa à l'exécution de ce projet.

Le Roi passa trois jours sur la côte, entre Honfleur et Trouville, sans pouvoir trouver un pêcheur voulant prendre la mer. La Reine était cachée à Honfleur dans la maison de monsieur de Perthuis.

Deux bourgeois de Trouville, avec beaucoup de dévouement et d'intelligence, réussirent enfin à faire passer le couple royal sur le bateau à vapeur d'Honfleur au Havre.

Le jeune de Perthuis, avec quelques marins de son bord, les attendait sur le quai. Le bateau anglais chauffait déjà ; ils s'embarquèrent sur-le-champ, et les personnes qui les avaient accompagnés eurent le triste soulagement de les voir s'éloigner sans être reconnus.

Je ne sais aucun détail particulier sur l'odyssée des autres membres de la famille royale, ni des ministres. Tous eurent la bonne fortune de s'échapper, sans avoir rencontré le zèle de ces fonctionnaires subalternes, si fatal aux proscrits.

La position des personnes demeurées à Paris n'était guère plus enviable.

Le courage et l'éloquence de monsieur de Lamartine avaient écarté, pour un jour, le danger immédiat du drapeau rouge et de la république sanglante. Mais le cœur lui faillit ; il s'en était repenti dès le lendemain, et lui, Ledru-Rollin, Louis Blanc, et Flocon, avaient paru à l'Hôtel de ville avec de grandes plumes rouges à leurs chapeaux. Messieurs Arago, Garnier-Pagès, Marie et Marrast les leur avaient fait quitter.

Ces dissentiments, dans leur propre sein, n'étaient pas de nature à nous donner sécurité, et, d'après les récits qui nous en arrivaient, nos craintes prenaient plus ou moins de force.

Parmi les personnes que je voyais, non seulement tous les jours, mais plusieurs fois par jour, monsieur Molé était celui qui montrait le plus de courage, et monsieur de Barante le plus abattu. Je flottais entre ces deux extrémités.

J'étais toujours dans la plus grande anxiété au sujet du chancelier. Si on se rappelle que, parmi les gens élevés au sommet d'un pouvoir sans frein par la tourmente révolutionnaire, la plupart avaient été jugés et plusieurs condamnés par lui, on comprendra la profondeur de mon inquiétude.

Sans doute, ces procès avaient été conduits avec autant d'urbanité, d'impartialité que de justice ; mais il était impossible d'apprécier le ressentiment conservé par les coupables, ni de deviner comment ils le témoigneraient.

Nous n'osions pas nous écrire, mais nous avions des communications assez fréquentes. Je savais monsieur Pasquier arrêté à Tours, sans être molesté jusque-là, mais tout seul dans une auberge, son fils ayant été obligé de retourner près de sa femme.

Je parvins à obtenir du marquis de Brignole, ambassadeur de Sardaigne, un passeport comme veuve d'un général piémontais, me rendant à Turin avec mes gens et un médecin.

J'achetai, à prix d'argent, le passeport d'un vieil espagnol qui le fit viser et dont le signalement pouvait, à la rigueur, convenir au chancelier.

Je fis l'acquisition d'une voiture de voyage, commode, sans armes ni chiffres, et je tâchai de mettre quelque ordre dans mes propres affaires. Tous ces soins me prirent quelques jours.

Un matin, je vis entrer chez moi Lapointe, le valet de chambre de la Reine. Il allait chercher à la rejoindre, et venait déposer entre mes mains deux riches écrins qu'il avait réussi à sauver des Tuileries ; il n'osait les emporter.

Je ne pus me refuser à les recevoir. J'eus la bonne fortune de pouvoir les remettre à l'ambassadrice d'Autriche, la comtesse Apponyi ; elle partait sous peu de jours, et voulut bien s'en charger.

Lapointe me raconta que, dans le très court colloque qu'il avait eu avec sa royale maîtresse, elle lui avait, recommandé de brûler quelques papiers, de s'enfermer chez elle et d'attendre les ordres de madame la duchesse d'Orléans, avant de venir la rejoindre à Eu.

L'invasion du palais ne lui avait pas permis de suivre ces instructions. Cependant il avait réussi à brûler les papiers et à sauver les écrins qu'il m'apportait.

Ceci explique comment le Roi s'était dirigé sur Dreux. Persuadé que l'annonce de la régence de madame la duchesse d'Orléans, en calmant le tumulte, lui laisserait toute facilité de se rendre au château d'Eu, il ne pensait pas devoir se presser.

Si les rapports, qui m'arrivaient à domicile, étaient souvent bien inquiétants, l'aspect des rues n'était pas de nature à rassurer. La nécessité de vaquer à mes affaires et l'impossibilité où j'étais de marcher me forçaient à sortir en voiture.

Elle offusquait très souvent les nombreux groupes qu'il me fallait côtoyer bien respectueusement au pas. Je recueillis toujours des regards courroucés, souvent des insultes. On n'en était pas encore venu aux voies de fait, mais cela pouvait arriver à chaque rassemblement.

Nous cherchions bien à les éviter, mais en s'éloignant de l'un on tombait dans un autre, car ils étaient nombreux.

Quelques-uns d'entre eux traînaient de gros arbres, s'arrêtaient au coin d'une rue ou d'une place et les plantaient, en les qualifiant d'arbres de la liberté.

Les bandits et les femmes abjectes, s'employant à ce travail impie, mêlaient la dérision à la profanation. Ils exigeaient qu'un prêtre de l'église

la plus prochaine vînt, en étole et en surplis, le goupillon à la main, bénir ce symbole des horreurs de quatre-vingt-treize. Puis quelques-uns d'entre eux se détachaient et allaient, de porte en porte, quêter de l'argent pour arroser l'arbre nouvellement planté.

Personne n'osait refuser ce don patriotique. La libation se faisait au cabaret le plus voisin, et le groupe allait recommencer sa profitable industrie un peu plus loin.

Aussi, dès le milieu de mars, Paris présentait-il l'aspect d'un bois. J'étais sortie inquiète, je rentrai épouvantée.

La nuit arrivée, des escouades de gamins couraient les rues en psalmodiant les cris : *Des lampions, des lampions* ; et il fallait illuminer pour éviter d'avoir ses fenêtres cassées. Ceci n'avait pas un caractère hostile, mais tenait en assez grand émoi.

Mes affaires se trouvant à peu près réglées, je partis le 14 mars pour Tours. Aucun devoir positif ne me retenait en France. J'allai rejoindre le chancelier, bien décidée à lui consacrer le reste de mon existence et à le suivre dans l'exil, s'il était forcé à le subir.

Je trouvai monsieur Pasquier dans le meilleur état possible, aussi sain de corps que d'esprit, envisageant toute la gravité de sa position, sans l'exagérer ni aux autres ni à lui-même.

Il se montrait peu, sans se cacher, et, jusque-là, il n'avait recueilli, à Tours, que des marques de haute considération.

Les autorités révolutionnaires de la ville, y compris le commissaire du gouvernement provisoire, un certain monsieur Marchais, qui avait été lui-même compromis dans le procès Quénisset et jugé au Luxembourg, était nonobstant venu lui faire visite à son auberge et lui offrir ses services.

Il n'était, à la vérité, maître de rien, mais, comme il y avait fort peu d'ouvriers et encore moins de populace dans la ville, il n'était besoin d'aucun effort pour y maintenir le calme. Au surplus, à Tours, comme dans tout le reste de la France, la République était en horreur.

Nous nous décidâmes à y rester provisoirement. Le seul chemin de fer achevé en ce moment s'y terminant, on recevait plus promptement

qu'ailleurs les nouvelles de Paris et, si elles forçaient à fuir, les routes s'y présentaient de tous les côtés.

Nous hésitions entre Pau, pour lequel son doux climat et le voisinage de l'Espagne militaient, et Jersey donnant une sécurité plus positive. Je ne pensais pas à l'Angleterre, malgré mes relations intimes et de famille. J'étais trop persuadée que le chancelier ne pourrait vivre dans un pays où on ne parlait pas français.

Les jours et les semaines se succédant ainsi, sans que notre tranquillité se trouvât troublée, je louai un fort grand appartement, situé sur un beau jardin rejoignant la campagne, et nous pûmes nous établir tous les deux assez commodément.

Nous avons passé ainsi huit mois dans cette bonne ville de Tours, évitant l'effrayante tentative du 15 mai et les journées bien plus cruelles encore du mois de juin où les habitants de Paris se sont trouvés pendant quatre-vingt-seize heures acteurs et spectateurs de la plus sanglante bataille livrée dans aucune ville.

Nous y prenions grande part assurément ; toutefois nos inquiétudes ne pouvaient être comparables à celles ressenties dans la capitale.

Nous vîmes fonctionner le suffrage universel pour la première fois. On s'attendait à des difficultés matérielles presque insurmontables ; il ne s'en présenta aucune.

Les [habitants des] paroisses de la ville et des communes environnantes se présentaient processionnellement, leur maire et leur curé en tête. À mesure qu'ils approchaient de la préfecture, des agents préposés à cette besogne leur distribuaient à profusion les bulletins des candidats républicains.

Les électeurs les recevaient silencieusement, les mettaient dans leur poche gauche, puis, parvenus au lieu du scrutin, ils tiraient de leur poche droite les bulletins des candidats de l'ordre ; l'urne les recevait, tandis que monsieur le préfet pouvait voir sa cour jonchée des bulletins distribués par ses ordres.

Leur but accompli, ces braves gens s'en retournaient chez eux, sans laisser de traînards et sans rentrer dans un cabaret, fort contents d'eux-mêmes et nous en laissant encore plus satisfaits.

Le vent qui prévalait à Tours doit avoir soufflé dans bien d'autres lieux, car la Chambre de 1848 se montra infiniment plus conservatrice qu'on ne pouvait l'espérer.

Le seul mot de république, on doit le reconnaître, épouvantait la France. J'avais pu m'en apercevoir pendant le peu de jours où j'étais demeurée à Paris ; je n'avais jamais vu autant d'empressement, et même d'affectation, à nous prodiguer nos titres.

Il semblait que les marchands et les bourgeois qu'on rencontrait y trouvassent une sorte de soulagement. C'était pour eux comme une protestation contre l'autorité révolutionnaire qui surgissait.

Ces bonnes élections et la victoire remportée à Paris permettaient une sécurité comparative. J'aurais pourtant désiré passer l'hiver à Tours où nous étions entourés de tant de prévenances, et de soins par toutes les classes de la population.

Le chancelier soupirait après son Paris, la grand'ville, et aspirait à se retrouver au centre des nouvelles. Il alla jusqu'à me proposer d'aller passer un mois à Paris et de venir me rejoindre. Ce n'était pas là mon compte.

Je craignais bien plus pour lui que pour moi le séjour de la capitale. Nous y rentrâmes donc aux premiers jours de novembre.

Il s'établit dans une maison à lui, dans la rue Royale. Il l'avait fait arranger en vue d'y installer sa bibliothèque, échappée aux spoliations du Luxembourg.

Je revins dans la rue d'Anjou, et, en me retrouvant dans mon confortable établissement, que je n'espérais guère revoir en le quittant le 14 mars, j'éprouvai, j'en conviens, une très vive satisfaction.

De bien douloureuses nouvelles d'Angleterre m'y attendaient. Le château de Claremont était inhabité depuis la mort de la princesse Charlotte de Galles. Des réservoirs doublés de plomb, et mal entretenus, avaient altéré la condition des eaux, sans qu'on eût conçu le moindre soupçon. L'effet ne fut pas immédiat.

La Reine, madame de Montjoie et madame de Dolomieu, ne buvant que de l'eau pure, en furent les premières atteintes, aussi bien que le prince de

Joinville. On recommanda le changement d'air. Les malades furent transportés à Richmond.

Mesdames de Montjoie et de Dolomieu, se trouvant mal établies, préférèrent revenir à Claremont. Elles ne tardèrent pas à succomber l'une et l'autre, ainsi que monsieur Vatout et plusieurs personnes de la domesticité. Tout le monde souffrait plus ou moins.

L'éveil fut enfin donné sur la nature des eaux ; on ne tarda pas à reconnaître combien elles étaient dangereuses.

Les jeunes princesses et leurs enfants avaient été préservés par l'habitude de prendre une grande quantité de lait, servant de contre-poison. Monsieur le duc de Nemours aussi bien que le Roi, buvant principalement de la bière, semblaient y avoir échappé.

Je n'oserais affirmer cependant que ce poison n'ait pu influencer, d'une façon latente, sur l'état de marasme et de consommation qui emporta le Roi, au mois d'août de 1850.

On travailla immédiatement à Claremont pour rétablir la salubrité des eaux ; mais l'impression était faite. La famille royale a toujours considéré ce séjour, où tant de convenances la retenaient, comme aussi malsain que triste.

L'état de la Reine et du prince de Joinville avait cessé de s'aggraver, mais en restant fort précaire. Toutefois, l'un et l'autre, ayant été enlevés à temps à l'effet du poison, se rétablirent lentement.

Je recueillis ces tristes détails, en apprenant, avec une véritable douleur, la mort de deux femmes avec lesquelles j'étais liée depuis plus de trente ans.

Les communications, sans être proscrites, n'étaient pas alors aussi faciles qu'elles l'ont été depuis. Ces calamités du foyer domestique, ajoutées aux calamités royales, rendaient le sort des augustes exilés bien déplorable. J'en fus vivement affectée.

J'ai la certitude que, dès le mois d'août 1848, monsieur Thiers avait expédié à Londres la duchesse de Massa, chargée de dire au Roi que, sans la réunion à la branche aînée, point de salut. On ne pouvait le soupçonner, lui,

d'être *entaché de légitimisme*, mais il en était si fermement convaincu qu'il se croyait obligé en honneur d'en avertir le Roi.

À Claremont, on en parla devant monsieur Guizot. Il adopta l'idée et, selon son usage, la proclama immédiatement sienne. Dès lors, monsieur Thiers s'en détacha, se retourna du côté de madame la duchesse d'Orléans et lui donna, j'ai lieu de le croire, des conseils fort pernicieux qui achevèrent de lui tourner la tête. Cela n'était pas bien difficile.

Madame la duchesse d'Orléans avait beaucoup d'esprit, mais une ambition désordonnée, très agressive et surtout très personnelle. L'assurance de voir la couronne placée sur la tête de son fils, d'une façon plus solide et plus honnête, ne lui aurait certainement pas paru une compensation suffisante à n'être plus que la quatrième dame de France, au lieu de la première, comme elle le rêvait par sa régence fictive.

Elle s'en préoccupait fort. Elle n'ignorait pas que cette clause n'existait point dans l'acte d'abdication arraché au roi Louis-Philippe, et elle avait négocié pour s'en faire reconnaître le titre à Claremont ; mais le Roi s'y refusait positivement ; il affirmait n'avoir pas le droit d'abroger une loi.

De son côté, la princesse, après bien des délais, ayant enfin dû rejoindre sa famille en Angleterre, se refusait obstinément, et même avec colère, à tout accommodement avec le comte de Chambord.

C'est dans ces conjonctures que le Roi disait tristement, aux personnes cherchant à former des liens que lui-même désirait nouer : « Madame Hélène n'est pas commode tous les jours. »

L'affaiblissement de la maladie ne lui permit pas de faire acte de volonté positive, et sa mort laissa un libre cours aux tendances révolutionnaires de ceux qui survivaient.

Quelques mois plus tard, monsieur de Metternich disait : « Nous n'avons en Allemagne que trois princesses ayant de l'esprit, et elles en ont beaucoup assurément ; mais toutes les trois sont folles à lier. » Celles qu'il désignait par là étaient la duchesse d'Orléans, la reine de Hollande et la princesse royale de Prusse.

À peine la pauvre Reine eut-elle fermé les yeux du Roi qu'elle fut appelée à Ostende pour recevoir le dernier soupir de sa fille bien-aimée, la reine des Belges.

Le désir de revoir ses petits-enfants et le roi Léopold la ramenèrent à Bruxelles, au commencement de l'été de 1851, et je profitai de son séjour à Laeken, pour me rendre auprès d'elle.

Elle me reçut avec une effusion, un attendrissement dont je fus profondément touchée.

Les premiers moments d'émotion passés, la conversation s'engagea avec la parfaite confiance qu'elle me témoignait autrefois. Cependant, elle débuta par me faire l'éloge du dévouement si touchant, montré par son cher Montpensier pour le Roi, au départ des Tuileries, et de l'énergie déployée par sa courageuse belle-fille, ainsi qu'elle la qualifiait.

Je compris tout de suite qu'elle allait au-devant de reproches trop mérités, et je fus confirmée, dans cette pensée lorsqu'elle me répéta les deux mêmes couplets le lendemain. Il n'y aurait eu aucune utilité à la contrarier à ce sujet, et je l'ai laissée passer en silence.

Je m'appliquai à lui présenter la situation de la France comme excessivement précaire, toutes les têtes en fermentation, mais surtout exaltées par la crainte de la république rouge dont la date fatale de 1852 semblait vouloir sonner l'heure.

Chacun n'aspirait qu'à trouver une planche de salut dans ce naufrage si prévu ; mais encore la voulait-on donnant l'espérance de quelque solidité.

Tous les bons esprits pensaient qu'une réconciliation sincère et publique avec la branche aînée de la maison de Bourbon, en formant ce qu'on appelait alors *la fusion*, avait la meilleure chance pour offrir cette planche.

La Reine me parut le penser aussi et le désirer fort. Elle ne me dit pas positivement que telle avait été la volonté du Roi ; mais elle me le laissa comprendre, et j'osais lui reprocher de ne pas y travailler plus efficacement.

Le bruit avait couru (peut-être pas sans fondement) que le prince de Joinville n'avait pas repoussé l'idée de se faire nommer président de la République. La Reine le démentit avec vivacité : « Il faudrait donc alors que Joinville devînt perfide à ses neveux, ou trahît le serment qu'il prononcerait. Cela est tout à fait impossible. Jamais aucun de mes enfants ne manquera à la justice ou à l'honneur. »

À l'occasion de la mort de sa bien-aimée Louise, la Reine m'avait raconté combien elle avait été touchée des sentiments de tendre sympathie exprimés par madame la Dauphine à ce sujet.

La princesse Clémentine s'était chargée d'en faire passer ses remerciements. Elle ne parlait jamais de madame la Dauphine sans attendrissement.

Les heures s'écoulaient. La Reine me dit qu'elle ne permettait pas à Léopold de voir le très petit nombre de français admis près d'elle, dans la crainte de le compromettre. Depuis son veuvage, d'ailleurs ; il vivait dans une entière solitude.

Je quittai Laeken, sans avoir aperçu le roi Léopold avec lequel j'avais pourtant d'anciens rapports et après avoir pris rendez-vous pour le lendemain matin.

En retournant à Bruxelles, j'allai visiter la petite chapelle de Laeken, où les restes de la reine Louise étaient déposés pendant la construction d'un tombeau plus splendide mais qui ne sera certainement jamais, aussi touchant.

La Belgique tout entière était encore sous le deuil, et c'était les larmes dans la voix que chacun, sans être interrogé, prononçait l'éloge et le nom de notre chère, douce, bonne et sainte Reine.

Elle avait été la consolatrice, la bienfaitrice de tous, en général, et de chacun, en particulier. Jamais souveraine n'a pu laisser une mémoire plus généralement adorée.

Le désespoir du Roi et l'extrême tendresse que lui avait témoignée la reine Louise dans ses derniers moments l'avaient un peu relevé dans l'affection de ses sujets ; mais, cependant, il n'était guère aimé à cette époque.

Ma première conversation avec la Reine ayant déblayé le terrain, et l'éloge obligé du duc de Montpensier et de la duchesse d'Orléans ayant été fait, j'abordai le reproche qui était dans le fond de ma pensée, en lui disant combien elle manquait à son rôle de chef de famille.

Elle devait maintenant l'exercer et faire valoir son autorité. C'était indubitablement la tâche laissée par le Roi ; elle lui était dévolue. Elle avait

le droit et le devoir de la mener à bonne fin.

La Reine m'écoutait avec beaucoup d'attention, mais en hochant sa tête : « Vous vous trompez tout à fait, ma chère, sur ma situation et sur ce qui est en mon pouvoir. Je ne suis point, je n'ai jamais été, je ne serai jamais chef de famille. Je n'ai jamais été que la femme du Roi, et, maintenant qu'il n'est plus, je ne suis rien. »

Je cherchai à la remonter dans sa propre appréciation.

« Non, répéta-t-elle, vous vous trompez. Mes enfants m'aiment beaucoup. Ils ne feraient pas volontiers une action qu'ils sauraient m'affliger ; mais, ne vous faites pas illusion, je n'ai aucune espèce d'autorité sur leur esprit, ni sur leurs opinions.

« Tant qu'il plaira à Dieu de me laisser sur la terre, je resterai la fidèle gardienne des cendres du Roi, et je tâcherai de remplir le seul soin qu'il m'ait positivement confié, celui de maintenir, autant que possible, l'unité dans la famille d'Orléans, de fait et d'apparence.

C'est un des motifs qui m'a conduite ici ; je ne saurais être bonne à autre chose. Quant à l'alliance dont vous me parlez, il ne peut en être sérieusement question, puisque Hélène tient, en dehors de nous et des idées que vous désirez nous voir concevoir, les gages les plus importants que nous aurions à donner. À quoi servirait une réconciliation avec mes fils tandis qu'un parti serait fomenté pour leurs neveux ?

« Voyez-vous, ma chère, tout cela est inextricable et ne date pas du 24 février 1848, mais bien du 13 juillet 1842. »

Elle se mit alors à me parler, avec sa confiance d'autrefois, de monsieur le duc d'Orléans et des malheurs entraînés par sa perte.

Je vis, je l'avais déjà remarqué depuis deux jours, que c'était là la plaie béante. Toutes les nouvelles calamités y étaient entrées, mais sans la combler, et n'y avaient apporté aucun changement.

Le trop juste désespoir de la Reine était d'une nature à laquelle les événements et les malheurs subséquents avaient donné encore plus de force et d'amertume.

J'évitai pourtant de me reconnaître vaincue par elle et d'accepter la position secondaire qu'elle se faisait. Je ne gagnai pas grand'chose sur son

esprit, et elle me sembla bien persuadée qu'en cherchant à appuyer sur le ressort il se romprait entre ses mains.

Toutefois, j'emportai l'idée, peut-être plus encore qu'elle n'était vraie, que les princes réunis en Angleterre, aussi bien que celui d'Espagne, la princesse Clémentine et le roi Léopold, désiraient la réunion de la maison de Bourbon, mais que la duchesse d'Orléans, dans sa résidence d'Allemagne, en tenait ses fils entièrement éloignés.

Il fallait enfin nous séparer. Ce ne fut pas sans un grand déchirement de cœur de ma part et, j'oserai le dire, de la sienne. Elle m'embrassa tendrement, en me remerciant de l'effort que j'avais fait en venant à Bruxelles. Ma très mauvaise santé le rendait, en effet, assez difficile.

Je regagnai Paris péniblement et fort triste.

J'emportai un redoublement d'affection et de dévouement pour la Reine, mais bien peu de confiance dans les dispositions de ce qui l'entourait. Je n'eus pas de bonnes paroles à communiquer au petit nombre de gens avec lesquels je m'entendais sur toutes choses.

Je terminerai ces écritures par l'extrait d'une lettre que j'adressai bientôt après à la Reine, et qui résume une partie de mes conversations de Laeken.

« La marée rouge qui monte toujours, surtout dans le Midi, et menace de tout engloutir, commence à causer un effroi général. Je crains que le grand parti de l'ordre, se voyant privé de la force qu'il espérait d'une réconciliation ardemment désirée, ne se trouve poussé par la nécessité à chercher appui d'un autre côté.

« La Reine a toujours permis à mon dévouement de lui dire la vérité telle que je la conçois, et je ne veux pas lui celer que les meilleurs serviteurs de sa maison sont grandement affligés de ce qui s'est passé récemment.

« Je m'étais fait le roman que deux illustres et saintes princesses, vénérées du monde entier, se donneraient la main, renouvelleraient une affection qui, j'en suis témoin, n'a point été altérée et, des hautes régions où leur grand cœur et leurs vertus royales les ont placées, dicteraient les lois d'amour et de charité à leurs partis. Je me persuade, Madame, que le moment est venu où elles seraient écoutées... »

7 août 1851.

J'avais copié ce fragment pour le montrer au chancelier, et je l'ai trouvé, par hasard, ces jours-ci. Je me rappelle ses paroles après l'avoir lu : « C'est sans inconvénient, mais cela n'amènera rien. » Il avait bien jugé.

La Reine répondit, avec sa bonté accoutumée, aux autres articles de ma lettre, mais pas un mot à celui-là. Je me le tins pour dit.

C'est la dernière tentative politique que mon zèle et mon tendre attachement pour elle m'aient fait hasarder.

Bientôt après, d'ailleurs, le pays passa entre des mains qui semblaient assez puissantes pour pouvoir et pour vouloir lui assurer la tranquillité, une sécurité comparative et même une certaine prospérité.

Japper dans le vide m'a toujours semblé oiseux, et, lorsque, dans les temps révolutionnaires où nous vivons, un gouvernement paraît décidé à maintenir l'ordre, je trouve coupable de chercher à abrégier le temps que la Providence veut bien lui accorder.

J'en ai blâmé les légitimistes pendant dix-huit années ; ce n'est pas pour les imiter à la première occasion.

Je n'entends pas que l'obéissance doive aller jusqu'à la servilité ; à Dieu ne plaise. On peut conserver l'indépendance de ses opinions et de son caractère, en retranchant l'opposition hostile. Quand, pour attaquer les gouvernements, il n'y a plus d'autres ressources que les intrigues ou les conspirations, les unes et les autres m'inspirent une égale répugnance.

C'était, au reste, la doctrine de mon père et du chancelier Pasquier, et j'agis en cela, comme je voudrais faire toujours, d'après les enseignements que j'ai reçus d'eux.

L'année 1862 m'a été bien funeste. Elle m'a enlevé mon meilleur ami, le chancelier Pasquier, et, moins de trois mois après, mon frère unique, le marquis d'Osmond.

Cette double perte m'a laissée sans appui de cœur et d'esprit, et sans consolations. La faiblesse de ma santé ne m'avait pas préparée à la pensée de survivre à ceux qui m'étaient chers, et pourtant mon grand âge m'a fait laisser derrière moi bien des générations.

La vie ne me présente plus qu'un aspect sombre et monotone. Je tâche de ne point témoigner d'humeur aux autres et de me résigner sans murmure aux volontés de Dieu. Mon ennui n'en est pas moins profond.

La cessation forcée de commerces si chers et si doux et de correspondances quotidiennes, qui donnaient un certain intérêt aux événements du jour, m'a rejetée dans les souvenirs du temps jadis, et, afin de tromper l'oisiveté du présent, j'ai repris ma plume, abandonnée depuis bien des années, pour retracer les derniers moments de madame Adélaïde et ceux de la monarchie de Juillet. Je la pose aujourd'hui et pour toujours.

Mon existence est devenue trop terne et je suis trop désintéressée de ce qui se passe dans le monde pour avoir rien à raconter désormais.

CORRESPONDANCE DE LA COMTESSE DE BOIGNE

LETTRES
ADRESSÉES PAR LA COMTESSE DE BOIGNE
AU MARQUIS, À LA MARQUISE
ET À RAINULPHE D'OSMOND
(12 NOVEMBRE 1799-30 MAI 1800)^[1]

Ingatston, tuesday à 9 h.
[12 novembre 1799.]

Déjà vingt-quatre mille me séparent de vous, oh ! mes excellents amis, et, chaque jour, cette cruelle distance va s'accroître de plus en plus. Cette idée me désespère : en vain, je cherche à la chasser ; elle me poursuit et m'accable. Pourquoi, cher papa, t'es-tu séparé de ton Adèle plus *tôt* qu'un absurde et barbare devoir ne le commandait ? *is it kind* ? — L'échantillon que j'ai de mon voyage répond à ce que j'en attends. Depuis Londres jusqu'ici cependant, mon compagnon et moi avons gardé un morne silence et, depuis ce temps, il ne s'est passé que des formules de politesse. — Grace au bonheur qui m'accompagne toujours, un des chevaux de ma voiture s'est abattu en sortant de Londres et s'est estropié de manière à ne pouvoir plus aller. Après un arrêt d'une heure, on s'est décidé à le remplacer par celui de John et nous avons continué notre triste route. Si quelque chose avait pu m'amuser c'eût été la terreur de mon compagnon pendant l'heure qui a précédé notre arrivée dans cet endroit que nous n'avons atteint qu'à six heures. — Adieu, chers amis ; je réunis la maisonnée pour l'embrasser comme je l'aime. — Parlez-moi en détail de cette pauvre madame O'Connell. — Mes yeux me font un mal horrible ; je n'en puis plus. Adieu.

Yarmouth, mercredi 13.

Monsieur de Boigne est encore indécis sur le *packet boat* qui doit nous transporter de l'autre côté de l'eau. Il paraît que la *Princesse Royale* est un des petits *packets* qui, pendant la paix, font le trajet de Douvres à Calais, et, dans ce moment ici, le *Prince d'Orange* et le *Dolphin* sont à Yarmouth. Monsieur de B. préférerait un de ces derniers qui sont du double plus grands, mais nos voitures sont déjà à bord de la *Princesse Royale*, de manière qu'il faudra nous séparer, ce qui a toujours beaucoup d'inconvénients et, de plus, il faudra payer double passage. J'opinerais presque pour nous en tenir au premier parti. Il n'y a pas plus de danger à courir dans un petit *packet* que dans un grand ; et je suis trop malade pour qu'un peu plus ou un peu moins de commodité fasse une grande différence : Enfin monsieur de B. attend à chaque instant monsieur Hint, capitaine du *Dolphin*, et j'imagine qu'alors notre sort sera décidé. Au surplus, je prends tout cela avec une grande philosophie, et j'attends la décision avec une grande patience. — Monsieur de B. a trouvé ici hier au soir un monsieur Charlée qui arrive de Suisse avec sa famille ; il s'est embarqué à Cuxhaven mardi matin, et n'est arrivé à Yarmouth qu'hier au soir ; il a dit au général que les chemins d'Allemagne étaient presque impassables, que les auberges étaient tellement mauvaises que celle-ci lui paraissait un palais, qu'enfin il avait trouvé impossible de faire plus de dix-huit milles par jour, bien qu'il partît au point du jour et qu'il ne s'arrêtât qu'à la nuit. Voilà d'agréables détails pour moi. Ce monsieur Charlée avait conseillé à monsieur de B. d'aller par eau de Cuxhaven à Hambourg, mais le capitaine Hint, qui sort d'ici (et qui a été à l'office avec monsieur de Boigne arranger nos affaires), m'a bien recommandé de n'en rien faire et m'a dit que lady Webb, par exemple, avait passé deux nuits excessivement orageuses dans un bateau ouvert au milieu de l'Elbe.

Hier au soir, tous les officiers arrivés depuis peu de l'Helder ont dîné ici, et, selon la coutume, se sont tous enivrés. Ils ont cassé les fenêtres, battu les waiters, défendu tous les escaliers qu'ils avaient nommés « chemins couverts » et dont ils barraient le passage ; enfin, pendant quelques heures, nous nous sommes trouvés, comme dans une mêlée. Quelques bouteilles de plus et la présence de l'officier commandant, qui a fait mettre plusieurs de ces messieurs aux arrêts ont fait cesser le vacarme, pas assez cependant pour qu'il n'ait pas fait de bruit toute la nuit de manière à empêcher que

j'eusse le moindre repos. Heureusement que tout le régiment s'est mis en marche ce matin et que nous en sommes débarrassés. — La grande nouvelle me fait bien plaisir, mais, comme papa, je mets celle du courrier en quarantaine ; nous n'en aurons la confirmation que demain car, aujourd'hui, il n'y a point de lettre de Londres. — Vous ne me dites pas, ma chère maman, si vous avez craché du sang ; j'espère que ce silence est de bon augure. — Croyez-vous m'étonner par ce que vous me mandez de madame de Crussol ? Ne sais-je pas bien que l'injustice est la vertu dominante de ces dames. Je suis bien plus fâchée du bavardage de monsieur de Montaigne qui expose notre intéressante amie à apprendre un malheur, qui n'existe peut-être pas, d'une manière si dangereuse pour elle.

Adieu, chère maman. — Papa, vous occupez tous les instants de ma vie. — Je remercie l'abbé de son souvenir. — Si vous voyez les lady Hamilton's *give them my very best love*. — J'ignore si nous passons à bord du *Dolphin*, mais je le crois : en ce cas, nous ne partirons que jeudi au plutôt.

Merci, mon cher Rainulphe, de ton petit mot qui m'a prouvé que tu pensais à ta pauvre sœur qui est bien occupée de toi, je t'assure. La vie que je mène à présent est trop monotone pour que j'aie grand chose à te dire, mais, quand j'aurai vu quelque chose d'intéressant, tu peux compter que je t'en rendrai compte. Maintenant, je me borne à t'embrasser bien tendrement. Adieu, mon ami.

Sanmeendham, jeudi
[14 novembre].

Je ne vous ai pas écrit hier, chère maman, parce que nous nous sommes arrêtés à Coppoch, auberge isolée qui est à douze milles d'aucun post office. — J'ignore si nous arriverons ce soir à Yarmouth ; je ne le crois même pas, le manque de chevaux nous retenant ici pour Dieu sait combien de temps. J'ai été bien malade hier au soir, mais je suis mieux, quoique faible et souffrante. En me séparant de vous, on m'a porté un coup dont je serai bien longtemps à me remettre. Enfin... papa, tu as beau me prêcher la soumission et la résignation, jamais, non, jamais je ne m'accoutumerai à un si grand malheur. — Dans l'état où je suis, tant au physique qu'au moral, un

beau paysage n'a aucun effet sur moi, mais il me semble que la campagne que j'ai traversée serait magnifique s'il y avait plus de feuilles et moins de brouillard. — La cruelle situation de notre pauvre amie m'occupe plus que je ne saurais dire. Je voudrais la savoir accablée de son malheur : le temps, dit-on, soulagerait peut-être sa douleur. — J'espère trouver de vos nouvelles à Yarmouth. Chère maman, du courage ; j'ai besoin de savoir que vous en avez. — La journée est triste, mais bien moins que mon cœur : il se brise quand je pense au temps qui s'écoulera avant que je vous embrasse tous. — Adieu, je vais tâcher d'avaler un bouillon. Aimez-moi toujours, mes excellents amis, et pensez que votre Adèle est toujours à vos genoux, adorant tant de vertus si mal récompensées.

Lowestoft, vendredi,
[15 novembre].

Nous n'avons pu quitter Sanmeendham que ce matin, ma chère maman, et je vous écris dans une petite ville, à dix milles de Yarmouth, parce que, sans cela, ma lettre ne pourrait poster que demain. — Il n'y a pas de feu, et j'ai si froid qu'à peine je peux tenir ma plume. — La vue de la mer vient de me faire un mal au cœur horrible. J'avoue que cela n'est pas trop raisonnable. Demain, je vous manderai les détails relatifs à notre embarcation que je redoute excessivement, car je ne me sens pas le *cœur au ventre*, comme dit papa. — J'espère apprendre ce soir que vous avez supporté la cruelle scène de mardi avec votre courage accoutumé. — Le pays que nous avons traversé jusqu'à présent est superbe ; il y a une quantité énorme de *seats*, dont quelques-uns dans un très grand genre. — Dites mille choses au bon abbé ; j'embrasse père, mère et frère. — Adieu, je ne peux plus tenir au froid qui me gèle d'autant plus qu'avec la prétention d'allumer un feu de charbon mouillé dans une cheminée, on a été obligé d'ouvrir portes et fenêtres. — Adieu, mes bons amis.

Yarmouth, samedi

[16 novembre].

Merci, mon cher papa, de vos trois lettres que j'ai reçues toutes en même temps. Monsieur de Boigne m'a dit, d'après les questions que je lui ai faites de votre part, que son intention était d'aller d'Hambourg à Copenhague, à Berlin, à Dresde, à Vienne, à Munich et, de là, revenir en Angleterre, ou bien, dit-il, si la route du Holstein est par trop mauvaise, il n'ira à Copenhague qu'à son retour de Vienne. Mais j'imagine bien que cela ne sera pas, puisqu'il est notoire que les chemins sont infiniment plus mauvais au printemps que dans aucune autre saison de l'année. Vous voyez, d'après cela, que les sots caquets de la ménagerie ne sont pas avoués, au moins par monsieur de Boigne. — Ce que vous me dites de l'état de maman m'alarme infiniment ; heureusement, un petit mot de sa main est venu me rassurer un peu. Remerciez la de penser à moi de la manière qui peut me rendre le moins malheureuse ; demandez lui, au nom de notre tendresse, de continuer les soins qu'elle a la bonté de prendre d'elle pour nous, et dites lui bien que son enfant, triste et malheureuse, n'aspire qu'au bonheur de se jeter à ses pieds et qu'elle ne supporte une misérable existence que dans l'espoir flatteur qu'un moment si doux la récompensera de tant de maux.

Comment peux-tu croire nécessaire, cher papa, de me recommander de t'écrire souvent et de ne perdre aucune occasion de te donner de mes nouvelles ? Hélas ! n'est-ce pas mon plus doux plaisir que de chercher à rapprocher la distance qui nous sépare en vous entretenant de ma tendresse, de mon respect, de mon admiration pour vos vertus ? Mais, mon père, j'en sens bien le vide et on a beau dire que les lettres charment l'absence, je n'en crois rien : elles peuvent, tout au plus, la rendre moins dure, mais c'est là tout. Mon billet daté de Sanmeendham a dû vous instruire de la raison pour laquelle vous n'avez pas entendu parler de moi jeudi ; à propos de cela, je crains bien que la poste ne quitte pas Yarmouth aujourd'hui ; alors vous ne recevrez cette lettre que quand j'aurai quitté cette île qui renferme... Il me paraît décidé que nous mettons à la voile demain, si le temps le permet. Au surplus, le capitaine Hammond (de la *Princesse Royale*) doit venir parler à monsieur de Boigne ce matin ; ainsi, nous saurons mieux alors ce à quoi nous sommes destinés. On dit que le vent est contre nous. Ainsi, je voudrais que vous continuiez à m'écrire à Yarmouth, *to the care of Mess^{rs} Gurney and Turner, bankers*, jusqu'à ce que vous me sachiez positivement

embarquée. Après quoi, je voudrais que vous m'adressassiez vos lettres chez MM. *Berenberg, Goplot and Co, merchants, Hamburgh*, et que vous les envoyassiez à la banque de Stratford place. S'il vient des lettres pour moi à Portland place, je vous prie, cher papa, de me les faire parvenir par la même voie. — Auriez-vous la bonté de dire à George de payer à Pérignon un petit mémoire que j'ai oublié et de faire porter chez madame Le Vassor le petit piano qui est dans la salle à manger ? — Yarmouth est, selon moi, la plus vilaine ville que j'ai jamais vue : il fait si horriblement crotté que je n'ai pas le courage de sortir, quoique nous soyons dans une bien vilaine auberge et bien incommodément, assurément. — Il y a ici seize mille russes blessés : j'en ai vu quelques-uns qui paraissent de beaux hommes mais bien mal tenus. — Nous avons rencontré sur la route un bon nombre de nos anciens amis de Ramsgate. — Adieu, cher papa, je ne fermerai ma lettre que demain puisqu'aujourd'hui elle ne partirait pas, et j'imagine qu'alors je pourrai vous dire le quand et le comment de notre embarcation, car monsieur de B. attend encore le capitaine Hammond. C'est avec la tendresse la plus vive que j'embrasse tous vous autres que j'aime plus que moi-même. — Je ne cachetterai ma lettre que demain matin : ainsi, si vous la recevez, ce sera la preuve que je suis embarquée.

Dimanche matin,
[17 novembre].

Hier, à trois heures, monsieur Hammond, après bien des difficultés fondées sur ce que monsieur Hunter, *things messenger*, devant passer sur son bord, il ne lui était pas permis de prendre des voitures ni aucun bagage qui pût le retarder, est venu nous dire qu'il voulait bien nous emmener à condition que nous serions prêts à mettre la voile à neuf heures ce matin. D'après cela, je vous avais écrit une grande lettre hier au soir que je supprime comme au moins inutile parce que, le vent s'étant opposé à cet arrangement, Dieu sait le temps que nous resterons ici. Pazienza ! ce n'est pas qu'une fois décidé il me semble que le plus tôt est le mieux : nos voitures sont embarquées et il faut que nous nous tenions prêts à partir au premier signal, fût-ce au milieu de la nuit parce que la présence de

monsieur Hunter empêche d'attendre qui que ce soit quand le vent [favorise]. On dit que ce *packet boat* n'est qu'à un mât et paraît fort petit ; néanmoins, la propriété de la seconde cabine pour le passage coûte vingt-cinq guinées, ce qui me paraît bien cher. En outre, on paie deux guinées pour chaque *man servant* et une guinée par tête pour la nourriture. Un passage ordinaire coûte trois guinées par tête. Il est vrai que, pour me consoler, le capitaine m'a assuré qu'on était souvent trois jours en mer et, quand monsieur de B. lui a proposé, en plaisantant, de s'engager à me remettre à Cuxhaven en trois jours, il a répondu qu'il ferait de son mieux, mais que, dans cette saison, *nothing was more unlikely*. Enfin, puisque le sort en est jeté, peu importe ; ce n'est pas, je l'avoue, que l'idée de ce maudit mal de mer si fatigant, si accablant, ne me déplaie infiniment, mais il faut bien en passer par là. Ce matin, j'ai vu arriver sur la place du Marché, où est située l'Angel Inn que nous habitons, le 35^e régiment qui venait de débarquer. Pendant qu'on leur distribuait les billets de logement, la mine qu'ils faisaient n'était pas propre à me rassurer sur le supplice que je vais endurer ; car je vous assure qu'ils avaient l'air bien mal à leur aise. — Vous continuerez à m'écrire ici, cher papa, jusqu'à ce que vous me sachiez positivement embarquée, car nous pouvons partir dans huit jours comme demain. — J'espère savoir aujourd'hui par votre lettre ce qu'il y a de nouveau pour la France ; je voudrais bien, assurément, voir le roi sur le trône, mais, égoïstement parlant, j'aimerais encore mieux voir dépeupler le royaume de Manchester. Peut-être que, lorsque tous les habitants seront dispersés sur un plus vaste territoire, ils seraient moins à même de se déchirer les uns les autres. — Dites à monsieur l'évêque de Moulins que j'espère qu'il n'a pas oublié la petite Adèle qu'il comblait tant à Rome et qui se souvient parfaitement qu'il l'amusait beaucoup (éloge assurément très flatteur) et qu'il racontait le plus gaiement possible de bien jolies histoires. S'il se rappelle tout cela, dites-lui combien je suis fâchée d'avoir quitté Londres sans avoir l'honneur de le voir. — Édouard compte-t-il m'envoyer des lettres pour Vienne ? Dites-lui bien des amitiés de ma part ainsi qu'à Émilie. — Parlez-moi souvent et en détail de nos amis de Brompton et rappelez-moi bien tendrement à leur souvenir. — Je calcule que je n'aurai pas de lettre demain, mais vous en recevrez une de moi. —

On a prêté une somme quelconque qui rapporte une rente viagère de £ 1000 à un sir Horatio Mann. Cela suffit. — Adieu.

Yarmouth, mardi 19.

Encore à Yarmouth, ma chère maman, et à mon grand regret, car le séjour en est excessivement désagréable et, à tant faire que d'être éloignée de vous, j'aimerais mieux continuer une route qui, dit-on, doit m'en rapprocher. — Monsieur de B. s'est décidé à passer sur la *Princesse Royale* ; nous y serons bien moins commodément que sur le *Dolphin*, mais peu importe ; ce qui me déplaît beaucoup est que, probablement, je joindrai au mal de mer d'autres inconvénients dont la peur m'avait déjà fait retarder ce cruel voyage, enfin... il est écrit que tout pour moi tournera le plus désagréablement possible. — On assure que ce vent d'est n'est pas du tout *inclined to change* ; ainsi, peut-être serons-nous retenus ici quinze jours de plus. Depuis mon arrivée à Yarmouth, je ne suis sortie qu'une fois pendant un quart d'heure ; j'ai été jusqu'à la jetée qui est en bois et fort laide. Le froid m'a forcée de rentrer et onques depuis je n'ai mis le nez dehors. La chambre que nous habitons, quoique située sur le devant de la maison, est d'une tristesse affreuse parce qu'il y a un grand balcon qui règne tout de long de l'auberge et dont le parapet est beaucoup plus haut que moi, ce qui rend la chambre obscure et nous prive même de l'amusement de regarder par la fenêtre, ce qui, pour nous, serait une ressource, je vous assure, car la pluie et la crotte sont trop abondantes pour permettre la promenade. Vous pouvez juger d'après cela de la gaieté de notre situation que je tâche de supporter avec le moins d'ennui possible. Pour ajouter à mon plaisir, on a eu le soin, samedi soir, de porter tous mes livres à bord, de manière que je suis privée du seul amusement qui me reste, quoique l'extrême mal que me font mes yeux ne me permette pas d'en profiter beaucoup. Du reste, je me porte passablement bien quoique ma mine, assurément, ne prévienne pas en ma faveur.

Aujourd'hui, j'attends une lettre avec impatience ; elle m'apportera de nouveaux témoignages de sentiments si nécessaires à mon existence et qui, seuls, la rendent supportable. Vous l'avez exigé, chère maman ; oui, je

travaillerais à ma conservation ; je ne crains rien pour elle ; mais je crains bien que les habitants de votre ville n'aient formé un plan contre ma réputation et vous savez que rien ne leur coûte pour parvenir à leur but. La confiance que vous avez eue en moi, soyez-en sûrs, mes adorés amis, ne sera pas démentie, mais je suis bien jeune et n'est-il pas possible que, malgré que le malheur m'ait donné une funeste expérience, l'on parvienne, en m'entourant de pièges, à donner à mes actions un vernis qu'elles ne mériteront pas ? Cette idée me fait frémir, mais cette crainte n'est-elle pas légitime quand mon protecteur naturel avoue lui-même qu'il désire ma perte ?...

Mais pourquoi accroître votre tristesse et vous faire partager celle qui dessèche mon cœur ? Ah ! non, tant qu'il battra, le respect, l'amour filial le rempliront tout entier. — Adieu, mes amis, soyez sûrs qu'en quelque lieu que la fortune me pousse il bat en unisson des vôtres. Adieu.

Yarmouth, ce mercredi 20.

Vous me recommandez de m'occuper, cher papa. Ma lettre d'hier vous aura répondu sur l'agréable manière dont je passe mon temps ; je me suis néanmoins approprié une vieille grammaire allemande appartenant à mon laquais, dans laquelle je fourrage sans y rien comprendre, car elle est en caractères allemands que je ne déchiffre pas facilement. J'aimerais beaucoup à pouvoir baragouiner la langue du pays où je vais : c'est un grand agrément et j'en ai souvent senti la nécessité ici et en Italie ; je crois cependant qu'en parlant français l'Allemagne est le pays du monde où l'on a le moins besoin de savoir la langue du pays ; néanmoins, je compte ne rien épargner pour parvenir à m'expliquer en allemand ; ainsi, attendez-vous quand nous nous rejoindrons à m'entendre jaboter une langue de plus.

Qui est cet abbé de Chousi ? Son nom ne m'est pas inconnu ; est-ce un habitant de Londres, et son histoire se raconte-t-elle sérieusement ? J'imagine que tout le monde fait son paquet ; il me paraît pourtant que la portée de la nouvelle qui parlait du courrier envoyé à Louis XVIII et de la détermination qu'avait prise Buonaparte de rétablir la monarchie s'est terriblement évaporée. Je ne doute pas que, samedi, votre recommandation

de la mettre en quarantaine n'eût été regardée comme un crime de lèse-émigration. J'avoue que je ne peux pas penser sans aigreur à nos vilaines femmes de Londres ; vous m'assurez, cher papa, que je ne les hais pas. Mais, pour madame de M..., elle m'inspire en entier ce vilain sentiment, comme vous l'appellez. J'en suis bien fâchée mais je ne suis pas meilleure que cela.

Le vent, comme vous voyez, ne change pas du tout. On dit que le *packet* sur lequel nous passons est très mauvais, c'est-à-dire pour la commodité, car on assure que c'est un excellent voilier. À la vérité, c'est le capitaine qui m'a dit cela et chacun doit naturellement faire valoir sa marchandise. — Encore un bâtiment de perdu : une frégate hollandaise avec deux cents cinquante hommes du 35^e à bord ; dix-sept soldats et un officier se sont sauvés du naufrage ; tout le reste, ainsi que l'équipage, a été perdu. On a retrouvé le corps d'une malheureuse femme hollandaise, mère de quatre petits enfants, qui, dans le moment du naufrage, les a pris dans ses bras de manière qu'elle les tenait encore quand la vague les a poussés sur le sable. Cela fait mal. — Monsieur de B. a vu débarquer des russes ce matin, et voici comment on y procède. On approche une chaloupe du bâtiment qui contient les malades et les blessés (car ce sont les seuls qu'on amène ici) : on y jette à la fois deux ou trois de ces malheureux du haut du bord ; quand le bateau est comble, on l'amène au pied de l'échelle, on met une corde autour de leurs corps et on les hisse le long des marches de l'escalier ; arrivés à la hauteur de la jetée, deux hommes les jettent un peu plus loin afin qu'ils ne gênent pas l'arrivée des autres. Il est vrai qu'en s'éloignant de cet affreux spectacle (car les malheureux, déchirés, par les marches de l'escalier, arrivaient tout en sang) M. de B. a entendu dire à un officier que la ville était pleine et qu'il fallait les rembarquer ou les laisser là ; quelle affreuse chose que la guerre ! Quand un russe meurt, on le met sur une planche de sapin et, s'il y a de ses camarades qui soient en état de creuser un trou, on le fourre dedans, sinon on le jette à la mer... J'ai vu, l'autre jour, un fils de sir C. Grey que des matelots portaient dans un hamac : ce malheureux jeune homme a les deux jambes cassées et il est depuis neuf semaines sur un transport ; on l'a traîné de porte en porte pendant plus d'une heure sans que personne eût pensé à lui procurer une chambre ou qu'aucun habitant voulût le recevoir voilà bien aussi des tribulations ! —

Adieu, mes bons amis ; il ne me reste que la place de vous serrer tous trois contre mon cœur.

Yarmouth, jeudi
[21 novembre].

Pardonnez-moi, ma bonne maman ; je suis inquiète et très inquiète du peu que vous écrivez. Je vois trop que, si cela vous était possible, vous aimeriez à causer avec votre Adèle, plus longuement. Je suis bien aise que ce crachement de sang ait cessé, mais cette fièvre dont vous parlez m'alarme beaucoup ; est-elle du même genre que celle que vous eûtes il y a deux ans ? vous m'en parlez bien légèrement et vous savez cependant que l'état de votre santé m'intéresse bien autrement que les *non sense* de société (que je suis, pourtant, charmée de savoir).

Je voudrais te boudier un peu, cher papa, car ta lettre de mardi me gronde bien fort, trop fort, en vérité, pour pauvre moi qui n'ai pas beaucoup de plaisir, que celui de recevoir vos lettres et qui m'y vois traitée comme un chien. Au vrai, papa, que voulez vous que je fasse ? Vous me recommandez de vous fournir des armes pour consoler maman, et vous êtes fâché que je ne vous parle pas de la situation de mon âme !... Je ne sais pas mentir, et à quoi bon vous montrer les blessures de ce misérable cœur que rien ne peut cicatriser, à quoi bon vous dire que je suis au désespoir, et que je m'y laisse aller, etc ?... Hélas, chers et excellents amis, je ne ferais qu'augmenter votre malheur sans diminuer le mien car je serais même privée de vos consolants reproches sur ma faiblesse puisque... je l'avoue, oui, mon cœur est brisé. Quelque horrible que ce voyage m'ait toujours paru, je n'en connaissais pas la moitié des inconvénients.

Fatigué de moi, fatigué de lui-même, il me fait supporter le poids de son ennui qui s'évapore en scènes, tantôt sur mon silence, tantôt sur mes larmes, tantôt sur ma fausseté si je cherche à vaincre l'un et l'autre. Il me fait les menaces les plus effrayantes, m'assure qu'il emploiera tous les moyens possibles pour détruire ma réputation, m'assure que je ne reverrai l'Angleterre que déshonorée ou soumise. Qu'entend-il par-là ? je l'ignore : voilà, mon père, le sort de votre enfant. Vous jugez bien à mon style qu'il

est sorti. Je tremble qu'il ne rentre ; quoiqu'il n'ait encore vu aucune de nos lettres réciproques, il peut le demander d'un moment à l'autre ; ainsi, que votre circonspection ne se démente pas. Vous êtes obéi : j'ai parlé. Je vais cacheter ma lettre au plus vite sans même la relire. — On dit que nous partons aujourd'hui. Si vous n'avez pas de lettre demain, n'en doutez pas. Adieu, mes amis, peut-être... mon cœur saigne. Quel funeste peut-être ! Adieu.

Vendredi [22 novembre].

Nous partons dans la minute, chère maman. Je vous avais écrit une longue lettre hier, qu'on a brûlée, égarée... je ne sais, et je n'ai plus le temps de vous rien dire, si ce n'est que j'ai reçu votre lettre du 6 novembre et que nous partons pour Copenhague par une neige affreuse. Cependant, chère maman, ne vous inquiétez pas si vous ne recevez pas de mes nouvelles. Je suis furieuse que ma lettre soit perdue. — Adieu, je ne puis que vous embrasser tendrement avant de partir ; sans cela nous n'arriverions qu'à la nuit, ce qui serait fort imprudent.

Samedi soir, je ne sais où.

Je ne vous ai pas écrit depuis un siècle, mon cher papa ; mais la pauvre Dadé a été si, si malade ! On dit cependant que nous avons eu un passage unique pour la saison. Dans le fait, sans Bichat qui, toujours pressé, nous a fait embarquer sept heures trop tôt, nous n'aurions été que quarante cinq heures à bord. Tant que nous avons été en mer, je n'ai pas eu un moment de relâche, mais, depuis notre entrée dans l'Elbe, j'ai moins souffert. Arrivée à Cuxhaven, c'est-à-dire à Ritzbüttel, j'ai pris toutes les précautions possibles pour me soulager et, le lendemain, il ne me restait de tous mes maux qu'un corps bien douloureux et un tournement de tête affreux qu'augmente encore la chaleur des poêles allemands dont vous connaissez le désagrément. — Jeudi, nous avons couché à Newhouse et, hier, nous avions la prétention d'arriver à Hadt, mais, après avoir passé treize heures en voiture, nous

avons été obligés de nous arrêter dans un endroit dont j'ai oublié le nom, ayant fait quinze milles anglais. — L'hiver, je crois, nous attendait pour entrer dans le pays d'Hanovre car, depuis hier, il gèle à pierre fendre et toute la campagne est blanche. — J'ignore si vous recevrez un billet daté du grand chemin, que j'ai écrit pendant que les postillons changeaient nos chevaux pour ceux d'un monsieur qui s'est chargé de ma lettre et m'a appris l'horrible nouvelle de la défaite de l'armée de Condé. Quel affreux malheur pour les prisonniers ! car, d'après ce que cet homme m'a dit, il paraît que monsieur Buonaparte ne sera pas plus humain que les autres. — Ce pays-ci ressemble au désert de la Thébàïde et les chemins et les auberges sont les plus détestables que j'aie encore vus. — Adieu, pour le moment, mes amis ; je serai demain à Hambourg où je finirai ma lettre. J'ai trop étudié la girouette pour en espérer de vous ; mais, si je calcule bien, vous devez savoir mon arrivée en Allemagne aujourd'hui ou lundi au plus tard.

Hambourg, dimanche 1^{er} décembre.

Nous voici encore, et cet encore est bien fatigant. — Ce matin, nous avons remonté l'Elbe jusqu'à Harburg qui est à un mille d'Allemagne plus haut que Hambourg ; là, nous nous sommes embarqués et, par un temps de mois de juin, nous avons redescendu la rivière jusqu'à Altona d'où, par terre, nous sommes arrivés ici, il y a environ un quart d'heure. Le coup d'œil que j'ai tant entendu vanter ne m'a paru rien moins que beau : les maisons sont affreuses, le pays plat et démeublé, la charmante Altona me semble un vilain trou et Hambourg est effroyable ; voilà tout ce que m'ont inspiré les nouvelles connaissances que je fais et qui ne servent qu'à me faire regretter tout ce que j'ai perdu. Il est possible que la mauvaise disposition de mon esprit me fasse paraître tout plus désagréable que cela n'est ; mais il me semble que jamais je n'ai autant souffert de fatigue et d'incommodité. Avant-hier, je partageais ma chambre à coucher avec des cochons, des bœufs, des chevaux et, qui pis est, des fumeurs de tabac, etc... — J'ignore encore la conduite que je tiendrai vis-à-vis de la colonie d'Altona. Monsieur de B. a une lettre pour le baron de Breteuil. Ou je ne verrai pas mesdames ses filles, ou, assurément, elles n'auront pas à se plaindre de moi, car je suis déterminée à y mettre toute la coquetterie possible. Je ne doute pas qu'elles ne soient prévenues contre moi, mais je chercherai à détromper ces dames sur la fausse impression qu'on doit leur

avoir donnée. — Adieu, mes bons et chers amis ; ma lettre, dit-on, ne peut partir que mardi. J'espère que maman m'aime assez pour n'être pas inquiète. — Adieu encore. Hélas ! quand vous embrasserai-je ?...

lundi 2

Je n'avais que trop bien calculé ; je n'ai pas de lettre et je serai sur les charbons jusqu'à ce que j'aie des nouvelles de maman à qui je voudrais bien que la lettre que j'écrivis la veille de mon départ de Yarmouth ne fût jamais parvenue : si j'eusse cru qu'il fût aussi prochain, elle ne fût pas partie. — D'après mes réflexions de cette nuit, je me suis décidée à répondre avec empressement aux moindres avances que me feront les françaises ici. Mon séjour, à ce que j'espère, sera trop court pour que cela puisse avoir aucun inconvénient et il vaut autant être vantée qu'honnie ; d'ailleurs, j'ai bien des raisons pour choisir ce parti-là. La lettre au baron est de madame de M. ; j'imagine que j'y suis peinte en vilaine couleur... au surplus, il me semble qu'il doit la connaître et sans doute mettre en quarantaine ce qu'elle avance. Au surplus, il me semble qu'on s'est bien trouvé du plan qu'on a suivi à Londres et, si l'on ne possède pas les suffrages, ce ne sera pas faute de les acheter, et je ne doute pas que cela ne continue à donner des partisans. Il est clair qu'on voudrait être bien pour moi, mais *chassez le naturel, il revient au galop !* et ce que nous avions prévu sur le compte du saxon est arrivé : à bon entendeur, salut ! — J'ai été ce matin me promener sur les remparts, c'est-à-dire je suis montée dans une espèce de coche, assez commode pourtant, dont un froid exécrable m'a forcée à lever toutes les glaces qui, en peu d'instant, ont été complètement gelées, de manière qu'après avoir passé deux heures en voiture je suis rentrée ne connaissant que la doublure du carrosse.

mardi 3

La lettre du 26 que je viens de recevoir m'a rassurée un peu sur votre état, mon excellente maman ; c'est le premier sentiment de joie que j'aie éprouvé en arrivant sur cette terre que j'abhorre. — Oui, ma chère maman, Rainulphe a raison ; je me joins à lui et je le prie de m'associer toujours à ses prières, cher enfant ! — L'histoire que je vous ai contée de ce malheureux jeune Grey, tout ce qu'il souffrait, m'est resté là. Pendant plusieurs jours, il me semblait toujours voir notre enfant en pareil cas ; je ne saurais vous dire combien j'en ai eu l'esprit frappé ! tant il est vrai que des

dispositions internes dépendent la manière de voir les choses ; dans un autre temps peut-être, à peine l'aurais-je remarqué. — Monsieur de B. — continue à chercher à être bien avec moi, quoique ce que je vous ai dit dans la première feuille lui donne beaucoup d'humeur, d'autant plus qu'il est forcé à supporter bien des choses qui, en Angleterre, n'auraient pas eu lieu. Du reste, au fond, nous sommes toujours à peu près de même, mal ensemble sans scène. — Il m'a dit hier que son intention avait été de m'attaquer en divorce sur le compte de W.-M., et qu'une femme de la société déguisée en femme du peuple l'avait fait venir trois fois chez le marchand de fromage qui demeure en face du n° 11 dans Beaumont street, que, là, elle l'avait fait enivrer et lui avait fait dire devant cinq témoins des choses fort extra-ordinaires : monsieur den^oB. possède, à ce qu'il dit, le détail de ce bizarre procédé. Si vous pouvez découvrir quelque chose là dessus, cela ne peut pas avoir d'inconvénients. — J'ai été hier à la Comédie ; on donnait *Tartuffe* ; quoique les acteurs soient détestables, cela m'a fort amusée ; que de finesse, que de grâce, quelles fines et bonnes plaisanteries ; je crois que j'y retournerai ce soir ; cela vaut mieux, je trouve, que la plupart des amusements et, d'ailleurs, je n'en ai pas d'autres. — Monsieur de Boigne me paraît avoir l'intention de prendre un *lodging* à Altona ; alors j'imagine que nous serons dans l'émigration jusqu'au col. — Que je plains notre pauvre amie ! je conçois bien que monsieur O. doit souffrir d'avoir à dissimuler un chagrin aussi légitime, mais aussi il serait cruel de donner une pareille nouvelle à cette intéressante femme avant qu'elle fût confirmée. Parlez de moi à tous les gens qui ont la bonté de s'y intéresser. — Adieu, maman ; je vous quitte pour écrire au vieil évêque et à cette pauvre Dorothée dont je viens de recevoir une lettre bien triste ; je vais l'engager à vous communiquer les causes de son chagrin et, quand elle sera à Londres, je vous engage à la traiter avec bonté : ne peut-il donc y avoir de bonheur en ce monde ? Aurez-vous la bonté de dire à George de s'arranger avec John pour payer la pension de Céva ? Au moment de mon départ de Londres, je n'ai pas pensé à la pauvre bête. Je veux qu'elle reste avec le cocher. — Adieu, mes adorés amis ; je vous quitte, mais, demain, je recommencerai mon bavardage. Ne soyez pas inquiets si vous n'avez pas de lettres, mais accusez tout l'univers plutôt que la négligence de votre Adèle.

Hambourg, jeudi 5 décembre.

Je ne vous ai point écrit hier, ma chère maman, parce que j'ai passé la plus grande partie de la matinée à écrire à mon oncle et à la comtesse Louise de Werthern, à qui j'ai simplement fait part de mon arrivée en Allemagne, en leur parlant du chagrin que ce voyage me cause et de la consolation que j'attends de trouver en eux des gens qui savent vous apprécier, et auxquels je pourrai parler de tout ce que j'ai perdu, etc... Avec quelques amitiés et quelques compliments, c'est là toute ma lettre. — Maintenant, je vais vous mettre au fait de ma situation actuelle, de ce que j'ai fait, de ce que je compte faire, car je sais bien par moi-même qu'il n'y a pas de si petit détail qui n'intéresse quand il regarde ce qu'on aime. Monsieur de Boigne est fort indécis ; il ne sait pas s'il passera les quinze jours qu'il compte rester ici, à Hambourg ou à Altona. Comme cela m'est également désagréable, je le laisse faire à son goût. J'ai été tous les soirs à la Comédie Française, où j'ai entendu chanter dans *Les Prétendus* une mademoiselle Guenêt dont je suis charmée. Je n'ai pas rencontré de plus belle voix, ni de manière de chanter plus simple et plus finie ; enfin, j'en suis dans l'enthousiasme. Un monsieur dont je ne sais pas le nom, mais qui connaît le général et qui est fort obligeant, a été chez elle de ma part, et elle m'a fait dire qu'elle serait à mes ordres ; ainsi je cherche à louer un piano-forte, et aussitôt que j'en aurai un, j'espère faire de la musique avec mademoiselle Guenêt. J'ignore si elle chante l'italien ; je le crois, d'après son excellente manière. Elle ne s'accompagne pas, mais je la chargerai de me trouver un accompagnateur ; l'espoir de chanter avec elle est la seule raison qui me fait préférer Hambourg à Altona, mais j'imagine qu'en lui envoyant ma voiture ; elle viendra me trouver où je serai, d'autant plus que je ne compte l'avoir que le matin, et en forme de leçons. La Comédie Française m'amuse beaucoup ; on a donné deux petits opéras-comiques, dont la musique est vraiment charmante ; ce sont *Les Prétendus* et *l'Ami de la Maison*. Il n'y a que mademoiselle Guenêt qui sache chanter, mais tous les acteurs savent leurs parties, vont en mesure, ont même de l'ensemble et la voix juste, de sorte que, s'ils n'ajoutent rien au charme de la musique, au moins ils ne la gâtent pas. Hier, j'étais dans une loge à côté de celle de l'envoyé de Russie où était le duc d'Havré : il m'a fait mille politesses auxquelles j'ai répondu de mon mieux ; il a eu l'air fort étonné de me voir, et m'a dit qu'il n'avait pas osé me saluer craignant que je ne voulusse

garder l'incognito d'après... Comme je n'ai pas voulu le comprendre, je l'ai assuré que je n'étais pas un personnage assez important pour avoir aucune prétention à l'incognito, et la conversation en est restée là. — Vous savez, chère maman, que le marquis de Montmorency m'avait chargée d'un paquet pour madame de Vaudémont. Depuis trois jours, je faisais en vain toutes les perquisitions possibles pour savoir où elle demeurait ; enfin, hier, John que je venais d'envoyer à Altona pour s'en informer, me rendait compte de sa commission, lorsqu'un grand monsieur est venu me dire que madame la princesse de Lorraine était en voiture, qu'elle était bien fâchée que l'heure ne lui permît pas de descendre pour venir me remercier de lui avoir apporté un paquet, car, logeant à la campagne, elle craignait de trouver les portes de la ville fermées, etc. J'ai répondu sur le même ton ; monsieur de Boigne est descendu lui porter son paquet ; elle lui a dit qu'elle comptait passer chez moi vendredi, c'est-à-dire demain. D'après cela, vous imaginez bien que, dès aujourd'hui, j'irai lui présenter mes hommages ; je n'aurais pas osé aller chez elle de but en blanc ; mais, après la démarche qu'elle a faite, je crois que je ne peux lui montrer trop de respect et d'attentions. Je crois, au moins, que papa m'eût dit « vas-y » ; et il sait bien ce qu'il m'a promis le jour de mon départ, si j'étais sage et si j'écoutais bien tout ce qu'il me disait pendant mon absence. Au surplus, cette visite me déplait beaucoup et d'autant plus que madame de Lorraine est à Ham, village et peut-être maison qu'habite aussi madame de Matignon. Il est inutile d'après cela de vous expliquer le désagrément que j'en attends. Je vous en rendrai compte à mon retour ou demain matin. Vous voilà, ma chère maman, parfaitement instruite de tout ce que je fais. — On dit qu'il faut que je parte à cause des portes qui se ferment à trois heures et demie. Vous savez si vous êtes aimée de votre Adèle.

Vendredi, 6 décembre.

Ma visite s'est passée mieux que je ne l'espérais. Madame de Lorraine est en ce moment chez un anglais, un colonel Wood ; c'est là qu'elle nous a reçus. Il ne s'est rien passé d'intéressant dans la conversation qui n'a roulé que sur les lieux communs et qui n'a été marquée que par beaucoup de politesse de part et d'autre. Madame de Lorraine doit venir ce matin chez moi, où je l'attends. — Monsieur de Boigne s'est enfin décidé pour Altona où nous allons dès aujourd'hui. Peu m'importe le lieu que j'habite

maintenant. J'espérais cependant ne rester dans la contrée que trois ou quatre jours et il paraît que je suis destinée à y passer trois semaines. Les détails que l'on nous donne sur la route que nous allons entreprendre sont véritablement effrayants. Nous mettrons au moins quinze jours pour nous rendre à Copenhague, et souvent on est ballotté pendant deux ou trois jours dans un bateau ouvert pour passer le grand Belt. Du reste, on ne trouve pas même de pain dans les auberges. Cependant, j'attends avec impatience le moment de commencer ce voyage, s'il est vrai que ce chemin doive me rapprocher de Londres. — Le duc d'Havré est venu chez moi hier et m'a dit qu'il espérait me faire faire connaissance avec ses filles. Or, j'ignore absolument qui sont ces dames, mais j'imagine que je le découvrirai avant que vous ayiez le temps de me le mander. — Lady Webb est encore ici ; j'imagine que nous n'aurons pas beaucoup de rapports ensemble ; au surplus, ce sera comme elle voudra. — Mademoiselle de Viguier se marie la semaine prochaine ; elle épouse le consul d'Angleterre ; on dit que c'est un assez bon parti. — *À la maison*, tout est dans l'ordre accoutumé, si ce n'est les extrêmes tendresses que l'on fait à Anne. Je cherche en vain à en découvrir le motif ; elle croit que c'est dans l'espoir de m'inspirer le sentiment dont on est si cruellement tourmenté. Cet accès de bonté a commencé à bord du bateau où j'ai fait quelques plaisanteries sur les services qu'il lui avait rendus pendant qu'elle était malade, car elles l'étaient, toutes les deux, et *nul mortel* n'osait approcher, du *sanctuaire* où je vomissais !... On n'a pas remis au baron la lettre de la divine, à laquelle je vois qu'on n'a pas écrit depuis son départ de Londres. Ce long séjour à Hambourg m'avait d'abord alarmée ; mais je cherche à me persuader que c'est à tort. Si vous pouvez vous procurer des éclaircissements sur la bizarre histoire dont je vous ai parlé, j'en serai charmée. Il est possible que ce ne soit qu'une fable inventée pour me tourmenter. — J'attends des lettres avec bien de l'impatience et j'espère en avoir aujourd'hui ou demain. Ma santé est passablement bonne ; je mange, je dors, mais je ne pense pas vaincre le ver rongeur qui me dévore, et mes rêves surtout me tournent la tête ; je sais bien que c'est une bêtise, mais ils m'affligent à un point ridicule et je mets souvent plusieurs heures à triompher de l'impression qu'ils me laissent. Je sais bien que je n'ai pas besoin de rêves pour être malheureuse, mais c'est plus fort que moi : — Adieu, mes bons amis ; je réunis père, mère et frère pour leur faire mille caresses. Amitiés au bon abbé.

Altona, 8 décembre.

Voilà votre lettre du 29, ma bonne maman, remplie de tendresse comme à l'ordinaire et, comme à l'ordinaire encore, de bons conseils. Non, ma chère maman, quand j'ai demandé à Rainulphe de faire oublier sa sœur, je comptais bien qu'il n'en serait rien ; sans cela, je me fusse bien gardée de faire pareille requête ; elle serait bien trop cruelle pour mon cœur qui ne vit que par vous et pour vous. Vous me recommandez la patience et le courage : sur mon honneur, je crois que vous seriez contente de moi ; je pousse l'un et l'autre au plus haut degré de perfection ; je pourrais vous en citer mille exemples, mais ce serait trop long. Je végète ici depuis deux jours, et, si monsieur de Boigne était aussi ennuyé de ce séjour que moi, nous n'y resterions pas longtemps. Ce n'est pas qu'il ne me déplaie aussi peu qu'un autre, mais, en dépit de la neige et de la gelée, je meurs d'envie d'être sur la grande route de Copenhague, et je vous assure que, ce n'est pas pour *y arriver*. — Je n'imagine pas pourquoi vous vous êtes figuré que nous avions eu un très long passage. Au surplus, j'en suis bien aise, parce que vous avez reçu de mes nouvelles longtemps avant d'en attendre et cela vaut mieux que plusieurs jours d'inquiétude. Celle que j'avais pour ma réputation est beaucoup moins vive depuis que je vois qu'on a pris à tâche de me l'inspirer. À chaque instant, je vois percer les célèbres paroles : « Elle n'est sensible qu'à l'honneur, il fallait l'accabler ». Comme je connais l'auteur, elles ne m'accablent pas beaucoup, et je défie la cabale infernale et tous ses entours, à laquelle mon modérantisme donne bien du fil à retordre. D'ailleurs, je commence à espérer qu'un jour ou l'autre la vertu l'emportera sur le vice et que le dénouement sera pour nous. Ainsi, chère, maman, prenez courage et ne craignez rien pour moi qui suis devenue, quoique assez maussade, une beaucoup plus puissante dame qu'à Portland place. Ce n'est pas qu'on ne morde son frein, mais on a besoin de ses « bonnes » pour pouvoir le rompre ; au reste, comme je ne veux pas en profiter, je ne fais pas semblant de m'apercevoir de ce changement.

Quant à toi, cher papa, il faut que je t'avoue que ta figure de rhétorique m'a paru médiocre et qu'il me semble qu'il valait mieux me dire : « Mon enfant, tu écris comme une cuisinière, et, à 14 ans, tu ne faisais pas une faute »... que de m'envoyer une grande page toute pleine d'allégories (peu

ingénieuses) sur la petite fille, son amie, la tienne, etc... Ce n'est pas que je ne te sache bon gré d'avoir doré la pilule, car, à dire le vrai, l'idée que j'ai quatre fois plus d'esprit qu'il n'en faut pour me corriger est toute propre à me faire mettre du cœur à l'ouvrage, et je vous assure que je n'ai pas eu de peine à trouver un moment favorable pour prêcher la *petite personne* : elle m'a paru disposée à recevoir en tout temps les leçons qui viennent de *ce quartier*. J'allais presque suivre vos allusions, mais les lettres de monsieur de Moustiers sur la mythologie, m'ont gâté le goût : je ne puis pas admirer la finesse de vos allégories... Plaisanterie à part, je viens de relire ce charmant ouvrage avec grand plaisir, mais, que vous dirai-je de *Gil Blas* ? Je ne l'avais jamais compris. Il n'y a pas une page qui ne contienne les remarques les plus fines, les plus philosophiques et les plus gaies : jusqu'à présent, il m'amusait ; j'en avalais un volume en deux heures à peine ; à présent, en lirais-je dix pages dans le même temps ? voilà pourtant ce que je ne faisais pas à quatorze ans ! — Je chercherai à me procurer les *petits Émigrés* ; la lettre 43^e ne sera pas oubliée : — Le futur s'appelle Colnbrook. Je n'ai point vu la demoiselle ni n'aurai probablement cet honneur, attendu que, fort décidée à répondre à toutes les avances qu'on me fera, je le suis également à n'en point faire ici. Depuis trois jours, je suis sur les charbons ; enfin, j'apprends que la personne qui m'y tenait n'est autre que Henry Dillon qui a la bonté de m'appeler sa très proche parente.

Lundi 9.

Mademoiselle Guenêt est venue ce matin chez moi, et j'en ai été fort contente : elle a chanté comme un ange et votre Adèle comme un petit cochon. Elle doit revenir vendredi avec un accompagnateur, et, d'ici là, je compte employer à profit le temps qui me reste, d'autant plus que je me suis procuré un piano-forte assez passable. Je vous dirai avec la même bonne foi si mes efforts sont un peu couronnés de succès. Ce maudit Damiani, je crois, m'a été bien nuisible ! Depuis que je suis à Altona, je n'ai pas encore quitté ma tanière, mais je compte aller courir demain ; ce n'est pas qu'il y ait grand chose à voir ici. On m'a même dit qu'il n'y a rien du tout de curieux. — Je vous ai dit, dans ma dernière lettre, que j'attendais madame de Lorraine. Obligée de quitter l'auberge pour venir ici, j'y ai laissé un petit billet aussi poli qu'il m'a été possible pour m'excuser ; je sais qu'elle l'a reçu peu d'instant après. — On donne au théâtre allemand à Hambourg

l'opéra de la *Flûte enchantée* ; je suis bien piquée de ne l'avoir pas vu. — Monsieur de Boigne paraît peu content des prix de ce pays ci ; il nous en a coûté 30 guinées pour passer quatre jours à l'auberge, et la livre sterling ne vaut ici que 16 shillings ! Elle n'en a valu que 11. — Bonsoir pour aujourd'hui.

Mardi 10.

Je ne vous ai pas écrit plus longuement hier parce que j'avais une migraine horrible. À peine, cependant je posais ma plume qu'on est venu m'annoncer monsieur le duc d'Havré et madame la princesse de ***, sa fille dont je ne sais pas encore le nom. J'ai été aussi polie que ma migraine me l'a permis et la princesse m'a paru charmante. J'irai ce soir lui rendre sa visite. — On ne fixe point encore le jour de notre départ ; on a reçu hier une lettre qu'on prétend venir de Berne ; on désirerait me donner à entendre qu'elle est écrite par un individu de la respectable famille, mais je suis d'une discrétion insoutenable : assurément, au moins, on ne m'accusera pas de curiosité ! D'ailleurs, à quoi serviraient des questions auxquelles il ne répondrait que de la manière qui lui conviendrait. — Continuez, ma chère maman, je vous en prie, à envoyer vos lettres chez monsieur Johnson. Le général lui écrira à ce sujet. Je ne vous ai donné l'adresse de messieurs Gossler qu'afin que vous puissiez en faire usage dans un cas pressé. — Si je ne connaissais la prestesse avec laquelle les gazettes anglaises donnent les nouvelles, je vous dirais que Masséna a été battu, qu'il a perdu 5000 hommes et a été fait prisonnier ; mais je sais trop bien que les nouvelles publiques précèdent de beaucoup les particulières. — Il est inutile que je vous dise qu'on ne voit pas mes lettres ; ce m'est une grande consolation de pouvoir vous parler à cœur ouvert. Mes lettres portent un cachet de vérité et doivent vous rassurer sur ma situation qui, à l'ennui près, n'a d'autre nouvel inconvénient que le malheur d'être éloignée de vous. — Adieu, mes chers amis ; je veux sortir aujourd'hui, car je crois que ma migraine d'hier tenait un peu à la vie renfermée que je mène depuis que je suis ici. Et puis, je vais étudier mon piano pour faire moins *cativa figura* demain matin. — Le nom de l'homme qui épouse mademoiselle de Viguier est Cockburn et non pas Colnbrook. Je crois le connaître ; si cela est, c'est un fort joli garçon et le fils de sir James Cockburn, mais c'est un *younger brother* ; on dit, au surplus, que ses places lui font un revenu de deux mille

livres sterling. Il me paraît, entre nous, que la future ne joue pas ici le même rôle qu'à Londres et, d'après la manière dont on en parle, il me semble qu'on la traite avec bonté. — Adieu, chers amis. Je prie Rainulphe de vous caresser pour moi, mais à condition qu'il me fera regretter plutôt qu'oublier.

Altona, mercredi 11 décembre.

Mes efforts ont été couronnés du plus brillant succès : j'ai battu mademoiselle Guenêt à plate couture ; elle m'a prodigué les louanges avec beaucoup plus de vérité et infiniment moins de plaisir que lundi dernier ; l'homme qui m'accompagnait était dans l'enthousiasme. Mademoiselle Guenêt a chanté l'air d'*Œdipe* : « *tout mon bonheur est de suivre vos pas* » ; je l'ai priée de m'apprendre à le prononcer ; les paroles m'ont inspirée ! J'ai eu de la peine à le finir, mais j'avoue que j'ai été contente de moi. Cela m'a rappelé la partition d'*Alceste* apportée en triomphe chez madame de Vaudreuil, quoiqu'elle ne dût servir qu'à établir ma victoire. Ce petit succès, le seul que j'aie eu depuis six mois, m'a presque tourné la tête ; je vois que l'habitude est nécessaire en tout. Je vous dirai en confidence que mademoiselle Guenêt a un beaucoup moins grand talent que je ne croyais ; elle a certainement un bel organe, mais ses passages sont mal choisis et mal exécutés : je suis d'autant plus fâchée d'avoir à rabattre de l'éloge que je vous en avais fait que je vous ai dit que je l'ai battue. — La lettre 43^{me} des *petits Émigrés* n'a pas été négligée ; nos cœurs sont toujours à l'unisson, cher papa ; elle m'a fait répandre bien des larmes ; cependant j'aime mieux mon air d'*Œdipe*. Quant à l'ouvrage, il me semble que votre critique est bien indulgente. Si c'est un roman, pourquoi ne pas m'intéresser par l'histoire ? Pourquoi amener cette quantité de personnages auxquels on ne peut s'intéresser ? À la place de lady Edward Fitzgerald, je serais bien choquée de voir annoncer au public que je suis cette maussade Olympe qui joue un si plat rôle et ce sot lord Selby avec son amour romanesque. Il n'y a de tolérable dans tout cela que monsieur et madame d'Armaillé, car je n'aime pas les enfants de douze ans qui raisonnent comme des hommes de quarante et qui deviennent amoureux d'un portrait quand ils n'ont pas le bonheur de l'être depuis l'âge de cinq ans. Et puis tous ces changements de

nom ! Madame de G. a l'air de jouer à la *toilette de Madame* ; assurément, elle a bien raison de dire à ses petits enfants que ce livre n'est pas à leur portée ; il n'est pas à la mienne toujours. Je ne comprends pas, je l'avoue, le mérite de toutes ces fautes d'orthographe qu'elle fait imprimer avec tant de soin ; c'est d'une petitesse qui ne répond pas à la philosophie sublime de l'auteur. Comment ose-t-elle se vanter au point où elle le fait, dans une de ses lettres ? Il faut être *Adèle* écrivant à *papa* pour faire pareille chose. De plus, quand on cite avec affectation une langue étrangère, il faut tâcher de savoir ce que l'on dit, et ne point écrire *a lady of fashion* qui est une expression plébee, mais bien *a woman of fashion* et dans le sens où elle le dit, *a fashionable lady*, car *a lady of fashion* ne s'entend que d'une femme de qualité, point du tout d'une femme à la mode, et ne peut nullement se prendre en mauvaise part : malgré les conseils de sa tendre mère si contente de la savoir loin d'elle, lady Selby, quelque chose qu'elle fasse, ne peut pas se dispenser d'être *a lady of fashion*. Quant aux principes politiques, ce serait avoir bien mal profité des conseils que cet ouvrage renferme que d'oser en parler, puisque je suis encore dans ma dix-huitième année ; quand j'aurai dix-neuf ans, je vous dirai qu'ils m'ont scandalisée au dernier point et que ce beau dévouement, cette bonne foi qui fait qu'en touchant la terre de France il faut se déterminer à devenir un scélérat me paraît d'autant plus dangereux qu'au premier aperçu ce raisonnement ne manque pas de plausibilité... Mais je m'aperçois que je me laisse aller à mon bavardage et que je n'aurai pas la place pour vous donner les détails de tout ce qui peut m'arriver d'ici à vendredi. À propos, vous ai-je dit que j'avais fait une découverte très intéressante ; ce n'est rien moins que l'origine des *jokey-caps* que portent les gens de Sa Majesté Britannique ; vous ne vous doutez pas que c'est le chapeau commun dans tout le pays de Hanovre, c'est une observation qui, je crois, a échappé à tous les voyageurs : voilà ce que c'est que d'être bien attentive, on découvre des vérités cachées. J'allais vous parler de la pomme de Newton, mais cela ressemblerait trop aux à propos de monsieur de La Blancherie, et il m'ennuyait à la mort. Mon Dieu, comme je [bavarde] ! mais, je suis en train de jaboter ce soir, et à qui puis-je dire mes petites sottises plutôt qu'à vous dont je connais l'indulgence et la tendresse. Allons, mademoiselle, taisez-vous et allez vous coucher. Ce ne sera pourtant pas avant d'avoir embrassé les habitants de Queen Anne street. Je dis bien vrai quand je vous assure que je ne rêve qu'à vous !

Vendredi 13.

Je ne t'ai pas écrit hier, cher papa, parce que j'ai passé toute la soirée à dire et à m'entendre dire *amicablement* les choses les plus dures et les plus offensantes ! Je ne conçois pas moi même comment les scènes les plus violentes ont pu s'échanger dans ce calme parfait qui fait qu'après avoir écouté pendant cinq heures d'horloge toutes les injures les plus infâmes, j'ai été me coucher sans avoir éprouvé un moment d'impatience. Je crois que j'ai été si malheureuse, que j'ai souffert si cruellement depuis dix-huit mois que je ne suis plus susceptible d'être affligée par ces mêmes choses qui, il y a quelque temps, me mettaient la mort dans l'âme. Maintenant, tout mon espoir est dans mon retour à Londres, et tout ce qui ne tend pas vers ce but glisse sur mon cœur sans l'effleurer. — Oh ! oui, mes amis, je ne vis que dans l'espoir de voir arriver ce moment si désiré qui doit me remettre dans vos bras. Si on pouvait juger de nos intentions comme de celles d'un autre, je croirais que cette époque tant désirée est plus éloignée que jamais, mais vous savez que c'est une raison de croire que nous serons à Londres dans un mois. — J'ignore quand nous devons quitter ce triste lieu. Aux demandes que j'ai faites à ce sujet, on m'a répondu qu'on attendait des lettres, et peut être un individu, Ch... J'ai eu l'air d'apprendre cette nouvelle avec une joie qui a fort déconcerté le nouvelliste. « Mais je croyais que vous n'aviez nul souci de vivre avec une autre femme ? » : — « Une étrangère, vous avez raison, mais une parente, c'est bien différent ; d'ailleurs il y a déjà longtemps que j'ai une très grande envie de savoir *qui je suis*, et j'imagine que je saurai des détails que vous me cachez. » Et voilà mon seigneur très embarrassé, tourmenté par ses propres armes. De quelque manière que les choses tournent, il me semble que j'ai pris le parti le plus sage. Néanmoins, nous sommes encore ici et c'est ce qui me désole.

J'ai été l'autre jour chez la duchesse d'Havré, mais je n'ai trouvé personne. Hier, mademoiselle de Viguiers s'est mariée : j'ai vu ses camisoles de nuit qui sont de la plus grande magnificence ; le tout est garni de superbe dentelle. Monsieur de Boigne, après m'avoir engagée à ne point envoyer de billet chez madame de Viguiers, me persécute ce matin pour aller chez madame Cockburn. Vous imaginez bien que je n'en ferai rien, au moins pour aujourd'hui. — J'oubliais de vous dire ce que ce mariage m'a valu, car monsieur de Boigne m'a fait l'honneur de me dire que j'étais infiniment

plus jolie que la mariée (qu'il n'a jamais vue) et il est entré ce matin dans ma chambre en m'apportant un sac qui contenait 1500 marks (environ £ 150) en me disant que c'était un présent de nocces. J'ai trouvé le présent assez joli, mais il me les a repris depuis, en m'assurant que c'était une plaisanterie. — J'ai été hier dans deux ou trois boutiques qui m'ont paru assez belles. Vous croyez bien que je n'oublie pas votre bœuf, mais, depuis quelques jours, l'Elbe est gelée de manière qu'aucun vaisseau ne peut sortir du port ; vous ne recevrez donc votre bœuf qu'avec le dégel ; ce qui m'afflige le plus est de ne pas pouvoir envoyer à maman une pelisse que j'ai fait faire pour elle et dont l'utilité diminuera chaque jour. — Adieu, mes bons amis, parlez de moi souvent à tous ceux qui m'aiment et surtout à ces excellents O'Connell. Hier, il y a eu un mois que je vous ai quittés et, avant hier, dix-huit que je suis mariée. Je ne suis pas fâchée que ces deux tristes époques se trouvent réunies.

Altona, dimanche 15 décembre.

Depuis huit mortels jours, mon excellente maman, je suis sans lettres de vous et je vous assure que ce manque des nouvelles qui m'intéressent le plus au monde n'a pas servi à me rendre moins malheureuse durant cette éternelle semaine. Je suis horriblement souffrante ; j'ai la maladie du pays d'une manière affreuse, et elle en a amené beaucoup d'autres ; avec cela, je fais contre fortune bon cœur. Je crois cependant que la vie que je mène contribue à altérer ma santé, et je voudrais, par raison, trouver l'occasion de me dissiper un peu, car, l'ennui, dit-on, n'engraisse que les sots, et j'ai à ce compte là beaucoup d'esprit. Mais, ici, je ne connais personne et n'ai pas le moyen de faire des connaissances. Je n'ai pas été chez madame de Viguiier et je n'approuve pas beaucoup le plan de monsieur de Boigne qui me propose d'y aller en l'assurant que je ne croyais pas le mariage aussi prochain. Il me persécute pour me faire accomplir ce beau chef d'œuvre. J'ai rendu à madame de Solre la visite qu'elle m'a faite ; je ne l'ai pas trouvée. Ainsi, depuis huit jours, la seule figure humaine que j'aie vue est celle de madame de Vaudémont qui sort de chez moi où elle a passé un quart d'heure. Mais, ce qui me déplaît surtout, c'est que je sens que, si je

m'y laissais aller, je deviendrais sauvage. Le peu d'habitude que j'ai de voir du monde me rend d'une maussaderie et d'une gaucherie vis-à-vis des étrangers que je ne peux pas vaincre. Monsieur de Boigne a eu soin de dire à madame de Vaudémont qui faisait l'éloge de madame Cockburn que *ces dames* étaient rivales et qu'il n'avait pas pu décider madame de B. à aller chez madame C... J'ai eu presque envie de le faire mentir, mais je n'ai pas pu me décider à porter mon triste visage au milieu d'une noce et à le rapprocher de celui de la jolie mariée auquel il a été si souvent comparé. Voilà, je le crains, le vrai *punctilio* qui m'empêche de faire la première visite. Je ne suis pas décidée à sacrifier l'amour-propre au tort que me ferait une pareille accusation d'impolitesse et, si je veux que la politesse l'emporte, il faut que j'évite soigneusement tous les miroirs, car, jamais je n'ai été aussi laide ; au surplus, je prendrai conseil de mon oreiller. — Ah, chère maman, que vous me manquez ! Je ne suis plus moi, sans vous. J'ignore comment il s'est fait que vous étiez tellement identifiée à moi que je ne m'aperçois que par la disette où je suis de la nécessité dont me sont vos conseils.

Lundi.

Je suis en bien meilleur *spirit* aujourd'hui, chère maman, parce que le jour de notre départ est fixé pour jeudi 26. Cette bonne nouvelle m'a mis *le cœur au ventre* ; ce long séjour à Altona commençait à me paraître plus suspect que je n'osais même vous l'exprimer et je cherchais en vain à découvrir le motif qui nous retenait ici. Le sort en est jeté ; j'ai écrit ce matin un billet excessivement poli à madame de Viguier, en lui disant que je n'avais pas été chez elle dans la crainte que ma présence fût importune pendant un moment où, etc... Vous en comprenez le sens, et le billet était celui d'une femme de bonne compagnie pour la forme et le fond : mes raisons ne sont pas bien bonnes ; mais, quand on vit dans le monde, il faut se décider à en donner et à en recevoir de pareilles. Je ne me serais pas décidée, je crois, à aller chez madame de Viguier, à cause de ma vilaine mine, si le propos adressé à madame de Vaudémont ne m'y avait presque forcée. — J'ai été ce matin à Hambourg pour me procurer du molleton de coton, et j'en ai trouvé qu'on me dit être le plus beau, mais qui me paraît bien plus gros que la robe de chambre de papa ; on prétend qu'il paraîtra mieux après avoir été blanchi. J'ai tâché d'avoir de la futaine et je n'en ai

trouvé que de la très grosse ; il est difficile de s'en procurer. J'ai été ce matin dans deux magasins (il ne faut pas dire ici boutiques) magnifiques. J'ai été menée dans l'un par une carte que son propriétaire a envoyée hier à monsieur de Boigne en le priant de passer chez lui. On nous a fait traverser plusieurs antichambres pour parvenir à une boutique, ou plutôt à une galerie assez spacieuse. Au bout de quelques minutes de solitude, un commis est venu nous dire que monsieur Shramm allait venir, et a déployé devant nous une quantité d'étoffes charmantes et du meilleur goût. Monsieur Shramm, un petit vieillard en bourse et en habit brodé, a paru et, sans autre préambule, a commencé par me prier à souper. Mon séjour à Altona m'a fait refuser une invitation que j'aurais voulu accepter, quoiqu'elle m'ait d'abord fort étonnée, mais, ce qui m'a surprise encore davantage, a été de voir cet homme changer absolument de langage et de ton du moment où il a passé de l'autre côté du comptoir, où le donneur de souper est devenu un véritable marchand : cette transition m'a paru d'une finesse et d'une raison que je n'aurais pas soupçonnée dans un homme de cette espèce. Au surplus, son magasin serait remarquable à Londres, — Adieu, chère maman, je vous quitte pour aller passer une robe. Je vais, ce soir, chez madame la duchesse d'Havré.

Mardi 17.

Point encore de lettres. Vous avez dû recevoir les miennes exactement, car le vent n'a pas varié. Mais je suis désolée de ne point savoir de vos nouvelles. Je crains ce vent d'est pour papa presque autant que pour vous, ma chère maman. Forcez-le à bien soigner son rhume. Mon Dieu, s'il était malade, que deviendrait la pauvre Minette ? Je ne sais pourquoi cet inévitable silence me tourmente, mais tant il y a que je suis bien, bien malheureuse. À quoi bon vous le dire, hélas ! j'en suis bien sûre, vous ne le savez que trop. — On ne m'a pas parlé de la lettre, ni de la visite qu'on attendait, et on a fixé le jour du départ, sans qu'il en fût question. Je n'ai pas trouvé madame d'Havré hier au soir. J'ai reçu un billet de madame de Viguier qui est très poli ; j'irai chez elle ce matin, ainsi que chez madame Cockburn et chez lady Webb. J'ai oublié de vous dire qu'elle était venue chez moi l'autre jour. Son séjour ici donne lieu, à ce qu'on m'a dit, à beaucoup de conjectures, et une femme de chambre, maltraitée par elle, et entrée au service de madame Cockburn, tient des propos ridicules, qui, à

coup sûr, m'auraient dégoûtée d'un pareil domestique, quelque tort que pût avoir son ancienne maîtresse. — Monsieur et madame Henry Dillon sont aussi à Altona. — Si j'avais su faire ici un aussi long séjour, j'aurais pris des lettres pour lady Crawford, attendu que l'isolement dans lequel je vis me prépare des suites dont la pensée m'alarme. — Adieu, mes excellents amis ; j'attends des lettres avec l'impatience d'un cœur tout à vous.

Altona, 18.

J'ai bien des choses à vous raconter depuis hier, ma chère maman ; je vais chercher à mettre de l'ordre dans mon récit. En vous quittant hier, j'allais chez madame de Viguière. La société présente était le duc d'Havré, madame de Bouillé et madame Morel. Je vous assure que l'air d'Altona n'a pas été plus favorable à l'esprit de madame de Viguière qu'à sa figure. J'ai été abasourdie de m'entendre apostropher deux minutes après mon entrée par : « Eh ! bien, madame de Belzunce a donc rabattu de sa morgue et de son train ? » Vous jugez bien qu'une ignorance bien réelle a dicté ma réponse. Madame de Viguière m'a demandé si j'allais à la comédie samedi (la troupe française joue à Altona). « J'ignore encore si j'irai ; si je puis faire un arrangement avec une autre femme, peut-être m'y déciderai-je ; si lady Webb, par exemple... » — « Lady Webb ! ah, dressez vos batteries ailleurs : elle va avec ma fille. » — « Au pis aller, je resterai chez moi, et c'est un arrangement qui me convient toujours. » J'ai été, de là, chez lady Webb, mais elle ne savait pas si nous serions *friendly* ou *formal*. Les batteries me sont revenues dans l'esprit et je n'ai pas pu m'empêcher d'en rire. Lady Webb m'a dit que lady Crawford l'avait chargée de me prier d'aller chez elle parce que elle désirait beaucoup me connaître et qu'elle ne pouvait pas faire de première visite *accordingly*. Il a été décidé que j'irais aujourd'hui à Hambourg avec lady Webb pour faire une visite à lady Crawford, qu'elle (avec sir Thomas) dînerait samedi chez moi et que nous irions ensemble au théâtre, et nous nous sommes séparées les plus intimes amies du monde après avoir été six mois presque brouillées. Ce matin, j'ai été prendre lady Webb, et elle m'a menée chez lady Crawford qui n'y était pas ; de là, nous avons été chez la jolie madame de Fot (ou Fol) qui est

encore belle comme un ange ; elle fait ici le métier de peintre, et lady Webb fait faire son portrait ; j'ai été bien aise de la voir ainsi que lady Edward Fitzgerald qui était dans son atelier ; je n'ai vu qu'après sa sortie que c'était la fameuse *Paméla* : aussi, à peine l'ai-je regardée, mais elle ne m'a pas frappée. Lady Webb doit me présenter à lady Clifford qui est la mère de tous ceux que nous connaissons. — Voilà, ma chère maman, des détails qui seraient minutieux et même ridicules s'ils ne vous étaient pas adressés ; mais, privée du bonheur d'être avec vous, je veux au moins que vous sachiez tous les plus petits détails de tout ce que je fais, et qu'aucune de mes démarches ne soit inconnue à mes mentors chéris. Vous pourriez croire à la manière dont je vous parle de mistress Cockburn qu'elle m'occupe beaucoup. Je vous assure cependant que je n'en parle qu'à vous. — Henry Dillon est venu chez moi ce matin ; il n'est point vrai que sa femme soit ici ; elle a refusé positivement d'y venir ; ce dont on le dit très mécontent. Lady Webb m'a dit qu'il était question de séparation *and that she had behaved shamefully*. — Adieu, mon excellente maman ; j'irai demain chez la princesse de Lorraine qui demeure à six milles d'ici. — Adieu encore ; vous savez si ce mot coûte au cœur de votre Adèle.

Jeudi 19.

J'arrive de Blankenese. La maison de madame de Lorraine est dans une situation charmante. J'y ai vu le duc de Guines qui m'a fait mille politesses et qui m'a plu beaucoup. D'après les opinions que j'ai entendu soutenir à la maîtresse de la maison, sa liaison avec l'envoyé français m'a paru moins extraordinaire ; je vous assure que le ton d'Altona ne ressemble guère à celui de George street ; j'imagine que cela tient à un intercourse familial avec des gens d'une autre opinion qui osent l'énoncer. J'avoue que je suis trop encroûtée (comme dit madame de Genlis) pour que ces manières-là ne me déplaisent pas excessivement. — J'espère que nous partirons jeudi. À cet effet, je vais ce soir chez lady Clifford. — Madame la duchesse d'Havré et sa fille sont venues chez moi hier au soir. Madame de Solre m'a témoigné un vif désir d'entendre mademoiselle Guenêt, et, comme elle vient chez moi demain, j'ai proposé à ces dames d'être de la partie, ce qu'elles ont accepté. Ainsi, je les attends demain : je ne suis pas bien décidée à chanter moi-même ; cela dépendra beaucoup de la fantaisie du moment. J'ai accepté ce matin un dîner que donne le colonel Dillon à tout ce qu'il y a de fashionable

à Altona, c'est-à-dire en anglais. C'est pour dimanche. — On dit que l'Elbe ne dégèlera pas de plusieurs semaines, mais je laisserai le petit paquet que je vous destine chez monsieur Gossler qui se chargera de vous le faire parvenir. Vous recevrez en même temps, ou par quelque autre voie, une demi-douzaine de *shawls* dont je vous prie de disposer avec les *speeches* que vous croirez devoir convenir aux personnes que vous choisirez et dont Émilie et Dorothée sont les seules dont je vous demande la nomination. — Vous saviez déjà, chère maman, ce que je vous ai mandé sur le compte de mon aimable amie ; peut-être à l'heure qu'il est vous a-t-elle dit tout son chagrin, et je vous demande de la traiter comme mon amie. Oh ! c'est bien maintenant que je la plains véritablement et mon cœur peut bien sentir toute l'étendue d'une douleur aussi légitime ; embrassez-la pour moi. — Dites à Émilie que je la prie d'apprendre mon nom à Georgine et qu'il faut qu'elle dise « Adèle » à mon retour. — Monsieur de B. m'a donné un fort beau manchon de martre : on ne demanderait pas mieux que de me combler de présents, mais il paraît que je les reçois si mal et que je suis si indifférente qu'en vérité ce serait pitié ! — Ma chère maman, je vous supplie, si vous êtes sans lettres de moi, ne soyez pas inquiète et croyez que l'impossibilité que les lettres vous parviennent est la seule chose qui les retienne pendant mon voyage en Danemark. J'ignore si je pourrai même vous en envoyer ; mais j'en aurai toujours une de prête pour profiter de toutes les occasions que je rencontrerai. J'ai oublié de numéroter mes lettres, mais vous verrez bien, par les dates, s'il y en a quelques-unes de perdues. — J'embrasse mon cher enfant ; dites-lui que, si je ne lui ai pas écrit, c'est parce que je n'ai encore rien vu dont le récit fût digne de lui et qu'il n'en tient pas moins sa place dans mon cœur.

Vendredi 19.

Mon monde sort de chez moi dans la minute et je n'ai que le temps de vous embrasser avant l'heure de la poste. — Sir Thomas et lady Webb, le duc et la duchesse d'Havré avec leurs filles formaient toute la société. La matinée s'est passée assez gaiement ; je n'ai pas mal chanté. Tout le monde se réunit pour chercher à me retenir, mais j'espère toujours partir jeudi. La princesse de Lorraine m'a écrit pour me proposer d'aller déjeuner chez elle mardi, mais je n'irai pas : il fait trop froid et Blankenesse est trop loin. — J'ai été hier chez lady Clifford ; je ne peux pas dire que la société y soit fort

gaie, mais *the old lady* me plaît beaucoup. — Adieu, ma bien chère maman ; l'heure me presse. — Je n'ai pas encore de lettres de vous ; il y a quatre malles de dues, c'est désolant. — Aimez-moi toujours, mes adorés amis ; j'espère que je suis digne d'un sentiment qui fait mon bonheur et ma gloire.

Altona, dimanche 21.

Il est donc écrit, mon excellent papa, que je n'aurai jamais le bonheur de recevoir des nouvelles d'Angleterre. Pays chéri ! Ah ! mes amis, quel sort cruel que le mien d'être éloignée de vous et de ne pouvoir pas même savoir de vos nouvelles. Comment est ma pauvre maman ? Qu'est devenu votre rhume ? Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Que l'absence est une cruelle chose, surtout dans ma situation ! — Le froid est si excessivement rigoureux que j'en suis tout à fait malade. J'ai été hier à la Comédie, comme je vous ai mandé que je devais le faire, et je m'y serais assez amusée s'il y avait fait moins froid ; jy ai vu madame Cockburn qui a quitté sa loge pour venir se mettre avec nous dans le *stage box* ; elle m'a paru horriblement changée et son mari a l'air d'un palefrenier ; si les éclats de rire qu'on m'a dit qu'il a fait sur les *tricks* de *Monsieur le Prêtre*, qui le mariait à la chapelle catholique sont véritables, cela ne donne pas une bien haute idée de son esprit. — Vous avez vu par mes dernières lettres que lady Webb et moi nous sommes inséparables ; elle m'est assez commode et probablement je la lui suis aussi. Je suis étonnée de son extrême légèreté ; si je m'intéressais à elle, cela me ferait trembler. Sir T. a prêté à monsieur de Boigne, les *Barons de Telsheim* : représentez-vous une femme de vingt ans riant et citant les aventures de mademoiselle Crattle ; (comme je n'ai pas lu le livre, une ignorance apparente autorisait mon silence). Il est vrai que son mari n'est pas des plus délicats ; il tient même souvent des propos que seule la présence de sa femme peut faire passer. Hier, par exemple, il me montra un vers de La Rochefoucauld qui sert d'épigraphe à un livre : « Le physique de l'amour vaut bien les sentiments », en me demandant si c'était mon avis. Je lui répondis fort sérieusement que l'impression était trop petite et que je n'y voyais pas ; il a eu l'esprit de comprendre que cela ne me convenait pas, et

il se l'est tenu pour dit. — J'ai été ce matin entendre la messe chez madame d'Havré où j'ai déjeuné. Je ne peux pas vous dire combien toute cette famille me plaît : il y règne un air de concorde et d'amitié qui fait plaisir et envie. Monsieur d'Havré, fier de deux filles charmantes, paraît si heureux, elles ont l'air si occupées de lui être agréables ! Ah, cher papa, ce tableau touchant m'a fait saigner le cœur ; je l'ai tout gros, tout gros, et j'aurais besoin de la *petite histoire* pour me consoler. J'avais refusé le déjeuner de mardi. Mais madame d'Havré était chargée par madame de Lorraine de l'arranger pour le jour qui me conviendrait, et il a fallu l'accepter pour mercredi. Comme je l'avais deviné, il est question de musique, et on m'a demandé si la présence de madame Cockburn me déplairait. Vous voyez quelle a été ma réponse, mais je ne sais comment m'en tirer sans remettre sur pied cette maudite rivalité qui m'a tant déplu ; je ne vois qu'un rhume qui puisse me sauver ; mais, alors, on dira que j'ai peur d'être battue et cela a bien aussi quelques inconvénients. Cependant, je crois que cela vaut mieux que de former, à Altona, un parti qui serait bientôt détruit faute de chef.

Lundi.

Il serait difficile de vous expliquer à quel point, la journée d'hier m'a été désagréable. Lady Webb et une honorable mistress Curzon (belle-fille de lord Scarsdale et dont je ne peux pas mieux vous comparer le ton qu'à mistress Devaines) ont eu une véritable querelle ; les deux maris ivres ont pris parti pour leurs femmes, enfin le vacarme n'a fini que par la retraite précipitée de monsieur et madame Curzon. À cette scène a succédé une péroraison de monsieur D. qui, pendant les deux heures d'horloge qui se sont écoulées jusqu'à neuf (heure à laquelle j'avais demandé ma voiture), n'a cessé de nous expliquer de la manière la moins recherchée les torts dont il croit devoir se plaindre : je ne peux pas vous dire combien j'ai été choquée de voir tout le monde le presser de questions et de plaisanteries ; il est affreux de voir déshonorer à tout jamais une femme qui ne l'a peut être pas mérité par les propos d'un fou et de deux jeunes étourdis qui, par parenthèse, me paraissent bien mal ensemble. Si je trouvais mauvais qu'on plaisantât du bonnet ou de la robe de madame ou mademoiselle Untel, sans doute ce serait ridicule, mais ne trouvez-vous pas, cher papa, qu'il est bien mal d'attaquer la réputation d'une femme, surtout quand le public la

ménage, ce qui n'arrive guère quand elle a des torts ? J'avoue qu'hier au soir, dût mon visage sérieux paraître pédant, je n'ai pas pu partager la gaîté publique. — Sir Thomas, lady Webb, monsieur Clifford et monsieur Dillon, dînent chez moi aujourd'hui. Je suis très contente du plan que j'ai adopté ; sans cela nous courions grand risque de rester ici fort longtemps. Je ne crois pas cependant que nous partions jeudi : la neige qui tombe à flocons nous en empêchera pendant quelques jours. Au surplus, je ne décide rien ; je n'en parle même pas ; ainsi, j'ignore absolument ce que je dois faire ! — Adieu pour aujourd'hui, mes chers amis. Je suis toujours sans lettres et le vent ne m'en promet pas.

Mercredi 24.

J'ai reçu hier deux lettres, mon cher papa, une de mademoiselle de... en réponse à la mienne extrêmement amicale ; elle m'envoie une lettre pour une de ses cousines, mariée à Copenhague, me parle beaucoup de son amitié, etc... ; l'autre du vieil évêque : elle m'a paru un peu froide ; il est vrai qu'il n'avait pas reçu la mienne ; mais son style m'a paru se ressentir un peu du passage *des voyageurs italiens* à Munich. Au surplus, je puis me tromper ; ainsi ne lui en parlez pas. — Ma journée d'hier s'est passée assez désagréablement, mais elle avance mon projet, et tout m'est bon pour parvenir à ce but ; on boude excessivement, on pousse l'impolitesse jusqu'à l'insolence ; enfin, si la neige retarde notre départ, ce ne sera pas pour longtemps, et c'est là tout ce que je demande. Je compte, à Copenhague, suivre un tout autre plan qu'ici et, loin d'attendre qu'on me fasse des avances, me jeter à la tête des gens à coups de poings. — La vieille lady Clifford est venue chez moi hier au soir, ce qui est une grande faveur, puisqu'elle ne sort jamais ; mais elle dit que je lui plais, et j'en suis charmée, parce qu'elle paraît bonne et aimable. J'irai chez elle ce soir ; je suis très flattée d'avoir le vote des vieilles femmes, surtout quand elles ressemblent à lady Clifford. J'irai demain à ce maudit déjeuner. Malgré la neige, on dit qu'il y aura cent personnes ; cette nouvelle m'a décidée à mettre un habit de cheval et à ne pas chanter : j'aurai un rhume et, qui pis est, une cravate ; de cette manière, je serai dans l'impossibilité de manquer à mes intentions d'aujourd'hui, quand même j'en aurais le désir, ce que l'amour-propre pourrait bien m'inspirer. — On dit que mademoiselle de Pardaillan, qui demeure chez madame de Lorraine, est jolie comme un

ange ; ajouterai-je qu'on prétend qu'elle me ressemble beaucoup ? J'imagine que le nez rouge que je devrai au froid demain matin mettra tous les spectateurs de son côté. Je mène monsieur et madame d'Havré et leurs filles. Voilà toutes mes petites dispositions. Vous ne saurez que par le courrier prochain le résultat d'une bataille où je compte avoir une conduite si lâche ; j'aime bien mieux céder la victoire que d'avoir à combattre, d'autant plus, je ne crois pas vous l'avoir dit, que j'ai très bien chanté l'autre jour. L'auditoire n'était pas nombreux mais c'est assez pour qu'on ne croie pas que j'aurai cédé à la peur. Je connais trop votre indulgence, cher papa, pour craindre que vous trouviez mon petit bavardage ridicule. Je vous dis tout ce que je pense. Quand je suis loin de vous, c'est mon seul dédommagement. — Madame Cockburn sort de chez moi ; elle a interrompu ma lettre ; elle ne va pas chez madame de Vaudémont ; n'importe, je n'y chanterai pas. Elle m'a invitée à dîner chez elle de manière que je n'ai pas pu refuser, mais je crois que je n'irai pas. — Adieu, cher papa ; l'heure de la poste presse ; il faut finir. Adieu. J'embrasse, comme je l'aime, toute la maisonnée.

Jeudi 26 décembre.

Je vais vous rendre compte de ma journée d'hier, chère maman, si un mal de tête affreux me le permet. Mais, auparavant, je vais vous faire part d'un mouvement de joie que j'éprouve depuis vingt-quatre heures : le vent a changé et me promet des nouvelles d'Angleterre ; tout le monde, hier, m'en faisait compliment, et c'est le seul que j'accepte avec reconnaissance. Je crois que l'extrême souffrance nerveuse que j'éprouve vient de l'inquiétude où je suis. Il me semble toujours entendre parler de poste ou de lettres ; l'espérance d'en avoir me console de voir mon départ retardé de huit jours : la neige rendait ce délai indispensable, et l'état de ma santé prudent. — Voyons donc, où étais-je en finissant ma dernière lettre ? Ah, je vous disais que je n'accepterais pas le dîner de madame Cockburn... En réfléchissant, je pense que j'aurais l'air de prendre parti dans l'histoire de femme de chambre qui divise mistress Cockburn et lady Webb et qui inspire à la dernière des propos sur les *consuls* et leur situation *inutile* au moins

déplacés dans ce cas ci. Toutes ces considérations mûrement pesées, ajoutées à la présence des d'Havré qui devaient tous y être, m'avaient décidée à aller chez mistress Cockburn. Or, il existe à Altona une certaine dame dont la situation un peu scabreuse, ne la fait pas rechercher. Cette madame de Montesson a eu la fantaisie de divorcer à la municipalité de Paris et d'épouser (si cela s'appelle ainsi) le jeune Viguier. Depuis son séjour à Altona, personne ne la voit, et monsieur le duc d'Havré, apprenant qu'elle devait dîner chez sa belle-sœur, n'a pas voulu que sa femme et ses filles y allassent ; il m'a raconté ce fait avec la plus grande bonté, en me disant qu'il croyait remplir un devoir en m'en instruisant : ceci s'est passé hier matin à la messe et, là, on a décidé que monsieur le duc d'Havré et monsieur de Boigne iraient dîner chez mistress Cockburn, que je passerais la journée chez madame d'Havré et que l'excuse de n'avoir pas le temps de faire notre toilette au retour de la campagne servirait également pour ces dames et pour moi. — Au lieu des cent personnes que je croyais trouver à Blankenese, nous n'étions pas dix. On m'a tant pressée de chanter que je n'ai pu me refuser aux sollicitations de la société et que je me suis passablement tirée d'affaire. Madame de Pardaillan m'a dit qu'elle m'avait beaucoup vue chez madame la duchesse d'Orléans qui *raffolait* de moi. Sa fille est extrêmement jolie et paraît gentille. — Je vous ai déjà dit que je menais le duc d'Havré et ses filles. En revenant de chez madame de Lorraine, il a parlé à ses enfants d'une manière qui m'a, je ne sais pourquoi, touchée à un tel point qu'en dépit de tous les *frowns* de monsieur de Boigne j'ai fondu en larmes et j'ai sangloté pendant un quart d'heure. J'ai dîné et passé toute la soirée jusqu'à minuit en quatuor avec madame d'Havré et ses filles. J'aime madame de Solre à la folie ; c'est le seul cœur que j'aie trouvé, à Altona, capable de me comprendre ; j'ai pleuré la moitié de la soirée et c'est la seule que je me rappelle avec plaisir depuis bien des mois. Je n'ai cependant rien dit de ce qui me regarde ; mais j'ai parlé de vous, de vos bontés pour moi, et cette bonne petite princesse m'a d'autant mieux entendue qu'ayant dit le matin à monsieur de B. que le changement de vent devait lui être agréable aussi, il lui a répondu que *non*, car il n'attendait pas de *remises*, phrase qui lui a paru fort jolie apparemment, car il l'a répétée plusieurs fois, avec une complaisance dont je lui sais bien bon gré. Au surplus, d'après les rapports que nous ont faits monsieur d'Havré et le général du dîner d'hier, je suis charmée de n'avoir pas été de la partie ; il

paraît que le plus mauvais ton y a régné ; les nouveaux mariés se tutoient, se cajolent, et, indépendamment de la belle-sœur, monsieur Durand, l'envoyé de la République, était de la partie, ce qui m'aurait paru, je l'avoue, toute aussi mauvaise compagnie.

Vendredi 27.

Je n'ai point encore de lettres, mais, en revanche, je suis malade comme une bête. Adieu, ma bonne maman. Je vous embrasse tous du plus tendre d'un cœur tout à vous.

Dimanche, 29 décembre.

Monsieur Gossler sort d'ici. Ce maudit homme m'a mise au désespoir : les glaces sont si fortes à Cuxhaven qu'il faut que je renonce à recevoir de vos nouvelles de plusieurs semaines et, ce qui m'afflige encore davantage, c'est que vous n'avez pas des miennes, car la même raison retient sept malles à Cuxhaven. Je ne peux pas vous exprimer à quel point je suis découragée. Depuis quatre jours, je ne respire que dans l'espoir d'avoir des lettres et m'en voilà plus éloignée que jamais. Chers et excellents amis, est-il possible que je sois si totalement séparée de tout ce qui m'attache à la vie ? — On dit que nous partons vendredi pour Copenhague, et je m'éloigne encore sans avoir eu la légère consolation de recevoir un mot de vous depuis le 29 novembre. Avec cela, je désire partir mais je doute que cela soit, car je crains bien que la neige qui tombe de plus en plus n'y mette un obstacle invincible si les Belts sont parfaitement gelés ; je n'ai aucune objection à les passer en traîneau, mais la description qu'on me fait des *bateaux à patins* dans lesquels on vous attache pour aller également sur la glace et sur l'eau me paraît peu engageante. Au surplus, peu importe et je passerai comme on voudra. Je suis horriblement souffrante, mais toutes les espérances dont je vous parlais dans ma lettre se sont envolées depuis hier au soir ; je ne m'en porte pas mieux pour cela. La neige m'a fait tant de mal aux yeux que j'ai été obligée de m'interrompre dix fois pour écrire cette page.

Lundi 30.

Je me suis arrêtée hier ; je n'en pouvais plus. La nouvelle que je venais d'apprendre m'avait accablée, et ce n'est qu'un torrent de larmes qui m'apporta le moindre soulagement. Plus on est malheureuse, plus on est sensible aux *disappointments* de cette espèce. Mais, à quoi bon écrire, me disais-je hier ; peut-être seront-ils trois mois sans entendre parler de leur enfant chéri, et tout ce que je leur dirai sera oublié avant qu'ils puissent le recevoir. Mais, chère maman, quoique ces réflexions nuisent sans doute à l'espoir que j'avais de vous voir suivre et juger les démarches de votre Adèle, cependant ce m'est une consolation de voir que vous serez obligée d'avouer que tout mon être est à vous, que je ne respire que pour vous, que, si je respire encore, ce n'est que pour vous, que si, enfin, je cherche à plaire aux gens qui m'entourent, ce n'est que dans l'espoir qu'il reviendra à papa que son ouvrage est digne de lui et que vous m'en aimerez encore davantage. Ah ! oui, ma bonne maman, je suis insatiable. Si je plais, je me dis : « papa jouirait de ce petit succès » et cette idée me rend mille fois plus prévenante. En vérité, je ne saurais exprimer ce que j'éprouve pour vous ; il faudrait décrire chacun de mes sentiments, chacune de mes idées, puisque tous et toutes se rapportent à vous, mes guides adorés, que je regrette à chaque instant de ma vie. Je ne trouve un peu de consolation que dans la compagnie des d'Havré. Le duc aime tant madame de Solre ; il est dans une telle agitation en la voyant destinée à figurer dans une contredanse de belles danseuses, et dans une telle joie en la voyant les éclipser toutes que je ne peux m'empêcher de l'aimer de tout mon cœur. Peut-être vaudrait-il mieux ne pas dire ce qu'on *éprouve*, mais la perfection n'est que pour *un seul*. — Je ne suis pas sortie depuis plusieurs jours, seulement hier pour aller chez lady Clifford, pour plusieurs raisons : ma santé et l'extrême jalousie qu'on a de sir J. W. sont les principales. On m'a fait part assez paisiblement des sentiments qu'on éprouvait et je me suis soumise de bonne grâce, quoique l'absurdité d'une pareille idée doive sauter aux yeux de chacun. Au surplus, comme cette société n'a pas grand charme pour moi, je n'ai pas eu un grand mérite à m'en éloigner. — Demain, nous donnons un grand dîner chez Rainville. C'est une *restauration* (cela s'appelle ainsi) où tous les habitants d'Altona donnent à dîner. Ce sera *la Gerbe*, et, vendredi, je crois que nous partons décidément. Les convives seront... Mais à quoi servent des noms ? Tous les gens qui m'ont fait des politesses. Mistress Cockburn demeure dans cette maison, mais je ne crois pas qu'elle vienne parce qu'elle a

manqué se rôtir l'autre jour, que monsieur Cockburn *a manqué* se brûler en éteignant le feu, qu'on *a manqué* lui couper la main hier, parce que la gangrène *a manqué* se mettre à sa brûlure, et, enfin, j'espère qu'il *ne manquera* pas d'en guérir, attendu que quelques mal-intentionnés prétendent qu'il en est quitte pour deux grosses ampoules. Au surplus, j'ai fait à cette occasion tout ce que vous auriez pu me conseiller : je me suis tue et j'ai envoyé savoir des nouvelles. Madame de Solre ayant exprimé le désir d'entendre Dussech qui est ici, je me le suis procuré ; ainsi j'imagine qu'il y aura un peu de musique demain après le dîner et qu'il faudra que je chante. Je ne doute pas qu'on dise à Londres que je donne des fêtes, mais peu m'importe pourvu que je retourne à Portland place. Le dîner de demain, d'ailleurs, n'est pas de mon « imaginative », car j'aurais mieux aimé qu'il n'eût pas lieu. Je le trouve de trop, et je doute fort que, dans l'état où je suis, je me tire d'affaire en faisant les honneurs d'un dîner de dix-huit personnes où, du reste, je ferai de mon mieux. — Tout le monde me charge ici de mille choses pour vous, ma bonne maman : prenez *cela* pour ce que *cela* vaut, pas pour grand chose, *an empty sound*. Je deviens chaque jour plus misanthrope. Je vois que les anglais sont comme les autres et qu'ils font moins de méchancetés à Londres ; c'est qu'ils n'en ont point le temps et que le nombre de leurs connaissances est plus étendu. Il y en a une dizaine ici qui se déchirent comme la province de Manchester. Lady Webb est au milieu de tout cela ! Grâce au ciel, je n'y suis pas. Maman, l'émigration n'a pas changé les hommes, seulement on les voit plus ce qu'ils sont, c'est-à-dire... J'oubliais que je n'ai que dix-huit ans et que je *devrais* voir tout en beau... Je ne sais pourquoi cette idée que le siècle va finir sans que je vous embrasse m'afflige davantage que si c'était une année toute simple. Papa, maman, je ne vous souhaite pas la bonne année : il n'y en aura pour vous comme pour moi que quand nous serons dans les bras les uns des autres. Alors, pour la première fois depuis bien des mois, j'éprouverai un sentiment de joie sans mélange. Il me semble que, si j'étais en route pour aller vous retrouver, mon voyage dût-il durer des années, je souffrirais moins qu'en « toupillonnant » comme je le fais. Je n'ai pas le courage d'écrire à ma chère madame O'Connell ; si elle sait son malheur qu'une petite lettre d'amitié paraîtrait froide et déplacée, sinon... je suis trop occupée d'elle pour pouvoir lui parler d'autre chose. — Vous recevrez le paquet que je vous ai annoncé avec le dégel ; vous trouverez les *schawles* dans la

doublure des redingotes ; quant au bœuf, j'espère qu'il sera bon ; il faut le faire cuire à très petit feu et pendant cinq ou six heures ; la même méthode est suivie pour les jambons fumés. — J'espère que mon Rainulphe ne croira pas que je l'ai oublié si je ne lui envoie rien. Je n'ai rien trouvé, si ce n'est un jeu de jonchets qu'on me promet et dont j'espère que Célinie et lui s'amuseront. Adieu, chère maman. Je vous embrasse peu aujourd'hui. Je me laisse une petite place pour recommencer demain. J'ai reçu une seconde lettre de l'évêque, bonne et aimable : comme à son ordinaire. Adieu chers amis, je vais faire ma toilette et répéter un air pour ce soir. Lady Clifford viendra ce soir chez moi ; c'est une grande faveur, mais sa *ladyship* est, dit-elle, folle de moi. Adieu, maman, je charge Rainulphe de vous embrasser pour deux.

Itzéhoé (à 48 milles d'Altona)
Dimanche, 5 janvier 1800.

Vous avez reçu par la dernière malle, mon cher papa, un billet qui certainement ne méritait pas la peine d'être envoyé si loin, mais, dans l'incertitude de ce qu'était devenue la lettre que j'avais fermée la veille au soir et connaissant l'inexactitude des postes, je n'ai pas voulu qu'il en partît une seule qui ne vous portât un mot de moi. D'ailleurs, je voulais vous annoncer positivement notre départ pour Copenhague. Je vous disais, dans cette lettre dont j'ignore le sort, que le dîner de mardi dernier, donné par nous chez Rainville, s'était très bien passé, que madame de Lorraine avait fait tout au monde pour me retenir jusqu'à lundi parce qu'elle avait arrangé une fête dont j'étais l'objet pour ce jour là, que monsieur de Guines m'avait fait mille amitiés et m'avait donné plusieurs lettres pour Copenhague, que les d'Havré et cette bonne lady Clifford avaient été, comme à leur ordinaire, adorables pour moi, enfin que j'avais fort bien chanté, quoique très mal accompagnée par D. qui avait l'air charmé et qui probablement vantera d'autant plus mon talent que je lui ai fait donner dix guinées pour la soirée qu'il a passée chez moi. Vous jugez bien qu'avec ces moyens là on a une *voix céleste*. Je vous disais aussi que, malgré l'attente des lettres et même peut-être des personnages qu'on m'avait annoncé devoir nous retenir

longtemps à Altona, il n'en a plus été question depuis le jour où je vous ai rendu compte de la courte conversation que cette nouvelle avait occasionnée et que, du reste, tout était dans l'ordre accoutumé : très mal, sans scènes. Il y en a cependant eu une petite en public sur ce qu'on a voulu me faire des plaisanteries sur ma tristesse, auxquelles j'ai répondu froidement mais d'une manière décidée, en disant ouvertement les raisons qui la causaient. L'extrême jalousie qu'avaient inspirée les soins (de pure politesse) de sir J. W. m'a presque amusée ; elle avait succédé, elle a succédé à celle qu'avait inspirée John et m'était infiniment plus commode. J'ai été, pendant un moment, décidée à en faire part à la femme : mais elle est trop légère et trop conteuse d'histoires ; j'en ai trop mauvaise opinion, enfin, tout lui est bon pour faire des tracasseries et il lui faut bien peu de fondement pour fabriquer des calomnies atroces ; je ne conçois pas où elle a pu pêcher tout ce qu'elle m'a raconté ! Si je pouvais vous le dire, cela vous ferait dresser les cheveux sur la tête ; par exemple, elle m'a assuré qu'elle avait beaucoup à se plaindre de sa tante parce que, dit-elle, « si je n'étais pas catholique, j'aurais pu faire de bien meilleurs mariages et un, entre autres, que je regrette tous les jours davantage » ; quel speech ! J'espère que c'est légèreté car je serais fâchée qu'une aussi jeune personne fût aussi corrompue que ce propos pourrait le faire supposer. J'ai été bien aise de m'en débarrasser, car elle me faisait tant d'amours que j'étais dégoûtée, et j'aurais voulu pouvoir les rendre à ma voiture à laquelle ils étaient véritablement adressés. Mais, c'est assez parlé d'Altona. — Je ne peux pas vous dire que votre lettre du 6 décembre m'a fait bien plaisir parce que j'en espérais d'une date plus fraîche, mais c'est quelque chose de savoir que vous étiez bien alors. — Nous avons fait la route d'Altona à Itzéhoé en deux jours. Ne croyez pas, cher papa, que ce *fait* soit une expression impropre ; c'est un *fait*. Partis samedi par la neige, il a fallu nous faire accompagner par une douzaine d'hommes armés de pioches. Ce n'est pas que trois ou quatre cents personnes n'eussent fait le chemin dans la nuit, mais le vent qui soufflait détruisait leur ouvrage à chaque instant, et nous avons plusieurs fois enfoncé jusqu'à l'essieu. Tant bien que mal, nous sommes arrivés ici à onze heures du soir, hier, et nous passons toute la journée dans l'espoir que la gelée durcira la neige et que d'autres voyageurs nous rendront le service que nous avons rendu hier, en frayant et en découvrant la route, ce qui n'est pas facile, je vous assure. Je ne cherche pas

à vous donner une idée du froid qu'il fait : le thermomètre est de quatre degrés plus froid qu'il ne l'a été l'hiver dernier à Londres. Je souffre beaucoup des yeux ; c'est à peine si je peux y voir pour écrire.

Je vous le répète, mes chers amis, tant que je le pourrai, je tâcherai qu'aucune malle ne parte sans vous porter de mes nouvelles, mais, si cela arrive, ne soyez pas inquiets ; soyez sûrs que je ne ferai pas d'imprudences. Adieu ; je vous embrasse du plus tendre de mon cœur qui ne bat que pour vous. Ah ! mes amis, quand nous reverrons nous ? Je remercie le bon abbé de son petit mot. Je crains que mon frère ne trouve ces jonchets, tant vantés, bien vilains.

Bemmels, lundi, 6 janvier.

Je vous écris, chère maman, dans l'espoir de pouvoir faire mettre ma lettre à la poste à Schleswig où j'imagine que nous arriverons demain, quoique nous en soyons encore à sept milles d'Allemagne et que nous n'ayons pas pu parvenir d'en faire trois aujourd'hui ; mais, véritablement, les chemins sont détestables au point, par exemple, que nous n'avons pas fait un quart du chemin sur la grande route et que, le reste du temps, nous avons été obligés de voyager de champ en champ en passant la voiture à bras par dessus les haies qui les séparent. Enfin, c'est un bonheur inconcevable que nous n'ayons pas versé trois ou quatre fois ; du reste, nous sommes entrés dans une auberge où il n'y a pas eu de feu depuis un mois que dans la chambre à fumer qui nous est commune avec nos postillons, ce qui me serait fort égal si ils n'y fumaient pas, mais j'aime encore mieux geler qu'étouffer. Mon compagnon de voyage supporte ces contrariétés d'une manière divertissante pour moi : il se plaint de tout, et regrette surtout son départ d'Altona, se prend à moi de tout ce qu'il souffre, s'impatiente de ma patience et voudrait pour tout au monde que je me plaignisse autant que lui ; mais je ne fais que rire de ses doléances en l'assurant que je savais parfaitement tout ce à quoi je m'exposais en consentant à ce voyage, que je le lui ai représenté, qu'il n'en a tenu compte, que je me suis soumise à son caprice et que, maintenant qu'il n'est plus question que de supporter des désagréments, je me croirais bien faible de

me plaindre après les sacrifices d'un genre si pénible que j'ai faits. Je me flatte cependant que nous ne serons pas retenus bien longtemps pour passer les Belts. Demain matin, nous partirons, j'espère, à huit heures au plus tard et je ne me flatte pas d'être à Schleswig avant huit ou neuf heures du soir. — Je ne vous parle pas du pays que je traverse ; vous connaissez la neige et je n'ai vu que cela, mais, autant que je puis en juger au travers de cette couverture blanche, il me paraît plat et je crois que, même en été, il doit être fort laid. Les habitants paraissent excessivement reculés : nos voitures sont pour eux un objet d'étonnement plutôt que d'admiration car ils paraissent incapables d'un sentiment qui supposerait un genre d'émulation ; ils sont fort bien quatorze ou quinze occupés à atteler quatre chevaux et cette opération dure au moins une heure et demie ; s'ils veulent faire reculer une voiture de quatre pas, ils détellent froidement les chevaux les attachent derrière et tirent la voiture à reculons, etc... enfin il faut quatre allemands et quatre heures pour faire autant qu'un anglais en une heure. Le paysan, ici, est soumis à la corvée, au moins pour débarrasser les chemins après la neige. J'ignore s'ils sont contraints à d'autres travaux, mais, assurément, ils n'exécutent pas celui-là avec soin. — Adieu, mes chers amis ; je vais tâcher d'avaler un peu des cochonneries qu'on nous sert et puis chercher du repos dans mon petit lit qui est mon seul *comfort* et hors duquel je n'ai pas couché depuis mon arrivée à Cuxhaven ; vous savez que je ne peux pas souffrir le changement de lit. — Je vous embrasse tous pour ce soir : quel agréable jour des Rois !... ma foi, s'il faisait aussi froid qu'aujourd'hui, ils y avaient bien quelque mérite.

Mardi 7, à Schleswig.

Ce n'est pas sans peine et sans fatigue que nous sommes ici, je vous assure, ma bonne maman. Je n'en puis plus de froid. Si je ne craignais pas n'être pas en état de faire une longue course, j'opinerais pour que nous fissions neuf milles d'Allemagne demain ; alors nous pourrions espérer d'arriver jeudi à Aarö où l'on passe le petit Belt. Je tâcherai de vous écrire de là, ne fût-ce qu'un mot. Ce qui est assez extraordinaire, c'est qu'on ne connaît pas plus l'état actuel des Belts qu'en Angleterre : ce peuple me paraît de la plus grande apathie. Mon Dieu ! que je voudrais être allemande ! — Adieu, ma bonne et chère maman ; embrassez papa et Rainulphe pour moi. Quoique j'écrive avec des gants, mes doigts sont

tellement gelés que je puis à peine tenir ma plume. Mille amitiés aux bons O'Connell ; le sort de cette malheureuse femme m'occupe sans cesse.

Kalding, vendredi 10 janvier 1800.

C'est à toi, mon bon ami, que je veux écrire. Peut-être est-ce la seule lettre que tu recevras de ta vie datée du Jutland ; d'ailleurs, il faut que je t'apprenne une nouvelle qui, sans doute, t'intéressera parce que j'imagine que, depuis mon départ, tu t'occupes assez de la géographie du pays que je traverse pour savoir que le petit Belt se passe à Aarö. Eh bien, mon ami, ce passage est changé : on l'a transféré à Snoghorg d'où l'on va à Middeljart, en Fionie. — Je me flatte, mon cher Rainulphe, que tu m'as suivie dans mon voyage jusqu'à Schleswig, par Itzehoë et Rendsburg (situé sur l'Eyder et très bien fortifiée) ; apprends que, de là, nous avons été à Flensburg en laissant Gottorp à notre droite. Flensburg a un excellent port et c'est là que l'on construit et que l'on frète tous les vaisseaux destinés au cabotage de la Baltique. La ville, quoique très petite, est, dit-on, fort commerçante. — Jusqu'à Apenrade, le pays est affreux, mais, depuis ce petit bourg situé dans une position délicieuse, la campagne (jusqu'à Kalding, par Hadersleben) paraît bien boisée et charmante. Au surplus, je n'ai plus guère de sensations d'aucun genre, si ce n'est pour vous aimer tous plus que jamais, car tout en moi est gelé ! je ne saurais te faire comprendre à quel point j'ai froid, mon cher Rainulphe, à moins que tu ne te rappelles le Saint-Gothard. — Je me flatte que papa et maman auront reçu deux lettres de moi depuis que j'ai quitté Hambourg, l'une de Itzehoë et l'autre de Schleswig, mais la mer rend les correspondances si peu exactes qu'il est presque impossible de tenir un compte fidèle des lettres qu'on reçoit. — Je ne doute pas, mon ami, que tu n'aies cherché à être encore meilleur garçon depuis mon départ : redouble tes soins pour consoler nos excellents parents. Mon cher Rainulphe, je te promets que, si je suis assez heureuse pour être auprès d'eux quand les soins de l'état que j'espère te voir embrasser t'en éloigneront, je n'épargnerai rien pour adoucir un chagrin aussi cruel. — J'ignore encore quand nous arriverons à Copenhague ; je crois que nous traverserons le petit Belt demain ; mais les rapports qu'on nous fait du grand différent beaucoup

les uns les autres ; les plus favorables cependant ne nous promettent rien d'agréable. Dis à papa que je lui écrirai d'Odense et que je lui manderai ce que je saurai relativement à notre passage. — Sais-tu bien, mon cher frère, que je n'ai rien pu trouver à Hambourg à t'envoyer que ce jeu de jonchets que l'on m'avait fort vantés mais qui m'ont paru assez laids : je crains bien qu'ils ne te fassent la même impression. Je te prie, ainsi que monsieur l'abbé, de manger du bœuf fumé à votre *lunching* et de boire un verre de Porto à ma santé. Je te prie aussi, mon ami, d'embrasser bien tendrement pour moi madame O'Connell, Aimée et même mademoiselle Célénie, dussiez-vous en rougir tous les deux. — J'espère savoir par toi des nouvelles de Céva. Vas voir Lessé et demande-lui si Tarina se porte bien et si elle est en bon état. Mandez-moi tout cela ; mandez-moi surtout si maman est bonne fille, si elle mange, si elle dort, si elle est raisonnable, et, en tous cas, caresse-la bien pour moi et mets toi bien souvent (à mon intention) sur les genoux de notre adoré papa. — Adieu, mon enfant chéri, reçois les caresses bien tendres d'une sœur qui ne désire vivre que pour toi. — Mille choses au bon Zéqui ; je suis sûre qu'il pense à moi bien souvent. Bonsoir, mon ami ; je suis bien fatiguée et à moitié endormie : je vais me mettre dans mon lit et cela sans souper pour la meilleure raison du monde : il n'y a rien à manger, pas même du pain.

Odense, mardi 14 janvier.

Je mandais à mon frère l'autre jour que je vous écrirais d'Odense. Hélas, mon cher papa, je crains bien que vous receviez plus d'une lettre d'ici, car il me semble à peu près impossible de passer le grand Belt. Des passagers qui viennent de Copenhague disent avoir été huit jours sur une petite île déserte au milieu du Belt où ils ont pensé périr de faim et de froid, sans que les glaces leur permissent d'en sortir. Vous voyez que ces détails sont encourageants ! au surplus, dites bien à maman de ne pas s'inquiéter : car même ma prudence est fort peu nécessaire et sûrement, si nous courons quelque danger, ce sera à notre insu. — Nous avons été retenus deux jours à Snoghoy, quoique la mer soit beaucoup moins large en cet endroit que la Tamise ne l'est à Londres, mais la communication n'est généralement

entretenu que par des bateaux fort petits, et, comme il en fallait un beaucoup plus grand pour transporter nos voitures qui ont passé dans le même sans être démontées, il a fallu élargir de passage qu'on avait fait dans la glace pour les petits bateaux. Je ne puis mieux comparer cette navigation qu'à la chute d'un vaisseau qu'on lance, excepté que la quille touche l'eau. — Au surplus, nous avons envoyé John à Nyborg pour savoir en détail de quelle manière il sera possible que nous nous rendions à Korsör. On dit qu'il faudra laisser nos voitures, mais, sûrement, je n'y consentirai jamais parce que je ne me sens pas la force de faire cent milles en Zélande, au mois de janvier dans des charrettes absolument découvertes, car les *Stool waggons*, qui sont les seules voitures de postes, ne sont pas autre chose. — Il y a un monsieur le comte de Stolberg qui poursuit la même route que nous : c'est un jeune homme de très bonne maison et qui nous a fait toutes les avances qu'un gentleman peut faire, mais nous les avons reçues avec plus que de la froideur. Il s'est contenté de nous faire une première visite que je n'imagine pas qu'il soit tenté de renouveler. J'en suis fâchée car il me semble que sa présence eût été un délassement à l'ennui que doit infailliblement causer le voyage que je fais, qui ne peut pas même intéresser la curiosité. Depuis que je vois des vilains pays, il n'y en a point à comparer avec la Fionie : de Middelhjart à Odense, nous avons traversé trente-six milles de pays sans voir un village, un arbre, pas même une maison pour changer de chevaux, les mêmes nous ayant traînés tout le temps. Du reste, la neige ne manque pas dans cette plaine éternelle dont les propriétaires ne doivent pas beaucoup connaître le luxe assurément.

L'idée que je serai encore si longtemps sans recevoir de vos nouvelles, puisque je ne peux pas espérer d'en avoir avant d'arriver à Copenhague, m'afflige à un point que vous comprendrez facilement, puisque c'est ma seule consolation dans la triste situation où je me trouve et dont je voudrais bien vous faire le détail, ce qui est impossible. À cette fois suffit que, avant-hier matin, monsieur de B. m'a donné un bon coup de poing devant quatre témoins, que, depuis ce temps, nous n'avons pas échangé une seule parole. Ne croyez pas, cependant, que j'en sois du tout malheureuse, car, le moment de colère passé, j'ai vu immédiatement l'avantage qu'une pareille action me donnait sur lui. Au surplus, vous recevrez les détails par quelque voie aussitôt que cela sera possible. Je crois qu'on rachèterait chèrement la

sottise faite. — Adieu, mes excellents amis ; ne me plaignez pas ; je ne m'ennuie, en vérité, pas beaucoup. Je vous embrasse et je ferme ma lettre. Adieu, encore adieu.

Nyborg, vendredi 17 janvier.

Quoiqu'à Nyborg, je ne suis pas plus rapprochée du but de mon voyage, ma chère maman, et les glaces me paraissent combinées contre moi. Cela m'étonne d'autant moins que je m'en rapporte à mon étoile de me susciter sans cesse de nouveaux contre-temps ; celui qui me retiendra quelques semaines à Nyborg n'est pas un des moins fâcheux pour moi puisqu'indépendamment du désagrément de passer ce temps dans une mauvaise auberge, et absolument seule, cela m'éloigne encore du but où tend tout mon espoir et je ne puis regarder mon séjour ici que comme un temps perdu. — Ce qui me désespère aussi est l'impossibilité d'avoir de vos nouvelles, messieurs Berenberg et Gossler devant envoyer à Copenhague toutes les lettres qu'ils recevront pour moi, et l'instabilité de notre séjour ici m'empêchant d'écrire ni à Hambourg ni à Copenhague qu'on me les fasse parvenir, car il n'y a point d'autre empêchement, la malle allant régulièrement à Korsör mais dans des bateaux à patins. Voici la manière dont on voyage dans ces esquifs qui sont extrêmement petits : on attache le patient avec le bateau ; après quoi, deux hommes le poussent devant eux sur la glace jusqu'à ce qu'il flotte, alors, les bateliers s'élancent dedans au risque de le faire chavirer, ce qui arrive souvent ; ils vont à rame jusqu'à ce qu'ils rencontrent un autre glaçon sur lequel ils s'élancent et hissent le bateau qu'ils recommencent à pousser. Ce petit manège se répète tous les quarts d'heure à peu près ; car, excepté le premier glaçon qui s'étend à un mille allemand (six milles anglais) en mer, les autres ne sont pas fort grands. J'avoue que, ne trouvant pas un grand mérite à me noyer dans le Belt, je ne suis pas fort empressée d'éprouver ce genre de navigation et que je suis assez d'avis d'attendre ici la gelée ou le dégel : indépendamment du danger, c'est une corvée pénible, attendu qu'à chaque fois que le bateau saute de la glace dans l'eau, le malheureux voyageur est inondé quand il n'est pas noyé. Deux femmes qui sont arrivées il y a quatre jours avaient un

pouce de glace sur toute leur personne : je n'en crois rien, mais je vous répète exactement le propos qu'on m'a tenu. — Adieu, ma bonne maman, je vous embrasse pour aujourd'hui. Avez-vous reçu ma lettre du quatorze écrite d'Odense ?

Samedi 18.

Les événements de ma vie, tant que je resterai ici, ne seront pas très variés ni très intéressants. Le silence qui continue à régner autour de moi ne permet à ma situation de changer en aucun genre. Je voudrais bien savoir ce que la divine dit de mon sort à venir, car je ne me flatte pas qu'elle ait perdu ou qu'elle perde jamais son influence : on la connaît tout comme nous ; il n'est pas question de dessiller les yeux pour montrer un monstre ; au contraire, la connaissance parfaite qu'on a de sa méchanceté n'est qu'une raison pour l'aimer davantage. J'avoue que, plus je réfléchis au genre de sentiment que cette femme peut inspirer, moins je le conçois... enfin ! — J'ai lu dernièrement un livre qui m'a fort intéressée : c'est une espèce de pamphlet journaliste intitulé *Précis des événements militaires*. Cet ouvrage, dont il n'a encore paru que sept numéros, rend compte très clairement de la campagne *très* embrouillée de 99 ; il me semble que le style qu'on a adopté convient parfaitement à la grandeur du sujet par sa simplicité ; mais le morceau qui m'a paru le mieux fait est le premier où l'on rend compte de la situation de la France lors du traité de Léoben et à sa rupture ; je voudrais que papa lût cet ouvrage ; je crois qu'il l'intéresserait et puis je serai bien aise qu'il m'en mandât son opinion. — On me promet que, si le temps qu'il fait depuis deux jours dure encore cinq ou six jours, nous pourrions passer le Belt ; mais qui oserait se flatter d'un dégel soutenu pendant huit jours au mois de janvier en Fionie ? — Adieu, bonne et chère maman ; j'ignore quand ma lettre partira parce que c'est la poste de Copenhague qui la prendra en passant : on l'attend aujourd'hui, mais Dieu sait quand elle arrivera.

Dimanche 19.

Voici la poste, mes bons amis. Adieu ; le dégel continue, je n'ai que le temps de vous embrasser tous. Croyez qu'il existe dans un petit coin de la Fionie un cœur tout à vous.

Nyborg, mercredi 22 janvier.

Malgré le dégel qui continue, notre départ ne paraît pas très prochain. Je suis sortie hier pour la première fois depuis que je suis ici, et j'ai été à quatre milles où l'on s'embarque pour la Zélande pendant l'hiver. Là, on m'a donné l'espoir que nos voitures pourraient passer vers le commencement d'avril ou la fin de mars. — Monsieur de Boigne a eu différents plans en vue depuis les huit jours que nous sommes ici à croquer le marmot : d'abord, il voulait retourner à Hambourg : mais je m'y suis opposée parce qu'au bout d'un séjour de trois mois, je me serais trouvée au même point qu'à présent ; ensuite il s'est décidé à aller à Berlin par Lubeck, et à remettre le voyage de Copenhague à notre retour de Munich. Cette idée me convenait beaucoup mieux que l'autre ; quoiqu'elle eût l'inconvénient de nous faire faire six cents milles de plus qu'il n'était nécessaire, elle occasionnait une beaucoup moins grande perte de temps, et c'est là ce qui m'intéresse le plus... mais elle s'est évaporée pour donner lieu à une autre de beaucoup la plus raisonnable qui serait que monsieur de Boigne allât seul à Copenhague terminer ses affaires, et qu'il revînt me prendre ici où je l'attendrais. Je me passerais fort bien de voir Copenhague. — J'ignore si monsieur de Boigne mettra ce projet à exécution mais j'en doute. — À présent, cher papa, vous savez quel doit être mon sort, c'est-à-dire que vous ne savez rien. Ce qui m'étonne, c'est que je ne m'ennuie pas beaucoup ici : j'ai appris tout l'*Art poétique* par cœur ; enfin je m'occupe et, si j'avais pu me procurer un maître d'allemand, je ne regretterais pas mon séjour, mais toute la ville de Nyborg ne fournit pas un homme qui parle français et allemand. Du reste, depuis que je suis dans ce pays, je n'ai pas appris à dire un mot et je crois que j'y passerais dix ans sans faire le moindre progrès, à moins de m'y livrer entièrement pendant quelque temps comme j'aurais pu le faire en ce moment, surtout si monsieur de B. va seul à Copenhague, puisqu'il ne peut guère être absent moins de quinze jours et que ce temps, uniquement employé à connaître les principes de la langue du pays où l'on se trouve, doit suffire à donner beaucoup de facilité. — Je sollicite monsieur de B. d'écrire à Copenhague pour qu'on m'envoie mes lettres, s'il y en a pour moi. — Êtes-vous aussi sans nouvelles ? Mon Dieu que je vous plains !

Vendredi 24.

Monsieur de Boigne me paraît décidé à partir demain si les vents le permettent. Alors, notre séjour ici tiendra lieu de celui que j'aurais fait à Copenhague et je ne le regrette pas du tout. Si je vivais comme un animal sociable, je pourrais assez m'amuser des différentes personnes que cette auberge renferme. Le comte de Stolberg y a passé plusieurs jours et m'a paru fort *gentlemanlike* : je l'ai vu deux ou trois fois ; du reste, il y a une grande intrigue dans la maison. Certain italien a épousé, il y a deux mois, à Copenhague, une demoiselle russe dont la position paraît avoir été scabreuse ; à peine mariés, la discorde s'est mise entre eux et, arrivés ici, ils se sont décidés à se séparer. Les articles n'étaient pas difficiles à faire ; il n'y a rien de part ni d'autre : mais la dame, qui paraît être au plus offrant, s'est mise sous la protection d'un colon de l'Île de France, d'un vieux monsieur de Chézon qui arrive d'Afrique et me paraît d'autant plus propre à pigeonner que c'est un de ces faibles esprits forts, qui se vante d'avoir oublié son Pater, qui assure que ces *gaillards de confesseurs* ne sont plus à la mode, etc... et que la dame qui m'a honorée de deux ou trois visites me semble avoir beaucoup d'esprit et savoir se plier parfaitement aux idées des gens à qui elle souhaite plaire. Elle m'a raconté son histoire à sa guise ; mais elle s'est embarrassée de manière à me faire entendre plus qu'elle ne voulait, cependant elle m'a dit des traits de jalousie de son mari dont j'ai été trop frappée pour en révoquer en doute la vérité. Je n'ai pas été la seule à saisir les ressemblances, ce qui m'a procuré une soirée assez plaisante par l'extrême intérêt qu'on a mis à défendre le mari, ce qui semblait étonner les auditeurs beaucoup. Au surplus, cette femme est tellement coquine que, quoique assez aimable, j'ai été obligée de lui fermer ma porte ; elle m'a appris le mariage de mademoiselle de Xernichef avec un mince officier russe et celui de Brunette Le Brun avec une espèce de valet de chambre renforcé du comte de Xernichef qui lui devait une petite somme mais qui est ruiné et exilé. — Faites mon compliment de condoléance à Rainulphe sur ce mariage. Monsieur de Stolberg connaît madame de Werthern ; il m'en a parlé comme d'un ange ; comme chacun a son histoire, celle de ce jeune homme est que sa femme, fille du feu roi de Prusse, s'étant sauvée de chez lui avec son secrétaire, il s'est battu avec lui, l'a tué et maintenant est obligé de fuir tandis que la comtesse est enfermée dans la citadelle de Wurtzbourg par ordre de son frère : où donc est le bonheur dans ce monde ? J'ai trouvé assez plaisante cette réunion de ménages malheureux à Nyborg.

Dimanche 26.

Le temps affreux qu'il fait retient monsieur de Boigne ici depuis deux jours. Il partira aussitôt que cela lui sera possible. — Il est arrivé hier un général danois qui n'a quitté Londres qu'il y a un mois ; il a passé par Calais ; il est venu chez moi ce matin et m'a dit qu'en traversant la France il n'avait reçu que des attentions et des politesses les plus marquées des mêmes gens qui l'insultaient il y a cinq ans, que les postes étaient servies à merveille et les auberges comme en Angleterre ; il n'avait point d'armes sur sa voiture mais il dit que cette précaution est devenue inutile ; il doit me donner des gazettes anglaises qu'il attend aujourd'hui, ce qui me fera bien grand plaisir. Comme il est directeur des postes, il m'a proposé de faire ouvrir la malle pour me procurer la lettre mais, malheureusement, elles sont sous le couvert de monsieur Duntzfelt, ce qui me *disappoint* cruellement. — Par mon ignorance de la langue des danois et la très grande difficulté de trouver un interprète, j'ai manqué une poste, ce qui me décide à fermer ma lettre aujourd'hui afin qu'à quelque heure qu'arrive la poste elle puisse s'en charger. — La solitude entière où je me trouverai pendant quinze jours au moins ne m'effraie pas beaucoup ; ce qui m'alarme davantage est la situation d'Hambourg, la réponse laconique de Buonaparte au Sénat que j'ai lue dans la gazette de Leyde du 14 janvier : il paraît que cette ville est mal assurée et j'avoue qu'il y a beaucoup d'égoïsme à l'intérêt que je prends à sa conservation. — Adieu, mes bons amis, c'est du plus profond de mon cœur que je vous prie de penser à moi le 19 février : que cette époque me rappellera de moments heureux ! Puissé-je en passer encore dans vos bras ; car je sens bien que, pour moi, le vrai bonheur ne peut jamais être que là. — Je suis malade comme une bête depuis deux jours. Si je me laissais aller, ah ! comme J'aurais vite la maladie du pays ; mais je suis bonne fille.

Nyborg, mardi 28 janvier.

Le temps des miracles n'est pas passé : il vient de s'en opérer deux, les voici ; jugez par vous-même. Monsieur de B. a tenu pendant quatre jours à la même opinion et est à l'heure qu'il est sur le chemin de Korsör à Copenhague, car, son étoile ne l'abandonnant jamais, il a passé en quatre

heures. Avais-je raison, sont-ce là des miracles, chère maman ? Quel homme ! Après avoir craint de me laisser avec vous un quart d'heure, il me campe là, dans une auberge (en Fionie, il est vrai) sous la seule garde de quelques valets dont il se méfie. Je vais maintenant, chère maman, vous mander bien des détails que je n'ai pas encore pu vous donner. Ce n'est pas qu'il lise mes lettres, mais je crains toujours que la fantaisie ne lui en prenne, et je crains de me compromettre ; c'est pour la même raison que je continue à vous recommander la plus grande circonspection. — Commençons par les raisons qui m'ont empêchée d'aller à Copenhague : vous me connaissez assez pour croire que ce ne sont pas les dangers du passage qui m'ont retenue ; la raison que j'avais donnée de ne vouloir pas faire cent milles en charrette n'existait plus parce que monsieur Duntzfelt m'avait envoyé une voiture à Korsør, et je me serais alors décidée à partir si monsieur de B. n'avait pas, avant que j'apprisse cette nouvelle, annoncé le dessein d'aller seul finir ses affaires, ce que j'ai préféré, d'abord parce que l'excuse des glaces en aurait été une excellente pour me retenir là jusqu'au mois de mars et puis que l'état de ma santé ne me permettait pas de m'embarquer avant le 30 au plutôt. C'était donc du temps gagné de toutes les manières ; de plus, je savais que vous, ma chère maman, n'étiez pas sans inquiétudes sur mon séjour à Copenhague et j'ai voulu vous les épargner. D'ailleurs, la solitude convient beaucoup mieux à la situation de mon âme que le *bustle* d'une cour où je me serais précisément trouvée pendant le fracas du carnaval et où je me serais vue obligée de me livrer à ce qu'on appelle *les plaisirs* pour pouvoir la quitter. Je n'ai jamais été plus fatiguée de mon être que pendant les derniers jours de mon séjour à Altona où il a fallu paraître m'amuser ou me décider à passer l'hiver ; il n'y a rien qui fatigue autant que des *false spirits*. — Si j'avais cru à l'absence du général, je vous aurais évité l'ouvrage que vous donnera sans doute l'énigme expédiée par Anne, il y a quelques jours, et qui vous parviendra peut-être longtemps avant cette lettre parce qu'elle passera par la France avec la poste danoise et que j'envoie les miennes à messieurs Gossler pour les faire passer à Cuxhaven. — Je vais vous raconter le fait dont elle vous parle, un peu plus clairement, j'espère. Depuis notre départ d'Altona, nous étions assez mal ensemble et monsieur de B. avait repris la louable habitude de me dire des injures, non pas à l'heure mais à la journée ; mais, comme cela m'est maintenant fort égal, je ne l'écoutais pas et il se fatiguait la poitrine

inutilement. Arrivés à Snoghoy, au bord du petit Belt en Jutland, nous y avons été retenus deux jours, comme je vous l'ai mandé d'Odense. Enfin, il a été décidé que nous partirions à huit heures le lundi 13 pour nous rendre à Odense (qui est à trente-six milles de Middelharnis) le même jour. Pendant toute la nuit, monsieur de B. n'a cessé de m'accabler d'outrages qu'il serait inutile et fastidieux de répéter ; il m'a beaucoup pressée de me lever le matin : en effet, je me suis dépêchée de m'habiller et, afin de perdre moins de temps, ayant passé mon gilet et le cotillon de mon habit, j'ai envoyé Catherine chercher John pour démonter mon lit ; il est arrivé pendant que je mettais ma cravate ; j'étais entièrement prête à partir, à l'exception de mon habit qu'une de mes femmes tenait, pour m'aider à le mettre. Entrez, ai-je dit à John qui était dans la chambre où monsieur de B. s'habillait. À peine se disposait-il à m'obéir que l'autre, se précipitant comme un furieux dans la chambre, m'a crié : « Madame, si vous n'avez aucune décence, j'en aurai pour vous et si vous, suivant vos principes français, aimez à paraître nue devant vos gens, cela ne me convient pas. Sortez ». Cette dernière parole, accompagnée d'un geste fort énergique, s'adressait à John ou plutôt à son épaule. « Monsieur, comme les gens qui vous entendront pourront croire que les grossièretés de vos propos sont méritées, il est juste que je leur prouve le contraire. Je veux que tout le monde soit juge de la nudité dont vous vous plaignez. » En disant ces mots, je me suis avancée vers la porte que l'on m'a fermée au nez en me donnant deux coups de poing, un à l'épaule et l'autre à la figure. Adieu, chère maman, je suis fatiguée. La suite à demain.

Mercredi 29.

Mon premier mouvement a été de pousser un grand cri, le second d'ouvrir la porte et de dire à John et à Richard (ils étaient dans la première chambre) et à mes femmes (elles étaient dans la mienne) : « Je vous prends tous à témoin de la manière dont monsieur de B. me traite. Remarquez mon costume et rappelez-vous que c'est pour cela qu'il m'a battue. ». Après avoir dit ce peu de mots qui ont beaucoup calmé l'emportement du patron, je suis rentrée dans ma chambre et Catherine est sortie de l'appartement ; elle est revenue peu de moments après. Monsieur de B. l'a suivie dans ma chambre où il espérait me trouver pleurant et me désespérant ; car il a eu l'air fort désappointé de me voir achevant tranquillement ma toilette.

« J'espère, monsieur, que vous n'allez pas recommencer à me battre. » — « À vous, battre, non, non, madame : vous et votre complice (parlant d'Anne) aurez beau faire, vous ne parviendrez pas à persuader une telle fausseté. » — « Qu'appellez-vous une telle fausseté ? Demandez à Catherine qui n'est pas ma complice puisqu'elle rentre dans la chambre avec vous si c'est une fausseté. » — « Catherine (avec un air destiné à l'intimider), m'avez-vous vu frapper madame de B. ? » — « Je ne peux pas dire, monsieur, que j'ai vu le coup ; mais j'ai vu votre main sur le visage de madame et quand vous l'avez retirée. » — Cette distinction m'a fait sourire et a comblé la fureur de monsieur de B. Je ne lui ai fait aucun reproche ; mais j'avoue que j'étouffais. Une promenade sur le devant de la maison où j'ai laissé couler quelques larmes m'a fort soulagée et, pendant quatre jours entiers, il ne s'est pas dit un mot entre nous, quoique nous fussions toujours ensemble. Cependant, j'ai remarqué que monsieur de B. se réjouissait de m'avoir affligée, *accordingly*. J'invitai le comte de Stolberg (qui avait été témoin de ma promenade matinale à Snoghoy et à qui j'ai quelque raison de croire que John en avait dit le motif) à passer la soirée chez moi. Il m'avait été présenté la veille dans la cour par monsieur de B. Je fus excessivement polie et presque gaie. Je m'adressai plusieurs fois à monsieur de B. et je dissimulai parfaitement la manière dont nous étions ensemble devant monsieur de Stolberg, mais, à son départ, je repris mon froid et mon silence. Cette petite visite, en prouvant à monsieur de B. qu'il avait perdu le droit de m'affliger, le mit au désespoir. Enfin, coûte que coûte, j'ai conservé mon silence pendant huit jours entiers, ce qui est d'autant plus long qu'étant toujours seuls il était continuellement à me faire des excuses : cependant, je ne lui ai pas formellement pardonné ; mais nous nous sommes quittés assez bons amis, quoique très froidement de part et d'autre. J'ai reçu un billet de Zélande au moment de son arrivée qui contenait tous les amours possibles. Je lui ai répondu hier et le genre de ma lettre m'a d'abord embarrassée ; à la fin, je me suis décidée à écrire amicalement en mêlant toujours quelques phrases *sur les propos auxquels j'aimerais bien à croire si les actions répondaient*, etc... — Après l'action du 13, John, furieux des coups de poing qu'il avait partagés avec moi, a, je crois, demandé son congé ; mais l'affaire s'est arrangée sans que j'en sache les détails.

Monsieur de B. a repris, depuis cet événement, toute sa haine pour Anne. Il a été excessivement jaloux de monsieur de Stolberg ; il m'a dit, une fois, que j'aurais beaucoup à faire si je voulais aimer tous les hommes qui sont aussi grands que monsieur de Stolberg si j'allais à Berlin, parce qu'il y en avait un grand nombre dans l'armée prussienne (ceci devant témoins). Je lui ai répondu que c'était vrai, mais que, comme on disait que la plupart étaient roux (monsieur de Stolberg est roux) et que ceux-là ne me plaisaient pas, cela diminuerait mon ouvrage : cette réponse que monsieur de B. a été obligé de prendre en bonne part a mis les rieurs de mon côté.

À présent, ma chère maman, vous vous attendez peut-être que je vais vous dire ce que je dois devenir lors du retour de monsieur de B. ; mais c'est un secret que je ne trahirai assurément pas et, sur notre future destinée, il peut compter sur ma discrétion. Je lui écrirai demain pour savoir sérieusement où nous allons en partant d'ici car, depuis quelque temps, ses plans ou plutôt ses phrases changent chaque jour : tantôt nous devons retourner à Londres immédiatement, tantôt il doit me mener à Munich y acheter une maison, m'y établir et aller chercher sa famille pour l'habiter avec nous, mais comme, malheureusement, ce projet a mon approbation, il est tombé dans l'eau ; tantôt nous devons nous établir à *Bariep* pour y être aussi heureux que monsieur d'Armaillé et y faire danser les petites paysannes, tantôt nous devons retourner en Angleterre pour nous défaire de tous les liens qui nous attachent à ce maudit pays, tantôt, en se glorifiant d'y appartenir, on jure que c'est le seul qui soit habitable ; tantôt, mais à quoi servent toutes ces folies... Voilà la poste ; il faut fermer ma lettre au plus vite. Adieu mille fois, chers amis.

Nyborg, jeudi 30.

Suis-je donc seule dans l'univers ? Oui, seule, seule avec mes larmes : elles coulent depuis vingt-quatre heures sans interruption et personne ne les a essuyées. Ah ! pourquoi m'avez-vous tant aimée, accoutumée depuis mon enfance à voir partager mes moindres chagrins ? Cet isolement affreux redouble mon désespoir ! « Elle était mieux, foi de papa ». Ah ! pardonne-moi, mon ami, si je doute de ce que tu me dis ; mais ce mieux a commencé

le mardi, mardi jour du courrier ! Je ne puis m'empêcher de traduire cet *elle est mieux, elle est mieux* de l'abbé par *je ne veux pas vous assommer tout d'un coup*. De dix lettres qui me sont parvenues hier au soir, celle du quatorze est la dernière. Ah, mon excellente mère, quand reverrai-je cette écriture dont les derniers traits m'ont arraché tant de larmes ? Oh ! mon Dieu, quand cette cruelle incertitude finira-t-elle ? J'attends une lettre avec l'impatience la plus vive et, cependant, je la redoute.

Samedi, 1^{er} février.

Je me croyais en état d'écrire l'autre jour ; mais j'ai été obligée de cesser parce que je me suis trouvée mal et Anne n'a pas voulu me rendre mon écritoire avant cette minute. J'ai le cœur déchiré ; je n'ose fixer mes regards d'aucun côté. Ce *fire-side*, objet de tous mes désirs ; de tous mes regrets, n'est maintenant pour moi qu'un objet d'effroi !... J'attends des lettres demain et peut-être monsieur de Boigne à qui mes gens ont écrit que je n'étais pas bien. Peut-être n'aurai-je pas de vos nouvelles d'Angleterre, peut-être... ah ! mon Dieu, mon Dieu, je suis bien occupée de cette pauvre duchesse, quel horrible événement ? et ma respectable amie, et cette chère aimée ! Juste ciel, que de malheurs, que de chagrins ; je ne sais encore si je rêve ou si je veille, depuis que j'ai reçu ces fatales lettres (tant désirées), mon existence paraît confuse ; je ne sais ce que je dis ni ce que je fais ; tout ce que je sais c'est que je vous aime tous avec idolâtrie et que je ne respire que pour vous et mon Rainulphe aussi. Il est malade... et mon excellent, mon adorable, mon adoré père est-il en état de soutenir tant de secousses et de chagrins ? Je suis beaucoup mieux ; ne vous inquiétez pas pour moi ; je fais tout ce que vous pourriez me conseiller ; seulement je suis un peu faible et je m'arrête. — Adieu, recevez toutes les caresses de votre Adèle. — Parole d'honneur, papa, je n'ai eu d'autre maladie que deux ou trois attaques de nerfs à la suite desquelles j'ai eu un accès de fièvre mais qui est absolument passé. Je me suis mise au bouillon de poulet pour toute nourriture : tu vois que je soigne ton bien. Adieu, mon ange chéri.

Nyborg, jeudi 6 février.

Je n'ai point encore reçu de lettres depuis celle du quatorze janvier. D'après cela, vous imaginez facilement quel est l'état de mon âme. Depuis mon départ, je n'ai pas encore été si longtemps sans vous parler de ma tendresse. Je ne vous donnerai d'autre raison de mon silence que l'impossibilité de le rompre. Mes forces me permettent de me promener dans ma chambre ; à présent, je passe ma vie à la traverser de long en large, à courir à la fenêtre au moindre bruit dans l'espoir de voir arriver des lettres que ma raison me défend d'attendre. La poste de dimanche n'est venue qu'hier ; elle avait été retenue par les glaces ; elle ne m'a apporté que des lettres de monsieur de Boigne qui ne fixe point le moment de son départ et remet au courrier prochain à répondre aux questions que je lui avais faites sur notre future destination. — Ma seule occupation et la seule qui me soit supportable est de relire toutes vos lettres ; il me paraît qu'il en manque au moins quatre ; peut-être me parviendront-elles par la suite ; celle où maman me rend compte de la douleur déchirante de madame de Fitz-James m'a fait répandre des torrents de larmes ; au surplus, c'est un chef-d'œuvre que cette lettre : elle est digne de madame de Sévigné. Je ne sais si la mort de madame de Maillé m'aurait fait autant d'impression à Londres qu'à Nyborg ; mais je ne le crois pas. On a mandé à monsieur de Boigne qu'elle avait été causée par la présence de trois constables qui, étant venus pour arrêter son père, lui avait fait une révolution. — Comme votre lettre du 8 ou 7 est perdue, cela peut-être ; mais ce trait me paraît porter toutes les marques de la *bonté française*. Je bénis le ciel de n'avoir pas été à Copenhague. Le séjour de Nyborg convient beaucoup mieux à ma profonde tristesse que celui d'une cour qui me paraît devoir être fort gaie ; d'ailleurs, ici, personne ne me console et c'est le seul soulagement que je puisse recevoir. — Monsieur de Boigne me mande qu'il s'amuse beaucoup. J'en suis charmée. Il me paraît que nous rapporterons de notre expédition de Danemark trois épées qu'il espère que la rouille n'aura pas entièrement gâtées. Voilà les grandes affaires !

Vendredi 7.

J'ai été interrompue par l'entrée de monsieur de Boigne. Il m'a rapporté beaucoup d'assez jolies choses de Copenhague. Nous partons demain pour Hambourg d'où je crois que nous prendrons notre chemin vers Cuxhaven, mais surtout, chers amis, n'en parlez à personne, personne sans exception.

D'ici là, la girouette pourrait bien encore tourner ; ainsi ne vous livrez pas trop à l'espoir de m'embrasser peut-être dans moins d'un mois. J'avoue cependant que cette idée me tournerait la tête si j'avais le bonheur de recevoir de bonnes nouvelles de Londres. Je n'en attends qu'à Hambourg, parce que le général a déjà écrit à monsieur Gossler de garder nos lettres jusques à notre arrivée. Mes lettres doivent vous parvenir bien inexactement ; c'est la faute de la poste de Copenhague dont on ne peut jamais calculer les mouvements. — Adieu, mes uniques et adorés amis ; j'ai le cœur gros et léger ; fasse le ciel que je reçoive de bonnes nouvelles et que monsieur de Boigne reste du même avis : c'est ma prière de tous les moments ; ce sera la vôtre, j'en suis bien sûre.

Ne soyez pas inquiets si vous ne recevez pas de mes nouvelles pendant longtemps. Je compte voyager très expéditivement et, peut-être, ne rencontrerai-je pas de poste sur la route ; d'ailleurs, à l'inquiétude près, je me porte assez bien, quoique monsieur de Boigne m'ait trouvée très maigrie.

Hambourg, vendredi, 14 février.

Vous voyez par la date de ma lettre, mes excellents amis, que je n'ai point perdu de temps, venant de Nyborg ; je courais après des nouvelles sur lesquelles reposait mon bonheur. Que Dieu soit béni ! quoique mauvaises, celles que j'ai reçues m'ont tranquillisée. Ma bonne, mon adorable maman, quel cruel intervalle que celui qui s'est passé depuis le 29 janvier jusqu'à aujourd'hui ! Vous croirez difficilement que la vue de l'écriture de madame de M^{ville} m'a causé un des plus vifs mouvements de joie que j'aie éprouvés de ma vie. On m'a apporté plusieurs lettres de chez monsieur Gossler où j'avais envoyé en débarquant. Celle de la divine à monsieur de B. était, selon sa louable coutume, adressée par la main d'autrui. J'ai cru reconnaître celle de l'abbé ; j'ai tremblé ; j'ai pressé monsieur de B. de l'ouvrir. Oh, joie ! j'ai reconnu le griffonnage inimitable ! Alors j'ai eu le courage de briser le cachet des lettres de l'excellent papa où j'ai trouvé quelque consolation. — J'ai fait cinquante milles anglais aujourd'hui. Je suis horriblement fatiguée. — À demain, mes adorés amis ; je vous réunis tous,

ah, tous ! pour vous embrasser comme je vous aime ; en vérité, c'est beaucoup.

Samedi 15.

Je ne vous ai point écrit en route, ma chère maman, pour plusieurs raisons ; mais celle qui a ajouté de la force à toutes les autres était la certitude que je ne pouvais pas vous donner de mes nouvelles parce que j'allais aussi vite que la poste. — Parlons d'abord de notre correspondance. Vos lettres me sont parvenues bien inexactement et, d'après le calcul que j'ai fait, il m'en manque encore cinq ; mais, depuis le 7 janvier jusqu'au 31 (qui sont les dernières malles), je tiens journal exact. — Que je suis fière de l'approbation de mes respectables amis ! ah oui ! vous êtes toujours présents à ma pensée, toujours consultés ; vous dirigez tacitement toutes les actions de ma vie. Si je vaux quelque chose, n'est-ce pas à vos soins, à vos bontés que je le dois ? Quelle reconnaissance pourrait jamais vous payer de si grands bienfaits ? — J'espère écrire par ce courrier à cette bonne madame O'Connell ; j'avoue que, quelque vive que soit mon amitié, c'est une tâche pour moi ; mais je vois déjà papa qui s'apprête à me faire un petit sermon.

Que la conduite de Joubert est drôle, en effet ! c'est cependant un homme d'esprit, raisonnable même et (je croyais) attaché à toute notre famille ; je ne doute pas que cette bizarrerie ne soit un mérite à ses yeux ; ne trouvez-vous point que c'est un trait dans le genre de Masi ? — J'ai reçu le paquet des pelletiers, mais celui remis entre les mains de monsieur Gossler est toujours ici et la pelisse et les robes de chambre seront hors de saison avant qu'elles ne parviennent à leur destination. — J'ai été à Altona ce matin, chez la duchesse d'Havré, lady's Clifford et Webb. — On attend madame Dillon tous les jours ; d'après les lettres reçues par le général, il paraît qu'elle a l'approbation de madame de M. : j'en suis fâchée pour elle. — Je ne vous ai point parlé du séjour de monsieur de B. à Copenhague ; il paraît qu'il s'y est fort diverti ; on prétend qu'on m'y a fort regrettée et que le prince royal n'a rien négligé pour me procurer la facilité de m'y rendre. — Adieu, mes chers amis ; dans quelques jours, je pourrai vous dire probablement ce que nous devenons. — Le général, qui a été parfait pour moi en tout ce qui regarde la maladie de maman, me charge de vous faire mille tendres compliments ; il compte écrire à papa peut-être par ce courrier ; en attendant, il me dit de vous assurer qu'après avoir embrassé le

bon oncle à Munich il me ramènera immédiatement au milieu de vous tous qui m'êtes si chers (ceci est officiel).

Dimanche 16.

Voici ce que monsieur de Boigne me paraît avoir décidé pour notre marche. Nous partirons lundi prochain ; nous irons par Kassel, Nuremberg et Ratisbonne ; notre séjour ici est prolongé par le délabrement de la vieille voiture qui n'a pas résisté aux routes du Holstein, quoiqu'elles soient passablement bonnes ; il y a un col de cygne de cassé, etc... J'ai été interrompue cinq ou six fois depuis que j'ai commencé ce peu de lignes, d'abord par monsieur Schramm (beau-frère de monsieur Gossler et marchand de soie) qui m'a invitée à souper jeudi prochain, invitation que j'ai acceptée, ensuite par monsieur Gossler qui m'a dit qu'il ne manquait aucune malle, ce qui m'étonne, puisque je n'ai pas reçu cinq de vos lettres, ensuite par sir Thomas et lady Webb qui est grosse, qui ne partira pour Vienne que six semaines avant le temps où elle doit accoucher, qui y restera trois mois et qui espère y faire une connaissance qu'elle pourra charger d'avoir l'œil sur son enfant pendant qu'elle se divertira en Italie : voilà le speech qu'elle m'a fait. — Adieu, je vous quitte pour aller à la Comédie.

Lundi 17.

Je reprends ma plume, enfin. J'ai déjà eu cinq ou six visites ce matin. Hier, j'ai laissé des cartes (car je n'ai trouvé personne) chez mesdames Cockburn, de Viguier, mistress Beckford et lady Crawford. — Pendant mon absence, monsieur C. de Mussey est venu chez moi ; je l'ai vu le soir à la Comédie ; il m'a dit que ses parents étaient établis à la campagne près d'ici et que lui-même donnait ici des leçons de chant, ce qui m'a engagée à être plus polie pour lui que je ne l'aurais été sans cela, les pêches à cinq schillings me tenant toujours au cœur. — Madame la duchesse d'Havré et madame de Solre sortent de chez moi ; j'ai promis d'aller déjeuner chez elles mercredi. — Je viens d'écrire à madame O'Connell ; je vous envoie la lettre que vous remettrez, si cela vous paraît convenable.

Mardi 18.

Je viens de recevoir une lettre toute aimable de Munich à laquelle je vais répondre ainsi qu'à une de Dorothée que j'ai trouvée ici. Il y a encore trois malles d'Angleterre de dues et le vent est contraire. — Je vous prie, chère maman, de donner les ordres à Foster pour m'acheter ce qui est nécessaire

pour me faire douze corsets et douze fichus de nuit ; je désirerais que les garnitures fussent en mousseline des Indes, brodées et festonnées ; je vous prierai aussi de lui donner un modèle pour les faire faire. Vous vous rappelez que mes corsets ont des manches et qu'ils sont doublés et garnis. Pardon, chère maman, de la peine que je vous donne. — J'espère recevoir par le prochain courrier une lettre de Rainulphe que j'embrasse du plus tendre de mon cœur. — En acceptant le déjeuner proposé pour demain, je n'avais pas pensé que c'était mon *birth day*. Monsieur de B. voulait donner une fête : jugez quelle tête j'y aurais portée. — Adieu, chère maman ; croyez que toute ma vie est employée à penser à vous. — Je vais tous les soirs à la Comédie : c'est un délassement ; du reste, ma vie est assez triste comme à l'ordinaire. La *phrase officielle* m'a été dictée par monsieur de Boigne : ainsi, vous pouvez en parler. Comme je l'avais prévu, la girouette n'est pas directement tournée vers Cuxhaven. Adieu mille fois, chers amis.

Hambourg, mercredi 19 février.

Le 19, chers amis, aujourd'hui, votre Adèle a reçu vos soins depuis dix-neuf ans. Qu'une époque, souvent, rappelle de tristes idées ! Je ne puis vous dire à quel point je suis accablée ; c'est la première fois de ma vie que ce jour se sera écoulé sans que j'aie été pressée sur le cœur paternel ! Il me paraît mille fois plus dur d'être séparée de vous en ce moment. Depuis huit jours, je me raisonne sur ce point, mais je ne réussis pas : tous les jours se ressemblent, me dis-je ; non, ils ne se ressemblent pas, non votre Adèle n'aura pas entendu prononcer ces mots si doux : *God bless, my child*, vous ne lui avez point dit qu'elle contribuait à votre bonheur, vous... mais à quoi sert de vous attrister aussi ? C'est une faiblesse que je me flatte que vous n'avez pas partagée ; quant à moi, c'est beaucoup plus fort que ma raison ; je me rappelle l'année que ce jour finit ; je tremble en l'envisageant : que de secousses, que d'événements malheureux, que de chagrins de tous les genres ! je ne peux pas dire, comme tant d'autres : « le passé ne fait rien ». Ah ! toute ma vie s'en ressentira ; je ne puis m'empêcher de remarquer par quelle fatalité (à dix-neuf ans) toutes les époques qui devraient être pour moi jours de fête sont jours de larmes. Rappelez-vous le 11 de juin de

l'année dernière ; mais, non, ne vous rappelez rien de tout cela ; rappelez-vous bien plutôt, mes bons amis, que je vous aime de toute mon âme, que, de près comme de loin, nous sommes sans cesse occupés les uns des autres. C'est à genoux, mes adorés parents, que je reçois avec le respect, la tendresse, la vénération profonde que vous savez inspirer les bénédictions que je suis bien sûre que vous me prodiguez en ce jour. Ah ! je suis toujours certaine que nos cœurs se rencontrent.

J'ai écrit à l'évêque : il me parle, dans sa lettre, du projet qu'il semble avoir de rentrer en France avec sa respectable amie. — J'ai été ce matin chez la duchesse d'Havré comme un *chien qu'on fesse*. Je n'en suis pas fâchée ; cela m'a forcée à l'air de la distraction. On a beaucoup parlé de cette pauvre madame de Maillé ; ce sujet lugubre me convenait fort ce matin. — Lady Crawford est venue chez moi hier ; elle m'a invitée à souper pour vendredi. D'après ce qu'elle m'a dit, il me paraît que mesdames de Matignon et de Montmorency doivent y être. J'aurais mieux aimé (d'après cela) ne pas y aller, car je connais l'indulgence de ces dames, et je ne doute pas qu'on ne fabrique une histoire comme à l'ordinaire ; mais lady C. m'a pressée de manière à n'être pas refusée. J'imagine que mistress Cockburn y sera, quoiqu'elle ne sorte presque pas ; elle ne voit plus aucun français : en tout cas, on prétend que ce nouveau ménage va fort mal. Monsieur Cockburn à ce qu'on dit *is going into business*. — Adieu, mes chers amis ; votre Adèle vous embrasse avec un cœur bien, bien gros.

Jeudi 20.

Vous ai-je mandé, chers amis, la route que je crois que nous prendrons en allant à Munich ; il me semble que oui, mais, quitte à me répéter, je vous redirai le nom des endroits que nous traverserons : Brunswick, Wolfenbüttel, Erfurt, Bamberg, Nuremberg, et Ratisbonne ou Augsbourg : c'est la ligne la plus droite et, par conséquent, celle qui me convient le mieux. — Monsieur de Boigne m'a dit avoir reçu hier une lettre de sa famille. J'en suis charmée pour lui ; il paraît qu'il ne lui reste d'autres parents que deux sœurs, vieilles filles, et trois frères dont deux sont en Amérique et l'autre supposé mort. Il prétend qu'il doit me laisser à Munich tandis qu'il ira rencontrer ses sœurs à Genève ou à Milan ; mais c'est un projet en l'air que je ne le crois pas assez sot pour exécuter ; vous avez bien assez de perspicacité pour en voir les nombreux inconvénients. Ce qu'il y a

de certain c'est que, si j'aime les batailles, c'est de loin, et je compte me tenir à une distance très respectueuse du théâtre de la guerre qui, depuis que le retour des russes est certain, paraît devoir être fort active ; selon moi, Munich est déjà bien voisin des armées. Monsieur de B. n'a pas voulu me montrer les lettres de ses sœurs parce que, dit-il, il y a trop de détails. Quelle drôle de raison ! si je les vois, comme je l'espère, je compte qu'elles m'en apprendront bien davantage. — Je vais ce soir chez monsieur Schramm ou, plutôt, monsieur le général de Boigne et *sa dame* y vont car c'était ce que portait le billet d'invitation. J'imagine bien que le meilleur ton n'y régnera pas, mais tout le monde y va et, d'ailleurs, il faut bien voir les usages des pays où le sort vous conduit. J'ai cherché à me mettre simplement sans cependant affecter un déshabillé qu'on m'avait conseillé et qui, dès lors, pouvait être désobligeant pour les maîtres de la maison. — Adieu, mon cher papa ; je vous parlerai demain de la grande fête de ce soir.

Vendredi 21.

Cela s'est très bien passé, je vous assure, beaucoup mieux que je ne m'y serais attendue. Ayant été à la Comédie, je ne me suis rendue chez monsieur Schramm qu'à neuf heures. J'ai été reçue fort poliment et placée entre madame de Moravief (la femme de l'envoyé de Russie) et madame Gossler qui fait assez passablement les honneurs de la maison de son père. Bientôt après, on s'est mis à table, et c'est bien dit, car il n'y avait rien dessus, mais un assez grand nombre de valets ont fait tourner autour de la table des plats découpés : cela n'avait pas bonne mine, mais c'est l'usage du pays chez tout le monde, ainsi que le ducat qu'il faut donner aux gens en sortant ; ce qui ne l'est pas, je crois, est l'anecdote de ce matin. À neuf heures, monsieur Schramm m'a envoyé une pièce de taffetas dont j'avais trouvé l'échantillon joli il y a quelques jours, en me disant qu'il était charmé d'avoir pu me la procurer ; nous avons compris qu'il fallait payer le souper. — Je vais ce soir chez lady Crawford où je suis sûre de m'amuser encore bien moins qu'hier ; enfin n'importe ; il faut faire contre fortune bon cœur. — Je n'ai été chez lady Webb qu'une fois depuis mon arrivée et je compte aller la voir aujourd'hui ou demain, afin qu'elle dise du mal de moi *huit jours plus tard*. — Je vous prie de parler de moi aux ladies Hamilton ; je suis bien touchée des soins qu'elles vous donnent, mais, en vérité, ma

bonne maman, on n'a pas un grand mérite à vous en rendre. Dites aussi tout ce qui est convenable à tout le monde.

Pardon, maman, de vous donner toutes mes commissions, mais je voudrais bien que vous disiez à Foster de me faire trois draps de lits neufs et de les garnir au pied comme des côtés. — Adieu, mes excellents amis ; je vais écrire à mademoiselle de Werthern pour lui dire que je suis bien fâchée de ne pas la voir, mais ce sera un grand mensonge, puisque j'espère retourner quelques jours plus tôt au milieu de tout ce qui m'est cher. — Quatre malles sont dues, hélas ! peut-être partirai-je sans lettres. — Vous jugez (par ce que je vous ai dit) la manière dont je parle des lettres reçues ou prétendues reçues de la famille.

Hambourg, samedi 22 février.

Ils vous comblent partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a pas cet air impétueux,

ni celui de madame de Matignon, je vous assure ; au surplus, la soirée d'hier chez lady Crawford s'est passée mieux que je ne croyais. Il n'y avait de ma connaissance que madame de Matignon qui m'a trouvée jolie comme un ange, coiffée à ravir, mise comme une nymphe, etc... J'ai été, comme vous pouvez croire, extrêmement flattée de tous ces compliments dont je connais la sincérité. La duchesse de Montmorency n'y était pas, parce qu'elle était incommodée, madame Cockburn parce qu'en vérité on avait oublié de lui dire de venir. Madame de Bool, la femme du ministre d'Autriche, qui était chez lady Crawford, m'a fait mille politesses ; c'est une dame de Munich ; elle m'a proposé des lettres pour sa famille que j'ai acceptées avec reconnaissance ; elle est fort jeune, fort jolie, fort aimable, et elle m'a dit : *ah ! qu'on est heureuse d'aller à Munich*, avec un ton que j'ai reconnu. — Lady Crawford m'a dit avoir été, avant hier, chez lady Webb, qui était dans son lit fort menacée d'une fausse couche. Je vous quitte pour aller chez elle.

Dimanche 23.

Nous ne partirons pas demain, à cause de la voiture qui ne sera prête que pour mardi. Encore notre départ est-il bien hasardé, puisqu'on ne passe pas l'Elbe souvent pendant des semaines entières ; cependant on nous fait espérer qu'en remontant la rivière pendant vingt ou vingt-cinq milles, nous parviendrons peut-être à la traverser, en y mettant cinq ou six heures. Le duc de Choiseul, qui attend le second dégel à Cuxhaven, a tenté trois jours de suite le passage de l'Elbe sans pouvoir l'effectuer. Quel triste pays pour voyager ! J'imagine que monsieur de Choiseul sera fort fêté à Londres : le récit qu'il peut faire doit être plus intéressant pour le cœur que pour l'esprit ; car, malgré son long et pénible séjour en France, il doit peu savoir ce qui s'y passe. — Ce pauvre monsieur de Vibraye doit être bien heureux ; faites-lui mon compliment, je vous prie, en l'assurant de la part que je prends à un bonheur que ses vertus ont si bien mérité. — Tout le monde s'accorde à approuver et à admirer la conduite de Monsieur : il a d'autant plus de mérite que sa position est certainement difficile. — Emmanuel d'Harcourt était, l'autre jour, chez lady Crawford où l'on a beaucoup parlé du mariage de son frère ; on a voulu me faire deviner qui il épousait ; je ne l'aurais pas deviné en cent. — J'ai été hier chez lady Webb qui ne m'a pas reçue, ainsi que lady Clifford qui était à table ; ainsi, j'ignore l'état de lady Webb, mais, d'après ce que lady Crawford m'a dit, elle a fait une fausse couche. — Le baron de Breteuil est venu chez moi hier au soir ; je ne l'ai pas vu parce qu'étant un peu souffrante je m'étais couchée de bonne heure ; il a passé une heure avec monsieur de Boigne. J'imagine que cela veut dire que je devrais aller chez madame de Matignon ; malheureusement, j'ai l'ouïe dure. — J'ai été à deux comédies, cette semaine, qui m'ont fort divertie : l'une était la *Métromanie* que je ne connaissais pas ; quoiqu'indignement jouée, il y a beaucoup d'intérêt, de gaieté, mais, surtout, il y a des vers qui, en dépit des acteurs, m'ont paru sublimes, entr'autres, une scène (dans laquelle Damis explique à son oncle les raisons pour lesquelles il préfère la poésie au barreau et à la magistrature) m'a fait le plus grand plaisir. *Le père de Famille*, qu'on a donné le lendemain, m'a intéressée : il y a des moments de passion assez bien rendus, mais les situations touchantes ne sont pas soutenues et l'on se refroidit en attendant qu'elles reviennent. — Adieu, mes bien chers amis ; je vous aime de toute mon âme.

Lundi 24.

Aucun espoir de recevoir les cinq malles qui sont dues, et je partirai sans avoir de vos nouvelles. Je suis bien tentée quelquefois d'en attendre ici ; mais leur arrivée est si incertaine et tous les retards sont si pénibles à mon cœur que je pars demain, décidément. — J'ignore comment nous traverserons l'Elbe ; on me fait espérer que ce sera en voiture sur la glace, ce qui, de toutes les manières, serait la plus expéditive. J'avoue cependant que je préfère la terre ferme à ce sol aquatique, car, malgré mon peu de poltronnerie, un jour que je traversai le golfe de Nyborg, en voyant des marques de dégel tout autour de moi, je n'étais pas fort à mon aise. Enfin, nous verrons. Vous recevrez probablement une lettre de Brunswick où je vous parlerai de tout cela. — Imaginez ce qui m'est arrivé hier au soir : j'ai été à la Comédie où l'on donnait *Paul et Virginie* ; je ne sais pourquoi la scène, fort mal jouée, où Virginie apprend qu'elle doit quitter sa mère : « *c'est un devoir, ce ne sera qu'un voyage...* » m'a rappelé une matinée bien cruelle. Je me suis mise à pleurer au grand étonnement de mes voisins qui ne voyaient rien là de bien touchant. Malheureusement, monsieur de Boigne a voulu chercher à me distraire : ma foi, les sanglots se sont mis de la partie, tous les yeux se sont tournés vers moi et, encore un peu, j'allais faire scène. Cependant, j'ai eu assez de sang-froid pour n'avoir pas l'air de m'apercevoir de l'effet que j'avais fait ; on a beaucoup chuchoté en me regardant pendant le reste du spectacle et, s'il s'y trouvait quelque *déserteur involontaire* de Manchester (espèce qui fourmille ici), je ne doute pas qu'avec quelques grains de l'imagination fertile de ce pays là, on ne parvînt à fabriquer une fort jolie petite noirceur sur ce sujet. — Monsieur de Boigne est allé chez le baron de Breteuil ; j'attends son retour pour faire une quantité de visites que je dois rendre avant de partir. — À propos, j'ai vu ici des portraits de Monniers qui sont charmants ; j'ai été bien tentée de faire faire le mien pour vous ; mais je n'étais pas assez riche ; sans cela, je le lui aurais fait ébaucher avant mon départ pour Munich et il l'aurait fini à mon retour. Une demi-hauteur coûte quarante louis ; c'est très bien peint, mais j'ai pensé que ma triste figure, qui, n'en déplaît à madame de Matignon, est devenue bien laide, ne valait pas cela ; cependant, mandez-moi si cela vous ferait plaisir et, peut-être, pourrais-je le faire faire en repassant ici où il faudra que nous revenions, parce que monsieur de B. y laisse beaucoup d'effets. — L'évêque de Châlons m'a demandé mes commissions pour l'Angleterre : je n'en ai pas à lui donner ; j'aime mieux écrire par la poste et

mon paquet est trop gros pour que je l'en charge. D'ailleurs, comme il dit à qui veut l'entendre qu'il va retrouver son amie intime, mais *très intime*, madame de Rouhault, j'aime autant n'avoir rien de commun avec la clique ; j'ai lâché devant lui quelques phrases qui, j'espère bien, ne seront pas tombées à terre.

Mardi 25.

Je pars. Les voitures sont à la porte ; il gèle, et j'espère, nouveau Moïse, passer la rivière à sec. — Dans la visite faite au baron de B., hier, monsieur de Boigne s'est vu forcé de lui offrir ainsi qu'à madame de M. une place dans ma loge. La duchesse de M. est venue m'y faire une visite ; au reste, ces dames ont été fort aimables pour moi et, selon la résolution que j'avais prise de ne point repousser les avances, j'ai reçu les leurs avec beaucoup de reconnaissance. — J'ai reçu un billet très aimable de lady Webb qui me mande qu'elle espère avoir échappé à la fausse couche ; je sais des paroles sur cet air que je vous dirai quand je n'aurai rien de mieux à faire : elles vous étonneront. — Adieu, mes bien chers amis ; votre Adèle ne respire que dans l'espoir d'être bientôt dans vos bras. Adieu donc, chers, mille : fois chers.

Gifhorn, le 27 février.

Nous sommes partis de Hambourg le 25, comme je vous le mandais, vers midi. À quatre heures, nous sommes arrivés à Lüneburg, ayant fait vingt-quatre milles anglais. Là, l'Elbe est coupée par une île ; nous avons passé le premier bras de la rivière sur la glace et vous pouvez juger de son épaisseur puisque nous avons traversé le second en bateau ; enfin, coûte que coûte, c'est fini. Hier, nous avons fait quarante milles, aujourd'hui soixante dans des routes affreuses et je suis fatiguée à mort. Demain, j'espère arriver de bonne heure à Brunswick et avoir le temps de voir un peu la ville. Si je puis découvrir la demeure de la comtesse de Gramont et que cela me soit possible, j'irai lui rappeler ses anciennes bontés pour moi. — Je vous ai dit que madame de Matignon était venue à la Comédie dans ma loge ; le général prétend qu'elle le lui a demandé et je le crois d'autant plus volontiers qu'elle a *fished for a schawle* de la manière du monde la plus

extraordinaire ; elle m'a raconté qu'elle était rentrée en France avec sa fille, de crainte qu'étant seule elle ne formât des liaisons peu convenables. J'ai pensé que j'avais bien besoin de quelqu'un pour *m'avertir* dans ce moment là. — Je ne sais pas si le prince Henri de Prusse qui était à Hambourg est le *véritable*... ; ce qui me le ferait croire c'est que, le jeune prince ayant été arrêté par ordre de sa cour et conduit à Magdebourg, le duc de Montmorency a fait son entrée dans la *ville libre* huit jours après.

Brunswick, vendredi 28.

Nous sommes arrivés ici à onze heures. Je me suis informée de la demeure de la comtesse de Gramont et j'ai appris avec un véritable chagrin que la pauvre femme n'existait plus depuis quatre mois. — J'ai été voir le palais du duc qui est au-dessous du médiocre et le museum où il n'y a qu'un morceau curieux : c'est une seule onyx travaillée en vase qui représente les mystères de la bonne déesse ; cette pièce (qui servait probablement aux sacrifices) est fort belle, mais le reste n'est qu'une réunion de colifichets de cire, d'ivoire, de nacre, de perles, etc... Il est vrai que la plus belle collection du monde ne pourrait point intéresser par le froid exécration qu'il fait. — En allant au château, j'ai rencontré la sœur du duc régnant à pied, accompagnée d'une seule dame et suivie d'un laquais : il ne paraît pas que cette cour étale beaucoup de faste ; on m'a montré l'appartement de madame la princesse de Galles... pauvre princesse ! — Les traîneaux de Brunswick sont les plus beaux que j'aie encore jamais vus ; quand j'en entends passer, je cours à la fenêtre comme un enfant ; j'aime mieux cependant les regarder qu'en user ; il doit faire cruellement froid. Ici, le cheval du palefrenier (qui précède le traîneau) et celui qui traîne sont tous deux couverts de peau de tigres, ainsi que la femme qui occupe l'intérieur de la coquille ; c'est vraiment fort joli. — J'ai quitté Hambourg sans lettre et je n'ose me flatter d'en trouver à Munich où je crois que nous arriverons dans dix jours au plus tard, puisque nous avons fait le quart du chemin en trois jours ; je ne sais d'où je vous écrirai la prochaine fois, mais ce sera bientôt. Le pays de Hanovre qu'on ne quitte qu'à deux milles de cette ville est le plus vilain que j'aie encore vu : il n'y a ni blé, ni bois, ni prairies, mais, en revanche, beaucoup de *peat*. — Madame Cockburn était venue passer la nuit qui a précédé mon départ à l'hôtel d'Angleterre pour aller au bal à Hambourg. En descendant le matin, j'ai rencontré son mari sur

l'escalier ; je ne l'ai vu que quelques minutes et pour la première fois, mais il m'a paru que sa réputation n'était nullement usurpée, qu'il prêtait en tout au ridicule dont on l'accable ; il a appelé sa femme pour venir me voir, et j'ai vu que vingt fois il l'avait mise au supplice. Dans le fait, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui eût plus mauvais ton : c'est exactement celui de monsieur Bowles lorsqu'il est devenu si confiant, et cela est d'autant plus choquant qu'il a une fort jolie figure et l'air très distingué. — Adieu, mes chers amis. Je suis horriblement fatiguée et il ne me reste que la force de vous embrasser de tout mon cœur. Je ne sais si vous pouvez me lire, car j'écris dans mon lit et assez incommodément. J'embrasse Rainulphe ; mille amitiés au bon abbé. Monsieur de B. parle toujours d'aller rencontrer ses sœurs. Adieu.

Stolberg, dimanche 2 mars.

Vous avez vu par ma lettre de Brunswick, mon cher papa, que nous avons traversé l'horrible pays de Hanovre sans aucun accident en dépit des routes. Hier, nous avons couché à Blankenburg, à huit milles allemands de Brunswick. Cette ville, ou plutôt ce bourg, m'a fait faire de bien douloureuses réflexions sur les variantes attachées au sort des malheureux mortels. Le château qu'habitait Louis XVIII est décent, les environs sont charmants ; tout le pays jusqu'à Stolberg est extrêmement pittoresque ; les forêts, blanchies par la neige, ont un effet nouveau pour moi et d'autant plus agréable que les inégalités des touffes de neige forment une espèce de *chiaro oscuro* que je ne saurais expliquer mais qui m'a beaucoup plu. — La grande quantité de neige qui est tombée depuis notre départ de Hambourg rend les routes pénibles et même dangereuses dans les pays de montagne comme ceux-ci ; nous avons été vingt fois au moment de verser, mais, jusqu'à ce moment, nous nous sommes sauvés des accidents de tous les genres. — Je finirai ma lettre demain à Gotha. On dit que c'est une jolie ville, mais je ne serai guère à même d'en juger, car nous n'arriverons que tard, ayant cinquante-quatre milles à faire d'ici là. — Je suis bien malheureuse d'être si longtemps sans nouvelles et d'autant plus que la rigueur de la saison ne semble pas m'en promettre encore : en vérité, cet

hiver est plus rigoureux que le dernier ; il l'a été pour moi du moins dans tous les genres. — Vous ai-je dit que j'avais écrit à mademoiselle de Werthern aussi *aimablement* qu'il est en moi ? — Adieu ; j'écris sur mes genoux, huchée sur une chaise d'une toise de haut, sans tabouret, et je vous quitte pour aller manger un morceau de saucisse bouillie et de la choucroute avec du pain de son. C'est à la lettre que nous mourons de faim.

Gotha, mardi.

Quoique nous ayons été en voiture hier depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir, nous n'avons jamais pu faire que quarante milles anglais et ce n'est que ce matin que nous sommes arrivés ici. — Gotha est une ville charmante. Le palais est fort beau ; je ne suis pas entrée dedans ; mais j'en ai fait le tour en voiture. Je ne saurais vous exprimer à quel point ce voyage me fatigue : je suis comme battue depuis deux jours, tant le chemin est cahotant. — Je compte écrire au bon évêque aujourd'hui pour lui apprendre notre marche et lui dire que, mardi prochain, j'espère l'embrasser. Quand, mes bons amis, pourrai-je vous en mander autant ? C'est le premier de mes vœux. — Si je ne craignais pas que vous vous moquassiez de moi, je vous raconterais que, ce matin à Longrensalz où nous avons couché cette nuit, un petit doguin est entré dans ma chambre ; la pauvre bête a sauté sur mon lit ; je lui ai donné un morceau de pain ; elle en a mangé un entier ; elle était *starved* ; je l'ai plainte ; je l'ai aimée ; je l'ai achetée et elle est devenue la compagne de mon pèlerinage : voilà toute mon histoire. Je réclame d'avance l'amitié de mon Rainulphe pour *Coralie* qui est, je vous assure, une fort jolie chienne et que je ne gâterai pas, j'espère. — Je ne sais, en vérité, ce que j'écris, car je dors toute en vie. Adieu, mes bons et chers amis ; je vous embrasse comme je vous aime. Parlez de moi aux O'Connell ; mille choses au bon abbé que je n'ai pas encore remercié de m'avoir donné les détails de la maladie de maman. Adieu encore, mes excellents et adorés amis.

Comme je finis cette lettre, mon cher mari, assis auprès de moi, me témoignant beaucoup d'amitiés, me charge de vous assurer de ses respects et de son amitié dans la confiance que vous voudrez bien lui accorder la vôtre nécessaire à son bonheur. — Adieu, mes bons amis.

Cobourg, jeudi 6 mars.

Le printemps doit déjà poindre en Angleterre tandis que j'éprouve toutes les rigueurs de l'hiver qui, sans doute, ne cessera jamais, car il neige tous les jours et toute la journée. Vous trouverez peut-être, ma chère maman, que je vous parle beaucoup de la pluie et du beau temps, mais ces sujets triviaux, en général, sont fort intéressants pour moi et, par conséquent, pour vous. — Le pays, depuis Gotha, d'où je vous écrivis à moitié endormie, est extrêmement pittoresque et fort riche, autant que je puis en juger dans cette saison : ce n'est plus les plaines et la misère des pays de Hanovre et de Brunswick ; la Saxe a un aspect tout différent ; des villages d'aussi bonne mine que ceux d'Angleterre, quoique d'une forme différente, sont semés de toute part. Le paysan a l'air riche et heureux ; tout est gras et content jusqu'aux chevaux de poste ; du reste, les femmes et les enfants sont charmants. Je ne sais aussi si je m'accoutume à leurs manières, mais ce pays-ci m'a l'air beaucoup moins sauvage que tous ceux que j'ai parcourus depuis trois mois. Quoique toujours, chez des saxons, nous avons changé de prince toutes les nuits depuis trois jours : à Gotha, à Meiningen et à Cobourg d'où je vous écris de chez un de mes héros favoris : il n'est pas forcé, au surplus, que, quelque amour de la gloire qu'on puisse avoir, on renonce à servir une cour qui ne sait pas ménager l'archiduc. Je ne peux pas vous dire à quel point je suis furieuse de cet excès d'ingratitude, quelque confiance que j'aie dans les talents du général Kray. On nous a baragouiné quelques choses des russes, de leur retour, de leur départ, de je ne sais quoi, car ces nouvelles se contredisent si constamment qu'on ne sait à qui croire. — Je vous disais, l'autre jour, que j'allais écrire à l'évêque, mais la fatigue l'a emporté. Je n'écirai que de Nuremberg d'où j'expédierai cette lettre et où j'espère arriver après-demain ; à condition toutefois que nous parvenions à faire dix milles allemands, c'est-à-dire soixante anglais demain, ce qui n'est pas facile, je vous assure. — Adieu, chers amis ; je m'arrête, car la cheminée de la chambre où je suis fume tellement qu'à peine si je peux voir la pointe de ma plume. Adieu, bons amis.

Nuremberg, samedi 3 mars.

Nuremberg est une grande villasse, affreuse ; elle est, dit-on, fort commerçante ou plutôt fort manufacturière (je ne sais trop si cela est français). Je viens d'acheter de la toile qui me paraît assez belle et qu'Anne

prétend être fort bonne. — Je viens d'écrire à l'évêque aussi. — Figurez-vous que l'idée d'arriver à Munich ne me fait aucun plaisir. Je crois que je suis devenue tout à fait insensible ; mais, en vérité, j'éprouve plus de sentiments de regrets que de joie, et il faut que je me raisonne, que je me gronde pour en sentir aucune. Ah ! mes uniques amis, quand sera-ce à vous à m'attendre, quand reverrai-je le clocher de Saint-Paul, les tours de Westminster, New Bond... ? Je suis triste, triste à mort ; ce long intervalle sans lettre, cette espèce de réunion avec une partie de ma famille, tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire : la gelée, la maudite gelée ne me promet pas de lettres de longtemps ; cependant, malgré l'impossibilité apparente, il me reste un léger espoir d'en trouver à Munich ; un dégel partiel, un voyageur hardi, un bateau à patins peut-être auront pu m'en apporter. — J'ai éprouvé hier et aujourd'hui un inconvénient pour les voyageurs que je ne connaissais pas. Depuis Cobourg, la chaussée est assez belle (car, jusqu'ici, il n'y avait pas de chemin et la voiture qui y a passé la première en a posé les fondements) et, en allant au sud, nous nous éloignons de la neige ; mais, quelques jours de gelée claire ayant extrêmement durci la glace qui couvre les routes, elles sont remplies de bourbiers ou plutôt de glace pilée qui vole de toutes parts et vous coupe à la lettre ; ce nouveau tourment m'a abîmé les yeux. — J'ai vu, ce matin quelques beaux tableaux. — Je vous écrirai peut-être avant cela ; mais probablement je ne ferai pas partir de lettres avant mon arrivée à Munich. — Monsieur de B. parle toujours d'aller en Suisse ; mais je ne crois pas qu'il exécute un projet aussi imprudent, à moins que la paix ne se fasse. — Adieu, mes excellents et adorés amis ; je ne vous recommande point de penser à votre Adèle.

Munich, le jeudi 13 mars.

Il n'y en avait pas, et mes pressentiments m'ont trompée : les dernières nouvelles sont du 31 janvier. — Nous sommes arrivés ici hier à cinq heures du soir, nous avons débarqué chez le bon oncle qui m'a reçu comme je m'y attendais ; sa pauvre amie est fondue en larmes en m'embrassant ; ma présence lui rappelait des souvenirs bien amers ; cette réunion m'en rappelait aussi... La première demi-heure s'est passée dans les pleurs.

Quand nous avons commencé à être un peu plus calmés, les questions se sont succédées avec rapidité de part et d'autre. J'ai parlé de Rainulphe ; j'en ai dit ce que j'en pense et j'ai appris avec un sentiment de jalousie tout à fait maternel qu'Eugène écrivait fréquemment à son oncle de très jolies lettres tandis qu'il ne connaissait même pas l'écriture de mon frère ; on m'a dit que, sans doute, j'en avais beaucoup et qu'on serait bien aise d'en avoir ; hélas ! il a fallu faire un petit mensonge et dire que je croyais avoir brûlé tout ce que j'avais reçu, etc... Avis à mon Rainulphe que je presse contre mon cœur. — J'ai trouvé le bon évêque bien vieilli ; il est cependant en assez bonne santé et mademoiselle de M. ne m'a pas l'air aussi malade que je la croyais, à l'exception de son extinction de voix qui n'est pas aussi marquée que celle de mademoiselle Wilkès. — Nous dînons aujourd'hui chez l'évêque à une heure et demie. Il m'a parlé, hier, de dîner chez lui tous les jours et de faire un arrangement à cet effet ; mais monsieur de B. n'accepte pas cette proposition et je n'en suis pas fâchée, car il est toujours bien incommode de n'avoir pas un bouillon chez soi. Mon oncle est très décemment logé ; je ne pourrais mieux comparer sa société, par ce que j'en ai vu, qu'à celle de l'archevêque ; il y a de même quatre vieux hommes en pension ; et la maison ne désemplit pas de gens qui viennent faire la partie de trictrac de monseigneur. Du reste, on y règle les destins de l'Europe tout comme à Londres. Les étrangers croient qu'on meurt de faim en Angleterre parce que nos lords ne mangent plus de pâtisserie, mais, moi, je les rassure. — Le baron de Bollès est parti hier pour Augsbourg ; il a fait ici un pompeux éloge de mes grâces, de ma beauté, de mes vertus et surtout de mon extrême politesse ; il a chargé mademoiselle de M. de dire à madame de Boigne combien il était fâché de partir sans avoir l'honneur de la voir, etc... Je vois que, du moins, il sait prendre parfaitement l'air du bureau et j'en suis charmée pour le destin de la France : c'est un talent fort utile pour un ambassadeur, mais, pour un suisse, c'est un peu fin. — Mademoiselle de M. m'a parlé du fléau de nos familles : je l'ai comprise *subito*. — J'ai appris avec chagrin la mort de cette pauvre madame Adélaïde d'une fluxion de poitrine, à Trieste. « Les deux pauvres princesses » ai-je dit comme une bête. « Elles sont bien heureuses, bien heureuses », a repris Alexandrine ; et votre Adèle a compris que papa lui faisait ses grands yeux. — À Ratisbonne, j'ai vu la plus vilaine ville qui soit sous la face du ciel. Un jeune négociant m'a raconté que, dans cette ville impériale comme dans

toutes celles de la même espèce, les habitants sont obligés de payer deux et demi pour cent du capital de leur fortune de quelque espèce qu'elle soit, fonds, terres, meubles et immeubles, qu'ils sont obligés de déclarer sous serment, c'est-à-dire que le commerçant qui a cent mille louis de principal est obligé (quelqu'ait été le succès de l'année) d'en payer deux mille cinq cents : au reste, ils sont à la merci de tous les princes qui les entourent et qui ne manquent jamais de les gréver quand la fantaisie leur en prend. Le passage des russes à Ratisbonne a coûté 60 000 florins aux habitants : c'est trop de payer des taxes aussi énormes sans jamais jouir même de la protection d'un gouvernement qui sait se faire respecter. — Adieu, mes chers, chers, mille fois chers amis. — Cette lettre ne partira que samedi ; je la finirai d'ici-là.

Vendredi 14.

J'ai dîné hier chez le bon oncle comme je vous le disais, et, entre nous, j'ai trouvé la journée un peu longue depuis une heure jusqu'à neuf. — La nouvelle qui occupe tout le monde est le rappel de l'armée de Condé : c'est affreux, dit l'un, épouvantable, désolant, consternant : enfin tout est ici dans la désolation et l'on croit tout perdu. Il me semble, cependant, que la retraite de quatre mille hommes n'est pas un événement bien majeur. Mademoiselle Alexandrine est bien aimable, mais il y a toujours une quantité de vieilles croix de Saint Louis déraisonnables et bavards comme à leur ordinaire. L'évêque a un portrait de maman que je convoite bien ; je n'ose pas le demander : je le trouve encore ressemblant. Monsieur de B. lui a donné une tabatière avec nos portraits, le mien est beaucoup plus ressemblant qu'il n'était, mais malheureusement, ce n'est pas lui qui a changé. — Monsieur de B. parle toujours d'aller voir sa famille ; je crois que j'irai à la cour : on dit que l'Électrice est charmante et, d'ailleurs, il faut aller chez elle ou nulle part, car elle est partout. J'irai aujourd'hui chez madame de Lerchenfeld pour qui la baronne de Bool m'a donné une lettre. Il n'y a point de ministre anglais. Monsieur Wickham est ici avec sa femme dont je n'ai jamais entendu parler. — Jusqu'à demain, adieu, chers.

Samedi 15.

J'ai lu avec indignation hier le sot pamphlet ou plutôt l'extrait du pamphlet de mons. Lucien Buonaparte. Quel amas d'insolences, de mensonges, de bêtises ! Il y dit de grandes vérités, dit-on ; assurément, elles

ne sont pas nouvelles. Qui a jamais douté que la Grande-Bretagne et la France fussent des puissances rivales et qu'il fut de l'intérêt de l'une et de l'autre de s'abaisser jusqu'à un certain point ? — Ici, l'empereur Paul est la *flamme* du moment : tout ce qui appartient à l'armée de Condé en parle avec enthousiasme. — Nous sommes à l'auberge d'où je cherche à sortir le plus tôt possible parce que je n'ai absolument qu'une chambre pour manger, dormir, et recevoir. Monsieur de B. se voit forcé de se soumettre à cet arrangement qui, je crois, lui paraît extraordinaire. Il parle de rester ici un mois, mais je crois qu'il est difficile que mon séjour ne soit pas plus long que cela s'il tient à l'idée d'aller voir ses parents ; sans cela, j'imagine qu'il partira bientôt car la société n'est pas faite pour le divertir beaucoup. — Adieu, mes bien aimés amis, vous savez à quel point vous m'êtes chers. On me charge de compliments pour vous de toutes parts. Adieu.

Munich, dimanche 16.

Je vous écris, chère maman, pendant que monsieur de Boigne fait toutes les visites épiscopales auxquelles le bon oncle attache un très grand prix. Il faut rendre la justice à monsieur de B. qu'il s'y prête de très bonne grâce. — Hier, on nous a menés chez douze ou treize grandes dames dont je vous épargne les noms ; enfin, je suis en pleine émigration. Je n'ai jamais tant vécu avec les français, mais cela fait plaisir au bon évêque, et cela suffit. Je ne puis pas dire cependant que cette société me convienne en aucune manière : j'y suis, je le sens, parfaitement déplacée ; le genre de luxe qui m'entoure inévitablement excite la jalousie... le blâme en est bien près ; je n'entends parler que de misères, de chagrins, de besoins, et vous sentez que ma situation devient pénible. Si je garde le silence, c'est *insouciance*, si je m'apitoie sur le sort de la personne dont on raconte l'histoire, au lieu de *plaindre* les gens *on devrait les soulager* : si... mais, mes adorés amis, nous sommes trop à l'unisson pour que vous ne compreniez pas l'embarras de ma situation : — J'attends ce matin la comtesse de Lerchenfeld ; elle m'a fait dire qu'elle viendrait me proposer d'aller à l'Opéra dans sa loge, ce que j'accepterai d'autant plus volontiers qu'on n'en trouve pas à louer ; on dit que cette jeune allemande est fort aimable et très bonne musicienne ; je

voudrais pour beaucoup me lier avec elle. — Adieu, mes bons amis. Il dégèle depuis hier.

Lundi 17.

Madame de Lerchenfeld a passé une heure chez moi hier et n'a pas démenti sa réputation.

Mardi 18.

Vous voyez qu'à peine je commençais ma lettre j'ai été interrompue. Il n'était cependant que onze heures du matin ; mais, depuis ce moment jusqu'à dix heures du soir, je n'ai pas eu un moment à moi. Cette obsession me tue. — Ici, on ne ferme pas sa porte et, d'ailleurs, la mode pour les français est d'entrer chez vous sans savoir si vous voulez les recevoir ou non, — Pour en revenir à nos moutons, madame de Lerchenfeld, dans sa visite de dimanche, m'a proposé d'aller à l'Opéra avec elle, ce que j'ai accepté ; mais elle n'a point proposé à monsieur de B. d'être de la partie et il s'est vu forcé de me laisser aller sans lui ; ce qui vous étonnera encore davantage, c'est qu'il n'a point témoigné la moindre humeur. Madame de Lerchenfeld est une femme de vingt-trois ans, fort liée avec l'Électrice et assez élégante ; son mari, de fort peu son aîné, ressemble à monsieur Matthews ; il est le *reigning top* de la ville mais paraît assez aimable. Le ménage a été excessivement poli pour moi. On m'apporte dans la minute un billet de madame de Lerchenfeld qui m'engage à aller passer la soirée chez elle ce soir. — J'ai mené mon oncle se promener hier ; il m'a paru fort instruit par le côté gauche. On lui a mandé que la bizarrerie de mon caractère, n'était comparable qu'à ma hauteur. Je lui ai raconté l'histoire des 15, 16, 17 et 18 mai ; il ne comprend pas plus que nous ce changement inexplicable et ce n'est pas là ce qu'on a cherché à lui expliquer. Le bon oncle, cependant, soupçonne bien le même motif que nous, il me demandait de ne pas nous brouiller ; je lui ai dit que nous ne l'étions pas et que nous serions même fort bien ensemble si nous n'avions jamais été *mieux*. — Je suis triste, tourmentée, sans nouvelle de vous, c'est tout dire. Je ne sais pourquoi je vous parle de moi, car, assurément, je n'ai rien de bon à vous dire : l'obligation où je me trouve d'avoir l'air contente et presque reconnaissante d'être ici achève de me désespérer. Personne ne comprend comment je vous aime ; cela me choque « *Eh ! bien, ma chère amie, il faut bien suivre son mari !* » Hélas ! je le sais bien ; ce n'est pas là ce que je

vous demandais. Je crois que je n'ai jamais été si dégoûtée de ma personne qu'ici ; l'adulation la plus *fastidieuse* me poursuit ; je n'ai pas un moment à moi : enfin je suis obligée de vous écrire de mon lit pour me soustraire à cette persécution et, quoiqu'il ne soit que dix heures, monsieur de B. a reçu trois visites : c'est désolant. Au surplus, je suis malade comme une bête ; l'humeur rentrée en est, je crois, la cause. Peut-être suis-je injuste ; mais à... Là, voilà un monsieur, je ne sais qui, qui a traversé mon salon et qui est entré sans plus de façon dans ma chambre à coucher, c'est par trop familier aussi. — On prétend que j'ai beaucoup de succès ici : c'est toujours tant mieux. Mademoiselle de M. dit que le désir que je témoigne de retourner en Angleterre est désobligeant pour mon mari ; il l'était bien plus vraiment de m'emmener malgré moi. — Adieu, mes excellents amis ; aimez-moi malgré ma maussaderie : je serais crevée sans cette petite évacuation de bile.

Munich, mercredi 19 mars.

J'ai passé une soirée assez agréable chez madame de Lerchenfeld, hier. Il y avait environ quinze personnes, et cela a été fort gai ; malheureusement pour moi, un monsieur Aguière est parmi les intimes et il n'est pas fort bien dans les papiers de mon oncle, ce qui me gêne beaucoup. Madame de Lerchenfeld m'a proposé de chanter. Après quelques difficultés, j'ai consenti à chanter le duo d'*Afrida* avec elle ; elle a une jolie petite voix qu'elle conduit sagement et avec goût. Elle s'attendait bien, à ce qu'il m'a paru, à emporter la palme. Le premier morceau de récitatif l'a étonnée, et, après la cavatina, elle avait l'air plus embarrassée que contente. Du reste, on m'a fait beaucoup de compliments qui se sont encore accrus après un autre duo que madame de Lerchenfeld m'a fait déchiffrer et dont je ne me suis pas mal tirée. Je suis restée chez elle jusqu'à minuit : voilà ma journée d'hier. Aujourd'hui, car je vous écris en rentrant chez moi, j'ai eu du monde à dîner, c'est-à-dire mon oncle et ses convives, monsieur et madame Moussin ; cette madame Moussin est la personne qui avait tant de bonté pour ce pauvre Martinville et à qui sa mère a écrit à ce sujet la lettre que vous savez. J'ai fait ce que j'ai pu pour être aimable, et...

Jeudi 20.

J'ai été interrompue hier au soir. Je n'ai pas un moment que je puisse regarder comme à moi. — Après le dîner donc, j'ai chantaillé pour mon oncle qui a eu l'air charmé, et, à cinq heures et demie, j'ai été retrouver madame de Lerchenfeld dans sa loge à l'Opéra qui m'a fait le plus grand plaisir : quoique en allemand, la musique était charmante et le drame assez intéressant. — Ce monsieur Aguière, dont je vous parlais hier, est venu ce matin chez moi pour m'engager à passer la soirée chez lui samedi ; je l'ai refusé, mais il a remis la partie à un autre jour, et il m'a annoncé qu'il changerait le jour jusqu'à ce qu'il pût en trouver un qui me convînt. Je suis fort embarrassée ; je ne puis pas dire à un homme qui vit constamment dans une société qui me plaît : « Je ne veux pas aller chez vous » ; et il m'est encore plus impossible d'accepter son invitation ; quoiqu'il soit reçu partout ici même chez l'Électeur, puisque c'est un suisse qui a été longtemps au service de la République (on l'accuse même de malversations) et qu'indépendamment de l'antipathie naturelle que j'ai pour ces sortes de gens, ce serait mettre contre moi toute l'émigration de Munich qui ne partage assurément pas le tolérantisme de celle d'Altona. Il serait difficile de vous exprimer le ridicule des *espoirs* et des *désespoirs* qui règnent ici alternativement, jugez-en : Le royaume de Manchester est celui de la raison, en *comparaison*. Je vous mandais, l'autre jour, que tout était perdu, que l'armée par excellence, ce serait un crime de lèse-émigration de l'appeler l'armée de Condé, retournait en Volhynie. Eh ! bien, pas du tout, elle va à Trieste ou à Hambourg, s'embarquer pour faire une descente sur les côtes du *Royaume*, et ce prétendu rappel n'est qu'un jeu joué : ce sont les petites maisons ouvertes ! — J'ai dîné chez l'évêque où j'ai vu l'évêque de Châlons qui m'a montré une lettre du cardinal Maury. Il lui apprend la nomination du pape Chiaramonte que vous saurez, sûrement, longtemps avant la réception de cette lettre, mais, comme il est possible que les détails soient moins authentiques que ceux-ci, voilà ce qu'on m'a dit : Pie VII a cinquante-huit ans ; il est de Césenne et a été bénédictin ; il est parent de son prédécesseur et, qui plus est, ami intime de notre cardinal qui paraît charmé de son élection. — Adieu, mes excellents amis ; ce long silence me désespère.

Vendredi 21.

Je ne crois pas vous avoir mandé que nous restions à l'auberge parce qu'on ne trouve que fort peu d'appartements ici et qu'on ne voulait point nous louer le seul qu'on pût avoir pour moins de deux mois, ce qui m'en a tout de suite dégoûtée, et, indépendamment du vif désir que j'ai de retourner dans vos bras, je me trouve fort mal située ici sous tous les rapports imaginables. Cependant, mon séjour est encore indécis : monsieur de Boigne n'a pas reçu les lettres qu'il attend de Suisse et qui doivent, dit-il, déterminer sa marche ; il me promet, au reste, de ne pas être absent plus de quinze jours. Mademoiselle de Marti m'a proposé d'aller chez elle passer le temps de son absence. Je sens bien que ce serait plus convenable que de rester dans une auberge, mais cela me sera insupportable ; il me semble qu'en ne recevant personne chez moi je puis bien y rester, ce qui me serait extrêmement agréable, d'autant plus que je suis devenue si triste et si maussade que ce m'est une véritable fatigue de ne pas le paraître et c'est une dissimulation qu'il me serait impossible de soutenir toute une journée. Je ne sais pourquoi je me trouve si mal ici, car on m'y comble, et j'étais la moitié moins malheureuse à Hambourg. Je ne sais si c'est l'énorme distance qui nous sépare qui ajoute un poids de plus sur mon cœur, mais je crois plutôt que c'est la nécessité où je me trouve d'avoir l'air satisfaite, de ne pas oser parler de tout ce que j'aime, car on a ici la maudite manière du Somerset street de vouloir expliquer et adoucir tout ce que je dis et, comme c'est encore pis, j'ai pris le parti de me taire. Vous ne vous doutez point que c'est ici l'endroit où j'ai pu le moins exprimer le chagrin que j'ai d'être éloignée des objets de ma vénération et de mon amour.

Samedi 22.

J'ai, aujourd'hui, toute la société à dîner, et je suis au désespoir, car je suis malade comme une bête. Monsieur de Boigne est très bien pour tout le monde ; il faut lui rendre justice ; aussi il réussit à merveille. Je ne doute pas qu'on vous en écrive des amours, et surtout que nous sommes très bien ensemble ; mais c'est toujours comme à l'ordinaire, et même un peu plus mal, car les scènes ont recommencé de plus belle : la seule différence c'est qu'elles m'affectent moins. Tout me contrarie ici : on a l'air de faire croire à monsieur de Boigne qu'il est le plus généreux des hommes parce qu'il ne vit pas comme un émigré ; on cherche à lui faire comprendre la manière de retrognoner sur tout. Enfin, il contrecarre tous mes plans. J'ai voulu

chercher à les expliquer, mais on ne les comprend pas plus que mes sentiments ; d'ailleurs, depuis que je suis ici, je n'ai jamais eu plus d'une heure de conversation sans témoins et, comme il ne peut pas en résulter un grand avantage, je ne les recherche pas extrêmement : cela donnerait peut-être de l'humeur sans aucun fruit. Au surplus, témoignez de la reconnaissance pour les bontés qu'on a pour moi, car, véritablement, on est aussi bien qu'on peut être. Mais, ce n'est pas *nous*, ce *nous* que je ne retrouve nulle part, auquel j'ai l'insolence de m'associer et que j'embrasse tendrement sans en excepter le bon abbé. Adieu, mes chers amis. Je suis malade comme une bête, j'ai une migraine affreuse qui ne me quitte pas depuis deux jours. Vous devez vous en apercevoir à la manière dont j'écris ; de plus, j'ai de l'humeur contre tout l'univers et surtout contre les éléments qui me privent de la seule consolation que je sois susceptible de recevoir.

Munich, lundi 24 mars.

À peine sortais-je de mon lit hier qu'on est venu me prier de céder pour la journée mon balcon à monsieur l'archiduc Charles. Vous pensez bien que je ne m'y suis pas refusée. Le prince n'est arrivé qu'à cinq heures. Fort peu honteuse d'une curiosité qui a tant de motifs pour l'excuser, je suis sortie de ma chambre et je me suis tenue sur l'escalier pour le voir. Papa, l'archiduc n'a pas l'air assez malade pour autoriser la route qu'il prend ; il est maigre et pâle, mais cela paraît plutôt l'effet de sa complexion naturelle que de la maladie ; Quoique petit, il a l'air noble et distingué, enfin, peut-être est-ce l'aveuglement que m'inspirent ses grandes et belles qualités, mais son physique m'a paru mieux que je ne m'y attendais, surtout d'après les rapports qu'on fait de l'état de sa santé que je crois fort exagérés. Vous savez que j'adore les héros et surtout l'archiduc... le tambour bat, il part. Il avait été déjeuner chez l'Électeur et n'est revenu ici que pour monter en voiture. Ma petite chienne, attirée par l'odeur de la viande, est entrée chez lui hier ; il l'a mise sur ses genoux et l'a caressée, lui a donné à manger... Tout intéresse chez des grands hommes ! La voix de l'archiduc est singulièrement douce, même en parlant allemand. Vous allez croire, mes chers amis, que je raffole de l'archiduc, et c'est, ma foi, vrai. Seulement il

est affreux qu'une intrigue, car je ne crois plus à la maladie, prive l'Europe d'un tel soutien. Il voyage avec une suite assez nombreuse. — J'ai passé une heure, hier matin, avec la comtesse de Lerchenfeld ; elle me plaît de plus en plus ; elle est aimable, raisonnable et polie. Elle m'a dit que l'armée de Condé était détestée dans ce pays-ci, et beaucoup plus crainte des paysans que les patriotes, que si un paysan, par exemple, se hasardait à faire quelques réflexions ou à mener un peu plus lentement lorsqu'on surchargeait trop ses chevaux, ils assommaient de coups *les manants* qui ne savaient pas ce qu'on devait à des gentilshommes comme eux. On dit aussi que l'empereur Paul est charmé d'en être débarrassé, car, peu corrigés par l'expérience, ils ont témoigné une pitié pour le peuple chez qui ils étaient et un mécontentement qui commençait à gagner autour d'eux. Il est assez simple que le moscovite riche, qui se voit par la discipline exilé loin de sa famille où il pouvait mener une vie aisée et heureuse, ne supporte pas sa situation quand il voit un émigré dont c'est la seule ressource se plaindre amèrement d'habiter la même garnison. Tout le monde, au reste, se réunit, pour louer la conduite de monsieur le prince de Condé. Depuis hier qu'on sait que l'armée est à l'Angleterre, tout le monde me demande : « Que fera-t-on de nous à la paix ? » Moi, comme une bête, je réponds tout platement : « on vous reformera avec six mois de paye, ou bien, peut-être, on vous enverra à Batavia ou quelque part en Amérique ». Eh bien, pas du tout, je crois cela, parce que je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez. C'est un engagement, tacite, il est vrai, qu'a pris l'Angleterre de remettre chacun chez lui, et elle ne peut, sans se *déshonorer*, y manquer à présent. Je crois cependant qu'elle ne s'en gênera guère. Il faut être bien malheureux pour être obligés de s'accrocher à de pareils espoirs ! — Il me semble, cher papa, que voilà bien du bavardage politique. Pour changer de langage, je vous dirai que j'ai été hier à l'Opéra dans la loge de madame de Lerchenfeld ; on donnait *don Juan* de Mozart, dont le marquis de Duras était si enthousiasmé il y a deux ans, enthousiasme que je partage depuis que je l'ai vu, car cette musique a besoin d'un grand orchestre et celui d'ici est excellent ; il y a, entre autres, un effet musical que je ne connaissais pas : au fond du théâtre, des ménestriers jouaient un menuet pour la société qui dansait, et, sur le devant, les principaux acteurs accompagnés de l'orchestre, chantaient sur une mesure très vive et à deux temps. Je ne sais si je m'explique, mais ce singulier morceau est charmant.

Mardi 25.

Vous dire que je suis triste, malade, mécontente de moi et des autres ne serait rien vous apprendre de nouveau, ainsi je n'en parlerai pas. J'ai reçu hier une lettre de lady Webb du 13 qui me mande qu'il y a six malles de dues et qu'il gèle plus fort que jamais : vous jugez combien cette nouvelle a dû m'égayer. Mais j'ai appris à me taire, et mes regrets sont si *raisonnablement* combattus que j'ai appris à n'en plus exprimer : baste ! — Lady Webb me dit qu'elle a fait une fausse couche peu de jours après mon départ. J'en suis fâchée pour elle ; elle a vraiment besoin de quelque chose qui la rende plus posée ; elle croit qu'elle sera à Munich incessamment. Je ne partage pas son opinion, le plan de sir Thomas étant évidemment de la retenir auprès de lady Clifford à moins que cette fausse couche, produit d'une scène, n'ait donné à lady W. des droits sur son mari. On se trompe bien sur les hommes et les plus *gentlemanlike* ne le sont pas toujours dans leur intérieur. — Aujourd'hui, je suis en pénitence, parce que c'est le jour fixé par monsieur Aguière pour le souper qu'il doit me donner et que, n'ayant pas d'autre raison pour refuser d'y aller, je compte faire dire que je suis malade, et, en vérité, ce ne sera pas mentir. — L'évêque et son amie ont été se promener dans ma voiture. Il dîne chez moi avec deux ou trois autres français. N'étant venue que pour mon oncle, je vis absolument parmi eux, mais leur ton me déplaît souverainement. — J'ai, depuis quelques jours, un piano forte et je fais venir un maître de chapelle qui accompagne passablement ; c'est mon seul délassement. — Adieu, mes chers amis ; je ne sais point du tout quand je partirai d'ici ; si je le demande, on répond qu'on l'ignore. Fasse le ciel que ce soit bientôt, car je ne respirerai que lorsque je serai réunie à ceux que j'aime avec tant d'ardeur. Adieu, mes seuls amis ; pourquoi m'avez-vous tant appris à vous aimer ?

Munich, jeudi 27.

Comme je ne suis pas sortie de chez moi hier, je n'ai à vous parler que de ma tendresse, sujet qui ne peut s'épuiser qu'avec ma vie. Depuis dix-neuf ans, je reçois tous les jours de nouvelles preuves de vos bontés, et, quand je commence à pouvoir vous prouver ma reconnaissance par mes soins et mes

caresses, le ciel me prive de ce bonheur. En vérité, mes bons amis, il faudrait avoir beaucoup plus de mérite que je n'en ai pour ne point murmurer, pour ne point m'affliger. Il faut surtout être suivie d'un guignon *bien guignonant* pour, en près de cinq mois, n'avoir reçu que deux fois des nouvelles qui devraient parvenir deux fois par semaine. Il n'y a point d'exemple d'une seconde gelée assez forte pour empêcher les malles d'arriver librement (vous ne vous douteriez pas que c'est pour me consoler qu'on me tient ce langage !). Eh bien, s'il n'y a pas d'exemple, c'est donc pour moi qu'il était réservé !... Ce qui me désole aussi, c'est la certitude que vous n'avez point de lettres de moi depuis des siècles. Peut-être, à l'heure qu'il est, me croyez-vous à Copenhague. Peut-être en êtes-vous restés à la lettre que je vous écrivais le jour où j'étais si malade à Nyborg ; peut-être avez-vous reçu la dernière que j'aie datée de ce bourg. Dans l'un ou l'autre cas, j'en serais fâchée : toutes deux vous auront tenus dans une agitation funeste à la santé de maman ; au surplus, tout le monde m'assure ici qu'elle se porte à merveille et que, si elle est malade, c'est tant mieux parce que cela lui assure trente ans de parfaite santé. J'enrage quand j'entends tenir de pareils propos et, en vérité, j'ai bien quelque mérite à ne pas témoigner toute l'humeur que j'en ressens. Cher papa, ne me trouves-tu pas bien maussade ? En prenant cette plume, je me promets toujours de ne pas laisser évaporer ma bile, mais, en dépit de moi, elle se trouve toujours mêlée à l'encre et conduit cette plume à dire des choses qui devraient être renfermées dans mon cœur. Ainsi, je finirai par devenir tout à fait insociable, et je le suis déjà bien assez, je vous assure. Je vous raconterai demain ce que je crois qui m'aigrit.

Vendredi 23.

Voici mon histoire ou, plutôt, l'histoire des différents sentiments que j'ai éprouvés depuis mon arrivée ici. Je n'ignore pas que c'est vous mander celle de ma déraison, mais c'est avec tous mes ridicules, tous mes défauts que vous m'avez aimée jusqu'ici, et je veux toujours paraître à vos yeux, précisément, ce que je suis. Vous voyez que je regretterais une amitié usurpée. Je ne sais si c'est folie, je ne pouvais pas expliquer l'espèce d'espoir qui m'occupait depuis Nuremberg, et qui m'a fait verser des torrents de larmes en arrivant ici. On a eu la bonté de les prendre pour une marque de sensibilité, mais, point du tout, c'était le *désappointement* qui les

faisait couler. Quoique j'eusse presque honte de me l'avouer à moi-même, il me restait l'espoir d'avoir des lettres... Enfin, j'espérais du moins trouver des gens qui m'entendraient et, tous les jours, je suis de plus en plus détrompée ; du reste, la société dont je vous ai parlé à différentes reprises me déplaît beaucoup. Le ton qui y règne et auquel je n'ai jamais été accoutumée me fatigue et me gêne. Je ne puis croire que c'est le *même* que les *mêmes* gens avaient dans leur patrie. On appelle chaque chose par son nom ; on dit la raison pour laquelle madame Untel reste chez elle ; enfin, on m'embarrasse vingt fois par jour, et, en même temps, vous devez concevoir que cela m'afflige. Aussi préférerais-je rester chez moi autant qu'il m'est possible, mais cela est bien difficile. — Monsieur le prince de Condé a passé ici cette nuit en allant à Augsbourg où monsieur Wickham lui a mandé de venir le trouver pour terminer les affaires relatives à l'armée. Il paraît que monsieur W. abuse un peu des droits du payeur, qu'il fait voler tous les chefs d'un bout de l'Allemagne à l'autre et que tout le monde s'accorde à regretter vivement le *gentlemanlike and civil colonel Crawford*. Je n'ai point vu le prince à son passage, quoiqu'il ait logé dans cette auberge ; mais, j'avoue que ma curiosité ne m'y portait pas autant qu'à voir l'archiduc. Cependant, s'il reste quelques jours à son retour, il est probable que j'aurai cet honneur là. — J'imagine que vous savez le mariage du général Aston. Qui est cette nièce de quatorze ans ? — Monsieur le duc de Berry est parti pour Naples. On dit qu'il sera vice-roi de Sicile et que sa future est jolie comme un ange ; je suppose que c'est madame Amélie. À propos des princes, on fait beaucoup de contes ici sur la réconciliation de la maison d'Orléans avec Monsieur ; j'imagine que vous me manderez ce qu'il y aura de vrai à ce sujet. On a dit monsieur le prince de Galles mort aussi, mais cela ne se confirme pas. Personne ne portant ici le deuil de madame Adélaïde, je me suis dispensée de le prendre ; je suppose que, par égard pour Monsieur, il aura eu lieu parmi les français, au moins à Londres. Milady Wallace, la sœur de la duchesse de Gordon dont le nom a trop fréquenté les *newspapers* pour ne pas vous être connu, est à Munich, et, chaque fois qu'elle me rencontre, ce qui n'est guère qu'à la promenade, elle me fait toutes les agaceries possibles : elle est fort bien reçue ici.

Je ne peux pas vous dire à quel point ce manque de lettres m'afflige. Je n'ai plus le courage de vous écrire ; je pense que tout mon jabetage ne vous

arrivera que dans des siècles. — Je suppose que le *paquet* (j'espère que vous l'avez reçu à l'heure qu'il est) aura été composé de lettres beaucoup moins régulièrement partagées que les dernières. Les voyages que j'ai faits et pendant lesquels il m'a été impossible de calculer les jours des malles ont dû rendre notre correspondance [irrégulière], mais, grâce aux glaces, cela ne fait plus rien. — Monsieur Angelo a mandé à monsieur de Boigne que, probablement, Lessé avait vendu nos chevaux et qu'il en avait mangé l'argent, puisqu'il n'avait pas voulu lui dire où ils étaient. Je vous prie, cher papa, de vous informer de ce qu'ils sont devenus, mais sans dire à Lessé qu'il a mal fait de ne point rendre de compte à Angelo. — J'espère que, dans les lettres que j'attends, il y en aura une de Rainulphe où il rendra réponse à toutes les questions que je lui ai adressées du Jutland.

Samedi 29.

J'ai dîné hier chez mon oncle avec un monsieur d'Hautefort qui dit nous connaître beaucoup et qui me paraît avoir plus l'intention que les moyens d'être aimable. — On ne fixe point encore d'époque pour notre départ. Monsieur de Boigne attend toujours des lettres de Chambéry, mais les Webb arrivent incessamment et je me flatte que cela hâtera notre retour. Anne, à ce que je crois, se mariera immédiatement après mon arrivée à Londres et, quoique je sois très contente de Catherine sous tous les rapports essentiels, elle est trop gauche pour pouvoir me servir seule. Ainsi, si vous avez quelqu'un dans l'œil, ce sera bien fait ; je voudrais une anglaise. Mais, comprenez bien, ma chère maman, je ne vous prie pas de m'arrêter une femme de chambre, cela ne serait pas bien pour celle que j'ai, mais seulement d'en avoir quelqu'une en vue. — Adieu, mes bons et chers amis ; je vous embrasse du plus tendre d'un cœur tout à vous. Mille amitiés aux bons et chers O'Connell qui m'occupent bien souvent. J'embrasse Rainulphe et ma petite Georgine. Ah ! mon Dieu qu'il est cruel de n'avoir pas de nouvelles de ceux qu'on aime. — Mademoiselle de M., qui est parfaite pour moi, me charge de... etc. Le bon oncle est bien enrhumé et votre minette bien triste.

Munich, lundi 30 mars.

Je les ai lues ; je les ai relues. Je vous remercie, mes excellents amis, de tout le bien qu'elles m'ont fait. Quoiqu'encore malade, maman est dans un état moins alarmant. C'est toujours quelque chose ; je n'ai jusqu'à présent des lettres que du 18 janvier, c'est-à-dire cinq ; mais j'en attends d'autres incessamment ; car, en me les envoyant, monsieur Gossler me mande qu'il y a encore sept malles dues. — Je vais répondre en courant à ce que vous me dites : 1^o Papa me parle de ma *modestie* ! La lettre du 14 janvier (qu'il a reçue avant de terminer la sienne) a dû lui prouver que ce n'était pas cette vertu qui retenait ma plume, et non plus la vérité qui dirigeait celle des autres. J'y vois deux motifs : l'un serait un *improvement*, puisque ce serait se corriger d'un tort dont on a senti les inconvénients, l'autre, que je crois plus probable, le désir de faire entendre que l'absence est favorable à la paix. 2^o Vous me blâmez de n'avoir point été à Copenhague ; cependant, je ne peux que m'en réjouir, car, indépendamment des fatigues et des difficultés de la traversée du grand Belt, j'y serais peut-être encore, au lieu d'être presque au bout de ce voyage qui me déplaît tant. Adieu, mes chers, chers, mille fois chers amis.

Me revoilà pourtant ; j'ai encore un petit moment et j'en profite pour causer avec vous. Il serait bien difficile de vous mettre exactement auprès de moi ; par exemple, il serait impossible de comprendre ma conduite ici sans Savoir que tout ce qu'on dit à l'évêque ou à mademoiselle de M., est immédiatement propagé par la voix du curé (que vous avez vu à Constance) dans toute l'émigration de Munich. Or, vous concevez que cette multiplicité de confidents nécessite le silence le plus rigide sur tous les sujets qui peuvent avoir le moindre intérêt : voilà ce qu'on apprend que sur les lieux. J'ai été abasourdie de m'entendre demander par un homme que j'ai vu deux fois si *cela allait mieux*, avec un air mystérieux. J'ai répondu que non, que j'étais toujours souffrante ; on a voulu s'expliquer et je me suis éloignée du curieux impertinent. — Je crois que je finirai par aller à la Cour. J'ai rencontré l'Électrice à la promenade avant-hier ; elle était avec madame de Lerchenfeld ; elle m'a fait dire par cette dame qu'elle était un peu choquée de ce que je ne voulais pas la voir : elle est toute jeune et d'une superbe tournure ; je crois que je ne peux pas me dispenser d'aller chez elle, d'autant plus que cela n'est pas gênant ; elle vous reçoit seule chez elle, en petite robe, et il n'y a pas telle chose qu'un jour de cour. Je compte aller

chez madame de Lerchenfeld et chez quelques dames françaises, car je veux profiter des *spirits* que me donnent mes lettres pour faire ces visites. — J'ignore toujours le moment de mon départ. Monsieur de Boigne garde là-dessus un silence uniforme et rigoureux qui me désespère ; je crains bien que ce ne soit pas avant Pâques, mais je me flatte que mon séjour ici ne sera pas plus long : indépendamment du désir que j'ai d'être auprès de vous, il me déplaît beaucoup.

Mercredi 2 avril.

Je ne vous ai pas écrit hier parce que j'avais mal à la tête et que j'ai été me promener dans l'espoir de le faire passer, ce qui n'a pas trop bien réussi. Cela ne m'a pas empêchée d'aller faire quelques visites le soir, entre autres chez madame de Polignac qui me paraît assez aimable, ainsi qu'une madame de Marcieu qu'on m'avait dit avoir un grand talent sur le piano-forte, mais cela est bien médiocre. J'ai vu chez ces dames la baronne d'Alingen que vous vous rappelez avoir vue à Constance et qui, depuis ce temps, s'est conduite de manière à n'être reçue que dans fort peu de maisons. On m'a forcée à chanter, et je m'en suis tirée avec la *Biondina in Gondoletta*. En sortant de chez mesdames de Polignac et de Marcieu, j'ai été chez la comtesse de Lerchenfeld. Vous rappelez-vous, chère maman, un homme que nous voyions tous les jours à l'Opéra, que nous appelions « le grand suisse » et qui ressemblait à monsieur d'Anonville ? C'est le comte de Frauberg-Montjoie, frère de celui qui suit les princes d'Orléans ; il tient ici une des premières charges auprès de l'Électeur. Je l'ai rencontré (la première fois que j'y ai été) chez madame de Lerchenfeld ; il nous a fait mille politesses et je crois que c'est lui qui présentera monsieur de Boigne parce qu'il n'y a ici qu'un chargé d'affaires qui même n'est point reconnu pour tel par le gouvernement et qui est plutôt le représentant de monsieur Wickham que celui de la Nation : c'est lui-même qui a dit à monsieur de B. qu'il ne pouvait pas le présenter. — Vous avez vu, par mes lettres de Hambourg, que le paquet que vous avez reçu, j'espère, à l'heure qu'il est n'était point parti parce que l'Elbe ne s'était dégelé que jusqu'à Cuxhaven, et qu'il doit partir de Hambourg pour arriver à Londres où je ne doute pas qu'il arrive à bon port, car il est véritablement impossible de mettre plus de recherches, de soins, d'exactitude que ne l'a fait monsieur Gossler envers moi. C'est lui qui s'est chargé de l'envoi du bœuf, afin de ne le prendre que

lorsqu'il le faudra et de la meilleure espèce ; j'espère qu'il aura réussi. — Demain je compte sur sept lettres au moins, mais ce ne seront point des réponses aux miennes. J'ai calculé que, puisque les dernières que j'avais reçues avant cet envoi étaient du 31 janvier, vous ne deviez pas en avoir de plus récentes que le 1^{er} février, jusqu'au second dégel. — Adieu, mes bons amis ; je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que mon Rainulphe. Mille amitiés à cette bonne madame O'Connell : ce m'est une vraie consolation de penser qu'elle est mieux.

Munich, lundi 8 avril.

Je vous disais hier, chère maman, que je vous écrirais plus longuement aujourd'hui ; mais je ne crois pas que je le puisse, car je suis toujours très souffrante. Je vous mandais que monsieur de Boigne partait mercredi prochain pour Vérone et que je ne savais trop à quoi me résoudre. Ayant donc pris conseil de mon oreiller à défaut de cet esprit sage que je désirais hier, je me suis décidée à le suivre. J'en ai déjà parlé, et l'on m'a refusée. Mais, comme je vois qu'il vaut mieux que j'y aille, je ne compte pas me rebuter. Après vous avoir quittés, mes adorés amis, y a-t-il quelque chose qui puisse me coûter ? Et, puisque j'ai suivi monsieur de Boigne jusqu'en Fionie dans la saison où j'y ai été, je puis bien faire cent lieues de plus pour qu'il n'ait point à dire que je l'ai quitté et que je n'ai point voulu aller voir ses parents, ce à quoi il ne manquerait pas, quoique lui même, je crois, se dispenserait très volontiers de ma présence. J'ai fait la condition que je ne partirais que lorsque j'aurais reçu des lettres d'Angleterre, ce qui sera probablement jeudi. Adieu, chers et uniques amis. Mon cœur est bien gros, bien navré. Mille choses à cet excellent abbé ; j'ai bien regretté son bon esprit depuis quelques jours.

Mardi 9.

Il est arrangé que je partirai, à condition cependant que je n'irai que jusqu'à Innsbruck où j'attendrai monsieur de B. qui sera huit jours absent : ce serait déjà quelque chose que ce gain de temps. Une autre chose me déterminerait à partir, c'est ma situation vis-à-vis de madame l'Électrice, ayant refusé d'aller chez elle tant que j'aurais d'aussi vifs sujets

d'inquiétude sur la santé de maman ; il paraîtrait extraordinaire que, restant ici encore trois semaines ou un mois, je ne profitasse pas de ses bontés, et cependant, dans ma situation, monsieur de B. étant absent, je ne pourrais point aller dans le monde. — Je craignais que le bon oncle me sût mauvais gré de mon départ ; mais, quand j'ai dit à mademoiselle de M^{ville} mes intentions, elle les a fort approuvées et m'a même dit que monsieur de B. s'était beaucoup plaint à elle de ce que je ne le suivais pas et qu'il saurait avoir la même obligeance quand il serait question d'aller voir mes parents. Ce n'est pas que ce propos ait influé en rien sur mes dispositions. — Ne manquez pas, je vous prie, cher papa, de remercier mon oncle et mademoiselle de Morville de toutes les bontés qu'ils ont eues pour moi, car, malgré mon humeur et ma maussaderie, il faut que j'avoue qu'on a eu pour moi tous les soins imaginables et que je crois que c'est autant ma faute que celle des autres si je les ai trouvés désagréables. — Adieu, mes bien, bien bons amis. J'aurai sûrement des lettres jeudi, et, alors, nous partirons vendredi, ou peut-être samedi à cause de la sainteté du jour. Adieu pour aujourd'hui, mes excellents amis ; quand pourrai-je vous exprimer à quel point je vous aime ? mais je suis trop sûre de votre cœur pour croire que vous en doutiez. — Je voudrais bien savoir si vous approuvez mon voyage ; il me semble cependant que cela doit être, d'après toutes les conversations que nous avons eues ensemble.

Mercredi 9 avril.

(je me suis trompée sur la date pendant tout le mois)...

Il est toujours décidé que je pars, et je ne veux pas faire d'objection sur Innsbruck, parce que je veux être en route. Ma santé est détestable depuis que je suis ici. Je crois cependant que l'inquiétude que j'éprouve y a plus contribué que l'air humide de Munich qu'on en accuse, et l'agitation où me tient l'état de maman, le désir de ne point faire une fausse démarche me fouettant le sang encore plus. Au reste, je ne suis pas seule changée. Monsieur de B., depuis son départ, est vieilli de dix ans. Il est cassé. Il a un rhume qui dure depuis Copenhague, et il y a d'autres circonstances qui me le font trouver peu bien ; par exemple, il a la fièvre deux ou trois fois par semaine. — Tout le monde me flatte de l'espoir que mes lettres arriveront aujourd'hui, mais je ne les attends que demain et, si je n'en ai pas, je crois que je deviendrai folle. — Ne serait-il pas possible que le vésicatoire

appliqué sur la poitrine ait, pour une raison quelconque, produit cet abcès ? Je me creuse la tête nuit et jour pour arriver à comprendre votre lettre extraordinaire et j'espère que, demain, j'aurai des nouvelles du 14. — Dieu vous garde des vilains rêves, mon cher papa ; c'est un de mes supplices depuis cinq mois ; ils me laissent une oppression, une tristesse que les réflexions ne font qu'accroître. — Il ne faudra pas vous attendre que je vous dise ce que je pense de ces princesses qui, sûrement, sont des pécores, tout en une fois. J'entrelarderai mes lettres de vers à leurs louanges. — Adieu, mes chers, bons amis ; vous savez combien vous m'êtes chers et combien votre bonheur est nécessaire au mien ; je ne pense qu'à vous ; je ne vis que pour être serrée dans vos bras. Mille amitiés à mon frère. A-t-il oublié Adèle ? J'espère que non. Vous me mandez qu'il est bien bon garçon ; je l'en remercie au nom de tous.

Munich, le jeudi 10 avril.

Enfin voici des lettres, depuis le 15 février jusqu'au 25 mars. Les dernières, comme vous voyez, sont assez récentes ; cependant elles ne me rassurent point sur l'état de maman. Tout le monde me dit que je n'ai pas le sens commun ; mais, il me semble que mon inquiétude n'est que trop légitime. Malheureusement, je pars samedi et pour m'éloigner encore de ce lit de douleur vers lequel tous mes vœux me rappellent. J'espère que monsieur de Boigne, après avoir vu ses sœurs, me ramènera près de vous. Je m'en flatte, je l'avoue, et je ne saurais trop dire pourquoi ; car je ne crois pas que l'infamale Martinville croie encore son ouvrage assez avancé. Enfin, il n'y a point de ressources ; contre sa volonté rien ne fait loi. Au surplus, elle aurait pu faire une autre histoire sur la maladie de maman que de dire qu'elle était un simulacre, car c'est la même que celle du mois de juin de l'année dernière, et, pour une scélérate d'esprit, je lui croyais plus d'imagination. Au reste, laissons-la, elle et ses caquets. Je la méprise trop profondément pour m'occuper d'elle le moins du monde. — Ma pauvre maman, vous espériez donc que votre Adèle vous arriverait avec les premières lettres ? Hélas, vous rendiez bien justice à mon cœur : s'il dirigeait seul mes actions, il y a bien longtemps que je serais à vos pieds.

Une des choses qui me chagrinent le plus c'est de ne pouvoir pas vous dire, de ne pouvoir pas me dire à moi-même ce que je dois devenir dans quinze jours. Vous me demandez, chère maman, quand je serai dans vos bras. Hélas ! je l'ignore absolument. Tantôt je vois mon retour comme prochain, tantôt il me paraît plus éloigné que jamais. Je vous le demande en grâce, chers amis, que ma présence ne soit pas nécessaire à votre bonheur. Oubliez-moi ; votre chagrin ajouté au mien est plus que je ne puis supporter. *Si je reviens*, si jamais j'ai le bonheur de me retrouver dans les bras des respectables, des adorables parents qui ont formé mon cœur à l'image du leur, alors il faudra jouir d'un moment aussi doux. Je ne pourrais pas vous exprimer à quel point le peu de lignes que vous avez tracées, le jour de l'anniversaire de votre mariage, m'ont émue. Ah ! maman, puissé-je toujours être digne d'une telle bénédiction. Je suis heureuse d'avoir reçu de vos nouvelles et, pourtant, je suis triste, triste à mourir. Je ne doute pas, d'après ce que me dit papa sur le désir qu'il a que je me concilie l'intérêt des parents de monsieur de Boigne, que vous approuviez mon voyage à Vérone : quant à celui de Paris, il n'en a jamais été question, à ce que dit monsieur de Boigne. Ce qui est certain, c'est que cela a été pour moi la première nouvelle. Le ciel me préserve d'une pareille expédition ! — Si je reçois des lettres d'Émilie, je vous enverrai ce qu'elles contiennent. Des lettres précédentes auront pu vous faire comprendre à quel point sa présence en Angleterre me serait agréable : celle-là connaît le serpent tout comme moi, et c'est beaucoup dire, je vous assure. — Cette histoire de monsieur de Lussé est horrible ; je suis bien fâchée aussi pour cette pauvre mademoiselle Benfield : d'après ce nouvel incident, ils doivent être totalement ruinés. — Il me semble que monsieur O'Connell a choisi un bien mauvais moment pour aller en Irlande ; sa femme aurait plus besoin que jamais de ses soins. Mais, je le vois mieux que personne, souvent nécessité fait loi. — J'ai été, hier au soir, un moment chez madame de Lerchenfeld que je voulais rencontrer avant mon départ. Cette jeune femme me plaît chaque jour davantage ; elle joint à beaucoup d'usage du monde et à une grande politesse de l'esprit et de la sensibilité. Elle est fort aimée et fort considérée ici. Je suis fâchée des histoires qu'on fait sur le compte de madame Henry Dillon. Au reste, je me suis doutée qu'elle avait tort dès que j'ai vu madame de Martinville prendre son parti. — Quant à cette fièvre dont papa se vante,

elle ne me fait aucun plaisir. Soigne-toi bien, mon excellent papa, que ne suis-je...

Vendredi 11.

Quoique j'eusse expressément défendu qu'on me laissât entrer du monde et que j'eusse posté un de mes gens à ma porte pour ne l'ouvrir à personne, on l'a forcée hier, pendant que je vous écrivais, selon le louable usage du pays. J'avoue que cela me paraît si familier, je dirai même si grossier que j'ai toutes les peines du monde à être polie pour les gens qui arrivent chez moi de cette manière-là qu'autoriserait à peine la plus grande intimité. L'autre jour, j'étais à la fenêtre et seule chez moi ; monsieur de Polignac passe dans la rue. En voyant qu'il lève la tête, je retire la mienne : dix secondes après, il est dans ma chambre : « je me suis aperçu, dit-il, que vous ne vouliez pas être vue, et, je viens vous surprendre »... Cependant c'est un homme de fort bonne compagnie !... — Je me flatte, cher papa, que, si maman a besoin de quelque chose de la façon de George, vous le lui aurez fait faire ; je suis bien aise qu'il se soit rendu utile. Toutes ces maladies ont dû user la provision de bouillon ; j'espère que vous l'aurez fait renouveler. — Je suis fatiguée de n'être pas maîtresse chez moi, et, coûte que coûte, je veux le devenir ; monsieur de Boigne m'a conseillé et dit de répondre quand on me dirait « Monsieur a défendu ; monsieur ne veut pas, » — « Fort bien ; obéissez moi toujours et nous verrons bien si monsieur osera me dire qu'il désapprouve les ordres que je donne ». Ce sont ses propres paroles. Vous voyez que je ne peux guère me refuser à cet accès de complaisance. — Le bon oncle est en fort bonne santé. Je lui ai donné hier l'*arrière-garde*. Plus je vois cet intérieur, moins j'ai bonne opinion du curé (je ne lui connais pas d'autre nom) : il est maître : il dicte les ordres auxquels il a l'air d'obéir ; de plus, c'est un *complete busy body* ; il croit que tout le monde a en lui la même confiance que ses hôtes, et il se trompe, car je n'en ai pas plus en son cœur qu'en son esprit. Enfin, *I am glad to be off*. L'intérieur de mon oncle me serait odieux, mais il paraît lui être fort agréable. Il y a toute la journée du monde chez lui, des hommes c'est-à-dire, car jamais de femmes. On y joue au trictrac depuis trois heures jusqu'à neuf où le whist de mademoiselle Alexandrine commence. En fait de mangeaille (car c'est une des parties qui occupe le plus la société, surtout monsieur d'Amécourt, digne émule de Fricandau Bouzale) mademoiselle

de M. s'en occupe beaucoup ; elle a une très bonne cuisinière, ce qui fait que, sans avoir rien de bien recherché, tout ce qu'ils mangent est bon. À propos, je me demandais par qui tout ce que je disais à mon oncle était répété à monsieur de Boigne : c'était par le cher curé, tout simplement. — Je fermerai ma lettre demain matin avant de partir. Si mes lettres sont moins régulières pendant les sept ou huit jours que nous serons en voyage, n'en soyez pas inquiets. Je ne peux pas répondre que je serai toujours à temps pour la poste, lors même que je saurai son départ. Adieu, chers.

Samedi 12.

Adieu, bien chers. Je suis fâchée de quitter le bon oncle, mais je ne regretterai guère Munich, ni le séjour que j'y ai fait. Depuis qu'on sait notre départ, nous sommes accablés de tous côtés de demandes d'argent exorbitantes. On me recommande toujours en particulier d'appuyer les demandes, mais il y a raison partout, et j'ai fini par dire à monsieur de Boigne la situation où l'on me mettait. Adieu, chers, encore. J'espère que la route de Vérone mène à Londres. — Je vais déjeuner avec mademoiselle de M. et partirai de chez elle.

Innsbruck, dimanche de Pâques 13 avril.

Vous voyez, mon cher papa, que, depuis hier que j'ai fermé ma lettre, à onze heures, à Munich, nous n'avons pas arrêté de faire du chemin. Pendant les cinquante premiers milles, la campagne est superbe et j'en ai joui autant qu'une pluie à verse me l'a permis. D'ailleurs, comme nous sortons à peine de l'hiver et qu'il n'y a pas encore une feuille d'aucune espèce, vous comprenez que le paysage doit y perdre. Les soixante derniers milles sont tout simplement fort laids. C'est un corridor étroit entre deux montagnes à pic et pelées. Quant au chemin, il me paraît un chef-d'œuvre pour la manière dont il est établi : on passe les montagnes les plus hautes très facilement ; la frontière d'Autriche est défendue par un mur arrangé en batterie assez ridiculement. — Voilà le souper, après lequel je vais prendre le parti de la retraite, immédiatement. Adieu, pour ce soir, chers amis ; Je suis fatiguée comme un chien.

Lundi matin, à Innsbruck.

Je voudrais pouvoir expédier ma lettre d'ici afin qu'elle vous parvînt par le *packet boat* qui suivra immédiatement celui qui portera ma dernière lettre de Munich. Je vais donc vous raconter à la hâte tout ce que j'ai à vous dire et qui se borne à peu de choses ; car, à force de vous parler de mon inquiétude et de ma tendresse, je finirais peut-être par vous ennuyer. Aujourd'hui, il doit être arrivé pour moi des lettres à Munich. J'espère les trouver à Vérone où mon oncle doit me les envoyer. Je crois que nous serons à Vérone jeudi ou vendredi au plus tard, et je me flatte que nous n'y resterons pas longtemps. L'évêque a voulu me faire donner ma parole d'honneur que je repasserais à Munich, mais j'aimerais bien à y manquer ; car, de deux choses l'une, ou nous y ferions un nouveau séjour qui, désagréable dans tous les temps, me serait insupportable dès que j'aurai le nez tourné vers l'Angleterre, ou nous y passerions vingt-quatre heures et ce ne serait que donner au bon patriarche le chagrin d'un adieu, et ils sont toujours plus affligeants pour les vieillards. — On m'a donné beaucoup de conseils avant mon départ dont je ne compte suivre aucun : je sais trop bien ce qu'il en coûte ; je les ai reconnus ; ils émanent tout droit de Somerset street. Il me paraît, par vos lettres, que vous voyez souvent madame d'Argout ; est-elle bien pour maman ? Je suis fâchée pour cette pauvre madame D. de la manière dont elle se traîne dans le ruisseau ; la misère et la sottise sont deux mauvais compagnons. Mais quel avantage retire-t-on de cette intimité avec Eugénie ? Vous ne me parlez d'aucune personne rentrant en France. Est-ce que la clique n'ira pas aboyer dans son propre pays ? En quoi les affaires qui engageaient madame de M. à rentrer en France avec monsieur de Las Cases, sont-elles changées, en quoi ? Hélas ! je le sais bien ; elle ne se croyait pas à même de faire autant de mal en Angleterre. Ce qu'on apprend en voyageant, ou même en restant chez soi quand on vit dans le monde, c'est qu'il est peuplé de malheureux. On m'a raconté l'histoire de l'Électrice de Bavière... J'ai cru entendre la mienne. Adieu, chers amis ; je n'ai que le temps de vous presser sur un cœur tout à vous ^[2].

Yarmouth, vendredi 30 mai.

Quoique je ne sois assurément guère en état de tenir une plume, je veux, mes bons amis, vous parler de ma tendresse et de la joie que j'éprouve en pensant que je vous reverrai bientôt. Nous n'avons débarqué qu'hier à dix heures du soir, et je suis presque aussi malade ce matin que je l'ai été à bord : « Tout tourne, tout tourne au cabaret ». Le général ne veut pas partir avant dimanche ; ainsi, ne nous attendez que mardi : c'est un long délai pour mon cœur, mais monsieur de Boigne a mis tant de grâce dans son retour et l'état de ma santé l'autorise si bien que je ne peux pas lui en savoir mauvais gré. Nous irons dîner chez maman, mais probablement coucher dans Portland place. — Les Middleton ont dû déménager aujourd'hui. — J'ai passé la mer avec M. de Laborde qui m'a comblée de soins et de politesses au point de m'embarrasser, attendu que, vous le supposez bien, je les reçois froidement. — Je remercie mon frère de sa petite lettre. Je suis charmée que la boîte soit parvenue ; monsieur Gossler m'avait bien dit qu'il vous l'avait expédiée ; mais, comme c'était contrebande, il avait chargé le capitaine de la passer avec ses propres effets. — Vous ne vous doutez pas, chère maman, que nous nous sommes battus, mais très sérieusement battus, battus à coups de canon, que nous avons démâté un *cutter* de dix canons qui nous chassait depuis cinq heures et qui nous aurait pris indubitablement sans un heureux incident. L'engagement a été assez violent pour qu'on m'ait obligée de quitter la chambre de proue pour me mettre à fond de cale. Le fait est, je crois, que, pour tirer sa bordée, le *cutter* a mis vent dessus, vent dedans et, par cette manœuvre, a cassé son mât, mais nos gens s'en donnent toute la gloire. — On dit ici que madame de Chimay n'est pas arrivée ; cela m'étonne d'autant plus que le *lugger* qui la porte est sorti de l'Elbe vendredi dernier. — Adieu, mes bons amis ; je ne vous écrirai plus ; demain, la poste ne part pas. Je ne peux pas vous faire avertir avant mon arrivée, parce que nous n'avons plus qu'un laquais, ayant laissé John à Cuxhaven. J'oubliais de vous dire que nous ne nous étions embarqués que lundi à quatre heures du matin. — Adieu donc ; je n'en puis plus.

1. ↑ En adressant à son père, à sa mère et à son frère la relation presque quotidienne d'un voyage auquel elle consacre quelques lignes seulement dans ses *Mémoires* (T. I, p. 145-6), la comtesse de Boigne ne dissimule plus des déceptions conjugales dues, sans doute, à une trop grande

différence d'âge, à une différence trop grande aussi dans les goûts et le caractère. La tendresse débordante qu'elle témoigne aux siens ne permet cependant pas de la suspecter de sécheresse de cœur. Malgré ses déceptions intimes et bien qu'elle n'eût alors que dix-neuf ans, la comtesse de Boigne s'intéressait déjà au mouvement littéraire, aux problèmes si complexes de la politique, appréciant avec une surprenante précocité de jugement les événements d'alors, soit qu'elle se trouvât à Hambourg « où l'émigration régnait sous le sceptre de madame de Vaudémont », soit qu'elle se rendît à Munich « peuplé alors des restes de l'armée de Condé ».

En publiant une correspondance qui appartient également à mademoiselle Osmonde d'Osmond, en ajoutant ainsi une nouvelle partie à l'œuvre de la comtesse de Boigne, nous estimons ne pouvoir fournir de portrait plus exact, plus sincère de l'auteur des *Récits d'une tante* et des *Fragments*. Il ne nous appartient pas de commenter ce portrait : il nous suffit de le présenter. (NOTE DES ÉDITEURS.)

2. ↑. Quelques lettres manquent. — Sur la couverture du dossier constitué par la correspondance de sa fille, le marquis d'Osmond a écrit les indications suivantes : « Départ de Hambourg, sur l'Elbe, le 23 mai. Arrivée à Cuxhaven le 24. Départ du paquebot le 26 au matin. Arrivée à Yarmouth le 29 au soir. Retour à Londres le mardi 3 juin à quatre heures après midi, après une absence de sept mois moins neuf jours » (NOTE DES ÉDITEURS).

LETTRES
ADRESSÉES PAR LA COMTESSE DE BOIGNE
AU MARQUIS, À LA MARQUISE
ET À RAINULPHE D'OSMOND
(18 AOÛT-27 SEPTEMBRE 1800)[\[1\]](#).

Chichester, lundi 18 août.

Maman vous a mandé, mon cher papa, que nous sommes partis de Londres samedi sous la garde de Dieu, et *running a wild goose chase*, car nous n'avions de logis nulle part. Nous sommes arrivés sans autre inconvénient que celui de la chaleur jusqu'à Arundel hier à trois heures. Là, le manque de chevaux nous a retenus jusques à six, et je n'ai point été voir Arundel castle, le fameux château des ducs de Norfolk, à cause du soleil qui remplissait toute la route. Arrivés à Bognor à huit heures du soir, nous avons appris que tout était plein et qu'il n'y avait pas moyen de nous donner un lit, que l'auberge la plus prochaine était à sept milles et qu'il n'était pas possible de nous donner une chambre pour nous tenir pendant qu'on changeait nos chevaux. Nous nous décidions à rester dans la voiture lorsque le général and Mrs Morgan sont rentrés de la promenade, étonnés naturellement de nous rencontrer. Nous nous sommes fait quelques questions d'où il est résulté que les Morgan devaient quitter Bognor demain mardi. Ils nous céderont leur appartement à l'hôtel où nous irons si nous avons quelque espoir de nous procurer une maison ; car, pour rester à l'auberge, cela serait d'autant plus désagréable que nous avons amené la plupart de nos gens. Je ne sais au surplus ce que nous deviendrons. Pendant qu'on nous donnait des chevaux pour Chichester, nous avons pris le thé chez Mrs Morgan ; le général et elle ont été on ne peut plus aimables pour nous, et ils ont promis de s'informer aujourd'hui si il y a quelque maison à louer. Richard aussi est allé ce matin à Bognor pour chercher à nous en

procurer une. Du reste, ce lieu m'a paru charmant ; cela ressemble assez à Hadley Green, près de Bornet, pour le genre du village auquel ce nom ne convient pas du tout. C'est plutôt un rassemblement de jolis cottages de toutes les tailles ; il n'y a point de rue et la première boutique est à Chichester d'où l'on est obligé d'envoyer toute espèce de provisions à Bognor, ce qui rend, dit-on, le séjour fort cher. Nous comptons dîner aujourd'hui à quatre heures et aller ensuite voir la très magnifique maison du duc de Richmond qui n'est qu'à quatre milles d'ici. — Peut-être recevrez-vous ma lettre ce soir ; car elle sera portée par un *country post* qui part à trois heures. — Je n'ai encore vu Chichester que par la fenêtre, mais il me semble que c'est une jolie petite ville. — Maman vous aura dit, mon bon papa, que, malgré celle que vous lui annonciez, je n'ai point reçu de lettre de vous samedi. Elle vous aura sûrement donné tous les détails relatifs à notre départ. Écrivez-moi toujours au *post office, Bognor, Sussex*. Nous verrons ce que nous deviendrons et je demanderai que l'on envoie mes lettres dans l'endroit où l'on voudra bien nous recevoir. — Demain, j'adresserai ma lettre dans Queen Anne street, mercredi à Bottendean, et ainsi de suite. — Je compte que le dix-huit d'août ne sera pas plus oublié dans ce dernier lieu qu'ici. — Adieu, cher papa ; j'embrasse le père et le fils du plus tendre de mon cœur. Le général, qui est assez mécontent des petites contrariétés que nous éprouvons, me charge de vous faire mille compliments.

Bognor, mardi 19 août 1800.

Mille remerciements, chère maman, de votre lettre qui me parvient à l'instant et que je commençais à attendre avec impatience. Je m'en vais vous raconter toute mon histoire. Nous avons attendu des chevaux à Arundel pendant quatre heures. Enfin, arrivés ici à huit heures du soir, le maître de la seule auberge du lieu nous a annoncé l'impossibilité de nous procurer un lit plus près que Chichester, qui est à sept milles, et même de nous donner une chambre pendant qu'on changeait nos chevaux. Je me décidais à rester dans ma voiture quand le général et Mrs Morgan sont rentrés de la promenade. Ils ont été aussi bons et aussi aimables que

possible et, n'étant que pour deux jours à Bognor, ils ont offert de nous céder leur appartement à l'auberge aujourd'hui mardi, et, après avoir passé une heure avec eux, nous avons été coucher à Chichester. Les Morgan s'étant décidés à partir hier au soir, nous les avons remplacés immédiatement et, depuis hier au soir, nous sommes établis à Bognor. Ne pouvant pas nous procurer une maison sur le lieu même, nous en avons pris une pour huit jours à un mille environ, et l'on nous promet que, d'ici à huit jours, nous en trouverons une ici. Voilà l'état des affaires. Je crois que cet endroit me conviendra assez ; ce ne sont point des maisons séparées comme nous l'avait dit lady Clifford, mais des *bowes* plus ou moins considérables éparpillés dans un assez joli pays, fort boisé quoiqu'au bord de la mer. — Vous me dites, chère maman, que lady Spincer me recevra avec bonté : je n'en doute pas ; mais il y a dix à parier contre un que je ne la rencontrerai pas ; elle a probablement sa société et, comme moi je suis, ce me semble, destinée à la solitude, je ne me trouverai pas sur son chemin à moins que je n'aille chez elle, ce qui ne me ferait aucune espèce de plaisir. Il n'y a point de promenades publiques, point de *rooms*, rien ; et, maintenant que je vais m'établir plus *out of the way*, il y a moins de chances encore. — De la fenêtre où je vous écris, il y a une vue de mer charmante et qui, je trouve, est une ressource ; mais je vais m'en éloigner. J'ai écrit hier à papa ; demain il recevra une autre épître de moi. — Adieu, chère maman ; j'espère que vous n'avez pas oublié toutes les commissions que je vous ai laissées ; dites (c'est-à-dire répétez ; j'espère,) aux bons amis que je vous recommande à leurs soins, et combien je suis fâchée de ne les avoir vus ni l'un ni l'autre avant mon départ. Mille amitiés à ces chères *petites filles*. Je ne vous prie pas de parler de moi à l'abbé parce que je suis sûre que c'est inutile. N'est-ce pas mon bon abbé, que maman vous fatigue un peu quelquefois de ce sujet là ? À propos, ce pot de pâte que j'avais destiné à terminer sa course dans Queen Anne street, oublié dans le fond de la voiture, m'a suivi jusqu'ici. — Adieu, bonne et chère maman. Je vous embrasse comme je vous aime, vous savez que c'est beaucoup. Courli me charge de vous dire qu'elle est très *bonne* et très *propre* fille.

Felpham (Fahram), vendredi 22 août 1800.

Mais pourquoi donc ne m'écrivez-vous pas ? Il y a plus de huit jours que la minette n'a reçu un mot de ta main. — Je vous assure, mon cher papa, que ce silence m'afflige excessivement ; je voudrais quelquefois accuser la poste, mais votre lettre, dût-elle passer par Londres, cela ne pourrait occasionner que le retard d'un jour. Je n'ai point encore mes lettres d'aujourd'hui parce que la poste est à Bognor et que nous en sommes à un mille et demi au moins. — Voilà le froid et la pluie qui commencent ; j'imagine que nous en aurons pour longtemps ; ce qui ne contribue pas à rendre mon vilain séjour moins triste. Si nous n'entendons pas parler aujourd'hui d'une maison, j'espère que monsieur de Boigne se décidera à quitter ici, car partout je puis jouir des doux charmes de la solitude, et peut-être, au moins, parviendrai-je à me procurer un lit dans lequel je puisse dormir, une chaise pour m'asseoir et une cheminée dans laquelle on puisse faire du feu. Peut-être aussi pourrai-je avoir une autre vue que celle de quelques laitues entourées d'un grand vilain mur qui ajoute encore à la tristesse d'un parloir dont la petitesse n'empêche pas qu'il ait l'air d'un galetas, faute de meubles. Vous voyez, au moins, cher papa, que je pourrai difficilement perdre au change. J'ai un mal de tête fou qui m'oblige à quitter ma plume après avoir embrassé le père et le fils.

Felpham, samedi 23 août 1800.

Vous avez dû recevoir un petit billet bien maussade écrit par moi, Adèle, vers midi, hier. Je ne saurais vous donner de raison, si ce n'est que j'avais de l'humeur comme un dogue et que la tristesse du jour, la pluie qui tombait par torrents, la solitude de ma triste habitation m'avaient donné un redoublement de spleen que je n'avais pas encore le courage de *shake off*, mais, vers le soir, votre lettre est arrivée. Cela m'a fait plaisir ; j'ai secoué mes oreilles, et je me suis demandée si le bon Dieu m'avait créée et mise au monde pour mes aises avoir. Je me suis bientôt convaincue que, si cela avait été son intention, il en avait changé depuis quelque temps, et je me suis déterminée à faire contre fortune bon cœur, et à chercher *en moi* de quoi résister à la mélancolie où j'étais prête à tomber. Quant à m'ennuyer, j'en

demande bien pardon à papa, mais je m'ennuie à la mort. Si je pense, j'en *jetterai* le germe, mais, en attendant, je m'ennuierai le moins tristement que je pourrai. « *Allant pour aller*, il importe peu où vous êtes, pourvu que vous vous amusiez ». C'est bien mon avis, mais le « pourvu » n'existe pas. — Comment avez-vous trouvé ma description du château du duc de Richmond ? Elle était animée et variée comme ma vie. — Les sujets qui peuvent fournir matière à notre correspondance me sont bientôt trouvés ; ma tendresse, ta tendresse, notre tendresse, et puis recommencer, sans craindre, il est vrai, de nous ennuyer mutuellement. — Je vous ai déjà dit et redit, cher papa, chère maman, que je ne comptais pas me baigner. Ainsi toutes vos précautions sont inutiles. — Je prétends que le général est charmé de notre éloignement de la mer, prétexte pour ne pas prendre de bains : dans le fait, je crois qu'il s'en soucie médiocrement. — Qu'est-ce que cette opération que s'est fait faire maman ? Je vous jure que c'est un secret pour moi. Vous dire que je suis au désespoir de la solitude où mon absence la laisse ne vous apprendrait, je crois, rien de nouveau, mais, avec cela, je crois que, si l'air de Bottendean et les bains sont salutaires au père et au fils, vous auriez tort de la rejoindre avant le temps fixé pour votre retour : elle aime de manière à préférer le bien de ses amis à sa propre satisfaction. Le retour des O'Connell ne la laisse pas absolument sans quelqu'un qui l'entende ; d'ailleurs le bon abbé (si sa tristesse augmentait) est chargé par moi de vous en avertir, et je ne doute pas qu'il remplisse cette commission avec exactitude. — Je n'ai point écrit à maman depuis jeudi. Aujourd'hui, ce serait inutile. Je ne sais pas si le *Diligent country post* éprouve aussi l'influence du dimanche. — Adieu, cher papa ; parlez de moi à tout ce qui vous entoure. Antoinette doit être bien gentille maintenant que son teint est éclairci, embrassez-la pour moi. — Bonhomme ne me fait donc pas l'honneur de m'écrire ? Dites-lui, je vous prie, que je lui en sais bon gré. Adieu mon bien-aimé papa. — Je viens d'écrire une lettre de trois pages à madame Jintner, dans laquelle il y en a deux et demie de mensonges. Ah ! le monde, le monde !

Encore passe, chère maman, que vous m'accusiez, quoique à tort, de négligence et d'inexactitude, votre attentive bonté vous en donne le droit, mais papa, dont je n'ai encore reçu qu'une pauvre petite lettre depuis mon départ, ne devait pas me traiter avec cette injustice. Je croyais qu'il était convenu que j'écrivais à chacun à son tour, et c'est ce que j'ai constamment fait ; dimanche, mardi et jeudi, j'ai dépêché ma prose à maman, et les autres jours ont été dévoués à monsieur papa qui se plaint d'avance ; c'est toujours aimable. Je ne vous ai point écrit hier, c'eût été inutile ; j'ai tenté la fortune en espérant qu'elle porterait mon épître du samedi à Brightelmstone. — Au nom du ciel, qu'est-ce que madame de Duras va faire en France ? Quelles réclamations a-t-elle à faire ? Enfin, je lui souhaite toute prospérité. Je n'imagine pas que le duc la suive ; emmène-t-elle ses enfants ? Madame de Th., la femme d'un gentilhomme de la chambre, rentrer ! ! Il me semble entendre madame de la Trémoille. Dans le fait, je ne vois pas trop ce que la jeune duchesse a à faire en France, si ce n'est de s'éloigner du *Den* où, sûrement, on lui envie le genre de bonheur domestique dont elle paraît jouir, quoiqu'il soit si éloigné du goût de ces dames. Qu'est-ce qu'un ambassadeur de Louis XVIII quand on fait la paix avec Buonaparte ? Cette charge, à moins que les événements ne changent grandement de face, ne sera qu'un ridicule et n'occasionnera que des déboires au malheureux qui la remplira. Voyez-vous le comte de Chastellux obligé de céder le pas à l'ambassadeur de la République et de supporter ses insolences ? Ce serait dur pour tout le monde, mais, pour le nouvel ambassadeur, ce sera mortel ; la rage l'étouffera. Voilà mon horoscope. — Qu'est-ce que cette lettre relative au grade de maréchal de camp ? Je ne savais pas que papa en attendît ni que... Mais, apparemment, je ne suis plus initiée dans les affaires. Quant à *l'opération secrète* et douloureuse, dont un grand babillard m'a fait part, ne supposant pas, il est vrai, mon ignorance totale, je vous en parlerai quand vous m'expliquerez ce qui en est. — Je ne suis pas fort étonnée que madame Lambert n'ait pas adopté le ton et les manières du cher époux : elles n'ont assurément rien de séduisant. Quelle sotte femme ! Je suis étonnée que monsieur Lambert lui ait permis d'assister au choix de *mes* chevaux et de *mes* voitures, car *mon* intendant et *mon* architecte auraient pu suffire sans les conseils de *ma* dame. Assurément cet homme, qui avait soutenu la misère avec une espèce de force d'âme, n'a pas su résister à l'écueil de la prospérité. Je crois que *ma* dame a bien souvent

souhaité les « fragments sur le siège de Sion », au feu, et leur auteur au... ; mais je vais dire quelque chose de mal ; il vaut mieux me taire. — Je pourrai, quand vous voudrez, vous servir de baromètre. Mandez-moi si cela peut vous divertir et je vous dirai exactement le temps qu'il fait à Bognor, ou, du moins, à Felpham, car c'est tout ce que je sais de ce qui s'y passe. — À propos, j'ai monté Carina trois fois ; elle ne va pas mal, mais elle a peur des vagues. — Dites à Foster d'aller chez Buhot lui commander une paire de souliers comme les derniers qu'il m'a faits. — Le général ne se décide pas à entrer dans l'eau par la tête, ni même par les pieds.

Je ne sais comment mon bavardage m'a conduite jusque dans les *ends*, où il ne me reste plus qu'à embrasser ma bonne maman, et à lui souhaiter une vie moins monotone que celle de son enfant, mais non point un meilleur feu que celui au coin duquel je vous écris.

Felpham, lundi 25 août 1800.

J'ai reçu hier un petit billet de maman rempli d'inquiétude, de reproches et de chagrin. Je ne conçois pas comment mes lettres ont pu manquer, mais je suis fâchée que maman m'accuse de négligence. Je ne reçois mes lettres qu'en envoyant celles que j'écris à la poste, parce qu'elle est à un mille et demi de Felpham et que cela évite deux voyages. Il serait possible qu'on eût manqué l'heure de la poste, mais, alors, cela ne ferait que le retard d'un jour. Je m'y perds. En tout cas, si elles sont perdues, c'est un léger malheur, car elles ne contiennent que du rabâchage fort peu intéressant, et l'inquiétude qu'exprime maman est le seul inconvénient qui puisse en résulter. Celui-là est assez majeur pour que je ne néglige aucun soin qui puisse assurer la régularité de notre correspondance. Il me sera moins difficile de calculer les moments dans quelques jours, parce que nous aurons mercredi une fort jolie maison à Bognor, dans le même *bow* que celle de la duchesse de Devonshire et de lady Bective dont, par parenthèse, je n'ai point entendu parler et à laquelle je ne ferai de politesses que celles que j'aurai à rendre. — L'impossibilité d'avoir un piano me console beaucoup de l'absence des Sapio. Si j'avais pu me procurer un instrument, j'aurais cherché à les attirer ici, c'eût été une ressource dans la solitude où il

est probable que je passerai encore quelques semaines, pas beaucoup cependant, j'espère, car c'est à avaler sa langue. — Le changement de temps a mis fin à la promenade en sociable. J'ai monté Carina trois fois et elle s'est très bien conduite, mais le déluge dont le ciel nous fait cadeau depuis quatre jours l'a fait rester à l'écurie et moi dans ma chambre. — Maman me mande que vous avez reçu des lettres qui vous rappellent à Londres : j'aimerais savoir ce que c'est, si vous le trouvez convenable. — Adieu, mon bon et cher papa ; je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime. Et Rainulphe donc, croyez-vous que je l'oublie ? Ah non, le cher enfant ! je le presse contre mon cœur.

Felpham, mardi ai août 1800.

Vous ne recevrez que quelques lignes de moi aujourd'hui, ma bonne maman, pour vous gronder de l'inquiétude qu'exprimait votre lettre de samedi. Une fois pour toutes, rappelez-vous qu'éloignée comme je le suis de toute grande route il est très possible que la poste de traverse soit irrégulière, que, d'ailleurs, nous sommes à un mille et demi du *post-office* et que cela peut aussi apporter quelque retard à notre correspondance. Au surplus, quand même les lettres que je vous ai écrites auraient été perdues, la perte serait aussi mince que possible, attendu qu'il n'y a rien de moins intéressant que le bavardage que je vous adressais. — Nous avons une maison à Bognor que nous prenons par semaine ; elle coûte sept louis ; on la dit fort bonne. Je ne l'ai point vue, parce qu'elle est encore habitée par lord Digley qui ne part que demain ou même jeudi. Nous y entrerons le plus tôt possible. Cette maison est située dans le même *bow* que celles de la duchesse de Devonshire et de lady Bective. — Je n'ai encore rencontré personne à qui j'ai eu l'occasion de m'abaisser à faire la révérence. Jugez quel bonheur pour la fière Adèle ! — Voilà une lettre de maman, une autre de papa. J'y répondrai une autre fois, parce qu'aujourd'hui je suis pressée : nous devons aller à cheval dîner à Arundel et voir le château ; ce sera toujours quelque chose à faire. Je suis bien aise que vous ayiez reçu mes lettres, et j'espère que vous remarquez la douceur avec laquelle je reçois vos injustices, la force de l'habitude. Mille choses au bon abbé.

Felpham, mercredi 27 août 1800.

Hier, mon cher papa, nous avons été à Arundel et pour voir le château des Howard que leur a apporté en dot Marianne, héritière de la branche aînée d'Arundel. J'avais beaucoup entendu parler de cette maison, et je conçois qu'elle ait pu être fort belle avant les *improvements* qu'on y fait ; mais j'ai été tout à fait *disappointed*. À cent pas du *porter lodge*, on voit une espèce d'arche ou plutôt de porte cochère fort étroite et qui paraît usée par la *négligence soignée* du propriétaire beaucoup plus que par le temps ; cette arche conduit dans une grande cour carrée au fond de laquelle le corps de logis est situé ; on le rebâtit dans ce moment ; les ailes qui bordent les deux côtés de la cour ont encore l'air masuré et le quatrième côté, occupé par un jardin potager (seul *pleasure ground*) termine le coup d'œil qui n'est ni beau, ni agréable. Il est impossible de calculer les sommes que doit coûter ce nouveau château ; la forme est gothique mais les ornements, infiniment trop multipliés même s'ils étaient bien choisis, sont du genre grec le plus pur et qui forme un contraste aussi désagréable à l'œil que choquant pour l'imagination. La colonne mince et cannelée supportant un poids qui devrait la réduire en poudre est surmontée d'un chapiteau corinthien parfaitement travaillé ; les coins formés par les fenêtres pointues sont ornés d'une colombe portant une branche d'olivier ; l'architecture, la frise seraient mieux placées parmi les ruines d'Athènes ou sur le Forum romain. Enfin, c'est un grand assemblage de petites choses que le mauvais goût a accumulées pour détruire l'effet l'une de l'autre. Arundel castle ne paraît l'habitation d'un grand seigneur que lorsqu'on pense aux sommes qu'il doit en coûter pour le gêter dans un siècle où la main-d'œuvre est aussi chère. L'intérieur du château n'est pas en état d'être jugé ; les portes de Mahogany sont très magnifiques, les vitres ont un yard de long ; tout dit que l'argent n'y a point été épargné ; mais tout accuse le goût, je dirais plutôt le bon sens du propriétaire. Il y a huit ans que les *improvements* sont commencés et il y a encore vingt ans de travaux ; du reste, point de *park*, point de *pleasure ground*. Les entours du château ne sont nullement soignés, et c'est d'autant plus à regretter que les arbres d'alentour sont magnifiques, quoiqu'ils ne soient pas éloignés de la mer de plus d'un mille. Pour finir comme j'ai commencé, cher papa, j'ai été *very much disappointed*. — Après cela, j'ai à

vous remercier de votre lettre de la Saint-Barthélemi, pleine de conseils sur ma négligence supposée, ce qui commence à m'offenser un peu : comment ? mon exactitude accoutumée ne me vaut pas un peu d'indulgence ! comment ? les torts d'un maudit *country post* me sont tout d'abord imputés ! cela est-il juste, je vous le demande ? — Que diable faisons-nous à Felpham ? Ma foi, je n'en sais rien, si ce n'est que nous nous y ennuyons. — Adieu, je t'embrasse.

Felpham, jeudi 28 août 1800.

Je vous ai quittée avant hier, ma bonne maman, pour aller dîner à Arundel et voir le château qui m'a extrêmement désappointée : point de grandeur, point d'éclat, la magnificence qui y règne est entièrement dans les détails. Figurez-vous un bourgeois voulant avoir un château sur le plan de celui des Howard, voulant l'embellir de tout le *gaudiness* que son mauvais goût peut suggérer, mais n'épargnant aucune somme d'argent et vous aurez une idée parfaite de Arundel castle. Point de parc, un potager pour *pleasure ground*, enfin, rien de ce qui annonce l'habitation du plus grand seigneur d'un pays. — Que vous êtes bonne, ma chère maman, de vous occuper de moi et de m'écrire aussi exactement ! Vos lettres me sont une grande consolation, car je n'aime pas cette solitude dont je ne sens nullement les charmes. Jugez ce que ce serait dans un pays où on oserait y joindre tous ceux de la pénurie ? Mais, grâce au ciel, mon devoir est rempli et ma décision est bien fixe. Je crois que peu de personnes de mon âge ont eu autant de croix à porter, mais je me roidirai contre l'adversité et je supporterai l'adversité avec le courage que vous avez droit d'attendre de moi. Je ne sais trop pourquoi tout ce bavardage, mais je suis triste et ma plume, toujours guidée par mon cœur quand c'est à vous que j'écris, ne peut se refuser à exprimer ce qu'il sent. — Nous devons changer aujourd'hui de maison. En allant hier parler à la maîtresse de celle que nous prenons, je vis plusieurs personnes à une fenêtre, qui me faisaient toutes les grâces imaginables. C'étaient mesdemoiselles North. J'arrêtai ma voiture, et j'entrai. Louisa, Elisabeth, Brownlow et Charles sont ici ; l'évêque et Lucy doivent les rejoindre aussitôt que Mrs Garnier sera *confined*. Si on me permet de les voir, ce sera

de très agréables compagnes, d'autant plus que nous serons dès ce soir à quatre portes de chez elles. — Je n'ai point entendu parler de lady Bective ; j'imagine que le voisinage produira un rapprochement entre nous, car je ne doute pas que, si, par hasard, nous nous rencontrons, nous serons les meilleures amies du monde. Quel monde ! — Voilà votre lettre d'hier. Elle n'est pas trop intéressante ; je serais plus flattée de votre souvenir de Courli si vous ne sembliez y avoir pensé parce que vous n'aviez pas autre chose à dire ; enfin je vous apprendrai que miss Courli a éprouvé plusieurs accidents depuis son arrivée ici, que par exemple, monsieur de B. l'a jetée à l'eau au bout du *pier* ; la pauvre petite, fatiguée, à moitié chemin a coulé bas ; nous l'avons crue perdue lorsqu'une vague l'a jetée à terre, presque noyée. Elle a eu le *spleen* pendant trois jours ; du reste, elle est maintenant très bien. — Je n'ai pas l'imagination de Mrs Radcliff, mais Arundell ne m'a inspiré aucun autre sentiment que celui du mauvais goût de son propriétaire. — Adieu, chère maman ; je vous embrasse et je vous prie de parler de moi à tous les gens qui s'y intéressent.

Hothampton Crescent, Bognor, vendredi 29 août 1800.

Mon bon papa, je te remercie de ta lettre de mardi que j'ai reçue hier. Je suis bien aise que mes deux lettres soient arrivées ensemble, car je n'étais pas fort contente de la première : elle était un peu *dull*, n'est-ce pas, mon bon papa ? — Depuis hier, nous habitons une très jolie maison, fort commode et située dans un charmant pays. Cette situation me conviendrait assez, si je pouvais m'y entourer des personnes si nécessaires à mon bonheur. Mesdemoiselles North, arrivées mardi, sont mes très proches voisines ; j'espère que leur présence rompra un peu l'entière solitude pour laquelle je suis convaincue que le bon Dieu ne m'a pas formée. Louisa, Elisabeth, Brownlow et Charles sont ici ; l'évêque et Lucy doivent les suivre aussitôt que madame Garnier sera hors d'affaire, après avoir donné le jour à un troisième enfant. — Je suis bien aise que vous retourniez à Londres. Les lettres de maman me paraissent plus tristes, et j'entendrai parler de vous plus exactement. *Papa bête*, je ne vous ai pas parlé du château du duc de Richmond ; je vous ai même dit que je ne l'avais pas vu.

— Je ne vois pas pourquoi Rainulphe ne m'écrivait pas, tout comme à un autre ; les correspondances *altrui* lui prennent tant de temps qu'il n'en a pas à me donner, c'est toujours flatteur. Je le prie de se clouer le troisième acte dans la tête, de manière que je l'y trouve à mon retour. Mais, je ne lui fais pas une caresse : s'il en veut, qu'il les demande. — Maman me raconte l'histoire de monsieur de la Châtre : cela fait trembler. Croyez-vous que Buonaparte ait proposé la paix à ce pays-ci ? — Est-ce qu'il faut que j'écrive à mademoiselle de Chastellux ? — Adieu, papa ; l'heure de la poste me presse ; imaginez qu'elle part à midi et, si je la manquais aujourd'hui, elle ne part que dimanche.

Hothampton Crescent, samedi 30 août 1800.

Quoique ma lettre ne doive partir que demain, je vous écris de provision, ma bonne maman. Hier, j'ai adressé à Bottendean la dernière lettre que je compte y envoyer. — Comme j'allais monter à cheval, les North sont venues me voir. Après une visite *very friendly*, je leur ai proposé de les mener en sociable, *in the evening*, ce qu'elles ont accepté. Alors, j'ai reçu votre lettre qui m'annonce le meilleur état de votre santé. J'ai fait une charmante promenade, Carina étant fort douce et fort aimable. À mon retour, j'ai trouvé les cartes de la duchesse de Devonshire, de lady Georgiana Cavendish et de lady Elisabeth Foster. Lady Spencer a quitté Bognor mardi dernier. À six heures, j'ai été prendre les *misses* ; Brownlow et Charles ont été à cheval et tout le monde est revenu passer la soirée chez moi jusqu'à neuf heures. Voilà, chère maman, tout le détail de ma journée d'hier qui n'a pas été désagréable. Demain, je vous raconterai le reste de mes histoires et je ferai les commentaires. Pour aujourd'hui, adieu.

Voilà une lettre de maman datée de samedi, une autre de papa de vendredi. Je vous remercie tous les deux, mes bons amis ; dites-moi si vous voulez que je vous écrive tous les jours, ou que j'expédie mes lettres trois fois par semaine. — J'ai rendu hier à madame la duchesse de Devonshire sa visite de la veille ; je ne l'ai pas trouvée ; ainsi, nous en resterons là probablement jusqu'à nouvel ordre. — Je suis beaucoup plus agréablement ici qu'à Felpham dont j'étais bien ennuyée. — Où prenez-vous, ma bonne

maman, que mes lettres sont tristes ? Je vous assure que je ne suis nullement de cet avis-là et que je trouve, au contraire, que, *all things considered*, elles le sont très peu. — Papa me dit avoir été content de mes idées sur le château d'Arundel. J'en suis bien aise, car je n'en étais pas trop contente. — Un petit billet de Louisa North m'a appris hier au soir que madame Garnier était, depuis vendredi, la mère d'une jolie petite fille et que toutes deux se portent fort bien ; c'est trop heureux. Je vais aller leur faire mon compliment. — Si mes souliers sont faits, envoyez-les chez l'évêque, à Chelsea ; j'en parlerai à ses filles, et je suis sûre qu'il s'en chargera. Dites à Foster d'aller chez un des premiers orfèvres dans Bond street, à main droite en entrant par Oxford (j'ai oublié son nom mais c'est la quatre ou cinquième boutique) et, si des *small cruets to stand upon the table* que j'ai commandées la veille de mon départ sont finies, qu'elle les fasse mettre dans une petite boîte et qu'elle me les envoie par la même occasion. — Rainulphe m'a écrit hier une lettre charmante à laquelle je vais répondre incessamment. Embrassez-le pour moi ainsi que mon adoré papa. J'espère que le trio, en se réunissant, trouvera qu'il lui manque quelque chose.

Hothampton Crescent, lundi.

C'est à ton aimable lettre, mon cher Rainulphe, que je veux répondre aujourd'hui. Je t'en ai adressé plusieurs depuis quelque temps, mais le contenu n'était pas pour le bonhomme. Je suis bien aise que tu aies prévenu les reproches que je te faisais la dernière fois que j'ai écrit à papa et, puisque tu attaches assez de prix à mes caresses, il serait bien injuste de te les refuser. Oui, mon ami, je te presse contre mon cœur, un cœur qui, je m'en flatte, battra toujours à l'unisson du tien. Ah, mon frère, ne trompe pas ma tendresse ; cherchons à imiter les vertus de parents si justement adorés, et soyons toujours unis en dépit des revers de la fortune ! Quelques années que j'ai de plus que toi me donnent des droits que je ne veux jamais perdre, et la certitude que mon tendre attachement me fera toujours penser à ton intérêt me continuera les droits maternels que je réclame. Quiconque verrait ce que j'écris à un enfant de treize ans me croirait folle ; mais ces gens-là ne connaîtraient ni le cœur ni la raison de mon Rainulphe, et c'est à eux que

j'en appelle pour autoriser mon bavardage qui, je m'en aperçois, devient un peu trop sérieux. — Je suis charmée de ce que papa me mande de ton application ; il ne te manque que cela, mon ami. Je te prie de ne pas oublier le troisième acte d'*Iphigénie* avant mon retour ; la scène qui commence par « Venez, venez ma fille », est, je crois, dans cet acte-là ; je suis sûre que tu l'aimes. — Ton ancien ami, Charles North, est ici ; il a pris un degré de timidité de trop, mais, quand il peut le secouer, il retrouve son ancien *humour* qui ne l'a pas abandonné ; il me parle de toi avec intérêt et je lui en sais bon gré. Les plaisirs de Bognor, mon cher Rainulphe, ne fournissent pas matière à des descriptions bien gaies. Excepté les North, je n'ai encore vu personne, pas même la duchesse de Devonshire, quoiqu'elle m'ait fait une visite que je lui ai rendue. Je ne doute pas que la tendresse de Paul ne soit *very surfeiting* ; je ne le trouve pas du tout gentil, mais tu dois le connaître mieux que moi. Une fois à Londres, tes correspondances diminueront, et j'espère que j'en profiterai. En attendant, je te charge d'embrasser papa et maman pour moi ; je ne te dis pas de quelle manière, parce que ton cœur sera mon interprète. Adieu, cher enfant ; ne m'oublie pas auprès de monsieur l'abbé qui, j'en suis sûre, ne sera pas affligé de ton retour. J'espère que le mien réunira bientôt « la famille » : je n'en connais pas d'autre. — Adieu, mon frère ; voilà une lettre bien triste et bien sérieuse, mais je suis bien gauche si tu ne comprends pas combien tu m'es cher. — À propos, j'oubliais de te parler des « culottes de monsieur l'ambassadeur » : très bien, mon frère, très bien ; il y avait du *genuine humour* dans la manière dont c'était dit.

Hothampton Crescent, mardi 2 septembre 1800.

C'est à Rainulphe que j'ai écrit hier. J'espère qu'il se sera chargé de vous donner de mes nouvelles. Puisque vous l'aimez mieux, maman, je vous écrirai *habituellement* tous les jours, mais c'est à condition que vous ne serez pas inquiète si ma lettre n'arrive pas. J'imagine que l'évêque sera parti avant que mon paquet ne soit prêt. Ses filles l'attendaient dès hier ; je les vois presque tous les jours, tantôt chez moi, tantôt chez elles, tantôt à la promenade, et elles me plaisent chaque jour davantage. Brownlow aussi

gagne beaucoup à être connu. — Hier au soir, j'ai été à la *library*, avec Elisabeth North ; nous avons rencontré une madame Farrell que Brownlow connaît un peu : elle est fort jeune et fort jolie ; elle faisait un tintamarre terrible ; elle voulait *baffler*, il fallait quelques personnes de plus, elle a fait souscrire toute sa société composée de cinq ou six hommes ; elle a tiré les dés ; elle a ri ; elle a crié ; elle a joué pour celui-ci, joué pour celui-là. Malheureusement, mon nom était dans la liste ; il a fallu *performer* ; jamais, non jamais je crois, je n'ai été aussi gauche, pire qu'une *boarding school miss*. Cette dame, je crois, s'est un peu amusée à mes dépens, mais elle m'avait absolument *stormed* par son extrême vivacité, qui, au surplus, n'avait pas l'air d'avoir un grand succès auprès des hommes, même de sa société. J'ai appris depuis qu'elle arrivait de la campagne où elle avait passé sa vie et qu'elle n'était mariée que depuis quinze jours. Nos *nigh next-door neighbours* sont sir Lionel Darell et ses filles, dont l'une a épousé un colonel Nightingale. Tout est fait pour se consoler, car les rires que j'entends ne me permettent pas de croire que c'est pour s'affliger de la mort de lady Darell. Toute la bande est venue chez moi ce matin pendant que je déjeunais, ce qui fait que j'ai peur d'être un peu en retard pour la poste. Ils ne m'ont pas beaucoup plu ; ils vont au marché à Chichester pour acheter leur viande. — Sir Lionel est directeur de la Compagnie des Indes ; vous en avez entendu parler aux Sapio ; ils habitent Richmond. Dites à madame Sapio que j'ai vu une fort jolie petite maison pour deux louis par semaine et que je lui en aurais mandé les détails si vous ne m'aviez dit qu'elle ne pensait pas venir à Bognor. — Je n'ai point rencontré la duchesse de Devonshire ; je ne sais pas si je devrai lui faire une autre visite, mais il me semble que oui, d'après la politesse qui l'a engagée à passer chez moi le lendemain de mon arrivée ici. — Adieu, j'embrasse à la hâte papa, maman et bon *Wow*.

Bognor, mercredi 3 septembre 1800.

Je vous remercie, mon cher papa, de votre lettre de vendredi. Je ne connais pas les deux moulins dont vous me parlez, mais je chercherai à les découvrir et, si j'y parviens, ils fixeront souvent le regard de votre Adèle

qui, j'ose le croire, mérite votre tendresse. — J'imagine qu'Ed. Fitz-James s'est décidé à ne pas passer par Bognor, car je n'en ai pas entendu parler. — Hier, en me promenant à cheval, j'ai rencontré lady B. et sa fille en voiture ouverte, sur une chaussée assez étroite ; le cheval du général ayant eu peur, le cocher et moi nous nous sommes arrêtés, et lady Bective s'est trouvée en face de moi et tout près ; elle avait l'air fort embarrassée de sa personne : je lui ai fait une grande révérence qu'elle m'a rendue, et je crois qu'il vaut mieux que nous soyons en *curtysying terms* ; cela est toujours plus commode et plus agréable. — Dans l'après-dîner, comme j'allais à la mer, je l'ai aperçue à trente pas devant moi ; j'ai pris un autre sentier qui conduit au même but, et elle n'a pas plutôt vu la route libre qu'elle a rebroussé chemin, ce qui a empêché Mary d'exhiber ses charmes à la *library*. Il faudra cependant qu'elle en prenne son parti, car moi je n'ai pas peur et je me trouverai où elle sera sans la moindre crainte. Avec cela, dans un endroit comme celui-ci, cette situation est désagréable, mais, comme je ne ferai aucune avance, je ne m'exposerai pas à recevoir des impertinences. — Revenons à ma promenade : sur les *sands*, j'ai rencontré Elisabeth North et ses frères ; après avoir fait quelques tournées, nous avons été nous asseoir dans la *library* où la duchesse de Devonshire et sa famille sont entrées peu après. La duchesse m'a accostée tout de suite, et, après quelques questions sur la santé de maman, sur mon séjour à Bognor, elle a adressé quelques paroles à miss North, et elle a eu beau se battre les flancs, il était clair à voir qu'elle ne trouvait plus rien à dire, en dépit qu'elle en eût. Cette timidité est une chose bien extraordinaire dans une femme aussi accoutumée à jouer un rôle dans la plus grande société : pendant qu'elle nous parlait, elle n'a pas cessé de rougir. Assurément, il y a du mérite à être poli quand cela coûte autant. — Deux grands yeux qui ne disent pas grand'-chose, un gros nez épaté, des lèvres épaisses et vermeilles, une vilaine coupe de visage, un teint superbe, de jolis cheveux, une charmante tournure et beaucoup de fraîcheur font de lady Georgina Cavendish un ensemble selon moi fort agréable ; elle joint l'air d'une grande douceur à beaucoup de timidité, accompagné d'assez de noblesse. Vous rappelez-vous Caroline, protégée de lady Elisabeth Foster ? Elle s'appelle maintenant mademoiselle de Saint-Jules : faire son portrait ou celui de lady Harriet, seconde fille de la duchesse, c'est la même chose exactement ; au surplus, elles sont aussi désagréablement laides l'une que l'autre. Voilà toutes mes histoires. Maman

veut que j'écrive tous les jours ; qu'elle ne se plaigne pas de mon stupide bavardage. — Je n'ai point entendu parler de bal à Bognor ; il n'est pas question de notre départ. Je ne sais pas quand je pourrai me jeter dans vos bras.

Hothampton Crescent, jeudi 4 septembre 1800.

Nous avons été jusqu'à Chichester à cheval. Monsieur de Boigne s'est beaucoup plaint de la chaleur et de la fatigue ; en rentrant, il n'a pas pu dîner, il a été se coucher vers huit heures et il s'est relevé. Je crois qu'il a eu un peu de fièvre. Ce matin, avant mon réveil, il est retourné à Chichester ; j'imagine que c'est pour consulter un médecin, car, dans tout Bognor, il n'existe pas même un apothicaire. — Que voulez-vous que je fasse vis-à-vis de la duchesse de Devonshire ? Je ne veux pas avoir l'air de me *pousser sur elle* ; d'ailleurs, elle part demain, je crois ; ainsi elle ne me serait pas d'une grande ressource. — Je vois beaucoup les North, mais je vous ai déjà dit tout cela, n'est-ce pas ? Le fait est que je me *bêtifie* chaque jour davantage. À propos, j'ai été hier chez ces Darell que je n'aime pas beaucoup : ils étaient sortis ; j'ai laissé ma carte, contente d'en être quitte à si bon marché, mais il faudra recommencer sûrement, car, après les avances qu'ils ont faites, ils n'en resteront sûrement pas là. Figurez-vous que le seul rapport qu'il y ait entre nous est que le général a dîné avec sir Lionel à une fête donnée par le propriétaire d'un vaisseau qu'on venait de lancer, il y a de cela près de trois ans, et il y avait trois ou quatre cents personnes à table. Il faut avouer que c'est une drôle de manière de faire connaissance. J'ai entendu dire l'autre jour à la *library* que lady Shaftesbury allait arriver : si cela est vrai, j'espère que nous ferons connaissance par les North qui la voient. Je serais bien aise d'être en *friendly terms with her*. — J'espère, ma bonne maman, que vous mettrez vos intentions en effet et que vos promenades ne se passeront pas en paroles. Mandez-moi si papa se porte mieux, si les sels et le changement d'air ont augmenté son appétit et s'il aime toujours son Adèle. — J'écirai donc à Pauline puisqu'il le faut *I have nothing to say*. Mille amitiés au bon abbé et à son cher petit élève que

j'aime de tout mon cœur ; je le réunis à papa et à maman pour les embrasser tous trois.

Vendredi 5 septembre.

J'étais un peu inquiète de l'état du général hier matin, mais je suis maintenant rassurée : il se plaint encore d'un mal de tête, et je le crois d'autant plus facilement qu'il a la joue très enflée. Il s'est avisé d'aller en sociable à sept milles pour se faire arracher une dent. — J'ai été me promener pendant un moment hier et, dans ce court intervalle, lady Bective et sa fille sont venues chez moi ; elles avaient appris par hasard la veille, ont-elle dit à Henry, mon séjour à Bognor. C'est très bien ; comme cela, je rendrai la visite aujourd'hui et, du reste, je ne presserai la *re* connaissance qu'autant que cela lui conviendra. Il me semble que, si je les rencontre, je ne ferai aucune espèce d'excuses ; toutes seraient fausses, affectées et ridicules. Cela me rappelle la conduite de lady Webb qui était cependant encore plus naturelle puisqu'elle avait besoin de moi. C'est une triste chose que la société. Je crains bien qu'elle ne soit la même dans tous les pays et que, si cela nous paraît encore plus frappant dans le cercle de Manchester, c'est que l'oisiveté et l'impossibilité de se transporter et de changer le lieu, la scène, rend la méchanceté et la bassesse plus actives. Je me rappelle le temps où j'aurais rendu impertinence pour impertinence, où mon honnête véracité ne m'aurait pas permis d'exprimer ce que mon cœur ne sentait pas, où... mais les temps sont bien changés, certainement. Je sais bien qu'il entre un peu d'indifférence dans mes sentiments, et, comme je crois beaucoup moins aux avances, je suis bien plus difficilement choquée. Avec cela, si je suivais l'impulsion de mon cœur, je n'irais pas chez lady Bective. Le général prétend que je dois sa visite aux politesses de la duchesse ; cela ne m'étonnerait pas. À propos de la duchesse, que voulez-vous que je fasse ? Je crains sa timidité ; je crains surtout qu'elle me trouve « entrante » : Des femmes de ma nation et de mon espèce se sont, de leur propre aveu, conduites envers elle d'une manière si peu noble ! J'aime encore mieux qu'elle me trouve réservée que toujours prête à tout accepter, même ce qu'on ne me propose pas. — Hier au soir, j'ai été chez l'évêque ;

il dînera chez moi demain avec tous ses enfants. C'est une bonne et aimable famille ; ils ont l'air si heureux qu'ils me font envie. — Mon paquet sera arrivé trop tard ; je m'informerai aujourd'hui de la manière de le faire parvenir ici par quelque voiture publique et je vous le manderai. — Lady Augustus Frederick remplacera lady Elisabeth Foster qui reste quelques jours de plus que la duchesse. Je suis bien aise, chère maman, que la timidité naturelle que je destine à cette dame vous ait amusée ; elle est, au surplus, jolie comme un ange ; je l'ai rencontrée hier et j'ai trouvé que le sérieux lui allait beaucoup mieux que le *giggling* de l'autre jour. — Vous ne me parlez pas de la santé de madame O'Connell ; comment est-elle ? Pauvre femme ! dites-lui combien ma tendre amitié est occupée d'elle. — Mille choses à Édouard et à Émilie, et caresses au petit George. Adieu, mes bons amis ; je ne sais trop à qui j'écris ; réunissez-vous pour m'embrasser.

Samedi 6 septembre 1800.

Hier, j'ai été chez la duchesse. Au bout de quelques minutes, les North sont arrivés et nous avons levé le siège ensemble. Lady Elisabeth Foster était là et elle m'a beaucoup plu ; la duchesse m'a demandé quand j'étais arrivée à Londres (le deux de juin) : « *It is very unkind then in you, madame de Boigne, not to have come to my ball, I was so busy at that time, I did not hear of your return but you must know how much your presence would have pleased me and adorned my ball.* » J'ai répondu très convenablement ; c'est certainement très poli ; mais assez extraordinaire. — J'ai été chez lady Bective *not at home* ; je m'y attendais. J'ai suivi l'évêque chez mes voisins qu'il connaît un peu, et je leur ai proposé de passer la soirée chez moi ce soir ; du reste ; la pluie a rempli le reste de la journée d'hier et le commencement de celle d'aujourd'hui. Je vous dirai demain comment la fin se sera passée. — On dit qu'il y aura un bal lundi ; si cela est, j'irai sûrement. — Adieu ; à demain.

Vous ne m'aviez pas dit que mon vieil oncle dut aller à Neufchâtel ; si papa le croit convenable qu'il dise quelque chose de ma part au jeune afin de m'éviter les reproches à mon retour qui, je me flatte, sera dans quinze

jours ou trois semaines au plus tard. — Adieu donc, vous autres, mauvais qui me faites toujours bavarder quatre fois plus que je ne voudrais car je n'aurai plus rien à vous dire quand nous nous rejoindrons : vous devez savoir tout ce qui se passe à Bognor un peu mieux que si vous y étiez.

Dimanche 7.

Ma journée d'hier s'est très bien passée. Les North sont restés jusqu'à onze heures, les Darell plus tard. Ces Darell ne me plaisent nullement ; ils vont demain au bal ; je ne sais pas s'ils iront dans leur *black sociable* ; du reste, ils sont passablement *vulgar* ; il n'y a pas encore un mois que Mrs Nightingale est mariée. Quant à moi, je suis chaperon de miss North. — L'évêque m'a proposé à dîner pour demain ; mais j'ai refusé parce que je compte être mise très simplement et qu'il faut, au moins, que ma robe ait l'air propre ; d'ailleurs mes chevaux sont à un mille d'ici et il serait bien difficile de les faire sortir si souvent le même jour. — Vous avez vu, par le commencement de ma lettre, que la duchesse a été plus que polie pour moi et que, si, d'après son *speech*, je ne cherchais pas à la voir à Londres, j'aurais tort. — Je suis bien fâchée de ce que papa me mande de l'état de Betsy ; ces nourritures prolongées infiniment plus qu'il n'est nécessaire sont certainement fort touchantes, mais bien déraisonnables. — On prétend que la duchesse douairière de Butland est attendue ici tous les jours ; comme je n'ai aucune espèce de rapport avec elle, cela m'est fort égal. — Hier on a parlé de l'arrivée de lady Augusta ; l'évêque a dit que cela l'embarrassait beaucoup et qu'il hâterait son départ ; ses filles l'ont engagé à n'être pas trop avare mais, après les propos qu'on a tenus, il me semble qu'il a raison. — Lady Bective m'a parfaitement reconnue le jour où je l'ai rencontrée et, si vous connaissiez l'emplacement de nos maisons, vous verriez l'impossibilité de son ignorance de mon séjour ici ; j'imagine que je la verrai au bal ; tout Bognor y sera sans en excepter Mrs Farrell qui est bien jolie ; voyez si ma robe pouvait être chiffonnée ! Vous souriez ; et bien, mes bons amis, je vous embrasse par là-dessus.

Bognor, lundi 8.

Je vous aime beaucoup ; beaucoup j'aime vous ; vous beaucoup j'aime, j'aime... Il y a, dit le maître de philosophie, plusieurs manières de dire la même chose ; mais, sur ce sujet-là, je crois avoir tout épuisé. Cependant, je vous ai donné le texte de ma lettre et je n'ai que des amplifications à faire sur ce sujet-là et mon cœur les dictera bien facilement. Aujourd'hui, mon *blank day*, je ne recevrai pas de vos nouvelles ; je ne sais pas pourquoi vos lettres ne contiennent rien de bien agréable et cependant c'est mon plus grand et, je puis bien le dire, mon seul plaisir, sans en excepter même le bal de ce soir. Au surplus, je vous confierai que je compte m'y amuser beaucoup ; il y aura sûrement beaucoup de *quizzes* ; tout Chichester y sera et, moi, je suis sûre d'un *set* qui me convient, ce qui fait l'agrément ou le désagrément d'une partie de ce genre. — Le général, comme je crois vous l'avoir mandé, est tout à fait bien, mais il me semble qu'il a complètement abandonné l'idée de se baigner ; quant à moi, je me porte à merveille quoique je sois un peu maigrie à ce que disent mes robes ; l'exercice que j'ai fait ici peut y avoir contribué. Depuis ma course à Chichester cependant, je ne suis sortie qu'une fois en voiture fermée pour faire ma visite à la duchesse ; il est vrai qu'il n'a pas décessé de pleuvoir, ce qui ne contribue pas à rendre Bognor un séjour agréable. — Je voudrais bien que papa me remplisse le *jeabot* sur la *paix* et sur la *guerre* ; mes propres opinions sont à *vau l'eau* ; je n'y comprends plus rien : est-il vrai que la reine soit médiatrice entre les deux empereurs, est-il... ? Mais voilà un rayon de soleil ; je le saisis pour aller faire mes arrangements pour ce soir avec les North. — Adieu : je vous embrasse à la suite d'un sot griffonnage ; pour ne pas perdre de temps, je ne relis pas ma lettre, car, ce soleil, il ne faut pas le perdre, ou, comme dit Benelli, *scapera*.

Bognor, mardi 9 septembre.

Vous voulez donc savoir *all how and about it*. Eh bien, chère maman, je vais vous satisfaire. 1^o *my dress* : j'étais coiffée en cheveux, avec deux nœuds de ruban blanc, dont l'un était séparé par ma boucle d'antique, c'était fort joli ; ma robe de mousseline blanche était attachée par devant et

sur les épaules avec des roses blanches ; mon collier d'antique, et voilà toute ma parure. À neuf heures, j'ai été prendre mesdemoiselles North et nous avons été dans une grande salle éclairée par une douzaine de chandelles et où nous avons trouvé sept ou huit personnes ; lady Elisabeth Foster, son fils, mademoiselle de Saint-Jules étaient là. Nous nous sommes réunis, et j'ai réclamé la petite Caroline comme une de mes *old play fellows*, ce qui m'a assuré la bienveillance de lady Elisabeth, à ce que j'ai vu dix fois dans le courant de la soirée. Petit à petit, on est parvenu à former sept ou huit couples et la danse a commencé. Mademoiselle de Saint-Jules danse parfaitement ; tout le reste était fort au-dessous du médiocre. Après avoir refusé plusieurs fois, j'ai offert de servir de pilier pour allonger le *set* et, par complaisance, je me suis tenue là debout pour pirouetter avec tous ceux qui passaient pendant quelque temps ; enfin j'ai descendu le *set* avec monsieur Foster qui danse bien et je m'en suis tirée mieux que je n'aurais cru ; j'ai promis à Brownlow de danser avec lui lundi prochain et je compte, en effet, chercher à secouer mon *awkwardness* ; assurément il est impossible de trouver une meilleure occasion d'être gauche, si gauche je suis, ce que je ne crois pas. Peut-être, à mon retour à Londres, prendrai-je quelques leçons avec Rainulphe. Nous verrons. — Ah ! maman ; ma robe aurait pu être chiffonnée ; quel ton, quelle manière ! L'éducation qu'a reçue cette jolie madame Farrel explique sa conduite ; son père, l'amiral Thompson, la menait dans tous ses voyages, les mousses ont été ses seules *compagnes* et c'est à bord d'un vaisseau qu'elle a appris à se conduire ; assurément il n'y a rien qui n'y paraisse, elle ne danse que comme les matelots, elle *whisk about*. Lucy North, qu'elle n'avait jamais vue, s'est trouvée sur son chemin ; elle l'a prise par les épaules sans s'arrêter et l'a fait pirouetter de manière à lui faire perdre son aplomb et puis, avec un gros rire, elle a continué à danser. Enfin, maman, ma robe pouvait être chiffonnée. — Lady Elisabeth et Caroline étaient les seules personnes qui paraissent des *women of fashion* ; car vous savez que les North en ont le jeu sans l'air. Monsieur de Boigne a demandé à lady Elisabeth qui était Caroline ; elle a saisi avidement l'occasion de nous dire qu'elle était une orpheline, que ses parents l'avaient confiée à elle, lady Elisabeth, au commencement de la Révolution et qu'elle avait une fortune assez considérable, qu'heureusement, en la lui confiant, on l'avait placée dans les fonds anglais. — Que de bavardage, chère maman ! On me demande

comment je puis écrire tous les jours : c'est comme cela, c'est en disant des fariboles qu'assurément je n'adresserais à nulle autre personne et qui ont besoin de toute votre indulgence, j'en suis trop sûre pour la réclamer. — Adieu, mes bons amis ; je vous embrasse du plus tendre de mon cœur. J'espère que ce ne sont pas les lettres que papa m'écrit qui lui font mal à la tête. Cette pauvre tête, rancune tenante, je voudrais bien être là pour la soulager par mes caresses.

Hothampton Crescent, jeudi 11 septembre.

J'espérais, ma bonne maman, pouvoir me passer de mes souliers, car je crois que nous ne resterons pas ici plus de quinze jours, mais le gravier de la mer use tellement que je vais être pieds nus ; je vous prie donc de m'envoyer mon paquet, adressé chez *Mr. Pink, at the Hotel Bognor, near Chichester, Sussex*, — *for madame de Boigne*. — Nous avons dîné hier chez l'évêque ; Charles est parti pour Caton où Brownlow a été le conduire. La journée, sans être bien gaie, a été fort agréable ; nous avons été nous promener en sociable. Nous nous étions rencontrés le matin sur les *sands* où nous nous sommes promenés longtemps avec les Foster. — Je compte réunir quelques personnes chez moi samedi à souper. Lady Élisabeth a fait la conquête du général. Mademoiselle de Saint-J. a l'affectation de quinze ans, elle sera mieux à dix-huit : il est extraordinaire qu'une aussi jeune personne soit aussi agréable au bal et aussi peu le matin. — Aujourd'hui, nous dînons chez les Darell que je n'aime pas du tout ; ils sont vulgaires au possible. Hier, à la *library*, j'ai fait connaissance avec Mrs Lushington, fort liée avec les North ; elle était miss Lewis, sœur du Mank ; on la dit auteur elle-même et femme d'un grand mérite. J'ai rencontré, avant hier, lady Bective ; du plus loin qu'elle m'a aperçue, elle m'a fait révérence sur révérence, *smile* sur *smile*. J'étais à cheval ; j'ai rendu tout cela sans m'arrêter, mais je compte passer chez elle ce matin ; cela ne vaut pas la peine d'être fâchée contre si peu de chose. Je suppose que lady Mary est *in love*, car le bal la fatigue, le bruit d'une *baffle* l'assomme. La *library* est toujours si pleine ; cela l'étouffe ; enfin la solitude et les *shrubberies* sont les seuls charmes qu'elle trouve à Bognor. C'est lady Elisabeth qui m'a

conté tout cela, car je ne l'ai pas vue, comme vous savez. J'imagine que je pourrai bientôt juger par moi-même des progrès de la santé de Reeson ; il me semble qu'il est attendu avec impatience, je souhaite de tout mon cœur que cela se termine bientôt. — Mille choses au bon papa. J'étais si épouffée hier que tous ces beaux raisonnements je ne les ai pas autrement compris. — Voilà votre lettre ; l'adresse que je vous ai donnée pour mon paquet devient donc inutile mais la manière dont il me parvient m'est infiniment désagréable. Voulez-vous bien dire à Foster de se plaindre de ce qu'on nous a envoyé la gazette du 3 septembre ce matin. — Adieu, mes chers amis, je vous embrasse tous deux de tout mon cœur ; adieu, au revoir.

Hothampton Crescent, vendredi 12 septembre 1800.

Je n'ai que le temps de vous embrasser ce matin, ma bonne maman, parce que je compte aller à Chichester et que c'est une opération assez longue avec les mêmes chevaux. Un détail de la journée d'hier serait aussi fastidieux peut-être que la journée même. En addition aux autres *vulgars*, nous possédions madame Farrel qui a comblé la mesure. Je n'ai pas encore assez d'usage du monde pour être à mon aise dans une pareille société, et je souhaite que l'habitude ne me le donne pas, car je ne connais rien qui m'attriste comme cela. — Je recevrai aujourd'hui la réponse à ma lettre *affamata* que je me reproche beaucoup, car elle n'a dû servir qu'à vous tourmenter. En attendant la poste, je vais m'habiller et je finirai après. — La voilà. Rien ne m'étonne : l'envie, la méchanceté, la jalousie de vertus qu'on ne saurait imiter me font trouver tout cela fort simple. — Ah, mon Dieu, quelle funeste expérience à dix-neuf ans ! Adieu, mes bons amis ; monsieur de Boigne m'attend. J'écirai plus longuement demain.

Hothampton Crescent, jeudi 13 septembre 1800.

Je suis fâchée qu'on nous ait expédié madame M. : à l'impossible nul n'est tenu, et, comme je ne vois pas que nous puissions rien faire pour elle, il faut nous en tenir à notre bonne intention ; il n'y a rien de si difficile que

de procurer une place du genre qu'elle demande. Les candidats sont si nombreux et il est si rare qu'on ne connaisse pas soi-même quelqu'un qu'on aime mieux avoir auprès de soi qu'une étrangère. La visite de lady Templetown, je vais vous l'expliquer : lady Elisabeth Foster aura mandé à sa belle-sœur, lady Hervey, que j'étais ici, et cela aura rappelé à la famille notre existence. Ce n'est pas la première fois que nous voyons pareille chose. — Je suis étonnée que madame de Guiche ne soit pas venue chez vous, mais je n'en suis pas fâchée ; tout ce qui tend à nous éloigner de la clique me convient fort. Ces *volontiers*, le but de tant de mauvaises plaisanteries, prouvent cependant qu'ils ne sont pas inutiles ; il me semble que, tant qu'ils préserveront leur *loyalty*, les émeutes populaires ne sont pas à craindre pour ce pays ci. — Benelli est-il parti ? J'espère que oui. — Faites ma paix avec Sapio, maman ; il faut qu'il vienne chez moi le lendemain de mon arrivée. Lady Mary chante comme un ange ; elle a gagné tout ce que j'ai perdu, et la différence est maintenant fort à mon désavantage. — Adieu, ma bonne maman ; je vous charge de cette grande négociation : ménagez le plus possible tous les amours-propres.

Hothampton Crescent, vendredi.

Ma recette d'hier n'a pas trop bien réussi ; mes *spirits* ne sont pas beaucoup meilleurs ; mais il faut vaincre la tristesse que j'éprouve. Je donnerais beaucoup, depuis quelques jours, pour ne pas connaître une seule personne ici : je n'en vois guère, mais c'est encore trop. — Cette madame Nightingale est partie hier ; elle a dîné chez moi la veille ; il fallait bien lui rendre ce qu'elle nous avait donné. La drôle de femme ! Elle m'a fait toutes les confidences de tous les genres que vous pouvez imaginer. En vérité, maman, je trouve cette rage de paroles bien dégoûtante. Une nouvelle famille, de nouveaux voisins, j'ignore absolument qui c'est et je ne m'en soucie guère. — Hier, on m'a pressée d'aller au bal, mais je m'en suis défendue de mon mieux. Je crois qu'il a dû être brillant : lady Elisabeth a passé toute la semaine à recruter ; elle a écrit à plusieurs colonels dont les régiments sont aux environs d'envoyer leurs officiers à la fête. Elle m'a dit que la duchesse de Guiche lui avait écrit, que cependant elle ne la

connaissait pas beaucoup : « Mais vous saurez, madame de Boigne, qu'en France on écrivait beaucoup plus facilement que dans ce pays-ci. » Elle m'a dit aussi que, madame de Polignac et sa fille étant venues ici au commencement de la Révolution, elles y avaient été singulièrement fêtées. « Madame de Guiche croit peut-être que ce sera la même chose, *but she is woefully mistaken* » et, à la manière dont on m'a parlé de sa lettre, c'était avec l'intention de se retirer. Madame de Vaudreuil voit-elle beaucoup madame de Guiche ? Mandez-moi cela, chère maman. — Je vous prie de parler de moi à Edward et à Émilie ainsi qu'à ma chère petite Georgine que je voudrais bien revoir. — Il me semble que notre absence sera prolongée plus que je ne le croyais. — Adieu, mes bons, mes chers amis ; je vous presse sur un cœur qui battra toujours à l'unisson du vôtre.

Hothampton Crescent, lundi.

L'évêque part aujourd'hui pour Londres. Je n'ai rien à vous envoyer que des amitiés que je confie au papier dont la poste se charge. — Hier, toute la famille a encore passé la soirée chez moi. Mesdemoiselles North vont au bal avec lady Elisabeth et je suis charmée que cela me rende ma liberté ; j'en profiterai pour ne pas y aller et je passerai mon bal au bord de la mer, amusement beaucoup plus *congenial* à mes sentiments. Je suis tout à fait *out of spirits* depuis quelques jours ; je ne sais pas trop pourquoi ; car, quoique j'aie bonne raison, je suis depuis longtemps si accoutumée à tous les genres de chagrins et de contrariétés qu'ils n'ont plus le droit de m'étonner. Je ne sais ce que je dis ; je suis triste et bête. — Je vous embrasse, mes bons amis : Voilà mes chevaux. *I will gallop over the spleen and kill all the blue devils*. — Ne me gronde pas, papa regarde ce chiffon de papier comme non avenu.

Hothampton Crescent, mercredi.

C'est pousser la bonté un peu trop loin, mon cher papa, que d'être *at home* pour l'heureux Lambert. Si j'étais à Londres, je m'arrangerais avec Z.

et nous lui donnerions au moins la fièvre quarte, comme dit maman. Madame Lambert le trouve-t-elle toujours charmant, adorable ? Ah, la pauvre femme ! en tout cas, ça ne peut être qu'un jeu joué car, avec le bon goût dont je lui ai vu donner des preuves, l'accès de délire une fois passé, elle doit se reprocher bien cruellement la sottise qu'elle a faite et qui est certainement inexplicable. — Je suis bien aise que vous ayez montré ma lettre à l'évêque. Cela m'évitera des ouvertures désagréables à faire. Depuis mon séjour à Bognor, mes dépenses ne se sont pas montées à une guinée ; ainsi je compte retourner à Londres riche comme Crésus ! — Je sais bien que Consalvi a reçu le prix que méritaient ses vertus et son bon sens, mais il me semble que monsignor Galeppi aurait mieux rempli cette place, n'est-ce pas, papa ? Que devient le cardinal Maury ? J'espère qu'il ne s'en tiendra pas au titre d'ambassadeur de Louis XVIII ; c'en sera un bien mesquin, surtout si le clergé devient républicain. — À peine je finissais ma lettre hier, qu'on m'a annoncé lady Bective et sa fille ; nous nous sommes parlé comme si nous nous étions vues la veille ; elles m'ont engagée à passer la soirée chez elles ce soir. Les commentaires sont inutiles ; ils ne seraient pas en faveur du monde et de ses pompes. — Adieu, mes bons amis, mes seuls amis ; mille amitiés au bon abbé.

Bognor, vendredi 19 septembre 1800.

Quelle générosité, en effet ! cela a dû surprendre la *clique* ; ils ne sont guère capables de sentir la noblesse d'une pareille action. — L'accident arrivé à notre pauvre amie est bien extraordinaire ; je ne comprends pas ce que ce peut être. Combien il est vrai que, quand la machine est dérangée, tout prend une tournure sérieuse. Je n'avais jamais entendu parler de ce genre de maladie ; mais il me semble que, tout au moins, cela annonce que le sang est en bien mauvais état. Donnez-moi régulièrement de ses nouvelles ; vous savez à quel point tout ce qui la regarde m'intéresse. — Pourquoi Mrs Vial a-t-elle changé de nom ? il n'est pas si fameux qu'elle craigne de ne pouvoir pas conserver l'incognito ; cela me paraît porter une teinte furieusement romanesque : Clairemont aussi c'est un nom d'héroïne ; j'aimerais mieux qu'elle s'en fût tenue à celui qu'elle portait avant ; au

surplus, peu importe. Je voudrais pour beaucoup pouvoir lui être bonne à quelque chose, mais je ne vois aucune probabilité de réussir. Vous lui aurez sûrement dit tout ce qu'il fallait pour moi ; ainsi, je ne vous charge d'aucune commission. — Je ne vois pas pourquoi, mon cher papa, tout resterait *in statu quo*. Lorsque j'ai annoncé mes intentions, monsieur de B. n'y était pour rien ; à son tour, il a proposé d'ajouter 70 livres ; il les a augmentées jusqu'à cent ; ainsi, en retirant les 30, je ne change rien aux premières intentions. D'ailleurs, la manière dont tout se traite en *catimini* fait que je dois ignorer absolument la situation où l'on se trouve et, sûrement, monsieur d'A. n'est pas rentré en France pour rien. Vous savez que, quoi que j'en dise, je ferai tout justement ce que vous croirez convenable, mais réfléchissez à tout cela. — Adieu, mes aimables correspondants ; *les vôtres* sont mon plus grand plaisir. Depuis, j'habite *Bognor Backs* où il n'y a seulement pas une *pierd*.

Hothampton Crescent, lundi 22 septembre 1800.

Je vous ai quittés hier à la hâte pour aller voir la marée ; le vent était très fort et la mer agitée ; cependant nous sommes arrivés trop tard *the tide was turned*. Aujourd'hui, elle est haute à midi et je compte être spectatrice de la marée *équinoxiale*. — Je ne sais rien du tout du temps que nous devons rester ici ; ce que je sais c'est que j'en suis bien fatiguée, mais, comme vous savez, cela ne fait pas grand'chose. — Depuis quelques jours, il fait un froid exécrable et, s'il dure, je ne sais pas ce que je deviendrai car, dans ces maisons bâties à la hâte, rien ne ferme et la moitié des chambres sont sans cheminées. — Hier au soir, monsieur North a fait demander à parler au général dans la salle à manger ; quelques minutes après, ces messieurs sont montés en me priant d'aller consoler une dame flamande à laquelle le gouvernement avait donné l'ordre de partir, qui n'avait pas le sol, etc,... Je devinai tout de suite ce que c'était, et je répondis que je ferais certainement tout ce qui serait en mon pouvoir mais qu'en attendant je serais charmée de voir monsieur Foster si ces messieurs voulaient lui dire de monter. C'était lui, en effet, et pas trop mal fagoté ; il avait été à la *library*, chez la marchande de modes et dans deux ou trois autres maisons sans être

reconnu. Le général en a été parfaitement la dupe dans les premiers moments. Il est question de le faire aller au bal dans ce costume ; cela me paraît bien ridicule, surtout dans un bal de souscription où il y a des gens de toutes les espèces ; beaucoup regarderont cette mascarade comme fort impertinente et d'autres se croiront autorisés, par cet exemple de la société qui donne le ton ici, à se passer toutes les *frolics* que la *vulgarity and bad breeding* peuvent inspirer. Je ne serais pas étonnée qu'un pareil déguisement rendît ces bals de si mauvaise compagnie qu'il fût impossible d'y aller ; au surplus, cela ne me regarde pas et je n'émetts mon opinion que sur le papier. — Lady Elisabeth a passé toute la semaine à faire des recrues pour le bal avec une ardeur vraiment française ; j'espère qu'elle réussira mieux que la dernière fois. C'est un vœu désintéressé car je ne crois pas y aller. — Lady C. m'a raconté que Corisande avait beaucoup de succès à Devonshire house, qu'elle allait à Chatoworth avec sa mère et qu'on espérait que monsieur les y rejoindrait. Cela ne durera pas. — Adieu mes bons amis ; l'heure me presse et la marée n'attend pas.

Bognor, mercredi 24 septembre.

C'est en vain, mon cher papa, que je travaille depuis hier à découvrir le mot de l'énigme : je l'ai apprise par cœur, je l'ai répétée, répétée, retournée, examinée, rien ! Mon esprit est tout à fait bouché ; au surplus, cela ne m'étonne pas ; je n'ai de ma vie trouvé le mot d'une énigme, *de cette espèce-là s'entend*, car, pour celle d'un autre genre, je me crois beaucoup de perspicacité et le grand mot *intérêt* sert de clef à presque toutes... Je m'éloigne de mon sujet, tu diras ; je voudrais dorer la pilule avant de te la faire avaler, mais la voilà toute nue. Papa, je n'y comprends rien et je donne ma langue aux chiens. Que peut être ma flamme qui a « traversé des mers l'espace formidable sans s'éteindre » ?... Rainulphe l'a-t-il trouvé ? J'espère que non ; qu'il se rappelle que je suis sa sœur aînée et que je lui défends d'avoir plus d'esprit que moi. — À propos, je ne vous ai plus parlé de cette marée équinoxale ; cela est plus curieux à comprendre qu'à voir, d'autant plus qu'un fort vent de terre l'a empêchée de s'enlever autant que nous nous y attendions ; c'était un spectacle beaucoup moins beau que celui

de la veille dont je vous ai parlé. — J'aime à la folie cette histoire de madame de Matignon ; la petite vengeance de Buonaparte est aussi juste que modérée, et ; probablement, comme cela ajoutera quelques difficultés aux affaires si bien commencées, ces dames s'en repentiront longtemps, et le papa ! J'ai ri de bon cœur... cela est-il bien vrai, bien sûr ? — Ma bonne maman, vous ne comprenez pas bien ce que je vous ai dit au sujet des North ; nous sommes parfaitement bien ensemble ; il n'y a pas la moindre brouillerie entre nous et, quand nous nous rencontrons, c'est avec intimité. Pendant les premiers jours de leur arrivée, nous avons vécu presque entièrement ensemble, nous sortions, nous rentrions aux mêmes heures et de la même manière ; depuis l'intimité avec lady Elisabeth, c'est elle qui a pris ma place, et ces dames se sont d'autant moins quittées que, lady Elisabeth n'ayant point de voiture, celle de l'évêque lui était commode ; d'un autre côté, la maison de la duchesse de Devonshire est fort agréable, une intimité avec lady Elisabeth y donne of *course* les entrées libres (voyez, maman, si la clef que je vous ai donnée tout à l'heure n'ouvrirait pas cette porte-là). Or, mesdemoiselles North éprouvent vis-à-vis de moi l'embarras de notre première familiarité ; nous devons aller ensemble dans plusieurs endroits où elles ont accompagné lady Elisabeth, le tout *en catimini* ; voilà, exactement, où nous en sommes et rien, vous voyez, n'est plus loin d'une brouillerie. L'évêque est revenu hier et, comme c'est surtout depuis son départ que nous nous sommes moins vues, j'imagine que son retour (et l'absence de lady Elisabeth qui a quitté Bognor hier) nous réunira davantage, attendu que je ne compte pas boudier. — Il fait un temps exécrable ; les éléments se font la guerre d'une manière presque effrayante quand on habite une maison de cartes comme celle-ci où le vent souffle de tous les côtés et où il fait un froid terrible, quoiqu'assise auprès d'un bon feu. — J'ai des tiroirs, madame maman, et je compte en faire usage incessamment, — Mercredi prochain, nous quitterons Bognor ; nos gens prendront le chemin de Londres et nous celui de Brighton. — J'imagine que nous ne serons guère à Londres avant samedi ou lundi ; je n'en suis pas fâchée. J'aimerais assez à passer deux ou trois jours à Brighton. Lady Camelfort y est-elle ? — Adieu ; je vous embrasse de bon cœur.

Bognor, vendredi 27 septembre 1800.

N'attendez que quelques mots de moi aujourd'hui, mon cher papa, parce que, la journée étant très belle, nous allons partir immédiatement pour Petworth. Vous avez souvent entendu parler de la belle maison de lord Egremont. Elle n'est qu'à seize milles d'ici, et, avec quatre chevaux de poste, sur le sociable, nous y serons, je crois, en une heure et demie. — Je ne comptais pas vous écrire aujourd'hui, si je ne m'étais rappelé que la poste ne partait pas demain. — La *viande* me paraît un mets fort restaurant. Je ne trouve que le *divan* pour expliquer le second vers ; il est apparemment garant des traités entre le grand seigneur et les janissaires. Je ne sais pas trop si la *Néva* roule ses flots avec vitesse, mais elle les roule et cela suffit. La *vie*, assurément, en fuyant emporte la jeunesse. Voilà comme j'explique le logogriphe ; quant à l'énigme, j'y ai encore réfléchi hier toute la journée ; cette tête allumée n'éclaire pas du tout la mienne. — Voilà ma voiture. — Adieu, mes bien bons, bien chers amis. Il y a des siècles que je n'ai dit un mot à ce pauvre abbé, mais je ne pense pas moins à lui pour cela et je lui défends de m'oublier. Quant à monsieur Rainulphe, je ne sais que penser de son silence. Je ne recevrai probablement pas votre lettre avant mon départ, car il n'est que onze heures.

Petworth, vendredi [27 septembre 1800].

Une lettre remise dans les mains de monsieur de Boigne, au moment où nous sommes montés en voiture, nécessite son retour à Londres immédiatement pour un placement d'argent considérable et fort avantageux. — Attendez-nous dimanche, ma bonne maman, un peu tard, parce que nous quitterons Bognor le même jour. Aurez-vous la bonté de le faire dire à Foster ? J'espère que vous nous donnerez à dîner. — Adieu, chers amis, au revoir bientôt.

1. ↑ Cette série de lettres est contenue dans un second dossier constitué par le marquis d'Osmond et qu'il a intitulé « Lettres d'Adèle pendant son séjour à Bognor » (NOTE DES ÉDITEURS).

INDEX GÉNÉRAL ALPHABÉTIQUE [\[1\]](#)

A

- ABD-EL-KADER, V, [97](#), [103](#).
ABERDEEN (lord), V, [76](#).
ACTON (général), I, [109](#).
AGOULT (vicomte d'), III, [110](#).
AGUESSEAU (M^{lle} d'), I, [277](#) ; v. SÉGUR (comtesse Octave de).
AGUIÈRE (M.), V, [242-3](#), [249](#)
ALAUX (peintre), IV, [223](#).
ALBANI (prélat), I, [100](#).
ALBANY (C^{tesse} d'), I, [102](#).
ALDOBRANDINI (prince), I, [244](#).
ALEXANDRE I, empereur de Russie, I, [294](#), [296-300](#), [306-13](#), [320](#), [324-6](#), [334](#), [336-9](#), [341-4](#), [357](#) ; II, [79](#), [81-7](#), [90-3](#), [102](#), [108-9](#), [121](#), [271](#) ; III, [54-5](#), [83](#), [155-7](#) ; IV, [266](#).
ALFIERI (marquis), II, [24](#).
ALIBAUD, IV, [230](#).
ALIGRE (marquis d'), I, [261](#).
ALMAGRO (commandant), IV, [214](#).
AMÉCOURT (V^{te} d'), V, [263](#).
AMPÈRE (J.), III, [276](#), [281](#) ; IV, [128](#).
ANGELO (M.), V, [252](#).
ANGELS (M.), I, [412](#), [417](#).

ANGIVILLERS (intendant d'), I, [27](#).
 ANGIVILLERS (M^{me} d'), I, [26](#).
 ANGLÈS (M.), III, [38](#).
 ANGLESEY (lord d'), II, [161](#).
 ANGLESEY (marquis d'), II, [160-1](#).
 ANNE D'AUTRICHE, V, [25](#).
 ANONVILLE (M. d'), V, [256](#).
 APELLE, I, [199](#).
 APPONYI (comte), III, [144-5](#) ; IV, [9](#), [80](#)
 APPONYI (comtesse), III, [145](#) ; V, [120](#).
 ARAGO (M. Fr.), I, [316](#), [319](#) ; IV, [21](#), [23](#), [32](#), [34](#), [36](#), [52](#), [54-6](#), [63-5](#), [78](#) ; V, [110](#), [112-3](#), [119](#).
 ARBUTHNOT (Mrs.), I, [372-3](#).
 ARC (Jeanne d'), IV, [254](#), [293-4](#), [311](#).
 ARENBERG (prince d'), I, [243](#).
 ARGENSON (marquis d'), II, [295](#).
 ARGENSON (M^{lle} d'), v. LAVAL (M^{me} Guy de).
 ARGOUT (comte Appollinaire d'), I, [190-1](#) ; II, [269](#) ; IV, [45](#), [67](#), [135](#).
 ARGOUT (Eugène d'), I, [288](#), [425](#).
 ARGOUT, née D'OSMOND (M^{me} d'), V, [265](#).
 ARGYLL (duc d'), II, [261](#).
 ARMAILLÉ (duc d'), V, [167](#), [211](#).
 ARMAILLÉ (duchesse d'), V, [167](#).
 ARNAULT (M.), II, [213](#).
 ASTON (général), V, [251](#).
 ASTON (M^{me}), I, [112](#).
 ASTON (miss), I, [103](#).
 ATHALIN (M.), II, [169](#), [235](#).
 AUBUSSON (comte d'), I, [207](#).
 AUDIFFRET (comte G. d'), V, [68](#). AUTICHAMP (comte d'), IV, [143](#).
 AUVITY (D^r), IV, [190](#).
 AYEN (duc d'), I, [65](#).

B

BACOURT (M. de), IV, [266](#).
BADE (grand-duc de), I, [243](#).
BALBE (comte de), II, [6](#), [17-8](#), [20](#).
BALBE (comtesse de), II, [17](#).
BALBI (comtesse de), I, [39](#), [58](#), [242](#) ; II, [219](#), [229](#).
BALLANCHE (M.), III, [279](#) ; IV, [128](#).
BARANTE (M. de), I, [69](#) ; II, [202](#) ; III, [6](#), [38](#) ; IV, [262](#), [273](#) ; V, [119](#).
BARING (M.), II, [199-201](#), [205](#), [297](#).
BAROCHE (M.), V, [89](#).
BAROLLE (marquis de), II, [12](#), [17](#).
BAROLLE (comte de), II, [12](#).
BAROLLE (comtesse de), II, [12](#), [17](#).
BARRAL (M^{gr} de), I, [171](#), [256](#).
BARROT (Odilon), IV, [48](#) ; V, [106-7](#).
BARROT (M.), IV, [76](#).
BARRY (comtesse du), I, [68](#).
BARTHE (M.), III, [268](#) ; IV, [150](#).
BARTHÉLEMY (marquis de), II, [312](#).
BARTILLAT (marquis de), II, [94](#).
BASSANO (duc de), III, [269](#).
BASTARD (comte de), III, [41](#), [43](#) ; IV, [53](#).
BAUFFREMONT (princesse de), IV, [141](#), [176](#), [204-5](#), [212](#), [214](#), [217](#).
BEAUDON (M.), III, [276](#).
BEAUHARNAIS (Eugène de), I, [206](#).
BEAUHARNAIS (M^{lle} de) grande-duchesse de Bade, I, [243](#), [246](#).
BEAUJOLAIS (comte de), I, [143](#).
BEAUMONT (M^{me} de), I, [268](#) ; III, [85](#).
BEAUVAU (maréchale de), I, [213](#) ; III, [11](#).
BEAUVILLIERS (M^{lle} de), IV, [269](#).
BECHRE, V, [38](#).
BECKET (Thomas), I, [408](#) ; IV, [222](#).

BECKFORD (Mrs.), V, [218](#).
 BECTIVE (lord), II, [156](#).
 BECTIVE (lady), V, [277-8](#), [281](#), [288](#), [291-4](#), [299](#), [303](#).
 BEDEAU (général), V, [107](#).
 BELLANGER (Louis), III, [260](#).
 BELLEGARDE (M^{me} de), II, [53](#).
 BELLOC (M. de), I, [83](#).
 BELLUNE (maréchal VICTOR, duc de), II, [98](#) ; III, [67](#), [94-5](#), [102](#) ; IV, [141](#), [146-7](#).
 BELLUNE (duchesse de), III, [95](#).
 BELZUNCE (M^{me} de), V, [175](#).
 BENELLI, V, [296](#), [301](#).
 BENFIELD (miss), V, [261](#).
 BENOIT (M. Denis), IV, [39](#).
 BENTINCK (lord W.), II, [33](#), [36](#), [43-5](#).
 BENTINCK (lady W.), [42](#), [44-5](#).
 BÉON (M. de), I, [27](#).
 BÉQUEY (M.), III, [38](#).
 BÉRANGER, IV, [113](#).
 BEREMBERG (M.), V, [144](#), [200](#).
 BÉRENGER (M. Raymond de), I, [276](#).
 BÉRENGER (M^{me} R. de), I, [273-6](#).
 BERESFORD (lord), II, [156-7](#).
 BERESFORD (lady), II, [156-7](#).
 BERGAMI, II, [45](#) ; III, [49](#).
 BERGASSE (M.), II, [85](#).
 BERGERON (M.), IV, [182](#).
 BERLÈSE (abbé), V, [85](#).
 BERMONT, I, [86](#), [96](#), [109](#), [120-2](#).
 BERNADOTTE (maréchal), roi de Suède, I, [284](#) ; II, [91](#) ; III, [4](#).
 BERNADOTTE (princesse), III, [4-5](#), [76](#), [78](#).
 BERRYER (M.), IV, [111](#), [142-8](#), [183](#), [193](#).
 BERTHIER (M. de), IV, [114](#).
 BERTHIER DE SAUVIGNY (général), III, [229](#).
 BERTIN (frères), III, [116](#).

BERTRAND (général), I, [244-5](#) ; II, [37](#) ; III, [60](#).
BERTRAND (générale), née Fanny DILLON, I, [283-4](#), [289](#), [314](#) ; II, [37](#) ; III, [60](#).
BESSIÈRES (maréchale), III, [145](#).
BETHISY (M^{gr} de), I, [171](#).
BETHISY (marquise de), III, [30](#).
BEZERRA (M^{me} de), I, [186-8](#).
BICHAT, V, [153](#).
BLACAS (duc de), I, [359](#), [360](#), [386](#) ; II, [225-8](#), [280](#) ; III, [82](#), [237](#) ; IV, [132](#).
BLACAS (comte de), II, [102](#), [121](#), [219-224](#).
BLACAS (comtesse de), II, [219](#).
BLAGNAC (M. de), v. DURFORT-CIVRAC (marquis de). BLANC (Louis), V, [119](#).
BLOOMFIELD (sir B.), II, [145](#), [269](#).
BLOOMFIELD (lady B.), II, [269](#).
BLUCHER (feld-maréchal de), II, [90](#), [93](#).
BOIGNE (général de), I, [139-42](#), [144-6](#), [154-5](#), [159](#), [174](#), [179](#), [182](#), [184](#), [188](#), [193](#), [195](#), [203](#), [211](#), [219](#), [225-6](#), [398-425](#) ; II, [71](#), [242](#), [313](#) ; III, [45-6](#), [239](#) ; V, [137-309](#).
BOISGELIN (comte Alexandre de), I, [297](#) ; II, [225-8](#), [280](#) ; III, [82](#), [237](#).
BONCHEROLLES (comtesse de), I, [421](#).
BONGARD (M. de), II, [211-2](#).
BONNAY (marquis de), II, [110](#).
BOOL (M^{me} de), V, [224](#).
BOOTLE (W.), I, [102](#).
BORDESOULE (général), I, [323](#).
BORGHÈSE (prince A.), I, [219](#) ; II, [9](#), [20](#).
BORGHÈSE (princesse), I, [249](#) ; II, [18](#).
BORGO (marquis del), II, [14](#), [17](#).
BORGO (marquise del), II, [15](#), [17](#).
BOUILLÉ (comte de), I, [88](#), [93](#), [95](#).
BOUILLÉ (comte Louis de), I, [95](#), [127](#).
BOUILLÉ (comtesse L. de), V, [175](#).
BOUILLON (princesse de), III, [11](#).
BOULLONGNE (M^{lle} de), v. LAVAL (vicomtesse de).

BOURDOIS (D^r), III, [77](#) ; IV, [257-8](#).
 BOURMONT (maréchal, comte de), III, [216-21](#), [229](#), [245](#) ; IV, [111](#), [133](#), [136](#), [142-3](#), [145](#), [167](#), [173](#), [207](#).
 BOUTIGNY (D^r), I, [232](#).
 BOUZALE (Fr.), V, [263](#).
 BOUZOLES (marquis de), I, [398](#).
 BOWLES (M.), V, [230](#).
 BRANDLING (M.), I, [117](#).
 BRANDLING (Mrs.), I, [400](#).
 BRENIER (Dr), III, [14](#).
 BRESSON (comte), V, [64](#).
 BRETEUIL (baron de), I, [95-6](#) ; V, [154](#), [225](#).
 BRÉZÉ (marquis de), II, [253](#) ; III, [128](#).
 BRIFFAUT (M.), III, [280](#).
 BRIGES (marquis de), I, [91](#).
 BRIGNOLE (marquis de), V, [119](#).
 BRISSAC (comte de), IV, [188-9](#), [197](#), [203-4](#).
 BROGLIE (duc V. de), I, [233](#), [367](#) ; II, [263](#) ; III, [268](#), [270](#) ; IV, [126](#), [150](#), [176](#), [189](#), [219](#), [235](#), [240](#), [242](#), [244](#), [262-3](#), [266-8](#).
 BROGLIE (duchesse de), I, [233](#) ; II, [293](#) ; III, [85](#) ; IV, [126](#), [246](#).
 BROGLIE (comte de), IV, [48](#), [61](#), [95](#).
 BROWN (M^{me} A.), III, [32](#).
 BROWNLOW, v. NORTH (famille).
 BRUGES (comte de), II, [283](#), [297](#).
 BRUIX (amiral de), I, [203-4](#).
 BRUIX (M^{me} de), I, [204](#).
 BRUNE (maréchal), II, [66-8](#).
 BUBNA (général comte), II, [21-3](#), [36-7](#), [40](#), [60-2](#), [65-6](#) ; III, [58-9](#).
 BUBNA (comtesse), II, [22](#), [48](#).
 BUFFON (M^{me} de), I, [213-4](#).
 BUGEAUD (maréchal), IV, [189](#), [192](#), [196-8](#), [200-1](#), [205](#), [212-7](#) ; V, [101](#), [106-7](#), [115](#).
 BUHOT, V, [276](#).
 BURGERSH (lady), I, [357](#).
 BURLEIGH (chancelier), I, [155](#).

BUTLAND (duchesse de), V, [294](#).

BUTLER (Mrs.), I, [418](#).

BYRON (lord), I, [230](#) ; II, [162](#).

C

CALONNE (M. de), I, [37](#), [43](#), [119](#), [125-6](#), [398](#), [402](#), [412](#).

CALUZZO (abbé), II, [19](#).

CALYPSO, I, [202](#).

CAMBACÉRÈS (duc de), I, [243](#).

CAMBIS (M. de), V, [4-5](#).

CAMELFORT (lord), I, [102](#).

CAMELFORT (lady), I, [410](#) ; V, [308](#).

CAMPAN (M^{me}), I, [213](#).

CAMPBELL (lady Charlotte), II, [44](#).

CAMPBELL (miss), II, [183-4](#).

CAMPOFORTE (prince de), IV, [199](#), [202](#), [211](#).

CANILLAC (M^{me} de), I, [40](#).

CANNING (M.), II, [278-9](#).

CANOUVILLE (M. de), I, [185](#).

CANUEL (général), II, [231](#).

CAPELLE (M.), III, [232](#).

CARAFFA (M^{gr}), I, [100](#).

CARAMAN (duc de), II, [185](#) ; III, [82](#), [182](#).

CARDAILLAC (M. de), I, [18](#).

CARDAILLAC (M^{me}. de), I, [18](#). CARIGNAN (prince de), I, [386-8](#) ; II, [12](#), [19](#), [20-1](#), [57-8](#), [99](#).

CARIGNAN (princesse de), I, [386-7](#).

CARIGNAN (M^{lle} de), IV, [296](#).

CARLIER (M.), III, [267](#).

CAROLINE, reine de Naples, I, [104](#), [108-9](#), [119](#), [138](#).

CAROLINE DE BRUNSWICK, reine d'Angleterre, III, [48](#).

CARON (M.), IV, [146](#).
CARREL, IV, [260](#).
CARS (duc des), II, [124](#).
CARS (duchesse des), II, [204](#), [214](#), [224](#).
CASTAGNON, II, [282](#).
CASTELCICALA (prince de), II, [257-8](#), [289](#) ; IV, [81](#), [198](#).
CASTLEREAGH (lord), I, [356](#) ; II, [146](#), [172-6](#), [199](#), [297](#), [306](#) ; III, [61](#), [80](#) (v. LONDONDERRY).
CASTLEREAGH (lady), II, [173-6](#), [80](#).
CASTRIES (duc de), II, [196](#) ; III, [40-1](#) ; IV, [122](#).
CATELAN (M^{me} de), I, [238](#).
CATHERINE, impératrice de Russie, I, [86](#).
CAUDECOSTE (M^{me} de), IV, [103](#).
CAULAINCOURT, duc de Vicence, I, [206](#), [261](#), [326](#), [336-7](#) ; II, [92](#).
CAUMONT (M. de), IV, [287](#).
CAUMONT (M^{me} de), I, [226](#).
CAUX (vicomte de), III, [38](#).
CAVENDISH (lady G.), V, [283](#), [289](#).
CAVOUR (comte), II, [18](#).
CAYLA (M^{me} du), I, [258-9](#) ; III, [62-4](#), [66](#), [68](#), [105-6](#), [108-11](#), [120](#), [124](#), [167](#), [169](#) ; IV, [198-9](#), [209](#), [210-1](#).
CAYLUS (M^{me} de), I, [3](#).
CECIL (M.), v. EXETER.
CELLES (M^{lle} A. de), IV, [287](#).
CELLINI (Benvenuto), IV, [293](#).
CHABANNES (M. de), I, [37](#).
CHABAUD-LATOUR (M. de), V, [11](#), [14](#).
CHABOT (Auguste de), II, [286](#), [287](#).
CHABOT (comtesse F. de), III, [98](#).
CHABOT (M^{lle} Olivia de), IV, [288-9](#), [302](#), [306](#).
CHABROL (comte de), II, [66](#), [231](#) ; III, [232](#).
CHALAIS (prince de), III, [11](#), [15](#) ; IV, [269](#).
CHALAIS (princesse de), III, [11](#), [13](#).

CHAMPAGNY (M. Nompère de), III, [191](#), [245](#) ; IV, [68](#).

CHAMPLATREUX (M^{me} de), IV, [122](#).

CHANTELAUZE (M. de), III, [231-2](#).

CHARETTE (baron de), IV, [140](#), [173](#), [207](#).

CHARETTE (baronne de), III, [32](#).

CHARLEE (M.), V, [139](#).

CHARLES-ALBERT, roi de Piémont, II, [14](#).

CHARLOT (M^{lle}), I, [206](#).

CHARLOTTE, reine d'Angleterre, II, [136-8](#), [161](#).

CHARLOTTE, reine d'Espagne, I, [240](#).

CHARLOTTE DE GALLES (princesse), v. SAXE-COBOURG (princesse de).

CHASTELLUX, duc de RAUZAN (Henri de), II, [49](#), [50](#), [76-7](#) ; III, [8](#), [14](#) ; V, [276](#).

CHASTELLUX, duchesse de RAUZAN (M^{me} de), I, [68-9](#), [79](#) ; II, [76-7](#) ; III, [14](#) ; IV, [141](#), [161-3](#), [176](#), [181-2](#), [206](#).

CHASTELLUX (César de), III, [14](#).

CHASTELLUX (M^{lle} de), v. LA BÉDOYÈRE (comtesse de).

CHATEAU (M. de), II, [37](#).

CHATEAUBRIAND (vicomte de), I, [216](#), [230](#), [264-9](#), [272-4](#), [276-7](#), [297](#), [310-1](#) ; II, [5](#), [6](#), [97](#), [194](#), [218](#), [298](#) ; III, [37](#), [45](#), [69](#), [80-3](#), [93-4](#), [102](#), [114-6](#), [128](#), [174](#), [178-82](#), [200](#), [204](#), [206](#), [212](#), [235](#), [257](#), [277-80](#), [282](#) ; IV, [55](#), [81](#), [87](#), [89](#), [93-6](#), [111](#), [128-9](#), [130](#), [135-6](#), [141-2](#), [147-8](#), [161](#), [177-9](#), [180](#), [192-3](#), [206](#), [209](#).

CHATEAUBRIAND (vicomtesse de), I, [267](#) ; II, [194-5](#) ; III, [282](#) ; IV, [130](#).

CHATEAUBRIAND (Louis de), III, [278](#), [282](#) ; IV, [146](#).

CHATEAUGIRON (M. de), III, [265](#).

CHATEAUVIEUX (M. de), I, [283](#) ; II, [216-7](#).

CHATENAY (comtesse de), I, [374-5](#) ; IV, [201-2](#) ; V, [105-6](#).

CHATILLON (duchesse de), I, [127](#), [195-6](#).

CHATILLON-MONTMORENCY (duc de), I, [276](#).

CHAUVELIN (M. de), II, [295](#).

CHÉRIN, I, [66-7](#).

CHESTERFIELD (lord), I, [400](#).

CHEVREUSE (duchesse de), I, [208](#), [238-9](#), [240-2](#), [258](#). CHÉZON (M. de), V, [204](#).

CHIARAMONTE (cardinal), V, [243](#).
CHIMAY (princesse de), [267](#).
CHIO (prince de), I, [40-1](#).
CHOISEUL (duc de), I, [94-5](#) ; IV, [29](#) ; V, [224](#).
CHOISEUL (Étienne de), I, [277-8](#).
CHOISY (M^{me} de), III, [110](#).
CHOLET (commandant), III, [252](#).
CHOMEL (D^r), IV, [304](#) ; V, [11](#), [14](#).
CHOUSI (abbé de), V, [149](#).
CHOUSSERIE (colonel), IV, [180](#), [188](#), [190](#), [200-1](#).
CHRISTINE, reine de Sardaigne, I, [104](#).
CIVRAC (comte de), IV, [143](#).
CIVRAC (comtesse de), I, [54](#), [58](#).
CLAM (comte de), II, [183](#).
CLARKE (général), I, [313](#).
CLAUSEL (maréchal), III, [190](#).
CLERMONT-TONNERRE (marquis de), III, [70-1](#), [119](#), [133](#).
CLIFFORD (sir), V, [181](#).
CLIFFORD (lady), I, [119](#), [418](#) ; V, [176-8](#), [182](#), [188](#), [190-1](#), [217](#), [225](#), [248](#), [271](#).
COCKBURN (sir J.), V, [166](#), [221](#).
COCKBURN (M.), V, [164](#), [166](#).
COCKBURN (M^{me}), V, [170](#), [172](#), [174](#), [178](#), [183-4](#), [188](#), [221](#), [224](#), [230](#).
COIGNY (comte de), I, [57](#).
COLBERT (ministre), IV, [232](#).
COLBERT(M^{me} de), IV, [201-2](#).
COLNBROOK, v. COCKBURN.
COMTE (M.), II, [289-90](#).
CONDÉ (prince de), I, [145](#), [172](#), [174](#), [181](#), [339](#), [347](#), [358](#) ; II, [170](#), [291-2](#) ; V, [137](#), [153](#), [237-8](#), [247](#), [251](#).
CONFLANS (marquise de), I, [200](#).
CONFLANS(M^{lle} de), v. MONTBAZON (duchesse de).
CONSALVI (cardinal), I, [100-3](#), [253-4](#), [360](#) ; V, [303](#).
CONSTANT (Benjamin), I, [222-5](#), [227](#) ; II, [85-8](#), [263](#), [296](#) ; IV, [51](#).
CONSTANTIN, grand-duc de Russie, I, [357](#).

CONTI (princesse de), I, [379](#) ; IV, [74](#).
 CONYNGHAM (lady), II, [144](#).
 CORBIÈRES (M. de), III, [67](#), [119](#).
 CORCELLES (M. de), II, [65-6](#).
 CORNET (comte), I, [363](#).
 CORNUDET (comte), I, [363](#).
 CORNUEL (M^{me} de), II, [110](#).
 CORRADINI (cardinal), I, [103](#).
 CORVETTO (M.), II, [199](#), [201](#), [206](#), [298](#), [303](#).
 COSTE (M.), IV, [210](#), [217](#).
 COURLANDE (duc de), I, [200](#).
 COURLANDE (duchesse de), I, [251](#) ; II, [183](#).
 COURVOISIER (M. de), III, [210-2](#), [216](#), [232](#).
 CRAFFT (baronne de), I, [90](#).
 CRATTLE (miss), V, [180](#).
 CRAWFURD (colonel), V, [251](#).
 CRAWFURD (Mrs.), I, [90](#) ; V, [174-6](#), [218](#), [221](#), [223-5](#).
 CRÉQUI (marquis de), I, [57](#), [63-4](#).
 CROFFT (Dr), II, [244-5](#), [247](#).
 CROY (cardinal de), III, [118](#), [134](#).
 CRUISE (M.), I, [400](#), [407](#), [412](#).
 CRUSSOL (duc de), II, [297](#).
 CRUSSOL (duchesse de), V, [140](#).
 CRUVEILHER (D^r), IV, [271](#), [273](#), [276](#).
 CUBIÈRES (général de), V, [76-7](#).
 CUMBERLAND (duchesse de), II, [147](#).
 CURZON (lord), V, [181](#).
 CURZON (lady), V, [181](#).
 CUVIER (M.), I, [371](#).

D

DALRYMPHE (général), I, [399](#).
 DAMAS (duc Charles de), I, [92](#), [174](#), [330](#), [333](#), [363](#) ; II, [221](#), [290-1](#) ; III, [11](#), [15](#), [89](#).
 DAMAS (duchesse de), I, [364](#) ; II, [122](#), [219](#), [290](#) ; III, [11](#), [13-4](#).
 DAMAS (baron de), III, [71](#), [102](#), [119](#), [133](#), [145](#), [188-9](#), [197](#) ; IV, [57](#).
 DAMAS (baronne de), III, [17](#).
 DAMBRAY (chancelier), I, [362-3](#) ; III, [43](#).
 DAMIANI, I, [415](#).
 DANIEL (M. S.), III, [40](#).
 DARREL (lady), V, [287](#), [290](#), [294](#).
 DAUZÈRE (M.), II, [18](#).
 DAVID (sir L.), V, [287](#), [290](#), [294](#).
 DAVID (Paul), III, [280](#), [282](#).
 DECAZES (duc), II, [105](#), [126-7](#), [192-3](#), [196-7](#), [200](#), [202](#), [219](#), [224](#), [226-9](#), [230](#), [283-5](#), [290](#), [298](#), [302-7](#), [310](#), [312](#) ; III, [2-3](#), [8](#), [32](#), [35-7](#), [39](#), [40](#), [42](#), [62](#), [80](#) ; V, [109](#).
 DECAZES (duchesse), II, [304-5](#) ; III, [40](#).
 DECAZES (Louis), v. GLÜCKSBERG (duc de).
 DELESSERT (M.), V, [86](#), [88](#), [101](#).
 DELISLE (abbé), I, [407](#), [416](#).
 DENEUX (D^r), IV, [198](#), [200](#), [202](#).
 DENIS (colonel), I, [322](#).
 DERMONCOURT (général), IV, [170](#).
 DESPILLY (M.), IV, [16](#).
 DESSOLLES (général), I, [318](#) ; II, [303](#), [305-7](#) ; III, [35](#).
 DESTILLIÈRES (M^{lle}), v. OSMOND (M^{me} Rainulphe d').
 DEUTZ, IV, [152-4](#), [163](#), [166-7](#), [173](#), [176](#), [198](#), [216](#).
 DEVAINES (Mrs.), V, [181](#).
 DEVONSHIRE (duc de), II, [141](#), [152](#).
 DEVONSHIRE (duchesse de), V, [278](#), [283-5](#), [288-9](#), [290](#), [307](#).
 DICCONSON (miss), I, [20](#) ; v. DILLON (M^{me} R.).
 DIGEON (général), III, [95](#).
 DIGLEY (lord), V, [278](#).
 DILLON (Arthur-Gérard), archevêque de Narbonne, I, [23-4](#), [44-7](#), [49](#), [171-3](#).

DILLON (comte Édouard), I, [175](#), [176-80](#), [369](#), [384-5](#) ; II, [94-5](#), [250](#), [275-7](#) ; IV, [223](#).

DILLON (M^{lle} Georgine), II, [250-1](#).

DILLON (Arthur), I, [45](#), [211](#).

DILLON (M^{me} A.), I, [45-6](#), [49](#), [136](#), [211](#), [245](#).

DILLON (Robert), I, [20-22](#).

DILLON (M^{me} R.), I, [19-21](#), [289](#).

DILLON (M^{lle}), I, [19](#), [21-3](#) ; v. OSMOND (marquise d').

DILLON (Franck), I, [179](#).

DILLON (Fanny), I, [211](#), [243](#), [244-5](#) ; v. BERTRAND (générale).

DILLON (colonel Henri), V, [166](#), [174](#), [176-7](#), [181](#).

DILLON (M^{me} H.), V, [174](#), [176](#), [217](#), [261](#).

DINO (duchesse de), I, [251-3](#), [385](#) ; II, [182-3](#) ; III, [162](#) ; IV, [258-61](#), [263-71](#), [273](#), [275-8](#).

DOLOMIEU (marquise de), IV, [64](#), [66](#), [87](#) ; V, [115-6](#), [124-5](#).

DONISSAN (M^{me} de), I, [68-9](#).

DONNADIEU (général), II, [230-1](#).

DOUDEAUVILLE (duc de), III, [67](#), [110](#), [124](#), [167](#).

DOUGLAS (M^{gr}), I, [398](#).

DRAGONETTI, I, [169-70](#).

DRESNAY (M^{me} du), I, [174](#).

DROUET, I, [92-3](#), [96](#).

DROUOT (général), I, [317](#).

DUBOIS (D^r), IV, [191](#).

DUBOIS, I, [41](#).

DUCHATTEL (comte), III, [274-5](#) ; IV, [164](#), [219](#) ; V, [69-70](#), [100](#), [106](#).

DUDON (M.), II, [296-7](#).

DUFAURE (M.), V, [106](#).

DULONG (M.), IV, [138](#).

DUNTZFELD (M.), V, [205](#), [207](#).

DUPANLOUP (M^{gr}), IV, [270-1](#), [273](#), [276-8](#).

DUPERRÉ (amiral), III, [230-1](#), [272-3](#).

DUPIN (M.), III, [268-70](#) ; IV, [251](#) ; V, [21](#).

DUPONT (général), II, [231](#).

DUPONT (M.), IV, [76](#).
 DUPREZ, IV, [247](#).
 DURAND (M.), V, [185](#).
 DURAS (maréchal de), I, [67](#) ; II, [31](#), [97](#), [104](#), [194](#).
 DURAS (duc de), I, [275-6](#), [352](#), [371](#) ; III, [6](#), [8](#), [9](#), [224-5](#) ; IV, [6](#), [39](#).
 DURAS (duchesse de), I, [136](#), [273-6](#) ; II, [96-8](#), [101](#), [103](#), [114](#), [122](#), [193-5](#), [214](#), [259](#), [278-9](#) ; III, [5](#), [7-10](#), [93-4](#), [226](#).
 DURAS (seconde duchesse de), III, [224-5](#).
 DURAS (marquis de), V, [248](#), [275](#).
 DURPORT-CIVRAC (duc de), I, [65-68](#).
 DURPORT-CIVRAC (duchesse de), I, [65-68](#).
 DUROC (maréchal), II, [215](#).
 DUSSECH, V, [188](#).
 DUVAL (M. Maurice), IV, [151-2](#), [168](#), [172-3](#), [177](#).
 DUVERGIER DE HAURANNE (M.), V, [106](#).
 DYCK (van), I, [351](#).

E

EGREMONT (lord), V, [308](#).
 ÉLISABETH, reine d'Angleterre, I, [155](#).
 ÉLISÉE (père), III, [120](#). ENGHIEU (duc d'), I, [180](#), [186](#), [192](#), [194](#), [206](#), [266](#), [337](#), [366](#) ; III, [105](#) ; IV, [155](#).
 ESCARS (duchesse d'), v. CARS (duchesse des).
 ESSLER (Fanny), IV, [247](#).
 ESTERHAZY (prince Paul), II, [146](#), [148](#), [181](#), [238](#) ; IV, [266](#), [269](#).
 ESTERHAZY (princesse P.), II, [166-7](#) ; IV, [266](#), [269](#).
 EXETER (lord), I, [155-7](#).
 EXETER (lady), I, [156-7](#).
 EXETER (M. CECIL, marquis d'), I, [157-8](#).
 EXETER (M^{me} Sarah CECIL, marquise d'), I, [157-8](#).

F

- FABVIER (colonel), I, [321-2](#), [324](#) ; IV, [20-26](#).
FAGEL (baron de), IV, [7](#).
FARRELL (Mrs.), V, [287](#), [296](#), [297](#), [300](#).
FAUCHER (M.), IV, [146](#).
FAUDOAS (M. de), I, [261](#).
FAUVEAU (M^{lle} de), IV, [114](#), [133](#), [163](#).
FERDINAND VII, roi d'Espagne, III, [98](#), [213](#), [224](#).
FERNANDA (infante dona), V, [63](#).
FERRAND (M.), I, [362](#) ; II, [115](#).
FERRAND (M^{me}), II, [114](#).
FERREY (M.), I, [335](#).
FERREY (M^{me}), I, [335](#).
FERSEN (comte de), I, [36](#), [91](#).
FESCH (cardinal), III, [117](#).
FEUCHÈRES (baronne de), III, [227-8](#).
FEUTRIER (M^{gr}), III, [204](#).
FEZENSAC (duc de), V, [106](#).
FIESCHI, IV, [230](#).
FINCH (lady Charlotte), I, [81](#).
FINOT (M.), I, [227](#).
FITZ-GÉRALD (colonel), I, [147-53](#).
FITZ-GÉRALD (M^{me}), I, [151-3](#).
FITZ-GÉRALD (lady E.), V, [167](#), [176](#).
FITZ-HERBERT (lady), I, [80](#), [270](#).
FITZ-JAMES (duc de), I, [405](#) ; II, [102](#), [290](#), [297](#) ; III, [26](#), [41](#) ; IV, [141](#), [146-7](#), [191](#).
FITZ-JAMES (duchesse de), I, [127](#), [136](#), [211](#), [244-5](#), [403-5](#); V, [214](#).
FITZ-JAMES (Édouard de), V, [288](#).
FLAHAUT (comte de), I, [249](#) ; II, [142](#) ; V, [20](#), [78](#).
FLAHAUT (comtesse de), II, [142](#).
FLAMARENS (M^{me} de), I, [64](#).

FLEURY (duc de), III, [66](#).
 FLOCON (M.), V, [119](#).
 FOACIER, I, [247-8](#).
 FOLLEMONT (M. de), I, [376-7](#), [379-80](#) ; II, [130](#), [232](#).
 FOLLEMONT (M^{me} de), I, [376](#).
 FONCHAL (comte de), I, [168-9](#).
 FONTAINE, IV, [247](#).
 FONTANES (comte de), I, [263](#) ; II, [128-9](#), [215](#).
 FONTENILLAT (M. de), V, [108](#).
 FORESTER (lady), I, [45](#).
 FOSTER, V, [219](#), [223](#), [276](#), [284](#), [299](#), [309](#).
 FOSTER (lord E.), V, [297-8](#), [305](#).
 FOSTER (lady E.), V, [283](#), [289](#), [292-3](#), [296-8](#), [300-1](#), [306-8](#).
 FOT ou FOL (M^{me} de), V, [176](#).
 FOUCHÉ, duc d'OTRANTE, I, [208](#) ; II, [73](#), [86](#), [101](#), [103](#).
 FOY (général), III, [215](#).
 FRANCHET (M.), III, [70](#), [183](#).
 FRANÇOIS I, empereur d'Autriche, I, [339](#).
 FRANÇOIS II, roi de France, III, [193](#).
 FRANCONI, III, [197](#).
 FRAUBERG-MONTJOIE (comte de), V, [256](#).
 FRAYSSINOU (abbé), II, [284](#), [292](#).
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, roi de Prusse, I, [306](#), [325](#), [416](#) ; II, [96](#), [250-1](#).
 FREDERICH (lady A.), V, [292](#).
 FRÉVILLE (M. de), IV, [59](#), [60](#).
 FRIMONT (général), II, [62-3](#).
 FROISSARD, III, [23](#).
 FRONSAC (duc de), III, [16](#).
 FRONSAC (duchesse de), III, [16](#).
 FROTTÉ (M. de), I, [129-132](#).

G

GALEPPI (M^{gr}), V, [303](#).
 GALITZIN (princesse Serge), I, [205](#).
 Galles (princesse Charlotte de), II, [140-3](#), [147](#), [180-1](#), [238-47](#), [264-6](#).
 Gantheaume (amiral), II, [66](#). GARCHE (M^{me}), IV, [30](#).
 GARIBALDI (M^{gr}), IV, [273](#), [278](#).
 GARNIER (Mrs.), V, [281-282](#), [286](#).
 GARNIER-PAGÈS (M.), V, [119](#).
 GAUTHIER (M.), I, [413](#).
 GAUTHIER (M^{me}), I, [408](#).
 GENLIS (M^{me} de), I, [111](#), [188](#), [379](#) ; IV, [74](#) ; V, [177](#).
 GENOUDE (M.), IV, [128-9](#).
 GEORGES III, roi d'Angleterre, II, [268-9](#).
 GEORGES IV, roi d'Angleterre, III, [35](#).
 GÉRARD (maréchal), IV, [47](#), [78](#), [219](#), [222](#) ; V, [21](#).
 GÉRARD, IV, [68](#).
 GIANONI, I, [11](#).
 GILBERT, I, [425](#).
 GIRARDIN (comte Alexandre de), I, [312](#), [314](#), [335](#) ; II, [191-2](#), [295](#) ; IV, [15](#).
 GIRARDIN (comtesse, de), I, [313](#) ; IV, [14-5](#).
 GIRARDIN (M. Émile de), V, [114](#).
 GIRARDIN (M^{me} Ê. de), V, [111](#).
 GIRODET (M.), III, [280](#), [282](#).
 GISQUET (M.), IV, [117](#).
 GISQUET (M^{lles}), IV, [148](#).
 GLANDEVÈS (baron de), I, [292-3](#) ; III, [189](#), [229](#), [236](#) ; IV, [34](#), [43-8](#), [51](#), [57-8](#), [89](#), [122](#).
 GLENLYON (lady), II, [239](#).
 GLOCESTER (duc de), II, [181](#).
 GLÜCKSBERG (duc de), V, [63-4](#).
 GONTAUT (duchesse de), II, [257-8](#) ; III, [28](#), [139](#), [152](#), [193](#), [195-7](#) ; IV, [58](#).
 GOPLOT (M.), V, [144](#).
 GORDON (lord William), II, [170](#).
 GORDON (duchesse de), V, [252](#).
 GOSSLER (M.), V, [165](#), [177](#), [186](#), [200](#), [207](#), [215-8](#), [222](#), [254](#), [256](#), [266](#).

GOSSLER (M^{me}), V, [222](#).
 GOULAY (M. Jules), IV, [89](#).
 GOURGAUD (maréchal), III, [60](#).
 GOURGUE (M^{me} de), IV, [184](#).
 GRAILLY (M. de), I, [26](#).
 GRAMONT (comtesse de), V, [228-9](#).
 GRANT (M^{me}), v. TALLEYRAND (princesse de).
 GRASSINI (M^{me}), I, [168](#) ; II, [119-20](#).
 GREFFULHE (comte), III, [26-7](#), [244](#).
 GREFFULHE (comtesse), I, [313](#) ; III, [26-7](#).
 GREVILLE (M.), I, [105-6](#).
 GREVILLE (lady Charlotte), II, [140](#).
 GREY (M.), V, [156](#).
 GROS-GUILLOT, I, [42](#) ; v. CHIO (prince de).
 GUEMÉNÉ (prince de), I, [45-6](#), [52](#).
 GUEMÉNÉ (princesse de), I, [49](#), [50-2](#), [195](#), [200-1](#).
 GUENÊT (M^{lle}), V, [158](#), [164](#), [166-7](#), [177](#).
 GUERRY (abbé de), III, [278](#).
 GUI, I, [181](#).
 GUIBOURG (M.), IV, [169](#), [171](#), [173](#), [175](#), [207](#), [216](#).
 GUICHE (duc de), I, [68](#) ; II, [221](#).
 GUICHE (duchesse de), [163-4](#) ; V, [301](#).
 GUICHE (M^{lles} de), I, [75](#).
 GUIGNY (M^{lles} du), IV, [168](#).
 GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT, I, [11](#).
 GUILLAUME I^{er}, roi de Wurtemberg, IV, [154](#), [198](#).
 GUILLAUME III d'Orange, roi de Hollande, II, [232](#).
 GUILLEMINOT (général), III, [96-7](#).
 GUINES (duc de), I, [30](#) ; V, [177](#), [191](#).
 GUISE (duc de), I, [323](#).
 GUITRAC (D^r), IV, [190-2](#).
 GUIZOT (M.), III, [38](#), [174](#), [268](#) ; IV, [95](#), [150](#), [175-6](#), [219](#), [233](#), [241](#) ; V, [21](#),
[50](#), [63-5](#), [69](#), [70](#), [90-1](#), [100-1](#), [104](#).
 GURNEY (M.), V, [144](#).

H

- HADGES (M.), I, [112-3](#).
HAMILTON (duc d'), I, [154](#), [168](#).
HAMILTON (sir William), I, [106](#), [108](#).
HAMILTON (lady W.), I, [105-8](#) ; V, [140](#), [223](#).
HAMILTON (M^{lles}), I, [410](#).
HAMMOND (capitaine), V, [144-5](#).
HANSLER (M^{me}), IV, [186](#), [191](#).
HARCOURT (M. Emmanuel d'), V, [225](#).
HARCOURT (lady), I, [119](#).
HARDWICK (lord), II, [122](#).
HARLEY (lady), II, [44](#).
HARRIET (lady), V, [289](#).
HARRINGTON (lady), I, [161](#), [166-7](#).
HAUTEFORT (comtesse d'), I, [210](#) ; IV, [134](#), [184-5](#), [188](#), [192](#), [197](#), [203-5](#).

HAUTEFORT (M^{lle} d'), v. DAMAS (baronne de).
HAVRÉ (duc d'), II, [222](#) ; V, [159](#), [161](#), [165](#), [175](#), [180](#), [183-5](#), [188](#), [191](#).
HAVRÉ (duchesse d'), V, [170](#), [174](#), [177](#), [180](#), [183-5](#), [188](#), [191](#), [217](#), [220](#).
HÉNIN (princesse d'), III, [11](#), [13](#).
HENRI II, IV, [238](#), [246](#).
HENRI IV, I, [162](#), [307](#); II, [110](#) ; IV, [134](#).
HENRI (M.), V, [62](#).
HERBOUVILLE (M. d'), I, [190-2](#), [222](#) ; II, [105](#).
HERVEY (lady), V, [300](#).
HESTER (lady), I, [167-8](#).
HERTFORD (lady), II, [143-4](#), [159](#), [160](#), [244](#), [269](#).
HILL (M.), II, [21](#), [25](#), [42](#).
HINT (capitaine), V, [139](#).
HÆNDEL, II, [268](#).
HOGGINS (miss Sarah), v. EXETER (lady).
HOLLAND (lady), II, [138](#).

HOUDETOT (comte d'), IV, [131](#).
HUMANN (M.), III, [269-70](#) ; IV, [150](#).
HUMBOLT (baron de), I, [366](#).
HUNTER (M.), V, [145](#).
HYDE DE NEUVILLE (comte), III, [180](#), [200](#), [204](#), [266-7](#) ; IV, [18](#), [111](#), [141](#),
[146-7](#).
HYDE DE NEUVILLE (comtesse), III, [267](#).

I

INFANTE (madame), I, [53](#).
ISSOUDUN (M^{lle} d'), v. LUCINGE (princesse de).
ISTRIE (duchesse d'), III, [145](#).

J

JACQUEMINOT (général), V, [21](#), [100-1](#).
JACQUES II, I, [20](#).
JANIN (M. Jules), IV, [251](#).
JANSON (abbé de), [48-9](#).
JAUCOURT (M. de), II, [31](#).
JENKISON (miss), II, [177](#).
JOHNSON (M.), I, [138](#).
JORDAN (M. Camille), I, [222](#).
JOUBERT, V, [217](#).
 JOURDAN (maréchal), I, [334](#).
JUMILHAC (marquise de), III, [19](#), [207](#) ; IV, [36](#).
JUSTINIANI (prince), I, [40-1](#).

K

KAROLY (comte), IV, [21](#).
KEITH (lord), II, [141-2](#).
KENT (duc de), II, [181](#) ; III, [23-4](#).
KERSABIEC (M^{lle} de), IV, [169](#), [171](#), [173](#), [183](#).
KERSAINT (M. de), I, [275](#).
KERSAINT (M^{me} de), I, [275](#).
KERSAINT (M^{lle} de), v. DURAS (duchesse de).
KINGSTON (lord), I, [147](#), [150](#), [152-3](#).
KINGSTON (colonel), I, [153](#).
KINGSTON (lady), I, [147-50](#), [152](#).
KINGSTON (miss Mary), I, [147-53](#).
KINNAIRD (lord), II, [282](#) ; III, [58-9](#).
KOREFFE (D^r), IV, [257-8](#).
KOSLOWSKI (prince), II, [21](#).
KOURAKIN (prince), I, [243](#).
KRASSALKOWITZ (princesse), II, [35](#).
KRAY (général), V, [233](#).
KRÜDENER (baronne de), II, [77](#), [79](#), [80-7](#).

L

LAAGE (M^{me} de), I, [163](#).
LA BÉDOYÈRE (comte de), I, [368](#) ; II, [49](#), [52-3](#), [70](#), [72-3](#), [76-8](#), [83-4](#).
LA BÉDOYÈRE (comtesse de), II, [53](#), [76-8](#), [83-4](#) ; IV, [38](#), [56](#).
LA BLANCHERIE (M. de), V, [168](#).
LA BORDE (M. Alexandre de), IV, [46](#), [50](#), [82](#) ; V, [266](#).
LABOUCHÈRE (M.), I, [187](#) ; II, [199-201](#), [205](#).
LA BOUILLERIE (M. de), III, [111](#).

LA BOURDONNAIS (comte Arthur de), I, [358](#) ; III, [208](#), [216-7](#), [232](#) ; IV, [47](#).
 LA BRICHE (M^{me} de), III, [27](#).
 LA CHÂTRE (comte de), I, [365](#) ; II, [102](#), [129](#), [164](#), [166](#) ; V, [283](#).
 LADBROCK (M.), I, [411](#).
 LA FARE (M^{gr} de), III, [118](#). LAFAYETTE (marquis de), I, [30](#), [91](#) ; II, [295](#) ; III, [13](#), [214-5](#) ; IV, [26](#), [41](#), [56](#), [138](#), [278](#) ; V, [99](#).
 LA FERRONAYS (comte de), II, [254-6](#), [297](#) ; III, [33](#), [82](#), [180-2](#), [187](#), [198-9](#), [202](#), [206-7](#), [212](#) ; IV, [191](#), [209](#).
 LA FERRONAYS (comtesse de), II, [255](#) ; IV, [149](#).
 LAFFITE (M.), II, [198](#), [232](#) ; IV, [76](#).
 LA FORCE (duc de), III, [241](#).
 LA GARENNE (M^{lle} de), I, [16](#).
 LA GUICHE (comtesse de), I, [374](#).
 LAINÉ (M.), II, [127](#), [190](#), [298](#), [303](#) ; III, [47-8](#).
 LALANDE (M.), V, [3](#).
 LALLEMANT (M.), III, [44](#).
 LALLY-TOLLENDAL (marquis de), III, [11](#), [15](#).
 LAMARQUE (général), IV, [137](#).
 LAMARTINE (M. de), V, [111](#), [118](#).
 LAMB (M. William), v. MELBOURNE, (lord).
 LAMB (lady Caroline), II, [162](#).
 LAMBALLE (princesse de), I, [58](#), [386](#).
 LAMBERT (M.), V, [275](#), [303](#).
 LAMBERT (M^{me}), V, [275](#), [303](#).
 LAMBRUSCHINI (M^{gr}), III, [223](#).
 LAMETH (comte Théodore de), I, [47](#) ; II, [295](#).
 LANGERON (M. de), I, [298](#).
 LANGSDORFF (baron de), V, [54](#).
 LANNOIS (M^{lle} de), I, [276](#) ; v. BÉRENGER (M^{me} de).
 LAPOINTE, V, [26](#), [114](#), [120](#).
 LARDENOIS (comte de), II, [66-7](#).
 LA ROCHEFOUCAULD (vicomte Sosthène de), I, [296-7](#), [299](#) ; III, [63](#), [66-7](#), [87](#), [110](#), [167-8](#) ; IV, [129](#) ; V, [180](#).
 LA ROCHEFOUCAULD (M^{me} de), I, [240](#) ; III, [90](#).
 LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (duc de), III, [112](#), [163](#).

LA ROCHEJAQUELEIN (comte de), II, [259](#) ; III, [5-7](#).
LA ROCHEJAQUELEIN (comtesse de), III, [5](#), [7](#), [9](#), [138](#) ; IV, [111](#), [114](#), [133](#), [143](#), [150](#).
LA RUE (colonel de), III, [100-1](#) ; IV, [18-9](#), [20-1](#), [32](#), [48](#) ; V, [101](#).
LAS CASES (marquis de), V, [265](#).
LASCOURS (colonel de), IV, [189](#).
 LASTEYRIE (M. de), V, [116](#).
LASTEYRIE (M^{me} de), V, [117](#).
LATIL (cardinal de), I, [163-5](#) ; III, [133](#), [223](#).
LA TOUCHE (M^{lle} de), v. FITZ-JAMES (duchesse de).
LA TOUCHE (M. Alexandre de), I, [289](#), [314](#), [414](#).
LA TOUR (comte de), I, [418](#).
LA TOUR D'Auvergne (comte de), I, [134](#).
LA TOUR D'Auvergne (comtesse de), I, [134](#).
LA TOUR MAUBOURG (marquis de), I, [95](#) ; II, [307](#), [313](#) ; III, [38](#).
LA TOUR DU PIN (marquis Aynard de), III, [276](#).
LA TOUR DU PIN (comte de), II, [99](#), [100-1](#).
LA TOUR DU PIN (comtesse de), II, [99](#), [100](#).
LA TOUR DU PIN (M. Hombert de), II, [98-101](#), IV, [143](#).
LA TOUR DU PIN (M^{lle} Cécile de), II, [99-100](#).
LA TRÉMOILLE (duchesse de), I, [196](#) ; IV, [229](#), [247](#) ; V, [275](#).
LA TRÉMOILLE (princesse de), I, [207-8](#).
LAURISTON (marquis de), I, [206-7](#) ; III, [67](#), [110-1](#).
LAUZUN (duc de), I, [45](#), [199](#).
LAVAL (maréchal de), I, [44](#), [49](#), [50](#).
LAVAL (duc de), I, [197-9](#), [208](#), [293-4](#) ; II, [47](#), [50](#) ; III, [37](#), [89](#), [182](#), [212-3](#) ; IV, [106](#), [128](#), [191-2](#).
LAVAL (duchesse de), I, [371](#).
LAVAL (marquis Guy de), III, [84-5](#), [87](#).
LAVAL (marquise de), I, [49](#), [50](#) ; III, [84-7](#).
LAVAL (vicomte Achille de), I, [198](#) ; III, [83](#).
LAVAL (vicomtesse de), I, [214](#) ; III, [83-4](#).
LA VALETTE (comte de), II, [114](#), [116-8](#) ; IV, [146](#).
LA VALETTE (comtesse de), II, [116-8](#).
LA VALLIÈRE (duchesse de), I, [196](#).

LAVAU (M. de), III, [70](#), [183](#).
LA VAUGUYON (duc de), I, [33](#) ; II, [21](#).
LA VAUGUYON (M^{lle} de), I, [203](#), [388](#) ; IV, [296](#) ; v. CARIGNAN (princesse de).
LAVIE (président de), I, [31](#). LE BESCHU (M^{lle}), IV, [132](#).
LE BRUN (M^{me}), v. VIGÉE-LEBRUN (M^{me}).
LE BRUN (M^{lle} B.), V, [204](#).
LECOMTE, V, [60-2](#).
LEDRU-ROLLIN (M.), V, [119](#).
LEGARD (sir John), I, [103-5](#), [109](#), [112-120](#), [154](#).
LEGARD (lady), I, [113-6](#), [120](#).
LEKAIN, III, [160](#).
LENORMAND (M^{lle}), II, [269](#).
LENORMANT (M.), III, [278](#).
LENORMANT (M^{me}), III, [276](#), [282](#) ; V, [84](#).
LE NÔTRE (M.), IV, [254](#).
LÉON XII (pape), III, [204](#).
LÉON (M^{me} de), I, [127](#).
LÉOPOLD I, roi des Belges, IV, [242](#), [297](#) ; V, [127-9](#), [131](#).
LÉOPOLD II (empereur), I, [100](#).
LE PELETIER (M.), I, [404](#).
LERCHENFELD (M^{me} de), V, [238](#), [240](#), [242](#), [247-8](#), [255-6](#), [261](#).
LERMINIER (D^r), III, [77](#).
LEROI, I, [211](#).
LESCOUR (M. de), I, [312-4](#).
LESCURE (M^{me} de), v. LA ROCHEJAQUELEIN (comtesse de).
LESPINASSE (M^{lle} de), I, [228](#).
LESSÉ, V, [197](#), [252](#).
LESSÉE (M.), I, [416](#).
LE VASSEUR (M^{me}), V, [144](#).
LÉVIS (duc de), III, [133](#).
LÉVIS (duchesse de), I, [273-6](#).
LEWIS (miss), V, [299](#).
LIEUTARD (M.), III, [108](#).
LIEVEN (prince de), II, [148](#).

LIEVEN (princesse de), II, [147-8](#), [180](#), [240](#), [271](#); III, [272](#) ; IV, [267](#) ; V, [101](#).
 LIGNE (prince de), I, [146](#).
 LIVERPOOL (lord), II, [176-7](#), [247-8](#).
 LIVERPOOL (lady), [176-7](#).
 LOBAU (maréchale), IV, [242](#).
 LOBINSKI (M. de), IV, [90-1](#).
 LOMÉNIE (cardinal de), I, [391-7](#).
 LONDONDERRY (lord CASTLEREAGH, marquis de), III, [80](#).
 LORDES (M. de), IV, [279](#).
 LORGE (maréchal de), I, [66-7](#).
 LORGE (maréchale de), I, [67](#).
 LORGE (duc de), I, [67](#).
 LORGE (duchesse de), I, [67](#).
 LORRAINE (princesse de), V, [159-60](#), [164](#), [176](#), [178](#), [180](#), [183](#), [185](#), [191](#).
 LOUIS XIII, IV, [224](#), [227](#), [241](#), [244-5](#).
 LOUIS XIV, I, [53](#), [342](#) ; II, [123](#), [125](#), [308](#) ; III, [192](#) ; IV, [224](#), [250](#), [252](#), [254-5](#) ; V, [25](#).
 LOUIS XV, I, [17](#), [24](#), [26](#), [53](#), [60](#), [68](#), [331](#) ; IV, [224](#) ; V, [57](#).
 LOUIS (baron), I, [192](#) ; III, [269](#) ; IV, [76](#).
 LOUVEL, III, [32-4](#), [41](#), [43-4](#).
 LOWE (sir Hudson), III, [60](#).
 LUCCHESI-PALLI (comte Hector de), IV, [199](#), [202](#), [209](#), [212-4](#).
 LUC DE VINTIMILLE (M^{lle} du), v. GREF-FULHE (comtesse).
 LUCINGE (princesse de), III, [32](#).
 LUCQUES (duchesse de), II, [40-1](#).
 LUR-SALUCES (marquis de), II, [20](#), [46-7](#).
 LUSHINGTON (Mrs.), V, [299](#).
 LUSSON (M. de), I, [30](#).
 LUSSOT (général), I, [318](#).
 LUXEMBOURG (duc de), I, [371](#) ; IV, [48](#).
 LUXEMBOURG (maréchale de), I, [43](#), [196](#).
 LUYNES (duc de), I, [239](#) ; III, [84](#), [88](#).
 LUYNES (duchesse de), I, [241-2](#) ; III, [86](#), [87](#).
 LUYNES (M^{lle} Hortense de), v. MONTMORENCY (M^{me} Mathieu de).

M

- MACCHI (M^{gr}), III, [108](#).
MACCLESFIELD (lady), II, [137](#).
MACDONALD (maréchal), I, [319](#), [321](#), [325](#) ; II, [184](#).
MACDONALD (M^{me}), I, [185](#).
MACHAULT (comte de), I, [60-2](#).
MACHIAVEL, I, [262](#).
MACKENZIE (intendant), II, [97](#).
MAGNOZ (comtesse de), I, [224](#).
MAGON (M^{lle}), I, [386](#).
MAILLÉ (duc de), I, [312](#), [314](#), [407](#), [410](#) ; II, [71](#), [163](#) ; III, [31](#), [209](#) ; IV, [102-3](#).
MAILLÉ (duchesse de), II, [193](#) ; III, [209](#) ; IV, [122](#) ; V, [18-20](#), [214](#), [220](#), [225](#).
MAILLEBOIS (comte de), I, [38](#). MAINTENON (M^{me} de), IV, [246](#).
MAISON (maréchal), IV, [48](#).
MALESHERBES (comte de), I, [43](#).
MALIBRAN (M^{me}), I, [137](#).
MALLET (M^{me}), II, [168](#) ; IV, [287-8](#).
MALLET (Mrs.), IV, [16-7](#), [22](#).
MALLET DU PAN (M.), I, [404](#).
MALOUE (baron), I, [82](#), [191-2](#), [209](#).
MANUEL (M.), III, [103](#), [163](#).
MARBŒUF (M. de), I, [83](#), [260](#).
MARCELLUS (M. de), II, [279-80](#).
MARCHAIS (M.), V, [122](#).
MARCHAND (général), II, [37-8](#), [53](#).
MARCIEU (M^{me} de), V, [255](#).
MARGUERITE D'ÉCOSSE, III, [194](#).
MARIA (doña), III, [177-8](#).
MARIALVA (marquis de), III, [178](#).
MARIE (abbé), II, [215](#).
MARIE (M.), V, [119](#).
MARIE-CHRISTINE DE NAPLES, reine d'Espagne, III, [213](#), [234](#) ; V, [63-4](#).

MARIE STUART, III, [194](#).

MARIE-THÉRÈSE, impératrice d'Autriche, IV, [235](#).

MARIE-THÉRÈSE-JOSÉPHINE D'AUTRICHE, reine de Sardaigne, II, [7](#), [9](#), [32](#).

MARION (M^{me}), II, [2-4](#).

MARJOLIN (D^r), IV, [274](#).

MARMIER (duchesse de), V, [61-2](#).

MARMONT, duc de RAGUSE (maréchal), I, [188](#), [285-6](#), [290](#), [305](#), [309](#), [315-25](#), [327](#), [334-5](#) ; II, [114](#), [116-8](#), [215](#), [230](#) ; III, [120](#), [127](#), [136](#), [144](#), [157-61](#), [191](#), [207](#), [218-22](#), [241](#), [245](#) ; IV, [6-8](#), [14](#), [16-8](#), [26](#), [30-4](#), [44-5](#), [58](#), [61-2](#), [64](#), [66](#), [78](#) ; V, [110](#).

MARRAST (M.), V, [119](#).

MARS (M^{lle}), IV, [245](#), [255](#).

MARSHALL (D^r), II, [30-1](#), [103-5](#), [296](#).

MARTHE (sœur), II, [220](#).

MARTI (M^{lle} de), V, [244](#).

MARTIGNAC (M. de), III, [97](#), [177](#), [186](#), [189](#), [191-2](#), [199](#), [200](#), [205-9](#), [232](#).

MARTIN, II, [220](#), [227](#).

MARTIN, IV, [48](#).

MARTINVILLE (M. de), V, [242](#).

MARTINVILLE (M^{me} de), I, [404](#) ; V, [260-1](#).

MASI (M.), V, [217](#).

MASSA (duchesse de), III, [145](#) ; IV, [300](#) ; V, [126](#).

MASSÉNA (maréchal), II, [36-7](#) ; V, [165](#).

MASTYNS (M. de), II, [260-2](#).

MATIGNON (M^{me} de), V, [160](#), [221](#), [223-5](#), [227](#), [307](#).

MATTHEWS (M.), V, [240](#).

MATUCHEWITZ, III, [269](#).

MAUBREUIL (M. de), I, [297](#).

MAUBREUIL, III, [161-2](#) ; IV, [257](#).

MAUGIRON (colonel de), I, [64-5](#).

MAUREPAS (comte de), I, [13-5](#), [41-2](#), [60-3](#) ; II, [18](#).

MAUREPAS (comtesse de), I, [64](#).

MAURS (sir H.), V, [146](#).

MAURY (cardinal), I, [100](#), [219](#), [220-1](#), [254](#) ; V, [243](#), [303](#).

MAZIN (comtesse), II, [19](#).
MEDINA-SIDONIA (duc de), I, [244](#).
MEFFRAY (comtesse de), III, [98](#).
MELBOURNE (lord), II, [162](#).
MÉNAGEOT, II, [15-6](#).
MERCER (miss), II, [141-2](#) ; v. FLAHAUT (M^{me} de).
MERCY-ARGENTEAU (comte de), I, [96](#).
MERILHOU (M.), V, [62](#).
MESNARD (comte de), III, [138-40](#) ; IV, [143](#), [169](#), [170-1](#), [175](#), [188-9](#), [197](#),
[202](#), [204-5](#), [207](#), [212-5](#), [217](#).
METTERNICH (prince de), II, [146](#), [173](#) ; III, [54-7](#), [81-2](#), [156](#), [169](#), [178](#) ; V,
[127](#).
MEUNIER, IV, [234](#).
MIDDLETON (M.), V, [266](#).
MIGNET (M.), IV, [260](#).
MIGUEL (don), roi de Portugal, III, [177-8](#) ; IV, [154](#).
MINTO (lord), I, [175](#).
MODÈNE (duc de), I, [13-6](#) ; II, [20](#), [64](#).
MOLÉ (comte), II, [215](#), [224-5](#), [298](#), [303](#) ; III, [254](#) ; IV, [122](#), [233-5](#), [240](#), [262](#),
[276](#), [306](#) ; V, [20-1](#), [104-6](#), [109](#), [119](#).
MOLÉ (comtesse), IV, [241](#).
MOLIÈRE, IV, [155](#).
MOLLIEN (comtesse), III, [252-3](#), [283-7](#).
MONACO, princesse de Condé (M^{me} de), I, [181](#).
MONBADON (M^{lle}), v. DURFORT-CIVRAC (marquise de).
MONCEY (maréchal), I, [293](#).
MONK, I, [318](#), [323](#).
MONNIERS, V, [227](#).
MONTAIGNE (M. de), V, [140](#). MONTAIGNE (M^{lle} de), IV, [185](#), [204](#).
MONTALIVET (comte de), III, [269](#) ; IV, [149](#), [153](#), [183](#), [233](#).
MONTANSIER (M^{lle}), I, [338](#).
MONTBAZON (duc de), I, [200](#).
MONTBAZON (duchesse de), I, [200](#).
MONTBAZON (princesse Berthe de), I, [200](#).
MONTBOISSIER (M^{lles} de), I, [380](#).

MONTCALM (marquise de), III, [10](#), [15](#), [18-9](#), [76](#) ; IV, [122](#).
 MONTESPAN (M^{me} de), IV, [251](#).
 MONTESQUIOU (abbé de), I, [362](#) ; III, [14-5](#) ; IV, [18](#).
 MONTESQUIOU (comte de), II, [250](#) ; III, [11](#).
 MONTESSON (M^{me} de), I, [19](#), [23-4](#) ; V, [184](#).
 MONTJOIE (comte de), I, [143](#), [378](#).
 MONTJOIE (comtesse M. de), I, [379](#) ; II, [169](#) ; IV, [12-4](#), [60](#), [62](#), [65](#), [78](#), [82-4](#) ; V, [51-2](#), [93-5](#), [116-7](#), [124-5](#).
 MONTLÉARD (M. de), I, [386](#).
 MONTLOSIER (M. de), III, [153](#).
 MONTMORENCY (duc de), I, [293](#) ; V, [159](#), [229](#).
 MONTMORENCY (duchesse de), I, [127](#) ; V, [221](#), [224](#).
 MONTMORENCY (duc Mathieu de), I, [200](#), [222](#), [236-7](#) ; II, [195](#), [276-7](#) ; III, [66-7](#), [69](#), [70-1](#), [81](#), [83-91](#), [130-3](#).
 MONTMORENCY (duchesse M. de), III, [66](#), [85-91](#).
 MONTMORENCY, duc de LAVAL (Adrien de), I, [227](#), [260](#) ; II, [90](#) ; III, [259-63](#).
 MONTMORENCY (marquis Eugène de), I, [200](#).
 MONTMORENCY (vicomte Raoul de), II, [169](#), [235](#) ; III, [81-3](#).
 MONTMORENCY, prince de ROBECQUE (Gaston de), IV, [111](#).
 MONTMORIN (M. de), I, [88](#).
 MONTPENSIER (duc de), I, [143](#).
 MONTROND (M. de), IV, [274](#) ; V, [77-8](#).
 MONTSOREAU (M^{me} de), II, [255](#), [257](#).
 MOORE (général), I, [168](#).
 MOORE (M.), IV, [294](#), [311](#).
 MORAVIEF (comte de), V, [222](#).
 MOREAU (maréchale), II, [202](#).
 MOREAU (M.), I, [182](#).
 MOREAU, IV, [60-2](#).
 MOREL (M^{me}), V, [175](#).
 MORERI, I, [11](#).
 MORGAN (général), I, [418-9](#) ; V, [268-70](#).
 MORGAN (Mrs.), I, [415](#), [418-9](#) ; V, [268-70](#).
 MORTEFONTAINE (M. de), I, [299](#).
 MORTEFONTAINE (M^{me} de), III, [27-8](#).

MORTEMART (duc de), III, [125](#), [188](#), [200-1](#) ; IV, [47](#), [49](#), [50](#), [54-6](#), [60](#).
MORTIER (maréchal), II, [165-6](#) ; III, [124](#).
MORTIER (comte Hector), V, [81-9](#), [92-3](#).
MORTIER (comtesse H.), V, [81-3](#), [87](#), [89](#).
MORVILLE (Mme de), V, [215](#).
MOUCHY (duc de), III, [209](#), [212](#).
MOUCHY (duchesse de), III, [209](#).
MOUNIER (M.), II, [297](#) ; III, [103](#) ; [161](#), [163](#).
MOUSSIN (M.), V, [242](#).
MOUSSIN (M^{me}), V, [242](#).
MOUSTIERS (M. de), V, [163](#).
MOZART, V, [248](#).
MULGRAVE (lady), II, [177](#).
MUN (M. de), III, [28](#).
MURAT, roi de Naples, I, [206](#) ; II, [36-7](#), [43-5](#), [47-8](#), [74](#), [287](#).
MURILLO, III, [90](#).
MUSSEY (M. C. de), V, [218](#).

N

NAGLE (sir E.), II, [270](#).
NANSOUTY (M^{me} de), III, [207](#).
NANTOUILLET (M. de), I, [161](#).
NARBONNE (duc de), II, [50](#).
NARBONNE (duchesse de), I, [79](#) ; II, [219-20](#), [228](#).
NARBONNE (comte Louis de), I, [44](#), [58-9](#), [87](#).
NARBONNE (comtesse de), I, [54](#), [58-9](#), [60](#).
NARBONNE (M^{lle} Louise de), I, [99](#).
NARISHKINE (Mme de), II, [84](#) ; III, [155-7](#).
NAVARO (M. de), I, [186](#).
NECKER (M.), I, [75](#), [78](#).
NECKER (M^{lle}), I, [224](#).

NELSON (amiral), I, [108-9](#); II, [30](#). NESSELRODE (comte de), I, [187](#), [243](#), [294](#), [297-9](#), [303](#), [311-3](#), [325-6](#), [329](#), [336](#) ; II, [85](#).
 NESSELRODE (comtesse de), I, [373](#).
 NEUFCHATEL (prince de), I, [244](#).
 NEWTON, V, [168](#).
 NEY (maréchal), I, [319](#), [321-2](#), [325](#) ; II, [111-3](#) ; III, [217](#).
 NEY (maréchale), I, [350](#).
 NICOLAS I^{er}, empereur de Russie, II, [270-1](#) ; III, [201-2](#) ; IV, [297](#).
 NICOLE (abbé), III, [77](#).
 NIGTINGHALE (colonel), V, [287](#).
 NIGTINGHALE (Mrs.), V, [294](#), [301](#).
 NIKITA (prince), v. WOLKOKSKI (prince).
 NOAILLES (maréchal de), I, [65](#).
 NOAILLES, duc de MOUCHY (Charles de), I, [297](#), [329](#), [330](#), [332](#) ; II, [286](#) ; III, [11](#), [276-7](#), [280](#) ; IV, [128](#), [264](#), [270](#).
 NOAILLES (duchesse de), III, [276](#).
 NOAILLES (comte Alexis de), I, [257-9](#).
 NOAILLES (comtesse Juste de), II, [258](#) ; III, [138](#) ; IV, [184](#).
 NOAILLES (vicomtesse Alfred de), II, [193](#).
 NONAY (capitaine), IV, [210-8](#).
 NORFOLK (duc de), V, [268](#).
 NORMANBY (lord), V, [101](#).
 NORTH (Brownlow, Charles et M^{lles}), V, [281-5](#), [287](#), [289-90](#), [292-4](#), [296-9](#), [305-8](#).
 NOVION (M. Bertrand de), II, [216-7](#).

O

O'BRIEN (M.), I, [232](#).
 O'CONNELL (général), I, [138-9](#), [398](#), [400](#), [403](#), [405](#) ; V, [171](#), [195](#), [232](#), [253](#), [274](#).
 O'CONNELL (M^{me}), I, [139](#), [400](#), [402-3](#), [405](#), [408](#) ; V, [138](#), [171](#), [188](#), [195](#),

[197](#), [218](#), [232](#), [253](#), [256](#), [261](#), [274](#), [292](#).

O'NEILL (M^{lle}), II, [168](#).

ORANGE (prince d'), I, [84](#).

ORFILA (D^r), IV, [190-1](#).

ORLÉANS (chevalier d'), I, [214](#).

ORLOFF (prince Michel), I, [297](#).

OROSMANE, I, [277](#).

OSMOND (saint), I, [11](#).

OSMOND (M^{gr} d'), I, [16](#), [18-9](#), [21-4](#), [77](#), [128](#), [171](#), [203-5](#), [213](#), [255-7](#), [398](#).

OSMOND (marquis d'), I, [16](#), [18-9](#), [21-5](#), [44](#), [76-7](#), [220-1](#), [293](#), [295](#), [299](#), [329](#), [345](#), [360](#), [365-6](#), [374](#), [392-422](#) ; II, [25](#), [30](#), [37-8](#), [41](#), [47-8](#), [50-2](#), [61](#), [64](#), [69](#), [70](#), [102-3](#), [114](#), [119](#), [145](#), [164](#), [170-1](#), [174](#), [177](#), [185-6](#), [233-4](#), [236](#), [261](#), [264](#), [301](#), [305](#), [308-11](#) ; III, [51](#), [249-51](#), [255](#), [257](#) ; V, [81](#), [133](#), [137-309](#).

OSMOND (marquise d'), I, [24-5](#), [27](#), [44](#), [76-7](#), [366](#), [398-422](#) ; II, [70](#), [140](#), [167-8](#), [234](#), [236](#), [241](#), [264](#), [305](#), [309](#) ; III, [2](#), [249-51](#) ; V, [137-309](#).

OSMOND (comte Rainulphe d'), I, [10](#), [211](#), [213](#), [217](#), [329](#), [366](#), [373-4](#), [399-424](#) ; II, [38-9](#), [47-8](#), [70](#), [188](#), [211-2](#), [223](#), [233-4](#), [236](#), [250](#), [259](#), [264](#), [305](#) ; III, [97](#), [103-4](#), [126](#) ; IV, [123](#) ; V, [134](#), [137-139](#).

OSMOND (comtesse R. d'), II, [211-2](#), [233-4](#), [236](#), [250](#), [264](#), [275](#), [286](#) ; III, [101-2](#), [153-4](#).

OSMOND (M. Rainulphe d'), III, [154](#).

OSMOND (M^{lle} Jeanne d'), III, [154](#).

OSMOND (vicomte d'), I, [16](#), [18-9](#), [98](#), [364](#).

OSMOND (vicomtesse d'), II, [188](#).

OSMOND (chevalier d'), I, [12-16](#).

OSMOND (comte Charles d'), I, [16-9](#), [21](#), [24](#), [294](#) ; IV, [191](#).

OSMOND (M^{lle} Osmonde d'), V, [137](#).

OUDINOT (maréchale), IV, [183-4](#).

OUTREMER (Louis IV d'), I, [12](#).

OUVRARD (M.), I, [204](#) ; II, [198-9](#), [200-1](#) ; III, [95](#) ; IV, [198-9](#), [210-1](#).

OWAROW (général), I, [337](#).

OXENSTIERN, IV, [232](#).

P

PACCA (cardinal), II, [57](#).

PAGET (lady), II, [161](#).

PALMELLA (comte), II, [148](#).

PALMERSTON (lord), IV, [262](#), [265](#) ; V, [64](#), [74](#), [90](#).

PARDAILLAN (M^{me} de), V, [185](#).

PARDAILLAN (M^{lle} de), V, [183](#).

PARDIEU (M^{lles} de), I, [16](#) PARTANO (princesse de), IV, [212](#).

PASQUIER (chancelier), I, [299](#), [318](#) ; II, [115](#), [298](#), [303](#), [313](#) ; III, [35](#), [38](#), [44](#), [74-5](#), [103](#), [117](#), [134](#), [171](#), [186](#), [198-9](#), [209](#), [253](#), [272-3](#), [275](#), [279](#), [286](#) ; IV, [14-5](#), [17-9](#), [26](#), [28-9](#), [31](#), [47](#), [56](#), [58](#), [61](#), [82-3](#), [90-1](#), [150-2](#), [154](#), [156](#), [158-9](#), [160-1](#), [163-4](#), [172](#), [187-9](#), [238](#), [240](#) ; V, [2-3](#), [23](#), [30](#), [57-8](#), [60-3](#), [77-8](#), [80](#), [86-7](#), [99](#), [103](#), [105-6](#), [108-9](#), [110-3](#), [122-4](#), [133-4](#).

PASQUIER (marquis Gaston), V, [111](#).

PASTORET (M. de), IV, [111](#), [141](#), [146-7](#).

PAULE (dom François de), V, [64](#).

PEDRO (dom), empereur du Brésil, III, [177](#).

PEEL (M.), V, [90](#).

PELHAM (M. Tom), II, [236-8](#).

PELLAPRAT (M.), V, [77](#).

PÉRIER (M. Augustin), III, [214](#).

PÉRIER (M. Casimir), III, [215](#) ; IV, [47](#), [51](#), [57](#), [117](#), [135](#), [137](#), [150](#).

PÉRIGNON, V, [144](#).

PÉRIGORD, duc de TALLEYRAND (Archambault de), I, [249](#) ; IV, [280](#).

PÉRIGORD (comtesse E. de), v. DINO (duchesse de).

PÉRIGORD (M^{lle} Pauline de), v. ESTERHAZY (princesse).

PERTHUIS (M. de), V, [118](#).

PEYRONNET (M. de), III, [119](#), [183](#), [203](#), [216](#), [232](#), [245](#).

PHILIPPE V, roi d'Espagne, I, [342](#).

PICHEGRU, I, [179](#).

PIE VI, I, [100](#).

PIE VII, II, [26](#), [56-7](#), [279](#) ; V, [243](#).

PIE VIII, III, [205](#).

PIGNATELLI (prince A.), I, [243-4](#).

PISCATORY (M.), III, [282](#) ; IV, [164](#).

PITT (William), I, [167](#), [410](#), [418](#) ; II, [267](#).

PLOWDEN (miss), I, [415](#).

PODENAS (M^{me} de), III, [194](#).

POIX (prince de), I, [27](#), [330](#) ; II, [163](#), [196](#).

POIX (princesse de), III, [10](#), [12-5](#).

POLASTRON (comtesse de), I, [132](#), [162-5](#), [167](#).

POLE (miss), I, [357](#).

POLIGNAC (duc de), I, [163](#) ; III, [176](#).

POLIGNAC (duchesse de), I, [36-7](#), [51](#), [58](#), [133](#), [176](#) ; V, [255](#).

POLIGNAC (duc Armand de), I, [180](#).

POLIGNAC (prince Jules de), I, [180](#), [259-61](#) ; II, [26-9](#), [57-60](#), [65-6](#), [128](#), [183](#), [276-7](#), [290](#), [298-9](#) ; III, [71](#), [177](#), [182-3](#), [202-4](#), [206](#), [208-9](#), [218](#), [220](#), [229](#), [233](#), [242](#), [244](#), [246](#) ; IV, [10](#), [19](#), [31-2](#), [38](#), [43-4](#), [48](#), [58-9](#), [78](#), [80](#).

POLIGNAC (comte Melchior de), IV, [223](#), [228](#).

POLIGNAC (comtesse Diane de), I, [36-7](#), [40](#).

POLIGNAC (M^{lle} de), v. LORGE (duchesse de).

POMARÉ (reine), V, [74](#).

POMEREU (M. de), I, [261](#).

PORETH (M. de), III, [27](#).

PORTAL (M.), III, [38](#), [103](#), [113](#), [171](#), [186](#) ; IV, [122](#).

PORTAL (D^r), III, [123](#).

PORTALIS (M.), I, [172](#) ; II, [280](#) ; III, [199](#), [202](#).

POTHIER (colonel), II, [191-2](#).

POTOCKA (comtesse V.), III, [107](#) ; V, [78](#).

POZZO DI BORGO (comte), I, [83](#), [174-6](#), [308-9](#), [325](#), [336-7](#), [341-3](#) ; II, [90-3](#), [173](#), [198](#), [200](#), [202-4](#), [207](#), [290](#) ; III, [50-1](#), [56](#), [161](#), [201](#), [252](#) ; IV, [9](#), [25](#), [37-8](#), [54](#), [56](#), [58-60](#), [65](#), [70](#), [78](#), [80-4](#), [90-2](#).

PRADEL (M. de), II, [227](#).

PRADT (abbé de), I, [283](#).

PRASLIN (duc de), V, [80-1](#), [92-3](#).

PRASLIN (duchesse de), V, [80-1](#), [92-3](#).

PREISSAC (M. de), III, [240-1](#).

PRÉMINVILLE (M^{me} de), II, [131](#).
PRINCETEAU (M^{me}), II, [193](#).
PRITCHARD (M.), V, [74-5](#), [91](#).
PRUSSE (prince Auguste de), I, [236](#), [306](#).
PUYSÉGUR (comte de), I, [130](#).
PUYSÉGUR (chevalier de), I, [165](#), [369-70](#).
PUYSIEUX (marquis de), I, [407](#) ; II, [286](#).
PUYSIEUX (marquise de), II, [110](#), [286](#).

Q

QUÉLEN (M^{gr} de), III, [117-8](#) ; IV, [259-60](#), [268-9](#), [273](#).
QUENISSET (M.), V, [122](#).

R

RACINE, I, [70](#).
RADCLIFF (Mrs.), V, [282](#).
RADZIWILL (prince), II, [250](#).
RAGUSE (duc de), v. MARMONT (maréchal).
RAINNEVILLE (M. de), II, [66](#) ; III, [70](#).
RAINVILLE, V, [188](#), [191](#).
RAMBUTEAU (comte de), V, [101](#).
RAUZAN (duc de), III, [8](#), [93](#) ; IV, [31](#).
RAUZAN (duchesse de), III, [8](#), [9](#) ; IV, [26](#), [28](#), [38-9](#), [56](#), [61-3](#), [65](#).
RAVEZ (M.), III, [208](#) ; IV, [191](#).
RAYNEVAL (comte de), III, [38](#), [269](#) ; IV, [153](#).
RÉCAMIER (M.), I, [238](#), [295](#).
RÉCAMIER (M^{me}), I, [202-3](#), [206](#), [214-6](#), [223](#), [225](#), [228](#), [236-238](#), [295](#) ; II, [79](#), [85-8](#) ; III, [4](#), [8](#), [79](#), [83](#), [93](#), [212](#), [260](#), [276](#) ; IV, [81](#), [92-4](#), [127-8](#), [135-6](#), [161](#).

[178](#), [180](#).

REINHARDT (M. de), II, [92-3](#) ; IV, [271](#), [276](#).

RÉMUSAT (comte de), IV, [164](#) ; V, [106-7](#).

RÉMUSAT (comtesse de), I, [135](#) ; V, [106](#).

RENOUARD (M^{me} de), v. BUFFON (M^{me} de).

RENOUARD DE BUSSIÈRE (M.), I, [214](#).

RETZ (cardinal de), III, [118](#).

REUILLY (comtesse de), I, [181](#), [359](#) ; III, [227](#).

REUSS (princesse G. de), I, [202](#).

REYNIER (maréchale), III, [145](#).

RICHELIEU (cardinal de), IV, [232](#).

RICHELIEU (duc de), II, [102-11](#), [115-6](#), [127](#), [172](#), [187](#), [189](#), [202-3](#), [221-2](#), [256](#), [279](#), [289](#), [296-8](#), [300-3](#), [305-8](#), [313](#) ; III, [3-5](#), [15-7](#), [19](#), [35-6](#), [38-9](#), [45](#), [47](#), [51](#), [62-6](#), [74-80](#), [92](#), [103](#), [110](#), [118](#), [192](#).

RICHELIEU (duchesse de), III, [16-9](#), [76](#).

RICHMOND (duc de), V, [269](#), [273](#).

RICHMOND (duchesse de), II, [152](#).

RIGAUD, I, [255](#).

RIGNY (amiral de), III, [210-1](#), [231](#), [268-73](#) ; IV, [130-1](#), [139](#), [150](#), [152](#), [158](#), [210](#), [219](#), [266](#), [294](#).

RIGNY (M^{me} de), III, [272](#).

RIVIÈRE (duc de), I, [163-4](#), [333](#) ; II, [50](#), [66-8](#), [130](#) ; III, [71](#), [130](#), [133](#), [152](#), [175-7](#), [188](#).

ROBESPIERRE, I, [120](#).

ROBURENT (M. de), II, [7](#), [8](#).

ROCCA (lieutenant), I, [233-4](#).

ROCHECHOUART (M^{lle} de), v. RICHELIEU (duchesse de).

ROHAN (duc de), II, [285-6](#).

ROHAN (prince Louis de), I, [200](#).

ROHAN (prince Victor de), I, [200](#).

ROHAN (princesse L. de), v. SAGAN (duchesse de).

ROHAN-CHABOT (duc Fernand de), IV, [114](#).

ROHAN-GUÉMÉNÉ (famille de), III, [227](#).

ROHAN-ROCHEFORT (prince Charles de), I, [201](#).

ROHAN-ROCHEFORT (princesse de), I, [200-2](#).

ROLL (baron de), I, [130-2](#).
ROMANZOW (prince de), I, [243](#).
ROSAMBO (M. de), IV, [103](#).
ROSSI (D^r), II, [63](#).
ROTHER (général de), I, [45](#).
ROTHER (M^{me} de), I, [45](#), [171-2](#).
ROTHER (M^{me} de), v. DILLON (Mme Arthur).
ROTHSCHILD (M. de), III, [245](#).
ROUGÉ (comte de), III, [175](#).
ROUHAULT (M^{me} de), V, [227](#).
ROUILLY (M^{me} de), II, [291](#).
ROURE (M^{lle} Denise de), IV, [286](#).
ROUSSEAU (J.-J.), I, [43](#).
ROUSSEL (abbé), II, [2-4](#).
ROUSSIN (amiral), III, [229](#).
ROVIGO (duc de), I, [258](#) ; III, [105-7](#).
ROVIGO (duchesse de), I, [261](#).
ROY (M.), II, [313](#) ; III, [38](#).
ROYER-COLLARD (M.), III, [63](#), [179-80](#), [208](#).
ROZAMOWSKI (prince), I, [365](#).
ROZET, (M.) v. FOLLEMONT (M. de). RUBICHON (M.), II, [205](#) ; III, [244](#).
RUFFO (M. de), II, [289](#) ; IV, [199](#).
RUMIGNY (général de), IV, [306](#) ; V, [62](#).

S

SABRAN (comte Elzéar de), I, [163](#), [222](#), [227](#) ; II, [84](#).
SACKEN (général), I, [346](#).
SAGAN (duchesse de), I, [205](#).
SAGAN (princesse de), I, [200](#).
SAINT-AIGNAN (M. de), IV, [149](#), [151](#).
SAINT-AULAIRE (M. de), II, [304](#) ; IV, [276](#).

SAINT-AULAIRE (M^{lle} de), v. DECAZES (duchesse).
 SAINT-CHAMANS (colonel de), I, [284](#).
 SAINT-CHAMANS (M. de), I, [284](#).
 SAINT-CRICQ (M. de), III, [38](#).
 SAINT-JULES (M^{lle} de), V, [289](#), [296-9](#).
 SAINT-MARSAN (comte de), II, [15](#), [60](#).
 SAINT-MAURICE (princesse de), v. LA TRÉMOILLE (princesse de).
 SAINT-PRIEST (comte de), I, [78](#).
 SAINT-SIMON (duc de), I, [352](#) ; III, [129](#).
 SAINTE-ALDEGONDE (M. Camille de), II, [169](#).
 SAINTE-CROIX (M. de), I, [12](#).
 SALERNE (prince de), III, [193](#), [237](#) ; V, [57](#).
 SALLES (M. de), IV, [80](#).
 SALUCES (M. de), v. LUR-SALUCES (M. de).
 SALVAGE (M^{me}), IV, [127](#).
 SALVANDY (M. de), II, [202](#) ; III, [127-8](#), [174](#) ; IV, [36](#), [54](#), [234](#) ; V, [101](#), [103](#), [105](#).
 SALVO (marquise de), V, [93-4](#).
 SAPPPIO, I, [137-8](#) ; V, [288](#), [301](#).
 SAPPPIO (M^{me}), V, [288](#).
 SAXE-COBOURG (prince Léopold de), II, [243-4](#).
 SAXE-COBOURG (prince Bernard de), I, [244](#).
 SAXE-COBOURG (princesse Charlotte de), II, [140-3](#), [147](#), [181](#), [238-47](#), [264](#).
 SCHLEGEL, I, [222](#).
 SCHWARTZENBERG (prince de), I, [243](#), [309](#), [315](#), [319-20](#), [323](#), [325-6](#).
 SCHWITZINOFF (comtesse de), II, [259](#).
 SCOTT (Walter), III, [261](#) ; IV, [99](#), [144](#), [192](#), [285](#).
 SCRIBE (M.), IV, [255](#).
 SÉBASTIANI (général), III, [268](#), [272-3](#) ; IV, [59](#), [60](#), [65](#), [79](#), [85](#), [87-8](#), [262](#) ; V, [100-1](#).
 SÉGUIER (président), III, [223](#).
 SÉGUIER (baron), III, [258](#).
 SÉGUR (marquis de), I, [86](#), [277](#).
 SÉGUR (comte Octave de), I, [277-9](#), [280](#).
 SÉGUR (comtesse O. de), I, [266](#), [277-9](#), [280](#).

SÉGUR (comte Philippe de), I, [278](#).
SÉGUR (vicomte A. de), I, [62-3](#).
SELBY (lord), V, [167](#).
SELBY (lady), V, [168](#).
SÉMALLÉ (M. de), I, [297](#).
SÉMONVILLE (M. de), I, [184-6](#), [188-9](#) ; IV, [13](#), IV, [45](#), [47](#), [60](#).
SERANT-WALSH (M^{me} de), I, [135](#).
SÉRENT (M^{me} de), I, [350](#) ; II, [219](#).
SÉRENT (M^{lle} de), II, [285](#).
SERRE (M. de), II, [310](#) ; III, [38](#), [44](#).
SESMAISONS (M. Donatien de), II, [98](#), [100](#).
SÉVIGNÉ (M^{me} de), V, [214](#).
SHAFTESBURY (lady), V, [290](#).
SHAKESPEARE, I, [115](#).
SHRAMM (M.), V, [173](#), [218](#), [222](#).
SIDDONS (Mrs.), III, [160](#).
SIDMOUTH (lord), II, [248](#).
SIEYÈS (abbé), III, [85](#).
SIMÉON (M.), III, [38](#).
SIMIANE (M^{me} de), III, [11](#), [13](#).
SINDIAH, I, [141](#).
SLATER (D^r), I, [404-5](#).
SOLRE (M^{me} de), V, [171](#), [177](#), [185](#), [188](#), [218](#).
SONTAG, I, [137](#).
SOUBISE (prince de), I, [52](#).
SOULT, duc de DALMATIE (maréchal), I, [283](#) ; III, [144](#).
SOULT (maréchale), III, [145](#).
SOUWAROW (maréchal), III, [16](#).
SOUWAROW (princesse), I, [417](#).
SOYECOURT (M^{lle} de), II, [304](#).
SPIETZ (M^{me}), IV, [309](#).
SPINCER (lady), V, [271](#), [283](#).
STACKELBERG (comte de), I, [186](#).
STAËL (M^{me} de), I, [216](#), [222-4](#), [235-7](#), [367-8](#) ; II, [293-6](#) ; III, [7](#), [12](#), [85-7](#).

STAËL (M. Albert de), I, [230](#).
 STAËL (M. Auguste de), I, [230](#), [233](#), [236-7](#) ; II, [296](#).
 STAËL (M^{lle} Albertine de), I, [228](#), [230-1](#), [367](#) ; v. BROGLIE (duchesse de).
 STANHOPE (lord), I, [167-8](#).
 STEWART (sir Charles), I, [356-8](#), [366](#) ; II, [91](#) ; v. LONDONDERRY (marquis de).
 STOLBERG (M. de), V, [205](#), [210-1](#).
 STUART (Marie), I, [154](#) ; III, [194](#).
 STUART (lord), IV, [38](#), [81](#).
 STUART (sir Charles), II, [122](#).
 SUCHET (maréchal), I, [283](#) ; II, [59](#), [66](#), [68](#), [73](#).
 SULLIVAN (Mrs.), v. CRAWFURD (Mrs.).
 SWINBURNE (lady), I, [20](#).

T

TALLEYRAND (prince de), I, [214](#), [239](#), [251-3](#), [297-8](#), [303](#), [326](#), [332](#), [334](#), [344](#), [359-61](#), [364-6](#), [372](#), [383](#), [385-6](#) ; II, [31-2](#), [36](#), [38](#), [83](#), [89](#), [93-6](#), [102](#), [181-3](#), [215](#), [288](#) ; III, [78](#), [106-7](#), [117-8](#), [160-2](#), [166](#), [269](#) ; IV, [240](#), [257-80](#) ; V, [77-8](#).
 TALLEYRAND (princesse de), I, [384-6](#) ; II, [181-II](#), [183](#).
 TALLEYRAND (baron de), IV, [277](#).
 TALLEYRAND (M^{lle} Marie de), IV, [277](#).
 TALLEYRAND (M^{lle} Pauline de), IV, [270](#), [275-6](#).
 TALMA, I, [222](#) ; III, [159-60](#).
 TALMONT (prince de), II, [98](#) ; III, [6](#) ; IV, [111](#).
 TALMONT (princesse douairière de), III, [7](#).
 TALMONT (princesse de), II, [98](#), [259](#) ; III, [6](#) ; v. LA ROCHEJAQUELEIN.
 TALON (général), IV, [26](#).
 TASCHER DE LA PAGERIE (M^{lle}), I, [243](#) ; v. AREMBERG (princesse d').
 TAYLOR (miss), I, [102-3](#).
 TEMPLETOWN (lady), V, [300](#).

TERRE (M^{lle} de), I, [16](#).

TESTE (M.), V, [77](#), [79](#).

THEIL (M. du), I, [130](#), [164](#).

THÉOBUS (M^{me}), I, [400](#).

THIANGE (M. de), I, [87](#).

THIARD (M. de), I, [62-3](#) ; II, [295](#).

THIERS (M.), III, [264-5](#), [268-70](#), [272-3](#) ; IV, [150-160](#) [163-4](#), [166-8](#), [172-4](#), [177](#), [180-3](#), [185-6](#), [188-9](#), [219](#), [231-2](#), [259](#), [267-8](#) ; V, [67-8](#), [106-7](#), [126](#).

THIERS (M^{me}), III, [271](#).

THOMAS (sir), V, [176](#), [178](#), [181](#), [218](#), [248](#)

THURET (M^{me}), III, [245](#).

TOLSTOÏ (comte), I, [243](#).

TOSCANE (grande-duchesse de), I, [104](#).

TOURZEL (M^{me} de), I, [90-1](#).

TUFFIÈRES (marquis de), II, [286](#).

TURENNE (maréchal de), V, [58](#).

TURNER (M.), V, [144](#).

TURPIN (M.), IV, [212](#), [214-5](#).

TYSZKIEWITZ (princesse de), IV, [257](#).

U

UZÈS (duc d'), I, [398](#).

UZÈS (duchesse d'), [196](#).

V

VALENÇAY (duc de), IV, [272](#).

VALENCE (M^{me} de), IV, [78](#).

VALESE (comte de), II, [5](#), [6](#), [25-6](#), [36](#), [60-1](#).
VATOUT (M.), V, [125](#).
VAUBAN (M. de), I, [129](#).
VAUBLANC (M. de), II, [109-10](#), [113](#), [127](#), [189-90](#).
VAUDÉMONT (princesse de), I, [145](#), [313](#) ; IV, [262](#) ; V, [137](#), [159](#), [171-3](#), [183](#).
VAUDREUIL (comte de), I, [36](#), [130](#), [132-3](#), [179](#).
VAUDREUIL (comtesse de), I, [133](#), [136](#), [200](#) ; II, [185-6](#) ; V, [167](#).
VÉRAC (comte de), I, [298-9](#) ; III, [136](#).
VÉRAC (comtesse de), II, [167-9](#).
VERNEREL (M^{me}), II, [3](#).
VERNET (Horace), V, [103-4](#).
VERTAMY (M.), III, [280](#).
VESTRIS, II, [15-6](#).
VIAL (Mrs.), V, [304](#).
VIBRAYE (M. de), V, [225](#).
VICTOR (maréchal), v. BELLUNE (duc de).
VICTOR-EMMANUEL I^{er} DE SAVOIE, roi de Sardaigne, I, [366](#), [387](#) ; II, [4-8](#), [18](#), [25](#), [27](#), [31-2](#), [62](#).
VICTORIA, reine d'Angleterre, V, [55](#), [64](#).
VIERZON (comtesse de), v. CHARETTE (baronne de).
VIGÉE-LEBRUN (M^{me}), I, [103](#), [133](#).
VIGNÉ (M^{me} de), I, [136](#).
VIGUIER (M. de), V, [184](#).
VIGUIER (M^{me} de), V, [170](#), [172-5](#), [178](#).
VIGUIER (M^{lle} de), V, [161](#), [166](#), [170](#) ; v. COCKBURN (M^{me}).
VILLEFRANCHE (comte de), I, [386](#) ; II, [21](#) ; III, [205-6](#).
VILLÈLE (M. de), II, [218](#), [262](#), [300](#) ; III, [63-4](#), [67-70](#), [72-3](#), [81-3](#), [94](#), [102](#), [109](#), [113-9](#), [131-3](#), [140-1](#), [146-53](#), [165-8](#), [170-1](#), [175-7](#), [183](#), [190](#), [192](#), [210](#).
VILLENEUVE (M. de), IV, [132](#).
VINCENT (baron de), III, [144](#).
VINCENT (général), IV, [38](#), [47-8](#).
VINTIMILLE (M^{me} de), I, [313](#).
VIOMÉNIL (comte de), I, [90](#), [161](#).
VIOTTI, I, [169-70](#).
VIRGINIE (M^{lle}), III, [33](#).

VITROLLES (M. de), I, [345](#) ; II, [298](#) ; IV, [47](#).
VOGUÉ (M. de), III, [14](#).
VOISIN (M^{gr} du), I, [256](#).
VOLTAIRE, I, [173](#).

W

WALL (général de), IV, [31](#).
WALLACE (lady), V, [252](#).
WEBB (lady), V, [139](#), [161](#), [174-6](#), [178-9](#), [181](#), [184](#), [188](#), [217-8](#), [223-5](#), [228](#), [248](#), [253](#), [291](#).
WELLESLEY (lady E.), II, [160](#).
WELLESLEY (miss), II, [161](#).
WELLINGTON (duc de), I, [357](#), [372](#) ; II, [91-2](#), [94-6](#), [112](#), [119](#), [186](#), [199](#), [200](#), [202](#), [204](#), [208](#), [238](#), [281-3](#), [288-9](#), [297](#) ; III, [51](#), [169](#), [187-8](#).
WERTHER (baron de), IV, [54](#), [81](#), [193](#), [240](#).
WERTHERN (comtesse de), V, [157](#), [205](#).
WERTHERN (M^{lle} de), V, [223](#), [231](#).
WESTMEATH (lord), I, [369](#).
WICKHAM (M.), V, [238](#), [251](#), [256](#).
WILKÈS (miss), V, [236](#).
WILMOT (lady), I, [400](#).
WINCHELSEA (comte de), I, [80-1](#).
WINDHAM (M.), I, [164](#).
WITTGENSTEIN (comte), I, [365](#).
WOLKONSKI (prince Nikita), I, [293-4](#), [297](#), [327](#), [331](#), [373](#).
WOLKONSKI (princesse Z.), I, [373](#).
WURTEMBERG (duc Alexandre de), IV, [297-304](#), [308](#), [310](#).
WURTEMBERG (duchesse de), IV, [300](#), [305](#), [308](#).

X

XERNICHEFF (comte de), V, [204](#).

XERNICHEFF (M^{lle} de), V, [204](#).

Y

YARNBOROUGH (lord), II, [237](#).

YORK (cardinal d'), I, [101](#).

YORK (duchesse d'), II, [180](#).

YORKE (miss Élisabeth), II, [122-3](#).

YOUSOUF, IV, [247](#).

YPSILANTI (prince), III, [55](#).

Z

ZEUXIS, I, [199](#).

1. [↑] Il a semblé superflu de donner les noms des membres de la famille royale (depuis Louis XVI) et de la famille impériale de France pour lesquels les tables des matières fournissent des indications suffisantes.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Hektor
- Stamlou
- RayAnh72
- Tipram
- Tambuccoriel
- Hsarrazin
- Obelon
- Acélan
- Jahl de Vautban
- Kaderousse
- Viticulum
- Wuyouyuan

- Toto256
- Raymonde Lanthier
- SmileTsu
- Guillaumelandry
- *j*jac
- Cantons-de-l'Est
- Yland
- Breizhbird
- Aziliz Breizh
- Denis Gagne52
- Natireland
- LeDeuxiemeTexte
- Père Yscaupe
- Zoé
- Renamed user a2cb85d1275a456cb4f22e492682423f
- M0tty
- Geholi
- Testingitro
- Ernest-Mtl
- Phe
- Nomarcland
- Shev123
- Assassas77
- Sapcal22
- Мишоко
- Seudo
- Gratus

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)